Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/journal-etranger_1754_1

JOURNAL ÉTRANGER

JOURNAL ÉTRANGER

Réimpression de l'édition de Paris, 1754-1762. 45 vol. in-12.

JOURNAL ÉTRANGER

TOME I

année 1754



SLATKINE REPRINTS
GENÈVE
1968

JOURNAL ETRANGER,

OUVRAGE PERIODIQUE.

AVRIL 1754.

Externo robore crefcit. *Claud.*



A PARIS,

Au Bureau du Journal Etranger, rue S. Louis, au Marais, vis-à-vis le Bureau de la Régie des Cartes.

Et chez { DURAND, rue S. Jacques. PISSOT, Quai de Conti. SAUGRAIN le fils, au Palais.

M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

TABLE

DES MATIERES

Contenues dans le mois d'Avril 1754. du JOURNAL ETRANGER.

PRE'FACE, ou difcours préliminaire. Page j

Plan de l'ouvrage. xxxiij

Lettre aux auteurs du Journal Etranger. p. 1

Extrait de l'hiftoire de Jerufalem, depuis fa prife par les Chrétiens, jufqu'à fa délivrance par Salahh-ddin. trad. de l'Arabe. 2

Difcours politiques de M. Hume, traduit de l'Anglois. 46

Difcours premier, fur le commerce. 47

Lettre fur le Roy de Suede Charles XII. occafionnée par une nouvelle hiftoire de ce Prince qu'on prépare à Stockolm. 56

Introduction aux mémoires de la cour d'Augufte de Thomas Blackvveell, trad. de l'Anglois. p. 62

Differtation fi la mythologie fait partie de l'hiftoire, & comment elle doit y entrer, tirée par extrait des mémoires de l'Académie de MADRID. 75

Morad & Abouzaid, ou la vanité des grandeurs humaines, hiftoire Indienne. 97

Hiftoire de divers ufages facrés & profanes, par le P. Carmeli de Padoue, trad. de l'Italien. 112

Nouveau fyftême de philofophie, par R. Cadvvallader Colden, trad. de l'Anglois. 143

Extrait de la comédie de l'Anglois à Paris, en deux actes, par Foote, trad. de l'Anglois. 152

Barcarolle Vénitienne. 152

Extrait de quelques piéces du Rambler. 183

Avertiffement fur les volumes fuivans du Journal Etranger. 195

PRE'FACE.

PRE'FACE.

MALGRE' les obftacles qui fe font réunis pour retarder la publication de cet ouvrage, & nous empêcher de le rendre digne de l'approbation des lecteurs; notre devoir le plus indifpenfable étant de remplir nos engagemens avec le public, nous avons l'honneur de lui offrir le premier volume du Journal Etranger, à peu près au tems, où nous l'avions promis dans le dernier Profpectus. Nous avouons avec déplaifir qu'il ne trouvera pas à ce volume, que nous lui prefentons aujourd'hui, le dégré de bonté dont ce journal eft fufceptible, & auquel nous avons lieu de nous flater qu'il parviendra. Si le choix eût dépendu de nous feuls, nous aurions préféré la perfection à la

diligence ; ou plûtôt, nous aurions concilié l'une & l'autre ; & nous n'avons point épargné nos efforts pour en venir à bout : mais dans des entrepriſes auſſi difficiles que celle-ci, il faut quelque fois ſe réſoudre à mal débuter, pour ſe mettre en état de faire bien dans la ſuite : & beaucoup d'ouvrages utiles ne ſe feroient jamais, ſi l'on s'opiniâtroit à vouloir les rendre excellens dès le commencement. Les raiſons en ſont ſenſibles dans cette occaſion ; car, ſans parler des mauvais auſpices ſous leſquels le projet de celui-ci a été formé, & des diſgraces particulieres qui en ont long-tems retardé la publication, on doit ſentir que, dans des relations auſſi étendues & auſſi nombreuſes que les exige une pareille entrepriſe, il eſt preſque impoſſible de bien réuſſir du premier coup; & que forcés d'établir d'abord des correſpondances preſque au ha-

ſard, il n'y a que le tems & l'expérience qui puiſſent nous apprendre à mieux choiſir dans la ſuite.

Ce n'eſt donc point de ce volume qu'il eſt ici queſtion : nous l'abandonnons à la juſte ſévérité des lecteurs ; & quelque regret que nous ayons de débuter par un eſſai ſi peu digne de leur approbation, nous nous en conſolons par l'eſpoir fondé de leur donner bien-tôt meilleure opinion de cet ouvrage, & le plaiſir de le voir augmenter en bien de volume en volume, juſqu'à ce que, devenu digne des ſuffrages du public, il ait atteint le dégré de bonté où nous eſperons le porter, & où nous tâcherons de le maintenir.

Nous ſuppoſons les premieres difficultés vaincues ; nous ſuppoſons que l'indulgence des lecteurs

nous ait mis à portée de n'avoir plus beſoin que de leur juſtice ; nous ſuppoſons que cet ouvrage accueilli du public ait en effet acquis le droit de lui plaire ; nous le ſuppoſons goûté en France, répandu dans toute l'Europe, honoré de l'approbation des gens de lettres de toutes les nations, offrant à leurs talens divers un théâtre propre à les faire briller aux yeux de tous leurs contemporains, contribuant en un mot à raſſembler en une ſeule confédération toutes les républiques particulieres dans leſquelles la République des lettres diviſée juſqu'à ce jour, & reſſerrée, pour ainſi dire, par les limites de chaque peuple, reconnoît des bornes que la politique n'a aucun interêt de lui preſcrire, & qu'elle ne doit recevoir que de la meſure de l'eſprit humain.

Cette correſpondance, auſſi né-

ceſſaire entre les nations penſantes pour la perfection de la raiſon, que l'uſage de la parole entre les individus pour leurs ſecours mutuels, a beſoin de quelque point commun de réunion, où toutes les connoiſſances acquiſes viennent s'éclairer mutuellement ; où les génies des diverſes nations viennent ſe réunir pour inſtruire l'univers ; où les écrivains de tous les pays viennent épurer leurs goûts en les comparant ; où le public coſmopolite puiſe des mémoires impartiaux pour décider, s'il le faut, ces vaines diſputes de préférence qui diviſent les peuples de l'Europe ; & où du moins chacun d'eux apprenne une fois à ne plus s'attribuer ce don excluſif de penſer, dont la prétention ſeule fourniroit preſque un titre contraire; à ne plus haſarder ces railleries indécentes, & capables de faire haïr un peuple de tous les autres ; à ne

plus marquer ce mépris offenſant pour des nations eſtimables, qui n'eſt qu'un reſte des préjugés barbares de l'ancienne ignorance. Diſpoſition d'autant plus injuſte, qu'il en eſt à cet égard des peuples comme des particuliers, dont les plus enclins à prodiguer aux autres la plaiſanterie, ſont précisément ceux qui ſçavent le moins la ſupporter eux-mêmes.

Que de travaux inutilement répétés par le défaut de communication entre ceux qui courent la même carriere en differentes contrées! Que de fatigues & de veilles, que de tems & de progrès perdus pour l'eſprit humain, ſeroient épargnés ou mis à profit, ſi, au lieu de partir du même point & de marcher parallellement ſur la même route, chaque homme de lettres, mieux inſtruit des progrès de tous ſes collé-

gues, & commençant ſa carriere du terme où ils ont fini la leur, gagnoit en avant tous les pas qui ſe perdent à revenir toujours inutilement dans les mêmes ſentiers! Quels avantages encore les ſciences ne retireroient-elles pas de la comparaiſon des différentes méthodes, & les arts des différentes pratiques imaginées en différens pays! Les productions de la terre varient ſelon les climats, les productions du génie ſelon les caracteres, celles de l'art ſelon les beſoins; & c'eſt en étudiant les rapports des unes & des autres, qu'on peut ſur-tout étendre & généraliſer les connoiſſances humaines, déraciner les préjugés, naturaliſer pour ainſi dire la raiſon chez tous les peuples, & lui donner par-tout une certaine univerſalité qui ſemble lui manquer encore.

Les mêmes avantages ſe préſentent du côté du goût, partie ſur laquelle nous nous attendons le moins, & peut-être avec raiſon, à recevoir des ſecours étrangers. Cependant, comme le goût n'eſt guéres ſuſceptible de démonſtration, s'il n'y en a qu'un qui ſoit le bon excluſivement, & que chacun croye le poſſeder; ce n'eſt qu'en les comparant tous qu'on peut s'aſſurer de celui qui mérite en effet la préférence. Paralléle d'autant plus honorable à la nation Françoiſe, qu'elle y triomphera ſûrement à bien des égards, & qu'elle reconnoîtra ſon ouvrage dans une grande partie de ce que les autres auront de bon. Il eſt vrai qu'à en juger par la conſtitution actuelle de nos ſpectacles, & par le ton qui regne dans la plûpart de nos écrits, il eſt à craindre que notre goût n'ait un peu dégénéré, & qu'il ne ſe trouve peut-être

celui de tous qui s'eſt le plus éloigné de la nature: mais cette obſervation même ſeroit utile, & ſerviroit au moins à montrer la route qu'il faudroit prendre pour le ramener à la perfection; entrepriſe, au reſte, plus néceſſaire que facile: car, ſi nous nous en ſommes écartés, c'eſt en paſſant au-delà du terme; & malheureuſement, en matiere de goût, il eſt plus aiſé d'aller en avant, que de revenir ſur ſes pas.

Telle eſt, indépendamment des avantages dont nous avons parlé dans le Proſpectus, l'idée abrégée de ceux qu'on doit attendre d'un Journal Etranger bien exécuté, & qui doivent intéreſſer à notre entrepriſe la France & toute l'Europe ſçavante. Il y auroit d'autres moyens encore de la rendre plus utile & plus univerſelle, dont il n'eſt pas tems de parler aujourd'hui, puiſque

leur exécution dépend en grande partie de ſes premiers ſuccès ; c'eſt-à-dire, d'un événement dont nous ne ſommes pas les maîtres ; & que les travaux qu'elle exigeroit ne ſouffrent guères des arrangemens conditionnels.

Dans le grand nombre de journaux & d'ouvrages périodiques, trop multipliés pour l'honneur & l'utilité des lettres, il n'en falloit pas moins pour juſtifier le projet de celui-ci que cette eſpece de beſoin que le public en a, & l'utilité manifeſte & générale qui en réſultera néceſſairement dans toute la république des lettres. Si nous avons le malheur de ne point réuſſir dans la carriere où nous entrons aujourd'hui, ce ne ſera pas la faute du plan qui eſt certainement excellent, qui nous paroît approuvé du public dans toutes ſes parties, & ſuſceptible

d'une reforme aiſée dans celles qui en auroient beſoin : ce ne ſera pas, non plus, pour n'avoir pas connu l'importance & l'étendue du travail que nous nous impoſons. Loin de nous diſſimuler la diſproportion qui ſe trouve à cet égard entre notre tâche & nos forces, nous n'euſſions jamais eu la témérité de nous charger d'une pareille entrepriſe, ſi tant d'avantages reconnus ne nous euſſent fait compter ſur les ſecours de tous les gens de lettres qui ont à cœur la gloire & le progrès de la litterature ; & ſi le prix que nous mettons à nos lumieres & la juſtice que nous nous rendons à nous-mêmes, ne nous euſſent répondu de notre docilité à profiter de leurs avis. Tels ſont les fondemens de l'eſpoir & du zéle qui nous animent. Telles ſont les raiſons de la confiance où nous ſommes, que le public ne nous refuſera pas la ſienne. Tels ſont les

juſtes motifs qui nous ſont eſperer que dirigé ſur un bon plan, ſoutenu par de bonnes correſpondances, entretenu par un travail aſſidu, & honoré des ſuffrages des gens de lettres, ce journal deviendra comme les archives des nations ſçavantes, dans leſquelles les génies naiſſans dépoſeront les premiers titres de leur mérite litteraire, & que les plus grands hommes ne dédaigneront pas d'illuſtrer de leurs noms & de leurs écrits.

A conſiderer l'état actuel de l'Europe entiere ; à voir l'ardeur avec laquelle les hommes de toutes les nations cultivent leurs eſprits, & s'élevent à l'art de penſer ; on peut dire que jamais ouvrage n'a paru plus à propos que celui que nous commençons, ni dans un tems plus favorable pour l'honneur de l'eſprit humain. Ce n'eſt point ſans

une vive ſatisfaction, que nous penſons d'avance à la multitude d'écrits utiles que l'amour des hommes & le deſir du bien public aura dictés dans un pays, & que nous aurons à faire connoître à tous les autres. Chaque peuple enrichi des tréſors de ſes rivaux, ſans avoir rien perdu des ſiens, l'Europe entiere ſe trouvera plus ſçavante & plus philoſophe : & nous aimons à croire que nous aurons eu le bonheur d'y contribuer par cet ouvrage. Nous voudrions ſur-tout pouvoir nous flater que les écrits de tant de citoyens éclairés & reſpectables, dont nous aurons à rendre compte, hâteroient dans la litterature cette utile révolution à laquelle nous touchons peut-être, & qui vient d'être annoncée par un de ces hommes rares, à qui ſes méditations ont appris à lire les événemens futurs dans l'actuelle conſtitution des choſes. Juſ-

qu'à présent on s'étoit entierement livré aux arts agréables & aux sciences abstraites. Le moment approche, où les sciences utiles auront leur tour. La phisique, l'histoire naturelle, la chimie, la philosophie pratique, la politique, la morale, la bonne métaphisique si nécessaire dans chaque science, & que nos peres avoient trouvé le secret d'étouffer sous un jargon barbare; toutes ces différentes branches d'une tige commune vont bien-tôt occuper la même nation, qui semble ne parler aujourd'hui que de peinture, de musique & de romans. Il viendra un tems où la mode exigera qu'on soit instruit, qu'on observe, qu'on raisonne, qu'on discute avec justesse un fait de la nature, de même que le ton général nous porte aujourd'hui à parler avec goût de tout ce qui concerne les arts agréables, à juger finement & légére-

ment un ouvrage de poësie, à critiquer une piéce de théâtre. C'est alors que jettant avec admiration les yeux sur les productions de nos voisins, nous ne tarderons pas à nous enrichir de toutes les découvertes utiles qu'ils avoient faites, tandis que nous ne songions presque qu'à des études de pur amusement. L'un nous fournira l'agriculture, l'autre le commerce, l'autre l'architecture, l'autre la marine, l'autre la minéralogie; parties importantes dans lesquelles il faut commencer par reconnoître des maîtres, pour apprendre à les surpasser. C'est ainsi que les François posséderont à leur tour des sciences & des arts, que leurs voisins faisoient fleurir avant eux. Ils y porteront de leur côté la méthode, la clarté, la précision, le stile & le goût qu'ils sont en possession de mettre dans tous leurs ouvrages; talens qui semblent n'ap-

partenir qu'à eux, & à qui seuls il appartient de consacrer à l'immortalité les découvertes utiles & la gloire du siécle qui les a produites. Un sujet, mal traité par un auteur étranger, deviendra un sujet tout neuf sous la plume d'un écrivain François: si l'un a fourni de meilleures idées, l'autre sçaura mieux les mettre en œuvre. Car, pour rendre à chacun la justice qui lui est dûe, si les bonnes choses se trouvent souvent chez les autres nations, il faut avouer au moins que ce n'est guéres qu'en France que se font les bons livres. On gagnera donc de tous côtés à ces échanges mutuels; c'est de ce concours universel où les uns fourniront des matériaux, les autres l'art de les employer, & où tous s'entr'aideront réciproquement, que sortiront les meilleurs ouvrages qu'on puisse faire en tout genre. C'est ainsi qu'il renaîtra un

siécle le plus brillant de tous, qui ne sera plus appellé le siécle d'Auguste ou de Louis XIV. la grande époque de la France ou de l'Italie, ni d'aucune autre nation en particulier; ce sera le siécle glorieux de l'Europe entiere. Toute l'Europe éclairée réunira ses efforts pour porter la philosophie, les lettres, les arts, & tous les travaux utiles aux hommes, au dégré de perfection qu'il est permis à la foiblesse humaine d'atteindre; & le monde entier, riche de tant de lumieres, s'accoutumera insensiblement à en jouir & à les partager.

Cette révolution si desirable, & si éloignée en apparence du tour d'esprit général, semble devoir nécessairement arriver, ne fut-ce que par la vicissitude naturelle aux choses humaines, chez un peuple qui cultive les lettres, & que des ha-

ſards heureux empêchent de retomber dans la barbarie ; mais elle devient plus que vraiſemblable par l'état actuel où ſe trouve la litterature en France. Quand on a épuiſé les recherches agréables, comme les premiers objets qui fixent notre attention par leurs attraits & par leurs charmes naturels ; il faut bien, pour éviter une oiſiveté, que l'habitude de penſer rend inſupportable, retomber enfin dans les recherches utiles. De plus, après avoir épuiſé la partie mécanique des arts, & même des ſciences, car elles ont auſſi la leur, on cherche enfin à remonter aux vrais principes, pour tâcher d'établir des régles plus générales, qui facilitent l'étude, & abregent le travail. De là naît la métaphiſique utile, & le goût du raiſonnement, qui jette le mépris ſur tout ce qui n'eſt que des mots. C'eſt ainſi que l'eſprit philoſophique ſe répand à la

fin ſur toutes les parties de la littérature ; & le chemin naturel à la philoſophie eſt de commencer toujours par de vaſtes contemplations, de ſe reſſerrer en avançant, & de ſe borner enfin aux ſeules choſes utiles. Eſpérons donc* que les François, après avoir élevé la géométrie à ce haut dégré de perfection où la laiſſeront les Fontaine, les d'Alembert & les Clairaut, porteront leurs vûes ſur la chimie ; qu'après avoir trop cultivé la phyſique ſiſtématique, ils ſe borneront à l'hiſtoire de la nature, dont ils doivent aujourd'hui ſentir le prix ; qu'ils laiſſeront les connoiſſances merveilleuſes pour ſe livrer à la morale, & à des études utiles ; qu'ils apprendront enfin, qu'il n'y a point d'autre connoiſſance vraiment digne de l'homme, que celle des mœurs, des

* Voyez les Penſées ſur l'interprétation de la Nature.

caractéres & des arts, par laquelle il peut devenir plus ſage & plus heureux.

En portant nos yeux ſur ceux qui tiennent aujourd'hui les premiers rangs dans la littérature, nous ne pouvons qu'en tirer les préſages les plus favorables pour cette heureuſe révolution, qui doit ramener les recherches des ſçavans, & toutes les connoiſſances humaines à l'utilité générale, & au profit de la ſociété. Jamais les hommes vulgaires ne furent plus petits ; mais jamais on ne vit de plus grands hommes, que dans le ſiécle où nous vivons. Nous avons vû naitre l'Eſprit des Loix, l'Hiſtoire Naturelle & l'Encyclopédie, trois ouvrages que la poſtérité nous enviera, qu'elle conſultera avec raiſon comme ſes oracles, & dont malheureuſement pour nous elle ſeule connoîtra tout le prix.

Il ſuffit ſans doute à la gloire de ceux qui ont honoré l'eſprit humain de ces ouvrages immortels, d'être devenus les profeſſeurs des nations, & d'avoir vû admirer leur génie & adopter leurs écrits par toute l'Europe ſçavante & éclairée. Mais quel tribut de reconnoiſſance, & j'oſe dire de vénération ne leur doit pas leur partie en particulier ? Leurs noms, devenus reſpectables & chers à tous ceux de leurs contemporains, qui ſont ſenſibles à l'honneur de l'humanité, doivent être inſcrits dans les faſtes du royaume, parmi ces hommes bienfaiſans, ces hommes dont les travaux paiſibles ont donné à la France une gloire plus ſolide, que celle qu'elle a reçue par des exploits dont l'éclat peut être plus vif, mais eſt moins durable. Ce ſont ces noms, qui trop expoſés aux outrages d'une baſſe & populaire envie,

doivent être dédommagés par nos hommages publics, la seule récompense dont il nous soit permis d'honorer leur génie & leurs travaux.

C'EST à ces écrivains illustres, & au zéle généreux de ceux qui leur ressemblent, que nous devons le goût des études raisonnables & des livres utiles, qui commence à naitre parmi nous. En nous ouvrant une nouvelle carriere, ils nous ont donné l'éxemple de la suivre avec succès. C'est à eux surtout que nous devons l'avantage inestimable de rendre nos livres doublement utiles & par les choses qu'ils contiennent, & par la maniere dont elles sont dittes, qui les généralise pour tous les lieux & pour tous les tems. Nous avons vû l'instant, où la seule nation vivante qui sçait écrire, alloit perdre cet art précieux; où le ton de la vérité & de la raison alloit

disparoître, sous le jargon puérile dont la manie du faux bel esprit commençoit à l'étouffer. Il a fallu qu'un petit nombre de ces hommes, que la nature avare n'accorde qu'aux siécles qu'elle veut favoriser, vînt préserver la nation de cette affectation contagieuse; il a fallu que leur style mâle & simple, agréable & majestueux, plein d'harmonie & de sens, nous apprît à mépriser les mauvais jeux de mots, les froides pointes, & toutes ces misérables ressources des esprits vuides, qui veulent engendrer des pensées, & ne sçavent qu'arranger des mots. Et l'on peut dire enfin que se sont nos maitres dans l'art de penser, qui nous ont garantis de la perte de l'art d'écrire.

C'EST à tâcher de marcher, quoique de fort loin, sur les traces de ces grands hommes; c'est à seconder de toutes nos forces leurs vûes

utiles & louables; c'est à travailler, à leur exemple, à déraciner ces vieux préjugés, honteux à des nations éclairées, qui séparent encore les républiques littéraires, que nous consacrons les travaux de ce journal. C'est en étudiant & consultant sans cesse ceux de nos concitoyens, que nous faisons gloire d'appeller nos maitres, que nous nous proposons d'exercer un emploi si dangereux par l'extrême difficulté de ménager à la fois le public, les auteurs & la vérité, & si avili par ces multitudes d'écrivains méprisables, qui ont osé prendre le nom de critiques. Nous répétons avec sincérité que nous sommes fort éloignés de nous croire capables de remplir dignement l'honorable emploi dont nous osons nous charger; mais sans être surs de nos lumieres, nous le sommes au moins de nos sentimens. Nous respectons trop le

public; nous nous respectons trop nous mêmes pour craindre de mériter jamais l'indignation des honnêtes gens. Il ne dépendra pas de nous, que notre critique ne soit toujours judicieuse; mais nous sommes sûrs au moins que notre jugement sera toujours impartial. Guidés par le seul amour de la justice & de la vérité, & par un zele ardent pour le progrès des lettres, & naturellement plus portés à louer qu'à blamer, admirant & contemplant avec plaisir les belles choses, ne censurant qu'à regret les mauvaises, nous nous acquitterons des devoirs que notre travail nous impose, avec la dignité qui convient à l'importance de notre entreprise, mais avec la réserve plus convenable encore à la continuelle défiance de nos lumieres. Nous supplions nos lecteurs de se souvenir toujours qu'en exposant nos opinions avec toute la force

avec laquelle elles nous auront frappés, en les appuyant de tout ce qui nous aura paru propre à conſtater leur ſolidité, & qui en aura fait à nos yeux des ſentimens raiſonnables, nous ne prétendons ni les leur propoſer comme infaillibles, ni les leur faire adopter à eux-mêmes : nous eſpérons ſeulement qu'ils ne nous ſçauront pas mauvais gré de ſoutenir ce qui nous paroîtra vrai & utile, non avec ce ton impérieux & déciſif, ou inſultant & railleur, qui annonce toujours l'odieuſe intention de celui qui l'affecte, & apprend aux lecteurs à ſe défier de ſa critique ; mais avec la confiance qu'inſpire le plus vif amour de la vérité, le plus parfait déſintéreſſement, & le deſir le plus ſincere d'éclairer les autres, & de s'inſtruire ſoi-même. Nous ſerons même très-réſervés à donner notre ſentiment de quelque maniere que ce

ſoit ; & nous n'uſerons de ce droit que pour les ouvrages qu'il ne nous aura pas été poſſible de faire connoître ſuffiſamment par nos extraits ; car nous n'ignorons pas que notre devoir eſt de mettre le public en état de les bien juger, plutôt que de les juger nous mêmes.

ENFIN, comme la connoiſſance des mauvais livres eſt inutile au public, & que par conſéquent nous ne devons lui parler que de ceux où le bon nous aura paru ſurpaſſer le mauvais, nous n'en ſçaurions placer aucun dans notre journal, ſans lui donner tacitement un témoignage d'approbation ; & nous croyons que faire un bon extrait d'un bon livre, qui lui attire les louanges des lecteurs, c'eſt la maniere la plus honnête & la moins ſuſpecte, dont nous puiſſions lui accorder les nôtres.

MALGRE' l'extrême délicateſſe

de tous les gens de lettres, malgré leur ſenſibilité inconcevable à toute critique, on nous croiroit peut-être diſpenſés, par la nature de notre journal, de prendre tant de précautions, nous qui n'aurons jamais à parler des auteurs avec qui nous avons à vivre. Mais il ſeroit bien étrange, qu'obligés de ménager nos concitoyens, nous nous cruſſions permis d'offenſer d'autres hommes, parce qu'ils ſont étrangers ou éloignés de nous ; & que nous prétendiſſions meſurer les loix de l'humanité, & de la juſtice ſur la diſtance des lieux. Cette diſtance nous paroît au contraire une raiſon, pour juger encore avec plus de circonſpection des écrits dont nous n'aurons pas été à portée de voir de près les occaſions, les alluſions & les cauſes. Car quelque ſoin que nous puiſſions prendre pour être inſtruits de toutes circonſtances relatives aux

choſes que nous aurons à dire, il nous en échappera plus qu'il n'en faut, pour nous faire tenir en garde contre notre propre jugement. D'ailleurs, comme la raiſon n'a point de patrie excluſive, que tous les hommes de lettres ſont freres & concitoyens de la même république ; celui qui mérite le plus d'égards, eſt celui qui ſe rend le plus utile à la ſociété commune ; & mon plus cher compatriote, eſt le ſage qui m'inſtruit le mieux.

NOUS invitons donc, ſans acception de pays, tous les ſçavans de l'Europe & du monde à concourir avec nous à la perfection d'un ouvrage qui eſt conſacré à l'avantage des lettres en général, & à la gloire de ceux qui les cultivent, quelque lieu de la terre qu'ils puiſſent habiter. Nous recevrons, avec un très grand plaiſir, les mémoires

dont ils voudront enrichir notre journal; & ils y trouveront employés, avec un grand soin, tous ceux qui nous auront paru dignes de l'être. Chacun pourra écrire dans sa propre langue; nous nous chargerons des traductions, & nous nous ferons un devoir de faire connoître, avec les ouvrages, les noms & la patrie des auteurs.

Nous supplions tous ceux qui ont le bonheur de gouverner des contrées, où les sciences fleurissent, de travailler à leur propre gloire, en excitant leurs peuples à faire connoître, par notre journal, à la France & à toute l'Europe, les ouvrages sçavans & utiles, & les progrès dans tous les arts, qui se sont faits dans leurs etats & sous leurs auspices par des sujets qui les honorent. Il y a plus de véritable grandeur à protéger six hommes qui sçavent

penser, qu'à se faire obéir de la multitude des autres. Nous invitons ces hommes puissans, qui n'ont qu'à vouloir pour faire le bien, & à qui leurs souverains daignent confier le soin de rendre leurs sujets heureux, à nous mettre à portée, avec des mémoires rédigés sous leurs ordres par des plumes intelligentes, d'exposer au public l'état des sciences & des arts, qu'ils protégent sans doute, dans les pays qui sont sous leur administration. C'est du moins ainsi qu'en usent parmi nous les dignes dépositaires des volontés de nos Rois, & qu'en ont toujours usé les ministres sages & vertueux, qui tous ont aimé & protégé la philosophie & les lettres, & qui, loin de craindre les regards importuns des hommes éclairés, ne demandoient, pour la récompense d'une intégre & laborieuse administration, que d'être vûs & jugés par ceux qui sçavent

mettre le véritable prix aux actions des hommes.

Si nos sollicitations sont écoutées, si nos soins sont secondés, il nous sera doux d'avoir contribué, par cet encouragement universel & par ce concours de tous les ordres, à resserrer la société générale, à étendre les connoissances humaines, & à rédiger dans les fastes de l'Europe sçavante, à côté des noms des Rois qui ont été dignes du trône, & des ministres qui en ont été les appuis, les noms non moins respectables de ceux qui par leur génie & leurs talens, ainsi que par leur vie honnête & véritablement philosophique, ont contribué au progrès des arts & des lettres, au maintien des bonnes mœurs, & ont étendu la lumiere de l'esprit humain, & l'empire de la vertu.

PROSPECTUS

DE CET OUVRAGE PERIODIQUE.

NOUS avons puisé de tous tems chez nos voisins les connoissances les plus utiles sur les sciences, les lettres & les arts. Que ne devons-nous pas aux Allemans pour les méchaniques, la chimie, & surtout la minéralogie; aux Italiens pour l'architecture, la sculpture, la peinture, la musique; aux Anglois pour la philosophie, la navigation & la théorie du commerce; aux Espagnols enfin pour la littérature en général. Cependant peu de gens en France sont instruits avec précision des excellens ouvrages, que produisent journellement ces différentes parties de l'Europe.

La difficulté de raſſembler ces nombreuſes productions, la différence des langues dont l'étude demande un travail aſſidu, & le danger d'un mauvais choix dans la multitude des livres nouveaux, ſont des obſtacles qui ont paru juſqu'à préſent inſurmontables.

On conçoit par-là de quelle utilité ſeroit pour la France & pour l'Europe entiere un ouvrage qui raſſembleroit les connoiſſances, les découvertes & les chefs-d'œuvre de tous les artiſtes, de tous les ſçavans du monde en tout genre, & dans toutes les langues vivantes. C'eſt préciſément le projet de l'ouvrage périodique que nous annonçons au public.

Il aura pour titre JOURNAL ETRANGER, parce qu'il le ſera en effet relativement au pays où il

paroîtra. Les productions de la France n'entrent point dans l'objet que nous embraſſons. Nous nous propoſons de faire paſſer dans la langue Françoiſe toutes les richeſſes littéraires de l'univers; de familiariſer de plus en plus notre nation avec des arts & des talens, auſquels l'ignorance & le préjugé ont fait trop long-tems refuſer parmi nous l'eſtime qui leur étoit dûe; enfin de faire circuler ces tréſors de l'eſprit chez tous les peuples lettrés par le véhicule d'une langue moderne, devenue preſque univerſelle. Les livres & les journaux, qui paroiſſent en latin, ne rendent ce ſervice que dans un ſens trop limité: ils ne traitent ordinairement que de ſcience ou d'érudition. Les ouvrages d'agrément & les aménités de littérature paſſent rarement les frontieres de leur pays natal. Les livres de ce genre ne ſont jamais répan-

dus ailleurs, ou le ſont trop tard. Le Journal Etranger les fera connoître plutôt & plus univerſellement.

Les deux moyens d'y réuſſir, l'analiſe & la traduction, ſeront employés avec diſcernement; le premier lorſque la longueur, le ſujet ou le ſtile de l'ouvrage exigeront qu'on le reſſerre dans un abrégé, ou qu'on rapproche ſes parties les plus eſſentielles par le retranchement de tout le ſuperflu; le ſecond, dans le cas où la briéveté, la force & l'élégance ne permettront aucune ſuppreſſion. Tels ſont des morceaux d'éloquence & de poëſie, des réflexions politiques, morales ou métaphiſiques.

Partout où le ſtile de l'original méritera d'être conſervé, ſurtout dans la poëſie, on ſe fera une loi

de rapporter pluſieurs extraits du texte les plus propres à faire connoître le génie de la langue, & à mettre les lecteurs qui la ſçauront, à portée d'apprécier le mérite de l'expreſſion.

On ajoutera, ſoit à l'analyſe, ſoit à la traduction, le nom de l'auteur, ſes titres, & les autres détails relatifs à ſa réputation littéraire, ou aux récompenſes qu'elle lui auroit méritées; les jugemens que ſes compatriotes auront portés de ſon ouvrage, & les obſervations générales abſolument néceſſaires, ſoit pour éclaircir la matiere, ſoit pour relever, avec la politeſſe, la décence & tous les égards imaginables, les erreurs eſſentielles de fait ou de raiſonnement. On n'oubliera pas de parler du cours que le livre aura eu, ni des traductions qui en auront été faites. On marquera également le

nombre, la date, le lieu & la qualité des éditions, ainſi que l'adreſſe des Libraires.

TROIS ſortes d'écrits, qui paroiſſent ordinairement iſolés, & dont le recueil de pluſieurs peut ſeul former un livre, ne ſeront pas cependant négligés dans notre journal. Les piéces de théâtres, celles en feuilles volantes ſur différens ſujets de philoſophie, de morale & de littérature; les édits, déclarations & autres actes émanés du pouvoir légiſlatif, y trouveront leur place plus ou moins étendue, ſelon les circonſtances.

LE genre dramatique exigera beaucoup de choix. Parmi les piéces compoſées dans les pays étrangers, pluſieurs ſont imitées, & quelquefois traduites des nôtres. On n'en parleroit dans le premier cas,

que pour faire remarquer les endroits où l'imitateur auroit mis plus d'art & de délicateſſe; dans le ſecond, on ſe contenteroit d'indiquer la traduction, & de rendre compte des ſuffrages du public ſur la fidélité & l'élégance. Cette partie ſera donc traitée dans le plus grand détail, lorſqu'il s'agira d'une piéce vraiement nouvelle.

LES feuilles volantes ne demandent par moins de diſcernement. Dans le nombre de celles qui paroiſſent en foule chez les nations voiſines, la plupart ne peuvent intéreſſer que l'eſprit de parti, ni amuſer que le citoyen oiſif. Il en eſt d'autres en petit nombre, remplies de vérités utiles & univerſelles, ou d'une critique auſſi agréable que ſalutaire. Ce ſeront les ſeules dont nous puiſſions jamais charger notre collection.

LES édits, loix nouvelles & autres actes publics, doivent être traités avec plus de précaution. Les uns n'ont rien de remarquable; les autres pourroient entrainer des détails d'une nature où nous ne devrions ni ne voudrions entrer. La ſageſſe de notre gouvernement & ſon attention à ne rien permettre qui puiſſe déplaire aux autres puiſſances, nous preſcrivent à cet égard des bornes que nous reſpectons, & toutes ſortes de nouvelles politiques ſont exclues de notre projet. Nous ne rapporterons donc de piéces du genre diplomatiques que celles qui pourront ſervir à l'éclairciſſement de l'hiſtoire & du droit public. On en uſera avec la même circonſpection à l'égard des cauſes célebres & ſingulieres qui auront produit des plaidoyers & des memoires dignes qu'on en faſſe des extraits ou des analyſes.

PLUSIEURS branches des ſciences ainſi que des beaux arts ayant beſoin de ſignes particuliers pour rendre une infinité d'idées & de choſes que les caracteres ordinaires ne ſçauroient exprimer, il ſera ſans doute indiſpenſable d'employer ſouvent la gravure; & cet article ne peut manquer d'être conſidérable. Géométrie, aſtronomie, géographie, mécanique, muſique, architecture, antiquités, tout en exige dans le plan d'un ouvrage auſſi vaſte & auſſi varié. L'uſage même en a fait un ornement néceſſaire dans les journaux de nos voiſins dont l'objet eſt moins étendu. Pluſieurs nouveaux Atlas nous fourniroient des plans & des cartes à réduire, d'un détail très-curieux ſur des parties qui n'ont jamais été traitées. On ſera cependant très-reſervé à cet égard, pour n'être pas obligé de porter trop haut le prix des volumes.

Nous nous sommes déterminés à n'en donner qu'un par mois, d'environ deux cens quarante pages d'impression, & un par forme de supplément tous les trois mois; ce qui produira seize volumes par an.

Nous sommes obligés de porter le prix de chaque volume à 2 livres, à cause des gravures : ceux cependant qui souscriront pour l'année, ne le payeront que sur le pied de 1 liv. 10 s. ce qui fera 24 liv. par an.

L'Adresse de la Correspondance est *à M. BOURGAIN, Commis au Journal Etranger, rue S. Louis au Marais, vis-à-vis la Régie des Cartes à Paris*, où MM. les Abonnés auront la bonté d'envoyer leur adresse, pour qu'on leur fasse tenir les volumes francs de port.

AVERTISSEMENT

POUR LES VOLUMES SUIVANS.

COMMENCER est un point important : c'étoit la moitié de ce qu'il y avoit à faire pour être en état de continuer : étant parvenu à l'un, nous nous flatons de pouvoir réussir à l'autre, sur-tout depuis l'heureuse recrue que nous avons faite de cooperateurs zélés & intelligens pour l'entreprise dont il s'agit. Le public jugera de leur capacité par lui-même & sera instruit de leurs noms, quand le succès de leurs travaux lui en aura fait naître la curiosité. Nous nommerons seulement, quant à présent, Monsieur Toussaint de l'académie royale de Prusse, qui a bien voulu nous le permettre, afin que si quelqu'un de Messieurs nos Correspondans littéraires a des avis ou des lumieres à lui communiquer pour la conduite & la perfection de l'ouvrage dont il se charge, ils puissent le faire, à l'adresse du Journal Etranger indiquée dans le Prospectus.

APPROBATION.

J'AY lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois. A Paris ce 9 Avril 1754.

LAVIROTTE.



JOURNAL ETRANGER.

HISTOIRE DES CROISADES, TRADUITE DE L'ARABE.

LETTRE aux Auteurs du Journal Etranger.



J'ETOIS sur le point, Messieurs, de donner au public cet écrit traduit de l'Arabe, & trouvé depuis quatre à cinq mois dans les papiers d'un homme versé dans la connoissance des langues Orientales, quand j'ai vû paroître l'Histoire universelle depuis Charlemagne jusqu'à Charles-Quint. Loin de me détourner de

mon projet, la publication de ce nouvel ouvrage ne m'a fourni qu'un motif de plus pour l'exécuter, croyant qu'il ſera agréable aux lecteurs, & digne de l'eſprit philoſophique de notre ſiécle de comparer ſur une matiere très-curieuſe les mêmes faits, vûs & décrits par les partis contraires. Je vous envoye donc ce Manuſcrit, pour en faire uſage, ſi vous le jugez à propos. Je ſuis, &c.

EXTRAIT de l'Hiſtoire de Jeruſalem, depuis ſa priſe par les Chrétiens, juſqu'à ſa délivrance par Salahh-ddin, écrite par Sheik-Zeman-Beldeb-Ben-Gemaat.

AU commencement de l'année 490 de l'Hégire, les Francs firent une invaſion en Sirie, & prirent, la ville d'Antioche, après un ſiége de neuf mois, dans la lune de Schilkaada. Cette conquête fut ſuivie de quelques combats entr'eux & les Muſulmans, dans leſquels ces derniers eurent enfin le deſſous; leurs troupes furent taillées en piéces, & leurs tentes livrées au pillage. Les Francs s'enrichirent de ces dépouilles, & profi-

terent des armes mêmes de leurs ennemis: ils s'emparerent de Maarrat-el-Human; ils égorgerent plus de cent mille habitans, & emmenerent le reſte eſclaves. Après quarante jours de repos, ils paſſerent à Emeſſe, qui ſe rendit par capitulation, en 491.

L'AN 492, les Francs, au nombre d'environ un million de combattans, vinrent inonder les contrées de Jeruſalem, attaquerent la ville, & après un ſiége de quarante jours très-opiniâtre, s'en rendirent les maitres, le vendredi 7 de la lune de Shaban, avant le lever du ſoleil. Le maſſacre des Muſulmans dura une ſemaine entiere: dans la ſeule *Moſquée éloignée*, on fit paſſer plus de ſoixante & dix mille hommes par le fil de l'épée; de ce nombre ſe trouverent un grand nombre d'Imans, de deſcendans du Prophete, de ſerviteurs de Dieu & de Religieux qui vivoient ſaintement dans le voiſinage de ce lieu ſacré. Le butin que firent les Francs fut immenſe. Lorſqu'il ne leur reſtoit plus un ſeul recoin à fouiller, & après avoir fait aſſembler le reſte des Muſulmans dans la Moſquée ſacrée, on leur fit déclarer qu'on tueroit tous ceux qui ne

ſeroient pas ſortis de la ville en trois jours. La rigueur de cette proclamation, & plus encore les exemples continuels de la cruauté des Francs, firent tant d'impreſſion ſur les vaincus, qu'il y eut une quantité prodigieuſe d'étouffés dans le déſordre de cette fuite précipitée: le nombre n'en eſt connu que de Dieu. Rien ne fut épargné par les Chrétiens; ils enleverent de la Moſquée 42. chandeliers d'argent peſant chacun 3600. onces, un braſier d'argent du poids de 42. livres, meſure de Damas, & 23. chandeliers d'or.

DANS le même tems, Afdhal, fils de Beder-el-Hemali, général de l'armée, conſentit à ſa défaite de la maniere la plus honteuſe, à la vûe d'Aſcal. Un renégat Muſulman, qui ſe trouvoit parmi les Francs, vint le trouver, & lui dit: Le Roi des Francs (Sangels) m'a chargé de vous apprendre qu'il faut que vous ſoyez le défenſeur de la Religion Chrétienne; ſinon Dieu vous chatiera par ſon bras redoutable. Ce propos fut tenu ſi ſecretement, qu'aucun Muſulman ne s'en apperçut. Afdhal eut toute la facilité du monde de ſuivre ce traitre, & de ſe retirer avec lui dans l'armée des Francs.

Après cette trahiſon & la priſe de Jeruſalem, pluſieurs des Muſulmans abandonnerent Damas, ſe ſauverent à Bagdad pour ſe refugier auprès du Caliſe. Abou-Saad, de la ville d'Herat, étoit le plus qualifié & le plus remarquable d'entre eux: il étoit Cadi de la ville de Damas. A l'arrivée de ces infortunés, les habitans de Bagdad s'aſſemblerent avec eux dans les Moſquées. Le tableau de leurs miſeres, les inſtances avec leſquelles ils demanderent du ſecours, les larmes qui couloient, les gémiſſemens qui retentiſſoient dans les airs, firent tant d'impreſſion ſur le peuple de Bagdad, qu'on indiqua un jeûne ſur le récit de leurs malheurs. Le Caliſe Muſtadhar-Billa-Aboul-Abbas-Ahmed, de la race des Abbaſides, donna ſes ordres, & exhorta puiſſamment les docteurs de la Loi d'aller trouver les princes de la Religion dans leurs états, & de les exciter à prendre les armes pour ſa défenſe. En effet, l'Iman Aboul-Vefa, fils d'Akil, & les principaux docteurs partirent de Bagdad dans cette intention. Mais quelques vives que fuſſent leurs ſollicitations & leurs remontrances, elles n'eurent point d'effet, à cauſe des diſſentions qui étoient pour lors entre les

Sultans de la race de Selgiouk.

Les Francs, profitant de toutes ces heureuses circonstances, eurent le tems de s'établir & de se fortifier dans les postes dont ils s'étoient emparés, & chasserent les Musulmans de plusieurs autres; tant la prise de Jerusalem avoit répandu la terreur & l'épouvante dans les cœurs des Croyans, & tant elle avoit augmenté le courage des vainqueurs. Ils prirent rapidement plusieurs places maritimes, comme Jafa, Césarée & beaucoup d'autres forts. Ces malheurs arriverent sous le regne de Mustaala-Ullah, Soudan d'Egypte; & tout l'Orient étoit livré à la plus fâcheuse & la plus déplorable désolation, qu'on ne pouvoit attribuer qu'au jugement secret de la Toute-Puissance Divine.... *Ici il y a une lacune dans le Manuscrit.*

Enfin Dieu se lassa d'éprouver les vrais Croyans: il suscita le brave Essed-Eddin, dont l'approche mit bientôt les Francs dans une telle confusion, qu'ils furent obligés de se retirer dans leur pays avec précipitation, de sorte que l'Egypte fût de nouveau la conquête d'Adhad. Essed-Eddin entra dans le Caire, le 4. de la lune

de Rabi-el-Akhir; il se présenta devant Adhad, qui le fit revêtir d'une veste d'honneur, en présence de toute sa cour. Essed-Eddin ne quitta point cette veste, qu'il ne fût de retour à ses pavillons, où son armée étoit campée. Nour-Eddin s'étoit engagé de venir au secours d'Adhad avec le tiers de ses sujets capables de porter les armes; & on lui avoit promis pour cet effet une somme considérable. Essed-Eddin demandoit, au nom de Nour-Eddin, que cette convention fût éxécutée & que la somme lui fût payée: mais Shaour, Grand Visir & général de l'armée d'Adhad tacha de tirer l'affaire en longueur: il montoit tous les jours à cheval pour aller rendre visite à Essed-Eddin: il l'entretenoit de belles paroles, & observoit en même tems la disposition de son camp. Le Démon lui suggéra de le tromper, & de le surprendre par trahison. Il alla effectivement, un jour, dans le dessein d'inviter Essed-Eddin & les Emirs qui étoient avec lui à un festin, où il devoit les faire arrêter tous: mais son fils Camel empêcha l'exécution de cet odieux projet. Le bruit de cette nouvelle se répandit bientôt dans toute l'armée de Nour-Eddin, & on y conçut le des-

sein de surprendre Shaour lui-même & de se saisir de sa personne. Salahh-ddin étoit le principal auteur de ce complot: il s'assura de l'assistance de quelques Emirs, pour venir à bout de son dessein. Il communiqua son projet à Essed-Eddin, qui, en qualité de général & de son supérieur, lui défendit de rien faire de ce qu'il venoit de lui confier. Shaour, suivant sa coûtume, étant venu voir Essed-Eddin & ne l'ayant point trouvé dans sa tente, demanda où il étoit. Salahh-ddin s'approcha de lui, & lui dit qu'Essed-Eddin étoit allé visiter le tombeau de Schassi-Salahh-ddin. Aussitôt Shaour, Salahh-ddin & leurs gens se mirent en marche, pour aller trouver Essed-Eddin. Salahh-ddin, sans avoir égard à la défense de son général, profita de cet instant même, se jetta sur Shaour avec toute sa troupe, le renversa de son cheval, se saisit de lui & l'arrêta prisonnier, pendant que ceux qui étoient avec le Visir prirent la fuite, sans oser le défendre. Shaour fut arrêté, le 17. de la lune de Rabi-el-Akhir l'an 564. Si-tôt que ce coup fut fait, Salahh-ddin dépêcha à Essed-Eddin, pour lui en apprendre la nouvelle. Celui-ci fit ce qu'il pût, pour mettre

Shaour en liberté: mais Salahh-ddin & les Emirs refuserent de reconnoître son autorité dans cette rencontre. Adhad, instruit de cette nouvelle & informé des raisons qui avoient porté à faire ce coup d'éclat, ordonna à Essed-Eddin de lui envoyer la tête de Shaour sans autre délai, ce qui fut executé sur le champ. Essed-Eddin alla, peu de jours après, trouver Adhad dans son Palais: ce Monarque le fit revêtir d'une veste & lui donna la qualité de Grand Visir & de général de ses armées, avec le surnom de Melek-el-Mansour; il lui fit expedier la patente de ces nouvelles dignités, se reposant entierement sur lui de l'administration de tous ses états.

Ce fut de cette maniere, qu'Essed-Eddin se vit délivré des persécutions que Shaour lui avoit suscitées: mais son repos & ses honneurs ne furent pas de longue durée. L'ange de la mort le frappa, le samedi 22. de la lune de Gemadi-el-Akhir de la même année 564. lorsqu'il n'avoit joui de sa place de Grand Visir que deux lunes & cinq jours. Ce fut là le commencement de l'Empire des Eioubites; car Essed-Eddin & Eioub

étoient fils de Shadi de la ville de Danin & originaires des Curdes. L'un & l'autre, après avoir été au service d'Amad-Eddin-Zenghi, conserverent après sa mort leurs emplois, sous le Regne de Nour-Eddin-Mahmoud son fils; & c'est alors qu'Essed-Eddin fût détaché par deux fois pour aller en Egypte, où il mourut après être parvenu à la dignité de Grand Visir.

APRE'S sa mort, les Emirs de Nour-Eddin aspiroient non-seulement au commandement des troupes de leur maître, mais encore à la dignité de Grand Visir du Calife d'Egypte. Adhad se déclara en faveur de Salahh-ddin; & l'ayant fait venir, il le déclara Grand Visir & lui donna le nom de Melek-el-Hasser. Salahh-ddin accepta la charge, mais en qualité de Lieutenant du Sultan Nour-Eddin, & à condition qu'on feroit la priere au nom de son maitre dans les Mosquées du royaume d'Egypte. Nour-Eddin agréa son élévation; il lui donnoit dans ses lettres particulieres le titre de général des armées, & il imprimoit son cachet au commencement de ses lettres, au lieu d'écrire son nom, pour lui faire plus d'honneur & le distinguer des autres

Emirs à qui il écrivoit en Egypte.

DABORD Salahh-ddin écrivit à Nour-Eddin, pour le prier de permettre que son pere & toute sa famille vinssent le trouver pour rendre sa joye parfaite, & faire que son bonheur fût égal à celui de Joseph le Juste. Nour-Eddin, ravi d'avoir occasion de l'obliger, lui donna cette permission: le pere arriva, dans la lune de Gemadi-el-Akhir de l'année 565. & fut reçû par Salahh-ddin avec tout le respect qu'on peut exiger de ses enfans. Son fils voulut même remettre entre ses mains la puissance dont il étoit revêtu: Eioub la refusa, & se contenta de gouverner les finances. Salahh-ddin donna en même tems de grandes possessions dans le pays à ses enfans & à ses parens: ce qui peu à peu diminuoit l'autorité d'Adhad.

DANS cette même année, les Francs marcherent à Damiette, pour en faire le siége. Salahh-ddin envoya de bonnes Troupes au secours de la place. Au bout de cinquante jours, les Francs furent contraints de se retirer, non-seulement à cause de ce renfort, mais encore parce qu'ils apprirent que Nour-Eddin s'étoit mis en campagne & qu'il ravageoit leurs

conquêtes dans la Sirie: ils retournerent chez eux, sans avoir remporté aucun avantage.

L'AN 569. Salahh-ddin quitta l'Egypte, pour aller faire la guerre aux Francs dans leurs propres terres près d'Ascalon & de Remla: il ne rentra chez lui, qu'après avoir tout mis à feu & à sang. Il assiegea ensuite la ville d'Ilch par mer & par terre du côté du levant de l'Egypte; il laprit, le premier de la lune de Rabi-el-Akhir: il fit passer les habitans au fil de l'épée, & ruina entierement la ville. Cette expédition terminée, il retourna au Caire, où il déposa les Cadis Egyptiens qui étoient de la secte d'Ali, & le 20. de la lune de Gemadi-el-Akhir de la même année, il en nomma d'autres de la secte de Schaffi à leur place.

AU commencement de l'année 567. on cessa de faire la priere au nom d'Adhad-Ledin-Ullah en Egypte; on la fit au nom des Califes de la race d'Abbas: & c'est l'époque de la fin de l'Empire des Fatimites descendans d'Ali: voici ce qui causa cette grande révolution. Si-tôt que Salahh-ddin fut nommé Visir, il se rendit maitre du palais & y établit des eunu-

ques noirs, à la place des blancs qui y étoient & qui disposoient de tout arbitrairement. Nour-Eddin, en ayant été informé, envoya à Salahh-ddin un ordre pressant de faire cesser la priere au nom des descendans d'Ali, & de l'établir au nom des Califes de la race d'Abbas. Salahh-ddin lui manda la crainte qu'il avoit, que ce changement ne causât une sédition. Cette réfléxion ne rebuta point Nour-Eddin: il ne cessa de presser Salahh-ddin, jusqu'au moment qu'Adhad-Ledin-Ullah tomba malade. C'est alors que Salahh-ddin, pour plaire à Nour-Eddin, profita de l'occasion, & ayant enjoint aux Imans d'abolir la priere qui se faisoit au nom d'Adhad-Ledin-Ullah, il leur ordonna de la faire au nom de Musthеda-Beemr-Ullah, nommé autrement Abou-Mehemmed-el-Hhassan, fils de Musten-Ged-Billah, de la race d'Abbas, qui étoit alors Calife de Bagdad. Les Imans ne sçurent qu'obéïr; & la chose s'exécuta sur le champ avec toute la tranquillité possible. La priere au nom des Abbasides avoit été abolie en Egypte, l'an 359. de l'Hégire, sous le Califat de Muti-Lillah, lorsque les Fatimites s'emparerent de l'Egypte sous leur chef Moaz, qui bâtit la ville du Caire.

Les choses avoient demeuré dans cet état, jusqu'au tems que nous venons de marquer : ainsi la priere au nom des Abbasides fut interrompue pendant l'espace de 180. ans. Cependant la maladie d'Adhad-Ledin-Ullah augmenta considérablement : on eut soin qu'aucune des femmes qui étoient auprès de lui ne sçût le changement qui venoit de se faire ; de sorte qu'il mourut, le 10. de la lune de Muharrem de l'année 567. sans avoir la douleur d'apprendre qu'on eût cessé de faire la priere en son nom.

Si-tot que l'ange de la mort eut disposé des jours d'Adhad, Salahh-ddin prit le titre de Calife, & se rendit maître du palais & des trésors immenses qui y étoient renfermés : il fit passer ses femmes dans un endroit particulier du palais, établit des eunuques pour leur garde, & fit sortir tout ce qu'il y avoit d'officiers du regne précédent qui y demeuroient.

Adhad-Ledin-Ullah fut donc le dernier des Califes Fatimites, dont la durée, depuis que Mohdi-Lilla leur ancêtre se rendit souverain dans la ville de Segdmessa, dans la lune de Dhi-Lhigeh, l'an 296. de l'Hegire, jusqu'au tems que

nous venons de marquer sous le Calife Mustedha-Beemr-Ullah, de la race d'Abbas, remplit l'espace de 270. ans & environ un mois. Dès qu'on sçut à Bagdad ce qui s'étoit passé en Egypte, & que l'autorité du Calife y étoit reconnue, on y fit des réjouissances qui durerent plusieurs jours. Le Calife dépêcha aussi-tôt Amad-Eddin-Sandal, un de ses officiers, à Nour-Eddin & à Salahh-ddin, pour les revêtir chacun de sa part d'une veste d'honneur ; il le chargea encore d'autres vestes pour les Imans qui avoient fait les premiers la priere en son nom, & de deux étendarts noirs pour Nour-Eddin & Salahh-ddin.

El-Melek-el-Afdhal-Nugium-Eddin-Abou-Shekr-Eioub, pere de Salahh-ddin, mourut d'une chute de cheval, le 27. de la lune de Dhi-Lhigeh, l'an 568. Salahh-ddin étoit pour lors au Caire & tenoit ses troupes près de la forteresse de Karak, que les Francs avoient dessein d'attaquer, de sorte qu'il n'apprit cette perte qu'à son retour.

Eioub étoit d'un excellent caractere, bon, intelligent, de mœurs pures, & très-libéral. Il fut enterré à côté d'Essed-

Eddin-Shikkouck son frere : deux ans après, les os de l'un & de l'autre furent transportés à Medine.

Au commencement de l'an 567. mourut le Sultan Melek-el-Adil-Nour-Eddin, autrement nommé Aboul-Kassem-Mahmoud, fils de Melek-el-Mansour-Amad-Eddin-Abil-Gioud-Zenghi, fils d'Aksankar. Il étoit né, dans la lune de Shoval, l'an 511. & mourut, le vendredi onziéme de la lune de Shoval, l'an 569. Il s'empara de Damas, l'an 549. après s'être rendu maître d'Alep & de différentes places. C'étoit un roi plein de justice & de valeur, grand conquerant : son nom a été prononcé dans les prieres publiques à Medine, à la Meque, dans l'Arabie Heureuse, dans l'Egypte & par tous les états de la religion Musulmane. Il a fait bâtir & fondé des édifices publiques pour la commodité des pauvres & des voyageurs ; il établit des colléges, & fit achever les murailles de la ville de Medine : de sorte qu'à sa mort la terre étoit remplie de la renommée de ses bienfaits, de sa justice & de sa piété.

Son fils El Melek-el-Salihh-Ismaïl regna après lui dans la ville de Damas.

Salahh-ddin, ayant fait le siége de cette place, s'en rendit maître, & contraignit Salihh de se retirer à Alep, où il établit sa résidence. Salahh-ddin entra en vainqueur dans Damas, à la fin de la lune de Rabi-el-Euvel, l'an 576. De-là il porta ses armes victorieuses à Emesse, & s'en empara aussi-bien que de la forteresse de Hama. Après ces exploits heureux & rapides, il tourna sur le champ son armée sur Alep, & forma le siege de cette place ; mais il ne put la prendre à cause de la vigoureuse résistance des habitans, qui avoient donné toute leur affection à Salihh-Ismaïl, & le lui prouverent dans cette occasion. Enfin on fit la paix, dont la convention fût, que chacun retiendroit les places de Sirie, dont il étoit en possession. La paix conclue & signée, Salahh-ddin, qui y trouvoit le plus grand avantage, leva le siége d'Alep & se retira en Egypte. Salihh-Ismail ne survêcut point long-tems à cette paix : ce fils du grand Nour-Eddin mourut de chagrin, en 577. & Azz-Eddin-Mazoud, son oncle, possesda, à sa mort, la souveraineté d'Alep & de ses dépendances. Ensuite il fit une convention avec Amad-Eddin-Zenghi, fils de Modoud, souverain de Sengiar,

qui changea d'état avec lui ; de sorte qu'Azz-Eddin se retira à Sengiar, & Amad-Eddin à Alep.

L'AN 578. le cinquiéme de la Lune de Muharrem, Salahh-ddin partit d'Egypte pour aller en Sirie : depuis cet instant jusqu'à celui où l'ange de la mort termina ses jours, il ne retourna point en Egypte. En entrant dans la Sirie, il passa au travers des pays que possedoient les Francs, y fit de grands ravages, & dans la rapidité victorieuse de sa course, il arriva devant Damas, dans la lune de Safar. Dans la lune de Rabi-el-Euvel, il alla camper près de Tyberiade : il envoya ses soldats porter le fer & le feu, sans aucun ménagement, dans les pays des Francs, & dans les pays de Beian, de Genin & de Haur ; sur les ordres de leur général, ils pillerent & massacrerent tout ce qui se présentoit à leur passage. Ensuite Salahh-ddin alla à Barut dont il fit le siege ; tous les environs furent impitoyablement ravagés, & tous les lieux par où il passa furent marqués des traces terribles du carnage & de la mort.

LA même année, les Francs, de leur

côté, qui occupoient les châteaux de Karak & de Shaubek, entreprirent d'aller jusqu'à Medine, d'y piller le tombeau du Prophete, & de transporter son corps à Jerusalem, au milieu de leur pays, afin que les Musulmans pour leur pélerinage fussent forcés de passer par leurs mains, & de leur payer le tribut qu'ils voudroient imposer. Ces résolutions une fois prises, le prince Arnaud, gouverneur de Karak, fit construire une barque qui fut conduite par terre jusqu'à la mer Rouge, où le monde nécessaire à cette entreprise devoit s'embarquer. Cette troupe rassemblée à la hâte fit force de voiles, dans le dessein d'aller jusqu'à Medine exécuter le projet. Le Sultan Salahh-ddin qui étoit à Harran, ayant eû nouvelle de ce dessein, dépêcha à Seif-Eddaulet, fils de Minkad son Lieutenant en Egypte, des ordres qu'il eut à envoyer en diligence l'Emir-Hassam-Eddin-Loulou contre les ennemis. Hassam-Eddin, s'étant mis en état, marcha avec tant de hâte, qu'il rejoignit les ennemis au nombre de plus de trois cens, lorsqu'ils n'avoient plus qu'une journée de route pour arriver à Medine. Parmi eux se trouvoit un nombre d'Arabes Renégats,

qui les abandonnerent, si-tôt qu'ils apperçurent Hassam-Eddin & ses gens. Pour les Francs, ils se sauverent au haut d'une montagne extrêmement escarpée ; Hassam-Eddin les tint si étroitement assiégés, qu'à la fin ils furent obligés de se rendre. On les chargea de fer & les mena au Caire. A leur arrivée, les Sofis, les docteurs de la Loi & les gens de Justice les condamnerent à mort ; & en vertu de la sentence, deux des Francs les plus distingués furent égorgés, de la même maniere qu'on égorge les moutons le jour de la fête de la Meque.

L'AN 579. Salahh-ddin se rendit maître d'Amid & de plusieurs autres places : de-là il porta toutes ses forces sur Alep, l'assiégea & l'enleva à Amad-Eddin-Zanghi, fils de Modoud. Cette expédition se fit dans la lune de Safar ; & il est très-remarquable que Mehiddin-Ibn-Elzeki fit un petit poëme sur cette conquête, qui devint une Prophétie, dans laquelle, adressant la parole à Salahh-ddin, il lui dit : *Sultan, vous avez pris Alep avec le sabre dans la lune de Safar ; & je vous annonce que vous prendrez Jerusalem dans la lune de Regeb.* En effet ce fut

dans cette lune que la ville de Jerusalem fut prise.

L'AN 580. il alla attaquer le château de Karak ; quoiqu'il le serra de fort près, il ne put se rendre maître que des fauxbourgs, sans oser entamer la place. Enfin, après plusieurs combats entre les Musulmans & les Francs, il se retira & alla à Napolous qu'il brula : & après avoir fait mettre à feu & à sang tous les environs, & avoir réduit à l'esclavage tous les habitans, il retourna à Damas.

L'AN 581. il s'empara de Miafarekin ; & en 582. il fit venir d'Egypte son fils El-Melek-el-Afdhal, à qui il assigna la ville de Damas pour son appanage ; il fit venir aussi son frere Adel-Abou-Bekir d'Alep. Il fit son Lieutenant en Egypte son fils Aziz-Osman, & en rappella son neveu Mudhaffer-Teki-Addin qui y exerçoit cette charge, en le gratifiant des villes d'Hama, de Menbeg, de Maara, de Kefertab & de Miafarekin. Ainsi Aziz-Osman & Adel-Abou-Bekir, son pere, allerent en Egypte, où ils disposerent de tout le gouvernement, sous le bon plaisir de Salahh-ddin. Les choses resterent en cet état jusqu'en 583. année

dans laquelle le Sultan Salahh-ddin reprit, avec le secours de Dieu, la ville de Jerusalem avec plusieurs autres places.

APRES avoir forcé & conquis toutes les forteresses maritimes que possédoient les ennemis, Salahh-ddin hésitoit sur l'entreprise de Jerusalem. Il voyoit que c'étoit la principale place des Chrétiens, & qu'elle avoit un trop grand nombre de combattans pour sa défense. Pendant ces irrésolutions, un esclave de Damas, se trouvant dans Jerusalem parmi les Francs, lui fit tenir un billet Arabe de six vers, au nom de la ville de Jerusalem à peu près dans ces termes : *O Roi, qui renverses les Etendarts de la Croix, je m'adresse à toi dans l'oppression où je suis : employe tes efforts pour la délivrance du saint Temple ; toutes les Mosquées sont pures, tandis que, malgré ma Noblesse, je suis dans la souillure & l'impureté.* Salahh-ddin, touché de cette remontrance, se détermina tout d'un coup à cette grande entreprise : on assure aussi que, depuis ce tems, l'esclave s'étant fait connoître, & le Sultan lui ayant trouvé de la capacité & de l'élévation dans l'ame, il fut nommé Iman de la Mosquée de Jerusalem.

AVANT que d'entrer en campagne, le Sultan donna ses ordres de tous les côtés, afin de réunir les troupes dont il avoit besoin, pour éxécuter ses vastes desseins. En attendant qu'elles s'assemblâssent, il sortit de Damas, un samedi de la Lune de Muharrem, & alla camper avec les troupes qu'il avoit avec lui à Casrel-selamet, dépendance de Bosra & de Karak ; dans la crainte qu'il avoit que le prince Arnaud, gouverneur de Karak n'inquietât les Pélerins de la Mecque sur leur retour à Damas : car ce Franc étoit l'ennemi irréconciliable des Musulmans, & un des chefs les plus animés contr'eux dans les combats, & les plus inéxorables après la victoire. Déjà il s'étoit mis plusieurs fois en campagne, pour attendre les Pélerins à leur retour. Si-tôt qu'il apprit que le Sultan s'étoit approché, il prit, malgré lui, le parti de se retirer dans sa place. Ainsi les Pélerins continuerent leur route en sûreté, & rentrerent dans Damas leur patrie, le premier de la lune de Safar ; & leur retour sans accident mit le Sultan hors d'inquiétude. Il attendoit avec impatience l'armée d'Egypte, & voyant qu'elle tardoit beaucoup, il or-

donna à son fils El-Melek-Afdhal-Nour-Eddin de se poster à Ras-Elma, & d'y faire assembler les troupes, à mesure qu'elles arriveroient. Cependant il prit le corps d'armée qu'il avoit, & marchant sur Karak, il brûla, pilla & ravagea les environs : de-là il tourna sur Shaubeck, où il fit le même massacre. Sur ces entrefaites l'armée d'Egypte joignit le fils du Sultan, qui attendoit les ordres de son pere à Ras-Elma : deux mois se passérent en préliminaires & en préparatifs pour cette campagne. Enfin El-Melek-el-Afdhal reçut ordre de son pere de marcher du côté de Tyberiade, avec toutes les troupes qu'il avoit sous lui. Il fut à peine arrivé à Safouri, que les Francs se présenterent en corps de bataille, & engagerent un furieux combat. Les Musulmans remporterent la victoire ; outre les ennemis qu'ils tuerent, ils firent un très-grand nombre de prisonniers : tout le succès de cette action fut entierement attribué à la valeur & à la prudente conduite du général. Salahh-ddin n'eût pas plûtôt appris cette heureuse nouvelle du côté de Karak, que sur le champ il s'avança vers l'armée de son fils pour le joindre. Cette jonction des deux armées

en forma alors une de Musulmans très-puissante & très-nombreuse, & causa parmi les Francs qui en eurent la nouvelle, une consternation générale : ils ne douterent plus que l'orage ne fût tout prêt à fondre sur eux. Les sentimens sur le parti qu'on avoit à prendre étoient fort partagés ; il y eut même de grandes contestations entr'eux à ce sujet : la plûpart étoient d'opinion de demander la paix : mais Dieu avoit mis la confusion parmi ses ennemis, & toutes leurs irrésolutions aboutirent à la fin à de vains discours.

SALAHH-DDIN, après avoir fait la revûe de son armée qui se trouva dans un très-bon état, se mit en marche, le 17e de la lune de Rabi-el-Akhir : il dirigea sa route vers les frontieres des Francs, & alla à Haxfin : le lendemain il décampa dès la pointe du jour, & se rendit sur le bord du Jourdain. Cependant les Francs, au nombre d'environ 50000 hommes, s'assembloient à Safouri ; ils mettoient leurs troupes en état de combattre, & élevoient leur Croix. Le Sultan ne manquoit pas, tous les matins, de s'avancer vers leur camp pour les inquiéter. Enfin,

résolu d'attaquer la ville de Tyberiade, il se jetta tout d'un coup de ce côté-là, & alla camper aux environs : c'étoit un jeudi qu'il en commença le siége. On commanda des Maçons & des Mineurs, qui firent si bien leur devoir, qu'avant l'entrée de la nuit, ils étoient venus à bout de percer & renverser une tour dont ils se rendirent maîtres.

Les Francs, ayant appris le mouvement que Salahh-ddin venoit de faire, en furent dans la plus vive allarme : ils ne pouvoient se cacher que leur perte étoit assurée du moment, qu'ils auroient perdu Tyberiade : ce fut ce qui leur fit prendre la résolution de ne plus balancer & de marcher droit aux Musulmans. Le Sultan, informé de ce projet des Francs, marcha de son côté à eux avec son armée ; c'étoit le 14e de la lune de Rabi-el-Akhir, que les deux armées furent en présence l'une de l'autre ; mais comme la nuit survint, la bataille fut remise au lendemain.

L'attaque commença à la pointe du jour ; l'armée des Musulmans ayant commencé par de grands cris, Dieu jetta la frayeur dans les cœurs des Francs ;

ils céderent à l'impétuosité avec laquelle on fondit sur eux ; les Musulmans se sentant un courage surnaturel contraignirent les Francs de gagner le village de Hhatin, où est la sépulture du Prophete Shoeib. Ce fut là où le *Comte* fut entierement défait avec son armée par la valeur des Musulmans, qui les ayant enveloppés de tous les côtés, mirent encore le feu aux herbes de la campagne, par ordre du Sultan ; ce feu ayant bien-tôt gagné jusques sous les pieds des chevaux des ennemis, ils se trouverent en même-tems incommodés de l'ardeur du soleil, de la chaleur de l'incendie, d'une soif générale, & chargés avec tant de vigueur par les Musulmans, le sabre à la main, qu'ils furent entiérement enfoncés & culbutés. Ce succès fut suivi d'un affreux carnage, on fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouva le Roi des Francs. Cette bataille fut appellée la bataille de Hhatin, à cause du lieu où elle fut livrée. C'est une des plus fameuses qui se soient jamais données. Les Francs y perdirent 30000 hommes de leurs meilleures troupes, la plûpart Cavalerie. Le nombre des prisonniers fut si grand, qu'au rapport des paysans on en

avoit vû plus d'une trentaine liés ensemble d'une seule corde de tente, & qu'on en vendoit plusieurs pour une boucle de souliers par tête : ce qui donna origine au proverbe : *J'aimerois autant dire qu'on donne un esclave pour une paire de souliers.*

Le Sultan s'étant assis pour examiner les prisonniers, on lui amena entr'autres le Roi *Ki*, (*Gui*) Geoffroi son frere, Odo seigneur de Gebail, Honfroi, Giblet, & le prince Arnaud, seigneur de Karak, qui avoit été pris des premiers. Le Sultan avoit juré qu'il le feroit écorcher vif, s'il tomboit entre ses mains, parce que contre la foy d'un traité de paix, il avoit surpris & assassiné des Egyptiens, qui avoient passé à Shaubeck de bonne foi & sans défiance ; qu'il avoit méprisé le Prophete, & projetté de se rendre maître de la Mecque & de Medine. Comme Salahh-ddin étoit assis sous le vestibule de sa tente, & qu'il avoit fait asseoir le Roy à son côté, il ordonna au prince Arnaud de se mettre à côté du Roy : il lui fit de sanglans reproches sur sa mauvaise foi dans les traités, sur son entreprise contre les villes de la Mecque &

de Medine, & sur plusieurs autres chefs d'accusations qu'on avoit formés contre lui. Le prince Arnaud lui répondit par le truchement, qu'il avoit en cela suivi la politique & la coutume des Rois. Cependant le Sultan s'étant apperçû que le Roy avoit grande soif, il lui donna des marques d'une vive amitié, & après l'avoir rassuré, il lui fit apporter de l'eau à la neige dans un vase que *Ki* but : après avoir appaisé sa soif, *Ki* le présenta au prince Arnaud qui le prit de sa main & en but aussi. Le Sultan, irrité de sa hardiesse & furieux de son arrogance : *J'aurois*, dit-il, en s'adressant au Roy, *fait grace à ce maudit, s'il m'avoit demandé permission de boire.* Sur le champ, il ordonna de donner une tente au Roy, & étant entré dans la sienne, il fit appeller le prince Arnaud, qu'on lui amena. Lorsqu'il fut devant lui : *Il n'y a*, lui dit-il, *qu'une seule voye qui puisse te sauver ; c'est d'avoir recours à Muhammed & d'embrasser sa religion.* Mais voyant le mépris du prince Arnaud pour ses offres, il courut à lui avec précipitation, le sabre à la main, le frappa, le renversa par terre, lui fit couper la tête, & fit traîner son cadavre par les pieds jusques devant le Roy, qui

fut troublé & effrayé de ce ſpectacle. Le Sultan ne fut pas ſi-tôt informé de la frayeur de *Ki*, qu'il le fit venir devant lui, & le raſſura par des manieres douces & des paroles obligeantes. *La perfidie*, lui dit-il, *retombe ſur celui qui en uſe; & je lui ai fait ce traitement, pour le punir des excès de ſa conduite, & d'avoir voulu attaquer le Prophete même.*

Les Muſulmans remporterent cette fameuſe victoire, le ſamedy 5e de la lune de Rabi-el-Akhir. L'armée fut en réjouiſſance toute la nuit ſuivante, louant Dieu, le remerciant & le glorifiant juſqu'au matin du lendemain. La Croix, qui eſt en grande vénération parmi les Chrétiens, fut priſe le jour de la bataille: ce ne fut qu'après l'avoir priſe, que l'on fit le Roy priſonnier. Ils adorent tous cette Croix, & ſe proſternent devant elle, lorſqu'on l'éleve, parce qu'elle eſt faite du bois, ſur lequel ils ſe perſuadent que celui qu'ils adorent a été crucifié; ils l'avoient enchaſſée dans de l'or, & ornée d'une couronne de pierreries: la perte, qu'ils en avoient faite, leur étoit beaucoup plus ſenſible que l'eſclavage de leur Roy; & ce malheur ſeul mettoit le comble à leur déſolation.

Apre's cette victoire, le Sultan deſcendit à Tyberiade, & ſomma la place de ſe rendre. Cette ville étoit gouvernée par une dame, qui en étoit ſouveraine, à la place de ſon mari. Elle accepta le parti que le Sultan lui propoſa, à condition de ſortir, elle & toute la garniſon, avec tout ce qui leur appartenoit, ce qu'elle fit. Elle ſe retira à Tripoli, qui appartenoit au Comte ſon époux. C'eſt ainſi que les Muſulmans s'emparerent de Tyberiade: le Sultan en donna le gouvernement à Sarim-Eddin-Kaimam-el-Negiumi, l'un des Emirs les plus qualifiés de ſa cour.

Le lundy, 17e de la lune de Rabi-el-Akhir, le Sultan qui étoit demeuré juſqu'alors devant la place, commanda qu'on lui amena tous les Chevaliers eſclaves, & ayant fait mettre ſon armée ſous les armes, il fit couper la tête à tous ces priſonniers: les ſçavans & gens de loi, qui étoient auprès de lui en grand nombre, demanderent la permiſſion d'executer eux-mêmes l'arrêt qui venoit d'être prononcé, ce qu'ils firent en la préſence du Sultan. Enſuite Salahh-ddin envoya le Roy des Francs, ſon frere,

Homfroi, le Prince de Gebad, le grand maître des chevaliers & tous les principaux officiers eſclaves à Damas, avec ordre de les y tenir renfermés dans les priſons.

Ayant tout réglé de la ſorte, il partit le lendemain ſur le midi, à la tête de toute l'armée Muſulmane, & campa ſur le ſoir à Loubia. Le lendemain, de grand matin, il décampa, ayant avec lui l'Emir Azz-Eddin-Abou-Felizet-el-Kaſſem, fils de Mehni-el-Huſſeim, Emir de Medine, qui cette année étoit venu avec les pélerins. Il étoit âgé, & ſa barbe blanche le rendoit vénérable: il n'avoit pas quitté le Sultan pendant toute la bataille. Ce même jour, le Sultan arriva devant la ville d'Acre, & campa aſſez près de la place ſous ſon pavillon. Le lendemain jeudi, dès qu'il fut jour, il monta à cheval à deſſein de commencer l'attaque. Les habitans de la ville étant venus le trouver pour capituler, il leur donna le choix de demeurer ou de ſe retirer où bon leur ſembleroit: ils aimerent mieux ſortir de la ville; il leur accorda quelques jours, afin qu'ils euſſent le tems de pouvoir enlever ce qu'ils auroient de

meilleur; ce qu'ils exécuterent avec la plus grande diligence. Après leur départ, les troupes s'emparerent de la ville, entrerent & ſe logerent dans les maiſons, où l'on fit un butin conſidérable. Le Sultan donna à Dhia-ddin-Iſa-el-Hekkari, docteur de la loi, toutes les habitations & tout le bien des chevaliers avec ce qui en dépendoit; il accorda en même-tems à ſon fils El-Melek-el-Afdhal le gouvernement de la ville. Ce fut le vendredy, 1. de la lune de Gemadhi-el-Euvel, que les Muſulmans y entrerent: ils y firent la priere publique du jour, & changerent la grande égliſe en la principale moſquée, en y dreſſant l'endroit & la tribune, vers laquelle il falloit ſe tourner pour faire la priere. Gemal-Eddin-Abd-Ulletif, fils de Sheikh-Abul-Negib de Scherourd, fut choiſi pour en être l'Iman, & y faire la priere au nom du Sultan; on y nomma auſſi un Cadi pour rendre la juſtice.

Cependant le Sultan demeura ſous ſon pavillon ſur une colline près de la porte de la ville. De-là il écrivit en Egypte à ſon frere El-Melek-el-Adil-Seif-Eddin-Abibekir, pour lui faire part de ſa victoire & de ſes nouvelles conquêtes;

mais il s'étoit deja mis en marche pour l'aller rejoindre ; en chemin il s'empara du château de Megedel-Baba, & de la ville de Safa où il fit un grand butin. Il instruisit le Sultan son frere de ces heureux évenemens par Sultan El-Melek-el-Nassir, un autre de ses freres : il leur fit présent à l'un & à l'autre du butin qu'on avoit fait, & qui étoit très-considérable. Salahh-ddin ayant résolu de rester quelque-tems sous son pavillon, envoya cependant ses Emirs aux environs pour se rendre maîtres des villes voisines ; il leur donna à chacun de gros détachemens pour cette expédition.

Mudhaffer-Eddin-Koukbouri, prince d'Arbeli, surnommé El-Melek-el-Muaddhem, marcha avec Hhassam-Eddin-Toman à Nazareth, qui fut pris & abandonné au pillage : tout généralement, hommes & femmes sans distinction, fut réduit à l'esclavage ; de-là étant allés à Safouri, ils trouverent que les habitans avoient pris la fuite, & qu'il n'y étoit resté personne. Ils y avoient laissé tous leurs meubles & une très-grande quantité de vivres, dont les généraux Musulmans s'emparerent, ainsi que de

tous les trésors qu'ils y trouverent. Beder-Eddin-Lodrom, Garas-Eddin-Kilitch, avec un bon nombre d'autres Emirs, allerent à Césarée, qu'ils prirent, le sabre à la main, & dont ils permirent le pillage aux soldats : ils prirent aussi Arsof. Hhassam-Eddin-Mehemmed, fils de Ben-Omar, fils de Lagin, alla à Nabolos : dans sa marche il s'empara de Sabathia, où ayant trouvé que les prêtres Chrétiens avoient fait une église du tombeau de Zacharie, il en changea le nom & l'appella Meshed-el-Hhamakan. Delà il continua sa route vers Nabolos, dont il entreprit le siége, qui, malgré son zèle, traîna en longueur. Néanmoins comme il ne se rebutoit point, les habitans demanderent à la fin à capituler ; les articles furent arrêtés, & la place rendue avec tout ce qui en dépendoit. Une grande partie des habitans, & tous ceux des environs étoient Musulmans, & avoient été fort maltraités par les Francs. Foula étoit un château, où il y avoit beaucoup de monde & des richesses immenses : les Francs qui y étoient en garnison, voyant qu'on alloit à eux, firent une sortie générale ; mais ils furent tous tués ou faits esclaves. Et comme il n'y avoit que la

vile populace qui étoit restée dans la place, elle fut rendue sans aucune condition. Toutes les places des environs ouvrirent leurs portes de même, comme Dabouria, Ginin, Sirzerain, Tour, Legioun, Bejan, Kimoun, & tout ce qui étoit de la dépendance de Tyberiade & d'Acre. Zeib, Maalaia, Lelgiouibaanet & Scanderone se soumirent au joug du vainqueur, à l'imitation des autres places.

D'un autre côté, Salahh-ddin commanda à son neveu El-Melek-Mudhaffer-Teki-Uddin-Omar, fils de Shahinshah d'aller attaquer le château de Tebnin. El-Melek-Mudhaffer se rendit devant cette place, & l'assiégea pendant quelques jours. La garnison demanda bientôt à se rendre, à condition d'avoir cinq jours pour sa sortie : il fallut envoyer vers le Sultan pour sçavoir sa volonté. Il accorda ce tems, à condition qu'ils donneroient des ôtages ; ce qui fut fait. Le terme expiré, les Francs sortirent, remettant les esclaves Musulmans en liberté, comme la convention en avoit été faite, parce que Salahh-ddin avoit entrepris cette guerre, principalement pour rompre les fers de

tous les Musulmans ; & cet article étoit toujours la premiere condition qu'il exigeoit des ennemis dans toutes les capitulations qu'il accordoit : il fit de grandes largesses à ces infortunés, pour leur faire oublier leurs maux passés ; on compte qu'il en délivra plus de 20000. cette année-là. Ses troupes entrerent dans la place de Tebnin ; & la garnison fut escortée jusqu'à un endroit dont le chevalier Sankar étoit seigneur, pour se rendre à Tsour. Ce détachement étoit arrivé devant Tebnin, le dimanche 11. de la lune de Gemadi-el-Euvel, & le château se rendit, le dimanche 18. de la même lune.

Pendant cet intervale, le Sultan marcha en personne pour attaquer la ville de Saïde, & y arriva, le 21. de la même lune de Gemadi-el-Euvel. Saïde est une ville fort agréable, sur le bord de la Mer, avec une belle riviere, des jardins & des avenues d'arbres aux environs. Celui qui y commandoit n'attendit pas qu'on l'assiégeât dans les formes : il alla aussitôt porter les clefs au Sultan, & se retira avec son monde ; le Sultan en prit possession, y planta ses étendarts, & y laissa bonne garnison, avec un grand

28

nombre d'habitans. De Saïde il passa à Barat, où il campa, le jeudi 22. de la même lune : les assiégés se défendirent d'abord vigoureusement : mais lorsqu'ils se virent serrés de près, leurs murailles ouvertes de toutes parts, & une de leurs tours prête à écrouler, ils demanderent une capitulation, que le Sultan leur accorda : en conséquence de cette convention il se mit en possession de la place, le jeudi 29 de la même lune. Pendant qu'il étoit occupé à ce siége, il reçut une lettre de Safi-Ben-el-Kabidh, qui lui mandoit de Damas dont il étoit gouverneur, qu'Odo seigneur de Gebail, le Roi & les autres seigneurs, qui y étoient prisonniers, se soumettoient à rendre cette place, à condition qu'Odo seroit mis en liberté. Salahh-ddin envoya aussi-tôt l'ordre de lui amener Odo, & lorsqu'il fut venu le Sultan accomplit ce qu'il avoit promis; il lui donna la liberté au moment même que ses Troupes étoient entrées dans la place. Dans la suite, il arriva que cette liberté ne fut point favorable aux armes Musulmanes. Odo, qui étoit en grande considération & en grand renom parmi les Francs, les fortifia dans leur inimitié contre les Musulmans. Les

habitans de Saïde, de Barat & de Gebail étoient pour la plupart Musulmans, qui vivoient chez les Francs, sous une cruelle domination. Enfin Dieu les tira de la peine où ils étoient. Ce fut le mardi 27. de la même lune, que Gebail fut remise sous la puissance du Sultan, dans le tems qu'il étoit encore devant Barat. Tous les infidéles de Saïde, de Barat & de Gebail ayant fait leur capitulation de passer à Tsour, ils firent tous leur retraite, & c'étoit-là que le Comte s'étoit retiré après la perte de la Bataille d'Hhatin : mais ayant sçu que Salahh-ddin étoit parti d'Acre pour venir de ces côtés là, il en étoit sorti, & s'étoit jetté dans Tripoli, où il mourut peu de tems après.

Dans cet intervale, le *Marquis*, un des principaux appuis des infidéles, qui n'avoit jamais été aux villes maritimes de cette côte que cette année-là, arriva au port d'Acre, ne sçachant pas que cette place avoit été conquise par le Sultan, & qu'elle étoit occupée par les Musulmans. Il fut fort surpris de voir que personne ne sortoit de la ville pour venir à son bord; cela l'engagea à se tenir sur ses gardes.

Ayant bientôt appris ce qui étoit arrivé, il songea à se sauver & à gagner la pleine mer; mais le vent lui fut contraire. Dans cette extrêmité, il demanda à ceux de la ville qui se présenterent, le nom du gouverneur, on lui apprit que c'étoit Meleck-el-Afdhal; il dit qu'il étoit prêt de se rendre sous des conditions raisonnables, & d'aller trouver le gouverneur, pourvu qu'on lui apportât un écrit de sa main pour sa sûreté. Pendant ses pourparlers, comme il fallut faire plusieurs allées & venues, & que de son côté il faisoit toujours naître de nouveaux incidens pour gagner du tems, un vent favorable s'éleva; le *Marquis* remit à la voile, & prit tranquillement la route de Tsour, dont il accepta le commandement, & où il se fortifia avec la garnison qu'il y trouva en bon ordre. Il envoya avec la plus grande diligence dans les isles, pour demander du secours. Le concours des garnisons qui sortirent des places conquises par Salahh-ddin, en vertu de la composition qu'il leur faisoit, contribuerent singulierement à le renforcer, & à le mettre en état de faire une résistance vigoureuse. De plus il fit creuser un fossé fort large, qui environnant régulierement la place,

la rendoit plus difficile à attaquer : nous verrons qu'elle fut sa destinée.

Apre's avoir achevé de se rendre maître de Barat & de Gebail, le Sultan rebroussa chemin, passa par Saïde, Sarepta & Sarfend : il arriva devant Tsour, qu'il ne voulut point attaquer. Il jugea plus convenable de faire venir en cet endroit-là le Roi des Francs & le grand maître des chevaliers, & de leur promettre simplement de les relacher, quand il auroit achevé de conquérir le pays. Dans le tems que sa présence causoit beaucoup d'inquiétude au Marquis, il fut renforcé par son frere Melek-el-Adel; c'est alors qu'il se mit en route vers Ascalon, où il arriva, le dimanche 16. de la lune de Gemadi-el-Akhir. Il en forma le siége avec la plus grande vivacité, & employa toutes ses machines contre la ville : si d'un côté l'attaque fut vive & animée, de l'autre la défense fut des plus opiniâtres. Le Sultan envoya sommer la place; mais on renvoya celui qui étoit chargé de cette commission sans l'entendre. Néanmoins, quelque tems après, les assiégés changerent d'avis, & consentirent à se rendre, à condition qu'ils sortiroient tous

avec leurs équipages ; ils exigerent pour cela un écrit & un serment de la part du Sultan. Ainsi ils évacuerent la ville, le samedi dernier jour de la lune de Gemadhi-el-Akir, après quatorze jours de siége, & 35. ans après l'avoir enlevée aux Musulmans, le 27. de la lune de Gemadhi-el-Akir l'an 548. de l'Hegire, & après y avoir tué Ibrahim, fils d'Hussein-el-Mihraïm, Emir de grande considération, & le premier qui souffrit en ce tems-là le martyr pour la cause de Dieu.

SALAHH-DDIN, avant que d'arriver à Ascalon, s'étoit emparé sur sa Route de Kemlat, Jobna, Bethlehem, Hebron & Khalil, où il étoit demeuré jusqu'à la reddition du château des chevaliers, de Natroun, & de Beit-Gebrail. Pendant qu'il étoit au siége d'Ascalon, il fut joint par son fils Melek-el-Azis-Osman, gouverneur de l'Egypte, qu'il vit avec un grand plaisir, & qu'il embrassa avec la plus vive tendresse. Son écurie, qu'il avoit mandée, arriva aussi dans ce tems. Ce fut alors, qu'il chargea Lou-Lou, chef des gardes de sa chambre, de se mettre en mer contre les navires des ennemis, & & de les obliger à rester dans leurs isles.

SALAHH-DDIN partit d'Ascalon, & prit la route de Jerusalem. Dès qu'on en eut la nouvelle, l'épouvante augmenta dans cette ville, trop allarmée de toutes les conquêtes, qu'il avoit faites depuis le commencement de la campagne. Balian, fils de Barizan, un des plus qualifiés des Francs, y étoit renfermé avec le grand patriarche & tous les chevaliers. Il y avoit d'ailleurs tant de monde, qu'à peine les maisons pouvoient contenir une si grande multitude d'hommes : tout cela augmenta la confusion & la frayeur. Le Sultan étant arrivé devant la place avec grand appareil & à la tête de l'armée Musulmane qui étoit très-nombreuse, la fit camper du côté du couchant, le dimanche 15. de la lune de Regeb. Les Francs, qui étoient au nombre de 60000 combattans, tinrent fermes derriere leurs murailles, & firent une résistance si vigoureuse, que le Sultan fut contraint de changer d'attaque, & de passer du couchant au nord ; ce qu'il fit, le vendredi 20 de la lune de Regeb, après y avoir fait dresser ses pavillons. C'est-là qu'ayant resserré les Francs plus qu'ils ne l'étoient auparavant, il fit dresser ses machines, & les fit agir avec tant de force, qu'il ren-

versa une grande partie des murailles. En même-tems les Musulmans percerent aussi la muraille du côté de la vallée de Gehennem. Enfin les ennemis, réduits à la derniere extrêmité, furent obligés de demander grace, proposition qui causa autant de joye dans l'armée Musulmane, que de désolation parmi eux. Le fils de Barizan sortit de la ville, pour traiter des articles avec le Sultan. Salahh-ddin refusa d'abord de l'écouter, & donna pour toute réponse qu'il vouloit prendre la ville, l'épée à la main, comme les Francs l'avoient prise sur les Musulmans. Mais les assiégés retournerent à la charge avec d'humbles prieres, & après lui avoir fait entendre la multitude d'hommes qui étoient dans la ville, protesterent que s'il les jettoit dans le désespoir, chacun d'entr'eux en sa fureur en blesseroit dix des siens, qu'ils détruiroient leurs maisons, mettroient en cendre le dome sous lequel étoit la pierre que les Musulmans avoient en vénération, égorgeroient tous les esclaves Musulmans qui étoient dans la ville au nombre de plusieurs milliers, bruleroient tous leurs meubles & leurs richesses, & jetteroient enfin eux-mêmes leurs enfans dans les

flammes. Le Sultan, voyant le désespoir de ces malheureux, assembla tous les grands de sa cour & les plus distingués de son armée ; & après les avoir consultés & pris leurs avis, il fut résolu qu'on recevroit les assiégés à composition, à la charge que les hommes payeroient dix deniers d'or, que les femmes en payeroient cinq, & les enfans deux ; & que ceux qui ne pourroient payer cette somme, seroient esclaves. Les Francs se soumirent à ces conditions ; & le fils de Barizan fit l'accommodement pour les pauvres, moyennant la somme de 30000 deniers, dont le patriarche, les chevaliers & leurs chefs furent caution, & que le fils de Barizan paya ensuite selon sa convention.

AINSI la place fut rendue avant la priere du midi, le 27 de la lune de Regeb, sous les conditions marquées ci-dessus, de sorte qu'il ne fut pas possible de faire la priere dans la ville, à cause du peu de tems qui restoit pour cette cérémonie. Les Chrétiens perdirent cette importante place, après l'avoir possédée pendant 88 ans.

POLITICAL DISCOURSES

OF DAVID HUME, ESQ^r.

Discours politiques de M. Hume. *Edimbourg*, 2e. *Ed.* 1. *vol. in-* 12.

PLUS le besoin, la vanité & la passion enfantent de livres; & plus ceux, que les talens, l'amour du vrai & le zèle du bien public ont dictés, doivent être précieux à tout lecteur sensé. De cet ordre nous paroît être l'ouvrage, dont nous allons donner l'extrait. Supérieur par sa fortune, par sa raison & par ses principes, au vil intérêt, à la fausse gloire & à l'esprit de parti, M. Hume, déja célebre par divers essais politiques & moraux, soutient très-bien sa réputation dans ces discours, qui seront le premier livre Anglois dont nous rendrons compte.

DISCOURS PREMIER, *sur le Commerce.*

APRE's un très-court préambule, où l'auteur avertit qu'il se permet de penser toujours profondément & même quelque fois singuliérement, il traite la question ; *en quoi le commerce fait véritablement la force & la puissance d'un état ?*

L'OPINION reçue, *que c'est en augmentant les richesses*, ne lui paroit pas devoir être adoptée, du moins sans restriction. Il soutient au contraire que, dans des cas assez fréquens, cette augmentation, *loin de fortifier certains gouvernemens, ne sert qu'à éclaircir leurs armées & diminuer leur autorité chez les nations voisines.* Il cite des exemples de plusieurs républiques anciennes, qui, sans commerce & sans manufactures, levoient & entretenoient de nombreuses armées de citoyens; précisément parce qu'ils étoient tous soldats & laboureurs. Il prouve, par le témoignage des anciens historiens, que plusieurs d'entr'elles, parvenues au comble de la grandeur & de l'opulence (sans en excepter Rome après la conquête du monde) pouvoient

à peine former & soutenir un pareil nombre de troupes nationales : difficulté occasionnée par cette même augmentation de richesses. Le commerce, en la produisant, avoit multiplié les arts & les métiers; il avoit accoutumé les citoyens à des professions paisibles, lucratives, exemptes des fatigues & des dangers de la guerre : révolution lente, mais sûre, qui change le génie d'un peuple guerrier, frugal & patriote, en une douce habitude du repos, des plaisirs & du gain.

L'AUTEUR est d'assez bonne foi, pour se demander à lui-même, si dans l'état présent du genre humain, un gouvernement sage pourroit tenter de ramener les peuples à cette ancienne simplicité ? Il répond qu'un tel changement ne pourroit aujourd'hui se faire sans violence. Une pareille constitution lui paroît trop directement opposée au naturel de l'homme, qui est de chercher toujours son profit ou sa commodité. L'observation des loix, qui l'avoient établie à Sparte, est, selon M. Hume, un miracle en politique; & si les témoignages de l'histoire, étoient à ce sujet moins positifs ou moins

circonstanciés, ce gouvernement ne seroit à ses yeux qu'une pure fiction, un caprice philosophique. Quoique Rome & d'autres anciennes républiques se soient soutenues dans leurs commencemens par des principes un peu plus naturels; il falloit un concours tout-à-fait extraordinaire de circonstances, pour engager leurs citoyens à s'imposer volontairement des obligations aussi onéreuses. C'étoient de petits états libres, & leurs voisins étoient continuellement en armes; la liberté produit naturellement le patriotisme. Cet esprit doit redoubler de chaleur, quand la patrie est en danger. Dans ces guerres successives, chacun servoit à son tour, & vivoit pendant son service à ses dépens ou à ceux de l'ennemi, le pillage du pays ennemi & des places prises étant alors très-ordinaire. Ajoutez à cela l'égalité des biens dans ces républiques naissantes, où chaque portion de terre étoit suffisante, pour nourrir de son produit une famille, sans le secours du commerce ni de l'industrie. Ces circonstances réunies ne se trouvent plus aujourd'hui dans aucun état du monde ; & aucun sistême ne pouvoit vraisemblablement les faire renaître toutes à la fois.

M. HUME convient aussi que, dans le cours ordinaire du monde, un peuple sans commerce, adonné uniquement aux armes & à l'agriculture, n'auroit pas aujourd'hui autant de ressources qu'un peuple négociant & industrieux.

LE citoyen, borné au simple nécessaire, ne cultiveroit jamais plus de terre qu'il ne lui en faudroit pour la subsistance de sa famille; il n'auroit en effet aucun encouragement, qui pût l'exciter à multiplier les productions du sol. Le superflu lui resteroit en pure perte, dans un pays où il n'y auroit ni marchands, ni artisans ni matelots, puisqu'il ne pourroit l'échanger contre aucune des marchandises, dont l'usage flate la vanité ou augmente réellement les commodités de la vie. Ce travail borné dégénéreroit bientôt en indolence & en paresse: une partie des terres demeureroit inculte, par conséquent déserte. Si, dans de certains cas, les besoins de l'état exigeoient, que la plus grande partie du peuple fût employée à son service, le travail du restant ne pourroit plus fournir ce superflu, dont le produit fait l'entretien des troupes.

IL faudroit donc alors, ou que les armées fissent des conquêtes rapides, & s'établissent d'emblée chez l'ennemi pour y vivre de butin; ou on les verroit bientôt réduites à se débander, faute de subsistance. On ne devroit enfin attendre ni une attaque ni une défense reguliere de gens qui n'auroient que des bras, dans un tems où l'art de la guerre est assujetti à un mécanisme aussi dispendieux que compliqué.

IL est trop prouvé cependant que les richesses, sur tout celles des particuliers, ne peuvent jamais faire la grandeur d'un état, ni même quelquefois le préserver de sa ruine, lorsqu'il devient la proye d'un voisin pauvre & belliqueux.

QUEL est donc l'avantage solide & réel que le gouvernement retire du commerce? Le voici selon M. Hume.

LORSQU'IL y a dans une nation beaucoup de métiers & de manufactures, c'est une marque qu'il y a beaucoup de mains employées au travail: & de ce grand nombre de citoyens l'état, dans ses besoins, peut aisément en détourner une partie pour le service du public, sans que

le reste en souffre par la privation des nécessités de la vie. Ainsi, à prendre la chose dans un sens abstrait, le commerce & les manufactures augmentent la puissance du gouvernement, en ce qu'il en résulte une plus grande quantité de travail (*the greater stock of labour*) & que ce fond d'industrie toujours existant devient pour le souverain une ressource inépuisable.

Nous n'entrerons point ici dans la discussion des différentes raisons, dont l'Auteur appuye sa proposition. Il y en a quelques-unes qu'il faudroit trop approfondir, pour en faire sentir la force; d'autres qui ne sont pas, si l'on peut s'exprimer ainsi, assez analogues à la question, & qui semblent plutôt rentrer dans la matiere d'un Traité du même Auteur, sur *le Luxe;* quelques fois aussi M. Hume se contente d'étendre & de développer ce qu'il a déja dit. Nous nous bornerons donc à insérer un seul morceau traduit littéralement, qui pourra donner une idée plus précise de sa maniere de raisonner & d'écrire.

» LA même méthode nous démontre » les avantages du commerce étranger,

» en ce qu'il augmente la puissance de » l'état, aussi-bien que les richesses & le » bonheur des sujets. Il accroît dans la » nation la quantité de travail, & le » souverain peut en convertir telle por- » tion qu'il juge nécessaire au service du » public. Le commerce, par ses impor- » tations, fournit des matieres pour de » nouvelles manufactures; &, par ses » exportations, il produit différentes » sortes de travail sur les denrées ou mar- » chandises, qui ne pourroient être con- » sommées au dedans. Enfin un royau- » me, qui a beaucoup d'importation & » d'exportation, doit nécessairement » abonder (& cela sur des choses de luxe » & de délicatesse) plus qu'un autre qui » se contente des marchandises de son » crû. Il en est plus puissant, comme » plus riche & plus heureux. Les parti- » culiers recueillent le bénéfice de ces » commodités, autant qu'ils satisfont » leurs sens & leurs goûts: & l'état y » gagne aussi, en ce qu'une plus grande » *quantité de travail* est amassée par ce » moyen pour les nécessités publiques. » C'est-à-dire qu'on entretient un plus » grand nombre d'hommes laborieux, qui » peuvent être détournés par le service

» du Public, sans dérober à personne les » nécessités ni même les principales com- » modités de la vie. »

CETTE liaison intime du commerce étranger avec la puissance réelle d'un état a dû paroître plus sensible à M. Hume, par un exemple qu'il n'a pas apporté en preuve, & qui néanmoins sembloit s'offrit à lui plus naturellement que beaucoup d'autres : je veux dire celui de sa propre nation. C'est en effet ce grand nombre d'hommes laborieux, entretenus en tems de paix par le commerce étranger, qui fournit, en tems de guerre, à la marine Britannique des recrues promptes & faciles. L'usage établi *de presser* des matelots, n'est autre chose que la maxime de l'auteur réduite en pratique.

UN autre avantage réel qu'il n'a pas oublié, mais qu'il traite ici par forme de digression, c'est une proportion plus juste dans les fortunes des particuliers, qui résulte de l'augmentation du commerce & des manufactures. L'industrie, alors devenue presque universelle, distribue les profits dans un plus grand nombre de familles, & fait pour ainsi dire une répatition générale du bénéfice. Tous ceux

qui ont des bras, ont droit d'aspirer à l'aisance & même à la fortune; & leur industrie est continuellement soutenue & animée par l'espérance De la balance des richesses nait celle des impositions. Au contraire, lorsque les unes ne sont point assez partagées, les autres ne sauroient jamais être équitables. Le pouvoir résulte naturellement de la fortune, & les riches abusent bien vîte de leur crédit, pour faire retomber tout le fardeau sur les pauvres : c'est ainsi que nait cette maladie de langueur, qui affoiblit un état, le mine insensiblement & entraîne à la longue son dépérissement & sa ruine. Ce discours est terminé par quelques réfléxions sur le génie & le gouvernement de certaines nations plus ou moins propres au commerce. Ces observations nous ont parû en général plus judicieuses que neuves; & par cette raison nous nous dispensons de les rapporter.



LETTRE

SUR LE ROI DE SUEDE CHARLES XII.

Occasionnée par une nouvelle Histoire de ce prince, que l'on prépare à Stockolm.

J'AI observé, Monsieur, que les plus habiles & les plus judicieux écrivains modernes parlent de *Charles XII.* sans avoir une idée juste du caractere ni de la vie de ce monarque. Il vient de me tomber entre les mains une brochure, qui a pour titre : *Parallele d'Alexandre & de Thamas - Kouli - Kan*, dans laquelle l'auteur prétend que l'exemple d'*Alexandre* fortifia l'ardeur des conquêtes dans le sein d'un prince extraordinaire, que l'*Europe* a vû de nos jours dépeuplant

son propre Royaume, pour ravager les états de ses voisins, & auquel ses amis & ses ennemis ont donné de concert le surnom d'*Alexandre* du Nord.

J'AVOUE que l'Auteur de ce morceau n'a pas eu tort, de supposer le caractere du *Roi de Suede*, tel que les plus fameux historiens de notre siécle l'ont représenté; mais l'amour de la verité m'oblige d'observer, que ces historiens, & particulierement celui qui par la supériorité de ses talens & par les graces de son style mériteroit d'être le modele des autres, semblent avoir pris à tâche de donner au monde une opinion *de Charles XII.* que la *Suede*, sans flatter un Prince qui n'est plus, croît devoir désavouer.

NOUS osons donc assurer qu'il n'est pas vrai que *Charles XII.* ait dépeuplé son royaume pour ravager les états de ses voisins; que l'ardeur des conquêtes ne lui mit jamais les armes à la main; & que les panégyristes, qui ont crû honorer ce Prince, en le comparant à *Alexandre*, ne sont au fonds que des censeurs injustes de sa conduite. Nous avons une toute autre idée de *Charles XII.* parce que nous sçavons parfaitement qu'il

n'a jamais entrepris de guerre par ambition. Il eut recours aux armes par le principe de la défense naturelle, qui est le droit des particuliers & le devoir des princes; & dès le tems qu'il commença à s'en servir, jusqu'à sa mort, il n'eut en vûe que l'affermissement d'une paix, qui le remît en possession de ce qui lui appartenoit avant la guerre. Nous ne voyons dans ce plan que de la sagesse & de la justice, & rien de cette passion immodérée pour la gloire, à laquelle les historiens lui ont fait sacrifier le repos de son peuple & les intérêts de sa couronne.

Nous ne voulons pas nier que *la Suede* ne se soit trouvé épuisée à la mort de ce prince, tant à l'égard des hommes que des finances. Mais quel pays au monde ne l'auroit pas été, en soutenant, sans allié & sans secours, une guerre de dix huit ans, contre les forces réunies de tous ses voisins? Avant que de reprocher à *Charles XII.* la ruine de son royaume, il faudroit faire voir qu'il entreprit la guerre sans cause légitime, & qu'il la continuât sans raison. Nous sommes en état de démontrer la justice de sa cause, la né-

cessité où il étoit de prendre les armes, & les justes raisons qui l'obligerent de continuer la guerre.

Je ne sçaurois, j'en conviens, exiger de vous, Monsieur, d'admettre tout ce que je viens d'avancer sur notre simple parole: les preuves les plus convaincantes sont nécessaires ici pour détruire une opinion si universellement reçue. Aussi, n'est-ce pas mon intention d'entreprendre de détromper ceux qui condamnent *Charles XII.* sur la foi de ses historiens; ce qu'il faudroit dire à ce sujet excéderoit de beaucoup les bornes d'une lettre. Ceci n'est que pour informer ceux qui s'interessent à la vérité, que l'on travaille actuellement en *Suede* à des observations sur la vie de *Charles XII.* tirées des archives du royaume, qui mettront clairement au jour les vûes de ce prince, & qui donneront une idée bien différente de son caractere.

On verra peut-être avec plaisir, lorsque ces observations paroîtront, que *Charles* étoit aussi habile politique que grand capitaine; qu'il ne chercha qu'à défendre ses états, & jamais à se rendre maître de ceux de ses voisins; que l'uni-

que principe de gloire qui animoit sa conduite étoit, de ne point faire d'injure, & de n'en point souffrir; que l'esprit de vengeance, qui lui a été attribué à un si haut dégré, n'a jamais été la regle de sa conduite, ni le motif d'aucune action de sa vie; que la justice & les intérêts de sa couronne étoient l'ame & l'unique but de toutes ses entreprises; & que la cruauté & le mépris pour ses sujets sont faussement comptés parmi le nombre de ses défauts. Il en avoit pourtant; & quoiqu'il fut Roi, nous ne le dissimulons pas. Car si de son vivant nous étions ses sujets, après sa mort nous sommes ses juges. Si avec toutes ces grandes qualités, avec des motifs si purs, & des projets si bien concertés, il essuya des revers capables de faire douter de sa sagesse & de sa bonne conduite; nous espérons pouvoir prouver que ces revers doivent être placés au nombre des événemens, que la prudence humaine ne peut ni prévoir, ni éviter, & qui au tribunal des juges sensés ne doivent jamais décider du mérite d'un prince.

Nous ferons voir aussi que, si la providence n'avoit pas jugé à propos de cou-

per la trame d'une vie si agitée & si belle, dans la fleur de son âge, il est probable que son courage invincible, joint à la sagesse de sa conduite, eut enfin surmonté tout obstacle, & rendu la *Suede* plus formidable qu'elle n'avoit jamais été avant lui.

J'ai l'honneur d'être, &c.



Memoirs of the court of Auguſtus, by Thomas Blakcvveell, J. U. D. Principal of Mariſchal college in the univerſity of Aberdeen. vol. I. Edimburgh. Printed by Hamilton, Balfour and Neill. 1753.

» Quæ enim tanta gravitas ? quæ » tanta conſtantia, magnitudo » animi, probitas, fides ; quæ tam » excellens in omni genere vir- » tus in ullis fuit, ut ſint cum » majoribus noſtris comparanda ?

Mémoires de la Cour d'Auguſte, &c.

POUR donner une idée préciſe des mémoires de la cour d'Auguſte, par le Docteur Blackvveell d'Aberdeen (dont le premier volume vient de paroître en Ecoſſe, & dont le ſecond eſt attendu à tout moment) nous inſérerons ici en en-

tier la traduction, telle que M. Feutry nous l'a envoyée, du plan général de cet excellent ouvrage, dont il prépare une traduction complete.

INTRODUCTION.

LES connoiſſances, que nous acquérons par l'expérience, ſont ſans doute préférables à celles que l'étude ſeule nous donne : mais pour arriver au point de perfection qu'on ſe propoſe d'atteindre par l'un ou l'autre de ces moyens, il faut néceſſairement les employer tous deux. On peut alors, en joignant à une lecture ſolide & réfléchie une profonde connoiſſance des hommes, devenir un jour utile à la ſocieté. C'eſt ainſi que le génie & l'art réunis ſe prêtent un ſecours mutuel, & produiſent des chefs-d'œuvre en tout genre.

L'UNION de ces deux genres de connoiſſances eſt très-rare. Les hommes, qui ſe livrent à la lecture & à la ſpéculation, ſemblent ne point aſſez eſtimer ceux qui s'adonnent à l'adminiſtration des affaires, & dont les productions utiles y ſont analogues. Ces derniers, à leur tour,

paroiſſent trop dédaigner la littérature & la ſpéculation. La république des lettres a ſouvent reſſenti les funeſtes effets de ce dédain réciproque. Delà cette foule d'ouvrages uniquement de théorie ou de pure pratique.

CES réfléxions s'offroient naturellement à mon eſprit, lorſque je cherchois les cauſes de l'ignorance où nous ſommes, ſur les anecdotes d'une cour, auſſi célébre que celle d'Auguſte, par le nombre de grands hommes qui la compoſoient. Nous n'avons conçu une haute opinion de ſa magnificence, de la juſteſſe & de la délicateſſe de ſon goût, que ſur la foi de quelques poëtes contemporains : on ignore preſque entierement les anecdotes d'un regne de 44 ans, & on n'a qu'une idée imparfaite du caractere des perſonnes qui l'ont illuſtré.

JAMAIS ſiécle cependant n'a produit de plus grands écrivains, & en plus grand nombre, ſurtout depuis la fin des guerres civiles, juſqu'au milieu du regne de Tibere ; mais la ſombre cruauté de ce prince leur impoſa ſilence : il étoit trop dangereux d'écrire, & même de parler. Dans les beaux jours d'Auguſte,

au contraire, les écrivains, encouragés par ſon exemple, ne ſe laſſoient point de produire des chefs-d'œuvre nouveaux : l'émulation alors étoit ſi générale, que les perſonnes les plus qualifiées auroient eû honte de ne pouvoir parler ou écrire, avec la même dignité qu'elles agiſſoient.

LE tems, ce cruel deſtructeur, n'a pas épargné un ſeul de ces écrits ; les nombreux ouvrages d'Auguſte, ſa réplique au Caton de Brutus, ſes exhortations à l'étude de la philoſophie, la vie de Druſus, la ſienne * propre, ont tous péri. Les mémoires de Mécène, de Pollion, d'Agrippa, de Dellius ont eu le même ſort. Nous ſommes encore privés de la derniere partie de l'hiſtoire Romaine de Tite-Live ; il l'avoit conduite juſqu'au regne d'Auguſte : il y décrivoit les guerres de ce prince, rendoit compte des traités, & peut-être rapportoit les anecdotes de ſa cour. On a deux grandes raiſons pour regreter la perte de ces écrits : ces auteurs étant dans le ſecret des affaires, ils traitoient une matiere qu'ils connoiſſoient parfaitement ; & ce regne

* En 13. livres.

eſt celui de l'empire Romain, qui mérite le mieux d'être connu.

Ce ſiecle, ſi fertile en grands hommes & en héros, dont les vertus reſpectives excitent & nourriſſent l'ambition de ce qu'il y a de plus généreux parmi les humains, ce ſiecle, dis-je, ſouffrit dans peu de tems d'étranges révolutions : mais ces troubles, ces orages offrent aux lecteurs un ſpectacle bien plus intéreſſant, que les annales inſipides des indolentes monarchies de l'Orient : elles ne préſentent que des noms de ſouverains, qui ſuccéderent aux trônes & aux ſérails de leurs peres, qui vécurent tant d'années, eurent tel nombre d'enfans, & ordonnerent à des muêts d'étrangler leurs freres, leurs amis & leurs miniſtres. En parcourant au contraire les faſtes des nations guerrieres, libres & civiliſées, on y trouve des exemples de fermeté, de généroſité & de conſtance. C'eſt une ſource intariſſable de leçons inſtructives ſur le grand art de connoitre les hommes : la variété des événemens, qui excitent les différentes paſſions, montre à découvert leur caractere réel.

Il n'eſt point dans l'hiſtoire Romaine

d'événemens plus intéreſſans, que ceux que je vais tracer. On y verra les horreurs d'une guerre cruelle, & de la plus dure tyrannie. On y verra la confuſion, la violence, l'inhumanité, tous les crimes enfin déchirer à la fois le ſein de l'état. Mais le calme va reparoître ; la ſcéne changera ; les calamités fuiront ; la paix & la juſtice raméneront la tranquillité & l'allégreſſe publique.

Mon deſſein n'eſt pas d'écrire un livre d'antiquités, relever une erreur, & déterminer l'année d'un conſul, ou le jour précis d'une bataille. Mes vûes, j'oſe le dire, ſont plus grandes : je tâcherai de montrer les cauſes de la grandeur, de la décadence & de l'eſclavage d'un peuple qui fut généreux, libre & maitre d'un grand empire. Je donnerai l'hiſtoire de cette domination ſous Auguſte ; j'expoſerai la politique de ce Prince, & celle des grands hommes de ſon regne. Je ferai tous mes efforts, pour réparer en quelque ſorte la perte de la plus grande partie de leurs mémoires ; je chercherai à les peindre : je parlerai de leurs emplois, de leurs ouvrages, de leurs caprices, de leurs plaiſirs.

Par ce moyen, on pourra connoître les mœurs & les caracteres de ces perſonnages célébres ; on ſera en état de juger ſainement les productions du génie Romain. Quelle ſatisfaction n'aura-t-on pas de pouvoir découvrir ces fineſſes & ces détours adroits que Virgile, Horace, Ovide, Tibulle, &c. employoient dans leurs ouvrages, pour prendre par leur foible les amis puiſſans auxquels ils les adreſſoient ? la grande Bretagne aujourd'hui n'eſt pas moins remarquable par le nombre des Mécènes, & par la variété des génies, que Rome, avant quelle fut ſoumiſe à un maitre, ou plutôt avant que ce maitre déploya ſa puiſſance. Dans les derniers tems du regne d'Auguſte, on vivoit avec une grande liberté ; on pouvoit ſuivre ſans contrainte ſon caractére & ſes inclinations. L'un étoit orgueilleux de ſa naiſſance ; l'autre de ſes charges ; un troiſiéme, mépriſant le faſte, ne cherchoit ſon bonheur que dans la tranquillité d'une vie privée. Le premier, au moindre mot échapé ſur la nobleſſe de ſon ſang, laiſſoit paroître ſur ſon viſage une joye mêlée d'une fierté douce : le ſecond étoit charmé d'entendre parler de conſulats, de triomphes, de gou-

vernemens de provinces : le dernier ſourioit de leur vanité, & prenoit plaiſir à faire à table quelque fine raillerie ſur les licteurs & ſur leurs faiſceaux.

Horace eſt l'homme de ſon tems, qui a le mieux connu les hommes. Zélé partiſan des vertus publiques, il mêla toujours dans ſes lettres aux princes & aux miniſtres des traits & des maximes ſur la bonté, la modération, la clemence & l'intégrité. Il fut long-tems en haute faveur auprès du premier favori d'Auguſte, & refuſa conſtamment les emplois de la plus grande confiance. Il aimoit le plaiſir : il joignoit à la douceur & à la ſincérité de ſon caractére, une grande vivacité d'eſprit, une ame philoſophe & beaucoup de connoiſſances. Il n'eſt pas étonnant, qu'avec ces qualités, il fit les délices de ce qu'il y avoit de plus diſtingué à Rome : il n'eſt preſque perſonne de haute conſidération à qui il n'ait adreſſé une épitre, une ſatire, ou une ode. A meſure que nous connoiſſons mieux ces perſonnages, nous liſons avec plus de goût ſes écrits ; & ſi nous pouvions pouſſer cette connoiſſance juſqu'à la familiarité, nous comprendrions alors toutes ſes

pensées & toutes ses expressions. Nous nous représenterions facilement des hommes, tels que Pollion, Trebatius, Lollius, Pison, &c. recevant & lisant ses lettres. Nous verrions alors sur leurs fronts la joye produite par ces éloges délicats, ou la honte secrete causée par ces reproches & ces instructions légérement touchées, par ces traits fins dont ils n'auroient osé paroître mécontens, & qui lui ont valu tant d'amis illustres, & cette réputation qui durera autant que ses ouvrages.

Pour connoitre parfaitement Horace & ses amis, il faut franchir le cercle de leurs plaisirs, les suivre dans le cabinet, & examiner leur conduite politique. Cette connoissance éxige nécessairement, & avant tout, celle de la constitution de l'ancienne Rome, & du pouvoir de ses magistrats.

Comment se former une juste idée de leur crédit & de leur rang, si l'on ignore leur talent & les fonctions, de leurs charges? Cette matiere importante n'a point été assez profondément traitée, parce que la plupart de ces personnes, qui ont écrit sur l'histoire Romaine, s'étoient

trop renfermées dans la spéculation, & avoient peu d'expérience du monde; & que celles qui ont travaillé sur le plan de ce gouvernement, n'ayant consulté que les auteurs Latins, qui n'expliquent pas certains termes obscurs, connus alors de tous les Romains, elles n'ont pû l'exposer d'une maniere bien précise.

Les ouvrages des auteurs * étrangers, qui vécurent à Rome, & qui approfondirent ces loix & cette discipline, sont les seules sources où l'on peut puiser, sur la république Romaine, des notions exactes; parce qu'écrivant dans leur langue, & pour leurs compatriotes, qui n'avoient nulle idée de cette constitution, ils leur expliquoient ces termes, & leur donnoient des idées claires sur la nature de ce gouvernement, comme s'ils avoient écrit pour nous.

C'est par eux, & surtout par l'immortel Polybe, que nous connoitrons cette ancienne république; nous pourrons alors facilement découvrir les causes de ses différentes révolutions, & enfin de la perte de la liberté. Sans ce secours, nous

* *Polybe le Megalopolitain, Denis d'Halicarnasse, Diodore de Sicile, Strabon le géographe, &c. &c.*

ne parviendrions jamais à notre but.

Il se passa à la cour d'Auguste bien des choses intéressantes, sur lesquelles les auteurs comtemporains jugerent à propos de garder le silence: mais certains événemens, qu'il étoit aussi important que dangereux d'écrire, furent tracés avec toute l'adresse imaginable. Il est très-curieux de développer ces faits équivoques, de voir avec quelles couleurs ces écrivains nous les ont présentés, & de sentir les points qu'ils ont voulu cacher. Leur silence même devient instructif à cet égard. C'est ainsi qu'un courtisan habile & vertueux peut, par sa contenance seule, exposer la vérité aux yeux du souverain.

Ce ne fut qu'après de longues & cruelles agitations, pendant lesquelles le sang le plus pur de Rome fut versé, qu'Auguste devint le maitre de la république. Il en changea totalement la constitution, & détruisit l'essence de la liberté: mais il conserva les anciennes formes & les apparences des magistrats. Il falloit donc observer des décences, des cérémonies & des égards, quand il se présentoit des affaires délicates.

C'EST

C'est dans ces occasions qu'on peut juger de la discretion, de l'imagination & de la politique de ces auteurs; & qu'on peut voir s'ils étoient réellement capables d'instruire & de former un homme d'état, ou si nous ne devons les regarder que comme de simples rhéteurs & versificateurs. Ces beaux traits que nous lisons, & qui échappent au vulgaire, doivent donner une idée de l'écrivain & de la disposition du Mécène.

Leur mérite & leurs talens réciproques les rendirent, d'âge en âge, l'objet de l'admiration & des discours des lettrés & des gens du monde: on les citoit comme les seuls modéles de la politesse & du bon goût. Une sorte de tradition nous transmit plusieurs particularités sur leurs personnes, sur leurs avantures, & sur leur maniere de vivre, que quelques compilateurs ont recueillies. Ces fragmens épars, consolation unique, & foible dédommagement de la perte des mémoires, que nous avons déplorée, contribueront encore à nous faire caractériser cette illustre société d'amis, le principal ornement de la cour d'Auguste. Lorsqu'enfin nous serons parvenus à la connoissance

de ces caractéres, & à celle des affaires publiques, nous serons en état de prononcer sur le plus grand événement de l'histoire de Rome, & sur les ouvrages immortels de ses Ecrivains.

Pour remplir ce projet, nous croyons devoir rappeller l'origine & les progrès de cette capitale du monde : nous exposerons, le plus clairement qu'il nous sera possible, toutes les parties de la constitution de cette célebre république, & nous éxaminerons attentivement l'état de ses affaires à la mort du grand usurpateur. * Ce gouvernement, tel que Polybe, le plus grand politique de l'antiquité, nous l'a décrit, sera comparé avec celui de la grande Bretagne : ce parallele, je crois, ne sera pas indifférent aux nations voisines, nos émules : elles verront peut-être, avec empressement, tous les ressorts du ministere actuel des isles Britanniques. Enfin, on a taché de rendre cet ouvrage aussi agréable qu'instructif. Il sera sans doute échappé bien des fautes; on prie les Lecteurs, pour l'avantage des Lettres, de vouloir bien les indiquer; & l'on recevra leur avis, dont on fera usage, avec toute la reconnoissance possible.

* *Jules Cesar.*

SI la Mythologie fait partie de l'Histoire, & comment elle doit y entrer. Dissertation tirée par extrait des Mémoires de l'Académie Royale d'Histoire de MADRID.

CETTE dissertation, remplie de tout ce que la littérature Espagnole a de plus profond en érudition, & de plus élégant en style, est de Dom *François Manuel de la Huerta.*

L'AUTEUR établit la base de son discours sur un principe sans contradiction. » La vérité, dit-il, est l'ame & la substance de l'Histoire. Comment la Mythologie, qui n'est fondée que sur la fable, pourra-t'elle devenir le membre » d'un corps dont la vérité forme le caractere essentiel ? Voilà en effet une » assez grande difficulté. « Mais comme le dessein de *Dom Manuel* n'est pas de rejetter la mythologie, il revient contre ce principe incontestable, & tache, par différentes propositions, de s'ouvrir une route, qui se trouve malgré lui remplie, à chaque instant, de nouvelles difficultés.

IL entend d'abord, par *mythologie*, tout ce qui a été écrit sur le culte des dieux de l'antiquité, en y comprenant les princes, les héros, les hommes, les astres, les mers, les fontaines, les ruisseaux, les animaux, les plantes ; car les payens n'étoient pas difficiles en divinités ; & chez ces gens, qui demandoient tant de vertus pour faire un homme, tout étoit bon pour faire un dieu.

IL remarque ensuite que les Grecs & les Latins, dont les écrits ont seuls échappés au ravage des tems, ayant sacrifié leurs lumieres à leur intérêt, se prétant sans scrupule aux superstitions de tous les autres peuples, & donnant à la coutume ce qu'ils devoient à la raison, presque tout l'univers resta plongé dans les plus grossieres erreurs, jusqu'à l'instant que les vérités évangéliques furent annoncées. De grands esprits entreprirent alors de combattre les écrits erronés des payens; & pour prouver la vérité qu'ils annonçoient, & manifester la honte de l'idolâtrie, ils rechercherent l'origine des fausses divinités, & montrerent que ces divinités prétendues n'avoient été que de simples créatures. Cette démonstration étoit

facile par les fastes mêmes de l'antiquité ; aussi l'objet fut-il rempli dignement par les premiers peres de l'Eglise. » Mais » malheureusement aucun de ces écri- » vains, dit l'auteur, n'a laissé d'ouvra- » ge sur le point critique qui fait l'ob- » jet de cette dissertation ; ils ont tous » combattu l'idolâtrie, & en sont resté » là. « Ici l'auteur donnant une définition nouvelle de la mythologie, l'appelle la connoissance des voiles, paraboles, figures & emblêmes, par lesquels les gentils tâchoient de cacher, d'habiller, d'orner ou de défigurer l'origine, les actions, & la grandeur de leurs divinités. Il part de cette définition, pour établir une division des fables, essentielle pour le but qu'il se propose.

LES poëtes ont employé sept sortes de fables : dans la premiere classe l'auteur comprend les fables historiques, établies sur un point vrai, & orné d'entours faux, comme la fable de la Toison d'or. De la seconde classe, sont les fables physiques, comme la fable de l'Ocean, pere de tous les fleuves & de tous les ruisseaux ; celle du mariage de la Lune avec l'Air. De la troisiéme, sont les fables allégori-

ques, qui ont un sens mistique qu'elles déguisent sous le voile de l'emblême, comme la fable de Porus & de Penia (la pauvreté & la richesse) dont naquit l'Amour. La quatriéme classe, est celle des fables morales, dont le but est de prescrire des préceptes, & d'établir des coutumes, comme la fable de Narcisse, dont l'objet est d'éviter & de corriger l'amour propre désordonné. La cinquiéme, contient les apologues, qui répandent la meilleure morale & les instructions les plus salutaires, en donnant la faculté de penser & l'organe de la voix à des êtres irraisonnables ou inanimés. La sixiéme, est pour les Sibaritides ou les Mylesiennes, dont le but n'est que d'amuser les lecteurs oisifs, sorte de fables fort employées en ce siecle sous le titre de contes & de nouvelles. De la derniere espece, sont les mixtes, qui tantôt tiennent de l'allégorie & de la morale, tantôt de l'allégorie & de l'histoire, souvent même de l'histoire & de la morale, sans aucune allégorie.

APRE'S cette division des fables, l'auteur fait le dilemme suivant, sur l'existence ou la non-existence de la vérité dans la mythologie. Si les Dieux, dit-il,

que les payens ont choisis, pour en faire les objets de leur culte, n'ont existé que dans les fictions de la poësie, ils ne peuvent tenir leur place dans l'histoire, qui n'est ou ne doit être qu'un tissu de vérités. Si au contraire, ils ont été des hommes célebres par leurs actions durant leurs vies, & déïfiés après leur mort pour l'utilité qu'ils avoient apportée au genre humain, comme tels ils appartiennent de droit à l'histoire. Il est vrai que les philosophes Stoïciens & Platoniciens, qui ont vécu depuis la naissance du Messie, accablés sous le poids des argumens des peres de l'Eglise, qui leur montroient le ridicule de donner le nom de dieux à des fantômes, que leurs ancêtres avoient peints, pour comble de folie, avec tous les vices les plus infâmes & les plus atroces, se retrancherent à dire, que leurs fables ne renfermoient point des faits historiques, mais des allégories physiques, qui voiloient les mysteres de la nature dans les différentes productions des causes secondes; ils conclurent de-là que la multitude des dieux du paganisme n'étoit autre chose que des génies d'un ordre inférieur & subordonné à la premiere cause, aux soins desquels elle avoit confié le

gouvernement de l'univers; enfin, les obscénités, les haines, les vengeances, les mariages dont parlent ces fables, étoient, selon eux, les productions & les corruptions des êtres par la simpathie & l'antipathie des especes entr'elles. Cette destruction de la mythologie est le but des ouvrages de Porphire, Jamblique, Proclus, Plotin & autres philosophes.

REVOQUERA-t-on en doute qu'Orphée, Homere & Hésiode ayent les premiers écrit sur la mythologie & la théologie payenne? Ils ont, il est vrai, environné leurs divinités de songes & fictions poëtiques; ils les ont rendus monstrueuses; & c'est ce qui a donné sujet à saint Augustin de rejetter tous ces mensonges dans son livre de la cité de Dieu, & de détruire l'autorité des écrits, même de Varron, sur cette matiere.

DON *Manuel* fait remarquer, à ce sujet, assez adroitement, que les paroles mêmes des saints peres, sont des convictions certaines qu'ils pensoient que les dieux du paganisme n'étoient que des hommes, dont d'autres hommes avoient récompensé les grandes actions ou les vertus par l'honneur suprême de l'apo-

théose : de sorte que tous les argumens de ces lumieres sacrées se réduisent à ce raisonnement : soit que ce que vous dites de vos dieux se trouve un mensonge, soit qu'il se trouve une vérité, il est toujours certain que ce ne sont point des dieux. La conclusion que Don Manuel prétend en tirer, est qu'il y auroit légéreté & précipitation de jugement, de décider que les tems inconnus sont des tems de pure fiction.

LES chronologues anciens sont d'accord entre eux sur la division générale des tems. Le premier période est appellé *adelon* ou inconnu, & comprend les siecles passés depuis la formation de l'univers jusqu'au premier déluge. Le second est appellé mythique, & renferme le tems passé, depuis le premier déluge, jusqu'à la premiere olimpiade. Le troisiéme, enfin, est le tems historique, qui commence à la premiere olimpiade. Ce tems *adelon* & ce tems mythique remplis d'obscurités & de fables, diront les critiques & les adversaires de la mythologie, doivent être exclus du tems où l'on commence à fixer l'histoire, puisque la date du tems historique est l'instant

de la destruction de l'empire des songes, & des rêveries des poëtes. Le tems *adelon* étant celui où ont vécu les dieux ; & le tems mythique, celui où ont brillé les héros & les demi-dieux : ces dieux, ces héros, ces demi-dieux, sont hors de ligne pour le tems historique. C'est à la vérité le systême qu'a suivi Diodore de Sicile ; lequel annonce un tems barbare, (égal au tems *adelon*) un tems fabuleux, (égal au mythique) & un tems historique, avec lequel il ne confond point les précédens dans son ouvrage.

Mais premierement, la signification, que les anciens donnoient au mot de fable, paroît fort indécise. Tantôt c'étoit une invention fondée sur une allégorie, ou un point de morale, à qui la narration ne servoit que de vêtement factice, pour ne pas rendre la sentence trop seche & trop nue : tantôt la fable est le récit d'un fait communiqué par tradition, & dont la vérité est incontestable parmi le peuple. Saint Jerôme appelle fable le miracle que racontent les Hébreux, de la cruauté qu'eurent les habitans de *Ur* en Chaldée, de jetter Abraham dans le feu, sur son refus de l'adorer, & de la ma-

niere surnaturelle dont Dieu délivra ce patriarche ; deux lignes plus bas il appelle tradition véritable, ce qu'il venoit de nommer fable auparavant. Chaque peuple a ses traditions. Ne résulte-t-il pas, de l'aveu des philosophes anciens & des peres de l'église, qu'à la vérité la mythologie est remplie de fables allégoriques & emblématiques, mais que ces mêmes fables emblématiques sont appuyées sur des faits historiques ? les Grecs faisoient des sacrifices à la mémoire des hommes illustres par leurs vertus, & ils évitoient dans leurs hommages de parler des malheurs qui avoient opprimé ces vertueux mortels. Etre utile à ses semblables par quelque découverte avantageuse, étoit un titre pour l'apothéose. Et même encore parmi nous, les ames sensibles n'élevent elles pas intérieurement quelques sortes d'autels à ces grands hommes, tels que les Turennes, les Fenelons, les Montesquieux, qui s'illustrent encore de nos jours par un ardent amour de l'humanité, & font le bonheur & la gloire du siecle qui les possède.

En second lieu, pour modifier le jugement précipité des détracteurs de la

mythologie, il suffit d'examiner la théogonie des Egyptiens, dont Diodore nous a conservé les monumens les plus considérables ; la cosmogonie des Phéniciens, écrite par Sanchoniathon, prêtre de Berite, & antérieur au siége de Troye, à ce que prétend Eusebe, * qui nous a conservé cet ouvrage si nécessaire à la chronologie, & si peu examiné. Ce Sanchoniathon n'étoit qu'éditeur des mémoires de Jerombaal, prêtre de Jebo, sous Abibal, Roi de Phénicie. Sa cosmogonie est divisée en trois parties ; la premiere traite de la formation de l'univers ; la seconde, des hommes avant le premier déluge ; la troisiéme, des hommes qui l'ont suivi. Sans détailler la premiere partie, arrêtons-nous à la seconde.

Protogenes & *Heon*, furent le premier homme & la premiere femme. Leurs enfans furent *Genu* & *Genua* ; d'eux na-

* Malgré le respect dû à Eusébe & à Théodoret, M. de la Huerta nous permettra de remarquer que cette grande antiquité de Sanchoniaton paroît avec raison suspecte à bien des sçavans, quand ce ne seroit que sur ce que cet auteur parle de Tyr, comme d'une très-ancienne ville, quoiqu'on sache qu'elle ne fut bâtie que moins de cent ans avant la prise de Troye.

quirent *Phos*, *Pur* & *Phlos*, qu'il appelle geans ; ceux-ci engendrerent *Memrumon* & *Hypsuranion*, adorés comme dieux après leur mort par leurs fils *Agreus* & *Halieus*, inventeurs de la chasse & de la pêche. Le fils d'*Agreus* fut *Chrysor* ; ses enfans furent *Thecnites* & *Geinon* ; enfin par succession non interrompue, *Aminon* & *Magon* furent les derniers de cette race. Quant à la seconde branche, *Elion* fils d'*Halieus*, & *Beruth* sa femme furent peres d'*Euranion*, qui épousa *Ge*, à qui les Grecs donnerent les noms de ciel & de terre ; d'eux sortirent *Ilus*, *Betylus*, *Dagon*, & *Atlas*. *Ilus*, (le même que le *Saturne* des Grecs) fut pere de *Belus*, d'*Apollon*, de *Proserpine*, de *Minerve* & de *Mouth* ou *Pluton*.

Ainsi cette chronologie d'hommes cités par Sanchoniaton s'accorde avec la théogonie des Grecs. Elle est une preuve qu'il y a eu des hommes connus par les Phéniciens, & déifiés par les Grecs. Examinons encore la troisiéme théogonie, qu'on appelle atlantique ; elle s'accorde en tout avec celle des Phéniciens & des Grecs. Selon celle-ci, le *chaos* fut le principe de tout, ensuite *la terre*, ensuite

l'*amour* ; le chaos engendra *herebe* & la *nuit*, dont naquit *ether* & *dia* ; ce qui imite beaucoup le détail de la genèſe de Moyſe. Voilà les principales théogonies du paganiſme ; qu'y voit-on, ſinon une ſuite d'hommes illuſtres, que la variété des actions humaines, l'invention des arts mécaniques & libéraux, le talent ſéducteur d'enchainer les hommes par la politique & les loix, & les vertus de ſociété, les plaçant ſur des autels, ont rendu dignes de l'encens de leur poſtérité ? Et quoique quelques divinités ſemblent plûtôt des emblêmes de morale ou phiſiques, que des êtres qui ayent réellement exiſté ; il y en a beaucoup d'autres, dont on ne peut recuſer la naiſſance, les acti ns, les vertus, la mort. Saturne, Jupiter, Hercule, Phrixus, Athamas, &c. ſont autant de modéles que l'hiſtoire nous donne de l'héroïſme, & d'exemples d'apothéoſes que fournit la mythologie.

En troiſiéme lieu, qui pourra nier que Jules Céſar n'ait exiſté ? Qui refuſera d' ccorder aux écrivains de ſa vie le titre d'hiſtoriens & d'auteurs véridiques? Cependant les poëtes & même quelques

hiſtoriens l'ont déïfié. Ciceron, à la mort de ſa fille Tullie, lui dédia un culte, & lui inſtitua des ſacrifices. Les empereurs rendoient leur perſonne ſacrée & divine par le ſecours de quelques prodiges ſurnaturels, dont ils ſe glorifioient : ces exemples, cenſés modernes à l'égard de la mythologie, ſont des indices de la maniere dont les autres hommes ont été admis au rang des dieux ; & quoique toute cette foule innombrable de divinités ſoit très-abſurde, & leur culte très-inſenſé, on ne peut nier que la connoiſſance de leur origine ne faſſe une partie conſidérable de l'hiſtoire. Les machines poëtiques, dont nos poëmes ſont remplis, feront-elles douter la poſtérité de l'exiſtence des héros qui en ſont la baſe? Vaſquès de Gama, Godefroi de Bouillon, & Henri V. ſont aſſurément des ſujets hiſtoriques ; l'imagination des poëtes qui ont orné leurs actions de fictions ingénieuſes, ſuffira-t-elle pour faire mettre ces grands hommes au rang des héros fabuleux ? Milton ſera-t-il auſſi un menteur, & le ſujet de ſon poëme paſſera t-il pour une impoſture, ou pour le caprice d'un génie échauffé ?

La diviſion des tems chez certains peuples, pourſuit Don Manuel, n'eſt pas une loi pour d'autres ; le tems fabuleux des Grecs n'eſt point admis par les Hébreux. Platon aſſure dans ſon Timée & dans ſon Atlantique, que les Egyptiens ont des chroniques ſuivies depuis le commencement de l'univers ſans aucune interruption : * c'eſt de ces croniques, ſans doute, que Manethon a tiré l'hiſtoire ſuivie des dinaſties des rois d'Egypte. Ce que nous avons dit de Sanchoniaton prouve que les Phéniciens n'admettent point non plus de tems inconnu : quelques-uns penſent même que le Jerombaal, dont Sanchoniaton rédigea les mémoires, eſt le Gédéon des Hébreux. La chronologie des Aſſiriens étoit ſans lacune ; Beroſe, Abydene, Apollodore l'Athénien, & Alexandre Polyhiſtor, ont donné la ſucceſſion des rois de cette monarchie depuis Alorus, qui eſt le même que l'Adam des Hébreux. Les Chinois, au rapport de leurs hiſtoriens, ont auſſi leur chronologie complete.

* Remarquez que Platon diſoit cela depuis l'irruption de Cambize qu'on prétend avoir détruit toutes les annales de l'empire Egyptien.

La ſeule raiſon qu'on peut donner du tems inconnu des Grecs, eſt qu'ils ont reſté plus tard que ces autres peuples, ſans loix, ſans politique, ſans religion, & qu'ils avoient été long-tems barbares eux-mêmes au milieu des peuples, qu'ils appellerent enſuite barbares à leur tour. La mythologie des Grecs & leur culte venoient des Pelaſges, à qui l'oracle de Dodone avoit permis de s'approprier les dieux, que les autres nations leur communiquoient. Ainſi, il eſt certain que la plûpart des dieux du paganiſme n'étoient point Grecs ; la Grece n'avoit fourni que les demi-dieux, & les héros poſtérieurs à Cadmus, qui y apporta, avec la connoiſſance des lettres, la religion de ſon pays.

Il n'eſt pas douteux encore que le tems ne nous ait privés des écrits de pluſieurs hiſtoriens antérieurs à Homere & Héſiode ; & quand il n'en auroit point exiſté, Homere & Héſiode n'ont pas manqué de trouver, dans leur patrie, des traditions, des peintures, des fêtes, des jeux, des ſtatues, & d'autres monumens de l'antiquité, qui, tous muëts qu'ils étoient, ſuffiſoient pour les inſtruire. Les

voyages d'Orphée, de Muſée, de Melampus & de Dedale en Egypte, valurent aux Grecs beaucoup de connoiſſances, dont ces hommes célébres les enrichirent à leur retour; Orphée prit chez les Egyptiens les initiations, les himnes des dieux, leurs orgies, la connoiſſance de l'enfer, les peines des impies, les champs éliſées, & l'uſage des ſtatues; Melampus apporta les fêtes de Bacchus, le culte de Saturne, la guerre des titans, les travaux & les amours des dieux. Tels ſont les mémoires ſur leſquels Homere & Héſiode ont dû travailler.

Le ſoin, que les anciens payens ont eu de diviſer leurs divinités par claſſes, ſemble encore ne pouvoir gueres provenir que des differens dégrés de diſtinction, que les perſonnages déïfiés avoient eu ſur la terre de leur vivant; il y a apparence que les douze grands dieux furent des ſouverains & des conquérans illuſtres, qui, ayant parcouru & ſubjugué une partie de l'univers, étoient adorés dans tous les lieux où ils avoient donné des preuves de leur puiſſance. Quant à la foule des dieux vulgaires confondus dans le ſecond rang, il y a apparence que le bruit de leur gloire

avoit été moins éclatant ou moins univerſel; auſſi ces divinités ſubalternes n'étoient-elles adorées que dans certains pays, & ignorées dans d'autres; tels étoient Dercet chez les Aſſiriens; Faune chez les Latins; Tages chez les Toſcans; Sancus chez les Sabins; Juba dans la Mauritanie; Ariſtée à Coos; Amphiloque chez les Ciliciens; Endovelicus en Eſpagne; Theutates chez les Gaulois, &c.

Dans la plûpart des choſes où l'on a peine à ſéparer le faux du vrai, la difficulté vient du ſoin avec lequel l'erreur ſe déguiſe ſous les traits de la vérité; ici au contraire les écrivains ſemblent s'être plû à donner à la vérité toutes les apparences du menſonge. La mythologie doit donc avoir ſes regles particulieres de critique, pour en tirer les vérités hiſtoriques, que l'antiquité ſemble avoir eu deſſein de nous dérober. Voici quelques regles que Dom Manuel propoſe pour cela.

Premierement, il eſt certain que, dans les faits, il n'y a de vrai que le fond des choſes, & que la maniere & les circonſtances ſont preſque toujours de l'in-

vention des poëtes. Achille, par exemple, ſe couvrit d'armes très-fortes; mais le dieu Vulcain ne les fit pas à la ſollicitation de la déeſſe Téthis. Uliſſe a parcouru les mers de Sicile & d'Italie; mais les métamorphoſes de ſes compagnons, le ciclope Polipheme, la cruauté de Scilla, les enfers, les propheties de Tireſias, Minerve ſous la forme du vieillard Mentor, ſont des machines poëtiques, & de pures fictions.

Secondement, il faut examiner ces circonſtances mêmes: quelques-unes ſont fauſſes; mais d'autres ſous des formes emblématiques renferment des vérités ou des inſtructions utiles. Minerve, dans l'iliade & dans l'odiſſée, eſt l'image de la prudence d'un général: le nuage miſtérieux, dont Pallas enveloppe Uliſſe, pour rentrer dans Ithaque, annonce les voiles de la nuit: Mercure, qui conduit Priam à la tente d'Achille, ſignifie que Priam avoit gagné, à prix d'argent, les ſentineles du camp des Grecs. Les géans ne touchoient point le ciel avec leur tête; mais on peint leur orgueil & leur arrogance.

En troiſiéme lieu, l'hiſtorien doit exa-

miner, ſi l'action, que le poëte fait faire à ſon héros, eſt dans quelque himne ou panégirique d'un prince, d'un roi, ou d'un héros; les Egyptiens, & après eux les Grecs, pratiquoient ces ſortes d'éloges funébres. Car, comme on ſçait quelles vérités il faut attendre de ces ſortes d'écrits, c'eſt alors ſur-tout qu'on doit uſer de précaution. Ainſi, Homere, de Penelope infidéle, au rapport des hiſtoriens, a fait une femme chaſte, & le modéle de toutes les vertus, en un mot une pure fiction. Virgile, d'Enée traitre à ſa patrie, a fait un héros pieux & ſage; & de Didon, princeſſe très-reſpectable, une folle paſſionnée pour le premier venu. Stace, d'un Tidée inhumain & ſanguinaire, fait un héros aimé de Minerve, & l'exemple de tous les guerriers.

En quatriéme lieu, ſouvent ſous un même nom ſont renfermées pluſieurs perſonnes: les actions de pluſieurs rois de Créte ont été réunies ſur la tête du ſeul Jupiter, fils de Saturne; l'Hercule des Grecs a été chargé des actions d'une infinité de héros, à peu près comme en ſens contraire nous voyons ſous nos yeux mettre ſur le compte d'un ſeul homme,

qui auroit assez de son propre fait, les propos imbéciles de cent autres, tous aussi sots que lui.

La cinquiéme regle est d'observer avec soin les différens noms qu'un même individu peut porter en différens pays, selon la différence des idiomes; ainsi le Mercure des Latins est l'Hermès des Grecs; le Thaut des Egyptiens, le Theuthat des Gaulois; le Pluton est Dis chez les Celtes, Adès chez les Grecs, Suman chez les Latins, & Soran chez les Sabins.

La sixiéme régle est que tous les dieux, qui forment allusion aux choses naturelles, ne tiennent en rien à l'histoire. Acheloüs, Aréthuse, les Néréïdes, les Sirenes, les Tritons, les Naïades, les Hamadriades, &c. ne sont que des fictions & des chimeres, dont les emblêmes retournent à la physique.

La septiéme est de distinguer avec soin les dieux qui ont donné leurs noms à quelque astre ou constellation, de ceux qui les en ont reçûs, ou qui renferment quelque allégorie relative à l'astrologie: car ces derniers rentrent dans la classe des simboles & hierogliphes de la nature.

La huitiéme est d'examiner les étymologies, & de rechercher de quel idiome chaque nom tire son origine. *Ilpha*, en langue Phénicienne, signifie également un taureau & un vaisseau; Cadmus étoit de Canaan ou Hevéen, ce qui signifie en Sirien un serpent. *Eol*, signifie tempête; *Syn*, signifie chant harmonieux; *Nahhas*, signifie également dragon & garde; *Crios* en grec, étoit le nom de l'ayeul des enfans d'Athamas, & signifie aussi un mouton; *Lycaon*, signifie loup, quoique ce soit aussi le nom d'un prince; *Aphrodite*, signifie écume, & étoit le nom de Vénus.

La neuviéme est de comparer les historiens des nations voisines & contemporaines, de tâcher de trouver chez les unes des lumieres qui éclaircissent les autres, de ne pas négliger les inscriptions & les médailles, dont la parfaite connoissance devient une autorité décisive dans une histoire aussi ténébreuse & aussi embrouillée que celle dont nous parlons. Enfin la lecture des auteurs contribue beaucoup à voir plus clairement dans ce cahos.

Parmi les anciens, les principaux sont

Apollodore, Diodore de Sicile, Hygin, *Antonin Liberal*, Palephate, Conon, Eratosthenes le Cyrénéen, *Saluste le Philosophe*, *Germanicus Cesar*, Héraclides le Pontique, Fulgence Plantiades, Ptolomée Ephestion, Parthenius de Nicée.

Parmi les modernes, Noël le Comte, Boccace dans sa généalogie des dieux, Lilius Giraldus, Vigenere sur les tableaux de Philostrate, les marbres d'Arondel, Cumberland sur Sanchoniaton, Selden sur les dieux de Sirie, Kircher dans l'Œdipe Egyptien, Vossius sur l'idolatrie, Bochart dans Phaleg & Chanaan, le Clerc sur Hésiode, Huet dans la démonstration évangelique, *Thomassin* sur les poëtes, l'auteur de l'Homere Hébraïzant, Daniel Calsen, Hervart, Lavaux, Thomas Hyde, Spon, Thomas Gale, Meursius, Montfaucon, Simon, l'Abbé Banier, Rudbek dans son atlantique, Grevius, Gronovius, Pezron sur les Celtes, Vivès sur la cité de Dieu, Moya, Pellicer, & les auteurs de plusieurs dissertations de l'Académie des inscriptions & belles-lettres de Paris.

MORAD

MORAD ET ABOUZAID,

OU

LA VANITE' DES GRANDEURS HUMAINES.

Histoire Indienne.

PARMI les Emirs & les Visirs, qui brilloient autour du trône Indien, & soutenoient, par leur prudence & par leur valeur, la grandeur de la race de *Timur*, *Morad*, fils de Hanuth, tenoit le premier rang, quoiqu'il en fût digne: il avoit bien servi son prince à la guerre, & sa nation dans les tribunaux; & ses services avoient d'abord été récompensés par le gouvernement d'une province; il s'y conduisit d'une maniere si extraordinaire, il donna tant de preuves de modération & de générosité, que son nom vola jusqu'à la cour *d'Agra*; & ses vertus, qui devoient un jour l'éloigner du trône, servirent alors à l'en approcher. Tant de

qualités ſingulieres inſpirerent à l'empereur la fantaiſie de poſſéder un homme ſi rare. Le deſir & l'ambition environnent les ſouverains de la terre. Bientôt Morad fut aux pieds du monarque *d'Agra*; il ſe vit comblé de ſes bienfaits, ſans ceſſer de les mériter; il reſta près de ſa perſonne, & fut chargé de la ſurintendance des finances & du commandement général des troupes de l'empire. Tout ſe faiſoit par l'ordre de Morad, depuis les confins de la Perſe, juſqu'au grand ocean des Indes; toute langue étoit muette devant lui; tout œil étoit baiſſé en ſa préſence; Morad aimoit le prince qui l'avoit élevé, & étoit adoré du peuple témoin de ſon élévation; il eût même été aimé des courtiſans, ſi un Miniſtre pouvoit l'être. Pendant pluſieurs années, les riantes images de la proſpérité, & la vapeur enivrante d'une faveur ſans altération environerent le fortuné Morad: il ſe crut à l'abri des revers; il mépriſa les cabales; négligea les intrigues de la cour; ne fit attention qu'au mérite, & s'aveugla enfin au point d'eſpérer d'être impunément vertueux, au ſein d'une cour corrompue. Mais il ne tarda pas à s'appercevoir qu'il eſt de certains poſtes qu'il ne

faut point occuper, quand on veut faire ſon devoir, & où l'on eſt vainement ſage, ſi l'on n'y ſçait être trompeur. Le ſoleil ceſſa bientôt de décorer de ſes rayons le palais du vertueux Morad; l'orage s'amaſſa ſur ſa tête; & les mugiſſemens de la jalouſie & de la haine retentirent autour de lui.

L'AME de Morad étoit préparée à ſa chute avant que ſon eſprit eût ſçu la prévenir; & il ſentit les approches de ſa diſgrace, & n'en fut point épouvanté. D'abord la foule paraſite des beaux eſprits l'abandonna. Semblables à ces oiſeaux timides, qui quittent le ſommet des palais & des tours, & raſent la terre aux approches de la tempête, ils s'éloignerent de lui, au moment où leurs conſolations alloient lui devenir néceſſaires. Les courtiſans, moins preſſés, parce qu'ils connoiſſoient mieux les reſſources des cours, les imiterent bientôt, quand ils virent la diſgrace de Morad aſſurée: les vaſtes appartemens de ſon palais, autrefois ſi pleins de ſes amis, livrés déſormais à une triſte ſolitude, n'étoient plus fréquentés que par un petit nombre de gens choiſis, qui tenoient plus à ſa vertu qu'à ſon

rang. Il apperçut alors toute la profondeur de l'abîme qu'il avoit creuſé ſous ſes pas, en ſervant bien le prince & le peuple, & en négligeant les grands. Il vit le danger, au moment qu'il n'étoit plus tems de le prévenir. Il courut ſe proſterner aux pieds du trône; il y frappa d'un front humilié le tapis honoré des pas de ſon maître. Ses ennemis ſaiſirent le moment, & lui voyant la contenance d'un coupable, l'accuſerent hautement de l'être en effet; ils inventerent pour le perdre, tout ce que la rage & la jalouſie purent leur dicter contre un homme que leurs ſollicitations n'avoient pû corrompre. Ses amis epouvantés entendirent en ſilence les clameurs de la calomnie; & pour jouir en ſureté des bienfaits qu'ils avoient reçus de lui, abandonnerent leur bienfaiteur. Morad fut dépouillé de ſes dignités, & de tous les biens qu'il tenoit de la main de l'empereur; & celui qui la veille commandoit à toutes les Indes, ſe vit réduit à paſſer le triſte reſte de ſes jours dans l'obſcurité, & à jouir, par faveur ſinguliere du ſouverain, des terres qu'il avoit héritées de ſes ancêtres, & qui lui ſervirent d'azile & d'exil.

QUEL changement pour Morad! lui

qui depuis ſi longtems ſe plaignoit du tumulte des affaires, & du fracas de la cour; lui qu'une foule de ſupplians ou de flateurs laiſſoient à peine reſpirer; lui qui demandoit au Ciel un inſtant pour jouir de la douceur de l'amitié & de la liberté; ce Morad ne ſçait plus de quoi remplir ſa ſolitude; l'ennui dévore ſon ame, accoutumée à l'agitation d'une vie active & laborieuſe. Avec quel regret ne voyoit-il pas le ſoleil ſe lever, pour lui donner une journée vuide d'occupations? La nuit venoit, & ne lui offroit que l'ennui d'un ſommeil tranquile, après lequel il avoit tant ſoupiré. Morad étoit homme de bien, & ne pouvoit ſe ſuffire à lui-même; ſa conſcience étoit en paix, & il ne pouvoit vivre ſeul. L'image brillante d'une cour qu'il mépriſoit le ſuivoit partout. Il ſe diſoit à chaque inſtant: J'ai perdu l'occaſion de faire du bien. Son cœur lui diſoit en ſecret: Tu as perdu le pouvoir de commander. Sa triſteſſe affoiblit enfin ſa conſtitution. La langueur de ſon ame altéra ſon tempérament; de gai qu'il étoit, il devint ſombre & inquiet: il connut bientôt qu'il étoit à charge à lui-même & aux autres; & dépériſſant à vûe d'œil, il ſentit avec joie ap-

procher le terme de sa vie. L'image de la mort, qui fait l'effoi des méchans, n'a rien que de consolant pour le juste infortuné : & le vertueux Morad, qui l'avoit si souvent bravée aux champs de la gloire, n'étoit pas homme à la craindre dans ses malheurs. Ses domestiques continuerent pendant quelques tems à le servir avec le même zèle, que lorsque sa place nourrissoit leur orgueil & leurs espérances. Le souvenir de ses bontés dura près de deux ans dans ces ames mercenaires ; enfin, son changement d'humeur les dégouta ; & persuadés, plus par leur mauvais cœurs, que par ses procédés, qu'il étoit impossible de le contenter, ils se relâcherent de leurs devoirs, & laisserent leur maitre languir dans un lit presque sans secours. Morad, Morad, tu commandois, il y a quelques momens, à des nations entieres, tremblantes au seul son de ta voix; tu languis à présent seul & abandonné, & le sort t'avilit au point qu'un valet te refuse les devoirs qu'il auroit reçus de toi par humanité.

ABOUZAID, le tendre fils de Morad, apprenant la triste situation de son pere, quitte l'armée, où il marchoit sur

ses traces dans le chemin de l'honneur, vole, arrive, & fondant en larmes, embrasse un pere mourant, que de si tendres embrassemens sembloient rappeller à la vie ; mais c'en étoit fait, & Morad voyant approcher l'ange de la mort, & voulant mettre à profit ses derniers instans, fit asseoir Abouzaid, & lui parla ainsi.

» ECOUTE, Abouzaid ; au-dessus des » évenemens de la vie, ton pere n'a plus » rien à espérer ni à craindre sur la terre. » L'ange du trépas tient sa victime, & le » tombeau déja entr'ouvert demande sa » proye. Ecoute mes préceptes : mon » fils, une longue expérience me les a » dictés ; veuille le Ciel qu'ils fassent im» pression sur ton cœur. Tu m'as vû au » faîte de la prospérité, & dans l'abime » des malheurs ; ma grandeur & ma chû» te te sont connues. Mes ennemis sont » décorés de mon rang & de mon pou» voir : mes trésors ont été le prix de » la calomnie & des viles délations de » mes accusateurs : la clémence de l'em» pereur a épargné mon patrimoine, & » sa colere n'eût pû m'ôter la sagesse, si » j'avois sçû la conserver : mais on la

» perd avant que d'arriver au rang où j'é» tois parvenu, & malheureusement on » ne la recouvre plus quand on en des» cend. Tourne à présent les yeux sur toi ; » examine tout ce qui t'environne. En» core quelques instans, & tout ce que » tu vois est ton bien. Mon fils, fais at» tention à mes derniers préceptes : ce » peu de bien te suffira, si tu sçais te con» tenter d'être heureux. Fui les honneurs » publics ; évite les palais des Rois. Ton » opulence te met au-dessus de l'in» sulte ; que ta modération te tienne au» dessous de l'envie. Sois content de la » dignité que donne la vertu ; fui les » honneurs qui la corrompent ; partage » tes richesses avec les gens de bien, » rends-toi digne d'avoir des amis ; » mais apprends à être si bien avec toi» même que tu puisse toujours te passer » d'eux. Dans l'ivresse de ma grandeur & » de ma fortune, je défiois la calomnie » & l'artifice : Qui vous écoutera, m'é» criois-je, & que pourrez-vous faire ? » J'étois dans l'erreur, mon fils ; profite » de mon exemple : ne méprise pas la » malice de ceux qui rampent devant » toi ; songe que le flateur est toujours » l'ennemi de ceux qu'il encense, &

» qu'indigné des bassesses qu'ils lui font » commettre, il ne cherche qu'à leur faire » payer cher son propre avilissement.

AINSI parla Morad, & il expira peu de momens après. Abouzaid le pleura en fils, qui aimoit mieux un bon pere qu'un grand patrimoine. Les préceptes du sage Morad étoient toujours devant ses yeux. Il les méditoit avec tendresse dans le fond de son ame ; il résolut d'y conformer sa conduite, & de cultiver l'amitié des hommes par toute sorte de bienfaits, sans aspirer à la folie de les gouverner. Il s'appliqua d'abord à s'assurer la paix & le repos dans l'intérieur de sa maison ; il étoit convaincu que les gens qui passent leur vie autour de nous, sont ceux dont nous sommes le plus obligés de faire le bonheur, & qui sont le plus capables de faire le nôtre. Il tâcha de s'attacher ses domestiques par une véritable affection ; il diminua le poids de la servitude, & en augmenta le salaire, persuadé qu'il n'y avoit entre les hommes d'autre différence que celle de la fortune ; il traitoit ses domestiques comme ses égaux, & ne se souvenoit qu'il étoit leur maitre, que pour payer les ser-

vices qu'ils lui rendoient. Déjà il se félicitoit du succès de ses soins, & comptoit sur l'attachement de toute sa maison, lorsqu'une nuit sa tranquillité fut troublée par des voleurs ; ils furent poursuivis & arrêtés dans leur fuite. Quel étonnement pour Abouzaid d'apprendre de leur bouche qu'ils avoient été introduits dans sa maison par l'un de ses esclaves le plus favorisé ! Le perfide, confronté avec ses accusateurs, avoua qu'il leur avoit ouvert la porte ; dans l'intention de s'approprier, sous leur nom, une partie des dépouilles de son maitre, & pour se venger de ce qu'en une occasion particuliere il avoit marqué plus de confiance à un autre qu'à lui.

Effraye' d'un procédé si noir, Abouzaid étudia de plus près les maximes & les discours de ses domestiques, & l'expérience le convainquit bien-tôt, qu'il est impossible de se faire un ami d'un esclave. Il fallut donc changer son plan de vie. Son cœur avoit besoin d'attachement ; il résolut de se lier intimément avec un petit nombre de ses égaux ; il fonda son bonheur sur le choix de cette société, & fit ce choix, avec tout le dis-

cernement dont il étoit capable, entre les principaux de la Province dans laquelle il avoit fixé son séjour. Il crut avoir enfin trouvé la véritable félicité, & en jouit en effet quelques instans; mais bien-tôt, la familiarité succédant entr'eux à la bienséance, & bannissant la contrainte à laquelle ils s'étoient d'abord assujetis, pour éviter la gêne, ils tomberent dans la discorde : la contrariété des humeurs, l'opposition des caracteres, la différence des sentimens semerent à l'envi la division parmi cet essain d'amis. Abouzaid se trouvoit chaque jour dans la nécessité de désobliger un parti, en épousant les sentimens de l'autre, ou de se brouiller avec tous les deux, en voulant rester neutre. La haine & les querelles regnoient au milieu d'une troupe d'honnêtes gens, que le plaisir de l'union & l'espoir de l'amitié avoient rassemblés. Il sentit le désagrément & les dangers d'une semblable société, & se détermina à fuir des êtres si discordans. Il se répandit dans un plus grand monde. Tous les cercles lui étoient bons ; son commerce devint universel ; sa table étoit ouverte à tous, mais nul n'étoit admis dans sa confidence. Cette réserve soute-

nue blessa à la fin tous ceux qui avoient de la délicatesse & des sentimens ; ceux qui s'en accommoderent, ou qui ne s'en apperçûrent pas, se soucierent moins de sa personne que de sa table. Il perdit insensiblement tous les gens de mérite ; il ne lui resta que ceux qui ne valoient pas la peine d'être conservés. En vain le palais d'Abouzaid retentissoit au loin des concerts les plus harmonieux ; en vain ses tables étoient couvertes des mets les plus exquis ; en vain tous les appartemens respiroient la gayeté & le plaisir, sa maison devint une retraite de parasites. Les honnêtes gens ne s'y montrerent plus ; & Abouzaid, abandonné à lui-même, & livré à une foule d'hommes méprisables, eût tout le tems de faire de nouvelles réflexions, & d'autres projets pour l'avenir.

Livrons-nous, se dit-il en lui-même, aux charmes de l'esprit & des beaux arts ; recherchons la société des gens de lettres ; déterrons les talens obscurcis par la pauvreté ; vengeons le mérite indigent des injustices de la fortune ; éprouvons ce que peut la reconnoissance sur des ames sensibles & des esprits cultivés ; faisons-nous une cour, non plus de misérables

esclaves abrutis, mais de génies faits pour orner la terre & éclairer les hommes. Il n'eut qu'à vouloir, ces ames fieres s'adoucirent aux premieres avances d'un homme riche ; aussi-tôt sa maison fut remplie de philosophes, de poëtes, de peintres, de musiciens ; tous, enivrés d'une abondance à laquelle ils étoient peu accoutumés, consacrerent leur plume & leurs talens à célébrer les vertus de leur protecteur, & à embellir son palais & sa bibliotheque de ce que les sciences ont de plus relevé, & les beaux arts de plus exquis ; mais c'étoit moins des livres & des tableaux que des cœurs sensibles qu'il falloit à Abouzaid. Il ne tarda pas à s'appercevoir que les phrases délicates & pleines de sentimens de ses nouveaux hôtes, différoient au fond très-peu des respects mercénaires de ses anciens esclaves, & qu'en célébrant sa magnificence & son prétendu bon goût, ils songeoient moins aux bienfaits qu'ils avoient reçûs de lui, qu'à ceux qu'ils en attendoient encore. Bien-tôt même ils se regardoient comme les arbitres de sa gloire & les instrumens de sa félicité ; ils le trouvoient trop heureux de commercer avec de si grands hommes ; non-seulement ils exi-

gerent, comme un tribut, les honneurs qu'il se plaisoit à leur rendre, mais, mesurant toujours ce qu'il faisoit sur ce qu'il pouvoit faire, & non sur ce qui leur étoit dû, ils trouverent très-mauvais qu'il voulût être plus maitre qu'eux dans sa propre maison. S'ils continuerent par un reste de bonté à accepter ses largesses, ce fut avec tant de hauteur, ce fut en murmurant si publiquement, & avec des railleries si piquantes, qu'enfin Abouzaid, indigné de cet excès d'ingratitude, les congédia tous avec le mépris qui leur étoit dû.

Les enfans des arts partirent, la honte dans le cœur & les plaintes à la bouche. Le vertueux Abouzaid fut bien-tôt l'objet de leur plus cruelle satire; plus ils avoient de tort avec un bienfaiteur respectable, plus ils se hâterent de le diffamer, pour affoiblir le poids du témoignage qu'il pouvoir porter contr'eux. Ils ne voyoient pas qu'en outrageant celui qu'ils venoient d'encenser, ils ne rendoient méprisables qu'eux-mêmes; & qu'écrire contre son bienfaiteur, c'est faire une profession publique d'ingratitude, qui deshonore cent fois plus l'au-

teur que l'accusé. Hamed le poëte, quoique le plus coupable, étoit resté le dernier, parce qu'Abouzaid avoit toujours eu du penchant pour lui. Hamet, lui dit-il en le congédiant, ton ingratitude a mis fin à mes épreuves; puisque tu m'as trompé, toi que je portois dans mon sein, toi qui peignois si-bien l'amitié & la vertu, je veux croire, par un reste de ménagement pour toi, que c'est une folie de s'attendre à la reconnoissance des hommes, & que tu n'es que comme tous les autres: va, je ne veux plus te voir, ni poursuivre la chimére de l'amitié. A l'avenir je ferai le bien, non pour en recevoir le prix de la main d'autrui, mais pour me rendre heureux par moi-même: & je ne chercherai plus qu'au fond de mon cœur le bonheur que j'ai vainement cherché parmi tes semblables.



STORIA.

Di vari costumi sacri e profani da gli antichi fino à noi pervenuti; divisa in due tomi in-12. del padre Carmeli. si aggiungono in fine due dissertationi appartenenti alla venuta del Messia. in Padoua.

Histoire de divers usages sacrés & profanes, &c. divisée en deux tomes, à laquelle on a joint deux dissertations sur la venue du Messie, par le pere *Carmeli*, docteur en théologie, & professeur dans l'université de Padoue.

L'AUTEUR de cet ouvrage jouit dans la république des lettres d'une réputation méritée & solidement établie;

nous connoissons sa belle traduction d'Euripide en vers *Sciolti* en trois volumes, dont le premier parut à Padoue en 1743. le second en 1747. & le troisiéme en 1749. elle est enrichie de notes savantes qui prouvent son érudition, & la connoissance qu'il a des langues Hébraique, Grecque, &c. Cette nouvelle production, qui va nous occuper, est divisée en deux parties. Il examine dans la premiere les usages observés dans les cérémonies de Religion, & dans la seconde les usages profanes. Ces deux volumes comprennent différens chapitres qui sont autant de dissertations remplies de recherches curieuses & profondes. Le plan, que nous nous sommes proposé, ne nous permet pas de suivre le pere *Carmeli* dans les détails où il est entré. Nous allons parcourir rapidement son livre, & présenter à nos lecteurs une idée du travail qu'il a entrepris.

Apre's une épitre dédicatoire & une courte préface, l'auteur examine dans le premier chapitre, qui sert d'introduction à tout l'ouvrage, les différens genres d'étude, ausquels les hommes se livrent ordinairement, & interpréte à l'avanta-

ge des ſciences un (a) paſſage de l'écriture qui ſembleroit prouver que les occupations littéraires ſont blâmables & dangereuſes. Il explique enſuite ſon ſiſtême. Pluſieurs ſçavans ont prétendu que certains rits ſacrés avoient été tirés par les Hébreux des gentils, ou que ceux-ci les avoient empruntés des Hébreux. Le pere Carmeli combat ce ſentiment. Il remonte à un principe plus univerſel, & croit que les nations ne ſe ſont accordés à employer les mêmes cérémonies religieuſes, que par l'idée commune qu'elles avoient des choſes; que ces cérémonies ont dû s'établir en quelque ſorte naturellement, & comme d'elles-mêmes; que les hommes connoiſſant les propriétés de l'eau, du feu, par exemple, s'en ſont ſervis pour repréſenter un être, auquel ces propriétés convenoient; qu'en ſuite ils ont regardé le ſimbole comme la choſe ſignifiée, & ils ont adreſſé aux images de la Divinité, un hommage qu'ils ne devoient qu'à elle ſeule.

(a) Propoſui in animo meo quærere & inveſtigare ſapienter de omnibus quæ fiunt ſub ſole. Hanc ocupationem *peſſimam* dedit Deus filiis hominum, ut occuparentur in eâ. Eccleſiaſt. ch. 1. v. 2.

Ainsi le feu (*chap. 2. de l'uſage du feu dans les cérémonies de religion*) à cauſe de ſa chaleur, de ſa ſplendeur, & de la vertu qu'il a de purifier les corps, &c. a dû donner une idée de l'être ſuprême, & être employé dans le culte qu'on lui rendoit. Dieu, pour ſe rapprocher en quelque ſorte de nous, a bien voulu adopter les uſages reçûs parmi les hommes, même idolâtres. Il étoit établi chez les Payens d'immoler des victimes humaines à leurs idoles. Le Seigneur avoit en horreur cette coutume barbare; cependant, pour éprouver la foi de ſon ſerviteur Abraham, il lui ordonna de ſacrifier ſon fils. On ne doit point dire que les hommes n'ont jamais été aſſez cruels, pour faire de ſemblables ſacrifices; il eſt prouvé par pluſieurs témoignages que l'auteur rapporte qu'ils étoient en uſage chez preſque tous les peuples; & il parle que Jepthé même immola réellement ſa propre fille, pour accomplir le vœu indiſcret qu'il avoit fait. Ainſi Dieu pour, ſe prêter à nos idées, s'eſt ſouvent repréſenté à nous ſous l'enblême du feu. Il eſt comparé au feu dans l'écriture, & il parut ſous la figure de cet élément à Moyſe, à Daniel, aux Apôtres, &c.

L'usage du feu dans les cérémonies de religion ſubſiſtoit avant la loi de Moïſe, & même avant Abraham parmi les Chaldéens. Si Zoroaſtre fut le premier à l'introduire, il devoit vivre avant ce patriarche. Cette coutume, ſaintement obſervée dans les commencemens, dégénéra en ſuperſtition. On immola des victimes au feu, on lui dreſſa des autels, & on lui conſacra des temples. L'hiſtoire nous apprend la vénération que lui portoient les anciens peuples, les Chaldéens, les Egyptiens, les Indiens, les Perſes, les Grecs, &c. Chez ces derniers les Pyroſores étoient des hommes qui marchoient à la tête de l'armée, & tenoient dans leurs mains des vaſes remplis de feu, comme le ſimbole d'une choſe ſacrée. Ils étoient ſi reſpectés que ç'eut été un grand crime même aux ennemis de les attaquer. Les Romains entretenoient perpetuellement du feu dans le temple de Veſta. Les Veſtales étoient chargées de ce ſoin. On exigeoit d'elles de très-grandes vertus pour ce miniſtere ſacré, & on les puniſſoit de mort, ſi elles étoient convaincues d'avoir perdu leur virginité. On creuſoit une grande foſſe auprès de la porte Colline; & on y plaçoit un lit, une

lampe allumée, du pain, de l'eau, du lait & de l'huile. Ils auroient crû commettre une abomination de laiſſer mourir de faim une perſonne conſacrée au culte des dieux, comme ſi le ſupplice auquel ils la condamnoient n'étoit pas auſſi barbare. On conduiſoit enſuite en grand ſilence & avec triſteſſe la Veſtale, dans une litiere fermée, afin que le peuple n'entendit pas les cris qu'elle pouſſoit. Arrivés à l'endroit préparé, le grand pontife adreſſoit des prieres au ciel; on faiſoit deſcendre par une échelle la coupable dans ce ſépulchre, qu'on combloit avec précipitation.

Le pere Carmeli revient ſouvent à ſon principe. Il avertit toujours que les idolâtres n'ont point tiré des Hébreux l'uſage du feu dans les cérémonies de religion, & que les Chrétiens ne l'ont point emprunté des gentils. On ſe perſuade aſſez légérement que la coutume d'allumer des flambeaux dans nos égliſes, eſt venue de ce que les fideles étoient obligés, à cauſe des perſécutions, de faire l'office ſacré dans des lieux ſouterrains, & parce que les premiers temples étoient conſtruits de maniere que la lumiere du

jour y pénétroit à peine, & cela pour inspirer plus de dévotion par une sainte horreur. Mais que ces faits soient vrais ou non, il est à croire que l'usage des flambeaux, des lampes allumés se seroit toujours introduit par l'idée commune, que nous avons des propriétés du feu.

C'est aussi la connoissance qu'on avoit des vertus de l'eau, qui engagea les hommes à s'en servir pour les cérémonies religieuses : (*chap. 3. de l'usage de l'eau dans le rit sacré.*) ils observerent que cet élément nourrissoit & faisoit végéter les plantes. Ils lui trouverent la propriété de laver les souillures, de purifier les corps; ils regarderent en conséquence les fleuves, les fontaines, comme des simboles de la divinité. Ils porterent jusqu'à l'idolâtrie le respect qu'ils avoient pour l'eau, & lui offrirent un encens sacrilege. Elle fut employée dans les rits sacrés par les Hébreux, par les gentils, & cet usage est venu jusques à nous. Dieu, pour se conformer à l'idée généralement reçue parmi les hommes, qui croyoient que l'eau représentoit la pureté & la propreté, ordonna aux Juifs plusieurs ablutions. Au chap. 4. des

nombres, il est parlé de la maniere de préparer l'eau sainte, dont on se servoit pour éprouver la fidélité des femmes. Les Orientaux avoient très-anciennement une coutume semblable. On obligeoit la femme dont on soupçonnoit la vertu de mettre la main dans de l'eau bouillante ; & elle n'en ressentoit aucun mal, si elle étoit innocente. L'eau bénite des Chrétiens nous vient de l'eau lustrale des Hébreux, qui servoit à purifier les Lévites. Les payens avoient aussi leur eau lustrale ; on en mettoit à l'entrée des temples, & même aux portes des maisons particulieres où il y avoit un mort. Le chap. 19. des nombres prescrit une autre eau d'expiation. On prenoit de la cendre d'une vache rousse qu'on avoit immolée. On mettoit cette cendre dans un vase ou l'on jettoit de l'eau, avec laquelle on faisoit des aspersions dans les maisons, sur les meubles & sur les personnes qui avoient touché quelque chose d'immonde. Telle est l'origine de bénir au tems de Pâques les maisons, les meubles, & même les alimens, avec de l'eau.

Les Athéniens célébroient une fête ou

l'on portoit de l'eau à la vûe du peuple, pour représenter celle du déluge. Les merveilleux effets du Nil, qui rendoit féconde non seulement la terre, mais même les femmes d'Egypte, déterminerent les enfans de Cham à avoir l'eau en vénération, & même à en faire un Dieu. Ce culte fut reçû par les autres peuples. Les Perses offroient des sacrifices à l'eau. Ils alloient au bord d'un lac, d'un fleuve ou d'une fontaine, égorgeoient une victime, dont ils plaçoient les parties sur des branches de laurier ou de mirthe, y mettoient le feu, & après avoir prononcé plusieurs imprécations, les prêtres répandoient sur la terre de l'huile mêlée avec du lait & du miel. On préféroit sur tout dans les ablutions l'eau de la mer, à cause du sel qu'elle renferme, & parce qu'elle est plus propre à purifier & à laver. L'usage de l'eau dans les cérémonies de religion introduisit des superstitions. On crut pouvoir prédire l'avenir par le moyen de l'eau. Il y avoit devant le temple de Vénus une fontaine, dans laquelle on plongeoit un miroir suspendu par un fil. On connoissoit à l'inspection si un malade perdroit la vie ou s'il recouvreroit la santé. Les Romains con-

noissoient aussi l'usage mistérieux de l'eau, & Jesus-Christ le conserva par l'institution du baptême.

On sera assez surpris d'apprendre que le pere Carmeli [*ch. 4. des processions*] fait remonter l'origine des processions au tems qui précéda & qui suivit immédiatement le déluge. Il décrit la maniere dont Noé entra dans l'arche, & dont il en sortit lorsque les eaux furent écoulées ; dans l'une & l'autre occasion il le représente marchant processionellement accompagné de sa famille & de tous les animaux qui le suivoient, en observant un certain ordre & une certaine gravité. Il pense que, pour rappeller le souvenir du déluge, les hommes ont contracté l'usage de marcher en pompe & avec cérémonie. Il parcourt les histoires de tous les peuples, & par tout il trouve des processions établies. Nous avons déja averti, & nous avertissons encore ici les lecteurs, que ce livre est rempli de discussions sçavantes. Nous nous contentons de développer le sistême de l'auteur, & nous nous arrêtons à ce qui nous paroit capable de picquer la curiosité du public.

Les anciens représentoient par leurs

processions le premier état du monde. On y portoit à la vûe du peuple une espece de panier ou de cassette qui contenoit différentes choses, pour servir de simbole ; par exemple, pour signe de la fécondité perdue, *verenda Bacchi*, des semences des plantes, &c. On portoit encore un enfant emmailloté, un serpent, &c. Ces sortes de fêtes s'appelloient *orgies*. Les processions, innocentes dans leur origine, devinrent criminelles par le penchant que les hommes ont toujours envers l'idolâtrie & la superstition. Les Chrétiens les ont ramenées à leur premiere institution. Cette pratique étoit en usage presque dans toutes les fêtes qui se célébroient en l'honneur de quelque divinité. L'auteur en cite plusieurs exemples. A Lacédémone, dans un certain jour consacré à Diane, on faisoit une procession solemnelle. Une dame des plus considérables de la ville portoit la statue de la déesse. Elle étoit suivie de beaucoup de jeunes gens, nobles & vigoureux, qui se frappoient à grand coups. Si par hazard leur ardeur venoit à se rallentir, la statue, légere de sa nature, devenoit si pesante, que celle qui la portoit, accablée sous le poids, ne pouvoit plus avan-

cer. Aussi les amis & les parens de cette jeunesse les accompagnoient, pour les encourager & les animer à bien faire. Nous passons au cinquiéme chapitre qui traite des *Agapes*

DANS les premiers siecles de l'église, les fideles faisoient des repas qu'on nommoit agapes, d'un mot grec qui signifie *amitié*. Les pauvres & les riches y étoient également invités, pour montrer que tous les Chrétiens n'avoient qu'un cœur & qu'une ame. Mais comme tout se change en abus, les querelles, les débauches, l'intempérance s'introduisirent bien-tôt dans ces assemblées ; & saint Paul les blâma. Cette usage venoit des anciens qui avoient crû que c'étoit une chose agréable aux dieux, & propre à serrer les liens de l'amitié, que de se réunir pour faire des festins. Ils les appelloient *chareitia, amicitiæ convivia*. Valere Maxime témoigne qu'on n'y admettoit que les alliés & les parens, *ut si illa inter necessarias personas querela esset orta, apud sacra mensæ, & inter hilaritatem animorum, fautoribus concordiæ adhibitis, tolleretur*. Ces mots *sacra mensæ* marquent bien l'idée de la religion qui étoit atta-

chée à ces banquets. On ne faisoit gueres de sacrifices, sans qu'ils fussent accompagnés de repos. L'auteur, à son ordinaire, apporte en preuve l'exemple de tous les peuples. Les Lacédémoniens avoient coutume de faire un festin dans le temple de Diane, après lequel on dansoit, & ceux qu'on nommoit *Cyrilles* mettoient un masque sur leur visage, & faisoient rire les assistans. Schickard est dans l'opinion que les bacchanales qui subsistent encore parmi nous, sont une suite de ces repas. La distribution du pain béni dans nos églises, pratiquée par les Hébreux, est un reste des agapes. Notre auteur croit qu'elles ont aussi donné naissance aux fêtes que les Italiens appellent *sagre*. C'est l'anniversaire de la dédicace d'une église ou la fête du patron. Ordinairement on s'assemble en foule dans le lieu; après avoir rempli les devoirs de religion, on regale ses parens & ses amis.

(CHAP. 6. des *Néomenies*.) Les hommes dans toutes les religions ont connu l'obligation de recourir particulierement à la bonté de Dieu, & d'implorer son secours, au commencement de chaque année & de chaque mois. Les *néomenies*

ou l'usage de célébrer le premier jour de chaque mois, tirent leur origine de cette idée commune à toutes les nations. Cette pratique s'observoit chez les Hébreux, & s'est ensuite observée parmi les Chrétiens. Les Egyptiens représentoient par des simboles les mois de l'année, & conduisoient à la vûe du peuple les animaux qui répondoient aux signes célestes dans lesquels le soleil devoit entrer. Cette coutume passa chez les Grecs, avec l'idée du culte qui y étoit attachée. Les Latins appellerent *calendes* ce que les Grecs nommoient *néomenies*. Au commencement de chaque mois, on faisoit des prieres & des sacrifices aux dieux ; on accordoit aux pauvres tous les secours qu'ils demandoient, & la religion obligeoit les femmes de se baigner. Selon Macrobe, les Romains consacrerent les calendes à Junon-Lucine, & les ides à Jupiter. Parmi eux, les calendes de Mars étoient bien plus célebres que les autres, parce qu'ils commencoient leur année par ce mois. Le pere Carmeli combat ici le sentiment de Spencer & de Dom Calmet. Le premier prétend que les Hébreux avoient emprunté ce culte superstitieux des Gentils ; & le savant bene-

dictin soutient qu'il est bien plus probable que les Gentils ont tiré des Hébreux l'usage de célébrer les néomenies. On prouve contre ce dernier, que même avant la promulgation de la loi de Moyse, les payens adoroient les astres & particulierement la lune.

Dans ce chapitre, on trouve une digression sur les défenses faites aux Hébreux de manger de la chair de porc. L'auteur remarque, d'après Herodote, que les Egyptiens n'immoloient pas cet animal aux autres dieux, mais seulement à la lune & à Bacchus dans les nouvelles lunes. Ainsi Moyse voulut ôter aux Juifs l'occasion de tomber dans cette idolâtrie. Il connoissoit leur penchant pour la superstition, & craignoit qu'en leur permettant d'user de cet animal pour leur nourriture, ils ne s'avisassent peut-être dans la suite d'en sacrifier en l'honneur de la lune, à l'exemple des Egyptiens. Cette raison ne nous paroit pas juste. On leur auroit donc également interdit l'usage des autres animaux, parce qu'ils servoient alors de victimes à différens peuples, & même aux Egyptiens, pour les faux dieux; & quand même on les auroit forcés à vivre d'herbes & de légumes, ils auroient

trouvé chez les nations voisines ces alimens employés pour des cultes superstitieux. Nous aimons mieux croire que Moyse fit cette défense aux Hébreux, parce que les Egyptiens s'abstenoient d'en manger, dans la persuasion que la chair de cet animal étoit mal saine, ou pour quelqu'autre raison semblable.

Quoiqu'il en soit, le désir d'avoir des mois heureux introduisit les néomenies. Les Egyptiens pratiquerent cet usage; il fut prescrit aux Hébreux; il passa chez les Grecs, chez les Romains, & chez les premiers Chrétiens, avec l'abus qui s'y étoit glissé, ce qui le fit proscrire par S. Paul, & il en reste encore quelques vestiges parmi nous. *Alcun vestigio di questo costume ne veggiamo onchè oggidi; porchè avendo noi per festa di ogni settimana la domenica, la prima del mese suole essere di particolare osservazione alla più devota gente.*

L'auteur avertit au commencement & à la fin du chapitre septiéme *des flagellations*, qu'il n'a pas dessein de blâmer l'usage des disciplines saintement pratiqué par des personnes ferventes dans la dévotion, & établi dans beaucoup de

communautés religieuses. Il n'attaque que ces flagellations hypocrites & superstitieuses que saint Paul a condamnées. Les gentils, avant même le tems de Moyse, avoient coutume de se déchirer le corps, & de se frapper jusqu'au sang pour se rendre les dieux favorables. Ces insensés croyoient honorer la divinité en exerçant sur eux-mêmes les plus grandes cruautés. On sçait jusqu'à quel excès porterent cette barbarie les prêtres de Paul, les Egyptiens, les Arcadiens, les Lacédémoniens & les autres Grecs. Les premiers fideles imiterent ces peuples, & saint Paul crût devoir proscrire un usage que la raison seule auroit dû détruire. Il ne fut cependant point aboli. Les Chrétiens continuerent ces flagellations. On connoit l'hérésie des flagellans. Saint Antoine de Padoue institua une société de personnes qui alloient en procession le vendredi Saint dans les rues, & se frappoient à grands coups. Il y a encore en Italie, à Avignon, & dans plusieurs lieux de la Provence, un ordre de pénitens qui sont obligés par leur institut de se foueter en public ou en particulier. On peut espérer que l'esprit de philosophie & de raison, qui regne dans ce siécle, détruira

une coutume qui, loin d'être agréable à Dieu, fait injure à sa bonté & à sa sagesse, & deshonore l'humanité.

Il y a des auteurs qui pour découvrir l'origine du jeûne, (*ch. 8. du jeûne.*) sont remontés jusques à l'origine du monde, parce que Dieu défendit à Adam de manger des fruits de l'arbre de vie. Cette sainte pratique s'est établie en quelque sorte d'elle-même. Les hommes, affligés par quelque malheur, se sont livrés à la tristesse, & ont refusé de prendre de la nourriture. Ensuite ils ont regardé cette abstinence volontaire, comme un acte de religion. Ils ont crû qu'en affligeant leur corps, quand leur ame étoit affligée, ils pourroient émouvoir la pitié & la miséricorde de Dieu. Cette idée commune à tous les peuples leur a fait observer le jeûne. J. C. l'a sanctifié, & il a été adopté par son église.

On voit communément dans les ports de mer, des mariniers & d'autres personnes du bas peuple, qui portent des figures imprimées sur leurs bras. (*ch. 9. des marques ou signes imprimées sur la chair.* Cet usage vient des Egyptiens qui le transmirent aux Assyriens, aux Grecs

& aux autres nations. Hérodien dit que les habitans de la Bretagne gravoient sur toutes les parties de leurs corps des figures de différens animaux. Le pere Carmeli pouvoit encore observer que ces diverses figures de fleurs, d'insectes & d'animaux empreintes sur la peau, sont très-communes chez les sauvages de l'Amérique, & en certain lieu de l'Asie, d'où nos matelots ont pu en rapporter l'usage. Ces sortes de marques n'avoient pas la même signification chez tous les peuples. Dans un pays, elles servoient à distinguer les esclaves & les soldats; ailleurs elles étoient des signes de liberté & de noblesse. Souvent elles étoient ignominieuses & diffamantes. Deux moines eurent l'imprudence de donner des avis à l'empereur Théophile. Ce prince, choqué de cette hardiesse, leur fit imprimer sur le front une épigramme qui expliquoit la cause de cette punition.

Dieu défendit aux Juifs de suivre l'exemple prophane des Egyptiens, qui portoient ces stigmates en l'honneur des faux dieux qu'ils adoroient; mais voulant en même-tems se prêter à l'idée réçue parmi eux, il leur ordonna de suspendre à

leur bras & d'attacher à leur front des bandelettes, sur lesquelles étoient écrites certaines paroles de la loi, comme une marque de leur attachement au vrai Dieu. Ces signes sont appellés par les Hébreux *téphillim* ou *totaphal*, & *phylacteres* par les Grecs. Les sçavans ne sont point d'accord sur les tephillim. Plusieurs doutent qu'ils ayent été mis en usage par Moyse; ils croyent que les Rabbins *Hillel* & *Schemmaï* les inventerent, après la captivité de Babilone. Le pere Carmeli combat cette opinion, & nous avons rapporté son sentiment. Il s'arrête à discuter ce point de critique. Il dit aussi que si J. C. blâma les téphillim, ce ne fut qu'à cause de l'abus qu'en faisoient les Pharisiens, qui les montroient avec orgueil; & se glorifioient de leur prétendue piété, & non, parce qu'ils en étoient les inventeurs, ainsi que l'a prétendu S. Jerôme.

En Italie & dans bien d'autres pays, on paye des femmes pour accompagner les convois funébres. Elles sont enveloppées de crêpes noirs, & poussent des soupirs & des gémissemens auprès du cercueil. On les nomme *pleureuses*, à cause des pleurs qu'elles versent ou qu'elles feignent de

répandre. Le pere Carmeli cherche dans le dixiéme chapitre l'origine de cette coutume. Quoique la nature nous inspire d'elle-même de la douleur & de la tristesse à la mort de nos semblables, cependant les hommes ont varié dans les sentimens qu'ils ont témoignés dans ces occasions. Les Thraces donnoient des larmes à la naissance de leurs enfans, & marquoient de la joye lorsqu'ils cessoient de vivre. Les Troglodites, encore plus insensés, frappoient à grands coups les cadavres avant que de les ensevelir. Mais il est plus naturel d'arroser de nos pleurs les tombeaux de nos parens & de nos amis. Aussi dans tous les tems on a regreté la perte des citoyens. Les Hébreux connurent cette maxime. Ils portoient le deuil de leurs freres, & les accompagnoient à la sépulture en pleurant. Mais les traditions Rabbiniques (*a*) altererent cet usage innocent & si conforme à la nature. Ils croyent devoir honorer les morts par une fâcheuse tristesse. On paya des pleureuses & d'autres personnes qui

(*a*) Cela n'est pas exact; car Isaïe & Jeremie parlent de ces pleureuses qui étoient en usage avant les traditions rabbiniques.

sçavoient jouer des instrumens lugubres, pour suivre la biere du défunt. On obligeoit même ceux qu'on rencontroit de se joindre au cortége, & de mêler leurs larmes avec celles de la compagnie. Les Grecs & les Romains imiterent les Hébreux. Lucien témoigne que ces femmes, appellées par les Latins *Præficæ*, jouoient quelquefois la douleur, au point de s'arracher les cheveux, & de se déchirer les joues. Elles joignoient ordinairement à leurs lamentations simulées les louanges du mort. C'est ce qui a donné naissance aux oraisons funébres, (*a*) & même, dit l'auteur, aux panégyriques des Saints, qu'on renouvelle toutes les années. Il fait ici une digression sur les morts, *næniæ*, *nugæ*, *mortualia*, qui avoient la même signification. Dans les enterremens, on se servoit de la flute pour les jeunes garçons & les jeunes filles, & de la trompette pour ceux qui étoient avancés en âge. Mais ce dernier instrument ne fut employé que dans les tems postérieurs. *Religio jubet*, dit Lactance, *majoribus mortuis tuba*, *minoribus tibia caneretur*. C'est

(*a*) Cet usage étoit chez les Egyptiens, & Abraham fit aussi l'éloge funébre de Sara.

sans doute, dit notre auteur, à cause de cette distinction, que dans bien des endroits on ne sonne que les petites cloches pour les enfans, & les grosses pour les adultes. Les interprêtes d'Horace sur ces paroles, *qui conducti plorant*, &c. croyent qu'il y avoit aussi des pleureurs à gages.

CES plaintes & ces lamentations mendiées parurent ridicules même aux payens, & furent condamnées par plusieurs peres de l'église; mais, malgré tous leurs efforts, elles se sont perpétuées, & on en voit des exemples encore chez les Grecs & en Italie, & dans plusieurs pays protestans.

LORSQU'ON étoit arrivé au lieu de la sépulture, (*ch. 11. de l'usage de faire des repas sur les tombeaux*) on faisoit une fosse où l'on plaçoit le mort. Elle étoit couverte d'une grosse pierre; & cette pierre brute & sans ornement est l'origine de ces mausolées, superbes monumens de l'orgueil humain. Après avoir enterré le cadavre, on s'asséyoit autour du tombeau, on faisoit des sacrifices, & on mangeoit le reste des victimes. L'idolâtrie altéra la simplicité de ces premiers

repas. On crut qu'ils devoient être préparés pour les morts, & on se persuada qu'ils aimoient mieux les liquides que toute autre sorte de nourriture. On dressa des tables magnifiquement servies, afin que le défunt vint prendre part au festin avec les morts de sa compagnie. Les Egyptiens pousserent même plus loin leur extravagance. Ils gardoient dans leurs maisons les corps embaumés de leurs encêtres, & les mettoient à table avec eux. C'est ce qui a fait imaginer aux payens les dieux penates, les dieux lares, &c. c'est ce qui a autorisé la folle persuasion où l'on est que les morts apparoissent pour épouvanter les vivans. On prouve, par plusieurs passages de l'écriture & des auteurs profanes, que chez tous les peuples on faisoit des repas sur les tombeaux, & qu'on en faisoit aussi dans les maisons après l'enterrement. Delà est venu l'usage superstitieux, qui subsiste encore aujourd'hui dans bien des endroits, de porter des viandes sur les sépulcres des grands, comme s'ils en devoient sortir pour manger, & de faire des festins funebres dans les maisons.

APRE'S avoir rendu les derniers de-

voirs à un citoyen qu'on venoit de perdre, (*ch. 12. de l'usage de prendre, à la mort de quelqu'un, l'habit noir, & de l'usage des habits blancs,*) les parens continuoient à marquer leur douleur par les habits qu'ils portoient. Ils doivent naturellement choisir la couleur noire, parce qu'elle ressemble aux ténebres & aux ombres de la mort, & qu'elle ne présente à notre esprit que des images sombres & funestes. *Poichè la somiglianza che tiene tal colore con le ombre è con le tenebre, è subito cagione di tetro pensiero.* Une raison contraire sans doute a porté l'imagination indécise de l'homme à regarder le blanc comme un signe inaltérable d'allégresse & d'innocence. Ainsi on se servit communément du noir pour le deuil, rélativement à l'idée générale, que cette couleur est le simbole de la tristesse. Cet usage varia cependant quelque fois. On portoit, par exemple, le blanc, lorsque la mort d'une personne étoit glorieuse. Les Siracusains, pour honorer Timoléon, prirent des habits blancs en l'accompagnant au tombeau, changeant le deuil en joye, à cause de son action généreuse. Telle fut aussi la pompe funébre d'Aratus, selon

Plutarque. Nous avons conservé quelque chose de cette idée; les ministres de l'église, & les parens ne se servent point d'ornemens ni d'habits noirs pour un enfant mort après le baptême, ou avant l'âge de raison, parce que la mort ne doit point être un sujet de douleur, puisqu'elle lui procure la béatitude éternelle.

L'AUTEUR, en interpretant quelques passages, qui ont rapport à son sujet, approuve l'étymologie que M. Pluche a donnée du mot *linum*, qu'il tire de l'hébreu *lun*, (*pernoctare*,) à cause que les Egyptiens, après avoir achevé les travaux champêtres, se rassembloient la nuit pour filer & pour faire de la toile de lin. Peut-être, ajoûte le pere Carmeli, cela a-t-il donné lieu à l'usage, qui subsiste parmi les femmes de la campagne, d'appeller *filò* les assemblées qu'elles font les soirs pour filer, à moins, continue-t-il, que ce mot *filò* ne vienne du grec *philos*, (ami), pour exprimer une assemblée d'amies. Si M. le Febvre avoit connu cette singuliere étymologie, il en auroit sans doute enrichi son ingenieux badinage sur les *écraignes*. (a)

(a) Memoires de l'Académie de Troyes.

Le chap. 13. a pour objet *l'usage d'embaumer les corps.* Si l'on en croit les historiens, il y a eu des peuples qui jettoient les corps des morts à la voirie ; d'autres dans les eaux, pour y servir de nourriture aux poissons ; ailleurs on les suspendoit à des arbres ; & enfin les Troglodites leur attachoient la tête avec les pieds, & après les avoir frappés à grands coups, ils les ensevelissoient en donnant des marques de la joye la plus vive. Toutes ces pratiques choquent également la raison, & sont injurieuses à l'humanité. Aussi parmi les nations policées, on conserva toujours un respect religieux pour les morts, & on regarda l'honneur de la sépulture comme un devoir. Mais ceux qui avoient rendu de plus grands services à la patrie, ou qui avoient possedé de plus grandes dignités, méritoient aussi plus de distinction ; on célébra leurs funérailles avec une plus grande magnificence ; on employa même les aromates, les sels, les baumes, les parfums, pour les garantir plus long-tems de la corruption.

Les Egyptiens furent les premiers qui embaumerent les corps, à cause que les

fréquens débordemens du Nil accéléroient la putréfaction. Ils se servoient de drogues, plus ou moins précieuses, chacun selon son état & ses richesses. Ils plaçoient ensuite ces momies, ou mumies, dans des lieux élevés, pour les garantir de l'humidité de l'air & des inondations du Nil, ou dans des grottes construites de maniere que l'eau ne pouvoit y pénétrer. La superstition corrompit cet usage. Ils enfermerent dans la suite ces corps dans leurs maisons, & les regarderent comme des dieux tutelaires, capables de les défendre & de les protéger.

La coutume d'embaumer les corps est antérieure au tems de Moyse, comme il paroît par l'histoire de Joseph, qui conserva le corps de son pere Jacob. Les Grecs & les Romains connûrent aussi cette coutume, & lorsqu'ils cesserent d'ensevelir les morts, ils ne cesserent point de les embaumer avant de les brûler. Ce que l'auteur prouve par plusieurs témoignages. L'habitude où l'on étoit de se servir de parfums pour les morts fit naître aux vivans l'idée de les employer par sensualité. Le pere Carmeli désapprouve ce luxe déraisonnable dans les hommes ;

mais il fait grace au beau sexe, & consent que les femmes en usent, sur-tout dans le tems de leurs nôces. *Tempo*, dit-il, *per esse di for dimostransa della delicatezza maggiore.* C'est ainsi que se conduisit Ruth, pour plaire à Booz, & Judith pour se faire aimer d'Holopherne.

On doit avoir remarqué que l'auteur parle de plusieurs usages qui ne sont point connus en France, mais qu'on observe en Italie & dans quelques autres païs ; nous ignorions, par exemple, *celui de manger, & de distribuer des féves le jour des morts*, chap. 14. Pour en découvrir l'origine, le pere Carmeli croit devoir examiner auparavant ce que les anciens ont pensé de ce légume. On sçait que Pythagore défendit à ses disciples d'en manger ; & tous les auteurs se sont épuisés à rechercher la cause de cette loi. Les uns ont dit, que les féves assoupissoient les sens, & empêchoient l'action de l'ame ; d'autres, qu'elles excitoient dans nous des passions tumultueuses ; d'autres, qu'elles servoient à l'oligarchie, puisqu'on les employoit à Athenes pour l'élection des magistrats ; d'autres, qu'elles contenoient les ames des morts ; d'autres,

qu'avant d'être formées, leurs fleurs portoient des caracteres lugubres ; d'autres, qu'elles étoient infléxibles, & ressembloient aux portes de l'enfer ; qu'on s'en servoit dans les sacrifices, &c. L'honnêteté ne permet pas d'ajouter ici leurs autres explications encore plus extraordinaires, & tout aussi raisonnables que les précédentes de cette bizarre défense. Peut-être Pythagore voulut-il qu'on en ignorât le véritable motif, & qu'on le regardât comme un mistere. On connoit l'histoire de cette femme pythagoricienne, qui, pour ne pas révéler ce sécret, se coupa la langue avec les dents, & la cracha au visage de Denys le Tyran.

Quoiqu'il en soit, la féve étoit impure chez les anciens, & on la prenoit pour le simbole de la mort. C'est ce qui la fit employer dans les céremonies funébres, & aux funérailles. Les idolâtres croyoient que ce monde étoit rempli de démons ; (*Lemures*) les uns bons, (*Lares*) les autres mauvais (*Larvæ*, *Spectra.*) On étoit persuadé de l'apparition de ces derniers, & on n'est pas encore bien revenu de cette opinion. On disoit que les morts apparoissoient aux vivans, lorsqu'ils

étoient, dit le pere Carmeli, inquiétés, tourmentés, incommodés par les malins démons. Ce fut pour appaiser ces mauvais génies, qu'on jettoit sur les tombeaux des féves, comme étant le simbole de la mort, & propres à adoucir leur mauvaise humeur. Ces erreurs donnerent naissance à la *Négromancie*, que l'avidité du gain fit embrasser à plusieurs imposteurs. Ils mettoient à profit l'ignorante crédulité du peuple, & s'attribuoient le pouvoir d'évoquer les ames, de les interroger, & d'en apprendre l'avenir. Au reste, on peut voir dans Ovide (*Fast.*) la maniere dont on écartoit les *lemures*, & les malins esprits, en leur offrant des féves. Voilà d'où est venu l'usage d'en manger & d'en distribuer le jour de la commémoration des morts; *nel giorno dè morti, senza saperne la vecchia superstizione.*

L'AUTEUR termine ici son premier volume : nous rendrons compte du second dans le Journal suivant, & nous hasarderons de porter un jugement sur ce sçavant & curieux ouvrage.

NOUVEAU SISTEME DE PHILOSOPHIE.

Ce Sistême est intitulé : *Principes d'action dans la matiere, par lesquels la gravitation des Corps, & le mouvement des Planetes sont expliqués ; par R.* Cadwallader-Colden, *Ecuyer.*

COMME on a employé dans ce livre la méthode d'analyse, il seroit aussi ridicule d'en prétendre donner un extrait, que de vouloir démontrer par extrait une proposition d'*Euclide*. Car dans cette maniere de raisonner, une phrase devient inintelligible, à moins qu'on n'entende la précédente. Nous ne donnerons donc ici qu'une idée des principes qui servent de base à ce sistême, telle que l'auteur l'a donnée dans sa préface.

CES principes sont : 1°. Que toutes les

idées simples, que nous avons des choses extérieures, viennent de l'action de ces choses sur nos sens : c'est pourquoi les propriétés & qualités des choses ne sont que leurs actions diverses ou modes d'agir, soit simples ou compliqués ; la connoissance des choses n'est autre que la perception de ces actions, de leurs différens dégrés, & des rapports de ces différences.

2°. Que chaque être ou chose simple n'a qu'une seule action ou maniere d'agir, qui lui soit essentielle, sans laquelle nous ne pouvons concevoir cette chose.

3°. Qu'il y a deux différens modes essentiels d'actions dans les êtres matériels, & que peut-être ces deux modes sont-ils les seuls, dont ces êtres soient susceptibles. Le premier est une puissance, qui donne à la chose, dans laquelle l'action subsiste, le pouvoir de résister à tout changement de son état actuel : l'autre est une puissance opposée, qui fait que cette même chose change continuellement son état actuel par le mouvement, & imprime du mouvement à tout ce qui en est susceptible, & qui se trouve renfermé dans la sphére de son activité.

C'EST une proposition incontestable, qu'une chose ne peut agir où elle n'est pas : c'est pourquoi, si quelque chose exerce une action à une certaine distance, cette action doit être communiquée à cette distance, par quelque *medium*, du lieu de la chose agissante au lieu où l'action est communiquée. L'action mutuelle apparente des corps, à une distance l'un de l'autre, montre la nécessité de l'éxistence d'un tel *medium*. C'est ce *medium* qui forme une troisiéme espéce de matiere, essentiellement différente des deux autres, parce qu'elle reçoit égallement l'action ou maniere d'agir de la puissance mouvante & de la puissance résistante ; & qu'elle réagit activement, avec le même dégré de force qu'elle a reçu. L'attraction mutuelle apparente des corps à une certaine distance l'un de l'autre ; la gravitation & les différens phénomenes qui en résultent, sont expliqués par la nature de ce *medium*, qu'on appelle ordinairement *ether*, ou par les conséquences nécessaires de son ébranlement & de sa réaction, dans ces modes contraires d'action.

IL faut que chaque chose, à laquelle

l'action eſt eſſentielle, exerce cette action également ſelon toute direction; car il eſt impoſſible de rien concevoir dans la choſe même qui puiſſe l'empêcher d'agir dans une direction plus que dans une autre. Ainſi la direction du mouvement, dans la puiſſance mouvante vers un point plus que vers un autre, doit ſe faire par quelque obſtacle externe, dont la réſiſtance dans cette direction particuliere ſoit moindre que dans aucune autre.

On produit pluſieurs argumens dans cet eſſai, pour démontrer que la lumiere eſt la ſubſtance, à qui la puiſſance de mouvoir eſt eſſentielle: & l'auteur prétend faire voir comment le mouvement des planétes & des cometes vient de la lumiere. Enſuite il ajoute que nous ne pouvons pas concevoir de la lumiere ſans mouvement; & que, par exemple, ſi l'on ſuppoſe la lumiere compoſée de petits corps globulaires en repos, cette ſuppoſitien ne donne aucune notion de la lumiere ou des couleurs, & ne produit aucune idée reſſemblante aux idées excitées dans notre eſprit par l'action de la lumiere.

Quand un raiſonnement, qu'on lit au commencement du troiſiéme chapitre,

ſeroit auſſi concluant que le prétend notre auteur, on doit s'attendre que la ſeule autorité, que le chevalier Newton s'eſt juſtement acquiſe, ſeroit un préjugé long tems inſurmontable contre cet argument. M. Cadwallader ſoutient, que ſi une planéte perdoit de ſon mouvement par la gravitation dans ſon cours du périhélie à l'aphelie, & que ſa velocité augmentât, par la même cauſe dans ſon cours de l'aphelie au périhélie: il prétend, dis-je, que ſi l'augmentation de la velocité provenoit uniquement de la gravitation, la planéte, par cette augmentation de viteſſe, quelque grande qu'elle fût, ne pourroit recevoir aucune direction qui l'éloignât du Soleil. Car, puiſque la direction du mouvement, par lequel la viteſſe de la planéte eſt augmentée, eſt vers le ſoleil; plus cette viteſſe eſt grande, & plus faudroit-il que la force contraire augmentât, pour détourner la planéte de cette direction; ce qui ne pouvant être, à ce que prétend notre auteur, il faut néceſſairement que la viteſſe du mouvement de la planéte, & la force qui la dirige vers le ſoleil augmente continuellement, au lieu de diminuer ou de la détourner du ſoleil. Mais ſi le

mouvement de la planéte eſt cauſé par l'émiſſion de la lumiere qui part du ſoleil, alors la direction du mouvement de la planéte doit changer, tant dans l'aphélie, que dans le périhélie: & l'auteur montre que par les deux actions contraires, ſçavoir, de la lumiere qui part du ſoleil, & de l'attraction apparente vers le ſoleil, il faut qu'il y ait une certaine diſtance du ſoleil, à laquelle ces deux actions oppoſées ſont d'égale force: diſtance à laquelle, ſi la planéte n'étoit pas douée de la puiſſance de réſiſter à l'action extérieure, & de continuer l'action reçu, elle tourneroit toujours en un cercle autour du ſoleil. Mais comme la planéte, par ſa puiſſance réſiſtante, continue le mouvement qu'elle a reçu, elle acquiert par ce moyen une ſorte de mouvement projectile & oſcillatoire, qui la fait éloigner du ſoleil, & s'en approcher alternativement. Le centre de ce mouvement eſt dans le cercle du moyen mouvement de la planéte; & on le ſuppoſe ſe mouvoir dans ce cercle, de maniere à être toujours dans la ligne droite qui lie les centres du ſoleil & de la planéte. On peut concevoir une idée de ce mouvement projectile & oſcillatoire de la pla-

néte, en ſuppoſant une boule jettée perpendiculairement à l'horiſon, & tombant dans un trou fait au centre de la terre: cette boule, par la force de la gravitation, & par la viteſſe qu'elle acquiert, paſſera tout au travers de la terre, & remontera ſur la ſurface oppoſée, à une diſtance du centre, égale à celle dont elle eſt partie, continuant ainſi perpétuellement ce mouvement oſcillatoire. La principale différence, dans la perception de ces deux mouvemens de la planéte & de la boule, conſiſte en ce que dans le mouvement de la boule, le centre d'oſcillation eſt ſuppoſé en repos; & dans le mouvement de la planéte, ce centre avance toujours ſur la circonférence d'un cercle, dont le ſoleil eſt le centre.

L'auteur montre enſuite, comment une planéte acquiert ce mouvement projectile; que ce mouvement ajouté au mouvement centripete, par gravitation, eſt préciſément égal au mouvement centrifuge par l'action de la lumiere, dans le périhélie. C'eſt pourquoi la planéte ne peut pas approcher plus près du ſoleil; & en ce point, le mouvement de cette planéte, dans ſon orbite, eſt perpendicu-

laire à la ligne qui lie les centres du ſoleil & de la planéte.

De cette maniere, la force centrifuge, par l'émiſſion de la lumiere qui part du ſoleil, ajoutée à la force projectile, eſt préciſément égale à la force centripete dans l'aphélie. C'eſt pourquoi la planéte ne peut pas s'éloigner davantage du ſoleil ; & le mouvement de la planéte dans ſon orbite eſt encore une fois, en ce point, perpendiculaire à la ligne qui lie les centres du ſoleil & de la planéte. Par la même raiſon, que le mouvement projectile de la boule, ci-devant ſuppoſée, eſt plus rapide à meſure que cette boule approche du centre de la terre ; la viteſſe du mouvement projectile de la planéte ſera plus grande, à meſure que la planéte approchera du cercle de ſon moyen mouvement.

C'eſt alors que la direction de la planéte, dans ſon orbite, ſera l'angle le plus aigu ou le plus obtus, avec la ligne qui lie les centres du ſoleil & de la planéte, & que la planéte s'éloignera avec plus grande vélocité de ſon mouvement circulaire. Ainſi, quoiqu'il ſoit certain que les forces centripetes & centrifuges,

ſeroient égales à la diſtance moyenne de la planéte, ſi la planéte n'étoit point douée de la puiſſance de continuer l'action qu'elle a reçue, on voit qu'au moyen de cette puiſſance, la force projectile ajoutée à la force centrifuge quand la planéte s'éloigne du ſoleil, & ajoutée à la force centripete quand elle s'en approche, conſtitue la plus grande différence entre les actions centripetes & centrifuges, à la moyenne diſtance de la planéte, qui s'éloigne ou s'approche du ſoleil.



L'ANGLOIS A PARIS.

Comédie en Proſe & en deux Actes, repréſentée à Londres au Théâtre de Covent-Garden en 1753.

PAR M. FOOTE.

IL y a longtems que ce ſujet ſembloit inviter les auteurs dramatiques de la grande Bretagne à donner le pendant de notre *François à Londres*. Une Dame Angloiſe avoit déja tenté ce projet en François *.

Sa piéce, encore manuſcrite, eſt pleine de traits forts & vrais, quelque fois durs & trop chargés. Son pinceau, qui n'a point flaté ſa propre nation, a peint avec des couleurs riantes la légéreté, la frivolité de la nôtre. Les airs, le ton, la pré-

* Miladi W. Mont... plus célebre dans ſa patrie que connue dans les pays étrangers qu'elle a parcourus, & où elle vit encore dans une obſcurité philoſophique.

tention, le perſiflage, enfin tout ce qui compoſe la *ſuperficie Françoiſe*, eſt heureuſement ſaiſi, & agréab ement rendu. Mais le fond d s mœurs & des ſentimens n'y eſt pas traité avec la même délicateſſe : il y a de la charge & un tour Anglois dans les caracteres. On auroit vû, par exemple, une partie de jeu ſur la ſcêne, dans laquelle ſon *Lord* étoit dupé par deux ou trois *Marquis*. Ce tableau n'étoit pas le plus indécent de la piéce : Une avanturiere Ecoſſoiſe, qui jouoit la veuve de qualité, en préſentoit encore de moins édifians aux yeux des ſpectateurs.

Si M. Foote n'a pas été beaucoup plus indulgent pour ſes compatriotes, il a moins maltraité les nôtres. Son plan ne lui a pas fourni les occaſions de nous avilir, en introduiſant des François odieux ou ridicules. Quoique la ſcêne ſoit en France, tous ſes perſonnages ſont Anglois ; & ſa comédie eſt plutôt la ſatire des mœurs de Londres, que des travers de Paris.

La dédicace de cette piéce eſt ſinguliere ; elle s'adreſſe au Libraire : » Comme je n'ai, dit M. Foote, nulle obli-

» gation à aucun grand seigneur, ni à » aucune grande dame de ce pays-ci, » & que je desire d'ailleurs que mes écrits » n'ayent jamais besoin de leur protec- » tion, je ne connois personne dons les » bons offices me soient aussi nécessaires » que ceux de mon Libraire; c'est pour- » quoi, M. Vaillant, je vous remercie de » la netteté de l'impression, de la beau- » té des caracteres, & de la bonté du pa- » pier, dont vous avez décoré l'ouvrage » de votre très-humble serviteur *Samuel* » *Foote*. »

Le prologue, qui suit la dédicace, est en vers; l'idée en est bisarre; c'est une dispute trop vive entre un acteur & sa femme, dont ils veulent faire juge le parterre. Il s'agit de sçavoir en quoi consiste la différence de l'homme à la brute. L'actrice soutient que c'est dans le *rire*. Son mari prétend au contraire que c'est dans l'action de *sifler*. » J'en appelle, dit-il, » aux critiques; n'est-ce pas pour eux le » bonheur suprême; & qu'est-ce, à leur » gout, que le plaisir de rire auprès de » celui de sifler? Eh bien, répond l'ac- » trice, qu'est-ce que cela prouve? Si » vos comédies ont été siflées, n'a-t-on

» pas ri de tout son cœur à vos tragé- » dies? » Mais voici, selon elle, la raison décisive en faveur du rire; l'homme seul possede cette faculté exclusivement aux bêtes, au lieu que celle de sifler lui est commune *avec les serpens & avec les oyes*. » N'avez-vous pas honte, s'écrie » l'actrice, ô critiques! de ressembler à » ces vils animaux? Oh! point du tout, lui replique le comédien apologiste des sifflets; » c'est au contraire une pratique » très-utile ici, de réprimer ainsi les » abus des mauvais poëtes & des maus- » sades acteurs. Si cependant, Messieurs, » vous voulez prendre mon avis, n'allez » pas siffler comme des oiseaux, hors de » propos, & sans sçavoir pourquoi; imi- » tez le serpent: soyez, comme lui, pru- » dens & subtils; mais, s'il se peut, » exempts de son venin. Qu'en dites- » vous, Messieurs? N'est-ce pas votre » jugement? Attendons, attendons plu- » tôt, interrompt la comédienne, que » notre piéce soit jouée. Son sort décide- » ra la question; & j'espere que ce sera » en ma faveur. » Voici donc cette piéce.

Les principaux personnages sont,

M. *Subtle*, intriguant de profession,

qui se charge de diriger les empletes & la dépense des jeunes Anglois, qui lui sont adressés.

Mistriss *Subtle*, sa femme, du même métier, née de plus avec des dispositions aussi commodes qu'intéressées.

Lucinde, jeune demoiselle, sage & vertueuse, tombée par des malheurs domestiques sous la tutelle de M. & Madame Subtle.

Buck, jeune gentilhomme Anglois, étourdi, débauché & mal élevé, logé chez Subtle, & recommandé à ses soins.

Classic, compagnon de voyage du jeune Buck, chargé par son pere de veiller sur sa conduite.

Buck le pere.

Un valet, un maitre de langue qui joue le marquis François, maitre à chanter, à danser, tailleur, perruquier, &c.



ACTE I.

Subtle & Classic ouvrent la scêne, ils entrent en continuant une conversation qui paroît animée.

SUBTLE.

Fort bien, fort bien, cela se peut; mais je vous dis, moi, qu'un François...

CLASSIC.

.... est un fat. C'est la maladie nationale: & jusqu'à ses plus belles qualités que vous nous vantez tant, il n'y en a pas une qui ne doive son origine à quelque défaut. Son gout est bagatelle, sa gayeté grimace, sa politesse orgueil....

SUBTLE.

Eh! que diable venez-vous donc chercher à Paris?

CLASSIC.

C'eſt un tribut que je paye à l'amitié. Ce n'eſt pas pourtant que je ne regarde un court ſéjour ici comme très-néceſſaire, pour achever l'éducation d'un Anglois galant homme.

SUBTLE.

A quoi bon, ſelon vos principes?

CLASSIC.

A lui inſpirer un ſentiment plus vif de ſon bonheur domeſtique, un juſte vénération pour ſes libertés nationalles, du mépris pour l'adulation, de l'eſtime enfin pour le commerce généreux & ſincere de ſes compatriotes.

Subtle, au lieu de pouſſer plus loin une diſpute infructueuſe, fait tomber la converſation ſur des détails œconomiques, qui lui donnent lieu de faire valoir ſa probité & ſon intelligence. Il déclame contre la chereté & les complimens des marchands de Paris, qui font, dit il, payer *un écu chaque révérence;* & il l'avertit de ne

rien acheter que ſur ſa recommandation ou celle de ſa femme. *Roger*, valet de Buck, vient les interrompre; on lui demande des nouvelles de ſon maitre: il répond que M. Buck s'eſt retiré à ſix heures du matin, tout meurtri de coups, après avoir fait la débauche avec deux de ſes camarades de plaiſir, arrivés de Londres le jour même. » Je crois, ajoute-t-il, » que dans la ſemaine nous aurons ici » toute la bande. Ils ont été enſemble au » au ſpectacle, où il leur eſt arrivé une » terrible affaire. On les auroit apparem» ment envoyés à Bridwell *, ſans *un » gros Monſieur avec un cordon bleu*, qui » les a fait remettre en liberté ». Claſſic, allarmé de cettte nouvelle, craint que ſon pupille ne retombe plus que jamais dans les excès, dont on avoit eſperé de le corriger en le faiſant paſſer en France. Il entre chez Buck. Subtle reſte, & s'entretient avec ſa femme du complot qu'ils ont fait, pour ſéduire & piller leur hôte par le moyen de Lucinde, & pour ſe débarraſſer en même-tems de la jeune orpheline, & retenir impunément ſon patrimoine. » Je ne crains, dit Madame

* Maiſon de correction à Londres.

» Subtle, que les idées d'honneur qu'elle » a fourrées dans ſa tête, ſa décence, » ſa modeſtie.... Je m'étonne où diable » elle a pû prendre tout cela. Ce n'eſt » aſſurément pas dans ma maiſon. » Madame Subtle ſort; Buck paroît; il ſalue M. Subtle d'un compliment aſſez bou» fon, & lui demande cavalierement des nouvelles *de la petite Lucinde.* » Qu'eſtce ceci, lui dit Subtle? Votre viſage me » paroît un peu en deshabillé. Ce n'eſt » rien, répond Buck, une petite eſcar» mouche.... que j'ai eu à ſoutenir con» tre une troupe de poltrons.... mais » voilà des guinées .... je parie faire » moi ſeul le coup de poing contre cinq, » & les roſſer pour leur argent. »

SUBTLE.

Comment donc cela eſt-il arrivé? Les François ſont ſi polis avec les étrangers.

BUCK.

Belle civilité de tomber ſept ou huit ſur trois. Que dis-je, ſept ou huit? A la fin nous avons eu ſur le corps *toute la maiſon.*

SUBTLE.

Mais qu'aviés-vous donc fait?

BUCK.

Oh, rien du tout!.... il faloit voir voler la poudre autour de moi, & les *Monſieurs* vuider le plancher en diligence....

Il entre delà dans le récit burleſque d'une avanture qu'il a eu à la comédie, occaſionnée par une poliſſonnerie faite ſur le théâtre, de ſa querelle avec un homme qui l'a appellé *bête*, & dont pluſieurs autres ont pris le parti, des ſoufflets & des coups de poings qu'il a diſtribués, & qui, dit-il, ont du les faire ſouvenir qu'il y avoit encore de la race du vieux Marlbourough, enfin de ceux qu'il a reçûs & qui lui ont fait perdre connoiſſance, de ſorte qu'il ne ſçait luimême comment on l'a tiré d'affaire. Il demande où eſt Lucinde & veut entrer chez elle. On lui répond que c'eſt l'uſage à Paris de faire un peu plus de cérémonie, & qu'on a raſſemblé exprès dans l'antichambre des gens qui ſauront

l'équiper, pour la converſation des Dames. On les introduit, & en les voyant il s'écrie, » quoi tout ce monde-là ! encore » des *Monſieurs*! On a beau lui dire qu'ils ſont tous Anglois ; cela ne le détermine point à ſe laiſſer habiller ni coeffer à la Françoiſe.» Tenez, dit-il, à M. Subtle, » pour vous, votre femme & Lucinde, » vous me plaiſez aſſez ; mais pour tout » le reſte, je me donne au diable ſi, » depuis Douvre, j'ai rien vû qui vaille. » Les hommes ſont de petits fats, mi- » naudans, chantans, danſans, grima- » çans ; les femmes un tas de poupées » peintes ; la chaire déteſtable : & pour » la langue, l'apprenne qui voudra, j'y » renonce ; & je ne veux pas davantage » de toutes ces friperies. » Il veut renvoyer les ouvriers ; mais il rappelle le perruquier, pour lui faire des plaiſanteries ſur ſa maigreur. » Eſt-il poſſible que » ce drôle là ſoit un Anglois ? Il a bien la » mine de n'avoir pas mangé en vingt » ans un aloyau ni un *pudding* : je veux » être pendu, ſi le maraud n'a vécu de » grenouilles, depuis qu'il eſt paſſé en » France. Allez tous au diable avec vos » guenilles. » Claſſic lui repréſente que la déférence pour les coutumes d'un pays

où l'on vit, lorſquelle n'a rien de contraire à la religion ou à la décence, eſt une obligation qu'on ſe doit à ſoi même. » D'ailleurs, ajoute M. Subtle, Lucinde » compte que vous l'accompagnerez aux » ſpectacles & aux promenades : & dans » l'équipage où vous êtes, vous courriez » riſque d'être inſulté par la populace. » Inſulté ? répond Buck : vraiment je » voudrois bien le voir . . . non, non ! ils » n'ont pas ici aſſez de courage pour ce- » la . . . . mais puiſque ces drôles ci ſont » Anglois, & que c'eſt la mode, je veux » bien eſſayer de toutes ces ſotiſes. » Le premier qui ſe préſente eſt M. *Dauphiné* tailleur. » J'ai, lui dit-il, l'honneur de » travailler pour tous les *beaux eſprits* de » la cour. Une legere altération dans la » coupe du coin de la manche de M. le » comte de . . . . avoit commencé de me » mettre à la mode. L'addition d'un » neuviéme pli aux baſque de l'habit de » M. le Maréchal de . . . . fut applaudie » par Madame la Ducheſſe de . . . . . & » acheva d'établir la réputation de votre » ſerviteur. » M. Subtle en prend occaſion de dire à Buck qu'il ne ſera pas impoſſible de lui procurer la connoiſſance de cette Ducheſſe.

BUCK.

N'eſt-elle point papiſte ?

SUBTLE.

Sans doute.

BUCK.

En ce cas je n'ai rien à lui dire.

SUBTLE.

Fi donc ! eh! qui eſt-ce qui s'embaraſſe de la religion d'une jolie femme ? d'ailleurs c'eſt celle du pays.

BUCK.

C'eſt préciſément pour quoi je ne me ſoucie guere d'y reſter.

Le caractere de notre jeune Anglois n'eſt pas dans tout le reſte aſſez ſévere, pour être un modele de vertu ; & il n'eſt pas indifferent que M. Foote lui ait donné pour ſa religion un zele ſi ſingulier & ſi plaiſant. Toutes les contradictions du

monde s'allient & s'arrangent dans de certaines bêtes. Notre héros eſt épris des attraits de Lucinde : elle eſt Angloiſe & proteſtante. Voila, pour un homme comme M. Buck, un argument terrible contre la France & le *papiſme* !

Apre's le tailleur vient le perruquier, qui fait faire à Buck une eſpece d'exercice, en changeant pluſieurs fois ſa poſition & ſon attitude, pour mieux ſaiſir *le tour du viſage* : tout cela donne lieu à d'aſſez mauvaiſes plaiſanteries. Enfin lorſqu'il eſt ajuſté, on lui fait compliment ſur ſa parure & ſur le bon air qu'elle lui donne. Il n'en eſt point flaté, jure qu'il ſe trouve cruellement mal à ſon aiſe. » Ecoutez, M. Subtle, » je vous avertis que je prétend » me débarraſſer de tous cet attirail, quand » je chaſſerai avec le Roi . . . . . . je ne » veux monter que *Jemmy* . . . . . oh ! je » leur ferai voir la difference . . . . . hayes, » barrieres, paliſſades, ... zeſte, nous » ſautons tout cela . . . . . croyez - vous » qu'ils nous ſuivent ? » non, vrayement, répond Subtle, cela eſt impoſſible. Pour ſe débarraſſer de Buck, qui veut lui conter les proueſſes de ſes chiens & de ſes chevaux, il le fait entrer chez Lucinde,

& reste seul avec les ouvriers, dont il exige trente-cinq pour cent pour son droit de courtage. Il sort : Buck accompagne les dames aux Thuilleries. Classic demeure : il appelle Roger, pour lui dire en secret que son vieux maitre arrive à Paris, le soir même. Il le charge d'une lettre pour lui, avec ordre d'aller l'attendre à la porte *de Picardie*. L'acte finit par un monologue, où Classic déplore l'extravagance de son pupile, & les dangers auxquels la jeunesse est exposée dans une ville comme Paris. Il déclame contre la coutume de ces voyages prématurés, & il termine son sermon par cette tirade.

» O, combien étoit differente la sage » conduite de nos ancêtres ! * Loin de » venir troquer, contre des airs effeminés, la franchise & l'honneur, apanages d'un cœur *Breton* ; s'ils daignoient quelque fois visiter la superbe » France, c'étoit les armes à la main. » L'éclat d'une vaine parade n'attiroit » point leurs regards avides. La fatuité, » la flaterie n'avoient point de charmes » pour eux. Paris ne leur fut pas tout-à-fait inconnu : on vit, plus d'une fois,

* Ce qui suit est en vers.

» leurs drapeaux floter à l'entour : & un » Plantagenete couronné dans ses murs » offrit à leurs yeux un spectacle digne » de leur curiosité. D'autres objets y attirent la race moderne. Des femmes » sans honneur, des colifichets, des » étoffes ; de la frisure & du galon ; un » air pimpant & un visage faux. Sortez » d'erreur, Anglois ! revenez à vous-mêmes, rejettez la domination Françoise : & ce que les armes de cette nation » n'ont jamais pû gagner sur vous, ne » souffrez point qu'elle l'obtienne par ses » artifices.

VOUS voyez, par cette déclamation déplacée, que les Anglois sçavent le secret de parler tout aussi mal de leurs voisins, que nos faiseurs de pieces le font quelquefois en France des étrangers. Tous ces prétendus traits sont aussi indécens qu'insipides, & ne servent qu'à exciter l'indignation des honnêtes gens. Juger les nations, peser leurs avantages réciproques, peindre avec force & vérité leurs caracteres, leurs mœurs, leurs goûts & leurs vices, ce n'est assurément pas l'ouvrage de nos gens à petites piéces.

ACTE II.

ROGER vient annoncer à Classic l'arrivée de M. Buck le pere, qui attend dans un caffé voisin : il reçoit l'ordre d'aller le chercher, & de l'introduire secretement. Pendant que Classic va tout préparer pour l'apparition du bon homme, Subtle & sa femme se félicitent du progrès que l'amour fait déja dans le cœur de son fils. Mad^e. Subtle s'applaudit de son talent, pour former une *femelle*. » Ah, s'écrie-t-elle, comme Lucinde a » bien joué son rôle ! comme elle a été » tout ensemble tendre & modeste, libre & réservée ! oh, pour le coup elle » le tient ! » Dans le dessein de l'enflamer davantage, ils se proposent de lui donner un essai des talens de Lucinde, pour la dance & pour la musique : » J'ai » de plus un coup de partie, dit Mad^e. » Subtle : c'est un rival tout prêt ; un maître de langue, que j'ai fait habiller » pour jouer le Marquis. » Buck entre sur ces entrefaites : ils feignent de ne pas s'en appercevoir, & continuent leur

conversation en faisant son éloge. » Le » moyen, reprend M. Subtle, de résister à tant de belles qualités ? Faut-il s'étonner que notre orpheline n'ait pû en » défendre son cœur..... Buck les interrompt & demande à parler en particulier à Mad^e. Subtle. » Je me retire » donc, lui dit le mari : vous voyez, je » vous laisse seul avec ma femme. Vous » le pouvez en sureté, lui répond Buck » avec franchise ; j'ai couché en joue un » autre gibier. » M. Buck n'est pas plus difficile dans le choix de ses expressions. Il paroît cependant timide dans le tête-à-tête : ses premiers discours sont obscurs & embarrassés. Mad^e. Subtle fait semblant de ne pas l'entendre : mais dès qu'il nomme Lucinde, elle entre dans des fureurs héroïques, & déroute si fort le pauvre amoureux, qu'il ne sçait plus où il en est. Parvenu enfin, avec beaucoup de peine, à se faire écouter, il lui déclare que ses vûes sont très légitimes, & qu'il est tout prêt d'épouser Lucinde. Mad^e. Subtle feint alors de se calmer un peu ; mais, dit-elle, la chose trouveroit trop d'obstacles.... le défaut de consentement de votre pere...... les loix du pays........

BUCK.

Quelles loix ?

MAD. SUBTLE.

Tout mariage clandestin est nul dans ce pays-ci.

BUCK.

Peste soit du pays ! A Londres on ne fait pas tant de cérémonies. Un laquais peut aller à *Mayfaer*, * & dans cinq minutes revenir lié à une Comtesse : mais ici il n'y a point de liberté.

MAD. SUBTLE.

Il est bien arrivé que certains couples inconsidérés ont pris la poste en pareil cas pour des pays protestans..... mais j'espere que ma pupile aura plus de prudence.......

* Quartier d'un fauxbourg de Londres, où se tient au mois de Mai une foire, à laquelle on se donne des rendés-vous, & qui fait éclore beaucoup d'avantures.

BUCK.

Fort bien, fort bien, laissez-moi faire.......

Lucinde, avec qui on avoit concerté la scêne du Marquis & qui s'étoit prêtée, quoi qu'avec peine, à jouer ce rôle, entre suivi de son maitre à chanter. Elle affecte de la gayeté & de l'étourderie, & lui demande des nouvelles, en lui faisant rapidement plusieurs questions l'une sur l'autre.... Que fait-on à Versailles ? que dit-on du duc de Foix ? est-ce Rameau qui fait le prochain opéra ? le musicien fait l'agréable, & lui débite des fadeurs sur les conquêtes illustres & brillantes qu'elle fait, dit-il, tous les jours. » Vous » êtes un flateur, lui répond Lucinde. » Cela n'est pas possible. *Une beauté Septentrionale jette des rayons trop foibles,* » *pour fondre les glaces du cœur d'un courtisan François*......... mais je m'en » console aisément........ si j'inspirois » assez de feux, pour *échauffer un sein Breton*, regnez, regnez, beautés Françoises ; je ne vous envierois point vos conquêtes ?

Buck, caché dans un coin avec Made. Subtle, prend ces discours pour lui & contient à peine sa joye. Made. Subtle le fait taire pour écouter Lucinde qui prend sa leçon de musique. Lucinde chante l'air du *rossignol*, dont une actrice enchanteresse a fait à Paris plus d'une fois les délices du public.

Par un matin Lizette se leva,

Et dans un bois seulette s'en alla, &c. &c.

Le maître à danser paroît à son tour : on vient annoncer le Marquis ; Made. Subtle dit à Buck que c'est un amant de Lucinde, un seigneur François très-riche & fort à la mode. » Ne vous embarassez pas, répond-t-il, avec vivacité : » j'aurai bientôt fait son affaire. » Le Marquis débute d'un ton familier. Il appelle Lucinde, *ma princesse, ma chere adorable*, & lui propose de danser un menuet. Le jeune Anglois sort brusquement de sa cachette & s'empare de Lucinde ; le marquis feint de se fâcher & demande si c'est un parent. » Non, ré» pond Buck avec fierté, je suis son » amant. Oh, oh, réplique le Marquis, » un rival ! & dangereux encore ! fort

» bien, Monsieur...... j'entens..... » vous prétendez donner des loix à Ma» demoiselle : & vous êtes résolu, pour » lui marquer la grande & singuliere » affection que vous lui portez, d'assom» mer tout mortel qui n'aura pas le mal» heur de lui déplaire. *A la mode d'An*» *gleterre*, hey ! n'est-ce pas Monsieur » *Rosbeef?* ,, Buck furieux l'appelle à son tour Monsieur *Fricassy*, & il est prêt d'en venir aux mains, lorsque Lucinde leur propose *une trêve*, pour dire chacun ses raisons, & produire ses prétentions en faveur de sa patrie. ,, Com,, mencez, vous, Marquis, pour l'honneur ,, de la France. Exposez-moi les avan,, tages que je puis trouver à vous épou,, ser. ,,

LE MARQUIS.

En faisant abstraction de ceux qui, je crois, sont assez visibles, voici les seuls que je mettrai en ligne de compte. Résider pour toujours dans ce paradis des plaisirs ; être l'objet de l'adoration universelle ; aller où vous voulez ; dire ce qu'il vous plaît ; faire tout ce qui vous amuse ; créer des modes à votre fantai-

ſie ; haïr votre mari & le lui laiſſer voir ; bien traiter votre amant & ne vous en point cacher vis-à-vis du public ; contracter des dettes, & les faire payer à un pauvre diable d'époux ... Eh bien, Mademoiſelle, ſont-ce là des plaiſirs ?

LUCINDE.

BRAVO, Marquis : tout cela eſt aſſez engageant pour une femme d'eſprit ; mais ne nous hâtons pas de décider, il faut entendre les deux parties. Qu'avez-vous, M. Buck, à alleguer en faveur de l'Angleterre ?

BUCK.

QUOI, Madame ? les mêmes privileges, dont-on vient de vous faire un étalage, & un de plus que le Marquis a oublié. C'eſt le droit inconteſtable qu'ont nos femmes, de tricher au jeu impunément.

LE MARQUIS.

PARDONNEZ-moi, Monſieur : nos Dames l'ont également ; mais ce privilége eſt ſi connu & ſi univerſel, que je

n'ai pas voulu le mettre en ligne de compte.

BUCK.

VOUS ne voulez céder ſur rien à ce que je vois. Mais, pour vous dire en un mot ma penſée, s'il y a eu monde une fille aſſez abandonnée pour compter, au rang des plaiſirs du mariage, le droit de haïr ſon mari & la liberté de ſe livrer à toutes les folies & à tous les vices dont vous venez de faire le catalogue, elle peut chercher un autre époux que moi ; car *Dieu me damne*, je n'en ſerois pas un propre pour ſon humeur.....

LE MARQUIS.

NE vous l'avois-je pas bien dit, Mademoiſelle.

LUCINDE.

Attendez, attendez ; (*à Buck*) Qu'avez-vous à m'offrir qui me dédommage de tous ces plaiſirs ?

BUCK.

CE que j'ai, Madame ? du courage pour vous protéger, un cœur ſenſible pour répondre à votre amour, aſſez de ſanté pour vous rendre un galant inutile, & aſſez de bien pour vous diſpenſer de faire des dettes. Trouvez-en autant ici, ſi vous pouvez.

LUCINDE.

C'EST parler avec la ſincerité d'un *Breton* : & comme je ne prévois pas que j'aye aucun uſage à faire de ces libertés à la mode, pardonnez, Marquis, un préjugé national ; voilà ma main, M. Buck.

LE Marquis prend congé d'un air riant ; & d'un ton de petit maître, il dit à Buck : *Voilà la politeſſe Françoiſe* ; & ſort en chantant. Les deux amans entrent enſemble chez Mad[e]. Subtle ; auſſitôt paroît Buck le pere, ſuivi de Claſſic. Celui-ci place le vieillard dans un endroit, d'où il peut tout voir & tout entendre. Buck & Lucinde reviennent en s'entretenant de leur mariage : &, ſur la difficulté

qu'on lui a fait entrevoir à l'épouſer en France, il lui propoſe de l'enlever. Lucinde demande un moment de réflexion ; elle en fait à part de fort généreuſes & de très-ſenſées ſur la nature & les ſuites de toute cette intrigue. Elle veut détourner ſon amant d'une réſolution précipitée ; mais Buck la preſſant vivement, Lucinde lui demande » que penſez-vous » de moi ?

BUCK.

CE que j'en penſe ! .... ma foi. ... je n'en ſçai rien.... je ſçai ſeulement que vous êtes une fille polie, raiſonnable, adroite, jolie, & que vous devez faire une *diablement* bonne femme.

LUCINDE.

MAIS mon rang, ma fortune, quelle opinion en avez-vous ?

BUCK.

M. Subtle ma dit que l'un & l'autre ſont conſidérables. Mais qu'eſt-ce que ce-

la me fait ? J'ai toujours été décidé à me marier par inclination.

LUCINDE.

Cela eſt généreux. Ma naiſſance, je crois, ne ſçauroit vous faire tort : mais pour mon bien, je crains fort qu'à cet égard votre ami M. Subtle n'ait déja pris les devans ſur vous.

BUCK.

Grand bien lui faſſe, j'en ai aſſez pour nous deux ; mais nous perdons le tems, & nous pourions être prévenus. . . . .

LUCINDE.

Par qui ?

BUCK.

Par mon *pedant*, ou peut-être par mon pere lui-même. Il peut arriver. . . .

Lucinde en prend occaſion de lui demander s'il croit pouvoir ſe marier ſans le conſentement de ſon pere. „ Bon, bon, „ lui répond-il, *voulez-vous me faire dire*

„ *mon cathéchiſme* ? Venez, venez ! ces „ vieilles gens ſont obſtinés en diable ; „ mais je ſuis pour le moins auſſi entê- „ té que lui. A vous parler ſincérement, „ s'il m'avoit propoſé une femme, c'en „ eut été aſſez pour me la faire prendre „ en averſion : & je ne ſerois pas, je „ crois, la moitié ſi empreſſé de vous „ épouſer, ſans le plaiſir q e j'imagine „ à déſeſperer ce vieux radoteur. Ainſi, „ mon petit camarade, allons, ne per- „ dons plus de tems. . . . . .

Buck le pere ſe montre : il fait à ſon fils de violens reproches, & des menaces terribles. Il s'échappe en propos offenſans pour Lucinde, & perſiſte à croire que ſa ſincérité apparente n'eſt qu'un ſtratagême pour ſe mettre à l'abri des réflexions & des repentirs de Buck après le mariage. Elle lui fait un récit vague, mais touchant, de ce qu'elle ſçait des malheurs de ſon pere, fugitif en France, & dont la mort l'avoit laiſſée enfant ſans ſecours, ſans appui, entre les mains de Me. & Mad. Subtle. Ils paroiſſent tous deux ; &, forcés d'éclaircir la choſe, ils diſent le nom de ce pere infortuné. Le vieux Buck embraſſe tendrement l'orpheline,

& ſe charge de la ramener dans ſon pays natal ; car il ſe trouve heureuſement, que le Chevalier *Worthy*, pere de Lucinde, étoit le meilleur ami de M. Buck.

La comédie finiroit comme les autres, ſans un ſcrupule de Buck le pere, qui ne veut point permettre à ſon fils d'épouſer Lucinde, juſqu'à ce qu'il s'en ſoit rendu digne par une meilleure conduite. Je crois, lui dit-il, que vous ne ferez aucune difficulté de nous ſuivre ; car ce ne ſera point ici que j'entreprendrai votre réforme. Je vois trop que celui qui envoye à Paris un fils débauché pour le corriger, ne fait qu'ajouter les vices & les travers d'un autre pays à ceux de ſa patrie : réflexion très-ſenſée, qui termine la piéce.

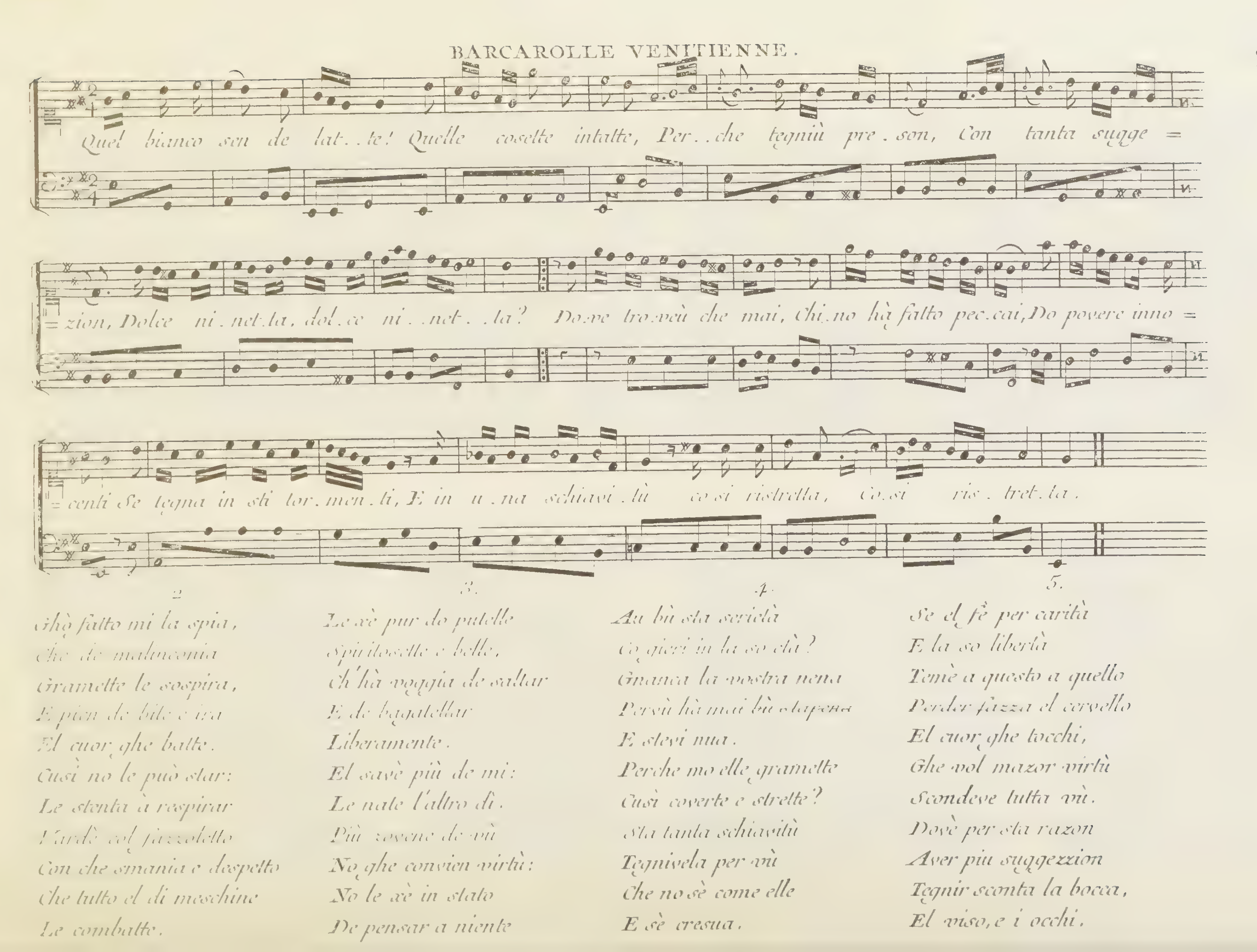
Un *épilogue* en vers, ſelon l'uſage d'Angleterre, renferme la moralité. Il eſt récité par la jeune actrice qui a fait le rôle de Lucinde. » Que me ſert, dit- » elle, d'être délivrée de *l'eſclavage* » *François*, ſi je ne ſuis pas aſſurée de la » *protection Britannique* ? . . . Il me vient » une idée. . . . » Si j'établiſſois quelque „ petit négoce ? . . . » J'ai envie de faire » afficher qu'il eſt arrivé de Paris une

» dame, qui a inventé une pâte exquiſe » pour les mains, & une eau admirable » pour le teint ; qui donne le bon goût » de la coeffure ; qui montre aux belles » à graſſayer, à *piaffer*, à ſourire, & à » mettre du rouge. (Quant à *rivaliſer*, » railler, médire & ricaner, c'eſt ce » qu'elles ſçavent déja aſſez bien ici.) » Pour les *Beaux*, elle les inſtruit à faire » avec grace une révérence, à trouver le „ tour d'épaules le plus heureux, la gri- „ mace la plus neuve, à mentir, à flater, „ à danſer ; *ce qui eſt à peu près, ajoute-t-* „ *elle, tout ce qu'on enſeigne en France.* „

Telle eſt la Comédie *de l'Anglois à Paris*, qui a eu du ſuccès à la repréſentation, quoiqu'elle ait trompé l'eſpérance qu'on en avoit conçue à Londres ſur la foi des papiers publics. Elle y étoit annoncée comme faite exprès, *pour venger la nation de l'indécence, avec laquelle on l'inſultoit ſur notre théâtre ; & en particulier dans le François à Londres.*

Voila de ces traits de Nations qui ne doivent ſcandaliſer perſonne. Il ſeroit bien injuſte de mettre ſur le compte de tout un peuple la vanité & l'animoſité ridicule de quelques particuliers, qui,

BARCAROLLE VENITIENNE.



2.

Ghò fatto mi la spia,
Che de malinconia
Gramette le sospira,
E pien de bile e ira
El cuor ghe batte.
Cusì no le può star:
Le stenta à respirar
Vardè col fazzoletto
Con che smania e despetto
Che tutto el dì meschine
Le combatte.

3.

Le xè pur do putelle
Spiritosette e belle,
Ch'hà voggia de saltar
E de bagatellar
Liberamente.
El savè più de mi:
Le nate l'altro dì.
Più zovene de vù
No ghe convien virtù:
No le xè in stato
De pensar a niente

4.

Au bù sta serietà
Co gieri in la so età?
Gnanca la vostra nena
Persù hà mai bù sta pena
E stevi nua.
Perche mo elle gramette
Cusì coverte e strette?
Sta tanta schiavitù
Tegnivela per vù
Che no sè come elle
E sè cresua.

5.

Se el fè per carità
E la so libertà
Temè a questo a quello
Perder fazza el cervello
El cuor ghe tocchi,
Ghe vol mazor virtù
Scondeve tutta vù.
Dovè per sta razon
Aver piu suggezzion
Tegnir sconta la bocca,
El viso, e i occhi.

n'ayant point d'exiſtence dans le monde par leur mérite perſonnel, prennent à chaque moment la parole pour leur nation, & pour juger les autres. La ſatire, lorſqu'elle eſt auſſi inſipide, ne peut bleſſer que les eſprits foibles ou fanatiques; les gens ſenſés la mépriſent.



THE

RAMBLER.

Ce titre, qui eſt celui d'un ouvrage périodique, commencé à Londres en Mars 1750, ſignifie le *Rodeur* ou le *Vagabond*, titre que l'auteur a pris, parce que, comme le fait entendre ſon épigraphe: *Quo me cumque rapit tempeſtas deferor hoſpes*, il ne s'aſſujettit pas à ſuivre un ordre de matieres mais promene ſes réflexions ſur toutes ſortes de ſujets, & ſingulierement ſur ceux de morale, de critique & de philoſophie. Son ſtile n'eſt ni ſi léger ni ſi ſautillant que celui de nos philoſophes à la mode, qui moraliſent pour la cour & pour les dames. Cet ouvrage n'a d'autre mérite que d'être raiſonnable & ſenſé. Quelquefois pourtant il s'y trouve des penſées ſaillantes: mais il faut les attendre: il n'en fournit guéres qu'une par chaque ordinaire. Nos voiſins ne ſont pas obligés d'avoir autant d'eſprit que nous.

Au reſte, pour ſuivre la méthode que je pratiquerai toujours dans ce journal de mettre mes lecteurs à portée de juger par eux-mêmes, je vais leur donner, outre l'analyſe de l'ouvrage, quelques morceaux choiſis de l'original avec impartialité; impartialité au reſte dont je ne prétends pas tirer un grand mérite. Il eſt bien naturel d'être impartial à l'égard de gens avec qui l'on n'eſt point en rivalité immédiate. On ne veut pas tant de mal, pour leur ſuccès, aux étrangers, qu'aux compatriotes; & ſi nos Ariſtarques François pouvoient être tout à coup *dénaturaliſés*, ils quitteroient bientôt le rôle de critiques mordans, ou de louangeurs fades. Comme on n'eſt pas prophete dans ſon pays, on ne ſçauroit guère *non plus y être bon journaliſte*.

Dans le num. I. datté du 20 Mars, qui a pour épigraphe,

Cur tamen hoc libeat potius decurrere campo
Per quem magnus equos Auruncæ flexit alumnus,
Si vacat & placidi rationem admittitis, edam.

Juv.

l'auteur diſſerte un peu longuement ſur la maniere dont il convient qu'un écri-

vain débute avec le public: & après avoir mis en comparaiſon la ſuffiſance avec la modeſtie, il reſte indécis ſur celle des deux qu'il préfére: ou du moins il nous en fait un ſecret. » J'eſpére, dit-il, que » le petit eſſai, que je me propoſe de don- » ner, ne pourra pas fatiguer, même » ceux qui ne s'en amuſeroient point; » parce que chacun de mes morceaux, „ s'il n'eſt très-beau, ſera du moins très- „ court: mais je veux laiſſer ignorer ſi je „ m'attends à l'indulgence de mes lec- „ teurs ou à leurs éloges; car, après avoir „ ſcrupuleuſement peſé les motifs de „ préſomption & ceux de crainte, je les „ trouve balancés ſi également, que je „ ne vois pas, pour m'incliner d'une part „ ou d'autre, de meilleur moyen que de „ tenter l'événement, en me flatant d'en- „ trer en matiere.„ Il n'y entre pourtant pas encore, & conſomme deux pages par de-là en phraſes ſuperflues. Ce premier article, pour le bien juger, ne dit préciſément rien du tout. Il eſt du ton d'une préface mendiée par le libraire, pour remplir un reſte de feuille blanche qu'on ne ſçavoit à quoi employer.

Sous le numero 2. du 24 Mars 1750. qui a pour épigraphe,

Stare loco nescit, pereunt vestigia mille
Ante fugam, absentemque ferit gravis ungula campum.

Statius.

l'auteur remarque que l'homme ne sçait pas jouir du présent; qu'il ne l'employe qu'à former des projets de félicité pour l'avenir. Bien d'autres l'avoient remarqué avant lui, & en avoient pris occasion d'invectiver contre notre espece. Il cherche le motif secret qui a excité leur censure, & il le trouve dans leur orgueil.

,, On se plait, dit-il, à censurer, parce ,, que la censure fait ordinairement supposer, dans celui qui l'exerce, quelque sorte de supériorité. On aime à se ,, persuader qu'on a plus étudié les homme, qu'on les connoît mieux que tout ,, autre, & qu'on leur a trouvé des travers & des vices, dont le vulgaire ne ,, s'apperçoit pas. ,,

Cependant, le *Vagabond* ne pense pas qu'il y ait tant de sujet de tirer sur l'homme, à l'occasion de ce qu'il s'occupe de l'avenir: ,, Cette méthode de ,, porter ses vûes par de-là le présent, ,, lui paroît nécessaire & inévitable à

,, un être, dont *les mouvemens sont graduels, & la vie progressive.*,, Je conserve littéralement ces derniers termes, parce qu'ils font preuve de l'usage où sont les écrivains Anglois, d'employer des termes d'école même dans les ouvrages philosophiques, qu'ils destinent, comme celui-ci, a être lûs de tout le monde.

Mais, après avoir critiqué l'expression, je censurerois aussi volontiers la chose qu'elle exprime. Est-ce que l'auteur connoîtroit quelque durée qui ne fût pas progressive, ou quelque être dont les actions ne fussent pas successives?

Mais, quoiqu'il en soit, pour revenir à notre auteur, il approuve fort qu'on ne se serve du présent que comme d'un échelon pour monter à l'avenir; ,, car, ,, dit-il, le vol de l'ame humaine n'est ,, pas un passage d'un plaisir à un autre ,, plaisir, mais d'une espérance à une ,, autre espérance. ,, Et plus bas: ,, il ,, faut avouer que cette direction de nos ,, vûes vers des avantages éloignés a bien ,, son utilité, en ce qu'elle nous empêche de nous livrer au ravissement que ,, causent d'heureux succès; yvresse dangereuse, qui nous feroit oublier les

,, moyens d'assurer la continuité de notre ,, bonheur, & qui nous endormiroit sur ,, l'avenir par la persuasion de notre félicité présente.

,, Il est bon, ajoute-t-il, pour nous ,, porter courageusement à de grandes & ,, périlleuses entreprises, que notre imagination nous grossisse les avantages ,, que nous pourrons en retirer. Quand ,, nous voyons le Chevalier de la Manche détailler à son compagnon les ,, avantures par où il compte se signaler; ,, & se flater, que par admiration pour ses ,, prouesses, on le priera de vouloir ,, bien accepter des sceptres, qu'on le ,, sollicitera de donner sa main à l'héritiere d'un royaume qu'il aura conservé, ,, qu'on le comblera d'honneurs & de ,, richesses, & qu'il pourra gratifier son ,, digne écuyer du gouvernement d'une ,, Isle; c'est notre portrait que nous ,, voyons; & tout lecteur de bonne foi ,, conviendra qu'il a eu plus d'une fois en ,, sa vie des visions à peu près pareilles.

Le vagabond convient cependant qu'on peut pousser cette manie de l'avenir trop loin; & c'est à quoi sont sujets, selon lui, Messieurs les auteurs, qui,

persuadés que la postérité leur rendra justice, lorsque la cabale de leurs envieux éteinte ne flétrira plus leur gloire, se mettent peu en peine de mériter les applaudissemens de leurs contemporains, & gardent conséquemment, en dépit de la critique, tous leurs défauts & leurs imperfections. Il finit par leur donner quelques avis, qu'on dévinera bien, pour les guérir de la suffisance & de la présomption; car ces avis consistent, en substance, à leur faire sentir qu'il est fort possible que les autres ne leur trouvent pas des talens si rares, que ceux qu'ils s'imaginent avoir.

Dans le No. 3. qui a pour épigraphe:

Virtus repulsæ nescia sordidæ
Intaminatis fulget honoribus;
Nec sumit aut ponit secures,
Arbitrio popularis auræ. Hor.

épigraphe qui ne répond que fort indirectement au sujet; on détaille les peines du métier d'auteur, qu'on trouve assez à plaindre d'avoir affaire à des lecteurs stupides, ignorans ou préoccupés, sans que la malignité des censeurs vienne encore combler sa misere: & dans ce point

de vûe on le compare ingénieusement au malheureux Sisyphe, dont quelques génies malfaisans viendroient alourdir le caillou. De-là on passe aux moyens d'adoucir la rage de ces fleaux de la litterature. On en propose deux, que j'ai vû, si j'ose le dire, employer ici avec succès.

„ J'AY lû, dit le Rambler, dans la fa-
„ ble, qu'Argus fut enchanté par la mu-
„ sique, & Cerbere assoupi avec du pain
„ trempé dans un jus. Cela me fait pen-
„ ser qu'on pourroit peut-être par des
„ méthodes à peu près semblables dom-
„ pter nos modernes critiques, qui n'ont
„ pas autant d'yeux qu'Argus, mais qui
„ s'endorment aussi peu; qui ne mor-
„ dent pas si bien que Cerbere, mais
„ qui abboyent aussi haut; & ces métho-
„ des seroient de chanter les louanges
„ des uns, & d'inviter les autres à sa
„ table.

POUR moi, il y a peu de ces gens-là que je n'aimasse mieux repaître qu'encenser. Peut-être seroit-il encore plus à propos de ne faire ni l'un ni l'autre, & d'imposer à la critique, ou au moins l'humilier par l'éminence de ses talens. La vipere, qui prit de l'humeur contre une lime, la

mordit, toute lime qu'elle étoit: mais elle s'y rompit les dents.

IL paroît cependant que le *Rambler* n'en veut qu'aux censeurs téméraires & mal avisés; mais qu'il honore & revere la critique; du moins lui donne-t-il une origine, un rang & des fonctions qui la doivent rendre respectable. " La criti-
„ que étoit, dit-il, fille aînée du travail
„ & de la vérité. Son enfance fut con-
„ fiée aux soins de la justice; & elle fut
„ élevée dans le palais de la sagesse.
„ Bien-tôt les dieux, lui ayant reconnu
„ des qualités rares & supérieures, lui
„ donnerent à gouverner l'imagination:
„ & lorsque les muses chanteroient de-
„ vant le thrône de Jupiter, ce devoit
„ être elle qui marquât les tems.

[TOUTE cette fiction me paroît trés-belle & très-expressive: je vais la transcrire entiere. Je ne trouverai peut-être que trop de morceaux dans les ouvrages dont je rendrai compte, que mes égards pour le public m'obligeront d'abréger.]

„ LORSQUE les muses voulurent bien
„ visiter ce bas monde, elles y vinrent
„ accompagnées de la critique, à qui,

„ lors de sa descente des régions éthe-
„ rées, la justice mit dans la main droite
„ un sceptre, dont un bout étoit teint
„ d'ambroisie & entouré de feuilles en
„ or, d'amaranthe & de laurier; l'autre
„ étoit entortillé de feuilles de cyprès &
„ & de pavôts, & trempé dans les eaux
„ d'oubli. Dans la main gauche elle por-
„ toit une torche sans cesse brûlante, fa-
„ briquée par le travail & allumée par
„ la vérité, dont la vertu singuliere étoit
„ d'éclairer les choses, de façon qu'on les
„ vit chacune dans leur véritable aspect,
„ quelques soins qu'on eût pris de les dé-
„ guiser aux yeux du vulgaire.

„ MUNIE de ce sceptre & de ce flam-
„ beau, la critique vint sur terre prendre
„ connoissance des productions des hom-
„ mes, qui se prétendoient favoris des
„ muses. A mesure qu'on lui en éferoit
„ quelqu'une, elle présentoit au-devant
„ la clarté sûre du flambeau de la vérité;
„ & dès qu'elle s'étoit assurée, par cette
„ épreuve infaillible, que la piece étoit
„ conforme aux bonnes régles, elle la
„ touchoit du bout du sceptre garni d'a-
„ maranthe, & y imprimoit l'immor-
„ talité.

„ MAIS il lui arrivoit beaucoup plus
„ souvent de découvrir des vices dans les
„ ouvrages soumis à son inspection. On
„ les avoit vernis de fausses couleurs; il
„ s'y trouvoit de la discordance entre les
„ expressions & les sentimens; on n'y
„ avoit pas copié fidélement les objets
„ qu'on prétendoit peindre; on en avoit
„ mal assorti les parties; on les avoit
„ enflés de remplissage qui n'en augmen-
„ toit ni la beauté, ni le mérite, ni l'uti-
„ lité. La critique alors, au lieu d'y im-
„ primer l'immortalité, retournoit son
„ sceptre par l'autre bout, & les asper-
„ geoit avec les pavots & le cyprès de
„ gouttes de Lethé; nielle funeste, qui
„ les infectant aussi-tôt, ne les quittoit
„ plus qu'elle ne les eût détruits tout-à-
„ fait.

„ POUR les piéces d'un ordre mitoyen,
„ dont les beautés & les défauts parois-
„ sent se balancer mutuellement, la cri-
„ tique, embarrassée elle-même, ne sça-
„ chant lequel des deux bouts de son
„ sceptre leur appliquer, le tenoit in-
„ cliné dessus dans un équilibre parfait,
„ & remettoit au tems le soin de les ap-
„ précier tout à loisir.

68

„ Le tems n'expedioit pas vîte : mais „ il jugeoit ordinairement bien . . . . & „ si-bien, que la critique, contente de „ son exactitude, crut n'avoir plus af„ faire sur la terre, & s'en retourna au „ ciel à la suite d'Astrée.

„ Seulement avant de partir, elle „ eût soin de briser son sceptre, la fla„ terie à l'instant saisit le bout teint d'am„ broisie, & la malignité s'empara de „ celui qui étoit trempé dans l'oubli. „

On juge bien que ce ne fut pas le discernement qui régla l'usage qu'elles firent l'une & l'autre de la portion qu'elles avoient prise chacune. Mais le substitut, qu'avoit laissé la critique, sembloit prendre plaisir à démentir sans cesse leurs décisions.



JOURNAL ETRANGER,

OUVRAGE PERIODIQUE.

MAI 1754.

Externo robore crescit. *Claud.*



A PARIS,
Au Bureau du Journal Etranger, rue S. Louis, au Marais, vis-à-vis le Bureau de la Régie des Cartes.

Et chez { Durand, rue S. Jacques.
Pissot, Quai de Conti.
Saugrain le fils, au Palais.

M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



JOURNAL ETRANGER.

Del huomo di lettere diffeso ed emendato, del P. Daniello Bartoli, della compagnia di Giesu, in Venetia.

Défense & critique de l'homme de lettres; ouvrage divisé en deux parties, par le P. Daniel Bartoli, de la compagnie de Jesus, à Venise.



Le titre de l'ouvrage, que nous entreprenons d'analyser, est interessant; la maniere dont l'ouvrage est exécuté ne l'est pas moins. L'auteur, judicieux critique & grand peintre, répand presque partout

l'utile & l'agréable. Ses pensées, qui nous ont paru vraies, se présentent presque toutes sous des images nobles & gracieuses; & son style a constamment cette aménité & cette chaleur qui ne manquent jamais de plaire. Bien différent de ces productions destituées de plan, d'ordonnance & de marche, l'ouvrage du P. Bartoli est composé d'un commencement, d'un milieu & d'une fin, qui se tiennent & qui se répondent. L'introduction par où il debute mene droit à son sujet, & la peroraison par où il finit en résulte naturellement.

La gloire des lettres est flétrie, dit notre auteur, ou par les calomnies de ceux qui n'y sont point initiés, ou par les défauts de ceux qui les cultivent. Ceux-là leur font des reproches mal fondés; ceux-ci les deshonorent par l'abus qu'ils en font. Il est également juste de s'armer pour foudroyer la calomnie & pour corriger l'abus.

Les lettres portent la félicité jusques dans le centre du malheur même. Le philosophe est sujet à l'indigence, à l'exil, à la prison, aux infirmités. A-t-il peu,

ſes deſirs ſont bornés ; n'a-t-il rien, il n'a point de deſirs. Arraché du climat qui le vit naître, il n'eſt que tranſplanté ; mais il n'eſt pas expatrié : car il n'a point de patrie ſpéciale ; ou, pour mieux dire, toute la terre eſt ſa patrie. On peut le tenir dans un lieu, & l'empêcher d'aller dans un autre ; mais la plus noble partie de lui-même demeure inacceſſible à la contrainte ; ſon génie ne ſe laiſſe point enchaîner : c'eſt au contraire dans ces momens de reſſerrement & de gêne, qu'il s'élance d'ordinaire avec plus d'impétuoſité, qu'il s'éleve avec plus de hardieſſe, qu'il opere avec plus de vigueur, & qu'il enfante ces chef-d'œuvres, qui charment ſon ſiécle, & charmeront les ſiécles à venir. La maladie l'attaque, le mine, le détruit ; les forces abandonnent ſes organes ; la fermeté n'abandonne pas ſon cœur.

L'IGNORANCE au contraire eſt malheureuſe même dans le bonheur : elle dégrade & la ſainteté, & les dignités, & la profeſſion des armes & les richeſſes. Plus on a de connoiſſances mêmes naturelles, plus on reſſemble au premier être qui connoît tout eſſentiellement. L'œil de

la foi & celui des ſciences voyent mieux & plus de choſes réunies que l'un ſans l'autre. Les lettres ſont néceſſaires à la profeſſion des armes. En tems de guerre, que d'occaſions d'employer tout ce que l'éloquence a de plus véhément, ſoit pour reprendre, ſoit pour encourager ! Les lettres ſont une reſſource pour le militaire, en tems de paix : elles le rendent plus propre à la vie civile, en lui redonnant cette aimable douceur, qui eſt le lien de la ſociété. Quel bonheur imaginer pour un riche, dont le corps eſt une maſſe de chair, & l'eſprit une maſſe d'ignorance ? Un être de cette eſpéce fait de ſa tête l'eſclave de ſon ventre, & n'employe les épaiſſes penſées de l'une qu'à étudier les moyens de ſatisfaire à l'inſatiable voracité de l'autre. C'eſt un être qui végete plutôt qu'il ne vit. L'homme de lettres vit bien réellement ; *vivit is qui ſe utitur.*

ICI finit la premiere partie qui contient les avantages réels que procurent les lettres, les ſciences & les arts ; avantages que goûte l'homme de lettres dans toutes les poſitions où peuvent le jetter l'indigence, l'exil, la priſon, l'infirmité ; avantages que ne goûta jamais l'ignorance, ni dans le dévot, ni dans le monarque, ni dans le guerrier.

LES meilleures choſes ſont ſouvent celles dont on uſe le plus mal ; mais l'uſage qu'on en fait, quel qu'il ſoit, n'en change point la nature. Les fleurs perdent-elles leur aromate & leur beauté, parce qu'elles ſont expoſées aux outrages de l'araignée qui les dépouille, pour en compoſer ſon venin ? Les armes, les ſceptres, la beauté, les richeſſes, les honneurs, la nobleſſe, la ſainteté, la religion, quoi de plus innocent en ſoi ? Cependant la barbarie, l'ambition, l'impudicité, le luxe, la fierté, le faſte, l'hypocriſie & l'intérêt ſavent abuſer de tout cela. On abuſe auſſi des lettres ; & des deux abus qui ſe commettent le plus ordinairement en ce genre, l'un tourne au dommage d'autrui, l'autre n'affecte que celui qui le commet.

LES défauts des gens de lettres, que l'équité défend de mettre ſur le compte des lettres mêmes, à qui ils n'appartiennent point, ſont, ſuivant le P. Bartoli que nous ne faiſons qu'eſquiſſer, le plagiat, l'obſcénité, la médiſance, la ſuffi-

ſance, la petiteſſe, l'imprudence, l'ambition, l'avarice & l'obſcurité.

Il y a trois ſortes de plagiaires : les uns prennent indiſtinctement partout ce qui les accommode, en changeant ſeulement les titres des ouvrages, & quelquefois l'arrangement. Leurs livres, ſemblables à des guirlandes, offrent un bel enſemble, qui réſulte de la réunion de pluſieurs piéces rapportées. Ils ont la diſcrétion d'emprunter peu de chacun, afin que perſonne ne ſe plaigne ; & de ne citer jamais les auteurs qui leur ont prêté, afin que perſonne ne les ſoupçonne.

LES plagiaires de la ſeconde claſſe ſont pire. Tombent-ils ſur quelque excellent morceau, laiſſé par quelque homme ſupérieur, qui n'a pas eu le loiſir d'y mettre la derniere main ; ils s'en emparent avec avidité, & le publient enſuite avec orgueil, comme le fruit de leur travail. Que celui qui trouve un treſor dans ſon champ le garde, dit l'empereur Adrien ; mais que celui qui en aura trouvé un dans le champ d'autrui, le partage avec le maitre du champ, & qu'il lui en donne la moitié. Si cette loi eſt juſte, relative-

ment à l'ordre civil ; elle l'est autant & même plus, relativement à l'ordre littéraire.

Les plagiaires de la troisiéme classe ont une conduite encore plus choquante. Dans un ouvrage qu'ils donnent, il n'y a d'eux que leur nom ; tel le cheval de la fable n'avoit du lion que la peau.

Il semble qu'il soit comme essentiel, aux poëtes surtout, de souiller leur plume de quelques obscénités. La poësie d'aujourd'hui n'a que trop d'Ovides, qui préférant le mont Ida au mont Parnasse, les mirtes aux lauriers, les colombes aux cignes, & le petit dieu de Cythere à Apollon, font tenir aux chastes muses le langage des plus infames lieux. L'âge, l'exemple, l'occasion, la foiblesse les excusent, disent-ils ; leurs écrits enjoués paroissent pernicieux sans l'être ; leur intention n'est pas de faire tort aux autres, mais de se faire honneur à eux-mêmes. On ne doit se permettre, sous quelque pretexte que ce soit, rien qui donne aux mœurs la moindre atteinte directement ou indirectement.

La médisance est le défaut le plus

commun des gens de lettres, leur brillant défaut, & celui dont ils se corrigent le moins. Les médisans n'épargnent personne, ils blessent les vivans, ils déchirent les morts : aussi personne ne les aime, le grand nombre les fuit, tout le monde les déteste. Un homme qui n'a qu'un babil aisé, ne doit pas se presser de décider sur les écrits, de peur qu'il ne lui arrive de se méprendre, en condamnant ce qu'il n'entend point, & en maltraitant ce qui lui déplaît. Il est fâcheux de mériter l'application du *ne sus Minervam.* Nous ririons de voir des souris, qui sortant de leurs trous, & portant une paille au lieu de lance, fondroient sur un lion ; certains auteurs sont le lion, & certains critiques les souris.

Altius his nihil est ; hæc sunt confinia mundi.
Man.

Combien ce vers caracterise-t-il de gens de lettres qui prodiguent aux autres leurs mépris, & qui réservent pour eux seuls toute leur estime ! Les autres ne sont que de petites sources, ils sont l'ocean ; les autres des taupes, eux seuls des lynx ; les autres des papillons, eux des aigles. Personne n'est au-dessus de nous, personne n'est

même de niveau avec nous, tout nous est inférieur ; subjuguons tout, *nos duo turba sumus.* Entendez-vous ces torrents qui tombent ? Quel bruit ne font-ils pas en se brisant contre les rochers ? Le fracas est si grand, le mugissement est si affreux, qu'on diroit que c'est la mer même. Le lit en est immense. Mais quel en est le fonds ? Il n'y en a point : ce n'est qu'une superficie ; une simple lame d'eau. Au contraire, les véritables fleuves, aussi profonds que vastes, le dirai-je, avec quelle modestie n'avancent-ils pas vers la mer ? Ils ne produisent pas le son le plus léger, pour avertir le voisinage de prendre garde à la cavité de leur fonds, à la largeur de leur rivage, à la clarté de leur eau, & à la rapidité de leur cours : ils vont ; & ils vont dans le silence, ils vont avec tranquillité.

Quelle est la cause qui communique à la masse inconcevable des cieux le mouvement continuel qui l'agite ? Est-ce une intelligence ? Est-ce un corps ? Les spheres des planetes sont-elles autant de cieux, qui, rangés dans la concavité les uns des autres, s'embrassent mutuellement ? Ou un seul ciel sert-il d'habitation

à ce nombre prodigieux d'étoiles ? De quelle substance est-il composé, ce ciel ? D'une substance corruptible, ou immortelle ? Liquide comme l'air, ou solide & dure comme le diamant ? D'où viennent les taches du soleil, d'où les satellites qui l'entourent, d'où l'obscurité répandue sur la surface de la lune ? De quelle matiere sont composées, & à quel feu s'allument les cometes & les étoiles nouvelles qui paroissent subitement ? Sont-elles étrangeres dans le ciel, ne le sont-elles point ? Formées là-haut, ou attirées d'ici bas ? Les mouvemens irréguliers des planetes peuvent-ils se réduire à une regle certaine ? Comment peut-on savoir & prédire les éclipses ? Quelle est la profondeur des cieux ? Quel est le nombre des étoiles ? Quelle est la vîtesse de leurs mouvemens ? Quel est le volume de leur masse ? Où les vents prennent-ils les ailes sur quoi ils volent, la force de leur résistance & celle de leur impulsion ? Quel est le principe qui regle leur durée & leurs retours périodiques ? Qui tient suspendu en l'air l'immense amas des nuées ? Comment se résolvent-elles en gouttes ? Comment dans leur sein rempli d'eau, se forme la foudre qui est un feu ? Qui les condense

en neige ? Qui les conſolide en grêle ? Qui peint l'arc-en-ciel, toujours avec la même combinaiſon de couleurs, & toujours avec un diametre d'une meſure proportionnée ? D'où viennent les ſources qu'on trouve ſur le ſommet des plus hautes montagnes ? D'où, dans des carrieres où la terre eſt homogene, des marbres ſi différens par le mêlange qui les diſtingue, & des métaux ſi peu reſſemblans par leurs qualités ? Qui donne à la mer ſon flux & ſon reflux ? Qui fournit aux fleuves les eaux, dont leur lit ſe vuide ſans ceſſe, & ne ſe déſemplit jamais ? D'où dépend la contexture des fleurs & des herbes, le méchaniſme & la forme des corps, ſi variée dans les animaux qui habitent la terre, l'air & l'onde, les proportions des mixtes, l'harmonie des qualités connues & occultes ? Enfin ce qui eſt, quel être a-t-il ? Ce qui ſe fait, comment ſe produit-il ? Savoir tout cela, ſeroit ne ſçavoir rien du tout, en comparaiſon de ce qui reſteroit à apprendre : & cependant où eſt l'homme qui ſache même ce rien ?

La premiere attention de celui qui ſe met en mer, c'eſt d'obſerver le vent, pour

ſe conformer à ſa direction. Celui qui s'adonne aux lettres doit commencer par conſulter ſon génie, pour céder à ſon impulſion, & pour la ſeconder. Ce ſeroit une erreur de s'appliquer ou aux ſciences ſpéculatives, ou aux ſciences mixtes, ſans y être déterminé & plié par l'inclination, par le génie, par la nature : & le moyen de ne jamais rien ſavoir, c'eſt de ne ſavoir pas s'appliquer d'abord au genre pour lequel on eſt deſtiné : *tu nihil invitâ dices facieſve Minervâ.*

Socrate & Platon quitterent l'un la ſculpture, l'autre la peinture où ils réuſſiſſoient mal, parce qu'ils n'y étoient point appellés, pour vaquer l'un à la morale, l'autre à la métaphyſique où ils réuſſiſſoient bien, parce que c'étoit leur vocation. Auguſte voulant ajouter les lauriers du poëte à ceux de l'empereur, & manier tour à tour la lyre d'Apollon & la foudre de Jupiter, compoſa l'Ajax, tragédie pitoyable. Auguſte ſe déplaçoit ; il étoit né pour donner des ordres en ſouverain, non pour donner des piéces en ſubalterne ; pour le ſceptre, non pour la plume ; pour le théatre public du monde, non pour des ſciences privées. Au con-

traire, Ovide, jetté malgré lui par ſon pere dans la diſcuſſion des affaires d'autrui, plaida beaucoup plus vis-à-vis de lui-même qu'avec les autres : le génie poëtique, que la nature avoit imprimé dans ſon ame, le força à ſe dérober au tumulte bruyant du barreau ; pour goûter dans le ſilence la douce tranquillité des muſes, il dépoſa les armes d'Aſtrée, prit celles d'Apollon, commença à mettre la premiere main à ſes métamorphoſes, & ſur le champ ſe métamorphoſa lui-même d'avocat en poëte : *ducunt volentem fata, nolentem trahunt.* Sen. Comment parvenir à connoitre ſon génie, dont la connoiſſance eſt ſi néceſſaire ? Sa voix eſt claire, intelligible, diſtincte ; elle n'a pas beſoin d'être interprétée ; il faut ſeulement des oreilles qui veuillent l'entendre.

L'ambition accroît exceſſivement le nombre des mauvais livres. L'envie de paſſer pour homme de lettres eſt une paſſion générale : l'écolier ſe croit un maitre, le maître ſe regarde comme un prodige ; les preſſes gémiſſent ; tout eſt imprimé. La plupart s'imagineroient n'avoir rien fait, s'ils n'avoient fait qu'un ſeul livre ; ils ne penſent avoir travaillé,

que quand ils ont compoſé de quoi remplir une bibliothéque entiere. Détrompez-vous, leur doit-on dire. On compte pour rien la quantité des volumes ; on en peſe la qualité ; & c'eſt ce poids, quand il ſe trouve, qui donne la gloire & la réputation.

On ne choiſit pas un ſujet proportionné à ſes forces ; de là vient qu'on eſt accablé par une matiere qui réſiſte avec plus de vigueur qu'on n'en a pour la vaincre. De là tant d'ouvrages qui coûtent beaucoup à faire, & qui n'en valent que moins quand ils ſont faits : *utilius dormire fuit, quam perdere ſomnum & oleum.* Auſ. N'allez-point chauſſer le cothurne, & emboucher la trompette héroïque, pour avoir été loué de la tournure ingénieuſe que vous aurez donnée à une chanſon ou à une épigramme. Tout n'eſt pas à la portée de tout le monde.

L'on ne travaille pas aſſez le ſujet qu'on a choiſi : on n'a pas encore achevé de penſer qu'on a achevé d'écrire. On répand à la hâte quelques fleurs ; elles ſont annoncées ; on les regarde ; elles tombent flétries.

PARMI les gens de lettres, les uns par ambition communiquent trop, les autres par avarice ne communiquent pas assez. Les hommes qui nous ont devancés nous ont transmis leurs connoissances, comme une succession qu'ils nous ont chargé de faire passer à notre tour à ceux qui viendront après nous. Nos contemporains sont nos héritiers, que nous devons admettre à partager avec nous, & qui doivent nous recevoir aussi à partager avec eux. Cette communication d'idées est nécessaire pour le progrès des lettres. Ce qui a été envisagé comme des conséquences par ceux qui nous ont précédés, nous sert de principes; & nos recherches commencent où les leurs ont fini.

MAIS à quoi bon se communiquer, si on ne le fait qu'en s'enveloppant? On se présente pour être vû; on parle pour être entendu; on écrit pour être compris. L'obscurité est donc un vice, soit celle qui est naturelle, soit celle qui est affectée? Celle-là est un défaut de l'esprit; celle-ci un effet de l'ambition: on plaint celui qui tombe dans la premiere; on blâme celui qui se jette dans la seconde.

UN génie étroit ne peut pas unir sans confondre, ne peut pas placer les parties sans faire tort à l'ensemble; il s'éleve plus de fumée que de flamme sur les pensées toutes de feu d'un génie trop ardent; deux causes de l'obscurité naturelle.

L'ENVIE de se singulariser produit l'obscurité affectée; on n'a qu'une maniere de penser commune; on cherche une maniere de s'énoncer qui ne le soit pas, & qui fasse illusion sur la maniere de penser; on rapproche les termes les moins analogues; on les lie bisarrement; on se fait un stile qui ne ressemble à rien; on se persuade qu'on est sublime, & on n'est qu'obscur.

LES observations suivantes ne seront point hors d'œuvre. Elles ont pour objet le sujet qu'on doit choisir; la disposition qu'il faut donner à ce sujet, les préparatifs des matériaux qui peuvent y entrer; les différens stiles qu'il est nécessaire d'employer, selon la différence des sujets, & en particulier celui que les Italiens appellent *concetoso*, & que nous pourrions appeller le stile *maniéré*; enfin l'examen & la correction du tout ensemble.

UN sujet en général ne mérite aucune attention, que lorsqu'il paroît renfermer de l'utilité ou de l'agrément, ou l'un & l'autre à la fois; & il doit y avoir de la proportion, entre les difficultés du sujet, & les forces du génie qui se propose de le traiter. Si vous êtes un pygmée, vous n'irez pas vous charger du fardeau que porteroit seulement un Atlas. Que de téméraires, à qui s'appliquent d'eux-mêmes les vers cités par notre auteur!

Icaro, oïme, tropp'alto, Icaro sali,
Ferma, Icaro, il volo e bassa l'ali...

LA seconde opération, qui consiste dans la distribution du sujet, est une des plus importantes. C'est au jugement à dessiner l'ensemble; à distinguer, à organiser, pour ainsi dire, à disposer toutes les parties séparément; puis à les unir toutes dans un tel accord.

Primo ne medium, medio ne discrepet imum.

COMPOSER est la troisiéme opération. Composer un ouvrage, c'est construire un édifice. Le plan & le modéle ne suffisent point pour la construction: il faut

encore trouver sous sa main la pierre, la chaux, le bois & le fer. Il faut de même qu'une longue étude ait rassemblé dans une tête les connoissances que fournissent l'histoire sacrée, profane, naturelle & civile, la politique, les rites, les loix anciennes, les maximes des hommes sages, la mythologie, les hieroglifes, les proverbes, & sur-tout la philosophie naturelle & morale, les mathématiques, la jurisprudence, la médecine & la théologie. Les connoissances sont les matériaux qui reçoivent leur forme du style par lequel elles sont employées. Ce qui concerne le style se réduit à la quantité & à la qualité: la quantité se mesure par la longueur ou par la briéveté; la qualité s'estime par l'énergie ou par la foiblesse. Le style est ou asiatique, ou attique, ou laconique: sublime, médiocre, ou simple. L'asiatique est flasque; le laconique obscur; l'attique serré & clair, & conséquemment préférable. Le sublime est impérieux, plein de magnificence & de majesté; c'est à lui à se montrer lorsqu'on se propose d'attaquer les cœurs, d'y exciter le trouble & de les ouvrir à la persuasion. Le médiocre, fait pour les matieres agréables, séme vo-

lontiers des fleurs ſur ſa route ; ſes charmes ſervent pour amuſer, & pour conduire au plaiſir. L'ordre, la clarté & la préciſion, ſont tous les ornemens du ſtyle de la derniere claſſe. Chez lui point d'éclairs, point de tonnerre ; il eſt uni, précis & négligé ; & c'eſt ainſi qu'il doit être pour remplir ſon objet, qui eſt ordinairement d'inſtruire. Le ſtyle *concettoſo*, à qui le pere Bartoli n'a point aſſigné de claſſe, parce qu'il le regarde avec raiſon comme un ſtyle bâtard & réprouvé, eſt ſurchargé de brillans. Ce ne ſont que pointes, ſaillies, épigrammes, jeux de mots, qui prouvent toujours beaucoup d'eſprit & peu de jugement; des alluſions ſubtiliſées, des penſées étincelantes, des métaphores audacieuſes, un diſcours alambiqué, un ſtyle enfin qui ne ſympathiſe avec aucun genre de matieres. Car, eſt-ce ainſi qu'on inſtruit, qu'on remue, qu'on plaît même ? Les ornemens trop multipliés rebutent, & les ornemens déplacés embelliſſent moins qu'ils ne déparent. Il s'échappe de toutes les parties de votre corps une odeur de muſc qui entête & qui porte à vous fuir : *mallem allium oleres*. L'inadvertence cauſée par la précipitation ou

par la chaleur fait commettre bien des fautes. Donnez à votre ſang le tems de ſe refroidir, & à votre ouvrage celui de ſe repoſer. Reprenez-le enſuite, décompoſez-le, & ſoyez votre propre cenſeur; mais ſoyez-le avec ménagement : en ne corrigeant pas aſſez, nous négligeons de changer le mal en bien; en corrigeant trop nous changeons ſouvent le bien en mal : *non tam ſplendeſcit limâ quam deteritur.*

TELS ſont les principaux traits de l'ouvrage du pere Bartoli, dans lequel nous trouvons à la vérité de quoi blâmer; mais dans lequel nous trouvons plus encore de quoi louer. Nous croirons avoir tout dit, en lui adaptant le vers de Martial ainſi modifié, *ſunt mala, ſunt quædam mediocria, ſunt bona multa.* Du mauvais, du médiocre, du bon, de l'excellent même ; ces deux dernieres qualités qui prédominent ſe remontrent à toutes les pages. Nous aurions voulu que l'auteur, s'abſtenant de ſubſtituer le coloris poëtique à celui de la proſe, eût toujours évité de mêler le ſacré avec le profane ; & nous penſons qu'il eût été plus riche, s'il avoit été moins fécond ;

peut-être auroit-il pû faire de grands retranchemens à ſon ouvrage ſans l'appauvrir. J'ai peur auſſi qu'on ne lui reproche que les comparaiſons ſont trop entaſſées dans ſa piéce, & que le ſoleil, ainſi que les météores y jouent un trop grand rôle. La répétition du plaiſir même le plus piquant en émouſſe la pointe, & devient quelque fois une cauſe d'ennui. On doit ſavoir gré à l'auteur d'avoir pris un juſte milieu entre ces périodes incommenſurables, dont le corps formé par une chaine de propoſitions incidentes, qui s'attachent les unes aux autres, ne finit point, & ces lueurs de périodes tronquées qui n'ont point de corps. Quels éloges ne mérite-t-il pas ſur-tout, pour s'en être tenu à tracer le tableau général de la plûpart des auteurs, ſans faire le portrait d'aucun en particulier ? Le ſujet étoit immenſe ; la ſatyre préſentoit pour matiere une foule de héros, & pour prix une moiſſon de lauriers ; l'occaſion étoit naturelle ; mais notre auteur exerçoit l'art noble & utile de la critique, qui ménage la perſonne, autant qu'elle ménage peu les défauts. Pour mettre nos lecteurs en état de juger par eux-mêmes, nous inſérons différens morceaux qu'il

nous a ſemblé ne devoir point leur déplaire ; & nous les traduiſons en faveur de ceux à qui la langue ne ſeroit point familiere.

DANS ſon début, le P. Bartoli peint ainſi les duretés que les hommes de lettres éprouvent de la part des grands qui les délaiſſent & qui vont quelquefois juſqu'à les mépriſer. *Le montagne, che ſono gravide d'oro, non ſogliono havere ne boſchi per delicie, ne herba per paſcolo. Altro di lor non ſi vede che magro cenere e ſterile arena, fuor di cui moſtrano ſcoperte l'oſſa de grandi lor ſaſſi, & hanno una vergognoſa nudità. Onde frà gli altri monti veſtiti d'alberi e d'herbe appena compaiono ſenza diſprezzo. Queſta è la miſera ſorte della virtù nel mondo ; pervene d'oro ch' ella chiuda in petto ; quanto ricca è di dentro, tanto povera è di fuori.* » Les » montagnes, qui dans leur ſein renferment des mines d'or, n'ont ordinairement ni bois qui donne un ombrage » délicieux, ni herbe qui fourniſſe un » paturage utile. On ne voit ſur leur ſuperficie qu'une cendre maigre & un » ſable ſtérile, à travers lequel perce le » roc qui leur ſert comme d'oſſemens.

» Elles

» elles montrent pour ainsi dire une nu- » dité humiliante. Aussi à peine parois- » sent-elles devant les autres montagnes » garnies d'arbres & couvertes d'herbes, » sans s'attirer le mépris. Tel est le » malheureux sort de la vertu dans le » monde ; quoiqu'elle porte dans son » cœur des veines d'or, elle paroît aussi » pauvre qu'elle est riche. »

Au sujet de ces enfans frivoles de la fortune, aussi ineptes qu'opulens, & qui portent sur eux en habits & en bijoux plus qu'il ne faudroit pour entretenir pendant des années entieres des êtres pensans, des hommes utiles ; notre auteur égayant son ton, se prête dans l'original à un badinage élégant, qui ne peut que perdre dans la traduction, parce que la naïveté qui en fait le prix refuse souvent de passer d'une langue dans une autre... Supposez, dit-il, ce corps sans ame, revêtu du linge le plus recherché, de la soye la plus précieuse, & de la laine la plus fine qui aura été relevée par la pourpre la plus éclatante ; il pourra éblouïr les foibles yeux du vulgaire : le philosophe, bien loin de l'admirer, pourra lui dire, pour rabbattre sa morgue imposante : *Signore,*

questa lana, prima di voi, la portava una pecora : perciò ella vi stà si ben in dosso è, si volentieri vi s'adatta & acconcia, perche non le pare d'aver perduto, ma solo d'haver mutato padrone. E siccome il colore, in ch' ella è tinta, non toglie ch' ella non sia lana, ancorche più bella : cosi la sembiante humana che voi havete non fà che non siate una pecora, se ben di più bel pelo e di più honor a ta presenza. » Seigneur, la nature avoit fait servir d'abord à habiller une bête brute cette » laine qui sert maintenant à vous parer. » C'est pour cela peut-être qu'elle vous » sied si bien, on diroit qu'elle prend » plaisir à vous couvrir & à vous orner, » parce qu'il lui semble n'avoir fait que » changer de maître : & comme la cou- » leur que l'art lui a donnée par le moyen » de la teinture, ne lui a pas ôté sa qua- » lité de laine, mais l'a seulement em- » bellie : aussi à travers l'attirail somp- » tueux que vous étalez, on apperçoit que » réduit à la seule animalité vous n'avez » de l'homme que la simple figure & la » méprisable écorce.

Ce que notre auteur dit de certains génies privilegiés qui franchissent les

bornes ordinaires de l'esprit humain, suffiroit pour donner une idée juste de son pinceau plein de fermeté & d'expression. Ecoutons-le parler. *Che si dira di quelli, che per ogni professione di lettere portano un ingegno ugualmente perfetto, onde come à tutti i colori la luce, cosi la lor mente ad ogni materia bassa ò sublime, d'ampia ô di profonda misura s'adatta ? Pochi vene sono, pur vene sono : e loro dir si può per un intero panegirico quella gran lode.*

> *Sparguntur in omnes,*
> *In te mixta fluunt, & quæ divisa beatos*
> *Efficiunt, collecta tenes.* Cl.

» Que dire de ceux qui ont une ap- » titude égale pour tous les genres de » litterature ? Tel que la lumiere qui se » prête à toutes les couleurs, le génie » de ces hommes rares se prête à toute » sorte de sujets, médiocres ou sublimes, » vastes ou profonds. Il y a peu de gé- » nies de cette espece ; il y en a cepen- » dant ; & on peut leur appliquer pour » en faire un éloge accompli, les flat- » teuses louanges que renferment les vers » de Claudien, qui disent : Les grandes » qualités & les talens supérieurs sont

„ versés distributivement sur tous les „ hommes ; vous en réunissez l'assem- „ blage complet, & vous possedez la „ collection de ces trésors, qui même „ divisés ont le pouvoir de faire des heu- „ reux. „ *Ingegni beati in cui ciò che Plinio vide in un albero, che solo era un horto intero, poiche havea innestate le frutta di tutti gli alberi ; ciò che Ausonio ebbe in una statua di Bacco che teneva un non sò che di tutti i dei, onde ei lo chiamò non un dio solo, ma un pantheon, molto più felicemente e con materia di maggiore ammiratione e invidia espresso si vede. Son soli, ma vaglion per molti, ne per molti solo, ma per molti eccellenti.* » Pline » trouva un arbre qui faisoit à lui seul » un jardin entier, par la raison que les » fruits de tous les autres arbres y étoient » greffés. Ausone avoit une statue de » Bacchus qui avoit un je ne sai quoi de » tous les dieux, ce qui l'engagea à l'ap- » peller, non pas tel ou tel dieu, mais » *Pantheon*, ou *l'universalité des dieux.* » Ces deux traits singuliers se trouvent » exprimés beaucoup plus heureusement, » & fournissent une plus ample matiere » à l'admiration & à l'émulation dans » les génies fortunés dont nous parlons :

» Ils sont seuls, mais ils en valent plu-
» sieurs ; même de ceux qui seroient
» excellens : *e meritano che di loro si dica come del gran colosso di Rhodi.* Majores sunt digiti ejus quam pleræque statuæ. *Sono soli, ma si trasformano in tanti quante professioni hanno le lettere, ne sapete in qual di loro sieno più eccellenti, poi che in tutte sono pari a se stessi, non son minori di verun altro, e possono trovare più facilmente chi gl' invidii che chi gliu guagli: finalmente in qualcunque forma d'intendere li vogliate, potranno dire come appresso i poeti Vertunno.*

Opportuna mea est cunctis natura figuris,
In quamcumque voles verte, decorus ero...

» On disoit du grand Colosse de
» Rhodes : ses doigts sont plus grands
» que la plûpart des statues. Ils méri-
» tent qu'on en dise autant d'eux. Ils sont
» seuls, mais ils se transforment en au-
» tant d'eux-mêmes qu'il y a de parties
» différentes dans les lettres, sans que
» vous puissiez déterminer quelle est la
» partie dans laquelle ils excellent le
» plus, puisque dans toutes les circons-
» tances ils sont égaux à eux-mêmes ; ils

» ne sont inférieurs à qui que ce soit, &
» peuvent trouver plus aisément des ja-
» loux qui envient leur sort, que des
» imitateurs qui égalent leur mérite.
» Enfin, en quelque genre que vous
» vouliez qu'ils se signalent, ils pour-
» ront dire, comme Vertumne chez les
» poëtes : mon génie est propre à pren-
» dre toutes les formes, & à subir toutes
» les modifications ; prescrivez-lui celle
» que vous jugerez à propos ; elle lui
» conviendra, & vous en serez satis-
» fait.

La manie d'écrire, maladie épidémique, qui regne constamment dans l'empire littéraire, met en travail beaucoup de montagnes, qui ne produisent le plus souvent que des souris. *In leggere le superbe promesse de loro titoli vi verrà sù la lingua o quel verso d'Oratio,* quid dignum tanto feret hic promissor hiatu? *O quello scherzo, con che Diogene vi burlò della gran porta d'un picciol castello con dire : Chiudete costesta porta, se non il castello vi fuggira per essa, e vi lasciera senza patria ne casa. Un huomo di lettere vola coll' ingegno curioso all' apparenza di qual che pellegrino pensiere, di qual che*

machina di discorso, ma come gli uccelli che volavano all' uve dipinte da Zeusi, se famelico ci venne, digiuno ne parte. " En
,, lisant les titres pompeux inscrits sur leurs
,, frontispices, vous vous rappellez d'abord
,, ou ce vers d'Horace : *l'auteur promet des*
,, *merveilles, comment fera-t-il pour tenir*
,, *sa parole?* ou la plaisanterie, dont Dio-
,, gène se servit pour tourner en dérision
,, un petit château dans lequel on entroit
,, par une grande porte : *fermez cette porte,*
,, dit-il, *de peur que le château ne sorte par*
,, *là, & ne vous emporte votre logement.* La
,, curiosité fait voler un homme de lettres
,, vers une pensée qui a l'air d'être neuve,
,, vers un raisonnement qui paroît ner-
,, veux ; mais s'il y est venu affamé, il s'en
,, retourne à jeun, comme les oiseaux qui
,, s'abbattoient sur les grappes de raisin
,, peintes par Zeuxis. *Felici le lettere se ancor' i libri havessero il loro inverno, e come a gli alberi ogni anno cadono dopo l'autunno le foglie, i fogli alla maggior parte di questi cadessero. Il mondo sarebbe con cio tanto più savio, quanto che havrebbe in minor numero maestri d'errori & oracoli di bugie.* » Heureuses les lettres, s'écrie
» ailleurs notre auteur, s'il y avoit un
» hyver pour les livres, & si la plûpart

» perdoient leurs feuilles, comme les
» arbres perdent les leurs, toutes les an-
» nées à la fin de l'automne : le monde
» gagneroit à cette perte d'autant plus
» de connoissances, que le nombre des
» maîtres de l'erreur & des oracles de
» l'imposture en décroîtroit davantage.

Les difficultés, qui environnent l'entrée de la carriere des lettres, inspirent quelquefois le découragement. On voudroit qu'il n'y eût point d'intervalle entre partir & arriver au terme, & qu'il fût possible de s'élever dans un moment au sommet de la perfection. *Non sovvien loro che huomo non s'è prima d'esser bambino, ne habile al corso prima d'esser ito carponi per terra portando sù le mal ferme gambe, e sù le tenere braccia la vita vaccillante e cadente ad ogni passo : ne spedito di favella prima d'haver havuto in bocca il silentio, poscia i vagiti, indi una lingua scilinguata e balbettante con vocci dimezzate & istorpie sino a scolpire con fatica babbo e mamma, e questo prendendo di bocca altrui ad una le sillabe e le voci, rendendone come l'echo i pezzi, più imitando l'altrui favella che favellando.* «
» Ont-ils oublié que nous avons été en-

» fans avant que d'être hommes ; que » nous n'avons été en état de courir » qu'aprés avoir marché à tâtons, portant un corps chancelant fur des jambes mal affurées, & des bras tendres, » & tombant encore à chaque pas ; que » notre bouche a d'abord été fermée par » le filence, ouverte enfuite pour former » des cris, puis accoutumée avec peine » à balbutier des noms que nous avons » tronqués & eftropiés, ne prononçant » pas mieux que les autres ceux des auteurs de nos jours ; & que même nous » ne fommes venus jufques-là qu'en prenant dans la bouche d'autrui les dernieres fillabes des mots dont, comme » l'écho, nous avons rendu des fragmens, » parlant moins nous-mêmes qu'imitant » le langage des autres. «

Prestons encore un moment l'oreille aux partifans du ftile maniéré (*concetofo*) & finiffons par l'apologie auffi futile que fpécieufe qu'ils font de leur idole. *Ne perche fia bello e vago lo ftile, è egli percio o mollemente donnefco, o poco robufto alle imprefe del perfuadere. La gratia non gli toglie la forza. Egli ha lo teffo vanto de' foldati di Giulio Cefare che fapevano etiam*

unguentati bene pugnare. Porti Aiace lo fcudo di cuoïo fenza ornamento horridamente negletto. Achille che l'ha coperto d'oro e feminato di diamanti non è per cio men forte, per ch' è più bello. Imaginatevi un Alcibiade ugualmente generofo nel cuore e bello nel volto, che gode di comparire in battaglia con la ghirlanda di fiori sù l'elmo, e co' ricami fopra la corazza, e di combattere fi adorno, come altri adorno trionfa. » Pour être beau, pour être faillant, le » ftile n'eft pas pour cela ou mollement » efféminé, ou trop peu nerveux ; pour » réuffir à perfuader, les graces ne lui » ôtent point la force. Il a le même avantage que les foldats de Jules Céfar qui » favoient fe battre, quoique bien parfumés. Qu'Ajax porte un bouclier de » cuir fans ornement, & qui même, » par fon air négligé, imprime la terreur : Achille, qui porte le fien couvert » d'or & enrichi de diamans, en a-t-il » moins de valeur, parce qu'il déploye » plus de magnificence ? Imaginez-vous » un Alcibiade, en qui la générofité du » cœur égale les charmes de la phyfionomie, qui fe fait un plaifir de paroître » fur le champ de bataille avec une guirlande de fleurs fur fon cafque, & avec

» une cuiraffe remarquable par fon éclat, » & de s'orner pour le combat, comme » un autre s'orne pour le triomphe... » Nous n'accompagnerons d'aucune réfléxion les endroits que nous avons cités : ceux qui entendent la langue Italienne, feront bien aifes de les lire ; & fi ceux qui ne l'entendent pas viennent à regreter de les avoir lûs, nous leur permettons de s'en prendre à nous.



B vj

EXTRAIT d'un Mémoire de M. Linnæus, fur une efpece de petits rats de Norvége, que les habitans croyent tomber du Ciel.

La perfuafion univerfelle, où l'on eft en Norvége, qu'il y a dans ce pays certains petits animaux qui tombent des nues, a fait naitre au favant Wormius l'idée d'expliquer, par des raifons probables, comment il peut tomber des rats des nues, ce qu'il a fait dans un ouvrage exprès, qui a pour titre : *Olai Wormii Hiftoria animalis, quod in Norvegia à nubibus decidit, & fata ac gramina, magno incolarum detrimento, celerrimè depafcitur. Hafniæ*, 1653. *in*-4. 66. pag. Depuis fon tems aucun naturalifte n'étoit allé plus loin ; ou, pour mieux dire, n'étoit revenu en deçà : car avant d'examiner comment il peut tomber des rats du ciel, il eût été bon de s'affurer qu'il en tomboit effectivement. C'eft ce que je me fuis propofé

de faire, dit en substance M. Linnæus, & ce que j'ai fait. Peut-être que mes recherches exciteront mes compatriotes à en faire de nouvelles. Je vais, en attendant, commencer par donner les miennes. On désigne cette espece de rat en Zoologie par les noms de *Mus cauda abrupta, corpore fulvo, nigro, maculato. Mus montanus.* Schefferri Lapponia. p. 346. *Mus Norvvagicus.* Wormii Monograph. 6. *Mus Norvvagicus, vulgò Leming.* Wormius in musæo. p. 322. Ray. Synops. animalium quadrupedum. *Lemmus.* Olai magni tabula terrarum septentrionalium. 18. *c.* 20. Je passe sous silence les noms que Gesner, Ziegler, Johnston & d'autres leur ont donnés ; car ces auteurs ont tiré leurs descriptions de ceux que je viens de citer.

Ce rat est un peu plus petit que le rat ordinaire, & à peu près gros comme une taupe ; le fond de sa couleur est un jaune, tirant sur le brun, excepté au ventre où le jaune est plus clair ; le devant de sa tête est noir, de même que le dessus des épaules & des cuisses, & ses côtés sont tachetés ; sa queue courte & velue est de couleur jaune, entre-mêlée de noir ; il a une barbe comme les autres rats, & cinq

doigts à chaque pied ; ses oreilles sont fort courtes ; il a quatre dents devant, deux en haut & deux en bas, & à chaque côté de mâchoire trois molaires.

Ces rats demeurent dans les montagnes de la Lapponie, qui sont toutes perforées des trous qu'ils y font pour se loger. Chacun a le sien. Ils ne sont pas cœnobites. Ce n'est pas pourtant qu'ils soient farouches : au contraire ce sont des rats très-résolus ; ils abboyent comme des petits chiens, quand on en approche ; & si on leur présente le bout d'un bâton, au lieu de fuir, ils le mordillent & le tiraillent. Ils font ordinairement cinq ou six petits à la fois, mais jamais plus : aussi leurs femelles n'ont-elles que six tettes.

J'ai observé, dans ceux que j'ai disséqués, qu'ils se nourrissent avec de l'herbe & de la mousse à rennes ; ainsi il n'en coute pas plus aux Norvégiens pour les nourrir que pour les loger. A ce que les Lappons rapportent, les rennes poursuivent ces rats, & les mangent avec avidité ; ce qui est une singularité digne de remarque, leur estomac ne paroissant pas disposé pour recevoir & digérer de la viande.

Ces mêmes rats & les vers de neige, que les Lappons appellent *Cheruna*, servent encore toute l'année de nourriture à une espece de renards, qui vivent dans les montagnes, & qui ressemblent exactement aux nôtres, excepté qu'ils sont blancs, & que leurs peaux sont moins estimées. Les chiens du pays, qui sont en grand nombre, chaque Lappon ayant le sien, en font aussi leur principale nourriture, quand ils accompagnent les rennes au pâturage ; cependant ils n'en mangent gueres que la tête.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans ces animaux, ce sont leurs fuites ou leurs émigrations ; car en certains tems, ordinairement en dix ou vingt ans une fois, ils s'en vont en troupes nombreuses ; & marchant par bandes de plusieurs milliers, ils creusent des sentiers de la profondeur de deux doigts, sur un demi-quart ou un quart d'aune e largeur ; on voit même souvent plusieurs de ces sentiers à la fois, parallelles les uns aux autres, & divisés en droite ligne, mais toujours distanciés de plusieurs aunes. Chemin faisant, ils mangent les herbes & les racines qui sortent de terre ; & font des

petits en route, dont ils emportent un dans la gueule, un autre sur le dos, & abandonnent le surplus, si surplus il y a. Ils prennent, en descendant les montagnes, le chemin du golfe de Bothnie ; mais ordinairement ils sont dispersés & périssent avant d'y arriver.

Il y a encore quelque chose de fort singulier dans la maniere, dont ils font ce voyage : rien ne peut les obliger à se détourner de leur route, qu'ils suivent toujours en droite ligne. Quand ils rencontrent, par exemple, un homme, ils tachent de lui passer entre les jambes plutôt que de se déranger de leur chemin, ou ils se mettent sur les pieds de derriere, & mordent la canne quand on la leur oppose. S'ils rencontrent une meule de foin, ils se font un chemin au travers à force de manger & de creuser, plutôt que d'en faire le tour. Mais ils n'ont pas, comme Annibal, le secret de percer des montagnes avec du vinaigre : s'ils trouvent du roc ou de la pierre à leur rencontre, ils font le demi cercle, mais si exactement qu'ils renfilent aussi-tôt la droite ligne. En arrivant à un lac, quelque large qu'il puisse être, ils font leur possible

pour le traverser dans la même direction, quand ce seroit par son plus grand diametre ; si par hasard ils rencontrent dans ce lac quelque bâtiment , au lieu de l'éviter, ils tachent d'y monter, & se rejettent ensuite dans le lac, précisément du côté opposé. Le courant d'eau le plus rapide ne les effraye point : ils poursuivent toujours leur route, dussent-ils y périr infailliblement.

Le peuple, qui n'a point sû la demeure de ces animaux, s'est imaginé qu'ils tomboient du ciel ; d'autres ont cru que les nues les enlevoient des montagnes , & les portoient dans le plat pays ; idée qui a donné la torture à l'esprit de Wormius qui vouloit à toute force la justifier & l'expliquer par quelque chose d'approchant dans les grenouilles, & dans d'autres animaux. Mais on ne croit plus à présent aux pluies de rats ni de grenouilles. Une nuée n'est pas plus capable d'enlever quelchose de la terre qu'un brouillard ; & nos souris, qui se propagent & se nourrissent dans les montagnes de la Lapponie comme d'autres animaux , y seroient en grande sureté de ce côté-là. Mais il y a des tems où ils en descendent eux-mêmes,

pour ainsi dire, par colonies. Autrefois lorsque les provinces les plus voisines de la Lapponie se trouvoient inopinément inondées par ces animaux, le peuple effrayé se persuadoit que la vengeance divine s'en servoit comme d'un fléau pour le punir, & faisoit des prieres publiques pour les éloigner. Wormius nous a conservé, dans son ouvrage cité plus haut, les formules des priéres & des conjurations dont jadis les catholiques de ce pays se sont servis contre cette vermine.

Si ces rats font quelque dommage dans les champs & les prairies, c'est peu de chose, & leur présence en indemnise les habitans. Car quand ils commencent à défiler dans les provinces septentrionales de la Suede, les habitans font ample capture d'ours , de renards, de martres, de goulus & d'hermines ; parce que tous ces animaux, qui suivent les rats, pour en faire leur proie, s'exposent par-là eux-mêmes à devenir la nôtre. On feroit de leurs peaux des fourures fort belles & fort douces, si ce n'est qu'elles sont trop tendres, & se déchirent aisément. Quant à la qualité vénéneuse qu'on leur attribue, je ne vois pas sur quoi on la fonde ; cha-

que observateur peut se convaincre aisément qu'ils n'infectent ni l'eau, ni l'air. Si les chiens n'aiment à en manger que la tête, cela ne prouve rien. Les chats ne mangent guères non plus que la tête des rats ordinaires. S'ensuit-il de-là que les rats soient venimeux ? Varron nous apprend au contraire que les anciens habitans de l'Italie en engraissoient & en mangeoient ; & Mathiole nous atteste qu'ils ont fort bon goût ; on sait que dans le même pays on tue la marmotte, qui est une sorte de rat ; qu'on en fait fumer la viande, & qu'on la mange.

Le *Circetus*, autre espece de rat, est un morceau friand, au rapport de Sebizius ; les paysans mangent aussi les écureuils, qui sont des animaux du même genre, & les lapins qui ont beaucoup d'affinité avec les souris font un mêt ordinaire chez les Anglois, les François & les Hollandois, & ne flatent pas beaucoup le goût des Allemands & des Suédois *, tandis

* Ce dégoût des Allemands & des Suédois pour les lapins ne viendroit-il pas de ce que les leurs ne sont pas nourris dans les garennes de Chantilli ? Je veux régaler des Allemands en lapins de bon cru, avant d'embrasser aveuglement le sentiment de Linnæus.

qu'au contraire on aime généralement le lievre, qui n'a pas moins d'affinité avec ces mêmes animaux.

Au reste, je suis persuadé qu'il n'y a pas d'animal tellement venimeux, qu'il ne puisse être mangé. Les Chinois, qui en mangent de toutes les especes, m'en fournissent une preuve convainquante ; & je connois de pauvres Lappons, habitans des forêts, que la nécessité oblige à manger de ces rats, dont je viens de parler, qui n'en meurent pas. Seulement je conviens que la chair de certains animaux est plus saine que celle de certains autres, & que les lois de Moyse, sur le choix des viandes, avoient leur fondement dans la nature.



LETTRE DE M.

DE M***.

Dattée de Dresde, le 9 Avril, 1754.

J'AI vû, Monsieur, les ruines de *Palmyre* que vous m'avez envoyées. Les planches de ce magnifique ouvrage sont de la plus grande beauté. Voilà un bel exemple, que des particuliers riches & libres, donnent à tous ceux de l'Europe qui leur ressemblent. Une conduite si généreuse mérite certainement les plus grands éloges : mais elle mérite encore plus d'être imitée. Helas! peut-être, sera-t-il toujours rare de trouver des citoyens assez amateurs de la gloire des arts & des talens, pour sacrifier à leurs progrès ce qu'ils ont de repos, de fortune & de santé. Proposez un projet pareil à ces opulens voluptueux, qui, toujours occupés de l'art difficile & frivole de se procurer sans cesse des plaisirs nouveaux, meurent de dégoût & d'ennui, au milieu

des efforts & de la volupté. Dites-leur que c'est peut-être le seul moyen qui leur reste de jouir encore, & d'être heureux, ils seront bienéloignés de vous croire. Que voulez-vous qu'ils fassent pour les arts? Ces derniers font assez pour eux ; ils fournissent assez à leur luxe. Non, Monsieur, vos Sybarites se contenteront de les faire servir à leur vanité ; ils oseront même les juger ; quelques-uns sans les payer, & presque tous sans s'y connoître. Il est malheureux que les arts ayent besoin de la fortune ; & plus malheureux encore que la fortune soit entre les mains de gens qui n'aiment point les arts.

QUOI qu'il en soit, Monsieur, si les desseins que nous avons sous les yeux sont fideles, il faut avouer que Palmyre a été la plus superbe ville de l'univers ; ses ruines, toutes ruines qu'elles sont, paroissent inconcevables, & semblent appartenir à un tout fabuleux. Je serois moins étonné, si aujourd'hui Athenes nous en présentoit de pareilles ; on se rappelleroit aisément le siécle brillant de Périclès, où cette ville fameuse, ornée d'édifices, de statues & d'amphithéâtres, offroit partout des chefd'œuvres de tous les genres. Mais que

Palmyre, ville qui n'est connue dans l'histoire, que par Aurelien qui la détruisit, par le courage & par la beauté de Zenobie qu'il emmena, vienne nous offrir un pareil spectacle ; ce fait me paroit inexplicable. Je laisse à ces savans heureux, pour qui l'antiquité n'a point de voiles, la gloire de nous découvrir l'origine de cette ville, & le nom de celui qui la fonda. Contentons-nous d'admirer ce qui nous en reste & tâchons d'en profiter. Il seroit trop difficile de rencontrer dans les auteurs, qui ont parlé de Palmyre, quelque chose qui satisfît assez touchant son origine, son opulence, & ses richesses. Toutes les choses, sur quoi l'histoire ne nous a point instruits, appartiennent naturellement à ces tems fabuleux, où tout se confond & se devine ; & en pareil cas, aux yeux des historiens, comme à ceux des voyageurs, l'antiquité n'offre guères que des ruines.

J'IMAGINE que l'on aura pris les moyens convenables, pour multiplier à Paris les exemplaires de ce bel ouvrage. Les jeunes artistes ne doivent pas le quitter. C'est sur ces études savantes qu'ils apprendront à acquerir, à perfectionner

ce goût qui produit les belles choses, & à renouveller, pour ainsi dire, l'art de l'architecture, si fort dégénéré de nos jours. Il est vrai que vous avez chez vous des morceaux admirables ; mais outre qu'il faut les chercher, & que quand on les a trouvés, on ne peut pas les voir, ils sont dans un dépérissement si honteux, qu'ils semblent ne subsister plus que pour vous reprocher la barbarie de votre siecle. Ah! Monsieur, qu'avec du courage & du zèle on feroit aisément de votre ville la plus belle ville du monde. Vous ne manquez ni de gens qui le disent, ni de personnes qui le souhaitent.

J'AI connu, dans le dernier voyage que j'ai fait à Paris, un amateur zélé, véritablement citoyen, qui protege les arts & qui s'y connoît. Il a peint dans un *ouvrage* *, qui d'ailleurs est celui d'un homme sensible & d'un homme aimable, l'état malheureux des choses dont je veux parler. Il a fait plus ** ; il a proposé les

* Essai sur la peinture, la sculpture & l'architecture, par M. de Bachaumont. 1751.

** Dans deux Mémoires sur le Louvre, imprimés la même année 1751.

moyens

moyens d'y remédier. Il faut esperer qu'on le fera. Les hommes, chargés par leurs places de l'inspection générale des édifices publics, doivent penser que l'honneur de la nation y est intéressé ; & que la postérité jugera, un jour, de son goût dans les arts, par ce qui lui en restera, comme nous jugeons aujourd'hui de Palmyre par ce qui nous en reste. Si on n'y remédie, vous êtes déja jugés : l'architecture moderne n'offre que des monumens grotesques & bizarres. Je voudrois encore que ces mêmes hommes fussent instruits de l'art qui leur est soumis. Ils choisiroient avec plus de goût ; ils récompenseroient plus à propos ; & par-là, ils encourageroient davantage. Les particuliers sont dans le même cas pour ce qui les regarde. En acquérant les connoissances principales & faciles de l'architecture ordinaire, ils ne seroient plus trompés, & seroient beaucoup mieux servis : on bâtiroit pour eux d'une façon toute aussi commode, & infiniment plus sûre. On ne sacrifieroit plus à ces *pieces* contournées & chantournées, incommodes & presque inutiles, si fort usitées aujourd'hui, la solidité & la proportion juste du bâtiment entier. Un pere, qui fait bâtir sa

maison, pourroit esperer que ses enfans en jouiroient un jour. Car, en vérité, il semble qu'on ne bâtisse chez nous que pour une génération. On voit, pour ainsi dire, en une nuit des édifices élevés & construits, qui causent plus d'effroi que d'admiration ; cependant les propriétaires y demeurent assurés & tranquiles.

VOUS m'envoyâtes, il y a quelques mois, un * ouvrage excellent sur l'architecture. L'auteur, qui ne se nomme point, me paroît instruit de tout ce qu'elle a de plus élegant, de plus noble & de plus sublime. Cet ouvrage écrit d'une façon forte, énergique & brillante, doit faire la lecture assidue des Artistes, qui veulent devenir de grands maîtres. Je ne parle que des jeunes gens qui ont envie de bien faire ; les autres se sont déclarés. Ils ont été choqués qu'un homme, qui n'étoit point architecte, osât leur donner des avis & des regles sur un art qu'ils professent, & qu'ils n'entendent pas. Ils ont chargé un homme de leur vengeance & de leur colere. J'imagine bien que la

* Essai sur l'architecture, imprimé chez du Chene, rue S. Jacques, au Temple du Goût. 1753.

critique qu'il a faite aura eu le sort, qu'ont ordinairement celles où la passion & l'aigreur prennent la place de la politesse & du savoir. On dit qu'elle est l'ouvrage d'un auteur obscur qui passe sa vie à écrire sur des arts qu'il ignore. Ce que j'en ai vû m'a paru si contradictoirement raisonné & si mal écrit, que je n'ai pas eu la force de tout lire.

PUISQUE nous sommes sur l'architecture, permettez-moi de vous faire part de quelques idées qui me sont venues sur le LOUVRE. Je voudrois d'abord que l'on commençât par l'achever ; & cela avec la plus grande magnificence, & sans y rien épargner. Vous jugez bien que je condamne à être abbattus tous les dehors environnans qui le deshonorent & qui le cachent. Au centre de la cour de cet édifice, qui seroit alors le plus beau de l'Europe, je ferois élever en grand le *Parnasse* de M. du Tillet. On chargeroit de la construction de ce monument singulier vos plus habiles artistes & vos plus grands maîtres. Du haut du mont tomberoient des nappes d'une eau claire & limpide, qui viendroient se rendre par des chemins inégaux dans un beau &

vaste bassin de marbre blanc qui les recevroit. Cette fontaine seroit, si vous le voulez, la fontaine d'Hyppocrene. On feroit ses efforts, pour que le tout fût de la plus belle exécution. Je crois que vous verriez avec plus de plaisir ce monument du génie & de la gloire de votre nation, que ces masures rétablies malheureusement d'une façon trop solide, & habitées par des gens qui auroient dû les détruire. Tous les rez-de-chaussée de ce vaste bâtiment, qui servent aujourd'hui d'ateliers, d'écuries & de remises, nettoyés & rétablis en portiques, comme ils devroient l'être, serviroient à ranger les plus belles statues que le roi possede, à rassembler ces ouvrages précieux épars dans des jardins, où on ne se promene pas, & où le tems & les saisons les attaquent & les ruinent. Dans la partie située au midi, on placeroit tous les tableaux du roi entassés & perdus dans des garde-meubles, comme pour nous empêcher de les voir. On mettroit au nord le cabinet des médailles & la gallerie des plans. Dans la partie de la cour exposée au couchant, on transporteroit le cabinet d'histoire naturelle qui est au jardin du roi, & on y joindroit celui que M. d'Ons-en-Bray vient

de donner à votre académie des ſciences ; car j'imagine bien que vous ne les ſéparerez pas Enfin le côté de S. Germain l'Auxerrois, libre & dégagé, offriroit cette colonade ſi belle ; ouvrage unique dans le monde, que vos citoyens pourroient admirer, & que les étrangers viendroient voir. Je raſſemblerois, comme vous voyez, M. dans ce palais abandonné les chef-d'œuvres de tous les genres, & ſur-tout ceux qui étant éloignés de la capitale manquent d'admirateurs, & ſont perdus pour les jeunes artiſtes, qui n'ont ni la commodité, ni les moyens de les étudier & de les connoître.

Vous jugez bien que les académies differentes y feroient placées dans des ſalles convenables. On pourroit même y marquer des appartemens pour les académiciens qui voudroient s'y loger. Il y en auroit encore pour vos premiers artiſtes. Voilà, Mr. ce que je ferois de cet édifice, qui peut-être dans deux ſiécles n'offrira plus que des débris. Voilà les moyens de donner à tous les arts l'émulation qui leur manque ; de vous juſtifier des reproches que l'on vous fait, & que vous méritez ; & de ſoutenir enfin cette

gloire que vous vous êtes acquiſe, d'être la nation de l'Europe la plus policée, la plus élégante & la plus aimable.

Il y a aujourd'hui dans le monde des hommes pleins de génie & de grandeur, qui marchent à pas de géans dans la carriere des arts & de la gloire. Répandus & placés dans toutes les villes de l'Europe, ils y acquierent les connoiſſances & les lumieres qu'ils n'avoient pas. Bientôt ils vont faire paſſer chez eux vos arts, vos artiſtes, vos talens & vos ſciences. Déjà même ils ont fait des choſes prodigieuſes. Des montagnes ont été coupées, pour donner un libre cours à des eaux néceſſaires ; des canaux creuſés & finis, pour recevoir ces eaux, & pour répandre par-tout l'abondance, l'agrément & la fraicheur ; des plaines brûlées par le ſoleil, cultivées & rendues fertiles. Voilà ce que ces hommes ont fait, parce qu'ils l'ont voulu. En général, ce ne ſont pas les grandes choſes qui ont beſoin d'être perfectionnées, mais l'art de les faire naître & de les encourager. Dans vingt ans l'Eſpagne ſera peut-être la premiere nation du monde. On doit attendre tout, & du génie qui lui eſt propre, & des

nouveaux Colberts qui employent ce génie.

Mais au moment où je vous propoſe de réparer les édifices que vous avez, j'apprens que vous ſongez à les détruire. Le palais Bourbon va, dit-on, être abbattu. Barbares que vous êtes, vous allez démolir ce ſuperbe édifice, bâti ſur les bords de cette belle riviere, où on devroit en élever d'autres ; ce monument de l'élégance & du goût de la princeſſe du monde qui avoit le plus d'eſprit, & qui avoit fait de ce palais un ſéjour enchanté, en y raſſemblant ce que la ville & la cour avoient de plus aimable ! Quoi donc, le goût des belles choſes n'eſt-il pas chez vous plus durable que celui de vos modes ? Ne vous déferez-vous point du dégoût & de l'inconſtance qui vous poſſedent ? On dit que l'on va vendre tous les embelliſſemens intérieurs qui le décorent. N'en achetez pas un marbre : vous auriez à jamais ſous les yeux un objet importun, qui vous reprocheroit votre injuſtice & votre honte. Au moins exhortez vos graveurs à nous en conſerver la mémoire ; qu'ils faſſent paſſer à la poſtérité ce monument digne d'elle. Mais

ſur-tout réparez ce *Louvre* malheureux, que Vitruve eût admiré lui-même, & que les Romains euſſent achevé.

Je ſuis, &c.



EXTRAIT de la Tragédie de *Boadicia*, de *Glover*, Auteur du Poëme de *Léonidas*.

LE sujet de cette Tragédie est tiré de l'Histoire Britannique, du tems des Romains.

JULES-CESAR fit le premier connoître à l'Angleterre les aigles & les armes Romaines. Ses affaires dans les Gaules l'empêcherent de suivre la conquête de cette isle, où les Romains ne retournerent que sous l'empire de Claude. Le pays étoit partagé en plusieurs pelotons ou petits peuples, les *Trinobantiens*, les *Icéniens*, les *Brigantiens*, &c. Les *Trinobantiens* habitoient les provinces appellées aujourd'hui *Essex*, *Midlessex*, & *Hertford*; les *Icéniens*, *Norfolk*, & *Suffolk*; & les *Brigantiens* la province d'*Iork*. Chaque district avoit son roi. Les naturels du pays passoient pour braves, & combattoient ordinairement sur des chariots armés de longues faulx; façon de faire la guerre, que les Romains re-

doutoient extrèmement. Leurs temples étoient des bosquets de chêne; leurs prêtres s'appelloient *Druides*; ils croyoient la métempsycose, & sacrifioient leurs captifs sur les autels d'*Andate*, déesse de la guerre, à qui ils se consacroient spécialement.

Sous l'empire de Néron, *Prasutagus*, roi des *Icéniens*, voyant approcher sa fin, laissa une partie de ses états à l'empereur, esperant par cet expédient politique rendre les Romains protecteurs de sa veuve *Boadicia* (ou *Banduca*, selon quelques auteurs) & de ses filles. *Catus Decianus*, nommé gouverneur de cette nouvelle acquisition, prétextant que nul vassal ne peut tenir des terres conjointement avec le souverain, maxime encore aujourd'hui fondamentale dans les constitutions de l'Angleterre, non content de saisir toute la succession de Prasutagus, ordonna que la reine, qui faisoit de vigoureuses représentations sur cette tyrannie, fut fouettée avec des verges, & ses filles deshonorées. Les Bretons, irrités de ces outrages, se souleverent; animés à la vengeance par l'implacable *Boadicia*, ils profiterent de

l'absence de la plus grande partie des troupes Romaines, que le propréteur Paulinus Suetonius avoit employées à la réduction de l'isle de *Mona*, (aujourd'hui *Anglesey*) massacrerent 70000 Romains, & brûlerent plusieurs de leurs établissemens. Pour réprimer ce soulévement, *Paulinus* revint avec son armée contre les Bretons. Sa conduite prudente & l'aveugle fureur de *Boadicia* lui firent remporter une victoire complette sur ces insulaires; victoire, selon *Tacite*, où plus de 80000 Bretons resterent sur le champ de bataille, tandis que le général Romain ne perdit pas 400 soldats.

L'ACTION de la tragédie dont nous rendons compte, se passe dans le camp des Bretons; elle commence quelques instans avant cette mémorable bataille, qui décida du sort de la grande Bretagne, & la soumit à la tyrannie Romaine, non sans quelques efforts de ces peuples, pour regagner leur liberté. Leur domination subsista dans l'isle, jusqu'au tems où les Goths, les Francs & les Saxons s'emparerent de la plus grande partie de l'empire d'Occident.

ACTEURS

DE LA TRAGEDIE.

DUMNORIX, chef des *Trinobantiens*, & beau-frere de *Boadicia*.

TENANTIUS, EBRANCUS, } officiers généraux de *Dumnorix*.

ŒNOBARBUS, FLAMINIUS, } prisonniers Romains.

BOADICIA, reine des *Icéniens*.

VENUSIA, sœur de *Boadicia*, & femme de *Dumnorix*.

L'Ambassadeur Romain.

Icéniens & Trinobantiens.

La Scène est dans le camp des Bretons, *proche la tente de* Dumnorix.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LES ambaſſadeurs Romains offrent à Boadicia & à Dumnorix d'accommoder le differend entre les Romains & les Bretons par un traité de paix, & par une amitié inviolable. Dumnorix, qui enviſage les effets cruels de la guerre, ne s'éloigne point d'un pareil accommodement : mais Boadicia rejette ces offres indignes avec dédain & fureur.

» FIERE *Andate*, s'écrie-t-elle, déeſſe de la victoire & des combats, puiſſai-je une ſeconde fois être la victime de ta rage impitoyable, ſi jamais un moment ma honte & mes affronts ſortent de ma mémoire ! Qui ! moi ! je permettrois à la lâche pitié de refroidir le feu de ma vengeance, avant d'avoir chaſſé le dernier des Romains de ces demeures déſolées par leur bar-

bare préſence, avant d'avoir écraſé leurs légions, & goûté le délicieux plaiſir de me noyer dans une mer de leur ſang odieux. Oui, cette main réduira en cendres vos ſuperbes ramparts; je ravagerai vos champs, je renverſerai vos tours, & les cacherai ſous l'herbe qui rampe ſur la terre, & qu'on foule aux piés avec mépris. Divine Vengeance, que l'épée Britannique immole bien-tôt ces fieres Romaines & leurs barbares enfans. Point de grace à attendre de Boadicia : dieux tutelaires de ma patrie, vos temples, vos autels ſeront inondés du ſang des captifs. Otez-moi tout pouvoir, terribles déités adorées par nos Druides, ou ma juſte vengeance me livrera mes victimes.

DUMNORIX, plus modéré dans ſon reſſentiment que la reine des Icéniens, trace aux ambaſſadeurs de Rome un tableau des injures & des outrages faits aux Bretons.

» Vous jugez, ajoûte-t-il, ce peuple bien lâche, pour compter encore ſur ſon amitié ! Vous nous offrez la paix :

écoutez-moi, & répondez ſi vous le pouvez. Praſutagus, époux de Boadicia, donne en mourant à votre inſatiable maître la moitié de ſes riches états, perſuadé que vous conſerveriez le reſte à ſa veuve & à ſa triſte famille. Qu'il connoiſſoit peu les Romains ! Que fites-vous alors, ſacriléges brigans ? Vous avez envahi tout l'héritage de Praſutagus par la tyrannie & la violence ; vous avez porté le fer & le feu dans nos villes ; monſtres impies, vous avez traité une reine avec la verge des eſclaves ; vous avez violé ſes filles ; vous trainâtes dans les fers notre jeune nobleſſe, pour ſervir de triomphe & de ſpectacle à votre infame patrie, & pour aſſouvir vos paſſions brutales. Vous maſſacrâtes nos prêtres ; nos vénérables tomberent ſous vos coups, ſans avoir la conſolation de voir le ciel venger ſes autels profanés. Vous plaçâtes la mépriſable image de votre Céſar au rang de nos dieux. Quelle idée avez-vous priſe de nous, pour oſer encore, après tant d'indignités & d'affronts, approcher de nos tentes victorieuſes, & nous y parler de paix avec des tyrans tels que vous ?

» OUVREZ, dit l'ambaſſadeur Romain, ouvrez votre ame aux douceurs de la paix que je vous offre, au nom de *Suetonius*, au nom de Rome enfin. Empêchons, croyez-moi, ces invincibles légions de deſcendre du haut de ces montagnes ; n'éveillons point ces aigles indomptables ; heureuſement pour vous, elles deſirent le repos.

» VA, fui, répond Boadicia, cours porter le défi à tes légions. Dis-leur que je viens. Oui, Boadicia vole audevant d'elles, invincible par ſes affronts, impitoyable par ſes outrages. Terrible dans ma vengeance, j'écraſerai ſous mon char les bataillons les plus ſerrés ; je ferai tomber leurs aigles déployées dans la pouſſiere ; & leur orgueil ſera foulé aux piés de mes chevaux.

» PREPAREZ-vous donc à la guerre, dit l'ambaſſadeur.

» Nous y ſommes préparés, répond la reine : deſcens de ces montagnes, reſte lâche & fugitif de cohortes diſ-

» persées, que la fuite & la peur ont » pû seules préserver de mes coups. La » terre de notre isle, couverte de soi- » xante & dix mille Romains, demande » à nos belliqueuses nations ce méprisa- » ble debris, qui bien-tôt sera joint à » ces monceaux de cadavres entassés. » Non, grands dieux, ma vengeance » est sans bornes ! Que les flammes dé- » vorent chaque colonie Romaine ; que » les meres désespérées voyent percer » sous leurs yeux leurs enfans, qui cher- » cheront dans l'effroi à détourner avec » leurs tendres mains la lance impitoya- » ble qui va les immoler à ma fureur ! Les » peres timides & épouvantés présente- » ront leur tête au tranchant des armes » inaltérables de sang. Tout en regorge ; » & je sens que ma fureur & mon dé- » sespoir ne sont point assouvis, quand » mon cœur ulcéré compare la répara- » tion avec l'outrage. Une reine, traitée » comme la plus indigne des esclaves, » se trouveroit la vengeance à la main, » & ne se vengeroit pas ?

» Allez, dit Dumnorix, portez » cette réponse à *Suetonius*. Assez long- » tems le ciel a été fatigué des gémisse-

» mens de nos vieillards, des cris de » nos orphelins, & des larmes de nos » veuves ; assez long-tems la tyrannie » Romaine s'est signalée sur nos peuples, » depuis que votre ambitieux *Jules* mon- » tra ses étendarts meurtriers sur nos pai- » sibles rivages. Le génie Britannique, » à la fin, est sorti de sa paresse trop en- » durante ; il leve ses bras puissans ; il » lance avec fureur sa colere, réunie en » un moment fatal sur la race Romaine ; » il veut vous faire sur le champ payer » toutes les injures souffertes pendant un » siecle.

L'AMBASSADEUR, voyant ses propositions de paix rejettées, sur le point de partir, demande que la reine fixe le prix d'une rançon pour deux prisonniers Romains : » Va, dit Boadicia, toute l'o- » pulence Romaine, tous ses trésors réu- » nis, sont un trop petit objet, pour pou- » voir opposer une digue à ma fureur.



SCENE II.

ELLE fait trainer devant elle les deux prisonniers Romains, & dit à l'ambasseur qu'il peut rester pour les voir expirer dans les plus honteux supplices. *Oenobarbus*, un des prisonniers, dit à cette reine, transportée de rage :

» BARBARE, ne lance pas sur moi tes » regards furieux ; tous tes efforts sont » inutiles, si ton but est de faire trembler » un Romain. La vie est indigne de mes » soins : mes jambes devenues infames » par la honte de tes fers s'abandonnent » à la rage des loups dévorans, & à la » tienne : & vous, ambassadeur de Ro- » me, saluez pour moi le brave *Sueto- » nius* : avertissez-le d'attaquer les Bre- » tons sans délai. Qu'il arrange en batail- » les ses légions victorieuses : qu'il vienne » faire repentir ces téméraires barbares » de leur insolence & de leur refus.

SCENE III.

ELLE se passe entre les deux prisonniers Romains, *Flaminius* & *Oenobarbus*. Boadicia & Dumnorix. Flaminius cherche, par tout ce qui peut émouvoir la compassion, à sauver sa vie. Il dit à Boadicia qu'ils ont un juste titre à sa reconnoissance, loin de mériter sa colere.

SCENE IV.

VENUSIA entre, & plaide la cause des deux prisonniers, assurant Boadicia qu'ils pouvoient l'informer d'un évenement, qui méritoit la plus grande attention. Dumnorix interroge Flaminius, & le presse de dire ce secret qui pouvoit les intéresser.

» Vous nous connoissez bien peu, dit » Flaminius ! Loin d'être de ces cruels » Romains, qui ont saccagé votre pays,

» nous les avions en horreur, & nous détestions leur affreuse barbarie. Nous errions dans la forêt qui sépare nos confins de la terre des Icéniens, quand tout à coup une jeune fille, de la plus grande beauté, s'offre à nos regards.

» LACHE! je t'entens, dit la reine, tu esperes échanger ta vie infame contre ma fille. Non, princesse, dit *Flaminius*: je ne crains pas la mort: mais je crains le deshonneur chez mes ennemis.

» Va, dit Oenobarbus indigné à Flaminius, la mort fait toute ta terreur; elle te fait perdre la raison, au point d'oublier que la reconnoissance & la cruauté n'habitent jamais dans le même cœur.

Flaminius continue, » Cette jeune beauté, que nous rencontrâmes dans le plus épais du bois, étoit poursuivie par un barbare soldat. A nos menaces & à nos cris, il se retira promptement. Nous la conduisîmes dans notre habitation: elle saura d[i]re

si elle a souffert de nous aucune insulte: si-tôt qu'elle fut remise de son effroi, nous la renvoyâmes chez elle avec honneur. Elle étoit fille de l'illustre Boadicia.

» MA chere sœur, dit Venusia, dont l'équité autant que la valeur contraint la victoire à se ranger de votre parti; toi, mon époux, qui n'as pris les armes que pour te rendre le vengeur des forfaits, & châtier les criminels, perdrez-vous ce sentiment de justice, qui vous est naturel? Ne distinguerez-vous pas les innocens d'avec les coupables?

» QUE j'ai regret que vous soyez Romains, dit Dumnorix? Allons néanmoins, chere Venusia, rendons bienfait pour bienfait: qu'on leur ôte ces chaînes.

» QU'ENTENDS-JE? Grands dieux! s'écrie Boadicia, voilà l'ordre d'un chef Britannique! Ne sais-tu pas que déchaîner un Romain, c'est lâcher l'oppression, l'insolence & la rapine; c'est donner la liberté à la trahison, à la fourberie, aux forfaits & au meurtre? Ils

préserverent, dit Venusia, ton Emmeline de la honte & de l'infamie.

» EN est-elle moins livrée, reprend Boadicia, à une honte éternelle, puisqu'elle a eu le malheur de mettre le pié dans leur odieuse retraite? Est-ce que jamais aucun Romain connut la douceur de conserver l'honneur, & ne sont-ils pas tous livrés à la scélératesse, & à la perfidie? S'ils l'ont renvoyée sans insulte, c'est qu'ils craignoient ma vengeance. Deux enfans de Rome, nourris dans la fraude & la fausseté, endurcis dans l'excès de tous les crimes, trouveroient de la pitié dans le séjour de la vertu? Ils éviteroient la mort qu'ils méritent, par un conte qu'ils inventent? On auroit l'indignité de les plaindre; & on sera sourd aux cris, aux tourmens, à l'opprobre de Boadicia? Non, non; point de foible pitié: qu'ils expirent à l'instant dans les supplices les plus cruels.

» AH! ma sœur, dit Venusia, vous le savez: de toutes les routes qui conduisent au bonheur, la plus sure, la plus aimable, est la tendresse & l'humanité.

» Un bienfait désarme le vainqueur le plus furieux; change la colere en clémence; & rend serain le front le plus sourcilleux.

BOADICIA fait mille imprécations contre le nom Romain; s'obstine à vouloir la mort des deux prisonniers; & fait encore un tableau horrible de ses opprobres & de ceux de ses enfans. Dumnorix s'oppose à la vengeance de la reine; & déclare qu'il veut lui épargner la honte d'une action si cruelle. Elle entre dans la colere la plus terrible. Venusia, effrayée, tâche de prévenir les suites fatales qu'elle présage.

,, EPOUX, sœur, écoutez-moi, dit Venusia: laissez-vous fléchir par ma voix & par mes larmes; laissez-vous toucher par mes soupirs & par ma douleur. Que ne puis-je, aux dépens de mes jours, faire cesser cette funeste discorde, dont je suis la premiere cause!

,, FUI loin de moi, dit la reine à Venusia, avec tes méprisables larmes & tes lâches soupirs. (*à Dumnorix*) Et toi, présomptueux allié, quelle puissance, ennemie de ta sureté, t'a

,, inspiré

„ inſpiré le téméraire orgueil de t'oppo-
„ ſer à la fureur de Boadicia ?

„ NON ma ſœur, non, dit Dumnorix, „ je le jure par la ſuprême Andate ; je „ ne diſpute point avec toi. Quand le „ ſoldat ne reſpire que le carnage, il me „ ſiéroit mal de perdre de ſi précieux mo- „ mens à diſputer avec une femme. N'en- „ fle pas d'une vaine colere, & d'une ra- „ ge déplacée, ton cœur indomptable. „ Si-tôt que la lumiere reſpectable de „ la juſtice a daigné éclairer mon eſ- „ prit, ma réſolution eſt ferme comme „ le rocher ; les larmes ne la fléchiſſent „ point ; & les bruyans éclats de la fu- „ reur ne l'étonnent pas.

„ PUISSE le ciel irrité, dit la reine, ac- „ cabler ta tête de toutes les horreurs „ que je te ſouhaite ! Puiſſent tes pro- „ jets retourner contre toi, & cauſer ta „ ruine ! Que l'infamie, que l'opprobre „ le plus odieux s'attache à tes pas er- „ rans ! Que les fers de la plus vile cap- „ tivité accablent ton lâche corps appe- „ ſanti ſous leur poids ! Puiſſes tu recevoir „ mille bleſſures par derriere ! Puiſſe le „ ſang en couler ſans ceſſe, pour preuve

„ de ta honte & de ta baſſeſſe ! Sois „ fouetté, comme moi, de la verge exé- „ crable des eſclaves ! Que ta chair ré- „ trécie, & tes membres mutilés friſ- „ ſonnent de douleur ! Puiſſai-je enfin „ te voir tomber ſous le coup attendu, „ par les mains des monſtres que tu „ ſauves.

TENANTIUS *entre.* » Hélas ! dit-il, „ grande princeſſe, gardez toute cette „ colere, & réſervez ces horribles im- „ précations à nos ennemis qui fondent „ ſur nous de toutes parts. Leurs rangs „ formidables ſe préparent à deſcen- „ dre du haut de cette montagne.

BOADICIA *aux Bretons*, » peu- » ples lâches & perfides, je voudrois „ à préſent retirer mon cœur de vo- „ tre camp, & vous laiſſer avec ce „ chef inſolent, ſans défenſe & expo- „ ſés aux périls qui vous menacent. Vos „ chariots renverſés ſeroient réduits en „ poudre ; vos javelots rompus dans „ vos mains ; vos boucliers tombans de „ toutes parts, pour rendre votre fuite „ auſſi prompte que vous le deſirez. Mais „ la ſoif inaltérable qui dévore mon

„ ame, cette ſoif de tout le ſang Ro- „ main vous garantit de ma fureur, lâ- „ ches que vous êtes. Oui, je jure par „ Andate, par ſes autels, privés trop „ long-tems de ſang, que Dumnorix au- „ ra lieu de ſe repentir en ce jour : je le „ regarde, à préſent, avec les mêmes „ ſentimens de haine que je conſerve „ inviolablement à tout Romain.

SCENES V. VI. & VII.

ELLES ſe paſſent entre Venuſia & Dumnorix, qui, après avoir tâché de diminuer les terreurs de ſon épouſe, la perſuade de ne pas s'effrayer des fureurs de Boadicia. Il donne ordre à Tenantius de ranger ſes troupes en bataille ; & fait les adieux les plus touchans à ſa chere Venuſia, avant de la quitter, pour voler au combat. Ses troupes paroiſſent, & il leur tient ce diſcours.

„ GUERRIERS deſtinés à commencer „ ce combat, braves Trinobantiens, „ mes compagnons, l'inſtant eſt arrivé :

„ volons à l'ennemi. Et vous, grands „ Dieux, juges ſéveres du bien & du „ mal, jettez vos regards favorables ſur „ la juſtice de notre cauſe. Si nous étions „ Romains, nous couvririons vos autels „ d'offrandes pompeuſes & ſuperbes ; „ nous vous invoquerions dans des tem- „ ples de marbre, dépouilles des na- „ tions qu'ils ont ravagées. Nous ne con- „ noiſſons ni faſte ni luxe : notre ſort eſt „ d'errer dans les vallons, ſur les rochers, „ ſur les montagnes. Nous implorons vo- „ tre faveur : les offrandes que nous vous „ préſentons, ſont des mains accoutu- „ mées à prendre les armes pour la dé- „ fenſe de la juſtice ; nos préſens ſont des „ cœurs inébranlables & incorruptibles. „ Courageux amis, je m'oublie, pardon- „ nez-moi. Eh ! depuis quand vous fau- „ droit-il des paroles pour vous donner du „ courage ? Vos villes ſaccagées, vos „ enfans maſſacrés, vos femmes livrées „ à l'infame brutalité de nos tyrans, voi- „ là les dieux qui doivent vous animer. „ Regardez ces montagnes : vous y voyez „ ces monſtres, qui ne ſe ſont annoncés „ parmi nous que par le ravage & le „ meurtre. Voilà leur poſte : vos mains „ ſont armées ; ſuivez-moi, vengeons- „ nous.

ACTE SECOND.

SCENE I.

ŒNOBARBUS accuse Flaminius de lâcheté, d'avoir pû s'abbaisser à demander la vie à Boadicia. Ce Romain s'excuse sur son amour pour la charmante Emmeline, qui lui a promis de favoriser leur fuite, tandis que les Bretons seroient au combat.

SCENE II.

BOADICIA, *aux Icéniens.*

QUE ne puis-je me percer le cœur de cette javeline, que j'avois destinée, „ hélas! pour un plus grand usage. Du- „ moins mon trépas mettroit fin à tous „ mes tourmens. Désobéïe, à la vûe mê- „ me de mon armée! Barbares déïtés,

„ s'il en est, vous qui présidez à la ven- „ geance; vous qui endurcissez le cœur „ dans une haine éternelle; vous qui don- „ nez à la fureur des moyens de mé- „ diter les plus noirs forfaits & les occa- „ sions de les exécuter; venez, puissan- „ ces malignes; assistez Boadicia; secou- „ rez son désespoir... Quoi! les Trino- „ bantiens sont déja avancés. Qu'ils sou- „ tiennent tout le choc; que les Ro- „ mains écrasent Dumnorix. Quel plaisir „ de le voir implorer envain l'assistance „ de Boadicia! Avec quelle joie mes „ yeux verront sa ruine! Quand l'inso- „ lent sera renversé, vaincu; quand ses „ troupes dispersées mordront indigne- „ ment la poussiere: voilà l'instant du „ triomphe de Boadicia: voilà le mo- „ ment, où, pleine de ravissement, je vo- „ lerai sur mon char contre ces monstres „ odieux: on croira voir la fiere Andate „ tomber sur des ennemis harrassés: je „ porterai la déroute & le carnage à tra- „ vers des flots de sang: mes terribles „ roues commenceront un nouveau com- „ bat; arracheront la victoire à ces infa- „ mes brigands; couronneront, parmi „ les plus affreux dangers, & ma vengean- „ ce & ma gloire.

SCENE III.

VENUSIA vient pour adoucir la colere de sa sœur, & tâche d'obtenir son pardon, avant qu'elle aille à la rencontre de l'armée Romaine. Boadicia ne veut rien écouter, à moins que Dumnorix ne consente à sacrifier les prisonniers Romains.

„ M'ACCORDE-T-IL mes victimes, dit „ la reine, la mort de ces monstres? Il me „ brave donc encore? Non, ces prison- „ niers, qu'il protege si fort, ne méchap- „ peront pas. Ils joindront bientôt les „ captifs que cette javeline épargnera, „ pour solemniser avec plus d'éclat la „ chute de la tyrannie Romaine. Dum- „ norix, tu céderas à ma gloire. Ton or- „ gueil humilié, à la vûe de toute la „ Bretagne, verra la pompe de ce sacri- „ fice: oui tu la verras, & tu mourras de „ jalousie. (*à un Icénien*) Vous, avec „ une troupe d'élite, faites une exacte „ garde autour des tentes Trinobantien- „ nes; veillez sur ces Romains; il y va „ de votre vie. (*à Venusia.*) Oui, je te „ le répete encore; tu verras leur sang

„ odieux inonder les autels de l'inéxora- „ ble Andate.

» J'AI écouté sans murmure, répond sa „ sœur, le premier transport de ta cole- „ re: jespérois que ces tendres sentimens, „ nés dans le cœur de notre sexe, se ré- „ veilleroient en toi, se feroient enten- „ dre, & te raméneroient à la pitié, „ qu'une aveugle fureur a bannie de ton „ sein.

„ OSES-TU, dit Boadicia, te persua- „ der un moment que ce cœur, rempli „ de la force des héros, s'abbaisse jamais „ à des sentimens qui deshonoreroient la „ femme la plus timide?

„ Quand je rappelle à ton ame ambi- „ tieuse, dit Venusia, que nos intérêts „ deviennent les mêmes, par les liens „ mutuels du sang; cette voix, que la na- „ ture te dicta avant moi, peut-elle être „ foible & sans pouvoir dans un cœur bien „ né? Quand la justice s'unit à ce titre de „ la nature, qui peut leur résister?

Boadicia répond: „ Ne m'irrite plus, „ & cesse de fatiguer mes oreilles par tes „ murmures lâches & plaintifs. Toi & „ ton époux, vous êtes les auteurs de ma

„ honte devant les officiers de mon armée. O vengeance, sois témoin que „ nulle priere, nulle réparation, nulle „ soumission n'appaisera mon outrage. „ Périsse plutôt une seconde fois tout ce „ m'appartient; que mon palais soit encore le théatre de l'insulte & du ravage. Tu as raison de t'affliger; va, cours „ te livrer à toute ta foiblesse & tes larmes; & laisse Boadicia à sa fureur & à „ son courroux.

„ Oui, dit la princesse Trinobantienne, je cours aux piés des immortels » embrasser leurs autels sacrés, les arroser de mes pleurs, pleurs que je verserai, non pour moi-même, mais pour » ton cœur inflexible. J'irai pleurer tes » honneurs flétris par le poison de ton » injustice envers des innocens. La plus » grande victoire, les trophées les plus » glorieux, une foule d'ennemis captifs, » leurs étendards brisés, des milliers » d'hommes mordans la poussiere, & » tombans sous l'effort de tes armes, » ne laveront pas ta mémoire du reproche barbare d'une cruauté impitoyable: & la seule Venusia sera destinée à » pleurer sur ton crime.

SCENE IV.

BOADICIA continue ses imprécations contre Dumnorix & les Trinobantiens; elle conjure le ciel de les confondre, & de ne réserver la victoire qu'à ses armes.

» Implacable souveraine du carnage » du trépas; ma déesse, ma protectrice, dit cette furieuse, » je t'immolerai tous » les captifs Romains. Vien, reine de la » vengeance, vole à moi entourrée de » toutes tes fureurs; foudroye cette tête » sacrilége, qui osoit dérober une victime à tes autels. Répand la confusion » dans ses rangs; renverse ses chariots; » rends ses coursiers indomptables & » sourds à sa voix: que ta faveur soit pour » moi seule, dont tous les vœux & tout » l'encens sont pour toi. Je suis de ton » sexe; & mon cœur s'embrâse des mêmes feux que le tien.

SCENE V.

ŒNOBARBUS se moque durement des lâches terreurs de Flaminius, en lui disant de se rassurer, puisque la terrible Boadicia, dont la présence seule lui inspiroit les horreurs de la mort, s'éloignoit d'eux. Flaminius veut persuader son ami, que le danger ne l'effraye pas; mais que le sujet de sa tristesse est d'être éloigné de la belle Emmeline.

» Tendre & délicat esclave de la me» re des amours, dit Œnobarbus, comment as-tu osé quitter les champs voluptueux de la riante Italie? Que venois-tu chercher dans les climats glacés de l'Ourse? As-tu pû te résoudre à » changer les charmes d'un ciel serein » contre l'obscurité des brouillards de la » Bretagne? Que venois-tu faire dans ces » pays affreux, jeune efféminé? Par tous » les dieux, le destin t'avoit formé, pour » passer des jours filés par les plaisirs, & par » les amours, dans les délicieuses retraites de la molle Campanie. Tous les ans,

» sous tes mains légeres, Flore auroit embelli tes vergers de ses plus chers trésors. Ton cœur indolent étoit fait, » pour s'amuser sur les rivages de la mer » de Toscane; & contempler le doux » murmure des flots. Qu'es-tu venu faire » dans ce séjour barbare? Y soupirer, y » languir? L'Italie ne te fournissoit-elle » pas assez de matiere à ces lâches passions? Falloit-il traverser la moitié de » l'univers, pour venir ici montrer ta » honte? Falloit-il visiter ce froid climat, pour aimer & soupirer? Réponsmoi, & me dis le motif qui t'a conduit » ici. Ah! je t'entens: ce fut pour acquerir de l'honneur. S'il est ainsi, le dieu » Mars rit de ton projet, & rougit de » t'avoir pour enfant.

FLAMINIUS l'assure que son amitié étoit le motif, qui l'avoit conduit dans les frimats Britanniques. » Tu es mon ami, » lui répond Œnobarbus. Eh bien! pour » te récompenser de ce sentiment pour » moi, je te veux rendre Romain; je veux » bannir de ton ame timide les soupirs & » la douleur, si indignes d'un cœur né dans » les murailles du divin Quirinus. «

SCENE VI.

ŒNOBARBUS, *seul.*

„ GRANDS dieux, vous m'inspirez „ un projet, à quoi mon ame soû- „ rit intérieurement, & qui l'éleve en „ l'échauffant d'une noble fierté; j'envi- „ sage avec enthousiasme le moment de „ ma gloire. Si le combat n'est pas déci- „ sif; si ces tentes subsistent, je te dirai „ bien-tôt adieu, camp de mes enne- „ mis. Tu m'as vû venir dans l'opprobre; „ je partirai transfuge; mais si tu me „ revois, tu trembleras en me recon- „ noissant; tu sentiras mes coups; mon „ casque sera l'étendart de la terreur par- „ mi les légions Bretonnes; & mon pan- „ nache annoncera la marche du ravage „ & de la destruction dans leurs rangs „ odieux.



ACTE TROISIE'ME.

SCENE PREMIERE.

FLAMINIUS parle encore à Œnobarbus du dessein d'Emmeline de les mettre en liberté. Œnobarbus lui fait remarquer qu'ils sont environnés de sentinelles Icéniens, que Boadicia a placés pour leur garde, & que sans doute l'instant de la fin de leur vie est celui où cette cruelle reine reviendra victorieuse : il lui demande avec dédain ce que lui ont valu ses lâches supplications ? Pendant cette conversation, Œnobarbus jette les yeux sur la plaine qui borde les montagnes, & s'écrie : " O Mars, ô Vesta ! adou- „ cissez-vous l'excès de mes maux, en „ me faisant voir, pour les charmer, „ d'aussi séduisantes visions ? Voi, Fla- „ minius; voilà un spectacle capable de „ réjouir un Romain aux portes de la „ mort. Voi nos ennemis tous en fuite ;

„ voi les quitter la vallée, & grimper „ en tumulte sur les côtes escarpées de „ la montagne voisine; ils cherchent à „ se refugier dans leur camp. La pâle „ frayeur poursuit leurs rangs fugitifs, „ & la fureur Romaine les brise sous ses „ pas victorieux; le massacre se rassasie „ à loisir de morts, & s'enivre du sang „ des barbares. En vain, Dumnorix, en „ vain tu opposes ta vaillante poitrine au „ torrent de la fuite de tes troupes; en „ vain tu fais briller cet étendart que tu „ viens de regagner par ta valeur; en „ vain tu ranimes tes soldats de la voix; „ la peur les a rendus sourds : tes peines „ sont inutiles. Dans la balance invaria- „ ble du destin, le poids de la Bretagne „ cédera toujours à celui de Rome. Plai- „ sir de la vie, je te dis adieu avec joye : „ brillant soleil, continue à éclairer le „ monde; ceux qui restent jouiront de „ ta lumiere; rentré dans les ténebres du „ trépas, je n'envie pas leur sort; j'aban- „ donne volontiers mes yeux à ses om- „ bres éternelles; ils ont assez vû.

„ D'ou te vient, répond Flaminius, „ cet aveugle désespoir, au moment que „ les apparences devroient t'inspirer un

„ sentiment tout contraire ? La confu- „ sion tumultueuse, aveugle & remplit „ leur camp immense : la terreur a déja „ dispersé notre garde. Dumnorix cede „ enfin, & se retire... Il vient ici, évi- „ tons-le, fie-toi à Flaminius; je suis „ bien instruit; je te conduirai à une „ retraite assurée.

SCENE II.

DUMNORIX, un étendart à la main, déplore le malheur des Bretons, & accuse Boadicia de leur défaite.

SCENE III.

VENUSIA veut le consoler : il lui raconte la monstrueuse conduite de la reine, qui avoit refusé de secourir les Trinobantiens, & avoit répondu avec un mépris ironique, qu'on ne pouvoit avoir besoin d'une femme.

SCENE IV.

BOADICIA écoute de sang froid toutes les accusations de Dumnorix, qui lui prouve qu'elle est la cause de la honte générale de la Bretagne. " Cette „ cause, dit Boadicia, doit être seulement imputée à la fortune ou à toi-même. Tu as fui le premier ; & tu sens „ à présent, mais trop tard, qu'une „ femme, que tu méprisois quelques „ momens auparavant, pouvoit t'être „ bien utile.

„ J'EPROUVE au moins, répond Dumnorix, que c'est quelque chose de bien „ terrible pour la patrie, qu'une femme „ qui a la toute-puissance en main. Et „ vous, dieux qui gouvernez l'univers, „ les Bretons ont donc provoqué votre „ colere par les plus indignes forfaits, „ pour mériter une telle disgrace ? „ Avons-nous, par une cruelle ambition, comme les Romains, ravagé „ des royaumes qui ne nous connussent „ pas, & changé l'univers en une vaste

„ solitude ? Avons-nous insulté à vos „ autels, & négligé le culte dû à vos „ puissantes divinités ? Comment donc „ sommes-nous criminels à vos regards, „ que nous croyons conduits par la seule „ justice ? Pour quel forfait, avez-vous „ revêtu ce loup dévorant des traits d'une „ femme, & avez-vous mêlé son destin „ avec le nôtre ? « (Cette déclamation est un peu longue, & fait languir l'action.)

BOADICIA répond : " je suis, comme „ toi, entourée de dangers; je suis poursuivie jusqu'à mon camp par des ennemis cruels : mais rien ne m'abbat dans „ ces revers ; & mon ame entiere te demande, en te reprochant ton arrogance, qui a épargné les prisonniers „ Romains ? Qui a excité mon juste ressentiment ? Qui, quoiqu'inférieur à „ moi en puissance, en nom, en dignité, „ mais enflé d'une vaine présomption, „ & outré d'envie, m'a osé disputer le „ supréme commandement, pour s'en „ servir deux minutes après à tourner le „ dos, pâle & tremblant comme le plus „ infame des esclaves ?

„ AUTREFOIS unis, dit Venusia en

„ l'interrompant, par les liens de la „ plus tendre amitié, tous deux chefs „ des principales nations de la Bretagne ; ce pays sera-t-il ruiné, verra-t-il tomber ses remparts par votre désunion également funeste à „ votre patrie & à vous-mêmes ? Seigneur, vous qui êtes mon époux, je „ connoissois votre caractere facile à fléchir par la juste compassion. Et vous, „ grande reine, illustre guerriere, à qui „ le bien de tout un peuple est confié, „ laissez en arriere tout sentiment de „ discorde & de mépris ; songez au péril „ qui nous environne. Vous voyez Venusia embrasser vos genoux. "

ET comme elle est aux genoux de la reine, Dumnorix s'écrie : ' Quoi, malgré ton rang & ta vertu, je te verrois „ ramper devant cette....

„ TAISEZ-vous, dit-elle, imposez „ silence à votre ressentiment. Dans de „ pareils instans, la nature ordonne aux „ genoux les plus orgueilleux, de fléchir „ devant une moindre personne que „ Boadicia. (*à Boadicia*) Voyez votre „ sœur prosternée à vos piés ; c'est vo-

» tre patrie que vous y voyez : ne détournez pas vos regards : croyez entendre les cris plaintifs de mes enfans » se joignans à mes prieres, & le génie » d'Albion unissant ses pleurs aux miens. » Que ces cris frappent vos oreilles ! » ce sont ceux des femmes & des » meres de mille & mille braves soldats étendus sur ces champs d'horreur. Réfléchissez un moment sur le » triste sort de ces infortunées. Sans » la discorde fatale, qui s'est élevée entre vous deux aujourd'hui, elles auroient revû leurs époux & leurs fils avec » d'autres gestes, d'autres cris ; avec des » larmes & des transports bien différens. » A présent elles regardent d'un œil » morne & terrible ces pâles reliques, » hachées par l'épée Romaine, & devenues la nourriture des corbeaux dévorans. Que la douce amitié entre dans » votre ame, que cette union salutaire » ferme nos blessures ; il y va de votre » gloire de réparer notre ruine que votre désunion a causée.

BOADICIA, extrêmement touchée du discours pathétique de sa sœur, fait ce-

pendant son possible pour cacher son agitation.

DUMNORIX, pour achever de l'attendrir, prend la parole, & lui dit douloureusement :« Source de tes propres afflic-
» tions ! te voir ainsi abbattue, déchirée
» par tes remords, confondue ; lire sur
» ton visage en caracteres de sang les
» peines intérieures dont ton ame est
» agitée ; ce triste objet excite le cœur
» le plus indifférent à la compassion.

» NON, non, dit Boadicia en se
» raffermissant, la divinité terrible de
» l'inexorable Andate me donne des
» sentimens au-dessus de ta pitié. Crois-
» tu Boadicia abandonnée par sa déesse
» tutélaire ? Penses-tu qu'elle soit sans
» ressource ? Reste, si tu le veux, dans
» ton erreur. Andate, je sens ton feu,
» je sens ta présence ; tu enflammes mon
» cœur ; tu y formes un grand dessein ;
» tu fortifies, tu remplis mon sein em-
» brasé.... Tes ressorts agissent ; tu veux
» une exécution rapide... Volons au com-
» bat ; déesse, sois notre guide, jusqu'à
» ce que les furies, qui annoncent tes pas
» par l'éclat du tonnerre, soient elles-

» mêmes épouvantées des horreurs de
» cette nuit.

SCENE V.

VENUSIA s'accuse devant Dumnorix, d'être la cause de tous leurs malheurs, par sa priere pour les prisonniers Romains. Dumnorix la console, en l'assurant qu'on ne sauroit imputer raisonnablement des forfaits à la vertu même. Il la prie de se retirer, tandis qu'il va pourvoir avec les chefs de son armée à la sûreté de leur retraite. Elle retirée, il fait ce monologue.

SCENE VI.

» EST-CE ma faute ? O mon ame,
» répons-moi, toi qui dans ton
» désespoir voudrois briser la prison qui
» te retient. Est-ce la faute de Dumno-
» rix ? O Bretagne, aurois-tu l'injustice
» un jour de m'imputer les horreurs de
» celui-ci ? Rome sans doute se seroit

» conduite autrement que moi ; & sa
» politique auroit sacrifié l'humanité &
» la justice à l'orgueil & à la cruauté
» d'un collegue : je ne l'ai pas fait ; Al-
» bion est ruiné. Soyez mes témoins,
» généreuses ames, qui tout à l'heure
» animiez ces corps étendus maintenant
» dans cette plaine ; soyez témoins, que
» dans les dangers de ce jour affreux
» Dumnorix, votre compagnon, a fait
» son devoir. Sa javeline rompue, son
» bouclier brisé, son épée émoussée
» parlent pour leur maître, & assurent
» qu'il n'étoit pas oisif spectateur dans
» ces terribles momens. Je voudrois es-
» perer au sein de l'horreur qui m'envi-
» ronne ; mais l'espérance m'échappe &
» s'enfuit. Espoir, si je t'appelle, est-ce
» pour moi ? C'est pour ma tendre &
» infortunée Venusia. A quels assauts,
» mon ame, dois-tu te préparer ! Voici
» l'instant du combat ; unis ma fermeté
» avec sa tendresse. Inspire à la foiblesse
» de son sexe le courage du mien. Mon-
» tre-lui la mort ; qu'elle la souhaite,
» puisqu'elle est un bonheur, quand la
» liberté est perdue.

JE ne sai comment on trouvera cette

idée de Dumnorix, de vouloir que son épouse qu'il aime se résolve à la mort, au moment où il vient de parler de pourvoir à la sûreté de la retraite ; & où par conséquent il ne semble pas qu'il crût ses affaires dans le dernier désespoir. Si j'osois prononcer, je dirois que cela n'est point amené, & que c'est jetter du tragique dans la piece pour le plaisir d'en jetter ; car la mort de Venusia y fait un hors-d'œuvre tout-à-fait superflu. La piece est assez intéressante sans cela.



ACTE

ACTE QUATRIE'ME.

SCENE PREMIERE.

DUMNORIX, *seul.*

» EN attendant le retour de Tenan-
» tius & de mes autres compa-
» gnons, je nourris mon inquiétude dans
» l'épaisseur de cette forêt, dont les om-
» bres couvrent ce ruisseau, qui coule en
» murmurant tristement au travers de ce
» camp, de ce camp où n'a gueres deux
» cent mille enfans de Mars troubloient
» par leurs clameurs guerrieres les heures
» de la nuit consacrées au repos. Quel
» silence y regne à présent ! Il est horri-
» ble & épouvantable autour de ces
» tentes désertes. Le murmure de ce
» ruisseau, seul bruit que j'entens, aug-
» mente ma mélancolie. Je conduis mes
» pas errans, semblable à un daim soli-
» taire, égaré dans les horreurs d'un de-
» sert inconnu. De tems en tems l'air est

» troublé par un profond soupir de quel-
» que soldat blessé, mourant sur la terre,
» la tête appuyée sur son bouclier, sur
» lequel bien-tôt il expire. Ce spectacle
» me remplit d'horreur.... Ah ! Dieux !
» Je vois ma chere Venusia. Tout ce qui
» vient de frapper mes yeux m'engage
» de plus en plus à lui parler. Mais, ô
» mort ! comment te nommer ? Ton
» nom seul inspire tant d'horreur ! com-
» ment t'annoncer à ce que j'aime ?

SCENE II.

DUMNORIX annonce à Venusia qu'il ne veut pas être le prisonnier des Romains, pour servir de trophée à l'éclat de leur triomphe, & de spectacle aux habitans de Rome. Il tâche de lui inspirer les mêmes sentimens : & sans s'ouvrir trop clairement, il lui fait entrevoir que la mort est mille fois préférable à l'esclavage. Venusia ne marque d'autre souci que pour lui & pour ses deux enfans. Cet infortuné pere lui fait savoir qu'il a pourvû à leur sûreté. Elle promet d'obéir à tout,

SCENE III.

CETTE scène consiste en quelques courtes réflexions de Dumnorix sur sa situation présente.

SCENE IV.

EBRANCUS arrive & raconte à Dumnorix comment ils ont eu accès auprès de Boadicia, qui approuve leur dessein de faire retraite au travers de la forêt.

SCENE V.

DUMNORIX conjure Tenantius, en cas que les Romains restent victorieux, de se retirer avec ces deux fils au nord de la Bretagne, & de les y instruire dans les voies de la vertu, en leur retra-

çant souvent les actions & les malheurs de leur pere.

Ce quatrieme acte paroît un peu vuide, en comparaison des trois précédens : ce n'est, pour ainsi dire, qu'un passage pour arriver au cinquieme.



ACTE CINQUIE'ME.

SCENE PREMIERE.

CEt acte commence par ce monologue de Venusia.

» Le bruit confus du tumulte me » frappe les oreilles. Des loups errans, » éveillés par la faim & l'odeur de la » pâture, sortent de leurs repaires, pour » déchirer la chair de mes compatriotes, » dont les corps couvrent cette horrible » vallée. Pleurerai-je, chers amis, vo- » tre chûte, vous qui, ensevelis dans les » ombres de la mort, n'avez plus aucun » souci ? Si cette forêt ne nous est favo- » rable, je ne tarderai pas à vous rejoin- » dre. L'espérance, dont la douceur sé- » duisante répand dans nos ames le bau- » me de la consolation, rend léger le » poids odieux de la misére, soulage le » captif sous la charge de ses fers, adou- » cit les peines de la maladie ; cette

» espérance me ramene avec joie mon » cher Dumnorix, qui s'étoit enfoncé » dans le plus épais du bois, pour juger » de notre situation.

SCENE II.

DUmnorix demande à Venusia, pourquoi de si grand matin elle est errante dans cette forêt. Elle lui répond que son inquiétude, sur un grand tumulte qu'elle a entendu, ne lui a pas permis un plus long repos.

SCENE III.

EBrancus accourt à la hâte, pour les avertir qu'il vient de visiter le quartier des Icéniens ; qu'il n'y a trouvé que les filles de Boadicia dans sa tente, selon l'ordre qu'elles en avoient reçû d'y attendre ses dernieres résolutions, les troupes ayant abandonné le camp sans bruit.

SCENE IV.

UN Icénien entre, tenant une coupe. Dumnorix demande ce qu'il veût. L'Icénien répond que Boadicia l'avoit envoyé, au moment qu'elle se mettoit en marche, pour surprendre les Romains. » Au moment qu'elle montoit sur son » char, elle m'a chargé, dit-il, d'ob- » server sa route ; & si-tôt que son armée » auroit passé les lignes du camp, de » revenir vers ses filles & Venusia, & » de vous dire qu'elle alloit rétablir vos » fortunes, résolue de ne jamais retour- » ner sans la victoire ; que si elle mou- » roit dans son dessein, vous prissiez ce » don de sa main, & le meilleur qu'elle » pût vous laisser en mourant, pour » qu'aucune goutte de son sang ne fût » deshonorée. Le Trinobantien, m'a- » t-elle dit, peut accepter sa grace de » ses amis les Romains ; ils lui doivent » cette récompense. A ces mots, son » visage se couvrant de désespoir, d'hor- » reur & d'agitation, elle m'a remis » entre les mains les deux fatales coupes ;

» & j'ai accompli la moitié de mon fu- » neste message envers les filles de Boa- » dicia. «

Dumnorix ordonne à l'Icénien de porter la coupe à sa tente, & de se retirer.

SCENE V.

UN second Icénien entre blessé avec la nouvelle de la défaite entiere des Bretons.

SCENE VI.

DUmnorix & Venusia déplorent le destin de leurs malheureux enfans, & implorent le secours du ciel en leur faveur.

SCENE VII.

TEnantius vient informer Dumnorix, qu'en voulant tenter le passage par la forêt, ils ont été arrêtés par

les Romains & faits prisonniers ; qu'ils ont été relachés sur le champ, à condition d'une courte conférence avec le général des Bretons ; Dumnorix y consent.

SCENE VIII.

EBRANCUS vient apprendre à Dumnorix que Boadicia, loin de trouver les Romains endormis, les avoit trouvés en ordre de bataille, & qu'elle avoit été entierement défaite.

SCENE IX.

FLAMINIUS entre pour offrir à Dumnorix & à Venusia de les proteger, par reconnoissance de leurs procédés pour lui. Ils le refusent ; & lui demandent, pour toute grace, de laisser passer Tenantius avec leurs enfans, ce qu'il leur promet & exécute sur le champ.

SCENE X.

DUMNORIX & Venusia donnent les derniers ordres à Tenantius pour leurs enfans. Après le départ de Tenantius avec Flaminius, Venusia veut avaler le poison envoyé par Boadicia. Dumnorix lui présente la coupe ; elle boit le poison. »Cesse de t'affliger, lui dit-elle ; je ne sens »aucune douleur : mon ame est tranquille »dans ce dernier moment; conduis seulement mes pas languissans jusqu'à ce lit, »où je vois la mort m'inviter avec un doux »soûrire. « Après quelques adieux touchans à son époux, elle expire. Flaminius arrive avec précipitation pour parer tous ces malheurs, & cherche à persuader Dumnorix. » Tu me conseilles de vivre, » dit le prince Breton, quand Venusia » n'est plus ?

» GRANDS Dieux ! elle n'est plus, dit » le Romain.

» NON, répond Dumnorix ; & quoique depuis mon union avec cette princesse, la plus aimable des femmes, je

» n'aye point connu d'altération dans ma » tendresse, & que je l'adorasse vivante : » cependant, en ce moment même où » le voile de la mort obscurcit tous ses » charmes, mon ame la chérit plus en » cet état, que revenant à la vie, avec » mille fois plus de charmes & de beauté, » pour marcher à l'esclavage.

FLAMINIUS se retire, & Dumnorix, certain de son sort, & maître de lui-même, s'enfonce son épée dans le cœur.

SCENE DERNIERE.

ŒNOBARBUS *à Flaminius.*

» A TA priere, j'ai passé au quartier » de Boadicia, qui, depuis sa derniere défaite, aveuglée par sa rage & » son désespoir, a volé dans sa tente. Je » l'ai vûe expirante avec une fille, toutes » deux mortes par le poison. Emmeline » & ses charmes n'auroient pas échappé, » sans mon prompt secours, qui lui a » arraché la fatale coupe. Tu dois me » remercier de t'avoir conseillé de nous

» emparer du passage secret. Tu m'as » donné la liberté ; que l'amour & l'honneur soient ta récompense.

» ENCORE, dit Flaminius, si Dumnorix jouissoit de la vie !

ŒNOBARBUS *regardant dans la tente.*

» TU vois que les dieux en ont autrement résolu. Cesse de mêler de vains » regrets à notre victoire. La bravoure » & le courage ont décidé du sort de » Dumnorix ; que son urne se conserve à » jamais. La mort est son triomphe : il » auroit mené à Rome une vie captive & » ignominieuse ; à présent tous les héros & les gens vertueux laveront sa » cendre & couronneront son urne de » fleurs.

CETTE derniere scêne est terminée par ces paroles de Flaminius, qui sont fort belles, mais qu'il seroit encore plus beau d'avoir omis, parce qu'il étoit tems de finir.

» TU es donc tombé, formidable » rempart des Bretons, toi qui méritois » plus que personne le glorieux nom de

» Romain. Je vois l'aimable Vénusia
» dans les bras de la mort ; sa beauté est
» évanouie. Restes charmans, autrefois
» le thrône des vertus & des graces,
» recevez le dernier devoir de ma main ;
» je vous unirai à votre vertueux époux ;
» je confierai vos précieuses cendres à
» une seule urne qui vous rejoindra ;
» j'éléverai un monument sacré ; j'y en-
» trelacerai le laurier & le myrte ; &
» l'inscription annoncera à la postérité
» attendrie, & sa valeur généreuse, &
» ton amour fidéle.



STORIA di varì costumi sacrì e profani da gli antichi fino à noi pervenuti, divisa in due tomi del Padre Carmeli. Tomo secondo, &c.

HISTOIRE de divers usages sacrés & profanes, &c. par le Pere Carméli. Tome second.

EN donnant en Avril l'extrait du premier volume, nous avons promis pour Mai celui du second. Nous observerons, en rendant compte de celui-ci, la même méthode que nous avons suivie en analysant celui-là. C'est-à-dire, que nous nous contenterons de développer le systême de l'auteur, laissant aux érudits la discussion des passages Grecs ou Hébreux, qu'il débat pour l'appuyer. Le public, à qui on montre un palais, n'a pas besoin d'en voir la charpente ni les fondemens.

LES hommes, sortis des mains du Créateur, conserverent quelque-temps

dans leur esprit les principes qu'il y avoit empreints. Ils l'honorerent par un culte public, pour faire hommage à sa puissance ; & pour célébrer sa bienfaisance, ils établirent des pompes solemnelles, qui en perpétuoient la mémoire. Mais dans la suite leur cœur se détournant de lui, ils pervertirent ces cérémonies innocentes, & en firent honneur à des idoles. Ainsi les enfans de Cham, qui allerent habiter l'Egypte, instituerent, en mémoire du déluge, une fête annuelle, pendant laquelle ils se livroient d'abord à la douleur, à cause des malheurs arrivés à l'humanité par cette innondation universelle ; & les jours suivans, ils marquoient leur joye d'avoir été exceptés de la disgrace commune. (*chap.* 1. *des Bacchanales & du Carnaval.*) Mais lorsqu'ils eurent fabriqué des dieux, Bacchus fut celui à qui ils rapporterent cette fête. L'auteur parle ici de toutes celles qu'eut ce nouveau dieu. Les principales se célébroient à la fin de l'automne, lorsqu'on avoit recueilli les fruits de la terre. Tous les autres peuples suivirent l'exemple des Egyptiens. Les auteurs payens mêmes n'ont fait mention qu'en rougissant des excès infâmes des bacchanales. Les hom-

mes se couvroient le corps des peaux des animaux qu'ils avoient tués, & se barbouilloient le visage de leur sang ; mais les plus rafinés, au lieu de sang, employoient du jus des mures. Ils avoient imaginé ce ridicule attirail, pour donner en public des preuves de leur bravoure & des marques de leur victoire. On changea ensuite les peaux des animaux en habits de différens sexes. Les hommes se déguisoient en femmes, & les femmes en hommes. Au lieu de sang on mit des masques faits d'écorces d'arbres ; & dans cet état on couroit les rues tumultueusement, en poussant des cris & des hurlemens. Ces déguisemens firent naître l'idée de représenter les actions & les ridicules des hommes. De là vinrent la tragédie, la comédie & la satyre, qui n'eurent d'abord que de bien foibles commencemens, & qui ont été portées dans les tems postérieurs au point de perfection où nous les voyons aujourd'hui.

PLUTARQUE, en comparant les cérémonies des bacchantes, & celles du sabbat & de la fête des tabernacles, avoit cru que les Juifs adoroient Bacchus. On réfute ici avec force cette erreur ; & on

montre en finiſſant que notre carnaval eſt un reſte des bacchanales. Le P. Carméli a ſuivi, dans ce chapitre, les principes de M. Pluche. (*Hiſt. du Ciel*) qu'il cite avec éloge, & qu'il copie fort ſouvent.

M. Burette a donné, dans les mémoires de l'Académie, une hiſtoire de la danſe d'après Lucien, Meurſius & Scaliger, en ajoûtant au témoignage de ces auteurs ſes propres conjectures. (*chap. 2. de la danſe.*) Cet académicien s'eſt contenté de dire que la danſe étoit très-ancienne; que la nature elle-même devoit l'avoir inſpirée aux hommes, parce que notre corps ſe porte à des mouvemens involontaires, lorſque nous ſommes animés par de vifs ſentimens de joie & d'allégreſſe. Mais notre auteur, ſans détruire ce principe, entreprend de déterminer l'époque de cet exercice agréable, & le fait remonter juſqu'à l'origine du monde. La danſe, ſelon lui, commence, au plûtard, lorſqu'Abel offrit un ſacrifice au Seigneur; car l'Ecriture ſe ſert, dans cette occaſion, du mot *hhaghagh*, dont les Hébreux ſe ſont auſſi ſervis, pour exprimer la joie & la danſe. Auſſi par tout

où il rencontre cette expreſſion, il croit qu'il y avoit de la danſe. On aime à le voir rechercher avec ſoin tous les endroits des livres ſaints, où ce terme eſt employé. Sans doute Adam danſa auſſi avec ſa compagne dans le paradis terreſtre. Il prouve que pendant tout le tems qui précéda le déluge on danſoit à chaque ſacrifice. Il fait danſer le patriarche Noé, ce bon vieillard, comme il l'appelle, lorſque ſortant de l'arche il rendit graces au Seigneur de ſa délivrance. Aaron & Moïſe dirent, de la part de Dieu à Pharaon, de laiſſer partir le peuple d'Iſrael, pour aller ſacrifier dans le déſert & danſer en l'honneur de l'Eternel. Nous permettroit-on de dire, qu'appuyé de ſa conjecture ſur le mot *hhaghagh*, & mettant en œuvres d'autres témoignages, le P. Carméli donne, en quelque ſorte, le bal à toute l'antiquité?

Il ſeroit trop long de le ſuivre dans tous ces détails. La danſe fut donc originairement un acte de religion. Les payens l'admirent dans leurs fêtes, & principalement dans celles de Bacchus. Ici on explique un paſſage de Lucien, qui a fait dire à M. Burette, que la dan-

ſe n'étoit pas anciennement une cérémonie religieuſe, mais qu'elle avoit été inventée ſimplement pour donner de l'éxercice au corps; qu'elle contenoit les principes de toutes les ſciences; qu'elle modéroit les paſſions; réformoit les mœurs; & conduiſoit tout droit à la ſageſſe & à la vertu. L'auteur croit que par l'éloge outré qu'il en fait, Lucien a plutôt voulu tourner la danſe en ridicule. Il s'arrête à fortifier ce ſoupçon, & à le tourner en certitude.

Il finit ce chapitre par les danſeurs de corde. Il en parle comme d'une choſe fort ancienne, qu'on trouve chez les Grecs & chez les Romains. Seulement il remarque que dans les commencemens on ne faiſoit que marcher & s'étendre ſur la corde, ou ſe ſuſpendre par les piés: on ne ſe haſarda que fort tard d'y danſer.

Pour rendre les ſpectacles plus brillans, on y admit la danſe; & elle donna naiſſance aux mimes & aux pantomimes: mais notre auteur en revient à dire que ce n'en étoit pas moins dabord une cérémonie de religion. Et en effet, pourquoi ce qui eſt vrai à préſent, ne l'auroit-il pas été autrefois? En Eſpagne, en Pro-

vence & ailleurs, l'on danſe encore aux proceſſions, & même quelquefois dans l'egliſe. Si l'on demande à quoi ſervoient les maſques dans les Bacchanales, l'auteur répond, (*ch.* 3. *de l'uſage des maſques*) que comme on s'abandonnoit, pendant ces fêtes, à toutes ſortes d'excès, on voulût ſe mettre à l'abri de la honte par ces déguiſemens. On ſait que la honte, attachée au vice, venge l'outrage fait à la vertu. La pudeur & la décence naturelle auroient fait rougir ces inſenſés de commettre à découvert tant d'infamies & de déſordres. Les maſques ont donc commencé avec ces fêtes brutales; il ſeroit ſuperflu d'en chercher ailleurs l'origine. Si Athénée & Suidas en ont attribué l'invention à quelques-uns des anciens, ils ont voulu déſigner ſeulement ceux qui en ont introduit d'une forme & d'une figure particuliere.

M. Boindin, (*mémoires de l'Académie des inſcriptions & belles lettres de Paris*) ayant remarqué ſur des monumens des maſques, dont la bouche étoit ſans ouverture, a cherché à quoi ils pouvoient être employés; & trompé par un paſſage de Lucien, il a décidé qu'ils ſervoient aux

danſeurs. 1°. Lucien ne parle point de maſques ſans ouverture à la bouche. 2 . Selon lui, les danſeurs chantoient ſouvent en danſant ; & par conſéquent , leurs maſques devoient être ouverts, pour laiſſer un paſſage libre aux ſons , & ſurtout à la reſpiration , déja gênée par leurs mouvemens violens & l'agitation de leur corps. L'auteur combat ici fortement , & avec un air de triomphe, l'opinion de M. Boindin ; & ſon triomphe nous paroît fondé. Il prétend qu'il n'y eut point de maſques qui fuſſent abſolument ſans ouvertures. Si on en trouve dont la bouche ſoit fermée, ils ſervoient apparemment pour les perſonnages muets, qu'on introduiſoit ſur la ſcène ; & alors ils reſpiroient par le nez, ou par-deſſous le maſque.

LES maſques, introduits d'abord en Egypte à l'occaſion des fêtes de Bacchus, comme on l'a dit, furent adoptés par les Grecs & par les Romains. Moyſe en proſcrivit l'uſage : mais outre que ſon peuple n'étoit pas toujours docile, il n'étoit pas le légiſlateur de tout l'univers. On continua, & l'on continue encore de ſe maſquer dans certaines occaſions, & ſin-

gulierement pendant le carnaval, qui eſt un reſte & une image des Bacchanales.

LE Pere Carméli recherche, dans le quatriéme chapitre, l'origine *de la Saint-Martin.* Ce jour-là, c'eſt-à-dire, le 11. Novembre, ſi fameux parmi les buveurs, on goûte le vin nouveau, & on ſe raſſemble, pour chanter, le verre à la main, cette boiſſon délicieuſe. Les Italiens diſent en proverbe : *Nel SanMartino ſi ſpina la botte del buon vino.* Les Grecs avoient une fête en l'honneur du dieu Bacchus, *pythagia, ouverture du tonneau ;* & cette fête, au rapport de Plutarque, tomboit précisément le 11. Novembre. Les Italiens l'appellerent *Brumalia.* On ouvroit les tonneaux du vin nouveau, & on en faiſoit l'eſſai avec de grandes démonſtrations de joie. Heſiode & Homere en parlent tous deux. Cette fête eſt d'une inſtitution payenne. Elle s'eſt perpétuée chez tous les peuples, & même parmi les Chrétiens : & comme on la célébroit le 11. Novembre, jour auquel l'egliſe fait commemoration de S. Martin, on la nomma la *S. Martin.*

ON auroit tort de croire qu'elle a été inſtituée en mémoire de ce ſaint : la reli-

gion n'honore pas la mémoire des ſerviteurs de Dieu, par la licence & la débauche ; & Pontanus eſt très-blamable d'avoir mêlé les louanges du ſaint évêque avec celles qu'il donne au vin, dans les vers qui ſuivent.

Martinum conviva ſaturque, & potus adoret :
Hunc nobis ritum Gallia prima dedit.
Hunc patres tenuere, tenent nunc Itala regna.
I puer, & multo pocula tinge mero.
Dive, fave : nunc te colimus, tua templa veremur,
Et numen felix ducimus eſſe tuum.
Dive, adſis. Calabros, famuli, geminate trientes.
Inſtaurent poſitas fercula crebra dapes.
Numen adeſt : geminas video ſplendere lucernas ;
Intueor triplici tempora cincta face.
Dive parens Martine, ades, & tua pocula viſe.
Te cyathi & calices, te tua muſta vocant.
Euge pater, bibit ipſe pater, calicemque ſupinat.
Quiſquis adeſt, cyathos ſumite, adeſte deo.
Dicamus bona verba, precemur & otia pacis.
Pace penus gravida eſt, vinea pace nitet.
Pace fluunt tua vina, pater, tu Gallica feda
Prælia ; nam ſervit Gallia cuncta tibi.
Annuit ipſe Deus, pueri nova vina miniſtrent :
Vos mecum alternas continuate vices.

Jovianus Pontanus lib. I. de feſtis Martinalibus.

LES premieres occupations auxquelles la nature força les hommes de s'employer, furent l'agriculture & le ſoin de conduire des troupeaux. Des deux enfans d'Adam, le premier fut un berger, le ſecond cultiva la terre. Abel ſe ſervit ſans doute d'un bâton pour la garde de ſon bétail. Il dut en apprendre de lui-même la néceſſité. Les paſteurs ſe multiplierent dans la ſuite, & les houlettes ſe multiplierent avec eux. Comme elles étoient une marque de leur autorité ſur leurs troupeaux, les hommes convinrent de prendre le bâton pour ſymbole de la puiſſance du commandement. (*ch. 5. du bâton de commandement*) Cette conjecture paſſe en certitude par toutes les autorités que le Pere Carméli produit. Homere appelle Agamemnon le paſteur des peuples, à cauſe du bâton de commandement qu'il portoit ; & Eſchile ſe ſert de la même expreſſion, pour déſigner un roi.

LES Grecs donnerent à ce bâton le nom de *ſceptre.* Il n'étoit pas auſſi court que celui de nos monarques ; mais c'étoit un bâton long, ſur lequel ils pouvoient s'appuyer. Les dieux, les rois, les princes, les peres de famille eurent leur

ſceptre,

ſceptre, pour ſigne de leur pouvoir.

On connoît tous les prodiges que Moyſe opéra par le moyen du ſien. De là eſt venu l'uſage ſuperſtitieux de la baguette, pour découvrir les mines, les ſources d'eau, les tréſors, &c. Les Rabbins ont débité mille fables ſur la verge du légiſlateur des Hébreux. Ils ont dit, par exemple, que Dieu la créa pour l'uſage d'Adam; qu'elle paſſa à titre d'héritage à Abraham; que le Patriarche Joſeph l'obtint enſuite; & qu'il en fit préſent aux Egyptiens, en reconnoiſſance des bienfaits qu'il en avoit reçus; que Jethro l'enleva furtivement, & la planta dans ſon jardin; qu'elle y prit racine, & ſe fortifia tellement, que l'homme le plus robuſte ne pouvoit l'arracher; que Jethro promit ſa fille en mariage à celui qui viendroit à bout de la retirer; enfin que Moyſe fut cet heureux mortel, & qu'on lui accorda la récompenſe promiſe.

L'auteur a raſſemblé ici tous les endroits de l'Ecriture & des auteurs profanes, où il eſt parlé de verges, de baguettes & de bâtons de commandement. Il explique le mot *ſceveth*, *ch.* 34. *des Nombres*, *verſ.* 17. par un bâton ou une verge

d'autorité: & comme cette interprétation entre dans les preuves de la religion, il s'y arrête, & en fait une démonſtration. Il n'approuve point l'origine que M. Pluche donne (*Hiſt. du Ciel*) au caducée de Mercure. On peut voir dans le livre ce point de critique, qui eſt bien traité. Nos évêques, appellés *Paſteurs*, n'ignorent point que ces croſſes magnifiques, ou bâtons paſtoraux, dont ils ſont parade aujourd'hui, ne ſont autre choſe que ces anciennes houlettes, ou ces bâtons ſans ornement, que portoient les premiers ſucceſſeurs des apôtres, comme une marque de leur juriſdiction ſur le clergé de leur diocèſe.

Dans le ſixiéme chapitre, on traite de l'uſage obſervé preſque par-tout, d'orner les portes des égliſes de couronnes & de feſtons de feuilles vertes, lorſqu'on célébre la fête d'un Saint; & même les portes des particuliers, lorſqu'ils ſont élevés en charge. Cette coutume vient des idées communes que les hommes ſe ſont formées dès les commencemens. Ils ont regardé la couronne, dont la forme eſt la plus parfaite de toutes, comme le ſymbole de la divinité, & par conſéquens

de la grandeur & de la dignité; & la couleur verte, comme celui de la joie & de l'eſpérance. Ainſi on couronnoit ces hommes extraordinaires, ces génies ſupérieurs, qu'on vouloit mettre en quelque ſorte au-deſſus de l'humanité, par cette diſtinction flateuſe; tels que les rois, les princes, les héros, les poëtes, &c. & ceux qui ſollicitoient quelque grace ſe préſentoient avec des branches vertes à la main devant les perſonnes qui pouvoient la leur accorder, pour montrer l'eſpoir qu'ils avoient de l'obtenir. On mettoit des guirlandes de fleurs, ou de feuilles vertes, devant la porte des temples, pour marque de l'eſpérance d'être aidé de la protection des dieux qu'on y adoroit. Et les maiſons des nouveaux magiſtrats & des nouveaux mariés étoient décorées de la même maniere, pour annoncer l'eſpoir d'un bon gouvernement ou d'une heureuſe fécondité.

Les anciens peuples avoient fait une convention tacite, pour exprimer certaines choſes par des ſymboles. Ils avoient par-là trouvé le ſecret de parler aux yeux. Une branche de cyprès placée, par exemple, à la porte d'une maiſon, marquoit

la mort d'une perſonne; on en ſuſpendoit une de laurier pour un malade; des feſtons de laurier & d'autres feuilles vertes, pour une nôce; une couronne d'olivier pour la naiſſance d'un garçon, & une couronne de laine pour la naiſſance d'une fille. La ſignification de toutes ces choſes étoit déterminée. Le peuple ne s'y trompoit point.

Les couronnes, dans les commencemens, n'étoient formées qu'avec des fleurs ou des feuilles vertes; on en conſtruiſit de métal & d'or, lorſque le luxe augmenta. Le P. Carméli parle enſuite de toutes ces ſortes de couronnes qui furent employées anciennement, & de toutes les occaſions où l'on ornoit les portes des temples & des maiſons particulieres, de feſtons & de guirlandes de feuilles vertes.

On n'approuvera peut-être pas également ſes conjectures ſur *l'uſage de planter le Mai*, *ch.* 7. Du moins elles nous ont paru ne pas porter ſur ces preuves ſolides & claires, auxquelles nous avons quelquefois applaudi dans les chapitres précédens. Nos lecteurs vont être en état d'en juger. Les payens ont dit que dans l'âge heureux de Saturne la juſtice regnoit ſur

la terre, & qu'on jouiſſoit d'un printems perpetuel, pour ſignifier que, pendant qu'on adminiſtroit la juſtice parmi les anciens, on menoit une vie douce & tranquille. Cela arrivoit apparemment chez les Egyptiens au printems, où les campagnes ſont couvertes de verdure. Par la réunion de ces deux objets, l'adminiſtration de la juſtice, & l'agréable ſaiſon du printems, les hommes prirent une haute idée de ceux qui les gouvernoient; ils s'accorderent à regarder des branches vertes plantées à leurs portes, comme un ſymbole de reſpect & d'eſpérance. Ainſi, pour marquer la vénération qu'ils avoient pour leurs ſupérieurs, ils alloient mettre, au commencement du mois de mai, des branches vertes devant leurs maiſons, faiſant alluſion par-là à l'âge d'or, & témoignant l'eſpoir de jouir, pendant leur gouvernement, de la paix & de la tranquillité, dont on avoit joüi ſous Saturne. Quoiqu'il en ſoit de ce raiſonnement, il eſt certain, 1°. que le mois de mai étoit conſacré à Saturne. 2°. Que pendant ce mois on rendoit la juſtice aux peuples. 3°. Que très-anciennement on plantoit des branches d'arbres devant la porte des temples & des maiſons, & que

c'étoit un ſymbole de reſpect & d'eſpérance. Les Hébreux, qui plaçoient, à la fête des tabernacles, des rameaux verds devant leurs habitations, ſuivoient en cela l'uſage des Egyptiens, conſacré par les préceptes de Moyſe. De tous les tems, les amans ont été dans l'uſage d'ériger en divinités les belles dont ils ſont épris. Ainſi ils plantent encore aujourd'hui le mai devant la porte de leurs maîtreſſes, pour leur donner par-là une marque de leur reſpect & de leur ſoumiſſion, & annoncer l'eſpérance où ils ſont de ſe les rendre favorables. Anciennement ils plantoient auſſi, dans la même idée, des rameaux verds devant la maiſon de leur amante, ou mettoient ſur le ſeuil une couronne verte qu'ils portoient, ou qu'ils attachoient à la porte, comme l'a obſervé Gaſpard Sagittarius, *de Januis veterum*, chap. 27. C'eſt ſans doute à cet uſage, que font alluſion ces vers d'Ovide.

Poſtibus & duræ precibus blandire puellæ,
Et capiti demptas limine pone roſas.
Ovid. de Art. am.

Et dans le livre *de Remedio amoris.*

Effice nocturnâ frangatur janua rixâ,

Et tegat ornatas multa corona fores......

Et ceux-ci de Catulle:

Mihi januæ frequentes, mihi tepida limina;
Mihi floridis corollis redimita domus erat.

LE P. Carméli veut bien convenir, dans le chap. 8. (*de l'Agneau Paſcal*) que l'uſage de manger l'agneau paſcal nous eſt venu des Hébreux. Perſonne n'ignore à quelle occaſion il fut établi parmi eux, & de quelle maniere il leur fut ordonné de manger la premiere fois cet agneau. Notre auteur donne une explication de tout ce qu'on obſervoit dans ce pieux repas. Il prétend que Dieu voulut en général éloigner ſon peuple de l'idolatrie, en oppoſant des pratiques innocentes à des coutumes ſuperſtitieuſes. Ainſi il lui défendit, par exemple, de manger aucune partie de l'animal, qui ne fût cuite, parce que dans une fête de Bacchus, appellée *Omofagia*, les Egyptiens mangeoient de la chair crue. L'agneau devoit être rôti au feu, parce que les mêmes Egyptiens ne rôtiſſoient point les viandes. On cite en preuve quelques autorités qui ne ſont point déciſives; & on dit enſuite que chez tous les anciens peuples on ne connoiſſoit que le bouilli.

Il eſt vrai que Pline aſſure préciſément le contraire, liv. 13. ch. 19. mais on répond que ce paſſage doit s'entendre de tems bien poſtérieurs.

NOUS croyons appercevoir ici une eſpece de contradiction, puiſqu'on remarque, quelques lignes plus bas, qu'Homere, le premier poëte & le premier Hiſtorien des Grecs, ne fait ſervir à la table de ſes héros que des viandes rôties. Les Hébreux devoient manger la tête, les piés & les inteſtins de l'agneau, parce que les Egyptiens, lorſqu'ils avoient ſacrifié une victime, lui coupoient la tête, la portoient au marché pour la vendre aux étrangers, & s'il ne ſe préſentoit point d'acheteur, ils la jettoient dans le fleuve, en prononçant quelques imprécations. Il explique, ſuivant le même ſiſtème, les autres cérémonies. Le peuple d'Iſrael, en mémoire de ſa délivrance, renouvelle, toutes les années, l'uſage de manger l'agneau paſcal; & les Chrétiens l'ont conſervé.

PENDANT les fêtes de Pâques & les jours ſuivans, on mange ordinairement des œufs durs, qu'on peint en différentes couleurs, mais principalement en rouge.

En Italie, en Espagne & en Provence, où l'on a conservé presque toutes les superstitions anciennes, on fait dans les places publiques certains jeux avec des œufs. Le P. Carméli recherche (dans le neuviéme chapitre) l'origine de ces pratiques. Il croit devoir passer sous silence tout ce qui a été écrit sur les œufs; par exemple, la fameuse question qu'on a agitée autrefois, lequel de l'œuf ou de la poule a existé le premier. Il ne s'arrête qu'à ce qui a rapport à son sujet. Il dit donc que les œufs de Pâques viennent des Hébreux ou des Gentils; du moins on trouve l'usage dont il s'agit parmi les uns & les autres. En effet, Basnage, *Hist. des Juifs, liv.* 1. *ch.* 9. assure que, dans le tems de Pâques, les femmes Juives plaçoient sur une table qu'elles avoient préparée, entr'autres choses, des œufs durs, qui étoient le symbole d'un certain oiseau, appellé *Ziz*, sur lequel les Rabbins ont débité mille fables. Les payens employoient aussi les œufs dans le Rit sacré. Apulée, liv. 11. des Métamorph. Varron, liv. 1. *de re rust.* Macrobe, liv. 7. *de Saturn.* ch. 16. &c. l'ont tous attesté. Les Romains mettoient sur les bornes, qui étoient dans le cirque, des

œufs, en l'honneur de Castor & de Pollux. On s'en servoit sur-tout dans les expiations. Juvenal, sat. 6. dit:

Grande sonat metuique jubet septembris & austri
Adventum, nisi se centum lustraverit ovis.

Et Ovide *de Art. am.*

Et veniat quæ lustret anus lectumque locumque
Præferat & tremulâ sulphur & ova manu.

QUANT à la coutume de peindre les œufs en rouge, & de jouer aux œufs, on la trouve aussi chez les anciens. Pline, liv. 19. chap. 7. & liv. 24. chap. 11. dit que les jeunes gens, parmi les Romains, peignoient les œufs en rouge, & faisoient différens jeux avec des œufs. Ainsi, comme la Religion Chrétienne a été composée dans les commencemens de Juifs & de Gentils, ils ont conservé les usages qu'ils avoient anciennement; & pour détruire la superstition qui y étoit attachée, l'église a bien voulu les sanctifier en quelque sorte, en bénissant les œufs de Pâques. L'auteur déclare, en finissant ce chapitre, qu'il abandonne ses conjectures à la critique. Il n'oseroit les donner comme des certitudes; sur-tout dans ce siecle, dit-il, où l'on soûmet tout à un

examen scrupuleux; ce qu'il exprime très-heureusement par cette espece de proverbe. *In questo secolo, nel quale si studia di ritrovare appunto il pel nell' uovo.*

LES Italiens font une fête le premier jour d'Août, semblable à la *S. Martin*, & ils l'appellent *ferrare agosto*. Le professeur de Padoue prétend que cela vient des Néomenies; on sait que tous les premiers jours de chaque mois étoient une fête chez les anciens. Lorsqu'on eut donné à celui d'Août (*Sextilis*) le nom d'Auguste, on mit apparemment plus de solennité dans la maniere de célébrer les calendes de ce mois, pour honorer davantage l'empereur. Cet usage a dû se conserver principalement en Italie. Le premier jour d'août fut nommé *feriatus augustus*, à cause de la fête; & lorsque la langue Italienne commença à s'introduire sur les débris de la latine, elle corrompit ces mots, & ils furent changés en *ferrare Agosto*.

NOUS donnons ordinairement la droite aux personnes à qui nous devons du respect, & nous croirions choquer la décence en y manquant. (ch. 11. *de l'usage*

de donner la main droite, pour marque de respect & de préséance.) La main droite a-t-elle réellement un privilége particulier? Oui, répond le P. Carméli. La nature a marqué elle-même le côté droit comme le plus honorable. Elle l'a favorisé, elle lui a donné plus de force, plus de vigueur. L'œil, le bras, la main, la jambe, le pié gauche, sont plus foibles que les parties qui leur sont opposées. Les *gauchers* ne le sont devenus que par une mauvaise habitude; ils ont lutté long-tems contre la nature dans leur jeunesse, & l'ont enfin obligée de céder à leurs efforts multipliés. Ainsi, ayant distingué elle même le côté droit, les hommes ont dû le regarder comme la place d'honneur.

MAIS M. Morin, de l'académie des inscriptions & belles-lettres de Paris, a prétendu que cette distinction n'étoit qu'un préjugé d'éducation; que l'usage, dont il s'agit, n'a pas été constamment observé chez tous les peuples; que très-souvent la gauche avoit été prise pour le côté le plus honorable. Le P. Carméli réunit toutes ses forces pour détruire cette opinion. On croiroit qu'il ne s'agit de

rien moins que de fixer les droits de deux ſouverains puiſſans. Il prend vivement la défenſe de la droite, & accable ſon adverſaire d'autorités, pour prouver que dans tous les tems elle a joui des prérogatives dont elle eſt en poſſeſſion. Il commence par l'écriture ſainte; & nous ne ferons qu'indiquer les endroits ſur leſquels il s'arrête. La Geneſe, ch. 49. où Joſeph amenant ſes deux enfans, Manaſſé & Ephraïm, auprès de ſon pere Jacob, place l'aîné à la droite, & l'autre à la gauche. &c. Naas l'Ammonite menace les peuples de Galaad de leur arracher l'œil droit. liv. 1. des Rois, ch. 11. Les livres ſaints expriment très-ſouvent la puiſſance de Dieu par la *droite du Seigneur*, &c. Geneſ. *dextra tua, Domine, magnificata eſt; dextra tua, Domine, percuſſit inimicum.* Exod. ch. 29. Levit. ch. 14. Deuteron. ch. 33. Iſaïe, ch. 62. ℣. 8. liv. 3. des Rois, ch. 2. & preſque par-tout dans les Pſeaumes.

Il interprete enſuite quelques autres paſſages, qui paroiſſent lui être oppoſés; & voici ce qu'il répond à la fameuſe objection des augures, qui étoient funeſtes du côté droit. Il prétend que les augures

étoient toujours favorables, lorſqu'ils partoient du côté droit, & ſiniſtres du côté gauche; mais comme il ne peut ſe diſſimuler le témoignage contraire de tous les auteurs grecs & latins, il coupe le nœud de la difficulté, en diſant: lorſqu'on a avancé que les augures du côté gauche étoient favorables, cela devoit s'entendre de la gauche par rapport à nous, & de la droite par rapport à l'augure. Ainſi Jupiter, par exemple, lançoit la foudre à ſa droite, un aigle voloit à ſa droite, mais c'étoit à la gauche du prêtre qui regardoit Jupiter & l'aigle. On penſe bien qu'il n'eſt pas plus embarraſſé d'expliquer un endroit de Platon cité par M. Morin. Dial. 10. de la Rep. Enfin, après s'être fatigué à chercher de nouvelles preuves pour appuyer ſon ſyſtème, & à répondre aux objections qu'on lui pouvoit oppoſer, il finit en triomphant de ſon adverſaire. Nous ne prenons point de parti dans cette eſpece de controverſe, mais nous croyons que, malgré toutes les autorités que le P. Carméli s'eſt efforcé de raſſembler, on pourroit peut-être encore ſoutenir le ſentiment de l'académicien de Paris.

Il ne ceſſe point de le combattre dans le douziéme chapitre, où il traite de l'uſage de baiſer la main en ſigne de reſpect. Il dit que c'étoit toujours la droite qu'on baiſoit. Selon lui, la main droite fut regardée comme une partie honorable, & en conſéquence les hommes s'accorderent à la porter à la bouche en ſigne de vénération. Cet uſage étoit tout à la fois un acte de religion & de politeſſe. Les anciens adoroient leurs dieux en baiſant la main. On le prouve par l'écriture ſainte, & par le témoignage des auteurs profanes. Dieu dit, liv. 3. des Rois, ch. 19. qu'il ſe reſerve dans Iſraël les hommes qui n'adoreront point Baal, en lui baiſant les mains. *Et derelinquam mihi in Iſrael ſeptem millia virorum, quorum genua non ſunt incurvata ante Baal, & omne os, quod non adoravit eum, oſculans manus.* On ſaluoit Baal, c'eſt-à-dire, le ſoleil, de cette maniere, lorſqu'il paroiſſoit ſur l'horiſon, ou lorſqu'il quittoit notre hémiſphere; car Job prend Dieu à témoin, qu'il n'adoroit point cet aſtre en baiſant les mains, lorſqu'il ſe levoit, ou lorſqu'il ſe couchoit. Ch. 31. verſ. 27. *Si vidi ſolem cum ſurgeret, & lunam inces-*

dentem clarè; & lætatum eſt cor meum in abſcondito, & oſculatus ſum manum meam ore meo.

Lucien parle de ceux qui, n'étant pas aſſez riches pour offrir des victimes, ſe contentoient d'adorer les dieux en baiſant les mains. On ſait comment Demoſthene trompa ſes gardes en paſſant devant un temple. Il porta ſes mains à la bouche, comme pour marquer ſon reſpect envers la divinité, & avala du poiſon pour ſe ſouſtraire à la fureur de ſes ennemis. Les Romains connoiſſoient cet acte de religion; & l'on croit que le mot *adorare* eſt venu de l'uſage de porter la main à la bouche & de la baiſer; comme qui diroit *ad os manum admovere.* Apulée, liv. 4. de l'âne d'or, dit que Pſyché étoit ſi belle, que tous ceux qui la voyoient, baiſoient les mains, pour adorer en quelque ſorte cette nouvelle Vénus. Juſte-Lipſe & Muret nous apprennent, que ceux qui étoient éloignés des ſtatues des dieux étendoient les mains vers eux & les baiſoient enſuite. C'eſt ce que nous faiſons encore, lorſque nous ſaluons une perſonne qui eſt à quelque diſtance de nous.

On baisoit aussi les mains pour marquer du respect à ses supérieurs, ou pour témoigner à quelqu'un de l'amitié & de la bienveillance. Dans Homere, liv. 16. de l'Odyssée, Eumée, voyant arriver Telemaque, va au-devant de lui, & lui baise les mains. Nous supprimons, pour abréger, un grand nombre de citations que l'auteur rapporte. Il s'obstine à prétendre qu'on ne baisoit que la main droite pour avoir occasion de réfuter le sentiment de M. Morin; & néanmoins, dans presque tous les passages dont il s'appuie, il n'est parlé que des mains, ou de la main en général, sans désigner la droite ni la gauche.

Nous avons dit, en rendant compte du premier volume de cet ouvrage, que le P. Carméli commençoit, dans son premier chapitre, par expliquer son systême, dont les chapitres suivans sont le développement & la preuve. Mais, comme on auroit pû oublier les principes généraux qu'on admet, il croit devoir les présenter de nouveau à ses lecteurs, à la fin du second volume. (*ch. 12. conclusion de l'ouvrage.*) La plûpart des savans ont prétendu que les cérémonies réligieuses

avoient été tirées par les Hébreux des Gentils, ou que les Gentils les avoient empruntées des Hébreux. Cela n'est point vrai, selon notre auteur. L'idolatrie & la loi de Moyse ne se sont rien prêté l'une à l'autre. La haine, qui regnoit entre les Payens & les Juifs, ne devoit pas leur permettre de se communiquer leurs usages. Ces usages se sont établis d'eux-mêmes. Les hommes, en réfléchissant sur les propriétés d'une chose, l'ont comparée avec une autre, à laquelle les mêmes propriétés convenoient. Et par-là ils se sont accoutumés à représenter, par des symboles, tous les objets, tous les êtres, même les sentimens de l'ame, & sur-tout la divinité qu'ils adoroient. C'est ainsi que sont nées les cérémonies religieuses & profanes, innocentes dans les commencemens, & rendues criminelles par la perversion des hommes.

Dieu, voulant donner une loi à son peuple, adopta par bonté les idées reçûes, & conserva les pratiques qui étoient en vigueur. Par-là il écartoit les Hébreux de la superstition, & leur facilitoit l'observance de sa religion, en admettant

les symboles & les rits sur lesquels on s'étoit accordé. Les premiers Chrétiens, qui n'étoient composés que de Juifs & de Gentils, ont conservé ces usages; & l'église les a sanctifiés en les employant.

Quant aux cérémonies profanes, elles doivent aussi leur origine, à des considérations générales, à une convention tacite, que la nature a dictée aux hommes. Les unes étoient criminelles & superstitieuses; les autres sacrées & respectables par leur objet; d'autres enfin indifférentes. Voilà en général quel est le systême de l'auteur. Il finit, en soumettant ses observations à la critique.

Apre's avoir développé le plan de cet ouvrage, nous nous permettrons quelques réfléxions sur la maniere dont il est exécuté. Les preuves du P. Carméli ne portent pas toujours avec elles toute l'évidence qu'il prétend leur donner. Elles ne sont pour la plûpart fondées que sur des conjectures; & les autorités, qui viennent à l'appui, sont quelquefois si peu concluantes, que ses adversaires en pourroient à la rigueur tirer avantage contre lui. Il a beaucoup puisé dans nos livres François, entr'autres, dans M. Pluche,

dans le P. le Brun, dans les mémoires de l'académie des inscriptions & belles-lettres de Paris, &c. Tous les lecteurs n'approuveront pas également le dessein qu'il a eu de détruire les opinions reçûes, & de persuader que presque aucune de nos cérémonies sacrées, pas même celles des sacremens, n'est d'institution divine; qu'elles ne viennent originairement que des idées communes, & qu'elles ne sont respectables en quelque sorte que par leur objet, & par l'adoption que l'église en a faite. Nous avons été surpris qu'un religieux, qui vit dans des états, où les opinions arbitraires, en fait de religion, ne sont pas bien accueillies, ait osé s'écarter des routes ordinaires, & soutenir des maximes, qui, dans des siécles moins éclairés, auroient été traitées de blasphèmes. Rendons-lui cependant la justice de dire qu'il ne dément en aucun endroit de son livre son caractere ni son habit. Il montre une grande vénération pour tout ce qui intéresse la foi, & condamne d'avance dans son ouvrage tout ce qui pourroit paroître répréhensible aux docteurs de l'église. Il ne se pardonneroit point d'avoir scandalisé les simples; mais il a cru devoir ne point s'assujettir à des

préjugés contraires aux progrès des ſciences & de la raiſon.

Nous avons ſouvent applaudi à l'érudition immenſe qui regne dans cet écrit; mais elle nous a paru quelquefois déplacée. En général, les étrangers n'ont point encore atteint cette méthode lumineuſe, qui diſtingue notre nation. Les ſavans Anglois, Allemands, Italiens, raſſemblent, ſans choix & ſans ordre, des paſſages, des autorités, des citations, qui à la vérité tendent à confirmer le principe qu'ils ont avancé, mais qui ne ſont point une continuité de preuve. Ils s'arrêtent à des matieres étrangeres à leur ſujet, lorſqu'elles ſe préſentent à eux, & ne connoiſſent point cette ſobriété, cette ſage économie, qui conſiſte à ne dire que ce qui eſt eſſentiel, & à faire un généreux ſacrifice des idées & des recherches, qui ne ſont point corps avec l'ouvrage. Le livre du P. Carméli eſt ſuſceptible de ce reproche. On y trouve d'ailleurs des répétitions trop fréquentes. Un François, qui travailleroit ſur ſes matériaux, le réduiroit à la moitié.

Quant au ſtyle, s'il nous eſt permis d'en juger, il nous a ſemblé être ſimple,

uni, clair, &, comme on dit, *ſans prétention.* On peut auſſi lui reprocher quelques expreſſions favorites, qui, répétées à chaque page, laſſent & fatiguent le lecteur.

Nous ne prétendons pas faire une critique de l'ouvrage du profeſſeur de Padoue. Les défauts que nous y relevons, ſont plûtôt les défauts de la nation & du genre de litterature qu'il traite, que des fautes perſonnelles. Nous n'aurions garde de lui refuſer le tribut d'éloge qu'il mérite. Son livre ſera également bien reçû des ſavans & du peuple. On admirera l'érudition qui y regne, & on y apprendra avec plaiſir l'origine de pluſieurs uſages qu'on pratique, ſans en connoître le principe.

On trouve à la fin deux diſſertations ſur la venue du Meſſie. Nous ſommes fâchés de ne pouvoir pas nous y arrêter. Elles demanderoient elles ſeules un extrait particulier. L'une a pour objet le verſet 17. du pſeaume 22. ſelon les Hébreux, & 21. ſelon la Vulgate. L'autre, la fameuſe prophétie de Jacob. Dans celle-ci, l'auteur attaque un certain Rabbin d'Amſterdam, qui avoit donné une

fauſſe interprétation des mots *Sceveth* & *Scilo.* Il démontre invinciblement que *Sceveth* doit être pris pour *virga*, *ſceptrum*, & que *Scilo* ſignifie le Meſſie. Mais ce bon Religieux, fier de ſa victoire, ſe laiſſe emporter par ſon zele; & il accable ſon adverſaire d'injures, après l'avoir renverſé par de bonnes raiſons.



CODICILLE du Docteur Jonathan Swift tiré des œuvres ſatyriques (Satiriſche Schriften) *de M. Rabner, à Leipzig, en* 1751.

L'ADRESSE de cet ouvrage à un mylord eſt une fiction de l'auteur Allemand, qui, ſous des noms Anglois, peint & critique les ridicules & les travers de ſes compatriotes, très-plaiſamment & très-finement. Je voudrois que ce morceau pût ſervir à convaincre nos petits maîtres en littérature, que non-ſeulement on peut avoir de l'eſprit ailleurs qu'en France, mais qu'on peut même l'avoir agréable, & qu'il y a des étrangers qui uſent de cette faculté.

Mylord,

Il m'a été impoſſible de vous inſtruire plutôt de certaines particularités, qui concernent le teſtament du Dr. Swift. Mais

Mais enfin, je me trouve en état de satisfaire votre juste curiosité. Tout le monde sait que Swift a légué 12000 liv. sterlings, pour l'établissement d'une maison de fous. On savoit même avant sa mort qu'il le feroit: mais ce qu'on ne savoit pas, & sur quoi vous vous trompâtes, Mylord, comme les autres, c'étoit à quelle sorte de fous il destinoit son hôpital. Il ne le fondoit pas pour ces fous involontaires, qui le sont par maladies, & qui ne le seroient pas s'ils se portoient bien; il abandonnoit ceux-là à la vigilance de la police & aux soins des medecins. Ses vûes portoient plus loin, & étoient plus nobles. Pour être admis dans son hôpital, il falloit être fou sans maladie, ou du moins sans maladie corporelle. Ses soins charitables ne se bornoient pas aux pauvres, il les étendoit jusques sur les prélats & les lords. Une longue expérience lui avoit appris, dit ingénieusement l'auteur Allemand, qu'il en est de la folie purement spirituelle, comme de la goute, qui ordinairement tourmente le plus les gens à leur aise, & n'attaque que rarement, ou au moins plus facilement les gens du commun.

Il y a quelques années qu'on lui pro-

posa des conditions fort avantageuses, pour l'attirer à Westminster, afin qu'il y fit des cures. Mais il a constamment refusé, persuadé qu'il ne pourroit pas suffire à traiter tous ceux qui auroient besoin de lui. Il préféra Dublin à tout autre endroit, parce qu'il y avoit précisément autant de fous, qu'il en pouvoit soigner. Au reste, il n'étoit pas assez injuste pour refuser des recettes à Westminster & à Londres.

Quoiqu'il ne mourut qu'à sa quatre-vingt-neuvieme année, il auroit souhaité de pouvoir prolonger sa vie, parce qu'il étoit précisément sur le point de faire de grandes opérations à des malades d'un haut rang. Les soins charitables, qu'il avoit toujours donnés à ses concitoyens, il les continua sur le lit de la mort. Lorsque Simon Juck, son confesseur, que sa grosse tête & la femme de chambre de Milady Wedle avoient appellé au ministere, lui demanda, peu d'heures avant sa fin, s'il quittoit cette vie sans regret: pas tout-à-fait, répondit Swrift mourant; depuis que je vous connois, je souhaiterois vivre encore assez pour vous entreprendre; car vous au-

riez besoin, plus qu'aucun autre, que je vous traitasse.

A ces circonstances que je rapporte pour vous désabuser, Mylord, j'ajoute que Swift a fait mention, dans son testament, d'un codicille, que l'on a effectivement trouvé dans un de ses tiroirs.

Ce codicille contient les noms de ceux qu'il juge les plus dignes de loger dans la maison qu'il fonde. Il a requis le parlement de faire exécuter sa derniere volonté. On en est occupé actuellement, & je crois vous faire plaisir, Mylord, en transcrivant ici mot pour mot le codicille en question.

Moi soussigné, j'ordonne de ma pleine connoissance, par ma derniere volonté, que les petites maisons, que j'ai fondées, soient occupées par les personnes ci-dessous dites, comme ayant préférablement besoin des soins que je veux qu'on leur donne.

Nicolas Errard, mon sacristain, m'en voudroit sans doute, si je ne le nommoit pas le premier. Il a un noble orgueil si porté au grand, que ce seroit un homme à faire archevêque, si ses prétentions

étoient des titres. Aussi n'en désespere-t-il pas tout-à-fait, connoissant lui-même mieux que personne, l'aptitude qu'il a à posséder des places éminentes dans l'église; ce qui ne pourra le fuir, à moins que la comtesse d'Yarmouth ne lui soit contraire; car, à ce qu'il dit, elle lui a déja nui deux fois, en prévenant le Roi George contre lui. Si la cour continue de le payer d'ingratitude, elle doit craindre qu'il ne se range à la fin dans le parti du Prétendant. Il dit à ses amis, à l'oreille, qu'il lui prend quelquefois des tentations de douter de la vérité de sa religion, à cause des entraves où le clergé Protestant est tenu par ses princes, & du peu de cas que sa communion en particulier fait des sacristains, qui sont en plus grande considération parmi les Jacobites. Au reste, il est fort zélé dans sa religion. Il fait plus d'herétiques dans une année, que Burnet n'en a fait dans toute sa vie. Il croit que le carillonneur de la paroisse de S. James est un Trembleur, parce qu'il a parlé une fois devant lui sans se découvrir. Il jure, sur son ame, que notre évêque est un Jacobite, parce qu'un jour, en lui adressant la parole, il l'a nommé *Nicolas* tout court, sans lui donner du

Monſieur. Et c'eſt pour ſatisfaire la noble ambition de M. Nicolas, que je lui donne le premier rang parmi mes fous.

Le Lord Lavat doit avoir la premiere place après lui. Si le mérite regloit les rangs de ce monde, Mylord Lavat ſeroit un cocher. Mais en vertu des titres de ſon ayeul, qui étoit Lord, il l'eſt auſſi. Il eſt éloquent comme Cicéron, quand il parle de la valeur & du mérite de ſes ancêtres; & ſi l'on veut qu'il eſtime quelqu'un, il faut lui prouver que ce quelqu'un-là avoit droit de chaſſe ſur vingt arpens, dès le tems de Guillaume le conquérant. Il revient toujours mécontent des aſſemblées du parlement; parce qu'on n'y fait, dit-il, autre choſe qu'arrêter des bills contre ſon avis; choſe, ſelon lui, très-préjudiciable au bien public. Cependant, je crois ſavoir de bonne part que depuis la mort de la reine Anne, il ne s'eſt fait aucun bill, pour la paſſation duquel il n'ait opiné du bonnet. Ses connoiſſances ſe bornent à une meute de chiens. Il ignore parfaitement la conſtitution des pays étrangers. Me trouvant une fois dans une compagnie, où l'on parla des prérogatives de la nobleſſe de

l'Empire, dont on jugea à la Britannique; Mylord Lavat, qui nous avoit écoutés pendant quelque tems, termina enfin cette converſation en s'écriant! Parlez-moi de Meſſieurs Cantons; car les treize cantons, dans ſon idée, étoient une ancienne maiſon d'Allemagne. La ſtupide ignorance de notre lord me le fait juger capable de ſe mettre, à la premiere occaſion, dans une troupe de mécontens, & d'entreprendre de grandes innovations dans l'état & dans l'égliſe. Le parlement aura donc ſoin de le faire garder ſoigneuſement dans ma maiſon.

Comme les plus grands ſeigneurs de la grande Bretagne ſe font un honneur d'accorder leur protection aux ſciences & aux productions de l'eſprit, je ne conçois pas comment Mylord Pallbrow peut exiger la liberté de figurer avec eux. Non content d'être ignorant & plus ſtupide que ſon fermier, il tire encore vanité de ſon ignorance; & il faut qu'il ſoit de très-bonne humeur, pour ne parler qu'avec mépris des gens de lettres. Quand on le fache, il les invective. Il ſe déchaîne ſurtout contre eux dans les aſſemblées publiques. Mais comme il a vingt mille liv.

ſterlings de rente, & que Mylady Pallbrouw eſt une très-belle femme, cela n'empêche pas, qu'il ne ſoit admiré au Hyde-parc, & ſouffert à la cour. Il fait de gros appointemens à deux ſécretaires, qui n'ont d'autre emploi que de rire à gorge déployée, quand il ouvre la bouche pour injurier les ſavans; & qui plus eſt, il a deſſein d'en faire venir un troiſieme d'Allemagne; car il croit que les Allemands ſont nés pour être admirateurs. Quand ſon accès de vanité redouble, il proteſte, avec les ſermens les plus terribles, que de ſa vie il n'a lû de livre imprimé que l'almanach & le Crafts-man; cependant il aſſure, comme bien informé, que Milton eſt un furieux, & le comte de Schaftſbury un pédant chagrin; il ſoutient même que la pédanterie s'eſt emparée de toute la nation Britannique; que ſans cela elle n'auroit jamais ſouffert que le rimeur Dryden eût été enterré dans l'abbaye de Weſtminſter. Si Mylord Pallbrouw conſerve ſa liberté encore deux ans, il eſt aſſez ſtupide pour finir par vouloir être eſprit fort: on aura donc ſoin de le renfermer, le plutôt que faire ſe pourra.

Sa révérence, l'évêque O-Carry,

mérite auſſi une place dans ma nouvelle maiſon; & je crois qu'on ne s'appercevra pas beaucoup de ſon abſence dans le diocèſe; car on ne l'y voit que très-rarement. Son chapelain eſt chargé des fonctions épiſcopales; & la modeſtie de ſa révérence ſe contente de recevoir le revenu fixe & le caſuel de ſon évêché. Il commerce comme un juif Portugais. Il aſſure des vaiſſeaux; & quand on croit qu'il s'occupe dans ſon cabinet à fabriquer une inſtruction paſtorale, il eſt dans ſon grenier pour y obſerver le vent. Quoiqu'il place ſon argent avec plus de fruit & avec plus de précaution qu'aucun uſurier puiſſe faire, j'ai tremblé bien des fois pour lui; parce que la prudence n'obvie pas à tous les malheurs. Ce ſeroit une époque fort remarquable dans notre hiſtoire eccléſiaſtique, ſi, pour lui faire payer ſes lettres de change, ſes créanciers le pourſuivoient une fois juſques ſur la chaire, ou que ſa révérence fût empriſonnée pour banqueroute; ce ſeroit tant pis pour les priſonniers ſes confreres; car je le crois capable de partager fort inégalement le produit du tronc; il en garderoit au moins la dixme en qualité d'évêque. Pour prevenir ces petits accidens-là,

il sera bon de le renfermer, & d'en faire autant, s'il est possible, à celui qui l'a sacré.

Le trois Septembre dernier, il y a eu éxactement trois ans, que le jeune M. Something eut dessein de se pendre de dépit de n'avoir pas été nommé échevin : j'ai regret qu'on l'en ait empêché : il souffloit alors un grand vent d'est, fort bon pour les gens qui se pendent : le pays auroit eu un extravagant de moins à porter ; & je n'aurois pas à présent la peine de lui trouver une place dans ma maison. Le voilà parvenu à cet échevinage tant souhaité, en dépit de sa jeune barbe & de la raison. La ville & le corps où il est entré, n'ont qu'à se bien tenir ; car il se propose de grandes réformes. Il y avoit à peine vingt-quatre heures qu'il étoit nommé à cette charge respectable, que tous ses membres commençoient à s'étaler avec morgue ; d'abord la tête se retira en arriere, & resta immobile sur le cou. Un second menton, plus majestueux encore que celui du ridicule Lord Plackney, vint faire la base de sa grosse tête, chargée du pesant fardeau du gouvernement de la ville. Ses yeux, qui

depuis quelque mois n'avoient rien fait que lancer de douces œillades sur le théatre à Mademoiselle Poper, notre jolie danseuse : ces yeux roulans, ne jetterent plus que des regards sérieux & sombres : on dit qu'il s'exerce devant son miroir à prendre un air de prud'hommie, avec autant de soin, que quelques femmes s'exercent à prendre un air tendre & riant. Mais aucune partie de son corps n'a eu tant à souffrir que son pauvre & innocent ventre. C'étoit une pitié de voir comment il le fit saillir tout d'un coup. Il se gonfla à vûe d'œil ; & M. Something renvoya vingt tailleurs, parce que tous lui avoient fait des habits comme pour le ventre qu'il avoit avant d'être élu échevin. Maître King, qui de toute sa communauté est celui qui sait le mieux prendre la mesure d'un gros ventre, s'est assuré sa pratique. Ce seroit dommage au reste qu'il ne fût pas devenu ventru ; car c'est un homme qui porte bien son nouveau ventre. Jamais il ne passe la rue qu'avec une lenteur mesurée ; & le pavé semble gémir sous ce fardeau vénérable. C'est-là le portrait de notre Something, tiré d'après nature ; & ceux qui peuvent encore douter s'il est fou, n'ont qu'à converser avec

lui. Il ne parle jamais qu'obscurément, & à demi-mot. L'année prochaine il aura part au gouvernement de la ville ; & c'est alors qu'il remédiera à tous les désordres. Il connoît le fort & le foible de la patrie, & en raisonne aussi pertinemment, qu'un jeune chevalier qui assiste une premiere fois à la chambre des communes, pour y accorder des subsides. Il honore d'un coup d'œil favorable ceux qui savent l'honorer lui-même ; & quand ils s'inclinent devant lui, avec tout le respect qui lui est dû, il daigne leur serrer la main ; mais toujours avec cet air de protection que se donnoient nos anciens rois, quand ils touchoient les écrouelles *. On voit par-là si j'ai raison de le faire enfermer ; le bien de la patrie demande même qu'il le soit avant d'avoir part au gouvernement de la ville.

* Il faut, pour l'intelligence de cette comparaison, savoir que les rois d'Angleterre s'étant mis en tête qu'ils avoient des droits sur la France, crurent que le Ciel, ratifiant leurs prétentions, leur avoit transferé, avec les autres prérogatives de cette couronne, le pouvoir surnaturel de guérir les écrouelles, dont les rois très-chrétiens jouissent de tems immémorial ; & se mirent en effet à toucher des écrouelles.

J'avois d'abord dessein d'en faire faire autant au bon vieux Nowtell. On voulut me faire accroire qu'il avoit été la cause de bien des injustices arrivées à différens de nos citoyens. Mais dès le commencement ces rapports me parurent suspects ; j'étois pr.sque sûr que le bon Nowtell étoit trop imbécile, pour faire des sotises réfléchies. Mais enfin, j'ai tiré ce problême au clair ; j'ai découvert que c'est sa femme qui fait tout. C'est elle qui fait gagner & perdre les parties ; son mari n'est gueres que son clerc. C'est à elle que nous devons le nouveau réglement des rangs, en vertu duquel les femmes des échevins de Dublin prétendent le pas devant toutes les autres femmes. C'est elle qui a ruiné le marchand Car ** er, par un procès qu'il a perdu, non que sa cause fût mauvaise, mais parce que sa femme avoit offensé mortellement Madame Nowtell, en prenant témérairement dans l'église le pas sur elle, pour aller à la sainte cêne. Je ne savois pas pourquoi les places ecclésiastiques de notre ville étoient toujours remplies par de minces sujets ; mais depuis qu'on m'a informé que Madame Nowtell est l'organe de la vocation divine, j'ai trouvé la clef du

myſtere. Une vieille femme, qui a ſa confidence, a auſſi le droit de préſentation : Madame Nowtell fait expédier la vocation ; la ville paye les appointemens, & il ne reſte rien aux bourgeois de leur ancienne liberté, que la permiſſion de bailler & de dormir au ſermon. A ces cauſes, j'ai changé de deſſein ; & je donne à Madame Novvtell la place que je deſtinois à ſon mari ; mais celui-ci ſe trouvant, par la perte de ſa femme, hors d'état de reſter échevin, il ſera bien de renoncer à ſa place, pour prendre ſoin de ſon ménage, & frotter ſes armoires & ſes commodes dans ſes heures de loiſir.

En ſongeant ſur qui je pourrois, parmi les gens employés à la maiſon de ville, exercer encore ma charité, je trouve parmi les ſecretaires, les clercs & les receveurs un ſi grand nombre de petits fous, que je ne ſais par où commencer. Mes douze mille liv. ſterlings ne ſuffiſent aſſurément pas à les entretenir tous. Il ſeroit juſte que la ville entrât pour ſa part dans une fondation ſi utile. Ah ! que je mourrois content, ſi je pouvois emporter cette eſpérance au tombeau !

Mon ami Partridge mourut trop tôt pour profiter de ma fondation : ſans cela je ne l'aurois certainement pas oublié dans mon teſtament ; mais je ferai voir le bien que je voulois à ce cher ami, par les ſoins que je prendrai de ſa chere famille. Il a laiſſé un grand nombre de deſcendans ; tous Partridges, tous fous politiques comme M. leur pere. Quelque profonde que ſoit leur pénétration dans l'avenir, & avec quelque certitude qu'ils ſachent déterminer tout ce qui doit arriver dans l'état & dans les familles, ils ne devineront pas aiſément qu'à l'heure qu'il eſt je fais des préparatifs pour les mettre aux petites maiſons. Mais ils y entreront tous ; je leur en donne ma parole. Quiconque fera voir, par de bonnes preuves, qu'il deſcend en droite ligne du ſage Partridge y ſera reçu ſans la moindre difficulté : & ſi par haſard il étoit auteur politique, il aura le pas ſur mon ſacriſtain. Je veux expreſſément, & ordonne de ma pleine puiſſance, qu'on ne paſſe aucun de ces Partridges. Ceux qui contreviendront témérairement à cette mienne derniere volonté, ſeront condamnés à lire leurs écrits, & à ſe faire tirer l'horoſcope par eux.

Et en cas que les fous de cette famille devinſſent trop nombreux, on peut rayer de ma liſte quelqu'autre fou, pourvû que ce ne ſoit pas un lord ou un philoſophe.

M. le chevalier Devvlapp eſt d'un caractere ſi ſingulier, que j'ai été longtems à ſavoir ce qu'il étoit; mais enfin j'ai trouvé qu'il eſt fou. Dans ſa jeuneſſe, c'étoit le gentilhomme le plus libertin de la comté. Son libertinage l'empêchoit d'acquerir la moindre connoiſſance, ſoit de religion ou de ſciences. A préſent il a, je crois, quarante-quatre ans faits ; & de ſa vie il n'a encore rien lû que la carte que ſon cuiſinier lui porte tous les jours à midi. Quand on lui parle avant le repas on eſt étonné de ſa ſtupidité ; car il n'eſt point en état de dire de ſuite trois paroles raiſonnables. Mais ſitôt que le vin lui monte à la tête, ce qui arrive déja au ſecond ſervice, on voit M. Devvlapp dans tout ſon luſtre. Tout d'un coup il devient éloquent ; tout ſon corps penſe ; & perſonne n'eſt alors plus mal avec lui que ſon chapelain, qui lui paroît ridicule, parce qu'il eſt eccléſiaſtique ; car rien ne lui ſemble plus abſurde que la religion. Il abonde en eſprit lorſqu'il ſe met à parler

ſur les dogmes ; & quand on le met ſur le chapitre de l'état de l'ame après cette vie, il goguenarde auſſi finement ſur cette matiere, que feroit un cocher de place. M. Devvlapp ne ſait rien ; il ne ſait ni comment il eſt venu dans ce monde, ni pourquoi il y eſt venu : il eſt bien conſéquent qu'il ne puiſſe pas ſe former une idée de la vie à venir : & de ce qu'il ne s'en forme point d'idée, il conclut que cette vie à venir eſt un conte à peu près ſemblable à ceux de la femme blanche & du moine ſans tête, par leſquels on peut bien faire peur aux enfans & non pas à des chevaliers comme lui. D'après la deſcription que je viens d'en faire, on pourroit croire qu'il n'eſt pas beſoin de l'enfermer, & qu'on peut lui laiſſer ſa liberté ſans craindre qu'il cauſe le moindre déſordre dans la ſociété. Mais il a le défaut d'être riche ; & au moyen de ſes richeſſes il reçoit à ſa table de petits auteurs faméliques. Ces auteurs, qui ont un peu plus de capacité que leur hôte, pour le payer de ſes diners, refondent du mieux qu'ils peuvent ſes réfléxions, & les font mettre ſous la preſſe, afin qu'elles ayent l'air d'un livre. C'eſt-là l'origine de tous les libelles, qui, depuis treize ans, paroiſſent

contre la religion. On n'a jamais pû savoir pourquoi il y avoit si peu de liaison & d'esprit dans tous ces ouvrages ; mais on n'aura plus de difficulté à le concevoir, lorsqu'on saura que ce sont les propos de table de l'ignorant & ivre chevalier Devvlapp. Afin donc de réprimer cette espece de fanatisme, j'ordonne que M. le Chevalier Deuvvlapp soit enfermé incessamment. Et comme dans ma maison il n'aura pas de vin, j'espere qu'il laissera la religion en repos. Quand il ne jouira ici que d'un entretien modique, il ne pensera plus du tout, & il restera toujours dans sa stupidité naturelle. C'est à mon avis pour lui & pour le monde, la plus petite perte qui puisse se faire. Le parlement aura soin d'employer le tiers de son bien à l'entretien des petits esprits forts ses commensaux. Ce soin, comme j'espere, les tranquilisera ; & ils cesseront d'écrire contre l'évangile, quand leur dîner sera fondé.

James Diaper sait prouver par Cujas & par Bartole, que c'est à l'homme & non pas à la femme de gouverner la maison. Il se moque de tous ceux qui souffrent que leurs femmes les menent par le

nez. La sienne est la plus raisonnable de toutes les femmes du monde. Affligée de la vie déréglée de son mari, elle tâche de le ramener par des remontrances. Elle le prie, les larmes aux yeux, de mettre des bornes à ses dépenses, & d'avoir pitié de ses pauvres enfans. Deux fois elle a mis en gages ses joyaux pour le retirer de prison. Lorsqu'il est sur le point de s'y faire mettre la troisieme, sa femme se jette à son cou fondant en larmes. Diaper pourroit-il douter que sa femme ne fût raisonnable ? Non, il n'en doute point ; mais c'est sa femme ; & un honnête homme ne doit point suivre les avis d'une femme ; un seul acte de condescendance lui feroit perdre la supériorité, qui lui appartient selon les loix divines & humaines. Ce soir il a résolu de rester chez lui ; sa femme l'en félicite : tout à coup il change d'avis : il sort & va coucher dehors, uniquement pour faire voir qu'il est le maître chez lui. Le vin d'hier lui fait mal à la tête ; il ne boira donc pas ce soir. Il le dit, & examine en même-tems le visage de sa femme : malheureusement elle en marque de la joie : le voilà aussi-tôt qui s'habille, & va passer la nuit à boire. On le rapporte malade à la maison : n'importe, il a toujours

maintenu sa supériorité. Doutera-t-on si Diaper mérite une place dans ma maison ?

Le jeune Thomas Svvallovv sera étonné d'apprendre que je l'ai condamné à y vieillir. Il est vrai qu'il n'a que dix-sept ans ; mais est-ce une raison pour l'abandonner à ses fougues ? Moi, je pense qu'on ne sauroit trop-tôt s'assurer de lui. Son grand pere assez mauvais poëte, étoit pourtant encore supportable, parce qu'il écrivoit peu. Le fils, pere de mon jeune pensionnaire, étoit déja beaucoup plus mauvais. Il fit poëmes sur poëmes ; & il les fit si détestables, qu'il n'y eut jusqu'aux Hollandois qui ne s'en moquassent. Le pire de tout ce qu'il fit, fut de les recueillir en un grand volume. Le jeune Svvallovv, digne héritier de son pere, montre déja un gros tome de ses poësies en manuscrit, & il menace de les publier aussi-tôt qu'il sera majeur. Il est tems qu'on l'arrête ; & si je ne prenois pas des mesures pour le mettre en lieu de sureté, j'en serois responsable envers nos enfans. Nos petits-fils en souffriroient un peu moins ; car il est à croire que ses poësies ne passeront pas jusqu'à eux. Cependant, quel

malheur n'attirerois-je pas sur ma pauvre patrie, si par ma faute notre jeune poëte venoit à propager sa race ! Il semble qu'à chaque dégré le mal augmente dans cette famille : & si on donnoit à notre jeune homme le tems d'avoir un fils, ne seroit-on pas forcé à enchaîner ce nouveau Svvallovv, & à lui lier les mains sur le dos pour l'empêcher d'écrire ? Qu'on le renferme : il le mérite déja par l'admiration avec laquelle il cite les poësies de son pere, qu'il est sur le point de faire réimprimer avec une préface de son cru. Il commence déja à lire ses productions à d'autres. Il arrête les gens dans les rues & les force à l'écouter. Il est mécontent quand on ne le loue pas, & irréconciliable quand on le reprend. Malgré sa jeunesse il sait déja dire des injures aussi fortes qu'un critique de cinquante ans. Que ne sera-t-il pas avec le tems ! Qu'il aille aux petites maisons ! c'est mon dernier mot.

Si j'allois demander à notre Matth. Pidgeon, ce jeune prodigue, ce qu'il voudroit qu'on fît de son vieux ladre d'oncle, il m'assureroit sans doute, de tout son cœur, que Hugh-Pounces est fou, & qu'il mérite une place dans ma maison. Je

dois avouer en effet qu'il n'a pas si grand tort. Car je vois que cet oncle fait toutes les dispositions imaginables pour mourir de faim sur son coffre fort ; & pour laisser tout son bien au jeune Pidjeon, qui dissipera en un jour, plus que Pounces n'a pû épargner en plusieurs années. Malgré tout cela je ne saurois me résoudre de lui donner une place ; je serai plus équitable en l'accordant à notre jeune homme. C'est encore une grande question parmi les philosophes qui des deux est le plus grand fou ; ou celui, qui, dans sa méfiante vieillesse, meurt de faim comme un riche avare ; ou celui, qui, dans une jeunesse insensée, dissipe, de gaieté de cœur, un bien qu'il n'a pas gagné, pour mourir de faim dans ses vieux jours ? Il est au moins certain que le premier est moins à charge à l'état, qui tôt ou tard se voit obligé, ou de faire pendre le dernier comme voleur, ou de le nourrir comme mendiant. Un avare, qui ne s'éloigne jamais trop de son cofre, est pour ainsi dire déja renfermé ; pourquoi donc le mettre dans ma maison ? Je veux donc qu'on y renferme le jeune Matthieu Pidgeon. Il y demeurera jusqu'à l'âge de trente ans. Mais il n'y restera point oisif ; car c'est-là son

malheur. Il n'aura ni à dîner ni à souper, qu'il n'ait gagné sa dépense par le travail de ses mains ; c'est ainsi qu'il apprendra ce qu'il en coûte pour vivre. Qu'on lui donne encore les comptes de son oncle à examiner afin qu'il apprenne à calculer. Si l'on parvient à l'accoutumer au travail, j'espere qu'à l'âge de trente ans on pourra, sans rien risquer, lui donner sa liberté, avec la jouissance du bien de son oncle. Je suis persuadé que ma patrie reconnoîtra, un jour, que je lui ai élevé un bon citoyen.

Tous ceux qui ont le malheur de demeurer dans le voisinage de l'édifiante Sara-Knidly, ne seront point étonnés de la trouver dans mon codicille. Sa maison ressemble à un château enchanté, dont la maîtresse fait le lutin, qui tourmente tous ceux qui ne peuvent point l'éviter. Elle n'est jamais en repos chez elle, & va toujours toussant & crachant. Le plus dangereux moment pour l'aborder, est quand elle marmotte ses pseaumes. Ses sextes ont manqué dernierement de couter un œil à sa malheureuse servante. Lorsque précisément notre dévot lutin en étoit à la fin, cette pauvre créature

laissa échapper la saliere de ses mains, ce qui lui attira une volée de souflets de la part de sa pieuse maîtresse, toute ravie en dévotion. La rue où elle demeure devient toute déserte ; & j'ai trouvé que, depuis six ans, qui est le tems qu'il y a qu'elle est veuve, les loyers des environs sont tombés de près de moitié. Pour éviter de passer devant ses fenêtres, on prend plûtôt un détour. Tout ce que sa vûe peut atteindre, est damné sans miséricorde. Elle est persuadée, & très-persuadée, que c'est uniquement en considération de son ame dévote, que le ciel, lent à punir, a épargné jusqu'ici le quartier où elle demeure. Néanmoins, dans ses prieres du matin, elle fait souvent le procès au ciel sur sa lenteur, quand elle voit encore en se levant au-tour d'elle des hommes qui ne souffrent point ; & elle ne conçoit pas pourquoi il n'a pas, pour sa consolation & pour la terreur des autres, laissé tomber du soufre pendant cette nuit au moins sur les femmes de sa rue, qui sont toutes noyées dans les vanités humaines. Car nous autres hommes, nous avons encore quelque préférence dans son cœur compatissant ; & je crois qu'elle en demanderoit quelques-uns au

ciel, s'il étoit prêt à envoyer les maux qu'elle souhaite au genre humain. Je prie le parlement de s'emparer de cette sainte avec toute la précaution possible, de peur qu'elle n'échappe, ou qu'elle ne blesse ceux qui voudroient se saisir d'elle. Je lui destine le coin le plus écarté de ma maison, afin qu'elle ne rende point encore plus fous ceux qui y seront avec elle. Si quelqu'un des pensionnaires montre un génie féroce & revêche, on le mettra, pour le punir, pendant vingt-quatre heures, dans la cellule de Madame Knidly. J'avoue que la punition est cruelle ; mais aussi n'aura-t-elle lieu que dans les cas graves. On aura soin qu'aucun criminel ne reste jamais seul avec elle, & qu'il y ait toujours un geolier en tiers. Je sais que, malgré toute sa dévotion, elle a beaucoup de désirs mondains, & qu'elle succombe le plus facilement dans les instans, où la foiblesse des autres la fait soupirer. Quel malheur ne seroit-ce pas, si le chevalier Devvlapp & Sara-Knidly se sentoient des tentations l'un pour l'autre ! Il faudroit promptement noyer la race. Pourrroit-il y avoir un monstre plus dénaturé, qu'un enfant, dont le pere eût été esprit fort par bêtise, & la

mere diableſſe par dévotion?

Je ne ſais pas par quelle voie le pétulant jeune homme Jacques Halley a pû apprendre que j'avois deſſein de fonder une maiſon pour des fous ridicules. Dans le tems même où j'étois occupé à dreſſer le plan de ce codicille, il entra chez moi avec un air effronté, & m'aſſura, d'un ton d'ami, qu'il pourroit m'être fort utile dans l'exécution de mon projet, ſi je voulois me ſervir de ſes conſeils. Il ajouta, qu'il étoit impoſſible que les folies des hommes échappaſſent à ſes yeux; qu'il les connoiſſoit toutes; qu'il les pourſuivoit de toutes ſes forces; & que l'amour de la vérité le dominoit tellement, qu'il ne s'épargneroit pas lui-même, s'il ſe trouvoit quelque travers. Il me préſenta en même-tems une liſte, qui, ſelon lui, contenoit tous les fous fieffés de Dublin. Je fus ſurpris de voir que les cinq premiers noms étoient ceux d'autant d'eccléſiaſtiques, dont la doctrine eſt auſſi pure que leur vie eſt édifiante. Je lui marquai mon étonnement. Il me répondit par un éclat de rire, & eut l'effronterie de me demander, ſi je ne ſavois pas que ces gens-là étoient des

eccléſiaſtiques, & que les prêtres.... Je lui coupai la parole, en voyant qu'il ſe préparoit à imputer à ce corps reſpectable tous les défauts qui deshonorent quelques-uns des membres. Le ſixieme fou de ſa liſte étoit ſon beau-pere, un très-brave homme, qu'il prétendoit faire renfermer, parce que, malgré ſon âge, il avoit été aſſez fou pour épouſer en ſecondes nôces ſa mere, qui étoit une femme acariâtre, mauſſade & chagrine, qui traitoit de profuſion la belle dépenſe que fait un jeune homme, qui n'avoit ni eſprit ni goût, & méritoit par tous ces titres, d'occuper la ſeptieme place de ma maiſon. Ce jeune furieux, n'ayant épargné ni pere, ni mere, trois de ſes précepteurs ne doivent pas trouver étrange, qu'il leur ait pareillement deſtiné des places. Il les traita de pédans inſupportables, de vendeurs d'orviétan, & de je ne ſais quoi encore. Malgré mon extrême ſurpriſe, je l'écoutai avec une feinte tranquillité, parce qu'il me promit de me fournir encore d'autres fous. Je l'aſſurai que je mettrois ſon zele à profit, & que je ſongerois à le faire récompenſer. Je lui donnai en même-tems une lettre cachetée, qui contenoit ſa recompenſe,

en lui faiſant promettre de ne l'ouvrir qu'après ma mort.

Comme je ne ſais pas combien je vivrai encore, & qu'il pourroit fort bien arriver que je ſurvécuſſe à quelques-uns de mes fous, je veux, pour éviter toute difficulté, propoſer encore quelques recrues pour ma maiſon. Je n'ai beſoin de mettre ici que leurs noms, tout le monde les connoîtra. Ce ſont Jean Gale, Lady Hovver, O-Saefety, Charles Brackfeel, Catherine Buckey, Joh Sun, Martin Flaece, Gaſpar Wickſtaff, Guillaume Knall, & le moraliſte Richard Kinſmann.

Au reſte, on recevra toujours de préférence les Irlandois; après eux les Anglois. On bâtira une aile à part pour les Allemands, & l'on aura ſoin de placer en tête les Saxons, comme anciens compatriotes des Anglois. J'en connois un nombre aſſez conſidérable, qui ont droit de demander à être admis. J'en ai ſpécifié quelques-uns dans un mémoire ci-joint.

Ceci eſt ma derniere volonté; le parlement tâchera de la faire exécuter

de point en point. Tout ce que je puis faire, pour reconnoître cette peine, eſt de ſouhaiter, en vrai patriote, que jamais aucun fou ne s'aſſeye ſur les ſacs de laine, où ſiégent ſes membres; ſouhait très-ſalutaire, & dont l'accompliſſement eſt à la rigueur poſſible.

A Dublin, le $\frac{17}{23}$ Juin 1745.
(L. S.) Jonathan Svvift, Docteur.

Voila, Mylord, une copie fidele du codicille de Svvift: je l'ai collationnée moi-même avec l'original. Vous aurez de la peine à vous imaginer combien le parlement s'eſt empreſſé de ſe rendre digne du vœu du feu docteur. On a commencé par s'aſſurer des fous nommés dans le codicille. Les Lords Lavat & Pallbrovv firent les diables à quatre; & le premier ne ſe ſeroit jamais rendu, ſi l'on n'avoit trouvé moyen de lui faire accroire qu'il n'entroit pas de fou dans la maiſon de Svvift, qui ne fût en état de prouver ſes ſeize quartiers.

L'Eveque O-Carry vouloit appeller le feu du ciel ſur le parlement, qui étoit aſſez impie pour attaquer un homme de ſa robe. Mais ce fut préciſément par-là qu'on vit que Svvift avoit eu raiſon. M.

Nicolas, le Sacristain, ne fit pas beaucoup de façons, lorſqu'il apprit qu'il auroit le rang ſur l'Evêque. Tout étonné qu'étoit d'abord M. Something, il commença à ſe raſſurer, lorſqu'on lui promit qu'il auroit la régie de la maiſon, alternativement avec Madame Novvtel. Cette femme jetta feu & flamme, lorſqu'on l'alla chercher. Pour la tranquilliſer un peu, on lui promit, qu'après le décès du Sacriſtain & de l'Evêque, elle auroit la permiſſion de donner leurs places.

Il fut facile de s'aſſurer du Chevalier Devvlapp; on paſſa chez lui après-dîner, où il étoit ivre & dormoit. On prétend que, depuis ce tems-là, il a toujours dormi; il reſſemble au moins toujours à un homme, dont on a interrompu le premier ſommeil. Sa ſtupidité naturelle en eſt peut-être la cauſe. Ces penſionnaires ſemblent ſe tranquilliſer; il y a même grande eſpérance qu'ils redeviendront raiſonnables. L'un d'eux a déjà acheté une bible, où il lit tous les jours une couple de feuillets après ſon dîner, & il paroît tout ſurpris d'y trouver des choſes raiſonnables.

James Diaper a interjetté un appel,

où il ſe reſerve de faire voir, que le procédé du parlement envers lui eſt injuſte. Mais en attendant on l'a toujours renfermé. Sa pauvre femme eſt inconſolable. On trouva le jeune Thom. Svvallovv devant ſon ſecrétaire, travaillant à une épigramme qu'il vouloit mettre au bas de ſon portrait, qui devoit un jour orner le frontiſpice de ſes ouvrages. On lui accorda des plumes & de l'encre dans ſa priſon, ce qui ſembla le conſoler efficacement. Math. Pidgeon ſe récria beaucoup ſur ſon oncle avare, à qui il attribua ſon malheur. Il a demandé, avec beaucoup de ſoumiſſion, qu'on lui accordât au moins une bouteille de vin de Pontac par repas; mais on la lui a refuſé, à moins qu'il ne veuille la gagner par le travail de ſes mains.

Jamais il n'y a rien eu de plus plaiſant que l'empriſonnement de la dévote Sara-Knidly. L'exempt la trouva préciſément dans l'accès de ſa dévotion. Elle n'eut pas plûtôt entendu ce qu'on lui vouloit, que ſon livre de priere vola à la tête de l'officier. Au geolier elle arracha un œil. Elle donna au diable le clerc du parlement, qui ſe tenoit à la porte ſans oſer

approcher d'elle. Mais ſes efforts furent inutiles; & ce qu'elle trouva d'inconcevable en tout ceci, fut que le ciel ne lançoit pas incontinent ſa foudre ſur ces gens-là. Dans ſa rue, ſes voiſins ont fait des feux de joie pendant trois jours conſécutifs; elle commence à ſe repeupler; le prix des loyers monte; cependant on n'oſe pas encore demeurer dans ſa maiſon.

Le pétulant jeune homme, Jacques Halley, n'eut pas plûtôt appris la mort de Svvift, & la publication de ſon teſtament, qu'il vint préſenter ſa lettre. On l'ouvrit en ſa préſence, & l'on y trouva ce qui ſuit:

Moi ſouſſigné, ſupplie le parlement de s'aſſurer de la perſonne de Jacques Halley, qui lui remettra cette lettre. On aura vû dans mon codicille quelle eſt déjà la malice de ce jeune homme. Je remets à la pénétration du parlement de juger combien il peut par la ſuite devenir nuiſible à la patrie, en continuant de traiter de fous des gens qui méritent l'eſtime de tout le pays. Comme il prend ſa méchanceté naturelle pour amour de la vérité, & ſa médiſante fureur pour

de la franchiſe, il eſt à appréhender qu'il ne ſoit incorrigible. Sa rage, qui a commencé par ſe déchaîner contre ſes parens & ſes précepteurs, ira enfin juſqu'au trône, & plus loin, s'il le pouvoit. Il ne mérite pas d'avoir une place dans ma maiſon. Je legue 200 livres ſterlings pour le tenir dans la maiſon de correction deſtinée pour ſes ſemblables. Signé *Jonathan Svvift.*

Les bras lui tomberent à la lecture de cette lettre. Il voulut vanter ſes bonnes intentions; mais on l'envoya à la maiſon de correction ſans l'entendre. A préſent il vomit des injures jour & nuit, & le parlement vient de conclurre qu'on lui mettra une muſeliere.

J'allois oublier de vous dire que l'on a déja découvert trois deſcendans de Partridge. L'un eſt un chirurgien de la rue de S. James, chez qui on a trouvé l'arbre de généalogie du Prétendant, avec des remarques politiques, & une apologie pour le chevalier de S. George. Le ſecond eſt un enſeigne caſſé, qui dans la bataille de Fontenoi, a jugé à propos de mettre ſa perſonne en ſûreté dès le commencement du combat, en compagnie

de deux officiers Hollandois, & qui, pour cet effet, a été chaſſé du régiment. On trouva ſur lui un plan de la bataille d'Ettingue, où il faiſoit voir les fautes que les alliés avoient faites, lorſqu'ils pouvoient prendre tout droit le chemin de Verſailles, & y entrer par ſurpriſe. Le troiſieme eſt un cordonnier, qui vend des prophéties, où il eſt dit, qu'en 1754. finira la monarchie du Pape; que le grand Seigneur ſera enlevé par les Huſſards; que le Schah-Nadir envahira Paris; & que le cuir ſera plus cher qu'il n'a été depuis le tems de la reine Eliſabeth.

La découverte des autres Partridges coûtera un peu plus de peine & de circonſpection. L'article du codicille, qui les concerne, eſt tenu extrèmement ſecret, & on les veille de près. Quand la ſimilitude des noms cauſe quelque embarras, on obſerve leurs actions.

Il y a dix livres ſterlings à gagner pour celui qui découvrira Jean Gale. Il n'y a plus de doute ſur Lady Hovver. John-Sun, qui a appris quelque choſe du codicille, je ne ſais par quelle voie, eſt venu ſe déclarer lui-même, pour être débarraſſé de ſa femme méchante & pro-

digue. On examinera ſa demande. Sa femme a l'air encore aſſez revenant, & deux grands yeux noirs. Les opinions des juges ſont déjà partagées. Dans la derniere audience, un coin de mouchoir dérangé a fait une forte impreſſion ſur le greffier, & l'on croit que le mari perdra. Cette femme étoit autrefois ſa cuiſiniere, & il ne l'épouſa qu'à cauſe de ſon bon caractere. On a été long-tems ſans ſavoir lequel des deux Gaſpar Wickſtaff, qui demeurent à Dublin, Svvift avoit eu en vûe; mais enfin on ſoupçonne que c'eſt celui qui a certaines gens à ſes gages, pour lui dire ſans ceſſe des choſes agréables, & pour lui ſouhaiter une couple de fois dans l'année, que le ciel veuille conſerver encore long-tems la précieuſe ſanté d'une tête ſi chere. Les autres fous ne ſont pas de grande conſéquence, excepté une couple d'auteurs.

Le parlement a choiſi une très-belle place pour la conſtruction de cette maiſon. Il la fera bâtir tout contre le port, où a été juſqu'ici le rendez-vous de nos petits maîtres, & des fats qui font les beaux eſprits. Le choix eſt admirable; car de cette maniere la place reſte, en

quelque façon, ce qu'elle a toujours été. Cependant, du côté de l'eau, on va laiſſer une petite promenade pour certains rimeurs, qui ſe donnent entr'eux le nom de poëtes ſublimes; mais on l'entourera d'un mur, afin qu'il n'arrive pas de malheur; & quoiqu'il ne paroiſſe pas par leurs vers que l'enthouſiaſme les rende diſtraits, les précautions ſont toujours bonnes.

On a déjà dreſſé le plan de l'aile qu'on deſtine aux Allemands; & pour inſpirer plus de confiance à ce peuple, on l'a fait faire par un François, & le directeur du bâtiment ſera de la même nation. En un mot tout y ſera François. J'en ai parlé à pluſieurs Allemands qui ſont ici; ils en paroiſſent très contens. Les ſoins du parlement vont encore plus loin. Pour être en état de recevoir un plus grand nombre de fous de cette nation, on a propoſé de permettre aux directeurs de la maiſon de donner, pour une certaine ſomme d'argent, à tous ceux qui le demanderont, ſur-tout aux ſavans d'Allemagne, une quittance en forme d'atteſtation, où l'on reconnoîtra que M. un tel eſt un grand homme, un homme cé-

lébre, un homme raiſonnable, un ſavant ſolide, & qu'il a payé ſon eſprit tant. Les noms des ſouſcripteurs ſeront imprimés. On eſpere que cet expédient fournira des ſommes conſidérables. Il eſt vrai que le parlement prévoit que les plus grands fous contribueront le plus, pour paroître bien raiſonnables. Mais il n'y a pas de mal à cela. Il eſt toujours utile qu'ils contribuent à l'entretien de leurs ſemblables.

La France ſe donne beaucoup de mouvement pour faire recevoir ſes fous auſſi; & l'on dit que M. de Hoey a écrit au parlement une lettre de recommendation en termes fort énergiques. Mais on lui a refuſé ſa demande tout net, & cela avec raiſon. La guerre préſente a aſſez épuiſé notre nation, ſans qu'elle s'engage encore à l'entretien des fous de France.

J'ai l'honneur d'être,

MYLORD,

Votre très-humble ſerviteur, le Chevalier Richard d'Urſey.

Dublin, le $\frac{10}{21}$ *Mars, 1746.*

POST-SCRIPTUM. Vous me pardonnerez, Mylord, de n'avoir pas ajouté le mémoire où Svvift a nommé les Allemands, qu'il juge dignes d'avoir des places dans sa maison. Il est un peu étendu, & j'appréhende qu'il ne grossisse trop le paquet.



DISSERTACION historica sobre el origen de los *Duellos*, *Desafios*, y leyes de su observancia, con sus progressos hasta su total extincion.

DISSERTATION historique sur l'origine des duels *& des* défis, *de leurs regles & de leurs progrès jusqu'à leur entiere extinction, extraite des memoires de l'académie royale de* MADRID.

DANS un moment d'inaction & de rêverie, où je m'occupois à moraliser seul sur les duels, le hasard me fit mettre la main sur cette dissertation d'un auteur Espagnol. Je fus charmé de pouvoir m'éclairer des lumieres d'un écrivain impartial, qu'on ne soupçonnât pas de blâmer les duels par poltronnerie, ni de les excuser par férocité ; cependant il faut convenir qu'il les excuse plus qu'il ne les blâme.

NOTRE auteur commence par déplorer le sort de sa nation, qui n'a connu les douceurs de la littérature, & le plaisir d'apprendre les belles actions des grands hommes, que beaucoup de tems après les autres nations. „Notre heureux hémisphé» re, dit-il, n'étoit pas encore éclairé des » premiers rayons de l'histoire; la po» litique, le commerce avec les nations » étrangeres n'avoient pas encore appri» voisé nos mœurs farouches, quand » l'impulsion de la nature, & l'influence » de notre climat, firent briller dans nos » retraites sauvages des exemples de va» leur, de magnanimité & de grandeur » d'ame; exemples que les autres nations, » sans jalousie sans doute alors, n'ont » pas laissés dans l'oubli. « Mais la plupart de ces actions, selon l'aveu de l'auteur, n'étant jamais réglées, ni par l'éducation, ni par la force des loix, outroient toujours la nature, & avoient un caractere forcé, qui ne s'efface que par un commerce d'instruction réciproque de nation à nation.

IL met dans cette classe de grandes actions outrées, le désespoir de Sagonte, la conduite de Numance, la patience des

Calagurritains, l'insensibilité de l'esclave qui ôta la vie à Amilcar, la valeur & la prudence de Viriatus. Il n'oublie pas de citer Tite-Live, & de rapporter le combat barbare de Corbis & d'Orsua, proches parens, qui, dans les jeux de gladiateurs donnés par Scipion l'Afriquain à son retour de Carthage, combattirent à outrance, pour la possession de la principauté d'Ibé, qu'ils se disputoient l'un à l'autre. (*Tit. Liv. decad.* 3. *liv.* 8.) » C'est » sur ces grands événemens, capables » d'échauffer l'imagination la plus refroi» die, que j'ai résolu de m'occuper, dans » cette dissertation, de l'origine, des pro» grès & de l'extinction des duels ; & » de faire voir à ceux de ma nation qu'ils » ont tort de se plaindre des loix qui leur » enlevent la faculté de montrer, à cha» que instant, leur valeur ; qu'ils ont tort » de croire que cette interdiction flétrit » la vigueur, & abbatardit le courage. «

L'AUTEUR s'engage dans des réfléxions fort longues de grammaire, pour donner l'étymologie du mot *duel*, formé par élision des deux mots *duorum bellum*. Ainsi ce mot donne l'idée de combat singulier de deux, de quatre, ou d'un petit

nombre de perſonnes. Les duels ſe diviſent en deux claſſes : l'une autoriſée chez les nations les plus ſages & les plus politiques, qui avoit lieu au moment que deux armées en préſence étoient ſur le point de ſe livrer bataille ; pour épargner le carnage de pluſieurs milliers d'hommes, ou pour ſauver l'honneur de celui des deux partis qui étoit défié par l'autre. Les champions ſe battoient dans l'eſpace vuide entre les deux armées. Ainſi combattirent David & Goliath pour l'honneur des Iſraëlites & des Philiſtins ; Ajax & Hector devant les murs de Troye, &c.

L'AUTRE eſpece de duel étoit celui qu'on entreprenoit pour venger ſa propre injure ; pour ſe purger d'un forfait ; pour mettre fin à des débats & des procès ; ou pour prouver ſon adreſſe & ſon courage dans les armes : eſpece de duel qu'on doit définir combat corps à corps de deux hommes, pour aſſurer leur bien ou leur réputation : c'eſt le *monomachia* des Grecs.

DEMANDER l'origine des duels, c'eſt exiger infailliblement une réponſe vague.

Les plus grandes choſes ſouvent dérivent des plus petites, qui laiſſent dans l'imagination des hommes l'impreſſion la plus vive, l'échauffent, l'élevent, la rendent capable du projet le plus hardi, & lui montrent la réuſſite facile. Si nous ſuivons des idées conjecturales, nous pourrons dire, que comme la guerre a été introduite parmi les nations, par un conſentement général qu'on appelle le droit des gens ; le duel, ayant par analogie les mêmes vûes & le même objet, a étéé tabli par le concert des particuliers, qui n'eſt pas moins un droit des gens.

LA pratique des nations belliqueuſes en eſt la preuve. Les duels mentionnés dans l'hiſtoire des Juifs, des Grecs & des Romains ; ceux dont parlent Homere & Virgile ; le combat de Manlius contre un barbare de l'armée des Gaulois Senonois, dont il prit le collier doré, d'où lui vint le ſurnom de Torquatus ; celui de Valerius tribun militaire, avec un autre Gaulois, d'où lui vint le ſurnom de Corvinus, parce qu'il avoit vaincu ſon adverſaire en le prenant par ſon caſque, dont le deſſus étoit un corbeau ; ſans parler de celui de Scipion Emilien & d'un capi-

taine Celtiberien ; de la cruelle expédition des trois Horaces & des trois Curiaces, expédition d'autant plus légitime, que l'honneur & la liberté de la patrie en étoient le prix : tous ſont des images de ce qui ſe pratique encore parmi nous, lorſque, les armées étant en préſence, quelques ſoldats ſe détachent de part & d'autre, & commencent, pour s'animer, de légeres eſcarmouches, dont ſouvent le ſuccès décide plus une affaire, que le carnage le plus général & le plus ſanglant. De ce genre, eſt ce combat de onze François contre autant d'Eſpagnols, pour décider laquelle des deux nations devoit avoir la préférence pour l'adreſſe & la valeur, & dont la fin ne décida rien. Tel fut encore celui qui fut donné au ſiége de Florence, du tems de charles V. entre les aſſiégeans & les aſſiégés ; & celui enfin qui fut permis par le pape Urbain IV. & dont il devoit être le ſpectateur & le témoin, entre Dom Pierre, roi d'Arragon, & Charles, Duc d'Anjou, pour la couronne de Sicile.

L'ORIGINE de la ſeconde eſpece de duel, dont le but eſt d'aſſurer ſon honneur, ſon intérêt & ſa réputation, doit

être plus claire & plus diſtincte. La barbarie & l'eſprit de liberté, ſeuls écoutés parmi les nations, que l'inclination porte plus à la guerre qu'au luxe & au commerce, ſont les motifs de ces duels. C'eſt par ce ſentiment, que les peuples Septentrionaux livroient leurs diſputes & leurs affaires au ſort des armes, qui adjugeoit définitivement le bon droit au vainqueur : ces nations du nord, maîtreſſes de l'Europe, y introduiſirent leurs uſages, tandis que celles du midi, ſuivant d'autres mœurs, n'employoient les duels, tout au plus, que dans les jeux funebres, dans les combats de gladiateurs, ou dans la pompe des triomphes.

DANS le tems même, que les duels ſervirent à la juſtification de forfaits incertains, on inventa auſſi d'autres façons de ſe purger des accuſations, comme l'eau froide, l'eau bouillante, le fer rouge & les ſorts. Dans toutes ces manieres étranges de prouver l'innocence, on étoit perſuadé que Dieu intervenoit pour faire réuſſir l'épreuve en faveur de l'innocent. L'hiſtoire nous apprend pluſieurs exemples de ces épreuves.

Une des loix de Gondebaud, roi des Bourguignons, l'an 500. de l'Ere Chrétienne, étoit, que tout homme qui ne vouloit point prononcer de ferment fur dette, crime, &c. pouvoit obtenir le combat, fi l'autre partie ne confentoit pas à le fatisfaire fans ce ferment : & voilà l'époque la plus ancienne de l'admiffion des duels, dans les loix des peuples feptentrionaux.

Selon celles des anciens Allemans, les procès fur confins & bornes de champs étoient jugés par duels. Parmi les Anglois & les Thuringiens il étoit établi que quiconque nioit le crime dont on l'accufoit, étoit obligé de faire ferment avec les cérémonies requifes dans ce cas, ou de juftifier fon innocence par le duel. Les Frifons permettoient ce genre de combat, pour prouver la liberté. Les habitans du pays entre les rivieres Laubachi & Wifara, avoient une pratique remarquable, pour découvrir l'affaffin de quelqu'un maffacré clandeftinement. Un des parens du mort prononçoit le nom de celui qu'il foupçonnoit ou non du meurtre; celui-ci, pour fe purger de cette imputation, alloit devant le juge avec les

témoins fermentaires, & juroit être innocent; il en nommoit un autre; fi celui-là nioit auffi, il juroit comme le premier; & tous deux alloient au combat; ou nommoient des champions en leur place; & le vaincu étoit contraint à la fatisfaction de l'homicide.

Parmi les Danois, le roi Frothon avoit remis toutes les affaires au fort des armes, donnant pour raifon qu'un inftant de force finit plus d'affaires, que mille fiecles de paroles. Les François n'ont point, dans leurs loix faliques, de duel commandé : mais leurs hiftoriens en rapportent mille exemples : il en eft mention dans les capitulaires de Charlemagne & de Louis fon fils, d'une façon à faire conjecturer que les Bourguignons n'avoient pris cette pratique que de leurs voifins, avec qui, depuis Clovis, ils étoient liés, & à qui Childebert & Clotaire fes fils, unirent leurs Etats; ce qui commença à former le Royaume de France.

Entre toutes les nations, chez qui l'on cherche l'origine du duel judiciaire, les auteurs l'attribuent plus généralement aux Lombards, qui, en conquérant l'Italie, l'an 568, y porterent leurs loix &

leurs coutumes. Le roi Rotharis, dans fes loix, avoue que celle du duel étoit fi ancienne chez ces peuples, qu'aucune autorité n'auroit pû la détruire; de plus, le tems où les Lombards gouvernoient l'Italie, eft le tems où, dans ces contrées, ce genre de combat étoit le plus connu & le plus fréquent. Mais fur quel principe cette pratique fut-elle établie? Ordinairement ce font des circonftances qui donnent lieu à des loix; & fans ces circonftances, les peuples encore à préfent ne feroient conduits que par la nature, dont la voix eft fans doute auffi jufte que les loix les plus féveres. Le roi Rotharis, qui le premier écrivit les loix Lombardes, permit le duel dans le cas où il feroit difficile de faire preuve de l'innocence ou du crime : par exemple, pour crime de lèfe-majefté au premier chef; pour confpiration d'une femme contre les jours de fon mari; pour l'infulte faite par quelqu'un à un autre, en le nommant *arga*, c'eft-à-dire cocu, & s'offrant à le lui prouver; pour le manque de fidélité d'une femme a fon mari; pour le poifon. Le duel étoit encore permis pour la défenfe ou la demande d'un bien meuble ou immeuble; pour dettes du fils au pere; pour ufurpa-

tion d'un héritage. Il y avoit une infinité de cas légers, fur lefquels Rotharis avoit défendu le jugement par les armes : mais fes fucceffeurs le permirent pour la plûpart de ces mêmes cas. Le roi Luitprand l'admit même, pour qu'un efclave pût prouver qu'on l'accufoit à tort d'un vol dont on ignoroit l'auteur. Le roi Grimoald l'ordonna pour les accufations d'adultere, & même pour la fimple imputation faite à une femme de s'être laiffé toucher le fein par un autre que fon mari. Du tems de Rodoald, la reine Gandiberge, fon époufe, fut accufée d'adultere; & fon efclave Carelle s'offrit à défendre fon honneur.

Charlemagne, couronné roi des Lombards, après la défaite de Didier, voyant que dans les occafions de ferment, l'accufé & l'accufateur prononçoient le ferment avec la même fermeté, & ne laiffoient aux fpectateurs que la certitude du parjure, ordonna le duel, difant qu'il valoit mieux que tous les deux combattiffent en public, que d'y prononcer des imprécations & des parjures. Moi, je crois que c'étoit un mal de plus : car le parjure, ou tout au moins le menfonge n'y étoit pas moins; & il y avoit meurtre

pardeffus.

pardessus. Cette constitution, qui étoit jusqu'alors restrainte aux causes criminelles, fut étendue, par l'empereur Othon, aux affaires civiles. Le sang devint le seul accord dans le partage des biens, dans les limites des terres, dans les revendications de biens usurpés & de dépens niés passant la valeur de vingt sous, dans le vol excédant six sous, & dans les questions sur la liberté.

Il résulte de tout ce qui précede, que le manque de preuves, & le peu de foi que méritoit le serment fait par des hommes, dont tout au moins la probité étoit douteuse, ont donné la naissance aux duels.

L'auteur, embrassant ici l'avis de Charlemagne, trouve cette pratique la plus raisonnable du monde, parce que, dit-il, ce moyen violent, quelque cruel qu'il semble, épargnoit du moins aux uns l'infamie du parjure, & aux autres l'horreur de l'entendre.

Une fois le motif des duels établi, l'auteur Espagnol passe aux cérémonies de ces duels: il en fait deux époques distinctes; l'une depuis les loix de Rotharis, ou Lombardes, jusqu'à l'empereur

Othon, l'an 1000. de l'Ere Chrétienne; l'autre, depuis ce tems jusqu'au nôtre. Pendant le premier tems, le duel étoit regardé comme un jugement de Dieu, en faveur de l'innocence, & pour la gloire de la vérité; c'étoit un miracle qu'on arrachoit à la puissance divine, quand tous les moyens humains manquoient à la prudence & à la sagacité des juges; en un mot, on regardoit dans ce tems tenter Dieu comme une vertu, tandis qu'aujourd'hui nous assurons que c'est un crime & une impiété. Frédéric second, dans ses constitutions Siciliennes, persuadé sans doute que l'oint du Seigneur méritoit quelques préférence de la toute-puissance de Dieu, réserva le jugement par le duel pour les crimes de lese-majesté, & par grace pour le parricide.

Pour éviter les funestes abus de ces duels, on prenoit les combattans à leur serment, que la seule vérité leur mettoit les armes à la main, & non un dessein de vengeance. Or l'un des deux, sans doute, juroit de bonne foi; l'autre incontestablement étoit un fourbe. Le juge du combat devoit être celui qui avoit été nommé pour juger la cause ou le différend.

Les cérémonies de l'instant du combat sont conjecturales; cependant on peut assurer que pendant la premiere époque, il y en avoit moins que depuis l'empereur Othon. Chez les Allemands, dans la dispute sur la propriété d'un terrain, l'un des adversaires disoit: *ceci est notre limite*; l'autre passoit à un autre endroit, & disoit: *ceci est notre limite*, & devant le juge ils prenoient de la terre & y mettoient quelques branches, pour servir de marque aux deux endroits désignés; quand le juge leur avoit permis le combat, ils touchoient chacun de leur épée cette terre, à l'endroit qu'ils avoient marqué; prenoient Dieu à témoin, le priant de donner victoire à celui qui avoit le bon droit, & se battoient. Le vainqueur possédoit le terrain sans autre dispute, & recevoit encore douze sous sur le bien du vaincu.

Les armes des champions furent toujours l'épée & la rondache ou le bouclier; quelquefois parmi les Lombards, ils remplaçoient l'épée par une espece de fléau brisé, semblable au ceste des jeux olympiques & des cirques Romains. Les combattans étoient couverts d'une espece

de tunique de cuir; ils avoient la tête & les piés nuds; les mains couvertes de gands; chacun une épée à la main, & à la ceinture une ou deux de réserve. Le bouclier étoit de bois couvert de cuir; le centre en étoit de fer; leurs manches étoient retroussées jusqu'au coude. Les esclaves n'étoient point admis à la preuve par duel: ces peuples barbares ne sentoient pas que le corps seul porte les fers, & que l'ame est toujours libre dans l'esclave comme dans le monarque; ils croyoient l'esclavage trop infame pour y admettre ni religion ni probité.

Le sexe s'exemptoit de la preuve par les armes: mais quelque parent ou ami de la femme accusée pouvoit prendre son parti. On ne refusoit pourtant point une femme qui demandoit à se défendre par le combat; sa résolution prouvoit une force surnaturelle, & donnoit de grandes esperances sur son innocence. Quant aux hommes, la trop grande jeunesse, ou la décrépitude & l'infirmité, les exemptoient. Les comtes, par leur qualité; les prêtres, par leur caractere, avoient le droit de se choisir un champion, ou de disputer de leur vertu par procuration. Il

se trouvoit de ces champions tant qu'on vouloit, qui moyennant une somme, ou par amitié pour les accusés, s'offroient au combat. Les champions faisoient serment avant le combat, qu'ils n'useroient d'aucune supercherie, ni d'opération magique, (car dans ce tems on croyoit à la magie) de peur qu'en dépit du bon droit, le diable ne fit tourner la chance en faveur de la mauvaise cause; & les juges, pour plus grande sûreté, les examinoient & les visitoient. La fin du combat étoit d'absoudre le coupable quand il étoit vainqueur par lui-même ou par ses champions, ou de le condamner s'il étoit vaincu.

» Les fréquentes innondations des » Barbares, dit notre auteur, qui soumi- » rent toute l'Europe aux caprices féro- » ces & sauvages des peuples qui s'y éta- » blirent, donnerent à tous les esprits ce » germe violent & martial, & cette in- » clination aux armes qu'ils appelloient » *courage*, & que nous appellons *ferocité*; » comme nous nommons *prudence*, ce » qu'ils nommoient *lâcheté*: car il est » bien difficile, quand les mœurs chan- » gent, que les sentimens ne changent

» pas. Rien ne leur paroissoit bien acquis, » si la force n'en étoit le titre: leurs ar- » mes étoient leurs juges; les plus forts » resterent les maîtres; & la possession est » devenue un droit aux successeurs de » ceux qui n'avoient pris que la violence » & la tyrannnie pour le leur. Les conti- » nuelles révolutions, les inquiétudes » dans les peuples, les séditions dans les » villes, le massacre subit dans les pro- » vinces prouvoient bien que chaque hom- » me se regardoit comme un chasseur. » Cette chasse pourtant changea d'objet; » les hommes soumis, on dompta les bê- » tes; peu à peu, à ces exercices se joi- » gnirent les joûtes & les tournois. De » toutes ces provinces, si furieusement » agitées, aucune ne reçut de plus vives » secousses que l'Italie. Attila, Odoacre, » Théodoric, Genseric & Alboin y me- » nerent tour à tour les Huns, les Héru- » les, les Ostrogoths, les Vandales & les » Lombards. L'Italie se délivra de ses ty- » rans, mais ne perdit point les vices & » la férocité qu'elle avoit pris d'eux. Les » empereurs d'Occident & les François y » porterent de nouveaux troubles; bien- » tôt vinrent les inimitiés entre les em- » pereurs & l'église Romaine; & les guer-

» res civiles que la religion, cette fille » de la paix, avoit causées. Thémis gé- » missoit sous l'oppression des armes, & » ne pouvoit faire entendre sa voix, fau- » te de juges integres ou éclairés, qui lui » servissent d'interpretes. La regle du » droit étoit le pouvoir; & la mesure du » pouvoir étoit la force: siecle semblable » à celui de Marius, où le fracas des ar- » mes étouffoit les leçons de Thémis. Ce » trouble & ces horreurs durerent jusqu'en » 1128. Sous l'empereur Lothaire, où les » pandectes & le code furent rédigés à » Ravennes. *

CE goût des duels sortit de l'Italie, pour infester les autres provinces possedées par des nations guerrieres. Il est aisé de conjecturer comment il a passé en France, dont les rois, depuis Charlemagne, possedoient avec l'empire la partie de l'Italie, appellée aujourd'hui la Lombardie. Par cette même raison, il se répandit chez les Allemands. Le commerce & les conquêtes des François dans l'Espagne l'y ont porté, & sur-tout en

* Le code seul fut fait à Ravenne, & les pandectes à Amalfi; du moins est-ce l'opinion la plus reçue parmi les jurisconsultes.

Catalogne. Ce ne fut qu'au tems des rois catholiques & de Charles V. leur successeur, que l'Italie sembla être le rendez-vous & le théatre de tous les peuples de l'Europe: la multitude des nations, & conséquemment la confusion causée par la varieté des langues, & la diversité de coûtumes, de mœurs & de caracteres, causa des duels sans nombre, & obligea les souverains, poussés par un motif de piété, à en entreprendre l'entiere extinction, aidés des fulminantes censures du concile de Trente.

JUSQUES-LA voilà une idée des duels un peu confuse. Aussi l'auteur n'en reste-t-il pas là. Il détaille ensuite les faits & les événemens qui peuvent débrouiller sa matiere, & nous montrer dans le plus grand jour la véritable origine, les progrès & les variations de l'usage des duels judiciaires.

FREDERIC I. dit Barberousse, tenta le premier de calmer cet esprit de division, de rapine, de tyrannie & de révolte répandu dans tous les peuples de l'Europe; on trouve dans le droit féodal plusieurs loix qu'il donna dans cette vûe. Il ordonna la peine de mort pour le vol,

le meurtre, & les autres forfaits, qui blessent essentiellement la société. Il obligea ses sujets nobles à l'observation de ses loix, par un serment qui se renouvelloit de cinq ans en cinq ans. Peu à peu elles se répandirent dans l'Europe, dont les divers souverains les adopterent, & les mirent en vigueur. Le même Frederic ordonna que quiconque se croiroit en droit de revendiquer un bien usurpé, auroit à défier son rival avant trois jours; faute de quoi il seroit déclaré perturbateur de la paix & de la foi publique, s'il se mettoit en devoir de recouvrer par force ce qu'il prétendroit lui appartenir.

Il est aisé de comprendre comment le nom de défi s'est confondu avec celui de duel, en considérant que le défi & le duel se suivoient immanquablement, puisque sans doute dans ces sortes d'appels de noble à noble devant des juges, les explications étoient dures, emportées, & finissoient par le combat. L'appel étoit encore une espece d'accusation, intentée, devant le roi, contre quelqu'un qu'on prétendoit coupable de trahison ou de félonie, avec offre de la prouver par son corps en combat singulier contre l'ac-

cusé. Si l'accusé ne se présentoit pas dans le tems donné, il étoit réputé traître, & comme tel banni du royaume. S'il se présentoit au contraire, & se défendoit contre son accusateur, le roi leur nommoit le jour, le champ & les juges pour le combat & les armes. Ceux qui devoient combattre se donnoient des gages l'un à l'autre, ou se les envoyoient par leur hérault d'armes ou leur commissionnaire. Ce gage ordinairement étoit un gand, que l'accusateur jettoit par terre, & que l'accusé devoit relever, s'il acceptoit le combat.

Philippe-le-Bel, dans une ordonnance donnée à Paris en 1300. ou 1306. pour permettre le duel dans une affaire, exigeoit la réunion de ces quatre chefs; la certitude du crime, la qualité du crime, la noirceur & la trahison dans le crime, & la note d'infamie dans l'accusé. Il falloit encore que l'accusateur & l'accusé fussent de même rang; que le crime attaquât la personne & non pas les biens seulement. Dans ce même édit, le roi détermine la forme & les cérémonies qu'il vouloit qu'on pratiquât lors du combat.

L'accusation intentée, le combat regardé comme nécessaire, le jour & le lieu marqué, le roi nommoit le juge du champ, qui étoit le gouverneur de la province des parties, ou le général des troupes pour des militaires. Le champ-clos devoit être de 80. pas de long, sur 40. de large, entouré d'une barriere, & terminé par deux pavillons, l'un à la droite du prince pour l'accusateur, l'autre à sa gauche pour l'accusé. Au jour, & au moment nommé, ils devoient se trouver au champ, armés des armes convenues entr'eux; le long du chemin ils devoient faire des signes de croix, & être remplis de la grande action qu'ils alloient faire.

Dans le champ, le hérault déclaroit à haute voix le motif de ce duel, les conditions du combat, & les défenses aux spectateurs, de donner ou de jetter des armes aux combattans; de se présenter à cheval, à peine d'être dégradé de noblesse pour un noble, ou d'avoir une oreille coupée pour un roturier; d'entrer dans la barriere sans l'ordre du roi ou du juge, sous peine de mort. Il falloit regarder le combat sans esprit de parti,

sans crier, tousser, murmurer, faire des signes, ou telle autre chose, qui pût distraire l'un, & donner de l'avantage à l'autre.

Le hérault, allant à l'une des portes, appelloit l'accusateur qui devoit s'y présenter à dix heures du matin, comme l'accusé à midi (depuis l'heure fut laissée à la volonté du juge). L'accusateur se présentoit au connétable, ou à quelque officier militaire, à qui il répétoit son accusation, & faisoit de nouveaux sermens sur les motifs d'honneur & de vérité qui le guidoient; il s'engageoit à disputer à pié ou à cheval, armé ou désarmé; à combattre avec armes égales; protestant en même-tems contre toute supercherie, magie & trahison de la part de son adversaire; & demandant, si les heures du jour présent ne suffisoient pas à leur duel, qu'on leur accordât quelques heures du lendemain; si l'accusé ne paroissoit pas, qu'il ne fut plus écouté, ni l'accusateur obligé de répondre; & qu'on lui permît enfin d'apporter avec lui de la nourriture pour un jour, tant pour lui que pour son cheval.

L'accusateur, entré dans le champ-

clos, après avoir demandé au juge la permission de combattre avec les armes qu'il avoit apportées, se retiroit dans son pavillon. Le hérault appelloit ensuite l'accusé, qui faisoit à peu près les mêmes cérémonies que l'accusateur. Celui-ci, armé comme pour combattre, venoit à pié avec ses parens & amis, se jettoit aux genoux du roi, & devant un crucifix, affirmoit avec serment la justice de sa cause; puis il retournoit à son pavillon, & l'accusé venoit en faire autant.

Ces sermens faits de part & d'autre, on les amenoit ensemble; & tous deux à genoux, la main droite sur le crucifix, & s'embrassant de la main gauche, le maréchal les avertissoit des dangers que le parjure d'entr'eux couroit pour le salut de son ame. Ordinairement ces remonces faites militairement n'opéroient aucune conversion; ils persistoient donc dans leur dessein de combattre, & prononçoient encore avec de nouveaux sermens, & de nouvelles exécrations, la promesse de n'user d'aucun caractere, ni pouvoir magique, sortiléges, talismans, ou amuletes, &c. & de ne se réserver que le bon droit, le cheval & les armes.

Ensuite les deux combattans se donnoient la main droite; l'accusateur prononçoit son accusation à haute voix, l'autre lui donnoit son démenti du même ton; & après un troisiéme serment fait, que la haine & la vengeance n'entroient point dans les motifs du combat, mais que la religion & la vérité en étoient les seuls principes, le crucifix baisé, ils retournoient chacun à leur pavillon. Le crucifix étoit emporté hors de la barriere, comme témoin inutile d'une action sanguinaire & barbare. Aussi-tôt le hérault crioit trois fois aux deux combattans: *Faites votre devoir.* Ils montoient à cheval, & se présentoient à la barriere, l'un d'un côté, l'autre de l'autre: & le maréchal, criant trois fois: *laissez-les aller*, jettoit le gand qui avoit servi de gage, & se retiroit.

Le combat fini, les gages de la bataille restoient au vainqueur, soit que son adversaire eût avoué son crime & se fût rendu, ou qu'il eût été obligé de sortir vif ou mort de la barriere, ou que, sorti de la barriere, il n'eût pû combattre dehors. Quelquefois pourtant un des combattans sortoit de la barriere,

sans être réputé vaincu, soit par une terreur de son cheval qui l'emportoit, soit par d'autres accidens imprévûs.

Le vainqueur s'alloit présenter au roi qui le déclaroit absous & innocent, & il s'en retournoit au milieu des applaudissemens des spectateurs & des caresses de ses amis. Le vaincu, s'il n'étoit pas mort sur le champ de bataille, étoit dépouillé de ses armes, qu'on jettoit çà & là ignominieusement dans le champ-clos, où il restoit lui-même. S'il étoit mort, après l'avoir désarmé de même, on le laissoit à terre, jusqu'à ce que le juge en eût décidé autrement. Les armes & le cheval appartenoient au maréchal; & le hérault déclaroit à haute voix qu'il étoit défendu à toute personne de renouveller la demande dont le vainqueur venoit de se liberer, sous peine de rébellion & de punition corporelle.

En Espagne, les cérémonies étoient presque les mêmes; on partageoit aux combattans le champ & le soleil par parties égales; & pour terminer le combat, le juge jettoit à terre un bâton doré qu'il tenoit dans sa main.

La bataille une fois commencée, si l'accusateur & l'accusé n'étoient pas vaincus, vers la nuit, & même plûtôt si c'étoit la volonté du roi, les juges les faisoient sortir hors du champ, & les mettoient dans une même chambre, leur donnant une égale portion de nourriture & de boisson; le lendemain ils retournoient au combat avec les mêmes armes & le même cheval, ce qui s'exécutoit pendant trois jours, après lesquels, si le combat n'avoit rien décidé, l'accusé étoit déclaré absous, & l'accusateur puni comme vaincu.

Celui qui accusoit plusieurs personnes, devoit combattre contre toutes, à des jours differens, ou dans le même jour, à sa volonté. Quand plusieurs en accusoient un seul, ils choisissoient entr'eux celui qui seroit son adversaire. Quiconque accusoit une ville entiere de trahison, étoit obligé de combattre seul contre cinq citoyens de cette ville; & s'il étoit vaincu par les cinq, la ville étoit purgée d'infamie.

Parmi les raisons de se disculper du combat, les unes, selon l'auteur Espagnol, étoient absolues, les autres res-

pectives ou conditionnelles. La foibleſſe du ſexe mettoit dans la premiere claſſe d'exemption les femmes accuſées; la tendreſſe de l'âge y plaçoit auſſi les adoleſcens; la vieilleſſe & l'infirmité étoient auſſi des titres. L'exemption reſpective ou conditionnelle étoit quand l'accuſé ſe trouvoit ſupérieur à l'accuſateur, cas dans lequel il étoit le maître d'accepter le combat, ou de donner un homme égal à ſon accuſateur, pour combattre en ſa place. Les coupables, dont les crimes portoient avec eux l'infamie & le deshonneur, étoient incapables de demander le duel, & reſtoient livrés aux peines corporelles dûes aux malfaiteurs Si dans les duels, l'accuſé étoit privé de quelqu'avantage, l'adverſaire devoit être en combattant dans la même ſituation; il devoit ſe couvrir un œil, ſi l'accuſé étoit borgne; ſe lier une jambe, ſi l'accuſé étoit boiteux; s'attacher un bras le long du côté, ſi l'accuſé en étoit privé: par ce moyen, les conditions devenoient égales, & le combat plus juſte. Que notre Licurgue moderne a grande raiſon de nous dire que, comme il y a une infinité de choſes ſages, qui ſont menées d'une maniere très-folle, il y a auſſi une infi-

nité de choſes folles, qui ſont conduites d'une maniere très-ſage!

PARMI les champions qui s'offroient, les uns le faiſoient par amitié & étoient reſpectés, les autres ſe louoient pour de l'argent & étoient réputés infames; auſſi alloient-ils la tête raſée, pour marque de leur ignominie & de leur baſſeſſe. Ces ſortes de champions combattoient à pié. Je les comparerois volontiers à ces forts des rues de Londres, qui donnent leurs dents, leurs membres, & même leur vie, pour quelques ſchellings.

LES duels, dans l'Italie, avoient auſſi les mêmes regles, avec cette petite différence, que le défi ſe faiſoit par cartel, qu'on répandoit au-tour du domicile de ſon adverſaire, qui lui-même répondoit par un autre cartel. Ces actes de defi étoient ordinairement remplis d'injures groſſieres, & ne ſe permettroient aujourd'hui, tout au plus, que ſur nos ports & dans nos halles. Ils étoient autoriſés & conſtatés par le cachet de l'attaquant; (car autrefois, ſavoir mettre ſes armes ſur quelqu'acte, étoit la ſeule ſcience de la nobleſſe, qui eût même crû déroger, ſi elle eût joint ſa ſignature au cachet.

Il n'étoit pas d'un homme bien né de ſavoir écrire, ou même lire: faire un livre, ç'eût été une flétriſſure éternelle. Auſſi les laiſſoit-on faire aux moines.) Celui qui, en Italie, manquoit au rendez-vous, étoit deshonoré juſques pardelà ſa mort; car celui qui avoit été ſon adverſaire, pouvoit lui faire refuſer les derniers honneurs, & faire jetter ſon cadavre à la voirie, comme indigne d'être renfermé dans une terre, qui l'avoit porté à regret.

UN exemple prouvera combien c'étoit une choſe honteuſe de manquer au deffi. Un ſoldat, obligé de faire un voyage, pria ſon camarade d'avoir ſoin de ſa femme & de ſa famille: celui-ci profitant de l'abſence du mari, viola la femme: le mari de retour, elle lui raconta ſon malheur, & la perfidie de ſon ami. Furieux de ſon affront, il appella ſon adverſaire à un duel public; mais il mourut lui-même la veille du combat. Son indigne adverſaire, charmé de cet événement qui lui aſſuroit la victoire, ſe préſenta à la barriere au jour marqué; les parens du défunt, voyant l'infamie qui alloit couvrir ſa mémoire, s'il ne ſe

préſentoit pas en champ-clos (car il ne crurent pas que la mort lui fût une excuſe ſuffiſante) réſolurent d'arranger ſon cadavre entre deux planches bien liées, de le placer ſur le cheval, & de le préſenter à la barriere conduit par un domeſtique, qui crioit à haute voix, *juſtice.* L'adverſaire, qu'un ſemblable ſpectacle devoit toucher, obſtiné dans ſon procédé noir, prend ſa courſe contre le cadavre, & donnant un choc furieux contre les planches qui le tenoient, briſe ſa lance, & ſon cheval épouvanté l'emporte hors de la barriere. Les eſprits des aſſiſtans furent tellement remués de ce ſpectacle, qu'ils crierent tous unanimement que ſûrement l'accuſé avoit commis l'adultere, obligerent le juge à s'aſſurer de ſa perſonne; & bientôt convaincu par des preuves certaines, il fut envoyé au ſupplice.

EN Italie, tous les ſeigneurs féodaux pouvoient accorder le champ-clos à deux antagoniſtes; en France, il n'y avoit que le roi, le parlement de Paris, la cour ſouveraine de Dauphiné, & le connétable qui le puſſent; & en Eſpagne, le roi ſeul. La victoire dans les duels ſe décidoit

de cinq façons: par le trépas d'un des combattans, par l'aveu de sa défaite, ou par sa défaite même bien avérée aux yeux des assistans, par la rétractation de ce qu'il avoit soutenu pour vrai, & enfin par sa fuite hors de la barriere, ce qui étoit le plus ignominieux. Le vaincu, outre l'infamie dont il étoit couvert, restoit prisonnier de son adversaire, obligé aux frais du combat, & au payement de sa rançon; s'il ne vouloit ou ne pouvoit pas se racheter, il servoit cinq ans son vainqueur, mais dans des emplois décens & du ressort d'un cavalier.

L'AUTEUR Espagnol, pour l'honneur de sa nation, rapporte divers duels de remarque; mais il étoit inutile qu'il se mît en frais, pour apprendre aux Etrangers que les Espagnols sont braves & vindicatifs; ce que je ne dis point par forme d'invective, car tout homme de courage, souffre impatiemment l'injure; & il n'y a que des poltrons, des philosophes, ou des saints qui prennent sur eux de pardonner.

COMME le dessein de l'auteur n'est point de justifier l'usage du duel que l'Eglise a réprouvé, il se contente d'é-

noncer les raisons d'œconomie & de politique qui animoient ceux qui l'ont permis. La grande regle en matiere de législation, est de proportionner les loix aux lieux, au tems & au caractere des personnes qu'elles doivent régir, comme l'a si bien démontré l'illustre auteur de l'Esprit des loix. Ainsi, une nation féroce exige des loix plus séveres qu'un peuple doux & pacifique; les sujets, en tems de paix, se contiennent avec moins de rigueur dans l'obéissance qu'en tems de guerre. Enfin, partout où l'habitude d'un crime regne, il faut une plus grande force dans les loix pour l'extirper & le détruire.

CES motifs servent au moins d'excuse aux duels, pour les tems où les coutumes les ont introduits, & où ils furent permis par les loix. Quant aux raisons tirées de la religion & des mœurs, on répond d'abord que la religion & les mœurs ne s'opposent pas plus au duel judiciaire, qu'aux tortures; puisqu'il n'est pas moins possible, qu'un accusé criminel résiste à la violence de la question, qu'il l'est que ce même accusé batte & subjugue son accusateur. Que cependant, malgré cet

inconvénient commun aux duels & aux tortures, on a gardé les tortures, tandis qu'on a reprimé les duels; mais ce raisonnement nous paroît plutôt concluant contre l'usage de la question, que favorable à celui des duels.

EN second lieu, laissant à part les duels ordonnés ou permis pour des causes légeres, on trouve surtout soutenables ceux qui avoient pour objet le jugement des crimes capitaux; car, si, dit-on, l'accusé étoit criminel, il méritoit la mort qu'il recevoit de son antagoniste. Si au contraire l'accusateur avoit déposé faux, il méritoit celle qu'il vouloit faire subir à l'accusé, & il étoit assez dans l'ordre que ce fût de lui qu'il la reçût.

RESTENT les deux cas où, l'accusation étant vraie, l'accusateur périssoit; & l'opposé, où, l'accusation étant fausse, l'innocent accusé succomboit. On répond à ces inconvéniens, que dans ces cas, la religion doit persuader avec une foi sincére (il falloit seulement dire qu'elle persuadoit, car l'un est un fait constant, & l'autre, une maxime fausse & de dangereuse conséquence) que la mort de l'innocent étoit un juste châtiment de Dieu,

infligé pour d'autres fautes. La politique, ajoute-t-on, devoit dire, (ou plutôt disoit,) que ces évenemens sont au-dessus des loix, comme il arrive dans bien d'autres cas, où les législateurs, le flambeau à la main, sont plus que tous les autres plongés dans les ténebres.

ON répond encore que ce qu'il y a de déraisonnable & de hasardeux dans cette forme de jugement, cédoit à la considération d'éviter par-là un plus grand mal, à savoir, l'horreur des parjures; que ce puissant motif a souvent décidé l'Eglise en faveur de cet expédient, pour empêcher les faux sermens. Mais outre qu'il n'est pas vrai, comme nous l'avons déja remarqué, qu'on évitât par-là le parjure, il faut dire encore qu'il n'est jamais permis de faire un mal pour qu'il en arrive un bien.

ENFIN, dit-on, l'honneur offensé étoit un motif assez puissant, pour qu'il dût être permis de le défendre aux risques de la vie, puisque la vie vaut à peine autant que l'honneur, & que la perte de l'une est l'ouvrage d'un instant qui termine tout, au lieu que la perte de l'autre jette dans un opprobre éternel. Mais

nous

nous répondons à notre tour, que ce n'étoit pas bien pourvoir à la fureté de l'honneur, que de la compromettre au hafard d'un combat douteux, qui par fon événement ne décidoit rien.

NOTRE auteur, affez favorable aux duels, n'approuve pourtant pas l'ufage des champions. C'étoient, dit-il, les amis qui intervenoient de bonne foi pour les coupables, tous deux innocens, qui étoient expofés à la peine qu'ils n'avoient pas méritée, & que méritoit feul l'un ou l'autre de ceux dont ils prenoient les intérêts.

L'AUTEUR finit cette differtation, par une recherche fort exacte des défenfes de l'ufage du duel par les papes, les empereurs & les rois; les décifions des conciles, du droit canon, & du droit civil n'y font point omifes. Mais cette déteftable coutume, malgré les légiflateurs & les loix, malgré les thiares & les couronnes, malgré tout ce que la religion & l'humanité ont de plus facré & de plus augufte, eft une hidre, dont une tête coupée en reproduit mille. Quel Hercule combattra ce monftre, fans crainte d'en être lui-même la victime? ce monftre eft

l'Honneur: il nous parle à tous, & malheureufement d'une voix qui n'eft que trop écoutée. Eternel Protée, il fe déguife fous toutes nos paffions, pour tyrannifer notre ame. Tantôt c'eft l'ambition, qui nous fait voir un concurrent indigne de nous; tantôt c'eft l'intérêt qui nous montre un perfide raviffeur, fur le point d'envahir le fruit de nos travaux, ou de ceux de nos ancêtres; ici c'eft le foible amour armé de la violence & des fureurs de la jaloufie cruelle; là c'eft l'infinuant amour-propre qui ne peut fouffrir l'éloge d'autrui, quand il entend vanter des qualités qui lui manquent, & des vertus qu'il ne pratique pas. Barbare Prométhée, de quel terrible limon ton caprice a-t-il donc formé le cœur de l'homme? De quel feu l'a-t-il animé? employas-tu les fables du Cocite? Pris-tu les flammes du tartare, ou les carreaux du tonnerre vengeur?

O furor! o homines! diriquæ Prometheos artes!
Quam bene, poft Pyrrham, tellus pontufque vacaffent!
En mortale genus! Stat. Thebaïd.

SUITE des difcours politiques de M. Hume. Second difcours, fur le luxe.

NOUS avons rendu compte, dans le volume précédent, d'un difcours de M. Hume fur le commerce, tiré de fes *Difcours Politiques*, ouvrage très-eftimable en tout pays: nous allons analyfer fon difcours fur le luxe, tiré de la même fource, & traité avec la même folidité.

M. Hume commence par fixer la fignification du mot *luxe*, qui n'a en lui-même qu'une fignification vague, puifque ce qui eft luxe pour une perfonne, ne l'eft pas pour une autre; ce qui l'eft pour un particulier, ne l'eft pas pour un prince; ce qui l'eft dans un petit état, ne l'eft pas dans un grand; ce qui l'eft pour un jeune homme fort & robufte, ne l'eft pas pour un vieillard ou pour un infirme. Mais faifant abftraction des perfonnes & des lieux, pour fixer ce qu'on entend en général par luxe, il le

définit un rafinement étudié dans la recherche des plaifirs fenfuels; plaifirs, au refte, qu'il ne condamne pas en eux-mêmes, lorfqu'ils ne prennent rien fur la vertu & les devoirs moraux; lorfque, pour fe fatisfaire, on ne fait tort ni à autrui, ni à foi-même.

» LE luxe étant donc, continue l'auteur, innocent ou répréhenfible, fuivant les circonftances, les uns l'ont excufé, & même loué jufques dans fes excès, comme avantageux à la fociété; tandis que d'autres, au contraire, n'envifageant que fes inconvéniens, l'ont réprouvé fans miféricorde, quelque modéré qu'il fût, comme fource de la corruption, des défordres & des factions qui troublent & offenfent la police.

L'AUTEUR vife à corriger ces deux extrêmes, en prouvant, premierement, que les fiecles du rafinement, en matiere de luxe, font les plus heureux & les plus vertueux: en fecond lieu, que quand le luxe ceffe d'être innocent, il ceffe d'être utile; & que s'il eft pouffé plus loin, il devient pernicieux, fans être pourtant ce qu'il y a de plus dangereux à la fociété.

On diroit que M. Hume ait eu pour objet de combattre ce fameux diſcours contre les ſciences & les arts, qu'une académie a couronné, ſans en adopter ſans doute les principes. Car, comment ſuppoſer qu'une académie puiſſe penſer déſavantageuſement des ſciences & des arts?

Pour établir ſa premiere propoſition, voici comme raiſonne M. Hume: » Les » vrais principes du bonheur ſont l'action, le plaiſir & le repos: & quoique » ces trois élémens doivent être mélangés en proportions différentes, ſelon » les diſpoſitions particulieres de la perſonne; le défaut d'un des trois détruit, » en quelque façon, toute la maſſe. Le » repos ne ſemble pas, du premier abord, » beaucoup contribuer à nos plaiſirs: » mais de-même que le ſommeil, il eſt » néceſſaire à la foibleſſe humaine, qui » ne peut pas plus ſoutenir une ſuite continue de plaiſirs, qu'un enchaînement » perpétuel d'affaires. D'une autre part, » le repos trop prolongé engendre une » langueur léthargique, qui anéantit tout » ſentiment de plaiſir. L'éducation, la » coutume & l'exemple ſervent beaucoup à tourner notre eſprit vers quel-

» qu'un de ces trois moyens de félicité. » Heureux, quand ces divers mobiles nous » portent principalement à l'action & au » plaiſir! Car, (nous venons de le dire » déja) les indolens n'ont point de ſenſations agréables, pas même dans l'inaction qu'ils aiment tant. Or dans le tems » où regne l'induſtrie, les hommes trouvent à la fois, dans les arts, & l'action » le plaiſir: l'action, parce que leur eſprit, en s'occupant, acquiert par-là une » nouvelle vigueur, augmente ſes puiſſances, & perfectionne ſes facultés; le » plaiſir, parce que les arts mêmes, comme par reconnoiſſance du ſoin qu'ils ont » pris de les cultiver, leur fourniſſent de » quoi ſatisfaire honnêtement les appétits » naturels, & prévenir les vices dont l'oiſiveté eſt la ſource. Banniſſez les arts de la » ſociété, vous privez les hommes & de » l'action & du plaiſir, en ne laiſſant à leur » place que l'indolence; vous détruiſez » même les charmes de l'inaction qui » n'eſt jamais agréable, que lorſqu'elle » ſuccede au travail.

» L'induſtrie & le rafinement dans les » arts mécaniques menent au rafinement » des arts libéraux; ils ſe prêtent mu-

» tuellement des ſecours; & les uns ne » peuvent atteindre à la perfection, ſans » l'aide des autres. L'eſprit du ſiecle les » embraſſe tous; & les hommes étant » une fois réveillés de leur aſſoupiſſement, ils ſe tournent de tous côtés, » & appliquent leur activité à chaque art » & à chaque ſcience.

» Plus les arts & les ſciences font de » progrès, plus les hommes deviennent » ſociables; ils prennent goût à acquérir & à communiquer des connoiſſances; & par cette habitude de s'entretenir les uns avec les autres, ils deviennent plus humains. C'eſt ainſi que l'induſtrie, les connoiſſances & l'humanité ſont liées par une chaîne indiſſoluble: auſſi les voyons-nous toujours » fleurir dans les ſiécles policés, qui ne » manquent pas d'être ceux du luxe.

» L'auteur ajoûte, que plus les » hommes rafinent ſur les plaiſirs, moins » ils tombent dans des excès; parce que » rien ne détruit plus l'eſſence des plaiſirs, que de les outrer; & ſi certains » vices légers ſont plus fréquens dans les » ſiecles policés & luxurieux, il y en a » de plus groſſiers qui le ſont beaucoup » moins.

Ensuite, après avoir montré que l'induſtrie, les connoiſſances & l'humanité contribuent à la grandeur & à la puiſſance des états, il prétend prouver qu'ils n'amolliſſent point le courage; car, ſi la politeſſe & l'urbanité font perdre à la colere quelque dégré d'impétuoſité, cette perte eſt plus que compenſée par le ſentiment d'honneur, qui eſt un principe plus fort, plus conſtant & mieux reglé. De plus, le courage ne peut être ni conſtant ni utile, s'il n'eſt accompagné de la diſcipline & de l'habileté militaire, qui ſe trouvent rarement chez les peuples non policés. » C'eſt, dit M. Hume, une » ſingularité remarquable dans les anciens Romains, d'avoir ſû ſe faire une » diſcipline militaire, avant que d'être » policés; & c'en eſt une tout auſſi particuliere aux Italiens d'à préſent, qui » ſont le peuple le plus civiliſé de *l'Europe*, de n'avoir pas l'eſprit martial. » Ceux qui attribuent la molleſſe des » *Italiens* à leur luxe & à leur goût pour » les arts, n'ont qu'à jetter les yeux ſur » les *François & les Anglois*, dont la » bravoure eſt auſſi inconteſtable que » leur penchant pour le luxe, & leur » application au commerce. Les hiſto-

» riens *Italiens* nous donnent une rai-
» son plus satisfaisante de la mollesse de
» leurs compatriotes. Ils nous appren-
» nent que les souverains de l'*Italie* quit-
» terent tous les armes à la fois : l'aristo-
» cratie Vénitienne devint jalouse de ses
» propres sujets ; la démocratie Florenti-
» ne s'appliqua entierement au com-
» merce ; *Rome* fut gouvernée par des
» prêtres, & *Naples* par des femmes.

L'Auteur ensuite s'efforce de répondre à la grande objection contre le luxe, tirée de l'exemple de la république *Romaine*, qui, selon tous les historiens, fut ruinée par le luxe *Grec* & la mollesse *Asiatique*. Il dit que les écrivains se sont mépris sur la cause de sa décadence, en attribuant au luxe & aux arts ce qui réellement provenoit de la mauvaise constitution de son gouvernement, & de l'étendue illimitée de ses conquêtes. Il assure, qu'il n'y a rien de plus propre à restraindre, ou régler le desir du gain, que l'honneur & la vertu, qui, dit-il, abondent toujours plus dans les siécles où brille le luxe : maxime, dont M. Hume nous permettra de douter, surtout par rapport à la vertu, qui sympathise beau-

coup plus avec les mœurs simples & frugales, qu'avec la manie des richesses, des voluptés & du faste.

Pour appuyer néanmoins ce qu'il avance, il cite l'exemple de la *Pologne*, où les sciences & les arts sont moins cultivés qu'en aucune autre partie de l'*Europe*, & qui est cependant le pays, où la vénalité & la corruption publique sont le plus à la mode. Il ajoute, que la liberté n'a jamais plus fleuri en *Angleterre*, que depuis l'introduction du luxe & des arts ; & que la Chambre des Communes, qui est le soutien du gouvernement populaire, doit toute sa puissance au commerce. Où prend-on donc que le luxe enleve l'esprit de liberté, de franchise & de patriotisme ?

Il vient ensuite à l'autre partie de sa thèse, que quand le luxe cesse d'être innocent, il cesse d'être utile ; & que s'il est poussé plus loin, il devient pernicieux, sans être ce qu'il y a de plus pernicieux à la société.

» Les plaisirs des sens, dit-il, de-
» viennent des crimes, quand on y sacri-
» fie tous ses moyens, & toutes ses facul-
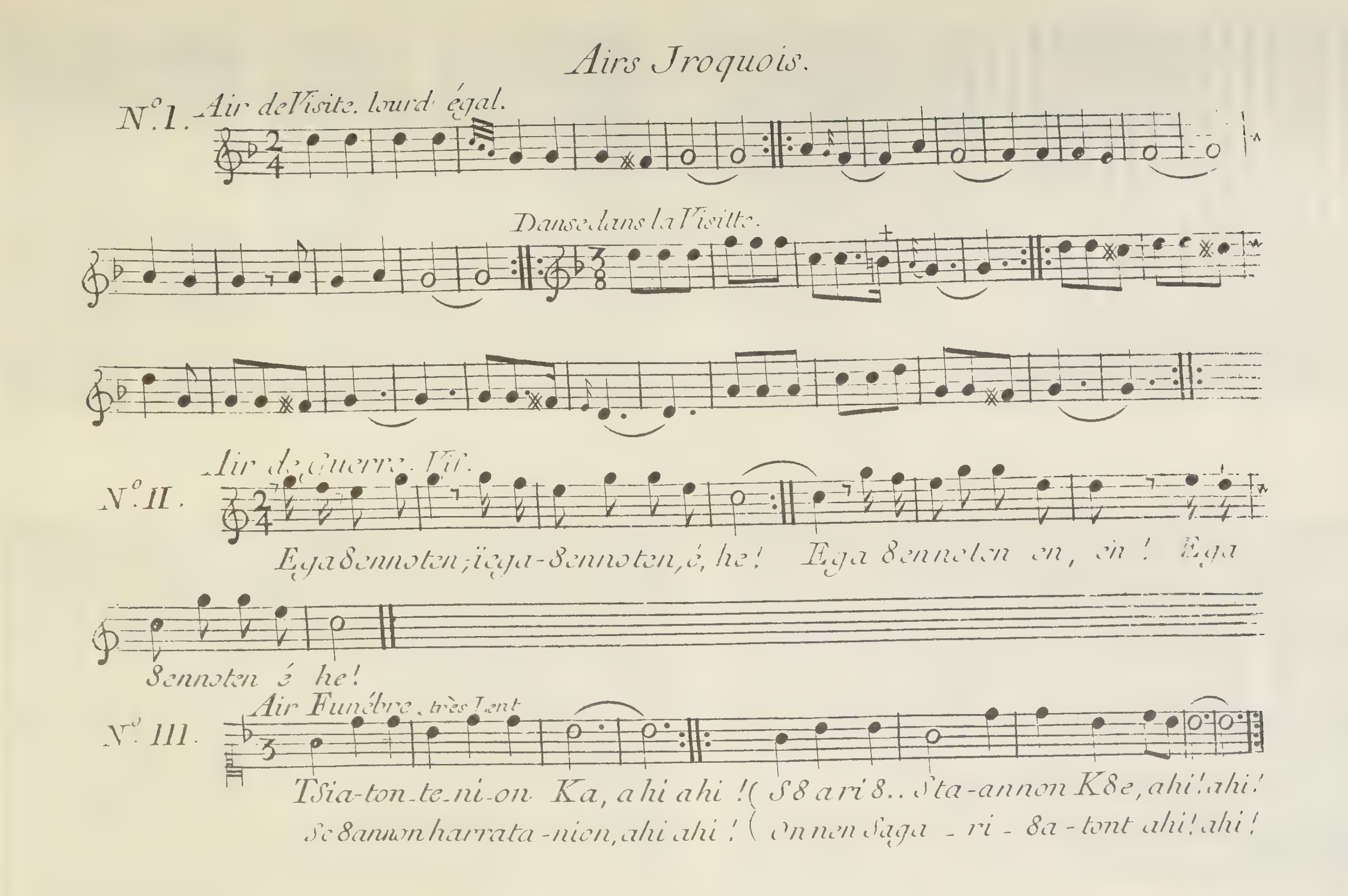
» tés, au préjudice des devoirs de bien-
» faisance & de générosité : mais ce n'en
» seroit pas, si l'on s'étoit réservé de quoi
» fournir à l'éducation de ses enfans, au
» soutien de ses amis, & au soulagement
» des pauvres. Le luxe, au contraire,
» tourne alors au profit de la société,
» puisqu'il produit de la consommation,
» & par la circulation des espéces fait
» vivre des milliers d'hommes, de ce qui,
» réservé par un seul, lui eût été inutile. »

Par rapport au luxe excessif, l'auteur avoue que c'est un vice ; il ne trouve pas qu'on l'excuse, en disant qu'il est la source du travail, & qu'il nous sauve de bien d'autres vices ; car outre qu'un luxe modéré suffiroit pour cet effet, le bien qu'il peut produire ne le change pas de nature. Il a cela de commun avec tous les autres vices attachés à notre espece, que c'est un poison qui sert d'antidote à d'autres poisons : mais comme une nourriture saine & pure vaut toujours mieux que le poison le mieux corrigé, la vertu est une digue bien plus puissante contre un vice, que ne peut être un vice opposé.

» Sans doute, ajoute-t-il, que si l'on
» pouvoit supprimer tous les vices, on

» pourroit aussi délivrer l'homme de tous
» ses maux, puisqu'il n'en éprouve aucun
» qui n'ait pour cause quelque vice : mais
» il faut les supprimer tous, sans excep-
» tion. Car si on en laisse une partie, ce
» sera pis que si tous eussent subsisté : ils
» se servoient de correctif l'un à l'autre.
» Si, par exemple, vous bannissez le
» luxe excessif, sans bannir, en même
» tems, la paresse, l'amour de soi-mê-
» me & l'insensibilité pour les autres,
» vous ne faites que diminuer l'industrie
» dans l'état, sans rien ajouter à la bien-
» faisance, ni à la générosité des hom-
» mes. Disons donc que deux vices op-
» posés peuvent être plus avantageux
» qu'un seul ; mais ne disons jamais que
» le vice est avantageux en lui-même. »

Enfin, l'auteur conclut, en disant
» que le luxe immodéré est la source de
» plusieurs maux ; mais qu'il est générale-
» ment préférable à la paresse & à l'oisi-
» veté, qui d'ordinaire le remplacent, &
» font bien plus de mal à la société, qu'il
» n'auroit fait, si on l'eût laissé subsister. »


Airs Jroquois.
N.º 1. Air de Visite. lourd égal.
Danse dans la Visitte.
N.º II. Air de Guerre. Vif.
Ega 8ennoten; ïega-8ennoten, é, he! Ega 8ennoten en, en! Ega
8ennoten é he!
N.º III. Air Funébre, très Lent
Tsia-ton-te-ni-on Ka, ahi ahi! S8 ari 8.. Sta-annon K8e, ahi! ahi!
Se 8annonharrata-nion, ahi ahi! Onnen Saga - ri - 8a - tont ahi! ahi!

Remarques sur les trois airs Iroquois.

LA premiere partie de cet air (n°. 1.) se chante à deux tems, dont les nottes sont lourdes & égales ; la seconde partie est un trois-tems gai & détaché. Les *Iroquois* appellent la premiere partie *entrée de visite*, & la seconde *danse de visite*. Lorsqu'ils se voyent les uns les autres par cérémonial, celui qui va voir l'autre l'aborde avec cette musique, tenant d'une main une grande coquille remplie de petites, & de l'autre deux plumes séches qu'ils appellent *caducée ;* cette coquille & ces plumes leur servent à marquer la cadence qu'ils accompagnent de mouvemens, qui ne ressemblent en aucune maniere à notre danse. Dans la *danse de visite*, leurs pas sont à trois-tems ; au premier leurs piés sont pareillement posés l'un contre l'autre ; au second, prêts du talon & éloignés de la pointe ; & au troisiéme, éloignés du talon & prêts de la pointe ; ils traî-

nent les piés, à la façon des Anglois dans leurs contre-danses. Les autres gestes & attitudes de cette danse sont plus ridicules que nobles & réglés. Il n'y a point de paroles sur cet air.

CET air (n°. 2.) est consacré de tems immémorial parmi les Iroquois à exciter au carnage. C'est un vrai *cri de guerre*, dont les paroles sont si anciennes parmi eux, qu'ils n'en savent point la signification. Ils ont quelques pratiques dans l'instant du combat, qui peuvent donner une idée de leurs mœurs. D'abord ils se teignent ou se masquent le visage de rouge, de bleu, &c. pour ôter, disent-ils, à l'ennemi l'avantage de les voir pâlir sur le danger, & ne pas communiquer à leurs camarades l'impression de la peur. Il n'y a que les gens de guerre qui se teignent le visage : & chez eux, une femme qui se farde est regardée comme infâme. Ils ont aussi la coutume entr'eux de se reprocher publiquement, à l'instant du combat, les traits de foiblesse ou de poltronnerie qui ont été remarqués dans quelques uns d'eux lors des combats précédens ; & ces reproches animent leur courage, au lieu d'exciter leur ressenti-

ment. Enfin, celui qui se sent le plus échauffé de l'ardeur du carnage, chante ce cri de guerre ; & tous ceux de ses compagnons qui l'environnent, en marquent la mesure par un cri aspiré qui part du gosier, & qui sans doute doit faire plus d'effet sur ces barbares, que nos trompettes & nos tambours n'en font sur nos soldats. Aussi-tôt chaque Iroquois va à la charge, son casse-tête en main. Leurs cheveux sont ramassés en un seul toupet qu'ils jettent en arriere, à peu près comme le portent les esclaves à la Chine. Ils n'ont point de noms ni de surnoms ; mais ils se distinguent par familles, qui chacune ont leur devise particuliere, qui leur sert d'armoiries, comme la famille du loup, de la tortue, du serpent, de l'anguille, &c. L'air de guerre ci-joint s'appelle parmi eux *cri de guerre de la famille du loup.*

CETTE nation, extrêmement belliqueuse, a l'esprit vif, pénétrant & judicieux : ils sont généreux ; & loin d'être capables dans les partages de se faire les uns aux autres aucun tort, la pratique constante du chef est de tout donner aux autres, & de ne se rien reserver pour

lui. Ils ont l'expression orientale, & les idées sublimes ; ils sont prompts à mettre des paroles sur tous les airs qu'ils entendent. En voici sur l'air du cri de guerre, qui caracterisent le goût & le génie de ces sauvages.

Sataïaguiron ïaguen, ne ïaguennitariscon ;
Nous souffrirons également, oui, nous souffrirons ensemble ;
* *Onnontio Raguenni* ** *oStiavvennio agavvennoten,*
Pour le roi notre pere, ce maître absolu,
Onkirivvannonvvague, ongueïennAgueronnion,
Pour détruire des hommes qui habitent la terre,
Luïongvvetaxen ïonkirivvannonvvague.
Et des hommes méchans, que nous avons à tuer.

* Comme ils employent toujours des expressions figurées, l'idée d'une *belle montagne*, que signifie le mot de *Onnontio*, leur a paru la plus noble & la plus convenable pour désigner leur roi.

** Ils n'ont dans leur langue aucune lettre labiale, comme b, f, m, p. Le double w se prononce comme la diphtongue *ou* ; le son de leur voix ne tient ni de la poitrine ni du palais, mais du gosier & du nez : c'est un son creux & renfermé, particulier à leur idiome, qu'ils prononcent les levres ouvertes, mais les dents serrées.

CET air (n°. 3.) ſe chante d'un ton lugubre & preſque louré. On tient à la main, en le chantant, une écorce d'arbre tournée en rond, dont on fait une eſpece de tambour. C'eſt un hymne deſtiné à honorer la mémoire des grands de la nation, & on le chante à leurs obſeques ; car les Iroquois enterrent leurs morts, quoiqu'en diſe l'auteur mal informé des *lettres Iroquoiſes*, qui avance, ſans fondement, que le fils brûle ſon pere & en avale les cendres. Il ne faut pas, ſous prétexte que des gens ſont Iroquois, s'imaginer qu'on les peut calomnier tant qu'on voudra. Voici quelques couplets d'une de ces oraiſons funébres.

Tſiatontenionka, abi, abi !
Ecoutez tous, helas ! helas !
Sevvannon baratannion, abi, abi, abi, abi !
Vous qui avez du jugement, helas !
Svvarivviſſaannonkvve, abi, abi !
Vous avez reglé ce cérémonial, helas !
Onnen ſagarivvatont, abi, abi, abi, abi !
Pour qu'on l'obſerve toujours, helas !

Onnenthravven beion, abi, abi !
Il eſt donc m[illegible]rt, helas, helas !
Agvva raſſ nvvannen, abi, abi, abi, abi !
Cet homme de la plus grande réputation, helas !
He[illegible]ienennna, abi, abi !
Ce grand arbre, helas !
Tetv agannerakvve, abi, abi, abi, abi !
Qui nous couvroit de ſon ombre délicieuſe, helas ! *

* Après cette eſpece d'oraiſon funebre du défunt, qui eſt le ſujet de la cérémonie, celui qui chante l'hymne, rappelle la mémoire de tous les autres morts de diſtinction de la nation, & en particulier de celle chez qui ſe fait la cérémonie ; car il eſt bon de remarquer que les Iroquois ſont diviſés en ſix peuples : ils ne l'étoient autrefois qu'en cinq, qu'on appelloit *les cinq nations* ; mais aux cinq ils en ont joint une ſixieme par voie de conquête. La façon de vivre, & les mœurs de ces peuples ſont différentes de celles des Illinois, & ſur-tout des Iſchimons, nation cruelle, cannibale & de mauvaiſe foi. Nous pourrons dans les volumes ſuivans en donner des deſcriptions plus détaillées, d'après les inſtructions qu'a eu la bonté de nous promettre M. Piquet, Miſſionnaire en ce pays, où il a fait des conquêtes ſans nombre à la religion Chrétienne. Le caractere d'un miniſtre apoſtolique étant la modeſtie & l'humilité, nous ſavons que

ce ne ſeroit pas l'obliger, mais nous rendre indignes des offres gracieuſes qu'il nous a faites, que d'exalter, dans un ouvrage public, ſa candeur, ſon zele & ſa pieuſe adreſſe à gagner des ames à Dieu. Mais nous ne pouvons nous diſpenſer de le louer & de le remercier, de ce que, chargé des intérêts du ciel, dont il s'occupe ſi dignement, il veut bien deſcendre juſqu'à prendre part à notre entrepriſe litteraire & la ſeconder.

ON pourra d'autant plus compter ſur la fidélité de ce que nous aurons à dire de ce peuple dans la ſuite, que nous ne ferons qu'expoſer les mémoires de M. Piquet ; & celui qui s'expatrie, qui expoſe journellement ſa vie, pour faire triompher la vérité aux yeux d'une nation ſauvage, ne ſera pas ſoupçonné de l'altérer, pour tromper ſes compatriotes, de qui nous avons oſé lui promettre la reconnoiſſance, en lui donnant toutes les aſſurances de la nôtre.

COMME il nous eſt revenu de pluſieurs parts des reproches ſur ce que nous n'avons donné que les paroles Vénitiennes de la Barcarole inſérée dans notre volume d'Avril, ſans traduction ; ce que le public a trouvé d'autant plus à redire, que l'idiôme Venitien eſt un dialecte particulier de l'Italien, que n'entendent pas ceux qui ne ſavent que le

pur Toſcan ; comme pour entendre ici le François, on n'entendroit pas de-même le Languedocien ou le Picard ; nous en allons donner la traduction, par pure complaiſance & avec une ſorte de regret, cette Barcarolle ayant pour ſujet un badinage, que quelques-uns peut-être trouveront un peu trop galant. Avant de finir ce préambule, il faut avertir ceux qui l'ignorent, que le mot *Barcarole* ſignifie air de barque, c'eſt-à-dire, air à chanter ſur l'eau ; & répond à peu près à ce que nous appellons ici *vaudeville*.

TRADUCTION de la Barcarolle inſérée dans le vol. d'Avril, entre les pag. 182. & 183.

POURQUOI, charmante Ninette, pourquoi tenir empriſonnés, avec tant de rigueur, ce blanc ſein, ces globes vivans, que nul mortel n'a vûs ni touchés ? Ou avez-vous trouvé qu'on doive tenir dans une pareille torture deux pauvres innocens qui n'ont jamais fait aucun mal ?

J'ai remarqué que la mélancholie arra-

che des soupirs à ces petits infortunés; j'ai apperçu le mouvement, dont les agitent la colere & le dépit. Ils ne pourront jamais durer dans cet état; ils ont de la peine même à respirer. C'est une pitié que de les voir tout le jour se débattre contre le mouchoir.

CE sont pourtant deux petits êtres jolis & vifs, qui ne demandent qu'à sauter & à badiner librement. Vous le savez mieux que moi; il n'y a que deux jours qu'ils sont nés: plus jeunes que vous, ils s'accommodent peu de l'austere vertu; ils ne sont pas encore en état de penser à quoi que ce soit.

AVIEZ-VOUS ce sérieux, quand vous étiez à leur âge? Et votre nourrice vous a-t-elle fait pareil traitement? Non, elle vous laissoit quelquefois nue: & puisque vous avez bien pû croître sans cette gêne, pourquoi couvrir & serrer ainsi ces pauvres petits opprimés?

SI vous le faites en vûe du prochain, de peur que mis en liberté, ils ne prennent les cœurs, & ne fassent tourner la cervelle à qui les verra: ne soyez pas vertueuse à demi; cachez aussi votre bouche, vos yeux, vos traits & toute votre personne.

MORT.

NOUS apprenons de Leipzic, que M. le docteur Mencken, conseiller du roi de Pologne, électeur de Saxe, sénateur de la ville de Leipzic, membre de l'académie de Prusse & de la société des Arcadiens de Rome, est mort le 14 Mars 1754, âgé de 46 ans. La publication des ouvrages, qui jusqu'ici ont paru sous sa direction, tels que sont, les *Acta Eruditorum*, les *Miscellanea Lipsiensia*, les gazettes littéraires écrites en Allemand, &c. ne sera point interrompue par sa mort; & ses héritiers prient tous ceux qui ont protégé & favorisé les travaux de feu M. Mencken, d'être persuadés qu'ils feront tous les efforts imaginables, pour conserver la confiance du public.

FIN.

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans le JOURNAL ETRANGER, pour le mois de Mai 1754.

DE'FENSE & critique de l'Homme de lettres, ouvrage du P. Daniel Bartoli. Page 1
Extrait d'un mémoire de M. Linnæus, sur des rats de Norvége, que les habitans croyent tomber du ciel. 36
Lettre de M. de M.... dattée de Dresde, sur les ruines de Palmyre. 45
Extrait de la Tragédie de Boadicia de M. Glover, auteur du Poëme de Léonidas. 57
Suite de l'extrait de l'histoire des Coûtumes sacrées & profanes du P. Carméli. 110
Codicile du Docteur Swift, tiré des Satyres de Rabner. 144
Extrait d'une dissertation sur les duels & les deffis, tirée des mémoires de l'Académie Royale d'histoire de MADRID. 182
Second discours politique de M. Hume, sur le luxe. 219
Airs Iroquois. 229
Remarques sur les airs Iroquois. 229
Traduction de la Barcarolle insérée dans le volume d'Avril. 236
Mort du Docteur Mencken. 238

APPROBATION.

J'AY lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois. A Paris, ce 13 Mai, 1754.

LAVIROTTE.

JOURNAL
ETRANGER,
OUVRAGE PERIODIQUE.

JUIN 1754.

Externo robore crescit. *Claud.*



A PARIS,
Au Bureau du Journal Etranger, rue S. Louis, au Marais, vis-à-vis le Bureau de la Régie des Cartes.

Et chez { DURAND, rue S. Jacques. PISSOT, Quai de Conti. SAUGRAIN le fils, au Palais.

M. DCC. LIV.

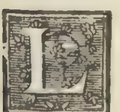
Avec Approbation & Privilege du Roy.



JOURNAL
ETRANGER.

Dell'origine e della antichita della Moneta Viniziana, ragionamento di Girolamo Zanetti.

Dissertation sur l'origine & l'ancienneté de la Monnoye Venitienne, *par* Jerôme Zanetti. *Venise*, 1750.



LE titre de cet ouvrage semble annoncer deux objets distincts: mais, dans le vrai, ce ne sont que deux expressions synonymes, par où l'auteur n'a voulu dire autre chose que *l'origine ancienne*, ou

l'ancienneté de l'origine de la monnoie de Venise; & en effet, sa dissertation ne roule que sur ce seul point.

» ON ne sauroit, dit-il, marquer avec » certitude la véritable époque du tems, » où l'illustre république de Venise com» mença à faire battre monnoie à son » coin : *Il vero e determinato tempo*, » *in cui l'inclita Viniziana republica in-* » *cominciasse a battere propria moneta*, » *non puo con certezza assegurarsi* ; & ce » point remarquable de notre histoire » demeure encore caché & enseveli dans » les profondes ténebres des siecles bar» bares. *E questo notabil punto della nos-* » *tra historia fra le altissime tenebre* » *de barbari secoli involto ancora e nas-* » *costo rimane.* »

L'AUTEUR, après avoir élevé sur des fondemens solides les preuves de l'ancienneté de la monnoie Venitienne, répond aux objections que certains écrivains ont déja faites, ou que d'autres pourroient encore faire contre son opinion. On sent d'avance que les preuves ne doivent pas lui manquer. Une république la plus ancienne de l'Europe, puissante & redoutable presque dès son origine,

a sans doute depuis long-tems une monnoie marquée à son coin.

LES habitans de Padoue & des villes circonvoisines, fuyant devant Attila, se réfugierent sur quelques rochers au fond du golfe Adriatique. M. Zanetti croit, avec raison, que ce fut vers l'an 421. qu'ils commencerent à s'y établir une demeure fixe, & à y jetter les fondemens de leur ville, qui n'eut cependant sa véritable forme que vers la fin du septieme siecle. La ruine d'Héraclée & d'Aquilée fut la source de la grandeur de Venise; elle eut dès-lors non seulement l'apparence d'une ville, mais d'une ville capitale. On construisit des ponts sur ses lagunes; les rochers, qui lui servoient de fondemens, porterent une quantité prodigieuse de temples & de palais; la mer fut couverte de ses vaisseaux; & ses habitans, autrefois fugitifs, inspirerent à leur tour la terreur aux autres nations.

CETTE légere digression, & quelques autres de cette espece, que l'on trouve dans le corps de l'ouvrage de M. Zanetti, dénotent un citoyen zélé pour la gloire de sa patrie; mais elles ne font presque point de tort à la solidité des preuves

qu'il avance pour établir son sentiment. Les témoignages les plus autentiques s'accumulent sous sa main : chartres, archives, manuscrits rares ; tout est consulté, confronté, discuté.

Le premier monument qu'il cite, & le plus favorable à l'antiquité des monnoies Venitiennes, est une convention ou traité de paix fait l'an 848. entre l'empereur Lothaire & le doge Pierre Cradonigo ; ou pour mieux dire, entre le même empereur & le peuple de Venise, savoir, les habitans de *Rivoalti*, de *Castro-Olivoli*, de *Muriani*, de *Matamauci*, &c. Voici ce qu'on lit dans ce traité. *Volumus ut pro sex marcosis solidis* (c'étoit une monnoie d'or de France) *ab uno homine sacramentum recipiatur, & ita usque ad duodecim libras Veneticorum semper addendo per duodecim juratores electos perveniat, ut quantæ sint libræ, tanti sint etiam juratores : nam si ultra duodecim libras, quæstio fuerit, &c.*

A cette premiere preuve déja très-concluante en faveur de l'ancienneté de la monnoie Venitienne, l'auteur en ajoute une autre, tirée en partie du meilleur & du plus accrédité des croniqueurs,

(c'est le célebre doge André Dardolo) & en partie, de la source même où ce croniqueur l'a puisée *. » Rodolfe, dit » Dardolo, déclara, la quatrieme année » de son regne, que le doge de Venise » avoit le droit de faire battre monnoie, » parce qu'assurément les doges anté- » rieurs en avoient joui. ».

On voit, dit M. Zanetti, » combien » notre historien est digne de foi, par les » paroles expresses de Rodolfe roi d'I- » talie, paroles qu'on trouve dans l'acte » public de la déclaration de ce prince, » ainsi conçûe : *Simulque in nummis monetam, secundùm quod eorum provinciæ duces, à priscis temporibus, consueto more habuerunt.* » Cet acte fut fait l'an 926, ou même 925.

» La maniere dont s'exprime Ugon » d'Arles, roi d'Italie, continue M. Za- » netti, ne differe gueres de celle de Ro- » dolfe. On lit dans un diplôme donné » par ce roi, la premiere année de son re- » gne, qui répond à l'an de grace 926 : » *Simulque* ** *nummorum monetam, secun-*

* C'est un manuscrit qui se trouve dans la bibliotheque publique de S. Daniel en Frioul.

** *Nummorum* au lieu de *in nummis*.

» *dùm quod eorum provinciæ duces, à priscis temporibus, consueto more habuerunt.* »

Si donc, dès l'année 925 ou 926, selon les témoignages uniformes de Rodolfe & d'Ugon, les doges de Venise jouissoient déja depuis long-tems du privilége de battre monnoie : » ne s'ensuit-il pas, » dit notre auteur, que pour rendre la » valeur de l'expression, *à priscis temporibus*, il faut placer les premieres mon- » noies de Venise, au moins deux siecles » avant que les deux rois nommés ci-des- » sus se fussent expliqués dans leurs dé- » clarations aussi précisément ; & peut- » être même, l'espace de deux cens ans » paroîtra-t-il trop court à ceux qui vou- » dront donner aux termes, *à priscis temporibus*, toute leur étendue. »

A la suite de ces deux premieres preuves de l'ancienneté de la monnoie Venitienne, M. Zanetti en ajoute quelques autres non moins solides, que nous passerons sous silence, pour en venir à l'examen d'un testament assez singulier par ses détails & par sa simplicité, & dont les termes sont aussi très-favorables à la prétention de M. Zanetti. Il est tiré d'un ancien registre, qui contient les sentences

manuscrites d'un magistrat de Venise, nommé anciennement, *Magistratus publicorum*, puis de *plovegi*, & aujourd'hui de * *proveditori di commune* ; ce qui revient à la charge d'inspecteur général de tout ce qui concerne les biens de la république de Venise, tant pour les recherches & pour les perquisitions, que pour les recouvremens.

Voici quelques articles de ce testament dicté l'an de grace 1197, par Mathieu Calbani, qui y parle de cette sorte.

» Ayant fait venir chez moi Pierre » Stermine, prêtre de l'église S. Apole- » naire (apparemment Apollinaire) & » notaire, je l'ai prié d'écrire mon testa- » ment, dans lequel je charge de mon » fidéi-commis (ce qui peut signifier de » l'exécution de mon testament) ma fille » bien aimée Ota, femme de *Marini* » *Justiniano de confinio sancti Pantaleo-*

* Moreri parle, dans l'article de Venise, de certains provéditeurs, qu'il dit être des gouverneurs que la république envoye dans les provinces, avec un commandement absolu pour toutes les affaires relatives à la paix & à la guerre. Cette magistrature est, selon les apparences, différente de la premiere.

» *nis*; afin que, quand le Seigneur, créa» teur de toutes choses, aura mis fin à » cette mienne vie fragile & mortelle, » elle exécute & donne, après ma mort, » ce que pendant ma vie j'aurai reglé, » & voulu qu'elle donne. »

» Je constitue & je délegue cent livres » de deniers de Venise, *pro meo decimo*, » (apparemment pour mon dixieme.) » Je laisse à S. Nicolas, où mon corps » doit reposer, cent cinquante livres de » deniers de Venise, & un habit que je » porte sur moi. Je laisse à S. Laurent, » vingt-cinq livres de deniers de Venise; » à S. André de *Amiano*, vingt-cinq liv. » de deniers de Venise. »

» Je veux qu'Ota ma fille ci-dessus » nommée, chargée de mon *fidéi-com-» mis*, fournisse durant sa vie des robes » & des souliers à ma fille Frixa sa sœur. » S'il arrivoit, ce qu'à Dieu ne plaise, » que ma fille Ota mourût avant ma » fille Frixa, je veux que les enfans de » ma fille Ota fournissent des robes & » des souliers à ma fille Frixa, sa vie » durant. »

» Je laisse au prêtre Vitali, mon parain » spirituel, cinq livres de deniers de Ve-

» nise. Je veux qu'on chante huit cent » messes pour le repos de mon ame. Je » donne la liberté à Stane, ma servante, » & je lui laisse *culcitram unam*, & *capi-» tale unum*, & *coopertorium unum*, & » *roganam unam*, & *crosinam unam meam* » *de vulpibus coopertam de bruna*, & *unum* » *meum mantellum*, & *unum seclum*, & » *unum lavezium*, & *unam catenam*, & » *unam arzellam* *, & *insuper libras de-» nariorum Veneciæ viginti septem*, *quas* » *volo ut Johanes Miliano compater meus* » *ei det atque deliberet*. Et nonobstant tout » cela, vingt-sept livres de deniers » de Venise, que je veux que Jean » Miliano, mon compere, lui donne » & délivre. (Voilà une servante bien » favorisée.) Je laisse à Gallizia cinq li-» vres de deniers de Venise, que je veux » que mon compere Jean Miliano lui » paye. Et en outre, je laisse au même » Gallizia, *suos drapos*, (sans doute ses » draps.) Je suis obligé de laisser à l'éco» le, où j'ai été élevé, dix livres de de-» niers de Venise, *per deganum* (devi» ne qui pourra ce que c'est que *deganum*.)

* Le lecteur pourra, dans ces mots tous barbares, à l'exception de deux ou trois, supposer tout ce qu'il voudra.

» Je veux qu'Ota, chargée de mon *fidéi-» commis*, acquitte aussi cette dette. »

Voila quelques-uns des principaux articles de ce testament, où le testateur n'a pas oublié sa femme, quoiqu'il l'ait placée à la suite de ses parains, de ses comperes & de ses servantes. Il lui laisse une robe, neuf anneaux, & cinquante livres de deniers de Venise.

Une chose à remarquer dans ce testament, c'est la fréquente dénomination de deniers Venitiens, pour signifier la monnoie de Venise, ce qui atteste son ancienneté. M. Zanetti prouve même, que dès les neuvieme & dixieme siecles, elle avoit cours dans les villes voisines. Il ajoute, que ce n'étoit pas par privilége, par concession, ou par tolérance de la part de quelque prince étranger, que l'on battoit monnoie à Venise. » Car, dit-» il, si un pareil droit avoit été accordé à » notre république, il devroit en rester » encore quelque monument semblable » aux déclarations d'Ugon d'Arles & de » Rodolfe, citées au commencement » de cette dissertation, & tel qu'il en » reste pour tant d'autres villes ou répu-» bliques d'Italie, qui obtinrent ce droit

» de quelque empereur, ou de quelque » autre souverain. Aquilée, par exem-» ple, l'obtint de Conrad II. dans l'an-» née 1028. Ravenne, d'Henri IV. l'an » 1063. Genes, de Conrad III. l'an » 1139, & ainsi de plusieurs autres. Ou-» tre cela, si l'on observe que l'on bat-» toit déja monnoie à Venise, & qu'elle » y avoit cours dès le neuvieme siecle, » c'est-à-dire, dans un tems où de sem-» blables concessions ne se faisoient point » encore, puisqu'on n'en trouve aucune » dattée de ce tems-là; il faudra nécessai-» rement conclurre que, ce droit souve-» rain dont la seigneurie de Venise jouis-» soit, elle ne le tenoit que de sa propre » autorité, & non d'un pouvoir étranger. »

M. Zanetti ajoute à tout ce qu'il a dit jusques ici de l'ancienne monnoie de Venise, sa dénomination. Parmi les pieces qui la composoient, étoient les *danari*, *lire di danari*, les *soldi*, & les *lire di piccioli*: Deniers, liards de deniers, sols, & liards de *pachaux*, terme usité en Provence pour signifier deux deniers. Il conclud enfin par dire, que l'usage de battre monnoie à Venise est presque de même date que la ville; puisque,

ſelon les preuves tirées des déclarations d'Ugon d'Arles & de Rodolfe, il commença à s'y pratiquer au ſeptieme ſiecle, ou immédiatement après.

Ces preuves, qui ſuffiſent pour conſtater l'ancienneté de la monnoie Venitienne, une fois développées, M. Zanetti répond en peu de mots aux objections qu'on pourroit lui faire. C'eſt ce qui forme la ſeconde partie de ſa diſſertation, que quelques-uns préféreront encore à la premiere.

» Il y a, dit-il, deux objections qu'on » oppoſe à notre ſentiment ſur la vraie » époque de la monnoie Vénitienne. Ces » objections, revêtues d'une légere apparence de vérité, ont eu aſſez de force » pour induire en erreur quelques-uns » de nos écrivains, ou crédules, ou peu » attentifs. »

La premiere porte ſur le diſtique ſuivant, qu'on lit ſous le portrait du doge Pierre Candiano III. On y aſſure que le droit de battre monnoie fut accordé aux Vénitiens par Berenger II. en l'année 950. Voici le diſtique :

Multa Berengarius mihi privilegia fecit ;
*Is quoque monetam cudere poſſe dedit.**

Berenger m'accorda bien des priviléges ; entre autres, celui de faire battre monnoie.

» On peut, dit M. Zanetti, démontrer » en peu de mots la fauſſeté de cette objection ; & voici comment il le fait. Si » dans l'année 840, & dans les ſuivantes » 925 & 926, ainſi que nous l'avons » prouvé antérieurement, on avoit déja » battu à Veniſe la monnoie appellée *lire* » *Veneticorum*, ou liards de Veniſe, & » d'autres différentes de celle-là, comment Berenger aura-t-il pû accorder » aux Vénitiens un droit, que non-ſeulement ils avoient avant l'année 950, » tems où regnoit Berenger, mais dont » ils étoient dès-lors anciennement en » poſſeſſion ? Quelle croyance, ajoute-t-il, peuvent donc mériter deux vers, » que l'ignorance & la barbarie de quel-

* Marino Sanudo, dans ſes vies des doges de Veniſe, page 461, rapporte ces deux vers à la fin de la vie de Pierre Particiaco, ou Badoaro : mais il change le ſecond de cette maniere :

Atque monetam auris cudere poſſe dedit.

» ques mauvais poëtes aura jettés dans » les ſiécles poſtérieurs ſous le portrait du » doge Candiano ? »

» Il y a, dit-il encore, quelques écrivains qui prétendent que ce droit fut » accordé par Berenger premier, au doge Participazio ; mais c'eſt une erreur » démontrée par l'anachroniſme ſur quoi » elle porte. Berenger premier regna » depuis l'année 904. juſqu'à l'année 924, » ſelon le ſentiment des meilleurs chronologiſtes ; & Participazio ne fut élevé » à la dignité de doge que dans l'année » 939. »

La ſeconde objection, appuyée ſur peu d'autorités, & que notre auteur rejette avec le mépris qu'elle mérite, ſe tire de la fameuſe lettre de Caſſiodore, adreſſée aux tribuns maritimes, *tribunis maritimorum*. Voici ce qu'on lit dans cette lettre : *Moneta illic quodam modo percutitur victualis.* On y bat une eſpece de monnoie, pour ſubvenir aux beſoins des choſes néceſſaires à la vie. On battoit donc, diſent ces écrivains, une monnoie à Veniſe, dès le tems du regne de Théodoric & de Caſſiodore, c'eſt-à-dire, dès le cinquieme ſiecle. M. Zanetti répond à

cette objection, que la lettre de Caſſiodore ne fut point adreſſée aux tribuns de la Veniſe naiſſante, *non a tribuni della naſcente citta di Vinegia, ma benſi a quella Venezia litorale*, mais à ceux de la Veniſe de terre-ferme, qui étoit une province, & non une cité ; les paroles même de Caſſiodore le montrent clairement. On lit dans la lettre de Caſſiodore ces mots : *Venetiæ prædicabiles quondam plenæ nobilibus ;* la célebre Veniſe, autrefois remplie de perſonnes nobles. » Comment, ajoute M. Zanetti, a-t-on » pû dire que la cité de Veniſe, qui naiſſoit à peine dans le tems où Caſſiodore » parle, fût autrefois célebre par le nombre & la nobleſſe de ſes habitans ? »

Ce raiſonnement eſt ſuivi de quelques autres de la même force.

» Mais, continue M. Zanetti, pour » achever d'éclaircir la matiere que » nous traitons, il faut maintenant ſpécifier qu'elles furent les premieres monnoies de Veniſe. »

Deux pieces ſeules ravies par haſard à la voracité du tems deſtructeur, ont paru juſqu'à préſent aux yeux du public. *Due fino a noſtri giorni ne uſcirono alla*

publica luce tolte venturamente alla ingordia del tempo distruggitore. La premiere fut publiée & défendue avec chaleur par Muratori. La seconde, par le célébre Liruti; celle-là est d'argent de bas aloi, & comme disent nos orfévres, au-dessous du fin de 400 carats; de façon qu'à considerer sa valeur intrinseque, elle peut être estimée environ cinq sous de notre monnoie courante; elle est mince, un peu creuse; elle a un coin, qui, par sa cavité, peut se rapporter précisément à celui que les Grécs des derniers âges appelloient *Καυχιας*. Le champ droit présente une croix enfermée dans un cercle; la légende qu'on lit dans le contour est, KRISTVS IMPER. c'est-à-dire, *Christus imperat*, le Christ commande. Dans le revers, au dedans du frontispice d'un temple assez mal tracé, on lit VENECI, & plus bas A, c'est-à-dire, *Venecia*, Venise. M. Zanetti dit avoir vû jusques ici cinq pieces de cette sorte de monnoie. Il croit que c'étoit le denier Venitien. L'autre est aussi d'argent, & précisément du même aloi que la premiere; dans le champ droit de celle-ci, est un demibuste fort grossierement travaillé; la légende est, SMARCVS VENECIA.

Dans le revers, KNDNVS IMPERA, c'est-à dire, *Christus, dominus noster, imperat;* notre seigneur J. C. commande. Elle pese deux carats & demi; & c'étoit, selon les apparences, la moitié du denier Venitien. » On ne sauroit révoquer en doute, dit M. Zanetti, qu'elle n'appartienne à notre Venise: le nom de S. Marc en est une preuve indubitacle; & je ne saurois m'imaginer qu'il se trouvât encore sur cela quelque contradicteur. »

» On ne peut pas, ajouté M. Zanetti, donner les mêmes assurances sur la premiere de ces deux monnoies. Quelques-uns veulent qu'elle appartînt à l'empire François, & non à la république de Venise. Il y a deux opinions différentes à ce sujet; les uns prétendent que c'est une monnoie de Vannes, en latin, *Venetia*, ville de France très-ancienne, & autrefois république dans la basse Bretagne. D'autres la tiennent pour monnoie de la Venise de terre-ferme, qui étoit autrefois une province d'Italie; & ils soutiennent qu'elle a été battue sous l'empire François, depuis le regne de Charlemagne; mais, continue

notre antiquaire, je crois qu'on peut, par des raisons très-fortes, prouver clairement la fausseté de ces deux opinions, & démontrer que cette monnoie doit, sans difficulté, se rapporter à notre seule république de Venise. » Puis, continuant d'appuyer son sentiment de celui de Muratori & de Liruti qu'il a déja cités, il y ajoute encore l'avis du sénateur Domenico Pasqualigo, qui, dans une dissertation sur la même piece de monnoie, a employé les preuves qui suivent.

Sur les monnoies Françoises, soit de Vannes, soit de la Venise de terre-ferme, ou de quelqu'autre ville soumise aux François, dans le tems dont nous parlons, on lit constamment le nom du monarque, sous le regne duquel elles furent frappées, tandis que la monnoie que nous indiquons ne porte aucun nom de cette espece, mais seulement la légende, *Christus imperat*. Pourquoi cette différence?

Le Blanc, fameux antiquaire, parle de dix-sept pieces de monnoie, qui, semblables en partie à celle-ci, portent toutefois le nom du prince qui les fit battre à son coin. Deux de ce nombre méritent

une observation particuliere; car, outre la ressemblance de la forme, elles portent encore le nom de Venise. » Et c'est de ces deux pieces de monnoie, dit M. Zanetti, que les partisans des deux opinions, que je viens de citer, empruntent la principale force des argumens qu'ils nous opposent. »

Les deux pieces de monnoie, dont il s'agit, sont d'argent. La premiere a dans le champ droit, HLVDOVVICVS IMP. & au revers, VENECIAS. La seconde a HLOTARIVS IMP. AV. dans le champ droit, & VENECIA sur le revers. Ces monnoies appartiennent sans contredit aux François; elles ne peuvent être attribuées qu'à eux seuls, soit qu'elles soient de Vannes, ou de la Venise de terre-ferme; le nom du prince en est une preuve évidente, *il nome del principe n'è chiara prova.* » Si donc, conclud M. Zanetti, celle que nous avons doit être mise au nombre des monnoies de l'une de ces deux villes, d'où vient qu'elle ne porte pas sur elle, comme les autres, le nom du roi, ou de l'empereur, qui la fit marquer à son coin? »

M. Zanetti acheve de détruire par une

ſeule raiſon, les conſéquences que l'on pourroit tirer de la reſſemblance des monnoies, pour les ranger dans la même claſſe. » Ce n'eſt pas, dit-il, la différence des formes qui les diſtingue, » mais celle des légendes. HLOTA- » RIVS HLVDOVICVS VENECIA, » marquent les Françoiſes; *Berengarius* » *Papia*, les Lombardes; *Chriſtus im-* » *perat*, ſans nom de monarque, & *Ve-* » *necia*, les monnoies Venitiennes. »

NOTRE auteur, non content de cette preuve, qui vaut ſeule toutes celles qu'il a déja fournies, en ajoute encore pluſieurs autres d'une moindre force, mais qui ne laiſſent pourtant pas d'être propres à convaincre tout critique, dans l'eſprit duquel il reſteroit quelques doutes légers. On eut deſiré qu'il eût mis un peu plus d'ordre dans ſa diſſertation; qu'il eût ſupprimé les hors-d'œuvres; qu'il eût abrégé ces citations; & qu'il neût emprunté des chartres, des archives, ou des manuſcrits qu'il cite, que ce qui lui étoit préciſément néceſſaire pour remplir ſon objet. Ses raiſonnemens en ſeroient devenus plus forts, ſes preuves plus vives & mieux ſoûtenues entr'elles. Il faut pourtant con-

venir, qu'en général, cet écrit a le mérite intrinſeque des meilleures diſſertations; que l'auteur n'a rien épargné pour faire des recherches ſûres; qu'avec un ſtyle aiſé & coulant, il a fort bien prouvé l'ancienneté de l'origine des monnoies Vénitiennes; & qu'il a même ſû déterminer au juſte leur qualité, leur forme, & leur poids.



DISSERTATION ſur le pourpre *des anciens, de* M. Templemann *: tirée du* Magaſin *de Décembre*, 1753.

PLINE, au IXe. livre de ſon hiſtoire naturelle, chapitre 36, range tous les poiſſons à écailles qui donnent la teinture du pourpre, ſous deux eſpeces; la premiere comprend les petites eſpeces de *buccinum*, nom donné par les anciens à ces poiſſons, dont la figure de l'écaille reſſembloit à un cor de chaſſe; la ſeconde comprend les poiſſons à écailles, qui portent le nom de *pourpre*, auſſi-bien que la teinture qu'ils fourniſſent.

COLUMNA penſe, par des raiſons aſſez probables, qu'on donnoit encore à cette même eſpece de poiſſons le nom de *murex*; ces deux appellations lui étant également applicables pour diverſes raiſons. Le nom de *murex* donne l'idée des pointes cannelées ou échancrées, dont

leurs écailles hériſſées, de-même que le nom de *pourpre* donne celle de la couleur, que l'on tire d'eux.

NOS côtes ſur l'Océan ne fourniſſent pas de cette derniere eſpece de poiſſons à écailles; mais on y trouve très-fréquemment une petite eſpece de *buccinum*, qui donne une teinture de pourpre; du moins on l'aſſure poſitivement: *& il en eſt fait mention dans les Tranſactions philoſ. v. II. p.* 823. pour moi je n'y en ai pas vû, & j'y ai même rarement trouvé l'eſpece que *Columna* a fait graver dans ſon traité du pourpre, comme le vrai *Buccinum* des anciens. Peut-être que la différence des mers, ou des ſaiſons, dans leſquelles je fis mes obſervations, en eſt la cauſe.

LA plus grande des eſpeces de *buccinum*, que l'on trouve ſur nos côtes, eſt de douze à treize lignes en longueur, & de ſept à huit de diametre à l'endroit le plus gros, ayant preſque la figure de nos limaçons de jardins. Cette groſſeur s'accorde parfaitement avec ce que *Pline* nous dit du *buccinum* qu'il appele *minor concha*; il y en a de couleurs différentes; les uns blancs, les autres bruns, & d'autre qui ont des raies de couleur de ſable le long

des écailles, sur un fond brun & blanc: la surface de ces écailles est ordinairement inégale; & ces inégalités s'étendent quelquefois en longueur, quelquefois en travers en croisant les lignes spirales de l'écaille.

LEUR mouvement progressif s'exécute de la même maniere que celui des limaçons, par le moyen d'une partie musculeuse, à laquelle nous pouvons donner le nom de *pié.* Toutes les autres especes de poissons à écailles ressemblent beaucoup à celui-ci, & ont le même mouvement. Cette partie musculeuse ne se voit jamais, que quand ils veulent se mouvoir; en d'autres tems elle est retirée dans l'écaille; elle sert même à les y renfermer par le moyen d'un petit couvercle, qui est attaché au bout: le petit couvercle est d'une substance un peu moins dure que l'écaille, & les renferme de tous côtés, de-même que le poisson à écailles nommé le *bivalvular.* On peut aisément s'imaginer comment ces animaux bouchent l'ouverture de leurs écailles avec ce couvercle comme avec une espece de porte: il faut observer que ce couvercle est attaché à la surface supérieure du bout

de leur pié; or, quand ces poissons ont retiré leur pié dedans l'écaille, en le pliant de maniere que la partie inférieure, ou celle qui étoit la plus près de la terre, soit retirée vers la tête; il est aisé de concevoir que ce couvercle bouche l'ouverture de l'écaille, puisque le bout du pié, auquel il est attaché, se trouve par ce moyen directement à l'ouverture; & la figure du couvercle est la même que celle de l'ouverture de l'écaille.

EN rompant l'écaille à quelque distance de son ouverture ou de la tête du *buccinum*, & en tirant dehors les morceaux rompus, on découvre une petite veine, pour me servir de l'expression des anciens, ou, pour mieux dire, un petit réservoir, rempli d'une liqueur propre à donner la teinture de pourpre. La couleur de la liqueur, contenue dans ce petit réservoir, differe de celle de la chair de l'animal. *Aristote* & *Pline* disent qu'elle est blanche; & ils ont certainement raison; car elle est d'une blancheur jaunâtre: on ne peut la mieux comparer qu'au pus qui sort des ulceres. Le petit réservoir, où elle est contenue, n'est pas toujours de la même capacité; il est ordinairement

d'une ligne de largeur, & de deux ou de trois de longueur. On peut aisément concevoir sa position, si l'on considere le *buccinum*, comme un limaçon de jardin; & il est effectivement de la classe des limaçons de mer. Ainsi, qu'on suppose le limaçon de jardin dépouillé d'une partie de son écaille, & laissant à découvert son collier, ou cette masse de chair qui environne son col; c'est sur ce collier que le petit réservoir est placé. Son origine est à la distance de quelques lignes du bord de ce collier & sur la partie la plus élevée; c'est-à-dire, sur cette partie qui est supérieure, lorsque l'ouverture de l'écaille est près de terre. Le réservoir s'étend en une direction conforme au corps de l'animal; c'est-à-dire, depuis la tête jusqu'à la queue, non pas en ligne droite, mais en serpentant.

LES anciens ôtoient ce réservoir du *buccinum*, pour avoir la liqueur qu'il contenoit; & ils répétoient séparément, sur chaque poisson, la même opération; ce qui étoit un travail bien ennuyeux, si l'on considere le peu qu'on en tire; car on ne trouve pas une ample goutte dans chaque réservoir. Il n'est donc pas

étonnant que le pourpre fût si cher, si rare & si précieux chez eux. *Aristote* & *Pline* disent que les artistes s'exemptoient d'ôter ces réservoirs aux poissons de cette espece, qui étoient trop petits: on les écrasoit dans des mortiers; & on faisoit ainsi beaucoup d'ouvrage en peu de tems. *Vitruve* semble insinuer que c'étoit la pratique ordinaire, *Architect. lib. VII. cap.* 13. On ne conçoit pourtant pas aisément, comment on pouvoit avoir une belle couleur de pourpre par ce moyen; les excrémens de l'animal devoient changer beaucoup la couleur, par la chaleur du broyement, après qu'elle étoit mêlée avec de l'eau: car la matiere excrémentale est d'un verd brunâtre, couleur qui devoit beaucoup alterer celle du pourpre, puisque la quantité de cette matiere étoit supérieure à celle de la liqueur.

CE qui me persuade encore plus de cette altération de couleur, c'est que j'ai observé que, plus on mêloit de la chair de l'animal avec la liqueur, moins la couleur étoit belle.

LA peine de tirer le petit réservoir de chaque *buccinum* étoit suivie d'une autre. Ils jettoient tous ces petits réservoirs

en une grande quantité d'eau, qu'ils tenoient pendant dix jours sur un feu modéré. Il n'étoit pas nécessaire de tenir l'eau si long-tems sur le feu, pour lui donner la couleur de pourpre ; je suis convaincu, par un grand nombre d'expériences, que l'eau s'en chargeoit beaucoup plutôt : mais ils observoient cette manœuvre, afin de la dépouiller de la chair & de la peau, qui contenoit la liqueur, qui étant dissoute, dans de l'eau chaude, s'élevoit en écume à la surface, d'où l'on avoit soin de l'enlever.

Le chaudron, dont on se servoit, étoit d'étain : nous les prenons aussi de ce métal pour teindre l'écarlate ; ceux de cuivre alterent trop la couleur.

Les anciens dissolvoient beaucoup de sel marin dans l'eau mêlangée avec la liqueur du *buccinum*, ou des pourpres : je ne crois pas qu'ils supposassent que ce sel pût rendre la couleur plus belle ; mais peut-être l'employoient-ils seulement pour préserver la chair de la corruption, tant qu'elle seroit dans le chaudron ; car en se pourrissant, elle auroit gâté la couleur, comme je l'ai éprouvé. Plusieurs expériences m'ont aussi convaincu, que

le sel ne rend pas la couleur plus belle.

On a décrit, dans le journal des savans de l'an 1686, les différens changemens de couleur qui arrivent à la liqueur du *buccinum*. Si, au lieu d'ôter le réservoir qui contient la liqueur, comme faisoient les anciens, on l'ouvre seulement, pour avoir la liqueur en le grattant, le linge ou autre étoffe, soit de soie ou de laine, qui aura été imbibé de la liqueur, sera teint d'une couleur jaunâtre, semblable à celle du pus qui sort des ulceres ; mais le même linge, exposé à la chaleur modérée du soleil du matin, prend des couleurs bien différentes ; le jaune commence à paroître un peu plus verdâtre, & prend la couleur de citron : à cette couleur de citron succede une couleur verte plus vive ; ce verd devient très-foncé, puis se change en violet, après quoi vient la belle couleur de pourpre.

Ces changemens se font plus ou moins vîte, selon les dégrés de la chaleur du soleil ; à peine à-t-on le tems de les distinguer clairement, lorsque le linge est exposé aux rayons du soleil du midi en été.

La chaleur du feu produit les mê-

mes effets ; il est cependant à remarquer, que les mêmes dégrés de chaleur du feu & du soleil ne produisent pas les mêmes couleurs ; il faut que la chaleur du feu soit plus grande que celle du soleil pour produire le même changement de couleur dans la liqueur, selon que je l'ai éprouvé par l'experience.

L'air, sans les rayons du soleil, ou la chaleur du feu, produira les couleurs, mais plus lentement. Si la liqueur est épaisse, comme elle l'est souvent lorsqu'on la tire de son réservoir, il faut l'exposer au grand vent ; & alors elle prend aussi promptement les mêmes couleurs, que si elle étoit exposée aux rayons modérés du soleil.

On peut être surpris de ce qu'*Aristote* & *Pline* n'ont pas fait mention de ces changemens de couleurs si dignes de remarque, ayant beaucoup parlé de la teinture de pourpre, & du poisson à écailles qui la fournit. Mais pourquoi ne l'ont-ils pas fait ? Seroit-ce que de leur tems cette particularité étoit assez connue ? Je crois tout simplement, que c'est qu'ils ne connoissoient pas ces changemens, parce qu'ils n'avoient gueres examiné ces pois-

sons eux-mêmes, & qu'ils ne nous ont donné à ce sujet, comme sur bien d'autres, que les relations qui leur avoient été communiquées par les ouvriers employés à cette manufacture, ou par des personnes qui les avoient vû travailler, & qui ne pouvoient rien dire sur un changement qui n'arrivoit pas dans la préparation ordinaire du pourpre : car il faut observer que la liqueur passe tout d'un coup à la couleur rouge, lorsqu'elle est délayée dans une grande quantité d'eau ; & comme nous avons dit, leur méthode étoit de la mêler ainsi.

L'auteur de cet article ajoûte ensuite une très-longue tirade d'un mémoire de M. de Reaumur, où ce savant naturaliste parle d'une sorte de grains, qui lui paroissent être la pâture de ce petit poisson, & la source où il puise sa teinture. Mais ce seroit m'écarter du plan de ce journal, que de copier ici un ouvrage François, qu'on peut se procurer quand on voudra.



Amuſement phyſique ſur les inſectes ; par Auguſte Jean Rœſel, peintre en Miniature; in-4°. *à Nuremberg chez l'auteur.*

CET ouvrage, que M. Rœſel a commencé à publier en 1743. & qu'il continue encore actuellement, a été reçu en Allemagne avec une approbation générale. Au commencement, il en fut régulierement diſtribué par mois deux planches, accompagnées d'une feuille, qui contenoit la deſcription des inſectes gravés. Mais M. Rœſel ayant entrepris, depuis quelques années, de faire paroître un autre ouvrage ſur les grenouilles, dont nous parlerons par la ſuite, il s'eſt vû obligé de changer les termes de la diſtribution du premier. Ses planches, exactes juſques dans les plus petits détails, & enluminées d'une maniere qui imite parfaitement la nature, ont mérité l'eſtime des artiſtes & des connoiſſeurs ; & ſes obſervations judicieuſes ſur les inſectes

lui ont acquis celle des ſavans. M. Rœſel a écrit ſes obſervations lui-même ; mais le ſtyle de ſon ouvrage a été retouché par M. le Docteur Huth. Pour ne rien laiſſer à deſirer, dans ſes amuſemens ſur les inſectes, dont il ſuit l'hiſtoire juſqu'à leur anéantiſſement, il commence par conſiderer les œufs deſquels ils écloſent. Tout ce que notre auteur rapporte ſur les inſectes de ſon pays, eſt le réſultat de ſa propre expérience ; & il ne parle de ceux des pays étrangers, qu'il n'a pas pû examiner lui-même, que rarement, & pour rendre la deſcription d'une claſſe plus complette ; ce qu'il a fait, par exemple, dans l'hiſtoire des hannetons, & ſur tout dans celle des ſauterelles, qui a paru dans le tems où ces inſectes ravageoient la Hongrie, la Pologne & une partie de l'Allemagne.

VOICI comment M. Rœſel détermine, dans ſa préface, l'idée qu'on doit ſe former des inſectes en général. » Si l'on n'entend, dit-il, par inſectes, que les animaux qui ont le corps compoſé de parties différentes & diſtinguées les unes des autres par des inciſions ; ce terme n'embraſſe pas tous les genres d'inſec-

» tes. Les ſang-ſues, par exemple, & les eſcargots ſont réputés inſectes, quoique ni ceux-ci, ni celles-là, n'ayent le corps ſéparé par ſegmens. Pluſieurs autres ſont dans le même cas. D'autres auteurs ont cru que l'on pouvoit mieux caracteriſer les inſectes, en les définiſſant des animaux, dont les vaiſſeaux ne contiennent ni ſang, ni autre humidité qui y reſſemble par la couleur ; & il eſt vrai, en effet, que la plupart des inſectes n'en contiennent point ; & que ceux mêmes qui ſe nourriſſent du ſang des animaux, n'en ont pas toujours eux-mêmes ; mais on en trouve qui en ont. Qu'on écraſe la tête d'un couſin commun, ou de ceux-mêmes qui ne ſe ſont point nourris de ſang, il en ſortira ; & les papillons, qu'on appelle *diurnes*, jettent, pour ſe purger, une humidité rouge, après être ſortis de leurs chryſalides. « On a la même objection à faire aux auteurs, qui penſent trouver, dans le changement de forme, le caractere des inſectes ; car il y en a un grand nombre, qui n'éprouvent aucune métamorphoſe, & qui conſervent conſtamment la forme qu'ils ont priſe en ſortant de leurs œufs; tandis qu'au contraire,

il y a des animaux, tels que ſont les grenouilles, qui n'arrivent à la perfection de leur forme, que par une eſpece de métamorphoſe, ſans cependant pouvoir, pour cela, être mis au nombre des inſectes. Il paſſe ſous ſilence d'autres opinions, qui ne ſont pas mieux fondées ; & ſe borne à remarquer qu'on a beſoin de plus d'un caractere, pour ſe former une notion exacte des inſectes en général ; puis il détaille ceux dont il croit la réunion néceſſaire pour conſtituer un inſecte.

LE premier, que l'animal n'ait ni os, ni oſſemens, ni arrêtes, comme on en trouve dans les quadrupedes, dans les oiſeaux, dans les poiſſons & dans les ſerpens.

LE ſecond, qu'il ſoit pourvû, ou d'une trompe, ou d'un aiguillon, ou d'une bouche qui s'ouvre ou ſe ferme, non d'en haut & d'embas, comme dans les autres animaux, mais de la gauche à la droite, & de la droite à la gauche.

LE troiſieme, qu'il n'ait point, comme les autres animaux, de paupieres, ou rien de ſemblable, avec quoi il puiſſe ouvrir

ou fermer les yeux à son gré, soit qu'il en ait de grands ou de petits, de visibles ou d'imperceptibles.

Le quatrieme & dernier, qu'il ne respire pas l'air avec la bouche comme les autres animaux, mais qu'il le pompe & l'exhale par la partie supérieure de son corps, & par de petites ouvertures sur les flancs, qu'on appelle *points à miroirs*; on peut observer cette sorte de respiration en jettant un insecte dans un verre clair, rempli d'eau.

Apre's avoir établi les caracteres des insectes, M. Rœsel en propose la distribution suivante. » En premier lieu, dit- » il, les *insectes* sont ou *terrestres* ou *aqua-* » *tiques*, & les uns & les autres peu- » vent se métamorphoser, ou ne pas se » métamorphoser. Il y a donc des insec- » tes *terrestres qui se métamorphosent*, & » d'autres *qui ne le font pas*; des *aquati-* » *ques qui changent de forme*, & d'autres » *qui gardent leur forme premiere*.

» En second lieu, certains *insectes ont* » *des piés* & d'autres *n'en ont pas*. Parmi » les *insectes terrestres, qui se métamorpho-* » *sent*, il y en a *qui ont six piés*; il faut

» y rapporter les vers dont se forment » les hannetons terrestres, &c. d'autres » en ont *dix & seize*, comme les chenil- » les des papillons; d'autres *dix-huit*, » *vingt & vingt-deux*, comme les che- » nilles des guêpes, appellées en Alle- » mand *Blattvvespen*.

» Parmi ceux *qui n'ont point de piés*, » on doit compter les vers des cousins, » des moucherons, des guêpes, des abeil- » les, des bourdons, & ceux dont se for- » ment les puces & les fourmis, &c.

» Parmi les *insectes terrestres*, *qui ne* » *souffrent point de métamorphose*, il y en » a *qui ont six piés*; tels sont les saute- » relles, les grillets ou grillots, les pu- » naises & les pous; d'autres *huit*, com- » me les araignées & les mites; les scor- » pions en ont *dix*; les polypes en ont » plus de dix.

» Le genre de ceux enfin *qui n'on-* » *point de piés*, comprend les vers de ter- » re, les limaçons terrestres, &c.

» En envisageant de même *les insectes* » *aquatiques qui se transforment*, on en » trouve aussi qui ont *six piés*; tels sont » les vers dont se forment les hanne-

» tons aquatiques, les demoiselles, les » ephemeres, &c. Les chenilles aquati- » ques, qui deviennent cloportes, &c. » en ont *seize*; les vers aquatiques n'en » ont point du tout. Parmi les *insectes* » *aquatiques, qui ne souffrent pas de trans-* » *formations*, nous en trouvons *à six piés*, » telles sont les punaises aquatiques; *à* » *huit*, comme les araignées aquatiques; » à *dix*, (& c'est dans cette classe qu'il » faut mettre toutes les especes d'écrevis- » ses &c.) *à quatorze piés*, comme les » chate-peleuses aquatiques, &c. *sans* » *piés*, comme les sang-sues, les mou- » les & les coquillages. «

Ensuite, en considérant plus en détail les *différentes propriétés des insectes*, il y découvre des caracteres qui peuvent servir à *distribuer les genres en especes*. Quelques-uns, par exemple, ont des poils, des piquants, des antennes & des boutons; d'autres n'ont rien de tout cela: les uns vivent en troupes; d'autres sont solitaires. Par rapport à la nourriture, les uns que l'on peut appeller *insectes de proie*, se nourrissent d'autres insectes, auxquels ils savent tendre des piéges; les autres sucent le sang; d'autres vivent d'herbes,

Parmi les *insectes* qui ont des *aîles*, il y en a *à quatre* & *à deux*; les aîles se distribuant encore en entieres & en demies, en dures & en tendres, en poudreuses & en lisses.

Certains insectes ne paroissent que pendant la nuit, tandis que d'autres ne se font voir que pendant le jour.

Quelques insectes ont des antennes, & d'autres n'en ont pas; & ces antennes mêmes nous fournissent encore plusieurs différences; car on en trouve de longues, de courtes, de pointues, d'enflées en forme de massue, de lisses, de velues, &c.

Quelques insectes se distinguent encore par l'odeur qu'ils répandent.

Parmi les terrestres, les uns vivent sous terre, les autres dans le bois, d'autres dans les feuilles des plantes.

La couleur peut aussi servir à distinguer les especes.

M. Rœsel met encore au nombre des marques qui caractérisent les especes, des pinces qu'ont quelques-uns pour saisir leur proie, tandis que d'autres ont des

dents; d'autres un aiguillon, qui leur sert ou a se défendre, ou a manger, ou à pondre.

AUTRES marques caractéristiques : les uns passent la vie à ne rien faire ; d'autres s'occupent, préparent du miel, filent, ou font des toiles.

TELLE est la distribution des insectes, exposée dans la préface. Mais toute bien conçue qu'elle est, l'auteur a trouvé des insectes, qu'il n'a su dans quelle classe ranger.

LE premier volume de ces amusemens, qui a été fini en 1746. contient 80 planches avec leurs descriptions, & ne renferme que les papillons, que l'auteur partage en *diurnes & nocturnes*, qui, les uns & les autres, sont encore distribués en différentes sous-divisions.

LE second volume, qui a été achevé en 1749, contient 74 planches, & renferme les hannetons, les insectes aquatiques, les sauterelles &les grillons, les bourdons & les guêpes, les cousins & les moucherons.

LE troisieme volume, qui n'est point

encore fini, porte le nom de supplement. Il en a déja paru 70 planches avec leurs descriptions, où l'auteur n'observe point d'ordre systématique. Il auroit sans doute été à souhaiter, que M. Rœsel eût pû s'assujettir au plan qu'il s'étoit formé lui-même: mais qu'importe au reste dans quel ordre on nous présente de bonnes choses ? Pour donner à nos lecteurs une idée du travail de notre auteur, nous allons traduire l'*histoire des hannetons, qui paroissent au mois de Mai.* Nous avons choisi cet insecte-là ; parce que, tout le monde le connoissant, on n'aura pas besoin de planches pour l'intelligence de la description ; non pas que nous reculions à donner des planches, quand elles seront nécessaires: mais, pour suivre M. Rœsel dans tous ses insectes, il en faudroit plusieurs centaines ; & il n'entre pas dans notre plan de donner des recueils d'estampes.

SI connu que soit en Europe le hanneton du mois de Mai, on n'est gueres instruit de sa propagation, de sa croissance & de sa métamorphose ; encore moins de son origine. On a peut-être même remarqué, qu'en certaines années ils ont, pour la plupart, le col couvert d'une pla-

que rouge, & dans d'autres d'une plaque noire ; que, quand l'année leur est favorable, c'est un grand malheur pour les arbres fruitiers & même pour les chênes, dont ils dévorent toutes les feuilles ; d'où s'ensuit que les arbres, ainsi dépouillés, ou périssent totalement, ou ne poussent, l'année suivante, leurs boutons que fort tard ; comme il est arrivé en 1743. On sait enfin, qu'ils disparoissent au bout de deux mois, soit que ce soit là le terme naturel de leur vie, ou que d'autres animaux en abregent la durée en les mangeant : mais ce que je ne sache pas qu'on ait également observé, c'est que ces mêmes hannetons pondent des œufs, dont il se forme des vers, qui, au bout de quatre ans, se métamorphosent en hannetons ; & que l'on peut prédire s'il y aura, dans une année, beaucoup ou peu de hannetons, & de quelle couleur seront les plaques de leur col.

» JE vais rapporter, continue M. » Rœsel, ce que j'ai découvert là-dessus. » Il y a, dit-il, deux sortes de hannetons, » qui paroissent tour à tour, de deux an- » nées l'une. Quoique, malgré leur grande » ressemblance, on puisse déja les distin-

» guer par la couleur de leurs plaques, » qui dans les uns est rouge, & noire dans » d'autres ; la pointe recourbée, qui ter- » mine leur corps, nous fournit de plus » un autre caractere distinctif ; car elle » est petite & courte dans les hannetons » à plaque rouge, plus longue & plus » forte dans ceux qui l'ont noire, parmi » lesquels il y en a qui ont les piés de la » couleur de la plaque. Dans l'une & dans » l'autre sorte, il est aisé de distinguer » les deux sexes ; car les enfans mêmes » savent que la houppe feuilletée, qui se » trouve à l'extrémité de leurs antennes, » indique un mâle quand elle est longue, » & une femelle quand elle est courte. » Cette houppe est plus petite quand le » hanneton est en repos, que quand il vo- » le. Il la déploye sitôt qu'il se pré- » pare à s'élever en l'air. Les antennes » sont repliées sur les yeux, qui sont » noirs. Au bas de la bouche on observe » encore deux autres antennes petites & » pointues. Les taches latérales, trian- » gulaires & blanches, que l'on remar- » que au ventre des hannetons du mois » de Mai, les distinguent de toutes les » autres especes.

» La dixieme figure de la planche,
» qui accompagne cette description, re-
» présente les étuis transparens des aîles
» d'un hanneton avec toutes leurs veines,
» & la partie postérieure du corps. Je
» dois faire observer que c'est à cette par-
» tie que les hannetons, ainsi que les au-
» tres insectes, ont les petits trous par
» où ils respirent : ces trous se trouvent
» des deux côtés des segments ; mais ils
» en ont de deux au bas de la plaque
» du cou, sous les poils touffus, dont le
» corps du hanneton est couvert dans
» cet endroit : quand le hanneton ne vole
» point, tous ces trous sont couverts par
» les étuis de ses aîles. Les deux piés de
» devant se distinguent des quatre autres,
» non-seulement en ce qu'ils sont plus
» courts, mais encore par la partie du
» milieu, qu'ils ont plus forte & plus lar-
» ge, & dont outre cela le bord est cou-
» pant, & garni de deux ou de trois poin-
» tes ; configuration qui met le hanneton
» en état de creuser facilement la terre,
» lors même qu'elle est dure. Les quatre
» autres piés se ressemblent parfaitement.
» A l'extremité inférieure de la partie du
» milieu, qu'ils ont flexible, on apper-
» çoit deux piquans fort pointus ; & près

» de ces piquants, commence la partie in-
» férieure, & en même-tems la plus mince
» du pié, qui, dans tous les six, est com-
» posée de quatre ou de cinq segmens &
» qui se termine en deux crochets, dont
» le hanneton se sert pour se tenir contre
» les surfaces verticales. Entre les piés du
» côté droit & ceux du gauche, il est
» garni de quantité de poils d'un jaune
» grisâtre ; il en a aussi de semblables,
» mais plus courts sur la surface de la
» tête ; & avec un microscope, on en dé-
» couvre même, sur la superficie des
» étuits des aîles & sur les piés, où, avec
» la vûe seule, on n'apperçoit qu'une es-
» pece de poudre.

» On sait que les hannetons s'accou-
» plent, & que dans le tems de l'accou-
» plement les deux sexes restent long-
» tems attachés l'un à l'autre. La femelle,
» ayant été fécondée, creuse un trou
» dans la terre, & s'y enfonce à la pro-
» fondeur d'un demi-pié, où elle pond
» des œufs oblongs, dont la couleur est
» d'un jaune clair : ces œufs sont rangés
» les uns à côté des autres, & ne sont
» point enveloppés dans des pillules de
» terre, comme quelques-uns l'ont ima-

» giné. Après s'être débarrassée de son
» fardeau, la femelle ressort, & se nour-
» rit encore, pendant quelque tems, avec
» des feuilles d'arbre. Je n'ai pû jusqu'ici
» m'assurer, si les hannetons s'accouplent
» plus d'une fois par an, & si par consé-
» quent ils font plusieurs pontes ; mais je
» présume qu'ils n'en font qu'une. Voici
» comment je m'y suis pris pour observer
» leur ponte, & m'instruire de ce qui en
» provient. Je ramassai un grand nombre
» de ces hannetons après qu'ils se furent
» accoupplés ; je les conservai dans de
» grands verres, fermés avec du crêpe
» & remplis à moitié de terre, couverte
» d'un gason verd. Quinze jours après
» les avoir renfermés, je trouvai déja dans
» quelqu'un de mes verres, quelques cen-
» taines d'œufs ; je ne touchai point aux
» autres, parce que j'avois peur que les
» œufs n'en souffrissent ; & je les portai à
» la cave.

» A la fin de l'été, je fus examiner un
» de mes verres, & au lieu d'y trouver
» des œufs, je le vis rempli de petits
» vers. Comme j'apperçus que le gason,
» que je supposai servir de nourriture à
» ces vers, étoit un peu fanné, j'en remis

» du frais à la place, & les tins en plein
» air. Mes vers profiterent considérable-
» ment pendant l'automne ; à l'entrée de
» l'hyver, je les reportai à la cave, d'où je
» les retirai au commencement du prin-
» tems, après le mois de Mai, où mes
» vers avoient déja un an passé : ils
» étoient devenus si forts, que je me vis
» obligé de leur fournir du gason frais
» tous les trois jours, ou même tous les
» deux. Enfin il n'y avoit plus moyen de
» satisfaire leur appetit de cette façon ;
» j'imaginai donc de semer des pois, des
» lentilles & de la laitue dans quelques
» pots à fleurs, & d'y mettre mes vers,
» après que ces semences auroient pous-
» sées : car les racines de toutes sortes de
» plantes fraîches leur servent de nourri-
» ture ; & afin qu'ils n'en manquassent pas,
» je mis plusieurs plantes dans chaque pot.
» Ce fut de cette maniere que j'entretins
» mes vers jusques bien avant dans la deu-
» xieme année, où je vis, par la figure
» qu'ils avoient prise, qu'ils ne différoient
» point des vers que nos jardiniers & nos
» laboureurs appellent *vers blancs*, (en-
» gerlings) vers qui rongent la racine des
» plantes, & les font périr : aussi voit-on
» souvent, en arrachant de terre une plan-

» te flétrie, qu'elle a ſous elle un de ces » vers. Cependant, comme je doutois en» core, ſi mes vers de hannetons étoient » en effet des vers blancs, je ramaſſai un » grand nombre de ceux-ci, que je choi» ſis les plus gros que je pûs, afin que s'ils » avoient à devenir hannetons, ils le de» vinſſent au plus vîte: car la lenteur des » autres, que je gardois depuis deux » ans, commençoit à m'impatienter; » je les conſervai pourtant auſſi afin de » ſavoir, par leur métamorphoſe à venir, » dont j'étois ſûr, au moment près, com» bien de tems rampe le vers de hanne» ton avant de voler. Mais, malgré mes » ſoins, il en périt beaucoup; & ceux qui » me reſterent paſſerent encore la troi» ſieme année, ſans aucune transforma» tion; ſeulement ils devinrent bien plus » gros.

C'EST ici une époque importante pour nos vers; & il ne ſera pas mal de décrire, avec quelques détails, la forme & les dimenſions qu'ils ont à cet âge. Ils ſont au moins longs d'un pouce & demi: mais comme, la plûpart du tems, ils ſont un peu recoquillés, on ne les imagine pas ſi longs; la couleur de leur corps

eſt ordinairement d'un blanc jaunâtre, au travers duquel cependant l'on apperçoit dans les rides quelque choſe de gris; le deſſous du corps eſt uni, & le deſſus eſt rond & voûté; le dernier ſegment eſt le plus grand & le plus gros: & comme non-ſeulement la nourriture, mais encore les excrémens s'y amaſſent, & ſe voyent à travers ſa peau, il en prend une couleur luiſante d'un gris violet. Tout le corps de ce ver conſiſte, comme celui des chenilles, en douze ſegmens, ſans compter la tête; ſur la partie voûtée du dos, on apperçoit une couple de rides à chaque ſegment, qui doivent lui ſervir à s'allonger & à s'avancer dans la terre; de chaque côté du corps, par deſſus tous les ſegmens, s'étend une eſpece de languette ou de bourrelet, dans lequel on apperçoit neuf points à miroir; ainſi, ce vers reſpire l'air par neuf trous, qui répondent à autant de ſegmens. Sous les trois premiers ſont ſix piés, d'un jaune rougeâtre, & compoſés de quatre ou cinq parties jointes les unes aux autres, dont la derniere eſt obtuſe, ſur-tout dans les piés de derriere. Je n'ai point découvert de crochets à ces piés; mais j'ai bien obſervé que toutes leurs parties ſont gar-

nies d'un petit poil fin de la couleur du pié, qui eſt auſſi ſemé çà & là ſur tout le corps. La tête de ce ver eſt grande, en proportion du reſte: ſa figure eſt un rond applati, & ſa couleur d'un jaune brun luiſant; elle eſt munie par devant d'une pince ou tenaille d'un brun foncé, obtuſe & dentelée à ſes extrémités. Entre les deux parties qui forment cette tenaille, eſt une eſpece de levre en demi-cercle; c'eſt par le moyen de cette tenaille, que notre ver coupe les racines de différentes plantes, dont il ſuce la ſubſtance pour ſa nourriture. Je n'ai trouvé aucun indice d'yeux dans cette tête: mais on y apperçoit de chaque côté, derriere la tenaille, une antenne compoſée de cinq ſegmens de la couleur d'un jaune brun. Quoiqu'il ſoit très-facile de diſtinguer les deux ſexes dans les hannetons, qui ſe forment de ces vers, il m'a pourtant été impoſſible d'en découvrir la différence dans les vers mêmes. Il n'arrive gueres que ce ver ſorte volontairement de la terre; & quand en la travaillant on l'en tire, il s'y renfonce promptement; car outre qu'il fait un morceau friand pour les oiſeaux, il a la vûe trop tendre pour ſoûtenir les rayons du ſoleil.

IL change de peau au moins une fois par an, quand il ſent qu'elle lui devient trop étroite; il creuſe une petite caverne, pour pouvoir s'y dépouiller plus commodément. Cette cavité eſt dure & ronde, & quelques auteurs la comparent à une pilule; & c'eſt parce que pluſieurs vers à hannetons forment des pilules ſemblables, que quelques phyſiciens leur ont donné le nom de Scarabées pilulaires, *Scarabæi pilularii*; cependant ordinairement on ne l'applique qu'à une ſeule eſpece. Après avoir quitté ſa peau, le ver ſort de ſa caverne, pour chercher ſa nourriture ordinaire, pendant que la douceur de la ſaiſon le lui permet encore; car ſi-tôt que la gelée commence à reſſerrer la terre, il ſe renfonce à une profondeur où il n'a rien à craindre du froid, & où il reſte ſans nourriture, juſqu'à ce que la chaleur du printems l'attire de nouveau vers la ſurface.

CE n'eſt que ſur la fin de ſa quatrieme année que ſa métamorphoſe arrive; & quiconque ſeroit tenté d'en douter, n'a qu'à fouiller la terre au mois de Mai: il y trouvera non-ſeulement des hannetons tous formés, mais auſſi des vers à différens dégrés de grandeur. Voici comment

se fait la métamorphose. Dans l'automne, le ver s'enfonce en terre quelquefois à plus d'une brasse de profondeur, où il se fait une caverne, qu'il sait rendre si lisse & si unie par le moyen de ses excrétions, & de quelqu'autre humidité, qu'il peut y demeurer commodément & en sûreté. Sa demeure faite, il commence peu de tems après à se raccourcir, à s'épaissir, à se gonfler; & il quitte encore, avant la fin de l'automne, sa derniere peau de ver, pour prendre la forme de chrysalide. Quoique, tous les ans, il m'en ait péri beaucoup, j'ai pourtant conservé un nombre assez considérable de chrysalides dans un pot à fleurs. Au commencement elles paroissent jaunâtres, mais insensiblement elles prennent une couleur tout-à-fait jaune, tirant même sur le rouge. Leur forme & leur configuration extérieure indique dejà quelle sorte de hanneton y est contenue. La tête & la plaque du cou sont retirées vers la superficie inférieure du ventre. Les six piés, les antennes, & les étuis des ailes se laissent appercevoir très-distinctement; mais les étuis couvrent encore presqu'à moitié les piés de derriere. A la partie postérieure du ventre, on apperçoit des points à miroir

obscurs. Au dernier segment, qui est en même tems le plus petit du corps, on voit une pointe recourbée vers le dos, qui sert d'étui à celle du hanneton. Quand on irrite cette chrysalide, on observe qu'elle a un mouvement sensible, aussi peut-elle se tourner d'elle même.

Ordinairement elle ne conserve sa forme que jusqu'à la fin de Janvier, ou au commencement de Fevrier; c'est alors qu'elle devient un hanneton de couleur blanche & jaunâtre, qui d'abord est tout mou, & qui ne prend la dureté & la couleur qui lui sont propres, qu'au bout de dix à douze jours. Or, comme ce hanneton ne sort pas de la terre avant le tems que la nature lui a fixé, & que par conséquent il est obligé d'y passer deux à trois mois depuis sa formation; bien des gens, pour en avoir trouvé en terre pendant ce tems-là, se sont imaginés que les hannetons, pour se garantir du froid de l'hyver, se cachent tous les ans dans la terre, d'où ils ressortent au retour du printems. Mais il est aisé de les détromper, en leur faisant observer que les deux sortes de hannetons, dont il est ici question, paroissent tour à tour de deux années l'une. Il est vrai qu'avec la sorte do-

minante, on en trouve toujours quelques-uns de l'autre; mais ce ne sont que les plus tardifs, qui apparemment, n'ont pas trouvé d'opportunité pour éclorre l'année précédente.

Apre's donc que notre insecte a passé quatre ans dans la terre, & la plus grande partie de ce tems en forme de ver, il sort enfin au jour dans le courant du mois de Mai, ou un peu avant ou après, selon la douceur, ou la rigueur de la saison. C'est alors qu'on peut, surtout les soirs, les voir sortir de leurs anciennes demeures; & c'est aussi là ce qui fait, que pendant tout le mois de Mai, principalement dans les années où il y a beaucoup de hannetons, on voit les chemins & les sentiers durcis par la secheresse, tous criblés de trous.

Or, comme il est certain, d'un côté, que les deux sortes de hannetons qui paroissent au mois de Mai, dominent tour à tour de deux années l'une; & que, de l'autre, mes recherches m'ont fait voir, que ces mêmes hannetons ont besoin de quatre ans pour arriver à la forme qui leur est propre; je crois pouvoir prédire que dans l'année présente (1744.) il n'en paroîtra que peu, & que la sorte à plaque

de cou noire dominera; car lorsqu'en 1740. les hannetons de cette sorte auroient dû paroître, il faisoit encore très-grand froid, & la campagne resta couverte de neige jusqu'à la fin du mois de Mai. On vit même, cet été-là, en quelques endroits, de la glace & de la neige jusqu'en Juin, & même en Juillet; beaucoup de hannetons, sans doute, étoient morts sous terre; & le peu qui étoit échappé, ne pût sortir que tard.

Moi, qui avois commencé mes recherches l'année précédente, où les hannetons ne m'avoient pas manqué, & qui croyois encore en 1740. qu'il n'y avoit pas d'insecte, qui, pour parvenir à son état de perfection, mît plus d'une année, je croyois tout désespéré de ce que mes vers n'acquéroient point d'ailes, & que d'ailleurs, il ne paroissoit pas un hanneton dans toute la campagne; car je n'en pûs attraper que fort tard, & fort peu, pour la continuation de mes observations; à savoir, deux sur la fin de Juillet, & un troisieme le premier Août. Partant toujours du préjugé, que les hannetons se reproduisent d'une année à l'autre, comme ceux qui avoient manqué en

1740. étoient les hannetons à plaques noires, je m'attendois que l'année suivante il n'y en auroit que très-peu encore, mais que ce peu seroit à plaques noires. Tout le contraire arriva : il y en eut beaucoup, & tous furent à plaques rouges; la même chose est arrivée l'année passée 1743. A présent que me voilà plus savant sur cet article, je conclus de la rareté des hannetons à plaques noires en 1740, que c'est que la plûpart étoient péris tous formés avant que de sortir de terre : mais, comme avant de sortir de terre, ils ne se sont pas accouplés, tant à cause que ce n'étoit pas encore le tems de leurs amours, que parce qu'ils ne sauroient s'accoupler sous terre, il ne doit pas y avoir de vers de 1740; & par conséquent point, ou presque point de hannetons à plaques noires en 1744. Et comme en 1743 au contraire, ils étoient tous à plaques rouges, & en très-grande quantité, il faut s'attendre à la même chose pour 1747, s'il n'arrive rien qui détruise les vers de cette année-là.

Au reste, je dois faire remarquer, qu'une extrême chaleur n'est pas moins pernicieuse aux hannetons, qu'un grand

froid; aussi, pendant les années chaudes, se tiennent-ils ordinairement tranquilles sur les arbres, qu'ils ne quittent que sur le soir, où ils s'élevent par essains pour folâtrer, & sont emportés par le vent d'une contrée dans une autre.

Si préjudiciable que puisse être cet insecte aux végétaux, on ne peut pas dire, pour cela, qu'il ne soit que nuisible. Il facilite à toute sorte d'oiseaux l'entretien de leurs petits, dans un tems où ils ont le plus besoin de nourriture; & le docteur Job Hartman Degner a observé au sixieme volume des *Mémoires des curieux de la nature*, (observation 92. p. 325.) que l'usage des hannetons, dont il est question ici, est très-recommandable dans les morsures des chiens enragés. Peut-être trouveroit-on une vertu égale, ou même plus grande, dans les vers dont ils se forment; mais, comme, d'un côté, ceci mérite d'être traité à part, on doit, de l'autre, prendre garde de ne point confondre ce ver, avec celui qui est connu en Allemagne sous le nom de *Mayenwurm*.

RELATION concernant les Pirates du Volga, *& de la mer* Caspienne, *avec la maniere de leur faire la chasse; publiée à Londres, dans le magazin de Mai, 1753.*

CE fut à *Zaritzen* sur le *Volga*, que j'entendis parler pour la premiere fois, des pirates qui infestent cette riviere & la mer *Caspienne*. Par la loi fondamentale du gouvernement *Russien*, le peuple est dans un état de vasselage, & un homme appartient à un autre, ou à titre d'achat, ou à titre d'héritage. Selon la teneur de cette loi, nul vassal ne peut quitter les terres de son seigneur, sans permission octroyée & signifiée par un passeport, dont le terme n'excede pas une année ou deux: ce tems expiré, le vassal est obligé de revenir à la maison, quelque éloigné qu'il soit, & quelque extrème que soit sa pauvreté, pour renouveller ses passe-ports, & reçevoir les ordres de son seigneur, à moins que par une indulgence particuliere, il n'obtienne

d'où il est, un répi. On enregistre communément ces passe-ports, dans les villes & villages où le vassal séjourne, & les officiers de police ont grand soin de veiller à l'execution de cet ordre. Par ce moyen, on connoît l'état & le nombre de tous les habitans de l'empire *Russien*. On tient aussi un registre de tous les étrangers qui résident dans chaque endroit de l'empire; & ils sont obligés de rendre çompte d'eux-mêmes, & de leurs domestiques. C'est ce qui fait que l'on découvre aisément les voleurs & les meurtriers dans ce pays, nonobstant sa vaste étendue.

Dans la multitude, il ne laisse pas de se trouver des vagabonds qui s'échappent sans passeport ; & comme par là ils sont sujets aux rigueurs de la loi, ils n'en font pas à demi, & se mettent à voler sur les grandes rivieres, près des vastes deserts, où ils s'enfoncent quand ils sont poursuivis. Le nombre de ces malheureux étoit beaucoup plus grand dans les tems moins civilisés qu'aujourd'hui. La sévérité des maîtres pêcheurs à l'embouchure du *Volga* & du *Yacik*, force souvent leurs vassaux à se faire pirates; & quand ces écumeurs de rivieres se voyent vivement

poursuivis, ils coulent leurs vaisseaux à terre, se font mahométans, & se mettent sous la protection de la *Perse*. Ils navigent ordinairement dans des bateaux à rames, capables de porter vingt à trente personnes; ils sont armés de fusils, & leur coutume est d'aller immédiatement à l'abordage: mais ils n'attaquent gueres un vaisseau, où ils prévoyent une résistance obstinée.

LES marchands Arméniens envoyoient ci-devant leurs effets depuis *Archangel* jusqu'à *Saratoff*; & quand le commerce changea d'*Archangel* à *S. Petersbourgh*, ils alloient delà à *Tudere* ou à *Sarataff*, selon la saison de l'année, où ils s'embarquoient sur le *Volga*, à cause de la facilité & du bon marché du transport; mais les vols fréquens les déterminent enfin à mener leurs caravanes à *Zaritzen*, d'où le trajet est plus court, en navigeant sur le *Volga*. Peu des marchands *Russiens* transportent des changes de quelque valeur par cette riviere sans convoi. Ces voleurs se font voir plus souvent au printems, lorsque la riviere déborde, ayant alors un plus vaste champ pour s'échapper, en cas de poursuite. Les troupes, qu'on en-

voye à leurs trousses, ont ordre de les prendre en vie.

LES *Arméniens* sont généralement intrépides, & défendent avec bravoure leurs effets; mais les *Bourlacks*, qui naviguent sur le *Volga*, sont si intimidés par ces voleurs, qu'ils ne font aucune résistance. Ils leur attribuent même une puissance irrésistible, émanée de quelque esprit infernal. Leur coutume est, lorsqu'ils les voyent venir à eux, de se prosterner à terre, & de les laisser piller tant qu'ils veulent, pour sauver au moins leur vie: car quiconque entreprend de se défendre contre eux, est sûr d'être massacré s'il est vaincu. Ces pirates se conduisent sur la mer *Caspienne*, comme sur le *Volga*; mais depuis quelques années ils ne paroissent gueres sur cette mer.

COMME ils commettent des cruautés inouies, leur punition est terrible, lorsqu'ils sont pris. On bâtit un radeau d'une grandeur proportionnée au nombre des malfaiteurs; & on érige un gibet ou potence sur ce radeau, avec un nombre suffisant de crochets de fer, auxquels ils sont accrochés & suspendus par les côtes. On

conduit le radeau au milieu du courant, avec des écriteaux à l'entour de leur tête, pour indiquer leurs crimes; & on envoye des ordres à toutes les villes, bourgs & villages, situés le long des bords de la riviere, de ne pas fournir du secours à ces miserables, sous peine de mort, & d'éloigner le radeau du rivage, en cas qu'ils y abordent. Quelquefois ils sont rencontrés par leurs camarades, qui détachent ceux qui peuvent réchapper, & brulent la cervelle aux autres, pour abréger leur supplice. Mais si on les prend sur le fait, on les fait pendre à l'instant, sans autre forme de procès. On raconte d'un de ces miserables, qui eut le bonheur de se dégager du crochet, que tout nud qu'il étoit & affoibli par la douleur & la perte du sang, ayant gagné le rivage, le premier objet qu'il apperçut fut un pauvre berger, qu'il assomma avec une pierre, pour avoir ses habits. Ces malmalfaiteurs vivent quelquefois ainsi suspendus trois, quatre, & même cinq jours, avec des démonstrations affreuses de rage, de fureur & de désespoir.

ORACION del signor D. Tiburcio de Aguirra, en honor de las tres nobles Artes, Pintura, Escultura y Architectura, en la junta general celebrada en 23. Diciembre, 1753.

DISCOURS sur les arts Liberaux, la Peinture, la Sculpture & l'Architecture, prononcé par D. Tiburce d'Aguirre, dans l'assemblée académique tenue le 23 Décembre, 1753.

C'EST aux rois à protéger les arts; c'est aux arts à immortaliser les rois. L'ombre du throne & les regards du souverain animent, échauffent les talens du noble feu de l'émulation; ces talens, par reconnoissance, décorent son regne & illustrent son nom. Ainsi un bucher froid paye celui qui l'allume, par

une chaleur bienfaiſante & par une flamme lumineuſe.

Le grand Colbert aima tous les arts : auſſi-tôt ſon maître, ſur qui toute l'Europe avoit les yeux attachés comme ſur le héros du ſiecle, les protégea tous. Ses bienfaits allerent chercher le grand artiſte, l'homme de génie, & même le philoſophe des régions les plus reculées. Tous voulurent voir ce dieu de lumiere ; ils vinrent dans ſa cour, & chérirent, en le voyant, celui que de loin ils n'avoient fait qu'admirer. D'un coup d'œil, il ſe les attacha tous ; & tous travaillerent à ſa gloire.

Une généreuſe rivalité paſſa dans le cœur des autres monarques : on vit de tous côtés la lumiere ſucceder aux ténebres, la barbarie céder au goût ; & les arts, par l'ordre des rois, éclairer les peuples, adoucir les mœurs, & multiplier les plaiſirs. Je ne prétens point faire ici l'hiſtoire du progrès des arts, dans les différentes cours de l'Europe ; je laiſſe un plan auſſi vaſte à remplir à ce fécond auteur, qui nous promet l'hiſtoire de l'eſprit humain, ouvrage, qui, par ſon ſeul titre, fait eſperer qu'on y apprendra l'origi-

ne, l'établiſſement & la décadence des arts dans chaque état. Il faut de grands hommes pour de grands deſſeins : former un projet auſſi immenſe que celui-là, & le manquer, *mallem fraterculus eſſe gigantum :* j'aime mieux mon obſcurité, qu'un nom fameux par des inepties. Mon ſeul but ici eſt de faire connoître aux gens de lettres, l'ouvrage dont j'ai donné le titre ; ouvrage que je traduirai en entier, en y mettant une courte introduction.

Philippe V. roi d'Eſpagne, avoit établi en 1744. une école pour les trois arts libéraux, la peinture, la ſculpture & l'architecture. Ferdinand VI. à peine ſur le throne, développa ſon goût pour les talens & pour les arts : animé de cette noble ardeur, & ſecondé par les conſeils de l'illuſtre Caravajal, le Colbert de l'Eſpagne, ce prince acheva ce que ſon pere n'avoit qu'ébauché. Il changea en académie royale, ce qui peu auparavant n'étoit qu'une ſimple école. Il lui nomma un protecteur capable de l'encourager par ſon crédit & ſon intelligence ; des conſeillers d'honneurs, capables de l'éclairer par leur prudence & leurs avis ; des mem-

bres déja fameux, qui l'illuſtrerent dès ſa naiſſance ; il dota cette académie avec une libéralité digne d'un grand monarque ; & s'en déclara le protecteur perpétuel. Cet établiſſement fut fait le 12 Avril 1752. ſous le titre d'*académie royale de S. Ferdinand.* Il fut établi, pour chaque année, dix-huit prix, dont 9 médailles d'or, du poids de 3. 2. & 1. once ; 9. médailles d'argent, de celui de 8. 5. & 3. onces.

Le 23. Décembre 1753. la diſtribution de ces prix fut faite dans un ſalon du nouveau palais de ſa majeſté catholique, au milieu de la nobleſſe la plus diſtinguée, tant Eſpagnole qu'étrangere ; & après cette diſtribution, les ouvrages couronnés reſterent dans le même ſalon, depuis le 23. Décembre juſqu'au 6. afin que le public pût, à loiſir & en liberté, juger, par ſes propres yeux, de la bonté de chaque morceau, & applaudir au diſcernement, qui leur avoit adjugé la palme. Comme le nom de ceux qui s'annoncent dans la carriere des arts avec diſtinction mérite toujours d'être connu, je crois devoir inſtruire mes lecteurs de ceux qui ont reçu le premier prix de chaque art, dans les trois claſſes.

Dans la premiere claſſe, les trois médailles d'or de trois onces furent données ; pour la peinture, à Franciſco *Caſanova*, de Saragoſſe, âgé de 19. ans ; pour la ſculpture, à Pierre *Michel*, du Pui en Velai, dioceſe de France, âgé de 23. ans ; pour l'architecture, à Alfonſe *Martin*, de Valladolid, âgé de 23. ans.

Les ſeconds prix de cette premiere claſſe, c'eſt-à-dire, les médailles d'or de deux onces furent données ; pour la peinture, à Joſeph *Ruſo*, natif de l'Eſcurial ; pour la ſculpture, à Manuel *Alvarez*, de Salamanque ; pour l'architecture, à Julien *Sanches-Bort*, de Cuenca.

Dans la ſeconde claſſe, les trois médailles d'or d'une once furent données ; pour la peinture, à Franciſco *Dias*, de Herrera del Duque, âgé de 29. ans ; pour la ſculpture, à Iſidoro *Carnicero*, de Valladolid, âgé de 16. ans ; pour l'architecture, à Domingo Louis *Monteagudo*, de Alen en Galice, âgé de 30. ans.

Les ſeconds prix de cette ſeconde claſſe, c'eſt-à-dire, les médailles d'argent de 8 onces furent données ; pour la peinture, à Miguel *Barbadillo y Oſſorio*, de Madrid ; pour la ſculpture, à Carlos de

Salas, de Barcelone; pour l'architecture, à Antonio *Machuca*, de Valladolid.

DANS la troisieme classe, les 3. médailles d'argent de cinq onces furent données; pour la peinture, à Mariano *Salvador de Maëlla*, de Valence, âgé de 15. ans; pour la sculpture, à Manuel *Velasco*, de Valladolid, âgé de 22. ans; pour l'architecture, à Juan Antonio de *Gonzalez*, de Villafranca de la Sierra, âgé de 23. ans.

Les seconds prix de cette troisieme classe, c'est-à-dire, les médailles d'argent de 3. onces, furent données; pour la peinture, à Mariano *Sanchez* de Valence; pour la sculpture, à Joseph *Toscanelo*, Milanois; pour l'architecture, à André *Rodriguez*, de Madrid.

C'EST après la distribution de ces prix, que D. *Tiburce d'Aguirra* prononça le discours suivant.

Discours sur les trois arts libéraux.

SI jamais, Messieurs, la cause & l'effet, le commencement & la fin ont concouru, tout à la fois, à la gloire

d'un établissement, c'est aujourd'hui sans doute; car je ne sais si mon objet est de faire connoître une académie qui brille avec éclat dès sa premiere aurore, ou de faire l'éloge d'une académie déja parvenue au Zenith de son élévation.

QUI peut donc causer cette opposition & cette concurrence de causes & d'effets, si ce n'est l'auguste & souveraine volonté de l'auteur de ce grand ouvrage, la docilité de la matiere qu'il a employée, & les ressorts dont il s'est servi, pour parvenir à ce haut point de perfection?

TOUT est possible à un roi d'Espagne juste, pieux & pere de la patrie, quand, pour le bonheur de ses sujets, il répand à pleines mains ces immenses thrésors, hommages & tributs des deux mondes. La renommée publie avec plaisir le génie & l'habileté des Espagnols; les avis utiles du ministre, qui a secondé avec zele l'intention glorieuse du prince, & célébrera éternellement les vûes sublimes du monarque, fondateur de cette académie.

QUI peut douter que les arts libéraux n'acquierent l'estime la plus éminente, & les plus grands avantages, sitôt qu'on

les voit fixer les regards & l'attention du prince? Leur éclat & leur noblesse s'augmentent d'un seul coup d'œil du souverain. Qui peut douter aussi que ces arts, annoblis par la protection royale, n'illustrent aussi leur protecteur? Remontons aux siecles passés; nous verrons de grandes actions & de grands noms, consacrés à la postérité par les tableaux, les statues, les pyramides, les obelisques & les trophées. Heros fameux, honneur de l'antiquité, la faux impitoyable n'eût point épargné votre mémoire; vos noms auroient été ensevelis avec vous, sans votre amour pour les arts, & la reconnoissance des arts envers vous. Plutarque fait une remarque bien judicieuse, quand il dit *que les héros politiques & guerriers ont ordinairement été contemporains des grands maîtres dans les sciences & dans les arts.*

DANS le tems que les Appelles, les Praxiteles, les Lysippes faisoient l'ornement de la Grece, elle possedoit aussi les plus grands philosophes, les plus fameux orateurs, & les poëtes les plus sublimes; des Socrates, des Platons, des Aristotes, des Démosthenes, des Thucidides, des

Xenophons.

Xenophons, des Euripides; la nature avoit choisi ce tems pour mettre au monde Alexandre, & sembloit s'être épuisée à former un siecle digne de ce grand héros.

ON peut faire la même remarque sur le siecle d'Auguste; on peut la faire sur celui de Charles V. & de Philippe II. en Espagne. *L'honneur échauffe les arts*, dit Cicéron; *& la gloire excite les grandes ames à la culture des sciences.* Ces arts, ces sciences périssent au contraire, faute de récompense & d'émulation.

QUELLE ardeur, quelle noble rivalité, quel courage n'excitoient pas, dans la Grece, les pompeux triomphes réservés aux illustres peintres, sculpteurs & architectes, ces assauts de talens soutenus en public par les plus grands maîtres; les lauriers destinés à annoblir la vertu & le talent; la présence d'un peuple entier, qui traitoit l'artiste excellent avec autant d'honneur & de distinction que les législateurs & les rois!

MAIS ne nous arrêtons pas à rapporter les monumens glorieux, que l'antiquité nous a laissés en faveur de la peinture, de

la ſculpture & de l'architecture. Ils n'ont été pouſſés que trop loin, puiſqu'au rapport de Lucien, pluſieurs de ces grands hommes furent adorés dans les mêmes temples qu'ils avoient élevés aux dieux; & que leurs ſtatues, placées près de celles des habitans du ciel, s'enivroient d'encens, & partageoient les vœux deſtinés aux maîtres de l'Olimpe, qu'ils avoient peints ou ſculptés; ſuperſtition dont Parrhaſius, Mamurius & Silanion ſont les exemples.

L'ILLUSTRE Charles V. pria le *Titien* de faire ſon portrait, pour qu'il pût être dignement placé parmi ceux des héros de l'auguſte maiſon d'Autriche: & ce grand prince qui avoit conquis les plus vaſtes empires pour l'égliſe & pour la religion, ramaſſa de terre un pinceau, échappé des mains de l'artiſte, diſant que *c'étoit une action digne de ſa main. Il y a dans le monde bien des grands; mais il n'y a qu'un Titien*, diſoit-il à ſes courtiſans étonnés & jaloux de cette marque d'attention pour un homme qu'ils lui croyoient ſi inférieur.

CETTE généreuſe action de Charles V. qui caractériſe ſi bien l'héroïſme de ſon ame, & ſon juſte diſcernement du vrai &

du ſolide mérite, fut imitée par ſon illuſtre rival le roi François I. en faveur de *Leonard de Vinci*, qui expira dans ſes bras. Ce monarque, irrité d'entendre la baſſe envie murmurer autour de lui: *Vous voyez avec regret*, dit-il à ſes courtiſans, *l'honneur que je fais à ce grand peintre; ſachez qu'en un jour je peux faire mille hommes comme vous, & que Dieu ſeul peut créer un homme comme celui-là.*

PHILIPPE II. donna à *Peregrino de Bologne* le titre de Marquis, & des domaines dans le Milanois proportionnés à cette dignité.

PHILIPPE IV. nomma *Pierre-Paul Rubens* ſon ambaſſadeur en Angleterre. Le roi Charles le reçut avec les marques de l'eſtime la plus particuliere; le créa chevalier du Bain; & lui fit tous les honneurs que le talent ſuperieur mérite parmi les gens d'eſprit, & ſouvent même arrache aux plus ſtupides: & Rubens, à ſon retour en Eſpagne, reçut la clé de gentilhomme de la chambre.

LA nobleſſe & les arts ont eu, de tout temps, une ſigrande liaiſon enſemble en Eſpagne, que nous avons vû les *Chriſto-*

val Lopez, les *Antonio Rincon*, les *Balthaſar & Alonſo Alvarez*, les *Nicolas de Frias*, les *Diego Romulo*, les *Joſeph de Ribera*, les *Juan Caro de Torres*, les *Juan de Jauregui* & les *Diego Velaſquez*, décorer leurs chef-d'œuvres de la croix de ſaint Jacques, de celle de Calatrava, & d'autres dignités nationnales ou étrangeres.

CES diſtinctions ont toujours été plus ou moins pratiquées, à proportion que les états ont été ſur un meilleur ou ſur un plus mauvais pié. Dans les tems heureux de la Grece, dans les beaux jours de Rome, la baſe & le fondement de la meilleure éducation étoit l'art du deſſein, comme aujourd'hui l'art de lire & d'écrire. Tout noble qui l'ignoroit, étoit réputé inhabile à quelqu'emploi que ce fût; & cette connoiſſance étoit ſi eſtimée, qu'on en défendoit l'exercice aux eſclaves.

LA vérité de l'hiſtoire & la chronologie s'accordent enſemble, pour nous atteſter que cette noble étude, & celle des autres arts liberaux, périrent ſous les ruines de l'empire, & dans l'Eſpagne (ſelon Ambroiſe de Moralès) vers le quatrieme

ſiecle, ſous Arcadius & Honorius. La marque & la démonſtration la plus convainquante de cette vérité, ſont les médailles des ſiecles poſtérieurs, médailles qu'on trouve en foule dans les cabinets pour la honte de ces ſiecles, dans leſquelles à peine reconnoit-on les moindres traces de deſſein, & qui ne ſont bonnes à conſerver, que pour former un corps d'hiſtoire chronologique: c'eſt ce qu'elles repréſentent, que les curieux raiſonnables cherchent, & non la façon dont elles le repréſentent. Cette ignorance groſſiere étoit venue à un tel point, que, ſelon Vaſari, dans les vies de *Cimabue* & de *Grocio*, on ne ſavoit pas qu'elle fût ignorance; on prenoit les ouvrages les plus brutes pour des chef-d'œuvres; & dans les ténebres les plus épaiſſes, on ſe croyoit fort éclairé, parce qu'on avoit conſervé la croyance du Chriſtianiſme, parmi des nations infideles, dont le pays étoit inondé & ſous le joug des Mahométans.

AUSSI le roi Ferdinand & la reine Iſabelle attacherent leurs ſoins à délivrer cette féconde terre d'une ſi vile & ſi contagieuſe ivraye. Ce coup une fois porté,

les arts recommencerent à fleurir ; les génies à s'élever ; & depuis le regne de Jean II. & plus encore de Ferdinand, son successeur immédiat, l'Espagne donna à toute l'Europe des signes de son aptitude aux sciences & à l'étude. Jusques-là ç'avoit été parmi nous le siecle de fer des beaux arts ; le pinceau, la regle & le ciseau s'étoient transformés en épées ; le bruit de la guerre avoit fait taire les muses. Sous un Ferdinand, les talens oserent reparoître. Voilà l'époque heureuse de leur siecle d'argent. Aujourd'hui un nouveau Ferdinand fait éclorre leur siecle d'or, par l'érection de cette noble académie, que sa bonté établit dans son palais ; que sa générosité comble de dons ; que sa justice recompense ; que sa magnanimité honore ; & que son zele protege. Il y réunit les plus sublimes génies ; il y ouvre les portes à un nouveau temple de la renommée ; à un asile pour l'indigence ; à une école pour l'éducation ; à une ressource contre l'oisiveté ; à une digne carriere pour l'activité de la jeunesse.

L'APPLAUDISSEMENT distingué, dont nous honore l'univers, nous est acquis par ces arts illustres, enfans du dessein, à qui

seul appartiennent la juste position & les contours certains de la figure, la profonde contemplation de la perspective dans l'assemblage des lumieres & des corps, l'exactitude dans l'arrangement des détails.

QUELLE sagacité ! quelle force de génie ! quelle profonde étude n'a-t-il pas fallu pour concevoir distinctement ce nombre infini d'idées variées, que fournit la mer immense, sans bornes & sans fond des trois mondes, raisonnable, sensitif & végétable ; pour connoître, sentir & rendre la difference des sujets, des sexes & des âges, les mœurs, les coutumes, les passions ! Aussi la pratique nous enseigne, & l'experience nous a toujours démontré, que les plus grands artistes n'ont jamais excellé que dans l'une de ces parties. Parmi nous, *Claude Coello* s'est distingué dans les contours ; *Roque Ponce*, dans les perspectives ; *Jean de Tolede*, dans les batailles ; *Benoît Miguel Reco*, dans les paysages ; *François Herrera*, dans les pêches & les sujets de marines ; *Jean Labrador*, dans les fruits ; *Arellano*, dans les fleurs ; *Murillo & Valero*, dans les portraits ; *Rici*, dans l'histoire ;

Cespedes & *Cani*, dans le coloris ; *Velasquez* & *Carreño*, dans les teintes.

QUEL art, quelle science peut se vanter de ne point avoir besoin du dessein ? Que deviendroit l'anatomie sans ce secours, qui rend jusqu'aux parties les plus déliées de la structure humaine ? Que deviendroient la botanique & l'histoire naturelle, sans le crayon, sans le pinceau, ou sans le burin, qui, rivaux de la nature même, reproduisent ses productions, & parlent aux yeux aussi énergiquement qu'elle ? Que deviendroient la géométrie & les sciences mathématiques, sans traits, sans lignes, sans figures ?

SI, de son côté, le dessein sert utilement les sciences, l'architecture & la sculpture fournissent du leur au physicien une multitude de machines & d'instrumens pour la pratique de la philosophie expérimentale, qui fait de jour en jour des progrès prodigieux dans toutes les écoles, les sociétés & les académies de l'Europe.

C'EST elle, qui tire les mécaniques de leur sphere basse & rampante, pour les

élever à des usages sérieux & utiles ; c'est elle qui les a instruits à construire des modeles en petit, proprement faits & bien proportionnés, par le moyen desquels nous sommes à portée de juger des effets d'une machine projettée, d'en compter les parties avant qu'elle existe, d'en combiner le jeu avant qu'elle joue, d'en approuver ou d'en rejetter, d'en perfectionner ou d'en réformer la structure ; ce qui ne seroit plus praticable, si l'on eût commencé par l'exécution, qui ne permet ni correction, ni avis. Elle répand sur tout un génie d'ordre, de regle & de symmétrie ; l'ouvrier même, habitué à voir des objets corrects, met aussi, comme par instinct, de la correction dans ses ouvrages. On sent qu'il faut du dessein au fondeur, au tapissier, au brodeur, à l'orfévre, au décorateur, à l'entrepreneur de fêtes, de théatres, & d'arcs de triomphes : mais pouvoit-on esperer que le serrurier, le jardinier, l'ébéniste, & autres gens de professions semblables, s'astraindroient à quelques regles ? Les matieres qu'ils employent ne sont-elles pas trop opiniâtres, trop étrangeres & trop inflexibles, pour céder aux doux contours, aux molles attitudes, & aux belles

variétés du dessein ? Cependant l'expérience journaliere prouve que rien ne lui résiste ; & l'on a vû des artisans, dessinateurs sans le savoir, par un effet de l'ascendant des arts sur nos esprits, charmer & surprendre par les chef-d'œuvres qui sortoient de leurs mains. Mais combien ces chef-d'œuvres doivent-ils encore devenir plus communs, quand l'ouvrier sera guidé par les regles certaines du dessein ! Aussi, quelles formes agréables & gracieuses ne voyons-nous pas aujourd'hui,& ne pouvons-nous pas espérer de voir par la suite dans toutes les productions ? Examinons un parterre de jardin,un carrelage à symmétrie,un cabinet, un vase, un chassis, une boëte, enfin jusqu'aux moindres ustenciles & meubles du plus grand usage ; nous leur trouverons pour mérite,dans leur exécution, le bon goût, la grace & un certain air de dessein.

Le fer, qu'à peine avoit-on employé jusqu'à présent à autre chose, qu'à des armes, des grilles & des chaînes, devient maniable & docile ; il cede à la féconde imagination du dessinateur ; & dans les balcons des fenêtres, les arcs,

les églises, & les entrées des grands palais, non-seulement il donne à la vûe une entrée commode ; mais il facilite, augmente la symétrie, & embellit le bâtiment. Il n'y a point d'espece d'ouvrage,qui ne soit soumise aux loix harmoniques du dessein, & qui n'en devienne ou plus commode, ou plus riante.

[Ici l'orateur s'appuie d'un passage de saint Augustin, pour prouver que la symétrie embellit un bâtiment. Si la citation eût été de Vitruve ou de Palladio, je l'aurois transcrite comme le reste ; mais je ne crois pas qu'il faille prodiguer les peres de l'église dans des matieres purement profanes ; leur place est dans les traités qui roulent sur les dogmes, ou sur la morale chrétienne.]

Qui pourroit nombrer, continue l'orateur, ce que contient l'univers ? Jettons les yeux sur les plaines de l'air ; elles sont remplies d'une multitude infinie d'oiseaux. Voyons la mer ; elle nous étonne par l'extraordinaire abondance & la variété de ses poissons. Si nous fixons nos regards sur la terre ; elle nous présente un assemblage immense d'arbres, de plantes, de fruits & de

fleurs. L'horreur des tempêtes qui, dans des orages terribles & menaçans, obscurcissent l'atmosphere, & bouleversent l'océan ; la riante parure des prairies émaillées des dons de zéphir & du printems ; la triste aridité des plaines sablonneuses & desertes ; le verd des pâturages ; l'auguste silence & la nuit respectable des forêts ; l'impétuosité des torrens ; le doux gazouillement des ruisseaux ; la marche lente & majestueuse des grands fleuves : tout est matiere pour l'imagination échauffée, & pour la main industrieuse d'un grand artiste.

Il ne trouve pas un champ moins vaste dans la peinture des animaux : non-seulement il en marque les especes diverses, & les formes ; il en exprime encore la nature, les qualités & le génie. Il rend sensibles la fierté du tigre, la majesté du lion, la fougue du cheval, la lenteur du bœuf. Enfin, l'homme qui, dans l'immense spectacle de l'univers, est la plus digne & la plus merveilleuse espece, est aussi le plus bel objet pour ces arts divins ; arts, qui non-seulement expriment sa figure & ses mouvemens, mais même diversifient

& rendent au vif ses coutumes, son caractere, ses passions, sa raison, sa prudence, ses avis, sa stupidité, son ennui, ses fureurs ; ils peignent les idées & les passions, la timidité, la colere, la force, la douceur, la générosité, le pouvoir ; ils copient l'amour, l'esperance, la haine, la tristesse & le dépit.

Aussi leurs bornes ne sont-elles point fixes, & ces arts si puissans les reculent & les éloignent à leur volonté ; ils ne s'arrêtent pas à la matiere seule, ils pénetrent jusqu'aux êtres spirituels, & à la sphere infinie des sentimens. Simonide avoit raison d'appeller la poësie *peinture parlante*, & la peinture *poësie muette* ; car il y a des tableaux qui parlent, & des poëmes qui peignent. Le seul Homere donna par deux vers au grand Phidias l'idée d'une statue de Jupiter ; Euphanor peignit aussi le maître des dieux d'après ces mêmes vers.

Si l'éloquence transporte & imprime dans nos ames, par le sens de l'ouie, des mouvemens & des passions ; ces arts en font autant par l'organe de la vûe. L'histoire nous récite les actions des grands hommes de l'antiquité ; la peintu-

re & la sculpture font quelque chose de plus énergique, elles nous les montrent. *Porcie*, se séparant de Brutus qui vole en Grece contre Octave & Antoine, jette les yeux sur un tableau d'Andromaque, recevant les tristes adieux de son cher Hector qui va combattre Achille; elle tombe évanouie. La statue du philosophe *Polémon* corrige & retire de la débauche une courtisane, qui, jusqu'à ce moment, s'étoit fait honneur de ses excès. Celle d'*Alexandre*, à Cadiz, fait rougir César sur l'inaction de sa jeunesse, & l'obscurité de son nom.

Quoique tous ces effets prodigieux paroissent n'appartenir qu'à la peinture & à la sculpture, l'architecture ne leur cede point en mérite. Sans m'arrêter à prouver que le dessein est sa base essentielle, comme aux deux autres arts; je démontrerai aisément que l'objet de l'architecture est aussi noble & aussi universel que le leur, & en même tems plus utile à la société; elle prépare une retraite agréable & commode, stable & sûre, à l'abri des ennemis & de leurs insultes, où, après les travaux & les fatigues, on trouve la tranquillité & le repos.

L'architecture éleve des temples augustes pour les dieux, de magnifiques palais pour les princes & les grands de la terre, de sûres forteresses pour la tranquillité des citoyens, des digues invincibles contre l'impétuosité des torrens : elle couvre les mers de vaisseaux : elle est enfin, à proprement dire, la philosophie naturelle même, la science universelle des mesures de la grandeur & du mouvement, puisquelle instruit de la position dans laquelle on doit ranger les pierres, de la résistance absolue & relative des corps, du centre de leur gravité, des rapports de leur poids & de leur volume. Elle connoît quelle doit être la courbure des plus grands arcs & des voutes les plus hardies; quel doit être leur poids central; qui sont ceux qui admettent dans les ponts une plus grande quantité d'eau; quelle pointe forme une opposition plus solide au cours impétueux d'un torrent; quels liens sont en même tems & plus forts & plus légers.

Voila l'emploi de l'architecture dans sa fin & dans son point de vûe général : voyons à présent la grandeur des moyens qui la dirigent; nous trouverons que le

suprême architecte de l'univers n'en employe pas d'autres dans sa continuelle création. Le mouvement & le repos doivent être regardés comme les deux uniques agens, par quoi le créateur de toutes choses perfectionne, avec une incomparable simplicité, son magnifique & immense édifice; la science de la nature se renferme donc dans la connoissance de la force des corps, soit en repos, soit en mouvement, ; & c'est de cette science que l'architecture tire les principes, d'après lesquels elle donne l'ordre & le site convenable à la matiere, mesure & combine le mouvement, la pesanteur & la résistance des corps solides ou fluides, & les forces diverses & contraires des masses qui agissent en sens opposés.

L'Orateur, après cet éloge un peu verbeux de l'architecture, passe sans transition à l'énumération des architectes. On croit, par son début, qu'il va parler des rois, des princes & des grands qui se sont appliqués à l'architecture.

Parmi plusieurs grands princes qui s'en occuperent, l'empereur Adrien, dit-il, l'honora d'une singuliere distinc-

tion. *Il en reste là, & se rabat tout à coup sur quelques particuliers Espagnols : (car il ne fait pas l'honneur aux autres nations d'en nommer aucuns architectes.)* En Espagne, dit-il, on a vû pratiquer cet art avec succès par le fameux *Caramuel*; par *Alonse de Covarruvias*, pere de don *Diegue*, président de Castille; par *Diegue de Siloe*, qui fit le plan & la construction de la cathédrale & du palais de Grenade; par *Antonio Arfe*, qui introduisit le bon goût & la délicatesse de l'architecture dans les ouvrages d'orféverie; par le pere *Lorenzo de san Nicolao*, récolet augustin; par le docteur *Thomas-Vincent Fosca*, dont les écrits font mieux connoître la sublime imagination, que tous les éloges que j'en pourrois faire; par *Henri Arfe*, qui n'a point de rivaux dans l'ordre gothique, & qui nous a laissé, pour preuves de la richesse de son génie, les prisons de Léon, de Tolede, de Cordoue & de Sarragosse. *Juan Arfe* s'est aussi montré architecte par la variété des mesures; & récemment le P. *François Gomez* a fait preuves d'un goût exquis, & d'une profonde intelligence, tant dans l'architecture que dans les méchaniques.

C'EST à dessein, que j'ai mis à la fin de ce catalogue des héros de notre moderne architecture, *Jean-Baptiste Toledan*, qui seul a conçû, perfectionné & mis au jour le plan de ce chef-d'œuvre de l'art, l'étonnement des étrangers, cet objet de tout le pouvoir du plus grand monarque du monde, cette huitieme merveille du monde: je parle de l'Escurial; mais, comme une mort trop prompte le priva de la gloire de l'exécution, l'honneur du plan même resta à un autre illustre Espagnol, nommé *Juan de Herrera*, qu'on chargea de la construction. Pour *Toledan*, on oublia jusqu'à son nom, & on ne le désigna plus que par celui de sa patrie. Ce qui a donné aux étrangers le prétexte d'attribuer l'idée & le dessein de cette merveille de l'architecture à Jacques *Barocio*, vulgairement appellé *Vignole*, sous le frivole & ridicule prétexte, que ce dessein est conforme à tous ses préceptes; raison d'après laquelle on pourroit également en donner l'invention à *Vitruve*, & à tous ceux qui ont écrit sur l'ordre dorique, dont toutes les regles sont observées dans ce superbe monument; ou même attri-

buer à Vignole tel édifice d'ordre corinthien qu'on voudra, puisque, enchérissant sur les anciens architectes Grecs & Romains, il a réduit cet ordre à une méthode meilleure, plus réguliere, & moins embrouillée.

JE me flatte, Messieurs, que vous voudrez bien me pardonner cette digression, qui même n'est pas entiérement étrangere à mon sujet, puisque tournant à la gloire d'un architecte, elle réjaillit sur l'architecture.

AUTRE passage brusque sans transition. La sainte Ecriture, *dit tout de suite notre orateur*, traitant de la construction du tabernacle, & depuis du temple de Jérusalem, qui lui fut substitué, nous instruit d'une particularité très-glorieuse pour l'architecture, & qui met le dernier trait à ce qu'on peut dire à son éloge. Elle dit, *que Dieu voulut être le premier architecte de ces deux grands ouvrages, & que de sa main divine il traça le plan, qu'il remit entre celles de Moyse & de David, pour servir de modeles aux maîtres qui devoient être employés à leur construction.* Et afin que

l'exécution répondit à la sublimité & à la grandeur du dessein, l'Ecriture ajoute, *que Dieu remplit de son divin esprit Beselehel, destiné à conduire la fabrique du tabernacle*; c'est-à-dire, pour employer littéralement le texte sacré, *il le remplit de sagesse, d'intelligence, & de science en toute espece d'ouvrages, pour inventer, autant que l'art le demande, en or, en argent, en étain, en marbre, en pierres précieuses & en bois.* Il destina *Ololiab* pour seconder Beselehel, *qu'il remplit de sagesse*, dit le texte, *comme tous les autres ouvriers, pour comprendre & exécuter ses ordres.* Cette même grace, pour l'honneur de l'architecture, se répéta dans *Hiram*, qui présida, par ordre de Salomon, sur tous les ouvriers destinés à la construction du temple de Jérusalem.

NE croyez pas que j'oublie, pour terminer dignement cet éloge, une circonstance aussi remarquable, & qui ne fait pas moins d'honneur aux arts dont je parle: ils ne furent point dédaignés par le Créateur suprême qui, dans la construction de l'arche de Noé, assujettit cet ouvrage à certaines proportions, & à des mesures finies.

CE saint patriarche & sa famille, sortis de cette arche, entrerent dans les plaines de *Sennaar*; là, cherchant un remede à la destruction générale & au naufrage de toute son espece, l'homme eût recours à l'étude de ce souverain livre, que la sage main de l'auteur de la nature lui avoit mis sous les yeux en caractere de feu & de lumiere; je veux dire, à l'astronomie. La sérénité du ciel, le manque d'habitation, la nécessité de pourvoir à sa subsistance par le travail du labourage, & par conséquent d'observer les saisons les plus propres aux semailles, aux labours & aux récoltes, rendirent l'homme astronome & peintre.

REDUIT à ces bornes étroites & aux objets sensibles & matériels qui étoient sortis avec lui de l'arche, pour peupler la terre & étendre son empire, il recourut à la science du dessein, comme à son unique ressource; & trouvant entre les animaux qui l'accompagnoient & le ciel qui le couvroit une certaine analogie, il divisa la carriere annuelle du Soleil en douze parties ou maisons, comme correspondantes au cours menstruel

de la Lune, distinguant ces maisons par la figure des choses qu'il avoit entrepris de dessiner sur le premier tronc d'arbre, sur l'ardoise ou telle autre matiere que le hazard lui présentoit.

La série des opérations & des travaux dans la culture de la terre pendant tout le cours de l'année, fut réduite à 12. figures. *Voici les raisons*, dit Macrobe, *qui donnerent aux deux signes que nous appellons* barrieres de la carriere du Soleil, *les noms de* cancer *& de* capricorne : *l'un marche à reculons, comme le Soleil quand il retrograde ; l'autre aime à grimper & à escalader ; ainsi le Soleil, au point du Capricorne, point le plus bas de sa route, commence à monter aussi.*

Les autres signes du Zodiaque ont les mêmes rapports avec le dessein, & quelque signification analogue à l'objet dont ils tirent leur dénomination. Ainsi un lion dessiné annonçoit que les chaleurs brûlantes du mois de Juillet achevoient de mûrir le blé : une fille, tenant dans sa main une poignée d'épis, caractérisoit le mois d'Août, embêlme dont l'écriture sainte nous donne un témoignage authentique dans Ruth la moissoneuse.

Ces premiers essais de dessein, qui fixoient le tems où certains ouvrages communs & d'intérêt public devoient se faire, où certaines solennités & pratiques religieuses devoient s'observer, parurent si convenables & si utiles, que toutes les nations en adopterent l'usage, pour avertir les particuliers de certains points essentiels qu'ils ne pouvoient ignorer sans se faire tort. La même pratique s'est perpetuée jusqu'aujourd'hui dans les devises & emblêmes qui nous convient à des divertissemens & des fêtes, qui nous animent au combat & au carnage, &c.

Cham & ses enfans dans l'Egypte où ils s'établirent, outre la variété & la multitude de signes, de figures & d'hiéroglyphes, trouverent une écriture symbolique, dont le Chinois présomptueux se vante d'avoir les restes, & dont on trouve en Egypte des vestiges sur les pyramides & les obelisques, monumens dont quelques-uns sont contemporains au déluge. Malheureusement ces emblêmes, innocens dans leur institution, conduisirent l'homme ignorant & aveugle à une honteuse idolâtrie. Par la suite des tems une écriture plus aisée de-

venant plus vulgaire, ils oublierent l'ancienne qui leur parut mysterieuse, crurent y trouver des Dieux en aussi grand nombre qu'ils virent de differens symboles mysterieux & inconnus : & pour rendre raison de tant de diverses représentations d'hommes, de femmes, d'habillemens, d'instrumens, d'animaux & d'autres choses, ils les interprétoient historiquement, & prétendoient voir dans ces bas-reliefs & ces peintures hiéroglyphiques tous les songes qu'ils avoient forgés sur leur religion & sur leurs ancêtres. L'image du soleil, qui anime & gouverne la nature, étoit un homme armé d'une verge ou d'un sceptre ; ils l'appellerent *Osiris*, qui signifioit dans leur idiome *conducteur*, *inspecteur* ou *roi.* La terre, qui produit tout, fut représentée sous l'emblême d'une femme féconde, dont on varia les attributs, suivant les fêtes, les occasions & les travaux qu'on vouloit annoncer au peuple ; ils la nommerent *Isis*, qui signifie la *mere* ou la *reine.* Enfin le vulgaire grossier & superstitieux prit le signe pour la chose signifiée, l'image pour la réalité, l'ombre pour le corps, l'idée d'un roi en peinture pour un veritable monarque,

qui gouvernoit le ciel, ayant établi son trône & sa résidence dans le Soleil ; & l'idée d'une femme symbolique, pour une reine réelle & effective.

Non-seulement il résulte de cette foible ébauche, que la connoissance du dessein a précédé toutes les autres connoissances de l'homme ; mais même qu'il lui étoit nécessaire pour sa conservation ; & que Dieu, cherchant à le corriger & non à l'anéantir, communiqua aux hommes, par Adam & par Noé, un goût héréditaire pour cet art, aussi essentiel que salutaire. On s'en tint même là pendant plusieurs siecles, & on faisoit avec le dessein une grande partie de ce qu'on fit par la suite avec l'écriture. Pourtant, on en vint à sentir le mérite de ce nouvel art, sans contredit, le plus utile, le plus commode & le plus admirable qu'il y ait au monde, pour établir entre les hommes une communication universelle d'idées, de perceptions & de sentimens.

Mais à quoi pensai-je, de mettre en parallelle le dessein, ce pere commun de nos arts liberaux, avec l'art d'écrire? Les rivaux d'*Appelles*, à la cour de Ptolomée, roi d'Egypte, solliciterent un

courtisan d'inviter ce peintre à dîner au nom du roi, persuadés qu'une semblable témérité, attribuée à l'effet de son génie présomptueux & suffisant, lui attireroit l'indignation d'un prince, qui le regardoit avec une sorte de dédain. Irrité effectivement de le voir à sa table, le roi lui demanda, *qui l'avoit convié ?* Appelles, que sa vive imagination & la sublimité de son esprit rendoient supérieur à tout événement, ne pouvant, comme étranger à la cour & dans ce palais, rendre raison de cette action, recourut au langage de sa main; & avec un charbon, en quatre traits il traça sur la muraille le portrait de Ptolomée, au grand étonnement du monarque même. Changé tout-à-coup par ce miracle de l'art, le roi traita ce grand homme avec la distinction qu'il méritoit; il respecta son rare talent; & ses lâches rivaux ne recueillirent de leur basse cabale, que le mépris & la honte, digne récompense de leur infâme jalousie.

CE discours est terminé par l'éloge du protecteur & des académiciens, tant honoraires qu'artistes, éloge qui perd toujours

a être transplanté, comme une nuance de fleur perd a être séparée du coup d'œil général du parterre, où elle tenoit une place honorable.

Voilà le discours de don Tiburcio, tel qu'il a été prononcé, à de légers changemens près qu'exigeoit nécessairement le génie de notre langue. Je crains bien même de ne l'avoir pas assez altéré, pour le mettre au goût de nos lecteurs François: mais ce n'est pas le but que je me suis proposé. J'ai voulu montrer à Paris un discours qui a été très-applaudi en Espagne, sur-tout des artistes & des amateurs; parce que c'est faire par là l'histoire litteraire d'un pays, & déterminer, pour ainsi dire, la mesure du goût qui y regne. Si dans la suite l'Espagne fait de nouveaux progrès dans l'art oratoire, (& dans quel art n'en fera-t-elle pas avec le roi qui la gouverne, & le ministre qui sert ce roi?) on saura qu'en 1753. le discours de don Tiburcio étoit assez bon pour plaire à la nation. Et quel est celui de nos beaux esprits, tenant le haut bout dans la république des lettres, qui puisse s'assurer que l'estime, dont il jouit, ne tient pas au goût par-

ticulier de son siecle & de sa nation, & qu'il passera de siecle en siecle avec une réputation toujours égale, comme Homere, Horace & Virgile. Il faut être prodigieusement beau, pour plaire à tout le monde: mais il faut l'être encore bien davantage, pour plaire dans tous les tems.



ESSAI sur la Longitude, daté de Fontainebleau, *dans la* Caroline *Meridionale, le* 4 *Mai* 1752. *extrait du* London-Magasine, *Août,* 1752. *p.* 85.

NOUS ne nous sommes pas engagés à ne donner jamais que des extraits d'ouvrages assez étendus pour faire volume. Un mémoire, une dissertation interessante par son objet & par la maniere dont-on l'a traitée, est aussi de notre ressort, quand elle n'auroit pas cinq cents pages. Nous estimons autant l'or en paillettes ou en poudre, qu'en vaisselle ou en monnoie. L'essai sur la longitude, que nous donnons ici, est une lettre écrite par un savant de Philadelphie, à son ami, à Londres, qui l'a communiquée à la Societé royale, où elle a été lûe avec applaudissement; ce même ami, pour la répandre davantage l'a ensuite fait inserer dans un journal de Lon-

dres ; & nous comptons enrichir le nôtre, en l'y inſérant auſſi.

ELLE contient des procédés neufs qui, s'ils n'achevent la précieuſe découverte dont il s'agit, mettent au moins ſur la voie & en approchent de fort près ; puiſqu'ils amenent les longitudes au même dégré de certitude qu'on a déja pour les latitudes.

CE qui empêche, à mon avis, dit l'auteur de l'eſſai, qu'on ne réſolve le probléme des longitudes, c'eſt l'idée dont-on ſe prévient, qu'il faudroit préalablement inventer quelque machine, pour meſurer l'eſpace d'un jour ſolaire, qu'on ſuppoſe communément être de vingt-quatre heures ; ce que je ne crois ni néceſſaire, ni praticable, à cauſe de l'inégalité de ces jours. Car le tems que met aujourd'hui l'ombre à revenir au point de midi ſur un cadran ſolaire, n'eſt pas égal au tems qu'elle a mis hier à parcourir le même eſpace ; & cette inégalité eſt proportionnelle à la poſition plus ou moins avancée du ſoleil dans l'écliptique.

L'UNIQUE période de tems néceſſaire à meſurer, ſeroit celui du mouve-

ment journalier de la terre ſur ſon axe ; ce qui peut être déterminé avec la plus exacte préciſion, par les directions qui ſuivent.

COMME les révolutions de la terre autour de ſon axe, d'Occident en Orient, ſe font toutes dans des tems égaux ; ainſi toutes les étoiles fixes, ſoit qu'elles ſe levent ou ſe couchent, ou reſtent ſur l'horiſon, doivent paroître faire leurs révolutions dans la même égalité de tems, ſi on les obſerve d'un endroit particulier. Ayez donc ſimplement une horloge de ſable, qui fourniſſe tout ce période, & qu'il ne faille renverſer qu'une fois à chaque révolution. On pourroit peut-être faire des horloges à reſſorts, pour répondre au même effet ; mais, ſelon moi, rien n'eſt ſi exact que le ſable.

MUNI de ce chronometre *, prenez un tuyau, dont le diametre n'excede pas le diametre apparent d'une étoile ; dirigez le, la nuit, vers telle des étoiles qu'il vous plaira ; & au moment où le centre de l'étoile répondra à celui de votre tuyau, fixez le tuyau & retournez votre ſable. La nuit d'après, voyez ſi

* Meſure du tems.

votre ſable à fini de couler ou non, à l'inſtant où la même étoile vient s'enfiler dans votre tuyau, qui doit demeurer dans la même poſition que la premiere fois. Répétez la même obſervation, chaque nuit, ôtant ou ajoûtant autant de ſable qu'il faudra, pour que l'inſtant du retour de l'étoile & celui de la fin de votre ſable ne ſoient plus qu'un.

VOTRE ſable étant ainſi réglé, pour connoître la longitude ſur mer avec beaucoup d'exactitude, obſervez une des regles générales que je vais dire.

LA déclinaiſon de la premiere étoile de la ceinture d'*Orion*, mentionnée par le pere *Rubec*, étant d'environ trente minutes au Sud, nous la ſuppoſerons ſur la ligne équinoctiale, quoique l'amplitude puiſſe cauſer quelque erreur, ſi la latitude eſt de plus de cinquante dégrés au Nord ou au Sud. Cela ſuppoſé, ſi vous renverſez votre ſable au lever ou au coucher de cette étoile, pluſieurs jours de ſuite, en reſtant toujours ſous le même méridien, vous trouverez que votre ſable aura fini, chaque fois, à l'inſtant même du lever ou du coucher de cette étoile. Mais ſi vous allez vers l'O-

rient ou le Couchant, la difference entre l'un ou l'autre ſera égale en tems à votre difference de longitude Orientale ou Occidentale, en ſuppoſant qu'un dégré, ſur l'équateur, ſoit égal à quatre minutes, & quinze degrés à une heure, &c. Mais comme cette étoile n'eſt pas viſible depuis la mi-Avril juſqu'a la mi-Juillet, particulierement dans l'hémiſphere ſeptentrional, rélativement auquel elle ſe leve pluſieurs jours de ſuite après le ſoleil, & ſe couche auparavant ; & que d'ailleurs n'étant pas une des étoiles les plus brillantes, elle eſt ſujette à être obſcurcie par des brouillards ; je viens à la ſeconde regle générale, que j'eſtime encore plus utile.

OBSERVEZ deux étoiles près du pole, dont l'aſcenſion droite ſoit la même ; ou deux étoiles, dont la difference de l'aſcenſion droite ſoit de douze heures : les premieres viennent toujours ſur le méridien en même-tems, ſoit au-deſſus ou au-deſſous du pôle ; les dernieres viennent également ſur le méridien en même-tems, mais elles ont toujours le pôle entre deux ; les unes ou les autres ſerviroient également. Par exemple, l'étoile

du flanc de *Caſſiopée*, l'étoile Polaire, & les antépénultiemes de la queue de la grande Ourſe, viennent ſur le méridien à peu près en même-tems. Quand vous trouverez les étoiles, que vous avez envie d'obſerver, près du méridien, ayez un fil pendu verticalement avec un plomb au bout ; remarquez quand elles coupent le fil, & tournez en cet inſtant votre ſable. Si vous répétez ce procédé pluſieurs jours de ſuite ſous le même méridien, vous verrez toujours votre ſable finir à l'inſtant où ces étoiles reviendront couper votre fil ; mais ſi vous allez vers l'orient ou vers l'occident, la difference ſera égale à votre difference de longitude orientale ou occidentale, comme nous avons déja dit.

L'ETOILE polaire n'étant jamais audeſſus de deux degrés & demi du méridien d'aucun endroit, elle ſera d'un uſage perpétuel pour les obſervations, dans l'hémiſphere ſeptentrional. On peut obſerver, de même, d'autres étoiles remarquables ; car il n'eſt pas eſſentiel, que les étoiles obſervées ſoient directement ſur le méridien, pourvû qu'elles en approchent ; tout ce qui eſt requis, c'eſt une

poſition qui puiſſe être déterminée avec certitude : les deux premieres étoiles de la grande ourſe ſeront d'un uſage excellent, parce qu'elles ſont ſur le méridien preſque en même tems. En un mot, on trouve des étoiles d'une grandeur ſuffiſante dans toutes les conſtellations voiſines du pôle, telles qu'*Auriga*, *Perſée*, *Caſſiopée*, *Cepheée*, la petite & la grande *Ourſe*, &c. en ſorte, qu'en tous les temps de l'année, on aura des étoiles à choiſir pour ces obſervations, ſoit au-deſſus, ou au-deſſous du pole, ſelon qu'elles ſont plus convenables à la latitude de l'obſervateur. Car il faut remarquer, que ſi votre latitude eſt moindre que trente-cinq dégrés, les étoiles ſur le méridien, au-deſſus du pôle, peuvent être en ce cas mieux obſervées ; mais ſi votre latitude eſt de plus de trente-cinq degrés, alors celles d'au-deſſous du pôle conviendront mieux. On peut faire de la même maniere des obſervations dans l'hémiſphere auſtral. Il y a deux étoiles dans les croiſieres, dont l'aſcenſion droite eſt la même, ſelon les obſervations de M. *Edmond Halley*. Il y a auſſi d'autres conſtellations autour du pole auſtral, qui ſerviront, ſans doute, pour les obſerva-

tions, de même que celles de l'hémiſphere ſeptentrional, & qui peuvent être utiles à ceux qui naviguent dans cette partie du monde.

POUR montrer donc, par un exemple, l'utilité de ce que je viens d'avancer ; ſuppoſez un navire au cap *Lezard*, prêt à faire voile, le premier Avril, pour le continent de l'*Amérique* : comme dans ce tems-là, la premiere étoile de la ceinture d'*Orion* eſt inviſible, il faudra prendre une étoile voiſine du pole ; & comme le pôle eſt en cet endroit élevé de cinquante dégrés, il vaut mieux prendre une étoile, dont le méridien ſoit ſous le pole ; on la peut trouver dans le flanc de *Caſſiopée*, à onze heures de la nuit. Etant donc pourvû d'un ſable, réglé de la maniere que nous avons dit, on obſervera ſoigneuſement, par le moyen du fil à plomb, le tems où l'étoile vient ſur le méridien, ou plûtôt directement ſous l'étoile polaire ; au moment que le fil coupe les deux étoiles, tournez votre ſable, & commencez votre voyage. Etant ponctuellement tourné, à l'inſtant même qu'il finira, il vous montrera le tems où ces étoiles viennent ſur le mé-

ridien du cap *Lezard*, ou de l'endroit d'où vous êtes parti ; votre fil & votre plomb vous montreront, quand elles viennent ſur le méridien de l'endroit, où le navire ſe trouve ; & une bonne montre, ou pendule à reſſort, vous montrera le tems moyen, en heures & minutes ; ce qui donne l'angle au pole, toujours égal à la différence de longitude.

SUPPOSONS qu'après vingt jours de navigation, leſdites étoiles viennent ſur le méridien du cap *Lezard*, ou de l'endroit d'où l'on eſt parti, deux heures & quarante-cinq minutes plûtôt que ſur le méridien de l'endroit où le navire ſe trouve ; ou, ce qui eſt la même choſe, que votre ſable a été tourné deux heures quarante-cinq minutes avant que ces étoiles viennent à la même poſition, qui a été obſervée avant votre départ. Vous en pouvez conclurre, que votre différence de longitude occidentale eſt d'un degré quinze minutes ; deux heures quarante-cinq minutes, réduites en degrés & minutes, étant égales à quarante & un dégrés quinze minutes. Il faut obſerver que, ſi votre ſable eſt au bout, avant que l'étoile vienne ſur le méridien, la diffé-

rence de longitude eſt occidentale; & que, ſi l'étoile vient ſur le méridien avant que le ſable ſoit écoulé, la différence de longitude eſt orientale. C'eſt ainſi, que vous pouvez connoître votre longitude, chaque nuit qu'il fait clair & ſerein; & ſi vous avez ſoin de tourner votre ſable au tems qu'il faut, vous n'aurez pas quinze minutes d'erreur dans le plus long voyage; car l'obſervation peut ſe faire en moins d'une demi-minute.

En diminuant votre latitude, l'étoile, que vous avez obſervée avant votre départ, peut ſe trouver ſous l'horiſon; ou, à la longueur du tems, peut venir ſur le méridien avant la nuit. Dans chacun de ces cas, vous pouvez faire vos obſervations à tems par une autre étoile, en vous ſervant d'un autre ſable; & vous pouvez continuer votre journal avec la même exactitude, que quand vous faiſiez vos obſervations par la premiere étoile. Il peut arriver que le ſable, coulant toujours pendant un long eſpace de temps, uſe enfin l'orifice, à travers duquel il paſſe; ou que les grains, par la friction continuelle des uns contre les autres, deviennent aſſez polis pour couler un peu

plus vîte qu'au commencement; mais on peut obvier à cela par des ſables de réſerve, qu'on ſubſtituera à ceux qui commenceroient à s'uſer.

L'unique objection contre cette méthode, c'eſt qu'elle eſt impraticable au-delà des cercles polaires, à cauſe de la continuation du ſoleil ſur l'horiſon, dans le temps préciſément où ces mers ſont navigables; mais comme les régions du dedans des cercles pôlaires ne ſont qu'une petite partie du monde, & qu'il y a peu de navires qui les fréquentent, l'inconvénient n'eſt pas d'une grande conſidération.

On peut vérifier le temps, auſſi ſouvent que l'on veut, quand on eſt à terre, de la même maniere que je l'ai indiqué en commençant, avec le tuyau & l'étoile.

On peut trouver également la latitude, au moyen des étoiles fixes, dont la déclinaiſon eſt connue, avec cette précaution, qu'il faut toujours obſerver les étoiles, dont la hauteur méridienne eſt moindre que de ſoixante dégrés.

ESSAI ſur la latitude moyenne, par M. Gibbons; extrait du London-Magaſine, *Août*, 1752. p. 219.

Le deſſein de cet eſſai eſt de fixer les latitudes moyennes entre deux endroits, aſſez préciſément pour qu'il n'y ait point d'erreur ſenſible, & cela ſans avoir recours aux tables, & ſans ſe charger la mémoire. Tout mathématicien ſait que la *Navigation* de Mercator eſt fondée ſur une latitude moyenne; d'où l'on tire cette regle générale, que la différence réelle de latitude d'un lieu eſt au *coſinus* de la vraie latitude moyenne, comme la différence de latitude méridionale eſt au rayon. D'après cette regle générale, on peut faire des tables, pour trouver les latitudes moyennes dans toutes les latitudes, avec autant d'exactitude, que par la méthode de Mercator; puiſque ces tables ſeroient faites ſur les mêmes principes: mais nous aurions la même peine à trouver les latitudes moyennes par le moyen de ces tables, qu'à trouver les

parties méridionales par la méthode de Mercator. Pour remédier à cet inconvénient, j'ai calculé la latitude moyenne par cette regle, pour chaque cinquieme, dixieme, quinzieme, vingtieme degré, &c. juſqu'à ſoixante & quinze degrés de latitude de l'Equateur: enſuite j'ai pris l'excès des latitudes pour chaque dixieme, quinzieme, vingtieme degré, &c. juſqu'à ſoixante & quinze degrés; & de ces excès, j'ai pris le moyen arithmétique. J'ai compoſai ainſi la table qui ſuit, que l'on peut apprendre en une demi-heure de tems; & qui s'accorde plus avec la table de Mercator qu'aucune autre. Mais il faut obſerver, que dans tout cet Eſſai on entend, par excès des latitudes, la différence entre ces latitudes, ſoit qu'elles ſoient de la même dénomination ou non. Par exemple, ſi une latitude eſt de vingt-ſept degrés, & l'autre de quarante-cinq degrés; ſoit qu'une de ces latitudes ſoit ſeptentrionale, & l'autre méridionale; ou toutes deux ſeptentrionales ou méridionales; l'excès, ou la différence, eſt de dix-huit degrés, dans l'un ou l'autre cas. De cette regle générale, on déduit les deux cas qui ſuivent.

Premier cas. Quand les deux endroits

ſont dans la latitude ſeptentrionale, ou tous deux dans la latitude méridionale; la moitié de la ſomme des deux latitudes eſt la vraie latitude moyenne, ſi ce n'eſt quand l'excès ou différence des latitudes eſt,

10^{d}.	Ajoûtez alors	0^{d}.	30.
15	à la ſomme des	1	00
20	deux latitudes	2	00
25	. .	3	00
30	. .	4	00
35	. .	5	30
40	. .	7	00
45	. . . . .	9	00
50	. . . . .	11	00
55	. . . . .	13	00
60	. . . . .	15	30
65	. . . . .	18	00
70	. . . . .	21	00
75	. . . . .	24	30

la moitié de toute la ſomme eſt la vraie latitude moyenne, & la même que celle de Mercator.

Ce que j'éclaircirai par une variété d'exemples, en comparant cette regle avec la regle commune de trouver la

latitude moyenne, & avec la méthode de *Mercator*: c'eſt ainſi que le marinier pourra aiſément juger de l'exactitude & de l'utilité de cette regle.

Exemples.

1°. On demande la latitude moyenne, entre le

nord-Foreland
en 6^{d}. 24'. long. } 51^{d}. 28'. lat.
nord-Bergen,
en 11^{d}. 4'. orient. } 60. 16. ſept.
Leur ſomme monte à 111. 44.
& la moitié eſt la vraie latit.
moyenne 55^{d}. 52'.

2°. On demande la latitude moyenne entre les iſles de

Ste. Hélene
en 0^{d}. 26'. long. } 16^{d}. 6'. latit.
l'Aſcenſion,
en 7. 21'. occid. } 8. 10. méridion.
La ſomme monte à 24. 16.
la latit. moyenne eſt 12. 8.

Les longitudes & latitudes étant connues, on connoît la route & les diſtances.

Premierement, par latitude moyenne.

Exemp. 1er. La route eſt au nord 16^{d}. 34. Eſt, diſtance 551 min.

Exemp. ſec. La route eſt au nord 40^{d}. 27. Oueſt, diſtance 625 min.

Secondement, par la méthode de Mercator.

Exem. 1er. La route eſt au nord 16^{d}. 30. Eſt, diſtance 551. min.

Exemple ſec. La route eſt au nord 40^{d}. 27'. Oueſt, diſtance 625. min.

Nonobſtant la variété des latitudes, la plus grande erreur, dans la route, n'eſt que de quatre minutes d'un degré; & pas d'un quart de mille dans la diſtance. Ce qui démontre que la méthode commune eſt juſte, quand la différence des latitudes eſt de dix degrés & au-deſſus: alors il faut avoir recours à la table; comme dans les exemples qui ſuivent.

3°. On demande la latitude moyenne entre le

Cap Clear,
en 5^{d}. 16'. long. } 51^{d}. 10'. latit.
& les Barbades,
en 52. 49. occid. } 13. 10. ſept.
à 38^{d}. de différence, ajoûtez 6. 24.
La ſomme monte à 70. 44.
La latitude moyenne eſt 35. 22.

4°. On demande la lat. moyenne entre

la Baye des Taureaux,
en 39^{d}. 31'. long. occid. & 47^{d}. 40'. } lat.
& l'iſle S. Thomas
15^{d}. 12. long. orient. 00. 00. } ſept.
à 47^{d}. 40. de différ. ajoûtez 10. 4.
la ſomme monte à 57. 44.
La latitude moyenne eſt 28. 52.

Les longitude, latitude, & latitude moyenne étant connues, on trouvera la route & la diſtance à peu près les mêmes que par Mercator; & l'on verra les défauts de la regle commune.

Dans le troiſieme exemple, par la regle commune, la route eſt ſud, 46^{d}. 39'. Oueſt, diſtance 332'.

Exemple 4e. La route eſt ſud, 51^{d}. 9'. Eſt, diſtance 4559.

Par notre regle.

Exemple 3e. La route eſt ſud, 45^{d}. 36'. Oueſt, diſtance 3259'.
4. La route eſt Sud 49^{d}. 56'. Eſt, diſtance 4443. min.

Par Mercator.

Exemple 3e. La route eſt ſud, 45^{d}. 39.

Oueſt, diſtance 3262. min.

4. La route eſt Sud, 49^d. 58′. Eſt, diſtance 4446 min.

Ces exemples montrent ſuffiſamment les défauts de la regle commune.

Second cas.

Quand un endroit eſt dans la latitude ſeptentrionale, & l'autre dans la latitude méridionale, le tiers de la ſomme des deux latitudes eſt la latitude moyenne.

Exemples.

1°. On veut la latitude moyenne entre

Madere, en 12^d. 08′. long.	32^d. 17′. ſept.	lat.
& ſainte Helene, en 00. 26. occid.	16. 06. mérid.	
la ſomme monte à	48. 23.	
dont le tiers eſt la latitude moyenne	16. 23	

2°. On demande la lat. moyenne entre

le cap *S.* Vincent, en 4^d. 18′ long.	37^d 6. ′. ſept.	lat.
& le cap de Horn, en 74. 41. occid.	57. 58. merid.	
la ſomme monte à	95. 4.	
dont le tiers eſt la latitude moyenne	31. 41.	

Les longitude, latitude, & latitude moyenne étant connues, on trouve la route & les diſtances.

Premierement, par la regle commune.

Exemple 1er. La route eſt Sud, 12^d. 26′. Eſt, diſtance 2973 min.

2. La route eſt Sud, 26^d. 00′. Oueſt, diſtance 6346 min.

Par notre re le.

Exemple 1er. Route Sud, 13^d. 05′. Eſt, diſtance 980 min.

2. Route Sud, 32. 13. Oueſt, diſtance 6742 min.

Par Mercator.

Exemple 1er. Route Sud, 13 . 4. Eſt, diſtance 2980 min.

2. Route Sud, 32. 15. Oueſt, diſtance 6744 min.

Dans le dernier exemple, cette regle ne differe de Mercator, que de deux minutes, pour une diſtance de près de 7000, tandis que la regle commune en differe de près de 400 minutes. Mais cette regle

n'a pas lieu, premierement, quand la différence des latitudes eſt au-deſſous de 10^d. & la ſomme des deux latitudes en deçà de 90^d. alors on examine à combien monte la différence entre les dégrés de latitude & la latitude moyenne, & on en ſouſtrait le double du nombre des minutes. Mais, ſi la ſomme des deux latitudes excede 90^d. il faut en faire la ſouſtraction de 180^d. le nombre double des minutes des dégrés reſtans, ſouſtrait de la latitude moyenne commune, donnera la vraie latitude moyenne.

Exemples,

3°. On demande la lat. moyenne entre

Madere, en 12^d. 8′ long. occid.	32^d. 17′ ſept.	lat.
cap de bonne Eſperance, en 12^d. 39′ long. orient.	34. 25. merid.	
la ſomme	66. 42.	
tiers de la ſomme	2. 14.	
ſouſtrayez en deux fois 67 min., ou	2. 14.	
reſte la vraie latitude moyenne	20. 00.	

4°. On demande la lat. moyenne entre

le Lezard, en 00^d. 00′. long.	49^d. 55′. ſept.	lat.
& le cap de Horn, en 74^d. 41′. occid.	57. 58. merid.	
la ſomme	107. 53. le tiers 35. 58′.	
ſouſtrayez-la de	180. 05.	
reſte	73. 01.	

ſouſtrayez deux fois 72 minutes de la latitude moyenne commune 02. 24.

reſte la vraie latitude moyenne 33. 34.

Les longitude, latitude, & latitude moyenne étant connues, on connoît la route & la diſtance.

Premierement, par la regle commune.

Exemple 3. Route Sud, 23^d, 32′. Eſt, diſtance 4365 min.

4. Route Sud, 22. 10. Oueſt, diſtance 6990 min.

Par ma regle & ſon exception.

Exemple 3. Route Sud, 26^d. 06′. Eſt, diſtance 4455 min.

4. Route Sud, 29. 59. Oueſt, diſtance 7473 min.

Par Mercator.

Exemple 3. Route Sud, 26^{d}. 09'.
Eſt, diſtance 4457. min.
4. Route Sud, 29. 59.
Oueſt, diſtance 7473 min.

Ces exemples montrent les défauts de la regle commune, & la grande conformité entre ma regle & Mercator.

Deuxieme exception. Quand les differences des latitudes excedent 22^{d}. ajoûtez à la latitude moyenne commune les dégrés & les minutes, qui ſont vis à-vis les differences dans les tables précédentes, & l'on aura la vraie latitude moyenne.

Exemples.

5°. On demande la latitude moyenne entre l'entrée occidentale du détroit de

Magellan, en 70^{d}. 16'. long.	51^{d}. 58' merid.	lat.
& le Cap Verd, en 11. 12. occid.	14. 3^{d}. sept.	
la ſomme monte à	66. 28.	
le tiers eſt	22. 9.	
à 37 dégrés & demi de difference des latitudes, ajoutez	6. 15.	
la latitude moyenne eſt	28. 24.	

6°. On demande la latitude moyenne entre le ſud-oueſt & le nord-eſt,

pointe de Japon, en 132^{d}. 09'. long.	39^{d}. 10'. sept.	lat.
Madagaſcar, en 55. 24. Orient.	12. 10. merid.	
la ſomme monte à	51. 20.	
le tiers eſt	17. 7.	
à 27 dégrés de difference des latitudes ajoutez	3. 30.	
la latitude moyenne eſt	20. 37.	

Les longitude, latitude, & latitude moyenne étant connues, on trouve la route & la diſtance.

Premierement, par la regle commune.

Exemple 5. Route Nord, 36^{d}. 39'.
Eſt, diſtance 4971 min.
6. Route Sud, 53. 25.
Oueſt, diſtance 5168. min.

Par ma regle & ſans exception.

Exemple 5. Route Nord, 38^{d}. 00'.
Eſt, diſtance 5061 min.

6. Route Sud, 54. 27.
Oueſt, diſtance 5297 min.

Par Mercator.

Exemple 5. route Nord, 37^{d}. 58'.
Eſt, diſtance 5059. min.
6. route Sud, 54. 26.
Oueſt, diſtance 5295.

Ce ſont-là toutes les variations à quoi eſt ſujette cette regle, que j'ai tâché de rendre aiſée & familiere.

Mais avant de conclurre, il faut obſerver, que tout ce que l'on a dit, au ſujet de la vraie latitude moyenne, n'eſt conforme à Mercator, qu'autant que cette courte table peut s'étendre.

Ayant montré dans les trois premiers exemples, combien la regle commune s'accorde avec Mercator, quand les deux latitudes ont la même dénomination, je conclurrai cet eſſai en obſervant, que la même regle eſt bonne, quand les deux latitudes ont differentes dénominations; c'eſt-à-dire, quand une latitude eſt d'environ

5^{d}.	Et l'autre de	40^{d}.
6	. . . .	45
7	. . . .	50
8	. . . .	55
10	. . . .	60
12	. . . .	65
15	. . . .	70
18	. . . .	75

Ici la moitié de la ſomme des deux latitudes, eſt la vraie latitude moyenne.

C'est ainſi que j'ai fixé une vraie latitude moyenne, entre deux endroits, ſans le ſecours des tables, à l'aide de la table aiſée que je viens de donner: j'aurois pû en faire l'application a tous les cas de navigation de Mercator; mais ce ſeroit un détail inutile pour l'habile navigateur, qui comprend aſſez la conſéquence des choſes, par ce que l'on vient de dire.



OCCUPATIONS des ames, après la ſéparation de leurs corps ; ſonge tiré des Oeuvres Satyriques (Satiriſche Schriften) *de M. Rabner, à Leipſig , en* 1751.

—— Locus eſt & pluribus umbris.

LA philoſophie n'eſt pas moins ſujette que les mœurs & les habits à l'empire de la mode. L'optimiſme, la raiſon ſuffiſante , le principe de contradiction ſont aujourd'hui en vogue , & n'y ſeront peut être plus demain. Le *nihil eſt in intellectu, quod priùs non fuerit in ſenſu* , a été un axiome pendant deux mille ans. A préſent c'eſt une erreur de croire que nous n'avons d'idées que celles qui ſont excitées ou occaſionnées par les ſens. On a cru auſſi que les ames ſéparées des corps aimoient à s'occuper des choſes qui leur avoient plû en cette vie : peut-être y a-t-il déja peu de gens qui le croyent encore. Pour moi, je veux continuer à le croire, ou faire comme ſi je le

croyois. * Si l'on enlevoit, dès à préſent, des cahiers de philoſophie , tout ce que de nouveaux ſyſtêmes en effaceront par la ſuite , les philoſophes du ſiecle qui figurent le mieux , n'auroient bientôt plus l'air que d'Oſtrogoths ; & leurs ouvrages ſeroient plus négligés que ces vieux tableaux de famille, qu'on relegue dans les garde - meubles. Encore une fois , j'aime que les ames s'occupent: cette idée me rit , comme à un Poete dans l'enthouſiaſme l'ode ou le madrigal qu'il vient de faire pour une Philis. Je m'amuſe quelquefois des heures entieres à la regarder par toutes ſes faces. Mon eſprit voyage & s'égare dans des lointains immenſes. Un homme ivre ou endormi n'eſt pas plus livré au déſordre de ſon imagination , que je le ſuis alors. J'ai intitulé *ſonge* , le ramas d'idées découſues qui

* Après avoir annoncé cet ouvrage , comme un ſonge , il eſt inutile d'ajouter que c'eſt une fiction ; & que vraiſſemblablement, l'auteur Allemand ne tient pas plus à cette idée biſarre ſur l'état des ames après leur ſéparation d'avec le corps, qu'aux autres plaiſanteries qu'il répand dans cette même piece. C'eſt un ſyſtème trop ridicule , pour qu'on l'impute à un homme qui rit des autres ; & trop ſuperſtitieux , pour qu'on croye que nous l'adoptions.

me ſont venues dans un de ces délires enchanteurs. Quoique fort inſtruit de ce qu'il faut pour conſtituer un ſonge dans les regles , je ſens pourtant bien que je ne m'y ſuis pas exactement aſſujetti. D'abord, on réfléchit profondément, puis on s'endort ſur ſes réfléxions ; on dit dans ſon ſonge des choſes que ſouvent on n'auroit pas dittes éveillé & étant maître de ſes ſens ; puis on ſe réveille en ſurſaut. Je n'ai rien fait de tout cela. D'abord je n'ai point réfléchi , pour me conformer à la méthode des auteurs du tems. Bien loin de m'endormir, mon ſonge m'a fait perdre quelques quarts d'heures de ſommeil : mais je ne puis pas répondre de ce qui arrivera à mes lecteurs. Ne m'étant point endormi , il eſt bien clair que ce que j'ai pû penſer ou dire n'eſt pas un ſonge , ſi l'on prend ce terme à la lettre. Ne m'étant point endormi , il eſt tout auſſi ſûr que je ne me ſuis pas réveillé. Mais dans un ſens allégorique , j'ai dormi ; j'ai ſongé tout à mon aiſe ; & ne me ſuis réveillé qu'après mon ſonge bien fini , comme chacun pourra s'en convaincre en le liſant juſqu'au bout. M. Zcheppe nous donne bien ſes rêves pour des démonſtrations géométriques ; je puis

bien donner , moi , mes rêveries pour un ſonge.

J'AI encore un mot à dire ſur quelques libertés que je me ſuis permiſes dans mon ſonge. Je ne mets jamais mes ames ſur la ſcene ſans habits & autre ſemblable attirail. Seulement , pour raſſurer nos jeunes muguets & nos belles allarmées peut-être de ma modeſtie, j'avertis que mes ames de femme ne porteront point de fichû , & que je ne leur donnerai tout au plus qu'une palatine légere. J'ai des raiſons très-importantes , qui m'engagent à conſerver à nos ames leurs habillemens après la ſéparation des corps. Combien d'entr'elles rendrois-je malheureuſes , ſi je voulois leur ôter leurs robes magnifiques ? Et ſi j'étois aſſez cruel pour confiſquer toutes les belles veſtes, ne confondrois-je pas avec la populace la plus vile , nombre de hautes & illuſtres ames , qui pendant leur vie ont brillé aux eaux de Pirmont , à la gloire éternelle de leur pays & de leurs ancêtres. Si j'enlevois à ma voiſine, la femme la plus ſpirituelle de mon quartier , ſes rubans , ſes dentelles , ſes mouches , & d'autres parties eſſentielles de ſon eſprit ; elle ſeroit anéantie d'ennui

dans une éternité philosophique; & Celinde auroit une agonie bien plus cruelle à soutenir, si elle avoit à craindre de paroître dans l'autre monde, sans panier & sans éventail. Quelle triste figure feroient nos galans petits-maîtres, si je ne leur permettois pas de se servir de lorgnettes, ou si j'étois assez pédant pour leur défendre de chanter & de siffler? A Dieu ne plaise. Ils chanteront, ils siffleront; & Celinde n'a qu'a mourir avec joie; elle emportera avec elle jusqu'à sa petite caniche.

J'AURAI bien moins de peine à excuser les autres libertés, qu'on pourra remarquer dans mon songe. J'ai hasardé, par exemple, de faire venir les ames de quelques étrangers dans nos contrées, & je crois ne pas l'avoir fait sans raison. S'il est vrai qu'après le decès des hommes, leurs ames s'occupent de ce qu'ils aimoient le plus à faire dans cette vie, il s'ensuit nécessairement que les ames Allemandes passent dans les pays étrangers, & que les ames de quelques étrangers viennent chez nous. Le corps de notre savant professeur Quintus Calpurnius, qui s'est au moins immortalisé pour

trois ans par ses notes solides, & par les auteurs qu'il a fait réimprimer, vit en effet encore parmi la canaille Allemande: mais on remarque dans ses yeux, dans ses discours & dans toute sa conduite, que son ame est bien loin de chez nous; & je serois fort trompé si elle n'alloit pas d'abord, après sa séparation du corps, se fourrer sous les débris de l'ancien Latium, ou peut être fouiller dans les savantes décombres de la Grece, pour satisfaire sa noble faim des antiquités. Quant à l'ame du petit gentilhomme à talons rouges, qui demeure au marché, il ne faudra certainement le chercher qu'à Paris, aux Tuileries, à moins que la bienséance ne l'oblige de voler à Versailles, pour présenter au Roi la chemise a son lever; car c'est précisement ce qu'il désire à présent le plus, & c'est pour cette fonction que de l'aveu de toutes les personnes raisonnables il a le plus de capacité. Seroit-il donc étonnant que les ames des étrangers trouvassent aussi chez nous quelque chose qui piquât leur curiosité, & qui les invitât à venir dans notre pays? Je n'en doute aucunement. L'ame de Burmann, l'ame de Bentley, l'ame hérétique de

Jurieu, trouveront en Allemagne dans plus d'un endroit les occupations les plus agréables; & cent citoyens du monde litteraire, qui semblent leur disputer le rang. Addison a peut-être été plus d'une fois dans mon cabinet, pour voir quelle grimace fait un Allemand, pour composer un chronostique. N'en seroit il pas des ames des François, comme de celles des autres étrangers? Qu'ils nous disputent l'esprit & le jugement autant qu'il leur plaira; ils n'en conviennent pas moins, que notre pain est nourrissant. Plus même ils nous disent d'injures, plus nous nous empressons de les nourrir, de même qu'un perroquet qui gagne sa vie à appeller son maître par C... & sa maîtresse par P... Qu'y a-t-il de plus naturel, que de les voir venir après leur mort dans un pays, où l'on est reputé homme passable, dès que l'on parle François? Qui sait, si, pendant que j'écris ceci, il ne plane pas sur notre ville quelques marquis affamés, qui nous injurient pour nous arracher quelques bribes? Car tous ces Messieurs ne sont, ni si raisonnables, ni si modestes que le marquis d'Argens.

APRES cet éclaircissement, je crois

pouvoir passer au fait. Je rêvois que j'étois mort: je vis le corps, dont mon ame venoit de sortir, étendu sur mon lit avec la même indifference qu'on voit un masque que l'on quitte au retour du bal, ou que le comédien Koch regarde son habillement de théatre, dans lequel il a, selon les occurences, ou commandé comme prince, ou obéi comme valet. On a peut-être de la peine à croire qu'il soit possible d'avoir tant d'inFerence pour son corps. Mais on trouvera qu'en moi la chose n'est pas sans vraissemblance. Je suis né & j'ai été élevé dans une petite ville, où il n'y avoit de petit maître que le fils du président, & le greffier, dont les airs même ne prenoient pas: moyennant quoi, mon ame n'a pas pû s'accoutumer par l'exemple à faire sa principale occupation de son corps. Joignez, pour rendre la chose plus croyable, que mon corps n'étoit pas bâti d'une façon à m'inspirer pour lui un grand amour-propre: aussi ma défunte femme, qui dans sa vie en connut beaucoup, n'en rencontra, je crois, pas un qui ne lui agréât plus que le mien. Dans les choses qui sont du ressort de l'esprit, je veux bien qu'on demande des preuves raisonnables; mais

dans celles qui regardent les corps, on peut s'en tenir aux décisions des femmes experimentées, comme étoit la mienne. Cette digression a été d'autant plus nécessaire, qu'il est important pour un historien que la fidélité de ses relations ne soit pas suspecte. J'espere donc que mes lecteurs voudront bien, sur ma parole, ne pas douter de l'indifference de mon ame pour son corps. Ce n'est qu'à la seule Cloris que je le permets; car Cloris ne sait s'occuper que du sien. Je permets donc à Cloris de ne me pas croire; mais elle me permettra en revanche d'annoncer, qu'après sa mort son ame papillonnera continuellement autour de sa toilette, de son miroir & de son corps, & que peut-être même elle le parera encore dans le cercueil. Je reviens à présent à moi.

Je n'eus pas plutôt apperçû mon corps défunt, que je passai à mon secrétaire. Je m'en suis doutée, s'écriera Cloris; j'en aurois juré. Ces hypocondriaques d'auteurs nous reprochent toujours la toilette; & souvent ils sont devant leur secrétaire sujets à des foiblesses, que les nôtres égalent à peine. N'employent-ils pas les

plumes & l'encre à des usages plus frivoles, que nous autres le blanc & le rouge? N'admirent-ils pas souvent la beauté de leur genie dans leurs ouvrages? Mais toujours avec bien moins de certitude, que nous n'admirons celle de nos traits dans un miroir. Leur amour-propre, leur fierté, leur envie de plaire, leur jalousie . . . . . Tout cela est vrai, Cloris: mais pour le présent, permettez-moi de continuer ma relation. J'avois laissé sur mon secrétaire le plan d'un ouvrage, que je venois de dresser la veille de ma mort; & je voulus alors me saisir de ma plume avec cette ardeur, qui m'est naturelle comme à bien d'autres écrivains, pour achever cet ouvrage important. Mais quelle fut ma surprise, lorsque je vis que mon ame, à titre d'esprit, n'étoit pas capable de lever la plume, bien moins d'écrire! Je n'ai point de termes pour exprimer la frayeur qui me saisit; & il ne peut point y avoir d'angoisse comparable à celle que j'éprouvai, si ce n'est celle d'un poëte, qui court après une rime qui le fuit. Je tentai sept fois, & encore sept fois d'écrire; mais toujours en vain. Je voulus chercher quelque article dans une

table de matieres, qui m'avoit souvent rendu service dans mes enfantemens littéraires; ce fut aussi vainement. Je joignis mes mains en plaignant mon libraire, ma patrie & la postérité, de la perte irréparable de mon ouvrage: tout ce que je fis, pour ma consolation, fut de passer à ma bibliothéque, où je considérai, avec une tendresse véritablement paternelle, tous les livres, qui devoient leur existence à mes mains infatigables. Mon ravissement égaloit celui d'un pere, qui, étant hors d'âge de donner le jour à de nouveaux enfans, se contente d'admirer, dans ceux qui lui doivent la vie, un esprit & une capacité que personne ne peut trouver.

Je serois peut-être encore long-tems resté dans la même attitude, si je n'avois pas apperçu dans mon songe la joie inquiete, qui saisit mes héritiers impatiens. Ils se jetterent avec avidité sur mon lit, comme des corbeaux sur une proie. Est-il mort? Est-il bien vrai qu'il soit mort, s'écrierent-ils? Oui! très-mort, dont Dieu soit loué! Qu'on aille vîte commander une biere, dit, de son côté, une de mes nieces, qui comptoit

hériter de moi les graces & les talens que la nature lui avoit refusés, & trouver dans ma succession de la beauté, du mérite & des amans. Ma chere niece fondit en pleurs. Ah! s'écria-t-elle en soupirant, & en levant les mains très-affectueusement, ah! le bon oncle! que le ciel veuille avoir son ame! il est très-bien à présent: ne lui envions pas son repos. Ce fut là le signal du pillage. Mon coffre fort eut le premier assaut à soutenir: on se jetta après sur mes habits & sur mes meubles. On mit tout dans une chambre, où, à ce que j'entendis, mes héritiers voulurent faire mettre le scellé par un homme dont j'ai oublié le nom, mais de la probité de qui répondoit un grand cachet & deux témoins. Jusqu'ici j'avois vû faire mes héritiers avec beaucoup d'indifference; mais lorsque je vis qu'on alloit tomber sur mes papiers, le tremblement me prit. Tout fut soigneusement fouillé. On témoigna une respectueuse vénération, & l'on serra avec soin toutes les lettres, où l'on trouva écrit: Je reconnois devoir à M. R. la somme de . . ou: D'hui en trois mois, je payerai à M. R. telle somme; ou: Bon pour la somme de tant. Mais les cédules souscrites R . . . leur

firent terriblement secouer la tête. Mes manuscrits eurent enfin leur tour : j'étois furieux. Je volai plein de désespoir à leur secours ; mais j'aurois, sans doute, été trop foible pour les défendre, sans mon neveu, qui, tout maître ès arts qu'il étoit, n'y connut heureusement rien, & les fit jetter sous la table, en assurant que ce n'étoit que de la paperasse inutile.

Mon enterrement fut extrèmement précipité. Tout aussi-tôt que le tailleur de la famille eut préparé toutes les nippes lugubres, qui donnent à des héritiers un air profondément attristé, on dépensa argent sur argent, pour me faire sortir de la maison ; ce qui se fit avec un cortége nombreux. Mon corps arrivé à l'église, je vis monter en chaire un orateur, à qui mes héritiers avoient donné l'idée de toutes mes vertus. Quoique j'eusse été fort content de moi-même pendant toute ma vie, je ne laissai pas d'être incertain, si j'étois en effet le sujet du sermon funebre qu'il prononça. Je regardois de tous côtés s'il n'y avoit pas quelqu'autre mort dans l'église, à qui ces louanges pussent s'appliquer : mais comme je n'en découvris pas, je sentis enfin

que c'étoit de moi-même qu'il parloit. Il me donna du grand, de l'illustre, du savant, du virtuose, du Mécene ; & tout cela n'avoit couté à mes héritiers que douze ducats. Il prodigua ensuite plus de vingt figures, pour peindre la douleur que causoit la mort du défunt à Messieurs ses héritiers, qui, par reconnoissance, eurent la modestie de se cacher sous le crêpe, pour ne pas le démentir publiquement. Il leur enseigna quelques recettes pieuses, très bonnes, selon lui, pour arrêter le cours des larmes. Jusques-là, je l'avois écouté avec patience ; mais enfin il cassa les vitres. Il protesta & jura, à en devenir tout violet, que j'avois été un aigle dans les lettres, & que je les avois même protégées : j'avois été l'appui des foibles, le pere des pauvres, le défenseur des opprimés. Il ajoûta que le bonheur, dont j'avois joui avec ma défunte épouse, avoit été une récompense manifeste de ces rares vertus. Sortez, s'écria-t-il, sortez de votre tombeau, cendres respectables de défunte Dame, Dame . . . Ciel ! quel coup de foudre pour moi, que d'entendre évoquer ma femme ! Je pris la fuite, sans oser regarder derriere moi.

De peur que ces cendres respectables

ne vinssent me poursuivre, je m'élevai dans la région moyenne de l'air, où j'apperçus un nombre prodigieux d'ames décédées. Cet aspect inopiné m'étonna. Toutes les occupations de ces ames me parurent étranges & extraordinaires. Mais malgré ma curiosité, je restai indécis, ne sachant à qui m'adresser. Une ame très vive, telles que peuvent être des ames petites-maîtresses, s'apperçut la premiere de ma surprise ; & sans me connoître, elle eut la complaisance de voler vers moi, de m'embrasser mille fois de la maniere la plus familiere, & de me dire : Votre valet très humble, mon très-cher Monsieur. Je suis enchanté d'avoir le bonheur de vous trouver ici. Serois-je assez heureux, pour pouvoir vous être utile à quelque chose ? Je vous prie très-humblement de croire que vous n'avez qu'à disposer de moi. Rien au monde ne me feroit un plaisir aussi sensible, que de me voir en état de vous rendre service. Vous pouvez compter sur ma discrétion & mon empressement. Ne prenez pas ce que je vous dis pour un compliment. D'honneur, c'est de toute mon ame. Je serai toujours à vos ordres. A ces mots, l'ame m'embrassa de nouveau ; & dans le moment

même que j'allois la remercier de ses offres obligeans, elle fit une pirouette, sifla, & en s'en allant, se mit à chanter avec une voix enrouée une chanson, dont je n'entendis que ces paroles :

Je quitterai le jour
Plutôt que mon amour,
Quand j'aime, quand j'aime . . . .

Je vis qu'à quelques pas de moi le trépassé petit-maître faisoit les mêmes protestations à une autre ame, que, selon toutes les apparences, il ne connoissoit pas plus que moi. Il l'abandonna au moins aussi promptement : ce qui me fit conclure qu'il n'avoit d'autre occupation que de faire de ces offres d'amitié.

Cette rencontre m'avoit rendu un peu plus incertain encore, que je ne l'étois d'abord : j'avois peur de retomber entre des mains aussi serviables. Dans cette incertitude, j'apperçus près de moi une ame, qui observoit tout avec une attention plus profonde que celle que donne la simple curiosité. On remarquoit quelquefois, dans son air sérieux, quelque chose d'ironique ; mais lors même qu'elle rioit, elle le faisoit d'une maniere si noble,

qu'elle exprimoit en même-tems son humanité & sa pitié. Si elle avoit eu le visage court & large, je l'aurois d'abord prise pour l'ame du spectateur Anglois : mais comme je ne pouvois pas la deviner, j'eus enfin le courage d'approcher d'elle. Je lui fis connoître ce que je désirois, & j'apperçus que mes questions lui faisoient plaisir. Elle me présenta la main, en me disant : Sois tranquille ; je te satisferai. Je ne connois pas d'autre plaisir, que celui d'observer les actions des ames décédées : c'est ainsi que j'observois autrefois mes concitoyens. Je leur remontrois leurs torts, & leur enseignois à être heureux. Suis moi, continua-t-elle, tu sauras tout ce qui pourra t'être utile. Je la priai de me dire son nom. Elle le fit, après m'avoir engagé à ne le dire à personne ; & mes lecteurs me permettront de lui tenir parole ; car les ames décédées sont un peu plus discrettes que les amans.

J'EN étois-là, lorsque je vis, à quelques pas de nous, un grand concours d'ames ; & le bruit qu'elles faisoient me donna l'envie d'en approcher. Mon conducteur voulut d'abord m'en dissuader, en m'assurant que fort souvent on attrapoit des

coups dans la mêlée. J'insistai cependant ; & il consentit enfin de m'y conduire : Mais, me dit-il, dis moi, avant toute chose, si tu es poëte ? Ce doute me perça le cœur ; & dans ma vie, je n'aurois conseillé à personne de me faire une pareille question. La douleur sensible que m'avoit causé la perte de mes écrits, se renouvella tout à coup ; & je fus assez fou pour vouloir aller chercher mes titres imprimés. Lorsque mon conducteur apperçut mon dessein, il me regarda d'un air si sérieux, que j'eus honte, pour la premiere fois, d'avoir été auteur. Je me contentai donc de lui dire, avec un air timide, que dans ma vie je n'aurois point haï la poësie. Tant mieux, me répondit-il ; car à moins de connoître les travers & les extravagances des poëtes, il est impossible de rien comprendre de tout ce qui se passe dans la contrée que tu vas visiter : ce sont tous poëtes qui la peuplent. Tu y verras des objets fort étranger. Il semble que la nature s'est perdue dans cet endroit ; tu ne verras aucune action s'y faire, comme elle se fait naturellement : personne n'y pense, comme on pense ailleurs. Toute la contrée, continua-t-il, reçoit son branle & son impression d'une ame, qui,

dans sa vie, s'est distinguée par la fureur de primer. Ses actions & son train ressembloient plutôt à un songe, qu'à quelque chose de réel : au lieu de jouir tranquillement de la réputation que les talens lui avoit acquise, il a passé sa vie à se démener, pour l'accroître par la cabale & les intrigues.

MON impatience ne me permit pas d'écouter mon conducteur plus long-temps ; je le pris par la main, & nous perçâmes la populace. Je vis, sur un échafaut fort élevé, une ame dans la magnificence ordinaire d'un charlatan ; & je l'aurois prise pour un vendeur d'orvietan, si je n'avois pas été averti que c'étoit un bel esprit charlatan. Son échafaut étoit construit dans un endroit, d'où il pouvoit tout voir, & être vû de tout le monde : l'architecture en étoit gothique, & très-ridicule ; il n'y avoit pas le moindre accord entre les ornemens, dont quelques-uns d'ailleurs étoient des morceaux de sculpture d'un travail admirable. Mon conducteur m'assura que ce charlatan les avoit volés dans d'autres temples, où on les avoit conservés comme de précieux restes de l'art des Grecs & des Romains ;

que quelques suppôts, qu'il entretenoit à cet effet à Londres & à Paris, lui en avoient apporté d'autres de l'Angleterre & de l'Italie, & qu'à présent il les donnoit tout rondement pour l'ouvrage de ses mains, quoique convaincu plus d'une fois de larcin, quoiqu'on lui eût même nommé les endroits où il avoit volé ces morceaux. Je n'eus point de peine à le croire ; car je vis que ces ornemens volés faisoient à peine la quatrieme partie de son théatre, & que les trois autres n'étoient composées que de billots, de planches brutes, de colifichets & de bijoux d'enfans. Le tout étoit cloué ensemble, avec si peu d'ordre, & si peu de solidité, qu'il sembloit, à chaque instant, que l'échaffaut allât s'écrouler : ce qui seroit arrivé certainement, s'il n'eût été étayé soigneusement par des gens portant sa livrée. Il se promenoit hardiment sur ce théatre ; & quand il vantoit ses drogues, il le faisoit d'un ton de voix si haut, que tout l'échafaut en trembloit. Jamais je n'ai rien vû de si orgueilleux que ce charlatan. Quoiqu'il eût le visage très-laid, on l'auroit trouvé encore plus hideux sans la couche épaisse de fard qu'il portoit. Avec ce masque, il avoit la vanité de se croire

le plus beau charlatan du ſiecle. Pluſieurs fois, à ce que me dit mon conducteur, on a eſſayé de le déſabuſer, en lui préſentant un miroir : mais au lieu d'y reconnoître ſon erreur, ou il a fermé fortement les yeux, ou il eſt entré en fureur, & a caſſé le miroir. Son accoutrement reſſembloit parfaitemenr à celui des princes de théatre, qui vont aux foires des petites villes, & qui menent avec eux toute leur monarchie ſur une brouette. Son habit étoit tellement déchiré en différens endroits, qu'il ne cachoit pas, tout-à-fait, les parties qu'il eſt ſéant de couvrir ; mais il remédioit à cela en collant ſur les trous des épigrammes & des odes, que ſes plus zélés partiſans lui adreſſoient de temps en temps. Les charlatans ordinaires tâchent de donner du luſtre à leurs théatres par des affiches, qui apprennent au peuple les miracles qu'ils ont faits, & de prouver leur capacité par des priviléges qu'ils prétendent avoir obtenus de très-hauts, très-invincibles, & très-puiſſans princes : mais en place d'affiches & de priviléges, le notre avoit tapiſſé ſon théatre de préfaces & d'épîtres dédicatoires ; & dans les endroits les plus expoſés à la vûe, on voyoit

ſon portrait en différentes formes, qui cependant ſe reſſembloient toutes, en ce qu'elles étoient ornées chacune d'une couronne de laurier, ou ceintes d'une gloire, ſymbole de l'immortalité.

JE ne dois point paſſer ſous ſilence une particularité, qui me donna une idée de la religion de notre charlatan. On voyoit, du côté droit du théatre, une idole féminine, ſous la forme qui a été décrite par un grand auteur Anglois, que je nommerois, ſi je voulois qu'on ſût à qui je dois ce tableau. Cette idole portoit, à la maniere des Américains, une couronne de tuyaux de plumes, où l'on avoit attaché les noms de pluſieurs auteurs anciens & modernes, condamnés à la mort comme des hérétiques, pour n'avoir pas voulu reconnoître ſa divinité. Sa tête, qui n'avoit point d'yeux, étoit monſtrueuſe, & ſon ventre l'étoit encore plus, en quoi elle reſſembloit parfaitement au Puſter des anciens Allemans, dont les prêtres ſe ſervoient, pour épouvanter le peuple, en lui faiſant, par un reſſort caché, jetter des feux & des flammes, quoique ce ne fût qu'une ſouche. Ses mains étoient très-fortes & très-groſſieres. Elle tenoit, dans

la gauche, une lunette d'approche dont elle ne ſe ſervoit, que pour cacher le défaut des yeux. On voyoit, dans ſa droite, un vaſe rempli d'encre, qu'elle menaçoit de jetter aux yeux de ceux qui lui refuſoient le culte qu'elle exigeoit. Son thrône, fort élevé, n'étoit compoſé que d'un outre, ſemblable à ceux où Eole renfermoit les vents. Elle fouloit aux piés une femme nue, dont je n'ai pas ſû le nom ; mais qui, ſelon toutes les apparences, étoit ſa plus grande ennemie. Notre charlatan approchoit de cette idole autant de fois qu'il ſentoit que ſa chaleur & ſa verve commençoit à ſe refroidir. Il l'adoroit avec la même baſſeſſe, dont il vouloit être lui-même adoré. Il lui ſacrifioit, ſur un petit autel, des productions ſavantes, qui n'avoient mérité le feu, que pour avoir été compoſées par d'autres que lui. Parmi les ſignes, qui lui indiquoient que ſon culte étoit agréé, le plus certain étoit, qu'au milieu de ſa dévotion, l'écume lui ſortoit de la bouche, & qu'il ſentoit dans ſes mains des convulſions ſavantes, & ſemblables, à peu près, à celles qui accompagnent les paroxyſmes les plus violens des auteurs jaloux & hargneux. C'étoit de ce moment

qu'il ſe ſervoit avec avantage. C'étoit dans cette eſpece de tranſport, qu'il diſtribuoit ſes drogues aux ſpectateurs, qu'il leur donnoit les recettes du bon goût, & qu'il vantoit les merveilles que ſes panacées avoient faites ſur certains malades, qui les avoient avalées la bouche béante.

SON plus grand ſecret conſiſtoit en une eſpece de pillules, dont il enveloppoit chaque doſe dans un de ces écrits, que l'on avoit compoſés à ſon honneur, de ſorte que, par ce moyen, il répandoit à la fois ſes pillules & ſa gloire parmi le monde. Ces pillules produiſoient d'ailleurs des effets étonnans. Le malade ne les avoit pas plutôt avalées, qu'il ſentoit des tranchées violentes au cerveau, qui continuoient juſqu'à ce que la nature ſe ſoulageât ; ce qui ne ſe faiſoit pas par les voyes ordinaires ; car toutes les matieres peccantes s'évacuoient par les doigts. Au reſte, une choſe fort étrange, c'eſt que la plûpart des malades recevoient ces excrétions ſur des papiers qu'ils conſacroient à leur médecin, en les lui préſentant avec une révérence reſpectueuſe pour le plus grand avancement du bon goût.

Guéris par notre charlatan, ils obtinrent de lui un brevet, pour en guérir d'autres; & j'ai observé que souvent ils étoient plus violens dans les cures que leur chef: j'ai même vû, de mes propres yeux, qu'un d'eux fourra une poignée de pillules dans la bouche d'un des spectateurs, pour le guérir, malgré lui, du mauvais goût. J'ai oublié de dire que le chef de ces petits charlatans savoit rapporter des choses miraculeuses, quand il parloit de ses cures. J'ai rétabli un tel ou un tel infirme, par mes élixirs admirables, & par mes excellentes pillules étoit trop peu dire pour lui c'étoit pour le moins toute sa patrie qu'il avoit guérie, & c'étoit toujours l'état entier, qu'il félicitoit, quand ses ; pillules opéroient sur un malade. Peu s'en est fallu que je n'aye passé sous silence une circonstance des plus essentielles. Nos charlatans des places publiques portent ordinairement, comme un cordon d'ordre, un chapelet des dents qu'ils ont arrachées à des pauvres souffrants. Notre bel-esprit charlatan s'étoit décoré d'un ornement à peu près semblable; mais au lieu de dents, il avoit enfilé, comme autant de témoins parlans de sa capacité & de son expérience,

un grand nombre de fautes de grammaire, par lui relevées dans les ouvrages des savans. A la vûe de ce singulier ornement, il me fut impossible de m'empêcher de rire : mais malheureusement pour moi, je fus apperçu par un des adeptes de goût, qui perça la foule pour me joindre, en criant : Arrête! arrête! Je m'enfonçai dans la foule à dessein de me cacher : mais il me découvrit; & après m'avoir saisi, il me dit : Faites-vous guérir, Monsieur; Monsieur, vous avez une cataracte, une dangereuse cataracte; vous ne vous échapperez pas de mes mains, que je ne vous l'aye abatue. Monsieur, prêtez vous-y de bonne grace, ou j'employe la force. Ni les prieres, ni les menaces ne me servirent de rien. Il me jetta par terre; & j'aurois certainement eu à souffrir les expériences les plus terribles, si mon conducteur n'avoit trouvé, je ne sai plus quel expédient, pour me délivrer des griffes de mon bienfaiteur barbare.

Je n'étois pas encore revenu de ma frayeur, lorsqu'une ame, qui apparemment avoit apperçû ces violences de loin, accourut à perte d'haleine. Pro-

testez contre la violence, Monsieur, s'écria-t-elle étant encore à dix pas de moi : commencez par rendre plainte. Je vois que vous avez de quoi payer. Vous avez la cause la plus juste du monde. Je vous servirai avec plaisir; & vous verrez que je ne vous demanderai rien de trop. Nous fatiguerons notre partie adverse, jusqu'à ce qu'elle vienne elle-même nous proposer un accommodement : il vous coûtera très-peu pour avoir autant de témoins que vous en souhaiterez. Vous faut-il des pieces justificatives? J'en sai faire; fiez-vous à moi : nous le menerons de tribunaux en tribunaux : & je n'entends rien à la procédure, si dans trente ans le procès n'est plus embrouillé qu'aujourd'hui. Je suis né pour être le défenseur des opprimés. Grace au ciel rien ne me fait peur; & tant que j'aurai une plume & des doigts, je ferai des rôles. Remettez-moi seulement un extrait de votre affaire, le plus petit extrait du monde; car je n'aime pas les longueurs. Je fus étonné du malicieux empressement de cette petite ame babillarde, qu'une robe à grand plis rendoit connoissable, & que le desir d'entreprendre une cause, aussi juste que la mienne, fit sautiller autour

de moi, sans cependant détourner ses regards de ma poche. Je commençois déja à douter si je pourrois m'échapper, sans procès, des mains chicanieres de mon praticien, lorsque je m'avisai de lui dire, que ses offres me faisoient plaisir; que je le priois de m'aider dans une affaire, de laquelle dépendoit ma réputation & tout mon bonheur; mais, que je le suppliois d'obtenir, avant toute chose, de mes juges, qu'on m'accordât les priviléges des pauvres. Les priviléges des pauvres? repliqua-t-il, avec une voix déconcertée : je vous servirois de tout mon cœur, si je ne me faisois pas un scrupule d'entreprendre une cause, que je trouve injuste du premier coup d'œil. Je vous prie de ne pas commencer de procès; vous avez le plus grand tort du monde : je vous conseille en ami d'accommoder votre affaire à l'amiable. Je me garderai au moins de participer à vos malicieuses intentions. Vous devriez rougir d'avoir fait une proposition semblable à un avocat, qui a de la probité & de la conscience. Adieu.

Je fus ravis d'avoir trouvé cet expédient, pour sortir d'embarras: cependant ma joie fut courte. Il sortit d'un buisson

une ame chargée d'une grande bourse vuide ; elle courut à moi : & l'on imagine aisément combien j'en fus épouvanté, ne pouvant rien augurer de bon d'une surprise semblable. Je m'enfuis, sans regarder derriere moi ; & rien n'égala ma frayeur, lorsque je sentis qu'on me tenoit par les cheveux. Je me retournai, pour dire à mon persécuteur que je n'avois pas d'argent : mais quel fut mon étonnement, lorsque celui-ci, sans cependant lâcher mes cheveux, s'inclina humblement devant moi, & me dit : Ce n'est qu'au respect, qu'il faut attribuer ma hardiesse, ô glorieux Mécene. Animé d'un zele ardent, j'ose présenter, avec d'humbles mains, les vœux... Je n'ai pas un sou vaillant, lui répondis-je. Cela fit qu'il me quitta avec un air de mépris ; & je vis qu'en me quittant, il alla joindre une grande foule de petits esprits qui couroient après une ame fort grosse, dont l'habillement magnifique annonçoit, en quelque façon, ses mérites & ses talens supérieurs. Ces ames firent un bruit si confus, que je ne pouvois pas d'abord deviner ce qui se passoit.

Je hasardai enfin d'entrer dans la fou-

le, & j'entendis un mêlange d'*autels*, d'*ornemens de la patrie*, de *merveille du siecle*, de *postérité*, d'*immortalité* & d'une infinité d'autres belles choses, qui, l'une portant l'autre, valoient au moins un petit écu la piece. Je remarquai, entre autres, un fausset, qui, pour mieux exprimer la vivacité de ses vœux, ne disoit pas trois paroles de suite, sans exclamation. C'étoit un spectacle fort comique, que de voir l'empressement avec lequel ces petites ames poursuivoient leur héros, qui, comme on vit très-distinctement, enflé à vûe d'œil par la fumée de l'encens, montra, par sa contenance, qu'il étoit content de voir qu'ils eussent senti les louanges qu'il méritoit. Enfin, il eut pitié de ses cliens ; il s'arrêta ; le vacarme augmenta ; & les petites ames se culbuterent les unes sur les autres, parce que chacune vouloit être le plus près du héros. Toutes étendirent leurs mains ouvertes en l'air, & fixerent, d'un regard avide, la bourse de l'opulent Mécene. J'en vis sortir en effet une pluie de florins, que ces petites ames maigrelettes ramasserent tumultueusement ; car elles avoient faim. Je m'adressai à celles de toutes, que j'avois vû louer la grosse ame

le plus exorbitamment : Obligez-moi, lui dis-je, de m'apprendre qui est cet illustre & généreux trépassé : quel est son nom, son état, sa race. J'ignore tout cela, me dit-elle : je sai seulement que c'est aujourd'hui sa fête.



El sabio instruido de la naturaleza, en quarenta maximas politicas y morales, illustradas con todo genero de erudicion sagra y humana ; por el R. P. Franc. *Garau*, de la Compagnia de Jesus, en Madrid.

La Philosophie politique & morale, en quarante maximes, ornées de toute sorte d'érudition sacrée & profane ; par le R. P. Franc. Garau, *de la Compagnie de Jesus*, à Madrid.

La philosophie d'Aristote & de Platon est renfermée dans des définitions & dans des divisions ; celle des Egyptiens, dans des hiéroglyphes ; celle de Pythagore, dans des symboles ; celle de Socrate, dans des questions ; celle d'Esope, dans des apologues : le

philosophe Phrygien est le modele que notre auteur s'est proposé d'imiter. Chaque maxime de son ouvrage est précédée d'une fiction, qui est une espece de petit drame, où le lion représente l'homme puissant; le paon, l'homme superbe; le loup, l'homme ravisseur; & le renard, l'homme rusé. Ce dernier acteur, qui est dans une fable ce que Dave est dans la comédie, joue le plus grand rôle, & joue toujours d'autant mieux, qu'il amuse en instruisant. Qu'il avoit bien raison, dit le P. Garau dans son discours préliminaire; qu'il avoit bien raison, celui qui envisageoit ce monde comme un grand livre, sur les pages immenses duquel la sagesse divine a voulu se graver avec des caracteres de différentes couleurs, pour être l'objet de notre étude! Il est indubitable que cette étude seroit une école, d'où sortiroit prudent, juste, fort, tempérant, en un mot, sage, quiconque écouteroit l'éloquente voix de la nature, & voudroit profiter de ses sublimes leçons. Inspirer la plus haute sagesse, dans les choses les plus communes, est le but de ce livre, composé de quarante réfléxions, qui sont comme encadrées dans des traits lumineux d'his-

toire & de mythologie, & étayées de quarante exemples, qui servent à les rendre palpables.

L'ART est long; la vie courte: on lit plus qu'on n'apprend, parce qu'on écrit plus qu'on n'enseigne. Ce sont les paroles de Malvezi, dont les maximes, que nous allons analyser, n'ont pas à craindre l'application. La noblesse, l'éducation, la diligence & la lenteur, les bornes des talens, l'âge, le seul avantage estimable, la prévoyance, la connoissance de soi-même, le luxe, la compagnie, les apparences, les amis, l'amitié rompue, les inconvéniens de la plus haute fortune, le caractere, les ennemis, la méchanceté, la vengeance, l'emportement, le mal qu'on fait aux autres, la discrétion, le secret, la modestie & la constance, l'esprit, le choix entre différens maux, la nécessité de céder, la considération des défauts d'autrui, l'espérance, le secours du ciel, l'occasion, la douceur, l'exemple, l'union, la diversion, l'avarice, la modération, les présens, la vigilance, la flaterie, la pensée de la mort; tel est le tableau général des sujets que traitent nos

maximes philosophiques, que nous sommes obligés de resserrer dans de très-étroites limites, pour ne point passer celles que doit avoir un extrait.

Chacun est ce qu'il est; & non ce que furent ses ayeux. Il faut avouer que c'est un bonheur de naître dans la splendeur; du néant, on passe dans un berceau environné de gloire; & on y a, dès son aurore, le front orné de guirlandes. Le premier usage qu'on fait de ses mains, est de cueillir des lauriers immortels; le premier usage qu'on fait de ses yeux, est de contempler des dépouilles victorieuses; le premier usage qu'on fait de ses oreilles, est d'entendre de flateuses louanges; le premier usage qu'on fait de ses piés, c'est pour remplir, dès les premiers pas, une vaste carriere, au milieu de laquelle on se trouvoit porté, par le hasard, avant que de pouvoir marcher. Le fils, véritablement noble, est celui qui a hérité du nom, de la célébrité, du crédit, de la valeur & des vertus du pere qui lui donna l'être. La noblesse excite l'émulation; la seule vûe d'un homme, qui a cet avantage, inspire un ardent desir de lui ressembler. Le nom d'Alexandre fit un Cé-

sar; & celui de César a fait plusieurs Alexandres. On a cru que la noblesse étoit même une participation de la majesté souveraine. De là, la fabuleuse origine que les anciens donnoient à leurs héros, qui descendoient tous de quelque prétendue divinité. Ceux d'Homere, sont appellés communément *la race des dieux*; & l'Enée de Virgile n'a constamment d'autre qualification, que celle de *fils de la Déesse*. La noblesse impose l'heureuse nécessité d'avoir de la valeur & de la vertu; chaque monument est pour elle une exhortation énergique au bien; chaque titre, un engagement; chaque ayeul illustre, une obligation; chaque statue, un conseil éternel, qui avertit moins de ce que les morts firent, que de ce que devroient faire les vivans. Plus on est noble, plus les fautes qu'on commet sont graves: les taches de l'homme ordinaire, que son obscurité enveloppe, sont des monstruosités dans celui que son propre lustre expose dans le plus grand jour à tous les regards. Le Plébeïen, qui manque à son devoir, ne commet qu'une faute; l'homme noble, qui manque au sien, en commet deux: l'un n'avoit à respecter que sa qualité d'homme; l'autre

doit encore des égards à la dignité de ſon extraction. On demanda un jour à Caton, qui s'animoit à la pratique de la vertu par la contemplation des ſtatues Romaines, pourquoi on n'y voyoit pas la ſienne auſſi: J'aime mieux, répondit-il, qu'on me demande pourquoi on ne la voit point, que de m'entendre demander pourquoi on la voit. Il eſt beaucoup plus honorable de ſe donner la nobleſſe, que de l'hériter: la gloire n'eſt pas pour celui qui naît prince; elle eſt dûe à qui le devient par ſon mérite. Le mépris ne devroit pas non plus tomber ſur celui qui a fait, d'une maniere obſcure, ſon entrée dans ce monde; on n'eſt vil, que quand on ne fait rien pour ſortir de ſon obſcurité; on n'eſt bas, que quand on ne tente aucun effort pour s'élever. Perſonne n'a vécu ni n'a pû vivre pour notre gloire; perſonne n'eſt ſavant par les connoiſſances de ſon pere; perſonne n'eſt vaillant par les bras de ſon ayeul: nos qualités perſonnelles n'ont pas exiſté avant nous; elles n'exiſtent, qu'autant que nous les créons.

L'éducation eſt une ſeconde nature. L'enfance eſt un augure pour les âges ſuivans; c'eſt la racine d'où provient la

tige; qui, dure, verte & vermeille ſucceſſivement, produit, dans la même progreſſion, le tronc, les feuilles & la fleur. On plie un arbre qui eſt tendre; on modifie un homme qui eſt jeune. L'ours, pere, eſt un modéle pour les hommes, qui ſont dans le même cas; ils ne ſauroient mieux faire que de le conſulter; & s'ils l'imitent, ils auront fait parfaitement: mais il a des entrailles; & rarement les hommes en ont-ils pour leurs enfans. Pour empêcher que ſes petits, encore informes, ne prennent trop-tôt un état de conſiſtence, il s'occupe ſans ceſſe à les polir avec ſa langue; attention peu imitée par l'eſpece qui ſe pique de valoir mieux.

La diligence & la lenteur. Elles doivent être tempérées l'une par l'autre. Dès la naiſſance du jour, le ſoleil eſt radieux, auſſi brillant quand il ſe leve, que quand il eſt au milieu de ſa courſe. L'enfance, qui eſt un lieu de ſéjour pour le commun des hommes, n'eſt qu'un lieu de paſſage pour les héros. Dans cet ordre, chacun eſt le fils de ſa magnanimité, qui ne connoît point les lenteurs de la tardive nature. Il faut cependant éviter la pré-

cipitation: il eſt eſſentiel de commencer avantageuſement. Un heureux début eſt le pere de mille victoires, & le précurſeur d'une haute réputation. Se démentir, ſeroit en perdre tout le fruit. Qu'on marche en tortue, quand il s'agit de ſe réſoudre; qu'on vole en aigle à l'éxécution. Le flegme patient de Fabius arrête & ſurmonte la bouillante impétuoſité d'Annibal.

Perſonne n'eſt éminent en tout genre. L'univerſalité des talens ne ſe réaliſe jamais: c'eſt un objet métaphyſique, qui n'exiſte que dans l'eſprit de ceux par qui il eſt conçu. On a toujours un côté foible. Le lion, ce roi des animaux, fait trembler tous les ſujets de ſon empire; un coq vient à crier, le lion lui-même tremble. Poſſéder bien une partie, eſt peu: poſſéder un peu de différentes parties, eſt beaucoup: poſſéder à fond toutes les parties, ce ſeroit être parfait: il eſt poſſible qu'on paroiſſe l'être; impoſſible qu'on le ſoit. Nous ſommes chacun dans un cercle, plus grand, à la vérité, pour les uns que pour les autres; mais perſonne ne peut franchir la circonférence du ſien. Eſſayer audacieuſement de s'en échaper,

ce ſeroit s'expoſer au riſque d'être emporté par les tourbillons d'une atmoſphere inconnue. Savoir tout, pratiquer tout, ne conviendroit pas même à tout le monde. Les opérations matérielles concernent le corps; les ſpirituelles, l'ame. Les piés, ſuivant leur deſtination, marchent; les mains travaillent; les yeux voient; la tête commande; & tout le reſte obéit.

La vertu eſt de tout âge. Il y a des hommes qui naiſſent vieux. Valerius Corvinus étoit conſul à vingt ans; Scipion, l'Africain en avoit moins, lorſqu'il commença à commander les armées; Pompée n'en avoit gueres plus, lorſqu'il ſe trouva à la tête de trois légions.

Les ſeuls agrémens de l'ame méritent d'être eſtimés. La beauté eſt un bien fragile; ou plutôt, elle n'eſt pas un bien, puiſque, ſujette à s'altérer par le moindre accident elle n'eſt pas immortelle. Fut-elle plus ſolide, elle ne ſeroit pas un appanage eſſentiel au mérite. L'ame d'un Auguſte & le corps d'un Therſite ſe ſont trouvés plus d'une fois unis. Sapho avoit beſoin de compenſer, par les charmes de ſon génie, ceux qui lui man-

quoient, d'ailleurs. Uliſſe, qui avoit tant d'éloquence, n'avoit pas une figure agréable. Horace & le Dante étoient deux grands Poëtes d'une très-petite ſtature : la nature en les formant prodigua l'eſprit & économiſa la matiere. Il eſt certain néanmoins qu'une diſproportion extérieure paſſe pour un préjugé déſavorable, & qu'elle excite même ſouvent la cauſticité, tandis qu'un extérieur décent concilie l'autorité & attire le reſpect.

Avant que d'entrer dans une carriere, voyez comment vous en ſortirez. La prévoyance eſt toujours néceſſaire ; & la plus réfléchie ne l'eſt pas aſſez, la plûpart du tems, pour découvrir & pour éviter les périls de toutes les eſpeces, qui bordent les différens points de ce globe. La prévoyance eſt l'anneau de Gigès, qui, ſans être apperçu fait appercevoir : c'eſt le fil d'or d'Ariadne ; malheur à qui, ſans s'être précautionné de ce ſecours eſſentiel, s'engage dans le labyrinthe de quelque négociation. Le ſort funeſte d'un ſeul Icare auroit dû ſuffire pour l'inſtruction de l'univers entier ; & l'expérience de l'univers entier ne ſuffit

pas pour détourner un ſeul Icare. Venez à la lumiere ; mais conſiderez l'imprudent papillon, qui périt pour s'en être trop approché.

VOULEZ-vous ne point vous perdre ? Connoiſſez-vous vous-même. Mercure voulut ſavoir un jour, quel rang il tenoit dans l'eſtime des mortels : il jugea à propos de s'habiller en homme, pour éviter l'inconvénient de l'adulation. Il alla dans cette vûe chez un Statuaire : Combien voulez-vous, lui dit-il en entrant, de ce Jupiter que je vous vois-là ? Une réale, lui répondit-on. Combien, continua-t-il en riant, de cette Junon ? La réponſe fut qu'elle étoit encore plus chere. Combien de ce Mercure, ajoûta-t-il, perſuadé qu'en ſa qualité d'envoyé des Dieux, & de Dieu protecteur du commerce, il ſeroit porté à un plus haut prix. On le déſabuſa ſur le champ, en lui diſant : Si vous êtes d'humeur de prendre le Jupiter & la Junon pour la ſomme qu'ils valent, nous vous donnerons volontiers le Mercure pour rien. L'arrogance & la préſomption ſont les défauts de qui ne ſe connoît pas. Vouloir & pouvoir ſe connoître ſont la mê-

me choſe. Un miroir qui vous préſentera à vous-même tel que vous êtes intrinſéquement, c'eſt un ami, ſi vous le voulez ; & la voix publique, quand même vous ne le voudriez point. Jamais un ſeul individu n'en impoſa à toute la multitude ; jamais toute la multitude n'en impoſa à un ſeul individu. Ce qui achéveroit de nous donner la connoiſſance de nous mêmes, ce ſeroit d'avoir celle des autres. Nous n'avons point de meſure préciſe de nos vertus & de nos vices conſidérés abſolument ; il faut que nous les conſidérions relativement, quand nous voulons les meſurer ; c'eſt-à-dire, qu'il faut que nous comparions nos vices à d'autres vices, nos vertus à d'autres vertus, ou du moins aux effets ſenſibles, que les vertus & les vices produiſent dans les autres. De cette comparaiſon réſulteroit dans notre eſprit une idée juſte de la force & de la foibleſſe d'autrui, ainſi que la détermination de notre aſcendant, de notre infériorité, ou de notre équilibre. Il en réſulteroit encore que nous corrigerions l'eſtime que nous avons pour nous mêmes, & le mépris que nous avons pour les autres : nous nous eſtimerions très-peu, & nous ne mépriſe-

rions perſonne. Le ſanglier a l'ouie plus délicat, que tous les autres animaux ; l'araignée, le tact plus fin ; le vautour, l'odorat plus tendre ; le ſinge, le goût plus ſur ; & le linx, la vûe plus perçante. Il en eſt de même parmi nous des qualités ; elles ſont partagées ; il n'y a perſonne qui les ait toutes, perſonne qui n'en ait quelqu'une de notable, perſonne conſéquemment ni mépriſable, ni parfait. . . .

Le luxe cauſe plus de dommage que d'utilité. Ses objets principaux ſont la table, les habits & l'éducation. L'art d'aſſaiſonner les mets a détruit plus d'hommes que le poiſon. Peu de ceux qui ne ſont plus ont péri pour n'avoir pas pris aſſez de nourriture ; beaucoup, pour en avoir pris trop. Le catalogue de ceux qui ſont morts de faim n'eſt pas long ; le catalogue de ceux qui ont fini par de honteuſes indigeſtions eſt plus ample, & on l'augmente tous les jours. Choſe ſurprenante, dit Séneque, qu'une forêt ſuffiſe & ſatisfaſſe à pluſieurs éléphans ; un pâturage, à pluſieurs troupeaux ; une montagne, à pluſieurs parties de chaſſe : & qu'il n'y en ait aſſez, ni de l'étendue

immense des mers avec tous les poissons qui y nagent, ni des régions spacieuses de l'air avec tous les oiseaux qui y volent, ni de la vaste superficie de la terre avec tous les animaux qui y rampent, & avec toutes les plantes qui végetent, pour fournir à la voracité, toujours renaissante & toujours plaintive, d'un homme dont le plaisir dure à peine deux instans, & dont l'organe, si difficile à contenter, n'a pas plus de quatre doigts de contour dans toute sa dimension. Comment concevoir que, peu étant beaucoup pour tant d'êtres, tant d'objets soient si peu de chose pour un être unique? Les habits sont un autre objet du luxe, & un autre motif pour mettre aussi à contribution les mêmes élémens. On déchire les entrailles de la terre, pour en arracher le lin & l'or; on descend jusques dans le fond de la mer, pour en tirer le pourpre & les perles; on se guinde dans les airs, pour y dépouiller l'autruche de son plumage: il n'y a que le feu d'épargné, encore est-il souvent de service? Quelle illusion de se glorifier d'un ornement, que possedent dans un plus grand éclat un arbre, une bête feroce, un oiseau, une fleur! A

la bonne heure, si les ajustemens faisoient accroître la sagesse, la valeur & la vertu; mais ils les efféminent, ils les énervent, ils les anéantissent plutôt. Les tempêtes sont ce qui affermit les rochers; c'est à la rigueur de l'hyver, que la campagne doit les fleurs dont elle se couronne, & les fruits qui l'enrichissent. Né dans un terrein abandonné & inculte, pour vivre des siecles, un chêne, vainqueur du fier aquilon, éleve sa tête altiere jusqu'aux nues: dans ces jardins symétrisés, éclôt au contraire la beauté éphémere d'une fleur qu'un souffle fait évanouir. L'éducation, troisiéme objet du luxe. Je serois assez embarrassé pour expliquer ce que je vois, dit Végece: mais je vois que les plaisirs attachent à la vie, & que celui qui en goûte le moins est aussi celui qui redoute le moins la mort. Si le luxe n'eût pas regné aussi universellement dans la Pouille, ou que le général Africain n'y fût pas entré, peut être que Carthage seroit devenue, au lieu de Rome, la dominatrice du monde.

VOUS serez tel que ceux avec qui vous serez lié. Rien de plus pernicieux que

l'amitié & la conversation des méchans; ils amusent, ils plaisent, on les aime; & dès qu'on aime les hommes vicieux, on touche au moment d'aimer le vice. La ressemblance est la mere & la fille de l'amour: on se ressemble; c'est une raison pour s'aimer: on s'aime; c'est une raison pour se ressembler.

ON ne doit point compter sur une apparence d'amitié. C'est dans les Palais, surtout, que la tortueuse fourberie fait son séjour. Là se voyent son trône, son sceptre, sa couronne, son autel: là s'épuisent en ténébreuses perfidies, ses victimes, ses ministres, ses favoris. C'est-là qu'elle gouverne, qu'elle regne, qu'elle triomphe d'autant plus, que plus soupçonnée elle en dissimule plus profondément. Mais son empire ne s'y borne point; toute la terre est sa cour; tous les hommes sont ses sujets, parce que tous les hommes sont faux. Un renard, qui, dans une malheureuse expédition ne put se sauver qu'aux dépens de sa queue qu'il fût obligé de laisser, haranguoit ses confreres assemblés, pour les résoudre à se défaire aussi de leurs queues. On juge bien que l'orateur ne se négligea

point: tours captieux, enthymêmes urgens, ton pathétique, c'étoit en un mot le discours d'un renard émérite, qui auroit converti tout autre auditoire; mais il parloit à des renards comme lui, qui l'étoient même plus, puisqu'ils le pénétrerent. Le renard orateur, image des artifices que l'imposture employe pour séduire; les renards auditoire, image de l'incrédulité, que la prudence oppose à l'artifice. . . .

CE que nous appellons amis, ne désempare point d'auprès de nous, tant que dure notre faveur, & déserte dès l'instant de notre disgrace. Mes chers amis, répétoit souvent Socrate, il n'y a point d'ami. Le monde entier se croit plein de cette espece, la plus charmante qu'on puisse imaginer, mais qui n'existe point. Je me trompe: il y a des amis où il y a des richesses; ce sont les richesses qu'on aime, & non la personne. Néron bannit de son palais Agrippine sa mere: elle est oubliée aussitôt que proscrite; quelques femmes seulement la vont voir, peut-être par un principe d'attachement, peut-être par un motif de barbare curiosité, pour se donner l'odieux specta-

cle de son humiliation. O ma fille, dit Jupiter à Minerve, qui préféra l'olivier aux autres arbres, à cause de sa fécondité, ô ma fille, c'est avec raison qu'on vous appelle sage : vous l'êtes en effet, & c'est une folie d'aspirer à une gloire stérile ; le seul utile est véritablement glorieux. Telle est la maniere de penser & d'agir des Dieux de la terre, & de leurs adorateurs. Nous trouverons dans la masse totale quelques molécules à excepter ; molécules rares qui prouvent plutôt la possibilité de l'amitié, parce qu'elle a existé autrefois, que son existence actuel : parmi les Grecs, Oreste & Pilade, qu'il suffit de nommer ; parmi les Romains plusieurs esclaves, ceux de C. Pl. Plancus, entr'autres. On employa la rigueur, les caresses, les récompenses, pour les forcer à indiquer la retraite de leur maître, qu'on cherchoit à immoler : tourmens, douceurs, promesses, vous fûtes inutiles. Le maître, confus de voir dans des hommes subordonnés plus de fermeté qu'il n'en avoit montré lui-même, se découvrit généreusement, & offrit sa tête à la fureur du soldat. Qui méritoit plus d'éloges, d'eux qui se montrerent fideles pour ne le point expo-

ser à la mort ; ou de lui qui se montra si magnanime pour les en délivrer? C'est ce qu'il seroit difficile de déterminer exactement. O sort ! il dépend de toi, que le corps soit dans une ignominieuse servitude : mais la noblesse des sentimens & la liberté de l'esprit ne sont point tributaires de ta frivole puissance.

L'AMITIE' une fois rompue ne se renoue point. Les ruptures font naître une inimitié, qui passe même au de-là des barrieres de la vie, & une haine que conservent encore les cendres. Zisca ordonna, dans son testament, qu'on l'écorchât après sa mort, pour faire de sa peau une caisse, dont il vouloit que le cruel son animât au combat ceux de son parti, & l'engageât, lui-même dans l'autre monde, à poursuivre sans cesse les Catholiques de Bohême, jusqu'à leur entiere extinction....

LA plus haute fortune est celle dont l'acquisition coute le plus, & dont la possession expose davantage. Un tronc d'arbre, parvenu à être l'image d'un saint, adoré sur les Autels, servi avec un frappant appareil de lumieres, & respectueusement encensé ; peuples, vous le

croyez heureux, & vous le regardez avec des yeux jaloux : mais considerez qu'il ne fût d'abord qu'un arbuste, qui, pour se former, eut à essuyer tous les outrages des frimats, de la canicule, & des vents. Un fer tranchant l'attaqua par le pié pour l'abattre, un acier aiguisé lui ôta son écorce, les dents d'une scie le partagerent en tronçons, une hache le fit voler en éclats, un rabot déchira sa surface pour la polir, & un autre instrument lui entra jusqu'au cœur. Enviez-vous encore une gloire qui coûte si cher ? La fortune est un verre cassant, à proportion de son éclat : l'honnête médiocrité seule donne la sécurité....

On change tard son caractere, ou pour mieux dire on ne le change point. Le caractere est quelque chose d'inné, dit Quintilien. Le loup a beau vieillir ; le poil lui tombe, l'inclination lui reste. La fourmi étoit un laboureur avare qui empiétoit sur ses voisins : pour le punir Jupiter le métamorphosa ; mais en prenant une nouvelle forme, il ne quitta point son ancien penchant. Le buisson étoit un voleur de grands chemins ; il accroche encore aujourd'hui tout ce qu'il peut at-

teindre. Aracné ourdissoit de la toile ; c'est de la toile qu'elle ourdit encore à présent, aux dépens de sa propre substance. L'art réussit rarement à dénaturer l'organisation : Séneque, Socrate, David : Quels maîtres ! Néron, Alcibiade, Absalon : Quels éleves ! On fait cependant quelquefois violence à son naturel, ou par un principe de vertu, ou par des vûes de politique, ou par une influence d'éducation. Vainquez-vous vous même, nous dit la vertu : cachez-vous, nous dit la politique, jusqu'à ce que vous ayez vû qu'on ne vous voit point : cachez-vous quelquefois, vainquez-vous constamment, nous dit l'éducation, dont la force & l'efficace sont merveilleuses. Bonne, elle convertit les bêtes en hommes : mauvaise, elle convertit les hommes en bêtes. L'instruction adoucit la férocité ; la culture féconde la stérilité même ; l'art enfante des prodiges. Par lui, le cheval asservit ses pas à la mesure & à la cadence ; par lui, l'éléphant souffre un frein ; par lui, l'oiseau articule distinctement ; par lui, l'automate parle & chante : par lui, le caractere se corrige : mais il ne se réforme point.

Le plut petit ennemi est à craindre. Il n'y a point de petit ennemi. Tibere faisoit son jouet d'un dragon que les fourmis lui dévorerent : Il m'amusoit; je le regrette, dit-il : cette perte legere, quoique sensible est pour moi une grande leçon, qui m'apprend à redouter la multitude, quelque foibles que soient les parties qui la composent.

Il n'y eut jamais de sureté pour le méchant. Qui seme l'injustice, moissonnera l'infortune. Ce sont les paroles de l'Eternel. Le châtiment vient d'ordinaire en raison directe de la vîtesse avec laquelle on est allé vers le mal ; & pour être lent quelquefois, il n'en est pas moins inévitable. On n'est pas méchant sans le savoir ; & dès qu'on sent qu'on l'est, on est puni. Point d'impunité pour le méchant : sa conscience est sa punition.

Il y a de la démence à vouloir se détruire soi-même, pour se venger d'un ennemi. La fureur ne pourroit pas souffrir sa propre vûe ; & elle est son propre tourment. Est-il possible que l'homme veuille, ou qu'il puisse vivre avec un monstre, qui a un visage de tigre, des

yeux de basilic, des cheveux de couleuvre, une bouche d'enfer, des mains de louve, une poitrine d'acier, un cœur de bronze, un caractere de lionne, & l'ame d'un démon. Il y a de la lâcheté, de l'indécence, & de l'aveuglement à se venger. Il faut de la fermeté & de la constance pour souffrir ; il faut de la force & de la valeur pour vaincre, en ne se vengeant point, l'envie qu'on auroit de se venger. La vengeance ne doute point, ne balance point, ne consulte point : indécente, en ce que tous les moyens lui conviennent, pourvû qu'elle parvienne à sa fin ; & aveugle, en ce qu'elle n'y parvient pas encore.

Une autre espece de fureur, c'est celle qui, pour faire éviter un mal, jette inconsidérément dans un mal plus grand. L'inquiétude, le goût de la nouveauté, les sujets que l'on croît avoir de se plaindre de la fortune, sont les causes de cette fureur. Quel interêt prenez-vous à ce qui me regarde, dit un jour Denys à une vieille femme, qui fatiguoit les dieux à force de leur demander la conservation du Tyran ? Un interêt essentiel, lui répondit elle ; & voici comment. Le

premier maître que j'ai vû étoit méchant ; le second, pire que le premier ; le troisieme, qui les efface aisément l'un & l'autre, enchérit sur eux, & c'est vous. Dans ces circonstances, je crains avec raison, que si nous avons le bonheur de vous perdre, une furie ne se déchaîne dans les enfers, pour venir prendre ici votre place, & pour nous faire éprouver qu'on peut vous vaincre en méchanceté, comme vous vainquez vous-même tous vos prédécesseurs.

Le mal retombe sur celui qui le commet. Par une sage disposition du Ciel, le méchant creuse lui-même son abîme. Le premier malheureux que les flammes firent mugir dans le taureau de bronze, fut Perillus, son inventeur. L'artisan d'une trahison est tel qu'une vipere qui enfante ; ils périssent l'un & l'autre. Un général Anglois attira quelques Espagnols aux portes d'une place, leur promettant de la leur rendre ; doublement perfide, il ne la rendit point, & il les fit égorger. Encore fumant de ce monstrueux assassinat, il courut vers la reine pour recevoir la récompense de son action : Voila, lui dit-elle, en lui donnant

quelques pieces d'or, le salaire de votre crime ; mais ne paroissez plus devant moi, jusqu'à ce que j'aye besoin de quelqu'un pour faire le rôle d'un traître : je vous appellerai pour lors.

Soyez réservé dans vos paroles, qui annoncent les dispositions de l'ame, comme les titres annoncent les sujets dont traitent les livres. Si vous aviez autant de sagesse que de loquacité, disoit Démosthene à un homme qui lui paroissoit un parleur éternel, je vous assure que vous ne parleriez pas tant, & que vous n'auriez garde de prendre pour de l'éloquence ce qui n'est qu'un pur babil. La conséquence tirée du style concis, en faveur de l'excellence de l'esprit, est juste. Boccalini introduit assez plaisamment un peuple de la Grece, qui condamna à huit mois de prison un auteur du pays, pour avoir rendu en trois paroles une pensée qui pouvoit se rendre en deux mots. Il ajoute qu'Apollon, interposant son autorité, annula la sentence, & ordonna que le coupable liroit une fois seulement la guerre de Pise, par Guicchardin : mais le lecteur se crut si peu favorisé par la commutation de sa

peine, qu'après avoir essayé quelques pages avec un ennui mortel, il pria instamment les juges de l'envoyer aux galeres perpetuelles, ou de le faire écorcher vif, plutôt que de l'obliger d'achever cette assommante lecture; leur représentant, que, périr pour perir, il aimoit mieux une mort de son choix, que de mourir noyé dans un fatras d'expressions lourdement inutiles. C'est un bonheur qu'il ne soit pas defendu, sous peine d'être renfermé, de donner dans le verbiage. Une pareille défense, seroit en elle-même moins absurde que sévere. Mais que d'auteurs quitteroient la plume, ou passeroient leur vie en prison! Soyons sobres & graves dans nos discours: sobres, en parlant peu; & quand nous parlons, employant peu de mots: graves, en observant d'empêcher que nos paroles ne jurent avec notre état. Celles d'un prince doivent être non seulement gracieuses, mais bienfaisantes.

L'IMPORTANCE du secret. Alexandre scella les levres de son confident, avec l'anneau dont-il se servoit pour sceller ses lettres. Le secret est analogue à ce minéral actif, qui, à moins qu'on n'ait

la précaution de le tenir serré, est dans un mouvement continuel, jusqu'à ce qu'il se soit dispersé totalement. Se découvrir, seroit le perdre; se découvrir même à un ami sans restriction, seroit au moins se préparer une matiere de chagrin & de repentir. Le seul éternel est immuable. Il n'est point d'ami (dût tout le genre humain prendre pour un outrage, cet aveu qu'exige l'expérience) il n'est point d'ami, qui ne puisse cesser de l'être. Dans le cas d'une pareille cessation, quel désespoir d'avoir communiqué tout, sans se rien réserver! Pourquoi d'ailleurs dévoiler tous ses défauts? Manquer n'est le plus souvent qu'une foiblesse; dire qu'on a manqué est toujours une folie, quelquefois une méchanceté. Car, enfin, pourquoi indiquer les traces des pas que vous avez faits hors du sentier de la vertu? Est-ce afin qu'on les suive? Vous seriez un homme scandaleux. Est-ce afin qu'on vous en loue? Vous seriez un impie. Est-ce afin qu'on le sache seulement? Vous seriez un insensé, d'ajouter à votre infamie en la publiant.

SOYEZ modeste dans la prospérité, & constant dans les revers.

Cavallo desbocado es la fortuna.
O amigo Fabio, guarda de fiarte
Por mas que tengas su melena asida.
Desmontar es lo cuerdo, que importuna
Querrà darte tal vez para quitarte,
Y por perderte perderà su vida.

La fortune, ami Fabius, est un cheval qui n'a point de bouche; ne vous y fiez point, quelque adresse que vous vous piquiez d'avoir pour le mener. Descendre est le parti le plus sûr: importune, elle affectera souvent de vous obeir, pour vous surprendre; & elle périra, pour vous perdre: ce sont ses jeux ordinaires.

On doit plus à l'entendement qu'aux mains. Deux grands tableaux de la divinité, dit Plutarque; ce sont le soleil dans le ciel, un roi sur la terre: il pouvoit ajoûter, & l'entendement dans l'homme. Cette faculté est une, relativement à sa substance, & relativement à son opération, qui se divise en trois rameaux, formés par la perception, par l'affirmation & par le raisonnement. Elle s'élance avec promptitude, comme esprit; elle approfondit avec force, comme jugement; elle retient avec fidélité

toutes les impressions, comme mémoire. L'esprit est une facilité de saisir tous les objets: c'est la chaleur de l'ame; c'est sa ressource dans les occurrences les plus inattendues; c'est enfin une arme offensive & défensive. Le jugement, qui vient en second lieu, est le complément de l'esprit: celui-ci a frayé plusieurs routes; celui-là les examine, & marque celle qui mérite la préférence. La mémoire est comme la thrésoriere de l'entendement; chargée de veiller à la garde de son dépôt général, elle conserve ce qui a affecté les organes de la vûe, de l'ouie, du tact; les sons, les couleurs; toutes les causes occasionnelles des sensations. La science est aussi nécessaire à un prince, pour regner, que l'ame l'est au corps, pour vivre, suivant Platon qui pense, de plus, que les états ne seront heureux, que quand, ou des philosophes les gouverneront, ou quand ceux qui les gouvernent, seront philosophes. Les lettres & les arts paroissent, au contraire, un poison exécrable & la peste des républiques à Licinius, en cela d'accord avec ce sénateur de Cumes, qui opina qu'il ne convenoit point d'accorder à Homere la récompense qu'on lui destinoit, de

peur que la ville ne ſe trouvât peuplée d'une foule d'Homeres, par une pareille libéralité. O têtes bizarres, véritablement dignes des oreilles de Midas! les cris aigres des cigales & des oiſons auroient, ſans doute, fait votre enchantement, puiſque les doux accens des roſſignols & des cignes vous ennuyent.

Prudence ſinguliere de ſavoir choiſir, entre deux maux, le moindre. Un caſtor, pourſuivi par des chaſſeurs & ſur le point d'en être atteint, ſe coupa cette partie de ſon corps, à laquelle il ſavoit que ſes ennemis en vouloient, & la leur jetta, pour ſauver ſa vie.

On ne ſait pas vivre, ſi l'on ne ſait pas céder. La néceſſité de céder eſt inconteſtable; les loix de la ſociété veulent que nous cédions réciproquement. La ſociété ne ſubſiſte que par l'égalité & la ſubordination; il eſt contre l'une & contre l'autre, de ne point céder. Les loix de la guerre le demandent; auſſi, ſouvent c'eſt parce qu'on a cédé, qu'on a remporté la victoire. Les Parthes, le dernier des Horaces & Fabius, prouvent cette vérité. Céder toujours, ſeroit une foibleſſe; ne céder jamais, eſt pure opiniâ-

treté: céder par crainte, eſt une lâcheté; céder avec art, eſt une vertu.

C'eſt une grande ſageſſe, de compoſer la ſienne des folies d'autrui. Boccalini feint, qu'à la mort d'Henri IV. roi de France, Apollon, voulant détourner les guerres qui menaçoient ce royaume, y envoya une armée de ſoixante mille hommes, tirée de l'Arcadie, pour y éterniſer la paix; & qu'il répondit à ceux qui lui témoignerent leur étonnement, ſur la nature de ce ſecours remarquable: Laiſſez-les aller; la France n'a beſoin que de ſa propre expérience, pour la garantir. L'âne ne l'eſt jamais au point de vouloir repaſſer par un endroit où il ſe ſouvient d'avoir été maltraité. Les malheurs paſſés ſont encore préſens dans l'eſprit des François, que ce ſouvenir empêchera, à l'avenir, de s'expoſer à de nouveaux périls. Hommes, profitez de la ſalutaire leçon que l'âne vous donne; & au lieu de rougir du maître que je vous propoſe, rougiſſez de ce que vous ne ſavez pas l'imiter. Pluſieurs Arcadies ne ſuffiroient point, pour fournir de ces maîtres à toutes les parties de la terre qui en auroient beſoin.

On peut eſpérer de ſortir de la plus triſte ſituation. La mobilité de la fortune entretient l'eſperance dans le cœur du malheureux.

Aidez-vous, afin que le ciel vous aide. Nous avons une bouche pour implorer du ſecours; & des mains, pour nous en donner nous-mêmes.

Profitez de l'occaſion qui ſe préſente, ſi vous ne voulez pas la chercher long-temps en vain. Quoi, vous avez le pié ſur une roue, dit Auſone à l'Occaſion? Oui, lui répond-elle; & la choſe eſt ainſi, parce que je ſuis volage. Vous vous couvrez le viſage avec vos cheveux? Je le fais, parce que je ne veux pas qu'on me reconnoiſſe. Mais, d'où vient la nudité que j'apperçois ſur la partie poſtérieure de votre tête? Elle vient de ce que je ſerois fâché de fournir un moyen de me retenir, lorſque je fuis avec rapidité.

La rigueur peut moins que la douceur. C'eſt au commandement, ſur tout, que la bonté doit préſider. Un roi, qui eſt le pere de ſes ſujets, comme un pere eſt le roi de ſes enfans, devient, quand il a de la clémence, un dieu charmant, qui, laiſſant repoſer continuellement

ſon terrible tonnerre, obtient tout, amour, encens, ſacrifice; parce que ſa condeſcendance lui captive les cœurs, que la ſévérité éloigne toujours.

On ne ſauroit vous ſuivre, ſi vous ne marchez pas devant. Les ſujets ſont l'ombre du prince, qui, étant le plus grand par ſa dignité, eſt obligé d'être auſſi, & de paroître le meilleur par ſa conduite.

L'union eſt invincible. La ſeule inſpection du temple de Vénus la chauve nous le dit hautement. Au ſiége d'Aquilée, les femmes, avec les treſſes de leurs cheveux, armerent les arcs de leurs époux; la puiſſante union de ces filets déliés, ſuppléant à leur débilité.

L'avarice ne ſait ni jouir ni laiſſer jouir de ſes richeſſes. Toutes les paſſions ſont déraiſonnables; mais la plus déraiſonnable de toutes, c'eſt l'avarice; elle eſt la déraiſon même. Toutes les autres colorent au moins leurs démarches par quelque motif; ou c'eſt l'intérêt qui les remue, ou le plaiſir qui les excite, ou l'uſage qui les entraîne. L'avarice accumule brutalement, pour accumuler: elle veut entaſſer, parce qu'elle le veut. Brûlée d'une ſoif qui la conſume, ſans com-

paſſion, ſans humanité, ſans jugement, il eſt impoſſible qu'elle ſoit heureuſe, parce qu'il eſt impoſſible qu'elle ſoit contente. Elle ceſſeroit d'être dès le moment qu'elle ceſſeroit ou de ſouhaiter avec fureur la poſſeſſion de ce qu'elle n'a point, ou de craindre avec excès la perte de ce qu'elle poſſede. Ce qu'elle a n'eſt ni pour elle, ni pour les autres; il n'eſt point pour elle, puiſqu'elle n'y touche point; il n'eſt point pour les autres, puiſqu'elle eſt prête à tout ſouffrir, plutôt que de s'en laiſſer dépouiller.

Modération des taxes. Le repos public dépend des armes, les armes de la ſolde, & la ſolde des impoſitions; l'argent eſt le nerf de la guerre, & même celui de la paix. La gloire qui vous diſtingue, dit Pline à Trajan, c'eſt que ſouvent un ſimple citoyen triomphe des prétentions du fiſc, dont la cauſe n'eſt jamais mauvaiſe, que quand on eſt gouverné par un bon prince. Darius avoit coutume de demander, ſi le tribut impoſé ſurpaſſoit les forces de ſon peuple; quand on lui répondoit qu'on le trouvoit réglé par la modération, il le réduiſoit encore à la moitié; & c'eſt probablement de cette moitié, qu'Hé-

ſiode diſoit, qu'elle étoit plus grande que l'entier dans ſa totalité; plus grande, c'eſt-à-dire plus avantageuſe.

Tout eſt poſſible aux dons. Ils gagnent les hommes & les dieux. Pyrrhus demanda un jour à Cynéas ce qu'il penſoit de Rome. Je dois vous dire, Seigneur, lui répondit-il, que tous les habitans de cette ville ſont autant de rois; je n'en ai pas trouvé un ſeul, dont la main ait voulu s'ouvrir pour recevoir un préſent.

Veillez vous-même à vos propres intérêts. L'œil du maître voit toujours plus clair que des yeux étrangers. La main qui porte le ſceptre, eſt auſſi la main la plus propre pour tenir les rênes du gouvernement. Les anciens ont attribué des chars à pluſieurs divinités; chaque divinité menoit elle-même ſon char.

Soyez contre l'adulation, ou vous donnerez dans ſes piéges. La reine Stratonice, femme de Séleucus, étoit chauve. Un poëte, affamé ſans doute, ne l'en loua pas moins magnifiquement ſur ſa blonde chevelure, & n'en fut pas moins payé. Cette adulation groſſiere, qui eſt plutôt une impoſture, n'eſt pas dangereuſe: elle ne ſauroit plaire qu'à un

amour-propre auſſi groſſier qu'elle. Il en eſt une plus à craindre, parce qu'elle eſt plus délicate; celle-ci s'énonce quelquefois par des paroles, quelquefois par des actions; & c'eſt dans ce dernier cas qu'elle eſt la plus redoutable. Quevedo remarque, avec ſa ſagacité ordinaire, que, pour perdre Céſar, la malice & la noire trahiſon, après avoir épuiſé leurs déteſtables reſſources, ne trouverent point de moyen plus infaillible, que celui d'étendre les honneurs & les droits de ſa ſouveraineté, en diviniſant ſon nom & ſes titres. Elles mirent ſur la tête de ſa ſtatue un diadème, bien dangereux pour ſa perſonne. La couronne, qu'on voyoit ſur le portrait, étoit la plus grave accuſation contre l'original. On inſcrivit ſur les monumens, qui le repréſentoient, ces paroles, *Céſar roi*, afin que le peuple, indigné en les liſant, le déclarât publiquement tyran, & non dictateur. Il n'y avoit que la haine la plus ſanguinaire, qui pût imaginer une couronne, pour en faire tomber une autre; décerner des honneurs, qui flétrîſſent l'honneur; communiquer une immortalité, qui empoiſonnât la vie; rendre une adoration, qui produiſît le mépris; & don-

ner des applaudiſſemens, qui fiſſent naître la haine.

Celui qui veut vivre après ſa mort, doit mourir de ſon vivant.

O pueſque ni lo rey ni lo excellente,
Exime del morir mas que lo humano
Y en ſu occaſo halla el ſabio ſu oriente;
Enſayeſe à morir el ſoberano,
Por lo ſabio olvidando lo eminente,
Y hara el mas alto ſer del ſer mas vano.

PUISQUE mourir eſt une néceſſité pour les hommes rois, ainſi que pour ceux qui ne le ſont pas, de quelque excellence qu'ils ſoient doués, & que le ſage tire ſon éclat de ſon éclipſe même; que la ſageſſe, faiſant oublier au ſouverain l'éminence de ſes priviléges, le porte à s'eſſayer avec la mort: il fera ainſi, de l'être le plus vain, l'être le plus précieux.

TEL eſt l'ouvrage du P. Garau, que nous avons, peut-être, rendu avec trop de conciſion, dans la crainte d'être prolixes. Nous ſentons qu'il manque à notre analyſe cette unité qu'on aime tant, & avec tant de raiſon; mais nous avons été forcés de nous modéler ſur l'original,

d'après lequel nous avons travaillé. Nous ne pouvons faire à notre auteur que deux légers reproches, dont le premier eſt rarement mérité par la plupart des écrivains d'aujourd hui ; celui d'avoir prodigué l'érudition, & celui d'avoir admis, ſans diſcuſſion ſur des témoignages, quelques traits qui ſont relatifs à l'hiſtoire naturelle. Une de nos plaintes les plus ordinaires, ſur les écrits que nous liſons, c'eſt qu'ils ne contiennent rien ; nous aurions quelque droit de nous plaindre de ce que celui-ci contient trop de choſes. Quand il y en a trop, aucune n'eſt à ſon aiſe ; & il arrive ſouvent, que pluſieurs de celles qui ſont aſſez développées, le ſont aux dépens de quelques autres circonvoiſines, à qui elles ont nui. Pour ce qui concerne l'hiſtoire naturelle, c'eſt une matiere où il faut moins croire que voir ; moins admettre les autorités, que les vérifier : par la conjecture, on croit aller aux cauſes ; on va ſurement aux faits par l'obſervation. Un qualificateur du ſaint office dit, en parlant des quarante maximes : Je les ai lûes une fois par obéiſſance, ſouvent par plaiſir, & toujours avec fruit. Pour nous, le haſard nous les a fait parcourir d'abord ; l'eſpérance de préparer

une lecture utile & amuſante nous les a fait extraire enſuite ; & le ſuffrage du public eſt tout ce que nous ſouhaitons. J'y ai trouvé, dit un autre qualificateur, un eſprit étincelant, un jugement lumineux, une érudition immenſe, un ſtyle aiſé, pur, nerveux & perſuaſif : c'eſt auſſi l'idée que nous en avons. Mais, afin que le lecteur juge par lui-même, & qu'il réforme notre jugement, s'il le trouve faux, nous allons inſérer quelques morceaux de l'original, accompagnés de leur traduction. Ils forment ſept tableaux différens ; celui de l'inſatiabilité du cœur humain ; celui de la beauté ; celui de la frivolité ; celui de la clémence ; celui de la fureur ; celui de la jeuneſſe vengée, & celui de la mort qui ravage tout. On ſe prive de ſa tranquilité, pour la chercher ; le but où l'on ſe propoſe d'arriver, eſt le plaiſir ; & pour y parvenir, on commence par y renoncer : on eſt ingénieux à ſe tourmenter ſoi-même ; c'eſt qu'il y a toujours du vuide dans le cœur de l'homme, que rien ne peut remplir.

Tableau de l'inſatiabilité du cœur humain.

QUERRIA Pyrro paſſar à Italia, para dilatar ſu corona ; y poniendo en conſulta la jornada, ſela deſuadia Cineas deſta ſuerte. Valientes, dize, ſon, Señor, los Romanos ; grande y ſobre animoſas naciones ſu imperio : mas ſi nos le rinde el cielo, qual ſerà el fruto de nueſtra vitoria ? Coſa llana, reſponde Pyrro : vencidos una vez los Romanos no avia nacion tan altiva que ſe corra de ceder à nueſtro valor. Y aſſi cogeremos luego toda la Italia, cuya grandeza y riqueza ſon tantas. Callò algun tanto Cineas ; pero y al fin dize : Vencida la Italia, que hemos de hazer ? Sicilia, dixò el rey, nos eſtà dando la mano, rica iſla, numeroſa, y facil por las guerras civiles en q eſtà ardiendo. Creible eſtodo eſſo, inſto Cineas ; però alcançada Italia, tendrà fin nueſtra guerra. Dè nos la vitoria Dios, acudiò Pyrro, que ella ſerà la prueba para mayores empreſas. No eſtà alli la Africa ? No eſtà Cartago, à quien fugitivo de Sicilia Agatocles à penas no la rindiò ?

Y con eſto ya ſe ve que de quantos ſe nos atreven nadie podrà reſiſtir. Claro eſtà, dize Cineas : ſera facil de recobrar à Macedonia, y empuñar el cetro de la Grecia. Pero deſpues de rendido todo, que hemos de hazer ? Paſſar alegré, dize, la vida en ocioſidad y regalos. Mas aqui la concluſion de Cineas, y que te eſtorva aora, o gran rey, el gozar tranquila la vida ? Paraque es bueno eſponer à tantos rieſgos tu vida ? Dar y ſufrir tantos males, para alcançar con peligro lo que puedes, ſi quieres, deſde luego gozar ya con ſeguridad.

» Pyrrhus veut paſſer en Italie, pour » agrandir ſa couronne : Cyneas à qui il » communique ſon projet l'en diſſuade » ainſi. Les Romains, lui dit-il, Sei» gneur, ſont puiſſans : leur vaſte em» pire s'étend ſur des contrées belliqueu» ſes ; mais ſi le ciel les range ſous vos » loix, quel ſera le fruit de votre vic» toire ? Tel indubitablement, répond » Pyrrhus, que les Romains une fois » abbatus, il ne coutera plus rien à no» tre valeur, pour ſoumettre les autres » nations de ce climat les plus intrépi» des ; ainſi nous n'aurons qu'à nous pré-

» ſenter pour réduire toute l'Italie, dont
» la grandeur & les richeſſes ſont im-
» menſes. Après un moment de ſilence,
» Cyneas reprend la parole, & dit: Mais,
» Seigneur, quand l'Italie ſera ſous vo-
» tre obéiſſance, que ferons nous? La
» Sicile prête à ſe rendre, dit le Roi,
» nous appelle ; cette iſle qui contient
» tant d'habitans & tant de tréſors, &
» que nous allons conquérir d'autant plus
» facilement, que ſon ſein eſt déja em-
» braſé par le feu des guerres civiles. Il
» y a lieu de ſe flatter de tous ces ſuc-
» cès, pourſuit Cyneas ; mais devenu le
» dominateur de la Sicile, bornerez-
» vous, ſeigneur, le cours de vos ex-
» ploits, en terminant la guerre? Que le
» Ciel rende ſeulement nos armes vic-
» torieuſes, ajoute Pyrrhus : le triomphe
» ſera pour nous un motif de tenter de
» plus hautes entrepriſes. L'Afrique n'eſt-
» elle pas là devant nous ? Tes yeux
» ne découvrent-ils point Carthage, cet-
» te ville qu'Agathocle, fuyant la Sici-
» le, penſa emporter? Ne vois-tu pas,
» en même tems, que, de tous ceux qui
» oſeront ſe meſurer avec nous, aucun
» ne pourra nous réſiſter? J'en ſuis con-
» vaincu, dit Cyneas ; il ſera aiſé de re-

» couvrer la Macédoine, & de monter
» ſur le thrône de la Grece ; mais quand
» nous aurons tout ſubjugé, à quoi nous
» déterminerons-nous? A couler, dit-il,
» nos jours dans la joie, dans le repos,
» & dans les plaiſirs. Eh, quel obſtacle,
» reprit Cyneas, vous empêche dès à
» préſent, ô, grand roi, de mener une
» vie tranquille ? Pourquoi chercher à
» braver la mort ? Pourquoi cauſer &
» ſouffrir des maux infinis, dans l'eſpé-
» rance de parvenir par des moyens
» dangereux, à un bonheur qu'il ne tient
» qu'à vous de goûter, à cette heure
» même, ſans courir le moindre riſque,
» & même dans la plus parfaite ſécu-
» rité?

PARMI les Perſes, un borgne ne pouvoit pas être roi ; parmi les Romains, une difformité, quelle qu'elle fût, comme un ſigne de mauvaiſe augure, excluoit du Sacerdoce ; parmi les Juifs, un aveugle, un boiteux, un boſſu, un homme qui auroit eû le nés ou écraſé, ou de travers, ou trop gros, étoient inhabiles au ſaint miniſtere : *Nec accedet ad miniſterium ejus ſi cæcus fuerit, ſi claudus, ſi gibbus, ſi parvo, vel grandi, vel*

torvo naſo. Lev. C. 21. La beauté n'eſt pas la compagne inſéparable du mérite ; elle en eſt le luſtre quand ils ſe trouvent enſemble.

Tableau de la Beauté.

O quanto es mas bien quiſta en un cuerpo bello la virtud? Perſuade facilmente lo hermoſo, porque nadie quiere turbar la ſerenidad de ſu roſtro, ni entriſtecer lo que ama. Confirma el entendimiento, dize el gran Saavedra, y aprueba la voluntad lo que agrada a los ojos. Eſte es el mas incontraſtable poder. Eſſa ventaja eleva a las otras prendas la gallardia, que el valor compra a ſudores y peligros la vitoria ; à la ſabiduria le cueſta razones y diſcurſos : ſolo lo gallardo, ſin hablar, convence, y ſolo con mirar triunfa. Lo que los demas con las armas, hazia con los ojos Olon en ſus contrarios. No ay tirano que no aya vencido muchas vezes la gracia. Aun entre barbaros tiene ſus altares eſta majeſtad, ni puede perſuadirſe que puedan hazer hazañas glorioſas los que no nacieron con ella. Y Dios, quando quiere blaſonar de Señor,

y fundar corte como rey, ſaca por gala la hermoſura ; desde que ſe viſtiò de hermoſo, parece tiene palacio. . . .

» O que la vertu, qui a pour habi-
» tation un beau corps, en a bien plus
» d'attraits ! La beauté perſuade aiſé-
» ment, parceque perſonne ne veut
» troubler la ſérénité de ſon air, ni
» attriſter ce qu'il aime. Ce qui charme
» les yeux entraîne l'adhéſion de l'en-
» tendement, dit le grand Saavédra,
» & le conſentement de la volonté ; le
» pouvoir du beau, eſt le pouvoir le
» plus irréſiſtible. Les agrémens de la
» figure ont de l'avantage ſur les autres
» qualités ; la valeur ne va à la victoire,
» que par une route ſemée de travaux
» & de périls ; la ſageſſe n'y arrive qu'à
» force de raiſonner & de diſcourir :
» les appas ſeuls convainquent ſans par-
» ler ; ils ont triomphé, dès qu'ils ſont
» apperçus. Les princes tournent ordi-
» nairement leurs armes contre leurs
» ennemis, Olon eut les ſiens, & ſes
» armes furent ſes regards. Il n'eſt point
» de tyran qui n'ait fléchi plus d'une
» fois devant la beauté, a qui on éleve
» des autels, même parmi des nations

» barbares, chez qui la difformité naturelle passe pour une incapacité de se signaler par des actions glorieuses. » Dieu lui-même, quand il veut s'annoncer comme le maître suprême, » & s'environner d'une cour digne du roi » des rois, réduit l'éclat infini de sa » pompe à la seule beauté : il s'en revêt, » ainsi que d'un habit étincelant; & il » déclare qu'il est assis sur son throne.

Epaminondas n'avoit pour son usage qu'un seul habit; & lorsqu'il s'agissoit d'empêcher les progrès de sa destruction en réparant ses breches, il savoit ne point se montrer. Cet exemple confondroit nos héros d'à présent, chargés de colifichets; si on raisonnoit, quand on est frivole.

Tableau de la frivolité.

Que ay que esperar de valor, de solidez, de constancia, en ciertos narcisillos peynados, aderezados almolde, y hechos todos una vana rueda de pabon, que ya en su donayre obstentan su vanidad. Como han de ser varones fuertes los que professan con obstentacion el ser

mugeres, *apertam profitentur muliebritatem.* Qual destos avrà, dize Seneca, que no quiera mas que se alborote la republica, que no que se desaliñe un cabello? Que no se precie mas de bien asseado y peynado, que de ser bien reputado? De los leones advirtiò Eliano, que los que tienen mas crespa la guedexa son mas cobardes y flacos.

» Quelle valeur, quelle solidité, » quelle constance peut-on se promettre » de ces petits narcisses, peignés avec » tant d'art, arrangés avec tant d'élégance, qu'on diroit qu'ils s'échappent » du moule, & environnés, ou pour » mieux dire composés du frappant appareil, que déploye un paon, lorsqu'il » étale la varieté de ses couleurs? Leur » parure ne sert qu'à manifester leur vanité. Ils font profession, que dis-je! » ils font gloire d'être des femmes. » Comment seroient-ils des hommes » forts? Qui d'entr'eux, dit Séneque, » n'aimeroit pas mieux voir le boule- » versement de toute la république, » que le dérangement d'un seul de ses » cheveux? Qui ne fait pas plus de cas » des charmes de sa physionomie & de

» la régularité de sa coeffure, que de » l'intégrité de sa réputation? Ceux d'en- » tre les lions qui ont la criniere la plus » crêpée, sont, comme l'observe Elien, » les plus lâches & les plus foibles de » toute l'espece.

Les loix que Dieu donna parmi les foudres & les éclairs, se briserent au pié de la montagne; celles que Moyse écrivit, sans faire éclater le tonnerre, subsistent. Les ouvrages que la violence éleve tombent bien-tôt; ceux que la douceur établit se conservent.

Tableau de la Clémence.

Assi vive tan bien la magestad mas segura à fuerça de la mansedumbre que la haze amada, que del mismo poder que la haze temida. No ay esquadrones mas fieles, ni mas finas guardas que el amor. Este es la mas inaccessible fortaleza, el mas inexpugnable alcaçar, mas incontrastable defensa, no necessitar de defensa. Que mayor infelicidad que averse de guardar dentro de su reyno? Si ha de defenderse de los suyos, quien le defenderà de los agenos? Esta es la hereditaria grandeza de nuestros augus-

tos reyes; que cuentan tantas defensas quantos vassallos, tantos escudos quantos coraçones, tantas guardias quantos topan, porque tiene tantas aras su clemencia, quantos coraçones abriga su poder. No es en ellos defensa la guarda si no ceremonia del decoro. Sea en los otros defensa y teman hostilidades los que las hazen temer, que nuestros reyes que llenan el nombre de padres cobran finezas de hijos, y por ellos haran muralla su pecho à los botes de mil lanças.

» Ce qui établit la sureté du souverain, c'est moins le pouvoir qui le rend » redoutable, que la clémence qui le » fait aimer. Il n'y a point d'escadron » aussi fidele, ni de garde aussi vigilante que l'amour. Il vaut la forteresse » la plus inaccessible : le rempart le plus » impénétrable, & la plus invincible de » toutes les défenses, c'est de n'avoir » pas besoin d'être défendu. Quel malheur ne le cede pas à celui d'avoir à » trembler dans le centre de ses états? » Qui garantira contre les entreprises de » ses voisins, celui qui doit être attentif à » se garantir contre ses sujets? La gran-

» deur héréditaire de nos auguſtes rois, » c'eſt de compter autant de défenſeurs » que de vaſſaux, autant de boucliers, » que de cœurs, autant de gardes que » de citoyens; parce que les cœurs de » tous les citoyens qu'ils protégent par » leur autorité, ſont autant d'autels où » la tendreſſe & la gratitude ſacrifient » à leur clémence. Leur garde n'eſt pas » une barriere pour les couvrir des in- » ſultes; c'eſt un appareil pour décorer » leur dignité. Que cet appareil ſerve » auprès des autres thrones, à en écar- » ter les allarmes! Nos rois, qui nous ho- » norent d'un amour paternel, éprou- » vent de notre côté un retour filial: & » le fer ne peut atteindre à leurs corps, » qu'après avoir percé tous nos cœurs.

Empéchez un phrénétique de plonger le poignard dans ſon ſein, il vous regarde comme le plus cruel de ſes ennemis.

Tableau de la fureur.

CONTEMPLESE en el eſpejo un poco la rabia; mire que de horrores, que de furias, que de incendios, que de amenazas y ſañas recogiò en la esfera

breve de ſu cara. Los ojos, bolcanes vivos, chiſpean ſangrientos rayos: las cejas diſparan ceños en cogidas, y deſpiden horrores arqueadas: encapotada la frente amaga con tempeſtades infauſtas, y en la inquieta borraſca de ſus arrugas manifieſta el alboroto de los penſamientos de adentro: el roſtro, eſfera de iras, parece un mar de llamas en las avenidas de sus encendidos colores: los labios tẽblando amedrentan, los dientes ſe afilan a navajas, y las narizes, aunque enſanchadas à la furia, no le baſtan al ahogo del reſuello: bufidos eſpantoſos ſon ſus reſpiraciones aceleradas, y la cabeça con repetidos movimientos de toda eſta conjuracion de furores, que diluvios no arroja de amenazas? La mano inquieta en temblores ſe aſirà de la punta de una eſpada, y deſcompueſtos los pies ò bien hiriendo la tierra, ò bien deſmeſurando los paſſos hallaran precipicios en llano.

» QUE la rage ſe contemple, un mo- » ment, dans un miroir, pour conſidé- » rer combien elle raſſemble d'horreurs, » de tranſports, d'incendies, de rava- » ges, & de meurtres ſur la ſphere li-

» mitée de ſa figure! Ses yeux, volcans » embrâſés, lancent des éclairs ſan- » glans: ſes ſourcils, reſſerrés & dé- » ployés d'un inſtant à l'autre, im- » priment la terreur par leur agitation » convulſive. Son front, replié ſur lui- » même, annonce l'orage le plus formi- » dable, & trace dans l'inquiette con- » fuſion de ſes affreuſes rides, une image » de l'horrible déſordre, qui regne dans » ſon ame troublée: ſa bouche, le ſiege » de la colere la plus effroyable, & le » centre des plus brûlantes couleurs qui » l'allument, montre un Océan de flam- » mes: ſes levres tremblantes font fré- » mir, & ſes narines quoique prodi- » gieuſement ouvertes, ne le ſont pas » encore aſſez pour laiſſer exhaler les » mouvemens tumultueux qui la ſuffo- » quent. Sa reſpiration précipitée eſt un » ſouffle bruyant qui intimide: & ſa tê- » te ébranlée par les fréquens aſſauts » que lui livre la barbare conjuration » de ces fougueux ſentimens, quel dé- » luge de menaces ne répand-elle point » autour d'elle? Sa main mal aſſurée que » conduit aveuglément l'impatiente ſoif » de la vengeance, s'arme du premier » fer qu'elle rencontre; & ſes piés

» chancelans, ou en heurtant contre la » terre, ou en perdant l'équilibre par » des pas déréglés, trouvent des abî- » mes où il n'y en a point.

HERMOGENE enfant parut un vieillard; Hermogene vieux parut un enfant. A quinze ans il étonna les plus ſavans par la ſageſſe de ſes diſcours; à un âge avancé il ennuya tout le monde par ſa ſtupidité.

Tableau de la jeuneſſe vengée.

PORQUE pues ſe ha de deſpreciar la la mocedad, ſi ſolo ſon indices de la edad no de la prudencia las canas. Pero ſi à mas años mas prudencia, mas avria de tener un duro roble que muchos hombres. Pero no ſe han de alabar las canas del tiempo ſino de las coſtumbres. Si tanta prudencia aſſeguraran en ſus acciones, como prometian ſus barbas, nunca ſe huviera arrojado à tanto daño el cabrito. A eſta ficcion, pienſo, aludieron aquellos Venecianos, que no queriendo les oir, por verles moços y desbarbados Federico, recibidos enfin, aunque no para tratar las materias de eſtado, le dixeron: Si la repu-

blica de Venecia, Señor, juzgara que solo se halla en las barbas canas la prudencia, os huviera embiado sin duda por embaxador un cabrito.

» POURQUOI donc mépriser la jeunesse, si les cheveux blancs fournissent seulement la preuve de l'âge, & non celle de la sagesse? Quand on a un plus grand nombre d'années, a-t-on toujours plus de prudence? Un chêne dur en a donc plus à lui seul, que plusieurs hommes ensemble? Mais on doit louer la maturité que donne le temps, moins que celle que produisent les mœurs. La chevre de la fable ne se seroit point précipitée dans un si grand malheur, si elle eût agi avec autant de prudence, qu'elle étaloit de blancheur sur son menton. Je crois que c'est à cette fiction, que faisoient allusion ces Vénitiens, à qui Fréderic ne voulut pas dabord donner audience pour les avoir vûs jeunes, sans barbe encore; & qui, admis dans la suite, moins pour traiter des matieres d'état, que pour le haranguer, lui dirent: Seigneur, si la république de Venise eût pensé, que la prudence est exclusi-

» vement le partage des barbes blanches, elle n'auroit pas manqué de choisir un chevreau, pour l'envoyer auprès de vous, avec la qualité de son ambassadeur.

TOUS les noms qui entrent dans l'urne de la vie, en sortent dès que le sort les appelle.

Tableau de la mort, qui ravage tout.

TODO nos accuerda la muerte, y solo nos acordamos de la vida. Adonde se encũbrara el pensamiento, que no encuentre con sus estragos? El cielo tiene su noche que lo desluze: los astros, su dia que los ofusca: la luna, su menguante q̃ la desaparece: el sol, su ocaso que le eclipsa: y sus tinieblas la luz que la sepultan. El verde bosque se seca; el florido jardin se ayerma; la matizada primavera se agosta; las parleras aves enmudecen; desfallecen los brutos; y el año, q̃ por ibierno commiença, esse mismo por ibierno fenece: todo lo que impieça, acaba; todo loque nace, muere.

» TOUT nous retrace la mort: mais

» tout occupés de la vie, nous n'y prenons pas garde. Quel endroit imaginer, où l'on ne rencontre pas ses vestiges, & l'empreinte de ses ravages? Il est pour le ciel aussi une nuit qui le prive de sa lumiere: le jour est précisément ce qui offusque les astres: la lune éprouve un déclin qui la fait disparoître; le soleil amene la fin du jour qui l'éclipse; & la lumiere elle-même se perd dans le sein des ténebres qui l'enveloppent. La sécheresse ravit aux bosquets leur verdure; les fleurs, ternies & caduques, désertent les jardins; l'émail du printems est dégradé par les chaleurs qui le suivent; une morne taciturnité étouffe le ramage des oiseaux: les bêtes les plus féroces tombent en défaillance; & l'année, qui commence par l'hyver, finit aussi par la même saison. Tout ce qui commence, finit; tout ce qui commence par naître, finit par mourir.



In lode dell'arte Comica; discorso del sign. Dottor Giovanni Bianchi, nobile e medico primario della cita di Rimino.

Discours apologétique de la Comédie, par le Docteur Giovanni Bianchi; petit in-4°. 3 *feuilles. A Venise, chez Pasquali.*

IL y a long tems que je suis étonné & scandalisé, de voir plusieurs nations de l'Europe, mal d'accord avec elles-mêmes, aller gaiement aux spectacles, quoique persuadées qu'elles pêchent en y allant; avoir les comédiens à leurs tables, & les chasser de leurs temples; leur applaudir, & les mépriser. L'attrait du plaisir nous entraîne: mais le préjugé nous reste. On en reviendroit peut-être, si, ce que je ne crois pas impossible, l'Eglise venoit à lever un jour l'anathème flétrissant qu'elle a lancé contre

eux : car cet anathème eſt une excuſe au préjugé. Il nous eſt difficile de conſiderer des hommes, que notre Religion proſcrit. Mais pourquoi les a-t-elle proſcrits dans l'origine? C'eſt pour l'indécence de leur jeu, la licence de leurs pieces, & la dépravation de leurs mœurs. Le malheur a été, que pendant un temps la punition a ſervi à perpétuer le crime. Car les comédiens exclus par l'excommunication de l'aſſemblée des fideles, & privés de l'eſtime publique, ont crû n'avoir plus rien à perdre, & n'ont en effet rien ménagé. On les auroit ſans doute plutôt contenus par la crainte de l'infamie, que par l'infamie même. Ce que les cenſures de l'Egliſe n'ont pas opéré, la politeſſe du ſiecle l'a amené. Le théâtre, du moins en France, s'eſt purgé d'obſcénités & d'équivoques ſales. On en eſt venu juſqu'à y prêcher la vertu : & même à préſent on n'y fait plus guere autre choſe. J'oſerois preſque aſſurer qu'il n'y a pas de cercle composé de ce que nous appellons les honnêtes gens & la bonne compagnie, où il n'échappe beaucoup plus de ſaillies libres, qu'il n'y en a dans aucunes de nos pieces modernes. Le moment eſt donc

venu, où l'Egliſe pourroit ſe relâcher, & ſe relâchera peut-être de la ſévérité de ſes loix, par rapport aux comédiens. Il en réſulteroit bien des avantages : dabord, un péché de moins par la ſuppreſſion de la défenſe; en ſecond lieu, de meilleures troupes, parce que, n'y ayant plus de note infamante à craindre, l'état de comédien deviendroit auſſi honnête qu'un autre, & ſeroit une reſſource agréable pour les enfans de famille nés ſans fortune & avec du talent. Qu'on ne diſe pas que les mœurs des comédiens, & plus encore des comédiennes, s'oppoſent à l'indulgence que je demande pour eux. Car, premierement, leurs mœurs s'épureroient ſans doute, ſi on leur rendoit l'eſtime publique : ces gens-là auroient alors, comme d'autres, leur honneur à garder. Secondement, quelque diſſolue qu'on ſuppoſe leur vie, s'ils pêchent, ce n'eſt que dans le particulier ; & ces péchés-là ne ſont pas punis dans d'autres par l'excommunication. Ce que je dis en faveur des comédiens, n'a pas pour but de critiquer la conduite de l'Egliſe à leur ſujet. Je me préſente au contraire devant elle, comme leur avocat: en plaidant la cauſe, j'honore les juges, & at-

tends leur arrêt avec une ſoumiſſion reſpectueuſe. Mais peut-être ai-je dejà préludé trop long-temps. Il eſt moins queſtion ici de ce que je penſe, que du diſcours prononcé par le docteur de Rimini.

L'AUTEUR de ce diſcours l'a prononcé en 1752, le dernier vendredi du carnaval, jour où ſe tint, dans ſa maiſon, une aſſemblée ſolennelle de l'académie *de Lincei*. Il y eut, ce carnaval, à Rimini, deux troupes de comédiens, qui donnerent occaſion à toute ſorte de critiques. Pour les dédommager, en quelque façon, des jugemens paſſionnés & injuſtes qu'on en porta, M. Bianchi fit voir, dans ce diſcours, que l'art qu'éxercent les comédiens, bien loin d'être auſſi bas que les ignorans le prétendent, eſt très-noble, & très-digne de l'eſtime que les plus grands hommes lui ont accordée en tout temps, & qu'ils lui accordent encore. Il remonte à la premiere origine de la comédie, en faiſant voir qu'on l'a regardée comme très-utile en Grece, & ſurtout à Athenes. Il expoſe différentes particularités, qui concernent la forme qu'elle avoit dans ce pays. Des Grecs, il paſſe aux Romains; & après avoir fait voir quelle étoit leur comé-

die, il montre que les habiles acteurs étoient en grande conſidération parmi eux. Notre Auteur ne diſſimule point que les loix Romaines ſemblent être peu favorables aux comédiens, & que quelques loix eccleſiaſtiques leur refuſent même les ſacremens & la ſépulture en terre ſainte ; mais il fait obſerver que ces loix ne regardoient, originairement, que des farceurs, des gladiateurs, & d'autres bateleurs ſemblables. M. Bianchi remarque enſuite, qu'il y a encore aujourd'hui d'habiles comédiens, qui ſont eſtimés & conſidérés; & il loue beaucoup les Anglois, qui, à leur égard, ſont exemts des préjugés ordinaires, & chez leſquels un habile comédien jouit d'une auſſi grande conſidération, qu'un philoſophe du premier ordre. Notre auteur demande enfin, pourquoi les mêmes pieces jouées ſur les théâtres publics par des comédiens, & dans les maiſons par des religieux, par des cavaliers & par des dames, deshonorent ceux-là, & ne deshonorent point ceux-ci. Apparemment, dit-il, que ce n'eſt pas de la repréſentation de ces pieces, que dépend le deshonneur Seroit-ce, parce que les uns jouent par pur amuſement,

& que d'autres jouent pour de l'argent? Mais il faudroit donc flétrir les medecins, qui sont payés de leurs visites; les avocats, qui reçoivent des salaires; les juges mêmes, qui exigent des épices. Qu'on suppose, si l'on veut, qu'il y auroit plus de noblesse à jouer gratis: mais au moins n'y a-t-il pas d'infamie à se faire payer.

J'AJOUTEROIS volontiers, de mon chef, une autre question. Pourquoi les poëtes ou les beaux esprits qui font des pieces pour le théatre, sont ils en possession de l'estime publique, tandis qu'on la refuse a de bons acteurs, dont le jeu fait valoir ces pieces, & qui en sentent & en font sentir les beautés? Ces pieces fussent-elles des poisons; ce sont les auteurs qui ont préparé le breuvage: l'acteur ne fait que présenter la coupe. M. Bianchi ne croit pas que ce fût par injure, que l'antiquité appellât les Grecs la nation comique *gens comica*: on vouloit dire, (& on comptoit les louer en le disant) que c'étoit le peuple du monde qui s'entendoit le mieux au théâtre. M. Bianchi finit par faire l'éloge des habitans de Sienne, qui parlent l'Italien le plus pur,

& qui ont fondé une Académie qui ne se propose d'autre but, que la conservation de l'art dramatique.

AVIS AUX AMATEURS.

LA collection des cartes géographiques de la Silesie, désirée si long-tems, a enfin parû il y a environ un an; & les héritiers de Homann, à Nuremberg, ont trouvé moyen de surmonter tous les obstacles, qui s'étoient réunis, pour arrêter la publication de cet Atlas. On y trouve en vingt feuilles la carte générale de la Silesie; la Silesie inférieure, la Silesie supérieure, le diocese de l'Evêché de Breslau, & les Principautés de Grotkau, d'Oels, de Troppau, de Jaegerndorf, de Lagau, de Munsterberg, de Schweidnitz, de Jauer, de Glogau, d'Oppeln, de Ratibor, de Breslau, de Liegnitz, de Brieg, de Wohlau & de Teschen. Ce fut par ordre de Charles VI. dernier Empereur de la maison de Habsbourg, & aux dépens des états de la Silesie, que M. Wieland, Capitaine dans le corps des Ingenieurs de Sa Majesté Impériale, prit les dimensions des

lieux; & qu'après sa mort elles furent vérifiées & achevées par M. de Schubart, Lieutenant dans le même Corps. M. Mayer, à présent professeur d'Astronomie dans l'Université de Gottingue, connû par une nouvelle Selenographie qui se trouve dans le premier volume des mémoires de la Societé cosmographique de Nuremberg, écrits en Allemand, & par plusieurs observations insérées dans ces mémoires, & dans ceux de l'académie de Gottingue, a fait les desseins de ces cartes, selon les regles des mathématiques. Dans la distribution des cartes, on s'est reglé sur ce qui a été disposé à l'égard de la Silesie, dans la paix de Dresde, & l'on n'a pas négligé de marquer les situations naturelles de ce pays; de sorte que l'Atlas dont nous parlons, & que l'on doit regarder comme une preuve très-convainquante de l'application de la société cosmographique de Nuremberg, peut servir à faire connoître la Silesie à differens égards. On pourra s'en servir d'autant plus commodément, qu'on voit sur la plûpart de ces cartes, avec une liste des endroits qui y sont marqués, une instruction pour les trouver facilement.

CANZONETTA

Del Signor Pietro

METASTASIO.

I.

ECco quel fier instante!
Nice mia, Nice, addio!
Come vivrò, ben mio,
Cosi lontan da te?
Io vivrò sempre in pene;
Io non aurò piu bene:
E tu, chi sa se mai,
Ti soverrai di me?

2

SOFFRI che in traccia, almeno,
Di mia perduta pace,
Venga il pensier seguace
Sull' orme del tuo pie.
Sempre, nel tuo camino,
Sempre m'aurai vicino:
E tu, chi sa se mai
Ti soverrai di me?

3

Io, fra romite sponde
Mesto volgendo i passi,
Andrò chiedendo a i sassi
La nimfa mia dou' è.
Dall' una all' altra aurora,
Ti andrò cercando ogn' ora:
E tu, chi sa se mai,
Ti soverrai di me?

4

Io rivedrò sovente
Le amene spiaggie, o Nice,
Dove vivea felice,
Quando vivea con te.
A me saran tormento
Cento memorie e cento:
E tu, chi sa se mai,
Ti soverrai di?

5

Ecco, io dirò, quel fonte,
Dove avampò di sdegno,
E poi di pace in segno
La bella man mi die.
Là si vivea di speme;
Qui si languia insieme:
E tu, chi sa se mai,
Ti soverrai di me?

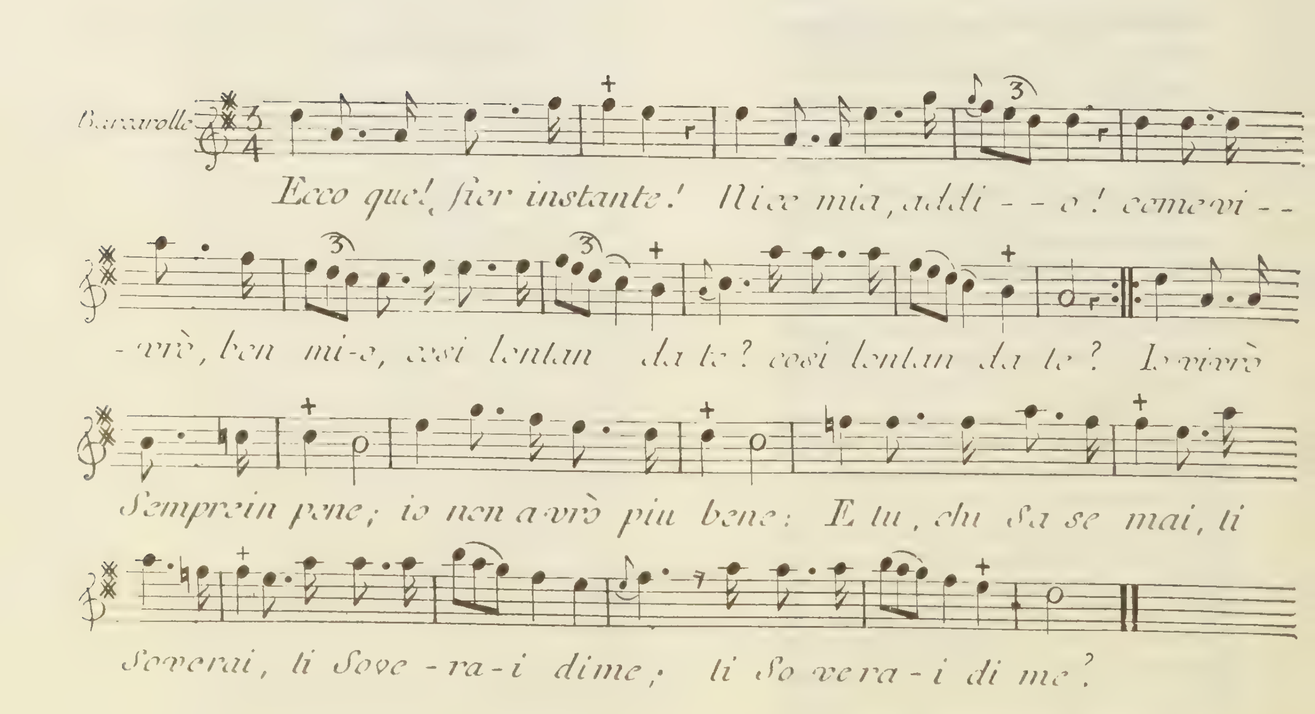
6

Quanti vedrai, giungendo
Al nuovo tuo soggiorno,
Quanti venirti intorno
Offrirti amor e fè.
Ah! dio, chi sa fra tanti
Teneri omaggi e pianti,
Ah! dio, chi sa se mai
Ti soverrai di me?

7

Pensa quel dolce strale,
Cara, mi lasci in seno;
Pensa che ami Fileno,
Senza sperar merce.
Pensa, mia vita, a questo
Barbaro addio funesto:
Pensa chi sa se mai
Ti soverrai di me?





TRADUCTION.

1.

IL est donc arrivé ce fatal moment? adieu, ma chere Nicete, adieu. Comment vivrai-je loin de toi qui faisois tout mon bonheur? Je passerai mes jours dans l'affliction, il n'y aura plus de félicité pour moi : & toi, qui sait si tu conserveras mon souvenir?

2.

PERMETS que, du moins, pour prix de ma tranquillité perdue, je puisse suivre par la pensée la trace de tes pas. Je t'accompagnerai durant tout ton voyage : & toi, qui sait si tu conserveras mon souvenir?

3.

TRISTE & désespéré, j'irai me perdre dans les lieux les plus solitaires, & j'exigerai des rochers même qu'ils m'indiquent la contrée qui possede mon aima-

ble Nymphe. Je te chercherai sans cesse le jour & la nuit : & toi, qui sait si tu conserveras mon souvenir?

4.

Je visiterai souvent les charmantes plages, où je coulois des jours heureux, parce que je vivois avec toi. Mille momens délicieux se retraceront dans mon esprit, pour déchirer mon cœur : & toi, qui sait si tu conserveras mon souvenir?

5.

Voilà, dirai-je, cette fontaine, où éclata d'abord contre moi sa dédaigneuse colere, & où en signe de paix elle me donna ensuite sa main : là nous vivions d'espérance; ici une langueur commune nous accabloit : & toi, qui sait si tu conserveras mon souvenir?

6.

COMBIEN de bergers verras-tu aborder à ton nouveau séjour? Combien viendront t'offrir leur amour & leur foi! O Dieux! qui sait, si par tant d'hommages & tant de pleurs, qui sait si tu conserveras encore mon souvenir?

7.

Rappelle-toi, mon aimable Nymphe, le doux trait dont tu as blessé mon cœur : n'oublie point que Philene garde son amour pour toi, quoiqu'il ait perdu toute espérance : pense à cet adieu barbare & funeste : mais qui sait si tu conserveras encore mon souvenir?



Suite du Rambler, dont nous avons donné les trois premiers nombres à la fin du volume d'Avril.

DANS le quatriéme N°. qui a pour épigraphe, (car chaque ordinaire a le sien) *Simul & jucunda & idonea dicere vitæ.* Hor. le Rambler parle du Roman; & se met en frais d'en apprendre les regles à ses compatriotes. Il pose pour premiere, qu'il doit suivre à peu près celles de la comédie; que les événemens y doivent naître d'une maniere aisée; qu'il doit tenir la curiosité en suspens, sans le secours du merveilleux; qu'on en doit exclurre les machines & les expediens si usés dans les Romans du siecle passé; qu'il en faut bannir surtout ces insolens géans, qui venoient enlever une dame, sur le point de la célébration de ses nôces, & conséquemment les preux chevaliers qui l'arrachoient à ses ravisseurs. Il n'approuve même pas qu'on fasse errer ces personnages dans des deserts, ni qu'on les loge dans des châteaux imaginaires.

» Je me souviens, dit-il, d'une re-
» marque de Scaliger sur Pontanus, qui

» eſt que tous ſes écrits ſont remplis
» des mêmes images ; & que ſi on lui
» ôtoit ſes lis & ſes roſes , ſes ſatyres &
» ſes dryades , il ne lui reſteroit plus
» rien de poëtique. Vous feriez le même
» tort à tous les Romans du ſiecle paſſé ,
» ſi vous les dépouilliez d'un hermite ,
» d'un bois , d'une bataille ou d'un nau-
» frage.

» On ne ſoutient pas à préſent tout un
» livre avec de pareilles frivolités. La
» tâche des écrivains d'aujourd'hui eſt
» toute autre. Il leur faut , outre la litté-
» rature qui s'apprend dans les livres ,
» la connoiſſance du monde qui ne s'ap-
» prend que parmi les hommes. Il ne
» faut pas qu'ils bronchent d'un pas :
» on ne leur paſſe rien. Ils ont à tracer
» des portraits , dont chacun connoît les
» originaux , & peut juger par lui-même
» s'ils en ont omis ou alteré quelques
» traits. Pour prononcer ſur les autres
» ouvrages , il faut des lecteurs intelli-
» gens : le premier venu peut juger ceux-
» ci. On ſe ſouvient qu'un cordonnier
» critiqua pertinemment la chauſſure de
» la Vénus d'Apelles.

Voilà un plan de Roman raiſonnable ;

mais ce plan exclut-il les Romans à machines ? La fiction, qui fait la richeſſe du poëme épique , n'oſera-t-elle ſe produire dans le Roman ; & n'eſt-ce pas le dénaturer , que de la lui ravir ?

UNE ſeconde condition que le Rambler exige du Roman , c'eſt qu'il tende à inſpirer l'amour de la vertu & l'horreur du vice. J'approuve celle-ci de toute mon ame , & j'exhorte les Romanciers de mon ſiecle à ne s'en jamais écarter. Employer ſes veilles à corrompre des milliers de lecteurs , eſt un rôle affreux. Il veut qu'on évite de mettre ſur la ſcène ces illuſtres ſcelerats , qui à de grands forfaits ont joint de grands talens ; parce que des lecteurs ſans diſcernement , en s'intereſſant à de pareils perſonnages , perdent l'horreur qu'inſpirent leurs vices. » La mémoire de ces hom-
» mes dangereux mérite auſſi peu , dit-
» il , d'être conſervée, que l'art d'aſſaſſi-
» ner ſans douleur.

DE peur qu'on ne ſe croye obligé , par les loix de la vraiſſemblance , à donner aux héros de Romans, autant de mauvaiſes qualités que de bonnes , il combat le ſyſtème de certains philoſophes parmi

leſquels il met Swift , qui ſuppoſent qu'à chaque vertu eſt annexé un vice correſpondant , & que c'eſt ſortir de la nature , que de peindre l'une ſans l'autre ; que les hommes , par exemple , ſont d'autant plus vindicatifs qu'ils ſont plus reconnoiſſans. » Quand ces deux ſentimens , dit-
» il , tiendroient au même principe , s'en-
» ſuivroit - il que la raiſon les approuve
» tous deux également? Mais, ajoute-t-il ,
» il n'eſt rien moins qu'évident , que l'un
» ſuppoſe toujours l'autre dans une pro-
» portion égale. Car l'orgueil , qui pro-
» duit le reſſentiment , eſt préciſément
» ce qui s'oppoſe à la reconnoiſſance ,
» par la répugnance qu'il nous donne à
» reconnoître dans autrui cette ſorte de
» ſupériorité , qu'emporte la bienfaiſan-
» ce. Le moyen que quelqu'un ſoit re-
» connoiſſant , qui ne ſauroit ſe perſua-
» der qu'on lui puiſſe faire une grace ?

L'AUTEUR a bien raiſon de combattre ce ſyſtème , de la correſpondance néceſſaire d'un vice à une vertu ; parce que faiſant ainſi de l'homme une machine brute mûe par la néceſſité , on détruiroit les fondemens de la morale. Il eſt pourtant vrai qu'à chaque vertu touche un

vice voiſin , dans lequel il ſeroit aiſé de tomber , ſi l'on n'avoit un grand ſoin de ſe tenir en garde : mais il eſt en même-temps vrai qu'on peut s'en garantir.

IL finit par une réflexion qu'il recommande aux Romanciers d'inculquer à leurs lecteurs , & ſur laquelle on ne ſauroit trop appuyer dans un ſiecle où l'eſprit tient lieu de tout autre mérite , & où la fureur d'en montrer , à quelque prix que ce ſoit , occupe le premier rang après la manie des richeſſes : » Que la vertu eſt
» la plus grande preuve d'un jugement
» ſupérieur , & l'unique fondement ſoli-
» de de la grandeur ; que le vice eſt le
» propre d'un eſprit borné ; qu'il vient
» d'un défaut de juſteſſe , & qu'il mene à
» l'ignominie.

LE nombre 5. eſt peu de choſe. Il a pour épigraphe.

Et nunc omnis ager , nunc omnis parturit arbor ;
Nunc frondent ſilvæ , nunc formoſiſſimus annus. Hor.

CE qui annonce qu'on y parlera du printemps : mais l'auteur y vient par le chemin le plus long. Il rit des hommes qui ont la folie de remettre ſans ceſſe

à un autre temps les mesures pour se rendre heureux, & raconte qu'il en a connu un, qui avoit choisi le printemps le plus proche, pour le terme de ses délais. Ses affaires étoient-elles en désordre; il devoit les mettre en regle au printemps. Avoit-il un régime à suivre pour sa santé; c'étoit le printemps qu'il devoit le commencer. Avoit-il quelque emplette à faire; c'étoit aussi pour le printemps. Le printemps venoit, & rien de ce qu'il avoit projetté ne s'effectuoit: mais il se consoloit par l'espérance que le printemps d'après lui seroit plus favorable. D'ailleurs, pour ne pas désesperer trop vîte, il attendoit, à croire le printemps fini, qu'il le fût depuis six semaines: tant qu'il lui en restoit encore un jour, même suivant sa maniere de compter, il en parloit comme d'un temps à venir; & le lendemain du jour qu'il consentoit à le croire fini, il recommençoit à l'attendre.

A propos de cet homme-là, le Rambler se jette dans la description des délices du printemps, & fait querelle à ceux qui ne s'en amusent pas : mais les goûts sont libres : & quand il arriveroit à

quelqu'un, comme il vient de m'arriver à moi-même, de ne pas m'amuser de sa section sur le printems, il ne faudroit pas, pour cela, l'en estimer moins galant-homme.

Dans le N°. *6.* qui a pour épigraphe ces trois vers d'Horace.

Strenua nos exercet inertia ; navibus atque,
Quadrigis petimus benè vivere : quod petis, hîc est ;
Est Ulubris, animus si te non deficit æquus.

Le Rambler commence par faire une sortie contre les Stoïciens, à propos de ce qu'ils ne vouloient pas que le sage dépendît pour son bonheur de ses entours. Il traite cette doctrine de sagesse extravagante, *sapientia insaniens*, & conseille cependant tout de suite de s'approcher de ce systême autant qu'il est possible. Il le conseille sur-tout a ceux qui vivent dans un état libre, que rien ne gêne ni ne commande; parce que pour l'ordinaire ces gens là, ne sachant que faire de leur temps, ont besoin de plus de ressources pour supporter le fardeau de la vie. » J'ai vû, dit-il, toute » une maison tomber dans un accès ter-

» rible de mélancolie, parce qu'un mé- » diateur projetté avoit manqué, fauté » d'acteurs. En vain avoit-on envoyé des » pages dans tous les environs, jusqu'à un » mille de distance, pour trouver un qua- » trieme qui manquoit; tous ces messages » n'avoient servi de rien; & il avoit fallu » se résigner, quoi qu'avec bien de la » consternation à la dure extrémité de » ne faire que converser pendant la soi- » rée. On en étoit là, lorsque le bon- » heur voulut qu'il arrivât une visite de » hasard, qui fit le même plaisir que » des munitions de bouche, qui arri- » veroient dans une ville assiégée, pressée » de se rendre par la famine. »

Il remarque ensuite que l'expédient des mélancoliques, pour combattre leur humeur noire, est de vouloir changer de lieu ou de situation : mais il remarque aussi que cet expedient ne leur réussit pas d'ordinaire. Ils font des projets de quitter le monde, qui les dégoute & qui les ennuie : mais ils pourroient être de temps en temps avec eux-mêmes, sans quitter le monde. Ils croyent trouver le bonheur dans la solitude : mais la solitude n'est agréable, qu'à titre d'in-

termede aux occupations, & il faut s'y être préparé par le tracas des affaires pour la goûter, comme il faut être en appetit pour trouver du plaisir à table. Un malade à beau changer de posture ou d'air; tant qu'il traîne son mal avec lui, il n'en est pas mieux. Que le mélancolique regle ses désirs & ses passions; le bonheur qu'il est tenté d'aller chercher au bout du monde, il le trouvera sous sa main.



BELUSTIGUNGEN des Verstandes und Witzes.

PIECES tirées du premier volume de la suite des Amusemens de l'Esprit & de l'Entendement, imprimée à Leipsic, aux dépens d'un Libraire de Breme.

Ode à Pindare.

QUE les sons de ta lyre étoient éclatans! Ton chant fut même encore plein de feu, lorsqu'il célébra l'eau foible. De l'eau, de l'eau insipide, tu fais l'ame des mondes, l'origine de tous les êtres. Mais le jus du raisin pressé, la source de la vie, le vin, qui dans le philosophe prescrit le cours aux étoiles; le vin, qui fredonne dans le petit maître; le vin, qui remporte la victoire dans le guerrier; le vin, qui rime dans le poëte, & qui anime sa verve; le vin, qui fait rire l'affligé, qui rend la vie aux mourans, qui apprend aux filles à aimer, & à souffrir

des doux baisers; le vin, par qui les hommes vivent; le vin, cette source de la vie, le plus grand des poëtes pourra-t-il faire qu'il soit inférieur à l'eau fade? O Pindare, quelle ingratitude! Ne fut-ce pas le vin, qui te donna cette chaleur que tu employâs à chanter magnifiquement l'eau?

Le choix d'une Maîtresse.

QUI choisit une maîtresse, cache difficilement son penchant. L'avare toujours craintif & méfiant, demande d'abord: sait-elle calculer, sait elle, surtout, bien ménager? Le dissipateur demande: quand mourra ce gras chanoine, dont-elle est niece, qui a tant amassé, si peu joui? L'orgueilleux gentillâtre, qui rapporte toutes ses idées à son arbre généalogique, s'informecombien elle compte d'Excellences parmi ses proches; & si son pere peut par un clin d'œil faire disgracier des comtes? Le devot sourcilleux, qui gémit pieusement sur la corruption du monde, demande, si elle lit son Cubach? * Si le matin pendant sa toilette elle donnera son cœur à Dieu? Le sectateur de Leibnitz, si elle saura bâtir artistement des corps avec des

* Livre de prieres mal fait & plat.

monades? Le rimeur, si à ses graces naturelles elle sera curieuse de joindre le glorieux ornement des lauriers poëtiques? L'antiquaire, si ses traits sont à la Romaine? Le jaloux, si elle vivra retirée; si, sous prétexte de visiter des tantes, elle n'ira pas trouver des cousins? Le petit maître doré, si elle fait estimer le mérite d'une veste brodée? Pour moi, voici ce que je demande: son œil bleu sait-il lancer des regards tendres? Sa bouche vermeille sait-elle s'ouvrir avec grace? Teindra-t-elle à propos ses joues d'une innocente rougeur? Possede-t-elle l'art de badiner avec agrément? Sait-elle serrer la main, flater les joues, se laisser attrapper avec une foible résistance, après s'être échappée malignement; m'enlever avec ruse le verre que je porte à la bouche, & m'en rendre un autre plus plein, si je l'en gronde en riant? Me bouder en apparence, pour se reconcilier bientôt après? Sur-tout, sait-elle aimer & le dire? Voila, je crois, toutes circonstances, qu'il m'importe bien plus de savoir.

FIN.

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans le JOURNAL ETRANGER, pour le mois de Juin, 1754.

DISSERTATION sur l'origine & l'ancienneté de la monnoie Venitienne, par Zanetti. Page 1

-------*Sur le pourpre des anciens, par Templemann.* 24

Amusement physique sur les insectes, par A. J. Roesel. 34

Relation sur les pirates du Volga, & de la mer Caspienne. 50

Discours de D. Tiburce d'Aguirra, sur la peinture, la sculpture & l'architecture. 65

Essai sur la longitude. 101

-------*Sur la latitude moyenne.* 112

Occupations des ames, après la sépa-

ration de leurs corps, songe satirique de Rabner. 126
La philosophie politique & morale en 40. maximes, par le P. Garau. 157
Eloge de la comédie, par le D. Bianchi. 213
Avis sur un Atlas. 219
Canzonetta del signor Metastasio, avec la musique gravée. 221
Traduction du Vaudeville Italien. 224
Suite du Rambler. 227
Pieces tirées du premier Volume des amusemens de l'esprit & de l'entendement. 236

APPROBATION.

J'AY lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois. A Paris, ce 7 Juin, 1754.

LAVIROTTE.

JOURNAL ETRANGER,

OUVRAGE PERIODIQUE.

JUILLET 1754

Externo robore crescit. Claud.

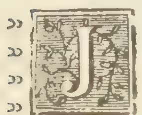


A PARIS.
Au Bureau du Journal Etranger, rue S. Louis, au Marais, vis-à-vis le Bureau de la Régie des Cartes.
Et chez { DURAND, rue S. Jacques. PISSOT, Quai de Conti. SAUGRAIN le fils, au Palais.
M. DCC. LIV.
Avec Approbation & Privilege du Roi.



JOURNAL ETRANGER.

LETTRE aux auteurs du Journal Etranger, où l'on se propose de montrer que le Carnaval, *connu dans les pays Méridionaux de l'Europe, n'est point une coutume payenne, mais vient de la fête de* Phurim *(ou des sorts.)* *



» J'AY vû, Messieurs, avec » plaisir la publication du pre» mier volume du Journal, » où cependant il y a des ma» tieres qui sont hors de ma compéten-

* Le fond de cette Lettre est tiré d'un ouvrage Allemand, intitulé *Purim* ou *Phurim*, ou *les Bacchanales des Juifs*, par Edward Schickart.

» ce; car je ne suis ni mathématicien, ni » chronologue, ni politique. La premie» re partie de l'extrait de l'ouvrage du » P. *Carmeli*, sur les coutumes sacrées » & profanes des nations, m'a fort in» teressé; & comme patriote du pays le » plus amateur des processions, je ne » me sentois pas d'aise d'en voir remon» ter l'origine au tems de l'entrée des » animaux dans l'arche, & à celui de » leur sortie: mais je crois qu'il auroit » pû en reculer l'époque. Voilà ma pre» miere remarque, dont vous ferez le » cas qu'il vous plaira. Voici ma se» conde.

DANS certains endroits de son ouvrage, le P. Carmeli charge les Payens de coutumes assez ridicules, dont il prétend que la succession est venue par habitude jusqu'à nous. Ne sommes nous pas un peu injustes dans les jugemens que nous portons sur les Payens? Nous les regardons comme des aveugles, sans instruction, sans mœurs, choisissant pour Dieux les objets les plus fantastiques; adoptant pour culte les cérémonies les plus ridicules: & nous partons delà pour mettre sur leur compte jusques à nos propres absurdités. Nous regardons, au contraire,

les Hébreux comme un peuple d'élection, comblé de graces & de faveurs, & éclairé des plus vives lumieres; nous nous faisons honneur de devoir notre religion à ce peuple chéri; & tout ce que nous avons de pratiques religieuses & augustes, nous prétendons les avoir tirées d'eux. Eh, bien, je le répete; nous sommes injustes, peut-être dans l'un & dans l'autre. Cherchons dans nos usages la pratique la plus folle & la plus extravagante: c'est sans contredit, ce que nous voyons, tous les ans, se passer sous nos yeux, dans les derniers jours du carnaval. Les gens sages en rougissent; & comme si c'étoit en diminuer la honte, que d'en reculer l'origine à d'autres siecles, & de l'imputer à d'autres hommes; ils l'imputent au paganisme. Je l'avoue; la plus commune opinion sur ces Bacchanales indécentes, qui portent le trouble partout où elles passent; ces vils déguisemens d'hommes en animaux, dont peut-être ils ont pris les mœurs avant d'en emprunter la forme; ces insultes & ces rixes; ces orgies, qui commencent toujours par des ris immodérés, & finissent quelquefois par des combats sanglans, d'autant plus difficiles à termi-

ner, que la raison est éclipsée dans les conciliateurs, comme dans les combattans; la plus commune opinion, dis-je, est d'en attribuer l'origine aux Romains & aux Grecs, ou même aux Egyptiens plus anciens qu'eux : mais je viens plaider en faveur de ces nations insultées, & je maintiens que l'origine du Carnaval appartient aux Juifs, qui depuis vingt-deux siecles, errans & vagabonds, en ont donné l'exemple dans les pays, où ils se sont trouvés réfugiés. Le rapport des temps prouve ce que j'avance : les orgies & les bacchanales des Payens se célébroient à la fin de l'Automne, vers le mois de Novembre; ni hommes ni femmes n'étoient déguisés dans ces fêtes. La fête de *Phurim*, qui est le nom de ces bacchanales des Juifs, se fait ordinairement dans le mois *Adar*, qui est notre mois de Fevrier, & qu'ils nomment leur douzieme mois. Les facilités de liaison & de commerce, entre nous & les Juifs, nous ont donné idée de prendre parmi eux une pratique extravagante, que sûrement nous n'eussions pas empruntée des Egyptiens, que tant de siecles séparent de nous.

Comme je sais qu'on n'a que trop sou-

vent essayé de calomnier & de diffamer les Juifs, sans autre fondement que l'avantage qu'on prend contre les malheureux, de leur malheur même; je ne veux pas me rendre coupable de la même injustice, & je proteste de ne rien avancer, par rapport à l'imputation présente, qui ne soit appuyé sur des faits, & sur l'autorité expresse du texte sacre, à quoi je renvoye mes lecteurs, & singuliérement au neuvieme chapitre d'Esther.

Les Juifs ont une fête appellée *Phurim* ou *Purim*, c'est-à-dire les sorts. Je prétends que c'est leur *Purim* qui a dégénéré en ces extravagances, qu'il nous plaît d'appeller bacchanales, quoique Bacchus en soit fort innocent. Aman, ce barbare favori d'Assuerus, ayant résolu de faire perir, en un seul jour, & même en un seul instant, tous les Juifs répandus dans les états de son maître; mais craignant (comme homme adonné aux superstitions des Perses) que quelque astre favorable aux Hébreux ne détruisit son cruel projet, il chercha par les sorts, c'est-à-dire, par les secrets de cabale ou de geomance, quel mois les menaçoit d'une influence fâcheuse; il découvrit que leur dernier mois, appellé *Adar*,

avoit toutes les marques du malheur, parce qu'il n'étoit sanctifié par aucune fête solemnelle, ni aucun sacrifice. Les sorts jettés une seconde fois firent sortir le 13. jour de ce mois fatal. Il destina donc le 13 d'Adar au massacre général des Israélites dans tout l'Orient; & voilà pourquoi la fête que les Juifs établirent, en mémoire de leur délivrance, fut appellée *les Sorts*. Les Juifs modernes l'appellent aussi *le jour du deuil & de la joie*. Comme, selon leur calendrier, ils ont des années où le mois Adar est double, dans ces années ils ont un double *phurim*, qu'ils distinguent par *grand & petit* : dans cette circonstance, le petit *phurim* se célebre le deux & le trois Février, & le grand le quatre Mars suivant. Les Turcs ont de même des tems où leur *bahiram*, ou pâques, est double, & se distingue en grand & petit.

L'origine de la fête *des sorts* ne remonte pas jusqu'au tems de Moyse; mais elle est rapportée, dans le livre appellé *Semag*, par les Rabbins, entre les cinq préceptes modernes, qui tous les jours se répetent après les six cents treize anciens. Son origine aussi n'est pas récente, puisqu'elle est avant Alexandre, ayant été

instituée sous le roi Assuerus, qui vraissemblablement étoit le fameux Xerxès, la terreur de la Grece; quoique ce ne soit point l'avis de Joseph, qui, dans ses antiquités, le nomme Artaxerxès. Dans Esdras & Nehemias il est nommé *Arthachsasta* : dans les fragmens de Ctesias, la femme de celui qui nous interesse s'appelloit *Amestris*, composé de *am*, mere, & de *Esther*. Cette Amestris ou mere Esther, femme de Xerxès, adorée de ce monarque pour sa singuliere beauté, ayant détourné le terrible orage, dont le perfide Aman menaçoit toutes les têtes Juives, & obtenu que le destin qu'il leur préparoit retombât sur ce barbare, combla ses compatriotes du sujet de la plus vive joie. Cette fête fut instituée par l'autorité de cette charmante reine : & du consentement du sage Mardochée, & de ceux qui passoient pour les plus éclairés parmi ce peuple, il fut réglé qu'elle se renouvelleroit tous les ans, avec serment d'en faire la célébration, tant qu'il y auroit des Juifs sur la surface de la terre.

On devoit se préparer à cette fête par un jeûne, à l'exemple d'Esther même; & ce jeûne s'observe encore avec la plus exacte régularité : car, quoique la reine

ait jeûné, non dans ce tems, mais dans le mois de Niſan qui eſt le premier, & qu'elle ait jeûné trois jours de ſuite, elle & toutes ſes femmes avec toutes les ſynagogues de Suſe; les Juifs diſent aujourd'hui, quand on leur repréſente cette difficulté, qu'il faut tâcher de ſéparer le moins qu'on peut, comme dans nos tragédies, la protaſe de l'épitaſe. Le jeûne d'Eſther imité, ils imitent le lendemain l'intempérance d'Aſſuerus; car ce grand roi aimoit la bonne chere. Cette vigile eſt moins un jeûne, qu'une diete prudente, par où ils diſpoſent leur eſtomac à la lourde digeſtion qu'ils lui préparent.

QUAND le *Phurim* tombe à un lendemain de ſabbat, ils avancent leur jeûne d'un jour, pour ne pas jeûner le jour du ſabbat: les zélés jeûnent des quarante-huit heures, quelques-uns vont même juſqu'à ſoixante douze. Voilà une des parties de la préparation à cette fête.

LA ſeconde préparation, auſſi indiſpenſable que celle-là, eſt de pourvoir aux beſoins des pauvres; car ce ſeroit une diſparate honteuſe pour la fête, que les Juifs riches fiſſent bombance, tandis que d'autres mourroient de faim: auſſi ceux-là diſtribuent-ils de l'argent, qu'il

faut que ceux-ci conſomment tout entier en dépenſes de table; ce ſeroit un ſacrilege que de l'employer à tout autre uſage. Outre cette aumône pécuniaire, ils envoyent même le ſuperflu de leurs tables ſur celles qui ne ſont pas aſſez garnies. On levoit même autrefois un ſicle par homme pour les frais néceſſaires, & ce ſicle pouvoit valoir un petit écu de la monnoie de France; car c'étoit une piece d'argent de demi-once.

UNE troiſieme préparation à la fête eſt la lecture, qui commence à la fin du jeûne, à l'inſtant où paroît l'étoile du ſoir. On peut dire même que c'eſt-là où commence la fête; car on ſait que les Juifs ne comptent pas leurs jours comme nous de l'inſtant de minuit; pour eux, c'eſt le coucher du ſoleil, qui commence le jour ſuivant, parce que l'écriture ſainte, dans l'opération de la Coſmogonie, commence par la nuit, à parler du premier jour. Si-tôt donc que les ténébres ont chaſſé l'aſtre du jour, ils allument les lampes, & ſe diſpoſent à la lecture. Le livre, dans lequel on la fait, ne doit point être imprimé, mais écrit à la main avec une encre conſacrée; non ſur du papier, mais ſur parchemin fait de la peau d'un

animal pur; non diſtribué en feuillets, comme les nôtres, mais roulé, comme tous les livres l'étoient autrefois, & comme aujourd'hui les Turcs l'obſervent dans leur *Chamaili*. Le lecteur, après avoir ouvert le livre avec force geſtes myſterieux, murmure deſſus trois prieres; l'une, pour demander que tous les aſſiſtans ſoient dignes de ces reſpectables myſteres; la ſeconde, pour remercier Dieu d'avoir fait parvenir juſqu'à eux ce divin livre; la troiſieme, pour lui rendre graces de les avoir conſervés juſques à cet heureux jour. Enſuite il lit le texte, tel que nous l'avons dans le livre d'Eſther, d'un ſon de voix ſombre & lugubre, excepté cinq mots qu'il glapit avec force. Les Rabbins diſent qu'il y a trois motifs pour ces cinq cris, la joie, l'attention des enfans, & le réveil de ceux qui s'endorment. Quand le lecteur eſt arrivé aux noms des dix enfans d'Aman, qui compoſent trente-cinq ſyllabes, il faut qu'il les prononce tous d'une ſeule haleine, & avec une extrême rapidité, pour peindre par-là les dix ames de ces dix enfans ſortant toutes à la fois à l'inſtant qu'on les maſſacra. Enſuite on prononce le nom d'Aman; à ce nom il ſe

fait un bruit par les enfans & les femmes, mille fois plus aigu & plus ridicule que celui de trois cens creſſelles diſcordantes. Leur haine pour ce nom eſt ſi grande, qu'ils ont preſque tari une carriere entiere pour détruire & pulvériſer à coups de pierres un caillou ſur lequel il étoit gravé; tant il eſt vrai que le laps des tems ne modere pas un reſſentiment opiniâtre! Ce bruit fini, & le ſaint manuſcrit dévotement roulé, ils louent le Seigneur qui *venge leur querelle*, & répetent à pluſieurs repriſes, *beni ſoit Mardochée; maudite ſoit Zarès* (femme d'Aman;) *benite ſoit Eſther; maudits ſoient tous les méchans; benits ſoient les Juifs*. Sur le champ, ils ſe mettent à ſouper, & ne mangent point de viandes, mais du laitage; particularité qui a auſſi ſa raiſon; car tout a la ſienne.

LE 14 d'*Adar*, dès le matin, ils rentrent dans la ſynagogue, & liſent d'abord dans le Pentateuque quelque choſe ſur Amalec; ils reliſent encore l'hiſtoire d'Aman; pareille colere, pareils cris, pareil tumulte, & voilà ſur le champ toute la ſynagogue à table. C'eſt-là préciſément où commencent les extravagances qui ont ſervi de modele à notre carnaval,

qu'encore les Juifs ne font-ils pas de ſang-froid, comme on les fait parmi nous. Ils commencent par ſe pouſſer de bonne chere : alors la ſévérité Phariſaïque eſt miſe de côté : les hommes prennent les habits des femmes ; les femmes, ceux des hommes ; ainſi traveſtis ils courent comme des enragés, faiſant des pantomimes & des contorſions ou ridicules ou effrayantes. Tout ce qu'ils peuvent faire de plus abſurde leur paroît permis, parce qu'ils le font pour exprimer leur joie. Non-ſeulement ils peuvent licitement, mais ils doivent même s'enivrer ce jour-là, *juſqu'au point de ne plus diſtinguer la malédiction d'Aman & la bénédiction de Mardochée.* Ils donnent même des raiſons de cette yvreſſe outrée. Leur ſalut n'eſt venu que par le vin. Si Aſſuerus ne ſe fût pas enyvré, Vaſthi n'eut pas été répudiée, & Eſther ne l'eût pas remplacée. Le Talmud même parle d'un Juif, qui un jour de *Phurim*, dans le crapuleux enthouſiaſme de l'ivreſſe, bleſſa mortellement ſon ami, pour la ſanté de qui, le lendemain, il prioit Dieu avec larmes & gémiſſemens. Ce qu'il y a de plus louable, & peut-être la ſeule choſe qu'il y ait de louable dans ce qu'ils pra-

tiquent à cette fête, eſt le ſoin qu'ils prennent des pauvres : encore, ne ſai-je s'il faut leur en tenir compte, puiſque cette ſinguliere aumône ſemble avoir pour but de multiplier les excès ; la fête manqueroit, s'il y avoit un Juif dans le monde qui ne fut pas ivre.



Diſſertation ſur l'origine des Bacchanales, tirée du London-Magaſine Octobre, 1752.

AUTRE objection contre le P. Carmélie. Voici un Anglois, qui, au lieu de recourir, comme lui, aux premieres tragédies Grecques, pour y chercher l'origine des Bacchanales, croit la trouver, dès les premiers ſiecles du monde, dans les pratiques religieuſes de la ſimple loi naturelle. Il paroît à l'auteur de la diſſertation, dont nous donnons l'extrait, & preſque la traduction toute entiere, que la fête, qui fut appellée dans la ſuite *Bacchanales*, avoit été établie d'abord en l'honneur du vrai Dieu ; & qu'elle fut défigurée depuis par la ſuperſtition & l'idolâtrie.

TOUTES les nations, dit-il, ont un deſir naturel de perpétuer la mémoire des grands évenemens, par des repréſentations annuelles à des jours marqués : il le prouve par un ou deux exemples. C'é-

toit anciennement la coutume en France, & elle ſubſiſte encore chez quelques nations voiſines, de célébrer Noel, Pâques, & quelques autres fêtes, par des repréſentations dramatiques des myſtères. Et quoique la religion Chrétienne, dont la partie eſſentielle eſt la morale, ne tire pas grand avantage de ces pratiques tumultueuſes : elles plaiſent cependant aux peuples ; parce que ce ſont des dévotions qui les amuſent, ſans exciter les paſſions déréglées. Les Mahométans, dans leur pélerinage à la Mecque, où ils croyent qu'Iſmael, le patriarche des Arabes, réſidoit anciennement, repréſentent la fuite d'Agar dans le déſert, par des cérémonies particulieres. Ils regardent derriere eux, & de chaque côté ; ils cherchent tout autour avec une inquiétude ſimulée ; & enſuite expriment une joie ſubite, comme s'ils avoient trouvé l'objet de leurs recherches. On découvre, dans quelques-unes de ces cérémonies, quelques traces de l'hiſtoire du puits, où Agar & ſon fils appaiſerent leur ſoif.

TOUTE l'antiquité eſt remplie de cérémonies ſemblables, qui furent inſtituées pour conſerver la mémoire d'évé-

nemens, qui intéressoient le peuple. Dans les temps qui suivirent immédiatement le déluge, quand les fils de Noé, au lieu de se disperser pour repeupler la terre, se déterminerent à demeurer ensemble, & s'employerent à bâtir dans les endroits voisins de l'Euphrate : toutes les autres régions resterent incultes. Les continens étoient couverts de bois, & les animaux s'y multiplierent sans nombre. Après cette dispersion, quand chaque famille commença à s'établir dans les terres qu'elles s'étoient choisies, les bêtes sauvages sortoient de leurs deserts, & venoient désoler les nouveaux habitans; ensorte que les colonies n'étoient jamais sûres de jouir ni de leurs maisons, ni du fruit de leurs vignes. Pour arrêter le cours de ces calamités, Nemrod, petit-fils de Cham, mena la jeunesse de son canton à la chasse, nettoya le pays de ces animaux rapaces; & s'éleva, du métier de chasseur, à la dignité de monarque. Le peuple, après sa mort, non-seulement célébra des fêtes solennelles, autour de son tombeau, & chanta ses louanges après celles de la divinité, ce qui fut le commencement de la corruption du culte religieux ; mais il mêla aussi, dans

ces fêtes, des représentations de ces fameuses chasses, qui avoient assûré la fertilité des pays voisins. On commençoit ordinairement par un sacrifice, & des invocations du dieu *Jao*, ou *Jevoe*. On portoit aussi une lance, ornée de fleurs & de feuilles de vignes, pour représenter l'arme dont on se servoit communément à la chasse ; & pour que la représentation fût plus vive & plus naturelle, on couroit d'une montagne à l'autre, en répandant le sang des bêtes que l'on rencontroit. Ceux qui étoient plus couverts de sang, sembloient avoir excellé à la chasse. Et comme Nemrod s'employa, non-seulement à donner la chasse aux bêtes fauves, mais aussi à instruire le peuple de la méthode de cultiver le bled & le vin : on s'accoutuma, dans ces fêtes, à porter en pompe le crible, qui servoit à vanner le bled ; & l'on distribuoit du vin aux assistans. Ces cérémonies étoient parfaitement bien instituées, pour perpétuer la mémoire des services de Nemrod, & fournissent des conjectures assez vraissemblables sur l'origine des Bacchanales.

On voit que cette origine des Bacchanales ne s'accorde pas avec les idées

du Pere Carméli, sur la même matiere : mais dans le pays des conjectures, chacun est maître ; & les droits sont égaux pour tout le monde.



LE triomphe de l'amour, poëme Allemand; par M. Uz*, à Anspach, *en Franconie.*

CHANT PREMIER.

JE chante l'amour & son plus beau triomphe ; l'amour vainqueur de Selinde. La fiere Selinde, dont aucun mortel n'avoit osé se promettre la conquête, devient enfin la victime du dieu qu'elle avoit bravé. Muses, soutenez mes chants; & toi, fille du ciel, touchante Harmonie, préside à mes accords. Amour, je les consacre à ta gloire : tu dois me servir de maître; échauffe mon génie ; prête-lui tes feux & tes graces. Je t'invoque aussi, déesse de la beauté : c'est par

* L'auteur de ce poëme, l'est aussi d'un volume de Poësies lyriques, qui ont été bien reçues en Allemagne, & dont nous attendons, pour en rendre compte, une nouvelle édition, qu'on promet de donner bientôt.

toi que l'amour triomphe ; c'eſt par lui que tu regnes : je t'ai dévoué ma lyre ; & ſi mes chants plaiſent aux belles, je préfere leur ſuffrage à toutes les couronnes du Parnaſſe.

Un ſoleil brûlant deſſéchoit la terre ; l'air n'étoit rafraîchi du ſouffle d'aucun zéphir. Les fleurs, que la roſée du matin avoit fait éclore, ſembloient chercher, ſous le gaſon qu'elles couronnoient auparavant, un abri contre la chaleur ; & l'herbe flétrie avoit perdu cette verdure, le plaiſir des yeux, & l'ornement des campagnes. L'ardent Syrius, dont l'influence maligne agit ſi puiſſamment ſur l'imagination de bien des poëtes, l'ardent Syrius, dis-je, étoit armé de tous ſes feux. L'amour, abattu, languiſſant, ſoutenant à peine ſon arc detendu, avoit pris ſon vol vers Paphos. C'eſt-là, que dans une forêt, qui lui eſt conſacrée, l'air eſt toujours temperé par l'haleine délicate des Zéphirs. Là, les plaiſirs folâtres ſe rangent autour du throne de la Volupté, qui les appelle. Ici l'œil ſe perd dans des allées touffues, plantées de myrtes & de lauriers. De tous côtés les échos répetent les gémiſſemens amoureux des roſſignols. Là, le murmure

d'un ruiſſeau invite de jeunes amans à ſe livrer à un ſommeil qu'ils ont mérité. Plus loin, l'on entend le bruit d'une caſcade. Le flot écumant ſe précipite du ſommet des collines, & devient un lac immenſe, en retombant dans la plaine. Son onde, pure & tranquille, réfléchit les différentes nuances des fleurs, qui couvrent ſes rives. La verdure des gaſons, l'obſcurité délicieuſe des bois, tout reſpire dans ce lieu charmant une tendreſſe voluptueuſe. Le myſtere dérobe aux regards indiſcrets, cette forêt enchantée, dont l'amour a fait ſon aſile. Ce fut ſous ſon feuillage épais, que vint ſe rendre ce Dieu qui fuyoit la chaleur. Les roſes, qui le couronnoient, à demi fanées par l'ardeur du ſoleil, reprirent ſur ſon front leur éclat naturel. A ſa voix, les ris badins, les jeux, la troupe folâtre des plaiſirs, l'eſperance plus prompte enveloppée d'une gaze légere, les deſirs volages accoururent autour de lui. Les chants d'Anacréon, embellis par la voix des Graces, forment les concerts de l'Amour. O vous, à qui la beauté même eſt redevable de ſon pouvoir, Graces piquantes, vous ſeules pouvez m'inſtruire de ce qui troubla le repos de ce dieu,

qui, dans le ſein de la volupté, prêtoit l'oreille à vos chanſons. Quel attrait aſſez puiſſant, pût le réſoudre à vous quitter ? La joie l'appelloit-elle à quelque fête de Bacchus ; ou les nymphes de Chypre, jalouſes de le poſſéder à leur tour, le vouloient-elles, pour juge & pour témoin de leurs danſes ingénues ? Non. Zephir avoit une victoire à lui propoſer ; & l'Amour ne réſiſte jamais à l'ardeur des nouvelles conquêtes. On ſait que Zéphire eſt le dépoſitaire des amans : il eſt leur meſſager auprès de l'Amour ; tel eſt du moins l'emploi pénible que les poëtes lui ont aſſigné. Il tomba preſque ſans force & ſans haleine aux piés de ce Dieu. Après avoir ſecoué ſes aîles, d'où dégoutoit la roſée, & répandu les parfums que Flore a ſoin de lui renouveller tous les jours, il s'exprima dans ces termes, que les feuilles des arbres, agitées d'un ſoufle léger, répéterent après lui. » Dieu puiſſant, un des » mortels, ſur qui tes traits ont fait la » plus profonde impreſſion, & qui t'eſt » le plus dévoué, Dorante me députe au- » près de toi pour te porter ſes plaintes. » J'aime, diſoit-il, Liſe ; j'aime une in- » grate qui ne connoît le prix ni de l'amour,

» mour, ni de ma conſtance. Inſenſible » Selinde, deviez-vous inſpirer des feux » purs ? Etoit-ce à vous de me faire éprou- » ver un ſentiment ſi délicat & ſi vif ? » J'aime *, non comme le petit-maître » avantageux & léger, qui croit aimer, » parce qu'il brûle de jouir ; qui ne ſa- » crifie qu'à lui-même ; & qui n'enviſage, » dans la conquête, que le plaiſir de la » divulguer. J'adore Sélinde ; & le vé- » ritable amour eſt toujours timide. Deux » fois, le printems avoit renouvellé la » nature, avant que j'euſſe oſé me décla- » rer à Selinde ; & deux fois les moiſſon- » neurs ont recueilli les tréſors de Cérès,

* On s'eſt rappellé ici quelques vers d'un madrigal, qui rendent plus exactement que ma proſe la penſée de l'auteur Allemand.

. . . .

Non pas cet Amour petit-maître,
Qui n'a pour lot que du jargon,
Qui n'a de l'autre que le ton,
Et qu'on lui préfere peut-être ;
Mais un Amour tendre, ſoumis,
Simple, à la démarche ingénue ;
Qui dans vos yeux folâtre avec les ris,
Et que l'on ſent d'abord qu'on vous a vûe.

» depuis que ma bouche enhardie lui fit » le fatal aveu de ma tendresse. Com» bien de fois me suis-je vû le jouet de » l'esperance! Combien de sermens d'ou» blier l'insensible! Un coup d'œil me ren» doit parjure; un mot me ramenoit à » ses piés. Ceux qui vous ont vûe, belle » Selinde, ont trop d'intérêt à se flater, » pour perdre jamais l'espérance. Quel» quefois le dépit peut servir de dé» guisement à l'Amour; mais qu'il est fa» cile à vos yeux de l'y reconnoître! Dieu » puissant, dont j'éprouve l'empire, ne » fixeras-tu pas ce cœur indécis & flot» tant? Peut-être a-t-elle du penchant à » m'aimer; la seule tyrannie de la mode » étourdit dans son ame la voix de la na» ture. Je dois la voir aujourd'hui, dans » le jardin de Lesbie. Amour, tu la sui» vras sans doute; vien m'aider à triom» pher de ses rigueurs: que mes respects, » que mes longues douleurs fassent enfin » quelqu'impression sur ce cœur sauvage, » dont la conquête est si digne de toi.

Ainsi parla Zéphir; & bientôt son inconstance naturelle le fit voler dans les bras de Flore, pour oublier avec elle les plaintes d'un amant malheureux.

» Dorante, dit l'Amour avec un sou-

» rire malin, ne sait point encore comme » on attaque les belles. Le respect n'est » pas un moyen sûr de plaire; il faut être » plus aimable * & moins tendre, pour » obtenir du retour. Selinde ne sent » rien pour lui; mais son cœur ne me » bravera pas impunément chez Lesbie; » & si je suis encore l'amour, son orgueil » humilié reconnoîtra bien-tôt un vain» queur.

A ces mots, il s'arme de son carquois, & veut s'élancer dans les airs. La Volupté trompe quelque temps sa résolution par ses caresses, & par des baisers plus éloquens mille fois que les discours les mieux réfléchis. Ses bras, auxquels la neige cederoit en blancheur, tenoient l'Amour étroitement embrassé; mais le voyant trop occupé de son projet: » Cruel, lui dit-elle en soupirant, tu » veux me quitter: rien ne t'arrête, ni » les feux de la saison, ni mes larmes, » ni ma douleur, ni ton propre intérêt. » Tu quittes ce séjour délicieux; & tu » lui préferes les déserts de la Germanie,

* Soyez un peu moins amoureux,
Devenez plus aimable.

dit le grand Rousseau, *dans une de ses Cantates.*

» l'habitation sauvage des descendans des » Gots, de ces barbares, qui tant de fois » ont brisé tes autels & les miens. Un » François (& j'en crois son témoignage) » m'a dépeint ces peuples grossiers, pour » qui tu m'abandonnes. Une glace éter» nelle rend leurs cœurs impénétrables » à tes traits. On ne t'y connoit pas. » Le mariage, ce contrat vulgaire, où » tu n'es jamais appellé, cet esclavage » ignoble, où l'on se soumet uniquement, » pour se reproduire dans une ennuyeuse » postérité; ce nœud, qui sépare les » cœurs les mieux unis, te paroît-il un » objet assez relevé, pour que tu daignes » toi-même en former les liens? Est-ce » enfin pour te mêler d'un mariage, que » tu me sacrifies aujourd'hui? Va, laisse » au pesant Hymen l'honneur de nom» mer un jour le fidele époux, dont les » caresses glacées doivent endormir Sé» linde.

Tels furent les reproches de la volupté. L'amour lui répondit en souriant: » Divinité de mon cœur, par qui les » mortels ont crû quelquefois egaler les » Dieux, ce que vous venez de me dire » peut autrefois avoir eu quelque vérité; » mais les tems sont aujourd'hui bien

» changés. Vous avez crû trop légere» ment le témoignage d'un François; & » cette nation frivole & légere, mais » qui vous est toujours fidele, a toujours » eu des droits sur votre crédulité. Le » François juge avec dédain tout ce qui » ne lui ressemble pas; il ne voit que lui » dans l'univers; & pour lui le reste du » monde est barbare. Les Allemands ne » sont plus ces Germains belliqueux, » qui, sous leurs toits rustiques, ne respi» roient que la chasse & la guerre. Ceux» ci n'aimoient point, à la vérité, com» me on aime à Paris. (Ne troublez pas » un récit vraiment fidele, par ce rire » caustique & malin). Mais ces peuples, » pour traiter l'amour moins galamment, » ne le sentoient peut-être que d'une » maniere plus digne de moi; ils étoient » sinceres; & n'avoient encore consulté » que la nature. Ces peuples ont appris » maintenant à s'en éloigner: ils n'ont » gardé de leur patrie que le nom; & » le génie François est aujourd'hui le mo» dele du vaste empire Germanique. » Lacédémone est devenue la rivale de » Sibaris. Cette nation, mâle & coura» geuse, fait la guerre & la paix par » petits-maîtres. Ses armées en sont rem-

» plies ; à l'autel même, des petits-maî-
» tres ont remplacé ses anciens Druides.
» Les modes, le goût, la langue, le
» le génie, l'Allemagne va les puiser à
» Paris, où les étrangers opulens trou-
» vent toujours des précepteurs, qui se
» chargent de leur éducation. Un peuple,
» qui reçoit aveuglément tout ce que la
» France décide, aimera bientôt à la
» Françoise ; & ne tardera pas à se dé-
» pouiller du respect, & surtout du mys-
» tere. Que dis-je ? Il l'a déja fait ; & l'on
» voit des Allemans, qu'une noble ému-
» lation a déja rendus vifs, étourdis,
» avantageux auprès des belles ; toujours
» empressés & toujours inconstans. Bien-
» tôt même ils surpasseront leurs mode-
» les en tous genres ; j'en excepte cepen-
» dant la poësie, où leur génie ne s'est
» point encore développé. Tout écolier
» a droit d'écrire en Allemagne, & qui
» plus est, a l'avantage d'être lû. . . . . .

Ici l'Amour fait une longue critique d'une foule d'auteurs Allemands. Outre que cette critique a paru déplacée dans la bouche de l'Amour ; la juste ignorance, où l'on est en France de la plupart de ces auteurs, rendroit ce morceau de traduction insoutenable.

A ces mots, l'Amour se dérobe, avec peine, aux caresses de la Volupté qui le pressoit sur son sein, telle que le brave Hector * quitta jadis Andromaque éplorée, qui cherchoit à différer, par ses adieux touchans, le moment d'un combat trop funeste à ce cher époux. Ainsi l'Amour prend son essor rapide ; son arc, ses fleches toujours victorieuses étincellent dans ses mains menaçantes. Les ris, les jeux, les plaisirs l'accompagnent, pendant qu'autour de lui les Zéphirs rafraichissent de leurs aîles l'air encore échauffé par les traces brûlantes du soleil. Partout où l'amour passe, les mortels soupirent ; les vieillards même sentent rallumer dans leurs cœurs des desirs inconnus. On n'entend que des plaintes, & des sermens de fidélité, qui se répandent dans les airs. La rapidité du dieu est égale à

* Rien n'est si touchant dans Homere, que ces adieux d'Hector. Un jeune poëte François, que la nation ne peut trop encourager, M. de Clairfontaine a fait, à vingt ans, de ce sujet si simple, une tragédie, qui prouve que l'on pourroit un jour ramener le théatre à ses loix primitives ; & que les sujets, chargés d'incidens, ne sont pas à beaucoup près ceux qui supposent le plus de mérite.

celle de la foudre. Il dédaigne toutes les conquêtes vulgaires, qui peuvent se présenter sur sa route ; il n'en veut qu'à Sélinde.

CHANT II.

LE Goût lui-même a dirigé tous les ornemens de la maison de Lesbie. D'un de ses appartemens qui donnoit sur le jardin, elle respiroit un air frais & délicieux. C'est-là le rendez-vous de la plus aimable jeunesse de la ville, de celle qui se pique de l'être, & même de ces petits maîtres, qui empruntent leurs graces & leur esprit de l'invention de leurs tailleurs. Une frivolité bruyante, un babil éternel & confus, d'où s'échappent à peine quelques saillies, est en quelque sorte l'ame de cette société. La curiosité des yeux est agréablement fixée, tantôt par une porcelaine brillante, tantôt par le petit-maître en regne, tantôt par l'épagneul de Madame. Cependant Lesbie ne paroît jamais tranquille : elle vole d'un objet à l'autre ; toutes ses actions sont animées par ce tour d'enjouement, cet air

de liberté si fort à la mode aujourd'hui. Qui nomme plus souvent qu'elle Paris & le grand monde ? Qui pourroit se vanter de partager avec elle l'art de s'enlaidir à force de rouge, & de s'en faire un coloris bizarre ? Mais descens toi-même, *pour ne pas me donner la peine de voler toujours à l'exemple de L ********.* Descends, dis-je, de la double colline ; & viens me faire un récit fidele des événemens de ce grand jour ; nomme-moi tous les originaux qui composoient la société de Lesbie.

LA douce Galathée ; la joueuse Clorinde ; la naïve Chloë qui ne sait point encore s'écarter à propos de sa mere ; la précieuse Dorilis qui exige de son mari les complaisances d'un amant. D'autres objets s'offrent encore à mes yeux ; mais Sélinde paroît, & l'on n'apperçoit plus qu'elle. Ses charmes effacent ceux de ses rivales, comme un chêne majestueux dérobe à la vûe le frêle arbrisseau qu'il couvre de son ombre ; ou comme la rose superbe l'emporte sur les timides violettes qui se cachent sous les herbes. Les prétentions jalouses disparoissent en sa présence, ou ne se montrent plus que sous une forme ridicule & minaudiere.

L'éclat de ſon teint, le fin badinage de ſes yeux bleus, un ſourire enchanteur & malin, tout enchaîne l'admiration ſur ſes pas. Sa taille proportionnée par les graces, la nobleſſe de ſa démarche, le ſon même de ſa voix invite les cœurs à ſe rendre, en appellant les deſirs autour d'elle. Ce n'eſt point un hommage volontaire; Sélinde commande, il faut l'aimer. Le regard avide parcourt tantôt l'albâtre de ſes épaules, tantôt une gorge naiſſante arrondie par la volupté. Ce que nos prudes ayeules cachoient avec tant de ſoin, & ſous un triple voile, notre ſiecle moins rigoureux ſur les bienſéances, notre ſiécle plus éclairé veut qu'on le découvre aujourd'hui, pour le plaiſir ou pour le tourment des yeux. Nos belles ſont à demi-nues, ſans que la pudeur ait rien perdu de ſes droits; & ſans doute l'âge d'innocence n'eſt pas loin de reparoître. Comment un cœur pourroit-il échapper aux regards de Sélinde? Elle ſourit à tout le monde; & l'eſpérance, animée par ce ſourire, ne ſe promet que des chaînes légeres, & des plaiſirs ſans peines. Tout ce qui reconnoît l'empire de la beauté, tout ce qui penſe lui fait la cour. Sa vivacité, ſon enjoûment en

impoſent ſur ſon indifférence. Dorante lui-même s'y trompe encore: & les yeux attachés ſur ceux de ſa déeſſe, on croiroit que, plongé dans une profonde méditation, il y découvre tout ce que la nature a de plus riant. C'eſt un beau ciel dont il ne peut détacher ſes regards, & qu'il contemple avec le raviſſement d'un myſtique.

Le froid Ganimede, qui ſe croit homme à bonnes fortunes, rit de l'extaſe de Dorante; & croyant qu'un amour purement ſpéculatif n'eſt pas celui qu'il faut aux belles, s'applaudit de la réfléxion, & penſe que les charmes de Sélinde lui ſont réſervés. Il n'eſt pas juſqu'au peſant Moclès, encore ſouillé de la pouſſiere de l'école, & juſqu'au fou de Cléante qui viſe au bel eſprit, & roule dans ſa tête depuis trente ans le projet de devenir auteur, qui ne ſe promettent ſa conquête; l'un, en ſe rappellant qu'il a pris ſes licences; l'autre, en ſe faiſant honneur auprès d'elle des profondes méditations, dont il paroît s'occuper en ſifflant d'un air diſtrait, & levant tantôt une jambe, tantôt l'autre. Mais de tous les pourſuivans de Sélinde, le plus redoutable, ou celui du moins qui croit l'être, c'eſt le léger Sélimore. Il eſt François par

l'habit & par les mœurs; toute ſa parure eſt du dernier goût, & tout annonce dans ſa perſonne un homme qui a fait le voyage de Paris, & que ſon argent a fait recevoir dans la bonne compagnie. Il poſſede à un dégré éminent tout ce qui peut rendre un François aimable; c'eſt un vrai Prothée, qui, dans un moment, paroît ſous vingt formes différentes. Il joue le ſentiment juſqu'à verſer des larmes, l'empreſſement juſqu'à l'étourderie; & dans un même inſtant, il badine, rit, chante, prend du tabac & jure. Il n'a pas beſoin d'amour, pour vaincre les belles: il s'eſt arrangé là-deſſus; & elles ont pris leur parti; il fait la cour à dix, & les trompe toutes les dix. L'orgueilleux Sélimore apperçut à peine Sélinde, qu'il forma le projet de plaire & de vaincre. Il ne le cacha pas même à Lesbie, qui, la veille, l'avoit vû ſoupirer à ſes genoux. Pour la premiere fois, cependant, il crut n'avoir rien de trop de toutes ſes graces, tant naturelles qu'empruntées; & regardant amoureuſement ſa veſte, qui, ſur un fonds d'or, raſſemble toutes les nuances dont la nature s'embellit au printems; cette veſte qu'un petit maître du plus grand air avoit daigné lui

choiſir à Lyon, & qui n'eſt pas une des moindres parties de ſon mérite: il s'inclina reſpectueuſement ſur elle, & lui tint ce diſcours, à peu près comme Achille s'entretenoit avec ſes chevaux.

» C'est maintenant, ô merveille de » l'art, que tu dois te rendre digne de la » préférence que je t'ai donnée, & ſignaler ton pouvoir. Je t'ai toujours fait » hommage des lauriers que tu m'as fait » remporter ſur les belles; & je t'eſtime » infiniment plus que toutes les ſciences, » dont je parle cependant ſi bien, ſans les » avoir cultivées. Tu l'emportes ſur elles; » je te dois l'art de plaire; & ſouvent » elles ennuient: mais voici l'occaſion où » tu me deviens le plus néceſſaire. Sélinde paroît preſque auſſi belle que toi. Si » tu me fais réuſſir auprès d'elle, tu partageras mes careſſes les plus vives, & » tu n'auras pas à te plaindre du partage. » Non, je baiſerois avec moins de tranſport les levres mêmes de Sélinde; & » quand un retour de mode t'aura condamnée à ne plus me ſervir, je te deſtine dans mon cabinet une place plus » honorable, que celle qu'un antiquaire » donneroit dans le ſien à la lyre d'Orphée. »

IL dit ; & s'approchant d'une glace pour admirer son rouge , & l'arrangement *ingénieux* de ses boucles, il prit à cette vûe une telle confiance, que dans le moment même il aborda Sélinde, Sélinde que Dorante & tant d'autres n'avoient jamais abordée qu'en tremblant.

» D'HONNEUR, lui dit-il, je crois que » je vous aime. Je vous parle sérieuse- » ment au moins ; & ceci devient de » conséquence. Regardez-moi donc, je » vous prie, belle Sélinde ; & ne me fai- » tes pas languir. Quoi ! vous baissez les » yeux, & vous ne me dites rien de ten- » dre ? Hé, mais où avez-vous donc pris » l'idée d'une pareille résistance ? Au » vrai, on n'y tient pas. » Sélimore s'empare en même tems d'une de ses mains, & la baise vingt fois avant qu'elle ait pensé à la retirer. » Je sens , ajouta-t-il plus sérieusement & avec un soupir, » je » sens que je vous aimerai toute ma vie. » Tous les amans du vieux tems n'ont » jamais été si tendres que je le suis à » présent. Oui, Sélinde, je me suis con- » sulté : je vous adore. » A ces mots, il la quitte en fredonnant un air nouveau, & revient un moment après, en dessinant les figures d'une contre-dance à la mode.

QUE faisoit cependant le trop sensible Dorante ? Absorbé dans la douleur, il gémissoit comme un oiseau qui se voit enlever ses petits ; tandis que son fin rival attaquoit le cœur de Sélinde, à peu près avec la même audace qu'un voleur s'élance, dans l'obscurité de la nuit, sur le timide voyageur.

CEPENDANT Sélinde voyoit, d'un œil indifférent, ces combats qui se livroient pour elle ; & sans être émue, elle n'opposoit à tant d'efforts contre sa liberté, que ce visage riant & tranquille, qui rappelloit toujours l'espérance prête à s'échapper. Tel Adisson nous peint l'ange exterminateur, qui, porté sur les tourbillons, environné de la foudre & des vents, commande d'un front serain aux orages, & dirige les tempêtes. Telle étoit Sélinde au milieu des assauts violens d'un petit-maître, & des piéges qui menaçoient son cœur. Son génie tutélaire veilloit sur sa tête ; l'ame d'une coquette anime ce génie rusé. Invisible à tous les yeux, sans cesse occupé de lui-même, toutes les glaces de l'appartement de Lesbie lui suffisent à peine pour se contempler, & pour sourire à ses propres charmes. Il a soin de rafraîchir l'air au-

tour de Sélinde, par le mouvement de ses aîles couleur de pourpre. Il est couvert d'un tissu de gaze légere : l'œil y remarquoit toutes ces couleurs, que l'émail des prairies emprunte de la rosée du matin. Ses cheveux parfumés de jasmin tombent à longues boucles sur ses épaules. Il est armé d'un bouclier d'or, où l'on voit gravée, une rose qui semble sourire d'un air coquet à des papillons folâtres qui se disputent ses faveurs. La bouche du génie étoit attachée à l'oreille de Sélinde ; il ne pouvoit être entendu que d'elle seule ; mais on eût deviné dans les yeux de la belle, ce qu'il lui disoit avec tant de mystere. » Voi, Sélinde, voi le pouvoir de ta » beauté ; jouis de ta victoire : aucune » de tes rivales n'oseroit te disputer le » prix ; pour la premiere fois, on démê- » le de la langueur, du sentiment dans » les yeux mêmes des petits-maîtres. » Regne sur tous ces cœurs qui te sont » soumis : mais que rien n'altere la tran- » quillité du tien. Voi Sélimore qui ne » peut plus déguiser sa flamme ; voi ce » vainqueur de tant de belles étonné de » se voir à tes piés. Rends justice à ses » graces, à l'élégance de sa parure : ses

» charmes embellissent ton triomphe. » Tourne cependant les yeux sur Doran- » te : il n'est pas de mortel qui puisse » brûler pour toi d'un feu plus tendre & » plus respectueux ; ses mœurs, ses senti- » mens lui ont acquis l'estime univer- » selle ; qu'il soit donc estimé : mais c'est » à Sélimore à plaire. Garde-toi cepen- » dant de te déclarer en faveur de l'un » ou de l'autre : par-là tu te les conserves » tous deux. Médite au contraire de nou- » velles conquêtes ; profite de tous tes » avantages ; que chacune de tes attitu- » des soit dirigée par le desir de plaire, » & découvre à propos quelqu'un de tes » charmes. Ce bras est-il fait pour être » prisonnier sous ce point de Bruxelles ? » Qu'il paroisse dans tout son éclat, & » qu'il augmente le nombre de tes victi- » mes.... Fort bien... Regarde main- » tenant autour de toi : voi les feux de » tes amans exprimés sur leurs joues brû- » lantes ; voi les yeux de ces beautés qui » toutes voudroient éviter les tiens, mais » qui ne peuvent cacher leur dépit & » leur jalousie. Tout ici t'offre l'image » d'un temple dont tu es la seule divinité. » Reçoi les vœux de tes adorateurs ; » écoute le murmure de leurs plaintes ;

» triomphe, Sélinde : mais ne recon-
» nois pas de vainqueur. »

Ainsi parloit l'orgueilleux génie : & Sélinde ne reçut que trop avidemment ses conseils. Toujours maîtresse de son cœur, chaque instant lui soumet un nouveau captif, un regard lui suffit, le génie s'applaudit de son ouvrage. Cependant le rusé Sélimore ne s'amuse point à pousser d'inutiles soupirs. Il sait qu'un amant qui se plaint, n'est intéressant que lorsqu'il a trouvé le secret de plaire. Pour donner peut-être de la jalousie à Sélinde, il feint d'en conter indifféremment à Lesbie, & à toutes celles dont les charmes peuvent entrer en quelque concurrence avec ceux de notre héroïne. Il les parcourt toutes, & dit à l'oreille de chacune une impertinence, ou une fadeur. Peut-être même, pour les flatter davantage, affecte-t-il de trouver des défauts à Sélinde. Tantôt le refrein d'un vaudeville un peu trop libre, tantôt une épigramme qu'il a composée la veille, tantôt un bon mot qu'il a tiré d'un recueil, le font briller tour à tour dans tous les genres. Savant dans l'art de médire, il n'épargne que ceux qui sont charmés de l'entendre, & qu'il doit immoler le len-

demain à quelque autre société. Il se partage entre l'épagneul & le perroquet de Lesbie. Dieu même est quelquefois l'objet de son badinage. Car peut-on revenir de Paris avec des manieres, & n'être pas tenté de jouer l'esprit-fort ? La joie éclate alors en rires immodérés, & chaque mot porte un coup mortel au prochain. Cependant on se met au jeu ; l'ennui se place au milieu des joueurs ; on baille ; on trompe ; & le jeu n'est interrompu que par un sentiment inconnu, que chacun éprouve, sans en pénétrer la cause. L'Amour, ce dieu qui cherchoit Sélinde, étoit entré par une des fenêtres du salon. Quoiqu'invisible, sa présence ne s'en fit pas moins sentir : les desirs s'allument ; on ne voit que des yeux en dessous lancer des regards dérobés ; on soupire, & les feux de l'amour colorent tous les visages ; Selinde même est émue, son cœur est troublé par l'influence du Dieu qui n'avoit jamais été si près d'elle ; mais son génie tutelaire oppose son bouclier à toutes les fleches de l'Amour. Dieu charmant ! le sein des belles peut-il se garantir de tes traits ? Faut-il que tu les blesses pour les vaincre ? Et ces armes que l'on te prête ne sont-elles pas une pure

fiction, un songe des poëtes ? Mais ma muse m'assure du contraire : elle prétend avoir vû voler ces fleches, & leurs pointes émoussées retentir sur le bouclier qui couvroit Sélinde.

» Rebelle génie, s'écria l'Amour irri-
» té, génie qui nourris l'orgueil de Sé-
» linde, & qui l'empêches de se livrer à
» mes plaisirs, seras-tu cause que, toujours
» invincible, elle ne jouisse jamais du
» fruit de ses conquêtes ? Ignore-t-elle le
» prix du tems, combien sa course est
» rapide, que la beauté n'est qu'une
» fleur passagere que les années ont bien-
» tôt flétrie, & que l'âge des regrets est
» plus long que celui des graces ? Cruel
» génie, fermeras-tu toujours son ame
» à la volupté ? Non, elle entendra,
» malgré toi, la voix de la nature : je
» l'exciterai moi-même au fond de son
» cœur ; elle connoîtra les délices de
» l'Amour. Je le veux : & si la force ne
» me suffit pas : tremble ; il me reste bien
» d'autres armes. »

TELLES furent les menaces du Dieu, qui, cependant, ne remarqua pas avec moins de joie les effets de son pouvoir, & les desirs qu'il avoit fait naître dans tous les cœurs. Déja les regards annon-

cent une secrette langueur : la conversation tarit ou déplaît ; la société même devient insoutenable ; on sent de nouveaux besoins. Uune seule table de quadrille résiste encore à l'Amour : ce Dieu cede avec dépit aux matadors. Deux de ces joueurs obstinés, qui regrettent le tems que l'on perd à mêler les cartes ; deux joueuses opiniâtres, dévorées de la soif du gain, uniquement occupées de leur jeu, sacrifient sans regret a leur passion des plaisirs qui ne sont plus de leur âge. On les entend tour à tour accuser la fortune ; leur front pâle, leurs yeux enflammés épouvantent les ris, repoussent les graces, & l'Amour lui même détourne ses regards indignés. Enfin Selinde se leve, & tous les cœurs la devancent au jardin ; la volupté remplace la jalousie dans l'ame de ses rivales : chacune marche remplie de joie & d'espérance ; les desirs impatiens précipitent la course des belles, le jardin se découvre. La scène change ; on est arrivé.

La suite de ce poëme & sa conclusion seront pour le Journal du mois suivant.

ESSAI sur le mouvement vital, & autres mouvemens involontaires des animaux ; par M. Robert Whytt, *medecin à Edimbourg.*

CE savant traité nous prouve combien le génie est capable d'éclaircir & de creuser les matieres physiologiques les plus abstraites, lorsqu'il ne s'abandonne pas à de frivoles hypotheses ; & qu'au lieu d'imaginer des êtres possibles, il s'attache à saisir la nature des êtres réels, à l'aide de la réflexion & des expériences.

NOTRE auteur observe dans sa courte préface, que la solidité des théories de *Newton*, & de quelques autres philosophes, provient de ce qu'elles portent sur des faits simples & uniformes, qui sont comme autant de causes d'où dérivent des effets innombrables ; au lieu que dans la méthode hypothétique, on assigne ordinairement des causes, dont l'existence ne peut pas être prouvée, & qui sont

encore plus abstraites & plus compliquées que les effets, qu'on prétend expliquer par elles.

APRE'S avoir divisé le mouvement animal en volontaire, involontaire & mixte, l'auteur dit que le mouvement mixte, quoique soumis à l'empire de la volonté, n'est pas ordinairement dirigé par elle. Il ajoute que, quand nous connoîtrions la structure interne des nerfs, & la substance qu'ils contiennent, & par le moyen de laquelle nous croyons que l'ame peut agir sur les sens, il n'en faudroit pas moins reconnoître certaines actions immédiates de l'ame sur le corps, dont l'expérience nous fournit des preuves. Mais comme la cause & le mécanisme de la contraction & de la rélaxation alternative dans les mouvemens involontaires, sont encore des énigmes pour tous les physiciens, M. Whytt essaye d'éclaircir l'une & l'autre. Et comme il regarde les théories reçues par rapport à la respiration & au mouvement du cœur, comme insuffisantes, il en propose de nouvelles : il se réduit à quelques principes extrèmement simples ; & par-là il se rapproche infiniment de la nature, qui, par des ressorts peu multipliés, produit

des variations & des diversités sans nombre dans l'univers : il porte le compas & l'analyse dans le sein des matieres les plus ténébreuses & les plus abstraites ; il y répand de grands jours ; & s'il ne devine point la nature, il lui arrache du moins une partie de son secret.

Nos lecteurs physiologiques, qui n'ont pas lû ce traité, seront sans doute charmés qu'on leur en donne une idée générale & claire.

IL suppose d'abord, qu'une certaine influence, provenant du cerveau, logée dans les nerfs, & de-là conduite dans les muscles, agit comme cause immédiate de leur contraction, ou est du moins une condition absolument nécessaire, pour que la contraction se fasse ; & il le prouve.

IL appelle, comme les autres physiciens, cette influence *esprits animaux* ou *vitaux* : mais avec la précaution de prévenir son lecteur, qu'il n'entend par-là ni définir ni déterminer la qualité de cette substance.

2°. IL établit ensuite que, quoique le concours des nerfs soit nécessaire pour le mouvement musculaire, il n'en est pas de même du sang arteriel, qui semble n'y contribuer que d'une maniere secon-

daire ; ce qu'il prouve par des épreuves de ligatures faites sur les nerfs & les arteres par *Langrishe* & *Swencke* ; d'où il conclut, qu'au lieu que les muscles tirent leur vie & leur nourriture du sang arteriel, on doit regarder les nerfs comme les seuls principes de leur mouvement & de leurs sensations.

3°. LES muscles des animaux vivans tendent toujours, selon M. Whytt, à s'étrécir & à se contracter. » Pourquoi, » dit-il, les muscles qui ont des antagonistes sont-ils toujours tendus, & que les » muscles solitaires, tels que les sphincters, sont toujours contractés ? C'est » que cette contraction naturelle est vaincue dans le premier cas par quelque » puissance supérieure, & que dans l'autre elle ne l'est pas. »

4°. CETTE contraction naturelle des muscles provient en partie, dit notre auteur, de ce que leurs vaisseaux sont distendus par des fluides, qui séparent & bandent leurs plus petites fibres ; & en même tems de la liqueur nerveuse qui agit continuellement sur eux, & c'est à cette liqueur qu'on doit attribuer la constriction constante des sphincters, & la tension des muscles qui ont des antago-

niſtes. Il démontre ce principe par l'exemple d'un ſphincter paralytique, & par la contraction conſtante des muſcles, dont les antagoniſtes ont perdu leur liqueur nerveuſe.

5°. Il ajoute que la contraction naturelle des muſcles, produite par l'action de la liqueur nerveuſe, eſt très-douce, & ſe fait ſans dureté, ou tenſion ſenſible des muſcles.

6°. Et que quand l'influence nerveuſe agit plus puiſſamment ſur les muſcles, & rend leurs contractions plus fortes, c'eſt qu'il y a une cauſe ſupérieure; telle, par exemple, que la volonté, ou une cauſe incitante du dehors, qui produit cette augmentation de force.

7°. Le ſeptieme principe n'eſt à peu près qu'une confirmation du précédent, par rapport à l'empire de la volonté ſur le fluide nerveux.

8°. Ici l'auteur détaille l'effet de la cauſe incitante, qu'il appelle *ſtimulus*, effet qui conſiſte à contracter les muſcles.

9°. Le dégré de contraction eſt, ſelon lui, en proportion de celui de l'irritation; & il ajoute,

10°. Qu'un muſcle irrité ne reſte pas contracté, tant que dure l'action de

la cauſe incitante; mais qu'il ſe contracte & ſe relâche alternativement. Après avoir prouvé ce principe par des faits, il obſerve cependant que l'on doit en excepter le muſcle orbiculaire de l'uvée & un petit nombre d'autres; parce que, dit-il, le muſcle orbiculaire de l'uvée, & ceux du marteau & de l'étrier, reſtent encore également contractés, tant que les yeux & les oreilles ſont frappés par des rayons & des ſons de même dégré; leur contraction n'empêchant pas ces cauſes d'agir avec uniformité & égalité ſur la retine & ſur le nerf auditif: mais auſſi-tôt que les impreſſions, faites ſur les yeux & ſur les oreilles, ſont d'un ordre différent, dès-lors ces muſcles ſont ou plus contractés, ou plus relâchés.

11°. Que les mouvemens alternatifs des muſcles irrités continuent quelquefois après l'éloignement de la cauſe incitante, mais ſeulement ſe ralentiſſent.

12°. Que les mouvemens, provenans d'une cauſe incitante, ſont entierement involontaires.

13°. Que la puiſſance des cauſes incitantes, pour contracter les muſcles des animaux vivans, eſt plus grande qu'aucun effort de la volonté. L'auteur confir-

me cette propoſition par cet exemple. Un homme âgé de vingt-cinq ans, qui, par une paraliſie de douze ans, avoit perdu tout mouvement dans ſon bras gauche, après avoir éprouvé l'inutilité de pluſieurs remedes, eut enfin recours à l'électricité, qui, à chaque coup, fit contracter les muſcles du membre impotent; enſorte que le bras, qui étoit fort deſſeché, reprit ſenſiblement ſon embonpoint, après avoir été électriſé pendant quelques ſemaines.

14°. Ce principe-ci n'eſt gueres qu'une récapitulation des précédens, où l'on a indiqué les différentes eſpeces de contractions muſculaires; à ſavoir, la naturelle, qui eſt très-douce, & qui réſulte principalement de l'influence égale des nerfs; la volontaire, qui eſt plus forte, & qui peut être plus ou moins conſidérable, & durer plus ou moins long-tems, à proportion qu'on le veut plus ou moins; & l'involontaire, produite par une cauſe incitante, qui eſt forte, & ſuivie immédiatement d'un relâchement ſubit.

15°. Ici l'on propoſe les ſphincters, & les muſcles deſtitués d'antagoniſtes, pour exemples du premier principe.

16°. Et pour donner un exemple du

ſecond, on ſuppoſe des muſcles, qui ont des antagoniſtes, & qui ſont tenus en équilibre, en attendant l'ordre de la volonté.

17°. On obſerve enſuite, non-ſeulement que la contraction du cœur eſt involontaire, à titre de contraction naturelle; mais qu'elle eſt auſſi d'une eſpece différente de celle des ſphincters & des muſcles ſans antagoniſtes; & pour cette raiſon, l'auteur la met au nombre des contractions, qui ſe font par cauſe incitante.

18°. Enfin, il aſſure que non-ſeulement l'ame peut perdre la faculté de mouvoir les muſcles par ſa volonté, de telle ou telle maniere, mais encore celle de les contracter en aucune façon; & cela par le non-uſage. Les mouvemens uniformes des yeux ſont cités comme des exemples de la premiere propoſition; & les muſcles de l'oreille externe, comme des exemples de la ſeconde propoſition.

Ces faits & principes poſés, l'auteur conſidere le mouvement important & vital du cœur, après avoir examiné les opinions de quelques uns des plus fameux écrivains ſur ce ſujet. Il commence par la théorie du célebre *Boerhaave*, qui

déduit les mouvemens alternatifs du cœur, de la pression alternative de la plus grande partie des nerfs qui y vont aboutir entre les oreillettes & les grosses arteres, laquelle pression doit arriver à chaque *systole*, quand leurs cavités sont fort tendues par le sang. D'où s'ensuit que, le mouvement des esprits étant intercepté, il faut que le cœur devienne paralytique; mais que cette compression cessant lors de la contraction subséquente des oreillettes & des arteres, le fluide nerveux passant alors librement, le cœur doit alors se rétrécir de nouveau. Notre auteur rejette cette hypothèse pour plusieurs raisons. 1°. Parceque tous les nerfs cardiaques ne sont pas dans une situation à être ainsi comprimés; telles sont particulierement deux branches très-considérables, qui de la paire vague, sont distribuées à la substance du cœur, & qui ne passent, ni entre les oreillettes, ni entre les grosses arteres. 2°. Parce que la mollesse des parties, & la graisse qui enduit en dehors les arteres & les oreillettes, doivent diminuer de beaucoup cette pression; & qu'on n'observe effectivement aucune affection paralytique dans les autres muscles, dont les nerfs sont contigus à une

artere considérable. 3°. Parce que la compression légere d'un nerf n'est pas suffisante pour rendre son muscle paralytique; qu'il faut, par exemple, que le nerf ulnaire soit fortement comprimé, avant que les doigts, qu'il sert, perdent leurs mouvemens; ce qui de plus est accompagné d'une sensation désagréable. 4°. Que, quand cette compression est éloignée, le mouvement des doigts se rétablit par dégré, mais non dans le clin d'œil. 5°. En accordant qu'il y ait pression suffisante des nerfs cardiaques, il s'ensuivra un effet contraire à ce que les partisans de cette théorie supposent; car les esprits contenus dans les tuyaux nerveux, au dessous du point de compression, doivent être exprimés avec plus de force vers le cœur; ce qui occasionneroit une plus forte contraction, précisément dans le temps où commence la diastole. Aussi l'expérience nous montre-t-elle qu'une ligature à la paire vague produit des mouvemens convulsifs, & de fortes palpitations de cœur, au lieu de rendre ce viscere paralytique. 6°. Que la prétendue compression alternative des nerfs cardiaques ne peut pas s'appliquer au mouvement des oreillettes, dont la

contraction arrive, quand leurs nerfs sont eux-mêmes comprimés, & par conséquent quand le fluide nerveux doit être intercepté. 7°. Que les mouvemens alternatifs de l'oreillette & du ventricule droits continuent dans les animaux mourans; après que ceux du côté gauche ont cessé; & dans un temps où leurs nerfs ne peuvent plus souffrir de compression, puisque ni la grosse artere, ni l'oreillette gauche, ne sont plus tendues par le sang, & que lors de la contraction de l'oreillette droite, l'artere poulmonaire est vuide. D'ailleurs, les cœurs de plusieurs animaux, après qu'ils sont arrachés, continuent leurs mouvemens alternatifs pendant quelque temps avec grande régularité, lors même qu'il est impossible de supposer aucune compression des nerfs. M. Whytt finit, par dire que le grand défaut de cette théorie, est de ne pas donner des éclaircissemens sur la maniere du mouvement volontaire des autres organes, dont les nerfs ne peuvent être supposés sujets à aucune compression alternative.

Il examine ensuite la théorie du savant *Gorter*, qui s'imagina que le mouvement vital du cœur & des autres or-

ganes dépendoit d'une telle structure dans les muscles servans aux mouvemens involontaires; qu'à l'occasion de la dilatation de leurs fibres, par l'immission des esprits, leurs fibrilles nerveuses devoient êtres comprimées; que, conséquemment les esprits se trouvant interceptés, le muscle commençoit à se relâcher; que, cette relaxation admettant une nouvelle affluence d'esprits, le muscle étoit de nouveau contracté; & ainsi, alternativement pendant toute la vie. Mais notre auteur rejette cette hypothese, non-seulement parce que cette structure imaginaire ne porte ni sur l'expérience, ni sur les observations du microscope; mais aussi parce que tous les organes de la vie ne sont ni contractés, ni relâchés dans le même instant. Car nous pouvons, par exemple, tenir le diaphragme dans la plus forte contraction, aussi long-tems que nous voulons: quelques-uns des muscles, servans aux mouvemens volontaires, peuvent être, & sont quelquefois employés à exécuter le mouvement vital, comme dans le cas d'une respiration difficile, provenant de quelque vice dans les poulmons. Il n'est donc pas vrai

que les muſcles, ſervans au mouvement vital, ayent la ſtructure particuliere, que Gorter leur ſuppoſe. Les prunelles, par exemple, dont les mouvemens, par cauſe incitante, ſont involontaires, comme ceux du cœur, bien loin d'être immédiatement relâchées après leur contraction, par la réception de la lumiere, reſtent contractées, tant que dure le paſſage de la même quantité de lumiere à la retine ; ce qui ſeroit impoſſible, ſi la ſtructure des muſcles de l'*uvée* eſtoit telle, que M. *Gorter* la ſuppoſe dans ceux qui ſervent aux mouvemens involontaires. Enfin, après avoir montré l'inſuffiſance de ces hypotheſes, notre auteur donne ſa propre théorie du mouvement du cœur, en commençant par la ſyſtole.

Il a obſervé, d'abord, que quelques-uns ſe ſont imaginés que le ſang contractoit le cœur, uniquement par l'irritation de la ſurface interne de ſes ventricules ; & que d'autres ont ſuppoſé qu'il n'agiſſoit que comme une cauſe incitante. Lui conclud avec raiſon, de ſon poids & de ſon impulſion, que ces deux cauſes concourent à operer la ſyſtole. La petite verole, & les autres maladies contagieuſes ou aiguës, nous prouvent que la qua-

lité morbifique du ſang tend a augmenter le mouvement du cœur ; ce que l'on peut voir par la puiſſance qu'ont évidemment les ſubſtances acres, de renouveller le mouvement du cœur, lors même qu'il eſt ſéparé du corps. D'un autre côté, l'augmentation du mouvement du ſang par l'exercice, ou par quelque autre cauſe qui le fait retourner au cœur en plus grande quantité, & avec plus de violence ; auſſi bien que la diminution de ſon mouvement par la ſaignée, prouvent que même la tenſion des muſcles creux influe conſidérablement à les exciter à l'action. Mais notre auteur fait voir clairement, par les principes qui conſtituent le ſang, que, même dans ſon état de ſanté, il eſt parfaitement propre à être une cauſe incitante, & cela par ſa chaleur, par ſon mouvement inteſtin ; par l'air, que le ſang probablement contient ; par la ſtructure interne du cœur ; & par les cordes charnues qui le diſtendent. Quant à l'objection qu'on peut faire contre ſa puiſſance ſtimulative, ou incitante, que le ſang n'eſt pas acre au goût, quoique ſalé, & qu'à peine il irrite la membrane de l'œil ; il répond que, nonobſtant tout cela, il peut ſtimuler d'au-

tres nerfs differemment conſtitués, & peut-être plus ſenſibles. Il le prouve, par l'opération convulſive & même mortelle de quelques ſubſtances minerales & végétales ſur les membranes de l'eſtomac, qui pourtant n'ont rien d'acre au goût, ni même ſouvent aucune ſaveur deſagreable. Il en raporte grand nombre d'exemples, qui tous confirment que les cauſes ſtimulantes ne le ſont que rélativement à tels ou tels nerfs, ou telles ou telles membranes ; de même que quelques poiſons n'agiſſent que ſur les ſolides, & d'autres ſeulement ſur les fluides. L'auteur, ayant ainſi établi cette puiſſance irritative du ſang ; obſerve qu'un corps, ſoit fluide ou ſolide, qui eſt de nature à ſtimuler, appliqué plus fortement, excitera des irritations plus fortes, puiſque ſes particules actives frapperont alors plus rudement contre les tendres extrémités des nerfs. Cette conſéquence eſt à la fois ſi raiſonnable & ſi claire, que nous omettrons les argumens de l'auteur pour l'appuyer, pour paſſer rapidement à la ſection ſuivante, où il traite de la rélaxation du cœur, & de ſa diaſtole.

M. Whytt avoit déja obſervé que,

des trois differents états du cœur, à ſavoir celui de ſyſtole, celui de rélaxation, & celui de diaſtole, il n'y avoit que le premier & dernier qui puſſent être appellés violens ; le ſecond eſt naturel : & *Bartholin* l'appelle periſyſtole. M. Whitt prétend que cette rélaxation du cœur doit néceſſairement arriver ſelon ſon dixieme principe, puiſque les muſcles des animaux vivans, après avoir été excités à la contraction par une cauſe ſtimulante, ſe relâchent promptement d'eux-mêmes. Ainſi, le ſang étant chaſſé pendant la ſyſtole hors des ventricules, il eſt naturel que leurs fibres travaillent à ſe remettre de cet état violent, & à retourner à leur premiere ſituation. Donc les ventricules, en conſéquence de leur évacuation par la ſyſtole précédente, & de la rélaxation qui s'en eſt enſuivie, ne réſiſteront pas à la cauſe qui recommencera à les dilater. Mais ce ne ſera pourtant pas ſans quelque violence, qu'ils laiſſeront écarter leurs parois l'une de l'autre par la diaſtole que produit le ſang des veines qui y afflue impétueuſement. Sans cette impétuoſité, la rélaxation du cœur quelle qu'elle fut, n'en pourroit pas produire la dilatation complette ;

car un viscere creux, tel qu'est le cœur ou la vessie, ne peut jamais être pleinement tendu par son propre méchanisme, & sans une cause distendante introduite dans ses cavités. Et réciproquement, quoique la pleine dilatation des ventricules provienne de la force du reflux du sang, ce reflux seul auroit été incapable de le produire sans la rélaxation précédente de leurs fibres; la contraction des oreillettes, & l'impulsion du sang des veines, peuvent bien lutter en quelque façon contre les ventricules, mais non pas assez fortement pour vaincre toute leur résistance, s'il n'y avoit pas eu précédemment une rélaxation à la fin de la systole.

Notre auteur, apres avoir observé que la contraction des ventricules est proportionnée a la cause qui les dilate, ajoûte que, comme le gauche, qui est le plus fort, requiert une plus grande force pour completter sa diastole que le droit, le sang doit y retourner avec plus d'impetuosité. Il le prouve, tant par des faits que par des raisonnemens très-sensibles & très-concluans.

Vers la fin de cette section, notre auteur trouve qu'il n'est pas aisé de dé-

terminer en quel tems le mouvement du cœur commence dans les animaux naissans, ni ce qui l'excite; il prétend que la cause en est la chaleur, qui, raréfiant & agitant les particules des fluides, les rend capables d'irriter ses fibres, & de les réduire à une contraction.*

Notre auteur, après avoir ainsi rendu compte des mouvemens du cœur, continue à considerer les autres mouvemens vitaux; & dans la cinquieme section, sur le mouvement du canal alimentaire & de la vessie, il observe que, quoique l'action d'avaler soit généralement volontaire, elle est cependant causée par l'irritation que la nourriture excite successivement sur la membrane sensible du gosier, sur celle du *pharyix*, & sur les nerfs de l'*æsophage*, jusqu'à ce que ces alimens arrivent à l'estomac. Il trouve dans l'air qu'ils contiennent, dans

*Voilà comme un très-bon physicien d'ailleurs résoud un problème de physique. De combien cela est-il plus clair, que le raisonnement du médecin malgré lui, pour expliquer à un pere pourquoi sa fille est muette? On ne dit jamais guere rien de plus satisfaisant en physique, dès qu'on se met à raisonner. Regardons la nature operer: mais ne la questionnons pas trop. C'est un joueur de gobelets qui ne donne pas la clé de ses tours.

celui qu'on avale avec la salive, & qui se rarefie par la chaleur, & dans les humeurs de l'estomac, des causes suffisantes pour une irritation douce des *papilles* nerveuses, & pour une extension des fibres, capable de les exciter à la contraction. Ceci s'accorde parfaitement avec l'observation de *Wepfer*, sur la dissection des animaux vivans, qui assure, que la contraction de l'estomac ne se fait jamais, qu'après un gonflement précédent. Ces contractions & gonflemens successifs, quoique sensiblement plus lents, ne laissent pas d'avoir quelque analogie avec la systole, & la diastole du cœur.

Mais parce que notre auteur regarde comme évident, que l'irritation du sang dans les ventricules du cœur doit cesser à chaque systole, jusqu'à ce que la diastole, à la faveur de sa rélaxation, recommence à le distendre, il suppose qu'on lui demandera, pourquoi l'estomac ne souffre pas une nouvelle contraction par l'irritation des humeurs qu'il contient, avant qu'il se fasse un nouveau gonflement? Il répond, que pour exciter cette nouvelle contraction de l'estomac, ou pour empêcher qu'il ne cede à la force dilatante de l'air rarefié, il faut peut-

être, outre la douce irritation causée par les alimens, le surcroît d'irritation que la tension des fibres produit. Il montre ensuite que, comme l'estomac devient convulsif par les effets des substances irritantes, en conséquence des humeurs qui le picotent; l'*opium*, qui rend les nerfs & les fibres insensibles à l'irritation, appaise ces commotions irrégulieres; & que, comme une grande indigestion produit les nausées & le vomissement, les mouvemens vermiculaires ordinaires de cet intestin doivent être principalement attribués à l'irritation douce des humeurs qui y sont contenues.

Il attribue le mouvement peristaltique des intestins aux mêmes causes irritantes, & à une irritation additionnelle causée par la bile; il s'autorise, dans cette opinion, des effets des medecines purgatives; des fortes contractions qui se font aux intestins des animaux, lorsqu'on y applique des instruments pointus, ou qu'on y verse des liqueurs acres; & des effets de l'*opium*, qui diminue ou détruit le mouvement péristaltique des intestins. Il est très-probable, dit-il, que la bile est particuliérement néceſſaire, pour com-

pleter le mouvement des inteſtins ; autrement ils ne ſeroient pas capables de vaincre leur propre tenſion, qui provient de l'air qu'ils contiennent ; car ceux qui meurent de jauniſſe invétérée, ont les inteſtins extrêmement enflés ; & un homme, qui mourut d'une bleſſure à la veſicule du fiel, après avoir eu toujours le ventre fort reſſerré, avoit ſes inteſtins exceſſivement dilatés après ſa mort.

NOTRE auteur croit que la décharge naturelle des inteſtins, eſt opérée par la continuation & propagation de leur mouvement vermiculaire, jointe à l'acreté & au poids des matieres fécales, qui irritent & diſtendent le *rectum* ; parce que ſon irritation extrême dans le cas du teneſme, eſt heureuſement appaiſée par des opiates & des clyſteres doux.

IL conſidere la veſſie de l'urine, comme un muſcle creux, qui, n'ayant point d'antagoniſte, ſe réduiroit à très-peu de choſe, ſi ce n'étoit que l'urine qui y tombe des ureteres, l'étend au point d'y cauſer une forte contraction, qui cependant ne l'eſt pas encore aſſez pour vaincre la conſtriction du ſphincter ; mais celui-ci étant ouvert par le ſecours d'autres muſ-

cles, la puiſſance contractante de la veſſie ſuffit alors pour chaſſer ce qu'elle contient. Il obſerve que le fluide urinaire, quelque acre qu'il ſoit, agit plus par ſa quantité pour diſtendre la veſſie, que par ſa ſimple irritation, en une perſonne ſaine, dont la veſſie eſt verniſſée d'un mucilage naturel.

DANS ſa ſixieme ſection, ſur les mouvemens des vaiſſeaux ſanguins, & ſur pluſieurs autres de l'eſpece volontaire, il attribue la dilatation des arteres à la force projectile du cœur ; & leur ſyſtole & leur élaſticité, à la contraction de leur tégument muſculaire, & à l'irritation douce du ſang, qui affecte leur ſurface interne. En outre, il ſuppoſe de plus un mouvement oſcillatoire dans les vaiſſeaux les plus petits, & dans les tuyaux ſécrétoires des glandes, où la force du cœur ſemble ne pas s'étendre, & où l'élaſticité n'agit pas ; mais au travers deſquels il imagine que la circulation eſt conſervée par des vibrations des vaiſſeaux, que la douce irritation du ſang peut exciter. Il croit que les veines ne ſont pas des canaux inactifs, mais qu'elles ont leur tégument muſculaire, diſpoſé à de foibles contractions, enſorte

qu'elles contribuent en quelque maniere à la circulation. Pour prouver ce qu'il vient d'avancer, il remarque que la contraction de la veine cave eſt viſible dans la diſſection des animaux mourans. D'où l'on peut inferer que les fluides ſont, en quelque façon, cauſe de leur propre mouvement.

C'EST l'opinion commune, que l'érection du *penis* provient de l'action des muſcles érecteurs ; mais notre auteur rejette cette opinion avec quelques autres modernes ; & dit, qu'à la vûe, & même au ſouvenir d'une nourriture agréable, l'eau vient à la bouche d'une perſonne preſſée par la faim ; de même, il eſt à croire que l'irritation du fluide ſéminal, à la vûe, & même au ſouvenir des objets laſcifs, peut occaſionner un flux extraordinaire de ſang le long des petites arteres du *penis*, qui augmente leurs vibrations ; toutes les arteres à liqueur rouge doivent s'élargir, & celles qui s'abouchent aux veines y tranſmettre leurs fluides avec impétuoſité ; les arteres, dont les orifices aboutiſſent aux cellules du *penis*, y répandront de la limphe & du ſang rouge, qui n'étant pas emportés par les veines abſorbantes,

dont les orifices ſe trouvent pour lors trop étroits à proportion, il faut néceſſairement que la tenſion des corps caverneux s'enſuive, & par conſéquent l'érection du *penis*.

A l'égard de la rougeur ſubite qui monte quelquefois au viſage, il ne convient pas qu'elle provienne de la ſtagnation du ſang dans les vaiſſeaux ſuperficiels du viſage, parce que cela ne s'accorde pas avec la chaleur, & l'éclat qu'on y voit & qu'on y reſſent ; mais d'une circulation augmentée dans ces vaiſſeaux par leurs vibrations accélérées. Il ajoute qu'il ne prétend pas rendre raiſon, pourquoi la honte produit ce changement dans la circulation, plutôt au viſage qu'ailleurs ; aveu qui vaut infiniment mieux qu'une explication qui n'éclairciroit rien.

CETTE doctrine de l'irritation eſt ſi convenable aux actions des organes de la génération, dans les deux ſexes, qu'il eſt inutile d'entrer en un plus grand détail à ce ſujet.

DANS la ſeptieme ſection, l'auteur traite des mouvemens de la prunelle & des muſcles de l'oreille interne. Après avoir obſervé la néceſſité de la contrac-

tion & de la dilatation de la prunelle, pour avoir une vision distincte & claire ; & avoir donné une description exacte de fibres circulaires & radiées de l'iris, il ajoute que, comme les fibres longitudinales sont plus fortes que les circulaires, la dilatation est l'état naturel de la prunelle ; dont la puissance contractante est excitée par l'irritation de la lumiere, & augmentée ou diminuée selon ses differens degrés. Cependant il n'attribue pas cet effet à l'action immédiate de la lumiere sur les fibres de l'uvée ou de l'iris, mais à son action sur la retine; une certaine proportion de lumiere étant requise pour produire sa fonction réguliere, & un degré extrème diminuant l'activité de cette fonction, & y excitant une sensation penible. Il confirme cette doctrine par quelques expériences curieuses, faciles & satisfaisantes; à quoi il ajoûte l'observation, que le nerf optique, & les fibres nerveuses de l'uvée, prennent naissance dans des parties differentes du cerveau, & ne communiquent pas ensemble en avançant vers l'œil ; d'où il arrive, que la lumiere, qui affecte la retine, ne sauroit affecter la prunelle ; mais la sensation penible dans la retine,

causée par trop de lumiere, peut exciter le principe sensitif, toujours prêt à agir à l'origine des nerfs, à déterminer l'influence nerveuse dans le sphincter de la prunelle, pour mitiger l'effet de la cause offensante par sa contraction, de même qu'en un moindre degré de lumiere, le principe sensitif s'abstient d'ébranler ce muscle, & donne au rideau de la prunelle une ouverture convenable pour admettre une quantité suffisante de ce fluide subtile, par l'action naturelle de ses longues fibres.

NOTRE auteur confirme cette disposition ou faculté du principe sensitif, par cette expérience. Qu'on place une chandelle allumée devant les yeux ; qu'on ferme un œil, dès-lors on éprouvera que la prunelle de l'autre se dilate tout aussitôt. Il observe, que cet effet ne peut pas s'expliquer par des principes mécaniques, parce que les nerfs & les vaisseaux sanguins des deux yeux n'ont rien de commun ensemble, que de prendre tous deux naissance du cerveau & de l'aorte ; & que la chandelle, qui est la cause mécanique de la contraction de l'un des deux, n'agit pas plus sur celui-la, que quand les deux yeux étoient ouverts.

Mais admettant que la contraction de la prunelle provient de l'ame, par une suite des sensations excitées dans la *retine*, il suit que, l'esprit n'étant plus excité à contracter la prunelle fermée, qui est alors dans son état de dilatation naturelle, la prunelle de l'œil exposé à la lumiere se dilate par la simple force de l'habitude que nous avons de mouvoir les deux yeux ensemble, & de contracter leurs prunelles en même-tems. Car, quoique les mouvemens de ces organes soient volontaires, l'ame peut, selon le dixhuitieme principe, perdre la puissance de mouvoir les muscles volontaires, de telle ou telle maniere particuliere. On doit cependant admettre ce principe avec quelque restriction ; car, quoiqu'il y ait une uniformité remarquable entre les mouvemens de chaque prunelle, celui de la prunelle exposée à la lumiere est moindre que celui de l'autre, quoique ni l'une ni l'autre ne soit autant contractée, que si elles étoient chacune également affectées par la lumiere.

L'AUTEUR, après avoir employé quelques pages à faire voir les erreurs de plusieurs écrivains sur les causes des mouvemens de la prunelle, confirme sa propre théorie

théorie par une histoire remarquable, & par des réflexions judicieuses.

ENSUITE il assure que les mouvemens de la prunelle sont absolument nécessaires pour disposer l'œil à recevoir différens dégrés de lumiere.

IL confirme cette proposition par plusieurs expériences autoptiques, aisées & curieuses, que chacun peut observer dans ses propres yeux, comme a fait l'auteur. Il prétend que la contraction de la prunelle est nécessaire, pour voir clairement les objets moins lumineux qui sont près de nous ; & que cette contraction provient principalement de la volonté ; quoique dans la vision des objets éloignés, la dilatation de la prunelle soit entierement déterminée par la quantité de lumiere appliquée à l'œil. En un mot, comme il a dit ci-devant, les mouvemens des fibres de l'uvée sont d'une espece mixte, étant involontaires eû égard à l'irritation de la lumiere, & quelquefois modérés par l'interposition de la volonté, sans que cet acte de volonté soit distinctement apperçû par celui-même qui le fait.

IL observe ensuite que, dans la paralisie des fibres longitudinales de l'uvée,

la prunelle est toujours fort contractée, tandis que les fibres circulaires retiennent leur force accoutumée ; ce qui fait que le malade, ne pouvant voir qu'à une grande lumiere, il aura le vice de vûe qu'on appelle *héméralopie*, dont l'auteur donne un exemple remarquable. Et au contraire, si les fibres circulaires sont privées de leur énergie, la prunelle étant par-là fort dilatée, l'œil ne sera pas capable de souffrir une grande lumiere. Par-là même, le malade verra mieux à l'ombre, ou à la lueur d'une chandelle. Cette affection maladive de la vûe est appellée par les Grecs, *Nyctalopie*.

A l'égard des mouvemens des muscles de l'oreille interne, l'auteur observe que l'oreille seroit incapable de distinguer la variété des sons, si quelques unes de ses parties n'étoient pas capables de tension: car, comme une corde d'instrument, d'une certaine longueur & tension, ne peut rendre qu'un seul son harmonieux ; de même, s'il n'y avoit pas un mécanisme, par lequel les membranes du tympan & du trou ovale pussent être diversement tendues ou relâchées, elles ne seroient affectées que par un seul son harmonieux, & n'auroient qu'une per-

ception plus ou moins confuse des autres. » Il est surprenant dit-il, de voir les » oreilles adaptées à une telle variété de » sons ; mais avec quelle habileté & » quelle sagesse toute la structure anima» le n'est-elle pas formée ? Ici l'irritation » du son sur les nerfs auditifs excite » l'esprit, par l'influence des nerfs, à dis» poser les muscles de l'oreille à une telle » contraction de ses membranes, que ses » vibrations répondent aux différentes » especes de son : l'irritation de la lumie» re produit de pareils effets sur la pru» nelle.» M. Whytt remarque que, quoique le principe sensitif dirige les mouvemens dont il s'agit, on n'y sauroit soupçonner aucune action de la volonté, puisqu'elle ne sauroit mouvoir les muscles des oreilles, si elles ne sont frappées par le son, ni suspendre les effets du son sur ces mêmes muscles.



The beauties of Shakespear. *London*, 1753.

Les beautés de Shakespear. Londres, 1752.

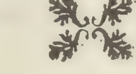
On n'a jamais vû Shakespear en France qu'avec un vernis. Deux de nos poëtes, qui nous en ont donné des morceaux, l'ont trop dénaturé, pour nous le faire connoître tel qu'il est. Leur plume est plutôt un fard qu'un miroir. Les poëtes ont le défaut d'embellir tout ce qu'ils touchent. L'esprit est un imposteur, qui ne rapporte jamais les choses comme il les a vûes ; il a la fureur d'y vouloir mettre du sien ; & à force d'orner, il défigure. Nous, qui ne nous piquons pas d'esprit, & qui n'en avons que faire pour écrire un Journal, où ce sont les auteurs mêmes que nous extrayons qui nous doivent défrayer de traits spirituels & ingénieux, nous allons donner des lambeaux de

Shakespear tout brutes. S'il y gagne, sa gloire sera pure. Il y a peu de belles qui le soient assez, pour que sans parure elles puissent faire sensation. Mais, si parmi des idées nobles, grandes, vastes & sublimes, on lui en trouve aussi de basses, de guindées & de gigantesques, il ne faudra pas s'en prendre à nous, qui ne promettons que son portrait, & non pas son panégyrique. Qui connoît bien Shakespear, en connoît mieux les cerveaux Anglois ; car son génie est le génie de toute l'Isle. Et si au sortir des mains de la nature, on fondoit tous les esprits de l'Angleterre en un seul, il en résulteroit un nouveau Shakespear : j'en tire la preuve de ce qu'il est encore l'idole de toute sa nation. Ou elle ne lui trouve point de défauts ; ou si elle lui en trouve, elle les aime, & seroit fâchée qu'il ne les eût pas.

Le livre que nous annonçons a fait ce que nous aurions eu à faire sans lui : il a ramassé tous les traits saillans de Shakespear qui caracterisent la teinte & la force de son imagination. Il pourroit être plus agréable de voir ses pieces entieres, sans lacunes & sans vuides: mais pour les voir entieres ou moins décousues, on peut recou-

ses œuvres, ou à l'édition du théâtre Anglois. Au reste, peut-être aucun de ses drames ne forme-t-il un ensemble assez régulier, pour qu'on doive regretter de n'en voir ici que des parties désassemblées. C'est tout son beau qu'on va voir; (car nous avons traduit l'extrait entier) & cette sorte de beauté qu'on pourroit croire qui manque ici, je veux dire, celle qui résulte de la symmétrie, des proportions & de l'harmonie, est précisément celle qu'il n'a pas, ou que du moins il a très-peu.

Quoique la marche & l'action des pieces ne puissent pas être senties dans les lambeaux de scênes que nous exposerons aux yeux des lecteurs; ou plutôt, pour cette raison même, nous avertirons de ce qui fait le sujet des pieces, afin qu'étant orienté, on devine mieux l'idée du poëte: mais nous n'en ferons point d'analyses, parceque quelqu'un en a fait avant nous.



EXTRAIT de la premiere partie de *Henry IV. Roi d'Angleterre.*

Sujet de la piece.

RICHARD II. de la maison d'*Anjou*, naquit à Bordeaux le 6 Juin 1366; il étoit fils d'*Edouard*, Prince de Galles, surnommé *le Prince noir*, à cause de son armure; lequel étant mort dans la fleur de son âge, *Richard* succeda à son grand-pere *Edouard III.* n'ayant encore qu'onze ans. L'ambition de ses oncles troubla le repos de son regne; il fut arrêté & renfermé dans le château de *Flint* près de *Chester*, & conduit ensuite à *Londres*, où *Henry* Duc de *Lancastre*, un de ses oncles, avoit fait assembler un parlement. On y fit le procès au Roi, & on le déposa par un acte du 30 Septembre 1399, qui étoit le vingt-deuxieme de son regne. Il fut ensuite enfermé & assassiné

dans le château de *Ponte-fract*, au comté d'*Yorck*.

Henry IV. de la maison de *Lancastre*, surnommé de *Bolinbroke*, lieu de sa naissance, usurpa la couronne au préjudice de la maison d'*Yorck*, à qui elle appartenoit. Son regne fut un tissu perpétuel de révolutions, qui remplirent l'Angleterre de sang & de misere. *Henry Piercy*, comte de *Northumberland*, surnommé *Hotspur*, c'est-à-dire, l'*éperon chaud*, à cause de son humeur guerriere, se souleva contre ce prince; mais il fut vaincu & tué. *Owen Glendour*, soutenu par la France, se révolta aussi & prit le titre de prince de *Galles*; mais ne pouvant tenir contre le bonheur de *Henry*, il s'alla cacher dans une retraite inconnue, où il passa le reste de ses jours. *Henry IV.* mourut de la lepre, selon quelques-uns; & selon d'autres, d'apopléxie, l'an 1413. le quatorzieme de son regne, & le quarante-sixieme de sa vie dans une chambre de l'abbaye de *Westminster*, appellée *la chambre de Jerusalem*; moyennant quoi se trouva vrai, en aidant un peu à la lettre, ce qu'avoit annoncé une prophétie, qu'il mourroit à *Jerusalem*.

ACTE PREMIER

Premiere Scene.

Sur le retour de la paix, après la guerre civile.

APRE'S tant de secousses & de désastres, la paix fugitive revient; elle accourt hors d'haleine, & nous annonce avec des accens entrecoupés, que les discords & la dissention vont se porter sur des rivages étrangers. Cette terre aride ne sera plus imbibée du sang de ses propres enfans; ses champs ne seront plus coupés par des retranchemens; ses prairies émaillées de fleurs, ne seront plus foulées sous les piés des coursiers belliqueux; les files & les rangs opposés, de même race, de même origine, qui, ci-devant, semblables aux météores d'un ciel agité, s'entrechoquoient mutuellement, & se mêloient dans la furie & l'acharnement de la discorde civile, marcheront désormais de front, obéiront aux mêmes ordres, &

ne léveront plus leurs bras contre des amis, des parens, & des alliés; le tranchant de l'épée, tel qu'un couteau mal aiguisé, ne blessera plus son maître.

SCENE IV.

Sur un courtisan petit-maître.

JE me souviens, dit le comte de Northumberland, qu'après le combat, comme je me reposois appuyé sur mon épée, extrèmement ému & troublé, hors d'haleine, & sans force, tout essoufflé & épuisé; survint un certain seigneur richement vêtu, & élégamment ajusté, aussi serein qu'un nouvel époux le jour de ses nôces. Sa barbe fraîchement tondue donnoit à son menton l'air d'un champ que la faux vient de moissonner. Aussi odorant qu'un parfumeur, il tenoit, entre le pouce & l'index, une petite boîte à musc, qu'il approchoit de tems en tems de son nez. Ses sôuris & & son babil ne finissoient pas. Des soldats qui portoient des corps morts vinrent à passer; il les traita de rudes coquins

sans éducation, qui apportoient ainsi des cadavres hideux & infects entre sa noblesse & le vent. Il me fit plusieurs questions dans les termes les plus recherchés, & me demanda enfin mes prisonniers, au nom de Votre Majesté. Comme je commençois alors à me refroidir, & à seutir mes blessures, impatient & irrité des impertinences de ce fat, je répondis négligemment je ne sai quoi; qu'il les auroit, ou qu'il ne les auroit pas: car il me fit enrager de le voir si brillant & si parfumé, parler de la guerre en fille de chambre, & me dire à propos de plaies, que le *sperma ceti* étoit souverain pour les contusions; que c'étoit dommage qu'on eut jamais songé à tirer le salpêtre des entrailles de la terre, cette drogue ayant détruit lâchement tant de beaux hommes; qu'il auroit été soldat comme un autre, si ce n'avoit été ces malheureux fusils.

Même scéne, sur le danger.

J'y ferai réflexion, dit je ne sais quel interlocuteur: la matiere est sérieuse & pleine de risques, j'y vois autant de danger qu'à entreprendre de passer un torrent

impétueux, sans autre appui que le bout peu ferme d'une lance.

Même scéne, sur l'honneur.

PAR tous les Dieux! il me semble que j'atteindrois jusqu'à la lune, & que je descendrois dans les gouffres de l'Océan, où la sonde ne trouve pas de fonds, pour y arracher un sceptre; pourvû que sans rival je puisse jouir des honneurs qu'il apporte avec soi. Mais le partage en est honteux. *

* On a blâmé ce passage de Shakespear, comme ne contenant qu'un galimathias ampoullé; mais Monsieur *Warb rton* observe que, quoique les expressions en soient hardies, elles ne font qu'exprimer une pensée naturelle à une ame grande & élevée; & qu'*Euripide* a rendu le même sentiment à peu près dans les mêmes termes, lorsqu'il fait dire à *Eteocles*....

» Je ne connois point de bornes à mon courage; » il me semble que je viendrois facilement à bout » d'escalader les cieux, & d'atteindre à l'étoile » la plus éloignée, ou de percer jusqu'aux plus » profondes entrailles de la terre; pourvû que » je pusse obtenir à ce prix un sceptre, & regner » à la façon des Dieux. »

ACTE II.

SCENE VI.

Discours de la Dame de Piercy *à son mari.*

POURQUOI, Seigneur, fuyez-vous toute compagnie? Pour quelle offense ai-je été bannie depuis quinze nuits du lit de mon *Henry*? Dites-moi, cher seigneur, ce qui vous ôte l'appétit, le sommeil, & le goût du plaisir? Pourquoi ces yeux sont-ils toujours fixés vers la terre? Pourquoi ces sauts subits, quand vous vous trouvez seul? Vos joues ont perdu leur couleur vermeille; vous avez livré mes trésors, mes droits sur vous, à la tristesse & à la profonde rêverie! Pendant vos sommeils interrompus, je vous veillois, & vous entendois murmurer de la guerre & des armes; à votre coursier, vous parliez termes de manége; aux soldats, vous inspiriez du courage, en les appellant au combat: tous vos discours rouloient sur des sorties, des retranche-

mens, des tentes, des palissades, des forts, des canons & des coulevrines, des prisonniers, des soldats tués, & sur toutes les suites affreuses d'une guerre sanglante. Votre esprit, en dormant, étoit si occupé & si agité de toutes les manœuvres militaires, qu'il couloit de votre front des gouttes de sueur, aussi grosses que les bulles que forme sur l'eau une pluie d'orage. Votre visage exprimoit toute l'action d'une personne empressée à terminer une grande entreprise. Qu'est-ce que tout cela présage? Mon seigneur médite quelque affaire importante : il faut qu'il me la révele; ou bien je croirai qu'il ne m'aime plus.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Sur de prétendus prodiges.

OUI, le ciel, à ma naissance, se trouva tout en feu, & des météores ardens enflammoient l'air; les fondemens de la terre tremblerent, comme un lâche

tremble à la vûe des bataillons ennemis.

HOTSPUR répond : Ce tremblement seroit arrivé de même, si la chatte de votre mere avoit fait des petits, quoique vous n'eussiez jamais existé. . . . .

. . . .

La nature infirme éclate souvent en d'étranges éruptions; & la terre gonflée semble quelquefois tourmentée de la colique, par l'emprisonnement des vents altiers dans son sein; d'où s'efforçant de s'ouvrir un passage, ils secouent la bonne vieille dame de Terre, renversent les plus hautes tours, & les clochers couverts de mousse.

Même Scéne, sur les mauvais Poëtes.

J'AIMEROIS mieux devenir chat, & passer le temps à miauler, que d'être un de ces rimeurs pitoyables. Le son rude d'un chandelier de cuivre sur la roue d'un tourneur, ou le cri désagréable d'une roue seche, qui tourne sur son essieu, ne me feroient pas tant grincer les dents, que le récit de leurs vers, qui ressemblent à l'amble forcé d'une méchante rosse. *

* *Horace* dans son art poëtique dit, que les gens

Ibidem, sur l'opiniâtreté à marchander.

JE donnerois la moitié de mes biens à un ami qui me seroit cher; mais en fait de faire un marché, je chicannerois sur la neuvieme partie d'un cheveu.

Ibid. Sur un mari qui s'endort au doux chant de sa femme.

ELLE vous dit de vous étendre sur ces verds joncs; ses genoux vous serviront d'oreiller; elle vous chantera votre air favori; elle couronnera sur vos paupieres le dieu du sommeil; vos sens seront charmés par une douce pesanteur. Il y a autant de différence entre le sommeil & la veille, qu'entre le jour & la nuit.

de bon sens évitent les mauvais poëtes dans leurs accès furieux, plus que l'écume d'un chien enragé, l'infection de la peste, ou tous les Dieux en couroux.

Ut mala quem scabies, aut morbus regius urget,
Aut fanaticus error, & iracunda Diana;
Vesanum tetigisse timent, fugiuntque poëtam,
Qui sapiunt.

SCENE IV.

Henri IV. à son fils.

SI j'avois accoutumé les hommes à me voir, & que je me fusse rendu vulgaire à leurs yeux, en leur prodiguant ma présence; l'opinion, qui m'aida a monter sur le thrône, l'auroit conservé à son possesseur; mais en ne me montrant que rarement, je ne pouvois faire un pas sans être admiré comme une comete. Les uns disoient à leurs enfans : Le voilà; les autres demandoient: Où est-il? Lequel est *Bolinbroke*? * Alors, on oublioit le Ciel pour me rendre des hommages, même en présence du Roi couronné. C'est ainsi que je me rendis précieux, comme une riche robe pontificale, qui moins elle est vûe plus est-elle estimée : c'est ainsi que je maintins mon éclat & ma dignité, en ne me montrant que rarement; mais toujours avec splen-

* *At pulchrum est digito monstrarier, & dicier hic est.* Persius.

deur. Ma présence étoit un régal pour le peuple, que je gagnai par cette pompe solennelle, adroitement ménagée. Le Roi, au contraire, couroit çà & là, suivi d'une troupe de mauvais railleurs, & de ces esprits légers, qui, à la façon de l'étoupe, sont consumés aussi-tôt qu'allumés. Il se dégradoit, en associant à la royauté des médisans & des fous, dont les actions imprudentes, par la protection qu'il leur donnoit, retomboient sur lui, & ternissoient sa réputation. Les compagnons de ses plaisirs n'étoient que de jeunes adolescens, des blanc-becs, vains & écervelés; avec lesquels il se rendoit familier à la vûe de la populace, qui rassasiée de la vûe de cette Majesté journaliere, s'en dégoûta, ainsi que le miel devient insipide, lorsqu'on en a fait un usage trop fréquent. Les choses n'ont de prix qu'à proportion qu'elles sont plus rares & en plus petite quantité. Lorsque le Roi se montroit, on le traitoit comme on fait le coucou au mois de Juin; on écoutoit le bruit de son passage, sans lui marquer aucuns égards; on le voyoit, mais l'habitude avoit émoussé dans les spectateurs l'ardeur de la curiosité, du respect & de

l'admiration: on le voyoit; mais on laissoit retomber, en le voyant, une paupiere appesantie; on le voyoit, mais avec les yeux dont un homme aigri voit quelqu'un qui lui déplaît; parce qu'on étoit rassasié, las, excédé de sa présence.

ACTE IV.

SCENE IV.

Sur un Guerrier.

JE vis le jeune *Henri*, avec son chapeau retroussé, garni de cuissarts, gallamment armé, s'élever de la terre comme un mercure aîlé, & se lancer sur la selle d'un air aussi aisé, que si un ange descendoit des nuées, pour dompter un fier *pegase*, & charmer l'Univers par son adresse à manier un cheval.



SCENE II.

DU V. ACTE.

Soliloque du Capitaine Falstaff.

QUE m'importe, que l'honneur me dise d'avancer ou de reculer? L'honneur peut-il remettre une jambe? Non; ou un bras? Non; ou appaiser la douleur d'une blessure? Non; l'honneur ne sait donc pas la chirurgie? Non; qu'est-ce que l'honneur? Un mot; qu'est-ce que ce mot? De l'air. Qui est-ce qui à de l'honneur? Celui qui mourut mercredi passé. Le sent-il? Non; l'entend-il? Non; l'honneur ne se sent donc pas? Non, par les morts; mais l'honneur ne s'accommode-t-il pas mieux avec les vivans? Non; pour quoi? Parce que la détraction & la médisance ne veulent pas le souffrir. Eh, bien donc, je m'en passerai: l'honneur n'est qu'un écusson peint. Ainsi finit mon soliloque.

SCENE V.

De l'emploi du temps.

AH, Messieurs, le tems de la vie est court; mais, mal employé, il ne seroit que trop long, même si la vie, placée sur le bout de l'index d'un cadran, finissoit à la révolution de chaque heure.

Virgile dit au dixieme livre de l'Enéide,
Stat sua cuique dies, breve & irreparabile tempus
Omnibus est vitæ; sed famam extendere factis,
Hoc virtutis opus.



Extrait de la seconde partie de *Henri IV. Roi d'Angleterre.*

Sujet de la piece.

HENRI *Piercy*, fils du Comte de *Northumberland*, se révolta contre Henri IV. & après avoir eû plusieurs succès, il fut à la fin tué en une bataille, qui se donna près de *Shrewsbury*, capitale de la province de *Stafford*; la nouvelle de sa mort affligea beaucoup le vieux Comte son pere, qui pour la venger fit un traité avec les Ecossois, & suscita bien des affaires au Roi *Henri*. Le prince de *Galles*, fils aîné de *Henri*, causa aussi des chagrins à ce Prince, par la vie dissolue qu'il menoit; ne s'associant qu'avec des jeunes gens de mauvaise vie, accoutumés aux plus grands forfaits. Mais ce jeune prince devint ensuite un des plus grands Rois qui ait rempli le throne Anglois.

PROLOGUE.

Portrait de la Renommée.

MONTÉ sur les aîles des vents, je publie ce qui se passe sur le globe de la terre, depuis l'Orient jusqu'au Couchant: sur mes langues innombrables réside la médisance, je débite ses mensonges malins dans les idiomes de toutes les nations, & remplis de faux rapports les oreilles des mortels. Mes discours de paix couvrent une inimitié secrete, & sous les apparences d'une tranquillité profonde, j'allume des feux qui menent à des guerres cruelles. C'est moi, qui donne l'alarme sur les frontieres, qui répans des bruits menaçans pour les états, qui fais faire des préparatifs de guerre; tandis qu'accablés d'autres maux, les peuples voisins ne soupirent que pour la paix. La renommée est une trompette, dont les sons éclatans sont formés d'insinuations, de jalousies, & de conjectures; le monstre à têtes sans nombre, la multitude discordante & variable, est le trompete qui joue de cet instrument.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Sur la discorde.

LA discorde a rompu ses liens, & s'est échappée comme un fougueux coursier qui renverse tout ce qu'il rencontre sur son chemin.

SCENE II.

Description d'un Courier.

UN officier, courant à toute bride, arriva jusqu'auprès de moi où il s'arrêta un instant, pour laisser respirer son cheval, des flancs duquel le sang découloit: il me demanda le chemin de *Chester*; & je lui demandai, moi, des nouvelles de *Shrenwsbury*. Il me dit que la rébellion avoit mal réussi, & que l'éperon du jeu-

ne *Piercy* n'étoit plus chaud. Après quoi, sans vouloir s'arrêter davantage, il pique son coursier, part & court avec tant de vélocité, qu'il sembloit dévorer le chemin.

SCENE III.

Sur les porteurs de mauvaises nouvelles.

LE front de cet homme, ainsi que le titre d'une tragédie, n'annonce rien que de funeste; tels paroissent les champs, où un fleuve débordé a laissé les marques d'une triste désolation.

TU trembles, ajoûte le même interlocuteur, en adressant la parole au courier: & la pâleur de tes joues dit mieux, que ta langue ne pourroit faire, les nouvelles que tu portes. Ce fut un homme déconcerté comme toi, saisi, accablé, demi-mort, qui tira les rideaux du lit de *Priam*, au milieu de la nuit, & qui fit l'effort de lui annoncer, que la moitié de sa ville de *Troye* étoit réduite en cendres.

JE lis des désastres dans tes yeux; tu branles la tête, & tu crains de dire la

vérité. S'il est tué, dis le moi; je ne m'en tiendrai pas pour offensé. C'est un crime de médire des trépassés ; mais ce n'en est pas un d'annoncer leur trépas. Il faut cependant avouer que c'est un office ingrat, d'être le premier méssager d'une mauvaise nouvelle ; sa voix, semblable au son lugubre de la cloche des agonisans, nous rappelle toujours des idées tristes.

Ibid. Que les grandes douleurs absorbent les petites.

LES nerfs affoiblis par la fievre, se courbent sous le poids de la vie, comme de vieux gonds rongés par la rouille ; le malade cependant, emporté par la force du mal, s'élance comme un éclair hors des bras de sa garde. De même mes membres, hier affoiblis & accablés par la douleur, se trouvent aujourd'hui renforcés par cette douleur même, & ont acquis une triple vigueur. Je n'ai plus besoin de bâton d'appui, ni d'une coëffure épaisse pour me garantir du froid ; c'est une trop foible défense pour la tête d'un homme qu'un prince veut abbattre. Le rude gantelet avec ses jointures d'a-

cier, me servira désormais de gands ; & un casque de fer ceindra mon front. Alors, que l'heure la plus terrible approche ; qu'il arrive ce moment le plus affreux, que le temps & le dépit puissent amener, contre le furieux *Northumberland* ! * Que le ciel embrase la terre ! Que la main de la nature ne retienne plus dans ses bornes le vaste Océan ! Que tout ordre disparoisse ! Que ce monde ne soit plus un théatre, où l'on nourrisse languissamment la discorde ! Que l'esprit du premier né *Caïn*, anime tous les seins ! Que chaque cœur ne respire que le carnage ! Que la scene finisse par une ruine universelle, & que les ténebres à jamais ensevelissent la terre.

* *Longin* loue *Æschyle* pour ses images nobles & terribles ; *Shakespear* peut au moins l'égaler. C'est le véritable *Æschyle* du théatre Britannique.

SCENE VI.

L'instabilité de la populace.

L'EDIFICE est peu ferme & peu solide, dont les fondemens sont jettés sur les cœurs de la populace.

Multitude instable & changeante, avec quelles acclamations réitérées ne faisiez-vous pas retentir les airs en faveur de *Bolingbroke*, avant qu'il fut élevé au trône où vous le désiriez ? Aujourd'hui vous en êtes si rassasiés, qu'à l'exemple d'un gourmand qui se provoque le vomissement pour soulager son estomac opprimé par trop de nourriture, vous voudriez le rejetter loin de vous.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Sur le sommeil.

DOUX sommeil, tendre nourricier de la nature, comment vous ai-je éloigné de moi ? Vous n'appésantissez plus mes paupieres ; vous ne plongez plus mes sens dans l'oubli ! Pour quoi, sommeil, préferez-vous de vous étendre sur des grabats dans des chaumieres enfûmées, & de vous reposer au bruit sourd des insectes qui volent la nuit, en abandonnant les appartemens parfumés des grands, les ri-

ches dais, & le son de la plus douce mélodie ? Dieu stupide, pourquoi vous retirez-vous aux retraites dégoutantes des vils laboureurs, en livrant le lit royal à la vigilance d'une sentinelle ? Comment pouvez-vous fermer les yeux au marinier placé sur le haut du mât, que berce le gonflement successif des flots agités par les vents, qui enlevent la pointe des vagues, frisent leurs têtes monstrueuses, & les suspendent aux glissans cordages, avec des mugissemens capables de réveiller la mort même ? Pouvez-vous, ô sommeil injuste, accorder vos douceurs au matelot en ce moment effroyable, & les refuser dans la nuit la plus calme & la plus tranquille à un roi, qui met tout en usage pour se les attirer ?

ACTE IV.

SCENE VIII.

Caractere de Henri V. par son pere.

OBSERVEZ-le, il est gracieux ; la compassion lui arrache des larmes, & la charité lui tient la main toujours

ouverte : mais irrité, son cœur devient aussi dur que le caillou : il est autant rempli d'humeurs que l'hyver, & aussi promptement enflammé de colere, que les bords d'une piece d'eau sont congelés à l'approche de l'aurore. Il faut bien observer la disposition actuelle de son temperament: & quand vous appercevez son cœur dilaté par la joie, représentez-lui ses fautes; mais que ce soit avec respect. Quand il est surmonté par l'humeur, laissez-le s'éventer, jusqu'à ce que ses passions, de même qu'une baleine à terre, se soient épuisées en se débattant.

SCENE IX.

Sur la fortune.

LA fortune ne viendra-t-elle jamais avec ses deux mains pleines à la fois ? Ses faveurs viendront-elles toujours mêlées de quelque amertume ? Ou elle donne de l'appetit sans nourriture, comme aux pauvres qui jouissent d'une santé vigoureuse; ou bien un festin sans appetit, comme aux opulens qui vivent au milieu de l'abondance sans en jouir.

SCENE X.

Réfléxions sur une couronne.

INQUIETUDE fardée ! Soin doré, qui ferme l'entrée au sommeil pendant tant des longues nuits ! Le voilà à la fin obtenu ce diadême tant désiré, dormons donc tranquillement. Hélas ! ce bonheur me fuit, tandis qu'un vil paysan, coëffé d'un bonnet de laine, jouit de cette douceur ineffable, & ronfle toute la nuit. O Majesté ! tu ressembles à une riche armure, portée dans la chaleur du jour, qui en parant les coups, brûle les corps & épuise leurs forces.

SCENE XI.

Sur l'or.

AVEC quelle promptitude la nature ne change-t-elle pas, quand l'or devient son objet favori ! C'est l'avidité

pour ce métal qui fait passer tant de nuits sans dormir aux peres des familles; ce souci remplit leur cervelle, met leurs os à la torture, épuise leur industrie. C'est pour contenter cette faim d'or insatiable, qu'on employe tant d'artifices & de voies indirectes, à en faire des amas & des monceaux ; c'est pour en acquérir, que l'on fait apprendre aux enfans les arts, les sciences & les exercices militaires; & quand, semblables aux abeilles, nous avons cueilli de chaque fleur, & que nos cuisses sont chargées de cire, nos bouches de miel, nous l'apportons à la ruche; là, de même que les abeilles, nous sommes assassinés pour nos peines.



A view of the principal Déistical writers that had appeared in England in the last and present century, with observations upon them, and some account of the answers that have been published against them in several letters to a friend; by John Leland, D. D. *London*, 1754.

EXPOSITION de la doctrine des Déistes Anglois, depuis un siecle & plus, avec la réfutation de leurs opinions, tirée des écrits qui ont été faits contre eux, par le Docteur Jean Leland. Londres, 1754.

SERA-t-il dit que les esprits-forts fassent éternellement parade de leur mécréance, & que jamais la plume d'un homme de lettres ne prenne le parti des croyans ? J'ai toujours remarqué avec

dépit que nos meilleurs poëtes (un petit nombre excepté) faisoient de mauvais vers sur les sujets pieux : cela vient sans doute, de ce que la poësie aime les images & la fiction ; & que les sacrés mysteres de la religion & sa morale ne sont susceptibles ni de celles-ci ni de celle-là. Mais lorsqu'il n'est question que d'argumens & de conviction pour réduire au silence les antagonistes de la foi : la logique doit-elle manquer à des chrétiens convaincus de leurs dogmes, ou le courage à des chrétiens zélés ? S'ils craignent, comme une épithete injurieuse, la qualification de dévôts, ils sont bien loin de la mériter ; ce sont plutôt des apostats que des dévots ; car il n'y a gueres de différence entre trahir sa religion, & ne la pas défendre quand on le peut. J'excuserois plutôt ces ames pusillanimes qui l'abjuroient aux piés des idoles par la crainte des gibets & des roues, que les lâches qui l'abandonnent aux dérisions des déistes par mauvaise honte & par respect humain. M. Leland, Docteur Anglican ; vient de donner un exemple fort bon à suivre par nos docteurs catholiques. Il s'est élevé contre le déisme, & a frondé de son mieux cette religion décharnée, qui n'a

ni culte ni mysteres, ni temples ni cérémonies. Son ouvrage est divisé en quinze lettres.

Dans la premiere, il nous donne l'époque de l'introduction du terme de *Déiste*. » Le nom de *Déistes*, par où l'on » désigne ceux qui rejettent toute reli» gion révelée, fut, dit-il, pris vers le » milieu du seizieme siecle par des Fran» çois & des Italiens, qui trouverent » cette qualification plus honnête pour » des gens qui rejettent les dogmes, » que celle d'Athées. » Cette remarque fait voir en passant que le terme de *Déiste* n'étoit pas injurieux dans son origine. Il l'est devenu depuis, parce que, dès qu'on veut qu'un terme le soit, aussi-tôt il commence à l'être. *Viret*, théologien de réputation parmi les protestans, les appella le premier (dans son instruction chrétienne) du nom qu'ils avoient choisi. Et voici l'exposition qu'il fait de leur doctrine. » Ils sont, dit-il, profession de » croire en Dieu : mais ils ne regardent » Jesus-Christ que comme un homme, » & les écrits des Apôtres & des Evan» gelistes, que comme des fables ou des » rêves. Ils rient, continue-t-il, de tou-

» tes les religions : mais ils ne laissent pas » de se conformer extérieurement à celle » du pays où ils vivent. Quelques-uns » d'entr'eux croyent l'immortalité de » l'ame; d'autres sont athées sur ce point» là. » M. Leland appelle ces derniers *mortels*, & les premiers *immortels* ; (il falloit dire *mortalistes* & *immortalistes*.) Il met dans la classe des immortalistes Mylord Herbert de Cherbury*, l'un de ses compatriotes, dont il réduit la doctrine à cinq chefs : 1. qu'il existe un Dieu ; 2. qu'il faut l'adorer ; 3. que c'est sur-tout par la piété & par la vertu qu'on l'adore ; 4. qu'il faut se repentir des péchés qu'on a commis, & que par-là on en obtient le pardon ; 5. qu'il y a dans l'autre vie des récompenses pour les gens de bien, & des châtimens pour les méchans. Mylord Herbert est persuadé que Dieu a gravé ces notions dans le cœur de tous les hommes ; & c'est ce qu'il a dessein de prouver dans son traité *de Religione Gentilium*. Il croit ces notions sûres, & il a raison :

* Auteur du livre *de Veritate*, qui fut d'abord imprimé à Paris en 1624. puis réimprimé à Londres ; d'un autre, *de Causis errorum* ; d'un troisieme, *de Religione Laici* ; & du fameux traité *de Religione Gentilium*.

mais il veut qu'il n'y ait que cela de certain en matiere de religion ; ou, pour mieux dire, que ce soit là toute la religion ; & c'est sur quoi M. Leland n'est pas d'accord avec lui : mais il faut convenir qu'il ne le bat que mollement, non qu'il n'eût sans doute des argumens triomphans à lui opposer ; mais parce qu'il lui voit, dans son incrédulité même, un systême religieux dont il est édifié. » Il se» roit à souhaiter, dit-il, que tous ceux » qui se targuent du nom de déistes, fus» sent aussi pénétrés que Mylord Her» bert, de l'importance & de la vérité » des cinq articles dont il fait ses dog» mes fondamentaux. » Il n'a garde de former des doutes sur la vérité des cinq articles de Mylord Herbert : mais il prétend qu'il s'en faut beaucoup qu'ils n'ayent été reconnus universellement pour vrais ; qu'il n'y en a même aucuns des cinq qui n'ait été contesté par quelques personnes ; d'où il conclut contre Mylord Herbert & ses partisans, qu'il a donc fallu une révélation pour inculquer aux hommes, même les vérités que la simple religion naturelle leur enseigne, mais que la dépravation de leur cœur a su rendre problématiques. Il trouve même cette néces-

sté reconnue par des payens. Socrate rencontre Alcibiade, comme il alloit au temple faire sa priere. Il l'arrête pour lui demander s'il sait comme il faut prier; que s'il ne le sait pas, il vaut mieux qu'il attende avant de le faire, qu'il ait appris à le faire bien; & qu'il faut, pour s'en bien instruire, que Dieu lui-même dissipe les ténebres qui couvrent son ame, au point de le mettre en état de distinguer le bien & le mal. Jamblique (dans la vie de Pythagore) confirme encore l'argument de M. Leland. » Il est indubi-» table, dit-il, qu'il faut faire ce qui plaît » à Dieu. Mais comment saura-t-on ce » qui plaît à Dieu, si on ne l'a appris de » lui-même, ou de quelqu'un qui le » tienne de lui? »

La seconde lettre roule encore sur Mylord Herbert. M. Leland, pour prouver contre lui la nécessité d'une révélation, montre l'insuffisance de la philosophie à instruire les hommes sur la religion. Ses deux preuves sont que les Philosophes n'étoient d'accord sur aucun point de doctrine, & que quand ils l'auroient été, ils étoient sans caractere & sans autorité pour les choses de la reli-

gion, qui dépendoient des prêtres, intéressés à maintenir la superstition; & des princes, qui, en étant pour la plûpart les promoteurs, n'avoient garde de l'anéantir. Il prouve ensuite le besoin où l'on étoit de la révélation, lors de la naissance du Christianisme, par l'empressement avec lequel on l'embrassa. Depuis longtems les peuples étoient fatigués, sans être éclairés, des disputes des philosophes sur les devoirs de l'homme par rapport à Dieu & à la société. Ils virent un corps de morale & de religion tout formé par Jesus-Christ; c'etoit ce qu'on souhaitoit depuis long-tems: ils le saisirent avec avidité. Le Christianisme fut la religion de tous ceux qui en vouloient avoir une, & ne trouva d'opposition que de la part des impies, des superstitieux & des grands. C'est sans doute à ce Christianisme même, que Mylord Herbert trouve si superflu, qu'il est redevable de la notion claire & distincte de ces cinq chefs, dont il forme toute sa croyance; car jamais avant la révélation, ils n'avoient été si clairement ni si universellement connus, qu'ils l'ont été depuis. Tous les jours nous croyons découvrir par nos propres lumieres, & ne devoir qu'à notre

raison, des vérités que nous tenons de l'éducation & de l'opinion publique. Tel, par exemple, croit voir aujourd'hui avec la derniere évidence, l'absurdité du polythéisme, qui ne s'en seroit pas douté, s'il fût né payen.

M. Leland ne dissimule pas une objection de Mylord Herbert contre la religion chrétienne, que les Déistes croyent insoluble: c'est qu'une religion qui n'est pas notifiée à tous les hommes ne sauroit être obligatoire. Il y répond fort simplement, que tout au plus elle ne seroit pas obligatoire pour ceux à qui elle n'est point parvenue; mais qu'elle n'en oblige pas moins ceux à qui elle a été révélée. Nous ne savons point, & il ne nous importe pas de savoir, jusqu'à quel point Dieu fera grace à ceux qui n'ont point entendu parler de nos dogmes: mais il ne s'ensuit pas de-là que nous, qui en sommes instruits, puissions impunément les combattre ou les rejetter. La question de l'ignorance invincible ne regarde pas ceux qu'il a plu à Dieu d'éclairer.

M. Leland termine cette seconde lettre par une liste des théologiens, & autres qui ont écrit contre Mylord Herbert, à quoi le lecteur curieux de controverse pourra recourir.

La troisieme lettre est dirigée contre le fameux Hobbes. Ce Monsieur Hobbes, qui, dans un endroit *, reconnoît la sainte écriture pour la voix de Dieu; en plaisante ailleurs **, & jouant sur les mots, traite la divine parole de rêverie ou de vision, parce que Dieu s'est quelquefois manifesté aux prophetes par des songes & des extases; c'est à lui vraisemblablement que les Déistes du siecle sont redevables de la supposition, qu'ils donnent comme un fait averé, que les livres de l'ancien testament ne sont d'aucuns de ceux dont ils portent les noms; mais d'Esdras, qui nous a fait un canon comme il lui a plu. Pour le nouveau testament, il le laisse aux Apôtres & aux Evangelistes, à qui la tradition l'attribue: mais il nie qu'on l'ait regardé comme inspiré, avant le concile de Laodicée tenu en 364. Il trouve raisonnable que l'Eglise soit l'interprete des livres saints. Mais ne croyez pas tirer avantage de cet aveu: l'Eglise est, selon lui, une république dont l'autorité réside dans le ma-

* *De Cive. cap.* 3. *s.* 33.
** Leviath. p. 196.

gistrat, & prenant le terme de *magistrat* à la lettre, il donne à la puissance temporelle le droit de déterminer les dogmes qu'il faut professer; veut que ce soit à elle qu'on s'en rapporte; & trouve fort à redire qu'il y ait eu des martyrs : » parce » que, dit-il, chaque sujet doit l'obéis» sance au prince, quant à la profession » extérieure de la religion; sauf à penser » dans le particulier ce qu'il lui plaira. » Il critique les materialistes; mais il ne laisse pas de dire que ce qui n'est point matiere n'est rien. * Pour l'ame, il la prononce tout ouvertement matérielle; & conséquemment en fait un agent contraint & nécessité; bien entendu qu'après cela il ne lui garde pour l'autre vie, ni paradis, ni enfer

M. Hobbes ne paroît pas plus citoyen que chrétien. Il prétend que la force est le seul droit véritable parmi les hommes; que les notions du juste & de l'injuste, de l'honnête & du deshonnête, sont postérieures & conséquentes aux loix civiles; » sans lesquelles, dit-il, on ne » connoîtroit pas ces distinctions; que le » pouvoir du souverain est absolu & illi-

* Leviath. p. 214. 371.

» mité indépendamment de toute con» vention qu'il puisse avoir faite avec ses » sujets; qu'il peut les traiter comme il » lui plaira, leur prendre tout ce qu'il » voudra, sans qu'on puisse dire qu'il » leur fasse injure; parce que sa volonté » seule est sa loi; le besoin, sa regle; & » qu'il est le seul juge de ce besoin. » Il est fort étrange qu'un Anglois ait eu un pareil systême, & qu'on ne l'ait pas noyé. C'est un homme si furieusement déiste, que des déistes mitigés, comme Mylord Herbert, suffiroient pour le combattre : aussi quelques-uns l'ont-ils combattu. M. Leland a trouvé son systême si révoltant, qu'il n'a pas pris la peine de le réfuter : il se contente de donner la liste de ceux qui l'ont fait, & renvoye à leurs ouvrages.

DANS la quatrieme lettre M. Leland entasse deux Déistes l'un sur l'autre, Blount & Toland; apparemment pour expédier plus vîte, tous ceux qu'il veut passer en revûe; car son pays lui en fournit abondamment : aussi n'a-t-il pas pris la peine d'en aller chercher ailleurs, il n'attaque que ceux qui ont écrit en Angleterre. Les autres pays ont leurs théolo-

giens, qui sont les maîtres d'en faire autant, chacun pour leur patrie.

POPE-BLOUNT est un Déiste à peu près dans les mêmes sentimens que Mylord Herbert, dont il a copié le systême, & presque le livre entier *de Religione Laici*, enchérissant seulement sur lui de quelques erreurs, & combattant plus directement nos dogmes, que Mylord Herbert n'attaquoit qu'obliquement. Il a sept articles fondamentaux, qui sont à peu près les mêmes que les cinq de ce dernier; il les croit aussi fort bons & très-suffisans : cependant, il fait cet aveu très-remarquable & très-singulier de la part d'un Déiste, dans une lettre au docteur Sydenham : » Pour arriver au bonheur de l'autre vie, » le meilleur chemin est celui qui est le » plus battu; que, par conséquent, on ne » sauroit mieux faire que d'ajouter par» dessus le déisme une couche de christia» nisme. » On voit un homme qui tremble, & qui ne se fie que de bonne sorte à son systême. Il est fort étonnant qu'après un pareil aveu, M. Blount fasse tous ses efforts pour renverser ce christianisme, qu'il regarde comme le plus sûr de tous les systêmes de religion; qu'il mette en parallele avec J. C. Apollonius de Thiane,

qu'il oppose les miracles, dont Philostrate fait honneur à celui-ci, à ceux que les Evangelistes racontent de celui-là; qu'il prétende que l'entremise d'un médiateur soit injurieuse à la bonté divine; qu'après avoir dit dans un de ses sept articles, que Dieu a créé le monde, il paroisse croire avec Lucain, que le monde est éternel; qu'après avoir dit dans un autre, que la maniere d'honorer Dieu est de le prier & de le louer, il applaudisse aux argumens de quelques payens contre la priere & les hymnes; qu'il trouve assez raisonnable que les Manichéens ayent supposé deux principes; qu'il fasse l'ame matérielle, & qu'il prétende que la religion chrétienne est pleine d'incertitudes, comme si la religion naturelle n'avoit pas aussi les siennes. Ce Monsieur Blount en veut sur-tout à Moyse, qu'il lui plaît de soupçonner de fausseté, parce que ses écrits ne quadrent pas toujours avec ceux de quelques auteurs payens. Au reste, il faut avouer, que M. Blount étoit conséquent dans ses principes : car il croyoit le suicide permis, comme quelques Déistes, & il a usé de cette permission.

M. Leland termine l'article de Blount, comme il a terminé les précédens, par

une liste des écrivains qui ont combattu sa doctrine : mais il s'abstient de la combattre lui-même, » parce que, dit-il, » la réfutation de Mylord Herbert peut » aussi s'appliquer à M. Blount, qui pa» roît être dans les mêmes principes. »

M. Toland étoit un déiste comme un autre, qui, comme un autre aussi, ne laissoit pas de se dire chrétien ; car la religion de ces Messieurs prête aisément. Par exemple, tout chrétien qu'il se dit, il n'a pas laissé d'attaquer avec force l'authenticité des livres du nouveau testament, & de les mettre de niveau avec tous les ouvrages apocryphes dont l'Eglise étoit inondée dans les premiers siecles. De fameux théologiens Anglicans (dont M. Leland donne les noms) lui ont répondu : & ce qu'ils lui ont répondu en substance, c'est que quelque faveur qu'on suppose qu'ayent eu les livres apocryphes parmi les premiers chrétiens, ils n'ont jamais été rangés dans le canon des livres inspirés ; que les quatre Evangiles que nous avons, sont ceux qu'on avoit dès-lors, & que la preuve palpable qu'on en faisoit plus de cas que de plusieurs autres dont il y avoit des copies, c'est

qu'ils se sont maintenus jusqu'à nous sans contradiction ; au lieu que les autres sont tombés dans le mépris & dans l'anéantissement.

La cinquieme lettre roule sur la doctrine du Comte de Shaftsbury. M. Leland commence par le louer beaucoup sur l'excellence de sa morale, la douceur de son caractere, & l'aménité de son style : mais enfin, il le déclare déiste. Il convient qu'il y a dans ses écrits quantité de traits qui pourroient en faire douter ; mais il en rapporte qui le prouvent. Tel est ce passage des *Characteristques* (vol. 1. p. 18 & 19. de la cinquieme édition.) » Une nouvelle sorte de police qui s'étend » jusqu'à l'autre monde, & qui même » regarde bien plus la vie à venir que la » vie présente, a porté nos vûes bien au» delà des bornes naturelles de la pers» pective humaine, & nous a appris à » nous haïr les uns les autres de tout no» tre cœur par un principe de charité. » L'antipathie & l'animosité qu'elle ins» pire, est bien plus forte & plus dura» ble, que les liaisons qui n'ont pour » cause que l'intérêt particulier. Quand » on hait par ce principe, c'en est pour

» l'éternité. » Il n'en faudroit pas davantage pour justifier l'imputation de M. Leland contre M. de Shaftsbury. Il n'y a pas de profession de foi qui puisse effacer l'induction qu'on est en droit de tirer d'un pareil passage. On y voit un homme, qui, non content de nier tout simplement le dogme des récompenses & des punitions de l'autre vie, le trouve dangereux par ses conséquences. Et de peur qu'on ne croye que ce sont quelques expressions outrées qui lui sont échappées dans la chaleur de la composition, il ne parle jamais de l'autre vie, qu'il ne répete, qu'on a tout gâté par cette invention. » Cette attente de biens ou de » maux à venir, dit-il ailleurs dans le » même ouvrage *, doit naturellement » étouffer & éteindre tous les autres ai» guillons qui nous porteroient à la ver» tu. Le moyen qu'une imagination tou» te pleine du paradis & de l'enfer, s'oc» cupe d'autres motifs moins importans ? » Quiconque est remué par ces grands » mobiles qui le touchent personnelle» ment & de fort près, trouve vils & » petits tous les autres intérêts. L'affec-

* Vol 2. p. *68*.
** *Ibid*. p. *69*.

» tion naturelle pour ses amis, pour ses » parens, pour les autres hommes, n'a» git sur lui que foiblement : ce sont » des motifs trop humains & trop peu » considérables, en comparaison de l'in» térêt de son ame. » Voilà le danger qu'il y a, selon Mylord de Shaftsbury, a être intimement persuadé d'une vie à venir. Il y auroit même du danger à s'en douter seulement : » car la vertu alors » ne portant que sur cette idée, si elle » vient à nous échapper, notre ver» tu ne tient plus à rien. » Que conclurre de-là, si ce n'est que le plus sage & le plus sûr est de croire bien fermement qu'il n'y a pas de vie à venir ? Voilà M. Leland bien justifié d'avoir taxé de déisme Mylord de Shaftsbury. Je voudrois même qu'on eût quelque dénomination particuliere pour caractériser ces sortes de Déistes moitié athées, qui sortent du cercle de la simple religion naturelle. En un mot, je voudrois qu'on distinguât ceux qui croyent de bonne foi, ce que croyoient nos peres avant qu'il y eût aucune loi écrite, d'avec ces gens irreligieux par systême, à qui la loi même naturelle pese trop, & qui s'épuisent en paralogismes, pour obscurcir la

lumiere que Dieu a empreinte dans nos ames.

M. le Comte de Shaftsbury est aussi dans le systême de Hobbes, qui fait dépendre le reglement de la foi de la volonté des princes. Il ne sait ce que c'est que des miracles, ni à quoi ils auroient pû servir; il croit, comme Toland, le canon des livres saints corrompu & altéré : mais ne tient-il qu'à le dire ? C'est l'ordinaire des incrédules de ne pas faire de frais en preuves ; ils se retranchent dans leur incrédulité, comme dans un fort, & prétendent que c'est aux autres à venir les y attaquer. Mylord Shaftsbury a bien une autre prétention plus singuliere. » La maniere infaillible de discer- » ner si une proposition ou un dogme sont » vrais, c'est, dit-il, d'examiner s'ils peu- » vent prêter à rire par quelque face. * Le vrai *criterium veritatis*, selon lui, est le ridicule ; toute chose qui en est susceptible est fausse ; toute chose au contraire sur quoi il ne mord pas est vraie. S'il dit vrai lui-même, il faut que sa maxime soit fausse. C'est pourtant avec ce

* Caracteristiques, vol. 1. p. 11, 1, 63, 83, 84 & 128.

bisarre flambeau, que Mylord Shaftsbury s'est mis en devoir d'éclairer les sombres mysteres de notre foi. On ne s'y prendroit pas d'une maniere aussi absurde pour juger d'une piece de théatre.

VOYEZ dans l'auteur même les noms de ceux qui ont écrit contre les *Caracteristiques* de Mylord Shaftsbury.

LA sixieme lettre est l'exposition de la doctrine de Collins, aussi connu par ses leçons de déisme, que Pope par ses poësies. Son plus fameux ouvrage est *la Liberté de penser*, Free-thinking. Il fait consister cette liberté à ne se pas mettre dans ce qu'il appelle *les entraves de la révélation :* & il paroît qu'il parloit de l'abondance du cœur. Effectivement, en restant dans ces entraves, il n'auroit pas pû, comme il a fait, déclamer contre la spiritualité & l'immortalité de l'ame, ni soutenir que l'homme n'est pas libre; & plût à Dieu qu'il ne l'eût pas pû ; car cette doctrine funeste, qui éteint toute idée de crime & de vertu, & enleve aux hommes l'espoir des récompenses & la crainte des peines, est presque aussi impie, & est au moins aussi dangereuse à la société, que le pur athéisme.

IL a, comme la plûpart des Déistes, la mauvaise foi de rejetter sur le christianisme, tous les mauvais procedés des chrétiens ; & croit avoir avéré l'incertitude de nos dogmes, en prouvant qu'ils ont occasionné des disputes. M. Collins auroit-il approuvé la logique de quelqu'un, qui, pour avoir vû un Déiste ivre, en auroit conclu en général, que les Déistes sont intempérans ; ou, pour mieux copier sa maniere de raisonner, que le Déisme porte à l'intempérance? Et eût-il voulu qu'on abjurât tous les dogmes sujets à contestation? Sur ce pied-là, il eût abjuré même son déisme; car le déisme est combattu par les athées.

NOUS passons sous silence les reproches d'altération qu'il fait aux livres saints, & ses plaintes très-mal fondées sur les prétendus vices de la morale chrétienne : mais nous ne passerons pas de même ses railleries contre les prophéties, & ses sophismes au sujet des preuves que la religion tire des prophéties. C'est sur-tout dans *son discours sur les fondemens de la religion chrétienne* *, qu'il essaye de lui

* Discourse on the ground and reasons of the christian religion. London, 1724. 8°.

enlever celui-là ; & voici en substance comme il s'y prend. » Si la religion chré- » tienne, dit-il en substance, porte sur » quelque fondement, c'est sur-tout sur » les prophéties ; car c'est là-dessus que » l'ont appuyé Jesus-Christ & les Apô- » tres : or les prophéties, ajoute-il, ne » font point preuve ; car elles ne sont ap- » plicables à la loi nouvelle que dans des » sens allégoriques, sens qui de leur » nature sont arbitraires, & ne peuvent » rien démontrer. Donc les prophéties » ne prouvent rien : donc la religion chré- » tienne est sans preuve. »

JE ne sai si l'on ne pourroit pas tirer une conséquence très-favorable à la religion, des paralogismes de M. Collins : car ce même Monsieur Collins, qui, peut-être, est celui de tous les déistes qui a combattu notre religion avec le plus d'acharnement, est aussi celui qui s'est servi des plus faux argumens. Ne seroit-ce pas que la bonne Logique se refuse aux mauvaises causes ? Car admirez comme tout est faux dans le raisonnement de Monsieur Collins. Il est faux que la preuve unique de la religion Chretienne soit les prophéties: les miracles la prouvent aussi : il est faux que J. C. & les

apôtres en ayent fait leur principale preuve. J. C. fonde autant sa mission sur ses miracles, que sur les propheties : *Si vous ne me croyez pas*, dit-il aux Juifs, *croyez à mes œuvres.* S. Pierre dit que *Jesus de Nazareth a été puissant en œuvres ;* & les Juifs, qui se souviennent de ces œuvres, se convertissent au nombre de trois mille. Ce qu'ajoute Collins, que les prophéties ne sont pas preuve, est non-seulement une fausseté, mais une absurdité. Car les prophéties sont elles-mêmes des miracles, & peut-être de tous les miracles ceux qui prouvent le plus ; parce qu'elles ne sont pas sujettes, comme d'autres prodiges, à l'illusion des sens. Envain ajoute-t-il, pour prouver son dire, que les prophéties de la loi ancienne ne sont applicables à la nouvelle qu'allégoriquement. On trouveroit dans l'ancien Testament beaucoup de prophéties, qui n'ont eu leur accomplissement litteral, que dans la personne de J. C. Mais Collins se donne bien de garde de citer celles-là ; il en rapporte, avec complaisance, cinq ou six seulement, qui ont eu, à la vérité, leur accomplissement littéral, avant que le sens mysterieux qu'elles cachoient pût aussi avoir le sien : encore le

sens caché de celles-ci a-t-il cessé d'être mystérieux par l'événement ; ainsi les prophéties, même allégoriques, peuvent entrer en preuve.

Mais si les prophéties ne sont pas concluantes en faveur du Christianisme, pourquoi donc Monsieur Collins perd-il le temps à les tourner en ridicule ? Pourquoi suppose-t-il qu'elles étoient faites au son des guitarres & dans le vin * ? C'est de la plaisanterie perdue, s'il est persuadé que les Chrétiens n'en puissent pas tirer avantage. Mais je dis plus : c'est la plaisanterie d'un homme piqué, qui voudroit bien que la preuve qu'il raille ne fût pas si forte.

Comme ce Monsieur Collins a fait bruit en Angleterre & même ailleurs, il s'est élevé de toutes parts des écrivains zélés, pour la réfutation de ses blasphêmes. M. Leland en donne la liste, avec l'analyse de leurs ouvrages.

Septieme lettre. M. Collins vient d'attaquer scandaleusement les prophéties : voici un autre champion, aussi hardi que le précédent, qui s'en prend aux mira-

* Discourse of free-thinking, p. 153.

cles, le téméraire Woolston, qui, sous prétexte d'allégoriser le sens de l'écriture, répand des doutes sur tous les faits rapportés dans l'Evangile, trouve impossibles les miracles qu'on y lit, & s'échappe en bouffoneries, aussi froides qu'impies, sur les prodiges que nous racontent les Evangélistes, & sur le divin envoyé qui les opéroit. Cependant il proteste qu'il le reconnoît pour le Messie, & qu'il l'honore à ce titre ; semblable en cela à ces soldats barbares & insolens, qui, après l'avoir conspué, souffleté & couronné d'épines, lui disoient par dérision : Je te salue, ô Roi des Juifs.

Nous ne nous étendrons pas sur ce qu'il dit contre les miracles : en pareille matiere, c'est propager le scandale, & multiplier le poison, que de répéter, fût-ce même pour les réfuter, des déclamations blasphématoires.

Qu'on ne croye pas pourtant que ce soit pour éluder la force de ses preuves, que nous passons légérement sur l'extrait qu'en a fait notre auteur. Pour écarter ce soupçon, nous en allons rapporter un léger échantillon, par où il sera facile de voir que ce n'est pas un adversaire assez formidable, pour que nous ayons

intérêt de dissimuler ses objections.

» Il faut, dit-il lui-même, convenir
» que la résurrection d'un mort est quel-
» que chose de bien surprenant ; & que
» s'il étoit attesté que quelqu'un en eût
» opéré deux ou trois, il en faudroit con-
» clurre qu'il étoit Dieu, ou dépositaire
» du pouvoir Divin ». Or voilà le cas de J. C. il a fait précisément les trois miracles que Woolston demande : il a ressuscité la fille de Jaïre, le fils de la veuve de Naïm, & le Lazare. Et cependant Monsieur Woolston n'est pas content. Voyons pourquoi.

Il auroit fallu, dit-il en général sur ces trois miracles, qu'ils eussent été faits sur des gens de marque & de considération. Il nous semble à nous, que tout ce qu'il falloit, c'étoit qu'ils fussent faits en présence de bons nombre de témoins : & c'est précisément ce qui est arrivé. D'ailleurs, Lazare étoit un homme de marque ; Jaïre, dont la fille fut ressucitée étoit un gouverneur de province ; & le fils de la veuve de Naïm n'étoit pas non plus un homme tombé des nues.

Il voudroit encore, que les personnes ressuscitées eussent rendu compte de ce qui leur étoit arrivé dans l'autre monde,

entre l'instant de leur mort, & celui de leur résurrection; & que les Evangélistes nous l'eussent rapporté. Je ne sai pas pourquoi il veut cela : car l'objet des Evangélistes n'étoit pas de nous faire l'histoire de l'autre monde, mais de prouver la divinité de J. C. par ses œuvres.

WOOLSTON entre dans le détail. Il objecte que la fille de Jaïre étoit un enfant de douze ans. En quoi le miracle seroit-il plus grand, si elle en eût eu vingt-cinq?

Elle n'étoit qu'en syncope, dit-il. Mais toute la compagnie attestoit cependant qu'elle étoit morte. Je ne vois pas pourquoi Monsieur Woolston sait mieux, que les Evangélistes même, qui ont rapporté ce fait, & les Juifs qui en furent témoins, si cette jeune fille étoit morte ou évanouie.

POUR la résurrection du fils de la veuve de Naïm, il prétend que c'étoit une chose concertée avec le jeune homme. Où en est la preuve & la vraissemblance?

LE Lazare avoit-il aussi concerté de se faire ressusciter par J. C. ou tout au moins de le faire croire aux Juifs? Auroit-il porté, ou pû porter la complai-

sance jusqu'à se tenir quatre jours dans le tombeau, enveloppé d'un suaire, & renfermé dans un cercueil, sans air & sans respiration, pour faire une réputation à son ami? Auroit-il même eu le secret de rendre exprès, tout vivant, du fond de sa biere, une odeur cadavereuse? On ne croit pas que Woolston ait pû supposer tout cela. Il le suppose pourtant. Or je demande s'il n'est pas infiniment plus difficile à un homme raisonnable, & non prevenu d'admettre de pareilles suppositions, que de croire simplement que le fils de Dieu a ressuscité un mort.

LES Juifs, dit-il, l'ont voulu faire mourir après ce miracle & pour ce miracle. Mais, que n'ajoute-t-il donc le motif que leur donne l'histoire sacrée, dont il tient le fait même, d'où il croit tirer avantage : Que s'ils ne se défont pas de cet homme, tout le monde croira en lui. Auroient-ils eu cette crainte, s'ils eussent pu démontrer la fausseté de ce miracle? C'étoit justement la plus belle occasion du monde, pour décrier Jesus parmi le peuple, en le convainquant d'imposture. La mauvaise volonté des Juifs dépose, en faveur de Jesus, contre Woolston. Comment concevoir, qu'un rai-

sonneur de cette trempe ait pû avoir quelques partisans? Il en a eu pourtant; & en a même parmi nous : mais c'est que, déja incrédules avant de le lire, tout argument qui favorisoit leur incrédulité, leur a paru bon & suffisant; car les hommes, en matiere de religion, exigent beaucoup moins de preuves, pour ne pas croire, que pour croire.

LES six *discours de M. Woolston*, sur (ou plutôt contre) *les miracles de notre Sauveur*, ont excité le zele d'une foule d'écrivains. M. Leland les nomme & donne une idée de leurs ouvrages.

VIII. Lettre. A mesure que nous avançons, les extraits des ouvrages de déistes, dont nous rendons compte, doivent occuper moins de place; parce que les plus modernes ont, à peu près, copié le systême de leurs devanciers; de sorte que pour ne nous pas répéter, nous n'avons à dire de chacun, que ce qui lui est particulier. Par exemple, le Monsieur Tindal, dont il est question dans cette lettre, n'a guere fait autre chose, (dans son *Christianisme aussi ancien que le monde*) qu'essayer de prouver qu'il n'y a point de révélation, & qu'on n'a que faire qu'il y

en ait, à moins qu'on ne regarde comme à lui la supposition qu'il tâche d'établir, que le Déisme est de toutes les religions la plus parfaite, & que le Christianisme n'est pas digne d'entrer en comparaison.

IX. Lettre. Le docteur Morgan, qui fait le sujet de cette lettre, débute un peu plus modestement dans son *Philosophe moraliste.* Il semble reconnoître que la révélation seroit une chose fort utile : mais il croit que nous sommes encore à l'attendre. Il ne la voit, ni dans l'ancien, ni dans le nouveau Testament; & de crainte que quelqu'autre, plus clairvoyant que lui, ne l'y apperçoive, il fait tous ses efforts pour avilir & décrier les livres saints. Son *Philosophe moraliste* a été solidement réfuté, à ce que nous apprend M. Leland, par M. Chapman, dans un ouvrage intitulé *Eusebe*, ou *la défense du vrai Chrétien*; & par l'auteur anonyme d'un ouvrage intitulé, *Preuves de la divinité de l'ancien & du nouveau Testament.*

Il répliqua à ce dernier ouvrage, par une réponse intitulée, *Tome deuxieme du Philosophe Moraliste.* C'est dans cette re-

plique, que preſſé par ſon adverſaire ſur l'article des miracles, il avance trois propoſitions ſi étranges, qu'elles ſemblent moins une défenſe de ſon ſyſtème, qu'un aveu de ſon impuiſſance à le défendre.

La premiere, que les miracles ne ſont point des preuves; parce que les ſens, par où nous en jugeons, peuvent nous tromper. Mais c'étoit auſſi par les ſens que Monſieur Morgan jugeoit, qu'il y avoit une ville de Londres: l'éxiſtence de cette ville lui en paroiſſoit-elle moins douteuſe? Un miracle eſt tout auſſi conſtant qu'un fait ordinaire, quand il a pour lui toutes les preuves qui rendent un fait inconteſtable.

La ſeconde, que les miracles de l'anciennne loi, ou n'ont jamais été faits, ou l'ont été par l'eſprit malin. A-t-on jamais rien vû de plus inconſéquent, que de ne pas croire à la révélation, & de croire au diable? A-t-on jamais rien vû de ſi abſurde que de faire faire au diable des miracles, pour autoriſer une loi, qui défend l'idolâtrie, détermine le culte qu'il faut rendre à Dieu, & donne des préceptes de mœurs?

La troiſieme, que les miracles qu'on attribue à J. C. n'ont pas été faits par un

pouvoir ſurnaturel, qu'il eût reçu d'en haut, mais par la force de l'imagination dans ceux qu'il guériſſoit. Mais ceux qu'il tira du tombeau, furent-ils auſſi reſſuſcités par la force de leur imagination?

X. Lettre. L'ouvrage anonyme, intitulé, *Chriſtianity not founded on argument* (le Chriſtianiſme *indépendant de la raiſon*) qui parut à Londres en 1742. eſt d'un caractere bien neuf & bien ſingulier. Par ſon début, l'Auteur paroît un dévot zélé, qui ſe défie de la raiſon, & ne veut faire dépendre ſes ſentimens, en matiere de religion, que de ſa foi. Il ne croit pas les dogmes, parce qu'il les comprend, mais parce que Dieu veut qu'il les croye, & les lui fait croire. Il penſe même qu'on ne doit pas croire autrement; que tout motif de crédibilité, puiſé dans la raiſon, doit être rejetté par un Chrétien; que la foi eſt une révélation ſurnaturelle, faite à chaque fidele en particulier, pour le perſuader & le convaincre de toutes les vérités qu'il doit croire, ſans qu'il ait beſoin d'éxamen & de diſcuſſion. » Il fait, » dit-il, pour ſes amis des prieres con» tinuelles, afin qu'il plaiſe à Dieu de les » éclairer & de les illuminer, pour les

» convaincre de la vérité de ſon ſaint » Evangile, pour que le même eſprit » ſaint, qui a dicté cette loi de grace, la » leur enſeigne intérieurement, & la gra» ve profondément dans leur cœur.

Mais ce jargon-là, dit peut-être quelqu'un de nos lecteurs, ne ſeroit-il pas, par haſard, du fanatiſme & de l'enthouſiaſme? Non, c'eſt du Deiſme tout pur, que l'auteur a maſqué d'un vernis de bigotiſme. Il n'appuie ſi fortement ſur la foi infuſe, que pour établir l'inutilité & l'inſuffiſance des preuves de la religion, telles que les livres ſaints & les miracles.

Il fait plus que de trouver les livres ſaints inutiles & inſuffiſans pour la foi: il les juge même préjudiciables. Auſſi ne veut-il pas qu'on les faſſe lire aux enfans; il ne veut pas même qu'on leur donne aucuns principes de morale ni de religion, de peur que, quand la foi viendra les éclairer, elle ne trouve dans leur ame des notions préétablies, qui s'oppoſent à ſes impreſſions.

La raiſon, dit-il, a ſi peu de part à notre croyance, que c'eſt le baptême qui nous fait croire, & que les motifs de crédibilité ne ſont dûs qu'à l'éducation, qu'on feroit bien mieux de ne pas donner. Pour

prouver que la foi eſt une affaire de pure inſpiration, & que le raiſonnement n'y a que faire, il rapporte les miracles de converſion, opérés ſubitement par Jeſus-Chriſt & par les Apôtres; comme ſi la promptitude de ces converſions dût faire ſuppoſer qu'elles fuſſent ſans motifs.

Autre preuve, ſelon ce ſingulier raiſonneur, qu'il faut exclurre le raiſonnement de la foi, ou, pour m'exprimer comme lui, que la foi n'eſt pas raiſonnable: » C'eſt qu'elle n'eſt pas, & ne » doit pas être fondée ſur un examen » libre & impartial: car, dit-il, l'exa» men ſuppoſe au moins quelques inſtans » de doute, & même de mécréance. Or » l'Evangile ne permet ni la mécréance, » ni le doute, pour ſi peu de temps que » ce ſoit. » Comme ſi, pour éxaminer les preuves de l'éxiſtence de Dieu, il falloit néceſſairement commencer par être athée.

Une troiſieme preuve de ſa même propoſition, c'eſt que la foi eſt commandée ſous peine de damnation: Or, on ne peut pas commander la perſuaſion, ſous peine de damnation, puiſqu'il ne dépend pas de nous d'être ou de n'être pas perſuadés. Non, ſans doute; Dieu ne

peut pas nous commander de croire sans motif de crédibilité : mais il peut nous commander de faire attention aux motifs capables de nous porter à croire, qu'il a mis à notre portée.

La derniere preuve, d'où il prétend inférer que la foi est une simple adhésion aux dogmes, sans persuasion raisonnée, c'est qu'il y a une infinité d'hommes, qui n'ont pas l'esprit assez juste pour se rendre raison à eux-mêmes de ce qu'ils croyent : or, la foi des gens d'esprit ne doit pas être autre que celles des idiots, lesquels croyent, sans savoir pourquoi. Mais de ce que quelques hommes croiroient sans motif, il ne s'ensuit pas qu'il soit contraire à la foi, de savoir pourquoi l'on croit.

Malgré le voile dans lequel cet auteur s'enveloppe, on a su le pénétrer & démêler ses intentions. On verra, dans M. Leland, la liste de ses contradictions.

XI. Lettre. Celle-ci est l'exposition d'un libelle anonyme, intitulé *Examen de la résurrection de Jesus* (The resurrection of Jesus considered.) C'est un article dur à digérer pour les incrédules. Ils con-

viennent avec saint Paul (1. Corinth. xv. 14.) que, *si J. C. n'est point ressuscité, notre foi est vaine:* Or, comme ils prétendent qu'elle l'est, leur tâche est de prouver que J. C. n'est point ressuscité. L'auteur anonyme de l'*Examen*, fait tous les efforts dont il est capable pour y parvenir : mais l'évidence du fait résiste à ses efforts. Ses antagonistes, dont M. Leland rapporte les raisonnemens, ont tout l'avantage de leur côté. Nous ne nous arrêterons pas à suivre l'auteur de l'*Examen*, dans toutes les objections qu'il fait contre la résurrection du Sauveur ; la plûpart sont de pures chicanes, qui ne sont pas dignes d'être relevées ; & celles qui méritent un peu plus de considération, ne sont pas nouvelles, & ont été cent fois réfutées. Nous nous contenterons de donner en très-peu de mots le plan de tout l'*Examen*. L'auteur entreprend de prouver, 1°. Qu'il n'est pas vrai que J. C. ait prédit sa mort & sa résurrection, ni aux prêtres & aux Pharisiens, ni à ses disciples ; & que ce sont les Evangelistes qui ont forgé après coup ces prédictions. 2°. Que l'histoire des gardes postés auprès du sépulchre, & du cachet apposé sur la tombe, est un conte absurde &

sans vraissemblance ; 3°. Que ce que les Evangelistes racontent de la résurrection de Jesus, est plein d'inconséquences & de contradictions, & porte visiblement le caractere de la fraude & de l'imposture.

XII. lettre. Celle-ci est une exposition des *ouvrages posthumes de Monsieur Chubb*, dont une partie, quoi qu'en dise le titre, a été imprimée du vivant de l'auteur. Nous passerons tout ce qu'il a de commun avec les autres Déistes, dont nous avons déja exposé la doctrine, pour ne nous arrêter qu'à ce qui lui est particulier. Plusieurs, par exemple, admettent une providence : M. Chubb n'en admet pas. Il laisse gouverner le genre humain par les causes secondes, dont le dieu, qu'il s'est fait, ne se mêle pas. Il ne croit pas qu'il soit besoin d'une autre vie, pour réparer les torts de la fortune pendant celle-ci, parce qu'il lui semble qu'il doit fort peu importer à Dieu, que de chétives créatures, telles que nous, soient bien ou mal dans ce monde. Faudra-t-il donc aussi, dit-il, une autre vie pour les chevaux, parce que les uns tombent à des maîtres doux qui les ménagent & les

nourrissent bien, tandis que d'autres ont des maîtres durs qui les maltraitent & les font jeûner ? Il n'a garde dans ce système de croire le secours de Dieu nécessaire aux hommes, pour la pratique du bien, ni par conséquent d'exiger d'eux qu'ils le prient. Il met même en question si ce ne seroit pas lui déplaire ; & il prononce pour l'affirmative. Il penche à croire l'ame matérielle, & par conséquent mortelle comme le corps. Mais comme il ne prend pas de parti la-dessus ; dans le cas, qu'il croit du moins possible, où l'ame survivroit au corps, il examine quel seroit son sort après la vie ; & voici à quoi il s'arrête. Il prétend qu'il n'y auroit pas des récompenses & des punitions pour tous les hommes indistinctement ; que ceux qui mourroient fort jeunes, n'auroient point de jugement à subir, non plus que ceux qui auroient vécu dans une condition obscure & basse. Il ne croit pas qu'on offense Dieu par des blasphèmes ; tout au plus l'offenseroit-on par l'ingratitude ; encore espere-t-il qu'il la pardonnera, parce qu'il y a de la générosité à le faire. Il ne croit pas que Dieu tienne compte du bien ou du mal qu'on fait à quelqu'un ; mais seule-

ment des bons ou des mauvais offices qu'on rend à la société en général. Mais il en revient à croire que Dieu ne demandera aux hommes aucun compte de leurs actions, bonnes ou mauvaises ; & il ne voit pas à quoi sert de supposer qu'il le fît ; puisque sans cela on n'en seroit pas moins obligé à la pratique de ses devoirs, & qu'on ne manqueroit pas même de motifs pour s'exciter à les remplir.

Par rapport à la révélation, il ne sait pas s'il y a des moyens sûrs pour la distinguer de l'illusion : mais en cas qu'il y en ait, il ne croit obligés à y adherer, que ceux à qui elle est adressée personnellement ; mais non pas ceux qui ne la tiendroient que de la seconde main.

A propos de révélation, il examine les trois religions les plus étendues, la Juive, la Mahométane & la Chrétienne ; & commence par rejetter la Juive, parce que, dit-il, elle donne de Dieu une idée indigne de la divinité ; qu'elle est surchargée de préceptes arbitraires & souvent contraires à la droite raison. Peut-être qu'au fond, le plus fort grief qu'ait M. Chubb contre la religion Judaïque, c'est qu'elle a été le berceau de la religion Chrétienne ; car il est beaucoup plus fa-

vorable au Mahométisme.

Il croit qu'on a tort d'assurer que c'est par l'épée qu'il a été propagé ; & ce même homme qui combat la révélation, quand on l'allegue en faveur du Christianisme, n'ose prononcer que le Mahométisme n'ait pas été révélé.

Arrivé à la religion Chrétienne, il fait quantité d'aveux propres à persuader qu'il la regarde comme révélée ; & néanmoins, dans ce qu'il appelle son *Adieu à ses lecteurs*, il rejette les principales preuves qui constateroient cette révélation ; les miracles, les prophéties, & la résurrection de J. C. C'est un écrivain adroit & rusé, qui lâche de temps en temps des concessions, pour servir de passe-ports à ses hardiesses : mais cette finesse, si généralement pratiquée par ses semblables, ne fait que multiplier ses inconséquences & ses contradictions, sans couvrir sa mauvaise foi. Il faut que les auteurs qui finassent, se mettent dans la tête, qu'ils ont des lecteurs aussi fins qu'eux.

XIII. lettre. Dans la précédente lettre, Monsieur Leland a donné une idée générale de l'ouvrage posthume de M.

Chubb : dans celle-ci, il en releve quelques endroits particuliers, qui justifient de plus en plus cette idée ; comme l'endroit où M. Chubb fait de petites chicanes sur les expressions de ce beau sermon, que J. C. prononça sur la montagne. Il trouve à redire, par exemple, que le Souverain maître nous ait recommandé de ne point résister au mal qu'on voudroit nous faire ; qu'il nous ait ordonné d'aimer nos ennemis ; qu'il nous ait défendu de nous inquiéter du lendemain, & d'amasser des thrésors sur la terre : toutes leçons qui présentent la plus belle & la plus saine morale du monde, à qui n'abuse pas malignement des termes. C'est ainsi que d'après ce passage de saint Jean : (Ep. 1. ch. ij. v. 102.) *Mes petits-enfans, je vous écris ceci, afin que vous ne péchiez point. Que si néanmoins quelqu'un peche, nous avons pour avocat auprès du pere, J. C. qui est juste ; car c'est lui qui est la victime de propitiation pour nos péchés, & non-seulement pour les nôtres, mais aussi pour ceux de tout le monde*, M. Chubb accuse l'apôtre bien aimé, de rassurer les méchans contre la justice divine, pourvû qu'à leurs vices ils joignent la foi en J. C. Des tracasseries

casseries si gauches méritent-elles même des réponses ? Ses autres critiques n'ont pas plus de justesse que celle-la. C'est toujours en outrant les termes qu'il leur fait signifier des choses outrées, ou en les rendant à contre sens qu'il leur prête des sens blâmables. Le reste des endroits que M. Leland releve dans le *Chubb*, sont les déclamations bannales que les incrédules se prêtent les uns aux autres contre l'autorité, la pureté & l'authenticité des livres saints, contre les prophetes & les prophéties, & contre les miracles de J. C. & des apôtres.

M. Leland, qui n'est pas journaliste, s'est un peu appésanti sur l'ouvrage de M. Chubb : mais nous qui craignons qu'en nous donnant trop carriere, nous ne fassions d'un extrait un livre, nous allons souhaiter à M. Chubb un peu plus de raison & de foi, & le laisser là.

XIV. lettre. A mesure que M. Leland avance, le plan de son ouvrage l'oblige naturellement à des répétitions, qui le rendent fatiguant sur la fin. Sa quatorzieme lettre n'est presque qu'un résumé de la doctrine générale des déistes. Il n'y a de particulier que l'examen d'une pe-

tite brochure moderne, publiée en 1746. sous le titre d'*Exposition sincere du déisme*, qui ayant passé par les mains de M. Chubb en manuscrit, en a pris la teinte de sa doctrine. Ainsi ce qui a été observé sur les *Ouvrages posthumes*, peut aussi s'appliquer à l'*Exposition*. J'allois oublier ce que dit M. Leland en finissant, des lettres sur l'histoire, * de Mylord Bolingbroke, à qui il donne une place dans son catalogue des déistes, & qu'il accuse d'avoir combattu l'autorité des livres sacrés. » Son principal argument, dit M. » Leland, contre la partie historique de » l'ancien Testament : c'est que les Grecs » n'avoient aucune connoissance des faits » qui y sont racontés, & qu'ils nous » donnent de l'Empire d'Assyrie une » histoire toute différente de celle que

* M. Barbieu du Bourg, Docteur en médecine, & professeur de pharmacie en l'Université de Paris, nous a donné en 1752. une excellente traduction de ces lettres. La diction en est exacte, & néanmoins les pensées de l'auteur bien conservées, à l'exception de quelques endroits qu'il a cru devoir ou adoucir ou supprimer, pour sauver à l'édition Françoise le reproche de déisme, que l'original Anglois n'a pû échapper, de sorte qu'on peut à présent lire ces lettres en France, avec profit & sans risque.

» nous en donne l'écriture. Mais outre » que cet argument n'est pas peremptoire » contre les livres saints, ils est inconséquent de la part de Mylord Bolingbroke, qui avoit fait auparavant les » derniers efforts, pour établir que les » Grecs sont des historiens fabuleux, & » qu'il n'y a pas le moindre fonds à faire » sur ce qu'ils ont dit de l'histoire ancienne des autres nations, & même de la » leur. Ainsi Mylord au contraire, n'en » auroit été que mieux fondé, à décrier les livres saints, s'ils se fussent » trouvés conformes aux historiens Grecs. » Plusieurs savans ont allégué des témoignages d'auteurs Payens, pour servir » de preuves à la vérité de certains passages de l'histoire sacrée. Mylord trouve qu'ils ont très-mal fait, & que c'est » un procédé très-partial & très-absurde, d'admettre le témoignage des auteurs Payens, quand ils confirment les » historiens sacrés ; & de les rejetter » lorsqu'il leur arrive de les contredire. » Et moi, je trouve qu'on ne sauroit » mieux faire. Car si l'on considere combien les Payens étoient prevenus contre les Juifs, qui avoient une religion » & une police si différente de la leur ;

» on concevra qu'il n'est pas juste de les » croire sur leur parole, lorsqu'ils les » contredisent ; mais qu'au contraire ils » sont plus croyables que jamais, lorsqu'ils s'accordent avec les historiens » Juifs ; & que par conséquent c'est une » forte preuve en faveur de ceux-ci : » car il est clair que cette conformité » n'a pas pour cause une prévention favorable aux Juifs ou à leurs historiens, » mais la force de la verité, ou quelques anciennes traditions, réputées » même parmi les Payens pour authentiques.

» MYLORD, dit un peu plus bas » Monsieur Leland, n'a pas manqué de » répéter ce que les autres déistes ont » dit tant de fois avant lui, que les livres des Juifs ont été perdus pendant » la captivité de Babylone ; & que les » copies qui en ont été faites depuis ont » été si alterées, qu'il n'y a plus aucun » fonds à y faire ; que nous n'avons aucune preuve que les Evangiles ayent » été écrits du temps des Apôtres ; qu'anciennement on n'en faisoit pas plus de » cas, que de ceux qui ont été réputés » depuis apocryphes ; qu'il y a eu de bons » argumens contre les Chrétiens, qu'on

» n'a plus à présent ; que les écclésiastiques qui nous ont transmis les écritures, y ont fait autant de changemens & » d'interpolations qu'ils ont voulu ; que » les différentes interprétations qu'on » donne souvent dans l'Eglise Chrétienne, à un même passage de l'écriture, » prouvent bien qu'on n'en sauroit tirer » rien de certain ; & qu'enfin on ne sait » plus à présent, en quoi consiste le christianisme. »

M. Leland, las apparemment de batailler contre des déistes, s'en tient là, & ne prend pas la peine de refuter Mylord Bolingbroke ; parce que, dit-il, d'autres l'ont déja fait ; (car il n'est pas le premier qui ait attaqué les lettres historiques) & que d'ailleurs les prétendues difficultés de Mylord ont été cent fois résolues.

XV. lettre. Cette derniere lettre n'est pas comme les précédentes, dans le genre polemique : c'est une apologie de la révélation & de la religion Chrétienne, dont voici le plan. M. Leland établit d'abord la possibilité d'une révélation, puis le fait ; il soutient qu'il est d'obligation indispensable, pour tous ceux qui en ont connoissance, d'y adhérer de cœur & d'esprit. Il enseigne quels sont les ca-

racteres auxquels on la peut reconnoître; & ces caracteres sont, que les points proposés pour révelés, soient conformes à la saine morale, & tendent à une bonne fin; qu'ils soient attestés de Dieu même, surtout par des miracles & des prophéties. La il s'arrête un peu, pour appuyer sur la force de l'induction, qui se tire des miracles, en faveur de la doctrine, & remarque que quelques déistes mêmes en sont convenus. Il prouve ensuite que nos saintes écritures ont les deux caracteres, à quoi il enseigne qu'on doit distinguer la révelation; qu'elles contiennent une morale sainte, sublime & parfaite, qui mene à une félicité éternelle; & qu'une suite d'opérations surnaturelles prouve qu'elles émanent de Dieu. Il distingue la religion révelée en trois périodes: il appelle le premier, la loi patriarchale; le second, la loi mosaïque; le troisiéme, qui est le plus parfait de tous, est la religion Chrétienne, dans laquelle nous avons le bonheur de vivre. Il décrit ensuite le caractere divin de l'auteur de cette sainte religion; puis, par la nature de cette même religion, par sa fin & son objet, il prouve qu'elle est digne de Dieu, & qu'elle ne

sauroit être l'effet ni de l'imposture ni de l'enthousiasme; il fait voir que le systême d'une personne divine, médiatrice entre Dieu & les hommes, est quelque chose de très-sage & de très-grand; que les difficultés, qu'on peut opposer à la Théologie Chrétienne, ne sont pas peremptoires; qu'ainsi c'est le seul plan de religion qu'on doive embrasser.

Il remarque dans sa conclusion, que les hardis attentats des incrédules, contre la religion, ne feront que prouver qu'elle est assise sur des fondemens inviolables, surtout, si ceux qui la professent la savent défendre. Or voici comme il veut qu'on la défende. » On a, dit-il, » dans ce siecle-ci, fait grande dé» pense en raisonnemens & en argu» mens; & l'on a bien fait: mais ce n'est » que la moitié de ce qu'il faut. Un des » grands services qu'on puisse rendre à la » religion Chrétienne, quand on la pro» fesse, c'est de se conformer à l'esprit » de l'Evangile, & de montrer la beauté » du Christianisme, par une vie constam» ment sage & réglée. En vain ferons» nous étalage de zele pour les dogmes » de notre sainte religion, si nous ne » paroissons pas en respecter les précep-

» tes. » Les plus simples d'entre les fideles & les moins capables de raisonnement, peuvent lui rendre témoignage de cette maniere-là.

Cette quinzieme & derniere lettre fait honneur aux lumieres & à la piété de Monsieur Leland. Elle est aussi plus particulierement son ouvrage, que les quatorze précédentes; où la plûpart du temps il n'a fait qu'exposer historiquement la doctrine des déistes modernes, & les réfutations qui en ont été faites, sans presque y rien mettre du sien.

Au reste, s'il s'est peu escrimé lui-même contre les déistes, il a indiqué cent écrivains qui l'ont fait avec succès. Son ouvrage seroit un très-bon répertoire, pour des missionnaires qui se consacreroient à la controverse, & voudroient prêcher dans un auditoire d'incrédules. S'il ne fournit pas des armes lui-même, il enseigne où l'on en trouve.

Il faut encore dire à sa louange, qu'il a un mérite peu commun parmi les Theologiens Scholastiques, qui est d'écrire avec modération & politesse. Il n'y a aucun des déistes, dont il a exposé les systèmes, qu'il n'ait traité avec tous les

égards respectifs que méritoient leur rang, leur caractere & leurs talens. Ceux qui font autrement, n'y entendent rien: ils décrient leur cause au lieu de la plaider. On ne sauroit croire qu'un homme qui se fâche ait raison.



DIE Naturliche Historie der Froesche hiesigen Landes von Roesel.

HISTOIRE Naturelle des grenouilles de ce païs ; par M. Roesel, à Nuremberg, aux dépens de l'Auteur.

LE bon accueil qu'on avoit fait aux amusemens de M. Roesel, sur les insectes, dont nous avons rendu compte dans notre dernier Journal, l'encouragea à entreprendre un ouvrage semblable sur les grenouilles, & il commença à le publier en 1750. Cet ouvrage, imprimé sur du grand & beau papier, présente en deux colonnes le texte Allemand, avec une traduction latine, dont le premier a été rédigé, & l'autre faite par M. le docteur Huth. Les planches ne cédent point à celles des *Amusemens*, ni par l'exactitude, ni par la netteté, ni par l'intelligence avec laquelle elles sont en-

luminées. Presque régulierement, de trois mois en trois mois, M. Roesel en a donné deux, avec une feuille de texte, accompagné de sa traduction. Ces deux planches publiées, ainsi à la fois, représentent en effet les mêmes figures; mais avec cette différence, que celle où l'on a mis les chiffres & les lettres, auxquels le texte renvoye, n'est point enluminée, & que l'autre qui n'a ni lettres ni chiffres, est enluminée d'après nature. Chacun de ces cahiers qui montent actuellement à quatorze, se vend un florin d'Allemagne, qui vaut 2. l. 10. sols de France.

M. Roesel, dans ses recherches, a eu devant les yeux ce que Swammerdamm a dit sur les grenouilles; il a examiné ce que cet auteur en rapporte, & il y a ajouté de nouvelles découvertes. Au lieu que le naturaliste Hollandois ne décrit qu'une espece de grenouilles, qui est la terrestre brune (*rana fusca terrestris*), l'auteur Allemand promet la description de cinq especes différentes, qui sont la grenouille terrestre brune; la raine, *rana arborea*; la grenouille aquatique verte ; le crapaud aquatique ; le crapaud terrestre, & une troisieme espece de crapauds que M. Roesel croit avoir découverte

dans son pays. De ces cinq especes, notre auteur à presque fini les trois premieres, & il promet après avoir achevé cet ouvrage, d'en entreprendre un semblable sur les lesards. Suivons maintenant le fil de celui que nous annonçons.

L'AUTEUR commence par décrire les grenouilles brunes terrestres, qui sont celles qui s'accouplent les premieres de toutes, & aussitôt que la glace vient à se fondre, c'est-à-dire, au mois de Mars; à moins qu'elles ne se trouvent dans des endroits peu exposés à l'action du soleil, où leur accouplement se fait plus tard. La superficie inférieure du corps du mâle, est d'un blanc grisâtre, au lieu que dans la femelle, cette partie est d'un beau jaune, tacheté d'un brun qui tire sur le rouge. La couleur du dos ne differe point dans les deux sexes, sur-tout dans le tems de l'accouplement, où le fond de cette couleur est ordinairement, comme dans les crapauds, un gris sale, qui se perd ensuite, en prenant une couleur plus vive & plus tachetée ; ce qui arrive par une suite de changemens de peaux ; les grenouilles quittant les leurs presque tous les huit jours, sous la forme d'une mucosité délayée. Outre

qu'on trouve, que dans les mâles, non-seulement les pattes de devant, qu'ils ont en forme de bras, mais encore les pattes de derriere, dont les grenouilles se servent pour nager, sont plus épaisses & plus fortes que dans les femelles; on observe encore que dans le tems de l'accouplement, les premiers ont aux pouces une chair particuliere, noire & papillaire, qu'ils appliquent fortement contre la poitrine des femelles, pour les tenir fermement. Cette chair particuliere ne s'apperçoit que dans le tems où les grenouilles s'accouplent, & Swammerdamm a eu tort de la regarder, comme un caractere constant des mâles. Quand on en dépouille les pouces d'un mâle, il ne peut plus retenir si fortement sa femelle, & on l'en sépare très-facilement. Ce relâchement ne peut point être causé par la douleur : car dans ce tems, la plus grande ne paroît point affecter les grenouilles, & M. Roesel a vû un mâle à qui on venoit d'arracher une cuisse, ne pas lâcher pour cela sa femelle. Les deux sexes ne s'accouplent qu'une fois l'année, & restent alors attachés l'un à l'autre, quelquefois quatre jours entiers. Ils ont dans ce tems tous les deux le ven-

tre fort gros ; celui des femelles étant rempli d'œufs, & celui des mâles contenant entre la peau & la chair une humidité, qu'on doit regarder moins comme une eau limpide, que comme une mucosité claire & transparente, qui se perd, quand elle n'est plus nécessaire à la propagation de l'espece. M Roesel a continué ses observations pendant trois ans, avant de pouvoir remarquer de quelle maniere les œufs des grenouilles se fécondoient. Or comme cette fécondation est dans l'histoire de la grenouille un point des plus curieux, que jusqu'ici on n'avoit pas encore mis dans une entiere évidence ; notre auteur n'a épargné ni soin ni peine, pour l'observer avec toute l'exactitude imaginable. Après avoir choisi douze paires de grenouilles accouplées, & avoir mis chaque paire à part, dans un verre rempli à moitié d'eau, il ne les a presque pas perdues de vûe, ni de jour, ni de nuit ; & il a passé même deux nuits de suite à les observer. Les premiers jours il ne remarqua rien qui mérite d'être rapporté. Mais enfin elles commencerent à s'agiter plus qu'à l'ordinaire. Pendant cette agitation les mâles rendoient de tems en tems, &

tandis que les femelles ne faisoient que monter & descendre, un son semblable à celui d'un cochon qui grogne. Le mâle de la premiere paire que M. Roesel observa, lâcha à differentes reprises, de la partie posterieure de son corps, une humidité qui rendit l'eau trouble, après quoi il quitta bien-tôt la femelle. Lorsque notre observateur eut attendu 12. heures, pour voir si la femelle ne rendroit pas ses œufs ; il la dissequa aussibien que le mâle, dont les vesicules spermatiques qui, ordinairement sont très-remplies dans les grenouilles, lors de leur accouplement, étoient toutes vuides, de sorte qu'il eut raison de croire que l'humidité, que ce mâle venoit de lâcher, étoit sa semence. Pour ce qui regarde la femelle, ses œufs emplissoient en partie la matrice, & se trouvoient en partie encore dans l'ovaire & dans les canaux spermatiques. M. Roesel mit les œufs trouvés dans la matrice, dans une eau pure, mais n'en obtint pas de vers ; de sorte qu'il vît, à n'en pas pouvoir douter, que l'accouplement de cette paire avoit été sterile. Il observa dans une autre paire, que le mâle & la femelle joignoient exactement les orifices de

leurs parties posterieures, & qu'un instant après, la femelle commença a rendre des œufs ; que cependant le mâle ne la quitta point, qu'elle n'eût rendu jusqu'au dernier ; qu'ils les féconda tous à différentes reprises, de sa semence ; & ce fut de ces œufs que notre auteur obtint par la suite des petites grenouilles. L'accouplement de plusieurs autres paires se fit de la même maniere, à l'exception d'une seule encore, à qui il arriva ce qui étoit arrivé à la premiere ; c'est-à-dire, qu'après avoir répandu sa semence, le mâle quitta la femelle, qui ne commença à lâcher ses œufs, que seize heures après, & le fit si lentement qu'au bout de vingt-quatre heures qu'elle mourut ; elle en avoit à peine rendu la moitié. Il ne se forma point de vers de ce frai, non plus que de celui de la premiere paire. M. Roesel détacha un des mâles, qui venoit de féconder sa femelle, lorsqu'il vît que celle-ci pondoit, pour le mettre avec une autre femelle, qui ne s'étoit point encore accouplée ; & il la féconda comme la premiere.

De toutes ces observations, il suit que, dans les grenouilles, la fécondation ne se fait, ni par la bouche, ni par la

chair papillaire du pouce du mâle, comme quelques-uns l'ont prétendu, mais par la partie posterieure & hors de la matrice.

Il suit encore, que Swammerdamm est le naturaliste qui a écrit le mieux sur cette fécondation. Une seule femelle rend environ 600. œufs, selon Swammerdamm, & quelquefois jusqu'à 1100 : il y en a, qui ne mettent qu'une heure à les rendre tous ; d'autres ne mettent qu'une minute à les pondre, & les rendent sous la forme d'un chapelet ou cordon tout d'une piece. Cependant notre auteur fait remarquer, qu'il n'est pas bien aisé de compter ces œufs ; la mucosité ou le blanc qui les environne, & qui est aussi tenace que de la glu, les collant si fortement ensemble, qu'on ne les sépare pas sans difficulté & sans danger de les casser.

Le frai nouvellement rendu tombe au fond de l'eau, où le blanc enfle considérablement. Les œufs, qui, pendant les quatre premieres heures, ne souffrent aucun changement sensible, commencent au bout de ce tems à grossir & à s'alléger, moyennant quoi ils remontent à la surface de l'eau au bout de huit heures, quand ils ne sont pas surpris par une nuit

fraîche. Le blanc qui les accompagne s'étend toujours de plus en plus, & les œufs mêmes deviennent un peu plus grisâtres, & perdent un peu, en grossissant, de leur rondeur. Le dix-septieme jour M. Roesel observa qu'ils approchoient de la forme d'un rognon, & y apperçut comme une petite cicatrice. Le vingt-unieme il apperçut l'extrémité d'une queue qui commençoit à se développer, & qui de jour en jour devint plus distincte. Le trente-neuvieme, on pouvoit déja observer un certain mouvement dans ces petits vers, ils remuoient de tems en tems l'extrémité de leur petite queue; & l'on voyoit même que la mucosité, dont ils étoient environnés, leur servoit de nourriture. Le quarante-unieme & le quarante-deuxieme jour, une partie de ces vers tomba au fond du vaisseau, tandis qu'une autre partie resta par pelottons dans la matiere mucilagineuse, & le mouvement des uns & des autres augmenta. Ceux qui étoient tombés au fond y resterent presqu'un jour entier: mais après s'être un peu allongés, car jusqu'à présent ils avoient toujours été recoquillés, ils rémontoient de tems en tems avec un mouvement très-vif à la mucosité,

qu'ils avoient quittée, pour s'y attacher & pour en tirer leur nourriture. Le quarante-troisieme jour, ils s'étoient étendus de toute leur longueur. Le quarante-sixieme, on apperçut que la plûpart d'entr'eux avoient au dessous de la tête, selon l'expression de Swammerdamm, deux petites adhérences en maniere de franges, qu'on pourroit comparer à des nageoires, aussi-bien qu'à des pattes. Elles étoient composées de deux parties, qui, vûes au microscope, ressembloient à un bois de cerf à sept chevilles. Le cinquantieme jour, on vit distinctement des nageoires, qui descendoient le long de la queue; & les petits vers, qui sont ce que nous appellons en France, *des têtards*, se mirent dès ce jour-là même à ronger les lentilles d'eau, qui peuvent leur servir de nourriture, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à la forme d'une grenouille parfaite. Le cinquante-septieme & cinquante-huitieme jours, leur corps & leur tête formerent ensemble une pelotte presqu'ovale, forme qu'ils garderent ensuite longtems. Ce fut ces mêmes jours, que M. Roesel s'assura, que les vers des grenouilles quittoient fort souvent leur peau. Le quatre-vingt-deuxieme jour, on vit dans

quelques-uns d'entr'eux, à la partie postérieure de leur corps, tout proche de la queue, deux petits piés très-courts & très-tendres; leur tête parut en même tems un peu séparée du corps Le quatre-vingt-treizieme jour, les piés de derriere s'étoient déja aggrandis considérablement; les vers cependant mangeoient toujours des lentilles d'eau, mais ils mangeient aussi des feuilles fraîchement cueillies, que M. Roesel leur présenta. Quoique l'ouverture ronde de leur bouche fût encore bien petite, on distinguoit déja à leur mâchoire supérieure beaucoup de dents fines & coupantes. Le quatre-vingt-dix-septieme jour, ils renoncerent à la nourriture, & ne prirent plus rien jusques après leur derniere métamorphose. Les pattes de derriere parurent tout-à-fait développées, leur corps se rétrécit un peu, & ils commencerent à sortir de tems en tems la patte gauche de devant, qu'ils retiroient ensuite sans qu'il en parût le moindre vestige. Le quatre-vingt-dix-neuvieme jour, les pattes de devant furent tout-à-fait formées & entierement sortantes. Quelques têtards garderent encore pendant une demi-journée la queue & les nageoires, & eurent pendant

ce tems une figure tout-à-fait singuliere, ne ressemblant alors parfaitement ni à une grenouille, ni à un lesard. Pendant cet intervalle, ils monterent plus souvent qu'à l'ordinaire à la surface de l'eau, non pour chercher de la nourriture, dont ils n'usoient pas, mais pour respirer l'air. Leur queue se perdit petit à petit, & les nageoires disparoissoient en même tems. Il ne fallut qu'un jour pour tout cela; & le jour d'après, le petit animal, qui, jusqu'alors avoit été ver, se trouva tout-à-coup une grenouille parfaite.

Aprés cette métamorphose l'animal commence à se servir d'une nourriture si différente de la premiere, qu'il mourroit de faim auprès de celle-ci. Si-tôt qu'il est grenouille, il ne se nourrit qu'avec certaines especes d'insectes, & c'est pour leur faire la chasse qu'il passe de l'eau sur la terre, où il se cache au commencement sous des buissons, des pierres, & ce pour éviter le grand jour. Mais quand il arrive de la pluie les petites grenouilles sortent de toutes parts de leurs retraites, même pendant le jour; & c'est sans doute cette apparition imprévûe, qui a donné occasion aux anciens de croire, ce que le peuple croit encore aujour-

d'hui, qu'il pleut des grenouilles, ou que la pluie en engendre.

La grenouille brune terrestre vit, la plûpart du tems, hors de l'eau; mais quand la saison amene des nuits fraîches, elle y retourne, en choisissant toujours des eaux dormantes, où elle se cache dans la fange du fond, jusqu'à ce que le retour du printems la rappelle sur la terre; les jeunes grenouilles qui ne sont point encore propres à la propagation de l'espece, y paroissent les premieres; car les autres ne quittent l'eau qu'après s'être accouplées.

Les différences des sexes, dont il a été parlé plus haut, ne deviennent reconnoissables que quand les grenouilles sont sur la fin de leur quatrieme année; & à juger par leur accroissement successif, & leurs différentes grandeurs, on peut conjecturer qu'elles vivent jusqu'à douze ans, quoiqu'ayant tant d'ennemis qui les persécutent, il ne soit gueres probable qu'il y en ait beaucoup qui atteignent cet âge.

Nous avons déja fait remarquer que les grenouilles se nourrissent d'insectes. M. Roesel ajoute qu'elles s'accommodent aussi-bien des aîlés que des reptiles;

mais qu'elles n'en prennent aucun, qu'elles ne l'ayent vû remuer. Il a remarqué qu'elles se tiennent immobiles à épier leur proie, jusqu'à ce qu'elles la croyent assez proche d'elles; & qu'alors elles fondent dessus avec la vivacité d'un éclair, faisant quelquefois des sauts d'un demi-pié, & tirant leur langue extrêmement longue pour l'attraper. L'extrémité de cette langue, attachée au devant de la mâchoire inférieure, se replie dans le gosier; & c'est-là ce qui fait qu'elle peut s'allonger plus loin, proportionnément, que celles de tous les autres animaux. Elles peuvent aussi-bien l'étrécir que l'accourcir. Elle est enduite d'une mucosité si gluante, que tout ce qu'elle touche y reste attaché. Elle se termine à son extrémité en deux petites pointes; & il semble que la grenouille s'en sert, pour entortiller sa proie. Les araignées ne lui sont point contraires. M. Roesel voulut éprouver sur une des siennes, si elle avaleroit une guêpe, & elle l'avala: mais aussi-tôt il la vit se débattre avec les pattes de devant, faire effort pour la vomir, & la vomir en effet, morte, après en avoir été sans doute piquée intérieurement.

Nous adoptons ici une observation très-judicieuse du Journal œconomique pour le mois de Juillet 1751. qui est que les grenouilles faisant leur principale nourriture d'une espece de petit limaçon, dont les coquilles sont de couleurs fort vives, & qui cause des dommages considérables aux jeunes plantes de toute espece, dont il mange les plus tendres, & salit les autres de ses excrémens; on a grand tort de les persécuter dans les jardins; & que loin de leur faire la guerre, on devroit bien plutôt les attirer, & les choyer.

La raine, rana arborea, est la plus petite de toutes les grenouilles: quelque âge qu'elle ait, elle n'est jamais aussi grosse qu'une grenouille brune terrestre de trois ans. La superficie supérieure de son corps est d'un fort beau verd, & l'inférieure blanchâtre, à l'exception des piés, des deux sexes, & de la gorge du mâle. Ces deux superficies sont séparées par une raye d'un jaune clair, qui commence aux deux narines, qui s'étend ensuite des deux côtés de la tête & du corps, s'éleve tout près de la cuisse pour former un angle aigu, & descend enfin le long des pattes de derriere. Les rai-

nes se distinguent encore des autres grenouilles, en ce que les quatre doigts des piés de devant, aussi-bien que les cinq piés de derriere, ont à leurs extrémités, chacun, un petit bouton de chair rond, & qu'entre les doigts des pattes de derriere, elles n'ont point, ou n'ont que fort peu de cette peau, qui donne aux autres grenouilles beaucoup de facilité pour nager.

Quelques-uns ont crû que la raine étoit venimeuse: mais personne n'en a encore pû donner de preuve.

En été, elle vit ordinairement sur les arbres, & s'y nourrit d'insectes; mais au retour du froid, elle va se cacher dans la fange des mares & des eaux. Sa peau est si visqueuse & si gluante, qu'elle peut aisément se tenir en tous sens sur toute sorte de corps, même sur la glace la plus unie. C'est la meilleure sauteuse de toutes les grenouilles; & elle se sert si adroitement de ses doigts, qu'il lui suffit de toucher seulement à une feuille, ou à la plus tendre branche pour s'y tenir, & pour grimper plus loin.

La raine fait ses captures à peu près comme les grenouilles brunes terrestres, mais avec plus de finesse & d'agilité;

pour attrapper sa proie, elle fait quelquefois des sauts de la distance d'un pié.

Ce n'est qu'à quatre ans qu'elle devient propre à la propagation ; les raines mâles ne commencent pas même à coasser avant ce tems : aussi n'est-ce qu'à cet âge que leur gorge commence à devenir brune.

Au reste, leur coassement (car les femelles des grenouilles sont muettes) annonce ordinairement de la pluie. On peut donc se faire un hygrometre ou hygroscope vivant, en en mettant un dans un verre, & en l'y fournissant de gason verd, de cousins, ou autres insectes. Un chirurgien de Breslaw en a conservé un de cette façon pendant sept ans, & il n'est mort la huitieme année que faute de vivres.

Les raines, ne s'accouplent, comme les autres grenouilles, qu'une fois dans l'année ; & M. Roesel a observé le premier, qu'elles le font dans l'eau, & après le tems du frai des grenouilles brunes terrestres, c'est-à-dire, ordinairement à la fin du mois d'Avril. Elles cherchent sur-tout les mares, dans le voisinage desquelles se trouvent des arbres, & les mâles se font entendre plus fort que la plus grosse grenouille aquatique. Quand il y

en a beaucoup dans la même eau, on les entend, sur-tout la nuit, & du côté où donne le vent, à près de deux lieues de distance ; car quand il en commence un, tous les autres l'accompagnent. Au reste, les raines sont de toutes les grenouilles, les premieres qu'on entend coasser au printems ; les brunes terrestres, qui s'accouplent beaucoup plutôt, ne faisant, pour ainsi dire, que grogner, de sortequ'on les entend à peine de quinze pas. En coassant, elles se gonflent tellement le gosier, qu'on diroit que c'est un sac membraneux rempli d'air. Cette espece de soufflet est de la couleur d'un brun noirâtre, & distingue par cette couleur, lors même qu'il n'est point enflé, les mâles d'avec les femelles, qui ont la gorge aussi blanche que le reste de la superficie inférieure de leur corps. M. Roesel a encore observé, que les mâles de cette espece, n'ont point comme les grenouilles brunes terrestres, dans le tems de leur accouplement, de chair papillaire & noire aux pouces de leurs pattes de devant.

Le frai de quelques-unes des raines se fait en vingt-quatre heures, d'autres n'en sont quittes qu'au bout de

trois jours. Pendant ce tems le mâle & la femelle descendent souvent sous l'eau, & y restent assez long-tems. On apperçoit encore, comme M. Roesel l'a observé, qu'il y a alors souvent, dans le ventre des femelles, un mouvement intérieur très-fort & tout-à-fait singulier ; » car il » semble, dit-il, qu'il y ait dedans une » créature vivante, qui cherche à percer, » tantôt par en haut, tantôt par en bas, » tantôt par les côtés ; de plus, il paroît » que ce mouvement, précédé toujours » d'une grande agitation de la femelle, » est involontaire. » Plus le tems du frai approche, plus ce mouvement devient fréquent & violent. Les mâles mêmes ne restent point tranquilles alors ; ils approchent à différentes reprises la partie postérieure de leur corps, de la même partie des femelles ; ce qu'ils font plus fréquemment, quand celles-ci lâchent leurs œufs par le boyau culier.

Malgre' toute l'exactitude & l'intelligence, que M. Roesel a apportées à ses observations, il n'a pas pû s'assurer si les raines mâles rendent dans l'accouplement, comme les grenouilles brunes terrestres, quelqu'humidité, qui puisse servir à féconder les œufs des femelles ; il

n'a pas même pû distinguer leur partie génitale, pendant leurs amours. Quant aux femelles, il a observé que quelques-unes d'entr'elles font leur ponte en deux heures de temps ; que d'autres, surtout celles que les mâles abandonnent, ne s'en délivrent qu'au bout de 48. heures ; & qu'en ce dernier cas, leurs œufs sont stériles.

Les œufs des raines sont plus petits, & d'une couleur beaucoup plus claire que ceux de la grenouille brune terrestre ; & quoique d'abord ils ne semblent point être enveloppés dans une matiere visqueuse, comme ceux des brunes, il en paroît pourtant une espece, après que ces œufs ont resté pendant deux heures dans l'eau.

Les vers d'eau des raines, ont besoin d'un peu plus de deux mois pour parvenir à la forme de grenouille ; & sitôt qu'ils ont quité leur queue, pour prendre quatre pattes, & qu'ils sont, par conséquent, en état de bondir & de sauter, ils abandonnent l'eau.

La grenouille aquatique verte, vit pour la plupart du temps dans l'eau ; cependant elle sort aussi au bord, surtout quand il fait un beau soleil. Sa couleur est d'un

verd de pré, tacheté de noir. Il regne, depuis sa bouche, le long du dos, jusques vers son extremité, une raie d'un jaune clair ; & des deux côtés du corps, il s'éleve une espece de bourrelet jaune. Quand les mâles coassent, ils font sortir, des deux coins de la bouche, deux vessies blanches & rondes, qui manquent aux femelles, qui, en grognant, (car elles ne coassent pas) ne font que gonfler un peu la gorge. Les femelles se distinguent encore des mâles, en ce qu'elles ont, à la superficie inférieure de leur corps, plus de taches d'un gris clair, que ceux-ci.

A l'exception d'une espece de crapaud, la grenouille aquatique verte surpasse toutes les autres grenouilles en grosseur. Il est probable qu'elle croît pendant dix ans, & qu'elle peut vivre jusqu'à plus de seize.

Les grenouilles de cette espece, ne quittent leur quartier d'hiver qu'à la fin du mois d'Avril, & ne s'accouplent qu'au mois de Juin. Ce n'est proprement que cette espece qui est bonne à manger, & ceux qui mangent des grenouilles, avant qu'elles paroissent, n'ont que des grenouilles brunes terrestres, qui ne valent pas celle-là.

Au reste, les grenouilles aquatiques vertes sont très-voraces, & ne se nourrissent pas seulement d'insectes de toute sorte, & de lésards aquatiques; elles se jettent encore sur les jeunes souris & les petits oiseaux : les canards même nouvellement éclos ne sont point à l'abri de leurs poursuites.

Au temps de l'accouplement, les mâles coassent si fort, qu'on les entend à plus d'une lieue. Ils ont alors, comme les grenouilles terrestres, une peau papillaire aux deux pouces des pattes de devant, & c'est dans cette espece, que l'on voit plus distinctement que dans aucune autre, comment le mâle arrose, avec sa semence, les œufs de la femelle. Le frai des grenouilles aquatiques vertes tombe au fond de l'eau, sans y remonter : le frai donc, que les apoticaires font ramasser, vient, ou des grenouilles terrestres, ou du crapaud aquatique.

Au reste, l'espece dont il est question ici, est la plus féconde en œufs; & les vers, qui en sortent, ont besoin de près de cinq mois, pour arriver à la forme de grenouille parfaite.

Suite & fin du songe de M. Rabner.

DEUX ames, que je crus d'abord sorties des corps de deux portefaix, mais qui, à ce que me dit mon conducteur, avoient appartenu a des critiques tout hérissés de science, causerent une grande bagarre devant la ville, dans l'endroit où en tems de foire les farceurs & les gladiateurs donnent des scenes au peuple. Elles étoient furieusement acharnées l'une contre l'autre. Les deux luteurs se tenoient aux cheveux ; & chacun d'eux faisoit des efforts incroyables, pour abbattre son adversaire. Le combat resta long-temps indécis ; & je ne pus démêler le sujet de leur différend : car dans tout ce qu'ils se disoient, je n'entendis qu'une foule d'injures. A la fin, l'un des champions fit une chûte effroyable ; & son adversaire, qui vraissemblablement soutenoit la bonne cause, animé d'un zele impetueux pour la patrie & pour les beaux arts, le chargea de coups de poing. Le cœur m'en saignoit a moi-même ; & bien me prit de ce que la poussiere, que

faisoient voler en se roulant les deux adversaires, les déroba enfin à ma vûe. D'autres rioient de voir deux pédans s'égorger : moi qui songe qu'un pédant est un homme, je ne ris point.

Cependant la multitude se repaissoit de ce spectacle ; & l ignorance se donnoit les violons, de voir ainsi les lettres humiliées. Comme la canaille affamée se réjouit de voir tomber les grands dans l'opprobre, & les riches dans l'indigence ; les sots sont aussi fort aises, quand les sages du siecle font des sotises éclatantes : cela les console, & les rehausse d'une coudée. Les Pygmées voudroient que tous les géans se rompissent les jambes. Aussi la plûpart des spectateurs animoient-ils les deux antagonistes au combat. Quelques-uns même pousserent la malignité jusqu'à leur jetter de l'argent ; & ils réussirent, comme ils se l'étoient proposé, à les rendre furieux. Quelques autres, en plus petit nombre, essayerent de les séparer : mais ils n'y gagnerent que des coups, tant de la part des combattans, que de ceux qui s'amusoient du combat ; & ce qu il y eut de singulier, c'est que ce fusent les pacificateurs mêmes, qui furent cause que la rixe devint générale. Pour

appaiser ces débats-la, il ne faudroit s'en mêler ni en bien ni en mal. Les hommes, qui se donnent en spectacle, ne s'y donneroient, pas s'ils étoient sûrs de n'avoir point de spectateurs. L'ostentation se fourre par-tout, même dans les haines & dans les querelles; il y a tel homme qui dit en public des injures à un autre, qu'il ne lui diroit pas en particulier; & comme il y a des larmes de parade, il y a aussi des emportemens affectés.

ENFIN les deux auteurs de cette guerre se séparerent, las du combat. Je tirai le vainqueur à l'écart, & je lui dis à l'oreille:

IL étoit sans doute question dans votre querelle, de quelque grand intérêt d'état. Je parie que c'est à propos de la capitulation imperiale, que vous vous êtes échauffés. C'étoit plus que tout cela, dit l'ame du critique. C'étoit donc un interêt personnel; car il n'y a que cela qu'on mette au-dessus des interêts de la patrie: encore ne le devroit-on pas. C'étoit plus que tout cela, dit encore l'ame interrogée. Ah, je vois, repris-je, que c'est qu'il s'agissoit des interêts du ciel. Eh non, Monsieur le questionneur, reprit-elle: il ne s'agissoit de rien de

tout cela. Cet ignorant-là que j'ai roué de coups, comme vous avez vû, n'avoit-il pas eu l'imprudence de me soutenir que Turnus avoit les yeux bleus? Moi, j'ai d'abord pris patience: j'esperois le ramener par la douceur. Je lui représentai qu'il avoit été mon disciple, & que lorsque je l'assurois qu'un ancien, sur le compte duquel je suis instruit, avoit les yeux noirs, il ne devoit pas les lui faire bleus. Mon homme s'est obstiné. J'en suis venu aux preuves; j'ai cité un manuscrit de Virgile que personne que moi n'avoit vû; & il ne se rend pas. Vous voyez bien qu'on ne peut réduire un homme comme celui-là, que par des gourmades.

JE respirai, quand je sus qu'il n'étoit question que de la couleur des yeux de Turnus. J'eus encore une très-grande satisfaction, qui fut d'apprendre que les deux critiques, qui venoient de se gourmer, étoient d'anciens savans en *us*. J'aurois été bien fâché qu'une scene comme celle-là eût deshonoré notre génération. Car, graces au ciel, les nôtres discutent les points d'érudition, sans animosité, sans amour propre, sans préjugés. Dans leurs controverses mêmes

ils ne s'écartent jamais de la modestie. Ils cedent aussi-tôt qu'on leur fait voir qu'ils se sont trompés; ils sont même charmés de se voir désabusés. Voyez un peu si ceux du siecle passé étoient d'une trempe aussi bénigne.

PENDANT que je m'étois amusé à questionner l'ame critique, mon conducteur s'étoit élevé au-dessus de la foule; & lorsque je le cherchois des yeux, il me fit signe de le suivre. Il me montra de loin, une ame fort mal mise, have & tirée, qui se tourmentoit horriblement. Nous en approchâmes; & je la vis papillonner autour d'un carrosse magnifiquement doré, qui se trouvoit devant la maison d'un jeune héritier. J'eus d'abord de la peine à comprendre, pour quelle raison elle s'agitoit ainsi; j'étois tenté de la prendre, à son acoutrement & à son air, pour une de ces ames, qui dans le monde ont eû la double vacation de demander l'aumône aux voyageurs, & de les voler; mais j'apperçus mon erreur en remettant les traits de son visage. C'étoit l'ame œconomique du pere du jeune héritier, en son vivant, marchand mercier. Il avoit été le plus riche & le plus ladre particulier de la ville; & vous

allez comprendre comme moi, combien il étoit naturel qu'il se tourmentât. Le carosse qui lui blesse la vûe, est une voiture leste & somptueuse, qu'on vient en ce moment livrer à Monsieur son fils. Quand le livre-t-on? Au bout d'un an, jour pour jour, qu'il a lui affirmé faux en justice, à propos d'une lettre de change qu'il s'est fait payer deux fois. Quelle somme vaut ce carosse? Precisément la même somme, à quoi montoit la lettre de change. Quoi malheureux, disoit le pere, sans qu'on l'entendît: moi qui me suis refusé habits, nourriture & chauffage, pour amasser un million de florins, je te les vois dissiper en superfluités! Mon faux serment te met en carosse! C'étoit bien la peine de le faire? Ah jeunesse ingrate & perverse. Il essaya cent fois, mais cent fois inutilement, de jetter le cocher en bas du siege. Mais que peut une ame, dont la substance est encore plus fine que l'éther, sur la corpulence épaisse d'un cocher? Il s'élança sur les rênes; mais il ne lui servit de rien de s'y être élancé.

L'AME quitta donc ce malheureux carosse en le maudissant mille fois, & passa rapidement dans l'appartement de

son fils. Je l'y suivis. Quels nouveaux tourmens pour une ombre victime d'une constante avarice ! Ce n'est que dorures, que porcelaines, que miroirs, que lustres & peintures ; un canapé seul de mille écus, & le reste de l'emmeublement au *pro rata* ! La petite ame mesquine donnoit du poing, & piétinoit sur tout cela : mais les vivans ne s'en apperçevoient seulement pas. Elle étoit aux abois, lorsque, du coin de l'œil, elle apperçut un objet, qui la remit un peu : c'étoit un livre de comptes. » Ah, dit-» elle, on a donc au moins quelque regle » dans cette maison ; peut-être n'a-t-on » pas renoncé au commerce, & pourroit-» on réparer les breches qu'on a faites » par faste, & par envie de jouir. » Mais sa consolation ne dura pas ; elle vit à l'instant même entrer son fils, accompagné d'un grand homme sec, qui tenoit en main une pancarte, où je vis très-distinctement le nom du jeune homme précédé d'un *de*, qu'il ne tenoit pas de son pere, & en même tems le jeune homme approcha de son coffre-fort.

L'AME paternelle ne devina que trop l'intention du perfide. Elle se mit au-devant de la caisse, voulut en mêler la

serrure, & ne mêla rien. Le fils l'ouvrit, & en tira la somme qu'il falloit pour équivaloir à seize quartiers : aveuglement étrange, que de sacrifier, pour acquerir de la considération, la chose du monde qui en donne le plus par elle-même.

JE n'oublierai jamais le désespoir où tomba la pauvre petite ame : c'est une chose qu'on ne sauroit exprimer. J'en fus si sérieusement attendri, que je m'approchai d'elle amicalement pour lui donner quelque consolation ; & la prenant par la main : » Ne pourrois-je pas obtenir » de vous, lui dis-je . . . . . » « Non, » me répondit-elle brusquement, passez » votre chemin ; vous n'obtiendrez rien. » C'est bien à moi, qui suis ruiné sans » ressource, à faire du bien aux autres. » Vous êtes jeune & fort, travaillez ; » sinon, prenez place à l'hôpital : nous » nous y rencontrerons immanquable-» ment. On a beau être mort, on n'aime pas à être insulté : je rengaînai ma consolation, & m'éloignai.

EN ce moment, la nouvelle, qu'on avoit apperçû l'ame de Ciceron en compagnie de plusieurs Grecs & Romains, dans un jardin plus éloigné, causa une rumeur parmi les ames. La curiosité les y

fit voler, & j'y allai comme les autres. L'air de cette ame m'imprima tout le respect dû à un magistrat patriotique. Cependant on remarquoit en elle un certain dépit, qui sembloit provenir d'une honte, dont je ne pouvois pas deviner la cause ; & lorsque pour m'en instruire, je m'adressai à une ame, qui paroissoit avoir été son affranchi, elle me répondit : » Ciceron a sans doute raison d'être » affligé & honteux ; car il vient d'ap-» prendre que parmi les vivans, on l'a » abandonné aux mains inexorables d'u-» ne espece d'hommes, qui, sous pré-» texte de lui faire honneur, le rend ri-» dicule, ou tout au plus, d'un consul Ro-» main, en fait un maître de langue lati-» ne. Ce qui en ceci l'afflige le plus, c'est » qu'ayant porté ses plaintes à ce sujet » devant les Dieux des Romains, ils lui » ont répondu, que c'étoit là la punition » à quoi Pluton l'avoit condamné, pour » avoir laissé voir un peu trop de vanité » dans bien des occasions ; & que son » orgueil ne pouvoit pas mieux être ex-» pié, que par la torture que lui donne-» roient des commentateurs. » Je douterois peut-être encore à présent, que cette rigoureuse sentence eût été prononcée,

si l'aventure suivante ne m'en eût pas assuré.

A environ cent pas de nous, nous apperçûmes une foule d'ames en habits poudreux. Elles avançoient à pas comptés ; & leur marche étoit mesurée, mais elles n'en étoient pas mieux d'accord. Leur querelle s'échauffa à mesure qu'elles approchoient ; & la scene des deux critiques se seroit renouvellée, si leur chef en se retournant, ne leur eut imposé silence par un *Quos ego* menaçant. Ciceron sembloit trouver cette procession fort étrange : il supposoit toutefois qu'on alloit lui parler sur des affaires importantes ; &, à ce que j'ai sû depuis, il s'imagina que ces ames pouvoient être les députés d'un peuple étranger, que la famine obligeoit à recourir au peuple Romain, pour en obtenir du blé. Il les reçut avec un air compatissant : mais quelle fut sa surprise, lorsque le chef lui fit une inclination bisarre, copiée, à ce qu'il s'imaginoit, sur celles que faisoient les petits maîtres Romains, deux cents ans avant les Cesars ? Ciceron soutint cette premiere attaque avec fermeté, & parut attendre, avec une sorte d'impatience, ce qu'on alloit lui dire. Le chef de la dépu-

tation commença enfin à parler, après s'être mis, à force de grimaces & de gesticulations, dans l'attitude ordinaire d'un Preteur; & après avoir présenté à Ciceron, avec bien des inclinations réïtérées, un livre prodigieusement gros, que quatre de ses collegues les plus forts portoient sur leurs épaules, & sur le dos duquel étoit écrit en lettres d'or, *Tullii opera omnia.* Ciceron fut surpris de voir cette forme de livre: mais il le fut encore bien d'avantage, lorsque l'orateur commença son discours par ces paroles: *Omninò, si quid in me est ingenii, quod sentio, quam sit exiguum . . . exiguum . . . quod sentio quam sit exiguum.* Soit qu'il le crût, comme il le disoit; ou que la dignité de Consul Romain l'eût déconcerté, il demeura court, & laissa à Ciceron le temps de revenir de sa surprise, & de demander à Atticus qui étoit à côté de lui, quelle langue on lui parloit; car il ne se doutoit pas que ce fût du latin, tant il étoit mal prononcé. Enfin, notre orateur, après avoir consulté son cahier, assura dans le latin le plus élégant & le plus Ciceronien qu'il put, que lui & ses collegues étoient extasiés de joie; & qu'ils marqueroient avec une pierre

blanche, le jour où ils avoient le bonheur de connoître un Romain qui avoit si bien sû parler latin, & qui, par ce latin même consigné dans ses œuvres, faisoit peut-être vivre plus de cent mille Allemands. Il vanta ensuite modestement son propre mérite, comme ayant exercé sur les ouvrages de Ciceron, l'œuvre de charité & de compassion, de les réduire en ce format commode, de les rendre utiles par des remarques remplies de l'érudition la plus profonde, par le recueil de toutes les différentes leçons imaginables, & par la table des matieres la plus complette; soins qui ne pouvoient pas manquer de transmettre les noms de l'auteur & du commentateur à l'éternité. Dans la premiere oraison il déclama contre l'aveuglement des Allemands ses compatriotes, qui s'avisoient de demander d'un savant, quelque chose de plus que du latin, & qui commençoient à profaner témérairement les sciences, en les traitant en langue vulgaire. Ce fut ici qu'il finit son discours; & Ciceron, qui, apparemment étoit fatigué de son fatras ennuyeux, que d'ailleurs il n'entendoit pas, ne lui répondit autre chose que, *cura ut valeas*, & le laissa là.

Son départ nous détermina à nous en retourner; & nous nous en retournions en effet, lorsque nous vîmes une ame approcher de nous d'un pas chancelant & lourd. Elle s'allongea, se frotta les yeux & bailla deux fois, si haut, que je m'arrêtai pour voir, si elle alloit se réveiller, ou s'endormir. C'étoit l'ame de ce fameux rêveur, qui, dans sa vie, n'a pas connu d'autre occupation, que celle de se faire promener sur les boulevards de Hambourg, pour dormir à son aise dans son carrosse. Jamais passion n'a troublé son indolence, ni alteré son repos. On n'a jamais pû savoir bien exactement combien il a vêcu: mais il est certain, qu'il a dormi au-delà de cinquante ans. Les travaux & la vigilance de ses ancêtres l'avoient mis en état de le faire sans inquiétude. C'est de cet homme, qu'il est dit: Il n'a pas vû le soleil se lever. Quelques ombres m'ont dit de lui une chose qui étoit assez dans son caractere; elles m'ont raconté, qu'il étoit mort dans le crépuscule du matin: que son ame n'avoit pas pû se résoudre d'abord à s'éloigner du lit où elle avoit été si bien pendant tant d'années, & où elle avoit en tout tems trouvé son souverain

bien; mais qu'enfin la bruyante activité de ses héritiers, qui avoit pensé la réveiller, l'avoit trop importunée pour y rester plus long-tems; qu'elle étoit sortie de son appartement les yeux à moitié fermés, & qu'en arrivant dans cette contrée précisément au lever du soleil, elle avoit paru étourdie, & chancelante, comme seroit un prisonnier, qui, au sortir d'un cachot ténébreux, reverroit la lumiere pour la premiere fois. Je sai pertinemment, continua mon guide, que depuis qu'elle est dans ce nouveau monde, elle n'a bougé de cette contrée-ci, & ne s'est pas encore donné la peine de s'informer ni où elle est, ni de ce qui se passe autour d'elle.

Lorsque cet indolent *indolentissime*, étoit vivant, il ne buvoit, ne mangeoit, ne marchoit, ne parloit qu'en dormant; & si quelqu'un le croyoit éveillé, au peu de suite qu'avoient ses discours & sa conduite, il en étoit bientôt désabusé.

Lorsque son confesseur lui déclara, par ordre du medecin, qu'il falloit se préparer à mourir, il parut d'abord très-sensiblement touché de cette annonce: les descriptions mêmes les plus consolantes de la félicité à venir ne le mettoient

pas en goût de mourir ; mais ſon confeſſeur ayant proferé par haſard ces paroles ; *combien heureux ſont ceux, qui s'endormant au Seigneur, parviennent au repos éternel!* il lui ſerra la main, bailla & mourut content.

J'EN étois à réfléchir ſur l'inutilité d'un pareil être dans le monde, lorſque je me ſentis appliquer un grand coup de bâton ſur la tête, qui renverſa mon chapeau, & me fit preſque perdre connoiſſance. Qu'y a-t-il donc, m'écriai-je avec vivacité, en me retournant vers mon aggreſſeur? Que vous ai-je fait pour débuter ſi brutalement avec moi? Oh, le ſingulier homme, me dit-il, pour réponſe, qui s'aviſe de prendre en mal une raillerie ſpirituelle, un élégant badinage. Eſt-ce que vous ne ſentez pas que je ſuis un eſprit ſatyrique? Et depuis quand, lui dis-je avec indignation, ſont-ce les ſatyriques qui donnent les coups de bâton? Je les croyois faits pour en recevoir. Et tout en diſant cela, de crainte de rencontrer encore de ces plaiſans un peu trop libres, je m'écartai vers un endroit que je crus plus ſûr & plus ſolitaire.

IL n'étoit ni l'un ni l'autre. J'y trouvai une nombreuſe compagnie de femmes,

que j'avois preſque toutes connues de mon vivant. Je les retrouvai telles qu'autrefois ; mêmes goûts, mêmes ſentimens, mêmes habitudes, mêmes routines. Les unes jouoient, les autres prenoient du caffé, le plus grand nombre ne s'occupoit à rien : mais je les entendis preſque toutes faire des éclats de rire, dont je voulus ſavoir la cauſe. C'étoit de moi préciſément qu'elles rioient. Plus j'approchai, plus elles éclaterent. Je leur demandai de quoi elles rioient : au lieu de me répondre, elles rirent encore. Il n'y en eut qu'une, dont j'avois gagné les bonnes graces de mon vivant, par un ſonnet fort ſpirituel ſur ſa caniche, qui, par reconnoiſſance, eut la bonté de me tirer d'embarras. » Imaginez-vous, me » dit-elle, que nous avions déja paſſé plu» ſieurs heures dans le ſilence le plus en» nuyeux ; car nous étions fatiguées de » cenſurer les démarches, les mines & » les ajuſtemens des ames qui paſſoient » devant nous. Nous avions même déja » paſſé en revûe les abſentes ; & ce qu'il y » avoit de plus déſolant, c'étoit que » nous étions déja d'accord qu'il faiſoit » beau aujourd'hui. Nous nous regardions » donc triſtement, excédées d'ennui, &

» je croi que nous nous ſerions endormies, » ſi ce joli Monſieur, que vous devez con» noître, & qui eſt un de mes anciens » bergers, n'avoit ſifflé de tems en tems. » Enfin, nous vous avons découvert de » loin, & cela dans un état aſſez ſingulier, » pour nous faire rire à gorge déployée. » Ici, elle s'arrêta dans ſon récit, appuya ſes mains ſur ſes hanches, & recommença à rire. J'en étois tout confus. » Mais, » vous ne ſentez donc pas encore de quoi » nous rions, reprit-elle, après être » revenue un peu à elle-même? Mais, » mais regardez donc votre chapeau, qui » eſt tout couvert de pouſſiere. » Oh! repliquai-je, ſi vous ne me trouvez pas d'autre ridicule, il ſera facile d'y remédier. Je racontai à la compagnie, que c'étoit par une raillerie fine qu'on me l'avoit fait tomber de la tête ; je le nettoyai, & après avoir ainſi ôté à l'aſſemblée le ſujet fécond de ſa bruyante gaieté, je la vis retomber dans un ſilence rêveur ; de ſorte que n'ayant plus envie de bailler avec elle, je m'eſquivai ſans être apperçû de perſonne.

A quelques pas de-là, je trouvai dans une autre compagnie de femmes, l'ame d'un petit-maître, qui, dans ſa vie avoit

beaucoup diverti cette même compagnie. Mais ici je le trouvai, contre l'uſage des ames décédées, tout-à-fait changé. Il étoit muet & ſec, & perſonne ne vantoit, comme autrefois, la délicateſſe de ſon eſprit. Je lui en marquai mon étonnement. Il hauſſa les épaules, en m'aſſurant qu'il étoit la plus malheureuſe de toutes les ames. La mort, ajouta-t-il, m'a ſurpris ſi inopinément, que je n'ai pû prendre avec moi, ni montre, ni canne, ni tabattiere ; toutes choſes, qui, donnent de la contenance à un galant homme, & lui ſont enfanter mille gentilleſſes. Que voulez-vous que faſſe un homme comme moi, ſans ces trois meubles? Autant de fois que je veux plaiſanter, je ſens que mes joyaux me manquent, cela fait que les ſaillies fines me manquent auſſi. On ne badine point agréablement, quand on a quelque mécontentement ſecret. Croiriez-vous, ajouta-t-il, que, cela va juſqu'à m'empêcher de porter aucun jugement ſur des matieres de politique & de ſciences, & même ſur des morceaux de poëſie? J'eus pitié de ce petit-maître invalide, & comme il m'étoit impoſſible de remonter ſon eſprit, j'ima-

ginai un prétexte pour le quitter.

Que ne m'y tenois-je plutôt, car en le fuyant, je trouvai une pire aventure. Une ame de femme vint par derriere me mettre une main sous le menton, tandis que de l'autre, elle serroit tendrement une des miennes. Comme je la laissois faire, plutôt par dédain, que par goût pour ses caresses, elle devint bientôt familiere jusqu'à l'impudence : mais ayant trouvé le moyen de me dégager de ses bras, je me retournai enfin. Quel aspect ! Je fis un saut en arriere : elle parut aussi un peu surprise. « Ah ! c'est toi ? me dit-» elle, en s'en allant froidement. » Le lecteur devine sans doute que c'étoit l'ame de ma femme ; la bonne dame m'avoit pris pour un autre, & je devois ses carresses à sa méprise. J'aurois été fâché qu'elle les continuât, après m'avoir reconnu. Heureusement, loin de se réjouir de cette rencontre, elle s'enfuit dépitée, & me fit plaisir. Voilà, je crois, un fait, qui prouve mieux que tous les argumens, que les ames ont après la mort les mêmes goûts & les mêmes procédés, qu'elles avoient pendant leur vie.

A peine m'étois-je sauvé des bras de ma femme, que j'entendis sortir d'un

buisson épais une voix plaintive. Je m'approchai, ne doutant pas que je ne trouvasse une ame en grande peine. J'en vis une couchée sous un hêtre, & habillée à la maniere des bergers de romans, d'idylles ou de théatre. Le galant Pâtre tenoit une houlette ornée d'un ruban verd. Si-tôt qu'il m'apperçut, il s'écria, en se jettant à mes piés : « Enfin cruelle, » je t'ai donc fléchie ? Oui, je le vois, » adorable Sylvie, je vois dans tes yeux, » que tu as pitié du malheureux Tyrsis ! » Ah févere Sylvie ! Pourquoi m'avoir » méprisé ? le soleil darde ses rayons sur » tout notre globe ; il échauffe l'air, la » campagne, & nos jeunes brebis. Sa » chaleur se fait même sentir aux plus » froids rochers : mais ton Tyrcis brûle » encore plus que tous les êtres ensem-» ble ; n'y auroit-il que toi qui fusses de » glace ? » Tu te trompes, lui dis-je, mon ami, je ne suis pas ta Sylvie. . . . . » Oh ! tu te déguises en vain, s'écria-t-il, » avec une véritable fureur pastorale ; sans » doute que tu n'es pas ma Sylvie, mais » bien celle de Menalque. Ah ! heureux » Menalque ! Ah, Tyrsis désolé ! Je l'ai » vû de mes propres yeux, que Menal-» que a porté sur son chapeau, le bouquet

» que je n'avois cueilli que pour toi, uni-» quement pour toi. Je t'en fis des repro-» ches, tous les bergers le savent. Tu ne » daignas pas seulement me repondre, tu » me quittas brusquement. Insensible ber-» gere ! Si ma flamme est criminelle punis-» moi, mais punis-toi toi-même aupara-» vant ; car il n'y a que les éclairs de tes » yeux, qui m'ont embrasé. »

» On condamne au feu les incendiaires » & les magiciens. C'est toi qui a porté la » flamme dans mon cœur, & qui la capti-» ves par un charme invincible : & c'est moi » qui brûle. Tu fais le crime, & je l'expie. »

Je ne voyois pas de sûreté à rester-là tête à tête avec une ame aussi frénétique : je fis tous mes efforts pour me tirer de ses mains : mais embrassant mes genoux ; » Je te conjure, me dit-elle, ô Sylvie ! » par les dieux de cette campagne, » de ne me pas abandonner à mon dé-» sespoir. Si ton cœur n'est pas plus dur » que ces pierres, mon malheur te tou-» chera ! permets-moi de soupirer ! Je te » conjure par les nymphes, qui nous » écoutent derriere ces buissons ; par » l'onde crystalline qui roule sur ces cail-» loux, d'avoir pitié du plus malheureux » des bergers. Je ne demande que la per-

» mission de gémir & de me plaindre ; » je ne veux que conter aux arbres dis-» crets, les tourmens que Sylvie m'a fait » endurer. »

Je ne pus m'empêcher de soûrire de ce jargon d'Opéra ; & cela fâcha mon berger, qui me quitta fort courroucé, pour se renfoncer dans ses broussailles.

Apre's l'avoir conduit des yeux, le premier objet que j'apperçus fut mon ancien tailleur, que j'aurois voulu éviter, pour toutes choses au monde ; car je me souvins combien il m'avoit importuné pendant sa vie, par son éternel babil ; mais il n'y eut pas moyen, sa joie de me revoir étoit extrème. Il me fit cent questions, sans me donner le tems de répondre à une seule. Vous vous êtes toujours parfaitement bien porté ? Vous avez quitté tout le monde en bonne santé ? Et Mademoiselle votre niece, en est-elle venue à ses fins, vous m'entendez ? Je voudrois, au reste, que cela fût ; elle méritoit un parti comme celui-là, car c'est une Demoiselle fort aimable. Et le vieux capitaine vit-il encore ? Comme nous nous sommes divertis ensemble ! C'est lui qui savoit conter, il falloit le mettre sur la guerre de Pomé-

ranie, il la ſavoit ſur le bout de ſon doigt. En vérité, les choſes ſeroient tournées tout autrement, s'il n'avoit pas remercié. Ecoutez, je ne ſai où tout cela ira : mais les affaires ſont dans un état fort critique. Je n'aurois jamais conſenti à faire paſſer le Rhin au prince Charles. On a beau dire, les François ſont toujours les François, & Chrétiens comme nous. Encore un coup, il auroit mieux fait de reſter en deçà, le Rhin eſt bien large ; cependant, je ſuis fort trompé, ſi les affaires ne changent bientôt de face. L'un de meſſieurs les Cantons...... Je vous dirai cela quelque jour, quand nous ſerons ſeuls. Quant aux Turcs....... Vous ne ſavez pas ce que c'eſt que les Turcs. Et ſi, ſi, je le ſai bien, lui répondis-je plein de dépit : mais ce n'eſt pas le moment d'en parler. Nous nous reverrons une autre fois. Adieu!

En m'en allant, j'entendis un grand éclat de rire derriere moi, & en me retournant j'apperçus une ame, qui avoit l'air auſſi ſournois qu'un chercheur de tréſors cachés. Elle me ſerra familierement la main, & me dit : Vous avez fort bien fait de vous débarraſſer de ce babillard

inſenſé. J'ai écouté toute votre converſation, & j'admirois votre patience. N'eſt-ce pas une pitié de voir des gens ſe mêler d'affaires qu'ils n'entendent pas ? Si encore il n'y avoit que des tailleurs, qui ſe mêlaſſent de politiquer, on ne feroit qu'en rire : mais il y a des gens à grandes perruques, qui ne ſont pas moins fous que votre tailleur. Au lieu de s'empreſſer à faire leur devoir, & à procurer le bien de la patrie, ils s'aſſemblent pour raiſonner ſur les gazettes. Tel que vous me voyez ici, j'ai été employé dans les affaires publiques, & j'ai eu occaſion d'apprendre ce que c'eſt que de gouverner un pays. Je fus dans ma vie Exempt des chauſſées de la ville, un homme juré, un homme que ſa charge obligeoit à veiller ſur le bien public. J'aimai principalement à m'occuper de la partie des finances ; & ſi l'on avoit exécuté mes projets, on auroit augmenté les revenus de la ville de plus d'un million par an ; mais vous ſavez bien comme les choſes vont : ceux qui ont des lumieres ne manquent pas d'ennemis. Le bourguemeſtre s'apperçût que je voyois plus loin que lui, ç'en fut aſſez pour lui faire prendre le

deſſein de me perdre. Je ne regrette que ma patrie, à qui j'ai été enlevé trop tôt. Nuit & jour, & au milieu des occupations d'un état pénible, j'ai continuellement ſongé aux moyens de rendre mes concitoyens heureux. Je ne m'apperçus que trop en quel déplorable état étoient les finances ; car ayant demandé, pour prix de mon zele, qu'on augmentât mes appointemens, on convint tacitement que je méritois fort cette augmentation, mais il n'y avoit pas, me dit-on, d'argent dans les coffres.

Ce fut dès ce moment, que je rêvai aux moyens de ſoulager ma patrie. Je préſentai tous les jours de nouveaux expédiens pour augmenter les revenus publics ; j'avois propoſé entr'autres choſes, à ſupprimer tous les emplois eccléſiaſtiques, & d'obliger les magiſtrats à prêcher à tour de rôle, & par maniere de corvée ; combien la ville n'auroit-elle pas gagné par-là ? Moi, j'y gagnois auſſi l'avantage de mortifier mon curé, avec qui j'avois eu quelques démêlés. Il auroit vû ce que c'eſt que de contrôler les actions d'un homme en place.

Croiriez-vous bien que ce projet-là

ne fut pas plus agréé que les autres ? On m'en a rebuté cent tout auſſi raiſonnables que celui-là ; ou, pour mieux dire, je n'en ai pas fait un qu'on n'ait rebuté. On a fait pis : on a été à deux doigts de me lapider, parce que j'avois propoſé de faire payer trois florins par mois aux femmes de la ville qui portoient le haut-de-chauſſes. Les maris mêmes, (voyez un peu l'imbécilité !) furent les premiers à crier haro ſur moi : tandis que j'ai vû applaudir la propoſition qu'a fait notre ſacriſtain, (qui s'ingeroit auſſi à donner des avis,) de mettre une capitation ſur les levrettes & les caniches, au payement de laquelle les propriétaires pourroient être contraints par ſaiſie de leurs chiens ; & le conſeil qu'il donna à nos maires & échevins, de hauſſer la capitation de nos faiſeurs d'épithalames, de bouquets & de madrigaux, & de les obliger à écrire leurs productions ſur papier timbré. Mais tout cela me paroît trop rafiné, & je préſume trop bien de votre pénétration, pour ne pas croire que vous donnerez la préférence à mes projets, ſur ceux du ſacriſtain.

J'eus le malheur de tromper ſon eſpérance, & de décider en faveur du ſacriſ-

tain : cela m'attira un torrent d'injures ; & ſans mes jambes, je n'en aurois pas été quitte pour des injures. Ma frayeur même fut ſi grande, que mon rêve en fût interrompu ; & voilà juſtement pourquoi je vais finir ici mon ſonge, ſauf à le reprendre, quand de nouveaux rêves m'auront fourni des matériaux.



A HYMN to Science.

SCIENCE, thou fair, effuſive ray,
From the great ſource of mental day,
Free, gen'rous and refin'd;
Deſcend with all thy treaſures fraught,
Illumine each bewilder'd thought,
And bleſs my lab'ring mind.

BUT firſt, with thy reſiſtleſs might,
Diſperſe thoſe phantoms from my ſight,
Thoſe mimic Shades of thee,
The ſcholiaſt's learning, ſophiſt's cant;
The viſionary bigot's rant;
The monk's philoſophy.

OH ! let thy pew'rful charms impart,
The patient head, the candid heart,
Devoted to thy ſway;
Which no falſe paſſions e'er misled,
Which ſtill thy dauntleſs ſteps hath tread,
Where reaſon points the way.

GIVE me to know each ſecret cauſe;
Let numbers, motions, figures, laws,

Reveal'd before me ſtand :
Theſe to great nature's ſcenes apply,
And round the globe, and thro' the sky,
Diſcloſe her Working hand.

NEXT to thy nobler ſearch reſign'd,
The buſy, reſtleſs, human mind,
Thro' every maze purſue:
Detect perception where it lies,
Catch the' ideas as they riſe,
And all their changes view.

HER ſecret stores let mem'ry tell;
Bid fancy quit the fairy cell,
In all her coulours dreſt :
While prompt her ſallies to controul,
Reaſon the judge, recalls the ſoul,
To truth's ſevereſt teſt.

SAY, from what ſimple ſprings began
The vaſt, ambitions thoughts of man,
To range beyond controul;
To ſeek eternity to trace,
Drive thro' th' infinity of ſpace,
And train to graſp the whole.

THEN launch thro' beings vaſt extent;
Let the fair ſcale with juſt attent
And cautions ſteps be trod.

And from the dead corporeal maſs,
Thro' each progreſſive order paſs,
To inſtinct, reaſon, God.

THERE Science veil thy daring eye,
Nor dive too deep, nor ſoar too high
In that divine abyſs :
Content to faith thy beams to lend,
Her hopes t'aſſure, her steps befriend,
And light her way to bliſs.

THEN downwards take thy flight again,
Mix with the policies of man,
And nature's ſocial ties;
The plan, the genius of each state,
Its intereſt, and its powers relate,
Its fortunes, and its riſe.

THRO' private life purſue thy courſe,
Trace every action, and its ſource,
And means and motions weigh :
Put tempers, paſſions, in the ſcale,
See what degrees of each prevail,
And fix the doubtful ſway.

THAT laſt beſt effort of thy skill,
To form the life, to rule the wil
Propitious powers impart;
Teach me to cool my paſſion's fires,

Make me the judge of my deſires,
The maſter of my heart.

Raise me above the vulgar's breath;
Purſuit of fortune; fear of death;
And all in the life that' s mean;
Still true to reaſon be thy plan,
Still let my actions ſpeak the man,
In ev'ry various ſcene.

Hail Queen of manners! light of truth!
Hail charms of age! and guide of youth!
Sweet refuge in diſtreſs!
In buſineſs thou exact polite;
Thou giv'ſt retirement its delight;
Proſperity its grace.

Of wealth, pow'r fredom, thou the cauſe,
Foundreſs of order, cities, laws!
Of arts inventreſs thou!
Without thee, what were human kind?
Their wants how vaſt? Their thoughts how blind?
Their joys? how mean? how few?

Son of the ſoul! thy beams unveil;
Let others ſpread the daring ſail,
On fortune's faithleſs ſea.
While undeluded, happier I,
From the vain tumult timely fly,
And ſit in peace with thee.

Hymne à la Science.

Ineffable rayon de la vive lumiere,
Qui donne le jour aux eſprits;
O toi, Science, dont le prix
Surpaſſe les tréſors de la nature entiere;
Deſcend, vien ſeconder mes efforts impuiſſans,
Eclairer, embraſer mon ame,
Et par ta ſalutaire flamme
Rectifier en moi l'uſage de mes ſens.

Dissipe, par l'éclat de ta ſainte préſence,
Les vains fantômes de l'erreur,
Qui, ſous un dehors impoſteur,
Uſurpent de tes traits l'auguſte reſſemblance.
Du ſcolaſtique obſcur, du ſophiſte arrogant
Dévoile toutes les miſeres;
Et mets en fuite les chimeres,
Dont le bigot nourrit ſon zele extravagant.

Ainsi de tes attraits le charme incomparable
Puiſſe-t-il pénétrer un cœur,
Qu'une vive & ſincere ardeur
Dévoua de tout tems à ton regne adorable;

Qui, réglant ſur tes loix ſes inclinations,
Et prenant la raiſon pour guide,
Te ſuivra d'un pas intrépide,
Libre du joug honteux des folles paſſions!

De chaque cauſe en ſoi préſente-moi l'image;
Que les nombres, les mouvemens,
Les figures, les changemens
S'offrent à mon eſprit ſans voile & ſans nuage:
De leurs jeux différens ſur terre & dans les cieux
Fais-moi voir l'ordre & la meſure,
Et comment par eux la nature
Etonne à chaque inſtant la raiſon & les yeux.

De-la prenant l'eſſor, vas dans l'ame immortelle,
Toute de feu, toute action,
Marquer où la perception
Sait rendre des objets la peinture fidele.
Examine l'idée; obſerve, en remontant
Juſqu'à ſa véritable ſource,
Ce qui fait naître dans ſa courſe
Les modes infinis de cet Etre inconſtant.

Sur ſes tréſors ſecrets fais parler la mémoire;
A la ſage préciſion
ſoumets l'imagination
Qu'un brillant enchanteur enfle de trop de gloire.

Que docile à ta voix, modeſte en ſes efforts,
Elle craigne l'arrêt ſévere
Que porte un jugement auſtere
En mettant au niveau ſa fougue & ſes transports.

A mon œil curieux découvre l'origine
De ces penſers audacieux,
Qui, trop à l'étroit dans les cieux,
Briſent de l'univers l'étonnante machine,
S'élancent dans l'eſpace, & de l'éternité
Cherchant ſans ceſſe la meſure,
Pour s'en tracer une figure
S'efforcent d'embraſſer ſon immenſe unité.

Cours te précipiter dans la foule innombrable
de tant d'êtres divers entre eux,
Qui par d'indiſſolubles nœuds
Sont tous entrelacés d'une chaîne admirable.
Comptes-en les dégrés dans leur tems, dans leur lieu;
Et dreſſe une myſtique échelle
Qui, de la maſſe corporelle,
Par l'inſtinct, la raiſon, t'éleve vers ton Dieu.

La, qu'un profond reſpect abbaiſſe ta paupiere;
Que la terreur fixe tes pas;
Crain d'avancer; ne ſonde pas
Cet abîme ſans fond de gloire & de lumiere.

D'une foi néceſſaire implore le ſecours ;
Et ſa ſalutaire aſſiſtance
Se confiant ſur l'eſpérance
Saura fonder en toi le bonheur de tes jours.

Revien, ſans differer, chez la race mortelle :
Détermine par quels moyens
Entre eux les premiers citoyens
Affermirent les droits de la loi naturelle.
Trace de chaque état le génie & le plan ;
Raconte-moi, dès ſa naiſſance,
Sa politique & ſa puiſſance,
Ses progrès, ſes revers & ſon gouvernement.

A de plus grands détails aſſujettis ta courſe ;
Va fouiller dans les ſoûterrains
Où de tous les actes humains
Sont cachés les reſſorts, les motifs & la ſource.
Peſe les paſſions & les tempéramens ;
Et ſur leurs forces comparées,
dégrés à dégrés meſurées,
Par un ſolide arrêt fixe nos jugemens.

Par le plus noble effort couronne ton ouvrage :
Que deſormais de l'équité,
Seul guide de ma volonté,
L'inviolable amour redouble mon courage.
Des penchans criminels éteins en moi l'ardeur ;

Et par un coup de ta ſageſſe,
Rens moi, guéri de leur ivreſſe,
Juge de mes plaiſirs & maître de mon cœur.

Eleve mes deſirs au deſſus du vulgaire :
Que la fortune, que la mort,
Que tous les caprices du ſort
Combattent vainement la raiſon qui m'éclaire.
Attaché ſur ſes pas, fidele à ſon flambeau,
Puiſſai-je en une paix profonde,
Sur le théâtre de ce monde,
Montrer l'homme en tout tems par l'endroit le plus beau.
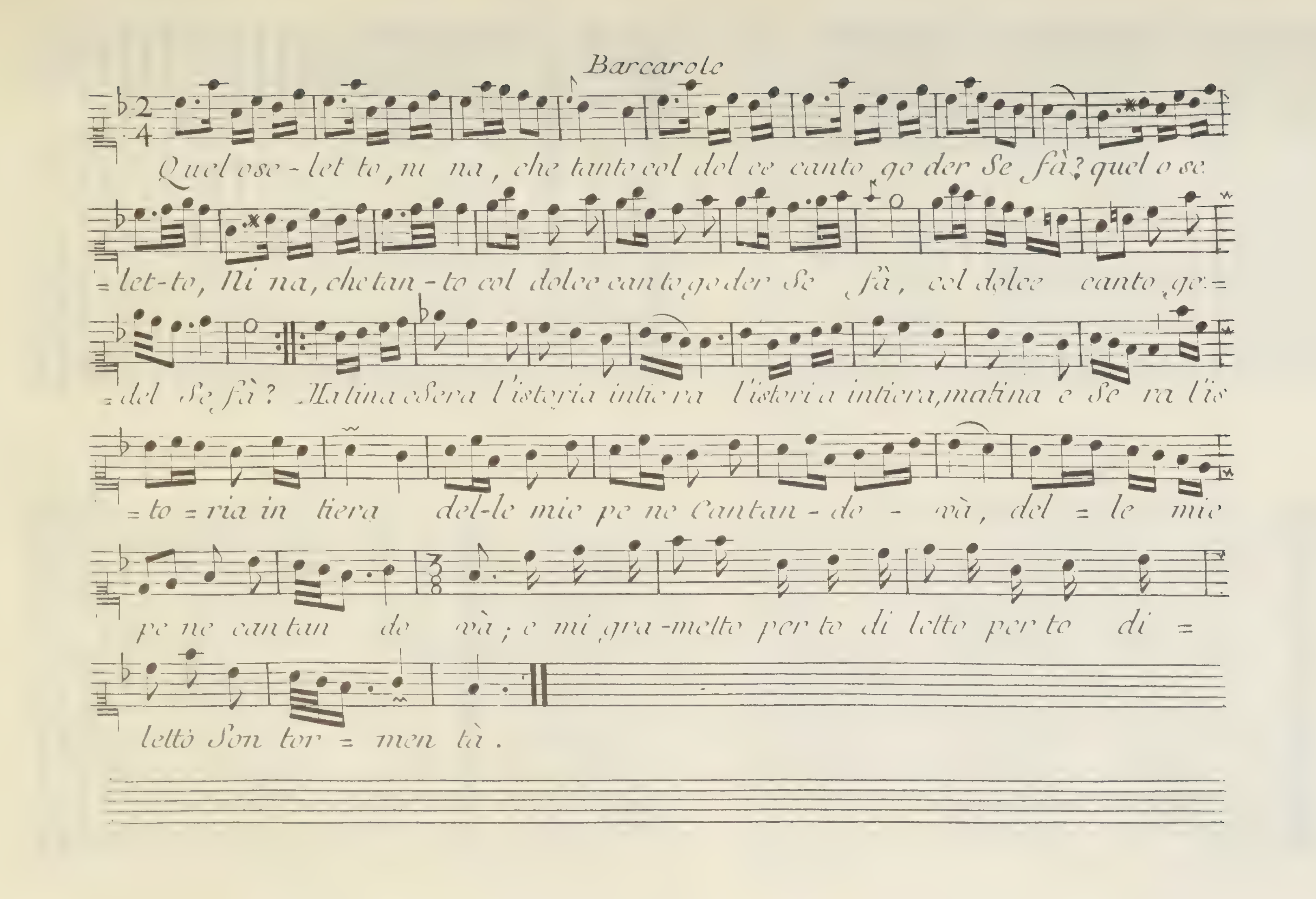
Salut, Reine des mœurs, lumiere ineſtimable !
Salut, aſyle du malheur !
Guide aſſuré d'un jeune cœur,
Charme puiſſant de ceux que la vieilleſſe accable !
Tu ſais de nos humeurs fléchir la dureté ;
Par ta douceur victorieuſe
La retraite eſt délicieuſe,
Et tu donnes la grace à la proſpérité.

Peut-il être, ſans toi, de bonheur, de puiſſance ?
Quel art ſans toi fut inventé ?
L'harmonie & la liberté,
Les villes & les loix te doivent leur naiſſance.

Sans toi, l'homme accablé de cent beſoins preſſans
En feroit l'éternelle proie :
Où pourroit-il trouver ſa joie ?
Quand verroit il calmer l'orage de ſes ſens ?

Repand, divin ſoleil, tes clartés ſur mon ame :
Que d'autres, par mille travaux
Et ſur la terre & ſur les eaux,
Volent vers des faux biens, dont l'éclat les enflamme.
Pour moi, mieux inſtruit qu'eux, plus content de mon ſort,
Loin de haſarder le naufrage,
Je reſte à l'abri de l'orage,
Et tranquille avec toi, je les plains dans le port.




Barcarole
Quel ose - let to, ni na, che tanto col dol ce canto go der Se fà? quel o se
= let-to, Ni na, che tan - to col dolce can to go der Se fà, col dolce canto go =
= del Se fà? Matina e Sera l'istoria intie ra l'istoria intiera, matina e Se ra l'is
= to = ria in tiera del-le mie pe ne Cantan - do - và, del = le mie
pe ne can tan do và; e mi gra-melto per to di letto per to di =
letto Son tor = men tà.

Suite de la Barcarole.

2

QUANDO su l'alba perche se lagna
La so compagna chiamando el sta,
Ella col sente ghe suola arente
E la ghe dise, caro son qua,
Emi se chiamo e se reitriamo
No sò ascolta.

3.

Cò i sè po insieme, seuza sospetto
Tutto diletto piacer ghè da,
Una sul ramo dise mi t'amo,
L'altro risponde so innamora.
E nu pénémo co se trovemo
Nina co va...

4.

Pò verso sera cò mazor lena
Fa dolce vena raddopia el sia,
Ella ghe dise, le so raise,
Sfoga la colta che ti ha chiappa,
Che al mio fogo gnanca un sol sfogo
Ti m'ha lassà.

5

Cosi succede à chi natura
Non segue, e cura d'ante sol g'ha,
Natura inclina, arte declina;
E in sto conflitto xè amor burlà,
Ne con quelli benche sia oselli
L'amor i fà....

Traduction de la Barcarole.

1.

CE petit oiseau, ma chere Ninette, qui prend tant de plaisir à fredonner des sons gracieux, ne fait du matin au soir que chanter l'histoire de toutes mes peines; de mes peines, à moi malheureux, qui ne le suis que parce que je vous aime.

2.

DE's le point du jour ses accents plaintifs appellent sa compagne; elle vient, il l'apperçoit; elle le rassure en lui disant: me voilà, mon ami. Moi, j'ai beau appeller mille fois, on ne m'entend point.

3.

ENSUITE quand ils sont ensemble, sans défiance & sans ombrage, elle lui accorde les plus charmantes faveurs. Sur un rameau l'un soupire ces sons touchans: *Moi, je vous aime. Moi, je suis amoureux de vous*, répond l'autre. Pour nous, c'est une gêne que de nous renconcontrer, du moins de votre part.

4.

PUIS vers le soir, comme sa pressante ardeur le fait gasouiller avec encore plus de force; Je connois, lui dit-elle, vos sentimens, exhalez librement le doux feu qui vous anime; vous, témoin de celui qui me dévore, vous cruelle, vous me laissez brûler sans secours.

5.

C'EST le sort de qui refuse de jouir, en résistant à son instinct. La nature nous attire, l'art nous retient, & l'amour en souffre. Parmi les oiseaux ce combat est ignoré, & l'amour ne perd rien de ses droits.

MORT de M. le Baron de Wolf.

CE n'est point une perte pour une nation particuliere, mais pour toute l'Europe, que celle d'un homme, qui a marqué, pour ainsi dire, tous les momens de sa vie par de nouveaux efforts, pour mettre dans les sciences l'ordre, la clarté & la certitude. Nous ne croyons donc faire qu'un acte de justice, en partageant aujourd'hui avec l'Allemagne, les regrets que vient de lui causer la mort d'un de ses plus illustres philosophes; & en consacrant dans notre Journal une place à la mémoire de feu M. le Baron de Wolf, seigneur de Klein-Delzig, conseiller intime de sa Majesté Prussienne, chancelier, doyen & professeur du droit de la nature & des gens; ancien professeur des Mathématiques dans l'Université de Halle, & de l'Académie de Petersbourg, membre des Académies des Sciences de Paris, de Londres & de Berlin.

M. Wolf naquit le 24 Janvier 1679. à Breslaw, où son pere étoit boulanger *. Il se rendit à l'âge de vingt ans à l'université d'Iene en Saxe, pour y cultiver les excellentes dispositions qu'il avoit apportées en naissant. Après avoir été reçu maître-ès-arts à Leipzig en 1703. il commença à donner dans cette ville des leçons de philosophie, & forma le dessein de suivre l'exemple de Descartes, & de faire dans la partie-pratique de la philosophie, ce que le philosophe François avoit fait dans la théorique. Le premier ouvrage qu'il publia dans cette vûe, fut une dissertation intitulée, *Philosophia practica universalis mathematicâ methodo conscripta*, que le public accueillit avec une approbation universelle, & qui acquit une grande réputation à l'auteur. Deux ans après, les compilateurs des *Acta eruditorum* de Leipzig l'associerent à leur travail; & il a toujours été depuis un de leurs plus zelés coopérateurs. En 1706. on lui offrit

* Wolf n'avoit pas besoin d'un autre pere que celui-là. Avec un mérite tel que le sien, quoique né dans la poussiere, on vit sans éclat: mais sans mérite, on tombe dans la fange, fût-on né dans un palais.

à la fois deux chaires de mathématiques; l'une à Giessen, au pays de Hesse; l'autre, à Halle en Saxe, dans les états du roi de Prusse. Il se décida pour la derniere, & s'étant transporté à Halle, l'année suivante, il y enseigna les mathématiques & la philosophie avec beaucoup d'applaudissement, en travaillant toujours à donner une autre forme à la philosophie, & y introduisant la méthode mathématique. Cette innovation, jointe à quelques autres causes, lui attira l'inimitié de la Faculté de théologie; ou, pour mieux dire, celle du docteur Joachim Lange. Cette haine, lente & sourde d'abord, fit enfin des éruptions violentes en 1721. où M. Wolf prononça, en transmettant au docteur Lange la charge de protecteur de l'Université, un discours sur la philosophie pratique des anciens Chinois, dont il fit l'éloge, & montra l'accord avec celle qu'il professoit. Ce discours alarma tellement les théologiens, qu'ils déclamerent jusques dans les Eglises, contre les sentimens de l'auteur; & comme le bruit s'étoit répandu que M. Wolf l'alloit faire imprimer, la Faculté de théologie exigea de le voir auparavant; ce que l'auteur éluda, en disant qu'il avoit changé

d'avis. Le discours parut cependant, l'année suivante, à ce que l'on dit, à l'insû de l'auteur, & sous frontispice étranger; car on avoit mis sous le titre, *Romæ, cum censura & approbatione sancti Officii inquisitorii.* En 1713. la Faculté de théologie représenta à la Cour que la philosophie de M. Wolf contenoit des erreurs très-pernicieuses; cependant ces représentations ayant été communiquées à M. Wolf, il y répondit d'une maniere, qui lui conserva la protection du Roi. Mais tout à coup les affaires changerent de face; & le 17 Novembre de la même année, l'université de Halle reçut un arrêt daté du 8 de ce mois, qui portoit en substance, que M. Wolf, sous peine de mort, & nommément de la corde, (c'étoit-là le style ordinaire de l'ancienne cour de Berlin, qui n'étoit que militaire) eût à se démettre incessamment de sa charge, & à sortir de Halle en vingt-quatre heures, & en quarante-huit des états du Roi. M. Wolf se retira donc le 13; &, comme peu de tems avant cette catastrophe, le landgrave de Hesse-Cassel l'avoit appellé à Marbourg, il en prit le chemin, & y fut reçû très-gracieusement, & déclaré en même tems conseil-

ler de la Cour, premier professeur de philosophie, & professeur des mathématiques. L'année suivante le czar Pierre le grand lui proposa la place de vice-président de l'Académie des sciences nouvellement établie à Petersbourg: mais, comme il ne seroit point allé à Marbourg, si on ne l'avoit pas forcé à quitter Halle, il ne voulut point quitter, sans cause, l'asyle où on l'avoit si bien accueilli. En 1725. il fut appellé une seconde fois à Petersbourg par l'impératrice Catherine; mais les mêmes motifs de refus subsistant toujours, il remercia, comme il avoit déja fait, la cour de Russie. Un homme de la célébrité de M. Wolf, n'étoit pas fait pour n'être désiré que par une nation nouvellement sortie de la barbarie: les plus éclairées mêmes furent jalouses d'avoir des droits sur lui. Les académies de Londres & de Paris le choisirent pour membre; & celle-ci lui donna en 1733. la place d'associé étranger, qui venoit de vaquer par la mort de Mylord Comte de Pembrook. Cette même année, & celle de 1739. on lui fit des propositions réitérées & fort avantageuses, pour retourner à Halle; mais il les refusa jusqu'en 1740. où le Roi de Prusse, au-

jourd'hui regnant, donna ordre, dès le second jour de son regne, de tenter M. Wolf, s'il ne lui conviendroit pas à présent de revenir dans les états de sa Majesté ; auquel cas elle lui permettoit de proposer lui-même les conditions. M. Wolf, sensible à tant de bontés, remit les conditions à la volonté de sa Majesté ; mais il déclara en même tems, que la reconnoissance qu'il devoit au Prince qui l'avoit protégé contre les persécutions de ses ennemis, ne lui permettoit pas de demander sa démission. Le roi de Prusse écrivit donc au roi de Suede, & au Prince gouverneur du pays de Hesse-Cassel, qui répondirent qu'il leur étoit impossible de rien refuser à sa Majesté Prussienne ; en témoignant toutefois, qu'ils perdoient M. Wolf avec un sensible regret. Il fut donc rappellé à Halle pour y occuper la chaire du droit de la Nature & des Gens ; & le Roi lui accorda, avec les titres de conseiller intime, & de vice-chancelier de l'Université, une pension de deux mille écus d'Allemagne. Il y rentra le 6 Décembre 1740. comme en triomphe. On frappa à cette occasion une médaille, sur laquelle on voyoit d'un côté le buste de M. Wolf, au-dessus duquel on lisoit son

nom, & au-dessous ces paroles, *Halam reliquit*, *1713.* de l'autre, un soleil avec l'inscription, *cunctando novo insurgit lumine*, qui, perçant les nuages, jettoit ses rayons sur la ville de Halle qu'on voyoit dans l'éloignement ; & au-dessous de cet emblème on lisoit ces paroles : *Halam reversus 1740.* En 1741. sa Majesté Prussienne donna à notre philosophe une nouvelle marque de son estime, en le nommant curateur de toutes les Universités de ses états ; titre, dont, par un effet de sa modestie, il ne se servit jamais. Après la mort du Chancelier Jean-Pierre de Ludewig, qui arriva deux ans après, la dignité du défunt lui fut dévolue, & en 1745. l'Electeur de Baviere, aujourd'hui regnant, alors Vicaire de l'Empire après la mort de Charles VII. l'éleva sans l'en prevenir, à celle de Baron.

M. Wolf s'étoit marié en 1716. avec Catherine-Marie Brandiss, fille du Bailli episcopal de ce nom, & eut d'elle trois fils, dont les deux plus jeunes sont morts avant lui. Il mourut lui-même d'une gouttte remontée, le 9. Avril de la présente année 1754.

Comme ce Génie très-fécond avoit naturellement beaucoup de goût pour le

travail, & que M. Wolf a écrit pendant cinquante ans, on ne doit point être surpris, que le nombre de ses écrits, dont on a donné une liste complette dans l'Encyclopédie Allemande, imprimée à Leipzig, & intitulée *Dictionnaire universel*, monte, en y comprenant les petites brochures, à plus de deux cents. Nous nous bornons ici à dire en deux mots, qu'il a écrit en Allemand & en Latin, sur toutes les parties des mathématiques, & de la philosophie en général. Cependant, ses ouvrages Allemands n'ayant été destinés principalement qu'à être expliqués aux étudians, ils sont beaucoup moins étendus que les Latins ; car, pour passer sous silence les autres parties de la philosophie, nous avons de lui, dans cette derniere langue, cinq volumes *in-4.* sur les mathematiques, huit volumes sur le droit naturel & un sur le droit des gens, qui est son dernier ouvrage ; la mort l'ayant empêché de traiter encore, selon sa méthode, l'œconomique & la politique.

Au reste il est constant, que depuis les tems de Thomas d'Aquin & de Jean Duns, il n'a pas été proposé de principes philosophiques, sur lesquels on ait dispu-

té tant & avec tant de violence que sur ceux de M. Wolf ; car les livres de controverse, qui ont paru pour & contre son systême, formeroient une nombreuse bibliotheque. Au commencement il étoit obligé de plaider sa cause lui-même ; mais l'amour de la nouveauté lui procura bientôt des légions d'athletes, qui se chargerent du soin de répondre à ses adversaires ; & l'on multiplia, de part & d'autre, les écrits, jusqu'à en fatiguer le public. Depuis environ 1740. cette espece de fanatisme, aussibien que la maniere d'appliquer la méthode de M. Wolf à toutes les sciences, ont commencé à se modérer, & il n'y a gueres eu que quelques écrivains obscurs, qui ayent tenté de rallumer une guerre si nuisible au progrès des sciences. On a surtout combattu, dans la métaphysique du Baron de Wolf, ses principes sur la raison suffisante ; sur la connexion des choses ; sur l'harmonie préétablie ; sur les monades ; sur l'optimisme, &c. qui, selon quelques-uns de ses adversaires, ne pouvoient être soutenus que par un Spinosiste, un athée, &c. Cependant la plupart de ces principes avoit déja été proposés par M. Leibnitz, ce qui a aussi été cause qu'on a donné à la philosophie de

M. Wolf ne nom de Leibnitzico-Wolfienne.

POUR ce qui regarde la forme qu'il a donnée à la philosophie, on ne sauroit nier, que la méthode que ce philosophe a adoptée, ne soit extrèmement seche; que son style ne soit fort éloigné de celui du siecle d'Auguste, & que ses renvois continuels ne fatiguent infiniment le lecteur. Il faut convenir encore que cette méthode, adoptée une fois & mise en vogue par un homme de la célébrité de notre auteur, a fait pendant un certain tems en Allemagne plus de mal qu'on ne pense; tout le monde, & jusques à des génies, nés pour devenir originaux euxmêmes, vouloient la suivre; on l'appliqua jusqu'à la théologie & à la jurisprudence civile. Mais il n'est pas moins certain que l'Allemagne doit à feu M. le Baron de Wolf l'état florissant où sont aujourd'hui, dans cet empire, certaines parties de la philosophie, & principalement les mathematiques. Ses ouvrages, Allemands surtout, où il regne une clarté singuliere, ont produit beaucoup de fruit parmi les gens de lettres, aussi bien que parmi les non-lettrés, & ont mis un grand nombre de ceux-ci en état de de-

venir philosophes & mathematiciens, par leur propre application. Nous remarquerons aussi que feu M. le Baron de Wolf a été le premier, qui ait réduit l'aërométrie en forme de science.



LE magnificenze di Roma le piu remarcabili, consistenti in gran numero di stampe, nelle quali vengano rappresentate le piu conspicue Fabbriche di Roma moderna, & le Rimaste dell'antica, anche quelle, che sparse sono per l'Italia; con l'aggiunta ancora di molte Invenzioni di prospettiva sulla maniera degl'antichi Romani, come anche di molti Caprici di Carceri sotterranee. Il tuto con singular gusto & studio diligentemente delineate, inventate ed incise da Giam Battista Piranesi, architetto Veneziano, & raccolte da Giovanni Bouchard, Mercante Librajo al Corso.

JEAN Bouchard, Libraire à Rome, a réuni sous ce titre toutes les estampes gravées à l'eau forte par Jean-Bap-

tiste Piranesi, architecte Vénitien. On trouve dans ce recueil les vûes des principales places de la Rome moderne, sur trente-quatre feuilles de grand aigle; sur vingt-huit demi-feuilles du même papier, les restes d'anciens monumens, qui se trouvent les uns, à Rome, les autres, en différentes parties de l'Italie; & sur quatorze feuilles entieres, des prisons souterraines de l'imagination de Piranesi, qui sont travaillées avec une force, un goût & un esprit, qu'on ne sauroit assez admirer. En les regardant de près on diroit que ce ne fût qu'un mêlange irrégulier de traits bisarres & grossiers; mais quand ces estampes sont vûes à une certaine distance, il se trouve dans ces mêmes traits, qui paroissent d'abord confus, des figures très-distinctes. Ces prisons sont suivies de seize demi-feuilles de constructions imaginées aussi par le même auteur, dans le goût ancien, qui consistent en galeries, tombeaux, palais, ponts, prisons, promenades, places publiques, & autres ouvrages susceptibles des diverses beautés de l'architecture. Le recueil est terminé par huit feuilles entieres, qui représentent des contrées, où se voyent des ruines d'édifices qui y ont

existé. A toutes ces gravures, dont le dessein, la perspective, & le ton sont excellens, on a ajouté le portrait de l'auteur gravé par F. Polanzani.



IRUS, Conte traduit de l'Allemand de M. Rabner.

IRUS, petit citoyen d'Itaque, qui se nourrissoit de pain & d'eau; qui pour vêtement, portoit un manteau délabré; qui, pour matelas, n'avoit qu'une litiere de paille: voilà ce même Irus, par un charme soudain, devenu l'homme le plus heureux de la terre.

LA providence l'a tout à coup tiré de la poussiere, & l'a mis à côté des princes. Il se voit en possession de trésors immenses. Ses yeux, peu accoutumés à l'éclat de l'or, en sont éblouis. Ses palais sont plus magnifiquement ornés que les temples des Dieux; les moindres de ses habits ne sont que pourpre & broderie. Sa table réunit tout ce que la voluptueuse industrie des hommes a inventé, pour satisfaire & aiguiser l'appétit. Une troupe innombrable de flatteurs suit ses pas. Honore-t-il quelqu'un d'un regard favorable: ce quelqu'un-là passe pour heu-

reux. Permet-il à quelqu'autre de lui baiser les mains: c'en est assez pour faire murmurer l'envie. Ennuyé du nom d'*Irus*, qu'il a porté étant pauvre, il prend celui de *Ceraunius* (*le fulminant*) & chacun trouve que ce nouveau nom lui va le mieux du monde. Un poëte, qui autrefois ne l'appelloit qu'*Irus le pauvre*, a découvert tout récemment que Jupiter, amoureux de la mere de Ceraunius, s'est autrefois transformé en taureau, pour dérober les faveurs de la belle. Dès-lors on lui érige des autels, & les prêtres trouvent dans les entrailles des victimes, que le grand Ceraunius, digne fils de Jupiter, est le plus ferme appui d'Itaque. Toxaris, son ancien voisin, que la fortune, une application infatigable, & une œconomie intelligente ont mis dans l'abondance, est la premiere victime de l'insolent favori de Plutus. Il lui avoit déja porté envie, lorsqu'il n'étoit qu'Irus le pauvre; mais à présent il est tems de lui faire sentir ce que peut le fils d'un Dieu qui lance la foudre de ses mains. Des témoins déposent que Toxaris a nié l'existence des Dieux, violé les temples, tourné en ridicule les ministres de la divinité, & augmenté ses trésors par des

concussions. On l'entraîne en prison; on le condamne à une mort ignominieuse. Sa femme désolée, ses enfans innocens baignent en vain de leurs larmes les piés de l'inexorable tyran. L'accusé meurt sur un échaffaut, & sa famille est exilée. Ceraunius goûte le double plaisir d'assouvir sa vengeance, & de satisfaire son avidité: il confisque à son profit tous les domaines de Toxaris. Pour rendre son bonheur parfait, il se propose de le partager avec une personne digne de ses vœux. Les principaux du pays briguent l'honneur de son alliance. Menippe fut l'heureux mortel dont Ceraunius voulut bien accepter la fille. C'étoit une autre fortune à faire: car Hersilie étoit la plus riche héritiere d'Itaque; & en même tems étoit assez belle, pour avoir l'époux le plus riche, quand elle n'auroit pas eu de fortune. Ses cheveux bouclés, son front élevé, ses yeux pleins de feu, sa bouche charmante, sa gorge enchanteresse, sa démarche majestueuse; en un mot, toute sa figure avoit captivé l'orgueilleux Ceraunius; & tous les poëtes d'Itaque jugerent que Venus avoit été plus d'une fois jalouse de cette belle. Le mariage se conclut, se fait; le nouveau

fils de Jupiter vole dans les bras de la belle. Ah ! s'écrie-t-il, en la voulant embrasser, quels appas ! Que de félicité ! ... ...

Ce fut à ce moment qu'Irus se réveilla ; car sa fortune n'avoit été qu'un songe. Il se trouva encore sur la même paille où il s'étoit couché la veille, & sous le même manteau délabré, dont il s'étoit toujours couvert. Ceraunius disparut ; & l'innocent Toxaris vivoit encore, & vivoit heureux.



DELLA lingua Punica presentamente usata da Maltesi, overo nuovi documenti, li quali possono servire di lume all'antica lingua Hetrusca, stesi in due dissertationi del Canonico Gio. Pietro Francesco Agius de Soldanis. Rome, *in*-8°. 1752.

L'AUTEUR de cet ouvrage est né dans le pays dont il entreprend de nous faire connoître la langue. Ses amis, nous dit-il, l'engagerent à le composer à l'usage de ses compatriotes, & des savans étrangers, dans le tems qu'il passa à Rome pour participer au bienfait des Indulgences. Cette grammaire est la premiere dans son espece ; & jusqu'ici on avoit si peu songé à cultiver la langue des Maltois, originairement orientale, que l'auteur s'est vû obligé d'imaginer un alphabet pour l'écrire. Pour pouvoir se servir des lettres latines, l'auteur a trouvé l'expédient de mettre sur quel-

ques-unes, un, deux ou trois points, pour marquer qu'il faut les prononcer ou délicatement, ou doucement, ou durement. L'ouvrage dont nous parlons est divisé en trois parties. La premiere expose l'origine & la nature de cette langue, & montre l'utilité & le fruit que les lettres en peuvent retirer ; la seconde, contient la grammaire même ; & la troisieme est un essai de Dictionnaire Maltois & Italien, que l'auteur dit être prêt à mettre sous presse en son entier. On voit par cet essai, que les neuf dixiemes de la langue Maltoise sont d'origine Arabe ; & qu'une connoissance exacte de cette derniere langue, auroit pû épargner à l'auteur la peine de dériver bien des mots de la Greque ; & l'auroit vraissemblablement empêché d'avancer, que la langue des Maltois étoit originairement la Punique & non l'Arabe ; & qu'on parle encore aujourd'hui dans l'Isle de Malte la langue des anciens Carthaginois, altérée, en effet, par les Romains, les Grecs, les Goths, les Sarrasins, & par d'autres peuples qui ont visité ou possédé cette Isle. Il est vrai que M. de Soldanis convient lui-même qu'il y a quelques mots Arabes dans le Maltois : mais il prétend

en même tems que son génie est entierement Punique, & tout-à-fait différent de celui de l'Arabe ; quoique d'un autre côté il accorde que l'Hébreu, le Syriaque, l'Arabe, & d'autres langues Orientales sont émanées du Phénicien, comme d'une source commune. Au reste, il est dans la persuasion que les langues Punique & Etrurienne ont été la même, ou qu'elles ont eu au moins une très-grande affinité. Il entreprend de prouver son sentiment, en comparant quelques mots de la *Tabula Eugubina* avec des mots Maltois : mais la plûpart de ces prétendues ressemblances ne paroissent pas frappantes. Comme à présent la langue Hetrurienne fait un des principaux objets des recherches des savans d'Italie, il est à croire qu'on apprendra par la suite le Maltois, pour en tirer des lumieres par rapport aux monumens de l'ancienne Hetrurie. M. de Soldanis pense encore que, si l'on pouvoit seulement découvrir le vrai alphabet Punique, la langue Maltoise serviroit à illustrer les monnoies & quelques antiquités Puniques, qui se sont conservées jusqu'à nos jours. Il ajoute qu'une personne, qui sait le Maltois, n'a point de peine à entendre l'endroit Punique, qui se trouve dans

le *Pænulus* de Plaute. C'est à cette occasion, qu'il loue beaucoup le petit traité que le savant professeur Allemand Jean-Henri Majus le fils a publié sous le titre de *Specimen lingu. Punicæ.* Au reste, on doit avoir de l'obligation à M. de Soldanis, d'avoir traité un sujet où personne n'avoit encore touché. Les recherches de la premiere partie de son ouvrage, qui est fort estimable, méritent l'attention & l'examen des savans; & il est certain qu'une connoissance exacte de la langue Maltoise auroit son utilité, ne fût-ce que par rapport à l'Hébreu dont il approche, étant presque tout Arabe.



Extrait d'une Lettre de Londres, sur M. Peachox.

SANS diminuer le prix dû au merveilleux voyage de l'amiral *Anson*, voyage écrit avec toute la netteté & la justesse possible en pareille matiere, nous avons à présent un nouveau voyageur, des plus hardis & des plus entreprenans qu'on ait encore vûs, parmi ceux qui peuvent se vanter d'avoir fait régulierement le tour du monde. Ce voyageur, comme on nous l'écrit de la Havane, se nomme *Peachox*, Ecossois de nation, qui, depuis plusieurs années piratant dans ces mers, a pris enfin la résolution d'aller reconnoître la mer du Sud & celle des indes Orientales, d'où il est revenu par le Cap de Bonne-esperance. Plus heureux que tous les marins, qui l'ont précédé, il est arrivé par la route du Cap de *Hornes* au Japon, en quatre mois; & par un effet aussi rare, pour ne pas dire unique, de son bonheur, il a passé du Japon aux Indes Occidentales, en 3. mois, 25. jours, 15. heures & 20'.

FIN.

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans le JOURNAL ETRANGER, pour le mois de Juillet, 1754.

LETTRE aux Auteurs du Journal Etranger, sur l'origine du Carnaval. Page 3

Dissertation sur l'origine des Bacchanales. 16

Le Triomphe de l'Amour, poëme Allemand, par M. Uz. Premier chant. 21

------ *Second chant.* 32

Essai sur le mouvement vital, &c. par M. Robert Whytt. 46

Les beautés de Shakespear. 76

Exposition de la doctrine des Déistes Anglois, depuis un siecle & plus. 105

Histoire naturelle des Grenouilles, par M. Roesel. 154

Suite & fin du songe de M. Rabner. 176

Hymne à la Science en Anglois. 203

------ *En François.* 207

Barcarole. 213

------ *Sa traduction.* 214

Mort de M. le Baron de Wolf. 216

Le magnificenze di Roma le piu remarcabili, &c. 227

Irus, *conte traduit de l'Allemand de M. Rabner.* 230

Della lingua Punica presentamente usata da Maltesi, &c. 234

Extrait d'une lettre de Londres sur M. Peachox. 238

APPROBATION.

J'AY lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois. A Paris, ce 3 Juillet, 1754.

LAVIROTTE.

JOURNAL ETRANGER;

OUVRAGE PERIODIQUE.

AOUST, 1754.

—— Externo robore crescit. *Claud.*



A PARIS,

Au Bureau du Journal étranger, rue S. Louis, au Marais, vis-à-vis le Bureau de la Régie des Cartes.

Et chez { DURAND, rue S. Jacques. PISSOT, Quai de Conti. SAUGRAIN le fils, au Palais.

MDCCLIV.

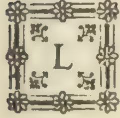
Avec Approbation, & Privilége du Roi.



JOURNAL ETRANGER.

Nuovo sistema intorno l'anima delle bestie, con la rigezione degli altri sistemi sin ora proposti, del Conte Ludovico Barbieri, in Vicenza. CIOIOCCL.

Nouveau système sur l'ame des bêtes, contenant la réfutation des autres systèmes qui ont paru jusqu'à présent; par le Comte Louis Barbieri, à Vicenze. 1750.



L'OUVRAGE que nous analysons est divisé en trois parties, dont la derniere a pour objet d'établir un système nouveau, concernant l'ame des bêtes sur les

ruines des systèmes antérieurs, que l'auteur se propose de réfuter dans ses deux dissertations préliminaires.... Les bêtes n'ont ni une ame matérielle, ni une ame spirituelle; leurs opérations ne peuvent point s'expliquer mécaniquement: il est cependant nécessaire de leur supposer une ame, quelle qu'elle soit. Si elles avoient une ame matérielle, les sensations, les désirs, les pensées, le raisonnement pourroient convenir à la matiere. Si elles avoient une ame spirituelle, la nôtre n'auroit essentiellement aucune supériorité sur la leur.

Le mécanisme, les écoulemens, les affections organiques ne rendent point raison de tous les phénomenes que nous remarquons dans les bêtes, & principalement de leur instinct. Leurs actions ont un principe: ce principe n'est ni leur ame, qui n'existe point, ni leurs corps qui sont insuffisans pour cet effet. Il faut donc le chercher hors d'elles. C'est un esprit purement possible; un esprit créable, mais non créé, dans lequel, quoique non existant, Dieu voit toutes les impressions que cet esprit recevroit dans chaque circonstance en cas qu'il existât, & toutes les déterminations qu'il prendroit, n'e-

xerçant jamais que la seule faculté de sentir & de vouloir avec ce foible raisonnement, que forme la seule combinaison des idées sensibles.

Cette hypothese porte sur deux fondemens solides & inébranlables. 1°. La nature spirituelle créée consiste dans une puissance; c'est-à-dire, qu'elle n'est autre chose que la faculté de penser, qui, pour être réduite à l'acte, a besoin du concours divin; il n'est de l'essence de cette nature ni de penser toujours, ni de penser de toutes les manieres: la seule faculté d'avoir toutes sortes de pensées, moyennant le concours divin, lui est essentielle.

2°. Dieu, par son intelligence infinie, connoît non-seulement ses productions actuelles, mais encore ses productions possibles, connoissant actuellement toute sa puissance; & pour ce qui regarde les esprits qui n'ont que la possibilité, il voit les impressions que feroient les objets sur ces esprits, supposé qu'ils fissent partie du monde existant, & qu'ils fussent subordonnés aux arrangemens de la Providence; il voit aussi les actes, soit spontanées, soit libres, que produiroient ces esprits, en conséquence des impressions qui les auroient affectés.

D'après ces observations, on conçoit que Dieu, qui est le moteur de tous les corps, opere dans les animaux cette suite de mouvemens, que produiroit, comme cause occasionnelle, une ame qui seroit en eux, & avec laquelle Dieu concourroit aux seuls actes de la faculté sensitive & de l'appétitive. . . .

Les anciens Philosophes n'avoient point une idée juste même de l'ame de l'homme. Ils vouloient qu'elle fût matérielle, sans être corporelle; cette distinction est la clé de l'ancienne philosophie. Ils la croyoient, dans sa matérialité, différente des corps élémentaires, corruptibles & mixtes, tels que leur paroissoient tous les corps sublunaires, & formés d'une matiere uniforme, inaltérable & épurée à l'égal de la matiere céleste, dont ils ne confondoient point la nature avec celle des corps. Le mouvement interne étoit, selon eux, le signe caractéristique de l'ame: elle consistoit principalement dans un certain feu, suivant Démocrite, Leucippe, & Héraclite, parce que le feu leur sembloit le plus incorporel de tous les élémens. Empedocle & Platon prétendoient que la connoissance & le sentiment caractérisoient l'ame; connois-

sance qu'Empedocle allioit aux élémens, & sentiment que Platon concilioit avec les affections matérielles & locales. Aristote, qui reconnoissoit dans l'ame une nature incorporelle & immatérielle, donnoit dans une autre extrémité, en niant qu'elle fût une véritable substance, capable d'exister indépendamment du corps, & en la rangeant dans la classe des formes & des entités. L'entité, la forme, la figure, la quiddité d'un corps organisé, n'est pas une substance proprement ditte, & ne mérite pas le nom d'ame: ce sont plutôt les connoissances d'une ame substantielle & intelligente, que l'ame même. Ce tableau des opinions des anciens Philosophes sur l'ame n'est point déplacé ici: il sert à prouver que leurs préjugés & leurs sentimens sur l'ame des bêtes ne sont d'aucun poids. Descartes est le premier, qui ait eu une idée claire & philosophique de l'essence de la nature spirituelle. C'est lui, qui enseigna le premier à saisir la différence essentielle qui se trouve entre la pensée & l'extension, entre l'ame & le corps, en démontrant l'incompatibilité des attributs de l'une avec les attributs de l'autre. C'est lui, qui le premier écrivit que notre ame est la forme de no-

tre corps, non par sa nature & par une influence physique, mais dans un sens métaphysique, où Dieu entre comme agent universel. S. Augustin toucha plus d'une fois au moment de faire cette découverte; il y arrivoit, lorsqu'il disoit que les douleurs de notre chair ne sont point dans la chair même, qu'elles sont dans l'ame par le moyen & à l'occasion de la chair. Les Philosophes de l'école Cyrenaïque, pousserent aussi leurs recherches bien près de ce terme.

Notre ame est la forme de notre corps, parce que l'ame, établie dans le corps, suppose les mouvemens vitaux, comme aussi les mouvemens vitaux supposent l'ame établie; le tout en vertu des decrets divins. Un corps bien organisé, dans les veines duquel le sang circule librement, & dont les mouvemens naturels s'operent avec régularité, n'attire point pour cela à lui essentiellement & par une force physique un esprit pour l'animer: il n'est pas moins indubitable, qu'après que Dieu a jetté librement une ame dans un corps, celle-ci ne reçoit point d'une force qui soit propre au corps, les perceptions qu'elle a des couleurs, du son, du plaisir & de la douleur, Dieu a seule-

ment résolu de les lui communiquer, à l'occasion des mouvemens organiques. Elle ne produit pas non-plus dans le corps par une force intrinseque les mouvemens volontaires; c'est Dieu qui les y produit à l'occasion des volontés de l'ame: le corps, par une action ou par une influence physique, ne sauroit produire dans l'ame les sublimes perceptions de plaisir & de lumiere, qu'il n'a, ni ne sauroit avoir lui-même. Comment l'ame auroit-elle le pouvoir de donner du mouvement à son corps; elle qui n'occupe point de lieu; elle qui est aussi éloignée d'en occuper un quelconque, que le lieu est différent du temps, qui est la mesure de l'ame; elle qui ignore le mécanisme subtil des muscles & du genre nerveux; elle qui, en supposant qu'il dépendit d'elle de mouvoir immédiatement le corps, le mouveroit indéfiniment, sans mesure déterminée de force ou de velocité? Mais il y a plus: si le mouvement, comme le définissent les écoles, n'est autre chose que la création successive d'un corps en différens lieux, selon différens temps; il s'ensuit que Dieu seul peut mouvoir, puisque seul il peut créer. C'est pour expliquer l'union de l'ame avec le corps, sans le mélange

physique des deux natures absolument impossible, à cause de leur diversité essentielle, que Descartes introduisit le système des causes occasionnelles réciproques, système embrassé aujourd'hui par presque tous les Philosophes, système vainqueur de celui de l'harmonie préétablie & de l'isochronisme.... Nous avons un penchant naturel qui nous porte à aimer les bêtes : elles sont donc animées ; car nous n'aimons que les objets que nous croyons en état de nous rendre amour pour amour.... Les bêtes ont de la ressemblance avec notre corps : elles sont une expression vive de nos affections ; de-là notre amour pour elles. Les enfans aiment & cultivent leurs poupées : ce qui vient en partie de leur ignorance, en partie de la chaleur de leur imagination, qui est toujours en eux en raison inverse de leur jugement. Les bêtes sont les poupées des hommes ; des poupées plus parfaites que celles qui amusent l'enfance ; des poupées mouvantes, souvent parlantes, & même douées d'un mérite au moins apparent. Combien d'entre-elles nous rendent des services réels ! Les chiens & les chats sont de ce nombre. Combien d'entre-elles, les insectes, par exemple, à qui nous n'accor-

dons ni notre bienveillance ni notre commisération ? Nous n'aimons donc point les bêtes, précisément parce que nous les croyons animées, puisque cet amour ne s'étend point sur leur universalité : nous les aimons, parce qu'elles nous ressemblent. N'est-ce pas cette ressemblance, qui fait que nous souffrons davantage, en voyant déchirer un cadavre, qu'en voyant écraser une abeille ou une fourmi ? Cela paroît incontestable. Il ne l'est pas moins que les bêtes n'ont ni une ame matérielle ni une ame spirituelle : elles n'ont pas une ame matérielle. Quoi de plus absurde, que de se représenter le plaisir, la douleur & le raisonnement, comme des modifications rondes, quarrées, ou triangulaires &c. Elles n'ont pas, non-plus, une ame spirituelle. Une ame spirituelle divisible répugne ; les bêtes, supposé qu'elles eussent une ame, ne l'auroient-elles pas divisible, puisque plusieurs d'entre-elles, coupées en plusieurs morceaux, ne laissent pas de vivre dans leurs différentes sections placées séparément ? Néantmoins comment refuser une connoissance, & même une connoissance supérieure à la raison humaine, à l'excellent ouvrier, qui ourdit la toile de l'araignée, qui fabrique les cellules de l'a-

beille, & qui construit le nid de l'hirondelle ? Que de proportions geométriques dans ces différens édifices ! Quoique tous ces ouvrages soient les effets d'une sublime intelligence, il n'en n'est pas moins certain que les bêtes n'ont pas une ame spirituelle ; car une ame spirituelle quelconque seroit libre comme la nôtre, immortelle comme la nôtre ; en un mot elle auroit la même essence que la nôtre. Ceux qui soutiennent qu'elles ont une ame spirituelle, prétendent qu'elle est d'une spiritualité inférieure, capable seulement de sentir & de rien de plus ; destructible, créée de Dieu sans aucun rapport je ne dis pas surnaturel, mais même naturel à son Créateur. L'idée d'une telle ame est métaphysiquement & absolument contradictoire. Quand même une telle ame seroit possible ; il ne conviendroit ni à l'infinie sagesse, ni à l'infinie bonté de Dieu de lui donner l'existence.

Les partisans de la spiritualité inférieure admettent dans la nature certaines gradations essentielles, qui déterminent chaque espece & chaque individu ; reconnoissent autant & plus d'especes au-dessus de nous qu'il n'y en a au-dessous ; & concluent de cette gradation d'especes innom-

brables, de cette gradation, qui exclud tout vuide, même le vuide métaphysique, que là où finit l'Ange commence l'homme, où finit l'homme commence la bête, où finit la bête commence la plante. Leibnitz est celui qui outre le plus, en établissant, selon son principe ou axiome des indiscernables, une espéce fixée & déterminée dans chaque individu, c'est-à-dire en pensant que chaque monade de matiére est essentiellement différente de toute autre, chaque monade pensante, ou chaque esprit essentiellement différent de tout autre esprit, & que Dieu ne peut point créer deux choses soit simples, soit composées, qui soient parfaitement semblables entre elles, & différentes seulement par le nombre. Voilà la base de la spiritualité inférieure qu'on attribue à l'ame des bêtes ; c'est sur cette base, que porte le système de M. Boullier. L'ame d'un chien est inférieure à celle d'un homme : l'ame d'une taupe est inférieure aussi à celle d'un chien. Les animaux ont été créés pour l'homme : les animaux d'un rang subalterne ont été créés pour ceux d'un rang supérieur. Telle est la connexion des sentimens particuliers sur l'ame des bêtes avec le système général,

qui établit un plein métaphysique dans la nature, & un enchaînement nécessaire de gradations dans tout ce qu'elle produit. Messieurs Burnet & Hartsoeker découvrent dans le monde intellectuel beaucoup plus de classes de choses que nous n'appercevons d'especes d'animaux, d'arbres & de plantes dans ce monde sensible. N'est-ce pas-là le platonicisme des Philosophes d'Alexandrie, qui remplissoient l'air & toutes les spheres d'une infinité de génies de différentes classes subordonnées les uns aux autres ? Ces gradations insensibles, & cette magnifique concatenation n'établiroient-elles pas une fatale nécessité ? Les Philosophes, dont je discute la doctrine, ne semblent-ils pas croire que cette chaîne de perfections graduées va jusqu'à Dieu ? Et sont-ils bien éloignés de dire, que là où finit Dieu commence l'homme, comme ils disent hardiment, que là où finit l'homme commence la bête, où celle-ci finit commence l'arbre, & que la fin de l'arbre est le commencement de la pierre ? Je ne nie point la diversité des especes : je dis seulement qu'elle vient non de l'essence des choses, mais de leurs qualités accidentelles ; ce que les Philosophes que je combats éta-

blissent mal, puisque, selon eux, si deux especes, dont l'une commence où l'autre finit, sont dans les mêmes confins & se touchent pour ainsi-dire métaphysiquement, il doit y avoir quelque chose de commun entre Dieu & l'Ange, entre l'Ange & l'homme, entre l'homme & la bête, entre la bête & la plante, entre la plante & la pierre. Parce que dans l'homme il y a un esprit, il doit y en avoir un dans la bête, un conséquemment, quoiqu'inférieur, dans la plante ; par une autre conséquence, un inférieur encore dans la pierre. Tous les corps seront animés & capables de sensation de différens degrés ; la nature pensante sera confondue avec la nature corporelle. L'esprit ne peut point se considérer comme un être collatéral au corps ; il ne peut point se considérer non plus comme une substance collatérale à Dieu. Dieu est infiniment supérieur à l'esprit ; l'esprit est infiniment supérieur au corps. Dieu est un acte pur, c'est-à-dire qu'il existe & qu'il agit par sa propre force ; parfaitement intelligent & parfaitement intelligible : il est l'objet de lui-même ; son lieu ou son point d'être est l'immensité ; l'éternité est son instant... L'esprit est une faculté

de penser, d'entendre, de vouloir : c'est une puissance active, c'est-à-dire un acte imparfait. Le corps est une puissance purement passive, sans intelligence & sans mouvement essentiel. Toutes les substances se réduisent à celle de Dieu, à celle des esprits, & à celle des corps ; il n'y en a point d'interposée entre Dieu & les esprits, entre les esprits & la matiére. Si le corps est une puissance passive, le néant seul, qu'on peut concevoir comme une impuissance passive, lui est inférieur. Entre le néant & le corps nulle nature moyenne. Quelle sorte d'existence audessous de ces êtres, qui ne sentent point qu'ils existent? Avec quelle substance rempliroit-on un milieu, qu'on croiroit avoir imaginé entre les corps & les esprits ? Seroit-ce avec une substance qui auroit moins que la puissance & plus que l'impuissance de penser ; qui seroit moins qu'active & plus que passive ; qui ne sentiroit qu'à demi son existence, malgré l'indivisibilité de celle-ci ; qui seroit moitié dans le lieu, moitié dans le tems, malgré la disparate & la diversité de ces deux idées ? Enfin quelle espece intermédiaire se figurer entre les esprits & Dieu ? Une espece qui soit moins que l'acte &

plus que la puissance de penser, qui existe indépendamment tout à-la-fois & dépendamment, qui soit en partie & qui en partie ne soit point l'objet d'elle-même ? Il s'ensuit qu'il y a un vuide infini entre Dieu & les créatures, entre les créatures & le néant, entre les esprits & les atomes quant à l'essence. Il s'ensuit encore que cette distance métaphysique détruit le ridicule systême des gradations. Il faut distinguer la nature d'avec l'espece. La réunion de certaines qualités accidentelles constitue celle-ci. Il y a différentes espéces parmi les corps & parmi les esprits : les corps & les esprits, que leurs qualités accidentelles distinguent, n'en sont ni plus ni moins des corps & des esprits ; c'est-à-dire, les uns des puissances purement passives ; & les autres des puissances qui se réduisent elles-mêmes à l'acte, moyennant un concours extrinseque. La puissance de Dieu est un acte pur & complet ; celle d'un esprit est un acte imparfait, dont Dieu seul est le complément ; celle d'une machine est une certaine force quelque fois plus grande, quelquefois moindre. Dès que l'ame d'un chien est une substance pensante, dit Bayle, elle est capable de toute sorte de pensées, & peut

raisonner, avoir les idées universelles, connoître le bien & le mal, comme dès qu'un morceau de cire a une figure, il peut en acquérir une infinité d'autres. Comment en effet reconnoître, dans les bêtes, des sensations semblables aux nôtres, & penser en même tems que leur ame n'est que la moitié de la nôtre, la moitié d'une ame indivisible ? Plusieurs idées simples & complexes de réflexion manquent aux bêtes : elles n'ont donc point une ame spirituelle. Ces mêmes idées manquent aux enfans débiles, à ces hommes sauvages qui ont été élevés dans des forêts, aux grossiers habitans de la campagne : ils n'ont donc point une ame spirituelle ni les uns ni les autres. Mal conclu dans les deux cas. La rareté des réflexions vient de la peine qu'il en couteroit pour réfléchir, c'est-à-dire pour arrêter les impressions multipliées, faites sur les sens par la foule des objets, pour se replier sur ces impressions, & pour en extraire en quelque sorte des pensées. Wolf observe que l'exercice de la réflexion & de la raison demande qu'on possede la science caractéristique, ou, ce qui revient au même, quelque langue. Il est impossible, dit-il, de raisonner

avant que d'avoir l'usage de la parole ; on a besoin de signes tels que sont les mots pour arrêter & pour distinguer les notions, ainsi que pour les rappeller à propos, & pour les combiner. J'oserois assurer qu'un homme qui seroit isolé dans le monde, privé de toute révélation & de tout concours divin extraordinaire, ne différeroit point d'une bête par ses opérations actuelles. La société porte à réfléchir ; elle fait les hommes, & elle humanise les bêtes. Combien d'entre-elles qui s'améliorent en nous pratiquant ? Elles parviennent à nous entendre ; elles répétent même nos accens, qu'elles rendent par une fidele imitation. L'essence d'un esprit consistant dans la faculté de penser, cette faculté se trouveroit pareillement dans la bête & dans l'homme, comme elle se trouve pareillement dans un imbécille, dans un insensé, dans un furieux, d'un côté ; & de l'autre, dans un Philosophe, dans un Geometre, dans un Orateur. On en conviendra, à moins qu'on ne prenne le parti de soutenir qu'il peut exister une faculté de produire des pensées plus grandes & plus parfaites, & une faculté de produire des pensées moins parfaites & moins gran-

des, à l'exemple des atomes, substances simples & indivisibles, dont les uns peuvent être plus grands que les autres. Une faculté de produire des pensées moindres & moins parfaites, relativement à une autre faculté, est aussi inconcevable, que le seroit un pur acte moindre & imparfait, relativement à ce pur acte qui est Dieu. L'absurdité du second membre de la proposition est d'autant plus frappante, que la Divinité, qui ne peut être ni plus grande ni moindre qu'elle-même, consiste individuellement dans un acte pur & complet.

En démontrant l'uniformité de l'essence spirituelle, j'ai démontré que l'ame des bêtes, supposé que la spiritualité lui convienne, est semblable à la nôtre. Il me reste à examiner si Dieu a voulu unir à leurs corps une telle ame. Ce seroit une témérité, de dire qu'une pareille volonté est absolument impossible en Dieu. Il ne tiendroit qu'à lui, en usant de sa puissance absolue, de créer un esprit pour ne concourir jamais avec lui, & pour ne jamais produire en lui la moindre pensée. Il lui seroit également facile d'en créer un autre, en qui il ne produiroit

que des pensées & des volitions uniquement sensitives, appétitives & brutales. Les esprits supérieurs aux corps sont comme un néant devant Dieu, qui les employe à son gré. Mais à considérer la sagesse & la bonté infinie, que sa puissance fait éclater dans le gouvernement du monde, est-il probable qu'il ait créé tant d'êtres capables de connoissances intellectuelles, sans en vouloir être connu & honoré ? Regarderons-nous comme un moyen proportionné à sa fin, celui que la fin est infiniment éloignée de valoir ? On aura créé une substance qui contient infiniment plus de réalité & de perfection, qu'il n'y en a dans tout l'univers corporel, pour être la forme d'un corps organique, & pour être anéantie après avoir servi à un pareil usage ! La métempsycose, que M. Boullier invoque ici à son secours, n'empêcheroit point l'anéantissement, le nombre des bêtes étant sujet à des diminutions ainsi qu'à des augmentations . . . Conviendroit-il à la bonté infinie, d'accabler ses ouvrages de tant de maux & de tourmens, non-seulement naturels tels que la faim, la soif, les maladies, mais encore d'accidentels comme les coups & les mauvais traitemens à quoi

les bêtes ſont expoſées tous les jours? Sous un Dieu bon, perſonne ne peut éprouver que les malheurs qu'il a mérités... Il ne ſuffiroit point d'oppoſer, avec M. Boullier, que l'imperfection naturelle aux créatures doit les mettre dans la néceſſité de ſouffrir par intervalle quelque mal phyſique. L'imperfection métaphyſique, la ſeule inſéparable de chaque créature, ne peut produire la poſſibilité du mal phyſique, que d'après la poſſibilité du mal moral, dont le phyſique doit toujours être précédé. On oppoſeroit encore inutilement que les bêtes font partie d'un tout, qui fait réjaillir ſur elles du bien & du mal, & que les parties ſe reſſentent des avantages & du bien-être du tout. Ces idées chimériques appartiennent à Leibnitz. Ce tout n'eſt autre choſe qu'une idée complexe de notre eſprit; & le bien-être du prétendu tout n'eſt reſſenti par aucune des parties. D'ailleurs Dieu n'auroit-il pas pu établir un tout, deſorte qu'il n'en fut réjailli que du bien ſur des eſprits exempts de crime? Enfin ce ſeroit le comble de la déraiſon, d'oppoſer que la ſomme des biens ſurpaſſe par rapport à chaque ame des bêtes la ſomme des maux, & que conſéquemment tout ſe réduit à une

moindre ſomme de biens, en retranchant de la ſomme des biens celle des maux. Etrange réponſe! Comme ſi la douleur étoit une ſimple ceſſation du plaiſir, & qu'il n'en fût point la privation poſitive & ſentie; comme ſi cette douleur dans l'homme ou dans la bête étoit identique avec le ſommeil! Ce ne ſeroit pas aſſez que dans les bêtes la ſomme des biens l'emportât ſur celle des maux: celle des maux doit être nulle dans les ſujets qui ne l'ont point méritée; & Dieu ne peut jamais la produire d'une volonté antécédente....

Supposer aux bêtes une ame matérielle, ſeroit une groſſiere abſurdité: une telle ame ſeroit un corps, qui de lui-même n'auroit que de l'inertie. Leur ſuppoſer une ame ſpirituelle d'une ſpiritualité inferieure à celle de la nôtre, ſeroit tomber dans une contradiction manifeſte: tout eſprit eſt une faculté de penſer; toutes les facultés de penſer ſont du même rang à n'enviſager que leur eſſence; une faculte de penſer, qui ſeroit eſſentiellement moindre qu'une autre faculté ſeroit ou le quart, ou le tiers, ou la moitié, &c. de la faculté prééminente. Or ces moitiés,

ces tiers, ces quarts, &c. de faculté de penſer ſont des chimeres: la diviſion ne peut point affecter les ſubſtances ſpirituelles. Une ame n'exiſte donc point dans les bêtes, ou elle exiſte ſpirituelle comme la nôtre. La ſageſſe illimitée & la bonté infinie de Dieu ne permettent point de croire l'exiſtence actuelle d'une pareille ame. Quelle ſageſſe! Dès qu'il n'y auroit nulle proportion entre le moyen, & la fin, le moyen ſeroit plus & moins parfait que la fin; plus parfait parce qu'il ſeroit ſpirituel, moins parfait parce qu'il ſubiroit l'anéantiſſement que la fin ne ſubiroit point. Quelle bonté, dès qu'on feroit ſouffrir uniquement pour faire ſouffrir! Les actions des bêtes ne peuvent point s'expliquer par une ame actuelle unie à leurs corps qui en ſoit le principe: l'actualité de cette ame eſt impoſſible; elles ne peuvent pas non plus s'expliquer ces actions, par le ſeul mécaniſme....

Deſcartes ne ſe contenta point de bannir de la philoſophie les qualités ſubſtantielles & de rapporter toutes les opérations des corps à des affections mécaniques; il voulut encore aller plus loin. Et où ne conduit point une méthode de philoſopher, qui vient à être la domi-

nante? D'abord on s'eſt laiſſé emporter par les tourbillons, qui ont fourni la ſolution de toutes les difficultés; on s'en eſt dégouté enſuite, & on s'eſt laiſſé gagner par l'attraction qui a pris leur place, & qui à ſon tour a cédé la ſienne à l'électricité, dont la mode étend tous les jours l'empire, que la raiſon bornera ſans doute & dans ſes prétentions & dans ſa durée. Deſcartes prétend que tous les mouvemens, non ſeulement vitaux, mais même animaux & ſpontanées des bêtes dérivent de l'organiſation de leurs corps préétablie de Dieu, cet artiſan infiniment induſtrieux. Le principal fondement de ſon ſyſtème, c'eſt que l'union de l'ame avec le corps ne produit point, mais ſuppoſe ſeulement la vie, c'eſt-à-dire le principe d'un mouvement interne; & que l'ame ſe retire au moment que ce principe de mouvement interne, ou la circulation du ſang ceſſe dans le corps par quelque cauſe mécanique. Un corps organique peut donc vivre ſans être animé; Dieu peut donc créer une machine parfaitement ſemblable à un chien ou à un cheval, qui munie du principe du mouvement interne, s'approche, par exemple, d'un morceau de pain, d'après l'im-

preſſion que le pain aura faite ſur ſon nerf optique & dans ſon cerveau. Je ne m'arrêterai point à developper les parties & les preuves de ce ſyſtème : j'obſerverai uniquement qu'il paroît avoir engendré celui de l'harmonie préétablie, qui n'eſt qu'une monſtrueuſe extenſion du mécaniſme. Deſcartes parle des bêtes ſeulement ; Leibnitz parle des hommes auſſi. Deſcartes refuſe aux bêtes une ame ; Leibnitz place dans les hommes & dans les bêtes des ames, mais des ames qu'il condamne à une entiere inaction par rapport à leurs corps. Deſcartes ſoumet les mouvemens de la machine à l'impreſſion purement matérielle que font ſur elle les objets extérieurs ; Leibnitz prend au contraire tous les movemens & toutes les opérations de chaque animal dans la conſtitution intrinſeque, & dans le reſſort de l'automate. ... Je crois pouvoir établir que tout automate a eſſentiellement beſoin d'une cauſe qui repare ſes mouvemens : cette cauſe, c'eſt l'ame ; l'ame eſt ce qui effectue la puiſſance vitale du corps organique. Si l'ame, par exemple, ne commandoit point aux bras de s'étendre vers la nourriture, aux dents de la triturer &c. la puiſſance de vivre plus long-temps

feroit à la vérité dans le corps, mais elle ne ſe réduiroit point à l'acte. Si l'ame permettoit au corps de demeurer toujours dans une habitation étroite & dans un air renfermé, il ne pourroit point jouir des avantages de la reſpiration, & les mouvemens vitaux qu'il peut continuer ceſſeroient en lui. L'ame quitte le corps organique, quand la puiſſance vitale n'y eſt plus, juſqu'à ce que cette puiſſance y ſoit ; & dès qu'elle y eſt détruite, l'ame lui eſt inutile. Cette puiſſance pour être effectuée & maintenue, demande l'ame : celle-ci, moyennant les loix de ſon union avec le corps, adminiſtre les mouvemens volontaires & mixtes, & influe même ſur les mouvemens vitaux, qui par eux-mêmes ne ſauroient durer. Il eſt ſurprenant que le ſyſtème des loix occcaſionnelles entre l'ame & le corps, & le ſyſtème qui veut que les bêtes vivent & opérent par un pur mécaniſme ſoient du même auteur : ces deux maniéres de penſer ſont, ſelon moi, évidemment contradictoires ... La faim ou l'irritation du ventricule dans un loup, dit le partiſan du mécaniſme Carteſien, détermine mécaniquement les nerfs du cerveau à gonfler les muſcles des jambes, & à por-

ter la machine ſur les traces d'un troupeau ; la viſion matérielle du troupeau détermine les muſcles des machoires à dilater la gueule pour engloutir une bête ... Mettez devant un chien un morceau qui tente ſon appétit ; il ne s'imprime dans le fond de ſon œil que l'image matérielle des rayons de lumiere, renvoyés par l'objet de ſa tentation. Les fibres de la rétine font paſſer juſqu'à la ſubſtance molle du cerveau quelques legers picotemens : mais il ne s'y trouve aucune ame, qui puiſſe diſtinguer la forme de l'objet, ſa figure, ſa qualité ; les commotions ne vont que juſqu'à la molleſſe du cerveau qui les abſorbe. Afin qu'on explique mécaniquement les mouvemens qui s'opérent dans un chien, à la vue d'un objet comeſtible, il faut néceſſairement que l'ébranlement leger de deux nerfs optiques ſeulement parvenu au cerveau ſe multiplie & acquerre une force extrèmement conſidérable, pour mettre en jeu les muſcles ſitués dans les différentes parties du corps, pour deſcendre ſur les nerfs moteurs des piés, pour monter ſur ceux qui diſtendent les machoires, & pour faire l'ouverture du goſier. N'eſt-ce pas une contradiction méchanique, qu'un mouvement égal à quatre en vertu de ſa

premiere cauſe, devienne égal à vingt, ſans cauſe nouvelle & ſans miracle ? La compreſſion des vaiſſeaux excitera dans un automate chien, mille mouvemens intérieurs & extérieurs ; & l'automate d'après cette compreſſion, montrant une connoiſſance entiere de la diverſité des ſexes, de leurs proprietés reſpectives, & de tout le reſte ſe diſpoſera méchaniquement à engendrer. Où eſt le rapport entre la cauſe & l'effet ; entre le mouvement interne des fluides, & mille mouvemens extérieurs de toute la machine ? La ſeule maniere dont ſe fait la viſion, eſt une preuve très-convaincante contre Deſcartes. Liſez la théorie de l'optique de M. Barclai ; & vous conviendrez que l'impreſſion des rayons de lumiere n'introduit jamais dans l'animal l'idée de la grandeur, de la diſtance, de la figure des objets viſibles, ſans le ſecours de pluſieurs expériences qu'il réitére, de pluſieurs jugemens qu'il porte, & de pluſieurs paralleles qu'il forme tacitement. Un chien eſt écarté de ſon maître par l'interpoſition d'un marais : eſt-ce le méchaniſme qui lui apprend à faire un circuit & un circuit d'une quantité préciſe pour le joindre Le méchaniſme ne lui feroit-il

pas plutôt décrire une ligne droite qu'une ligne circulaire ?

Des opérations des bêtes qui découlent de leurs ſenſations, paſſons à celles dont un raiſonnement exact paroît être l'origine. Un chien avide apperçoit une proie; il court pour la mettre en pieces & pour la dévorer; ſon maître le bat : la même proie s'offre un autre jour à l'avidité de ce chien; il ſe précipite de nouveau ſur elle; il eſt encore battu : une troiſieme occaſion ſe préſente pour l'éprouver; il épargne à ſon maître la peine de le rebattre; il ſe tient tranquille; il eſt corrigé. Les mouvemens d'un chien ſe réglent-ils, comme s'il avoit une ame qui ſentit & qui voulut ? Le phénomene eſt aiſé à expliquer. Affecté à la fois de deux ſenſations de différente nature, il cede à la plus forte qui eſt la douleur paſſée, que la réminiſcence lui rend préſente : les mouvemens & le repos du chien, n'ont-ils d'autre principe que le pur méchaniſme, c'eſt-à-dire l'impreſſion que l'image de la proie fait ſur lui ? Cette impreſſion, malgré les coups de fouet, étant la même ſur la retine, dans le cerveau, & dans tout le genre nerveux, auroit été ſuivie la troiſiéme fois comme les deux premie-

res.... N'eſt-il pas étrange qu'après avoir reconnu trois ſortes de mouvemens dans l'homme; les naturels, les volontaires, & les mixtes; on n'en veuille admettre que le premier, c'eſt-à-dire le purement méchanique dans les bêtes, dont les opérations extérieures ſont tout-à-fait analogues aux nôtres ? Ne découvre-t-on pas une véritable ſpontanéité, une véritable liberté dans les yeux, dans les tours, dans les ſauts, par leſquels les bêtes nous amuſent ? Deux portions de nourriture égales en tout ſens placées à la même diſtance d'un chien qui les voit, devroient par un équilibre méchanique le tenir perpétuellement immobile; inutilement dirois-je qu'un pareil équilibre n'a jamais été gardé, à moins qu'il ne l'ait été par un ſujet bien repu & pleinement raſſaſié. Un moment d'attention ſur l'inſtinct des bêtes, achevera la conviction de l'anti-méchaniſme de leurs opérations. Quelle influence d'objets extérieurs peut déterminer l'araignée à ourdir ſa toile avec tant d'art ? l'abeille à donner la forme hexagone à ſon habitation avec tant de régularité ? l'hirondele à ſuſpendre ſon nid avec tant de hardieſſe ? Quelles ſont les impreſſions qui produiſent les contra-

ctions des muſcles & les mouvemens alternatifs du corps néceſſaires pour des opérations ſi délicates ? Dans des lieux plus ou moins élevés, dans des temps plus ou moins chauds, ces ouvrages ſont toujours marqués à un coin d'identité : même deſſein, même exécution, tandis que les impreſſions des corps environnans varient ſelon la condenſation ou la raréfaction de l'air. Ces impreſſions ſont les cauſes, ces ouvrages ſont les effets; les cauſes changeant, les effets ne changent point : c'eſt que les effets que nous admirons ne viennent point des cauſes aveugles qu'on leur aſſigne. Quel genre de tenſion des muſcles, quelle eſpéce de nerfs, quelle ſorte d'humeurs produira dans le chien l'inſtinct de la fidélité, celui de la voracité, celui de la jalouſie; & dans le chat celui de la rapacité, avec ſon antipathie pour les ſouris ? De ce que je viens d'expoſer brievement, il s'enſuit que le méchaniſme ſeul eſt inſuffiſant, pour expliquer les opérations des bêtes....

Ces opérations ont une cauſe premiere efficiente, & une cauſe ſeconde occaſionnelle : leur cauſe premiere efficiente c'eſt Dieu; leur cauſe ſeconde occaſionnelle

ce n'eſt ni une ame actuelle, ni le pur méchaniſme : c'eſt une ame ſpirituelle poſſible qui, pouvant exiſter, n'exiſte point; & que Dieu voit avec toutes les modifications qu'elle auroit, ſuppoſé qu'elle exiſtât, avec toutes les ſenſations qu'elle éprouveroit, avec tous les appetits qu'elle produiroit, & avec toutes les volitions qu'elle formeroit. Ces ſenſations, ces appetits, ces volitions, préſents à la ſcience infinie, ſont les cauſes ſecondes occaſionnelles qui déterminent Dieu à créer en conformité tous les mouvemens que nous remarquons dans les bêtes....

Pour répandre de la lumiere ſur l'opinion que j'avance, il eſt à propos d'examiner quelques proprietés de la ſcience divine : la matiere que je traite a une relation néceſſaire avec les vérités les plus ſublimes. Il y a deux ſortes de poſſibles : les poſſibles futurs, & les poſſibles qui n'ont point de futurition : les poſſibles futurs exiſteront, les poſſibles qui n'ont point de futurition n'auront point d'exiſtence. Il eſt certain, & c'eſt le ſentiment unanime de tous les Théologiens, que Dieu voit non-ſeulement les choſes actuelles, mais encore toutes les futures, & toutes les poſſibles; non-ſeulement les

évenemens poſſibles abſolument & en eux-mêmes, mais encore les évenemens poſſibles dépendamment de certaines circonſtances qui ne ſeront point, ſuppoſé qu'elles euſſent lieu. Dieu voit tous les raiſonnemens & tous les déſirs que je formerai durant tout le cours de ma vie : ce ſont des évenemens poſſibles abſolument & en eux-mêmes, des poſſibles futurs : il voit tous les raiſonnemens & tous les déſirs que j'aurois formés, ſi je fuſſe né dans un rang ſupérieur ou inférieur à celui que je tiens ; ce ſont des évenemens poſſibles dépendamment de certaines circonſtances qui ne ſeront point, ſuppoſé qu'elles euſſent lieu, des poſſibles qui n'ont point de futurition : il voit ce qu'une ſubſtance ſpirituelle qu'il uniroit, mais qu'il n'unira point au corps d'une bête, formeroit de déſirs & de raiſonnemens d'après les impreſſions des objets extérieurs ſur les organes. Les organes reçoivent les impreſſions des objets extérieurs ; Dieu voit les déſirs & les raiſonnemens qui en ſeroient les ſuites ; il ſe détermine en conſéquence à produire les mouvemens de l'animal. Où eſt la contradiction ? Où eſt même l'inconvénient ? Les déſirs & les raiſonnemens actuels de notre ame

actuelle déterminent Dieu à produire en nous nos mouvemens : les déſirs & les raiſonnemens poſſibles d'une ame poſſible déterminent Dieu à produire les mouvemens des bêtes. Y a-t-il plus de connexité entre les raiſonnemens actuels d'une ame actuelle & la détermination divine, qu'entre les raiſonnemens poſſibles d'une ame poſſible, & la même détermination ? Les êtres & les évenemens poſſibles futurs ou non futurs, ne ſont pas plus éloignés de la ſcience divine que les êtres & les évenemens actuels : le paſſé, le préſent, le futur, le poſſible, tout eſt en Dieu. L'actuel ſeul nous affecte, le poſſible n'eſt point à notre portée : le poſſible ainſi que l'actuel affecte Dieu ; ou pour mieux dire rien ne l'affecte, il eſt tout..... Ou Dieu produit tous les mouvemens des bêtes par autant de volontés particulieres, ce qui répugneroit à la ſimplicité de ſon être ; ou les bêtes ſont de purs automates, ce qui ſeroit contredit par l'expérience ; ou les bêtes ont une ame ſpirituelle actuelle, ce qui heurteroit les principes de la religion ; ou les bêtes ont une ame ſpirituelle poſſible, ce qui ſe concilie avec la religion, avec l'expérience, & avec les attributs divins....

Mouvoir, c'eſt créer ; Dieu ſeul peut créer, ſeul il peut mouvoir : or étant un pur acte, il meut tout d'une volonté unique, déterminée par des cauſes ſecondes. Il meut les corps pures machines, d'après les loix générales du mouvement, que les bêtes ne ſuivent point dans tous les cas ; il meut les corps machines mixtes d'après les affections des eſprits qui les animent. Les eſprits qui animent les bêtes ne ſont point des ſubſtances actuelles ; ces ſubſtances ſeroient de la nature de celles qui nous animent ; tous les eſprits ont la même eſſence ; ces ames ſeroient immortelles comme les nôtres, ou les nôtres ſeroient deſtructibles comme elles. L'ame des bêtes eſt donc une ſubſtance ſpirituelle poſſible ; demeurant toujours poſſible, elle n'eſt ni immortelle ni anéantiſſable, & cependant elle eſt la cauſe ſeconde occaſionnelle qui détermine Dieu à produire dans les bêtes tous les mouvemens qui ne dérivent point du mécaniſme.

Voila à quoi nous croyons que ſe réduit la valeur intrinſeque du volume entier de M. Barbieri ; nous y avons trouvé quelques embarras, quelques vuides, quelques longueurs, qu'une logique un peu

plus continue auroit éclaircis, remplis, retranchés dans les deux premieres parties : l'auteur démolit avec plaiſir, aux dépens d'autrui, les anciens édifices qui le choquoient avec raiſon : auſſi les décombres occupent-ils preſque tout le terrein. Dans la troiſieme, il éleve à ſes frais avec une modeſte timidité ſon édifice ſur les ruines de ceux qu'il a détruits ; auſſi y eſt-il économe & ſuccinct : il eſt un ſiécle à détruire, un inſtant à bâtir ; c'eſt qu'il ne bâtit point ; il eſt aiſé de faire voir que les autres ont penſé mal, & difficile de montrer qu'on penſe mieux. La premiere partie eſt un morceau de métaphyſique profonde, la ſeconde un morceau de phyſique exacte, la troiſieme un morceau combiné de métaphyſique, de phyſique & de théologie, qui peut être ſenſé, mais qui ſurement n'a pas tout ſon développement. Une ſubſtance ſpirituelle poſſible dont l'exiſtence répugne ; cette idée paroîtra à la plûpart des lecteurs auſſi chimérique que neuve ; n'eſt-ce pas en effet le défaut de poſſibilité qui fait répugner l'exiſtence ? Un objet eſt poſſible, il n'y a point de contradiction à le ſuppoſer exiſtant ; s'il y a de la contradiction à ſuppoſer exiſtant un objet, c'eſt qu'il n'eſt

point poſſible. Notre auteur aimeroit mieux dire, on l'entrevoit facilement, que les bêtes ont une ame ſpirituelle actuelle comme la nôtre. La crainte de donner atteinte au dogme de l'immortalité le retient. Cette atteinte ſeroit-elle donnée ? Notre ame eſt immortelle, parce que Dieu veut la conſerver durant toute l'éternité. Dieu ceſſeroit-il de vouloir cette conſervation, parce que l'ame des bêtes ſeroit une ſubſtance ſpirituelle actuelle, qu'il ne voudroit point conſerver pareillement ? L'eſſai de M. Barbieri eſt trop négligé, à le conſidérer comme un ouvrage d'agrément ; & à le regarder comme un ouvrage polémique, il n'eſt point aſſez ſerré : l'auteur pouvoit & devoit peindre & preſſer plus qu'il n'a fait. Donner du corps aux abſtractions de l'eſprit par le moyen d'une imagination féconde, rendre intéreſſans les phénomenes de la nature par le moyen d'un génie aimable, égayer le ton de la philoſophie par le moyen d'un badinage ingénieux : ce ſont des avantages peut-être uniquement reſervés à la *recherche de la vérité*, à la *pluralité des mondes*, & aux *amuſemens philoſophiques* que la verve impétueuſe du ſcrutateur métaphyſicien,

les charmantes ſaillies du phyſicien créateur, & les tendres expreſſions du galant lexicographe mettront à l'abri des injures du temps.... Le ſyſteme de M. Barbieri, qui n'a pas toutes ces brillantes qualités, mérite cependant d'être lu, & peut-être d'être refuté ; il eſt écrit avec ſimplicité, avec aiſance, avec nobleſſe, & il contient une opinion remarquable par ſa ſingularité.

Suite de l'Eſſai ſur le mouvement vital, &c.

L'AUTEUR, après avoir terminé ſa ſection ſur les mouvemens de la prunelle & de l'oreille interne, vient à conſidérer les mouvemens alternatifs de la reſpiration. Il aſſure, contre l'opinion de *Morgagni* & d'autres modernes, que les poumons ne ſont pas toujours contigus à la *pleure*, & qu'il y a de l'air contenu entre-deux. La preuve de ce fait, dit-il, me jetteroit hors du ſujet que je traite ; il s'agit ſeulement à préſent d'expliquer les cauſes de la contraction & dilatation alternatives du diaphragme & des muſ-

cles d'entre les côtes, qui produiſent l'inſpiration & l'expiration.

Enſuite, après avoir employé pluſieurs pages à examiner & critiquer les expériences faites par M. *Bremond* ſur des animaux vivans, qui ſemblent contraires à ſon hypotheſe ; & après avoir refuté les théories de *Boerhaave* & de *Martin* ſur la reſpiration, il propoſe la ſienne de la maniere qui ſuit.

Pendant l'inſpiration & l'expiration, le ſang trouve un paſſage aiſé à travers les vaiſſeaux des poumons ; parce qu'il eſt pouſſé vers le ventricule gauche du cœur par leur dilatation & leur contraction alternative. Après que l'inſpiration eſt completée, le ſang commence à couler avec plus de difficulté ; & à la fin de l'expiration, ſon mouvement eſt encore moins libre, ſi l'inſpiration ne ſuccéde pas immédiatement : c'eſt pourquoi, après l'expiration, le ſang, ne paſſant pas aiſément à travers les vaiſſeaux pulmonaires, s'accumule, & en étendant leurs fibres & leurs membranes, il ſtimule les nerfs des poumons, occaſionne à la poitrine une ſenſation pénible de replétion & de ſuffocation, qui eſt plus ou moins remarquable, ſelon le tems que la reſpiration eſt

arrêtée, & ſelon la capacité des vaiſſeaux pulmonaires, & la quantité de ſang que le ventricule droit du cœur y a jettée.

L'auteur ajoute, que quoiqu'il ſemble étrange, que les contractions du diaphragme & des muſcles intercoſtaux ſe faſſent par une cauſe incitante qui agit ſur les poumons plutôt que par une cauſe qui contracte alternativement le cœur & le canal alimentaire, la plus juſte analogie nous aſſure de la certitude du fait. C'eſt ainſi, dit-il, que, ſi, en avalant, il tombe par accident quelques gouttes d'eau ou d'autres liqueurs dans la trachée, le diaphragme & les muſcles intercoſtaux ſont auſſitôt mis en mouvement, & continuent d'éprouver des contractions & rélaxations alternatives, juſqu'à ce que la cauſe incitante ceſſe ; & ſi une trop grande quantité de pituite, fournie par les vaiſſeaux & glandes des *bronches*, découle ſur les vaiſſeaux des poumons, il s'en enſuit auſſitôt des convulſions au diaphragme, aux muſcles abdominaux, & aux intercoſtaux, leſquelles durent juſqu'à ce que la cauſe de l'irritation ceſſe, ou ſoit diminuée. De même dans la peripneumonie vraie, quand le ſang paſſe difficilement à travers les poumons, à cauſe d'u-

ne obſtruction dans les arteres pulmonaires, le malade touſſe infailliblement. N'eſt-on pas bien fondé à conclurre, qu'une cauſe incitante plus foible, ou une ſenſation moins vive dans les vaiſſeaux pulmonaires, cauſera des contractions plus douces dans les muſcles inſpiratoires ?

Lorſque l'expiration ſera finie, le ſang commençant à s'accumuler dans les poumons, occaſionnera une ſenſation pénible, c'eſt-à-dire, ſtimulera ces parties par ſon volume, & par ſa chaleur ; moyennant quoi le diaphragme & les muſcles intercoſtaux ſeront contractés, & l'inſpiration ſera achevée. Le ſang alors étant non-ſeulement rafraîchi par l'air externe, mais auſſi ſon paſſage étant facilité vers le ventricule gauche du cœur, la ſenſation pénible ceſſe, & ces muſcles ſeront relachés ; en conſéquence, la cavité du thorax ſera diminuée, & l'expiration exécutée par la réaction des cartilages des côtes, & par la tenſion des muſcles abdominaux. L'expiration ſera bientôt ſuivie de l'inſpiration, à cauſe de la ſenſation pénible que l'on commence à éprouver dans les poumons. On eſt peu ſenſible, dans la reſpiration ordinaire, à cette ſen-

ſation pénible, qui provient du paſſage difficile du ſang à travers les poumons, après que l'expiration eſt achevée : mais ſi l'on y fait attention, & qu'on retienne pendant quelque tems ſon haleine, on ne laiſſe pas de s'en appercevoir. Les contractions pénibles des muſcles inſpiratoires dans les aſthmatiques, proviennent certainement de la ſuffocation de la poitrine ; & il y a lieu de croire, que dans l'état de ſanté la douce irritation du ſang chaud, accumulé dans les vaiſſeaux pulmonaires, eſt la cauſe ordinaire de l'inſpiration.

De plus, une variété des phenomenes concourt à nous perſuader, que le ſang agiſſant ſur les vaiſſeaux des poumons après l'expiration, eſt la cauſe de la contraction des muſcles inſpiratoires, qui ſuit immediatement. C'eſt ainſi que nous obſervons, que l'inſpiration & l'expiration ſe ſuccedent plus promptement, ſelon que le flux du ſang, qui paſſe au travers les poumons, eſt plus ou moins conſidérable. De-là vient la reſpiration accélerée dans la fievre ou dans un exercice violent. Quoique la quantité du ſang qui coule à travers les poumons ſoit la même, ſi cependant ſa chaleur eſt augmentée, la reſpiration devient plus fré-

quente. De-là vient, que nous reſpirons plus dans les bains, & pendant les chaleurs de l'été, que dans nos chambres ordinaires, & dans les ſaiſons plus modérées. Quand il arrive dans les vaiſſeaux pulmonaires quelque obſtruction, qui rend le paſſage du ſang plus difficile qu'en ſanté, la reſpiration eſt plus pénible, & plus ſouvent répétée ; de-là la reſpiration accélerée dans les peripneumonies, & autres maladies, qui ſont les ſuites d'obſtructions aux poumons. Si une portion des poumons eſt rendue inutile, ou entierement conſumée par un ulcere, la reſpiration eſt accélerée, & le malade éprouve tous les accidens de l'aſthme à la moindre fatigue, & à proportion de l'augmentation du mouvement ou de la raréfaction du ſang.

Puiſque donc il paroît que les mouvemens de la reſpiration ſont toujours proportionnés au volume du ſang, qui circule dans les vaiſſeaux pulmonaires ; & à la facilité de ſon paſſage à travers ces vaiſſeaux, il eſt ſans doute la cauſe qui excite, regle & continue ces mouvemens ; & puiſque la reſpiration eſt plus accélerée & plus pénible, quand un moindre volume de ſang paſſe avec une grande dif-

ficulté à travers les poumons, que quand il en paſſe un plus grand avec aiſance ; les mouvemens redoublés du thorax ne proviennent pas de la plus grande abondance de ſang & d'eſprits dont les muſcles inſpiratoires ſont remplis, mais de l'irritation ou ſenſation pénible, qui accompagne le paſſage difficile du ſang à travers les vaiſſeaux pulmonaires, ou de la ſtagnation du ſang dans ces vaiſſeaux. Ainſi la ſaignée eſt le remede que la nature indique, dans le cas d'une reſpiration difficile.

L'auteur obſerve enſuite, qu'il n'eſt pas beſoin d'un nouveau renfort d'eſprits pour opérer l'expiration ; mais qu'elle ſuccéde naturellement, quand les muſcles inſpiratoires ceſſent d'agir, par la réſiſtance élaſtique des cartilages des côtes, & par la tenſion du péricarde & du péritoine, & non pas par un ſurcroît de contraction des muſcles inſpiratoires, ou des muſcles abdominaux. Ce qu'il prouve par l'obſervation qu'on a faite, que le thorax des animaux morts eſt dans un état d'expiration complette, après que toute action muſculaire eſt ceſſée : il étaye ſon ſentiment de bien d'autres expériences.

Il obſerve enſuite, que la reſpiration differe de la plûpart des mouvemens in-

volontaires, en ce que nous pouvons, au gré de notre volonté, accélerer, retarder ou même arrêter pendant longtems, les mouvemens du diaphragme & des muſcles intercoſtaux : mais il ajoute, que nonobſtant cette différence, ce mouvement ne s'accorde pas parfaitement avec le volontaire, parce qu'il ſe fait regulierement, ſans que nous ſongions à le vouloir.

Mais quelle que ce ſoit la cauſe qui aſſujettit la reſpiration à la volonté; celle qui produit la différence entre ce mouvement, & les autres mouvemens vitaux eſt évidente; car ſi les mouvemens des muſcles employés à la reſpiration n'étoient pas infiniment variés, nous ſerions non-ſeulement incapables d'évacuer l'urine & les excrémens, mais encore privés de la faculté de communiquer nos penſées l'un à l'autre par la parole.

Notre auteur traite, dans la ſection qui ſuit, du commencement de la reſpiration dans les animaux, & l'attribue à la même cauſe qui la continue, ſavoir, à la ſenſation pénible. Il obſerve, que le *fœtus* n'a beſoin ni de nourriture, ni d'air externe, les ſucs de la matrice reçus par les vaiſſeaux du *placenta* lui tenant lieu

de nourriture; & les humeurs de la mere qui ſont déja impregnées de l'air, rendant toute autre réception d'air inutile. Mais l'un & l'autre devenant néceſſaires lors de la naiſſance, comme les ſenſations pénibles de faim & de ſoif nous avertiſſent du beſoin de nourriture; de même, la peine que nous reſſentons du manque d'air peut être regardée comme une eſpéce d'appetit relativement à la reſpiration : & comme perſonne ne s'eſt imaginé de rendre raiſon de la faim & de la ſoif, par le ſeul méchaniſme de l'eſtomac & du goſier, ſans recourir à un principe ſenſitif, on auroit tort de prétendre expliquer l'action de la reſpiration, indépendamment du principe, qui la commence & la continue.

Une grande partie du reſte de cette ſection, eſt employée à refuter les différentes opinions de *Pitcairn*, de *Boerhaave*, & de *Haller*, ſur la cauſe de la premiere reſpiration dans les animaux.

L'auteur, après avoir prouvé que quelque cauſe incitante, qui agit immédiatement ſur l'organe remué, ou ſur quelque partie voiſine, avec laquelle il ſemble avoir de la ſympatie, eſt la cauſe des différens mouvemens vitaux & involontai-

res, traite dans la dixieme ſection des raiſons de la contraction muſculaire, qu'opere la cauſe incitante ou ſtimulante par le *ſtimulus*. Il convient, que nous ignorons les moyens, par leſquels la volonté contracte les muſcles volontaires, & rejette l'opinion qui attribue le mouvement involontaire à une puiſſance élaſtique des fibres; parce qu'un corps même élaſtique, loin de pouvoir être reputé un principe de mouvement, reſte lui-même immobile, juſqu'à ce qu'une cauſe mouvante le tire de ſon repos. Il rejette auſſi l'hypothèſe, qui l'attribue au nombre de petits reſſorts, qu'on ſuppoſe conſtituer les eſprits animaux logés dans les fibres muſculaires; & qui, étant mis en mouvement vibratoire par l'application des cauſes ſtimulantes, dilatent les fibres, & rétréciſſent les muſcles. Il rapporte brievement l'opinion, qui attribue l'action muſculaire à une ébullition cauſée par le mêlange des fluides des nerfs & des arteres; ou à l'énergie particuliere de quelque matiere étherée ou électrique dans les nerfs, qui peut être reglée par la volonté en certains cas, & qui peut être néceſſairement determinée à faire agir les nerfs dans le mouvement invo-

lontaire, par l'action méchanique de la chaleur, ou d'autres cauſes incitantes. Mais il montre, que toutes les opinions ſont inſuffiſantes pour expliquer la contraction alternative des muſcles irrités; & il ajoute, qu'on ne doit pas non-plus prétendre expliquer leurs mouvemens par les propriétés qu'on ſuppoſe dans leurs fibres; qu'il faut abſolument avoir recours au principe ſenſitif, qui anime ces organes. Ce principe ſenſitif expliquera aiſément leurs contractions alternatives; car on conçoit que le principe ſenſitif, pour chaſſer la ſenſation pénible provenante de l'irritation, détermine l'influence nerveuſe plus fortement qu'à l'ordinaire à couler dans les fibres, juſqu'à ce que la peine étant ôtée par les contractions réiterées, le muſcle retourne à ſon état de repos. Au lieu que dans la contraction par cauſe ſtimulante, où l'on conſidere le muſcle comme un organe purement méchanique, ſa contraction entiere devroit continuer pendant l'action égale de cette cauſe. Car dans la contraction que cauſe l'attouchement à la plante ſenſitive, qui a quelque reſſemblance avec les fibres des animaux, il n'y a ni contraction ou relaxation alternative, ni indice de ſentiment, le

tout étant effectué par un toucher méchanique, ſoit d'un corps pointu ou émouſſé, ſoit par une goutte d'eau de vie ou d'eau naturelle.

Les contractions des muſcles irrités ne ſuivant pas non-plus la loi de vibration des corps élaſtiques, dont la velocité eſt égale depuis le commencement juſqu'à la fin; mais devenant plus lentes à meſure que leurs forces diminuent, l'auteur en infére qu'on auroit tort d'attribuer les contractions des muſcles à des vibrations élaſtiques excitées dans les fibres muſculaires, ou dans les fluides nerveux qu'elles contiennent. Il le prouve par la contraction des fibres auxquelles la cauſe ſtimulante n'eſt pas appliquée, & qui ne communiquent par aucun nerf avec la partie à quoi elle l'eſt; comme il arrive dans la contraction du ſphincter de la prunelle, par l'action forcée de la lumiere ſur la retine qui excite le principe ſenſitif à écarter la cauſe irritante. De plus l'idée ou le ſouvenir des objets qui ont déja frappé les organes, produiſent ſouvent à peu-près le même effet que leur application réiterée. Ainſi l'odeur ou le ſouvenir d'un temps agréable recrée les ſens; la ſeule idée d'une médecine dégoutante cauſe des nauſées.

Il termine cette ſection en diſant que, comme la nature ne multiplie pas les cauſes en vain, il ſemble qu'il eſt contraire à ſes vûes d'attribuer les mouvemens des muſcles des animaux par cauſe ſtimulante à une proprieté cachée de leurs fibres, à une activité particuliere du fluide nerveux, ou à d'autres cauſes inconnues; quand on peut rendre aiſément raiſon de leur mouvement, par la puiſſance & l'énergie d'un principe ſenſitif connu.

L'onzieme ſection, qui eſt très-curieuſe & remplie d'érudition, traite de la part qu'a l'eſprit à la production du mouvement involontaire. Il obſerve que, par les expériences de M. *Hales*, le ſang perd dans chaque circulation un dixieme du branle qui lui a été communiqué par le ventricule gauche du cœur; c'eſt pourquoi, dit-il, il faut qu'il y ait en chaque animal, pour réparer cette perte, une cauſe productrice de mouvement, qu'on ne trouvera pas dans la matiere, qui de ſa nature eſt inerte. Il n'y a pas d'apparence d'un premier mobile ſemblable dans l'homme: la contraction du cœur & la ſecrétion des eſprits y forment un cercle d'actions continu, & paroiſſent reſpectivement cauſe & effet l'un de l'autre; ainſi

quand on voudra faire dépendre le mouvement du cœur de ſimples principes méchaniques, il faudra reconnoître la poſſibilité du mouvement perpétuel; il eſt réellement dans un animal vivant: mais comme ce mouvement eſt au-deſſus de la puiſſance méchanique; la contraction du cœur, la propulſion du ſang, & la continuation de la vie qui s'en enſuit, ne proviennent point de cauſes méchaniques, ou même materielles, mais de l'énergie d'un principe vivant, capable de produire le mouvement.

Il réſoud enſuite quelques objections qu'on peut lui faire, & celle-ci en premier lieu; qu'attribuer les mouvemens vitaux à l'eſprit, c'eſt leur donner une cauſe, dont nous ignorons la nature & la maniere d'agir. Il répond, qu'il y a peu de philoſophes qui ne reconnoiſſent l'union d'un principe ſenſitif avec les corps des animaux, à quoi ils attribuent le mouvement volontaire; cependant connoît-on mieux la nature de ce principe ſenſitif que celle de l'eſprit? & où eſt la néceſſité de connoître la nature d'une cauſe pour s'aſſurer qu'elle eſt cauſe, quand une infinité de phénomenes & la plus forte analogie le prouvent? Il

n'y a perſonne, qui doute de la gravité, quoique ſa cauſe ſoit inconnue; & ſi les philoſophes s'en ſervent continuellement pour expliquer les phénomenes de la nature, pourquoi ſeroit-il déraiſonnable d'avoir recours à l'énergie de l'eſprit, qui manifeſte toujours ſa préſence dans le corps, & qui opere ſur lui de pluſieurs façons, quoique ſa nature ſoit inconnue?

Il fait mention de l'*animus*, ou l'ame ſenſitive & raiſonnable des anciens, qu'il croit un ſeul principe agiſſant en différentes manieres; ce qu'il prouve fort bien dans la ſuite de cette ſection. Il employe pluſieurs pages pour prouver que l'eſprit, en produiſant les mouvemens vitaux, n'agit pas comme principe raiſonnable, mais comme principe ſenſitif, contre l'opinion de *Stahl* & d'autres.

A ceux qui pourroient dire que les mouvemens vitaux ne peuvent pas provenir d'une cauſe ſtimulante qui affecte l'eſprit, puiſque nous n'avons aucun ſentiment de l'impreſſion d'une pareille cauſe, il répond, que cela peut provenir ou de la douceur de l'irritation, ou de ce que nous y ſommes habitués depuis le commencement de la vie. Il appuie cette der-

niere raiſon de pluſieurs exemples tirés de l'œconomie animale.

En troiſiéme lieu, il ſe fait objecter, que quoiqu'on ne ſente pas l'action des cauſes ſtimulantes ſur les organes des mouvemens vitaux, on devroit au moins s'appercevoir de l'empire de l'eſprit qui cauſe ces mouvemens. Il tâche de ſe dérober à la force de cette objection, en ſe rejettant ſur les diſtractions de l'ame, qui ne lui permettent point de reflechir ſur des mouvemens animaux, dont elle doit être néceſſairement la cauſe, puiſqu'on n'en ſauroit imaginer d'autre. Voila pourquoi, dit-il, nous contractons les paupieres, ſans y ſonger, à l'approche de la pouſſiere ou des inſectes; voila pourquoi à la vue d'une nourriture agréable la ſalive vient abondamment à la bouche d'une perſonne qui a faim; voila pourquoi le lait découle du ſein de la nourrice, auſſi-tôt que l'enfant s'y porte. La vraie raiſon de notre inattention à cet égard vient de ce que nous avons acquis, par une longue habitude, la faculté d'exécuter certains mouvemens avec beaucoup d'aiſance; & à proportion de cette aiſance, nous donnons moins d'attention à la part qu'y a l'eſprit.

En quatrieme lieu, comme M. *Whitt*

a prévu, que dans ſon ſyſtème l'ame devroit exercer un empire abſolu ſur les mouvemens vitaux, & par conſéquent les ſuſpendre & les varier à ſon gré; il dit que, quoique l'homme ſoit évidemment libre de faire ou de ne pas faire les actions qui ſont ſuſceptibles de déliberation, il ne l'eſt pas également par rapport à celles qui ſont produites par une cauſe incitante. Que, comme nous ne pouvons pas nous empêcher de voir un objet qui eſt peint au fond de notre œil; de même, l'eſprit ne peut pas ſuſpendre ſa puiſſance de mouvoir un muſcle, dont les fibres ſont fortement ſtimulées, ou irritées. Que, comme on ne peut pas nier que l'eſprit n'entende & ne voie, parce qu'à la préſence des objets la volonté n'eſt pas maîtreſſe d'empêcher que nous ne voyions ou que nous n'entendions; on auroit tort auſſi de prétendre que les mouvemens involontaires ne puſſent pas provenir de l'énergie de l'eſprit; parce que la volonté n'a pas de puiſſance immédiate ſur eux. Que, comme ces mouvemens ne ſont pas exécutés en conſéquence des opérations de l'eſprit, comme principe intelligent, ils ne proviennent pas non-plus de l'habitude, puiſque les enfans reſpirent immédiatement

après la naiſſance, auſſi-bien que les adultes; d'où s'enſuit que nos mouvemens par irritation proviennent de notre forme originaire, & de la loi d'union établie par le Créateur entre l'ame & le corps, au moyen de quoi, l'ame, ſans raiſonner, s'efforce d'écarter toute ſenſation déſagréable.

L'auteur vient enſuite à une cinquiéme objection, qui eſt, que l'eſprit ne peut ſaiſir diſtinctement qu'une idée à la fois; qu'ainſi il ne ſauroit veiller, & pourvoir à tous les mouvemens vitaux & involontaires, qui ſont très-nombreux. Il répond, que cette objection ne porte que contre ceux, qui voudroient que l'eſprit gouverne les mouvemens vitaux, comme agent raiſonnable, mais non pas contre lui, qui ne le fait agir, que comme principe ſenſitif; car ſoit que l'eſprit puiſſe appercevoir plus d'une idée à la fois ou non, il perçoit certainement différentes ſenſations en même tems; & nous ſavons qu'il peut mouvoir dans le même inſtant pluſieurs muſcles volontaires. Il ajoute, qu'un homme peut entendre un ſon, & voir en même tems une couleur; & que ſi dans le même tems une mouche, ou quel-

que choſe de ſemblable, vient à lui cauſer un chatouillement deſagréable, quoiqu'occupé déja de deux ſenſations, il ne laiſſera pas d'être encore attentif à celle-ci; parce qu'il eſt toujours prêt à s'appercevoir de toutes les cauſes incitantes, qui agiſſent ſur les organes vitaux, & à continuer le mouvement de ceux-ci.

L'auteur conclut ainſi cette ſection: » Mais quelle eſt la maniere, dont l'eſprit » met les muſcles en mouvement; quelle » eſt la cauſe matérielle dans le cerveau, » dans les nerfs, & les fibres muſculaires, » qu'il employe comme inſtrument pour » cet effet; quelle eſt la ſtructure intime » des fibres muſculaires; ou la maniere » préciſe, dont l'influence nerveuſe agit » ſur une telle fibre, quand elle produit ſa » contraction? Ce ſont là des queſtions, » que nous avons entierement évitées, » étant perſuadé, que tout ce qu'on a dit » à ce ſujet n'eſt que pure ſpeculation; » & que d'offrir de nouvelles conjectures ſur des matiéres déja ſi obſcures, » c'eſt accroître les ténebres.

Dans la douzieme ſection, l'auteur recherche les raiſons de la continuation des mouvemens vitaux pendant le ſommeil; ou pourquoi les organes vitaux ſont leurs

fonctions en cet état, avec plus de vivacité que les organes des sens, & les muscles du mouvement volontaire. » Le » sommeil, dit notre auteur, semble pro» venir de quelque changement produit » dans ce que les Anatomistes appellent » cerveau, pour le distinguer du cervelet. » On a vu des personnes qui, ayant » perdu une partie de leur crane, ont été » aussi-tôt après cet accident plongés dans » le sommeil, par le moyen d'une douce » compression du cerveau : mais si l'on » en faisoit autant au cervelet, la mort » s'en ensuivroit, ou du moins une syn» cope «. Il ne détermine pas positivement, pourquoi cette partie, d'où les organes vitaux tirent tous leurs nerfs, ou presque tous, n'est pas affectée dans le sommeil, en même tems que le cerveau; il dit seulement qu'il est évident, que la substance medullaire du cerveau est moins sujette à compression, que celle du cervelet, tant par sa texture plus ferme, & par son manque de cavité, que par la différente distribution de ses arteres.

A la question, pourquoi les esprits vitaux ne sont pas épuisés, comme les esprits animaux, & n'ont que faire d'inter-

valles de repos pour se renforcer, il répond que probablement il en coute moins d'esprits nerveux, pour maintenir les mouvemens vitaux, qui sont doux & égaux, qu'il n'en coute pour entretenir l'exercice des sens, & des muscles volontaires, dont les contractions, quoique moins fréquentes, sont beaucoup plus violentes; ou que peut-être il se fait une sécrétion plus prompte par le cervelet, que par le cerveau.

Quelques pages de cette section, sont employées à refuter l'opinion de *Haller*, qui prétend, qu'il n'y a pas de différence entre les nerfs animaux & les vitaux, par rapport à leur origine & à leur nature. Notre auteur cependant n'assûre rien au sujet de la structure réelle & intime, & des usages différens du cerveau, & du cervelet, & de la distribution particuliere de leurs fibres medullaires; & il conclut la section par ce passage d'un fameux auteur, *sequimur probabiliora; nec ultra quam id quod verisimile occurrit progredi possumus; & refellere sine pertinacia, & refelli sine iracundiâ parati sumus.*

La treizieme & derniere section traite des mouvemens que l'on peut observer dans les muscles des animaux, après leur

séparation du corps; & contient un grand nombre d'expériences, faites par dissection du cœur & autres parties de différens animaux; plusieurs de ces expériences ont été faites par l'auteur, & concourent fortement à établir son sistème; quoique quelques-uns au contraire en tirent avantage pour nier, que le mouvement animal suppose un principe sensitif; & que d'autres attribuent ce mouvement continué après la mort de l'animal, à quelque propriété particuliere dans le muscle mû. Mais comme d'autres muscles en plusieurs animaux tremblent aussi, & se meuvent après une mort violente, cela détruit suffisamment cette opinion. De la comparaison de plusieurs de ces expériences, il tire cette conséquence remarquable.

Les animaux, dont les parties conservent plus long-tems, après la mort, une apparence de vie, semblent avoir & des fluides, & des solides bien différens de ceux des autres animaux; leur sang est non-seulement plus froid, mais peut-être plus visqueux & moins aisé à dissiper; & leurs fibres sont tellement constituées, que ni l'affluence de ce fluide de la part du cœur, ni l'influence des nerfs de la part

du cerveau, ne sont nécessaires pour opérer leurs mouvemens. C'est ainsi, que des grenouilles, des viperes, & des tortues, vivent ou ont du mouvement, plusieurs heures après que leur cœur est ôté, & les différentes parties de leurs corps continuent à se mouvoir long-tems après que toute communication est supprimée entre elles & le cerveau.

Il observe ensuite, que ces parties, séparées du corps, exécutent leurs vibrations avec de plus longs intervalles; & que, quand elles sont finies, elles peuvent être renouvellées par différentes causes stimulantes; d'où il infere qu'elles ne proviennent pas d'une puissance innée des fibres, parce que l'air externe agit, en stimulant sur les membranes sensibles du cœur nouvellement séparé.

Enfin l'auteur infere de plusieurs expériences, que la cause immediate du mouvement reste dans les muscles, & dans les nerfs des animaux, quelque tems après la mort réelle ou apparente; & il se met en devoir d'examiner, comment cela arrive. Il fait voir d'abord, la frivolité de l'hypothese, qui attribue cette continuation de mouvement aux esprits restans dans les fibres nerveuses, par la raison que ce

prétendu reſte d'eſprit ne ſuffit pas, pour nous donner la clé des contractions & relaxations alternatives des muſcles.

En ſecond lieu, il combat l'opinion qui l'attribue à quelque élaſticité naturelle des fibres, ou des eſprits qu'elles contiennent; parce que l'eau chaude qui relâche les fibres, & les liqueurs acres qui ne communiquent aucune impulſion, renouvellent ces vibrations, qu'elles ne ſauroient exciter dans une matiere élaſtique; outre que la ſucceſſion de ces mouvemens des fibres n'eſt pas aſſujettie aux mêmes périodes, que les vibrations d'un pendule, ou des corps élaſtiques en mouvement. Enfin il déclare, qu'il embraſſe à cet égard l'opinion de M. *Harvey*, qui attribue au ſentiment, les mouvemens irréguliers du cœur du poulet, irrité par des cauſes incitantes, & compare ce cœur palpitant à un animal qui vit, qui ſe meut, & qui ſent.

Mais pour prouver, qu'il eſt poſſible de rendre l'eſprit, ou le principe ſenſitif moins attentif à cette irritation, & par conſéquent d'induire ou produire une langueur dans le mouvement animal, notre auteur allegue les effets de l'*opium*, injecté par haut & par bas dans des grenouil-

les; injection, qui diminua tellement le ſentiment en un de ces animaux, qu'en un quart-d'heure il ne put plus ſe porter ſur ſes jambes, & en moins d'une demi heure il perdit tout mouvement; tandis qu'une autre grenouille, à qui l'on n'avoit point fait avaler d'*opium*, ſauta pendant une demi heure, même après qu'on lui eut arraché le cœur, & ne mourut que deux heures & demie après avoir ſouffert cette opération. Et dans une troiſieme, qui fut auſſi ouverte toute vivante, les battemens du cœur continuoient encore, une heure après qu'on lui eut fait prendre une diſſolution d'*opium*, à trois ſecondes & demi d'intervalle les unes des autres, c'eſt-à-dire beaucoup plus lentement, que ne bat le pouls dans l'état naturel. L'auteur employe heureuſement les expériences faites avec l'*opium*, pour montrer en quelque ſorte aux yeux, & à l'eſprit les effets qu'il produit, non par ſon mélange avec le ſang, mais par ſon action ſur les papilles nerveuſes de l'eſtomac; en conſéquence de quoi le cerveau, & le ſiſtème nerveux ſont affectés d'une maniere ſurprenante. Car que l'on faſſe des injections d'*opium* dans une grenouille, cinq minutes après qu'on aura arraché le

cœur, l'animal reſtera comme mort en moins d'une de demi-heure, ſans que la piquure, déchirure, ou coupure de ſes muſcles, y cauſent aucune contraction; au lieu que, ſi l'on inſinue une ſonde dans la moelle épiniere, après que la tête en aura été ſéparée, il ſe fera une foible contraction des jambes de devant. Or, il eſt certain que l'*opium* ne pourra pas être mêlé avec le ſang dans cette grenouille.

M. Whytt prévient les corollaires qu'on peut tirer de ſon hypotheſe : 1°. Que la ſéparation de l'ame d'avec le corps n'auroit point lieu à l'inſtant, où preſque tous les Philoſophes penſent qu'elle ſe fait : 2°. Que l'extenſion & la diviſibilité ſeroient des qualités de l'ame.

Il répond d'abord que la nature de l'ame, & ſon action ſur le corps ſont trop enveloppées de ténebres, pour qu'on puiſſe appuyer ſur l'une ou ſur l'autre, des objections ſolides. Il donne enſuite des raiſons directes : il fait voir, que la vie ne ceſſe point avec la circulation du ſang : les chauve-ſouris, les porc-épics & une infinité d'inſectes, qui vivent lors même que leur ſang eſt ſans mouvement, ſont des exemples, dont il tâche de faire uſage avec ſuccès.

A l'égard de la queſtion, ſi l'ame eſt diviſible ou non, quoiqu'on la ſuppoſe exiſter dans un point indiviſible, il aſſure qu'un obſervateur attentif à la ſtructure, & aux phenomenes de la forme animale, doit être convaincu que l'ame eſt préſente au même inſtant, par-tout où eſt l'origine des nerfs, c'eſt-à-dire, le long d'une grande partie du cerveau, & de la moëlle épiniere. Il ſemble qu'il eſt de l'opinion, que l'ame exiſte également par tout le corps des inſectes, enſorte que ſa puiſſance eſt à peine plus ſenſible en un endroit, qu'en un autre; ce qui fait que leurs différentes parties vivent plus long-tems après avoir été ſéparées l'une de l'autre, que celles de l'homme, & autres animaux d'une ſtructure plus analogue à l'homme. En un mot, il paroît, à cet égard, adopter le ſentiment de *Gaſſendi*, *Moore*, *Newton*, *& Clarke*, qui ſuppoſoient l'ame extenſible. Après quelques raiſonnemens abſtraits & métaphyſiques ſur l'extenſion & l'indiviſibilité, il dit que l'extenſion peut exiſter ſans la diviſibilité comme en Dieu; & enſuite il a recours à ſa méthode favorite des expériences, pour appuyer ſa concluſion, que les mouvemens des parties ſéparées des animaux proviennent de l'ame, ou principe ſenſi-

tif, qui continue d'agir dans ces parties. La plûpart de ces expériences sont très-remarquables ; il cite à ce sujet, d'après M. *Boyle*, l'exemple des papillons femelles du ver à soie, qui non-seulement admettent le mâle, après qu'on leur a ôté la tête, mais qui pondent aussi des œufs. Il rapporte cette étonnante expérience de Redi sur une tortue, qui, après qu'on lui eut ôté la cervelle, ne laissa pas de vivre, depuis le commencement de Novembre jusqu'à la mi-Mai : elle n'ouvroit point les yeux ; mais elle se promenoit, & elle se donna du mouvement jusqu'à la mort. Notre auteur avoit déja observé que cet animal avoit un petit cerveau, & beaucoup de moelle épiniere, qui doit mieux suppléer au cerveau, que ne supplée, selon quelques-uns, le *duodenum* à l'estomac, ou les *capsules* des reins aux rognons. Les animaux, qui ont le plus grand cerveau, sont ceux qui meurent plus vite, quand on leur a coupé la tête. Après l'application de ces phenomenes extraordinaires, où l'auteur attribue les mouvemens involontaires des animaux vivans, & ceux de leurs muscles après leur mort, à la même cause, il conclut son essai en ces termes :

» Si donc, comme nous l'avons mon-

» tré, les mouvemens des fibres, mues par » cause incitante, supposent du sentiment, » & ne peuvent pas être expliqués autre- » ment ; & si le sentiment n'est pas une » propriété de la matiere, mais provient » d'un principe supérieur, il s'ensuit, » par une conséquence naturelle, que les » mouvemens du cœur, & d'autres mus- » cles des animaux, après avoir été sépa- » rés de leurs corps, doivent être rappor- » tés à ce principe ; & que toutes les dif- » ficultés à ce sujet viennent de notre » ignorance par rapport à la nature de » l'ame, à sa maniere d'exister, à son » union admirable avec le corps, & à son » action sur lui.

On peut juger par tout ce qu'on vient de lire, avec combien d'injustice on accuse l'étude de la médecine de conduire les hommes au scepticisme & à l'irreligion. Une Philosophie trop bornée peut disposer quelques-uns à l'athéisme ; mais une connoissance plus étendue de la nature aura surement un effet tout contraire. Si la forme humaine est considerée comme un systême purement corporel, qui tire toute sa puissance & énergie de la matiere & du mouvement, on pourra peut-être conclurre, qu'il ne faut point cher-

cher de moteur de l'univers hors de cette même matiere & de ses modes. Mais si, comme nous l'avons montré, les mouvemens & actions de nos corps doivent être tous attribués à la puissance active d'un principe immateriel : combien plus est-il nécessaire de reconnoître un être spirituel auteur & conservateur du monde, cette vaste machine dont les premiers ressorts sont la puissance & la bonté de Dieu !

La vraie physiologie, non-seulement sert à refuter ces philosophes, qui, rejettant l'existence des êtres immateriels, attribuent tous les phénomenes & les opérations de la nature à la matiere & au mouvement : mais elle nous fait remonter encore à la premiere cause, & nous porte à la réverer.



Dimostrazione dell' esistenza di Dio, provata con quella della contingenza della materia ; in Livorno

L'existence de Dieu démontrée par la contingence de la matiere ; par M. le Chevalier Adami, à Livourne, 1753.

IL y a dans l'univers des êtres qui pensent, & des êtres qui sont en mouvement. La matiere a-t-elle besoin d'une impulsion extrinseque pour ses mouvemens & pour ses modifications ; pour commencer, pour continuer, pour finir les uns ; pour prendre, pour laisser, pour changer les autres ? On en doit inferer qu'elle ne sauroit être l'être primitif, nécessaire, & éternel que nous cherchons ; puisque dans cette hypothese, elle seroit dépendante & indépendante, ce qui implique contradiction ; elle seroit éternelle, & non éternelle ; éternelle suivant la

ſuppoſition, non éternelle, puiſque l'être qui lui donneroit ſes modifications & ſes mouvemens exiſteroit avant elle, ou du moins ſeroit conçu avec une exiſtence antérieure.... La matiere ne tient-elle la faculté de penſer, que d'un principe étranger qui la lui a donnée, ou par la communication de cette faculté de penſer faite immediatement à ſa ſubſtance, ou par l'union d'une ſubſtance ſpirituelle avec la ſienne? Les conſéquences ſont les mêmes: l'éternité & la temporaneité, l'indépendance & la dépendance conviendroient à cette faculté de penſer: ſuppoſé que la matiere n'ait point eſſentiellement la faculté de penſer & le principe du mouvement, elle eſt contingente. Si les êtres qui penſent & qui ſont en mouvement n'exiſtent que parce qu'ils dérivent de la matiere, comment concevoir que la matiere ne penſe point, & ne ſoit point mue par ſa propre vertu? Si le pouvoir de penſer & de ſe mouvoir ſont des qualités eſſentielles aux êtres qui ſe meuvent & qui penſent, ces êtres ne ſont point contingens, & ils le ſont. Dire qu'ils tiennent la force de ſe mouvoir & de penſer d'une cauſe diſtincte de la matiere, c'eſt prouver démonſtrativement leur contingence. Tout

cela eſt bien, dira-t-on, mais que conclurre de tout cela? Prouve-t-on que la matiere ne penſe point véritablement? En connoit-on aſſez parfaitement l'eſſence, pour décider que par elle-même elle ne peut point ſe déterminer au mouvement? Mon deſſein étant d'écarter les épines & les ténebres du chemin que j'ouvre ſous les pas de mon lecteur, je ne commencerai point ma démonſtration par examiner ſi la cohéſion, la ſolidité, l'extenſion, qualités inhérentes à toutes les ſubſtances matérielles, ſont compatibles ou incompatibles avec les volitions & avec les penſées; ſi le mouvement des corps émane de l'attraction, de l'impulſion, ou d'ailleurs; ſi les particules élémentaires qui compoſent la matiere ſont étendues ou inétendues: ce ſont là, même pour les ſavans, des myſteres impénétrables, qui d'ordinaire ſervent plus à fomenter la diſcorde parmi les Philoſophes qu'à éclaircir la vérité. Je n'obſerverai ni la méthode des écoles, ni les regles de l'analyſe, ni la rigueur de la préciſion geométrique. Qu'importe, pourvu que je démontre par des preuves évidentes ce que j'ai avancé? Or je le fais; & voici ces preuves telles qu'elles ſe préſentent à moi.

Tout être qui penſe ſe manifeſte tel extrinſéquement, ou paroît tel: je parcours la chaîne de tous les êtres, & j'en recueille cette vérité. Je trouve dans les bêtes une ame qui a des modifications limitées & confuſes; mais je les y trouve ces modifications quelles qu'elles ſoient; quelques-unes d'entre-elles changent ſeulement de ſituation & varient leurs attitudes; ce ſont les ſeuls ſignes extérieurs qu'elles nous fourniſſent des modifications de leurs ames: ces indices, quoique legers, nous font dire avec certitude que les êtres qui nous les donnent ſont vivans & penſans. Ces indices eſſentiels diſparoiſſent quelquefois par un événement accidentel dans le cas d'une ſuſpenſion de l'acte de penſer, & non de l'habitude que n'affecte jamais cette ſuſpenſion courte pour l'acte même, qui bientôt renouvellé ſe remontre au-dehors: ces faits ſont conſtatés par l'expérience. Il ſeroit inutile de diſſerter profondément, pour fixer le degré de perception qu'ont pluſieurs d'entre les bêtes, & pour imaginer en quoi conſiſte préciſément ce qu'on appelle leur inſtinct: pour aſſurer qu'elles penſent, il ſuffit de ſavoir que parmi elles il n'y en a aucune qui ſoit purement machinale & paſſive;

que toutes, elles ont des volitions, par conſéquent des idées, & par conſéquent encore la faculté de penſer. Tout ceci, pour être parfaitement entendu, demanderoit une plus ample explication; mais dans le ſiecle éclairé où nous ſommes, il ſeroit ſuperflu de travailler à confirmer les propoſitions antecédentes. On ne pourroit le faire qu'en combattant les prétendus automates des Cartéſiens, ou la prétendue ame ſenſitive, différente, ſelon les Péripatéticiens, de celle qui penſe & de celle qui raiſonne; ce qui ne ſe feroit qu'en perdant un temps précieux..... Que les Matérialiſtes nous diſent maintenant, d'après quelles marques extérieures ils concluent pour l'exiſtence actuelle de cette faculté de penſer en tant d'êtres reconnus pour faire la claſſe des êtres inanimés: ils ne nous en indiqueront certainement jamais aucune..... La différente ſituation & la diſpoſition différente des parties combinées différemment, & enfantant ou n'enfantant point la penſée, ſelon la nature de la combinaiſon, ſeroit un paradoxe & non une réponſe. Seroit-il moins paradoxal de ſoutenir que l'univerſalité des êtres, de quelque eſpece qu'ils ſoient, & quelque nom qu'on leur donne,

ne compoſe qu'une ſeule ſubſtance différemment diviſée & modifiée; & qu'une certaine gradation place les plantes dans la proximité des animaux d'un rang inférieur & d'un méchaniſme plus groſſier? Les plantes penſent-elles? Quelles preuves avez-vous qu'elles penſent, leur répliquerai-je ſans ceſſe pour les embarraſſer toujours? La matiere eſt ſelon vous eſſentiellement penſante : ce ne ſont donc point quelques parties ſeulement qui penſent : non-ſeulement tous les corps, toutes les maſſes organiques ou informes ſont penſans, tous les atomes auſſi penſent donc. C'eſt le ſentiment d'Hobbes, que Clarke ne juge à propos de réfuter qu'en le tournant en dériſion. Tous les hommes ſont parfaitement convaincus, que ce qui penſe en eux, ce n'eſt point toute la matiere qui entre dans la compoſition de leur individu; ce qui penſe en nous n'eſt donc point matériel, puiſque tout ce qu'il y a de matériel en nous ne penſe point; tout ce qui eſt matériel a la même eſſence, la matiere penſe eſſentiellement; toute la matiere devroit donc penſer; or toute la matiere ne penſe point....

On ne peut point nier que dans les

corps il n'y ait une loi conſtante de mouvement & de tendence. C'eſt cette loi qui maintient l'ordre que nous voyons régner dans l'univers; c'eſt elle qui dirige les révolutions de tous les corps céleſtes; c'eſt elle qui perpétue le cours des cauſes & des effets dans la nature, & qui opere les changemens de forme que la matiere ſubit.... Ce mouvement & cette tendence ne ſeroient-ils point des propriétés eſſentielles à la matiere, dont elle ne ſauroit être redevable à l'impreſſion d'une autre cauſe? Il eſt inconteſtable, nonobſtant toute tendence, que la matiere ne ſe remet jamais d'elle-même en mouvement : dès qu'une fois ſes atomes ſont venus à s'arrêter en s'accrochant, il faut toujours qu'il intervienne une impulſion étrangere. Abſtraction faite de cette impulſion, la matiere eſt indifférente, ou pour le mouvement, ou pour le repos. Les corps qui ſont dans un mouvement continuel prouvent ſeulement que l'ordre de la nature, & l'économie phyſique les veulent dans cet état : les corps que le même ordre & la même économie tiennent dans un repos non interrompu en exiſtent-ils moins que les premiers? Le mouvement des premiers eſt donc occa-

ſionnel, précaire, & communiqué. S'il étoit eſſentiel, le repos comme contraire à l'état naturel de la matiere la détruiroit. Quelque effort que vous imaginiez en elle pour ſe mouvoir, vous n'aurez jamais imaginé qu'un nom vuide de ſens. Cet effort paſſe-t-il à l'acte de lui-même? N'a-t il pas beſoin de l'intervention d'un effort ſupérieur, non inhérent, dérivé d'une impreſſion extrinſeque? Cet effort eſt une diſpoſition qui rend propre à recevoir, non à ſe donner du mouvement.... Faiſons encore quelques autres obſervations; réfléchiſſons ſur la différence du méchaniſme qui regle le monde fait & arrangé, & de celui qu'il a fallu pour introduire dans la matiere l'admirable harmonie qui unit toutes ſes parties..... Soit donc qu'avant la formation du monde nous la ſuppoſions flotante avec ſes élémens, ou du moins diviſée en atomes égaux, il eſt indubitable que, malgré toute leur rotation, les atomes, conſervant toujours entre-eux une égale gravitation & une attraction proportionnelle, ne ſe ſeroient jamais rencontrés..... Soit que nous la voulions conſidérer comme une maſſe informe, dans le ſein de laquelle *préexiſtent* les prétendus principes d'un

mouvement éternel poſſible, ou une tendence occulte, il eſt clair qu'elle ſeroit toujours reſtée dans cet état de déſordre & de confuſion, dans une actuelle immobilité, que ſa tendence n'auroit jamais fait ceſſer; le monde n'auroit jamais été arrangé, parce qu'indifférente pour le mouvement ou pour le repos la matiere ne ſeroit jamais ſortie de ſon état primitif.... Soit enfin que nous aimions mieux la faire circuler dans le vuide diviſée en maſſes & en parties inégales, & obſervant ces différentes loix du mouvement qui produiſent la combinaiſon des atomes, requiſe pour former les merveilleuſes modifications des corps, ne ſerons-nous pas dans la néceſſité de recourir à un eſprit, pour lui attribuer cet arrangement primordial, cette harmonie, ces loix qui dénotent une regle, une prévoyance, une ſageſſe? Recourir à un eſprit n'eſt-ce pas reconnoître une impulſion étrangere qui agit ſur la matiere? Et reconnoître cette impulſion n'eſt-ce pas avouer que la matiere eſt contingente? Les anciens ſectateurs de Démocrite, & particulierement Epicure, avoient preſſenti le foible de leur ſyſtème, & tâché d'y remédier à la faveur de pluſieurs autres ſuppoſitions.

Les atomes errans qui différoient, ſuivant leur opinion, par leur maſſe, par leur figure, & par leur péſanteur, avoient un double mouvement, l'un de gravitation ou d'incidence, l'autre de réflexion : ainſi conditionnés, parcourant les divers points du vuide qu'on leur faiſoit occuper, auteurs de tout dans la compoſition & dans le maintien de l'univers, ils cauſoient par la déſunion & par la diſperſion de leurs parties la corruption & la deſtruction des corps. Que manque-t-il à ce ſyſtème pour être vraiſſemblable ? L'admiſſion d'une intelligence ſuprême à qui ſeule il pouvoit appartenir de donner à la matiere cette diverſité de molécules, de gravitation, de configuration, & de lui imprimer avec préciſion cette meſure de mouvement, qui devoit la ſoumettre à l'admirable ſymmétrie qu'elle offre à nos regards. De la ſimple expoſition du ſyſtème ſuit la néceſſité d'une intelligence ; de la néceſſité d'une intelligence, la création des atomes ; de la création des atomes, la contingence de la matiere ; de la contingence de la matiere, l'exiſtence d'un premier être qui ne ſoit point matériel : & cet être intelligent & immatériel eſt Dieu. Subſtituer à ce premier être le haſard, & aban-

donner à ſa direction toutes les opérations antérieures à la conſiſtence de l'univers, c'étoit élever un édifice qui ne portoit ſur aucun appui ; puiſqu'il n'avoit pour tout fondement que le haſard, qui n'eſt rien. Quels délires ! Pourquoi ces atomes, malgré leur agitation durant une éternité entiere, ne s'étoient-ils pas rencontrés auparavant ? S'ils ont été liés par un léthargique repos durant tant de ſiecles, qui a troublé leur ſommeil ; qui a rompu leurs chaînes ? qui les a contraints à ſe mouvoir ? . . . .

Le monde eſt d'une origine éternelle, dit une autre eſpece d'Athées ; ou pour mieux dire, il eſt ſans origine ; tel qu'il eſt, il eſt éternel ; les corps donnent & prennent le mouvement ; leurs modifications ſe détruiſent & ſe renouvellent ; de-là l'équilibre établi & l'ordre maintenu. Mais cette éternité du monde eſt démentie par tous les arts, par toutes les ſciences, & par tout ce que nous voyons. Nous ſavons par l'hiſtoire l'époque des villes, la date des nations, la naiſſance des métiers, la découverte des inſtrumens. Comment tant de nouveautés dans un monde ſi ancien ? Suppoſons pour un moment le monde éternel. Ou il a été

ſans habitans juſqu'à un certain temps fixe ; ce qui ouvre un vaſte champ de difficultés inſurmontables : car pourquoi la matiere dans un inſtant plutôt que dans un autre, a-t-elle dû avoir une nouvelle direction de mouvement, & engendrer de l'adaptation de ſes parties, ou des exhalaiſons de la terre, des hommes, des animaux &c. dont la formation négligée durant des ſiecles infinis antérieurement écoulés, ne ſe voit jamais renouveller de cette maniere ? . . . Ou les générations ſont éternelles ; c'eſt-à-dire que les êtres ſucceſſifs ſe ſont propagés de toute éternité par l'union des deux ſexes ; & nous voila réduits à la néceſſité paradoxale de reconnoître des êtres dérivés & contingens, dont aucun n'eſt le premier & le principe des autres. Le monde tel qu'il eſt n'eſt donc point éternel. . . .

On peut concevoir, liſois-je dernierement, qu'un être non penſant en produiſe un qui penſe. Un ſubit tremblement de terre excite en nous une idée que nous n'avions point ; la matiere pourroit donc être la cauſe efficiente des êtres penſans. Je croirai avoir répondu clairement à cette difficulté, en diſant que ce qui nous ſurvient dans le cas d'un

tremblement de terre, par exemple, c'eſt un acte nouveau, ou une nouvelle modification de la faculté de penſer que nous avions déja ; modification que n'éprouveroit jamais ni une pierre ni un mort. La faculté de penſer étant préétablie en moi, eſt-il ſurprenant qu'un nouvel objet ou un nouvel accident trace dans mon cerveau de nouvelles images, & excite occaſionnellement dans mon eſprit de nouvelles idées ? . . . . Les ſemences, liſois-je encore, produiſent les plantes ; les plantes ont le principe de la végétation ; les ſemences ne l'ont point. . . . La réponſe eſt aiſée : la plante ne reçoit pas tout ſon être de la ſemence ; une ſemence produit une plante qui produit à ſon tour une ſemence, dont il ſort une plante mere d'une ſemence ; cette progreſſion a lieu juſqu'à ce qu'on ſoit parvenu à une cauſe néceſſairement exiſtante. D'ailleurs la force nutritive & le principe de la végétation conſiſte dans la diſpoſition des parties ſolides, placées avec une certaine relation entre-elles, & affectées d'un certain mouvement ; ce mouvement exiſtoit déja dans la matiere qui s'eſt incorporée avec la ſemence. . . .

Afin que la matiere eût en elle-même

un principe néceſſaire de ſon exiſtence, il faudroit que dans ſa totalité elle ne pût point ne pas être : perſonne ne prouvera jamais que tous les atomes de la matiere qui exiſtent actuellement ſont néceſſairement exiſtans ; y a-t-il quelque choſe de plus facile que de concevoir que ces atomes pourroient être en moindre quantité ? Quelle contradiction y auroit-il à ſuppoſer qu'il pourroit y avoir moins d'étoiles & moins de planetes ? Il pourroit y en avoir plus qu'il n'y en a, puiſque nous ajouterions au moins mentalement à leur nombre quel qu'il ſoit ; pourquoi ſeroit-il impoſſible d'en retrancher ? Ou tous les corps n'exiſtent point néceſſairement, ou il ya de la contradiction à ſuppoſer que quelques uns pourroient ne point exiſter ; on ſuppoſeroit ſans contradiction la non-exiſtence de quelques uns : ils n'exiſtent donc point tous néceſſairement ; il n'y en a donc aucun qui exiſte ainſi.

La matiere exiſte, parce qu'elle exiſte, diſent les Athées : étrange paradoxe dont on n'inferera jamais qu'elle exiſte néceſſairement ; parce que la raiſon nous démontre que c'eſt contingemment qu'elle exiſte. Outre que le principe de ſon mouvement lui manque, l'indifférence qu'elle a pour

prendre ſes formes ne laiſſe aucun lieu de douter qu'elle ne ſoit créée ; cette indifférence dénote qu'elle eſt limitée & ſujette aux mutations, ce que ne ſouffre point la qualité d'être néceſſaire. L'homogénéité ſeroit une des conditions indiſpenſablement requiſes pour que la matiere fût un être néceſſaire, parce qu'elle devroit exiſter néceſſairement dans le même état. Quelques Antimatérialiſtes vont plus loin & diſent : être néceſſairement & pouvoir être mû, implique contradiction ; la matiere eſt mue, elle n'eſt donc point l'être néceſſaire. L'être néceſſaire doit être tel dans ſon intégrité même relativement à ſa ſituation : la ſituation eſt changée par le mouvement ; un être qui change de ſituation n'eſt donc point l'être néceſſaire. Je connois la valeur & je ſens le poids de ces raiſonnemens que j'ai lûs dans pluſieurs ouvrages modernes, je n'ai pas cru que je duſſe pour cela éviter la route que j'ai ſuivie. Je ſuis perſuadé que les Athées ne s'avoueront jamais vaincus, qu'après qu'on aura réuſſi à diſſiper ſous leurs yeux éblouis le phantome impoſteur de la matiere qui ſe meut d'elle-même & qui eſt penſante.

La matiere ſe meut, parce que le mouvement eſt néceſſairement inhérent en elle,

& parce qu'elle penſe qu'elle ſe meut ; c'eſt leur objection principale ; qu'y repliqueroit-on ? Il me reſte à ajouter que, quand j'ai parlé du vuide, mot dont on abuſe pour favoriſer la cauſe des incrédules, l'objet de mon idée n'étoit pas un objet incréé : on ne doit reconnoître pour incréé que le ſeul être néceſſaire & exiſtant par lui-même : nous l'avons trouvé, nous avons trouvé Dieu.... L'immutabilité manque à la matiere ; l'infinité, qualité également eſſentielle à l'être néceſſaire, ne lui manque pas moins. Il eſt très-certain que tous les corps ſe meuvent dans un eſpace vuide ; la matiere n'eſt donc point infinie, ſuppoſé l'infinité du ſolide ; ces deux idées différentes, celle du vuide & celle du ſolide qui s'y meut ne pourroient point ſe former : celle du ſolide abſorberoit tout : on les a cependant ; la matiere n'eſt donc point infinie ; dépouillée de l'infinité elle rentre dans la claſſe d'un être partial, limité & contingent....

Il y a dans l'univers des êtres qui penſent & des êtres qui ſont mus ; la matiere ne ſe meut point d'elle-même, elle ne penſe point. Si elle penſoit, elle penſeroit eſſentiellement, elle penſeroit dans ſon intégrité, elle donneroit des ſignes extrinſe-

ques de ſes penſées ; quels ſont les ſignes de cette nature que donne la pierre, &c ? Si elle ſe mouvoit d'elle-même, le mouvement lui ſeroit eſſentiel ; elle ne ſeroit point indifférente pour le mouvement & pour le repos ; le repos la détruiroit, les corps qui ſe repoſeroient ne ſeroient point des corps. Il faut ou convenir de la contingence de la matiere ou lui attribuer l'éternité ; elle n'eſt point éternelle ; il s'enſuivroit qu'elle ſeroit indépendante, immuable, infinie.... Indépendante : au-deſſus d'elle, il n'y auroit rien, tout ſe réduiroit à elle. Immuable ; la mutabilité ſeroit en elle une imperfection, parce que ſes changemens ou l'amélioreroient ou la détérioreroient ; pareille abſurdité dans les deux cas. Infinie ; étant tout, pourquoi ſeroit-elle bornée ? Or tout ne ſe réduit point à la matiere ; il y a des êtres penſans qui ſont au-deſſus d'elle ; elle change, ſes parties n'ont pas toujours la même modification ni la même ſituation relative ; elle a des limites ; elle eſt mue dans le vuide qui la contient ; on pourroit ajouter au nombre des atomes comme on en pourroit retrancher. Elle eſt donc un être contingent ; il exiſte donc un être qui ne l'eſt point, qui a créé tout ce qui l'eſt, & dont l'exiſten-

ce est démontrée par la contingence de tout ce qui n'existe point nécessairement.

Notre analyse est le tableau fidele quoique racourci de l'ouvrage de Monsieur le Chevalier Adami, qui fait l'éloge de son esprit & de son cœur. La droiture de son cœur lui a fait éviter les écueils d'une certaine Philosophie trop à la mode qui prétend que la raison ne peut être honorée qu'autant qu'on flétrit la Religion; la justesse de son esprit lui a fait saisir avec discernement & trancher avec force le principal nœud de la difficulté.... *Il est très-certain que tous les corps se meuvent dans un espace vuide; quand j'ai parlé du vuide, l'objet de mon idée n'étoit point un objet incréé*, dit notre Auteur, tout le monde sera-t-il de son sentiment? Le plein physique a-t-il éprouvé une défection tellement générale qu'il ne lui reste aucun deffenseur? En parlant du vuide, notre Auteur n'avoit point en vue un objet incréé; c'étoit conséquemment un objet créé; c'étoit conséquemment ou un esprit ou un corps: toutes les substances sont de l'une de ces deux especes; il est aisé de conjecturer qu'un esprit n'étoit point l'objet de son idée; on conjecture aisément que ce n'étoit point non plus un corps: il se seroit retrou-

vé dans le plein physique. Il n'est donc point trop décidé que les corps se meuvent dans un espace vuide. Le vuide n'étant ni un esprit ni un corps ne seroit rien du tout. A cette petite circonstance près, qui est tout-à-fait étrangere à la contingence de la matiere, puisque les corps mus dans le vuide ou dans le plein sont également indifférens pour le mouvement ou pour le repos; la démonstration de Monsieur le Chevalier Adami est d'un Philosophe, qui pense bien & qui écrit sagement.



ALMET, ou le véritable usage de la vie & de ses biens; Fable Orientale, traduite de l'Arabe en Anglois, & inserée dans le London-Magazine *du mois de Decembre* 1753.

La Fable que nous donnons ici n'a ni la naiveté ni la brieveté de l'apologue: mais elle a une autre sorte de merite, ou une qualité au moins qui peut en tenir lieu chez les Arabes, d'où elle nous vient. L'auteur y prêche un point de morale très-bon à savoir, & le débite sur le ton emphatique des Orientaux, qui n'est pas assurément celui qui sympathise le plus avec le nôtre; mais qui peut-être est au Levant celui qu'on juge le plus propre pour inculquer dans les es-

prits des leçons utiles. Si cette Fable atteint son but, qui est de prouver que les richesses & les plaisirs ne remplissent pas le cœur de l'homme, qu'importe qu'elle soit écrite comme nous l'écririons? Nous ne nous proposons pas de mettre tous les styles au niveau du nôtre; mais au contraire de les présenter au lecteur avec la nuance qui les distingue. L'air de singularité qu'on leur trouvera doit les faire mieux accueillir; c'est toujours quelque chose que d'être singulier. L'auteur Anglois, qui nous a transmis ce morceau, a cru bien faire, que de lui conserver son gout Oriental. Nous aurons le même scrupule, & nous allons parler Arabe en François.

ALMET, un des plus pieux Derviches qui fût de son temps, étoit si estimé parmi ces hommes favorisés du

ciel, que le ſaint ſenat lui avoit confié le ſoin d'entretenir le feu ſacré, dont les particules épurées compoſent ce nuage brillant, qui enveloppe continuellement le tombeau du grand prophete. Malgré un emploi ſi honorable, il étoit modeſte, humain & bienfaiſant. Un matin qu'il venoit d'élever vers l'Eternel les prémices de ſes ſentimens, au moment même que proſterné vers les portes orientales du temple il ſe relevoit pour aller vaquer à ſes importantes fonctions, il apperçut devant lui un homme dont les habits magnifiques & le faſtueux cortége annonçoient l'opulence; mais dont le maintien négligé & les regards triſtes prouvoient que ſes richeſſes ne l'avoient pas rendu heureux. Sa bouche étoit entre-ouverte pour parler, mais la conſternation paroiſſoit la lui fermer: d'ailleurs il avoit dans le port & dans l'air cet embarras timide que l'on a en préſence de quelqu'un qu'on va implorer. Son ſilence reſpectueux intereſſa Almet. Ce Derviche s'approcha de lui, & d'un ton d'affabilité qui gagna d'abord ſa confiance: Pourrois-je ici quelque choſe, lui dit-il, qui fût capable de diſſiper les ſombres nuages dont ton auguſte face eſt couverte?

Almet, répondit l'inconnu d'un ton penetré, tu vois le plus à plaindre de tous les hommes, un malheureux que le bonheur même rend miſerable. Hélas! en quoi conſiſte-t-il donc? Aucun des objets que l'on croit conſtituer ſon eſſence n'a échapé à mon avide cupidité; & je le cherche encore. Tous mes deſirs les moins naturels, les plus hardis, les moins raiſonnables, les plus dereglés, tous ont été ſatisfaits; & je ne le ſuis point. Je poſſede moi ſeul tous les biens dont les parties diviſées rendroient une infinité d'hommes heureux; & je ſuis bien éloigné de l'être. Mes vœux ſont à leur comble; & je me déſole, au lieu de me rejouir de n'en avoir plus à former. Les paſſions n'ont plus de promeſſes à me faire, je ſais à quoi m'en tenir ſur toutes leurs exagerations; la jouiſſance m'a détrompé ſur tout; la triſte expérience m'a fait connoître les menſonges de l'eſpérance, & je ne puis plus m'en amuſer; oui tout m'eſt refuſé, juſqu'aux agréables illuſions de la conſolatrice des humains. Le temps même, ce refuge commun d'où l'homme attend la felicité; le temps, ce premier des biens eſt une des richeſſes dont l'emploi m'embarraſſe & dont la poſſeſſion

m'eſt à charge; mon ame déſoccupée en voit diſtinctement toute la continuité, mes fatiguantes réflexions ne m'en laiſſent aucune portion pour la joie & le contentement; ſa rapidité ſemble ſe fixer pour moi: l'ennui, l'inaction, l'indifference s'emparent de tous mes momens, & le déſeſpoir de devoir jamais à ſa durée un bien-être plus ſolide que celui dont j'éprouve la frivolité, paroît éterniſer pour moi ſeul une choſe que ſa durée même conſume. Que dis-je, ô Almet! mon dégout affreux ne peut me cacher le terme fatal; je l'apperçois à travers le nuage lugubre dont m'environne ma triſteſſe profonde; & le croiroit-on? La fin d'une vie auſſi inutile & auſſi faſtidieuſe que la mienne n'eſt pas même un plaiſir pour moi; elle me fait au contraire fremir; mon foible cœur ſe reſſerre & ſe fletrit à cette ſeule idée; & malgré l'eſpece d'aneantiſſement dont je gemis, mon ame ne peut admettre la poſſibilité de cet inſtant funeſte, que l'on appelle mort, où la trace que mon exiſtence laiſſera après moi dans le ſein de l'éternité n'aura pas plus de realité, que le ſillon que forme la voie d'un navire en pleine mer, & qu'abſorbe à jamais la réunion des flots.

Où ſe trouve donc la felicité, pour laquelle je ſens que je ſuis fait? Eſt-il dans les ſecrets de la ſageſſe, dont tu es dépoſitaire, quelque moyen de la trouver enfin? Ah! daigne me l'indiquer, divin Derviche: c'eſt pour l'apprendre de toi que je ſuis venu troubler ta ſolitude, c'eſt la grace inſigne que j'avois à te demander qui a paru mêler d'abord d'irréſolution ma confiance dans tes lumieres: j'héſitois de te découvrir mes peines; je ſentois combien le remede que l'on y pouvoit apporter étoit precieux; & l'appréhenſion d'un refus que je merite peut-être m'impoſoit le ſilence que ta bonté ſeule m'a fait rompre.

Ce diſcours vehement intereſſa toute l'ame d'Almet. Quoiqu'étonné de la ſingularité de ces plaintes, il comprit qu'elles pouvoient n'être pas ſans fondement. Les mouvemens d'un cœur droit & bienfaiſant ſe peignent dans les traits de celui qu'il anime: auſſi liſoit-on dans les yeux du Derviche les ſentimens de ſurpriſe & de compaſſion dont il étoit affecté; mais après quelques inſtans donnés à la réflexion, il éleva ſes regards & ſes mains vers le ciel comme pour l'interroger, puis ſe tournant vers l'incon-

nu, qu'il enviſagea avec un ſoûrire mêlé de tendreſſe & de majeſté, il lui dit ces conſolantes paroles :

O mon fils ! l'agitation violente de ton eſprit, & l'oiſiveté indolente de ton cœur me touchent : je veux bien ranimer l'un en éclairant l'autre ; je vais donc te faire part des connoiſſances que j'ai moi-même reçues du grand prophete.

Un ſoir, que livré aux réflexions qu'inſpire la retraite du ſoleil je me repoſois ſur les degrés du temple des fatigues de la journée, je jettai tout-à-coup les yeux ſur la cité ſainte : je vis une multitude de peuple, qui ſe répandant comme un torrent dans les rues & dans les places, paroiſſoit ſe chercher, s'éviter, ſe fuir & revenir ſur elle-même : l'inquietude & l'agitation ſe liſoient ſur tous les viſages ; cette altération générale dans les phyſionomies, qui m'annonçoit le trouble intérieur des ames, me toucha ſenſiblement.

Miſerables mortels, m'écriai-je, pourquoi vous donnez-vous tant de mouvemens ? Quel en ſera l'effet ? Eſt-ce pour devenir heureux ? Eh bien, quel eſt celui de vous qui l'eſt ? Quel eſt celui de vous qui ne l'eſt pas ? Quoi, vous n'êtes pas contens, vous à qui les lins d'Egypte & les

ſoies de Perſe fourniſſent les vêtemens les plus précieux ? Vous ne vous trouvez pas moins à plaindre, que ceux dont tous les momens ſont employés à charger & à conduire des chameaux ? La fineſſe des étoffes & l'éclat de leur teinture, à force de frapper vos yeux, ne les affectent plus agréablement, tandis qu'au contraire la continuité des travaux de ceux qui ne vivent que pour traverſer le deſert les y a familiariſés au point qu'ils y ſont preſque inſenſibles ? La vie humaine eſt bien figurée par la marche d'une caravane ! Une ſcene ennuyeuſement uniforme, un horiſon terminé par une ligne toujours triſtement ſemblable à elle-même, nulle perſpective, nulle image nouvelle, nul objet capable de recréer, d'amuſer ou de conſoler, une ſoif qui s'irrite par des rafraîchiſſemens impuiſſans, une fatigue dont nul repos ne peut délaſſer, parce qu'elle eſt toujours renaiſſante & toujours augmentée par la frayeur de ſe voir enſeveli ſous des montagnes de ſable : tous ces traits ne ſont-ils pas communs, & à l'écoulement de la vie & au paſſage d'un lieu à un autre ; & l'homme qui vit ne doit-il pas ſe reconnoître dans l'homme qui voyage ? Mais ſi celui qui ne brille

que de l'éclat emprunté des pierreries & des diamans ne doit ni ne peut ſe croire heureux, parce que tous les objets de ſa felicité lui ſont étrangers ; comment peuvent ſupporter leur triſte vie ceux qui la paſſent à fouiller les mines & à y chercher ces thréſors ſi inutiles à ceux qui les poſſedent ; ces infortunés qui ſans être morts ſont privés de tous les avantages des vivans, qui ne tiennent à la nature que par leur paſſibilité ; qui ne ſavent ce que c'eſt que la lumiere, parce qu'ils ont paſſé toute leur vie dans les entrailles de la terre ; qui gémiſſent plus qu'ils ne reſpirent, & dont la déplorable exiſtence n'eſt ſenſible dans l'univers que par les plaintes que leur arrachent leurs maux ? Si l'inutile abondance des premiers n'eſt pas une reſſource pour la dure indigence des autres, quel vain ſonge eſt la vie des hommes ? Pourquoi ſe réjouir ou s'affliger d'une exiſtence dont le haſard ſeul regle le ſort ? Ou ſi au contraire c'eſt une intelligence ſouveraine qui met tant de varietés dans les fortunes des mortels, comment ne pas l'accuſer de partialité, de caprice, ou d'impuiſſance ?

C'eſt ainſi que mes penſées ſe ſuccédoient les unes aux autres, avec une

rapidité, qui ébranloit toutes les facultés de mon ame ; mon cœur étoit agité comme la mer, quand elle eſt en proie aux vents tumultueux ; & j'allois ſuccomber à la violence de ſes mouvemens, lorſque le ciel même vint à mon ſecours. Un délire divin me troubla la raiſon ; mes yeux ouverts ne voyoient plus les objets qui leur étoient préſens ; les rues de la Mecque & la multitude qui les parcourt ſans ceſſe avoient totalement diſparu à ma vue. J'avois quitté les premieres marches qui conduiſent au lieu ſacré, & je me trouvai tranſporté ſur le penchant d'une montagne ; j'y étois aſſis, & je commençois à revenir du premier enthouſiaſme qui m'avoit dérobé à moi-même, lorſque j'apperçus à ma droite un ange tout étincelant de lumiere ; je le reconnus pour Azoran, le miniſtre des réprimandes, celui que le Très-haut charge d'intimider fructueuſement ceux que le grand prophete le ſupplie de ne pas condamner. A ſon aſpect ſévere, je fus frappé de frayeur ; mes genoux foibles & tremblans me placerent d'eux-mêmes dans la poſture d'un ſuppliant ; ma bouche s'ouvroit pour prononcer des ſons mal articulés ; & déja je commençois à implorer la clémence

d'Azoran : mais m'imposa silence.

Almet, me dit-il, écoute la voix de la vérité : tu as consacré ta vie à la méditation de ses mysteres, tu veilles pour ceux qui dorment ; tu t'instruis pour les ignorans ; tes conseils doivent détromper les foibles de leurs erreurs ; & tes enseignemens retenir les présomptueux sur le penchant rapide du vice. Comment donc as-tu lû livre de la nature sans le comprendre ? Le voilà ouvert à tes yeux, regarde attentivement ; & que ce spectacle te rende plus sage.

J'obéis ; & mes premiers regards m'offrirent un vallon délicieux. La nature en certains endroits y avoit prodigué des beautés que l'art n'imitera jamais, & l'art en d'autres y avoit été l'heureux rival de la nature. J'aurois cru voir ce lieu de récompense que Mahomet nous a si bien dépeint, si la petite étendue du vallon ne m'avoit détrompé autant que sa position. Il étoit divisé par une magnifique allée des plus beaux arbres, mais qui aboutissoit à un désert affreux, & qui n'avoit pour perspective que des ténebres impénétrables. Sous l'agréable ombrage de l'allée du milieu, se trouvoit réuni tout ce qui peut flatter les sens. Le feuillage

épais qui le formoit renfermoit dans son riche sein des fleurs, des fruits, & des oiseaux de toutes les especes. Les nuances de la verdure mêlées aux divers coloris des fleurs & des plumages formoient le plus brillant spectacle pour les yeux ; le chant mélodieux & varié des oiseaux enchantoit les oreilles ; les plus douces odeurs annonçoient les fruits les plus exquis ; & sur des lits de gason agréablement émaillés les objets les plus charmans attendoient les fortunés habitans au retour de leur promenade. A sa droite, cette allée merveilleuse étoit arrosée d'un ruisseau, dont le crystal pénétré par la couleur de son sable d'or sembloit rouler dans son lit les rayons même du soleil ; & dont les eaux par l'effort continuel qu'elles faisoient, pour entraîner leur précieux gravier, imitoient le son des métaux que cet être créateur forme dans le sein de notre globe. Elle étoit bordée à sa gauche par une moitié de labirinthe, dont les contre-allées, les bosquets & les buttes couvertes de mousse répétoient les délices de leur centre, & dont les fontaines, les grottes & les cascades en présentoient de nouvelles. Tous ces ornemens de la nature & de l'art varioient la scene bien

agréablement pour les yeux : mais ils ne pouvoient leur cacher, ni les bornes étroites, ni le point de vue attristant de ce séjour enchanté.

Le premier coup d'œil m'en parut ravissant ; l'air embaumé que les vents m'en rapportoient achevoit de séduire mon ame enivrée de tant de raretés différentes, lorsqu'elle fut frappée d'un nouvel étonnement à la vue d'un homme qui se promenoit seul dans l'allée du milieu, l'air triste & rêveur, les bras croisés, la démarche tantôt lente tantôt précipitée : tout son maintien annonçoit le trouble de son ame. S'il regardoit devant lui, la frayeur le faisoit reculer en arriere ; s'il regardoit autour, le regret lui faisoit pousser de profonds soupirs. Tantôt son chagrin l'agitoit avec violence, tantôt il le plongeoit dans un profond accablement ; ainsi qu'à un accès cruel de goutte ou de néphretique succede un état de langueur, de foiblesse, & d'abattement. Quelquefois les horreurs du désert le glaçoient d'effroi ; il se roidissoit contre une impulsion secrette qui sembloit l'y porter malgré lui ; & se désespéroit de voir sa résistance impuissante. Quelquefois une mélancolie plus douce venoit diminuer sa peine pour quelques momens ;

il détournoit les yeux de la triste perspective : il les laissoit tomber douloureusement sur les beautés du lieu qu'il habitoit : l'émail varié de la verdure, l'odeur suave des fleurs, le goût délicat des fruits, le chant des oiseaux mêlé au murmure des eaux, les sensations & les sentimens que donnent à l'homme les objets intéressants qui ont été formés exprès pour lui, tous ces présens de la nature retrouvoient la route de son cœur ; il continuoit son chemin avec un peu moins d'agitation ; mais, quoique sa répugnance eût des effets moins violents, son ame paroissoit toujours émuë.

Ce spectacle me frappa : je me tournai vers l'ange avec précipitation ; son regard perçant lut dans mon cœur l'embarras où me jettoit le malheur étonnant d'un être, que tant d'objets capables de ravir d'aise & de satisfaction environnoient ; & sa bouche interprete du Ciel prévint ma question en me disant : Almet, voila de nouveaux objets qui se présentent à ta vûe : redouble ton attention ; & que tes yeux éclairent ton ame.

Je regardai : mais ce que je vis fut une vallée profonde, formée par une chaîne de montagnes escarpées ; la vertu pro-

ductrice de la nature sembloit avoir oublié cet endroit de l'univers; une sécheresse horrible y causoit une stérilité perpétuelle; le soleil à son zénith, y dardant ses rayons perpendiculairement, y concentroit une chaleur insupportable; les montagnes n'y donnoient point d'ombrage; nul arbrisseau, nul feuillage n'en faisoit espérer, nul gazon n'en couvroit le sol aride; nulle verdure n'y pouvoit sauver la vuë de l'ardente réverbération de la chaleur; toutes les veines de la terre y étoient taries & desséchées; mais cette vallée de misere & d'horreur conduisoit à un très-beau pays, qu'on appercevoit dans le lointain, & où l'on découvroit des plaines fertiles, des fleuves & des rivieres, de belles forêts & de superbes édifices.

La frayeur que me causa l'aspect de cette affreuse vallée fut encore redoublée, en voyant approcher de la région d'où je sortois un homme maigre & nud. Quelle fut ma surprise, lorsque ses regards animés, son air gai, & sa démarche leste me découvrirent que ce qui se passoit dans son ame étoit une action plutôt qu'un travail, une émulation plutôt qu'une agitation, & enfin une noble ardeur plutôt qu'une triste passion! Il ne perdoit jamais

de vûe le but qu'il avoit en perspective; & quoique la célérité de sa marche parût souvent être arrêtée par une puissance invisible, il ne se rebutoit point. Les difficultés de la route l'excitoient aux plus grands efforts; on lui voyoit bien quelques mouvemens précipités dans les gestes qui déceloient son impatience, lorsque l'âpreté du chemin l'obligeoit de s'arrêter, comme quelqu'un qui se heurte & se blesse: mais il regardoit son but, & cette vue seule ranimoit son courage, & le faisoit avancer sans murmure & sans plainte.

Frappé de plus en plus de ces deux tableaux, & curieux de savoir la véritable source du chagrin d'un de ces deux hommes, & de la satisfaction de l'autre, mes regards avides s'élancerent sur Azoran, & déja ma bouche s'ouvroit pour l'interroger, lorsqu'il me prévint encore & me dit:

Almet, pense bien à ce que tu viens de voir: qu'il demeure gravé dans ton cœur, comme sur des tablettes d'airain ou d'acier. Souvien-toi que la vie humaine est un voyage, que son court espace n'est qu'un passage à une autre plus durable; ce monde-ci est une voiture publique sujette à bien de l'agitation & à beaucoup

de cahots. Songes à te bien tenir dans la place qui t'y a été donnée, si tu veux arriver à la véritable patrie. La félicité ne peut se rencontrer sur la route; on ne peut la trouver qu'au terme du voyage; tant qu'il durera, Almet, tu seras successivement la proie de l'espérance & de la crainte. Ces deux affections contraires se partagent entre elles l'ame de l'homme, & modifient différemment son existence.

Par exemple, le manque d'espérance, & des craintes réelles rendoient malheureux l'habitant du vallon délicieux que tu as vu d'abord; la jouissance de tous les biens ensemble qu'il y trouvoit réunis ne pouvoit le satisfaire; ces tristes suites qui le menaçoient venoient lui en empoisonner la douceur. C'étoit en vain qu'il abandonnoit ses sens à l'impression des divers objets propres à les affecter; les couleurs les plus agréablement diversifiées fatiguoient ses yeux à la longue, au lieu de les réjouir. Les sons les plus harmonieux & les plus touchans n'étoient plus qu'un bruit confus pour ses oreilles, à force de leur avoir été répétés; il finissoit par être entêté des plus douces odeurs; les mets les plus délicats n'irritoient plus son goût, tant l'habitude avoit émoussé leur plus piquante

saveur; enfin les voluptés les plus ravissantes lui coutoient trop peu & revenoient trop souvent pour pouvoir remplir le vuide de son ame. Nulle espérance nouvelle ne pouvoit le tirer de sa léthargie; il n'en étoit réveillé que par l'horrible appréhension de perdre les biens même dont il étoit dégoûté: en un mot tout s'évanouissoit, dès qu'il appercevoit en perspective le désert affreux & les ténebres épaisses, où le conduisoit insensiblement la plus délicieuse de toutes les routes.

Au contraire, une médiocre crainte, & une espérance que chaque instant rendoit plus vive, mêloient du plus pur contentement les travaux continuels du voyageur de la triste vallée que tu as ensuite apperçu. S'il craignoit de succomber à la fatigue, l'espoir d'arriver enfin au terme enchanté de ses maux lui relevoit le courage; sa maigreur & sa nudité le rendoient plus dispos; la résistance qu'il rencontroit excitoit ses efforts; la fin prochaine de ses souffrances lui faisoit supporter toutes les incommodités de sa pénible route. Quoique ses pas fussent en quelque sorte autant de blessures sur un sol brulant; il les doubloit, il les multiplioit, parce qu'ils devoient le conduire au lieu char-

ment qu'il ne perdoit jamais de vûe.

C'eſt ainſi qu'il importe peu à l'habitant de la terre, s'il eſt mené par un chemin ſemé de fleurs ou de ronces. Ses plaiſirs deviennent plus grands, & ſes douleurs moindres, à meſure qu'il approche de ces régions fortunées, où les épines & les roſes perdent toutes leurs différences, & où elles ne peuvent cauſer par elles-mêmes ni peine ni contentement.

Que deviennent donc la partialité, le caprice, l'impuiſſance, dont ton erreur, Almet, accuſoit la ſageſſe-même ? Comment peux-tu la méconnoître dans l'admirable compenſation avec laquelle elle diſpenſe les maux & les biens ? Que l'homme ſoit vertueux ; & il ſera heureux dans quelqu'état qu'il ſoit. La vertu le ſauvera du dégoût des plaiſirs ; elle le préſervera de l'impatience dans l'adverſité ; elle eſt pour lui un moyen général de parvenir au bien-être : il l'acquerra s'il veut ſérieuſement l'acquerir ; & ne peut la négliger ſans s'expoſer à être miſérable dans quelque ſituation qu'il ſe trouve. Souvien-toi donc, Almet, de ta viſion. Que mes paroles ſoient pour toi des paroles de vie; recueille-les précieuſement dans les thréſors de ta mémoire; qu'elles te ſervent à remettre dans le che-

min de la félicité celui qui s'en écarte ; & que ta bouche les repete avec un reſpectueux empreſſement, pour juſtifier l'être ſuprème des accuſations injuſtes & des murmures indiſcrets de l'homme égaré.

La voix d'Azoran ſe ſaiſoit encore entendre à mes oreilles, lorſque la double perſpective du vallon enchanté & de la vallée ſtérile s'évanouit à mes yeux : je me retrouvai, comme avant ma viſion, aſſis ſur les dégrés du temple : le ſoleil étoit déja couché depuis long-temps ; tous les hommes heureux ou malheureux étoient livrés au repos ; & le ſilence de la nuit ſe joignit à la ſolution de mes doutes, pour rendre à mon ame toute ſa tranquillité.

Telle fut l'inſtruction céleſte, ô mon fils, dont le prophete daigna m'éclairer, non-ſeulement pour mon bien, mais auſſi pour le tien. Tu cherchois la félicité où elle ne peut ſe trouver. Pourroit-elle être dans des choſes paſſageres que le temps détruit inſenſiblement ? Comment toutes tes eſpérances n'auroient-elles pas été trompées ? Profite, ô mon fils, d'une leçon auſſi ſalutaire : prend garde qu'elle ne te ſoit auſſi inutile pour t'élever au-deſſus de toi-même, que le ſçeau myſterieux du puits d'Aris le fut à Mahomet pour puiſer

de l'eau. Vas-t-en en paix. Que la laine de tes troupeaux couvre ceux qui ſont nuds ; que ta table nourriſſe ceux qui ont faim ; que ta maiſon ſoit ouverte à ceux qui n'ont point d'aſyle ; que ta puiſſance délivre les pauvres de l'oppreſſion; que la vérité ſoit toujours dans ta bouche & encore plus dans ton cœur ; que ta converſation ſoit un ſupplément à tes bons exemples : en un mot que tous tes deſirs ſoient dans le ciel ; & tu éprouveras que l'inaction de ton ame lui étoit étrangere ; les plus riantes eſpérances réjouiront ton cœur ; & ton eſprit, loin d'être troublé de la fin de ta vie, en verra l'heureux moment comme celui qui doit commencer l'éternité de ſon bonheur.

Le zele divin qui inſpiroit Almet ne pouvoit ſe renfermer dans ſon ſein ; il enflammoit ſon viſage pendant qu'il parloit. Il ſe tut enfin, & ſe retira dans le temple. Pour l'inconnu, pénétré des lumineux documens du ſaint derviche, il remporta le calme de l'eſprit & l'activité du cœur qu'il étoit venu chercher, & ſe félicita de n'avoir point fait un pelerinage inutile.

SUITE du Triomphe de l'Amour.

TROISIÉME CHANT.

DEJA le ſoleil, au penchant de ſa courſe, ſe précipitoit dans le ſein des mers. Un vent frais répandoit au loin le parfum des fleurs, & ſembloit leur rendre ces nuances vives & brillantes que l'impreſſion d'une chaleur trop ardente avoit à demi effacées. De longues allées de tilleuls, où le jour n'a jamais pénétré, bornent le jardin délicieux de Leſbie. La volupté y a préparé des lits de gaſon, des cabinets ſombres où le myſtere ſemble appeller l'Amour, des berceaux où le myrte s'unit avec le jaſmin, & qui invitent à ſe repoſer ſous leur voute fleurie ; enfin tout ce qui peut faire naître & embellir le plaiſir-même s'y trouve réuni dans la plus agréable variété.

C'eſt-là que ſe raſſembla cette jeuneſſe

riante qui ne respiroit que l'amour. Sélinde même y est entraînée par un pouvoir supérieur. Comme on voit, au retour du printems, la neige agitée par le souffle leger du zéphir, s'écouler du sommet des collines, & se précipiter dans les vallons, de même la troupe folâtre disparoît tout-à-coup, & se disperse dans les allées les plus écartées.

La prude Dorilis, qui ramene tout au sentiment, qui rougit d'appartenir à la matiere, & qui n'épargne le ciel que pour médire de la terre plus à son aise; la prude Dorilis souffroit à ses côtés l'ennuyeux Ganimede qui faisoit l'éloge de sa discrétion, que bien des femmes, disoit-il avec modestie, avoient plus d'une fois mise à l'épreuve. Dorilis l'écoutoit avec assez d'attention, pour se laisser entraîner sous un cabinet de verdure, où, malgré ses profondes spéculations sur la nature du souverain bien, sur la vertu (dont elle rendoit cependant la pratique d'autant plus difficile qu'elle avoit plus d'envie d'y renoncer) ses idées prirent insensiblement un tour moins métaphysique, & s'humanisérent au point de déroger jusqu'aux sens.

Plus loin, l'ingénue Chloë, qui ne sait encore que rougir, & qui souvent le fait mal-

à-propos, s'entretenoit avec un pesant *licentié*, & fournissoit aux frais de la conversation par des exclamations & des monosyllabes. La pauvre enfant se trouva pour la premiere fois écartée de sa mere; heureusement pour elle, l'insipide *licentié*, plus jaloux de faire briller son érudition que de plaire, ne lui parloit d'amour que par citations, auxquelles elle n'avoit garde de rien entendre. Il faisoit passer en revue devant elle tous les passages du célébre *Wolf*. S'il y mêloit quelques propos de galanterie, il s'en excusoit sur la décence de ses vues qui ne tendoient qu'au mariage, dont il étoit bien-aise, disoit-il, de lui expliquer tout les devoirs.

Que ce triste couple disparoisse en présence de Sélinde, comme l'oiseau de nuit disparoit aux premiers rayons du jour.

Dorante, Sélimore, Lesbie, Sélinde s'avançoient en silence vers le bassin qui partage ce jardin délicieux. L'eau, lancée par un triton jusqu'au faîte des arbres, en retomboit avec impétuosité. Parmi les chef-d'œuvres de l'art qui environnoient ce bassin, on remarquoit une statue *d'Héléne*. Le sculpteur habile avoit exprimé sur son visage un sentiment d'amour, de remords & de honte. Elle détournoit avec

confusion ses regards de ceux de son ravisseur, & ses mains étendues sembloient implorer le ciel. Ses longs cheveux flottoient au gré des vents, & sa draperie entre-ouverte découvroit des charmes qui justifioient *Paris*. Qui n'eût pas brûlé comme lui! Qui n'eût pas envié sa conquête! Quels charmes, s'écria Sélimore enchanté! Mais j'en vois ici de plus réels, ajouta-t-il en regardant amoureusement Sélinde, dont il est écrit que je dois triompher, & dont *Héléne* elle-même eût été jalouse. Lesbie ne comprit que trop à qui s'adressoit cet éloge; cependant elle feignoit de le prendre pour elle: Sélinde ne put s'empêcher d'en sourire. Lesbie sentoit que Sélimore alloit lui échapper. Elle se sert d'un reste d'ascendant qu'elle avoit conservé sur lui pour l'entraîner vers un bosquet retiré; Sélimore la suit nonchalamment, & a grand soin de faire observer auparavant à Sélinde, que Lesbie lui fait violence. Il murmuroit de cette contrainte. Que pensera Sélinde, disoit-il en lui-même? Que je la plains! Quel contretemps funeste pour elle! Mais, dans le fond, est-ce ma faute, si tout le monde m'aime? Je sacrifie à la beauté par tout où je la trouve: j'aime Sélinde; mais est-ce une raison pour ne pas aimer Lesbie? Rien

n'est plus vrai, Sélinde; c'est en vain que votre fierté se flatte de me fixer: vous ne ferez jamais de Sélimore un berger fidéle.

Voilà un grand fat, dira un petit maître François; la remarque seroit plaisante. Lesbie s'arrête dans l'endroit qu'elle avoit jugé le plus favorable. Un siége de gason émaillé de mille fleurs reçut cette nymphe fatiguée; & bientôt Sélimore se mit auprès d'elle dans cette posture qui semble imaginée par le respect, mais qui n'est qu'un prétexte pour en manquer. Déja la bouche de Lesbie est en proie à ses baisers voluptueux; déja je l'entens qui lui reproche des attentats plus téméraires. Laissez-moi, lui dit-elle.... vous m'excédez, Sélimore.... on n'a point de ces procédés-là. Pardonnez-moi, lui répliquoit-il en poursuivant toujours; je sais ce que je fais. Vous n'y pensez pas, reprit Lesbie, en le repoussant avec ménagement: vous croyez sans doute être avec Sélinde. Sélinde: repondit froidement Sélimore en se laissant aller sur elle! Sélinde... Mais, mais, vous faites l'enfant... Est-ce dans ce moment-ci qu'il convient de jouer la jalousie.?.. Que faut-il donc de plus pour vous convaincre.... que je n'aime que vous... oui, que je n'aime que

vous.... ,En vérité, vous avez-là des ſoupçons d'une ſingularité dont rien n'approche. Sélimore ôtoit de plus en plus à Leſbie tout prétexte de former de nouveaux doutes : leur converſation ſe réduiſit bien-tôt à des ſoupirs qui furent répetés par les échos d'alentour.

Volage Sélimore, où tes deſirs vont-ils s'égarer ? Une autre que Sélinde peut-elle mériter tes careſſes ? Cette Sélinde, qui te paroiſſoit adorable, qui peut-être t'aime déja ! tu peux la fuir, tu peux lui préférer Leſbie ! Dorante, pendant ce temps, Dorante qui mériteroit d'être heureux, ſi l'amour pouvoit conſulter la raiſon, employe à lui exprimer ſa tendreſſe ces précieux momens où tu ne penſes qu'à la trahir. Il lui parloit de ſes feux avec cette heureuſe ſimplicité qui ſeule caractériſe la nature. Langage charmant ! je n'entreprendrai pas de te rendre, dans un temps où nos oreilles ne ſemblent organiſées que pour le faux & pour le frivole. Léger, ſéduiſant Crébillon, *(a)* c'eſt-toi qui le pre-

(*a*) On voit que les Français ne ſont pas les ſeuls qui rendent juſtice aux talens agréables de Monſieur de Crébillon fils, & que les étrangers ſont auſſi ſenſibles que nous aux graces, à la légereté, à la délicateſſe, à l élégance de cet in-

mier détruiſis le culte du veritable amour, pour mettre ſur ſes autels un phantôme qui lui reſſemble par les graces, mais inconſtant, badin, trompeur, voluptueux ſans être ſenſible, dont un caprice allume les feux, dont un autre caprice va les éteindre. C'eſt par toi que ces tendres plaintes, ces expreſſions du ſentiment & du cœur ſont tombées dans le décri : ce n'eſt plus aujourd'hui l'amour ſincére, l'amour reſpectueux qui eſt ſûr de vaincre ; l'enjouement ſeul a droit de plaire.

Envain Dorante, dénué des agrémens du luxe, & ſacrifiant aux préjugés juſqu'à payer ſes *créanciers*, s'épuiſoit en ſoupirs auprès de Sélinde ; cette belle rendoit froidement juſtice à ſon mérite, & l'ennui perçoit à travers les éloges qu'elle ne pouvoit lui refuſer. Leur promenade ſérieuſe aboutit enfin à l'endroit où Sélimore s'oublioit aux pieds de Leſbie. Elle entendit à peine le bruit de leurs pas, qu'elle s'eſquiva ſans bruit, pour leur dérober ſon deſordre. Ce-

génieux Auteur. On peut en conclurre qu'ils attraperont un jour dans les ouvrages de pur agrément, cette fineſſe, cet enjouement qu'ils ſavent déja connoître & goûter, & dont nous nous ſommes crûs juſqu'ici les modeles excluſifs.

pendant Sélimore aborde Sélinde avec un front auſſi ouvert, que ſi ſon cœur n'eût eu rien à ſe reprocher. Comment, dit-il, on cherche l'abri, on ſe croit à couvert des traits brulants du ſoleil, & l'on n'évite un peril que pour retomber dans un autre ! Vos yeux, belle Sélinde, viennent me livrer une attaque beaucoup plus dangereuſe. Voila de ces revers à quoi l'on ne s'attend point. Le front de Sélinde s'éclaircit à ce ton de ſuffiſance & de légereté ; ſes beaux yeux parurent dans leur véritable jour ; Dorante le remarqua avec indignation. Déja ſon cœur étoit prêt à reprendre ſa liberté ; un regard jetté ſur lui le fit rentrer dans ſes fers.

Parmi les originaux qui compoſoient le cercle de Leſbie, un petit poëte ridicule de figure, comme il arrive à ces Meſſieurs de l'être, d'ailleurs fort avantageux & par conſéquent très-comique, étoit ſouffert à titre de bel-eſprit. Inſenſiblement il avoit pris le pas ſur l'épagneul & ſur le perroquet de Leſbie. Il avoit la manie de l'épigramme, & par malheur il y fourniſſoit toujours. Son amour propre un peu furibond ſe déconcertoit à la premiere plaiſanterie ; & dans l'eſpérance qu'enfin il obtiendroit de la conſidéra-

tion par ſes ouvrages, il étoit fort impatient d'en aſſaſſiner le public aſſemblé ; en attendant, il ne laiſſoit échapper aucune occaſion de l'aſſaſſiner en détail. Il avoit la facilité la plus étonnante à faire de méchans vers, & la volubilité la plus funeſte pour les lire. Il apperçevoit l'ennui qui ſe peignoit à grands traits ſur tous les viſages dès qu'il ouvroit la bouche pour réciter, ce qui n'empêchoit pas qu'il ne récitât ſouvent ; & lorſqu'une compagnie excédée l'abandonnoit à lui-méme au milieu de ſa lecture, il continuoit avec les laquais.

Sélimore & Sélinde entendirent de loin la voix de Leſbie, & la virent bientôt elle-même qui ſembloit fuir avec effroi un homme qui la pourſuivoit à grands pas. Elle étoit hors d'haleine, & prête à tomber de laſſitude. Hé ! pour Dieu, Monſieur Cotinet, *(a)* (c'étoit le nom du petit Poëte) grace, je vous en conjure, diſoit-elle. A ces mots, elle ſe précipite dans les bras de Sélimore, & craint encore de n'y pas être en ſureté. Je croyois en être quite avec Monſieur pour une ode, continua-t-

(*a*) *Il faut croire que dans ce nom l'Auteur a affecté le diminutif de Cotin.*

elle; & dans l'idée de m'en débarasser, je porte la complaisance jusqu'à la trouver bonne, jusqu'à la louer même; & ma maudite complaisance me coute encore la lecture d'un opera comique entier. Je crois mon supplice fini; point du tout; le traitre tire à pleine main de sa poche un manuscrit énorme, & me dit : Ecoutez, Lesbie. Je connois la délicatesse de votre oreille, je ne vous ai lû jusqu'ici que des miseres dans le goût François, & qui ne vous donneroient qu'une bien foible idée de mon génie; je veux vous lire un échantillon de poëme épique. Je frémis; je veux fuir, il me poursuit en me récitant ses vers. C'est une ivresse dont il n'est pas maître. Je le vois bien : mais qu'ai-je besoin d'en souffrir? Oui, je verrois désormais sans pitié noyer le dernier des Poëtes. Chaque vers me portoit un froid mortel dans les veines. Hé! Monsieur Cotinet, n'aviez-vous rien de plus agréable à me dire?

De plus agréable, interrompit le petit Poëte? je vous ai proposé une comédie intitulée *La Coquette punie*. La scene est en France. C'est-là que vous auriez vu des vers, & des vers plaisans. Par exemple

Un Commerçant de Londre est Mylord à Paris:

Encore des vers, s'écria Lesbie! Cela devient un vrai guet appens. Ce n'étoit pas assez de son poëme épique, dont je ne reviendrai jamais. . . .

Un poëme épique, interrompit pour la seconde fois Cotinet? Je jure par les Muses que je n'ai jamais donné ce titre fastueux à mon ouvrage. Ce n'est encore qu'un plan mal digéré, & je ne sais pas au juste ce que cela deviendra.

Quel Héros avez-vous choisi, lui demanda Dorante? Et peut-on savoir le grand événement que vous avez dessein de célébrer?

C'est précisément ce qui me manque, répliqua le petit Poëte; c'est le sujet; mais j'ai du tems pour rêver à cela. En attendant, j'ai préparé à tout hasard huit descriptions. Je n'ai emprunté du foible *Virgile* que celle d'une tempête. *Milton* m'a fourni plus de modeles en diférens genres. Je suis assez content de cet homme-là. J'aime tout ce qui sent l'audace, & je laisse aux esprits foibles à ramper avec la nature. Mais qui sera le

Héros à qui je ferai courir les mers? C'est ce que je ne sai pas encore.

» Réveille-toi, Germanie, s'écria Dorante. Un Poëte que tu as produit va » mettre au jour, à la honte d'*Homere*, » un ouvrage supérieur à l'*Iliade* (*a*). Le » style en sera plus pur que celui de l'*E*» *néide*. Cessez, François, de nous vanter votre *Henriade*. M. Cotinet érige » à la gloire de la Nation Allemande » un monument plus pompeux & plus » durable. Je perce déja dans l'avenir, & » je le vois franchir les siecles les plus reculés.

» Comme le Musulman, avec un noble mépris de tout ordre, de toute proportion, & de toute symmétrie, éleve » ses Mosquées des débris de l'ancienne » Grece, assortit, sans choix & sans principes, un chapiteau dorique sur une » colonne corinthienne; de même Monsieur Cotinet, enrichi des débris de toutes les langues, grand sans le secours » des aigles & par son seul génie, a » exécuté cet admirable poëme, qui doit » faire à jamais l'étonnement des Na-

(*a*) *Cedite, Romani scriptores, cedite, Graii:*
Nescio quid majus nascitur Iliade.

» tions. Je vois déja son front étroit couronné des lauriers de Calliope; & déja » le nom de Monsieur Cotinet est porté » au-delà des Alpes par les journaux & » les gazettes.

QUATRIEME CHANT.

Le tendre amour n'avoit point perdu Selinde de vue. L'entreprise lui paroissoit sérieuse, & il avoit examiné tout en silence. Son œil pénétrant perça bientôt le nuage. Les destins vouloient que Selinde ne fût pas invincible; & son flambeau alla découvrir cette vérité dans les tenebres de l'avenir. La victoire est à nous, s'écria-t-il, en s'applaudissant. Selinde, ton moment est arrivé. Si ton cœur, trop semblable à tous ceux de ton sexe, n'est point le prix de la constance, qu'il soit celui de Selimore; que ton amour triomphe, & que les obstacles disparoissent devant lui. Cette conquête lui appartient de droit : qu'elle ne lui soit plus disputée. Il dit; & voyant que le courage du petit-maître se lassoit déja, il s'efforça de ranimer son espérance & de réveiller ses prétentions. S'approchant donc de

lui, il lui dit à l'oreille: Selinde t'aime, & tu crains de t'avanturer? tu n'es donc plus Selimore? Tu perds le temps en amuſemens frivoles, tandis qu'un rival peſant & ridicule viſe à te ſupplanter? Eſt-ce là le fruit de tant de victoires & de ton ſéjour à Paris? La Marquiſe, la Comteſſe tant d'autres belles qui faiſoient l'ornement de cette ville t'ont-elles envain inſtruit à leurs dépens? Fais uſage de ce que tu ſçais, & mets à profit les leçons des françoiſes. S'il faut que Selinde te tienne rigueur, tu es un homme perdu de réputation. Allons, courage; gliſſe-toi adroitement dans ce pavillon voiſin; oſe vaincre; & tu triompheras. Tes deſirs ſont couronnés, ſi tu as la hardieſſe de perſiſter. Il ſe tut, & laiſſa Selimore enflammé d'amour & de courroux. Cet amant, enhardi par ces reproches, prit la ferme réſolution de parler à Selinde. Il s'en acquita d'une façon toute intrépide, quoiqu'en baiſſant la voix. Mais que dites-vous de Dorante? Il eſt fou, ſur ma parole. Un pareil rival m'enleveroit-il le cœur de Selinde? Chere Selinde, évitez un pareil ſcandale. Déclarez vos goûts & votre antipathie. Ne vous gênez plus. Qui nous empêche, à cette heure, de

nous ſouſtraire l'un & l'autre aux regards des jaloux? Suivez-moi, & déterminez-vous: choiſiſſez entre mes careſſes & les mauvais propos de Dorante. Tandis qu'il lui parle de la ſorte, il lui ſerre amoureuſement la main. La belle lui ſerra pareillement la ſienne, en ſigne d'approbation; après quoi elle ſe laiſſa entraîner. Ce qui cauſa tant de joye au petit-maître, qu'il lui en témoigna le tendre excès par mille ſimagrées impertinentes. Elle, de ſon côté, joua de l'éventail, & ſuivit Selimore d'un air dolent, & comme par diſtraction. Cependant l'imprudent Dorante étoit encore en converſation avec le poëte; enſorte qu'il ne ſe douta point de cette évaſion; & Selinde & ſon amant étoient déja à couvert, qu'il ſe croyoit encore avec eux. Lorſqu'il s'apperçut de leur abſence, il revint comme d'un long rêve, & demanda ingénûment Selinde. Cet amant foible & timide naturellement conçut ſur l'heure un très-mauvais augure; & la douleur qu'il en reſſentit obſcurcit tout-à-coup la ſérénité de ſon front. Selinde, s'écria-t-il le viſage pâle, les joues tremblantes & la mort ſur les levres, Selinde, où êtes-vous? Cruelle! eſt-ce ainſi que vous m'aban-

donnez? Je ſai ſa retraite, dit Leſbie; je l'ai vu s'eſquiver adroitement, & ſe gliſſer avec Selimore vers ce pavillon. Suivez, Dorante, & jouez de ruſe ainſi qu'elle. Surtout n'attendez pas qu'elle accorde à votre rival des droits irrévocables. Ainſi parla Leſbie, peut-être guidée par un mouvement de jalouſie & enflammée de vengeance par la fuite de ſon amant. Ces paroles furent un coup de foudre pour l'infortuné Dorante; il reſta immobile & comme enraciné en terre. Il ſe tint donc à la même place ſans remuer, confus, terraſſé, & le regard fixe. Enfin il laiſſa échapper un profond ſoupir, & réſolut ſubitement d'aller ſe précipiter aux genoux de Sélinde. Il fit quelques pas, puis s'arrêta. L'amour & la raiſon ſe diſputoient l'empire de ſon ame flottante, & l'agitoient tour-à-tour. Tel un jeune ſaule, dépouillé de ſes feuilles à l'arrivée de l'automne, eſt penché tantôt vers le midi, tantôt vers le ſeptentrion, & cede au gré des efforts que font pour le courber les impetueux aquilons. Enfin, digne effet d'une réſolution mâle & courageuſe, il renonce à l'amour & à ſon eſclavage. Son joug qu'il aimoit tant autrefois, aujourd'hui lui paroît de fer, & en

guerrier prudent il leve le ſiége de devant une place trop difficile à prendre: Sois heureuſe, s'écria-t-il, avec ton jeune inſenſé, perfide Selinde: ſois à jamais perdue pour moi. Reprens les eſpérances trompeuſes, dont ton cœur parjure m'avoit flatté. Que cet eſpoir tombe avec mon bandeau, tel qu'une fleur fanée. Sexe trompeur créé pour nous rendre malheureux! eh! quoi, le cœur d'une belle ne ſera-t-il jamais le prix du mérite? Un clinquant, une chimere auront-ils plus d'empire ſur ſes yeux? Inſenſée, elle voit un riche habit; mais elle ne voit pas l'homme. Elle le reconnoît trop tard; quand celui dont elle a écouté la flamme, dégouté du bonheur par la jouïſſance des plaiſirs, mépriſe enfin ſes plus charmantes careſſes, l'embraſſe ſans émotion, & lui fait l'amour en tyran. Dorante, outré de courroux, alloit pourſuivre ſes plaintes ameres. La légere Leſbie ſe mocqua de ſes douleurs, & lui tendit la main avec complaiſance; mais le farouche amant s'enfuit deſeſperé; & tel qu'un poëte énergumene, il continua le recit de ſes malheurs aux arbres & à la ſolitude. Ainſi Dorante par ſa retraite fit place à un rival plus heureux.

Cependant l'amour, non sans un souriré malin, quitta ce jardin d'un vol rapide; un instant le transporta chez Sélimore. Il quitte son plumage divin, il se dépouille entierement, & endosse un habit de livrée. Une éguillette noire vient badiner contre son menton; ses yeux deviennent plus fiers, son front plus impudent; en un mot, ce n'est plus l'amour, c'est Jasmin, le valet de Sélimore. C'est un personnage interessant, qui, plein d'esprit, comme son maître, est bien venu des soubrettes, ne va jamais sans cartes, s'oublie souvent avec le vin, trouve crédit partout, & ne paye nulle part.

Tandis que l'amour fait un vacarme & des juremens conformes à sa métamorphose, Lisette, éveillée par ce bruit, se frotte les yeux, & saute en bas du canapé où elle reposoit. Cette fille charmante est une coquette accomplie, accoutumée à être alternativement les amours du maître & du valet : traits délicats, œil fripon, taille de Nimphe, air résolu; une mousseline artistement plissée couvre tout son col; mais elle laisse appercevoir un sein d'albâtre négligemment découvert; une jupe blanche & courte montre plus qu'à moitié une jambe faite au

tour; elle affecte un air fier & mutin, mais cet air même inspire l'audace au lieu de la réprimer. Telle est Lisette, telle elle accourt au bruit qu'elle vient d'entendre; & prenant un ton décidé, elle ordonne à Jasmin de se taire. Celui-ci, pour faire l'agréable à la façon de ceux de son espece, lui mit dans le sein une main tendrement téméraire; & se mit à jurer contre le cocher sur ce qu'il n'alloit pas chercher son maître au jardin. Le cocher vient; on le gronde; il demande encore un instant, & ne comprend pas pourquoi Selimore est si pressé contre son ordinaire. On apprend à ce cocher ignorant que tel est le caprice de Monsieur. Le cocher instruit s'en va à ses chevaux.

Sur le champ, une couple de coursiers bruns pommelés avec des harnois brillans s'annonce avec un grand fracas, & mord en hennissant un frein argenté. Ils paroissent; ils frappent du pied la terre; le sable s'éleve autour d'eux; une écume blanche couvre leurs mords superbes. Mais ces chevaux magnifiques ne sont rien au prix du carosse. Qui n'en admireroit l'élégance & la richesse? Sculptures choisies, vernis à la mode, peintures voluptueuses;

le tout fait à crédit par les plus habiles ouvriers. Déja les coursiers impétueux volent à travers un nuage de poussiere. La terre tremble & retentit sous leurs pieds. Tel est l'équipage du beau Sélimore. Il semble que ce carosse orgueilleux s'applaudisse de sa richesse par un bruit précipité; toutes les fenêtres s'ouvrent au loin, pour contempler sa magnificence.

L'Amour impatient ne put attendre l'arrivée de Sélimore; il reprit ses aîles & sa premiere forme; il vole au jardin, devance le cocher, & entre dans l'appartement, au moment que Sélimore amoureux est aux pieds de sa déesse. Que ce héros est séduisant! quelle politique! quel manege! quelles rules de guerre! que n'a-t-il point employé pour vaincre Sélinde? avec quelle suffisance pleine de charmes, quel badinage hazardé il témoignoit sa flamme, par quels sermens originaux il lui promettoit, il lui juroit de l'aimer sans cesse! Tantôt il rioit agréablement au milieu du sentiment le plus tendre; tantôt il louoit Selinde; tantôt il se louoit lui-même sans ménagement. Il avoit déja fait sonner sa montre, & en avoit agité les cachets avec une affectation tout-à-fait séduisante.

Le moyen de voir Sélimore & de lui résister? Cependant le cœur de Sélinde se défendoit encore, & se souvenoit de sa dureté. Souvent elle paroissoit s'ébranler. Ses regards languissans peignoient le trouble de son ame, & cette heureuse timidité qui annonce & favorise la défaite. Mais bientôt sa fierté reprenant le dessus repoussoit le vainqueur loin de la place qu'il se flatoit de prendre. Sélimore interdit ne l'attaque plus qu'en tremblant. Selinde triomphante redevint ce qu'elle avoit été, la cruelle Selinde. Le héros lâcha pied; sa conquête lui échapa; & il se vit contraint de sonner la retraite au moment même où il alloit crier victoire. Tel un chasseur, qui, à l'aide d'une meute bien dressée, a lancé un cerf, perd tout-à-coup la piste, le gibier & sa joye; il s'en retourne les mains vuides en maudissant la chasse & les hôtes des forêts. Cependant Selimore seroit il entierement vaincu? Il se jette enfin desespéré aux genoux de Selinde; il pleure, il soupire; ses sanglots sont mêlés de fureur & d'imprécations. Quelle tendresse! quelle énergie dans ses sermens! la voûte en raisonne, les vîtres en tremblent, Selinde même en est ébranlée. Tout à coup, il se leve

bruſquement avec un air de confiance & de ſatisfaction : il avoit eu le tems de ſe reconnoître, & de s'admirer dans une glace voiſine. Ainſi la fiere réſiſtance de Selinde ne fait qu'irriter ſon audace. Il prend la main de l'inhumaine, & affectant tantôt un air badin, tantôt un air tendre : Je ne vous comprens pas, ma reine, s'écria-t-il ; & vous m'avouerez que vos procédés ne reſſemblent à rien. Sçavez-vous ſérieuſement que ce ton là me fatigue, & que votre réſiſtance m'excede ? Vous me rendez la vie ſi dure, que je ſerois porté à croire qu'il y a une éternité que je vous aime. En conſcience, prétendez-vous attendre que j'aie la tête griſe, pour couronner ma conſtance ? Déja vous m'aimez : rien n'eſt plus certain. Quoi, l'interrompit-elle, vous êtes ſûr de ce point ? Si j'en ſuis ſûr ? Pénétré, répliqua Selimore : oui j'en ſuis pénétré. Eh le moyen de n'en rien croire ? On eſt aimable, on le ſçait ; on aime, on eſt aimé.

Qu'y a-t-il d'étrange dans ce raiſonnement ? Le moyen d'en révoquer l'évidence ? J'enrage ; & ſur mon honneur je ſuis pétrifié de la réſiſtance que vous me faites. Tenez, je vous conſeille en ami ; rendez-vous, & faites une capitulation

honorable ; ſurtout point de retardement : hâtons-nous de mettre le ſceau à notre union ; & puiſque votre cœur m'aime, que votre bouche me l'apprenne. Convenez de bonne foi de tous les ſentimens que je vous inſpire.

Quelle fierté, quelle rigueur peut tenir contre Selimore ? Que ne peut point l'eſpoir ſoutenu de la confiance ? O belles de l'ancien tems, que vous étiez heureuſes ? Le reſpect qu'on vous portoit faiſoit votre ſûreté. Il falloit une conſtance de pluſieurs années, pour conſtater le véritable amour. On cherchoit à mériter la victoire, & non à l'arracher. La raiſon avoit alors tout le tems de réfléchir. Aujourd'hui on la ſurprend aiſément : une belle n'a pas le tems de ſe reconnoître. On n'en veut point à ſon cœur ; on cherche ſeulement à ſéduire ſes ſens. Que cette victoire eſt facile ! Les amans de notre ſiecle ſont pleins d'audace & d'impatience, & prennent hardiment les faveurs qu'on leur refuſe. Selinde balançoit déja. Tel que le plus haut chêne, en butte aux coups terribles d'une hache tranchante, menace de tous côtés, & chancele à droit & à gauche, juſqu'à ce que ſéparé enfin de ſon tronc

ſuperbe, il ſuccombe & ſoit renverſé à terre avec un bruit effroyable. Cependant Selinde ne ſuccomba point. Son génie tutelaire combattoit pour elle. La froide fierté réprimoit dans ſon cœur les mouvemens de la tendreſſe, lorſque le bruit d'un caroſſe, qui s'arrêta devant le jardin, attira la belle à la fenêtre. Le cœur lui battoit en ce moment : agitée de mille deſirs, elle tourna ſur ce nouveau ſpectacle ſes regards enflammés ; elle les partagea avidement ſur le caroſſe, les chevaux, les domeſtiques, & le ſiege même du cocher. Enfin dans un tranſport d'admiration : Oh ! la jolie choſe, s'écria-t-elle, eh ! quel eſt l'heureux mortel à qui appartient un ſi galant équipage ? C'eſt moi-même, reprit l'avantageux Selimore. En même-tems, il releva ſon jabot en ſigne de ſatisfaction, & ſe rengorgea de ſi bonne grace qu'il parut avoir deux mentons. Mais quoi ! continua-t-il, mon cocher rêve-t-il ? Je crois que la tête lui tourne d'arriver de ſi bonne heure aujourd'hui, lui qui d'ordinaire tarde tant à venir : mais je proteſte qu'il en aura le démenti. Qui, moi ! Je vous quitterois ? Chere Selinde, je pourrois me ſéparer de vous, ſans avoir fait enſemble un accord favorable ?

A dieu ne plaiſe que je faſſe ce tort à ma réputation. Non, j'en jure par cette montre que je vais mettre ſur table, pour la faire briller à vos yeux dans tout ſon éclat. Elle m'a fait plus d'un envieux : quand je l'ai emportée de Paris, un duc l'avoit commandée ; mais j'arrivai, j'en offris le double, & l'enlevai au duc, qui fut obligé d'en attendre une autre. Je veux qu'avant que l'éguille avance de deux minutes votre cœur ſoit rendu, je ne vous laiſſe que ce tems pour capituler. Il ſe tut. Selinde cependant demeuroit irreſolue ; ſes yeux ne regardoient, ne voyoient que ces admirables chevaux. Leur vue inſpira à la belle un ſurcroît d'amour pour leur maître, qui pourſuivit dès-lors avec plus de courage le bonheur qu'il croyoit mériter. Le génie tutelaire même fut vaincu par un génie plus puiſſant ; la curioſité lui fit quitter ſon poſte pour lui faire contempler le magnifique équipage ; il ſe gliſſa donc vers la fenêtre pour l'admirer à ſon aiſe. O génie frivole ! c'eſt donc l'ornement d'un caroſſe, des chevaux, un épais cocher qui privent Selinde de ta protection ? Que dis-je ? il ne m'entend point ; ſes yeux ne conſidérent que les chevaux de

Selimore; rien autre chose ne sçauroit le toucher. Le petit chien de Selinde étoit couché sur un canapé; il se leva alors en aboyant, & vola au secours de sa maîtresse. Dans ce pressant danger, quatre pagodes du Japon qui ornoient la cheminée, & qui en étoient comme les dieux penates, tremblerent sans qu'on y touchât, d'une si grande force, qu'elles tomberent par terre & se fracasserent en morceaux. Hélas! ce fut vainement: le génie épris de la beauté du carosse demeura sourd & aveugle à tout ce desordre; semblable à un homme frappé d'enchantement. Au même instant le dieu d'amour, qui depuis si long-tems épioit l'occasion favorable, tendit son arc fatal; il y ajusta une fléche aîlée par un bout, & enflammée par l'autre. Le trait pénétra aussi-tôt le cœur de la belle. L'amour cria victoire: le génie se réveilla à ce cri, & courut, mais trop tard, secourir Selinde. Il la trouva dans un état tout-à-fait desespéré; toutes les puissances de son ame étoient émues, & un nuage mystérieux avoit obscurci l'éclat de ses regards. Heureux Sélimore! tu la tenois dans tes bras. L'ardeur, dont tu brulois, passoit dans son ame & couloit rapidement dans ses veines embra-

sées. Elle levoit les yeux, puis les rebaissoit; ses regards mourans avouoient sa défaite, & son silence la confirmoit. Durant ces momens si precieux, Selinde fit de courtes réflexions sur le parti qu'elle devoit prendre. Elle pesa donc mûrement dans son esprit le mérite de son vainqueur, son ton, ses airs, ses manieres, ses propos, son carosse; enfin elle fit un profond soupir, & lui dit en rougissant: Vous avez vaincu. Ensuite elle lui tendit la main pour gage de sa victoire: Oui vous l'emportez, continua-t-elle; mon cœur ne peut plus résister à tant de mérites: Hélas, puissiez-vous seulement brûler toujours pour moi d'une flamme aussi parfaite. Ainsi Selimore vit combler ses vœux. Mille baisers, & plus encore, furent le sçeau de cette union charmante, & consacrérent le triomphe de l'amour. Ce dieu, satisfait de sa victoire, agita ses aîles humides, & traversa les monts & les fleuves dans la carriere immense des astres. Le crépuscule, toujours favorable à ses entreprises, couvrit sa retraite de son ombre incertaine, & répandit sur son passage une rosée semblable à celle de l'aurore. Son vol précipité le transporta à Paphos; la volupté l'y reçut; & le prenant dans

ses beaux bras, elle le porta elle-même sur la colline du repos. Ce fut là qu'au murmure de la fontaine du plaisir, l'amour fatigué de ses conquêtes s'endormit sur le myrthe & la marjolaine.



Chelonide, tragedia, dedicata al sublime merito dell' illustrissima Signora Maddalena de' Medici ne' Corsi, Patrizia Fiorentina, Marchesa di Caiazzo &c. In Firenze, M DCC LIV, appresso Andrea Bonducci.

Chelonis, Tragédie, dédiée à la Marquise de Caiazzo. A Florence 1754, chez André Bonducci.

CHELONIS étoit fille de Leonidas, roi de Lacédémone. Son pere fut déthrôné par une faction qui donna la couronne à Cleombrote, mari de Chelonis: ce qui mit cette Princesse dans une situation fort délicate. Elle aimoit tendrement son pere: elle n'étoit pas moins attachée à son époux: il falloit se séparer de l'un ou de l'autre; suivre Leonidas dans son exil, ou regner à Sparte avec Cleombrote. Chelonis préféra de suivre son pere,

& se retira avec lui à Tégée, Ville d'Arcadie. Quelque tems après, Leonidas fut rappellé à Sparte, & remonta sur le thrône. Cette révolution fut si subite, que Cleombrote eut à peine le tems de se réfugier dans un temple voisin du Palais. Chelonis l'alla trouver dans ce lieu avec ses deux fils, & abandonna son pere pour voler au secours de son mari. Mais bientôt après, Leonidas vint à main armée investir cet azile. Etant entré dans le temple, il fit mille reproches à Cleombrote, qui accablé de son infortune baissoit les yeux, & gardoit un morne silence. Chelonis prit généreusement la défense de ce malheureux prince, tâcha d'excuser son usurpation, allégua mille raisons touchantes pour porter son pere à lui faire grace, & protesta qu'elle se donneroit la mort, si l'on attentoit aux jours de son mari. Ses larmes & ses prieres furent si puissantes, que Leonidas accorda la vie à Cleombrote, & la permission de se retirer où il voudroit. Ce qu'il y eut de plus admirable dans le procédé de Chelonis, c'est qu'elle resta toujours attachée au sort de son époux. Leonidas eut beau la conjurer de rester à Sparte, & de ne point abandonner un pere qui l'aimoit tendrement : elle

persista dans la généreuse résolution de suivre Cleombrote. *Je vous ai accompagné dans votre exil*, dit-elle à son pere; *aujourd'hui que mon époux est banni de Lacédémone, il est juste que je m'attache à sa fortune.* En même-temps, elle prit dans ses bras un de ses enfans, elle mit l'autre dans les bras de son mari; & après avoir fait une courte priere aux Dieux, elle partit avec lui pour le lieu de leur exil.

Ce sujet, très-susceptible des ornemens de la tragédie, vient d'être traité par un auteur Italien. On nous écrit de Florence que sa piece, représentée à Modene, dans le carnaval de cette année, sur le théatre du college de saint Charles, a été reçue avec de grands applaudissemens. Nous l'avons parcourue avec l'attention que méritent les bons ouvrages; & elle nous a paru digne, à plusieurs égards, du favorable accueil qu'on lui a fait.

La Scene est à Sparte dans le Palais.

Les Acteurs sont :

Cleombrote, roi de Sparte.

Chelonis, femme de Cleombrote.

Leonidas, roi détrôné, pere de Chelonis.

Lisander & Agesilas, *Ephores* Lacédémoniens. C'étoient des Magistrats dont l'autorité balançoit celle des rois.

Hippomedon, fils d'Agesilas.

Climene, confidente de Chelonis.

Ce dernier personnage est supposé : tous les autres sont historiques. L'action commence au retour de Leonidas : la conspiration tramée pour le remettre sur le thrône est le nœud de la principale intrigue; son rétablissement, & l'exil de Cleombrote forment la catastrophe. Dans la vûe de conserver l'unité d'action, le poëte a supposé qu'Agis, collegue de Cleombrote dans la royauté, étoit alors absent de Sparte, & qu'il faisoit la guerre aux Etoliens. Par-là il s'est délivré d'un personnage incommode, dont la destinée beaucoup plus malheureuse que celle de Cleombrore (*a*) eut trop partagé les larmes & l'attention des spectateurs. L'unité de tems & de lieu a exigé quelques autres suppositions qui changent un peu les circonstances, mais sans altérer essentiellement l'histoire. La plus grande liberté que le poëte ait prise, a été de feindre qu'Agesilas fut l'auteur de la conspiration tramée pour le rétablissement de Leonidas; & il faut convenir qu'on a quelque peine à se prêter à cette idée, quand on songe

(*a*) Agis périt malheureusement dans la révolution qui remit Leonidas sur le thrône. Cleombrote en fut quitte pour l'exil.

1°. que ces deux hommes étoient ennemis; 2°. que, suivant l'histoire, Agesilas n'eut aucune connoissance de cette conjuration; 3°. qu'elle fut tramée par les ennemis mêmes d'Agesilas, qui, cherchant à se délivrer des vexations de cet Ephore, rappellerent Leonidas son ennemi. L'Auteur répond que Plutarque représente Agesilas comme un fourbe hardi & téméraire, capable de tout entreprendre pour satisfaire son humeur brouillonne. D'ailleurs, quoiqu'il favorise en aparence le rappel de Leonidas, il ne cherche en effet qu'à l'attirer dans le piege, & qu'à applanir à son propre fils le chemin du thrône. Nous examinerons plus bas si ces raisons sont bien solides, & si le rôle que fait ici Agesilas, n'est pas aussi contraire à la vraisemblance qu'à la vérité.

Cette tragédie Italienne a des particularités très-remarquables. C'est un sujet neuf au théatre, & qui n'a été traité ni par les anciens, ni par les modernes. On n'y trouve aucune intrigue amoureuse : la scene n'y est point ensanglantée. Malgré cela, cette piece intéresse, & l'auteur a trouvé le moyen de plaire, sans imiter servilement les anciens mo-

deles, ſans recourir aux machines & aux artifices uſés du théatre moderne. La nature eſt ſon ſeul guide. Il a peint les grands hommes de Lacédemone tels qu'ils étoient; ſans affoiblir & ſans outrer leur héroïſme. *J'ai évité*, dit-il dans la préface, *de repréſenter mes bons Spartiates avec ces couleurs bizarres*, & ces charges lumineuſes, *employées par certains poëtes, qui s'éloignant des ſages préceptes de la raiſon, & des belles proportions de la nature, n'ont introduit ſur la ſcene que des perſonnages giganteſques, & nous ont donné ces monſtrueux phantômes pour des héros ſublimes & merveilleux.* Rapportons les paroles mêmes de l'Auteur: elles ont bien plus de force que ma traduction .... *Jo ſono andato preparando la virtù dei miei buoni Spartani.... ſenza empiere loro il capo di ſtravaganze, e di certe luminoſe caricature, colle quali a me è talvolta paruto, che per formare in qualche tragedia dei prodigi d'eroi, ſi ſieno lavorati dei monſtruoſi fanatici fuori di tutte le belle e venerande proporzioni della ragione e della natura.*

L'auteur Italien prévient ici une objection qu'on pourroit lui faire. Le crime triomphe dans la piece, & la ver-

tu n'y eſt pas heureuſe: Leonidas, prince vicieux & perfide, monte ſur le thrône & s'y maintient; tandis que Cleombrote, Liſander, Hippomedon, les plus vertueux perſonnages de Sparte, éprouvent pluſieurs infortunes. N'eſt-ce pas le plus ſcandaleux exemple qu'on puiſſe mettre au théatre? Le poete répond qu'il a tellement ménagé les choſes, que la vertu de ſes Spartiates ſe trouve préparée à toutes les diſgraces qui leur arrivent; que ces diſgraces d'ailleurs ne ſont pas d'un ordre aſſez tragique, pour produire le ſcandale objecté; qu'Ageſilas le plus vicieux perſonnage de la piece, eſt puni avec une ſévérité exemplaire; que Leonidas, qui, ſuivant le témoignage de l'hiſtoire, devoit reſter ſur le thrône, y reſte en effet; mais qu'on a pourvû d'une autre maniere à ſon châtiment. Il ſe voit abandonné des plus vertueux Spartiates, environné d'amis perfides, de ſujets ſéditieux, ménacé d'une guerre étrangere, déchiré de remords, &c. deſorte qu'en comparant ſes infortunes, ainſi que celles d'Ageſilas, avec les diſgraces de nos illuſtres Spartiates, il n'y a preſque perſonne qui ne préfére la condition de ceux-ci au ſort déplorable de ceux-là.

Voila en peu de mots ce qui concerne la conduite de cette piece, & le plan général de l'auteur. Entrons dans quelques détails plus particuliers, & faiſons connoître ſa maniere de peindre. Le premier acte offre une ſituation très-intéreſſante, & un excellent tableau de la tendreſſe filiale. Chelonis, qui s'étoit volontairement exilée pour ſuivre ſon pere Leonidas, revient avec lui à Lacédémone, & ſe rend au palais pour ſolliciter la grace de ce prince. Elle ignore qu'un parti puiſſant eſt ſur le point de ſe déclarer en faveur de Leonidas, & que les jours de Cleombrote ſont ménacés: elle n'eſt occupée que des malheurs de ſon pere, & des meſures qu'elle doit prendre pour fléchir le roi. *As tu bien retenu*, dit-elle à Climene, *toutes les choſes que je t'ai recommandées?*

Clim. *Oui, Madame.*

Chel. *Quand je mettrai mon voile, tu te ſouviendras de couvrir auſſi ton viſage, de tomber à ſes pieds dans une poſture humble & décente, changer le ſon de ta voix; tu ſais les noms uſités qu'on donne aux princes:* Grand Roi, Roi juſte & ſage... *Laiſſe-là ces noms: les malheureux ne mettent pas tant d'ordre dans leurs*

leurs diſcours: la douleur en fait tout l'ornement.

Clim. *Madame, vous m'avez déja dit toutes ces choſes.*

Chel. *Oh Dieux! tu n'as pas d'époux ma Climene; tu es fille, mais non d'un pere infortuné. Ah, qu'on exprime mal une douleur qu'on ne reſſent pas!*

Clim. *N'employez donc point d'interprete, & parlez vous-même à votre époux.*

Chel. *Hélas! je crains la majeſté qui brille ſur ſon viſage, & je crains encore plus mon amour. Dès qu'il paroîtra à mes yeux, ah malheureuſe! Je perdrai le ſouvenir de mon pere! S'il m'apperçoit de loin, & s'il me dit avec ſa tendreſſe accoutumée*, eſt-ce vous Chelonis? *Hélas! Climene, le plaiſir de le revoir fera évanouir tous mes ennuis, & mes douloureux accens perdront toute leur force. Non, non, ſuivons notre projet. Evitons un entretien fatal. Tu parleras la premiere; & tandis que tu t'expliqueras avec lui, je tâcherai de recueillir mon ame agitée de mille paſſions qui la déchirent. J'aurai peut-être le pouvoir de la rappeller à elle-même, & de lui rendre le calme dont j'ai beſoin pour le grand deſſein qui m'occupe. Dieux! qui veillez à la garde de ce*

palais, ayez soin du reste. Je m'abandonne à votre pitié.......

Cleombrote paroît, & ne reconnoît point ces deux femmes, parce qu'elles sont voilées.) Climene se jette à ses piés, & lui expose en termes énigmatiques le sujet de sa douleur. *Ayez pitié*, dit-elle, *d'une malheureuse à qui l'on a enlevé tout à la fois un pere & un époux....*

Cleom. *Et qui les lui a enlevés ?*

Clim. *Un de nos Ephores, sous l'autorité apparente d'Agis.*

Cleom.... *Et quel puissant motif a déterminé, je ne dis pas l'Ephore, mais le débonnaire Agis, lui qui ne commit jamais la plus légere injustice ?*

Clim. *L'amour de la patrie & l'attachement aux loix.*

Cet aveu, très-déplacé sans doute, indispose Cleombrote qui déclare à cette femme, qu'ayant contre elle *la patrie & les loix*, elle ne doit point esperer d'adoucissement à son sort. Climene veut insister : mais ce qu'elle dit est si foible, qu'elle vérifie la maxime alléguée par Chelonis.

Ah ! male
Può simularsi un duol, che non si sente !

Chelonis voyant sa cause en de si mau-

vaises mains, l'interrompt, & dit : *Ah ! tu ne sais pas prier.... Seigneur, tournez vers moi vos regards : à quoi sert de me cacher plus long-tems ? Voyez à vos piés cette fille orpheline, & cette veuve infortunée. L'arrêt fatal qui a détrôné Leonidas, & dont Lisander votre collegue fut l'auteur, m'a privée à la fois, & d'un pere, & d'un époux que j'adore. Lequel des deux me reste ? lequel des deux est à moi ? J'abandonne l'un, & je le perds : je m'attache à la destinée de l'autre, & je n'en joüis pas ; parce qu'un charme insurmontable m'entraîne toujours vers l'objet que mes yeux ne rencontrent plus. O déplorable fatalité de mon étoile !*

Cleombrote, surpris & attendri, lui demande la cause de son déguisement ; pourquoi elle a entrepris ce mystérieux voyage ; & si *elle revient fille de Leonidas, ou femme de Cleombrote.* Elle répond qu'elle vient solliciter la grace d'un malheureux pere, chargé d'années & d'infortunes : elle demande pour toute faveur qu'on permette à ce vieillard d'expirer dans le sein de sa patrie, & que l'ombre d'un descendant d'Hercule ne soit pas condamnée à errer éternellement dans une terre barbare. Elle écarte adroitement

les justes défiances qui pourroient indisposer Cleombrote : elle proteste que Leonidas, instruit par ses malheurs, & dégouté des soins tumultueux du throne, ne soupire qu'après le repos d'une vie privée ; qu'il a l'ame pénétrée d'un vif repentir ; que l'objet unique de ses derniers vœux est de se réconcilier sincerement avec son gendre, & de lui jurer une éternelle obéissance. Enfin, pour achever de rassurer Cleombrote, elle lui déclare que Leonidas vient se livrer lui-même à sa clémence ; qu'il est sur le point d'entrer dans Sparte ; & que ce redoutable ennemi sera bientôt en sa puissance. Ce discours fait une vive impression sur l'ame sensible du monarque : mais de justes allarmes s'opposent aux mouvemens de sa clemence. Il craint que le retour de Leonidas ne remplisse de troubles la ville de Lacédémone ; & cette pensée l'inquiete plus que ses propres périls.

» Ah ! ma chere Chelonis, je ne sens
» que trop le pouvoir de vos larmes :

Ah ! che pur troppo la possanza io sento,
Consorte, de' tuoi preghi : ma non piaccia,
Non piaccia a' dei, che di privato affeto
Vittima per me mai cada la pace
Publica della patria.

» mais les Dieux me préservent de sa-
» crifier le repos public à une tendresse
» particuliere.

Chel. *Hélas que je me suis étrangement abusée ! Mais je ne me plains pas de vous.... je n'accuse que ma destinée, qui pour me précipiter dans l'infortune, a changé votre belle ame, & ce cœur autrefois si sensible.* *

Cleom. *O ! cruelle & terrible....*

Chel. *Seigneur, calmez ces transports. Je vois que ma présence vous importune : il est temps de mettre fin aux tourmens qu'elle vous cause ; je reconduirai mon malheureux pere dans les lieux abhorrés de son exil.... Là, seule & noyée dans les pleurs, je fermerai ses yeux éteints & appesantis par les approches d'un éternel sommeil. Seule, je recueillerai ses derniers soupirs, & je répondrai à ses tristes gémissemens, lorsque d'une voix mourante il appellera inutilement, & son fils, & ses amis, qu'il a pleurés tant de fois. Seule, errante autour de lui, je mêlerai mes cris à ses accens plaintifs, & nous confondrons nos pleurs ; je couvrirai ses froids ossemens d'une terre barbare & étran-*

* Ma il cielo accuso, onde il mio mal discende,
Ch'en te pietate inesorabil rende. *Tasso, Gier. lib.*

gere, poids honteux & accablant pour les reliques d'un Heraclide. Je ne mettrai point d'inscription sur son chétif tombeau, de peur qu'elle ne rappelle le souvenir de cette déplorable histoire, & que quelqu'un, passant par-là, ne s'écrie en parlant de vous : Ah le cruel ! Peut-on être si insensible aux malheurs d'un pere, & aux larmes d'une épouse ? *Et ne craignez pas que je fasse à Leonidas un portrait odieux de votre sévérité, qu'il pourroit taxer de barbarie. Je lui raconterai toutes les marques d'amitié, de justice & de tendresse que vous m'avez données ; & j'ornerai ce récit de toute l'éloquence que peut inspirer l'amour, qui, dit-on, est un si grand maître. Mais, au nom des Dieux, ne me refusez pas une seule grace, qui ne regarde pas mon pere. Laissez-moi voir mes deux fils, fruits précieux de nôtre amour ; laissez-les moi embrasser une seule fois : hélas ! ce sera peut-être la derniere. Souffrez que j'emmene dans mon exil celui des deux qui vous ressemble le plus ... Que l'aîné vous reste ; il nacquit pour le throne... Oh mes chers fils ! O uniques gages d'une flamme si pure ! Puisque le destin sépare vos infortunés parens.... Et pourtant les Dieux savent... Adieu, Seigneur, adieu.*

Ces deux Scenes nous ont paru très-intéressantes. Nous n'avons pas été également frappés de tous les autres endroits. Nous avons trouvé l'exposition beaucoup trop longue, quelques pensées un peu communes, des détails inutiles & languissans, trop de récits, & trop peu d'action. Le rôle d'Agesilas intéresse foiblement : c'est un fourbe inconsidéré & maladroit. Il s'intrigue pour faire régner Leonidas : on ne sait trop ce qu'il se propose, en rétablissant un prince qu'il n'aimoit pas, qu'il avoit offensé, & dont l'élévation pouvoit lui être fatale, comme elle le fut en effet. Il veut faire périr ce même Leonidas, & il confie imprudemment ce complot à Hippomedon, qui, bien plus honnête homme que son pere, rejette avec horreur les propositions qu'on lui fait, & refuse le throne qui devoit être la récompense de cette perfidie. Agesilas, craignant les suites d'une telle confidence, prend le parti de prevenir son fils, & l'accuse d'avoir conspiré contre l'état. Cette ruse est forcée, outre qu'elle rebute par sa barbarie. La conduite de ce vieillard est incomprehensible. Le caractere d'Hippomedon ne contraste point mal avec celui d'Agesilas : mais on vou-

droit que le premier eût une vertu plus mâle, & une dévotion un peu mieux entendue. La Religion du serment l'empêche de révéler une conspiration qui tend au bouleversement de l'état : on l'accuse d'en être l'auteur : il n'ose se défendre ; Neptune... son pere... la foi jurée l'empêchent de parler.

Oh Nettuno.... O padre.... O santa,
E in cuor saggio e onorato immobil fede !

On lui donne le palais pour prison, & on lui commande de n'en point sortir. Il reçoit cet ordre avec une tranquillité philosophique, & il l'exécute si litteralement, que, lorsqu'on vient lui dire que les jours de Cleombrote sont ménacés, que le palais est investi de soldats, & que Chelonis le conjure de voler au secours du roi, il répond tranquillement qu'il est aux arrêts, qu'il a donné sa parole, & qu'il ne sauroit agir, à moins qu'on ne lui rende la liberté.

Va, Climene,
E dille sol che libertà m'impetri,
Cui, non gli armati intorno a me custodi,
Ma il divieto reale or mi contrasta,
E di mia fede il pegno.

Je trouve bien plus de noblesse & de véritable grandeur dans le caractere de Cleombrote. Il pardonne généreusement à Leonidas, malgré les sages conseils de Lisander, & malgré ses propres pressentimens. Ce n'est point par une indulgence aveugle, & faute de prévoir les suites d'une telle faveur : mais le moyen de résister aux pleurs d'une épouse vertueuse & chérie ? *Allez, Chelonis, allez trouver votre pere, & dites-lui que vos prieres ont triomphé ; qu'il revienne ; qu'il ne perde pas un seul moment ; que les premieres traces de sa liberté soient marquées par nos embrassemens. Dieux immortels ! il m'en coûtera peut-être un throne.* Lorsque la conjuration éclate, & qu'il se voit environné d'ennemis, il montre une fermeté intrépide, & un courage supérieur au danger. Chelonis effrayée lui représente qu'il court à une mort certaine, & que s'il attend les rebelles, tous les asyles lui seront fermés. Chelonis n'a plus de pouvoir sur son ame. *C'est la mort que je cherche*, dit Cleombrote, *& non pas les asyles.*

Chel. *Mais à qui laissez-vous des fils innocens...... & une épouse desolée ?*

Cleomb. *Je laisse mes fils à leur mere, & mon épouse à sa vertu.*

Tous ces traits sont admirables. On voudroit que l'auteur ne les eût pas obscurcis par d'autres traits moins agréables & moins nobles. Par exemple, on n'aime pas la description que fait Agesilas (*acte I. scene III.*) du desespoir des usuriers de Sparte, lorsqu'Agis, voulant rétablir l'ancienne égalité des biens, abolit toutes les dettes, & fait brûler dans la place les contrats & les obligations. On lui pardonne de dire qu'il n'a jamais vu de plus belle flamme que celle-là.

Più bella fiamma, e agli occhi più chiara
Non comparice di quella.

C'étoit un feu de joie pour Agesilas, & pour les autres citoyens obérés : mais est-il décent que ces usuriers *se mordent de rage les deux mains*, ni qu'ils *mettent ces deux mains dans leurs cheveux*, ni qu'Agesilas *les regarde en dessous*, & pense *éclater de rire* en voyant leur affliction ?

. . . . *Ambe le mani*
Si morsero per doglia, e cento volte
Le si miser fremendo entro i capelli.

Sotto occhio li guatava, & appena il riso,
Ch' i' avea nel cor, non iscoppiommi in bocca.

Ces défauts legers, peut-être plus sensibles dans notre langue que dans celle des Italiens, n'empêchent pas qu'on ne doive regarder la *Chelonis* comme une excellente production. N'oublions pas de remarquer, après l'éditeur de cette piece, que son illustre auteur ne l'avoit composée que pour son propre amusement, & qu'elle est restée plus de trente ans dans son cabinet sans voir le jour. C'est renchérir sur le précepte d'Horace, qui ne demande que dix ans d'intervalle entre la composition d'un manuscrit & sa publication. Le hasard seul a fait tomber celui-ci entre les mains d'un directeur de théatre, qui l'a remis aux supérieurs du college de Modene, où la Chelonis a été jouée pour la premiere fois.

DESCRIPTIONS du Moineau blanc, & des Poissons d'or & d'argent; traduites du Suédois de M. Linnæus, & tirées des Kongl. Swens-ka Wetenskaps Académiens Handlingar; Mémoires de l'Académie Royale de Suede; pour l'année 1740.

Quelqu'estime que l'on accorde aujourd'hui à la physique & à l'histoire naturelle, c'est ordinairement moins l'utile que le neuf, le rare & le merveilleux, que nous cherchons dans l'une & dans l'autre; & il semble que les physiciens favorisent eux-mêmes cet abus en décorant les sciences qu'ils cultivent d'un dehors brillant, pour attirer sur elles l'attention de ceux qui, sans cet éclat, n'auroient point daigné les honorer de leurs re-

gards. Mais ce qui surprend le plus n'est pas toujours ce qui nous instruit davantage, ni ce qui nous mene aux principes les plus féconds en conséquences utiles. Il ne nous arrive pas souvent de pouvoir observer avec l'exactitude nécessaire, & dans toutes les circonstances requises, les choses rares & extraordinaires ; la connoissance donc, que nous pouvons en acquerir, ne sera ordinairement qu'incertaine & incomplete ; au lieu qu'avec une attention véritablement philosophique, on peut découvrir du neuf, & de l'utile dans les choses les plus communes. On a vû avec admiration une femme * braver les dangers de la navigation, & chercher à Surinam des insectes, que l'Allemagne &

* Marie-Sibylle Merian, née à Francfort sur le Mein. M. d'Argenville a donné sa vie dans le supplément de la vie des peintres.

la Hollande ne pouvoient pas lui fournir ; mais sans excepter même le Lanternier, & le Crapaud qui porte ses petits sur le dos, a-t-elle rien apporté de comparable aux Polypes, qu'elle auroit pu trouver dans les étangs de la Hollande? Et si M. Trembley avoit mieux aimé rechercher le beau & le rare, qu'observer la nature dans des plantes aquatiques peu estimées, ils seroient peut-être encore à découvrir. Il en est de même de certaines expériences de physique qui frappent beaucoup, mais qui n'apprennent cependant rien de nouveau, & ne sont par conséquent estimées, que pendant qu'il y a peu de personnes qui sachent les faire. Mais en appréciant dans l'examen de la nature chaque objet, selon qu'il peut contribuer plus ou moins à étendre nos connoissances, & ne tournant pas nos vûes sur des choses véritablement utiles, la physique & l'his-

toire naturelle deviennent la partie de nos connoissances la plus importante, comme sans contredit elles sont la plus agréable. Ce sont elles qui nous rendent véritablement les maîtres de la terre ; qui nous mettent en état de faire produire au feu, à l'air, à l'eau, aux animaux, en un mot, à toutes les forces de la nature, les mouvemens que nous desirons. L'application & les recherches du physicien véritablement utile à la Société doivent s'étendre jusqu'aux arts & aux travaux, par lesquels on rend les substances corporelles propres à l'usage de l'homme. C'est-là le grand but que se propose l'académie Royale de Suede érigée à Stockholm en 1739. sous le regne du roi Frederic de la maison de Hesse. Nous excluons, dit M. le Baron Hoepken, alors secretaire de ce corps zélé pour le bien public, dans la préface

du premier volume des mémoires de l'académie, tout ce qui ne tire son origine que d'une imagination échauffée, tout ce qui n'est fondé que sur une antiquité fabuleuse, ou sur de nombreuses collections d'armes & de généalogies aussi incertaines que frivoles. Les objets de nos recherches seront la nature, ses productions variées, ses propagations innombrables, sa maniere de conserver ce qu'elle a produit ; nous examinerons en même-temps la gravité, les dimensions & les proportions des corps ; & nous ferons des recherches sur les moyens de faciliter toutes sortes de travaux, de se mettre à l'abri de la violence des tempêtes, de s'orienter au milieu des flots par la position des étoiles, de résister à l'ennemi, d'orner les provinces & les villes de maisons commodes & durables, de faire valoir autant qu'il

est possible tous les dons que la nature nous a si libéralement distribués. Des vues si louables & exécutées en partie par les membres qui composent cet illustre corps, ont fait du recueil de leurs mémoires écrits en Suédois, un des livres les plus utiles que ce siecle ait produits. Jusqu'ici il n'a guere été connu parmi nous ; car quoique dans les premiers volumes du journal œconomique, on ait donné sans en indiquer la source quelques morceaux de ces mémoires, ils ont été tellement défigurés par l'éditeur, qu'ils auroient besoin d'être traduits de nouveau. Nous nous proposons de faire passer successivement dans notre Journal, soit par extrait, soit par traduction, les morceaux qui nous paroîtront les plus curieux, & les plus instructifs ; & nous commençons aujourd'hui par donner les descriptions du Moineau blanc,

du Poiſſon d'or & d'argent ; & celle d'un inſecte qui n'avoit pas encore été décrit. Qu'on ne croye pas que ces mémoires repréſentent des choſes plus curieuſes qu'utiles : ceux de M. Linnæus renferment, outre le neuf, des axiomes dont on pourra peut-être faire des applications générales dans l'Ornithologie & l'Ichthyologie.

Le Moineau blanc n'ayant été juſqu'ici ni décrit, ni repréſenté par qui que ce ſoit, je me ſuis procuré trois oiſeaux de cette eſpece, que j'ai élevés dans ma maiſon pour en connoître la nature, & pour me mettre par-là en état d'en donner une deſcription exacte, qui puiſſe contribuer à faire connoître aux étrangers les ſingularités que produit le Nord.

Les noms de cet oiſeau ſont en latin, *Alauda remigibus albis, primoribus extrorſum nigris, rectricibus nigris, lateralibus tribus albis. Paſſer-Alpino-Lapponicus, ſeu nivalis. Linnæus Act. lit. &*

Scient. Suec. 1736. *p.* 11. §. 16. En Suedois, *Snoe-Sparf.* En Lappon, *Alaipg.*

Il eſt de la grandeur d'une alouette & peſe ordinairement une once ; ſon bec eſt conique, pointu & ordinairement d'une couleur noire, qui vers la baſe devient ſouvent cendrée. La partie inférieure de ce bec eſt plus courte, & en même-tems plus épaiſſe que la ſupérieure : ſes extrémités ne ſont point coupantes, mais recourbées vers la baſe. Les narines de cet oiſeau ſont rondes, un peu élevées & couvertes de plumes.

Sa langue eſt liſſe & polie comme du parchemin, de figure conique, molle, & tant ſoit peu fendue par le bout, ayant la baſe découpée en forme de fleche, & ſes deux racines fendues ; l'orifice du larynx a des dents des deux côtés du palais.

Il a les yeux petits & noirs ; ſes piés aſſez courts & de couleur obſcure ont quatre doigts, dont celui du milieu eſt le plus long, & celui de derriere le plus gros. Les ongles de ces doigts ſont noirs, un peu courbés, applatis & coupans ſur les bords, mouſſes par le bout ; celui du milieu eſt de la moitié, & celui de derriere deux fois plus long que ceux des doigts extérieurs.

Quand notre moineau ſerre les aîles contre le corps, elles paroiſſent blanches, excepté aux bords inférieurs de leurs extremités où elles ſont noires, auſſi bien qu'à la jointure des aîles où eſt une petite tache de même couleur, formée par trois petites plumes couchées l'une ſur l'autre.

Les plumes ramieres, ou plumes des aîles (*remiges*) du moineau ſont au nombre de ſeize. Depuis la premiere juſqu'à la huitieme, elles ſont blanches vers la baſe, & noires vers l'extrémité ; mais de façon que la premiere eſt moitié blanche & moitié noire ; & que dans les autres le noir va toujours en diminuant, enſorte que la huitieme n'a qu'une petite tache noire tout au bout. La ſeizieme eſt noire & à l'extrémité blanche dans les mâles, & d'un jaune tirant ſur le brun dans les femelles.

Sa queue, qui n'eſt que très-peu fendue, eſt par en haut noire au milieu, & blanche ſur les bords. Les plumes rectrices de cette queue ſont au nombre de douze. De chaque côté, il y en a trois toutes blanches, à l'exception d'une petite tache noire de la largeur d'une ligne, qui ſe trouve tout près de la côte. La

quatrieme & la neuvieme ſont blanches en dehors, & noires en dedans ; la 5, 6, 7, & 8. ſont tout-à-fait noires.

La couleur des autres parties du corps differe ſelon les ſexes, de ſorte que n'étant point prevenu on pourroit s'imaginer que les mâles & les femelles fuſſent des oiſeaux de deux eſpeces differentes. Car,

Dans les mâles.	*Dans les femelles.*
La tête, la poitrine, & le col que cet oiſeau a fort court, ſont tous blancs ; cependant en été ils ſe teignent, mais très-legerement d'une couleur teſtacée, qui tire du jaune au brun.	Ces mêmes parties ſont entierement couvertes d'un jaune brunâtre, ou d'une couleur teſtacée, ſans aucun mélange.
A conſidérer chaque plume par elle-même, elles ſont du côté extérieur noires depuis la baſe juſqu'à la moitié, blanches vers l'extrémité, & quelquefois entourées d'un bord jaune-brun à peine ſenſible.	Outre celles qui ſont noires en partie, on en trouve quelques-unes toutes blanches ; mais à l'extrémité, toutes ſont d'un jaune brunâtre, ſans aucun mélange de noir en dehors.
La poitrine, ou la partie inférieure eſt toute blanche, chaque plume n'étant noire que vers la baſe, & blanche à l'extrémité ; mais en été	Cette même poitrine eſt d'une couleur pâle ſur la partie la plus couverte, & les plumes qui la couvrent, noires vers la baſe & d'un jaune

ce blanc se tourne en un jaune brunâtre.	brunâtre vers le milieu, tirent à leurs extrémités plus ou moins sur le blanc, selon qu'elles se trouvent placées plus haut ou plus bas.
Le dos est noir, & les plumes noires, qui le couvrent, étant à leurs extrémités, ou d'un jaune brunâtre, ou blanches, elles forment des nuances presqu'imperceptibles, qui sont transversales dans les mâles, & s'étendent en long dans les femelles.	Le dos est noir aussi; mais avec des raies d'un jaune brunâtre, les plumes noires qui le couvrent, ayant la moitié de leur côté extérieur teint de cette derniere couleur.
La couleur des plumes qui couvrent les aîles par en haut & par en bas est blanche, excepté vers la base où elles sont noires. L'extrémité de la queue est noire, sans mêlange d'aucune autre couleur.	Les plumes qui couvrent les aîles des femelles par en haut, sont d'un jaune brun, & blanches par en bas. Les rectrices, dont la plus grande partie est noire, sont à leurs extrémités un peu teintes d'un jaune brunâtre.

Au reste, il est à remarquer que cet oiseau change de couleur comme la perdrix blanche, *lagopus*, le lievre, & d'autres animaux, qui vivent dans les pays froids. En hyver, le mâle a la tête, le col & la poitrine blancs comme de la

neige, & on ne voit de la couleur jaune & brunâtre qu'un très-petit vestige à la tête. Dans le tems de la canicule, ce blanc éclatant est terni par une couleur testacée legere, & pour ainsi dire transparente; & le dos qui avoit été noir en hyver, se couvre de nuances jaunes, qui cependant ne sont jamais si foncées dans les mâles que dans les femelles.

Les oiseaux, que j'avois élevés dans mon appartement, que je tenois toujours chaud, ne devinrent pas blancs à la tête, au col & à la poitrine; ils garderent aucontraire pendant tout l'hyver leur couleur d'été; de même que le lievre, qui chez nous est toujours blanc en hyver, reste gris en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, en France, comme il l'est en été chez nous & dans ces pays.

La couleur de ce moineau peut, à ce que je pense, nous faire voir quels sont dans les oiseaux les marques qui doivent servir à leurs dénominations caractéristiques. Je n'ignore pas que les caracteres tirés de la couleur ne sont pas si remarquables que ceux que peuvent fournir la figure du corps, ou la configuration des parties. Je sais encore que

les couleurs sont variables; cependant elles le sont moins dans les animaux sauvages, que dans les domestiques; & il a fallu y avoir recours, n'y ayant pas eu moyen jusqu'ici de bien établir les différences des figures. Or la couleur variable selon les saisons étant encore différente dans nos moineaux selon les sexes, qui cependant doivent être caractérisés par une dénomination commune; j'ai cru qu'il falloit tirer les vrais caracteres de la couleur des plumes ramieres des aîles & des rectrices de la queue, ce qui semble être confirmé par les canards sauvages; outre que ce sont ces plumes-là qui changent le plus rarement dans les oiseaux, si ce n'est dans ceux de mer.

L'ongle, qui dans le doigt postérieur est deux fois plus long que celui des doigts de côté, fait voir que l'oiseau que je décris doit être mis dans le genre des alouettes, dont il imite parfaitement la maniere de sauter, quoiqu'au reste celles-ci n'ayent pas la langue semblable à du parchemin, ni même fendue comme lui, & que de plus elles n'ayent pas le bec ni si étroit, ni si long.

En été, ce moineau fait son séjour

dans les montagnes neigeuses de la Laponie, où il s'en trouve fort peu d'autres; car on n'y voit gueres que des Perdrix blanches, des Pluviers (*Charadrius*) & quelques autres qui courent sur la neige aux bas des montagnes, & qu'à peine apperçoit-on quand ils volent, parce qu'alors ils paroissent tous blancs. Les Moineaux de cette espece que j'avois elevés se tenoient toujours par-terre, & n'aimoient pas à se mettre sur des branches & des buissons; ce qui vient sans doute de ce qu'il n'y a pas d'arbres dans les montagnes, où cet oiseau a coutume de vivre, & où il ne fait que sautiller sur le terrein raboteux. Il court précisément comme les alouettes en hyver. Dans les montagnes couvertes de neige, il se nourrit comme la Perdrix blanche, avec la semence de la *Scherra* (betula foliis orbiculatis crenatis flora Lappon. 342.*) Les miens se contentoient de chenevis qu'ils avaloient avec l'écale, quand ils avoient faim, & qu'ils écaloient, quand ils commencoient à se rassasier. Ils mangeoient encore de l'avoine, qu'ils sa-

(*) Betula vana.

voient éplucher si adroitement, qu'ils ne l'avoient pas plûtôt prise dans le bec, que le grain sortoit par l'un des bouts de l'écale. Quand on leur donne autant de chenevis qu'ils en peuvent manger, ils s'engraissent promptement, & meurent. Je leur ai aussi donné quelquefois des pois verds qu'ils ont mangés avec appetit.

La rigueur de l'hyver venant à resserrer toutes les semences des plantes, qui viennent dans les montagnes de la Lapponie, nos oiseaux se voyent obligés de descendre dans le plat païs de la Suede, où ils arrivent avant que l'hyver y fasse sentir toute sa violence; de même qu'à l'issue de cette saison, ils reviennent des païs méridionaux, pour retourner dans les montagnes de la Lapponie. Dans les temps de leur passage, on les trouve ordinairement le long des chemins, cherchant des grains, ou d'autres choses qui soient à leur gré. Chez nous on lui donne le nom de moineau de neige, partie parce qu'en volant il paroit aussi blanc que de la neige, partie parce qu'il arrive en Suede dans le temps où la neige commence à tomber, & qu'il la quitte quand elle cesse.

C'est dans le temps de ces passages que les oiseleurs tendent des piéges à nos moineaux, pour les vendre à Stockholm, où l'on en met en cage uniquement à cause de leur couleur; car ils n'ont qu'une espece de gazouillement, que même ils ne font pas souvent entendre; mais quand on les prend ils crient à peu près comme les jeunes Choucas.

Cet oiseau ne dort presque jamais, il passe la nuit à sautiller & à voltiger, ce qui le rend très-propre à habiter les montagnes de la Lapponie, où en été il n'a point l'incommodité de la nuit.

Quand il est gras, sa chair est d'un très-bon goût, & il y a beaucoup de gens en Suede qui s'imaginent qu'il est le véritable ortolan, *hortulana*; mais celui ci, qu'à cause de son goût exquis, les étrangers payent jusqu'à un ducat la piece, & qui ne paroît que très- rarement dans le nord, est tout un autre oiseau qu'il faut définir, *fringilla remigibus nigris primis tribus margine athidis, rectricibus nigris, lateralibus duobus extrorsus albis.* Il a un cercle pâle autour des yeux, la couleur de son corps est un noir entremêlé

d'un jaune brun, son col est verd, sa tête jaune & sa poitrine d'un jaune brun; par conséquent il n'a pas la moindre ressemblance ave le moineau, que je viens de décrire.

DESCRIPTION du poisson d'or ou d'argent.

(*Cyprinus pinna avi duplici, cauda trifurca.*)

L'Académie n'eut pas plûtôt reçu un poisson de cette espece, qu'elle me chargea de l'examiner, & de le décrire avec autant d'exactitude qu'il seroit possible; je commençai donc par le dissequer & par en faire dessiner les parties, auxquelles on doit principalement faire attention dans l'histoire d'un poisson.

Son corps ressemble à un able ou à un petit breme. Il pése environ trois gros Sa longueur est, sans y comprendre la queue, de la largeur de quatre doigts, & sa largeur de celle d'un doigt & demi.

Sa grosse tête est assez platte par en haut, & toute unie & sans piquants aux ouies, *copercula branchiarum.*

Sa bouche est obtuse & sans dents. Les parties supérieures & inférieures sont de la même longueur, cependant le poisson ayant la bouche ouverte, l'inférieure paroit un peu plus longue.

Les narines sont remarquables, car elles sont doubles ou deux à deux, & divisées par une petite lame, de façon que les narines exterieures sont rondes & ouvertes des deux côtés de la tête, & que les intérieures sont à moitié fermées; l'os nasal, qui d'ailleurs est droit, se repliant sur ce trou.

Ses yeux, qui renferment des cristallins exactement spheriques, sont grands, ronds, elevés des deux côtés de la tête & plus bas que les narines.

Les ouies sont de chaque côté quadruples, & à filaments doubles: la membrane qui couvre les ouïes renferme trois os courbés, sinueux & minces.

Le dos s'eleve tant soit peu derriere la tête, & est un peu comprimé.

Le ventre est plus large, plus gros, plus rond, & plus long même que le dos. Il est plat entre les nageoires de

la poitrine & les antérieures du ventre rond entre celles-ci & les poſterieures, & échancré entre les poſtérieures du ventre & la queue.

La ligne latérale dirigée plus vers le dos que vers le ventre deſcend un peu en bas, & remonte enſuite. Les écailles ſont grandes, obtuſes, rangées les unes ſur les autres, ſans être diſpoſées par bandes ou lignes droites.

Ce poiſſon a huit nageoires, une au dos, deux à la poitrine, autant à la partie antérieure du ventre, autant à la poſtérieure, & une enfin à la queue.

La premiere de ces nageoires s'étend depuis le milieu du dos preſque juſqu'à la queue, & eſt, pour ainſi dire, coupée à ſon extremité. Elle eſt compoſée de dix-huit rayons, dont le premier eſt le plus petit, ſéparé des autres & pointu. Le ſecond eſt trois fois plus long, roide, pointu & piquant; les autres encore un peu plus longs que celui-ci ſont égaux, pliants & diviſés aux extremités.

Chaque nageoire de la poitrine conſiſte en ſeize rayons pliants, dont le ſecond, le troiſiéme & le quatriéme

ſont les plus longs; le premier eſt plus court, & ceux qui ſuivent le quatriéme vont en diminuant de longueur.

Les nageoires antérieures du ventre ſont compoſées chacune de neuf rayons pliants & diviſés vers leurs extrémités, dont le premier eſt le plus court, le deuxieme & le troiſieme ſont les plus longs, & les autres vont en s'accourciſſant.

Les nageoires poſtérieures du ventre ſont comme les antérieures & celles de la poitrine, l'une à côté de l'autre, mais un peu plus courtes que celles-là. Chacune eſt compoſée de huit rayons, dont le premier eſt pointu & en même-temps le plus petit. Le ſecond eſt pointu, roide, piquant & trois fois plus long. Les troiſieme, quatrieme & cinquieme ſont d'égale longueur, plus longs que les autres, diviſés & pliants.

La nageoire de la queue eſt la plus grande de toutes, longue de la largeur d'un doigt, deux fois plus large & en forme de trident, ou avec deux ſinuoſités. Cette nageoire eſt repliée des deux côtés comme la queue d'une poule, & le poiſſon peut la lever de la maniere que le coq d'Inde leve ſa

queue, lorſqu'il eſt irrité. Quand elle eſt levée, on voit que l'extremité du corps où la queue eſt attachée, eſt concave, cependant ſans ouverture & large, & que par en haut il y a dans le milieu une eſpece de quille. Cette nageoire eſt compoſée de trente-ſept rayons, qui tous ſont pliants & diviſés vers leurs extremités, excepté le dix-neuviéme ou celui du milieu, qui n'eſt point diviſé. Des deux côtés de la queue il y a dans la nageoire deux rayons minces & courts qui ſervent à l'étayer. Chaque coin de la queue eſt obtus, mais celui du milieu eſt tant ſoit peu échancré; car le dix-neuvieme rayon qui fait qu'il ſe forme une eſpece de quille au haut de la queue, eſt un peu plus court que les rayons latéraux.

Les arrêtes coſtales ſont au nombre de douze paires.

La veſſie eſt double, comme dans les ables, dans les bremes & dans les autres poiſſons de ce genre, qui ont la partie antérieure de la veſſie plus petite que la poſterieure, & un peu écraſée à l'extrémité.

Le boyau eſt de la longueur du poiſſon, plié en trois & eſt couvert de graiſſe.

Ce poiſſon a trois dents qui ſont grandes, fortes & placées préciſement à l'endroit de la tête, où le boyau commence; ſavoir, deux aux côtés & une troiſiéme plus pointue que les autres contre le dos. Aureſte on ne lui trouve point de dents ailleurs, ni aux nageoires, ni à la langue, ni au palais.

Une quantité de frai entouroit le boyau du poiſſon que j'ai diſſequé; par conſéquent il étoit femelle.

Lorſque je reçus ce poiſſon, ſa couleur étoit d'un blanc terne; car on l'avoit mis dans de l'eſprit de vin.

On voit que ce poiſſon eſt, comme je l'ai défini, une vraye eſpece de cyprinus.

1°. Par les trois arrêtes renfermées dans la membrane qui couvre les ouies.

2°. Par les dents qui ſe trouvent dans le goſier & non dans la bouche.

3°. Par la veſſie diviſée en deux parties inégales.

4°. Par l'os naſal, qui dans tout ce genre reſſemble à un pied de vache.

5° Par la figure extérieure. (*Facies externa.*) Comparez ce caractere avec les genres d'Artédi, à la page 2.

Ce genre de poiſſon eſt le plus éten-

du de tous, & notre Artédi, qui n'a pas encore eu son semblable en Ichthyologie, en compte jusqu'a trente-trois especes. La quantité des especes du même genre fait qu'on ne peut pas aisément les distinguer par des noms. L'auteur que je viens de citer a trouvé que dans celui dont nous parlons, la nature a mis les caractéres qui peuvent servir à distinguer le plus facilement les especes, dans les nageoires postérieures du ventre. Aucun poisson ne confirme cette idée plus que celui que je décris, qui a une paire de nageoires postérieures, tandis que tous les autres n'en n'ont qu'une, desorte que les principaux caractéres qui peuvent le faire reconnoître, sont :

1°. Une double nageoire postérieure à côté du ventre.

2°. Une nageoire à la queue, fendue en trois, ou en forme de trident.

3°. Une queue qui n'est ni horisontale, comme dans les plagiures ou cetacées; ni perpendiculaire, comme dans les autres poissons : mais repliée de deux côtés.

C'est de là que je tire le nom spécifique du premier caractére, *pinna ani*

duplex, qui est le principal, le plus singulier, le plus essentiel à ce genre & en même-temps le plus infaillible; ensuite celui de *pinna caudæ trifurca*, qui est le plus facile à reconnoître, & qui ne peut échapper à personne, même dans les desseins & peintures. Je conviens, qu'il semble qu'un seul de ces caracteres pourroit suffir pour distinguer ce poisson de tous les autres du monde; mais je crains pourtant que tous les poissons des Indes orientales décrits par Valentin, venant à être oubliés, il n'y en eût quelqu'un à qui ce même caractere convint. J'ai cru devoir réunir les deux caracteres, & définir le poisson d'or : *Cyprinus pinna ani duplici, cauda trifurca.*

Les principaux auteurs qui ont parlé de ce poisson, sont :

Louis le Comte, dans ses mémoires sur sur l'Etat présent de la Chine à la page 197.

Le P. du Halde, dans la description de l'empire de la Chine, tom. II. page 1400. tom I. p. 36.

Valentin Francis dans sa *descriptio Ambinæ*, tom. III. p. 510.

Je lui ai donné des noms Suedois

semblables à ceux que lui donnent les autres nations. Il est appellé en françois, Poisson d'or, Poisson d'argent; en hollandois, Houd-visch, Zilver-visch; en suedois, Gull-fisk, Silfwer-fisk; en chinois, Kin-ya.

On prétend que le lieu natal de ce poisson est un petit lac situé dans la province de Thekiang, sous le trentiéme degré 23. minutes de hauteur, aux environs d'une montagne appellée Tsien-King, & peu éloignée de la ville de Tchanghou. Mais il se peut fort bien qu'il se trouve encore en d'autres lieux; & Valentin dit même qu'il en vient du Japon.

La couleur est ce qui rend ce poisson principalement remarquable, & Valentin, qui est l'auteur qui a vû le plus de poissons, dit lui-même que c'est le plus beau de tous. Dans le mâle, la moitié du corps est d'un rouge éclatant du côté de la tête, & celle du côté de la queue dorée, ou comme semée d'un sable d'or, & cette couleur d'or est si brillante, qu'il n'y a pas de dorure qui soit comparable à la beauté de notre poisson.

Le corps de la femelle est pour la

plus grande partie blanc, mais la moitié du côté de la queue est argentée, de la même maniere que le mâle est doré.

Cependant il y a aussi des poissons qui sont blancs & noirs, avec des points d'or & d'argent, & les Chinois, qui les emportent dans les autres païs des Indes orientales, distinguent l'un de l'autre, en ce que les femelles ont quelques taches noires à côté des yeux & du nez, aulieu que les mâles ont des taches claires aux mêmes endroits.

La grande beauté de ces poissons est cause que presque dans la plus grande partie des Indes orientales, on en nourrit chez les princes & les grands seigneurs, ou dans des petits étangs faits exprès, ou dans de grands vaisseaux de porcelaine plus profonds que larges. Ces poissons étant fort petits il demandent beaucoup de soin; il faut les changer d'eau deux ou trois fois par semaine, & laisser cette eau pendant quelques heures dans le réservoir ou le vaisseau, avant de les y mettre. Comme on prétend qu'en les touchant avec les mains ils ne viennent pas à bien, il faut pour les transmettre d'un vaisseau à l'autre,

se servir d'une truble faite exprès. On doit avoir soin que l'eau où ils se trouvent, ne se gêle pas en hyver, mais il n'est pas nécessaire que la chambre où on les tient soit fort chaude.

Ces poissons ne peuvent pas supporter un grand bruit : une agitation forte des vaisseaux où ils se trouvent, des coups d'armes à feu & de tonnerre, des orages, de la fumée de poix ou de godron, sont toutes choses qui leur sont mortelles. Comme ils aiment beaucoup à être à l'ombre, on met des herbes dans leur eau afin qu'ils puissent se cacher dessous.

Ordinairement on les nourrit avec des oublies trempées un peu dans l'eau, des jaunes d'œuf, de la pâte & du porc maigre séché au soleil & pulvérisé après ; on leur jette encore des petits limaçons dans l'eau, parce qu'on croit que la mucosité qu'ils rendent, est leur meilleure nourriture. Mais il faut bien se garder de leur donner plus qu'il ne peuvent manger. Aussitôt qu'ils ont faim, ils montent à la surface de l'eau. On dit qu'en hyver, ils ne prennent point de nourriture

pendant que le froid dure, & qu'à Pekin on fait l'expérience de ne leur point donner à manger pendant trois ou quatre mois de la rude saison.

Comme ils apprennent à connoître les personnes qui les nourrissent, & qu'ils montent. à la surface de l'eau, aussitôt qu'ils les entendent venir ; les grands seigneurs se font ordinairement le plaisirs de leur donner eux-mêmes à manger. Afin de les accoutumer plus facilement à monter à la surface de l'eau aussi souvent qu'on le souhaite ; on attache au vaisseau un petit siflet, avec lequel on leur donne le signal, quand on leur veut donner leur nourriture afin que par la suite on puisse les appeller, quand on le juge à propos, pour les voir jouer : ce qu'ils font avec beaucoup de gaieté, de vitesse & d'une maniere très-amusante.

Au mois de Mai, ces poissons commencent à frayer ; on met alors dans leur eau des herbes fraiches, où le frai s'attache. Lorsqu'ils ont frayé, on les change de vaisseau, & l'on expose celui qui contient le frai, pendant trois ou quatre jours au soleil, après quoi on continue de laisser le frai dans la même

eau pendant 40. ou 50. jours, au bout desquels paroissent les petits poissons, qui d'abord sont tous noirs, jusqu'à cequ'enfin les couleurs brillantes commencent à se montrer à la queue. Dans ces vaisseaux de porcelaine dont j'ai parlé, ils ne laissent pas de se multiplier considérablement ils reussissent encore beaucoup mieux dans les étangs.

Quand ces poissons meurent, & qu'ils sont mis dans de l'esprit de vin, leurs couleurs d'or & d'argent disparoissent, mais quand ils sont sechés ils la conservent jusqu'à un certain point. Au reste on peut les voir représentés avec leurs couleurs naturelles sur la plûpart des vaisseaux de porcelaine de la Chine. Or quand on sait que la nature produit en Asie dans cette espece de Cyprinus des poissons dorés & argentés ; en Amérique dans les Troglodytes des oiseaux dorés & argentés, & en Afrique dans le Protea ou Argyrodendron, des arbres dorés & argentés ; on conçoit aisément à quoi se doivent reduire les récits que font les mariniers de forêts, de poissons & d'oiseaux d'or & d'argent.

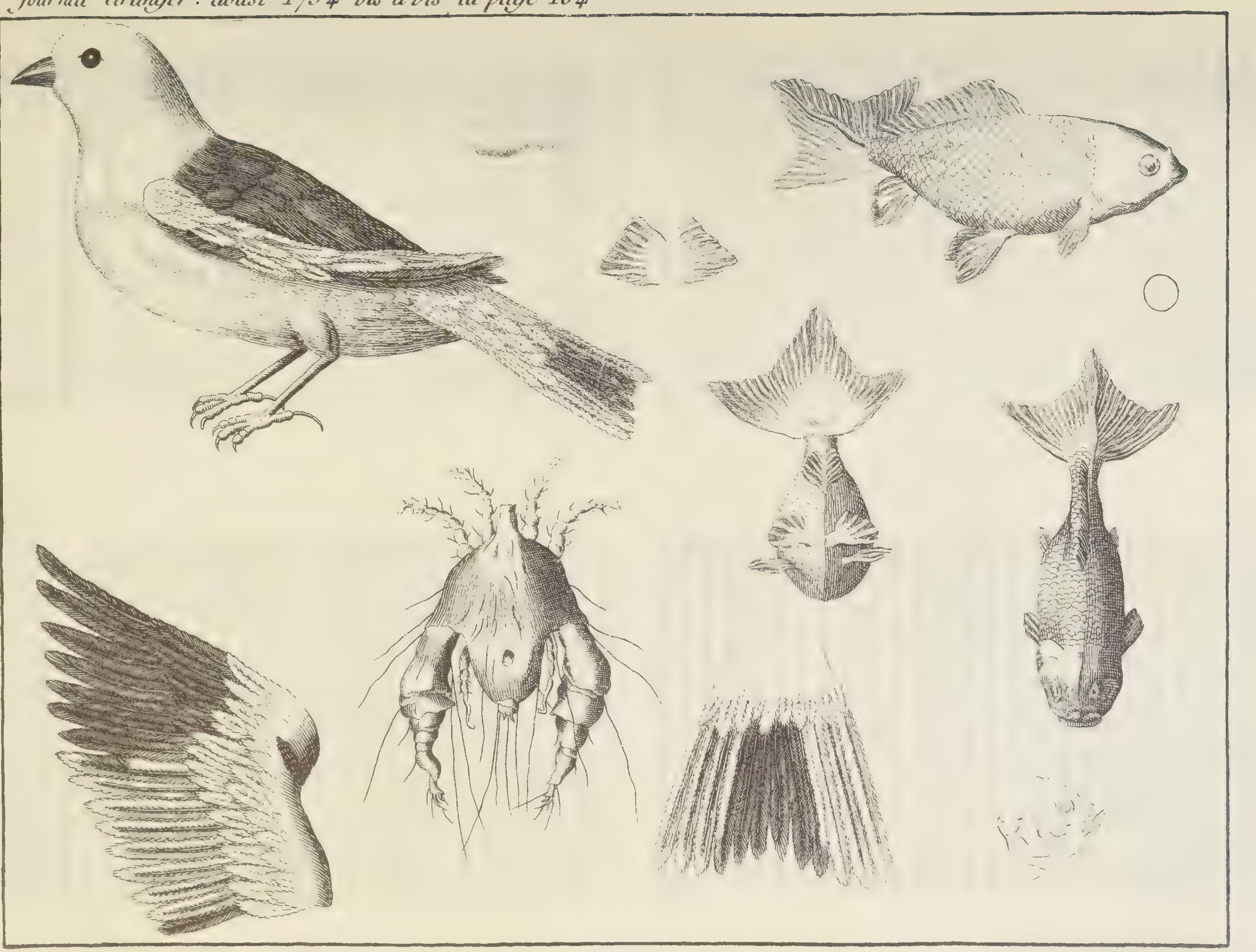
DESCRIPTION *d'une singuliere espece de ciron*, acarus avium, pedibus tertii paris mole monstrosis, *par M. Charles de Geer.*

LES cirons sont un genre d'insectes ordinairement très-petits, qui ont un corps rond, deux yeux, huit pieds, & une tête pointue.

François Redi a confondu sans raison quelques-uns de ces insectes avec les poux & les puces, pour la seule raison qu'il en avoit trouvé entre les plumes de quelques oiseaux.

Je vais décrire une espece de ciron que j'ai trouvé sur un pinçon, *fringilla*, & qui est très-singuliere & très-remarquable. Ils sont si petits, qu'on a de la peine à les voir sans le secours des verres. Leur figure me surprit extrêmement lorsque je les examinai à l'aide du microscope ; car je n'en avois jamais observée de si singuliere dans aucun animal, & je tins le premier de ces cirons mis sous le microscope pour un insecte mons-

journal étranger. aoust 1754 vis à vis la page 184



trueux ; mais je fus bientôt convaincu que sa figure étoit commune à toute une espece.

La tête de ce ciron ressemble assez a un cone, auquel on auroit coupé la pointe. La partie postérieure ressemble à un pain de sucre, & a à son extrémité un petit segment séparé auquel tiennent deux petites parties crochues. On voit sur la partie postérieure une tache brune un peu allongée, dont je ne sçais point l'usage.

Cet insecte a comme tous les cirons huit pieds composés de différens segmens. Aux extrémités des pieds de devant il y a de petites vesicules claires, qui s'applatissent, quand l'insecte les appuye sur quelque chose. Ces vesicules tiennent à une partie mince & longue, qui tient elle-même au pied, à l'endroit où il en sort deux pointes fortes qui servent sans doute à l'animal à se tenir à tout ce qu'il rencontre. Les deux pieds de derriere sont semblables à ceux de devant, excepté qu'ils n'ont pas les deux pointes, dont je viens de parler.

Les deux piés qui se trouvent entre la seconde & la quatrieme paires, sont dans cet insecte les parties les plus sin-

gulieres. J'entens parler des deux membres gros & informes qui tiennent aux deux côtés du corps, & qui sont de véritables piés ; mais qui a jamais vû une plus grande disproportion que celle qui se trouve entre ces piés & les six autres ? Et qui se seroit jamais imaginé qu'il y eût un animal dans le monde qui eût des pieds si monstrueux en proportion du reste de son corps ? Voila bien la preuve que les ouvrages de Dieu sont merveilleux, & variés presque jusqu'à l'infini.

Ces grands piés ont à leurs extrémités au lieu de vesicules deux serres, dont l'une est très-courte, & plusieurs incisions qui les divisent. L'insecte peut les mouvoir, mais non pas avec autant d'agilité que les autres ; aussi ne s'en sert-il presque jamais pour marcher; car ils retarderoient son pas, qui ne laisse pas d'être prompt : le plus ordinairement il les traîne après lui comme deux queues. Je crois qu'il s'en sert pour se tenir aux plumes des oiseaux.

Au reste, on verra par la figure que notre insecte a en differens endroits, surtout à la partie postérieure & à ses grands piés, nombre de poils longs &

roides. Sa couleur est un blanc tirant sur le brun.

Dans les mémoires de l'académie de Paris pour l'année 1693. on a inséré la description & la représentation d'un ciron, qui s'attache aux mouches, & qui n'est pas moins remarquable par sa figure, que celui que je viens de décrire.



A treatise of the Scurvy, in three parts, &c. by James Lind M. D. Fellow of the Royal College of physicians, at Edimburgh. 8°. London 1753.

Traité du Scorbut *en trois parties, contenant des recherches sur la nature, les causes & la guérison de cette maladie, avec un détail critique & historique de ce qui a été publié à ce sujet ; par M.* Lind, *Docteur en Medecine du College Royal des Medecins, à Edimbourg. in-8°. Londres.* 1753.

L'ART, la candeur & le jugement caractérisent cet ouvrage. Voici les motifs par où l'auteur déclare avoir été déterminé à l'entreprendre. La publication du voyage d'*Anson*, par M.

» *Walter*, où les ravages que cauſa le
» ſcorbut dans l'équipage de l'amiral,
» ſont décrits avec force & énergie,
» inſpira à beaucoup de lecteurs la cu-
» rioſité de s'inſtruire ſur la nature de
» cette étrange maladie. On reconnut
» que les détails les mieux circonſtan-
» ciés & les meilleures deſcriptions de
» cette maladie ſe trouvoient dans les
» voyageurs. On regretta qu'ils ne fuſ-
» ſent écrits que par des marins, & que
» nul medecin experimenté & accoutu-
» mé à traiter cette maladie ſur mer,
» n'eût juſqu'à préſent donné aucune
» lumiere ſur ce ſujet. Peu de temps
» après, la ſocieté royale des chirur-
» giens de la flotte royale, publia ſon
» beau plan pour la perfection des con-
» noiſſances médicales par les travaux
» de ſes membres, à qui leur profeſ-
» ſion donne la commodité d'étudier les
» maladies en divers temps & lieux, &
» d'apprendre les variétés qu'y apporte
» la difference des climats, des ſols &
» des ſaiſons. J'écrivis alors une petite
» brochure ſur le *Scorbut*, que je me
» propoſai de faire publier ſous leur nom:
» mais la matiere paroiſſant mériter les
» plus exactes recherches, je conſultai

» les divers auteurs qui ont traité de cette
» maladie; & j'y découvris des mépriſes
» qui ont été ſuivies de conſéquences les
» plus dangereuſes & les plus fatales.
» Cependant, comme il n'eſt pas aiſé
» d'abolir de vieux préjugés, ni de ren-
» verſer des opinions établies par le
» temps, la coutume & l'autorité, je me
» ſuis cru obligé, pour y parvenir,
» de recueillir & préſenter par or-
» dre de temps tout ce qui a été publié
» juſqu'ici ſur le ſcorbut, afin que l'on
» puiſſe découvrir les vraies ſources de
» ces mépriſes.

M. *Lind* commence ſon ouvrage par nous informer qu'il a ſuivi le plan obſervé par M. *Aſtruc de morbis venereis*. Sa premiere partie commence par une hiſtoire critique & détaillée de cette maladie, où l'on voit les ſentimens de pluſieurs écrivains ſur cette matiere. L'auteur en parle avec liberté & impartialité; il fait remarquer que, ſelon les deſcriptions anciennes, cette maladie étoit ſimple & uniforme: mais qu'Eugalenus & ſes ſucceſſeurs l'ont confondue avec une infinité d'autres maladies, & lui ont attribué une multitude de ſymptômes qui ne ſont pas les ſiens;

toute maladie chronique qui réſiſtoit aux remedes, étoit dès-lors réputée ſcorbutique.

L'auteur enſuite fait des obſervations ſur les diviſions du ſcorbut en chaud ou froid, en acide ou alcalin, en ſcorbut de mer & ſcorbut de terre; & il rejette toutes ces diviſions & diſtinctions comme n'étant fondées ni ſur la raiſon, ni ſur l'expérience, & ne pouvant produire que des effets funeſtes.

Funeſtes d'abord aux jeunes medecins, qui, étant prevenus que preſque toutes les maladies ſont compriſes ſous le nom général de ſcorbut, ſe flattent de poſſéder tout l'art de la medecine, dès qu'ils ont fait leurs proviſions de recettes & de formules pour la cure de cette maladie, ce qu'ils peuvent faire aiſément en ouvrant les pharmacopées, qui ne nous manquent pas.

2°. Funeſtes aux medecins plus expérimentés qui, au lieu de perfectionner leur art, ou d'y faire des progrès, reſtent à moitié chemin, en attribuant une infinité de maladies diverſes à des cauſes imaginaires; au lieu d'entrer dans le détail hiſtorique des differens cas, en diſtinguant bien l'un d'avec l'autre,

comme font les botaniſtes dans la deſcription des plantes.

3°. Funeſtes dans le traitement même des maladies; en ce que ſouvent il arrive que la maladie véritable ſe trouve tellement noyée & confondue parmi cette foule de diſtinctions & de diviſions, que les meilleurs praticiens s'y méprennent, & ne la voyent pas lors même qu'ils l'ont devant les yeux. De-là vient que tant de perſonnes ont le malheur d'être traitées ſur terre avec ſi peu de jugement, que le moindre chirurgien qui connoîtroit la maladie la traiteroit mieux. C'eſt de la même ſource que proviennent les pernicieuſes méthodes recommandées & pratiquées ſur mer.

Le dernier chapitre de cette partie eſt employé à prouver que le Scorbut ne vient pas de naiſſance, qu'il n'eſt ni héréditaire ni contagieux.

Les principaux chapitres de la ſeconde partie contiennent une recherche exacte des cauſes, & une deſcription détaillée des ſymptômes de cette maladie, avec les moyens de la prevenir & de la guérir; à quoi l'auteur a ajoûté une théorie raiſonnée.

L'auteur attribue à l'humidité de l'air la cauſe antécédente & prédiſpoſante du ſcorbut. Il remarque que les effets ſont plus pernicieux à certaines conſtitutions ; à ceux qui ſont affoiblis par une maladie précédente ; à ceux qui par une diſpoſition molle & pareſſeuſe negligent de faire de l'exercice ; & à ceux qui s'abandonnent à une humeur mélancolique. On peut appeller tous ces cas, cauſes ſecondes prédiſpoſantes du ſcorbut.

Une autre cauſe qui influe encore beaucoup eſt le manque de végétaux & d'herbages, ſoit pour contrebalancer les mauvais effets des diſpoſitions ci-deſſus mentionnées, ou plutôt pour corriger la qualité des alimens durs & ſecs dont on ſe nourrit.

En effet, l'expérience nous montre que comme les végétaux frais & verds & les fruits murs, ſont les meilleurs remedes contre cette maladie, auſſi ſont-ils les meilleurs préſervatifs. La difficulté d'en avoir ſur mer, jointe au long ſéjour qu'on y fait dans un air humide, ſont les vraies cauſes qui rendent le ſcorbut ſi commun ſur cet élément.

L'auteur obſerve enſuite que le con-

cours des mêmes cauſes ſur terre produit des ſcorbuts épidémiques tout auſſi dangereux que ſur mer. Dans les ports de mer froids, dont la ſituation eſt baſſe & humide, on remarque que les habitans ſont ſujets à avoir les gencives pourries, les jambes enflées d'ulceres, &c. Il en eſt de même de ceux qui vivent ſur des bords de marais ou dans les bois, ou dans des pays ſujets aux inondations, ou voiſins d'étangs dont les vapeurs n'étant pas élevées aſſez haut par le ſoleil, forment des brouillards épais ; tous ces gens là ſont ſujets au ſcorbut & aux fievres.

Les pauvres gens, qui vivent dans des caves ſouterraines & humides, ſont auſſi affligés de ſymptômes ſcorbutiques : joignez à cela l'uſage de poiſſon & de viande ſeche & ſalée, & de farine non-fermentée, dont ils ſe nourriſſent ; la privation de fruits & d'herbages, leur pain de pois, ou de pois & d'avoine, ou de farine d'avoine, avec le gras du bœuf ſalé, & le manque de bonne eau, faute de laquelle ils en boivent de putride, de croupie ou de ſalée.

Le mauvais régime, certaine diſpoſitions particulieres du corps & des paſ-

ſions irrégulieres de l'ame peuvent auſſi conduire à cette maladie.

Parmi les diagnoſtics du ſcorbut, voici les plus connus & les plus généraux. Le viſage pâlit, & ſe charge de boutons ; on eſt lourd & pareſſeux ; on hait toutes ſortes d'exercices ; les levres & les yeux où les vaiſſeaux ſanguins ſont les plus viſibles, paroiſſent verdâtres. La perſonne cependant boit & mange bien, & paroît d'ailleurs jouir d'une bonne ſanté ; mais ce teint & cette peſanteur indiquent le ſcorbut futur.

Si le changement de couleur ne précéde pas toujours les autres ſymptômes ; au moins les accompagne-t-il toujours, quand ils ont fait quelque progrès. Ceux, en qui le ſcorbut eſt formé, ont au commencement, d'abord le teint pâle & jaunâtre ; mais par la ſuite il devient obſcur & livide.

Leur peſanteur degénere bientôt en une laſſitude univerſelle, avec roideur & foibleſſe aux genoux. Dès qu'ils font quelqu'exercice, ils ſont excédés de fatigue, & reſpirent avec peine. Ces deux derniers ſymptômes ne manquent jamais dans le ſcorbut.

On a de la demangeaiſon aux gen-

cives ; elles s'enflent & ſaignent à la moindre friction : l'haleine eſt puante ; & ſi l'on examine la bouche du malade, on lui trouve les gencives d'un rouge livide, &, de plus, molles & ſpongieuſes ; elles deviennent enſuite putrides & fongueuſes ; c'eſt l'indice pathognomique de cette maladie. Outre le ſaignement des gencives, on eſt ſujet auſſi à des hémorrhagies dans les autres parties du corps.

La peau paroît ſeche pendant tout le cours de la maladie, & elle eſt extrêmement rude ; quand il y a la moindre fievre, on diroit de la peau d'oie : mais ſouvent auſſi elle eſt liſſe & luiſante : en l'examinant de près, on la trouve couverte de taches rougeâtres, bleuâtres, ou plutôt noires & livides, qui ne ſurmontent pas la peau, & reſſemblent à des extravaſions cauſées par une contuſion ; ces taches ſont de differentes grandeurs, depuis celle d'une lentille juſqu'à celle de la paume de la main, & quelquefois même plus larges. Mais ces dernieres ſont moins communes au commencement de la maladie, étant alors ordinairement petites, & d'une figure ronde ou irréguliere. Elles paroiſſent le plus ſouvent aux jambes & aux cuiſſes ;

ſouvent aux bras, à la poitrine, & au corps, rarement à la tête, ou au viſage.

Les jambes enflent à pluſieurs perſonnes; premierement aux chevilles des piés vers le ſoir, & à peine voit-on l'enflure le lendemain; mais après avoir continué ainſi un peu de temps, elle avance par degrés juſqu'à la jambe, & toute la jambe devient molle & cede au toucher, plus ou moins, ſelon le tempérament ou autres circonſtances.

Notre auteur, ayant éprouvé par pluſieurs experiences judicieuſes l'efficacité des plus fameux remedes, donne la préférence aux oranges & aux citrons; il croit qu'ils ſont les ſpécifiques contre les effets terribles de cette maladie. Comme ces fruits ſont ſujets à ſe gâter, & qu'on ne peut les avoir dans chaque port de mer, & dans toutes les ſaiſons, ni même en embarquer autant qu'il en faudroit pour préſerver les équipages de ce mal, il propoſe le moyen qui ſuit pour conſerver la vertu de ce fruit pendant des années, en volume plus petit & conſéquemment plus commode.

Exprimez le jus du fruit, verſez-le doucement, & le filtrez pour l'a-

voir plus pur; mettez-le enſuite dans un pot de terre verniſſé & ouvert, plus large par en haut que par en bas, afin de faciliter l'évaporation; mettez le pot dans un autre vaiſſeau rempli d'eau, ſur un feu clair; tenez l'eau toujours preſque bouillante pendant pluſieurs heures, juſqu'à ce que le jus ſoit de la conſiſtance d'huile échauffée ou de ſirop froid: mettez-le alors dans une bouteille bien bouchée pour en faire uſage dans l'occaſion.

Deux douzaines de bonnes oranges peſant cinq livres quatre onces, donneront une livre neuf onces & demie de jus exprimé, & après la diſtillation il reſtera cinq onces d'extrait, qui en volume égalera à peu près trois onces d'eau. Pour conſerver la parfaite odeur du fruit, on peut ajoûter à l'extrait, un peu avant de l'ôter du feu, une très-petite quantite de l'écorce ou pelure. On trouvera cet extrait fort ſain en toute occaſion, particulierement pour corriger la mauvaiſe eau-de-vie, & autres liqueurs ſpiritueuſes, que les mariniers boivent ſouvent ſans modération à bord du vaiſſeau. On devroit mêler cet extrait avec le

rum, *l'arrac* & l'eau-de-vie qu'on leur donne.

L'auteur fournit pluſieurs autres inſtructions, qui tendent toutes au même but, & qui meritent que le public y faſſe attention.

En traitant de la cure, M. *Lind* conſidere premierement, comment & par quelle methode il faut guérir un corps ſcorbutique, ſoit que le ſcorbut ſoit conſtitutionnel, ou qu'on l'ait gagné par l'infection de l'air. En deuxieme lieu, les differentes manieres de traiter les ſcorbutiques, ſelon ce que requiert la variété des ſymptômes, leſquels meritent une attention particuliere, ſurtout dans les cas où la méthode ordinaire n'eſt pas applicable. Troiſiemement, il conſidere les differens remedes autoriſés, & dont on fait uſage en differens pays. Quatriemement, il finit par quelques avis & quelques reflexions utiles.

Tout ce que dit M. *Lind* eſt expoſé avec clarté & préciſion. Ses ordonnances ſont ſimples, praticables & vraiſſemblablement fort bonnes à ſuivre. Les précautions qu'il recommande ſont ſages & appropriées à l'état des malades. Suit après cela une théorie tout naturelle-

ment déduite des obſervations précédentes, & rendue ſenſible par des diſſections anatomiques, par la nature des ſymptômes judicieuſement expliquée; ce qui termine la ſeconde partie.

La troiſieme partie contient un abregé fort clair de tout ce qui a été écrit ſur ce ſujet, depuis l'origine de cette maladie juſqu'à préſent. Cet abregé eſt exécuté de façon à faire honneur à la juſteſſe & l'exactitude du compilateur; & à rendre de bons ſervices aux medecins, qui ſans être obligés de parcourir des monceaux de livres, trouvent ici une hiſtoire complette & inſtructive d'une maladie qui juſqu'à préſent n'a jamais été bien connue.

Nous ne devons pas conclurre cet article, ſans remarquer que l'auteur déclare les ſecours qu'il a reçus de ſes ſavans correſpondans, parmi leſquels il compte l'auteur d'une lettre inſerée dans le *London-Magazine*, contenant une deſcription du ſcorbut dont furent attaqués les ſoldats du fort *Guillaume* dans les montagnes d'Ecoſſe, l'an 1751.

Dimostrazione concernente lo stabilimento d'una fabbrica d'ogni sorte di tele Olandine ed altre, con uso di macchine di nuova invenzione affatto non più viste in verun dominio dell'Europa e nella quale saranno le varie tele perfezionate con più sollecitudine e con minori spese di quelle che ordinariamente si fanno in Francia, Olanda ed altrove. In Firenze l'anno 1753. nella stamperia di Gio. Paolo Giovanelli in 4°. pag. 12.

LE sieur Prieur, Lorrain, qui s'annonce pour l'auteur de ce projet, tâche d'y démontrer la grande utilité des fabriques de toiles. Il cite quelques passagesdu dictionnaire de Savari sur les toiles, & du livre de Joshua Gée Anglois, *des Considérations sur le commerce & la navigation de la grande Bretagne*, pour prouver que ces sortes de

fabriques sont des plus propres à procurer un accroissement de population.

La machine qu'il propose comme nouvelle & unique pour le dévidage des fils, jouera, à ce qu'il dit, par le moyen de l'eau, & au défaut d'eau à force de bras, mais avec un peu plus de dépense. L'effet qu'elle produira, sera de mettre une femme en état de faire plus de fil qu'elle ne sauroit en faire avec les quenouilles, & rouets à filer ordinaires; par exemple, si elle peut en quatorze heures de temps filer avec les quenouilles ordinaires deux onces de lin, elle pourra, au moyen de la machine en question, en filer 7 onces en 12 heures. Il dit encore que cette machine pourra occuper quatre à cinq cents fileuses & plus; & que lorsque quelques-unes d'elles seront obligées d'interrompre leur travail pour nouer quelque fil qui se sera cassé, ou pour autre chose, cela n'empêchera pas les autres de continuer le leur.

Enfin, après avoir fait tout son possible pour mettre en considération les avantages qu'on peut retirer des fabriques de toiles, & que l'on peut considerablement augmenter par le moyen de cette machine, l'auteur passe à un compte figuré,

où il détaille les dépenses qu'il faudra faire, & d'où il résulte que de 15814. écus florentins & 2. livres qu'il faudra pour mettre à exécution son projet, il y aura un gain annuel, toutes dépenses déduites, de 8056. écus.

Avec un tel avantage, il paroît surprenant qu'il ne se soit pas encore formé en Toscane une compagnie pour faire cet établissement; mais n'est-ce pas la preuve que le ministre n'est pas tout-à-fait bien assuré de l'habileté & des talens du projetiste? D'ailleurs, comme il tient cette machine fort secrette, c'est-à-dire le modele qu'il en a fait, on ne peut blâmer personne de ne pas croire, les yeux fermés, à sa prétendue démonstration.

L'on a fait quelques objections à l'auteur sur le blanchissage des toiles: mais il repond en forme de note à la fin de sa *démonstration*, que l'on ne peut lui objecter que l'imperitie, où l'on est par rapport à cet objet; mais que c'est là un mal à quoi on peut facilement remedier. Cette réponse n'est pas sans réplique.

Gens qui ont eu sous les yeux ce projet, & le plan de la nouvelle machine qui y est énoncée, assurent qu'ils n'ont de nouveau l'un & l'autre que la propo-

sition que l'on en fait dans le pays, où il n'a jamais été question de ces sortes d'établissemens. La machine, à peu de difference près, est semblable à ces grandes roues qui sont en usage pour le dévidage des soies. Si donc jamais on venoit à la monter, il ne seroit pas aussi aisé que le prétend le sieur Prieur, d'en tenir la construction secrette au public.

A la fin de cet ouvrage, on trouve une note des differentes especes de toiles que l'on pourroit ourdir au moyen de la fabrique projettée.

L'on n'en a tiré que 60. exemplaires qu'on a envoyés dans quelques places de commerce & à Vienne; mais jusques à présent infructueusement.



COMPENDIO della relazione del celebre Botanico Pier Francesco Micheli, &c.

Abregé de la relation Botanique du célebre M. Pierre François Micheli.

MOnsieur le comte de Richecourt a fait imprimer l'extrait de l'ouvrage du fameux Micheli, sur l'herbe dite *Orobanche*, pour en rendre la connoissance plus facile aux gens qui sement & recueillent des feves. L'on pourra voir dans la feuille hebdomadaire du sieur Lami du 7. Juin 1754. un extrait d'un livre imprimé à Naples, qui l'avoit déja été à Florence en 1752. sous le titre de *Ragionamento sopra i mezzi più necessarii*, & qui fut dédié à M. le comte de Richecourt, par le P. Montelatici. Mais il est à propos de remarquer que l'auteur du *Ragionamento* ne dit rien qu'on ne puisse trouver dans les ouvrages qui ont déja paru sur l'agriculture, & sur-tout dans celui qui a pour titre *la Nouvelle maison*

rustique, ou œconomie générale de tous les biens de la campagne, &c. La relation du célebre Micheli sur l'herbe *Orobanche*, fut imprimée à Florence en 1723. *in* 8°. La nécessité où l'on se trouve actuellement d'extirper cette herbe parasite, qui se propage toujours de plus en plus en Toscane, a fait naître aux amateurs de l'agriculture l'envie d'en rendre l'extirpation plus familiere aux païsans. Cette méchante herbe n'est commune en Toscane que depuis environ quarante ans. Elle s'y est introduite avec des feves que l'on tira de l'étranger en temps de disette, & parmi lesquelles il y avoit de la graine d'Orobanche. Elle se manifesta d'abord dans le terroir de Livourne, où on la sema, ensuite dans celui de Pise, puis dans les campagnes; & petit à petit elle gagne les autres terres de Toscane, où elle a été jusqu'à présent inconnue.

C'est à l'occasion du *Ragionamento* du pere Montelatici, dédié à M. de Richecourt, que quelques personnes formerent le projet de l'établissement d'une académie d'agriculture; elles s'assemblerent avec ce Ministre pour discourir des moyens de faire fleurir cet art; mais *hoc opus, hic labor est*: depuis on ne s'est

plus revû. Les gens qui composent cette prétendue académie sont pour la plûpart fort ignares dans l'agriculture; & ce qui est pis encore, ils manquent de fonds: c'est donc une entreprise vaine quant à présent; on fait cette remarque avec d'autant plus de plaisir, que l'on espère que le Journal étranger ne parlera pas de cette academie, comme ont fait les gazettes & quelques ouvrages périodiques. Ce n'est plus le temps où la Toscane puisse fleurir par des établissemens nouveaux. Celui de la societé Botanique qui a un jardin & des fonds, en est une preuve. Il languit, & encore plus la peinture, la sculpture & la musique. Les Medicis sont morts.

CES deux morceaux Italiens pourront ne pas paroître d'une grande utilité: le premier parce qu'il parle d'une machine qu'il n'explique pas; le second parce qu'il traite d'une espece d'ivraie dont nous n'avons pas à nous garantir: l'Orobanche ne nous gagne pas, comme en Toscane; mais cette Orobanche à donné occasion de concevoir un fort beau projet, une academie d'agriculture. Il a manqué en Toscane pour des raisons particulieres;

mais si on le vouloit exécuter en France, quelles raisons le pourroient faire manquer?

Pour la machine à filer, si on ne croit pas qu'elle soit fort utile, c'est sans doute à cause de son imperfection: mais si on en imaginoit une qui fit en une heure l'ouvrage d'un mois, je la croirois merveilleuse.

Je sai bien qu'on objecte à toutes ces machines qui abregent & facilitent les opérations des arts & métiers, qu'elles rendent des milliers de bras inutiles: mais sans décider la question, qu'on me permette au moins de mettre en problème si c'est un si grand mal que les femmes rendues inutiles au travail, soient renfermées uniquement dans les soins domestiques que la nature a exigés d'elles; & que les hommes tournent vers la culture des terres, les forces & l'industrie qu'ils consomment dans des ateliers.

SUITE des discours politiques de Monsieur Hume. Troisiéme discours sur l'équilibre de la puissance.

DANS ce discours qui ne cede en rien aux précédens pour la justesse des principes, & la solidité des raisonnemens, l'auteur met d'abord en question, si le systême de balance ou d'équilibre de puissance n'est entré que depuis ces derniers siecles dans la politique des nations, ou si c'est l'expression seulement qui est nouvelle. Il tient pour le dernier, & le prouve par l'exemple de la ligue des puissances Asiatiques contre les Medes & & les Perses, rapportée par Xenophon, dans son institution de Cyrus; par celle des villes de Grece qui unirent leurs forces contre Athenes, pour lui enlever la souveraineté de la Grece, union qui produisit la guerre du Peloponese; & après la décadence d'Athenes, lorsque Thebes & Lacedémone se disputoient la prééminence, par l'attention qu'eurent les Athe-

niens & d'autres peuples de Grece à se jetter toujours dans le parti du plus foible, pour la conservation de l'équilibre. » Ils » soutinrent Thebes, dit-il, contre Sparte » jusqu'à la bataille de Leuctres, gagnée « par Epaminondas, après laquelle ils » prirent parti pour les vaincus, sous » prétexte de générosité; mais en effet » pour ne pas laisser prendre trop d'ascen- » dant aux vainqueurs. »

Il renvoye, pour appuyer d'autant plus son opinion, à la harangue de Démosthene en faveur des Megalopolitains, où le systême de l'équilibre de puissance est plaidé avec autant d'intelligence & de rafinement, que le puissent faire nos plus grands politiques modernes; & à celle du même orateur, qui fit marcher la Grece sous les banieres d'Athenes contre la Macedoine, d'où s'ensuivit la bataille sanglante & décisive de Cheronée.

Il lui importe peu que le motif des villes de Grece fût la simple jalousie actuelle, ou une politique plus prévoyante & plus raisonnée : l'effet étoit le même dans l'une & l'autre supposition. Toujours est-il constant que dès qu'une puissance paroissoit s'elever au-dessus des autres, celles-ci ne tardoient pas à se liguer

contre elle; & qu'elle voyoit entrer dans la ligue jusques à ses alliés & ses amis.

» Le même principe qui avoit donné » naissance à l'Ostracisme à *Athenes*, & au » Petalisme à *Syracuse*, cette politique » en apparence farouche & ombrageuse » qui s'en prenoit à tout citoyen que » son mérite plaçoit au-dessus des autres, » fut aussi le mobile qui suscita des enne- » mis à ceux des états de la Grece qui » sembloient avoir le dessein de prendre » de l'empire sur les autres. »

Le monarque Persan n'étoit qu'un petit prince à l'égard de ses forces, comparé avec toutes les républiques *Grecques*; c'est pourquoi il étoit de son intérêt de prendre parti dans leurs querelles, & de soutenir le plus foible contre le plus fort; *Alcibiade* donna cet avis à *Tissaphernes*, & il prolongea de près d'un siecle la durée de l'empire des *Perses*; aussi-tôt qu'on s'en départit, & que le genie superieur de *Philippe* parut sur la scene, ce vaste & fragile édifice croula avec une rapidité, dont il y a peu d'exemples dans l'histoire.

Ce fut, dit M. Hume, le systême de l'équilibre de puissance, déja connu & adopté, qui conserva pendant plusieurs

siecles les partages faits entre les généraux d'Alexandre. Ce fut le même systême qui ligua contre Antigonus, soupçonné d'aspirer à la monarchie universelle, les autres princes Grecs qui le battirent, & sauverent leurs états par la victoire d'Ipsus. Voilà aussi pourquoi les Ptolémées favorisoient aujourd'hui Aratus & les Achéens, demain Cléomene & Lacedémone, pour opposer toujours quelqu'une des republiques Greques à la puissance formidable des Macédoniens.

Monsieur Hume croit que c'est d'après l'histoire Romaine qu'on a supposé que les anciens n'avoient pas d'idée de l'équilibre de puissance; parce qu'en effet, dit-il, jamais il ne se forma de ligue pour arrêter les progrès des Romains malgré leur ambition manifeste & leurs tentatives journalieres pour s'agrandir de proche en proche. On les laissa tranquillement subjuguer tous leurs voisins l'un après l'autre. Lors même des guerres Puniques, où il étoit visible qu'il s'agissoit entre Rome & Carthage de l'empire universel, nul prince ou état ne parut s'allarmer, ni s'inquiéter de l'évenement. Philippe de Macédoine demeura neutre, jusqu'à ce qu'il vit Annibal gagner de la

ſuperiorité. Et alors, ce qui paroît fort contraire au ſyſtême de l'équilibre, ce fut avec le vainqueur qu'il fit alliance, à des conditions plus étranges encore que l'alliance même. Il ſtipula qu'il aideroit les Carthaginois à la conquête de l'Italie, après quoi ils l'aideroient lui-même à leur tour à aſſujettir les républiques Greques.

Les Rhodiens & les Achéens ſont fort célebres dans l'hiſtoire pour leur ſageſſe & leur politique; les uns & les autres cependant aſſiſterent les Romains dans leurs guerres contre Philippe, & contre Antiochus; & ce qui donne lieu de croire que l'idée de la balance n'étoit pas familiere à ces ſiecles-là, c'eſt que les hiſtoriens qui nous rapportent ces traités faits au préjudice de l'équilibre, ne s'aviſent jamais de les blâmer.

Maſſiniſſa, *Attalus*, *Pruſias*, en ſatisfaiſant leurs paſſions particulieres, furent, comme les autres princes, inſtrumens de la grandeur Romaine, & ſemblent n'avoir jamais ſoupçonné qu'ils ſe forgeoient à eux-mêmes des chaînes, en avançant les conquêtes de Rome. Une ſimple ligue entre *Maſſiniſſa* & les *Carthaginois*, auroit ſauvé les uns & les autres, fermé aux Romains l'entrée en

Afrique, & conſervé la liberté au genre humain.

L'unique prince dans l'hiſtoire Romaine, qui ſemble avoir entendu l'équilibre de la puiſſance, eſt *Hieron* roi de *Syracuſe*. Quoiqu'allié de *Rome*, il envoya des ſecours aux *Carthaginois*, pendant la guerre des auxiliaires, *jugeant néceſſaire*, dit Polybe, *tant pour conſerver ſes états en Sicile*, que pour s'aſſurer *l'amitié des Romains*, que Carthage ſubſiſtât, de peur que par ſa ruine, ils ne fuſſent en état d'exécuter, ſans oppoſition, tout ce qu'ils voudroient entreprendre.

La maxime de conſerver l'équilibre, ajoute notre auteur, eſt ſi bien fondée ſur le ſens commun, qu'il eſt impoſſible qu'elle ait échappé à toute l'antiquité, en qui nous trouvons, à d'autres égards, tant de pénétration & de diſcernement. Si cette maxime n'étoit pas ſi généralement connue que de notre temps, elle l'étoit au moins des Princes les plus ſages, & des politiques les plus expérimentés; & même actuellement, qu'elle eſt connue des ſpéculatifs, elle eſt encore ſouvent négligée dans la pratique.

Après la décadence de l'empire Ro-

main, continue M. Hume, la forme de gouvernement établie par les conquerans du Nord, les empêcha de pouſſer plus loin leurs conquêtes, & maintint pendant long-temps chaque état dans ſes propres limites. Quand le vaſſelage & la milice féodale furent abolis, le genre humain fut de nouveau allarmé du danger d'une monarchie univerſelle, qui faiſoit craindre l'union d'un grand nombre de Royaumes & principautés dans la perſonne de l'Empereur *Charles-Quint*: mais la puiſſance de la maiſon d'Autriche étant fondée uniquement ſur des états étendus, mais diviſés; & ſur ſon opulence qui conſiſtoit principalement dans des mines d'or & d'argent, il y avoit plus lieu de croire qu'elle ſe diſſiperoit avec le temps par ſes vices internes, que de craindre qu'elle renversât les boulevars qu'on lui oppoſoit. Et en effet on l'a vû décheoir, comme on devoit s'y attendre.

M. Hume prétend enſuite que la maiſon de France a ſuccédé à celle d'Autriche dans le projet de la monarchie univerſelle, ou qu'au moins, on a eu lieu de craindre qu'elle ne l'eût formé. Mais le ſuccès d'une nation qui combat pour

des cauſes légitimes ne ſuffiſent pas pour lui ſuppoſer des vues ambitieuſes; & le Prince pacifique qui nous gouverne a fait plus qu'il ne falloit pour guérir nos voiſins de ces ſoupçons chimériques, en ſacrifiant au repos de l'Europe, ſes avantages, ſes prétentions & ſes conquêtes.

Au reſte, M. Hume paroît ne pas embraſſer aveuglément les préventions nationales de ſes compatriotes contre la France, & blâmer leur acharnement. » La même paix qui fut conclue à Riſ» wick entre la France & l'Angleterre » en 1697. avoit, dit-il, été offerte dès » 1692. aux mêmes conditions. Celle qui » fut conclue à Utrecht en 1712. auroit » pu l'être dès 1708. à Gertruydenberg » tout auſſi avantageuſement; & nous » aurions pû conſentir à *Francfort* en » 1743. au même traité que nous avons » été forcés d'accepter à *Aix-la-Chapelle* » en 1748. Donc, ajoute-t-il, la moitié » de nos guerres avec la *France*, & tou» tes les dettes qu'elles nous ont occaſion» nées proviennent plus de notre animo» ſité imprudente, que de l'ambition de » nos voiſins ».

» Cette indiſpoſition déclarée que nous » laiſſons voir contre la France fait qu'à

» la moindre brouillerie avec cette puiſ-
» ſance, nos alliés comptent ſur nous com-
» me ſur eux-mêmes ; qu'ils ſe refuſent
» aux accommodemens les plus raiſonna-
» bles, & que nous payons de nos bourſes
» & de notre ſang, leur opiniâtreté.

M. Hume blâme ſa nation en général de prendre trop de chaleur dans les querelles d'autrui, & d'y mettre trop du ſien. Il propoſe, pour la reformer, l'exemple des Athéniens, qui, dégoûtés & las de ſe mêler de tous les differends de leurs voiſins, ne prirent plus de part aux guerres étrangeres, que par les complimens qu'ils envoyoient faire aux vainqueurs.

Il trouve de l'inconvénient, (& c'en ſeroit, en effet, un grand pour ſa patrie) que de mettre tout un peuple ſur un pié militaire, & de n'avoir plus pour ſujets que des ſoldats. Il prédit la ruine des nations, qui ſuivroient ce plan. Mais il nous ſemble que ce ſont là de ces queſtions problématiques qui dépendent des circonſtances, & qu'on ne ſauroit réduire en maximes générales.

EXTRAIT d'une lettre Portugaiſe, écrite de Liſbonne aux Auteurs du Journal Etranger, du 5. Juin 1754.

J'AI à vous communiquer, Meſſieurs, deux phénomenes très-ſinguliers, auxquels je n'ai ajouté foi que ſur le rapport de mes yeux ; vous leur donnerez place dans votre journal, ſi vous jugez qu'ils en méritent la peine.

Le premier eſt une petite fille que j'ai vue à Liſbonne, le 12 mai de cette année, nommée Marie. Elle eſt née le premier mai 1747. à Alcanede, bourg de la Province d'Eſtramadure auprès de Santa-Cruz, de Manuel Anſunes, & de Marie da Sylva ſes pere & mere. Cet enfant, qui n'a que ſept ans, a déja près de quatre piés de hauteur, une tête extrêmement groſſe, & des membres robuſtes & giganteſques ; ſon viſage eſt tout couvert de grands poils de diverſes couleurs, & de differentes meſures ; ſur le front, ils ont dix lignes de longueur, & ſont de la couleur du poil des ſinges communs ; ceux des ſourcils ont un pou-

ce & demi de long, & ſont ainſi que les cils des paupieres, d'un noir très-foncé ; ceux qui couvrent le reſte du viſage ſont d'un pouce de longueur, & fort blancs ; ſur la levre ſupérieure, ils ſont plus courts & d'un châtain clair ; ſur le reſte du corps ils ſont tous blancs & touffus ; & ſur l'épine du dos, où il y en a davantage, ils ſont blancs auſſi, & ont un peu plus d'un pouce de long. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que les cheveux de cette fille velue n'ont aucun rapport avec ſes autres poils ; qu'ils ont la longueur & la fineſſe ordinaire aux cheveux ; leur couleur eſt d'un brun obſcur.

L'autre phenomene eſt un petit garçon, âgé de huit à neuf ans, né à Angola d'un negre & d'une negreſſe. Je le vois tous les jours chez le capitaine Antoine-Pierre de Andrade, dont il eſt eſclave ainſi que ſes pere & mere. Ce petit negre qui ſe nomme François-Xavier, a la peau extraordinairement blanche : cela étonne d'autant plus que la negreſſe ſa mere aſſure n'avoir jamais eu de commerce avec aucun blanc, & que ſon maître & ſon mari cautionnent l'aſſurance qu'elle en donne. Ce qu'il y a

de très-certain, c'eſt que François-Xavier pour le reſte eſt abſolument negre, ayant le nez écraſé, les levres groſſes, & les cheveux, quoique d'une blancheur à éblouir, friſés comme la laine noire des negres ordinaires. Ses cils & ſourcils ſont auſſi blancs que ſes cheveux ; mais ce qu'il y a de plus remarquable en lui, c'eſt l'imparfaite conformation de ſes yeux, il les a toujours tremblotans, & ſi on les expoſe au grand jour, leur prunelle paroît, & brille comme une étoile, qui, d'un jaune couleur d'ocre, ſeroit entouré d'un cercle de couleur bleu très-pâle : c'eſt que la choroïde ſe voit toute entiere à travers l'uvée qui eſt tranſparente ; auſſi ce jeune enfant a-t-il la vue ſi tendre qu'il ne peut abſolument ſupporter l'éclat de la lumiere ; il m'a aſſuré que de jour il ne voyoit point du tout ; mais que de nuit, ou dans l'obſcurité pendant la journée il diſtinguoit parfaitement toute ſorte d'objets : du reſte il a la peau des mains fort rude & un peu chagrinée à la mode des negres, quoique partout ailleurs il l'ait douce & unie.

Il me ſemble que dans l'hiſtoire de l'académie des ſciences, année 1744. p. 12. il eſt fait mention d'un enfant à peu

près semblable, dont un académicien témoin oculaire avoit fait le rapport à l'académie.

Quelle explication raisonnable peut-on donner de la cause de ces jeux de la nature? Ce sont des mysteres qu'il ne nous est point encore permis de dévoiler; il est toujours bon cependant de les rendre publics, cela occasionne souvent des recherches & des réflexions, dont les philosophes peuvent tirer de grands avantages. C'est dans ces vues, Messieurs, que je vous en fais part. J'ai l'honneur d'être, &c.

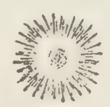
La couleur du petit negre François-Xavier n'étonneroit point tant en Portugal, si on y étoit plus au fait de ce qui arrive aux negresses dans nos colonies des Antilles. La blancheur de l'enfant ne doit point du tout faire soupçonner la vertu de la negresse mere, quoique mariée à un negre: si elle avoit eu commerce avec un blanc, & qu'elle en eût conçu, son fruit auroit eu ce que l'on appelle dans nos colonies le sang mêlé & eût été mulâtre. Témoin un accouchement singulier qui embarrassa fort nos medecins amériquains, il y a près de trente ans, lorsque au petit Gouave chef-lieu de notre colonie de Saint Domingue, une très-belle negresse qui partageoit sa tendresse entre son amant negre & son maître blanc, détrompa ce dernier de sa fidélité, & les naturalistes de l'impossibilité de la su-

perfetation, en mettant au monde sur les quatre heures après midi un petit negre avec tous les traits de l'amant negre, & sur les cinq heures immédiatement suivantes un petit mulâtre d'une parfaite ressemblance avec le maître. Ces couches extraordinaires donnerent matiere aux dissertations de tous les savans Créoles & aux réflexions ingénieuses du docteur Haillot habile medecin, qui avoit accompagné M. de Montholon Intendant des Isles sous le vent en qualité de Medecin du Roi.

Il y a deux autres événemens qui concourent à disculper entierement la mere du petit negre François-Xavier; le premier est la naissance d'un negre blanc tout semblable à lui, qu'un homme très-digne de foi nous a assuré avoir vû au fond de l'Isle à Vache un des principaux quartiers de saint Domingue, lequel étoit âgé de 5 à 6 ans en 1743. à qui il ne manquoit que la couleur noire, pour être entierement negre, & dont la mere étoit une pauvre negresse de jardin qui n'avoit eu nulle espece de rapport avec aucun blanc. Le second évenement qui justifie la negresse d'Angola est l'accouchement curieux d'une negresse, que sa couleur toujours blanche, depuis sa naissance avoit fait regarder pendant dix-huit ans comme une espece de monstre semblable aux mulets, à qui l'impossibilité de se reproduire devoit faire expier, disoit le public prevenu, l'irrégularité de sa naissance. On veilla secretement sur sa conduite, sans qu'elle pût se douter qu'on songeât à l'épier: elle eut indifferemment accointance avec des blancs & avec des noirs; & enfin elle devint enceinte. Sa grossesse fut bientôt le sujet des conversa-

tions & des reflexions du quartier de Leoganne, & sa délivrance fut l'objet de la curiosité des principaux habitans de cette magnifique plaine; la plûpart voulurent y assister. Elle accoucha en leur présence, & à leur grand étonnement, d'un petit negre qui est aujourd'hui noir comme geai.

C'est en 1744. que sont arrivées ces couches si prodigieuses, & que l'on n'oublira jamais en Amerique. Le beau champ pour nos doctes naturalistes! Quelle mine abondante pour leurs précieuses recherches! Ces contradictions bizarres dans les loix reçues de la génération ne doivent-elles pas leur paroître aussi dignes de leur examen, que les nouvelles vibrations de l'electricité? Mais ne portons point un regard téméraire sur des mysteres, que les génies les plus pénétrans ne sondent qu'à tâtons & n'approfondissent jamais qu'à demi. Nous n'avons entrepris dans cet article que d'annoncer des faits: ils sont annoncés, & notre tâche est remplie.



LETTRE de Milord Hell.... à Milady ..... sur la sagesse & le bonheur; traduite de l'anglois du London-Magazine.

JE suis donc dans mon desert, charmante & adorable B.... tu vas juger toi-même du profit que j'en retire. Les causes du bonheur de la vie, la vraie sagesse, & le secret d'éviter les pieges du siecle, voilà le sujet de mes réflexions journalieres; ton nom seul & tes charmes me causent des distractions; & je suis heureux dans le partage de ma journée, puisque mon esprit & mon cœur y trouvent leur satisfaction.

Quoiqu'il soit rare de m'entendre raisonner de bon sens, cesse de t'en étonner. Dois-tu être plus surprise de ce changement, que tu le fus le jour où je volai dans tes bras, préférant tes graces & ton aimable caractere aux charmes séduisans & trompeurs d'Orsise? Je ne suis plus au sein des hommes; j'ai quitté le tumulte des societés; & les sentimens que je te

vais tracer se sont gravés dans mon cœur, par les plaisirs de la solitude.

La tranquillité est un excellent maître; d'un coup d'œil elle nous fait appercevoir le vrai, & nous apprend à le distinguer du faux.

C'est la solitude, plutôt que Venus, qui est la véritable mere de l'amour sincere, de cet amour que la sécurité d'ame accompagne, de cet amour qui n'annonce que sentimens & que plaisirs, qui ne permet que des larmes de satisfaction, des soupirs de tendresse, & des sermens de fidelité. Ce fut la solitude qui t'engagea mon cœur; c'est-elle qui me donne le loisir de reflechir sur cet amour, d'examiner quel en fut le principe, quel en sera le terme. Tes charmes, ton caractere, mon bonheur le firent naître; il ne s'éteindra qu'avec ma vie.

C'est elle aussi qui me fait jetter un coup d'œil chagrin sur moi-même. Que de malheurs & de contradictions j'entrevois! La faux de la mort m'assiége; les inquiétudes me troublent; l'affliction m'abbat; les passions me captivent; mes desirs m'étourdissent; des momens de satisfaction m'enivrent; mon cœur sensible, ou plutôt ma foiblesse, me tient

courbé sous le poids d'une chaîne que la parque seule peut briser.

Si la solitude ne me donne pas un cœur nouveau & une ame plus ferme, du moins elle me fait remarquer la captivité de mes sens. Quand l'orgueil regne dans mes volontés, la bassesse de la matiere me montre l'humiliant tombeau de ma vanité. Que je suis loin d'un état tranquille! Je t'adore, chere B..... je jouis d'un bonheur complet. Près de toi, le desir & le plaisir me consument tour à tour, un feu divin m'anime; je suis au-dessus des hommes : c'est l'amour lui-même attaché à sa proie.

Mais bientôt après, que je tiens un langage different, quand je parcours impatiemment tous les défauts qui font la honte de mon existence! Je me flatois d'être aimé; je vois tout-à-coup que je ne dois être qu'un objet de haine & de mépris. Semblable à ce peuple errant & vagabond, qui, éloigné de sa patrie, haï de tout le monde, persécuté en tous lieux, guidé par le malheur & les malédictions, n'ose approcher du lieu de sa naissance, craignant d'y rencontrer le bras vengeur d'un Dieu prêt à le réduire en poudre, & plus disposé à le punir qu'à lui pardon-

ner; honteux de ma laideur interne, je m'éloigne de toi; & le seul instant qui m'en sépare est un tourment cruel. Les transports de joie, qui m'enflamment en te voyant, sont changés, dès que je te perds, en desespoir & en douleur.

Parmi ces contrariétés, j'entends la voix du bonheur qui m'appelle. C'est un cri qu'entendent les mortels, ou qu'ils peuvent entendre. Il console les infortunés, & flatte agréablement l'oreille des heureux. Les uns s'en retournent couronnés, des jeux olimpiques; tandis que les autres couverts de poussiere, suent encore au milieu de la carriere, pour atteindre au but, & n'y arriveront peut-être jamais.

Cette voix du bonheur se fait entendre à tous : mais chacun l'entend differemment. Drusus, cet avare qu'on rencontre à chaque pas dans une inquiétude extravagante, amasse infatigablement : il enferme dans ses coffres & sa santé & ses thresors. Plutus, ce dieu aux yeux creux, à la démarche inquiete, ce dieu qui craint la pauvreté au milieu de l'opulence, qui se trouble & se livre au desespoir, lorsqu'il pense qu'il seroit aussi misérable qu'Irus, s'il ne lui restoit que

ce que le bon droit lui a donné, & ce qu'un travail honnête lui a fait gagner; ce Dieu a petri Drusus de ses mains : sa felicité le bourelle, sa richesse est son supplice, les thrésors d'autrui sont son enfer; il vit & meurt tourmenté du démon de la rage, & piqué du serpent de l'envie. L'insensé a cru que les richesses suffiroient pour faire son bonheur.

L'ambition a quelque chose en apparence de moins hideux : mais sous des dehors trompeurs, elle renferme la source & le comble de tous les maux. Pour un Abdolonime tranquille sur le throne, mesuré dans ses vœux, juste dans ses desseins; on trouve cent Denis que l'horreur du crime environne, cent Busiris que le sang humain nourrit. Ces monstres ont des flatteurs; mais ces vils flatteurs se croiroient des héros, s'ils avoient la force de leur plonger un poignard dans le sein : *les amis d'un tyran sont toujours des ingrats*. D'un autre côté, on trouvera cent Alexandres, cent Mahomets seconds, cent Charles de Suede, qu'un desir de gloire mal entendu porte à se baigner dans le sang des hommes. Les familles désolées, les villes en cendre, les

royaumes ravagés ſont la trace à laquelle on reconnoit leur courſe ; & le deuil de l'univers eſt la ſource du bonheur pour eux. Infortunés qu'ils ſont, un philoſophe tranquille dans ſa retraitte les brave & rit de leurs deſſeins, qui tombent auſſi promptement qu'ils ſont mal concertés. Grands de la terre, qu'il eſt honteux d'être un objet de pitié & de mépris, quand on devroit être un objet de reſpect & d'adoration ! On vous plaint d'autant moins dans vos malheurs qu'on reconnoît qu'ils ne ſont pas l'effet du haſard.

Se former un cœur conſtant & inébranlable contre la viciſſitude du ſort, contre les revers fréquens d'une fortune aveugle ; c'eſt le deſtin du ſage. Qu'il voye aujourd'hui ſa barque triomphante ſur les flots, glorieuſe du ſecours & des faveurs des zephirs, qui de leurs douces haleines ſemblent la ſoutenir ſur la ſurface des eaux ; d'un air de dédain, il rit des fauſſes bontés du ſort qui le careſſe dans ce moment, pour le faire échouer plus rudement contre un écueil, & l'abîmer dans un précipice.

Si la fortune l'eleve du fond du néant au comble de la proſpérité, il a toujours

ſi préſente à l'eſprit la comparaiſon de ſon ancien état avec le préſent, qu'il eſt ſans ceſſe en état de voir l'intervalle immenſe qu'il y a de l'un à l'autre. Les vertus ſont ſa loi ; ſon cœur légiſlateur ſévere lui interdit également la baſſeſſe & la vaine gloire. Il ne rampera devant ſon égal : il n'ambitionnera pas non plus de le voir ramper à ſon tour. Enfin le ſage, avant de regner ſur les hommes, cherche à regner ſur lui-même. On croit qu'il eſt beau d'être le maître des mortels : mais que ſert-il de commander à l'univers, quand on ne ſe commande pas à ſoi-même ?

Souverains de la terre, qui tenez dans vos mains les vaſtes rênes du monde, qui faites gémir ſous vos loix des ſujets malheureux ; qui d'un coup d'œil décidez de leur vie & de leur mort ; qui n'avez un ſceptre à la main, que pour en faire ſentir le poids terrible : que je ſerois malheureux, ſi j'enviois votre ſort ! Vous, Titus, vous que la clémence des dieux montre à la terre pour la ſoulager un moment du poids de la tyrannie ; vous qui ne comptez vos jours que par vos bienfaits, vous qui priſez plus un cœur que vous vous liez par la bienfaiſance, que

cent provinces ſoûmiſes à vos loix par la force des armes : que je ſerois malheureux, ſi je n'admirois pas le bonheur de votre deſtinée ! Images vivantes des dieux, qui les faites connoître plutôt par votre clémence & vos vertus, que par les éclats de votre tonnerre, regnez éternellement. La douce joie, dans laquelle votre cœur nage, ne vous dit-elle pas que vous jouiſſez du vrai bonheur ?

Riches du ſiecle, hommes d'aujourd'hui, vous que le jour précédent a vu dans le néant & la baſſeſſe ; vous que la pitié ne touche jamais, inſtrumens maudits des vengeances céleſtes ; vous, dont les vêtemens mis dans le preſſoir ne rendroient que le ſang de vos concitoyens ; que je ſerois malheureux, ſi j'enviois votre ſort ! Vous, généreux mortels, qui êtes plus contens de rendre votre frefre heureux que de l'être vous-mêmes ; vous que tout l'univers voudroit voir maîtres de ſes thréſors, sûr de trouver une reſſource dans ſes beſoins ; vous qui n'êtes pas tant glorieux de vos richeſſes, que ſatisfaits des acclamations d'un peuple que vous vous êtes rendu ami par vos bienfaits & votre tendreſſe : que je ſerois

malheureux, ſi je n'admirois pas le bonheur de votre deſtinée !

Faux Stoïciens, ſectateurs d'une morale autant orgueilleuſe & ridicule, qu'elle paroit ſévere & dure aux yeux du limité vulgaire ; vous, qu'un maſque hypocrite fait voir ennemis de vous-mêmes, & qui ne l'êtes que de vos ſemblables ; vous que la félicité d'autrui amaigrit plutôt que vos feintes auſtérités ; vous, enfin, qui ſéduiſez le peuple par un faux air d'humilité & de vertu : faux dévots, que je ſerois malheureux d'envier votre ſort ! Mais vous, charmans philoſophes, dévoués à la ſocieté, qui reconnoiſſez votre frere dans celui qui a des défauts, comme dans l'homme le plus vertueux ; vous qui louez ſans feinte & ſans baſſeſſe, qui reprenez avec amitié, ſans déguiſement & ſans aigreur ; vous qui vous faites aimer, parce que vous aimez ſincerement ; vous que rien n'allarme dans le danger, que l'adverſité n'ébranle point, que la fortune n'enorgueillit pas, que l'œil de la mort n'a jamais vu trembler ; mortels, dignes de décider du ſort de l'univers, que je ſerois malheureux, ſi je n'admirois pas le bonheur de votre deſtinée !

Voilà, plaisir de ma vie, aimable B.... voilà mes occupations. Que ne puis-je connoître aussi aisement tes sentimens, comme tu connois à présent ma façon de penser! Adieu; que tu dois être heureuse, si le vrai honheur dépend de se savoir tendrement aimée de son amant!



ACADEMIE DE BENEDICTINS ALLEMANS.

SUR la fin de l'année passée, il parut chez Stadler à Kempten, un programme, qui contient le plan d'une societé littéraire que des Bénédictins Allemans se proposent de former.

Ce programme est divisé en sept sections.

La premiere désigne les sortes d'ouvrages à quoi s'occupera la société. Elle s'appliquera surtout à l'histoire, & à l'explication d'anciens monumens; & les membres qui la composeront s'aideront mutuellement de leurs connoissances, de leur érudition, & de leurs lumieres.

Dans la seconde, on détermine le nombre d'académiciens qui pourront être admis, la forme & les engagemens de l'académie.

La troisieme explique en particulier les fonctions du protecteur, du président, du directeur, du proviseur, du secretaire

& de l'historiographe de la societé.

Dans la 4me on déclare qu'on choisira pour membres des Savans dans tous les genres d'érudition; mais toujours préférablement des Benedictins Allemans, auxquels on adjoindra deux de chaque congrégation étrangere; qu'au reste on recevra un nombre illimité de membres honoraires de tous les états, ordres & religions.

Dans la cinquieme, on trouve l'exposition des devoirs, que la societé s'impose, lesquels consistent principalement, en ce que chaque membre présentera dans l'espace d'un an, à compter du jour de sa réception, un mémoire écrit en latin, & en état d'être imprimé; que les membres répandus en Allemagne seront tenus d'envoyer tous les mois quelques nouvelles littéraires au directeur; que les membres de l'Académie travailleront eux-mêmes assidument à des ouvrages relatifs au but de son institution.

Dans la sixieme section, on trouve spécifiés les titres de quelques ouvrages, auxquels la société se propose de travailler; à savoir, *Collectio conciliorum, per Germaniam celebratorum; bibliotheca historica Germaniæ; apparatus scriptorum rerum Germanicarum; di-*

plomatum collectio amplior ex omnibus Germaniæ tabulariis; thesaurus antiquitatum Germaniæ; historia Germaniæ pragmatica; Germania sacra, à l'exemple du *Gallia sacra; Monasticon Teutonicum*, à l'exemple du *Monasticon* d'Angleterre; *opus diplomaticum Germano-Benedictinum; Bullarium Benedictinum, solas summorum Pontificum bullas complectens; Apostolatus Benedictinorum per Germaniam, &c.* Elle promet en même-tems de donner des éditions complettes des œuvres de quelques-uns, tels que *Boniface, Alcuin, Rabanus Maurus, Jean Tritheme, &c.* Outre cela, elle compte donner au public, de trois mois en trois mois, sous le titre de *Musæum Germano-Benedictinum*, ou *Collationes Patrum societatis litterariæ Germano-Benedictinæ*, un volume de mémoires, où elle insérera les éloges des membres qui viendront à mourir. La septieme section expose la maniere dont se tiendront les assemblées académiques, & plusieurs particularités, qui concernent la constitution de la société. Nous devons observer, avant de finir, que ce sont les travaux littéraires de l'ordre de S. Benoît en France, que cette société prend pour modeles; & que ne doit-on point attendre de l'imitation de tels exemples?

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans le JOURNAL ETRANGER, pour le mois d'Août 1754.

NOUVEAU *système sur l'ame des bêtes : par le comte Louis Barbieri.* Page 3
Suite de l'essai sur le mouvement vital : par M. Whytt. 39
L'existence de Dieu demontrée par la contingence de la matiere : par le chevalier Adami. 69
Almet, histoire orientale. 80
Suite du triomphe de l'amour, chant troisieme. 109
------ *Chant quatrieme.* 121
Chelonis, tragédie Italienne. 137
Description du moineau blanc & des poissons d'or & d'argent : traduite du suedois, avec la figure gravée. 156
Description d'une espece de Ciron : par M. Charles Geer. 185
Traité du Scorbut, en trois parties : par le docteur Lind. 189

Description d'une nouvelle machine pour faire de la toile. 202
Description de l'herbe Orobranche, connue dans la Toscane. 206
Suite des lettres politiques de M. Hume, troisieme lettre sur l'équilibre entre les puissances. 210
Extrait d'une lettre portugaise sur deux phénomènes. 219
Lettre sur la sagesse & le bonheur, traduite du London-Magazine. 225
Académie de Bénédictins Allemans. 235

ERRATA.

ON s'est plaint, & on a eu raison de se plaindre, de plusieurs fautes d'impression échapées dans les volumes précédens, & sur-tout dans celui du mois dernier ; pour y obvier à l'avenir, nous avons changé d'imprimeur, & pour remédier au passé, nous allons indiquer les corrections les plus essentielles à faire dans le volume précédent.

Page 9 ligne 17, ses compatriotes du sujet de la plus vive joie, *lisez*, ses compatriotes de la plus vive joie. Pag. 24 lig. 12, depositaire des amans, *lis.* depositaire des plaintes des amans. *ib.* 28 j'aime, disoit-il, *supprimez* Lise. Pag. 25 lig. 2, des feux purs, *lis.* des feux si purs. Pag. 29 lig. 3, cette nation frivole & legere, *supprimez* legere. Pag. 31 lig. 3 *après* sein, *mettez un point. ib.* telle que, *lis.* Tel que. *ib.* lig. 7 *après* ce cher epoux, *mettez deux points au lieu d'un.* Pag. 33 lig. 6, mais descend toi-même, *lis.* Muse, descend, toi-même. Pag. 39 lig. 4, son fin rival, *lis.* son fier rival. Pag. 43 lig 26, le sein des belles peut-il, *l.* le sein des belles ne peut-il ? Pag. 102 lig. 6 sa disposition, *l.* la disposition. Pag. 106 lig. 24, Locteur, *l.* Docteur. Pag. 217 lig. 27, on vit sans éclat, *l.* on vit dans l'éclat.

APPROBATION.

J'AY lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois. A Paris, ce 3 d'Août, 1754.

LAVIROTTE.

JOURNAL ETRANGER;

OUVRAGE PERIODIQUE

SEPTEMBRE 1754.

—— Externo robore crescit. *Claud.*



A PARIS,

Au Bureau du Journal étranger, rue S. Louis, au Marais, vis-à-vis le Bureau de la Régie des Cartes.

Et chez { DURAND, rue S. Jacques. PISSOT, Quai de Conti. SAUGRAIN, le fils, au Palais.

MDCCLIV.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

AVERTISSEMENT.

NOus avons vû avec une extrême surprise la petite Brochure qui paroît sous le titre suivant : *Reponse des Auteurs du Journal Etranger à la feuille des nouvelles ecclésiastiques, du 3 Juillet 1754.*

Cette reponse fut présentée à l'une de nos assemblées par M. Toussaint. Nous la rejettâmes, persuadés que le public attend de nous une notice exacte de la Litterature étrangère, & non un ramas des injures & des personnalités qui avilissent la notre ; nous jugions en effet

devoir profiter de la Critique & mépriser la calomnie, sans nous amuser à les refuter Monsieur Toussaint prenant un intérêt plus tendre à l'auteur des *mœurs*, persista à vouloir qu'elle fut inserée dans notre Journal : nous payâmes & remerciâmes sur le champ un *Coopérateur* que plusieurs personnes paroissoient ne pas voir de bon œil parmi nous. Monsieur Toussaint croyant se vanger des Journalistes, a fait imprimer cette réponse, & l'a donnée sous leur nom ; mais c'est eux-mêmes qu'il vange, puisque son infidelité reconnue doit tourner tous ses

traits contre lui. Nous désavouons formellement cette réponse, & nous déclarons qu'elle a été faite, non-seulement sans notre participation, mais expressément contre notre gré. M. Toussaint a écrit encore une lettre à l'Auteur du Mercure, dans laquelle il avoue avec tant d'ingenuité nos petites précautions à son égard, que nous n'avons garde d'en contredire l'exposé. On croiroit même au style dont il fait ses adieux, qu'il a voulu également consoler le Public, & faire notre Apologie.

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans le JOURNAL ETRANGER, pour le mois de Septembre 1754.

AVERTISSEMENT. Pag. iij

L'Erudition apparente; trad. de l'Espagnol. 1

Mémoires du régne d'Elisabeth, &c. tirés des Papiers originaux d'Antoine Bacon, &c. trad. de l'Anglois. 28

Réflexions sur la vanité des hommes, ou Extrait de l'ouvrage de Dom Matthias Aires Ramos da Silva de Eça; trad. du Portugais. 43

Histoire de l'Institut de Bologne, &c. par Joseph Gaëtan Bolletti; trad. de l'Italien. 77

Suite des Beautés de Shakespear; trad. de l'Anglois. 98

TABLE

Essai de Poësies badines de Madame Unzer, née Ziégler; trad. de l'Allemand. 152

Vie du Phénix de pénitence, sainte Marie-Magdelaine; trad. du Portugais. 172

Pensées choisies de Mylord Saville, Marquis d'Halifax; trad. de l'Anglois. 185

Vies des Sculpteurs Espagnols par Dom Antonio Palomino Velasco; trad. de l'Espagnol. 196

APPROBATION.

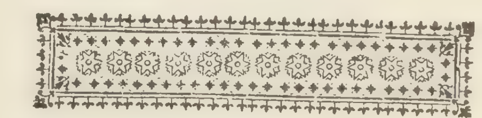
J'AI LU par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois: A Paris, ce 3 d'Août, 1754.

LAVIROTTE.

ERRATA.

pour le volume de Septembre.

PAGE 2 ligne 7, donner; *lisez* se donner. pag. 7 lig. 4 & 5, dire, *l.* nier; p. 16 lig. 22 & 23, qu'on pû, *l.* qu'on ait pû; p. 25 §. 7 li. 2, *après* aisée *ajoutez* que d'en faire un; p. 31 li. 12, du vulgaire *effacez* du; p. 32 lig. 28, enjouée, *l.* jouée; p. 34 lig. 8, s'adonner *l.* à s'adonner; p. 38 lig. 22, garantir *l.* garantie; p. 41 lig. 6, bienvaillance *l.* bienveillance; p. 43 tit. l. 6, Eça *l.* de Eça; p. 44 lig 5, propre *l.* propres; *ibid.* lig. 13, portée *l.* à portée; p. 45 lig. 15, Aristarque *l.* Aristarques; p. 49 lig. 18, démêlé *l.* distingué; p. 73 lig. 3 & 4, acquere *l.* acquiert; p. 102 lig. 8, durs *l.* purs; p. 104 lig. 2, pense *l.* puisse; p. 120 lig. 3, fine *l.* si fine; p. 124 lig. 9, qu'autre *l.* quel autre; p. 147 lig. 22, avantageuse *l.* avantageuses; p. 148 lig. 10, le ne *l.* ne le; p. 161 lig. 5, si & *l.* & si p. 170 lig. 6, que font les *l.* des; p. 189 lig. 3, qu'éteindre *l.* que teindre.



JOURNAL ETRANGER.

L'ERUDITION APPARENTE.

DISCOURS tiré du Theatre Critique du R. P. Feijoo, Bénédictin, traduit de l'Espagnol en François.

§. I.

1. LA science a ses hipocrites, comme la vertu les siens; & le public est aussi bien trompé par ceux-ci que par ceux-là. Le nombre des ignorans que l'on croit savans est considérable; cette

erreur en occasionne une infinité d'autres, tantôt particulieres, & tantôt générales : la prévention a autant d'empire que la Vérité. Il y a des hommes qui jouent supérieurement le rôle de savans ; à qui une légere teinture qu'ils ont des Lettres, sert de couleur pour donner les apparences d'une profonde érudition : & lorsque la copie qu'ils en font a du rapport avec l'original, la copie fait autant d'impression sur les esprits, que l'original même. Si celui qui peint est un Zeuxis, les petits oiseaux trompés voleront aux grappes de raisin peintes, comme aux véritables.

2. C'est ainsi que dans le onzieme siecle, Arnault de Brixen, homme borné, causa un assez grand mal dans sa patrie, & même dans Rome, par ses erreurs ; parce que, suivant le témoignage de Gunterus Ligurinus, outre qu'il étoit élégant dans le discours, il savoit se donner un air de savant ; *assumptâ sapientis fronte, diserto fallebat sermone rudes* ; ou, comme assure Othon de Frinsingen, une grande volubilité lui tint lieu d'une grande érudition : *Vir quidem naturæ non hebetis ; plus tamen verborum profluvio, quam sententiarum pondere co-*

piosus. C'est ainsi que Vigilance (quoique véritablement ignorant,) par l'adresse qu'il eut à se gagner des libraires, & des gens qui prônoient sa réputation, s'attira celle de savant, au point qu'il eut la hardiesse & l'insolence d'écrire contre S. Jerôme, & de l'accuser d'être Origeniste. Seneque Pélagien, fit un parti pour soutenir Pélage, quoiqu'il fût, suivant le témoignage du pape Gélase qui vivoit alors, non-seulement ignorant, mais même grossier ; *non modo totius eruditionis alienus, sed ipsius quoque intelligentiæ communis prorsùs extraneus*. S. Leon, dans sa 13[e] épitre à Pulchérie Auguste, est fâché que l'erreur d'Eutichès vint plûtôt d'ignorance que de subtilité ; & dans sa 15[e] épitre, il le traite d'homme absolument ignorant, *indoctum antiquæ fidei impugnatorem* : cependant cet homme borné troubla si fort la Chretienté, que l'on fût obligé d'assembler trois conciles contre lui, sans compter celui qu'on appelle avec raison le brigandage d'Ephèse, auquel, contre le droit de la Chaire apostolique, l'empereur Théodose fit présider Dioscore, patriarche d'Alexandrie.

3. Le Vulgaire, juge inique du merite

des sujets, a coutume d'autoriser les ignorans contre son propre intérêt ; car en établissant leur réputation, son erreur n'en devient que plus considérable. Le commun des hommes grossiers & remplis de ténebres, prend pour un flambeau éclatant, ce qui n'est que la foible lueur d'une petite lumiere ; semblable au fanal dont parle Pline, qui, posé sur la tour de Fare, paroissoit de loin une étoile à ceux qui naviguoient sur la mer d'Alexandrie.

4. On peut dire que, pour passer pour savant dans le public, il n'est pas tant besoin de l'être que de savoir le paroître. Quand avec de l'effronterie & de la volubilité, on a assez de prudence pour distinguer les matieres que l'on doit traiter ou taire, c'est un puissant avantage. Un grand moyen pour éblouir les ignorans, est d'affecter un air de majesté & de confiance dans les décisions ; un geste artificieux qui, quand on a dit tout ce que l'on sait de la matiere que l'on traite, laisse entrevoir qu'il reste dans l'intérieur bien d'autres connoissances qui y sont comme en dépôt.

5. Les apparences extérieures qui caractérisent la science, sont chez quelques-

uns, comme celles des fruits artificiels à qui les ouvriers Italiens font si bien imiter la nature ; c'est-à-dire, qu'elles n'ont point la substance qui leur est propre : les savans connoissent l'une & l'autre illusion ; mais comme dans celle des fruits artificiels, les sens que la fausse fleur & sa fraîcheur mensongere séduisent, se persuadent par les marques qu'ils voyent qu'il y a des sucs substantiels dans le temps qu'il n'y en a pas ; de même à la vûe des dehors trompeurs, les ignorans qui sont le vulgaire du monde, croyent voir dans ces savans mystérieux, des sciences qu'ils n'ont jamais étudiées. La superficie passe pour profondeur ; le babil, pour érudition & savoir.

§. II.

6. Les véritables savans sont, au contraire, modestes & sinceres ; & ces deux vertus sont deux puissantes ennemies de leur réputation. Celui qui sait le plus, sait que ce qu'il sait n'est rien en comparaison de ce qu'il ignore : & comme il a assez d'esprit pour le connoître, il a assez de sincerité pour l'avouer ; mais ce n'est pas sans se faire un tort consi-

dérable; car ces ſortes de confeſſions ſont bientôt crues; on les regarde comme des témoins qui dépoſent contre eux-mêmes; & d'ailleurs le Vulgaire n'eſtime pas comme ſavant celui qui ignore quelque choſe dans ſa profeſſion, quoiqu'il ſoit impoſſible de tout ſavoir.

7. Ordinairement les ſavans ſont fort timides, parce que ce ſont ceux qui ſe méfient le plus d'eux-mêmes; & quand bien même ils diroient des prodiges, ſi c'eſt avec une voix baſſe & tremblante qu'ils les prononcent, ils ne ſeront pas reçus favorablement des oreilles qui les écoutent. Il eſt plus à propos, pour ſe mettre en réputation, d'extravaguer avec hardieſſe, que de raiſonner avec embarras, parce que l'effronterie emporte les applaudiſſemens que mériteroient avec plus de juſtice des doutes ſenſés. Oh! qu'un ignorant préſomptueux profite bien des avantages que lui donnent le geſte & le ſon d'une voix forte, & que les efforts que fait ſa poitrine cachent bien la foibleſſe du diſcours. Cependant ce criard, en pareil cas, devroit être ſoupçonné de peu de ſolidité; car les hommes ſont comme des corps ſonores, qui plus ils ſont vuides, plus ils font de bruit.

8. Si à ces dehors avantageux on joint un peu de littérature, c'eſt un puiſſant moyen pour s'attirer bientôt un général applaudiſſement. On ne peut pas dire que Luther ne fût un homme d'érudition; mais la littérature eut moins de part, que ſon extérieur impoſant, aux funeſtes progrès que fit ſa prédication, quoique la compoſition du poiſon dont ſe ſervoit cet hydre, ne fût qu'un mélange de l'un & de l'autre. Si l'on examine avec attention les écrits de Luther, on y trouve beaucoup d'érudition, fruit d'une heureuſe mémoire & d'une grande lecture; mais à peine y trouve-t-on un diſcours bien arrangé, une réflexion juſte dans toutes ſes parties & un raiſonnement exactement methodique. Il avoit un eſprit (dit le Cardinal Pallavicin) capable de produire les idées les plus ſublimes; mais elles ne naiſſoient qu'informes dans ſon eſprit; ſoit que la vertu productrice eût en lui quelque défaut dont elles ſe reſſentiſſent; ſoit que le feu de ſon génie en précipitât la production: & parce qu'il n'attendoit pas l'occaſion propice de les placer à propos, il n'enfantoit que des avortons: mais les dehors extérieurs ſuppléerent bien à ce

défaut eſſentiel de talent. Ce monſtre fut d'un tempéramment plein de feu: il avoit la poitrine extrêmement robuſte, l'eſprit audacieux, une éloquence inépuiſable, quoique groſſiere; il étoit aiſé dans l'explication, & infatigable dans la diſpute: doué de ces talens, il renverſa quelques grands hommes de ſon ſiecle, d'un eſprit plus methodique, & peut-être plus pénétrant que le ſien; de même qu'un maître d'armes courageux & fort remporte la victoire ſur un autre moins brave & plus foible, quoique plus au fait que lui des regles de ſon art.

§. III.

9. Il y a d'autres parties également extérieures, qui donnent la réputation de ſavans à ceux qui ne le ſont pas. Le ſérieux & la circonſpection ſont deux choſes qui y contribuent beaucoup; ſoit qu'on les mette en uſage naturellement ou artificiellement. La gravité (dit l'illuſtre Madeleine Scudéry dans une de ſes *Converſations morales*) eſt un ſecret du corps, inventé pour cacher les défauts de l'eſprit; & ſi elle eſt extrême, elle fait regarder celui qui en eſt doué,

comme un oracle. Je ne ſai pourquoi on décoreroit d'un rang ſupérieur au nôtre, celui qui reſſemble plûtôt à une ſtatue qu'à un homme; ni pourquoi celui qui s'éloigne le plus de la gayeté, le propre de la raiſon, paſſeroit pour plus raiſonnable que celui dont l'air eſt ouvert & enjoué. L'ingenieux M. de Montaigne dit avec eſprit, que parmi les animaux de toutes les eſpeces, il n'en eſt aucun qui ſoit plus ſérieux que l'âne.

10. Ariſtote mit les melancoliques en réputation de gens d'eſprit; je ne devine point ce qui a pu l'y déterminer; l'expérience nous fait voir à chaque pas des mélancoliques ſtupides. Si nous nous laiſſons entraîner dès la premiere vue, nous confondrons aiſément le groſſier avec le fin. Les génies ſombres ont je ne ſai quel raport avec ceux d'une profonde érudition; mais ſi on y fait attention, la mauvaiſe humeur n'eſt point du tout le caractere des gens raiſonnables. Chez ceux que nous voyons toujours penſifs, la puiſſance intérieure de l'ame eſt oiſive, au lieu que l'entendement devroit vaincre les apparences. Ce ſont les apparences qui l'emportent ſur l'entende-

ment ; au lieu que l'eſprit devroit ſe rendre maître de l'objet , c'eſt l'objet qui commande à l'eſprit ; l'extérieur qui le ravit, l'enchaîne ; il n'eſt point penſif, mais étonné ; car il eſt certain que lorſque la penſée eſt immobile , le raiſonnement n'agit pas. Je remarque qu'il n'y a point d'animal d'un génie plus gai & plus ſociable que le chien ; & je trouve qu'aucun n'a l'inſtinct plus noble. Cependant l'extrêmité oppoſée eſt un ſigne bien plus mauvais ; des hommes extrêmement badins ſont ordinairement grands diſeurs de rien.

11. Le ſilence & le babil ont également leurs partiſans dans le vulgaire : les uns regardent comme ſavans ceux qui parlent peu ; les autres , ceux qui parlent beaucoup : parler peu vient d'une trop grande prudence , ou de la crainte , ou de la honte , ou de la tardive occurrence des paroles ; mais non pas , comme on ſe l'imagine communément , de la diſette des matieres : il n'y a point d'homme qui ne parlât beaucoup , s'il diſoit tout ce qui lui vient en penſée.

12. Entre parler & ſe taire , quelques-uns obſervent, avec art , un certain milieu

artificieux fort utile pour s'attirer la vénération du public , qui eſt de parler de ce qu'ils ſavent , & de taire ce qu'ils ignorent , ſous prétexte que c'eſt par prudence. Pluſieurs génies très-bornés , au moyen de cet artifice , ſont regardés dans les aſſemblées comme des bibliothéques animées : ils n'ont qu'une légere teinture du ſujet dont on parle ; cela leur ſuffit pour en parler en maîtres ; en ſe ſervant de termes généraux , ils diſent tout ce qu'ils ſavent de la matiere ; & quand ils ſont épuiſés, ils affectent d'être ennuyés de la traiter ſi long-tems ; ils font croire qu'il leur en reſte beaucoup à dire , & qu'ils n'ont fait voir que la patte du lion : ſemblables à ce peintre qui , s'étant obligé de faire un tableau des onze mille vierges , en peignit cinq , & crut qu'il n'étoit pas obligé à davantage , alléguant pour raiſon que les autres venoient derriere en proceſſion. Si quelqu'un , connoiſſant leur détour , veut les engager dans une plus grande diſcuſſion , ou ils changent la converſation avec art ; ou ils font connoître par une orgueilleuſe indifférence , que l'aſſemblée n'eſt pas aſſez nombreuſe pour traiter de cette matiere-là ; ou ils ſe défont de ce-

lui qui les preſſe avec un ſourire mocqueur , qui fait voir qu'ils mépriſent le défi ; car , ces ſortes de gens ſont fertiles en de pareils détours , parce qu'ils s'en font une étude particuliere.

13. D'autres ont recours à de certaines expreſſions confuſes qui ſont propres à toutes ſortes de ſujets , & qui ne veulent rien dire, ſemblables par leur façon de s'expliquer aux oracles des payens, dont les prédictions étoient applicables à toutes ſortes d'événemens ; & en effet ils leur ſont en tout ſemblables ; car n'étant que des troncs, ils ſont écoutés comme des oracles. L'obſcurité avec laquelle ils parlent eſt une ombre qui couvre ce qu'ils ignorent : ils ſont comme ceux qui n'ont que de la monnoye fauſſe , qui font enſorte de la paſſer à l'ombre de la nuit ; & ils ne manquent jamais de ſots , qui , à leur confuſion même , leur donnent la réputation de ſavans , parce qu'ils s'imaginent qu'il en eſt des hommes comme des montagnes , qui obſcurciſſent davantage la beauté des vallons , à proportion qu'elles ſont plus élevées. *Majoreſque cadunt de montibus umbræ.*

14. Cette tromperie eſt ordinairement

ſoutenue par un geſte inſinuant , & une contenance myſtérieuſe ; tantôt il ſe ride le front , tantôt il refrogne les ſourcils , tantôt il remue les yeux : tantôt il allonge la levre inférieure en forme de coupe évaſée , ou il remue la tête avec des mouvemens élancés ; & toujours il affecte un air de mépris. Ces ſortes de gens ſont des hommes qui ont la moitié de leur ſcience dans les muſcles dont ils ſe ſervent pour ſe donner le mouvement. Marcus-Tullius ſe mocqua avec raiſon de cet artifice , lorſqu'il le remarqua dans Piſon : *reſpondes altero ad frontem ſublato , altero ad mentum depreſſo ſupercilio, crudelitatem tibi non placere.*

§. IV.

15. Mépriſer ceux qui en ſavent plus que nous eſt le plus vil artifice ; mais un des plus sûrs moyens pour ſe bien mettre dans l'eſprit du Vulgaire. C'eſt une grande injuſtice & un grand défaut de jugement de donner à un envieux les mêmes louanges qu'il derobe par ſa critique à celui qui les mérite. Quoi ! ſi un nuage ſe met devant la face du ſoleil , celui-ci ceſſera-t-il d'être le brillant flambeau

des cieux, & cet autre ne ſera-t-il pas toujours un noir brouillard de l'air? Eſt-il beſoin de beaucoup ſçavoir, pour ternir la ſcience & les écrits d'autrui? N'eſt-ce pas au contraire l'effet d'une pure ignorance, quand l'envie & la malice ne s'en mêlent pas? Je me ſouviens d'avoir lû dans l'*Homme de Lettres* du P. Daniel Bartoli, qu'un âne ayant rencontré par hazard l'Iliade d'Homere, la mit en pieces, & la déchira avec ſes dents. De même pour diffamer & mettre en pieces un excellent ouvrage, perſonne n'eſt mieux en état de s'en acquiter qu'une bête.

16. La hardieſſe ou l'effronterie dans la diſpute eſt de même un moyen auſſi bas que puiſſant, pour s'attirer la réputation de ſavant. Les ſots font la même choſe que ces peuples, dont parle Pauſanias, qui n'adoroient aucune divinité avec plus de culte que le vent Borée, que nous appellons le vent de bize. Les eſprits turbulens ſont regardés du commun des hommes comme doués d'un ſçavoir prodigieux; ils s'imaginent que l'effronterie émane d'une capacité ſupérieure, dans le temps qu'elle eſt preſqu'abſolument incompatible avec elle;

il faut ajouter à cela que les véritables ſavans évitent, autant qu'ils peuvent, la rencontre de ces eſprits turbulens; & ce ſage éloignement eſt regardé comme une fuite que la peur occaſionne, comme s'il pouvoit y avoir du courage à défier au combat des inſectes venimeux. Caton avoit bien raiſon de ſe repentir d'avoir conduit ſes troupes dans les brûlans déſerts d'Afrique, où il n'avoit d'autres ennemis que des ſerpens, des viperes & des baſilics, &c. Les combats ſanglans, que cet intrépide Romain livra dans les champs de Pharſale aux ſoldats victorieux de Céſar qui étoient tous ſes concitoyens, lui cauſoient moins d'horreur que les efforts effrayans qu'il avoit à faire dans les ſables de la Libie contre les reptiles les plus vils & les plus dangereux, qui ſembloient avoir pris le parti de Ceſar dans cette guerre civile, & s'être auſſi déclarés contre la République:

Pro Cæſare pugnant
Dipſades, & peragunt civilia bella Ceraſtæ. Lucan.

17. Celui qui peut venir à bout, avec ſon eſprit & ſes forces, de ſe rendre inflexible dans la diſpute; qui peut batailler ſans fin & jamais ne céder à la raiſon, eſt

bientôt prêt de paſſer pour un Ariſtote; parce que, dans les guerres de Minerve comme dans celles de Mars, le Vulgaire déclare la victoire en faveur de celui qui n'abandonne pas le champ de bataille; & que, fauſſement prévenu, il s'imagine que le vainqueur eſt toujours celui qui parle le dernier: voilà ce que penſe le peuple en général. Il en eſt tout autrement de celui qui a l'habitude de s'en diſtinguer; au lieu de regarder comme ſavant le diſputeur obſtiné, qui ne ſe rend pas même à la raiſon, il le qualifie de bête d'eſprit & d'*eſprit Portugais*, c'eſt-à-dire, arrogant & intraitable. Le célébre medecin Rodriguez à qui on demandoit comment un autre medecin borné s'étoit tiré d'affaire, & avoit répondu aux argumens que lui-même lui avoit faits, répondit, *tan grandiſſimo aſno ê, que pormais que ficen jamais o puden concluir*; » c'eſt un ſi » grand âne, que quelque choſe qu'on » pû faire, on n'a jamais pû le faire » conclure «.

18. C'eſt un détour bien uſité de ceux qui ſavent peu, de faire tomber la converſation ſur le peu qu'ils ſavent; ce qui eſt plus aiſé à ceux qui ont de l'autorité. J'ai connu un de ces ſavans qui ſavoit ſi bien

manier une converſation quelle qu'elle fut, qu'il la faiſoit tomber inſenſiblement & en bien peu de temps, ſur ce qu'il avoit étudié le jour même ou la veille; de cette façon il paroiſſoit toujours plus ſavant que les autres. On ſe ſert de ce ſtratagême, même dans les diſputes de l'Ecole. J'ai vû plus d'une fois un bon théologien couvert de confuſion par un écolier, qui inſiſtant ſur quelques propoſitions intermediaires, faiſant changer la diſpute de nature, & l'engageant de plus en plus par une ſucceſſion d'argumens imprévus, égaroit le docteur dans un labyrinthe dont il rendoit les routes difficiles, par toutes ſes *amplificationes*, *reſtrictiones*, *alienationes*, *oppoſitiones*, *converſationes*, *equipolentias*, dont le théologien ne ſe ſouvenoit plus. C'eſt imiter le ruſtique Cacus qui attira, par ſon adreſſe, Hercule dans ſa propre caverne, pour que la fumée qu'il vomiſſoit l'aveuglât & l'empêchât de ſe ſervir de ſes armes.

§. V.

19. Outre ces ſortes de ſavans en perſpective, ſi l'on peut ainſi parler, & qui ne le ſont que par leur artifice, il y en

a d'autres qui le sont précisement par une erreur étrangere. Celui qui a étudié la logique, la métaphisique & tout ce qui s'apprend dans les Ecoles sous le nom de philosophie, quelque bien qu'il sache tout cela, ne sait qu'un peu plus que rien; cependant il fait beaucoup de bruit, on dit de lui que c'est un Philosophe; ce n'en est à la vérité ni un grand ni un petit; & toutes les dix catégories, avec huit livres de physique & les deux *de generatione & corruptione*, mis ensemble dans l'alambic de la logique, ne rendront pas une goutte de véritable esprit philosophique, avec lequel on puisse expliquer le phenomene le plus ordinaire qui arrive sur notre hémisphere. Les sentimens d'Aristote sont aussi éloignés de cette science, que ceux de Platon; la physique de l'Ecole est une pure métaphysique; tout ce que les Péripatéticiens ont dit & écrit jusqu'à présent du mouvement, ne détermine pas quelle est la ligne de réflexion que décrit une pelotte quand elle revient de la muraille contre laquelle elle a été jettée, ou quelle est la vitesse avec laquelle descend un corps pesant d'un terrein uni en pente; & celui qui avec des raisonnemens métaphisiques & ordinaires, pense être

arrivé à la véritable connoissance de la nature, est aussi éloigné du bon sens que celui qui croit être le maître du monde, parce qu'il en a la carte.

20. Le plus grand avantage de ces philosophes de nom (s'ils savent se servir avec adresse dans les disputes des termes *barbara celarent, &c.*) est qu'avec quatre minuties qu'ils auront apprises de la théologie ou de la médecine, ils seront regardés comme de grands theologiens ou medecins. L'erreur n'est pas si grande du côté de la theologie; mais de celui de la médecine, elle ne peut être plus grossiere, par la regle de *ubi desinit physicus, incipit medicus.* L'on prétend prouver que l'on fait facilement d'un philosophe un bon medecin; là-dessus lorsque l'on voit un étudiant en medecine, donner vingt sillogismes de suite, pour examiner si la privation est le principe de l'être naturel, ou si l'union se distingue des parties; il a autant de recommandations qu'il en faut pour obtenir une place de mille ducats.

21. André de Laguna, savant commentateur de Dioscoride, dit que le parti qu'on devroit prendre, s'il étoit possible, avec ces petits medecins brillans qui sortent des universités remplis d'*ergo*

& de *probo*, seroit de les envoyer pour medecins dans les pays où nous aurions guerre, parce qu'ils épargneroient à leur patrie bien du monde & de la poudre.

22. Je soutiens qu'il n'y a pas certainement d'art ou de faculté qui conduise moins à la médecine que la physique de l'Ecole. Si tous les philosophes qu'il y a, & qu'il y a eu dans le monde, se rassembloient, & qu'ils tinssent une consultation pendant l'espace de cent ans, ils ne nous diroient pas comment l'on doit guérir une *engelure*; & cette célébre assemblée n'établiroit pas une maxime à qui l'on ne dût, comme pernicieuse, défendre l'entrée de la chambre d'un malade. Le bon sens & l'expérience naturelle ou acquise, sont le pere & la mere de la médecine, sans que la physique y ait la moindre part; j'entends la physique scolastique & abstraite; n'en étant pas de même de la physique pratique & expérimentale.

23. Le raisonnement qu'un physicien peut faire sur la nature de quelque mixte que ce soit, est de dire s'il provient de la matiere & de la forme substantielle, comme dit Aristote, ou d'atomes, suivant Epicure, ou de sel de souffre ou

de mercure, suivant les chymistes, ou des trois élemens de Descartes; s'il est composé de points indivisibles ou de parties divisibles à l'infini; s'il agit par les ressorts ou les mouvemens de ses particules, ou par une vertu accidentelle qu'ils appellent qualité; si ces qualités sont du nombre de celles qui sont manifestes ou occultes; si elles sont des premières, des secondes ou des troisièmes. Quelle connexion aura la médecine avec cela? Moins que la géométrie avec la jurisprudence. Quand un médecin traite un malade qui a la fiévre tierce, toute cette kiriele de questions sur le quinquina lui devient inutile; il n'a besoin que de savoir si l'expérience lui a appris que dans le cas où se trouve son malade, l'usage de ce fébrifuge est salutaire; il en doit juger, non pas par *dici de omni, dici de nullo*; mais avec certitude par l'expérience qu'il a, ou qui ont été faites par les auteurs qu'il a étudiés.

24. Dans quelque art que ce soit, la connoissance physique des instrumens dont on s'y sert, n'est d'aucune utilité: celui ci, par exemple, ne laisse pas d'être bon pilote, quoiqu'il ne sache pas expliquer la vertu qui dirige l'aimant au pole;

celui-la, brave ſoldat, quoiqu'il ignore la conſtitution phyſique de la poudre & du fer; & cet autre bon peintre, quoiqu'il ne puiſſe pas dire ſi les couleurs ſont des accidens intrinſeques, ou différentes réflections de la lumiere : & l'art de diſputer de ces choſes ne fait pas l'eſſence du pilote, du ſoldat, ou du peintre. J'en dirois davantage pour déraciner cette erreur généralement reçue, ſi le ſavant Martinez n'en eût parlé amplement dans ſes deux tomes de la médecine ſceptique.

§. VI.

25. C'eſt auſſi une autre erreur commune, quoiqu'elle ne ſoit pas mal fondée, de regarder comme ſavans, ceux qui ont beaucoup étudié; l'étude ne fait pas grands progrès ſi l'entendement de celui qui étudie eſt dur & épais; de même que la culture des terres devient preſque inutile dans un terrein aride; parmi les hommes il y a des tortues & des aigles; celles-ci d'un vol s'élevent au plus haut des cieux, celles là ont beſoin de pluſieurs jours pour monter une petite élévation.

26. La grande lecture des livres donne

bien des idées; mais la facilité de les développer eſt un don de la nature plutôt que le fruit du travail. Il y a certains ſavans, non d'eſprit, mais de mémoire, chez qui les Lettres ſont imprimées comme les inſcriptions ſur les marbres; ils les font voir avec oſtentation, mais ne les conçoivent pas; ils ſont remplis d'érudition, mais dénués d'intelligence. Que l'on obſerve l'uſage qu'ils font des connoiſſances qu'ils ont acquiſes; & l'on verra qu'ils ne ſont pas capables de former un raiſonnement juſte & qui tende à l'objet en droiture; avec les mêmes idées, on peut faire de bons & de mauvais raiſonnemens; de même qu'avec les même matériaux, l'on peut conſtruire de ſuperbes palais & de ruſtiques chaumieres.

27. Il peut de même arriver que quelqu'un ſache de mémoire les œuvres de ſaint Thomas, & ſoit un mauvais théologien; qu'il ſache les droits civil & canon, & ſoit un mauvais juriſte : & quoique l'on diſe que la juriſprudence conſiſte en mémoire, ou du moins plus en mémoire qu'en entendement, c'eſt une autre erreur du Vulgaire : dans un plaidoyer, on peut donner de mauvaiſes allégations, quoique l'on y cite pluſieurs

axiomes de Droit; comme on peut faire un mauvais ſermon, quoiqu'on le rempliſſe de paſſages de l'Ecriture. Savoir les choiſir convenables au ſujet, eſt l'ouvrage de l'entendement & du bon ſens. S'il falloit parler dans les tribunaux ſur le champ & ſans être préparé, il faudroit abſolument une heureuſe mémoire pour ſe reſſouvenir des paſſages, & les citer à propos : mais comme cela n'arrive pas communément, celui qui n'a lû que médiocrement, & qui a l'intelligence bonne, ſe prépare facilement, & cherche les loix, les autorités & les raiſons : car d'ailleurs, comme je l'ai dit, le choix des citations dépend du bon ſens, & non pas de la mémoire.

28. J'ai vu des profeſſeurs dans toutes ſortes de Facultés ſe plaindre volontiers du manque de mémoire, & j'ai remarqué que tous faiſoient beaucoup plus de cas de la mémoire que de l'eſprit; de ſorte qu'à mon avis, s'il y avoit deux boutiques dans l'une deſquelles on vendît de la mémoire, & dans l'autre de l'eſprit, le maître de la premiere ſe feroit riche en peu de temps, & l'autre mourroit de faim. J'ai toujours été d'un ſentiment contraire : j'acheterois plus cher une

dragme d'eſprit que deux onces de mémoire : on a coutume de me répondre que je ne fais pas de cas de la mémoire, parce que j'en ai ſuffiſamment; peut-être que ceux qui me diſent cela, jugent des autres par eux-mêmes; ils ne déſirent pas d'avoir davantage d'eſprit, parce qu'ils s'imaginent en être remplis. J'avouerai que, quoique j'aye peu de mémoire, je trouve que j'en ai beaucoup plus que d'eſprit. Ce n'eſt cependant point en cela que je fais conſiſter la différence, mais parce que je ſais certainement que dans toutes ſortes de profeſſions, avec quatre portions d'entendement & quatre de mémoire, on fait beaucoup plus qu'avec ſix portions de mémoire & deux d'entendement.

§. VII.

29. On n'a pas encore parlé des faiſeurs de livres; c'eſt la choſe la plus aiſée : il n'eſt pas plus difficile de mal écrire que de mal parler : & d'ailleurs quelque mauvais que ſoit un livre, il ſuffit à l'auteur de parler en lettres moulées, & avec permiſſion du Roi, pour paſſer pour ſavant parmi les ſots.

30. Mais pour mériter quelques applaudissemens de ceux qui ne sont pas tout à fait du commun, on peut composer de deux façons ; piller d'autres livres, ou traiter des matières connues. Puisqu'il y a un si grand nombre de livres, il est bien aisé de voler sans que l'on s'en apperçoive ; il y a peu de personnes qui en lisent beaucoup, & il n'y a personne qui les lise tous. Le seul danger que l'on coure est qu'entre un grand nombre de lecteurs, il s'en trouve deux ou trois, tout au plus, qui découvrent le vol du plagiaire ; la découverte même du larcin ne lui feroit aucun tort, s'il étoit déja authentiquementrevêtu du grade d'Auteur.

31. Il est très-facile d'écrire des matières ordinaires. *El théatro de la vida humana, las polyantheas*, & plusieurs autres livres où l'érudition est arrangée par ordre alphabétique, sont des fontaines publiques où peuvent boire, non seulement les hommes, mais même les bêtes. Quelqu'ouvrage que l'on entreprenne, on peut le conduire & le faire tomber à chaque instant sur un lieu commun, comme la politique, la morale ou l'histoire. Quand on l'a amené là, on peut le garnir de citations que l'on trouve en grand nombre

dans le livre intitulé, *Para todos*, où elles ont été rassemblées : avec cela un Auteur se fait passer pour un homme d'érudition & de lecture ; parce qu'il y a peu de lecteurs qui soient capables de distinguer dans ce genre d'écrire, l'érudition abondante & bien méditée, qui dans l'occasion coule de la mémoire à la plume, d'avec celle que l'on va quêter par indigence dans la table des matières d'un livre qui se grossit à force de piller, que l'on divise en plusieurs morceaux, & où l'on trouve, comme dans des tas de bled qui viennent d'être battus, l'épis & la paille, qui sont les citations latines & les numéros.



MEMOIRES

*Du régne d'Elisabeth depuis 1581 jusqu'à sa mort, dans lesquels les intrigues secrettes de sa Cour & la conduite de son favori, le comte d'Essex, sont particulièrement éclaircies ; tirés des papiers originaux d'Antoine Bacon * ami intime du comte d'Essex, & d'autres manuscrits qui n'avoient jamais été publiés.*

Par le docteur Birch, sécrétaire de la société royale.

Deux vol. in-4°. *Londres, chez Millard, dans le Strand, 1754.*

A CE TITRE imposant, qui ne croiroit trouver ici un recueil d'anecdotes & de détails propres à piquer la

* Frère aîné du célébre François Bacon, depuis chancelier sous Jacques I & Lord Vérulam. Les manuscrits qui forment une collection de 16 volumes in-folio, se trouvent dans la bibliothéque du palais de Lambeth, résidence ordinaire des archevêques de Cantorbery.

curiosité ? Les mémoires d'Elisabeth ne forment cependant qu'une suite de lettres & de narrations, dont les sujets sont absolument étrangers pour nous, ou doivent être peu intéressans pour les Anglois mêmes. C'est le résultat de diverses correspondances que M. Bacon entretenoit en Angleterre, en Ecosse & dans les pays étrangers, soit pour sa propre satisfaction, soit par ordre & aux dépens du comte d'Essex, son protecteur & son ami. Il paroît, à la lecture, que ces correspondans n'étoient pas toujours bien instruits ; mais leurs rélations les plus vraies & leurs détails les plus exacts ne contiennent ordinairement que des choses devenues triviales par la publication de tant d'histoires & de mémoires de ce régne & de ce temps-là * : nous recueillerons avec soin le petit nombre de lettres ou de faits vraiment anecdotes qui se rencontrent dans ces deux volumes.

* L'Anglererre a fourni sur le régne d'Elisabeth une multitude de collections. Outre les *actes de Rymer*, tels sont les recueils intitulés *Cabala* & *Scrinia Ceciliana*, *l'Ambassadeur* du Chevalier *Digger*, les œuvres de *Strypes*, & du Docteur Forbes, les mémoires du Chevalier *Windwood*, les papiers de *Cécil*, les lettres de Sidney, &c.

Une obſervation préliminaire qui ſera peut-être tout à fait nouvelle, ſur-tout pour nos lecteurs François, c'eſt celle du vrai point de vue dans lequel on doit enviſager le Comte d'Eſſex. Ce ſeigneur n'eſt guere connu hors de l'Angleterre que comme guerrier, courtiſan, & ce qu'on appelle *homme à bonnes fortunes*; peu de gens l'ont enviſagé comme un ſavant verſé dans les langues & dans les belles lettres, un profond politique, un miniſtre laborieux, & un élégant écrivain. Il ſuffit cependant de parcourir l'ouvrage qui eſt actuellement ſous nos yeux pour être convaincu que le Comte d'Eſſex réuniſſoit en lui tous ces différens avantages, fruits précieux & fréquens de l'éducation Britannique. On eſt ſurpris de voir avec quelle facilité, quelle pureté, quelles graces ce ſeigneur écrivoit, ſurtout en latin, langue reléguée aujourd'hui dans la pouſſière des colléges, proſcrite ailleurs par le *bon air*, ou profanée par la barbarie.

Cet infortuné favori étant le ſujet principal de nos mémoires, nous en extrairons les morceaux les plus propres à faire mieux connoître l'eſpéce de faveur dont il jouiſſoit.

L'inclination d'Eliſabeth pour le Comte d'Eſſex nous offre en effet un tableau aſſez neuf, quoiqu'elle ait fourni matière à l'hiſtoire, aux romans, & même au théâtre de preſque toutes les Nations; nous l'y voyons communément repréſentée comme une violente paſſion, un amour effréné, jaloux, à la fureur; mais tendre, indulgent, ſuſceptible de toutes les foibleſſes, & prêt à tout ſacrifier pour l'objet aimé; tel enfin que peut le ſentir une femme du vulgaire épriſe à ſoixante ans d'un jeune homme de vingt-cinq. Cet amour ne ſe préſente point ici ſous un aſpect ſi romaneſque. On apperçoit une princeſſe ſujette aux paſſions de ſon ſexe; mais encore plus livrée aux ſoucis de l'ambition, & aux ſoins de la royauté; plus jalouſe de ſon pouvoir que du cœur de ſon favori, redoutant ſes conſpirations plus que ſes infidélités, & lui pardonnant ſes ſuccès dans la galanterie plus que ſon crédit dans l'Etat. A travers les viciſſitudes de cette intrigue, Eliſabeth, toujours fière, toujours Reine, paroît ignorer ce ſentiment ſi doux qui fait diſparoître l'inégalité des conditions & répare les injuſtices de la fortune; toujours balancée & toujours retenue par

les conſeils de ſes Miniſtres & par ſes propres réflexions; mais plus encore par un fonds d'avarice & de dureté: ſes reſſentimens ſont amers, ſes reproches humilians, ſes bienfaits arrachés par l'importunité, médiocres & de mauvaiſe grace.

Nous commencerons par un trait qui prouve une partie de ce qu'on vient d'avancer.

Un libelle ſéditieux & inſolent parut en 1595. L'auteur l'avoit malicieuſement dédié au Comte d'Eſſex, avec des éloges de ſon mérite & de ſes ſervices, des exagérations de ſon crédit & de ſon pouvoir, qui n'étoient propres qu'à le rendre odieux & ſuſpect; les ennemis du Comte ne manquèrent pas de mettre à profit cette circonſtance; ils firent voir ce libelle à la Reine avec toutes les interprétations qui pouvoient l'animer contre lui. Cela produiſit entre Eliſabeth & le Comte une converſation apparemment fort aigre du côté de la Reine, puiſque Mylord en ſortit pâle, défait & abattu à tel point qu'il fut obligé de ſe mettre au lit en rentrant chez lui. Cette maladie, réelle ou enjouée, eut l'effet ordinaire. La Reine, dès le lendemain,

alla voir le malade. La paix ſe fit & la convaleſcence fut prompte; elle fut ſuivie d'une fête d'un goût ſingulier; en voici la relation traduite d'une lettre originale *.

» Un peu avant que Mylord parut » dans la lice on vit entrer un de ſes » pages qui fit de ſa part un compliment » à ſa Majeſté; la Reine, pour réponſe, » lui envoya un de ſes gands. A l'entrée » du Comte, quatre perſonnages vinrent au-devant lui. C'étoit un vieil » hermite, un ſécrétaire d'état, un brave ſoldat, & un écuyer. Le premier » lui préſenta un livre de méditations; » le ſecond, des diſcours politiques; le » troiſiéme, des relations de batailles; » le dernier n'offrit que ſa perſonne, » pour reſter auprès du Comte qui le » reçut à ſon ſervice «. Pendant que chacun des trois autres faiſoit ſes efforts pour perſuader au Comte d'embraſſer ſon genre de vie; il parut dans la lice un poſtillon tout déguenillé, crotté juſqu'aux oreilles, & piquant une haridelle qui n'avoit plus qu'un ſoufle de vie. Il remit au ſécrétaire un paquet de

* Lettre de M. *While* à M. Antoine Bacon du 22. novembre 1595. *Mémoires d'Eliſabeth*, tome I. page 314.

lettres que celui-ci préſenta auſſitôt à Mylord, & pendant qu'il les lut, *ce ſpectacle muet repût les yeux des ſpectateurs.*

» Après ſoupé, l'hermite, en préſence » de la Reine, prononça un diſcours » éloquent pour engager le *Chevalier* à » quitter la vaine pourſuite d'un amour » terreſtre & s'adonner entièrement à la » méditation des choſes céleſtes; la ha- » rangue du ſécrétaire eut pour objet » de le détourner de toute occupa- » tion, pour s'appliquer uniquement aux » affaires d'état. Le ſoldat ne lui parla » que de la guerre comme du ſeul mé- » tier qui fut digne de lui; mais l'écuyer » répondit à tous les trois avec beau- » coup de force & d'éloquence; il con- » clut par une *excellente exhortation au* » *Chevalier* de ne jamais renoncer à l'a- » mour de ſa *Maîtreſſe*, dont la vertu » ne lui ſuggéreroit que des penſées di- » vines, dont la ſageſſe lui enſeigneroit la » vraie politique, dont enfin le mérite & » la beauté lui inſpireroient toujours aſſez » de zèle, de courage & de capacité » pour bien commander les armées; & » après avoir montré à ſes adverſaires » tous les défauts & les inconvéniens » de leurs différentes profeſſions, il fi-

» nit par déclarer que celle de *ſervir ſa* » *maîtreſſe étoit la meilleure de toutes*. . . . . . . Cette invention fut fort applaudie: la Reine dit que ſi elle avoit *ſû qu'on eût tant parlé d'elle*, elle ne ſe ſeroit point trouvée ce ſoir-là à l'aſſemblée; après quoi ſa Majeſté ſe retira.

Cette bizarre imagination, le ſuccès qu'elle eut, & la modeſtie enfantine d'une Reine ſexagénaire * dont on célébroit la beauté; tout cela n'eſt-il pas un exemple éclatant du dernier ridicule. Et que ne doit-on pas pardonner à une femme ordinaire, ſi l'eſprit, le bon ſens, la gravité de l'âge, la dignité du thrône n'ont pu garantir Eliſabeth des écueils de la vanité & de la coquetterie?

Les intervalles de ſérénité n'étoient ni fréquens, ni durables. La première grace que le Comte oſoit demander dans des momens ſi favorables lui étoit ſouvent refuſée. Il étoit né fier & peu endurant; plus il laiſſoit percer ſa ſenſibilité, plus la Reine ſembloit ſe faire un plaiſir de le mortifier. C'étoit quelquefois un déſavantage pour le merite d'être recommandé par lui. François Bacon

* Eliſabeth avoit alors ſoixante-deux ans, & le Comte vingt-huit.

l'éprouva. Ce grand génie, cet homme univerſel à qui l'Europe doit l'aurore de la philoſophie, étoit, auſſi profond dans la ſcience aride des loix, que verſé dans les connoiſſances ſublimes & agréables, fils d'un garde des ſceaux * & ne-

* *Nicolas Bacon.* Nous n'en parlerons ici que pour rendre juſtice au père ſur un projet propoſé depuis, comme tout nouveau, par plus d'un politique; de même que plus d'un philoſophe moderne a ſû ſe faire honneur des idées lumineuſes & fécondes du fils ſur les ſciences exactes & expérimentales. Le plan du premier qu'il avoit dreſſé en 1539, pour Henri VIII, eſt rapporté dans nos mémoires. C'étoit l'époque de la ſuppreſſion des monaſtères en Angleterre; & ce magiſtrat propoſoit d'exécuter ſon plan avec le revenu de quelques Abbayes. Il avoit pour objet la fondation d'un *ſéminaire de miniſtres d'état*. Les jeunes gens qui, dans les études ordinaires, auroient montré les plus heureuſes diſpoſitions devoient recevoir, dans un collége particulier, une éducation plus parfaite. On y auroit enſeigné le droit public & les langues vivantes. Delà les uns auroient été envoyés à la ſuite des Ambaſſadeurs & Miniſtres, pour travailler ſous eux & acquérir la connoiſſance des affaires étrangeres. Les autres devoient être employés à écrire l'hiſtoire de la nation, ſur les monumens les plus authentiques, à rédiger les relations de toutes les ambaſſades, de tous les traités & autres tran-

veu du grand thréſorier (Lord Burghley) enfin étroitement lié avec le favori en place. Tout ſembloit concourir à ſon élevation. Ce fut cependant cette dernière circonſtance qui devint le plus grand obſtacle à un avancement ſi bien mérité. Nous voyons par nos mémoires que le Comte d'Eſſex ſollicita envain pour ſon ami la charge de procureur général. Outre l'eſpéce de ſyſtême que la Reine s'étoit formée d'humilier ce qu'elle aimoit, cette protection déclarée fit encore perdre à François Bacon celle de ſon oncle le grand thréſorier, & de ſon couſin Robert Cécil ſécrétaire d'état. Ennemis & rivaux du Comte, ceux-ci, par principe de cour, ſe crurent obligés de s'oppoſer à la fortune de leur parent; il ne fit que languir pendant la vie de ſon protecteur, ou ſans emploi, ou dans

ſactions publiques. Dans ces différentes occupations, chacun d'eux auroit pû faire éclater ſon zèle & manifeſter ſes talens: & le gouvernement n'auroit jamais été trompé dans le choix des ſujets. Ce beau projet auroit ſuffi pour immortaliſer Nicolas Bacon, s'il eût pu le réaliſer & en diriger l'exécution: mais l'Angleterre ne la vit jamais: & vraiſemblablement on ne la verra point ailleurs.

des postes subalternes ; & il ne parvint aux grands honneurs que sous le régne suivant.

Cette fantaisie singulière qu'avoit Elisabeth d'humilier l'homme du monde qui lui étoit le plus cher, se manifestoit dans toutes les occasions. Nous en rapporterons ici un exemple, qui apprendra en même temps quelques particularités assez interessantes sur le caractère de cette grande Reine. On verra qu'un goût naturel pour la jeunesse & la figure, dirigeoit souvent ses démarches, dictoit ses discours, & distribuoit ses bienfaits. Nous allons traduire littéralement notre compilateur *. Tous les détails qu'il rapporte sont appuyés de citations que nous nous dispenserons de transcrire. Il nous suffira d'observer que les historiens Anglois n'ont pas l'heureux don de créer des anecdotes, & qu'ils n'avancent rien sans garantir.

» *Charles Blount Lord Mont joy*, depuis *comte de Devonshire* & chevalier de » la *Jarretière* parut à la cour, pour la » première fois, à l'âge de vingt ans. Cadet alors & sans fortune, il n'avoit pour » lui qu'un grand nom & les avantages

**Mémoires d'Elisabeth*, tome II. page 190.

» naturels de son âge & de sa bonne mine. Ceux-ci ne manquèrent point d'attirer sur lui l'attention de la Reine. Il » assistoit au diné de sa majesté ; elle demanda son nom à l'écuyer tranchant, » & cet officier ne le sachant point, elle » fit à d'autres la même question, jusqu'à » ce que sa curiosité fût satisfaite. Cette » information & les yeux de la reine fixés » sur ce jeune homme, le firent rougir » (c'étoit la coutume d'Elizabeth d'intimider par ses regards les gens qu'elle » ne connoissoit point); elle s'apperçut » de son embarras, lui donna sa main » à baiser, en l'encourageant par un » discours gracieux & par un coup d'œil » favorable ; se tournant ensuite vers les » dames & les courtisans : » *Aussitôt*, dit-elle, *que je l'ai remarqué, j'ai vû qu'un* » *sang noble couloit dans ses veines* : &, » après avoir laissé échaper quelques expressions de pitié sur le désordre de sa » maison : » *Ne manquez-point*, ajouta-t-elle, *de revenir à la Cour, & je songerai à vous faire du bien.* Malgré ce » début si flateur, la modestie & la timidité naturelle de ce gentilhomme, son » inclination pour les voyages & pour la » guerre l'auroient sans doute arrêté dans

» le chemin de la fortune, si les conseils » de ses amis & les ordres exprès de la » reine ne l'eussent obligé de faire à la » cour une plus exacte résidence. Car le » jeune *Blount* s'étant dérobé trois ou » quatre fois pour aller servir aux Païs-bas & en Bretagne où il avoit une compagnie, * sa majesté dépêcha enfin un » courier après lui, avec ordre à son général le chevalier Jean Norrys de le » renvoyer sur le champ à la cour. A son » arrivée, elle lui fit de vifs reproches sur » sa témérité, *d'avoir osé partir sans son* » *consentement* ; *jouez-moi une autrefois de* » *ces tours-là*, ajouta-t-elle d'un ton fort » animé, *& je vous promets de vous* » *mettre en lieu où vous serez à l'abri de* » *la tentation. Vous n'aurez point de repos* » *que vous ne vous soyez fait casser la* » *tête, comme cet étourdi de Sidney.* **

* Dans les troupes auxiliaires qu'Elisabeth avoit fournies à Henri IV contre les Espagnols, qui occupoient alors Blavet dans cette Province.

** Le Chevalier Philippe Sidney, plus célébre encore par les Lettres, que par les armes & dont le Comte d'Essex épousa la jeune veuve fille du fameux Walsingham. Ce mariage d'inclination, fait à l'insçu d'Elisabeth, lui déplut extrêmement ; & le ressentiment qu'elle en té-

» *Vous irez à l'armée quand je vous y* » *enverrai* ; *en attendant vous resterez à* » *la cour, où vous pourrez suivre vos* » *études militaires & parler de la guerre* » *tant qu'il vous plaira.*

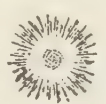
» Une bienvaillance si marquée ne » manqua point d'inspirer de la jalousie » au comte d'Essex, & il ne tarda point » à la faire éclater. Le chevalier Blount » ayant fait des merveilles dans une joûte, la reine en fut si contente qu'elle » lui envoya, en signe de faveur, *une* » *reine des echecs* * richement émaillée. » Le lendemain Blount parut à la cour, » portant ce bijou attaché au bras avec » un ruban cramoisi ; le comte qui le remarqua, demanda ce que c'étoit, & » l'apprit avec une émotion qu'il ne put » dissimuler. *Je vois bien*, dit-il, *qu'à* » *présent chaque sot aura sa faveur.* Un » discours si public & si offensant parvint bientôt aux oreilles du chevalier. » Il envoya un cartel au comte, & ils » se batirent près de *Marybone*. Le comte fut blessé à la cuisse & désarmé. La » reine ne les voyant point, voulut sa-

moigna fit éclater encore davantage son goût décidé pour le nouvel époux.

* Ce que nous appellons la dame.

» voir absolument ce qu'ils étoient devenus ; on le lui dit, & elle jura *by god's death** qu'elle en étoit fort aise : » *cela sied bien au comte*, ajouta-t-elle; *il » falloit tôt ou tard que quelqu'un lui apprît à vivre*; *autrement il n'y auroit plus » eu moyen d'y tenir.* Ainsi loin d'en savoir mauvais gré au vainqueur, elle » prit elle-même le soin de faire sa paix » avec le vaincu. Cette réconciliation fut » sincère, & devint la source d'une amitié qui dura toute leur vie.

* Ce seroit en France un très-gros serment ; & par cette raison nous nous gardons de le traduire. Il nous fournit du moins une réflexion : c'est que l'opinion & la coutume exercent aussi leur empire sur ce qu'on appelle *jurer*. Il y a toute apparence qu'une Reine décente & même dévote n'auroit jamais prononcé ces mots, s'ils avoient dû être reçus en Angleterre, comme ils le seroient en France de la bouche d'une femme.



REFLEXOENS sobre a vaidade dos homens ; ou discursos moraes sobre os effeitos da vaidade, offerecidos a el rey nosso senhor D. Joseph O. J. por Mathias Aires Ramos da silva Eça. Lisboa, na officina de Francisco Luiz Ameno, impressor da rev. fabrica da S. Igreja de Lisboa. 1752. in-8°.

REFLEXIONS sur la vanité des hommes ; ou, Discours moraux sur les effets de la vanité ; dédiés au roi notre seigneur D. Joseph J. par Mathias Aires Ramos da silva de Eça. Lisbonne, chez François Louis Ameno, imprimeur de la Patriarchale. 1752. *in-8°.*

Lettre aux auteurs du Journal étranger : de Lisbonne ce 3 Juillet 1754.

JE tache de répondre, Messieurs, par beaucoup d'empressement à la confiance dont vous m'honorez. Je cherche

& fais chercher les livres Portugais que vous m'avez demandés ; j'y en joindrai d'autres que vous ne connoissez pas, & qui ont quelque mérite, indépendamment de celui d'être propre à votre Journal, par leur qualité de livres étrangers. En attendant l'envoi que je compte vous faire au premier jour, j'ai cru que vous receveriez volontiers l'extrait critique du livre des réflexions de M. Mathias Aires Ramos da silva de Eça ; elles ont fait beaucoup de bruit ici, & j'ai été plus à portée que personne de savoir ce qu'en ont pensé les savans de Lisbonne, qui quoiqu'en très-petit nombre ne jugent pas des choses moins sainement. Je me suis sur-tout attaché à donner à mon extrait la forme dont vous vous servez ; & je me suis fait, comme vous, une loi d'adoucir la véridicité par la politesse & la discussion des pensées par la manière de la faire ; voici comme j'ai cru que l'on pouvoit imiter à Lisbonne les nouveaux journalistes de Paris : si votre grande *délicatesse* à ménager les auteurs, vous fait trouver ma critique encore trop sévère, je vous laisse entièrement le maître de modérer l'excès de ma sincérité : je me ferai toujours une gloire de me soumettre à vos décisions.

Tout homme qui écrit aujourd'hui est soumis à trois sortes de lecteurs. Les uns lisent seulement pour passer le temps, d'autres animés de l'amour de la vérité lisent pour s'instruire, &c. Le plus grand nombre, que la malignité inspire, ne lisent que pour critiquer ; pour nous, nous nous sommes fait une loi d'éviter tout excès en parlant d'un Auteur, & de régler notre suffrage sur le vrai seul, sans chercher le malin plaisir de répandre avec art un poison dangereux.

Il seroit à souhaiter que cette loi devînt générale, & que ceux qui s'érigent en Aristarque ne cherchassent pas à ridiculiser un ouvrage, parce qu'ils trouvent occasion de dire un bon mot. Le seul amour de la vérité doit guider la critique, & ce n'est pas la connoître que de la confondre avec la satyre ; rendre justice au mérite, c'est un tribut que nous devons tous, & dont tout homme raisonnable doit s'acquiter avec plaisir.

Dans l'analise que nous présentons au public, nous nous proposons moins d'apprétier que de faire connoître l'ouvrage Portugais de M. Ramos da silva de Eça. Si nous avons pris quelquefois la liberté de contredire & de combattre son sentiment, il ne doit pas nous en savoir mau-

vais gré. Comme il aſſure dans ſa préface n'avoir écrit ces reflexions que pour ſa propre inſtruction, c'eſt lui rendre un ſervice, ſans doute, que de lui faire voir qu'elles ne ſont pas toujours entièrement juſtes, que le chagrin & la mélancolie ſemblent en avoir dicté quelques-unes, & qu'enfin ſon eſſai ſur la vanité des hommes eſt moins une inſtruction que la ſatire du genre humain.

Monſieur de Eça prétend que la vanité eſt le mobile de toutes nos actions, que tout en nous eſt vanité; que ce n'eſt, ni l'amour de la vertu, ni celui de la patrie, qui enfante les belles actions; que c'eſt au contraire la vanité qui les fait naître; que c'eſt bien moins à nos cendres, qu'à notre vanité que ſe rapportent nos ſomptueuſes funérailles & que s'élevent nos ſuperbes mauſolés; que la vanité dirige notre premier ſoupir, tous ceux de notre vie, celui même qui la termine; que ſur le point de le rendre, elle nous fait penſer à la magnificence de nos obſéques; qu'elle a le double ſecret, & de nous faire concevoir dans le ſein même de l'agonie l'ordre & l'arrangement de notre pompe funébre, & de mêler juſqu'aux

angoiſſes de la mort le reſſentiment agréable d'un luxe brillant & d'une impoſante oſtentation; qu'enfin cette enchantereſſe poſſede l'art de prolonger la durée de ſon empire ſur notre ame bien au-de là de notre vie, & de nous rendre ſenſibles aux marques mêmes de reſpect qui s'adreſſent à notre inſenſibilité.

C'eſt ainſi que débute l'auteur de ces reflexions, qui paroiſſent quelque fois lui avoir été ſuggérées plus par l'humeur que par la philoſophie.

Ce ſeroit ne pas faire connoître cet ouvrage que de n'en rapporter que les plus beaux traits, & il y auroit trop de malignité à n'en citer que ceux qui ne font pas honneur au jugement de l'Auteur. Parcourons donc ce livre le plus exactement qu'il ſera poſſible, & montrons-le ſous tous les points de vue dont il eſt ſuſceptible.

» De toutes les paſſions, dit l'auteur » (pag. 4) celle qui ſe cache avec le plus » de ſoin, c'eſt la vanité. Ceux qui en » ſont le plus remplis, ſont ceux qui » s'en croient le moins. Les actions les » plus pieuſes naiſſent ſouvent d'une va» nité myſtique, inconnue à celui qui en » eſt poſſédé. La ſatisfaction propre que » l'ame reçoit, eſt comme un miroir où

» nous nous voyons ſupérieurs aux autres » hommes par nos belles actions, & c'eſt » en quoi conſiſte la vanité des bonnes » œuvres.

Ne pourroit on pas appliquer cette reflexion autant à l'orgueil qu'à la vanité? Dans un petit traité * qui combat l'orgueil, je trouve ces propres mots, page 3: *Perſonne ne croit être poſſédé de l'orgueil; ceux-là même qui portent ce vice au dernier excès, ſont fortement perſuadés qu'ils en ſont exempts.* Dans la page 164, on trouve encore la même penſée. *L'orgueil a ceci de particulier, que non ſeulement il ſe cache plus ſubtilement que les autres vices; mais que plus il eſt grand, moins on le ſent: deſorte que perſonne ne s'imagine plus fortement en être exempt que celui qui en eſt le plus poſſedé.* D'ailleurs l'auteur définit-il bien la vanité? Ne la confond-t-il pas avec l'orgueil? C'eſt ce que nous allons examiner.

Dans le même traité que nous venons de citer, l'orgueil eſt défini en ces termes: *L'orgueil n'eſt proprement autre choſe qu'une idée exceſſivement avantageuſe qu'on*

* Traité de l'Orgueil, à Amſterdam, chez Jean Barrel, libraire dans le Kalver-Straet. 1692.

a de ſoi-même. On ſe croit plus grand, plus puiſſant, plus ſage, plus éclairé, plus vertueux, plus parfait qu'on ne l'eſt en effet. M. de Eça ne définit pas autrement la vanité. Il y a cependant une diſtinction à faire entre l'une & l'autre, & voici comme M. de la Motte * les définit: *J'entends par l'orgueil*, dit-il, *une haute opinion de ſon mérite & de ſa ſupériorité ſur les autres: j'entends par la vanité l'envie d'occuper les hommes de ſoi & de ſes talens, & la préférence de cette opinion étrangère à la réalité même du mérite.*

Il ſera bon d'avoir toujours devant les yeux ces deux définitions, parce qu'elles ſerviront à faire connoître que l'auteur des réflexions n'a pas aſſez démêlé la vanité, de l'orgueil, de la fierté, de l'arrogance & de la préſomption, paſſions toutes différentes & qu'il ne faut point confondre.

Nous allons voir encore dans la page 5. que l'auteur attribue à la vanité, ce que le traité cité attribue à l'orgueil.

» Il n'y a pas de plus grande injure que » le mépris; parce que le mépris s'adreſſe

* Diſcours préliminaire ſur la Tragédie.

» tout entier à la vanité,& l'offenſe ; c'eſt » pour cela que la perte de l'honneur déſeſpère plus que la perte de la fortune ; » non que celle-ci ait un objet moins » réel, mais parce que l'autre eſt un compoſé de vanité qui eſt en nous la partie » la plus ſenſible. »

Voyons à préſent ce que dit l'auteur du traité de l'orgueil, p. 8 : *De tout ce qui choque l'orgueil*,dit-il,*il n'eſt rien qui l'irrite,ou,pour mieux dire, qui le déſeſpére comme le mépris. Il ſouffre bien plus patiemment les autres outrages;mais il ſe déconcerte entiérement, lorſqu'il voit qu'on le mépriſe, & qu'on le traite de ridicule. Il paſſe alors juſqu'à la rage & à la fureur ; & la raiſon n'en eſt pas difficile à rendre ; c'eſt que le mépris le choque plus directement & plus univerſellement que tout le reſte.* Mais laiſſons ce parallele,& continuons notre analyſe.

» Rarement on expoſe l'honneur pour » conſerver la vie, mais l'on ſacrifie preſ» que toujours la vie à l'honneur ; celui » qui perd la vie en eſt dédommagé & » conſolé par l'honneur qu'il acquiert en » la perdant ; pour celui qui perd l'hon» neur,il ne peut trouver de compenſation » dans la vie qu'il s'eſt conſervée à ce prix.

» Ne diroit-on pas que les hommes ont » été formés plutôt pour avoir de l'hon» neur que pour vivre, & moins pour » exiſter que pour être eſclaves de la va» nité ? Il ſeroit juſte qu'ils aimaſſent » l'honneur, s'il n'étoit pas un être ima» ginaire, une folie qui ſe nourrit de » l'eſtime des hommes, & que leur opi» nion a enfantée. »

C'eſt ne pas bien connoître la véritable eſſence de l'honneur que de le traiter de chimère ; l'honneur eſt d'une nature ſi délicate qu'on ne le trouve que dans les ames généreuſes. Il eſt le principe des grandes actions, & s'attache à la vertu, parce qu'elle ajoute de la dignité & de l'excellence à la nature humaine. Par la deſcription que le Caton Anglois fait du véritable honneur, on verra que l'auteur des réflexions n'en a pas ſaiſi la véritable idée, & qu'il en a fait un monſtre pour le combatre.

L'honneur, dit le Caton Anglois, *eſt un lien conſacré, la loi des ſouverains, la perfection diſtincte d'une grande ame : là où il rencontre la vertu, il lui donne de l'ornement & de la force,& il l'imite là où elle n'eſt point ; c'eſt une heureuſe diſpoſition*

que la raiſon doit mettre à l'abri de la raillerie.

Monſieur de Eça néglige peut-être un peu trop de diſtinguer les choſes ; il ſemble qu'il ne veuille les enviſager que du côté le plus défavorable; il paroît confondre le véritable honneur avec le faux : cependant il devroit ſe reſſouvenir que le véritable honneur eſt le lien des ſociétés, & que le faux en eſt le tyran ; que l'un eſt généreux & ne connoît de loix que celles de la vertu, & que l'autre eſt une eſpéce de brutalité, une illuſion pernicieuſe.

» L'homme a dans ſa vanité un prin» cipe de guerre continuelle. Tout le mon» de connoît la vanité d'autrui, & per» ſonne ne connoît la ſienne. La vanité » eſt comme un voile qui ſeroit tiſſu de » façon, que d'un côté il cacheroit à nos » yeux nos propres défauts,ou ne nous les » laiſſeroit appercevoir que dans un loin» tain immenſe, & que de l'autre côté, » il nous feroit voir ceux des autres de » plus près & plus grands de beaucoup » qu'ils ne le ſont en effet. »

On trouve preſque mot à mot cette réflexion dans le traité de l'orgueil, pag. 62. chap. IV. *Et c'eſt*, dit l'auteur, *un des*

artifices dont l'amour-propre ſe ſert pour nous ſéduire.

La vanité, *continue M. de Eça*, nous rend inſurportable la vanité des autres.

La vanité n'eſt pas plus haïe des hommes vains,que l'orgueil, l'envie, la trahiſon, la médiſance & l'ingratitude ne le ſont des orgueilleux, des traitres, des envieux, des médiſans & des ingrats. Quand on veut caractériſer un vice, c'eſt ordinairement par ce qu'il a de différent, & non par ce qu'il a de commun avec tous les autres, qu'on le définit.

» Toutes les paſſions ont un temps fixe, » où elles commencent & où elles finiſ» ſent ; quelques-unes ſont incompatibles » entr'elles : auſſi pour que les unes ſe » faſſent ſentir, il faut que les autres » ſoient totalement anéanties. La haine » & l'amour prennent naiſſance avec » nous, & ſe rencontrent ſouvent dans » le même cœur & pour le même objet ; » la libéralité & l'avarice, l'ambition & » la pareſſe, ſont ordinairement incom» patibles ; elles ſe manifeſtent dans un » certain âge, ou au moins elles y ac» quiérent un plus grand dégré de force. » Je ne ſais ſi je ne dois point dire que les » paſſions ſont des eſpéces de *co-vivants*

» qui habitent dans nous, dont la vie » & l'exiſtence ſemblables à la nôtre ſont » fixées à un temps limité, commencent » & achevent avec nous, de même que » nous naiſſons, que nous vivons dans » le monde & que nous y mourons. La » vanité s'unit à toutes les paſſions, & » quelques-unes lui doivent l'origine ; » elle prend naiſſance avec toutes, & fi- » nit la dernière ; l'humilité même, quoi- » que ce ſoit une vertu, doit ſouvent » l'être à la vanité ; les humbles par ver- » tu ſont plus rares que les humbles par » vanité ; & même de ceux qui ſont réel- » lement humbles, il eſt rare d'en trouver » un qui ſoit inſenſible au mépris ; ce qui » fait voir que la vanité exerce ſon pou- » voir, là même où elle ſemble devoir » être inconnue. »

Ce n'eſt pas toujours, parce que nous ſommes vains, que nous ſommes ſenſibles au mépris ; le lâche ſeul le peut ſouffrir patiemment. L'humilité ne cherche point à la vérité les louanges des hommes ; elle déſire aucontraire leur oubli, mais elle ambitionne leur eſtime ; mais elle eſt ſenſible au mépris. Le plus grand châtiment qu'on puiſſe infliger à un homme qui nous a offenſés, eſt le froid mépris

que l'on en témoigne. Comment donc l'humilité pourroit-elle ne pas ſentir vivement une choſe dont on ſe ſert pour punir une offenſe ? *Eſtimer notre prochain plus excellent que nous*, dit le traité de l'orgueil, pag. 231, *n'eſt pas le dernier période de l'humilité ; ce que je regarde comme ſon plus grand effort, c'eſt de ſouffrir le mépris, ou pour mieux dire, d'y acquieſcer intérieurement, & d'être perſuadé que ce mépris, bien loin d'être exceſſif, eſt de beaucoup moindre qu'il ne pourroit être ſans nous faire tort.* Enfin nous ſommes perſuadés qu'un homme qui ſeroit inſenſible au mépris, par une diſpoſition naturelle, & non par une détermination chrétienne, ſeroit ou inutile, comme incapable d'aucune bonne action, ou dangereux, comme capable des mauvaiſes.

L'auteur qui veut abſolument prouver que la vanité eſt l'origine de tous les biens & de tous les maux, prétend que les vertus humaines n'exiſteroient pas ſans la vanité. » Non ſeulement, *ajoute-t-il*, » les actions de valeur, de générosité, » de conſtance ſeroient rares ; mais il » n'y auroit peut-être pas de termes pour » les exprimer. La vanité les a inventés ;

» l'inflexibilité eſt conſtance ; le mépris » de la vie, fermeté. La nature reprouve » ces vertus, mais la vanité les canoniſe. » Ce n'eſt pas toujours le ſtyle le plus abondant qui perſuade, nous l'eprouvons.

La crainte fit les Dieux ; l'audace a fait les Rois.

C'eſt l'avis de M. de Crebillon dans Xercès. M. de Eça prétend que les empires & les républiques ne doivent leur fondation qu'à la vanité ; que c'eſt cette paſſion qui ſert le mieux à la ſocieté ; & que les plaiſirs & les peines ne ſont autre choſe que vanités. Ces réflexions ne pourroient-elles pas avoir entr'elles plus de liaiſon ? Mais en voici d'autres qui ne font pas faire la même queſtion.

» On fait vanité d'avoir de la malice, » & il n'y a perſonne qui s'en défende. » C'eſt un défaut que nous avouons ſans » répugnance ; la raiſon n'en eſt pas dif- » ficile à comprendre. La malice tire ſon » origine de la pénétration ; c'eſt pourquoi » nous ne nous défendons pas d'un défaut » qui indique que nous avons de l'eſprit. » La vanité nous engage à tout ſacrifier » pour montrer que nous ſommes ſpiri- » tuels ; quand nous voulons nous don- » ner pour des modèles de bonté, nous

» diſons que nous ſommes ſans malice, » mais cela ne dure pas ; parce que la va- » nité fait que nous voulons plutôt paroî- » tre méchans avec eſprit, que bons » avec ſimplicité. Véritablement quand » on eſt ſans malice, on eſt ſans eſprit. » La malice eſt proprement cette intelli- » gence qui nous fait prévoir le mal, ou » qui le prévient. C'eſt pourquoi il y a » une très-grande différence entre avoir » de la malice, & être malicieux. Celui » qui découvre le mal pour l'éviter, a de » la malice ; celui qui le prévoit pour l'e- » xécuter, eſt malicieux. La malice eſt » une eſpéce d'art naturel composé de » combinaiſons & de conſéquences ; & » ſuivant cette définition, la malice eſt » une vertu politique. »

Comme les reflexions ſuivantes n'offrent rien de bien nouveau, nous paſſerons à la page 24.

» Il y a diverſes gradations dans le » progrès de notre vanité : dans l'état » d'innocence elle germe en nous, enſeve- » lie & cachée ; avec le temps elle ſe » meut & ſe dilate ; ſemblable aux oiſeaux » qui naiſſent tous ſans plumes, quoique » tous apportent avec eux la matière qui » les doit former. »

Cette comparaison est belle, juste & neuve.

M. de Eça ne s'éleve pas toujours contre la vanité, il l'exalte quelquefois, & même au point de soutenir qu'un homme d'une médiocre vanité ne peut méditer de grandes entreprises, ni former de beaux projets ; que tout en lui est sans chaleur ; que sa vie même est une espéce de léthargie ; que tout ce qu'il cherche c'est avec lenteur, foiblesse & négligence ; que l'homme sans vanité est timide, irrésolu ; que la vanité a toujours à sa suite la hardiesse, le courage & la certitude. » Tout homme vain, dit-il, à bonne » opinion de lui même, & c'est ce qui » le rend entreprenant ; celui qui n'a » pas de vanité craint toujours de man- » quer, & c'est ce qui le rend timide : la » vanité nous porte à nous croire capa- » bles de tout ; elle nous fait entrepren- » dre souvent & réussir quelquefois. » Quand on n'a pas de vanité, on croit ne » rien mériter, on n'ose rien prétendre ; » & on est bien éloigné de rien exiger ».

Ce que l'auteur attribue à la vanité, le traité de l'orgueil l'attribue à la présomption, passion qu'il distingue de la vanité : voici ses propres mots, page 5.

Un homme plein de lui-même & de son mérite se croit capable d'exécuter un assez grand nombre de choses, qui en effet sont au-dessus de ses forces : il entreprend tout, sans en excepter ce qu'il entend & peut le moins ; c'est là ce qu'on appelle communément présomption, qui n'est pas tant un vice particulier qu'un effet naturel & immédiat, ou même une partie de l'orgueil.

» La vanité de faire parler la renom- » mée de soi, inspire aux hommes ce » courage entreprenant, qui les trans- » forme, pour ainsi dire, en murailles » pour défendre les villes & les royaumes. » La vanité de se faire regarder avec ad- » miration, les fait travailler nuit & jour » pour pénétrer les secrets de la divinité, » déterminer le cours des astres, & dé- » couvrir les mystères de la nature. La » vanité d'être fidèles, les rend obéis- » sans ; la vanité d'obtenir l'amitié, les » rend humains ; & enfin la vanité, ou » l'amour de la réputation les rend ver- » tueux. C'est ce qui fait que l'homme » sans vanité regarde tout d'un œil de » mépris. Il regarde la réputation comme » une fantaisie qui se forme par un vain » bruit, & qui se compose d'une vaine » opinion ; la valeur n'est à ses yeux

„ qu'un moyen cruel, inventé par la ty- „ rannie, pour introduire l'esclavage „ dans le monde ; le respect n'est à ses „ yeux qu'une cérémonie, qu'une dépen- „ dance servile, qui fait connoître la „ puissance dans les uns & la crainte dans „ les autres ; tout semblable au sentiment „ qu'inspiroit la statue de Jupiter devant „ qui tout le monde se prosternoit, non „ par amour pour l'Idole, mais par la „ crainte de la foudre qu'il tenoit à la „ main ; ce sentiment timide asservit & „ assujetit l'ame dans laquelle il nait : „ c'est ainsi du moins que pense l'homme „ sans vanité. Cet homme rare regarde „ ce que l'on appelle l'humanité, comme „ un artifice pour gagner l'inclination „ des autres, & partant comme une „ vertu mercenaire ; la fidelité comme „ un acte qui résulte principalement d'u- „ ne soumission nécessaire ; & enfin la „ renommée comme un objet vague & „ incertain, qui dans la réalité vaut „ moins que ce qu'elle coute à acquerir. „

Il y a bien du vrai dans toutes ces reflexions ; mais qu'il y a de sagesse dans les suivantes !

„ La mort étant le terme de tout, le „ déshonneur seul n'a point de terme ;

„ parce que l'infamie survit à celui qui „ s'en est couvert. Quelqu'insensible que „ soit un cadavre dans le tombeau (que „ l'hiperbole me soit permise) il semble „ que son opprobre existe dans la mémoi- „ re de ceux qui lui survivent, ranime ses „ cendres pour le rendre encore capable „ d'affliction & lui faire sentir la douleur. „ Le déshonneur est l'unique infortune „ qui se grave dans l'ame avec des ca- „ ractères ineffaçables. La mort ne sert „ point de limites au déshonneur, parce „ qu'il se perpétue dans tous les siecles, „ comme un héritage de honte & d'in- „ famie. Voilà qu'elles sont les réflexions „ que nous fait faire la vanité ; elle nous „ persuade que, même après la mort, „ nous pouvons encore sentir la flétrissu- „ re ; la perte de l'estime est le malheur „ le plus mortifiant, comme si l'infamie „ du crime consistoit seulement dans l'at- „ tention & l'opinion des hommes, & „ non pas dans le crime même, ou com- „ me s'il n'y avoit de déshonneur que ce- „ lui qui est public. . . . La vanité décide „ hardiment de tout, parce qu'elle ne „ se croit pas sujette à l'erreur ; les hom- „ les plus vains sont les plus opiniâtres,

„ & l'entêtement ſe proportionne tou-„ jours à la vanité. „

La page 62 nous offre une penſée qui nous paroît nouvelle ; ainſi nous la traduirons toute entière.„ Dans les princes, „ une vanité bien entendue eſt une ver-„ tu ; & un roi penſe ſainement, quand „ il tire vanité de ſa juſtice. Il y a des „ vices néceſſaires à certains hommes, & „ il y a des vertus impropres à d'autres. „ Les Souverains, étant la ſource de la „ juſtice, ſont jugés le plus injuſtement. „ On écoute le commun des hommes, „ mais on ne veut pas entendre les rois : „ tout le monde les juge, & perſonne „ n'ecoute leur défenſe. Juger les rois „ ainſi, c'eſt être ſacrilége ; parce que la „ trahiſon, qui peut ternir la réputation, „ eſt plus grande que celle qui conſpire „ contre la vie, qui doit lui être moins „ précieuſe que la réputation: le reſpect, „ la grandeur, la puiſſance finiſſent avec „ la vie ; mais non pas la réputation. Le „ tombeau ne cache ni l'ignominie, ni „ la ſplendeur du nom ; parce que, dans „ les princes, la gloire & l'infamie ne „ meurent point ; le petit eſpace d'une „ urne peut renfermer & contenir les

„ cendres de pluſieurs rois ; mais quoique „ la mort les confonde, l'hiſtoire les ſé-„ pare & les diviſe. La tradition ranime „ ces mêmes cendres ; les unes pour être „ l'honneur de la nature, les autres pour „ être l'horreur de la poſterité. „

Les différentes paſſions des hommes, leurs conditions, leurs emplois, leurs qualités, leurs inclinations, leurs liaiſons, leurs études, leur patrie & leurs engagemens mettent de fort grandes différences dans les idées qu'ils conçoivent des choſes & leur font ſouvent penſer aujourd'hui de très-bonne foi, le contraire de ce qu'ils penſoient hier. * Voilà notre portrait d'après nature : nous allons voir que chaque pays a une vanité particuliere ; & que ce qui eſt reſpecté dans un certain lieu, eſt un objet de mépris dans un autre. „ Le „ même marbre, *dit l'auteur des réfle-„ xions*, qui auroit ſervi à Athenes pour „ faire une Minerve, tranſporté dans „ un autre lieu, ſerviroit à peine de baze „ à une colomne. C'eſt ainſi que, quoi-„ que la vanité ſoit univerſelle dans les „ hommes, les motifs qui lui donnent „ l'être ne ſont pas univerſels. „

* Jugement des ſçavans ; tome premier.

La penſée ſuivante, qui ſe trouve page 69, n'a pas ce dégré de juſteſſe que l'auteur paroît lui ſuppoſer, à en juger par la complaiſance avec laquelle il la met au jour.

„ L'entendement dans les hommes eſt „ comme la beauté dans les femmes. Il „ n'y a point d'infortunes, point de mal-„ heurs, dont un miroir ne les conſole, „ ni de triſteſſe qu'elles n'oublient en ſe „ voyant en état de donner de l'amour : „ le malheureux ſe conſole dans la con-„ ſidération qu'il eſt ſçavant ; & cette „ penſée ou cette vanité endort, pour „ ainſi dire, le mal qu'il ſouffre : comme „ ſi l'homme & la femme étoient nés „ ſeulement, celle-ci pour inſpirer de „ l'amour, & celui-là pour être ſçavant. „ Il y a cependant entre l'un & l'autre „ une grande différence. La belle femme „ connoît avec le temps qu'elle ne l'eſt „ plus. Le ſçavant ne peut croire qu'il ceſ-„ ſe de l'être ; la femme s'apperçoit du „ ravage que les ans ont fait à ſa beauté ; „ mais l'homme ne connoît jamais com-„ bien ſon eſprit eſt déchu, & combien „ il eſt tombé. „

Notre auteur ne ſe trompe-t-il point, quand il dit que les femmes s'apperçoi-

vent que leur tems de plaire par les agrémens de la figure eſt paſſé ? Nous voudrions qu'il eut lû un petit ouvrage intitulé *conſeils à une amie* : il y eût trouvé page 105, qu'une femme chaſſa ſon amant, pour avoit eu la ſincérité de lui dire qu'à quarante ans la coeffure en cheveux ne lui alloit point, & que l'on trouvoit fort ridicule qu'une certaine marquiſe de R * * * portât encore à 60 ans une robe couleur de roſe & des rubans vert-gay. Où ſont les femmes, ajoute l'auteur de ce joli ouvrage, qui ne reſſemblent point à la marquiſe de R * * * de qui la couturière, lorſqu'elle mourut, avoit à lui faire un ajuſtement dont les nuances les plus vives diverſifioient les couleurs, & euſſent paru trop coquettes à la jeuneſſe la plus enjouée.

L'auteur, pour prouver que l'amour eſt ſujet aux loix de la vanité, & qu'il trouve ſouvent ſon commencement & ſa fin dans cette paſſion, fait une digreſſion ſur l'amour, & voici comme il commence.

„ L'amour ne ſe peut définir ; & c'eſt „ peut-être ſa meilleure définition. Les „ ſignes qui expriment nos ſentimens, „ ſont limités, & la manière de ſentir eſt

„ infinie. C'eſt ce qui fait qu'on ne peut „ ſouvent expliquer ce que l'on ſent le „ mieux. Le plaiſir & les peines ne ſe „ peuvent rendre : ceux qui aiment n'ont „ pas l'eſprit aſſez libre pour dire ce qu'ils „ ſentent, & de quelques termes qu'ils „ ſe ſervent, ils trouvent toujours qu'ils „ ſentent plus qu'ils de peuvent dire ; „ ceux qui n'aiment point ne peuvent „ diſcourir ſur une impreſſion qu'ils igno- „ rent ; ceux qui ont aimé ſont comme „ une cendre froide où l'on reconnoît „ l'effet de la flame, mais non pas ſa „ nature.

» Plus les créatures ſont parfaites, » plus elles ſont propres à l'amour. Ainſi » l'amour eſt non-ſeulement le principe » de la vie ; mais il eſt auſſi une marque » de perfection.

» Dire que l'amour naît d'une cer- » taine conformité d'humeur & de gé- » nie, d'une ſympathie qu'il y a entre » les perſonnes qui s'aiment, c'eſt plus » un ſophiſme qu'une vérité. . . . . » Diſons plûtôt que la beauté eſt la » mère de l'amour.

M. de Eça, après avoir fait une longue diſſertation ſur l'amour, cherche à prouver que la conſtance eſt un état vio-

lent, & que le changement nous eſt naturel : mais nous croyons que la meilleure preuve dont il ſe ſert pour démontrer que la conſtance eſt un être imaginaire, eſt la ſuivante. » L'amour naît » de la beauté & meurt avec elle : ainſi » comment peut-il y avoir un amour » conſtant, s'il y a ſi peu de conſtance » dans la beauté ? . . . . . Tout ce qui » eſt ſujet aux loix de la nature eſt ſou- » mis à trois gradations, croître, être, » diminuer ; la beauté croît, eſt, & di- » minue ; l'amour eſt le compagnon fi- » dele de la beauté ; il ne change pas » quand elle croît, il ne fuit pas quand » elle eſt dans ſon plus grand éclat ; » mais il décline & finit avec elle.

Il y a déja long-temps qu'on a fait l'apologie de l'inconſtance ; le charmant Abbé de Chaulieu a exercé ſa muſe badine ſur cette matière, & a preſque rendu ridicule la fidélité en amour. M. de Eça moraliſe en prouvant la néceſſité de l'inconſtance ; M. l'Abbé de Chaulieu folâtre en préconiſant l'infidélité. Nous ne rapporterons que quelques vers de cet aimable auteur, où l'on verra qu'il s'eſt ſervi de la même preuve que M. de Eça. Il invoque la troupe liber-

tine des fripons & des friponnes, & leur dit :

Vous ſeuls faites la puiſſance
De l'empire de l'amour ;
Sans vous, bientôt la conſtance
Auroit dépeuplé ſa cour ;
Et ſi la friponnerie
N'y mêloit ſon enjouement,
Dans peu la galanterie
Deviendroit un ſacrement.
. . . .
La beauté qui vous fait naître,
Amour, paſſe en un moment :
Pourquoi voudriez-vous être
Moins ſujet au changement ?
C'eſt à l'éclat de la roſe
Vouloir la ſolidité,
Et toujours même beauté
Qu'au moment qu'elle eſt écloſe.

M. de Eça paſſe tout d'un coup à la peinture des ravages que le temps fait à la beauté ; & repréſente les ris, les jeux, les agrémens, les vœux, les adorations, fuyant d'une cour dont ils méconnoiſſent la ſouveraine. On pourroit demander à M. de Eça ce qu'ont de commun avec la vanité, l'amour & ſes effets, la

fidelité & l'inconſtance, la beauté & la laideur.

Mais laiſſons tout ce qui a rapport à ces digreſſions ; nous nous y ſommes peut-être trop amuſés : M. de Eça paroît aimer à en faire ; comme il n'écrit d'abord que pour lui, ſes ouvrages ſe reſſentent de la liberté des converſations. Pour ne point perdre de vue plus long-temps notre principal objet, il nous a déja fallu faire en cet endroit le ſacrifice de 39. pages, & nous ſommes encore forcés d'y joindre celui d'un morceau tout entier, ſur la retraite des jeunes filles dans les maiſons religieuſes ; M. de Eça y veut peindre les malheurs de celles que l'avarice, ou la vanité de leurs peres contraint de ſe renfermer pour le reſte de leurs jours ; il ébauche auſſi la vie heureuſe de celles qui prennent ce parti par vocation ; mais ſon pinceau eſt trop ſérieux, ſes images ne ſont pas aſſez nouvelles, ſon ſujet eſt trop rebattu, & nous éloigne trop de celui qu'il traite.

Pour y revenir, arrêtons-nous à la page 245, où l'auteur veut nous prouver que dans la *république littéraire* (ce ſont ſes propres termes,) *il n'y a pas moins de vanité que dans la république*

guerrière. Que la vanité de la première eſt métaphyſique & ſpirituelle ; que dans ſon origine elle a une exiſtence vague & inconſtante ; & que conſéquemment elle eſt beaucoup plus vaine, ſi l'on peut ainſi parler, que toutes les autres vanités.

Il y a tant de ſingularité dans ces réflexions ſur la vanité des ſciences, que nous penſons devoir plûtôt les traduire que les analyſer. Ainſi, pour mieux faire connoître notre auteur, nous allons le rendre mot à mot, autant qu'il nous ſera poſſible : c'eſt donc l'auteur qui parle.

» Les diſcours & la diſpute ſont les » objets de la vanité dans la républi- » que littéraire ; objets ſans corps, vains » par nature & par inſtitution. Le champ » de cette vanité, c'eſt l'imagination ; » champ vaſte, mais qui n'eſt jamais » tout-à-fait ſtérile, & où germent l'iris » & la violette, quand il ne produit » point les roſes & les lys.

» A peine entrons-nous dans le mon- » de, que nous commençons à défendre » notre opinion ; & notre vie ſe paſſe » dans ce combat ; la guerre de notre » eſprit ne finit qu'avec notre corps ;

» guerre heureuſe où il n'y a point » de vaincus, ou au moins, per- » ſonne qui croye l'avoir été ; guerre » agréable où l'on chante victoire de » part & d'autre. La raiſon nous arme » contre elle-même ; chacun croit l'avoir » de ſon côté, l'appercevoir, la con- » noître, la toucher ; preſque toujours » cependant ce que nous prenons pour » la raiſon n'eſt qu'une ombre trom- » peuſe ; & cette ombre même eſt ſi » obſcure & ſi impénétrable, que quand » nous la rencontrons réellement, nous » devons cet avantage plutôt au haſar » qu'à l'étude & à l'expérience.

» Il eſt plus facile de ſoutenir une » mauvaiſe opinion, que d'en choiſir » une bonne, parce que l'erreur eſt » ſemblable à un édifice, dont l'exté- » rieur eſt compoſé d'un grand nom- » bre d'angles : nous pouvons facilement » en rencontrer quelques-uns, parce » qu'il y en a beaucoup ; au lieu que » la vérité eſt comme un point fixe » paſſé au centre d'une ſphère ; l'eſprit » qui tourne autour de la ſphère ne » peut diſtinguer ce point parce qu'il » eſt ſeul, & que de ce même corps ſort » encore une ombre qui le cache ; les

» lignes qu'on peut tirer d'une circonfé- » rence a un centre commun ſont innom- » brables;on en peut découvrir facilement » quelqu'une, parce qu'il y en a beau- » coup ; le centre eſt inviſible parce qu'il » eſt unique. La ſuperficie du globe » empêche qu'on n'en voye la conca- » vité : on ne peut voir à la fois qu'une » des deux parties ; il eſt impoſſible de » les appercevoir toutes les deux en- » ſemble.

Que d'efforts pour exprimer une vérité que perſonne ne peut conteſter ! quoi ! faut-il tant de raiſonnemens pour prouver qu'il nous eſt plus facile de tomber en erreur que de parler juſte ? il eſt bien difficile de démontrer dans les régles des vérités inconteſtables.

Mais continuons, ou plûtôt paſſons les pages 249 & 250 parce qu'elles ne renferment que des démonſtrations comme la précédente qui trouvent les eſprits tout perſuadés.

» La vanité d'acquérir un renom, » (*c'eſt toujours l'auteur qui parle*) eſt na- » turelle à tous ceux qui ſuivent les let- » tres ; ou plutôt tous les hommes ſe » reſſemblent en cette partie ; plus leur » vanité domine, plus grande eſt leur

application

» application ; ils n'etudient pas pour » s'inſtruire, mais pour apprendre à » l'univers qu'ils ſont inſtruits ; on ac- » quére la ſcience pour en faire parade ; » l'objet principal de l'étude eſt l'oſten- ,, tation ; ainſi ce n'eſt pas la ſcience ,, qu'on cherche, mais la réputation ; ,, on obtient celle-ci facilement, mais ,, on ne la conſerve pas de même. L'ac- ,, quiſition d'un grand nom peut être ,, l'ouvrage d'une heure, d'un moment ; ,, mais toute la vie n'eſt pas trop pour ,, ſa conſervation. Le haſard peut don- ,, ner un beau renom ; mais le haſard ,, ne le peut rendre auſſi durable que ,, brillant ; on peut devoir aux événe- ,, mens un commencement de bonheur ; ,, mais on ne peut en eſpérer une con- ,, tinuité aſſurée. »

Comme l'auteur répete ces mêmes preuves de pluſieurs manières, nous n'y ajoûterons plus rien. Tout ce qu'il y a, c'eſt que nous croyons que l'accès du temple de la Renommée n'eſt pas auſſi facile qu'il le ſoutient, & que le chemin qui y conduit eſt beaucoup plus gliſſant qu'il ne penſe. M. Pope, dans un petit poëme intitulé le *Temple de la Renommée*, page 3, prétend tout le con-

traire; & voici les propres mots dont il se sert pour décrire ce Temple fameux :

> L'accès en est d'abord facile & séduisant ;
> Mais le chemin devient dangereux & glissant.

Dans un autre endroit, pour prouver qu'il n'est pas si aisé d'acquérir de la réputation :

> Les lauriers immortels s'obtiennent rarement;
> On les cueille avec peine, on les fane aisément.

Et dans son essai sur la critique, chant 3.

> Nuit & jour un auteur médite, écrit, corrige,
> Et dans l'espoir d'un nom, travaille incessamment;
> Il l'obtient avec peine, & le perd aisément.

„ Ceux qui croyent sçavoir plus que „ les autres, ou se trompent, ou ont rai- „ son. S'ils se trompent, leur erreur leur „ sert de jouet; s'ils ont raison, la va- „ nité des sciences les rend féroces, sé- „ vères & insuportables. La science hu- „ maine prend ordinairement un air „ intraitable, image imparfaite, désa-

„ gréable & impolie, de la perfection „ de l'agrément & de la politesse mê- „ me. La spéculation rend le visage dis- „ trait, mocqueur & dédaigneux. Que „ l'ignorance civile est meilleure ! toute „ science se déteriore dans l'homme, „ parce qu'il est comme un vase d'ini- „ quité qui gâte & corrompt tout ce „ qu'il contient.

Toutes ces idées frapperont sans doute par leur grande singularité : nous ne rendrons pas cependant toutes celles que contiennent les pages suivantes; mais nous passerons à la fin de cette *tirade* contre les sciences.

„ L'ignorance a produit moins d'er- „ reurs que la science; celle-ci les sçait „ introduire, étendre, autoriser; il im- „ porte peu, suivant notre vanité de se „ tromper; le point est de sçavoir sou- „ tenir son erreur; ainsi ce que nous „ apprend la science, c'est de sçavoir er- „ rer avec methode.

Il semble que ce n'est pas tout-à-fait sous ces traits qu'il faut peindre la science; ce n'est point la véritable, qui donne tous les défauts que M. de Eça reprend ici. Les vrais sçavans se font toujours re-

connoître à la douceur de leurs mœurs, à la politesse de leurs manières, à la sérénité de leur air. Il n'y a que les faux sçavans qui veulent suppléer au mérite réel par de ridicules apparences. Leurs méprisables affectations auront sans doute trop excité l'indignation de M. de Eça.

Nous donnerons la suite dans le Journal suivant.



Dell' origine e de' progressi dell' instituto delle scienze di Bologna e di tutte le Academie ad esso unite, con la descrizione delle più notabili cose, che ad uso del mondo letterario nello stesso instituto si conservano; operetta in grazia degli eruditi compilata da Giuseppe Gaëtano Bolletti, Sacerdote e cittadino Bolognese. in Bologna. 1751.

Histoire de l'institut de Bologne, &c. par Joseph Gaëtan Bolletti prêtre & citoyen de Bologne : à Bologne; 1751.

CE petit ouvrage in-12. contient 126 pages d'impression. Il est dédié à M. le Comte de Morcelli. L'auteur explique son dessein dans une courte préface. Il se propose de donner outre l'histoire de l'académie de Bologne, ap-

pellée *Inſtitut des ſciences & des arts*, la deſcription du palais où ſe tiennent les aſſemblées ; & des machines, inſtrumens & curioſités qu'on y a raſſemblés. Les *commentaires* du Docteur Marie Zanotti, ſécrétaire de cette académie lui ont été d'un grand ſecours. Mais il n'a pas crû devoir rapporter d'après cet écrivain, les éloges des hommes célébres que l'Inſtitut a produits. Ce travail l'auroit conduit au-delà des bornes qu'il s'étoit preſcrites. Il a même omis quelque choſe qui nous paroît encore plus eſſentiel ; c'eſt la vie, ou du moins un précis de la vie du fondateur de l'académie, qui ſembloit devoir être placée en tête ; ſurtout étant auſſi interreſſante qu'elle l'eſt par la ſingularité des événemens. Nous y allons ſuppléer par un abrégé de l'hiſtoire de cet homme illuſtre, dont nous puiſerons les matériaux principallement dans l'éloge de ce même homme, par M. de Fontenelle *, nous aidant auſſi de quelques traits répandus dans l'ouvrage du P. Boletti. Après quoi nous paſſerons au détail des travaux académiques.

* Eloges des Académiciens de l'académie royale des ſciences.

Louis Ferdinand Marſigli naquit à Bologne le 10 Juillet 1658. Il étoit fils du Comte Charles-François Marſigli, & de la Comteſſe Marguerite Cicolani. Il perdit de bonne heure ſes parens, & eut la force d'eſprit de ſe donner à lui-même une éducation bien ſupérieure à celle que ſa naiſſance demandoit. Il rechercha l'eſtime des plus ſçavans hommes d'Italie, l'obtint, & profita de leurs lumières. Il apprit les mathématiques, & s'attacha principalement à la partie qui a pour objet l'attaque & la défenſe des places. Ses progrès répondirent à ſon application, & prouvèrent la facilité de ſon eſprit. Il fut auſſi fort amateur de l'hiſtoire naturelle, & mit ſes voyages à profit pour la cultiver. Etant allé en 1679 à Conſtantinople, il s'informa en politique habile de l'état des forces Ottomanes, & examina en philoſophe le boſphore de Thrace & ſes fameux courans. De retour de cette ville en 1680, il alla offrir ſes ſervices à l'Empereur Léopold, alors en guerre avec les Turcs. Il fut employé & merita dans cette campagne l'eſtime des Généraux par ſon intelligence dans les fortifications & la Tactique.

On lui donna une compagnie d'infanterie en 1683. Animé par cette nouvelle faveur, il ſe diſtingua dans la bataille donnée ſur le bord du Raab pour empêcher les Turcs de paſſer cette rivière. Il fut bleſſé & tomba preſque mourant entre les mains des Tartares ; ceux-ci voulurent l'achever. M. Marſigli vit pendant quelque tems le ſabre levé ſur ſa tête, tandis que ſon ſang couloit par ſes bleſſures. Sa bonne mine le ſauva ; deux Turcs ſe préſentèrent & l'achetèrent de ces barbares pour l'arracher à leur cruauté. Il ſuivit ces nouveaux maîtres qui le traitèrent avec aſſez de douceur. Ils l'attachoient cependant toutes les nuits à un pieu planté au milieu de leur cabane ; un troiſieme Turc qui vivoit avec eux étoit chargé de ce ſoin : ils étoient pauvres, & leur eſclave ſe reſſentoit de leur misère.

Enfin il fut racheté le 25 Mars 1684, & alla ſe montrer à ſes concitoyens qui avoient pleuré ſa mort. Il retourna à Vienne, reprit ſes fonctions militaires, & fut fait colonel en 1689. L'Empereur l'envoya deux fois à Rome auprès des Papes Innocent X & Alexandre VIII, pour leur faire part du ſuccès des ar-

mes Chrétiennes. Les Turcs, la République de Veniſe, & l'Empereur, laſſés également de la guerre, traitèrent de paix. Il étoit queſtion de régler les limites des trois états ; & M. le Comte Marſigli fut employé dans une affaire ſi importante. Il alla donc dans la Dalmatie Vénitienne, & ſe trouva près du lieu même où il avoit été en eſclavage. Alors ſe reſſouvenant de ſes anciens maîtres, il demanda s'ils vivoient encore. Ils vinrent ſe jetter à ſes genoux : M. Marſigli les embraſſa en verſant des larmes, & il eut le plaiſir d'adoucir leur infortune. Il écrivit en leur faveur au grand Viſir & obtint pour l'un de ces deux Turcs une récompenſe militaire.

En 1701, il s'éleva une guerre pour la ſucceſſion d'Eſpagne. La place importante de Briſac ſe rendit à M. le Duc de Bourgogne le 6 Septembre 1703. Le Comte d'Arco y commandoit & ſous lui M. Marſigli. L'Empereur fut irrité de cette prompte capitulation, perſuadé que Briſſac auroit pu tenir plus longtemps. On fit le proces aux deux commandans : le Comte d'Arcos fut condamné à avoir la tête tranchée & M. Marſigli *à être dépoſé de tous bonneurs &*

charges avec la rupture de l'épée. Il alla à Vienne pour demander la révision de cette affaire. Il n'obtint rien, & remplit l'Europe d'un mémoire qui le justifioit pleinement. Le public toujours équitable le lut & cassa la sentence des commissaires impériaux. Le Comte Marsigli chercha sa consolation dans les sciences; il continua d'étudier la nature, alla exprès pour cela en Suisse, vint à Paris, & s'arrêta en Provence, où il fit des observations sur la mer. Etant sur le port de Marseille, il reconnut parmi les galériens le Turc qui l'attachoit au pieu dont nous avons parlé. Ce malheureux se mit à ses pieds, lui demanda pardon. M. Marsigli lui procura sa liberté. On le renvoya à Alger d'où il écrivit à son libérateur qu'il avoit obtenu du Bacha des traitemens plus doux pour les esclaves Chrétiens. *Il semble*, dit M. de Fontenelle, *que la fortune imitât un auteur de roman qui auroit ménagé des rencontres imprévues & singulières en faveur des vertus de son héros.*

Le Pape Clément XI l'appella auprès de lui en 1709; & lui donna le commandement de ses troupes. Il revint ensuite en Provence, & resta long-temps

à Cassis & à la Ciuta pour continuer les recherches qu'il avoit commencées sur le corail. Des affaires domestiques le rappellèrent à Bologne, où il exécuta un dessein glorieux qu'il méditoit depuis plusieurs années, & dont nous allons bientôt parler. Il fut reçu en 1715 comme associé étranger à l'Académie des sciences de Paris. Il étoit aussi de la société royale de Londres & de celle de Montpellier. Dans un âge fort avancé il alla à Londres, & ensuite à Amsterdam, pour y faire des collections relatives à l'histoire naturelle. Il y acheta aussi beaucoup de livres : de retour à Bologne, il en partit encore pour la Provence; mais une légère attaque d'apoplexie qu'il y eut, engagea les médecins à le renvoyer dans son air natal. Il mourut dans sa patrie le premier Novembre 1730. Parmi ses ouvrages on estime singulièrement son *histoire physique de la mer*, imprimée à Amsterdam en 1715, & son ouvrage du *cours du Danube, &c.*

A ce que vient de nous apprendre M. de Fontenelle du Comte Marsigli, nous allons ajoûter les traits que nous tenons de notre auteur

M. Marsigli dans toutes ses expéditions militaires, n'oublia jamais de cultiver les sciences. Les armes à la main il levoit des plans, déterminoit des positions par les méthodes astronomiques, mesuroit la vîtesse des rivières, étudioit les fossiles de chaque pays, les mines, les métaux, les oiseaux, les poissons & tout ce qui méritoit les regards des sçavans. Il fit une collection fort ample, soit dans ses campagnes, soit dans ses voyages, de plans, de cartes, d'écrits, de livres, d'instrumens de mathématiques, & surtout de curiosités appartenantes à l'histoire naturelle. Il faisoit transporter ces richesses à Bologne; & sa maison en fut bientôt remplie. Il invitoit ses concitoyens à venir exercer leur critique sur les médailles, les pierres antiques, les inscriptions dont il avoit recueilli un grand nombre, & à étudier la nature, dans ses différentes productions qu'il avoit soigneusement assemblées. Il chargea même son frère Philippe Marsigli de faire construire un Observatoire pour les travaux astronomiques. Il apprit deux ans après que ses vues avoient été remplies, & qu'on avoit placé dans cet édifice tous les in-

strumens nécessaires pour les observations. Il se forma ainsi dans sa maison une espéce d'académie. Les sçavans s'y rassembloient régulièrement; ils dissertoient sur les matières proposées; examinoient les livres, les manuscrits; faisoient des expériences; & embrassoient tous les genres de littérature.

M. Marsigli, qui avoit presque toujours été absent de sa patrie, y revint après avoir commandé les troupes du Pape, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Il pensa alors à donner une forme solide à l'établissement qu'il méditoit depuis long-temps. C'étoit de fonder une académie, ou un *institut des sciences & des arts.* Il avoit dessein d'y comprendre l'astronomie, la chymie, l'histoire naturelle, l'architecture militaire, & la physique. Il ne s'en fia point à ses seules lumières, & consulta sur son projet les personnes les plus éclairées de Bologne. Ensuite il fit entendre au sénat qu'il étoit dans la disposition de lui donner tout ce qu'il possedoit, à condition qu'on plaçât les différentes collections qu'il avoit formées dans un édifice plus vaste que sa maison, & qu'on les fit servir à l'utilité de ses concitoyens & à l'avantage

des ſciences. Il ajouta qu'il employeroit ſon crédit auprès du Pape, pour qu'il fût permis à la ville de prendre ſur les gabelles les revenus néceſſaires pour les appointemens des Profeſſeurs, & pour le progrès de cette nouvelle académie. Le Sénat reçut avec joye cette propoſition. On nomma des Commiſſaires pour traiter avec M. Marſigli. D'un autre côté Clément XI qui occupoit alors le thrône pontifical, & qui aimoit les Lettres, accorda encore plus qu'on ne lui demandoit. Tout étant ainſi réglé, M. Marſigli fit ſa donation le 11 Janvier 1712. Le Sénat choiſit ſix Sénateurs qui devoient être directeurs perpétuels de l'inſtitut. Il acheta un des plus beaux palais de Bologne, & fit placer dans les différens appartemens tous les effets de M. Marſigli. On ſe diſpoſa auſſi à bâtir un obſervatoire.

Tels furent les commencemens de l'inſtitut de Bologne. Il reçut en très-peu de temps des accroiſſemens conſidérables. Les Bolonnois qui devoient en retirer tout l'avantage, contribuèrent à l'enrichir. Les bons exemples ſont féconds en bons effets. Chacun s'empreſſoit de remettre au Sénat tout ce qu'il

poſſédoit de rare & de curieux en fait d'hiſtoire naturelle. Bien-tôt on fondit dans le nouvel établiſſement les fameux cabinets d'Aldrovandi & de Coſpi, qui en augmentèrent les richeſſes. Nous allons à cette occaſion faire une longue digreſſion au ſujet de ces deux hommes illuſtres.

Uliſſe Aldrovandi nacquit l'an 1522. Il étoit d'une illuſtre origine, & ſe rendit célébre par ſon érudition. Il enſeigna d'abord les Loix pendant ſept ans; enſuite il s'appliqua à la Phyſique, & principalement à l'hiſtoire naturelle. Il fit de ſi grand progrès dans cette partie, qu'il fut prié d'en donner publiquement des leçons. Le déſir qu'il avoit de ſe rendre utile à ſa Patrie, lui fit accepter cette charge. Il employa généreuſement ſon riche patrimoine à ſe former une Bibliothéque très-ample, & un cabinet d'hiſtoire naturelle beaucoup plus complet que tous ceux qu'on voyoit alors. Le Sénat, & le Pape Grégoire VIII qui étoit ſon parent, applaudirent à ſes vues, & l'aidérent dans ſon deſſein. Sixte-Quint, le Cardinal Alexandre Péretti, Jean-Baptiſte Campeggi, Evêque des Iſles Baléares (*Majorque, Minorque.*) François-Ma-

rie, Duc d'Urbin, & Ferdinand premier Grand Duc de Toſcane lui fournirent de l'argent & des livres. Avec ces ſecours il remplit ſa maiſon de livres, de foſſiles, de mines, de cryſtaux, de plantes étrangères, &c. Il fit un jardin de botanique où l'on démontroit, dans certains jours de la ſemaine, la vertu des plantes aux jeunes étudians en médecine. La mort le ſurprit lorſqu'il travailloit à une hiſtoire naturelle, dont il n'a donné que quatre volumes. Il étoit âgé de 83 ans. On a prétendu qu'il mourut de misère à l'Hôpital de Bologne; mais c'eſt une fable que notre Auteur ne ſe donne pas la peine de réfuter. Il laiſſa ſon cabinet, ſes livres & ſes manuſcrits au Sénat qui en confia la garde à des hommes éclairés. Enfin en 1742 le tout fut réuni à l'Inſtitut. L'année ſuivante on y tranſporta auſſi le Cabinet de Coſpi.

Ferdinand Coſpi étoit né l'an 1609 d'une famille noble. Il étoit parent du Pape Leon XI. Il favoriſa toute ſa vie les ſciences & les ſçavans. Le commerce des Muſes faiſoit ſes délices: elles embellirent ſon eſprit & l'ornèrent de connoiſſances utiles & agréables. Il raſſembla dans une grande gallerie des anti-

quités de toute eſpece, des médailles & des curioſités d'hiſtoire naturelle. Ferdinand II & Côme II, Grands Ducs de Toſcane enrichirent conſidérablement ſa collection. M. Coſpi, dont l'ame étoit auſſi noble & auſſi généreuſe que celle de M. Aldrovandi, craignit que tout ce qu'il avoit ramaſſé avec beaucoup de ſoin ne fût diſperſé après ſa mort. Il en fit, même pendant ſa vie, une donation ſolemnelle au Sénat, qui plaça le tout dans le Palais public auprès du cabinet d'Aldrovandi; & ces deux cabinets paſſèrent enſuite à l'Inſtitut ainſi que nous l'avons dit.

M. Bolletti termine ici ſon troiſiéme chapitre. Il parle dans les deux ſuivans de l'Académie de peinture, ſculpture & architecture, & de l'Académie des ſciences qui ſont réunies à l'Inſtitut.

Louis XIV venoit de fonder à Paris l'Académie de peinture. Les Nations voiſines admirèrent cet établiſſement. Les Artiſtes de Bologne voulurent travailler à l'imiter.

Giam-Pietro-Zanotti préſenta au Sénat un mémoire au nom des Peintres de la ville. Pluſieurs circonſtances retardoient l'exécution de ce projet. La for-

tune réservoit à M. Marsigli la gloire de former cette nouvelle académie. Il apprit la démarche des Peintres, & leur offrit sa maison pour leurs assemblées. Cette proposition fut acceptée avec joye & avec les témoignages de la plus vive reconnoissance. Il voulut ne point séparer de la peinture les arts qui lui appartiennent, comme la Sculpture & l'Architecture civile. Le 2 Janvier 1710 il appella chez lui tous les habiles artistes de Bologne. Il leur fit un très-beau discours sur la dignité de leurs arts & sur les moyens de les perfectionner ; il releva la gloire des grands hommes que sa Patrie avoit produits, & leur recommanda de ne point dégénérer. Il prouva l'utilité qu'ils trouveroient dans leur union, & leur promit tous les secours qui dépendroient de lui. Cette Harangue fit douter s'il n'étoit pas aussi grand connoisseur qu'il étoit éloquent. Il avoit invité à cette assemblée le Cardinal Légat, le Gonfalonier & toutes les personnes de considération de l'un & de l'autre sexe. L'Auteur remarque que pour qu'il ne manquât rien à la fête, on y dansa une partie de la nuit. *Vi fuerono presenti il Cardinal Legato Lorenzo Casoni*

col Confaloniere, e grande e nobil corona di cavalieri e di dame, le quali poscia (acciochè niuna cosa succedesse, che fausta non fosse) ivi danzarono a notte molto avanzata.

Lorsque M. Marsigli fit sa donation au Sénat, il obtint que cette Académie seroit aggrégée à l'Institut. Les Académiciens sont au nombre de 40. Ils ont pris le nom de *Clementini*, à cause de la protection & des bienfaits que le Pape Clement XI leur a accordés. Ils choisirent pour leur patrône sainte Catherine *de' negri*, ou comme on dit, *de' vigri*. Cette sainte étoit de Bologne ; elle a été fameuse par sa science, ses lumières & par sa piété, & on dit qu'elle peignoit assez bien pour le siécle où elle a vécu. On voit encore un tableau qu'elle a travaillé elle-même. *Giam-Pietro Zanotti*, frere du docteur François Zanotti, fut nommé sécrétaire. Il étoit bon peintre, bon poëte & bon écrivain. Il a composé en deux volumes in-4° l'histoire de l'Académie & la vie des peintres qu'elle a produits depuis le commencement jusqu'en 1730. On créa quatre Professeurs qui devoient donner des leçons publiques, & corriger les ouvrages des éleves, travaillés d'après les antiques,

d'après les tableaux ou d'après nature. Nous nous dispenserons de parler des usages, des réglemens, des exercices qu'on suit dans les écoles ; ils sont les mêmes que ceux qu'on observe à l'Académie de peinture de Paris. L'auteur en fait un très-long article, que nous ne jugeons pas à propos de copier. Il remarque avec raison que, si Bologne avoit eu ces secours dans les siécles passés, lorsqu'elle possédoit les Louis, Augustin & Annibal *Caracci*, les *Guido Reni*, les Dominiques *Zampieri*, les François *Albani* & tant d'autres, elle auroit porté les arts qu'ils cultivoient à la plus-grande perfection ; & aucune école du monde n'auroit acquis autant de gloire & d'illustration. *Queste cose dir si doverano dell'accademia de' pittori, la quale se ne' prossimi passati secoli avuto avesse Bologna, e allora quando viveano que' gran lumi della pittura Lodovico, Agostino, ed Annibal Caracci, e quanti da quello quasi divino fonte sgorgarono, come Guido Reni, Domenico Zampieri, Francesco Albani, ed altri, per verita niun' altra accademia sorebbesi veduta al mondo cosi grande ad illustre.* Monsieur Marsigli assigna des fonds pour les appointe-

mens des professeurs de cette Académie & pour des prix qui se distribueroient toutes les années à ceux des éleves qui auroient le mieux réussi sur un sujet proposé. Il ordonna aussi des processions & d'autres actes de dévotion qui devoient se faire dans des temps marqués. Son dessein étoit de rendre cet établissement plus solide & plus respectable, en le liant à la Réligion. Nous ne devons point oublier ici de faire mention de la générosité d'un citoyen de Bologne. Marc-Antoine Fiori aima singulièrement les beaux arts & les protégea pendant sa vie. Il voulut en mourant laisser une marque éclatante de l'intérêt qu'il prenoit aux progrès de cette Académie. Il lui donna tout son bien à des conditions capables de nourrir dans l'esprit des peintres la piété & l'amour du travail. Cet amateur dont le nom doit passer à la posterité, mourut l'an 1743 ; & son testament fut fidélement exécuté.

La ville de Bologne possédoit depuis 1690, une Académie des sciences. Voici quelle en fut l'origine. Eustache Manfredi n'avoit pas encore seize ans ; & il s'étoit déja fait une réputation dans cet âge, où l'on n'a pas la force d'esprit de regarder les talens, les connoissances &

la vertu comme des moyens pour acquérir du mérite. Il avoit un penchant singulier pour cette espéce de philosophie, qui consiste à prouver la vérité ou la fausseté d'une proposition, par des raisonnemens en forme de syllogismes. D'autres jeunes gens sortis des écoles s'attacherent à lui à cause de la douceur de son caractère & des graces de son esprit. Manfrédi leur inspira le dessein d'établir entr'eux une Académie domestique. Ils s'assemblèrent régulièrement ; & on arrêta qu'un d'eux se prépareroit à répondre, en un jour marqué, à toutes les objections qu'on lui proposeroit sur une certaine matière. Leur nombre augmenta considérablement ; pour éviter la confusion, ils le bornèrent, firent des loix, créèrent un Président qu'on renouveleroit toutes les années ; & pour se conformer à l'usage reçu en Italie, ils prirent une devise particulière & le nom d'*inquieti* : nom très-convenable à des philosophes qui cherchent la vérité. La ville de Bologne vit avec plaisir cet établissement s'élever dans son sein. Les sçavans voulurent y être aggrégés, & en très-peu de temps ce corps prit une forme solide. On s'apperçut de quelques défauts dans les régle-

mens, & on fit de nouvelles loix plus sages & qui donnoient à l'Académie un objet plus noble & plus étendu. Monsieur Marsigli, qui étoit alors en France, apprit les progrès qu'elle faisoit, & voulut l'attirer dans sa maison. Il l'offrit aux Académiciens, comme étant plus vaste que celle où ils s'assembloient, & plus propre pour leurs exercices, à cause de tous les effets qu'il y avoit réunis. Ceux-ci se rendirent à cette invitation. Cela arriva en l'année 1705. On traita ensuite avec le Sénat ; le comte Marsigli exigea qu'il prendroit également cette Académie sous sa protection, & qu'elle seroit unie à l'institut. Elle fit quelques changemens dans ses statuts, quitta le nom d'*inquieti* pour prendre celui de d'Academie des sciences. Les commentaires du docteur Zanotti prouvent combien elle mérite ce titre. Ce corps littéraire choisit pour patron saint Charles Boromée, parce que ce saint Cardinal étant légat de Bologne fonda des écoles publiques, & qu'il est en très-grande vénération dans cette ville. Cette compagnie sçavante tint sa première séance publique dans l'Institut, le 13 Mars 1714. Il y eut un concours extraordinaire de toutes sortes de person-

nes. On prononça plusieurs discours qui furent fort applaudis ; on n'oublia pas de payer à M. le comte de Marsigli le tribut de louange qu'il méritoit si justement. Cette société prit alors une forme durable qu'elle a toujours conservée depuis. Son premier sécrétaire fut Mathieu Bazani, homme célèbre. François Marie Zanotti lui succéda. C'est assez en faire l'éloge que de le désigner pour l'auteur des commentaires.

Monsieur Bolletti explique encore dans ce chapitre la manière dont se tiennent les assemblées, l'ordre qu'on y observe, les distinctions qui régnent parmi les Académiciens, les travaux auxquels ils sont assujettis, *&c.* Nous ne jugeons pas à propos de le suivre dans ces détails, & nous conseillons à ceux qui voudront les apprendre, de consulter cet ouvrage à la page 47 & aux suivantes.

Mais nous ne finirons point cet extrait sans parler d'un établissement que Benoît XIV a fait dans l'institut. Par un bref du 22 Juin 1745, ce souverain Pontife qui honore la réligion, les lettres, & Bologne sa patrie, a fondé vingt-quatre Académiciens, auxquels il a permis de prendre son nom *Benedettini* : il leur a

assigné des revenus pour le prix de leur travail, & ne les a obligés qu'à fournir chacun dans l'année une dissertation sur des sujets académiques. Nos Dames apprendront encore avec plaisir la grace singulière qu'il a faite à une personne de leur sexe. Le saint Père, pour donner au monde une preuve de l'estime qu'il accorde au mérite, a créé parmi les Académiciens *Benedettini* une place de surnuméraire en faveur de Laure-Marie Catherine Bassi-Veratti. Cette distinction flatteuse fait autant d'honneur au juste appréciateur des talens qu'à celle qui les posséde. La protection du souverain Pontife à rendu encore plus célébre, cette femme sçavante, dont le nom s'est déja répandu parmi les nations étrangères, pour passer ensuite à la postérité la plus reculée.

Nous donnerons la suite de l'extrait de cet ouvrage dans le Journal suivant.



The beauties of Shakespear. *London*, 1753.

Suite des beautés de Shakespear. Londres, 1753.

TOUT EST BIEN QUI SE TERMINE BIEN.

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Avis aux jeunes-gens de Qualité.

VOS TRAITS, *Bertrano*, ressemblent à ceux de votre père. Heureux! si vous lui ressemblez par les mœurs! En ce cas, votre naissance & votre vertu méritent un empire, & la bonté vous est aussi naturelle que la respiration. Soyez affable, aimez tous les hommes; mais ne vous livrez qu'à un très-petit nombre bien choisi: ne faites tort à personne;

montrez-vous assez formidable à votre ennemi, pour lui prouver que vous pouvez l'accabler; mais ne vous servez jamais de votre puissance: soyez aussi attaché à votre ami qu'à votre existence; essuyez plutôt le reproche d'être taciturne que grand parleur: en un mot tâchez que la fin soit semblable au commencement.

SCENE II.

L'Amour trop ambitieux.

C'EST FAIT de moi; je meurs, si *Bertrand* s'absente. Il est cependant si fort au-dessus de moi, que je pourrois autant prétendre à épouser une étoile que lui. Il faut me contenter de sa lumière collatérale, de sa splendeur réfléchie, sans aspirer à me mouvoir dans la même sphère que ce brillant astre. L'amour ambitieux me cause cependant mille tourmens; mais il faut que la mort termine les vains désirs d'une Biche qui aspire aux amours du Lyon. Quel plaisir, & en même-temps quel tourment de le contempler à chaque instant, de retracer sur la table de mon ame la régularité de l'arcade que

forment ses sourcils, la vivacité de ses yeux & les graces de sa chevelure bouclée! Son air & ses traits sont profondément gravés dans mon cœur épris; &, en son absence, mon imagination idolâtre adore sa figure qui y est ineffaçable.

SCENE IV.

Le Vicieux incorrigible.

JE LE connois pour un menteur outré; c'est un sot qui a très-peu de ce dont il devroit avoir beaucoup; un lâche, à qui les vices sont familiers, & sur qui les vents des vertus ne souflent que pour le faire transir de froid à leur égard.

Le Remède à nos maux se trouve le plus souvent en nous-mêmes.

Les maux pour lesquels nous implorons le secours d'en-haut, ont souvent en nous-mêmes le principe de leur guérison. Le Ciel à qui l'on impute faussement un destin inévitable, nous laisse libres pour prendre notre essor; il ne fait languir nos

desseins qu'à mesure que notre activité se ralentit.

ACTE II.

SCENE VI.

L'Honneur est dû au mérite personnel, & non à la naissance.

LA VERTU reléve & annoblit celui qui la cultive, quelqu'obscure que soit son origine; sans elle les titres les plus pompeux ne procurent qu'une gloire insuffisante; celle que l'on tire de ses belles actions ne dépend point de la naissance; & le vrai mérite se fait payer le tribut d'hommages qui lui est dû dans quelque sujet qu'il se trouve. La nature vous a prodigué ses dons, Aminte; vous êtes jeune, belle & sage; tant de qualités réunies ne manqueront pas de vous assurer les honneurs que vous méritez. Deux beaux yeux suppléent aux illustres ancêtres; la beauté de la figure annonce celle de l'ame; & la noblesse du cœur est la seule qui doit honorer. Quel triste spectacle

pour un homme qui pense de voir la naissance dépourvue de mérite, réclamer les honneurs dûs à la seule vertu ! Une suite de vertus est préférable à une suite d'ayeux; car rien de plus difficile que de justifier un grand nom; une continuité d'honneurs ne vaut pas une persévérance dans des mœurs durs ; c'est d'eux que naît la véritable noblesse. Les magnifiques tombeaux que l'on rencontre à chaque pas, les orgueilleuses épitaphes que l'on y lit, éternisent plutôt le déshonneur que la mémoire de ceux qui en sont les objets & les habitans, quand l'éclat des vertus & la solidité du mérite ne les ont pas illustrés pendant leur vie.

ACTE III.

SCENE IV.

L'Amour excessif.

AH ! Milord, quoi c'est moi qui vous chasse de votre patrie ; qui vous expose à tous les dangers de la guerre ; qui vous éloigne de la Cour ! Vous quittez

pour moi ce lieu charmant où vous aviez tant d'agrémens, & dont vous faisiez les délices ! Et pourquoi ? Pour aller servir de but aux coups assurés de tant de fusils meurtriers, après avoir été celui des traits assassins de tant de beaux yeux. Quelle différence ! Les belles n'en vouloient à votre cœur que pour y régner; les ennemis ne veulent l'atteindre que pour y porter la mort. Fusil ! Détestable machine ! Plomb meurtrier ! Tu trouves ta légèreté dans ta pésanteur ; ta vélocité imite la promptitude des éclairs. Ah, employe-la à te détourner de mon amant ! Tu peux te dédommager par tant d'autres effets extraordinaires ; fend rapidement le sein des airs ; ébranle & presse en un moment des milliers de parties de ce fluide flotant ; étonne les échos par des sifflemens qu'ils ont été si long-temps sans entendre & qu'ils n'ont point encore appris à répéter ; mais épargne le maître de mon cœur. Guerriers généreux, je réclame votre loyauté ; éloignez la mort d'un sein où habite l'ame de ma vie. Quelle gloire vous reviendroit-il de faire périr une tendre amante ? C'est par rapport à moi que son courage l'expose à vos coups ; s'il succomboit sous leurs

efforts redoublés, j'en serois la cause : croyez-vous que je pense survivre à ce malheur ? La rencontre d'un Lyon affamé & furieux me seroit moins terrible, & tous les maux auxquels nous expose la nature humaine m'accableroient moins promptement. Mais non, revien, mon cher Milord ; quitte ces lieux où l'on ne cueille que des lauriers teints de sang ; où la vie est le prix de la gloire, où du moins, les blessures seules sont l'aliment de l'honneur. Revien dans ce séjour, je le quitterai, puisque ma présence t'en bannit; non, tu ne m'y verras plus. Tous les plaisirs, toutes les voluptés du jardin d'Eden s'y rassembleroient en vain, ils ne pouroient m'y retenir. Tous les Anges préféreroient cette demeure au Ciel, dans l'esperance de t'y admirer ; je quitterois de même leur brillante troupe : tu ne veux point m'y voir, cela me suffit ; je te sacrifie la seule consolation de mon amour ; & déja l'agréable nouvelle de ma fuite peut frapper tes oreilles inquiettes d'un bruit agréable : Adieu.

SCENE VII.

L'Honneur d'une Fille.

LA RÉPUTATION d'une Fille dépend de sa vertu, & la sagesse est son héritage lu plus ı r.cieux.

Avis aux jeunes Demoiselles.

Soyez en garde, *Diane*, contre les hommes; les promesses, les sermens, les flatteries, les présens sont les instrumens de leur lubricité : voilà les piéges qu'ils tendent sans cesse à votre vertu. Combien de vos compagnes ont été les malheureuses victimes de leur adresse funeste ! Est-il possible que l'exemple de celles à qui on a ravi le bien le plus précieux pour une chaste vierge, ne puisse persuader aux autres d'éviter les mêmes écueils ; mais il est inutile de vous ennuyer davantage de mes conseils, j'espère que votre retenue & votre modestie vous garantiront de tout péril ; j'espère que le sang qui coule dans vos veines sera pour vous un gage comme une cause de votre vertu.

ACTE IV.

SCENE II.

Préservatifs des filles contre la séduction des hommes.

RIEN de plus complaisantque vous, perfides! Jusqu'à ce que nous devenions favorables à vos vœux; mais quand vous avez cueilli nos roses, vous ne nous laissez que les épines qui nous piquent, & vous vous riez d'avoir pû nous dépouiller de nos fleurs.

La Chasteté.

Mon honneur est une bague de grand prix; ma chasteté est le bijou de notre maison; il m'a été transmis par une longue suite d'ayeux; ce seroit m'en rendre indigne que de me le laisser ravir; c'est aux miens à en disposer.

SCENE III.

La Vie est nuancée de différentes couleurs.

LA TOILE de la vie est tissue de plusieurs fils bien différens; pour une aiguillée de fil fin, il y en a un écheveau de grossier; le bon est caché par le mauvais, c'est cependant le bon qui soutient la toile, sans quoi elle se déchire. C'est ainsi que nous serions trop fiers de nos vertus, si nous n'étions pas humiliés par nos vices: & la multiplicité de nos défauts nous décourageroit, si elle n'étoit compensée en nous par quelques bonnes qualités.

SCENE VI.

Le lâche Rodomont.

SI J'AVOIS réellement les sentimens que j'ai fait paroître jusqu'ici, je crois que j'en creverois de dépit; mais heu-

reusement que j'en ai toujours imposé; je vous jure que je suis las de feindre. Je ne veux plus faire la guerre; je veux boire, manger, dormir, jouir, en un mot vivre dans la même mollesse que la plûpart de nos guerriers d'aujourd'hui. Mon patrimoine me fournit un revenu suffisant; je serois bien bon de risquer encore de le perdre; je n'ai couru que trop de dangers, à mon corps défendant. Si quelqu'un n'a pas plus de cœur que moi, que son peu de courage ne l'avilisse point à ses propres yeux; qu'au contraire ma lâcheté impudente l'enhardisse à laisser paroître la sienne; car un jour viendra, dit-on, où tous les laches Rodomonts comme nous, seront métamorphosés en ânes. Rouille-toi donc dans ton foureau, inutile épée. Front téméraire, ne rougis plus; vivez laches, vivez, quoique couverts de honte. Votre fausse bravoure démasquée vous attire les railleries les plus piquantes; déconcertez vos railleurs en riant plus haut qu'eux; en un mot réjouissez-vous; les injures ne font pas de mal, & l'homme a toujours assez de temps, d'espace & de moyen pour passer cette triste vie.

ACTE V.

SCENE IV.

Contre les Retardemens.

SAISISSONS le moment présent, car nous vieillissons; le temps double le pas pour venir nous enlever à nous-même: mais il commence par nous dérober sans bruit à nos desseins les plus secrets; à peine nous donne-t-il le loisir de les concevoir.



LES ERREURS.

COMEDIE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

La Dignité de l'homme.

LA TERRE, les Mers, les Airs, tout ce qui est sous le Firmament a ses bornes ; les femelles des Quadrupédes, des Poissons & des Oiseaux, sont sujettes & soumises aux volontés de leurs mâles. Les Hommes, d'une condition infiniment au-dessus de celle des bêtes, maîtres de la Terre & des ondes, doués d'une ame intellectuelle ; les Hommes, dis-je, sont les Seigneurs des femmes, & celles-ci sont assujetties à leurs ordres. Qu'elles soient donc obéissantes à leurs maîtres.

La Patience plus aisément enseignée que pratiquée.

La Patience inaltérable, que nulle douleur ne peut émouvoir, & nulle calamité ne sçauroit ébranler, se fortifie par ses propres réflexions. Il n'est pas surprénant de voir celui à qui tout rit, d'une humeur douce & toujours égale. Nous prêchons la patience à une ame navrée de douleur & accablée par l'adversité; mais si nous étions chargés du même fardeau, quel seroit notre état, & quelles plaintes ne ferions-nous pas ?

SCENE III.

La Calomnie.

LE BIJOU le plus parfaitement émaillé perd sa beauté ; & quoique l'or soit le plus dur des métaux, il s'use à force d'être touché & frotté. Il en est de même de la calomnie & de la médisance, qui ternissent toujours un peu le nom le plus beau & le plus vertueux.

SCENE V.

La Jalousie.

CONTINUEZ, *Antipholis*, à montrer votre mauvaise humeur ; réservez pour quelqu'autre belle vos manières douces, & vos gentillesses. Je ne suis pas *Adriana*, ni votre épouse. Songez qu'il a été un temps où nulle conversation ne vous charmoit que la mienne ; du moins me le protestiez-vous ; *Nul autre objet que vous ne me paroît aimable*, me juriez-vous, *votre badinage est le seul qui me ravisse & m'enchante.* A table même, je m'en souviens, vous ne pouviez manger que de ce que je vous servois. Tous ces symptomes de l'Amour m'ont touchée;quel effet vous promettez-vous des mouvemens de votre fureur ?



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

L'effet immanquable de la Calomnie.

LES CALOMNIES les plus fausses font toujours quelque impression ; & on ne parvient gueres à en détruire entièrement le pernicieux effet.

ACTE V.

SCENE III.

La Jalousie d'une femme est plus mortelle que le poison.

UNE FEMME jalouse est plus à craindre qu'un chien enragé ; la langue de l'une répand plus de venin que les morsures de l'autre. Si vous répondez à ses cris par les vôtres ; vous l'empêchez de dormir, & elle réveille toute la mai-

ſon ; ſi vous gardez un ſilence patient, vous redoublez ſa rage, & ſon ſang s'enflamme ; ſi pendant ſes repas vous eſſayez de la ramener à elle-même par des reproches modérés, vous rempliſſez ſon ame d'agitation & de tendreſſe, & toutes ſes fonctions ſont interrompues. Le trouble où vous la mettez lui cauſe une indigeſtion ; l'indigeſtion lui donne la fiévre ; & qu'eſt-ce qu'une fiévre ſinon un accès de rage ? Vous en êtes bien-tôt attaqué vous-même, infortuné mari ; des cris & des querelles continuelles vous ôtent tout goût pour le plaiſir. La triſteſſe, la mélancolie, le déſeſpoir ſuivent néceſſairement cette mortelle inſenſibilité ; en un mot, la jalouſie traîne à ſa ſuite tous les maux imaginables qui empoiſonnent chaque moment de la vie, & en hâtent le dernier.



SCENE V.

Deſcription d'un Diſeur de bonne avanture.

UN VIVANT à demi-mort, un coquin preſque nud, le corps maigre & livide, le viſage pâle & décharné, l'œil hagard & enfoncé, les lévres noires & flétries ; un Charlatan famélique ſe donne pour l'interpréte ſecret de la nature & le confident du Ciel ; ce gueux déguenillé prétend lire, dans les livres mêmes de la Deſtinée, la diſtribution des honneurs & des richeſſes ; il fixe ſur moi ſes regards hardis ; il me tâte le poulx ; il parcoure les lignes de ma main, & d'un air impudent, comme d'un ton emphatique, il s'écrie que je ſuis poſsèdé du Diable.



SCENE VI.

L'Age-Caduc.

QUOIQUE ma mine ridée & deſſéchée repréſente la neige & les frimats de l'hyver de mon âge, qui a glacé chez moi les ſources de la vie, la nuit de mes jours m'a laiſſé encore un peu de mémoire ; mes yeux preſqu'éteints reçoivent encore une petite lueur de lumière ; & mes oreilles ne ſont pas tout à fait fermées aux ſons de la voix ; tous ces témoins antiques m'aſſurent que vous êtes mon fils, *Antipholis.*



L'AMOUR A PERDU SES PEINES.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Se Vaincre Soi-même.

BRAVES conquérans ! Vous méritez ce titre, puiſque vous faites une guerre continuelle à vos affections déréglées, & à la vaſte armée des déſirs mondains.

La Vanité des Plaiſirs.

Tous les plaiſirs de ce monde ne ſont que vanité ; mais le plus vain de tous eſt celui qui ne devroit rien coûter, qui s'achéte à grands frais & qui tranſmet des maux héréditaires.

L'Etude.

L'Etude reſſemble à l'Aſtre brillant du jour, qui ne veut pas être contemplé & approfondi par des yeux ordinaires. Les auteurs pour la plûpart ne font que répéter ce qu'il ont lû dans ceux qui ſont venus avant eux; & les Parains terreſtres des lumières céleſtes, qui ont impoſé un nom à chaque étoile fixe, ne tirent pas plus de profit de leurs veilles que le ruſtre le plus ignorant. Un eſprit qui embraſſe toutes les ſciences, reſte toujours ſuperficiel, & n'atteint qu'à l'écorce extérieure des choſes.

La Gelée.

L'hyver eſt le ſommeil de la nature, & il en devient la mort, lorſqu'une forte gelée dure aſſez long-temps pour brûler & deſſécher dans leurs ſources les ſucs nourriſſiers du Printemps.

Le Courtiſan Préſomptueux.

Un homme formé ſur les modèles à la mode, dont la cervelle eſt chargée d'un

nombre choiſi des phraſes ſingulières; qui eſt enchanté de l'harmonie de ſa propre éloquence; un homme à complimens, que le juſte & l'inique ſemblent avoir pris pour juge de leur ancienne conteſtation; cet enfant de ſa propre imagination ne ſçait raconter que les hiſtoires célébres des anciens Chevaliers Eſpagnols, qui perdirent la vie en combatant les *Sarraſins.*

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

La Beauté.

MA BEAUTÉ quoique foible n'a pas beſoin de vos louanges; c'eſt l'œil qui doit être le juge de ſon mérite, & non la langue d'un vil adulateur.

L'Homme Gai.

Je n'ai jamais paſſé une heure plus agréablement qu'avec cet homme enjoué : que ſa gayeté eſt charmante! la décence en place elle-même les traits; ſes yeux les annoncent, & ſon

eſprit les dirige; chaque objet lui donne matière à de nouvelles ſaillies, elles ſont ſi vives, la plaiſanterie en eſt fine, ſa langue les débite ſi à propos & avec des expreſſions ſi délicates, que les vieux & les jeunes entourent ſans ceſſe un homme ſi aimable, pour jouir de la douceur de ſa converſation.

ACTE III.

SCENE III.

Deſcription comique de l'Amour.

COMMENT, moi devenu amoureux! moi, l'ennemi déclaré de l'Amour, qui me ſuis toujours donné pour la partie, l'huiſſier, le ſergent, le recors des ſoupirs amoureux, & pour le pédant impitoyable de ce jeune folâtre; ce cupidon méchant & borgne, ce nain gigantеſque du *Signor Julio* *, Précepteur

* Signor Julio Romano, éléve de Raphael, avoit peint Cupidon ſous la forme d'un nain giganteſque.

des rimes amoureuſes; ce Seigneur des gens oiſifs; ce ſouverain que l'on conſacre avec des larmes, que l'on annonce avec des ſanglots, & qui porte pour ſceptre ou un poignard, ou un colifichet; ce Roi des fainéans, ou des malheureux; ce fade Empereur des fous; ce Général efféminé comme ſes ſoldats! quoi, je m'enrôlerois auſſi ſous ſon drapeau! je prendrois parti dans ſes troupes de parade! Hélas! il eſt trop vrai, j'aime; oui, je vais m'abaiſſer comme les autres, chercher, ſuivre, prier, ſupplier: & qui? une femme auſſi dérangée qu'un horloge Allemand, & à qui il y a toujours autant à faire qu'à une montre qui ne va qu'au doigt & à l'œil.

ACTE IV.

SCENE IV.

Excuſe du Parjure.

LA RHÉTORIQUE céleſte & toute puiſſante de vos yeux a perſuadé a mon cœur ce faux parjure. Des vœux violés

pour l'amour de vous ne méritent pas de chatiment. J'avois juré de ne jamais aimer de femme : mais comme vous êtes une Déesse, ce serment ne vous regarde pas; mon vœu est terrestre, & l'amour que vous m'inspirez est divin. Accordez-moi vos faveurs, & mon péché sera remis. Les vœux ne sont qu'un soufle, le soufle une vapeur; vous donc qui, comme le soleil, échauffez la terre de mon cœur d'où mon vœu est sorti, attirez à vous cette vapeur; & ce ne sera plus ma faute, s'il est violé. Au reste, qui seroit assez sot pour ne pas se parjurer pour gagner un Paradis?

Autre.

Hélas! un jour du joli mois de Mai, l'Amour vit une fleur qui étaloit toutes ses beautés; les Zéphirs s'insinuoient au travers ses feuilles veloutées, & sembloient succer sa délicieuse substance. Un amant qui avoit juré de ne jamais aimer, & qui cependant aimoit un objet charmant, souhaita que sa beauté fut métamorphosée en fleur & lui en Zéphir, pour partager les triomphes continuels de ce Dieu léger; mais le serment qu'il avoit fait lui revint

en esprit, & il présuma que la métamorphose ne le dégageroit pas de l'obligation de le garder. Le mal-avisé, qui ne voyoit pas que les vœux que la jeunesse forme contre ses plaisirs, ne peuvent s'exécuter! *Pourroit-ce être un crime que de se parjurer contre vous, belle* N. . . . . .? *Jupiter, lui-même, pour vous plaire, jureroit que Junon est une négresse d'Ethiopie; il désavoueroit sa Divinité suprême, & deviendroit mortel pour travailler à vous mériter.*

La Puissance de l'Amour.

L'Amour qu'inspirent les beaux yeux d'une femme aimable ne se renferme pas dans la cervelle; il se mêle dans tous les élémens qui composent la substance humaine; il participe à toutes leurs fermentations; il s'insinue dans chaque puissance de l'ame avec la rapidité qu'a la pensée à se produire dans l'intelligence; il communique même à chaque faculté une activité supérieure, & à laquelle elle n'est pas accoutumée.

La vue devient plus perçante; les yeux d'un amoureux pourroient éblouir ceux d'un aigle; le moindre bruit frap-

pe ses oreilles; l'odeur & la saveur frappent plus vivement son goût & son odorat. Les tendres cornes du limaçon ne sont pas si sensibles à l'objet qui les touche, que l'épiderme dans un amoureux, lorsque le sens du toucher vient l'affecter. Le langage amoureux transporte encore plus que celui de Bacchus. Pour la valeur, qu'autre Dieu peut l'inspirer plus que lui. C'est toujours un Hercule qui parcoure tous les arbres du jardin des Hespérides sans craindre le dragon. Aussi pénétrant & subtil que le Sphinx, l'Amour devine tout; rien ne peut lui échapper. Aussi harmonieux qu'Apollon, il séduit tout; rien ne peut lui résister. Ses accents sont plus doux que ceux du luth du Dieu de l'harmonie, dont les cordes étoient faites de ses propres cheveux. L'Amour est le seul Dieu dont la voix n'endorme point l'Olympe. Quel est le Poëte qui ait osé écrire avant de pouvoir tremper sa plume dans ses larmes amoureuses? Une Muse éprise ravit par ses chants les oreilles les plus sauvages; elle apprivoise les cœurs les plus farouches; elle attendrit les Tyrans mêmes.

Les Yeux d'une Belle.

Les yeux d'une belle femme dardent sans cesse des étincelles de ce beau feu de Prométhée; ils sont les livres, les arts, les Académies, qui montrent, contiennent & nourrissent le monde; sans eux, il ne se fait rien de grand dans l'univers.

ACTE V.

SCENE X.

La Raillerie, & le Railleur.

Ros. AH MODÉREZ-VOUS; placez mieux vos plaisanteries; quoi, vous voulez user les ressorts de votre esprit à faire rire un pauvre malheureux que le chagrin abbat!

Bir. Il est impossible d'exciter le rire dans le gosier de la mort; la joye ne touche pas une ame qui est à l'agonie.

Ros. Une raillerie fine est un moyen sûr pour amortir le feu d'un esprit pétulant, dont le mérite ne consiste que dans ces

hardiesses à la mode, que les petits génies admirent chez les étourdis : une saillie spirituelle frappe agréablement les oreilles des Auditeurs, mais ne cause aucune sensation agréable à la langue qui l'a prononcée.

Les quatre Saisons. Chanson.

LE PRINTEMS.

Quand l'humble violette, l'hyacinthe argentée, & la marguerite nuancée émaillent les prairies, & charment les yeux ; alors le coucou dans l'épais feuillage se rit des gens mariés & redouble sans cesse cette note effrayante pour les maris, *coucou, coucou, coucou.*

L'ETÉ.

Quand les Bergers jouent des airs sur des chalumeaux d'Avoine, & que les alouettes diligentes servent de reveille-matin aux laboureurs ; quand les Pies, les Corbeaux & les Tourtereaux font l'amour, & que les Villageoises étendent leurs chemises sur l'herbe de la prairie pour les blanchir ; alors le Coucou dans l'épais feuillage se

rit des gens mariés, & redouble sans cesse cette note effrayante pour les maris, *coucou, coucou, coucou.*

L'AUTOMNE.

Quands les ceps de vigne ont plus de grappes que de feuilles ; quand le vendangeur agace la vendangeuse & lui fait des niches ; quand le berger Richard oublie ses brebis pour le vin nouveau ; quand Thomas rince les bouteilles, & radoube les futailles ; quand les verres se remplissent & que les tonneaux se vuident : alors l'oiseau de la nuit, le triste Hibou, chante ses amours & s'égaye, tandis que Jeanne toute grasse & mal-propre récure la marmite.

L'HYVER.

Quand le vent de Bise fait trembler les mal-vetus & souffler tout le monde dans ses doigts ; quand les neiges & les frimats couvrent la terre ; quand les buchers s'emplissent de bois & de fagots ; quand la toux empêche les Curés de se faire entendre en chaire ; quand le nez de Marie-Anne ressemble à un morceau

de chair crue ; & quand les Ecrévisses changent de couleur dans la poële : alors l'oiseau de la nuit, le triste Hibou, chante ses amours & s'égaye, tandis que Jeanne toute grasse & malpropre récure la marmite.

CORRECTION D'UNE FEMME DE MAUVAISE HUMEUR.

COMÉDIE.

SCENE IV.

Meute de Chiens.

LES ÉCHOS des montagnes & des vallées répondront aux aboyemens de vos chiens.

La Peinture.

Avez-vous du goût pour les tableaux ? Nous vous ferons voir *Adonis* peint sur le bord d'un ruisseau, & la Déesse de Cythère cachée à l'ombre d'un bocage dont les feuilles semblent agitées par son haleine, au lieu de l'être par les Zéphirs.

SCENE VI.

La Langue d'une Femme.

CROYEZ-VOUS donc m'étourdir par votre babil ? J'ai entendu les rugissemens des lions en colère, les mugissemens de la mer en furie, le bruit du canon & celui du tonnerre ; je suis fait au tumulte confus des batailles, au hennissement des chevaux, aux sons du tambour, des timbales & des trompettes ; & vous pensez que la langue d'une femme peut m'effrayer ? Hélas ! je trouve qu'elle ne fait pas plus de bruit qu'un maron dans le feu d'un Paysan.



ACTE III.

SCENE VII.

Description d'un Mariage fol.

Gem. QUAND le Prêtre demanda au mari s'il vouloit prendre Catherine pour son épouse, il cria si haut *oui*, que le Prêtre tout étonné laissa tomber son livre; & comme il se baissoit pour le reprendre, l'époux écervelé lui donna un si furieux coup, que le Prêtre & le livre furent tous deux étendus par terre.

Tran. Que dit l'épouse, quand le Prêtre se leva ?

Gem. Elle ne fit que pâlir, & trembler; car il juroit & battoit des pieds, comme s'il eût voulu les tromper. Il s'appaisa enfin après bien des cérémonies, & demanda du vin : *Portez-nous une santé*, dit-il du ton dont un matelot invite à boire un de ses camarades après une tempête ; puis il avala un grand gobelet plein de vin muscat, & jetta les goutes qui restoient au visage du

bédeau, en lui disant que sa barbe n'étoit guere épaisse, & que pour mieux croître elle avoit besoin d'être arrosée ; enfin il sauta au col de la mariée, & lui donna mille baisers qui faisoient résonner toute l'église.

ACTE IV.

SCENE VIII.

L'Esprit est uniquement estimable.

C'EST L'AME qui annoblit le corps. Comme le Soleil perce les nuages les plus épais, de même l'esprit brille sous les haillons les plus déchirés. Prise-t-on le geai plus que l'alouette, parce que son plumage est plus beau ? Ou fait-on plus de cas du serpent que de l'anguille, parce que sa peau diversifiée est plus agréable à la vue ? non, *Catherine*, quoique vos meubles soient chétifs & vos ajustemens humbles, vous n'êtes pas moins estimable.

SCENE XIII.

Une Femme aimable.

AIMABLE créature, charmante, jeune, affable, votre teint est plus net, & vous êtes plus belle que la *Sardoine* précieuse, que les rochers pourprés d'*Améthistes*, ou la luisante *Hyacinthe*. Aimable *Catherine*, charmante créature, vous êtes aussi belle & aussi majestueuse que l'oiseau de *Junon*, aussi brillante que la rosée du matin frappée des premiers rayons de l'aurore. Vos joues ressemblent aux beaux fruits de l'été. Couvrez vos rayons de quelque nuage, afin qu'ils ne rendent pas cette grande ville aussi inhabitable que la Zone torride.



ACTE V.

SCENE V.

Le devoir d'une Femme envers son Mari.

FI, fi ; déridez ce front menaçant, & ne lancez pas des regards méprisans sur votre maître, sur votre seigneur, sur votre roi. La mauvaise humeur fait autant de tort à votre beauté & à votre réputation, que la glace aux prairies, & que le vent de bise aux tendres bourgeons. Une femme de mauvaise humeur ressemble à une source trouble & remplie de boues, où les plus altérés ne voudroient pas étancher leur soif. Votre mari est votre vie, votre aide, votre soutien, votre honneur, votre gloire ; il veille à votre conservation pendant que vous dormez ; il se fatigue pour vous assurer une décente tranquilité ; il court les mers, il s'expose aux dangers des voyages & aux rigueurs des saisons, trop heureux de vous sçavoir en sureté dans

une bonne maison où rien ne vous manque ; il n'exige rien pour toutes ses peines ; il ne vous demande qu'un peu de tendresse, qu'un air riant qui l'annonce, & qu'une soumission convenable qui la cimente. La femme doit à son mari la même obéissance qu'un sujet doit à son Souverain ; quand donc elle est contrariante, boudeuse, obstinée, désobéissante, intraitable, elle se rend coupable, par dégré, des crimes de félonie, de rébellion, de haute trahison & de lèze-majesté. N'est-il pas honteux de voir les femmes déclarer la guerre, tandis qu'elles devroient supplier pour la paix ; ou prétendre dicter, gouverner, régner, tandis que leur devoir est de servir, aimer & obéir ? Pourquoi leurs corps sont-ils plus tendres, plus foibles, plus délicats, & peu propres à souffrir les fatigues & les maux, si ce n'est parce que leur esprit & leur cœur devroient se régler sur la molle conformation de leurs parties extérieures, & en avoir la souplesse ?



COMME VOUS VOULEZ. *COMEDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE IX.

Les Camarades de jeu.

NOUS ALLIONS à la même école ; nous couchions, nous jasions, nous mangions ensemble, & nous étions aussi inséparables que les cignes de Venus, & que les paons de Junon.

SCENE V.

La Beauté.

LA BEAUTÉ fait plus de larrons que l'or.

La Femme habillée en Homme.

Comme je suis au-dessus de la taille ordinaire aux femmes, ne vaut-il pas mieux m'habiller en homme, avec une hache d'arme pendue à ma cuisse, une lance à la main, & toutes les craintes féminines enterrées dans mon cœur ? Mon air sera tout dégagé & martial ; & de même que les lâches, je payerai d'impudence.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

La Solitude préférée à la Cour, & les avantages de l'Adversité.

MES CONFRERES & camarades d'éxil, l'habitude n'a-t-elle pas rendu notre vie actuelle plus douce que celle que nous ménions ci-devant dans le faste & la grandeur ? Ces bois ne sont-ils pas plus exempts de périls, que la Cour où régnent la fausseté & l'envie ?

Nous ne ressentons ici que la différence des saisons, la punition de notre premier père *Adam*. Tandis que les vents du nord font sentir leurs rigueurs, & me font trembler de froid, je ris & me dis à moi-même : Ceux-ci ne me flattent point ; au contraire conseillers fidèles, ils me persuadent sensiblement que je suis un mortel fragile. L'adversité a de bien grands avantages ; semblable à un crapeau hideux, sa tête renferme un bijou de grand prix. Dans cette vie éloignée du commerce des hommes, les arbres nous servent de langues, les ruisseaux de livres, les pierres de sermons, tous les objets nous instruisent de nos devoirs.

Réflexions sur un Cerf blessé.

Duc. Allons à la chasse des cerfs ; j'ai cependant une certaine répugnance à aller ainsi attaquer ces anciens citoyens des forêts, & à percer leur peau si agréablement mouchettée.

I. Chasseur. *Jacques* en sera bien mortifié, il dit qu'en cela vous êtes aussi injuste que votre frère, qui vous a exilé ; l'autre jour le Seigneur d'*Amiens* & moi, nous nous glissâmes derrière lui ; il étoit

étendu sous un chêne dont les racines sont arrosées par le ruisseau qui traverse cette forêt ; nous voyons aussi-tôt arriver en cet endroit un cerf blessé, aux abois & tout prêt à mourir ; les soupirs que poussoit cet animal infortuné, & les sanglots dont il les interrompoit, imitoient la désolation humaine ; ses larmes couloient de ses yeux en abondance, & en augmentant les ondes du ruisseau, elles pénétroient de compassion les spectateurs désintéressés à sa mort. *Jacques* observoit le mourant sans perdre aucun de ses mouvemens.

Duc. Cette Scene ne fut-elle pas un sujet de morale pour *Jacques.*

I. Chasseur. Il fit à ce sujet mille comparaisons ; d'abord, parce que le cerf pleuroit dans le ruisseau: *Pauvre bête*, lui dit-il, *vous faites votre testament de la même manière que font tous les mondains ; vous donnez le gros de votre bien à ceux qui en ont le plus ; vous vous trouvez tout seul, délaissé & abandonné par vos amis : C'est ainsi que la misère éloigne de nous les heureux du siécle.* Dans ce moment, une troupe d'autres cerfs passe près de lui, sans s'arrêter pour le plaindre. *Poursuivez votre chemin*, dit Jac-

ques, *citoyens heureux & insensibles, c'est la mode ; pourquoi regarderiez-vous avec compassion ce pauvre banqueroutier ?*

SCENE III.

La Vertu éclatante exposée à l'Envie.

NE SÇAVEZ-VOUS PAS, mon maître, que les vertus & les talens sont aussi nuisibles à certains hommes, que les plus cruels ennemis ? Vos grandes qualités vous trahissent en même-temps qu'elles vous élèvent au-dessus des autres. Quel monde est ce-ci ? Ce qui est plus digne de louange cause notre ruine.

La Reconnoissance d'un vieux Serviteur.

Ne vous adressez point à d'autres ; j'ai cinq cents écus que j'ai épargnés & amassés sous votre père, pour m'en servir lorsque je serois devenu inutile, & que l'âge m'auroit mis hors de combat ; prenez-les, & celui qui nourrit les petits des

corbeaux & pourvoit aux besoins des passereaux, sera la consolation de ma vieillesse : Les voici, je vous les donne ; permettez-moi de vous servir. Quoique vieux, je suis fort & plein de vigueur, les liqueurs n'ont pas brûlé mon sang dans ma jeunesse ; & la modération m'a toujours empêché de triompher de la foiblesse du sexe ; c'est pourquoi ma vieillesse ressemble à l'hyver, elle est glacée, mais robuste ; permettez-moi de vous suivre, & je remplirai auprès de vous les devoirs d'un valet plus jeune.

SCENE IV.

Description d'un Amoureux.

VOUS N'AVEZ jamais aimé aussi sincèrement que moi, à moins que vous ne puissiez raconter, comme moi, toutes les petites folies que l'Amour vous a fait faire ; vous n'avez jamais aimé, si comme moi vous n'avez fatigué tous vos auditeurs par les louanges excessives de votre maîtresse ; enfin vous n'avez jamais

aimé, à moins que votre passion ne vous ait obligé de quitter brusquement la compagnie, comme je fais actuellement

---

SCENE VII.

Description d'un Fol & de sa Morale.

BON JOUR, *fol*, lui dis-je ; *non, monsieur*, répliqua-t-il, *ne m'appellez pas fol, jusqu'à ce que le Ciel m'ait envoyé une fortune.* Il tira ensuite un Cadran-solaire de sa poche, & le regardant attentivement, il dit avec une profonde sagesse : *Il est dix heures ; c'est ainsi que va le monde ; il n'y a que soixante minutes qu'il n'étoit que neuf heures, & encore soixante, il sera onze heures ; c'est ainsi que d'heure en heure nous meurissons ; & ensuite d'heure en heure nous pourrissons. Il y a une histoire annexée à cette morale.* A entendre ce fol moraliser ainsi sur le temps, mes poulmons s'élargirent, & je ris pendant une heure, de voir un fol si contemplatif.

Duc. Quel fol est-ce ?

Jacques. Un fol qui a du mérite, qui

a été autrefois à la Cour, & qui dit, que les Dames ont le don de tout sçavoir quand elles sont jeunes & belles ; dans la cervelle de ce fol, aussi desséchée que le reste du biscuit après un long voyage, il y a des endroits remplis d'observations, qu'il débite souvent d'une manière confuse.

La liberté du Discours d'un Fol.

Il me faut de la liberté, il me faut une loge assez ample pour que j'y introduise tout le vent nécessaire pour souffler sur qui il me plaît; c'est la liberté dont jouissent les fols ; & ceux qui se sentent les plus picqués de mes folies sont obligés d'en rire davantage. Pourquoi y sont-ils obligés ? La raison en est aussi claire, aussi simple & aussi unie que le chemin de la Paroisse ; celui qui se sent piqué du discours d'un fol, agit en fol. Les regards égarés d'un fol anatomisent la folie des sages.

Apologie de la Satyre.

Quand on déclame contre l'orgueil, on n'attaque personne en particulier ; les flots de l'orgueil se maintiennent aussi enflés que ceux de la mer, jusqu'à ce

que tous ses soutiens soient épuisés. Quand je dis que nos bourgeoises portent sur leurs épaules des ajustemens qui ne conviennent qu'à des Princesses, je n'en nomme aucune. Qui peut assurer que c'est une telle que je veux dire, quand sa voisine est également coupable de la même extravagance ? Ce manant qui dit que son luxe ne me coute rien, s'avoue convaincu de la folie que je blâme. Voyons donc en quoi ma langue ou mes écrits lui ont fait tort ; si j'ai dit vrai, il s'est fait tort à lui même ; s'il n'est pas blamable, ma satyre vole de même qu'une oye sauvage, sans être réclamée de personne.

SCENE VIII.

Humble Supplication.

QUI QUE vous soyez, qui dans ce désert inaccessible laissez couler les heures passagères de la vie à l'ombre de ces branchages épais ; si vous avez jamais connu de meilleurs jours ; si vous avez jamais habité parmi les humains ; si vous

avez jamais assisté au festin du sage ; si vous avez jamais essuyé les larmes de vos yeux ; si vous avez jamais connu ce que c'est que de plaindre, ou d'être plaint : Ecoutez-moi.

SCENE IX.

Le Monde comparé à un Théâtre.

LE MONDE n'est qu'un théâtre, où les hommes & les femmes sont les acteurs & les actrices ; ils y ont leurs entrées & sorties ; & un homme dans toute sa vie joue plusieurs rôles ; les actes sont divisés en sept âges. Le premier comprend l'enfance, où il ne fait que crier & vomir dans les bras de sa nourrice ; le second, est le temps où il va avec tant de répugnance à l'école, & aussi lentement qu'un limaçon ; au troisiéme, c'est un amant, une fournaise d'ardens soupirs, un mauvais rimeur qui prétend chanter la beauté des sourcils de sa Maîtresse ; au quatriéme, c'est un soldat inventeur de juremens nouveaux, jaloux de son honneur, prompt à quereller, &

cherchant le vent de la réputation jusqu'à la bouche du canon ; au cinquiéme, c'est peut-être un Magistrat avec une barbe à la mode, d'une mine severe, délicat dans le manger, dont la conversation est remplie de sentences & de loix modernes ; au sixiéme, c'est un squelette décharné, un vrai *Pantalon* d'une Comédie Italienne, toujours en pantoufles, avec des lunettes sur le nez, qui ne trouve pas de bas assez étroits pour ses jambes rétrecies, & dont la voix devient encore une fois enfantine ; le dernier âge est la fin de l'histoire, une seconde enfance, & un parfait oubli de tout le passé, sans dents, sans yeux, sans goût ; à peine reste-t-il à l'homme la figure humaine.

SCENE X.

Chanson sur l'Ingratitude.

SOUFLEZ, souflez, vent de bise ; vos rigueurs ne sont pas comparables à l'ingratitude de l'homme : vous affligez le corps d'une peine passagère ; mais l'in-

grat porte ses coups durables à l'esprit. Tous les frimats d'un ciel glacé ne font rien vis-à-vis des bienfaits oubliés. Les glaces arrêtent le cours des eaux; mais l'ingratitude brise les liens sacrés de l'amitié.

ACTE III.

SCENE VIII.

Description d'un Amoureux.

Un Amoureux a le visage pâle, & vous ne l'avez pas; les yeux enfoncés, & vous ne les avez pas; de l'esprit, & vous n'en avez pas; une barbe négligée, & vous n'en avez pas; passe encore cela, je vous le pardonne; car, n'avoir pas de barbe, c'est le revenu d'un frère cadet: mais vous ne devriez pas avoir de jarretières, ni de boutons aux manches de vos chemises, ni de boucles à vos souliers; votre chapeau ne devroit pas être retroussé; tout en vous dévroit marquer une négligence extrême; & bien loin de cela, vous voilà mis & paré comme

un homme qui s'aime soi-même, plûtôt que la belle qu'il poursuit.

SCENE XI.

La Passion dissimulée.

Ne croyez pas que je l'aime, quoique je demande de ses nouvelles; c'est un garçon d'un humeur trop étrange. Il est vrai qu'il parle bien; mais je ne fais pas cas des belles paroles; il est cependant constant que la conversation d'un *homme qui nous plaît* nous est toujours plus agréable que celle d'un autre. J'avoue que c'est un beau jeune garçon; il n'y a pourtant rien de trop dans sa bonne mine: d'ailleurs, il est fier, ah! il faut avouer que la fierté lui sied bien. Cela sera, je vous jure, un très-bel homme, le teint est ce qu'il y a de mieux en lui; ses yeux réparent bien vîte le tort que lui peut faire sa langue; si sa taille n'est pas des plus avantageuse, elle est bien prise dans ce qu'elle est, & au bout du compte il est assez grand pour son âge; sa jambe

n'est pas des mieux faites, mais il y en a beaucoup de plus mal; son grand défaut est d'avoir les lévres plus vermeilles que les joues, il y a entre elles la même différence qui se trouve entre le vermillon & la rose pâle. Malgré cela, il y a bien des femmes qui s'en seroient amourachées, si elles avoient remarqué toute la beauté de ses traits. Quant à moi, je ne l'aime, ni le ne hais: j'ai cependant plus de raisons de le haïr que de l'aimer; car pourquoi m'a-t-il grondée; Il m'a dit que j'avois les yeux & les cheveux noirs; & à présent que je m'en souviens, il se mocque de moi. Pourquoi ne lui ai-je pas répondu sur le champ? Mais il n'y gagnera rien, ce qui est différé n'est pas perdu.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Différentes sortes de Mélancolie.

Ma Mélancolie n'est pas celle de l'écolier, qui est émulation; ni celle du musicien, qui est fantaisie; ni

celle du courtisan, qui est politique; ni celle du guerrier, qui est ambition; ni celle de l'Avocat, qui est désir de dominer; ni celle d'une Dame, qui est envie de plaire; ni celle d'un amant, qui comprend toutes ces especes ensemble.

SCENE II.

Le Mariage change les humeurs des deux sexes.

Un oui forme le lien conjugal. Ah! ne prononcez jamais ce mot, non jamais! Les hommes ressemblent au mois d'Avril, quand ils font l'amour; & au mois de Décembre quand une fois ils sont mariés. Les Dames ressemblent au mois de Mai, quand elles sont filles; & au mois de Mars, quand le mariage a changé leurs humeurs; ce qu'il a bientôt fait. Si vous m'épousez, je serai plus jalouse de vous qu'un pigeon d'Afrique de sa femelle; je serai plus braillarde qu'un perroquet avant la pluye; plus changeante & inconstante dans mes désirs qu'un singe; je pleurerai pour rien, comme un

enfant gâté qui veut affliger ſa mère, & ce ſera juſtement lorſque je vous verrai diſpoſé à la joie; je rirai à gorge déployée, & ce ſera lorſque vous commencerez à goûter les douceurs du ſommeil.

La Généalogie de Cupidon ou de l'Amour.

Que ce méchant bâtard de *Venus*; que cet enfant de l'imagination, qui, conçu dans le dépit, eſt né dans la rage; que ce fripon d'aveugle, qui fait illuſion à nos yeux, parce qu'il n'en a pas lui-même, qu'il juge combien grand eſt mon amour.

SCENE VI.

Deſcription d'un Homme qui s'eſt endormi entre une Couleuvre & une Lionne.

SOUS un chêne, dont les branchages étoient couverts de mouſſe, & le ſommet deſſéché par le temps, un homme, qui n'avoit pour ainſi dire d'autre vêtement que ſes cheveux & ſes poils, dormoit étendu ſur ſon dos; une couleuvre tachetée de pluſieurs couleurs

s'étoit entortillée à l'entour de ſon col, & approchoit déja ſa tête de ſa bouche, lorſqu'appercevant Orlando, elle ſe délia auſſi-tôt & ſe gliſſa dans un buiſſon; mais à l'ombre même de ce buiſſon repoſoit une lionne, qui, les tétines étendues & la tête ſur la terre, guétoit le moment où l'homme remueroit, comme le chat fait à la ſouris. Car telle eſt la diſpoſition généreuſe du lion & de la lionne, que cet animal ne ſe jette jamais ſur ſa proye lorſqu'elle eſt endormie, mais attend pour la dévorer que, réveillée, elle ſoit ſur la défenſive.

ACTE V.

SCENE III.

L'Amour.

BERGER, dites à ce jeune-homme ce que c'eſt que d'aimer. L'amour eſt un composé de paſſions, de ſoupirs, de ſouhaits, de larmes, de ſanglots, de déſirs, de prétentions, de caprices, de reproches, de fidélité, de reconnoiſſance, d'ingra-

titude, d'égards, de ſoumiſſions, de dévoirs, d'adorations, de patience, de jalouſie, d'impatience, d'épreuves, de conſtance, de pureté & d'infamie.

VERSUCH

IN SCHERZGEDICHTEN.

Jeunes beautés, laiſſez-vous enflammer:
Soupirez librement pour un amant fidéle;
Et bravez ceux qui voudroient vous blâmer.
Moliere.

ESSAI

DE POESIES BADINES.

Cet ouvrage, imprimé en Allemand à Leipzig en 1751, pour Hemmerde Libraire à Halle en Saxe, eſt le premier qui ait eté publié par Madame Unzer, née Ziégler, qui vient de faire imprimer tout nouvellement des Eſſais

de Poëſies morales & tendres, dont nous parlerons dans la ſuite. Ses Odes Anacréontiques qui ne forment qu'un petit volume in-8°. de 71 pages, ſont précédées d'une Préface où la Dame Auteur fait voir qu'il y auroit un excès de ſévérité, & même une véritable injuſtice à vouloir interdire au beau ſexe le genre de poëſie, où elle s'eſt exercée. Voici comment elle plaide ſa cauſe.

PRÉFACE.

SI je n'étois point femme, je n'aurois rien à dire au public au ſujet des Poëſies que je lui préſente. Il eſt permis aux hommes de badiner ſur l'amour & le vin; mais les limites marquées, à cet égard, à notre ſexe ſont très-étroites, & je crois ne pas pouvoir me diſpenſer de me juſtifier contre les reproches qu'on pourra peut-être me faire.

Si j'excepte l'Ode ſur la Mort, *tous les morceaux de ce recueil ſont dans le genre badin*; Bacchus *&* l'Amour *y ſont*

alternativement l'objet de mes chansons : La poësie anacréontique n'en a guéres d'autres ; peut-on en imaginer qui soient plus susceptibles de gayeté & de plaisanterie ? C'eût été me ravir mes sujets les plus abondans, que de bannir de mes vers le plaisir d'aimer & celui de boire. Dois-je donc craindre que le langage du cœur plaise moins dans une Ode badine que celui de l'esprit ? Pourquoi ne me seroit-il pas permis de parler ce langage comme les hommes ? Le badinage de la poësie, dira-t-on, ne peut s'accommoder avec la bienséance du sexe. Voici comme je détruis cette objection sévère.

Il y a trois genres de poesies, le simple, le médiocre & le sublime. Ceux à qui il n'est point donné de réussir dans celui-ci peuvent exceller dans l'un des deux autres. Nous avons cela de commun avec les hommes, nous-autres femmes ; & les Haller *(a) sont aussi rares parmi eux, que les* Lange *(b) parmi nous. Seroit-il*

(*a*) Quelques-unes des Poësies de M. Haller ont été traduites en françois, & se vendent chez Hérissant.

(*b*) Dame Allemande qui s'est principalement fait connoître par une Ode adressée au Roi de Prusse.

donc juste d'exclure les femmes du Parnasse, dès qu'elles ne pourroient point s'élever jusqu'au sublime ? Et par quelle raison nous refuseroit-on de nous exercer dans les genres simple & médiocre ? Et si on nous l'accorde, ne doit-il pas nous être permis de chanter l'Amour & le Dieu du vin ?

Mais comme nous ne sommes point buveuses, ou que du moins nous ne pourrions décemment nous piquer de l'être, on pensera peut-être qu'il ne nous convient pas de chanter le plaisir de boire : & parce que la modestie de notre sexe nous fait un crime du moindre penchant à l'amour, l'on croira qu'elle nous en fait un bien plus grand de célébrer la douceur d'aimer. Que l'on s'égare ! Un buveur & un amant anacréontiques n'exhortent à aimer & à boire que pour folâtrer & rire. Tous ceux qui chercheroient quelque chose de plus dans leurs chansons seroient pris pour duppes. Que mes invitations à aimer & à boire n'éffarouchent donc point mes aimables compagnes : je ne veux que les égayer & les faire rire ; pourront-elles garder leur sérieux, quand à l'occasion de mes vers, elles se représenteront leur bonne grace à trinquer *le verre, ou à pousser un soupir*

langoureux ? Il n'y a que celles qui n'entendent pas la raillerie qui se formaliseront de mon badinage. Pour les hommes, s'il s'en trouve d'assez mauvaise humeur pour blâmer mon enjouement, je les prie de mettre à part la différence de sexe, & de regarder mes plaisanteries comme une imitation des leurs.

Mais j'oublie qu'il convient bien moins à une femme de se justifier que de s'égayer. Je fais donc treve d'apologie, & je déclare au premier qui me fera de semblables reproches, que pour l'en punir, je lui composerai une élégie, où je chanterai l'eau, la haine & mon critique.

Avant de finir, disons un mot aux jeunes personnes de mon sexe qui ont du goût & de l'esprit. Je leur conseille de ne lire mes poësies qu'après avoir pris déja quelque teinture des Belles-Lettres ; sans cette précaution, elles ne tireront pas le même avantage de leur empressement à me lire ; il pourroit même leur nuire. Trop peu instruites pour s'appercevoir de mes défauts, elles voudroient peut-être en imiter l'imperfection. Que je serois fachée de leur faire ce tort ! Moi qui ne désirerois rien tant que d'engager par mon exemple les beaux esprits de mon sexe à s'embellir de plus en

plus & à se montrer. Qui pourroit mieux qu'eux exceller dans la poësie badine ? Elles n'auroient pour cela qu'à se familiariser un peu avec les régles de l'Art, la délicatesse de leur esprit feroit bientôt le reste.

Ce n'est pas que je ne sente tout le danger où je m'expose, en faisant paroître des Essais qui méritent autant ce nom que les miens ; mais la pureté de mes intentions qui me justifie, me donne en même temps le courage nécessaire. J'attendrai donc tranquillement le sort de ce petit ouvrage : celles de mon sexe qu'il engagera à m'imiter, & à faire aussi des chansons, me sçauront sans doute bon gré du risque que j'aurai couru pour elles.

Mais mettons nos Lecteurs en état de juger par eux-mêmes du mérite des poësies badines de Madame Unzer.

MON GOUT.

Je ne suis point affecté par un sage ténébreux, dont le front est toujours couvert de rides, qui ne me parle qu'en énigmes, que de monades, que de mondes moins bons que le nôtre, & que de l'origine des ames ; ni par celui qui, uniquement occupé du rapport arithmétique des

nombres du quarré, & de ceux du cube, ne s'avise point de chercher le même calcul dans les ris & dans les baisers, mais n'examine dans nos corps que les proportions méchaniques; ni par un sot orgueilleux, qui dispute sans cesse, qui, se déifiant soi-même, & personnifiant en lui la stupidité, mérite le premier rang parmi les moutons de Pope, & qui ne remplit point d'autres devoirs que ceux auxquels il est astreint: les baisers même lui fourniroient toujours matière à disputer, & il m'étourdiroit par ses criailleries éternelles. Qui veut me plaire, doit penser sainement sur tout, je veux qu'il connoisse le prix des sciences & qu'il les cultive: mais je lui défends d'être trop sage, ni de défigurer ses traits par un air sévère; j'entends que sa conversation soit en même-temps légère & spirituelle, badine & réservée, enjouée & chaste; j'exige sur-tout qu'il sçache sentir toute la douceur de l'amitié. Voilà comme doit être mon ami, & je l'ai trouvé dans le charmant Damis.



LA NUIT D'ÉTÉ.

ODE SAPHIQUE.

NON, RIEN n'égale les nuits rafraichissantes, ces nuits qui succèdent aux jours ardents de l'été, & pendant lesquelles un délicieux repos pénétre les membres, les anime & les fortifie.

Le séduisant ramage du rossignol se fait entendre, les bosquets retentissent des accords touchans de la volupté & de l'amour; les zéphirs, pour les mieux entendre, n'agitent que délicatement les branches & les feuilles.

Des fleurs innombrables répandent leurs odeurs, les exhalaisons balsamiques pures & saines des aromates remplissent l'air; la violette, la tubereuse & la rose se disputent la gloire de fournir des parfums encore plus doux.

Diane, la belle Diane paroît à la voûte azurée, couverte d'un manteau qui brille des plus tendres couleurs, & toute

environnée d'étoiles, elle parcourt le ciel avec rapidité, mais sans bruit.

Les soucis effarouchés par Morphée s'enfuyent d'un pas mal assuré, & s'assemblent sous la fenêtre de mon voisin, pour entrer dans sa chambre, & de là dans son ame, avec le rayon le plus matinal du soleil.

Que l'avare soit toujours en proye aux soins cuisans; rien de plus léger, de moins grave, de plus tranquile même que ceux qui paroissent me suivre & m'obséder: mon sein n'en est point embarassé, quoiqu'il en soit rempli quelquefois.

Couvert d'une gaze transparente; les ris belliqueux, les ris d'Anacréon, de Gleim *, d'Hagedorn **, y pénètrent aisément, combattent les soins qu'ils y trouvent, les vainquent, les chassent & s'en moquent.

Qu'entens-je? C'est le bruit du char

* Auteur d'un volume de poësies anacréontiques.
** Auteur Lirique très-élégant.

du soleil. Qu'es-tu devenue, Diane? Jusqu'où vas-tu fuir le tumulte du jour qui vient trop tôt? O fuite douloureuse!

Non, rien n'égale les nuits rafraichissantes, si & pendant leur durée j'avois la société des amis, qui accordent encore la préférence au jour, je ne vivrois que la nuit.

A MONSIEUR B...

Ami, vien, & aide-moi à racourcir les tristes jours de l'hyver chagrin. La joye, mère du badinage, s'enfuit des bois & des prairies. Les Berceaux desséchés par l'haleine mortelle de Borée ne donnent plus d'ombre. On n'entend plus les tendres plaintes du rossignol amoureux. Les rusés zéphirs attendent de loin le départ de leur ennemi, pour revoler sur les fleurs, pour se glisser sur les fruits & pour ramasser cet air embaumé & vivifiant qui fait germer la volupté dans le sein des belles. Les frimats couvrent à présent ces gazons si verds, où Doris sentit pour la première fois combien elle étoit belle, où elle s'évanouit dans ses transports, & où elle rappella dans les bras de Thyrsis

les heures fugitives. Il n'est plus question de danser, de boire ou de jouer dans ces jardins charmans ; c'est au coin de la cheminée qu'il faut se donner rendez-vous ; c'est dans une chambre bien close où le sentiment rassemble des amis choisis ; le badinage animé s'empresse de se mêler parmi eux ; les soins & les soucis disparoissent bien vîte, & leur conversation devient gaye & amusante. Vien donc promptement, ami; tu nous manques encore ; vien avec ta suite ordinaire, la politesse, la gayeté & la finesse d'esprit ; ton arrivée mettra bientôt tous les ennuis en fuite ; hate tes pas, mes regards impatiens volent au-devant de toi.

LA MORT.

ODE SAPHIQUE.

JE VOIS la triste contrée de la Mort, où régne une nuit éternelle, que le plus vif rayon de lumière ne peut pénétrer qu'avec peine. Endroit terrible !

Une affreuse terreur se répand dans

mes membres. Toute la nature se révolte ; mon œil se roidit, & les plus noirs pressentimens m'arrachent des soupirs.

Dans des forêts de cyprès funestes retentit le cris lugubre des chouettes, qui fuyent le jour. Ici l'Echo ne répéte point de sons tendres, point d'hélas, qui inspirent l'amour.

Les soupirs des malades foibles & traînans se rencontrent, mais ils sont étouffés & muets ; ils ne chuchottent point comme des zéphirs malins ou joyeux, qui se confondent agréablement.

La Mort, cette *destructrice* de la vie, marche rapidement & à pas terribles ; toute exténuée par des veilles continuelles, elle poursuit sa proye.

La maladie se traine sous mille formes dans cette contrée désolée, y tend ses lacs inévitables, & nous attire au tombeau.

C'est ainsi que la Mort arrache souvent sans pitié aux bras d'une tendre mère le fruit de son amour. A peine son œil ten-

dre voit-il le jour, qu'il est refermé pour jamais à sa lumière.

Là, l'ennemi général égorge l'époux le plus fidèle, dans le sein tendre de la meilleure épouse ; accablée de douleur elle lui offre sa vie en échange de celle de l'époux ; mais c'est en vain.

Ce tyran n'est pas moins cruel, en refusant de lui ôter une vie qui va lui être à charge, qu'en lui arrachant inexorablement ce qu'elle a de plus cher. Sa fureur n'épargne pas les amis les plus tendres ; il les sépare, & il rit.

Les mères les plus attachées, les plus soigneuses sont enlevées à la fleur de leur âge ; elles en gémissent douloureusement, & leur douleur n'est motivée, que par le chagrin de laisser après elles des orphelins dont les larmes abondantes coulent si justement. La Mort précipite dans l'abîme l'amant le plus sincère, & la belle qui inspire les tendres amours.

Peut-être l'inhumaine nous choisit-elle déja pour les objets les plus prochains de sa maligne espérance ; peut-être nous

tend-elle un piége inévitable à moi & à mon plus fidele ami. O crainte effroyable ! ô pensée affligeante ! éloignez-vous de moi.

Cruel ennemi ! ôte-moi les forces & la vie aujourd'hui même ; je te les sacrifie avec plaisir : retarde seulement l'horrible instant où Damis doit expirer.

Ah cher ami ! jouissons encore de notre jeunesse : dès que nous aurons passé dans les vallons ténébreux, nous serons à jamais privés des plaisirs de la vie. Allons, vivons contens !

EXERCE-TOI, MA SŒUR, DANS CES HAUTES SCIENCES.

Boileau.

SŒURS ornées par la beauté, ne vous rendez point esclaves de la vanité qu'elle inspire ; ne desirez pas que chaque matin ajoûte à vos attraits ; ne vous fiez pas à de faux miroirs qui ne vous flatent que pour vous séduire. Sachez que la beauté est périssable, qu'elle ne dure même que très-peu de temps. Quand

le feu de la vive jeuneſſe n'échauffera plus votre ſang, vos yeux ſeront éteints comme ceux qui ſont fermés pour toujours; vos lévres ſeront décolorées comme celles d'une perſonne morte; ces lèvres vermeilles dont l'éclat fut plus d'une fois augmenté par les plus doux baiſers, n'inviteront plus à les multiplier, comme autrefois. Vos regards, ces regards éloquens qui trahiſſoient votre cœur, lorſque les plus ſecrettes paſſions l'animoient, vous décéleront bien mieux, lorſqu'entièrement réfroidi par l'âge il nes'y paſſera plus rien. Mais voulez-vous juſques dans votre vieilleſſe conſerver quelqu'intelligence dans le cœur des hommes? Voulez-vous ſurvivre en quelque ſorte à l'éclat de vos beaux jours? Pendant qu'il brille ne vous en laiſſez point éblouir, ne vous bornez pas à entretenir votre beauté; travaillez à vous faire un mérite plus durable, & qui ne puiſſe vous être enlevé ni par l'âge, ni par la retraite des amours; acquérez les qualités prétieuſes d'une bonne convive; ſçachez boire comme il faut avec les hommes qui vous aiment; étudiez-vous à tenir le verre de bonne grace, & à le vuider avec courage. Acquérez ſur-tout de

bonne heure l'art d'amuſer les vieillards amoureux, qui, nous regardant dans notre jeuneſſe comme leurs poupées, deviennent les nôtres à leur tour, & finiſſent par nous ſervir de jouet. Si vous apprenez toutes ces choſes, on vous portera un reſpect empreſſé, qui vous dédommagera des plaiſirs de l'amour lorſqu'ils ſeront paſſés pour vous.

SONGE.

DAMON! c'eſt ici dans ce bocage verd où les Zéphirs s'embraſſent confidemment, où les oiſeaux amoureux badinent avec tendreſſe, que je déſirois de te voir avec moi; lorſque le ſommeil me ferma les yeux & chargea les ſonges les plus agréables de m'amuſer par les plus ſéduiſantes illuſions. Je vais le conter, le dernier de mes reves. Bacchus enyvré étoit aſſis au fond de ce berceau, & me voyant de loin toute ſolitaire, il me montra en riant ſa coupe remplie, & me dit d'une voix enrouée & avec une langue peſante: *Ecoute fille! Quels ſoucis noirs vois-je voltiger au tour de ton jeune front? Ne veux-tu pas boire de cette liqueur? vien, bois, & tu ſeras remplie de joie.*

La peine, les chagrins & les ſoucis te quitteront. Lorſque Bacchus me préſenta ainſi ſa coupe, j'étendis la main pour la prendre; mais lorſque j'allois boire, je découvris derrière le père Bacchus, le fils de Vénus avec ſon arc dangereux: il viſoit déja à mon cœur: toute effrayée du danger, je laiſſai tomber la coupe. Mon ſonge diſparut, mais j'en tremble encore.

☞ Madame Unzer née Ziégler eſt auſſi née Poëte; Anacréon ne déſavoueroit pas les Odes où elle s'eſt propoſé d'imiter ce Père de la Poëſie galamment bachique; elle a de l'eſprit, de l'imagination, de la juſteſſe, de la préciſion, de la gayeté & du ſentiment; elle badine fort agréablement & varie bien ſon ſtyle. Il ſeroit à ſouhaiter que les Dames vouluſſent imiter ſon courage, & que comme elle, elles ſe fiaſſent moins ſur le pouvoir de leurs charmes, que ſur les graces de leur eſprit, pour affronter les haſards de la critique. Mais les hommes ſeroient trop heureux, ſi les mêmes perſonnes joignoient aux qualités du corps les plus ſéduiſantes, les qualités de l'eſprit & du cœur les plus aimables; les

les beautés de l'eſprit ont en quelque façon plus d'éclat, lorſqu'elles ſont préſentées par une bouche interreſſante, ou écrites par un main chère; les Scudéri, les la Suze, les Déshoulière, les Villedieu & les Gomez nous l'avoient déja prouvé, & Madame Unzer nous le confirme admirablement. Pour montrer qu'elle poſſédoit auſſi les richeſſes d'un jugement ſain, nous allons joindre ici une Ode faite par l'un des trois Auteurs, dont elle fait l'éloge dans la ſeptiéme ſtrophe de ſon Ode, intitulée *la Nuit d'Eté.*

PHRYNÉ.

ODE

Tirée du quatriéme Livre des Odes & des Chanſons de M. Hayedorn, Auteur Allemand.

LORSQUE Phryné jouoit encore avec ſes petites mains autour du ſein de ſa mère, & qu'elle ne ſentoit en elle que le germe de l'eſprit & des ſens, ſa jolie bouche s'ouvroit déja & bégayoit les premiers ſons de la volupté.

Elle avoit à peine un foureau, à peine commençoit-elle à connoître la parure, que l'esprit & la gayeté badinoient dans les deux fossettes de ses joues, & que son tendre sein laissoit échapper des soupirs tels que ceux que font les enfans de la volupté.

Ah qu'elle trouva heureuse l'année que l'on commença à la mener en compagnie, où elle étoit si souvent la plus belle, où elle parloit, chantoit & rioit avec tant de graces : on voyoit croître de jour en jour, elle, son sein & les Amours qui y naissoient avec la volupté.

Bientôt fière & libre avec bienséance, ses regards lançoient l'amour ; le miroir & la flaterie augmentoient chaque jour son penchant ; & à mesure que son sein se formoit, elle réussissoit dans le subtil langage de l'adroite volupté.

L'Opéra, le Concert & le Bal échauffèrent son ame & la disposèrent au badinage. Phryné ne faisoit que se montrer ; elle devenoit sur le champ maîtresse

des jeunes cœurs ; & à mesure que son sein s'animoit, elle apprenoit toute la rhétorique de la volupté.

Mais une véritable inclination s'empare de son cœur ; sa fierté se laisse vaincre ; son badinage se tait ; son courage diminue ; elle soupire, & cherche envain des termes ; car, hélas ! son sein est embrasé ; son sang bouillonne, & ce qui l'enflamme c'est le feu, d'une inexprimable volupté.



VIDA da fenis da Penitencia Sª Mª Magdalena, asombro dos desertos ; e exemplar dos Anachoretas. Historia Panegirica, ornada com todo o genero de erudicam, divina e humana. . . . . Lisboa, na officina de Domingos Anjos, 1751.

Vie du Phénix de pénitence, Sainte Marie-Madelaine, la merveille des déserts, & le modèle des Anachorètes : Histoire panégyrique, ornée de tout genre d'érudition, tant divine qu'humaine, par le P. de l'*Assomption*, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs ; à Lisbonne, chez Dominique Rodrigue Anjos, 1751.

SI tous les écrits qu'on nous envoye de Lisbone ressembloient à celui dont nous allons entretenir les

Lecteurs, il faudroit plaindre le sort de la littérature Portugaise, & croire qu'elle a bien dégénéré de l'état de perfection, où les Camoëns, les Barros, les Faria, & d'autres génies sublimes l'avoient portée. Mais nous sommes fort éloignés de juger d'une nation si spirituelle par un ouvrage qui sûrement sera désavoué par la plus saine partie des Portugais mêmes.

Son titre seul offre la matière d'une juste critique. Que signifient ces expressions hyperboliques & forcées : *Phénix de pénitence*, *Merveille des déserts*, *&c* ? Qu'est-ce que cette *Histoire panégyrique* que l'on nous promet ? A quoi songe l'Auteur, lorsqu'il nous annonce modestement que son ouvrage *est orné de toute espéce d'érudition*.

Laissons le titre, & parlons de l'ouvrage même : il est divisé en dix chapitres. Les égaremens de Madelaine, sa conversion, sa vie pénitente, ses voyages, sa mort font la matière des sept premiers. Le huitiéme renferme l'histoire de l'Invention de ses Reliques ; le neuviéme & le dixiéme contienent l'énumération des miracles opérés par notre Sainte, le nombre des Eglises que

le Portugal a consacrées sous son invocation, & quelques prières composées en son honneur. Comme la plûpart de ces choses n'intéressent que médiocrement l'histoire de la littérature, il seroit fort inutile de suivre le P. de l'*Assomption* dans ces différens détails. Contentons-nous de faire quelques remarques sur le fond de son ouvrage.

On peut réduire le plan de l'Auteur à trois objets. Il nous promet, 1° une histoire de Madelaine; 2° un panégyrique de cette Sainte; 3° un assortiment complet de toute sorte d'érudition théologique & prophane. Voilà de grandes promesses. Voyons comme il les a remplies. Ne le chicanons pas sur le projet singulier de donner en mêmetemps, & la vie, & le Panégyrique d'un même personnage, *Historia Panegirica*. Quelque opposition qu'il y ait entre les loix du Panégyrique & celles de l'histoire, il ne s'ensuit pas que l'entreprise de l'Ecrivain Portugais soit absolument chimérique. A l'égard des Héros ordinaires, (je veux dire de ceux qui n'ont pas fait profession d'une sainteté éminente,) il est moralement impossible de remplir à la fois la fonction de Panégyriste & celle d'Hi-

storien : car si l'on écrit fidélement leur histoire, on raconte beaucoup de choses peu glorieuses à leur mémoire; & si l'on s'engage à faire leur éloge, on débite plusieurs faits démentis par leur histoire. A l'égard des Saints ce n'est pas la même chose; le récit fidéle de leurs actions ne peut que tourner à leur gloire; &, à considérer les choses sous ce point de vue, leur histoire est nécessairement un Panégyrique. Mais il y a ici une observation à faire, c'est que ces pieuses relations, destinées à immortaliser les saints personnages, & à édifier ceux qui ne le sont pas, ne sçauroient être écrites avec trop d'exactitude, ni d'une manière trop simple. Si le mensonge ou l'hyperbole s'y glissent, si l'on y hazarde des faits équivoques, ou des récits exagérés, elles perdent leur crédit, elles n'ont plus la force d'éloge; & bien loin de tourner à l'honneur des Saints, ou à l'édification des Lecteurs, elles avilissent les premiers, & elles scandalisent les autres. C'est l'écueil ordinaire des Historiens mystiques, & le P. de l'*Assomption* s'y est brisé comme les autres. Son histoire prétendue de Madelaine n'est qu'un tissu de contes & de récits apochryphes, tirés des Lé-

gendes & des Chroniques les plus suspectes. S'il emprunte quelques faits de l'Ecriture, il les altère, il les défigure, il les charge d'incidens dont les Ecrivains sacrés ne font aucune mention. Rien de plus romanesque & de plus éloigné du texte littéral de l'Ecriture, que la manière dont il raconte la conversion de la Madelaine. Ce n'est point l'attrait d'une grace surnaturelle qui engage cette pécheresse à venir trouver le Sauveur. Son entrevue avec Jesus-Christ est ici l'effet d'un artifice tout humain, & d'une curiosité très-criminelle dans son principe. Sa sœur Marthe, dit le P. de l'*Assomption*, gémissant de la vie libertine qu'elle lui voyoit mener, imagina un pieux stratagême pour la tirer de ses égaremens. Elle lui dit qu'il se présentoit une conquête bien digne de son ambition; qu'il y avoit dans Jérusalem un jeune-homme dont la beauté faisoit beaucoup de bruit, & qu'il ne tenoit qu'à elle d'en juger par ses propres yeux : *Rien n'est si charmant que sa figure*, ajouta Marthe; *sur son visage brille une lumière semblable au doux éclat de l'Aurore; ses cheveux sont autant de chaînes que chacun s'empresse de porter; de sa bouche sortent des paroles si douces &*

si engageantes, qu'il n'est pas possible de résister à leur charme. Oh! Madelaine, si tu connoissois ce beau jeune homme, tu quitterois sans regret tous tes autres amans. Ceux-ci t'aiment, parce qu'ils trouvent en toi quelque image de beauté; celui-là en t'aimant te donnera la beauté même. La curiosité (c'est toujours le P. de l'*Assomption* qui parle) est le foible de toutes les femmes. Madelaine brûle de voir & de captiver ce nouvel Amant; mais pour ne pas manquer une conquête de cette importance, elle a recours aux artifices ordinaires de son sexe. *Elle court à sa toilette, elle consulte son miroir, elle se parfume, &c.* Enfin après avoir épuisé toutes les ressources de la coquetterie, elle part avec sa sœur, elle se rend à la maison de JESUS de Nazareth, elle le voit, elle l'entend, & la voilà convertie.

L'Historien de notre Sainte est tombé dans l'autre excès dont j'ai parlé, je veux dire, dans l'affectation & dans l'hyperbole. Ses pensées n'ont rien de naturel ni d'exact. Ce qu'il appelle panégyrique de Madelaine, est un amas d'exagérations outrées, d'idées gigantesques & de métaphores triviales. Nous allons en rappor-

ter quelques traits. Il prétend que son Héroïne possèdoit tous les dons que le Ciel peut verser sur une mortelle, & là dessus il la compare à Pandore. Il ajoute que ses perfections avoient quelque chose de divin, & peu s'en faut qu'il n'excuse ceux qui auroient succombé à la tentation de l'adorer. *Si l'idolâtrie*, dit-il, *pouvoit n'être pas un crime, c'étoit sans doute à l'égard de Madelaine : car enfin on eût adoré une créature parfaitement semblable à la Divinité.* Ce qu'il rapporte de l'attachement invariable qu'elle eut pour le Sauveur des hommes, n'est pas moins extraordinaire. *Semblable au Tournesol, elle ne perdit jamais de vue son Soleil, qui étoit parvenu au zénith de la tendresse : elle voulut voir de ses propres yeux l'Immortalité mourir, & la vie même agoniser.* L'Epitaphe qui termine l'éloge de Madelaine, a aussi son caractère de singularité. *Cy gît Marie-Madelaine, qui fut d'abord une grande pécheresse, mais qui, convertie à Dieu, surpassa en vertu les Vierges les plus chastes. Sa pénitence a rempli les Thébaïdes d'Anachorétes, les Cloîtres de Vierges, & l'Eglise de miracles. Elle fut la gloire des solitudes, & elle confondit l'enfer. Après avoir été un phénix*

de molesse par le peché, elle devint par la grace un phénix de pénitence. L'Auteur pouvoit se dispenser de nous avertir qu'il est l'auteur de cette Epitaphe : on y reconnoît son crayon.

Concluons de tout ceci que le P. de l'*Assomption* a rempli d'une manière très-imparfaite ses deux premiers engagemens, & qu'il n'est ni exact Historien, ni élégant Panégyriste. Voyons s'il a été plus heureux dans le mêlange d'érudition, dont il a promis d'assortir son livre.

L'érudition propre de l'histoire consiste essentiellement dans la recherche exacte, & dans la discussion critique des faits qu'on se propose de raconter. Un Historien est assez habile lorsqu'il connoît les bonnes sources, & lorsqu'il sait y puiser. Celles que le P. de l'*Assomption* devoit consulter n'étoient pas profondes, ni difficiles à sonder. Il suffisoit d'ouvrir quelques chapitres de l'Evangile, & d'y recueillir le petit nombre de faits qui concernent Madelaine. On pouvoit joindre à cela quelques traditions qui la regardent, & dont on trouve des traces chez quelques Ecrivains qui ont vécu dans le siécle des

Apôtres, ou qui ont approché de ces tems-là. Ces recherches n'étoient pas difficiles ; mais elles étoient infructueuses, & il n'y avoit pas moyen d'en tirer la matière d'un livre. Qu'a fait le P. de l'*Assomption* ? Il a pressé & tordu l'Evangile ; il a adopté indistinctement les traditions les plus vagues, & jusqu'aux contes populaires ; il a emprunté de l'histoire prophane, & même de la fable, mille traits inutiles, & dont le choix est ordinairement fort trivial. Voilà à quoi se réduit cette érudion universelle dont il nous promet d'orner son ouvrage.

En conséquence de ce plan bizarre, l'Auteur se permet les plus grands écarts. Il sort continuellement de son sujet ; & le but ordinaire de ses digressions est de placer ou une historiette, ou un lieu commun de morale. C'est ainsi qu'ayant conduit son Héroïne dans le Temple du vrai Dieu, il l'abandonne tout-à-coup, pour conter une fable : *Venus*, dit-il, *demanda un jour à Cupidon pourquoi ses traits, qui triomphent si facilement de tant de cœurs, n'avoient pû soumettre Minerve & Diane* : *La raison en est sensible*, répondit Cupidon, *c'est que ces deux Déesses*

sont toujours occupées. Ce conte est suivi d'un triste sermon sur l'oisiveté.

Du reste il n'y a dans cet ouvrage ni critique, ni aucune recherche solide. L'histoire si suspecte du voyage de Madelaine en Provence n'y est seulement pas discutée. L'Auteur la suppose incontestable, & va en avant. Il décide avec hardiesse que les Moines de saint Maximin possédent le corps de notre Sainte. Il ne sait pas que les Moines de l'Abbaye de Vézelai en Bourgogne prétendent être les véritables possesseurs de ce thrésor, & qu'on allégue de part & d'autre des Bulles de Papes pour soutenir des prétentions si contraires. Le P. de l'*Assomption* paroît ignorer aussi que des Auteurs recommandables, tels que Modeste, Evêque de Jérusalem, assurent que Ste Madelaine suivit la Vierge & l'Apôtre Saint Jean à Ephèse, & qu'elle y mourut. Leur témoignage est confirmé par celui de Grégoire de Tours. Ce qui prouve que plus de cinq cens ans après ce prétendu voyage de Madelaine en Provence, les François ne se doutoient pas encore qu'elle y fût venue. Dans le huitiéme siécle, les Reliques de cette Sainte étoient honorées à Ephèse, où l'on

croyoit posséder son corps : c'est ce que Guillebaud, Evêque d'Aichstegten, nous apprend dans la Rélation qu'il a publiée de ses voyages au Levant. Zonare assure que l'Empereur Léon, le Sage, fit transporter d'Ephèse à Constantinople le corps de Madelaine, & que c'est seulement dans le dixiéme siécle qu'on a commencé à débiter l'histoire de son voyage à Marseille. Ces autorités devoient tenir en suspens le P. de l'*Assomption* : il devoit au moins rapporter, & péser les témoignages pour & contre ; & c'est là qu'il falloit faire usage de *cette érudition profonde & variée* que l'auteur s'est engagé de répandre sur son ouvrage.

Le livre du Dominicain, digne d'une censure beaucoup plus sévère que la nôtre, n'a pas laissé de trouver des admirateurs en Portugal. Son frontispice est bigarré d'un grand nombre d'éloges en vers & en prose, en Portugais & en Latin. On y voit entr'autres pièces plusieurs Sonnets & un Echo. Cette coutume de se faire louer par ses amis à la tête d'un livre, n'est ni nouvelle, ni particulière aux Portugais. Elle étoit autre fois très-commune en France ; & la plûpart de nos beaux esprits ambitionnoient ces éloges mendiés, qu'ils pu-

blioient modestement à la tête de leurs livres. Il y a environ un siécle qu'un goût plus délicat & plus fin nous a corrigés de cette vanité, & nos Auteurs ont renoncé à ces éloges précisement dans le temps qu'ils ont commencé à les mériter. Au reste on ne peut être mieux servi à cet égard que l'a été le P. de l'*Assomption*. Les personnes chargées d'examiner son ouvrage, n'ont pas été les moins empressées à le faire valoir, & ses censeurs mêmes sont devenus ses panégyristes. On en va juger par l'Approbation suivante, que nous croyons devoir insérer ici, soit à cause de sa singularité, soit pour faire voir jusqu'où les préventions de l'amitié peuvent aller. » La plume d'or du frère Antoine de l'*Assomption* étoit seule capable d'écrire la Vie de l'incomparable » Marie-Madelaine, ce phénix de pénitence. C'étoit une entreprise bien digne » *de son vaste génie*. Cette Héroïne eut » pour théâtre de ses plus grandes actions » un désert; la solitude fut son annaliste ; » les troncs d'arbres lui servirent d'imprimerie ; leurs feuilles, de papier ; les » pierres des rochers, de lettres ; le silence, d'imprimeur ; & la grotte de volume. Le vent, qui fait tomber les

» feuilles des arbres, déchira le papier ; » le temps qui renverse les troncs, brisa » l'imprimerie; les pierres, qui se détachèrent des rochers, confondirent les lettres ; l'air agité troubla le silence, & » déconcerta l'imprimeur. La grotte retint » à la vérité les feuilles éparses ; mais on » consulta inutilement ce volume : il » n'offroit que des échos confus. Enfin » cette admirable histoire n'étoit plus » consignée dans d'autres monumens que » dans les caractères brillans des étoiles, » illustres témoins de la vie pénitente de » notre Sainte. Qui pouvoit donc écrire » *plus dignement* cette vie *qu'un Sçavant* » *du premier ordre*, familiarisé depuis » long-temps avec le commerce des » astres, &c. » Nous supprimons le reste de cette approbation qui contient plusieurs pages, & qu'on trouvera sans doute très-assortie au livre. L'Approbateur est un des chefs du tribunal de l'Inquisition, juges ordinaires de tous les écrits qu'on imprime en Portugal. Il n'a rien trouvé de répréhensible dans celui-ci : l'auteur doit lui sçavoir gré de cette indulgence.



PENSE'ES DIVERSES

De Mylord Georges Savill, Marquis d'Halifax, recueillies dans le London-Magazine *des mois de Mai, Juillet, Août, Septembre, &c. 1751.*

CES Pensées, ou Observations (comme elles sont appellées dans le Journal Anglois) nous ont paru, à quelques-unes près, de la première force, & dignes d'entrer en comparaison avec les pensées de la Roche-foucault & les caractères de la Bruyère. Quel bon livre auroit fait Mylord Halifax, s'il s'étoit avisé d'en faire un? Je dis s'il s'en étoit avisé ; car je n'appelle pas livres ces assemblages de pensées détachées qui ne forment point un discours suivi & conti-

nu, quelque volume qu'elles fassent ; ce ne sont que des matériaux propres à faire des livres : mais aussi les fait-on bons avec de pareils matériaux ; & il y en a tel parmi nous que le Public a très-bien accueilli, qui, exprimé pour en tirer l'extrait, ne rendroit peut-être pas autant de sucs qu'en contiennent les cinq ou six morceaux de Mylord d'Halifax, où les pensées étant contigues & pressées, le lecteur n'a point à essuyer les préambules, les transitions & le remplissage, qui souvent font les deux tiers même d'un bon livre.

Il faut pourtant convenir que parmi ces pensées de Milord Halifax, il s'en trouve quelques-unes qui déparent les autres par un tour d'imagination ou froid, ou bizarre : comme lorsqu'il compare un grand amas de littérature sans jugement à un fusil chargé

de menu plomb, ou qu'il dit d'un ton sentencieux que *les têtes de certains hommes sont aussi légères que leurs chapeaux* : mais il y a cette commodité dans les ouvrages à pensées détachées, qu'on peut supprimer ce qui déplaît sans faire tort à ce qui reste ; & c'est ce que nous avons fait, en avertissant pourtant que le retranchement n'a pas été d'un vingtiéme.

Sur l'Argent.

SI les hommes qui courent après l'argent, prenoient la peine de considérer combien il y a de choses qu'on n'acquiert pas par argent, ils en seroient sans doute moins avides. Je voudrois qu'ils fissent encore une autre réflexion, c'est que les choses qu'on achete avec de l'argent sont celles de toutes qui valent le moins.

On abuse si souvent de l'esprit & de l'argent, que j'oserois presque dire que

ce sont deux choses qui nuisent plus aux hommes qu'elles ne leur servent.

C'est déja une sotise que d'être orgueilleux : mais c'est le comble du ridicule que de l'être, parce qu'on est riche.

Ce ne sont pas les particuliers seulement qui font trop de cas de l'argent : les Etats le prisent aussi trop. C'est presque un axiome en politique, que l'argent est le nerf de la guerre. Cette maxime s'appliqueroit mieux aux soldats. On ne fait qu'une armée nombreuse avec de l'argent ; mais dans une armée nombreuse les deux tiers sont des poltrons. Darius avoit plus d'argent qu'Alexandre ; & cependant ce fut Alexandre qui triompha.

Ceux qui croyent que l'argent fait tout, sont fort sujets à tout faire pour de l'argent.

Sur la Littérature.

Peu de Littérature nous égare, & beaucoup nous appésantit.

Beaucoup de lecture dont on ne sait pas faire usage, est un grand amas de bled, qui se gâte, faute d'être remué.

La lecture de la plûpart des hommes

ressemble à une garderobe de vieux habits qui ne reverront jamais le jour.

Un sot sçavant ne fait qu'éteindre ses méprises dans des couleurs plus vives.

Un grand sçavoir sans principe ne sert qu'à *broder* des erreurs.

La lecture est pernicieuse aux esprits foibles : ils se tromperoient moins par l'instinct seul.

Si l'on mettoit dans un alambic tout le sçavoir des hommes érudits, il n'en distilleroit qu'une bien petite quantité d'essence ; mais il n'en distilleroit rien du tout, si c'étoit des érudits sans jugement.

Sur la Cour.

La Cour est une compagnie de mendians bien élevés & bien vêtus.

A la Cour on se caresse & l'on se parle à l'oreille, sans qu'il y ait pourtant ni amitié, ni confiance.

Toutes les ruses échoueroient à la Cour par des contre-ruses, si ce n'est qu'on s'y occupe tant à tromper, qu'on n'a pas le temps de se mettre en garde contre tous les piéges.

Quiconque ne sait pas ramper n'a que faire à la Cour. On ne marche

droit ſur ſes pieds que dans ſes terres.

Quand le Prince d'Orange monta ſur le thrône d'Angleterre, on vit dès le premier jour les mêmes courtiſans dans ſon antichambre que ſous le régne de Jacques II & dès le quatriéme les mêmes flatteurs.

L'induſtrie des hommes s'épuiſe à briguer les charges; il ne leur en reſte plus pour en remplir les devoirs.

Il n'y a pas deux créatures d'une eſpece plus différente que l'eſt un homme qui ſollicite une place, & le même homme après l'avoir obtenue.

Il y a des poſtes d'une influence ſi pernicieuſes pour les mœurs & la vertu, qu'on ſe récrie lorſque quelqu'un les occupe ſans que ſon cœur en ſoit gâté.

Sur la Vanité. *

Le train du monde n'eſt autre choſe que la Vanité agiſſante ſous diverſes formes.

* Toutes ces penſées ſur la Vanité peuvent ſervir à expliquer, à étendre, à reſſerrer, ou à juſtifier celles de M. de Eça, & faire voir que l'on penſe à Lisbonne comme à Londres ſur le défaut le plus naturel à l'homme.

Les hommes ſe voyent quelquefois mal; mais ils ſe regardent toujours.

La vanité reſſemble à ces courſiers vigoureux qui vont un beau pas tant qu'on leur tient la bride haute; mais qui, dès qu'on la lâche, deviennent fougueux, & ne font plus que bondir.

La Vanité peut ſe ſouffrir dans le train & l'équipage d'un homme de diſtinction; mais il ne faut pas qu'elle ſoit aſſiſe à ſa table.

Les talens des hommes reſteroient enſévelis comme l'or dans la mine, ſi un peu de vanité ne les forçoit à ſe montrer.

Ne diſſimulons pas le vrai motif qui nous porte aux ſciences: C'eſt moins le déſir de ſçavoir, que l'ambition de paroître ſavans. La vanité tient trop de place dans notre ame, pour qu'aucune autre paſſion puiſſe prédominer ſur elle. Mais elle a un malheur qui lui eſt particulièrement attaché; c'eſt de manquer ſouvent ſon but, précisément par trop d'empreſſement à y arriver; comme il arrive ſpécialement à ceux qui viſent à la réputation de ſavans.

Notre orgueil nous exagère les forces

& l'étendue de notre génie, & nous promettons bien au-delà de ce que nous pouvons effectuer. Mais nous voulons approfondir des matières, dont les élèmens mêmes paſſent notre intelligence. Nous voulons enſeigner aux autres ce que nous ne ſçavons pas nous-mêmes, & inſtruire quand nous devrions apprendre.

C'eſt ſouvent auſſi par vanité que nous nous jettons dans des affaires embaraſſantes, auxquelles nous ſacrifions notre fortune & notre repos.

C'eſt même par vanité qu'on fait le panégyrique d'autrui. On loue pour être loué.

Nous rougirions ſouvent de nous-mêmes, ſi nous ſçavions le peu de cas que les autres font de nous: mais la vanité nous rend le ſervice (bon ou mauvais) de nous le cacher. Quand elle nous a mis ſon bandeau, nous ne voyons pas même l'évidence.

La vanité ne ſçauroit être amie de la vérité, parce que celle-ci la réprime.

Il ne faut pourtant pas rompre avec la vanité juſqu'au point de ne vouloir pas s'en aider dans de grandes entrepriſes. Tempérée par la prudence, elle porte au grand: ce n'eſt que quand on la laiſſe

régner ſeule qu'elle attire des mépris, & fait commettre des extravagances.

On peut faire mauvais uſage des plus excellentes choſes, & bon uſage des plus méchantes.

Il y a, à-peu-près, pareil nombre d'orgueilleux gonflés par la vanité, & d'autres remués par l'intérêt: mais on eſt encore plus ſouvent dupe de la vanité que de l'intérêt.

Le déſir de ſurvivre à ſoi-même dans la mémoire des hommes, eſt un déſir en ſoi très-ridicule & très-frivole: mais c'eſt en même-temps une illuſion très-honnête & très-utile au monde.

Le Blaſon eſt une de ces folies, qu'il y a de l'inconvenient à trop mépriſer.

Sur le Gouvernement d'un Etat.

Une ſuite d'adminiſtration toujours bonne, une ſucceſſion de Miniſtres éclairés & habiles rendent de jour en jour le gouvernement abſolu, ſans qu'on paroiſſe y prétendre, & peut-être même ſans qu'on y ait prétendu.

Un bon Gouvernement n'eſt pas celui qui n'a aucun inconvénient; car le plus parfait en a toujours; mais celui qui en

a le moins, ou qui n'en a que de supportables.

L'intérêt du Gouvernement & des sujets est en effet le même. Quiconque, d'une part ou d'autre, divise en deux cet intérêt simple, le conçoit mal & y préjudicie. J'ose même dire que plus l'une des deux parties blesse l'autre, plus il se mine & se détruit lui-même.

Un bon Gouvernement offense autant de monde qu'un mauvais; car on ne sçauroit bien gouverner sans mécontenter beaucoup de gens.

De la façon que les hommes sont constitués par la nature, c'est une tâche pénible pour ceux qui les gouvernent, que de les contenir dans leur devoir.

C'est une Galère à mener, où il faut châtier les forçats & les matelots, pour en tirer le service qu'ils doivent au vaisseau.

Le déréglement d'un état ressemble au débordement d'un grand fleuve. Celui-ci submerge tout ce qu'il rencontre de pesant; mais les choses légères surnagent & restent sur la surface.

Le genre humain est ce qu'on veut qu'il soit. C'est la manière dont on le gouverne qui le décide au bien ou au mal. Une nation est une masse de pâte, dont

le gouvernement fait des pains bons ou mauvais, suivant qu'il la pétrit bien ou mal.

C'est un bonheur pour une nation que les sciences, les arts & le commerce y fleurissent; c'est même un bonheur pour ceux qui la gouvernent, quand ils ne veulent pas la tyranniser. Rien n'est si aisé à conduire que des hommes sages & éclairés; mais aussi rien ne hait tant qu'eux l'esclavage & la servitude. Donnez des peuples philosophes aux Monarques, gardez les brutes pour les despotes: Voilà les sujet qu'il leur faut.

De tous les Gouvernemens, le militaire est celui où le luxe est moins dangereux. Les travaux de la guerre non-seulement excusent, mais exigent des délassemens & des plaisirs. Dans tout autre Gouvernement, le luxe n'est qu'une habitude de dépenses frivoles & de folles dissipations, dont les conséquences sont pernicieuses à une Nation.



Las vidas de los Estatuarios Espanoles, por D. Antonio Palomino Velasco. Londres, 1747.

Vies des Sculpteurs Espagnols; par D. Antonio Palomino Velasco Londres, 1747.

L'OUVRAGE que nous analysons a dû être d'une exécution très-difficile. Dom Vélasco en est cependant venu très-heureusement à bout. Quel courage ne donnent point à un Ecrivain, l'envie de faire honneur à sa patrie & le plaisir de célébrer ses concitoyens? Comme les hommes Illustres; en quelque genre que ce soit, le sont du monde entier, on ne sera point surpris d'entendre des François exalter le mérite des Sculpteurs Espagnols.

» L'Ecole Espagnole, dit l'Auteur, » est peu connue des autres Européens; » mon dessein est de la présenter aux » amateurs, & de leur prouver qu'elle

» mérite leur attention. Les détails que je » leur ferai leur donneront une idée raisonnable des richesses de l'Espagne en » Peinture & en Sculpture. Mon plan » dans cet ouvrage est bien simple; tout » ce que je m'y propose est de donner » une description sans fard des morceaux » capables d'établir la renommée des » Maîtres dont ce Royaume se fait honneur, depuis 200 ans sans interruption. Le principe, le progrès, la » perfection de ces Arts dans ma patrie, » voilà ce que je veux faire connoître » au reste de l'Europe, voilà mon objet; je désire le remplir.

Torrigiano Torrigiani.

Il naquit à Florence, & commença à se faire une réputation par les ouvrages qu'il laissa dans le Palais de *Torre-Borgia* à Rome. Animé par l'émulation, peut-être par la rivalité, il enrichit l'Angleterre de plusieurs morceaux en Bronze, en Marbre & en Pierre. L'Espagne est parsemée de côté & d'autre de ses ouvrages. Grenade possède un bas-relief que l'on voit à la porte de la Tour, & une statue de la Charité avec un *Ecce*

Homo qui ſont dans la Chapelle Royale; il y a à Cordoue pluſieurs bas-réliefs de lui. On voit à Séville un Crucifix de terre, que tous les curieux vont admirer dans le Couvent des Hiéronimites, auſſi-bien qu'un Saint Jerôme & un Saint Léon. L'Inquiſition de cette Ville lui fit ſon procès pour avoir mis en pieces une ſtatue de la Vierge qu'il avoit faite; ce fut dans un moment de colère bien excuſable qu'il commit un délit ſi grave aux yeux des Inquiſiteurs. Un Grand d'Eſpagne, incapable ſans doute de connoître le prix des talens, ne lui offrit que trente ducats d'un morceau qui valoit pour le moins dix fois autant. L'Ouvrier fut indigné du vil prix que l'on mettoit à ſon temps & à ſon talent, il déchargea ſon indignation ſur ſon propre ouvrage; mais parce que c'étoit une ſtatue de la Vierge il fut condamné au feu; ce célébre Artiſte aima mieux mourir de faim que de périr dans les flammes; & il expira effectivement d'inanition trois jours avant celui marqué pour ſon ſupplice en 1522. On voit encore à Séville, & même on y révère, ſur tout parmi les Peintres, la tête & un des bras de la ſtatue qui fut ſi funeſte à ſon auteur.

ALONZO BERRUGETE.

Grand Peintre, Sculpteur & Architecte, natif de *Paredes de Nava*, & éléve de Michel Ange à Florence. Il fut Peintre de Charles V. & s'appliqua à Rome à étudier les antiquités, principalement les ſtatues. L'Autel de Saint Benoît le Royal à Valladolid, & celui de la *Mejorada*, commencèrent ſa réputation. Son chef-d'œuvre eſt un Mont Thabor derrière le Chœur dans l'Egliſe de Tolède, & des bas-reliefs repréſentans des ſujets de l'Hiſtoire Sainte. On voit encore dans cette Ville la Sainte Leocadie à la porte *Del Cambron*, & le Saint Eugene *de la Viſagra*. C'eſt à ce fameux Artiſte que l'Eſpagne doit l'extinction de ce goût barbare & inculte, qu'elle avoit dans les trois Arts; il mourut en 1543.

GASPAR BECERRA;

Il naquit à Baeza en Andalouſie: il avoit pris des leçons de Michel Ange & de Raphael d'Urbin à Rome; il fixa ſon goût ſur les bas-reliefs & les ſta-

tues antiques; ſur cette étude, il ſe forma une manière plus délicate que Berrugete; ſes figures étoient plus arrondies & d'un contour plus galant: il avoit de grandes connoiſſances en Anatomie; & l'on voit aujourd'hui avec plaiſir pluſieurs morceaux en ce genre de ſa main. C'eſt de lui que ſont les deſſeins des Tables Anatomiques de *Valverde*. Il eſt l'Auteur du Maître Autel de l'Egliſe Cathédrale d'Uſtorga, & de celui des Dames déchauſſées de cette même Ville. Dans le Monaſtère de Saint Jérôme à Zamora on voit une ſtatue d'un Chriſt mort ſur la Croix, qu'on doit ſans contredit regarder comme un chef-d'œuvre de *Becerra* & de l'Art. La ſtatue de notre Dame de *la Soledad*, faite par ordre de la Reine d'Eſpagne, Eliſabeth de Valois (dite de la Paix,) a fixé l'attention de tous les curieux, & a mérité une célébre deſcription par D. Antoine de Arcos dans l'Hiſtoire de l'Image de notre Dame de *la Soledad*. Cette ſtatue fut faite pour un Couvent de l'Ordre de Saint François de Paule. Il en avoit fait déja deux, ſans les terminer n'en étant pas content. Avant de commencer la troiſiéme, il rêva qu'un Phantôme, dont il ne diſ-

tinguoit préciſement aucun trait, lui parloit; il entendit cependant ce que ce Phantôme lui diſoit, ſans en perdre un mot: Leve toi, lui diſoit-il, & de ce tronc informe qui brûle dans ton foyer, ébauche ton idée, tu rempliras ton intention, & ſatisferas ton genie ſur la ſtatue que tu veux faire. Il ſe leva, retira le morceau de bois du braſier, l'éteignit bien vîte & en fit la ſtatue de Notre-Dame de la paix. Il la préſenta à la Reine qui, à la premiére vue ne put s'empêcher de ſe récrier ſur l'air divin qui régnoit dans cette figure, & ſur l'expreſſion de beauté, de douleur, d'affection, de tendreſſe, & de conſtance qui s'y remarquoit. Le Palais de Madrid eſt rempli de morceaux afreſque de Bécerra. Burgos & Salamanque poſſédent auſſi des ouvrages de cet habile Sculpteur. Il mourut dans cette dernière Ville en 1570, à l'âge de 50. ans.

Dominique Beltran, de la Compagnie de Jeſus.

Né à *Victoria*, & fort répandu dans le monde. Son goût naturel le porta à

l'étude de la Sculpture & de l'Architecture ; il en puiſa les principes en Italie, où il demeura quelque temps. Les ſtatues qu'il à laiſſées ſont toujours admirées, & principalement celle qui repréſente un Chriſt crucifié, dans le Collège Impérial à Madrid, une autre dans la Chapelle du très-ſaint Chriſt, & une troiſiéme à la Congrégation des Avocats : celle-ci ſemble être de Michel-Ange, & laiſſe les connoiſſeurs en balance, auſſi bien qu'une quatriéme qui décore le Maître Autel du Collége *d'Alcala de Henarès.* Tous ces ouvrages ſont ſans contredit comptés parmi les chef-d'œuvres de cet Art. Dominique Beltran mourut en 1590, déja avancé en âge.

Jean-Baptiſte Monnegro, ou *Jean Baptiſte de Toléde.*

Né à Madrid, fameux Sculpteur, grand Architecte & diſciple de Berrugete. Il alla à Rome, où ſes ouvrages lui méritèrent le ſurnom de *ſublime Eſpagnol.* La plus grande partie de Saint Pierre eſt de ſon exécution. Sa réputation généralement répandue, attira l'attention de Philippe II, qui l'appella à ſa Cour, pour l'entrepriſe du

magnifique projet de San Lorenzo de l'Eſcurial, dont il forma le plan & exécuta le modéle. (*a*) On y voit ſept ſuperbes ſtatues qui repréſentent l'une San Lorenzo, qui eſt au milieu, & les ſix autres des figures de Rois. Ces ſept ſtatues forment la façade de ce merveilleux Edifice ; elles ſont d'une taille ſi prodigieuſe qu'avec leur piedeſtal elles ont 17 pieds de hauteur ; elles ſuffiroient aſſurément pour aſſurer l'immortalité à leur auteur ; mais il eſt encore l'auteur des quatre Evangeliſtes qui ſont placés autour de la fontaine du grand Cloître, & qui ſont de Marbre. Il eſt mort en 1590, dans un âge avancé.

Jean de Arfe Villa-Fano, Orfévre, Sculpteur & Architecte.

La Ville de Léon en Eſpagne ſe fait

(*a*) Il y a des conteſtations ſur l'auteur du plan de l'Eſcurial. Chaque nation ſe fait gloire de s'en approprier l'inventeur. Les François nomment & mettent ſur les rangs un certain Louis de Foix, Architecte & Ingénieur, qui à la vérite conduiſit l'ouvrage, mais qui ne fut point auteur du deſſein : c'eſt ce même Louis de Foix qui donna le plan & fit exécuter le fanal de la Tour de Cordouan & qui boucha le canal de l'Adour près de Bayonne. On peut voir l'hiſtoire de France & celle d'Eſpagne.

honneur de lui avoir donné la naiſſance. La cuſtode de l'Egliſe de Séville, celle de Saint Paul de Burgos & celle de Avila ſont ſes ouvrages. Il a enrichi le public d'un ſçavant ouvrage ſur les différentes meſures, où il traite de la Symétrie, de l'Anatomie, & des cinq ordres d'Architecture. Il naquit en 1524 & mourut à Madrid en 1595.

Les Frères Jean & François Pérolas.

Ils naquirent à *Almagro*, & excellèrent en Peinture, Sculpture & Architecture ; leurs ouvrages ne dèshonorèrent pas les leçons du divin Michel-Ange, du Bergamaſque & de Bécerra. Le Palais *del Viſo* eſt rempli de leurs productions. On en voit auſſi dans la Villeneuve *de los Infantes.* Ils aiderent auſſi le célébre Antoine Mohédano, dans les Peintures de la nef & du Sanctuaire de l'Egliſe de Cordoue ; ils fleurirent en 1600.

Pompéio Léoni.

Le mérite & la réputation de cet Artiſte le firent tirer d'Italie par Philippe

II. Il étoit le plus habile homme de ſon ſiécle, de l'aveu des connoiſſeurs. il à laiſſé des preuves nombreuſes de ſon habileté dans toutes les ſtatues que l'on a de ſa compoſition en différentes matières, ſur tout dans celles des Apôtres du Maître Autel de l'Eſcurial & dans les autres figures en Bronze, dorées d'or moulu, plus grandes que le naturel ; elles ſont au nombre de quinze ; enfin dans les ſtatues qui compoſent les deux tombeaux Royaux & dans toute celles qui décorent la grande Egliſe de l'Eſcurial & qui ſont ou de Bronze ou de Marbre, ou du moins de Pierre dure. Il ne faut pas oublier le célébre crucifix du grand Autel & qu'on appelle *le Chriſt de Pompeio* celui de marbre eſt de Benvenuto Cellini. Le grand Duc de Toſcane en fit préſent au Roi, regardant ce préſent comme un don digne de la grandeur de deux grands Princes. Pompéio retourna en Italie & y mourut vers l'an 1600.

Paul Ceſpédes.

Cordoüe ſe fait honneur d'être la patrie d'un auſſi excellent homme. Il

fut habile Sculpteur, Peintre ſublime, grand Philoſophe, Architecte, & Antiquaire. Il parloit toutes les langues de l'Europe, & ſçavoit particulièrement le Latin, le Grec, l'Hebreu & l'Arabe. Il étoit fort bon Poëte & amateur de la Litterature; il a compoſé différens diſcours où l'on reconnoit ſon goût & ſa juſteſſe. Il voyagea deux fois en Italie, & deux fois à Rome; il étudia d'après les chefs-d'œuvres du divin Michel-Ange, & le prit pour modéle en Sculpture, en Peinture & en Architecture. Il fit dans cette Ville une ſtatue en Marbre de Séneque ſon compatriote, qui ſert d'étude à tous les plus fameux Peintres. Il étoit lié de la plus intime amitié avec *Frédéric Zucaro.* De retour dans ſa patrie, il remplit Séville & les autres Villes de l'Andalouſie de ſes merveilleuſes compoſitions. Sur-tout il en enrichit Cordoüe. On y voit dans la grande Egliſe une cêne où le génie du Peintre eſt dignement développé: chaque tête d'Apôtre à un différent caractère de ſainteté & de zèle; celle du Chriſt un caractère d'une beauté & d'une grandeur divine; & celle de Judas un caractère de trahiſon & de noirceur. Dans la même Egliſe, on voit un Ta-

bleau égal à celui-là, qui repréſente Saint Jean Baptiſte & Saint André, contemplant une gloire dans laquelle ſont Sainte Anne, la Vierge & l'enfant Jeſus. Il y a auſſi deux Tableaux de l'hiſtoire de Tobie. Dans le Couvent de Sainte Claire, on admire le Tableau des onze mille Vierges, dont la compoſition eſt d'une ſingulière beauté & d'une admirable harmonie. Il y a encore pluſieurs Tableaux de Ceſpédes dans l'Egliſe du Collège de Sainte Catherine, de la Compagnie de Jeſus. Ils ſont l'admiration des amateurs, & ſur-tout l'enterrement de Sainte Catherine Martyre, avec une gloire où eſt le Chriſt, la Vierge & Saint Jean-Baptiſte. Les ouvrages de ce grand homme répandirent ſa réputation dans toute l'Italie, qui ſembloit jalouſe que l'Eſpagne poſſédât un ſi rare thréſor. Enfin il fut exact dans ſes deſſeins, correct dans ſes poſitions Anatomiques, hardi dans l'expreſſion, ferme dans la dégradation en couleurs & dans l'intelligence du clair obſcur, attentif dans la perſpective, gracieux dans ſes contours & dans ſes phyſionomies, & admirable dans ſon coloris & ſon relief. Son faire montroit l'eſtime particulière qu'il avoit faite du

grand *Corrego.* Il mourut à Cordoüe en 1608, âgé d'environ 70. ans.

Jean de Juni & Grégoire Hernandez.

Ils fleurirent à Valladolid ſous le régne de Philippe III. On dit que Jean de Juni étoit d'origne Flamande, & qu'il apprit à Rome l'art de la Sculpture dans l'école de Michel-Ange. On voit de ſa main, dans la Cathédrale de Ségovie, une Médaille en relief repréſentant la ſépulture de Jeſus-Chriſt; les figures ſont de grandeur naturelle. Tous les connoiſſeurs qui voyent ce morceau avouent qu'il égale tout ce qu'on peut voir de plus achevé de Michel-Ange. Valladolid & Salamanque ſont remplis de ſes ouvrages. Grégoire Hernandez naquit dans le Royaume de Galice. Il y a à Madrid, dans le Couvent des PP. Deſchauſſés de la Merci, une ſtatue de Saint Raimond de grandeur naturelle, & une de Jeſus-Chriſt au tombeau. Ces deux fameux Sculpteurs ont développé toute la ſublimité de leur génie dans les différentes parties de la paſſion, qu'ils ont exécutées à Valladolid; les Artiſtes qui en font exprès le voyage pour examiner ces

chef-d'œuvres, avouent tous unanimement que c'eſt-là la première merveille de l'Eſpagne. L'un & l'autre ſe ſont égalés dans le dégré qu'ils traitoient. Dans l'Egliſe de ſaint Martin de cette même capitale, il y a une deſcente de Croix de Jean de Juni. Grégoire de Hernandez a décoré le Collége de la Compagnie de Jeſus à Valladolid de trois ſtatues, Saint Ignace, Saint François Xavier, & Saint François de Borgia. Les ſtatues qui environnent le maître-Autel de l'Egliſe de Sainte Catherine, ainſi que les fameux bas-reliefs qui attirent chaque jour l'admiration de tous les connoiſſeurs, ſont de lui. Il y a auſſi un Baptême de Saint Jean-Baptiſte dans le Couvent des Carmes Déchauſſés; & dans celui des Carmes Chauſſés, l'hiſtoire de la Vierge Marie donnant le ſcapulaire à Saint Simon d'Eſtoch; une image de la Vierge, une de Sainte Thérèſe & quatre Anges aux quatre angles de la principale Chapelle. Toutes ces figures ſont ſi admirablement terminées, que ce n'eſt pas trop dire que l'enthouſiaſme ſaiſit en les regardant. Ces deux illuſtres Sculpteurs moururent à Valladolid vers 1614 & âgés environ de 60 ans.

Dominique le Grec, Sculpteur, Peintre & Architecte.

Il étoit Grec de nation, & éleve pour la Peinture du fameux Titien qu'il imita de façon qu'il a ſouvent fait prendre le change, & mis les connoiſſeurs en défaut. Piqué des effets de ce rapport de pinceau, pour n'être pas même confondu avec le plus grand maître, il changea de manière : mais ſon coloris irrégulier & ſon deſſein extravagant le firent bientôt oublier en cette partie ; les beaux tableaux du maître-Autel du Collége de Marie d'Arragon à Madrid ſont une preuve & un monument de ſa première façon de peindre. Il y a auſſi dans cette Ville quelques morceaux de ſculpture de cet habile homme. On voit à Toléde quelques-uns de ſes ouvrages en peintures, entr'autres un Crucifix qui eſt dans la grande ſacriſtie de l'Egliſe ; il n'y a point de termes pour en faire l'éloge. Il ſuffit de dire qu'on y voit des têtes qui ſemblent être le faire du Titien. On voit auſſi dans cette même Egliſe le tableau de l'Apoſtolat. Ce qui établit avec éclat ſa réputation fut la Sépulture du

Comte de Orgaz Don Gonçalo Ruiz de Toléde, par les mains de S. Auguſtin & de S. Etienne. Ce tableau eſt dans l'Egliſe Paroiſſiale de S. Thomas. Dans la Maiſon Profeſſe des Jeſuites de la même ville il y a ce même tableau, mais ſans gloire : il eſt certain que l'un des deux eſt du Titien ; mais aucun connoiſſeur n'a encore décidé lequel des deux. Dans le Couvent de la Reine des Religieuſes de la Congrégation Hiéronimite, il y a un Chriſt en croix de grandeur naturelle, avec deux figures au bas, l'une d'un Prêtre à la droite, l'autre d'un Laïque à la gauche : c'eſt ſans contredit un des morceaux les plus finis de Dominique le Grec, & ſurtout dans les deux figures de droite & de gauche, qui ont, comme je le répéte encore, le faire du Titien d'une façon ſurprenante. Dans la Sacriſtie du Collége de Atocha, il y a un Chriſt reſſuſcité de grandeur naturelle, qui eſt un chef-d'œuvre. Au maître-Autel de l'Egliſe de Bayone en Eſpagne près de *Cimpozuelos*, on voit la ſuite de la vie de la Madeleine ſi merveilleuſement terminée, que le Cardinal Porto Carrero l'ayant vue, offrit à cette Egliſe cinq mille écus pour ces tableaux, &

d'en faire replacer d'autres de la compoſition de Lucas Jordan ; il fut refuſé. Dans un Couvent & dans un Hôpital de Toléde il y a beaucoup de ſes ouvrages. Nous voyons dans l'Eſcurial un petit tableau du jugement dernier ; il eſt placé dans une Chapelle de la Vierge qui eſt ſur le paſſage de la ſacriſtie à l'Egliſe. Non-ſeulement Dominique fut un grand Artiſte ; mais auſſi un profond Philoſophe ; & un génie vif & ſaillant. Il écrivit ſur la Sculpture, la Peinture & l'Architecture ; car il étoit auſſi ſçavant Architecte que renommé dans les deux autres arts. Toute l'Egliſe, les tableaux, les ſtatues du Couvent des Religieuſes de Saint Dominique l'ancien à Toléde, ſont de ſa compoſition & ſont tous les jours admirés, auſſi bien que l'Egliſe, les tableaux & les ſtatues de Notre-Dame de la Charité à *Illeſcas*. Dans ce temps, un Receveur des impôts le voulut contraindre à payer les droits royaux ; Dominique plaida ſa cauſe, la défendit lui-même avec tant de chaleur & d'eſprit, qu'il vainquit en faveur des Arts ; ce fut l'an 1600. & tous les Artiſtes lui ont cette éternelle obligation d'avoir été le premier à ſoutenir les droits d'immu-

nité dûs aux Arts libéraux. C'eſt du jugement de ſon procès, que ſont venus les réglemens de franchiſe en leur faveur. François *Sachece*, dans ſon livre ſur la Peinture, s'étend beaucoup ſur le chagrin que devoient cauſer à Dominique les ſuccès de Michel-Ange, ſurtout après qu'il eut pris le parti de quitter la manière du Titien. Cet Auteur dit que Dominique étoit ſi grand travailleur, qu'il lui avoit montré une grande armoire pleine de petits modeles en terre, & un grand carton plein de deſſeins de tous les ouvrages qu'il avoit exécutés pendant ſa vie. Il mourut à Toléde, en 1625, âgé de 77 ans.

Jean-Antoine Céroni.

Il étoit de Milan ; il fut appellé par Philippe IV à ſa Cour, pous exécuter des anges en bronze, pour le nouveau Pantheon de l'Eſcurial ; dans ce même-temps il exécuta le grand portail de ſaint Etienne de Salamanque. Il mourut à Madrid en 1641. âgé de 61 ans.

Jean Martinez Montanez.

Né & élevé à Séville ; on compte particulièrement parmi ſes ouvrages une ſtatue d'Herménegilde, & une Immaculée Conception qui ſe voyent dans l'Egliſe de cette ville. On y voit auſſi un Chriſt avec les inſtrumens de la Paſſion, dans le Couvent royal de la Merci ; ce Chriſt à ſon côté tient la croix, & il a un caractère ſi douloureux qu'il arrache des ſentimens de dévotion & même des larmes aux cœurs les plus endurcis. Dans la Chapelle de Monſerrat du Couvent royal de Saint Paul de cette ville, il y a un Calvaire de la compoſition de *Montannez*, dont les figures ſont de proportion naturelle, où le Chriſt parle au bon Larron. Dans le royal Monaſtère de la chartreuſe *de las Cuevas*, il y a deux ſtatues de Saint Jean, derrière le Chœur. On regarde toujours avec admiration dans ſaint *Iſidore del campo*, un Saint Jérome en pénitence. Ces différens ouvrages, & beaucoup d'autres répandus dans l'Eſpagne, lui ont mérité l'applaudiſſement des Artiſtes les plus fameux d'Italie. Il mourut à Séville en 1640, fort avancé en âge.

Jérôme Hernandez.

Il naquit à Séville, & fit ſon unique étude de la Sculpture. On voit de ſes admirables compoſitions dans les Egliſes de cette ville ; principalement un Chriſt reſſuſcité dans l'égliſe de Saint Paul. Il devint enſuite un grand Architecte, & un ſi grand deſſinateur, que quelque ſujet qui ſe préſentâ à ſes yeux, il en formoit un deſſein fini ſur le champ avec ſon crayon que jamais il ne manquoit à porter ſur ſoi. Il mourut à Séville en 1646, âgé de 60 ans.

Dominique de la Rioja, Manuel de Contreras, & Jean de Vejarano.

Sous le régne de Philippe IV. Dominique de la Rioja excelloit dans la Sculpture ; il étoit natif de Madrid. Il y a une ſtatue de Saint Pierre dans l'égliſe de *ſaint Martin* de cette ville, qui eſt un chef-d'œuvre pour tous les connoiſſeurs. Vis-à-vis cette ſtatue, il y en a une de Saint Lazare faite par ſon éléve, Manuel de Contreras, qu'on peut compter parmi les plus belles choſes que poſſéde l'Eſpa-

gne. Le Maître & le Diſciple furent rivaux entr'eux dans l'entrepriſe & l'exécution des ſtatues de bronze du Palais de Madrid, dans le temps de Vélaſquez. Pour Jean de Véjarano, il fut auſſi un très-habile Sculpteur, comme le prouve le petit nombre de ſes ouvrages dans ce genre. Ils moururent en 1656, ou environ.

Michel & Jerôme Garcia, Peintres & Sculpteurs.

Ils étoient Frères jumeaux, nés en Grenade. L'un ſe ſignaloit dans les figures de boſſe, l'autre dans la Peinture & le coloris. Leurs ouvrages ſe ſont repandus dans la ville & le Royaume de Grenade ; l'on n'a cependant aucune notice particulière & diſtinctive des ouvrages de leur compoſition. Ils fleurirent dans le temps de Philippe IV.

Joſeph de Arfe.

Il naquit à Séville, où il reçut ſon éducation & prit ſes premiers principes dans ſon art. Il paſſa à Rome pour ſe perfectionner. Quelques années après il revint

dans ſa patrie, où dans le grand nombre de ſtatues de ſa compoſition, il s'eſt particulièrement immortaliſé par des figures d'argent, qui ſont dans la cuſtode de l'Egliſe de cette ville. Rien ne prouve plus la force & l'élevation de ſon génie que les ſtatues des Evangeliſtes & des Docteurs de l'Egliſe ; qu'on voit en marbre dans la chapelle du Suaire de cette même Egliſe, figures de plus de 20 pieds de hauteur. Il mourut à Séville en 1666, à l'âge de 63 ans.

Manuel Pereira.

Il étoit noble Portugais & excellent Sculpteur, comme le prouvent les différentes ſtatues qu'on voit de lui dans Madrid ; & ſur-tout la ſtatue du Chriſt du pardon, dans le couvent des Dominicains du Roſaire. Ayant preſque perdu la vue, il exécuta le modéle de la ſtatue de Saint Jean de Dieu, qu'on voit au portail du cloître de ce même Couvent ; & par le ſeul tact, il conduiſit l'exécution de la ſtatue en pierre : ce fut Manuel Delgado, ſon Elève & Sculpteur d'un mérite décidé, qui l'exécuta ; & il eſt certain que c'eſt une très-belle figure. Le Saint Bruno

de pierre qui est à la porte du parloir de la Chartreuse, est de Percira ; aussi bien que le Saint Isidore de pierre, qui est sur la porte de sa Chapelle, & les statues qui environnent la Châsse qui renferme le corps de ce Saint ; enfin, la célèbre statue de pierre du glorieux Patriache Saint Benoit, qu'on voit au couvent de Saint Martin. Toutes ses compositions sont des panégyriques muets & immortels de ce célébre Artiste. Il y a encore un grand nombre de ses ouvrages à Alcale de Hénarès, aussi bien que dans l'Eglise des Religieuses Bernardines, & dans le grand Collége. Il mourut en 1667, à l'âge de 63 ans.

Jean Sanchez Barba.

Il naquit dans les montages de Burgos, & devint un fameux Sculpteur. Il passa à Madrid, où il fit paroître son génie dans les ouvrages qu'on voit encore avec admiration dans l'Eglise du couvent des Carmes chaussés, dans la Paroisse de Sainte Croix, & dans le couvent de la Merci; sur-tout le Christ à l'agonie, objet de vénération, dans le couvent des Pères Agonisans, parce que dans la disposition

de la figure, on n'a jamais rien vû qui peignit si naturellement les derniers efforts d'un corps expirant, & les *affres* pénibles de la mort. Il mourut en 1670, à l'âge de 55 ans.

Dom Sébastien de Herréra Banuévo, Sculpteur, Peintre & Achitecte.

Né & élevé à Madrid, il y puisa les principes & suivit les leçons de D. Antoine Herréra son père, qui fut un excellent Sculpteur, comme le prouvent évidemment l'Ange & les autres figures qui couronnent la porte de la prison royale de cette ville. Pour se former & connoître différents goûts, Sébastien entra dans l'école d'Alonse Cano, plus pour l'imitation que pour les régles. Il suivit ce grand homme à la trace, & bien-tôt il devint un Sculpteur, un Peintre & un Architecte consommé. Les compositions de ces trois genres qu'il a laissées à Madrid, le firent regarder comme l'homme unique de son siécle. En tableaux, on voit avec admiration, le Triomphe de Saint Augustin dans la grande chapelle du couvent des Récollets-Augustins ; le Saint Jean Bon & le Saint Guillaume du

même ordre, deux statues qui sont aux deux côtés de ce tableau, sont d'Eugene Guerra, & sont des chefs-d'œuvres de l'Art. Le tableau de Marie & de Joseph, qu'on voit à l'autel de la chapelle de Jesus dans l'église du Collége impérial, est encore de Sébastien, aussi bien que celui de la naissance de la Vierge dans l'église de Saint Jerôme ; & celui du martyre de Saint Laurent, (tableau que posséde un amateur) dont le faire semble être du Titien, du Tintoret & de Paul Véronèse : l'esprit des manières de ces trois grands hommes s'y trouve par-tout. Tous les Peintres & les Sculpteurs connoissent une figure du Christ attaché à la colonne, & avoüent que jamais Michel Ange, ni qui que ce soit de cette première célébrité, n'auroit pû faire mieux. Sébastien mourut à Madrid, à 60 ans, en 1671.

Alonse Cano, Sculpteur, Peintre & Architecte.

Il nacquit à Grenade l'an 1600. Il prit ses principes d'Architecture de son père Michel Cano. Ensuite il s'appliqua à la Peinture, sous les leçons de François Pacheco de Séville, où il resta huit mois

à dessiner ; de là il passa dans l'école de Jean del Castillo (ou selon d'autres, de Herréra le vieil). Il y exécuta différens ouvrages publics pour la ville de Séville. A peine avoit-il atteint 24 ans, qu'il fit, pour le maître Autel de la grande Eglise de la ville de Nébrija, trois statues de grandeur au-dessus de la naturelle, l'une de la Vierge tenant l'Enfant Jesus dans ses bras, les deux autres de Saint Pierre & de Saint Paul : il exécuta son entreprise avec tant de succès, que quiconque voit cette composition est obligé d'être dans l'étonnement & la surprise ; surtout la figure sublime & vraiment céléste de la Vierge se répandit si unanimement parmi les Artistes, que des Sculpteurs de différentes nations venoient la copier en petit, pour l'exécuter en grand, chacun dans sa Patrie. Le Christ crucifié qu'il fit pour la même Eglise n'est pas moins admirable. Son protecteur, le Duc de Olivarés, le fit venir à la cour de Madrid ; il lui fit avoir la place de Grand Maître des ouvrages de Peinture, Sculpture & Architecture pour S. M. Catholique. Cano donna le plan du couvent de Saint Gilles. Il fut décoré, outre sa qualité de Peintre du Roi, de celle de maître du Prince

Dom Baltaſar Carlos d'Autriche. Parmi les tableaux de ſa compoſition qui ſont ou publics, ou particuliers, on voit avec un plaiſir toujours vif & nouveau celui du miracle de Saint Iſidore, dans l'Egliſe paroiſſiale de ſainte Marie ; ce tableau eſt fait avec tant de force de compoſition, tant d'exactitude de deſſein, & tant de feu dans le coloris, qu'il peut paſſer lui-même pour un miracle. On admire auſſi le tableau de Saint François avec l'Ange ; il eſt dans l'Egliſe paroiſſiale de Saint Jacques. Son bon Paſteur, ſa Sainte Catherine, ſon Incarnation, ſon Chriſt nud ſur le Calvaire, environné de la Vierge, de Saint Jean & de la Madelaine, ſont ſi bien exécutés qu'on croiroit ces ouvrages du Corrége. On voit auſſi à Toléde un Saint Bernard; à Alcala Deſſenarés un Saint François recevant les Stigmates ſur le mont Albrene. La moindre eſtampe, le moindre deſſein échauffoit l'imagination de Cano & lui fourniſſoit les plus hautes idées. Il retourna à Madrid où il développa toute l'étendue de ſon genie, par les magnifiques ouvrages qu'il y a laiſſés. Il paſſa à Grenade, où il fit pour le grand Autel de l'Egliſe, une ſtatue de pierre, repréſentant l'Immaculée

Conception ; elle étoit ſi divinement exécutée que pluſieurs fois un Seigneur Génois en a offert quatre mille doublons,& a toujours été refuſé. Il conduiſit l'édifice de la grande Chapelle du couvent des Religieuſes de la ville de Grenade. Les ſtatues qu'on y voit ſont faites ſur les deſſeins & les modéles de Cano. Il laiſſa auſſi dans le couvent des Franciſcains déchauſſés du Fauxbourg de cette ville, quelques tableaux qui ne font que ſoutenir de plus en plus la haute vénération de ſa mémoire. Il y a à Malaga quelques-unes de ſes compoſitions ; de retour à Grenade, il travailla en Peinture & en Sculpture pour quelques particuliers. Sa facilité pour le deſſein étoit ſi prodigieuſe, qu'on a trouvé chez lui une quantité immenſe de deſſeins. Ce grand Homme mérite ſans contredit l'immortelle mémoire dont il jouit ; le premier dans les trois Arts qu'il exerçoit avec tant d'honneur, il fut encore grand Mathématicien. Il a formé beaucoup d'éleves : les plus illuſtres ſont Pédro Ména en Sculpture ; & Jean Nino, De Pédre Atanaſio, & Liézar en Peinture. Il mourut à Grenade, en 1676, âgé de 76 ans.

Dom Jean de Révengo,

Natif de Saragoſſe & d'une des meilleures familles & des plus nobles. Il paſſa ſa jeuneſſe en Italie, & mérita par ſes travaux le grand nom qu'il s'eſt acquis. Jamais il ne voulut s'annoncer comme profeſſeur en Sculpture, il ne prit que le titre d'amateur : mais il s'occupoit à faire une infinité d'ouvrages terminés avec la derniére délicateſſe, dont il faiſoit préſent à ſes amis. Il exécuta des morceaux en cire qui mettent l'œil en défaut tant ils imitent la nature. Animé par quelques-uns de ſes amis, il fit la fameuſe ſtatue de la Vierge qu'on voit ſur la porte de la *Lonja*, au couvent des Anges des Religieuſes Franciſcaines à Madrid. Il termina ce chef-d'œuvres avec un goût & une intelligence ſi ſupérieure, que ce ſeul ouvrage rend ſon nom immortel. Il mourut en 1684, âgé environ de 70 à 71 ans.

Manuel Gutierrez.

Il naquit à *Palacios de Benayel*, dans le territoire de *Burgos*; contemporain de Pierre Alonſe de los Rios, il ſe déclara

ſon rival & ſon admirateur. Le fameux Tombeau de ſaint Elie, qu'on voit dans la Chapelle de ce nom, dans le Couvent des Carmes chauſſés de Madrid, fit connoître ſon rare mérite & ſa vaſte imagination. Le ſaint Jean-Baptiſte, qui eſt dans la même Egliſe, mit le comble à ſon honneur. On voit auſſi de lui, dans l'Egliſe du Noviciat des Jeſuites de cette même ville, quatre Anges qui environnent le Maître-Autel. Il mourut en 1687, âgé tout au plus de 50 ans.

Dom Pédro de Mina.

Il naquit à Adra dans l'Alpujarra ; il fut éleve de ſon Pere, & enſuite d'Alonſo Cano à Grenade. Le premier ouvrage qui le fit connoître pour ce qu'il devoit être un jour, fut l'image de la Conception de la Vierge, pour l'Egliſe d'Algendin, proche de Grenade. Il fit enſuite pour cette derniére ville des ouvrages qu'on ne regarde qu'avec le plus grand etonnement & la plus ſincère vénération : tels ſont la ſtatue de ſaint Joſeph avec l'Enfant Jeſus ; celle de ſaint Antoine de Pade, avec l'Enfant Jeſus ; celle de ſaint Pierre d'Alcantara ; une de ſaint

Diégo d'Alcala, toutes figures au-dessus de la proportion naturelle : elles semblent vivre & respirer, tant l'auteur y a répandu d'ame & de dévelоppement de passions dans les attitudes, & d'expression de caractere dans les visages ; enfin ces morceaux sont regardés comme ce qu'il y a de plus précieux à Grenade. Il est vrai que *Cano*, son maître, y fit les derniers contours & y donna la dernière main. On voit de lui à Malaga, un Christ au-dessus de la grandeur naturelle, & un Crucifix dans le Couvent de saint Dominique. Il exécuta pour Madrid une Magdelaine pénitente, qu'on voit avec plaisir dans la maison professe des Jesuites ; & une autre qui est placée dans la chapelle de sainte Gertrude dans l'Eglise de saint Martin ; mais elle est bien plus petite. Le Prince Doria lui fit faire pour Gênes un Christ à l'agonie, que cet habile ouvrier regardoit lui-même comme le meilleur de tous ses ouvrages. Il fit, en 1673. à Cordoue, un S. Pierre d'Alcantara, pour la Chapelle de ce nom, du Couvent de saint François. Il travailloit d'une façon également finie, en bois, en pierre & en marbre Il y a dans la Sacristie de l'Eglise de Tolède, un saint François d'Assise, qu'il aimoit

beaucoup. Son Eleve le plus estimé fut *D. Michel de Zayas* natif d'*Ubéda*. *Ména* mourut à Malaga en 1693, étant fort avancé en âge.

Pierre Alonse de Los-Rios.

Il naquit à Valladolid, & fut Eleve de son Pere François Alonse, Sculpteur connu par un genre délicat & gracieux. Pierre vint à la Cour, & se fit un nom par le mérite de ses ouvrages. Les plus estimés sont la Conception Immaculée, qui est dans l'Eglise paroissiale de sainte Croix, & est sans contredit le principal ornement de cette Eglise ; le saint Benoit, qui est dans la Chapelle de saint Martin ; la sainte Gertrude la grande, dans la Chapelle de ce nom ; saint Dominique *de los Silos*; Notre-Dame de Balbanéra; saint Jean de Sahagun ; & saint Bruno. Il est connu par beaucoup d'autres ouvrages qui sont hors de Madrid, dans des maisons particulières. Il mourut à Madrid en 1700, âgé environ de 50 ans.

Grégoire de Mésa,

Né à Calatayud, dans le Royame d'Ar-

ragon, & élevé à Sarragosse. Il étudia dans les Ecoles de Toulouse en France ; il y fit des progrès si éminens, qu'il se donna un grand nom par quelques statues de sa composition, comme celle de saint Michel *de los Navarros*, à Sarragosse ; & deux de saint Bruno pour la Chartreuse de *aula Dei*. Il mourut en 1701, âgé de 60 ans.

Michel de Rubiales.

Né & élevé à Madrid, il prit des leçons de Pierre Alonso. Il étoit excellent dans son Art, comme le prouvent une Descente de Croix qu'on voit dans le Collége de saint Thomas, dans la Chapelle de Notre Dame du Rosaire ; une sainte Hélène, dans l'Eglise des Carmes Chaussés ; & Notre Dame de Consolation, dans l'Eglise des PP. Chaussés de la Mercy. Il mourut en 1702, à 70 ans.

Louise Roldan.

Cette merveille de son siécle naquit à Séville. Elle étoit fille & éleve de Pierre Roldan aussi fameux Sculpteur qu'il étoit renommé grand Peintre. Elle passa à

Madrid où elle fit une statue de Jesus de Nazareth de grandeur naturelle ; elle repandit dans cette figure un caractère de compassion joint à la plus grande beauté : chacun admira un ouvrage si achevé. Il n'y a point de termes capables d'exprimer les sentimens qui agitent ceux qui regardent cette miraculeuse composition : pour pendant à ce chef-d'œuvre elle fit une mère de douleurs aussi parfaite. Ces deux morceaux sont placés à *Sisante* dans la Manche, dans un couvent de Religieuses Déchaussées du titre de Jesus de Nazareth. Cette célébre femme, l'honneur des Artistes, mourut à Madrid en 1704 âgée de 50. ans.

D. Joseph de Mora.

Il naquit à Grenade, & fut éleve d'*Alonso Cano*, sous qui il fit bien-tôt de grands progrès ; il passa à Madrid où il continua à étudier dans l'Ecole de *D. Sebastien de Herréra*; il profita tant dans cette Ecole, que ses ouvrages se confondoient avec ceux de Sebastien. Il fit quelques morceaux pour le public ; entr'autres une statue de l'Immaculée Con-

ception, placée à la Chapelle d'Elisabeth de Tébar dans l'Eglise du Collége Impérial; les Anges de la passion, dans la Chapelle de Notre Dame des 7. Douleurs, du Collége de *Atocha*. Il retourna à Grenade, où il à vécu plus de trente ans. Grenade est rempli d'excellentes compositions de ce grand homme, & particulièrement le couvent de la Chartreuse de cette Ville; on voit les statues de l'Immaculée Conception, & de saint Jean Baptiste; celle de saint Joseph tenant l'enfant Jesus dans ses bras. deux de saint Bruno, dont l'une de grandeur naturelle dans la Chapelle du Suaire de ce Couvent, l'autre dans la Salle du chapître de la même maison; une statue de S. Pantaléon Martyr, pour la Congregation des Chirurgiens & Médecins de cette Ville; un Christ en croix, dans l'Eglise des PP. Clercs Mineurs avec le titre de la Salvation; un *Ecce Hommo* & une *MaterDelorosa* à mi-corps dans l'Eglise de la Trinité; enfin il fit pour la Chapelle du Cardinal Salazar, dans l'Eglise de Cordoüe, huit statues de différens Saints de grandeur naturelle; & un saint Thomas d'Aquin, pour la Chapelle du Docteur D. *Alonse de Nava* dans la même Egli-

se; ce morceau est regardé comme un chef-d'œuvre par les plus fins connoisseurs. Joseph deMora avoit de singulier, que jamais on ne l'a vû travailler. Ses plus intimes amis ne sçavoient seulement pas où étoit son atelier; on croyoit qu'il travailloit la nuit, & que pendant le jour il sortoit & se dissipoit de son travail. En 1724, il avoit 86 ans, mais devoit être régardé comme mort au monde, parce qu'il étoit entièrement privé de raison.

Nous donnerons dans la suite les ouvrages des plus fameux Peintres d'Espagne.



JOURNAL ETRANGER;

OUVRAGE PERIODIQUE.

OCTOBRE, 1754.

—— Externo robore crescit. *Claud.*



A PARIS,

Au Bureau du Journal étranger, rue S. Louis, au Marais, vis-à-vis le Bureau de la Régie des Cartes.

Et chez { PISSOT, Quai de Conti.
SAUGRAIN, le fils, au Palais.
DUCHESNE, au Temple du Goût, rue S. Jacques.

MDCCLIV.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans le JOURNAL ETRANGER, pour le mois d'Octobre 1754.

HISTOIRE *de Sixte-Quint, Souverain Pontife de l'Ordre des Fr. Min. Convent. de S. François; par le R. P. Cas. Tempesti Ex-Secret. génér. du même Ordre, Gardien du Couvent de Ste Groix, & de l'Académie des Arcades à Florence, traduit de l'Ital.* Page 1

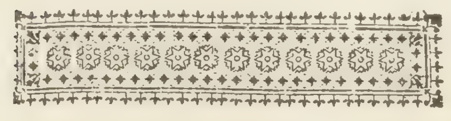
Suite & conclusion des Réflexions sur la vanité des hommes, ou de l'extrait de l'ouvrage de D. Matth. Aires Ramos da Silva de Eça, trad. du Portug. 22.

Nouvelles expériences faites par le Doc. J. Benj. Boehmer, &c. sur les effets que produit la Garance dans le corps des animaux; trad. de l'Allem. 53.

Suite de l'Histoire de l'Institut de Bologne, &c. par M. Jos. Gaëtan Bolletti; &c. trad. de l'Ital. 67.

Moyen de se garantir de la foudre, &c. extrait de la Gazette littéraire de

Hambourg, trad. de l'Allem. 84.
Description hist. & philos. du Mont-Vésuve, & particul. de sa derniere éruption, &c. par M. l'Abbé Mécatti, trad. de l'Ital. 90.
Essai sur la maniere dont Milton a employé & imité les modernes dans son Poëme du Paradis perdu, trad. de l'Angl. 101
Preuves qui démontrent que Milton a copié presque mot pour mot le Poëme latin du Jésuite Masenius, trad. de l'Angl. 107.
Diverses réflexions politiques & morales, trad. de l'Ital. 116.
Lettre aux Auteurs du Journal Etranger sur le premier & le troisieme extrait du Journal d'Août dernier. 149
Suite des Mémoires du régne d'Elizabeth tir. des papiers originaux d'Ant. Bacon, &c. trad de l'Angl. 157.
Lettre de M. Stadel, &c. sur un chevreuil qui porte une excrescence en forme de perruque au lieu de bois, trad. de l'All. 173.
Nouvelles vérités publiées à l'avant. de la Phys. & de la vie sociale, par M. Gottlob de Justi, trad. de l'Allem. 178.
Prospectus d'une nouvelle Histoire de Pologne, &c. 209.
Cinq Romances, trad. de l'Espag. 220



JOURNAL ETRANGER.

STORIA

DELLA vita, e geste di Sisto Quinto, sommo Pontifice, dell' ordine de' minori conventuali di santo Francesco; scritta dal P. Maestro Casimiro Tempesti, Es-Segretario generale del medesimo Ordine, ed ora Guardiano nel Convento di S. Croce in Firenze, tra gli Arcadi, Carmisio Canatense: in Roma 1754, a spese de' Remondini di Venezia, con licenza de' Superiori, e privilegio.

HISTOIRE de Sixte-Quint, Souverain Pontife, de l'Ordre des Freres Mineurs Conventuels de S. François; par P. maître Casimir Tempesti, Ex-Secretaire général du même Ordre, actuellement Gardien du Couvent de sainte Croix à Florence, & de l'Académie des Arcades; à Rome, 1754, aux dépens des Remondini de Venise, avec la permission des Supérieurs, & avec privilege.

CETTE HISTOIRE est divisée en deux tômes; le premier contient vingt-cinq livres, commence par la Généalogie de Sixte-Quint, & se termine à la fin de la troisieme année de son Pontificat; le second distribué en vingt livres, qui embrasse la quatrieme année du Pontificat de Sixte, & la cinquieme jusqu'au vingt-quatre d'Août, terme de la vie du Pape

& du travail de notre Autheur, présente des événemens dignes de l'Histoire..... L'ouvrage a été imprimé à Rome aux dépens de Messieurs Remondini de Venise : les Lettres initiales, les marges, le papier, le caractère, la gravure, la correction, tout prouve que rien n'a été épargné de ce qui pouvoit contribuer à perfectionner l'édition. On voit en taille-douce sur le frontispice du premier tôme, le portrait de Sixte, copié au naturel d'après l'excellent original qu'on admire dans la célebre bibliotheque du Vatican, bibliotheque qui est un des effets de la magnificence de ce Pape.

La Préface est judicieuse, sagement pensée, & ornée de toute l'érudition dont elle étoit susceptible. Quand on a saisi l'art avec lequel elle est tissue, on croit avoir lieu de présumer que l'Académicien va courageusement au-devant de quelque critique annoncée, il prévoit tout avec précaution, & il répond à tout avec vigueur.... Il voudroit qu'un Historien qui a à traiter un grand sujet, connût par expérience les intrigues des Cours; qu'il eût la capacité que requierent les affaires embarassantes; qu'il sentît la force que communique aux différents

matériaux l'ordre qui les place convenablement ; qu'il fût verſé dans le Droit Civil ; qu'il ſçût ſemer à propos des reflexions naturelles ; qu'il poſſédât le talent d'établir entre les parties & l'enſemble d'un corps hiſtorique la corrélation qui doit les unir ; qu'il obſervât les régles auſtères d'une critique auſſi modérée que ſçavante ; & qu'enfin ſon travail n'eût pour mobile ni la puérile vanité, ni la fougueuſe paſſion, ni le frivole amuſement : mais qu'il fût produit par une cauſe d'un genre ſupérieur, par la gloire des Héros qui ne ſont plus, qu'il ſe propoſeroit d'éterniſer, & par l'avantage qu'il chercheroit à procurer aux hommes qui exiſtent. . . . . Il expoſe enſuite les difficultés que lui a préſentées à vaincre l'hiſtoire à laquelle il a conſacré ſa plume ; il les réduit à deux eſpeces. La première eſt une ſuite des actions mémorables de Sixte-Quint, qui par leur célébrité, par leur nombre ſurprenant, par la magnanimité qui les caractériſe, par la magnificence qui les décore, le montrent toujours noble, toujours généreux, toujours l'un & l'autre au même degré. Il dit qu'il n'a dû ni les exagérer par excès, afin qu'on ne l'accuſât point d'une par-

tialité orgueilleuſe ; ni les exagérer par défaut, afin qu'il ne ſe rendît point redevable de l'éclat qu'il leur auroit dérobé ; ni en faire une deſcription languiſſante ; parce qu'il auroit manqué les traits qui peignent leur ſublimité, & ceux qui conviennent à l'hiſtoire. . . . . La ſeconde eſpéce de difficulté eſt ſuſcitée par la variété des Auteurs qui ont écrit ſur cette matière ; il aſſure qu'il n'en eſt aucun qui ſoit indubitablement exact, & il range ces Ecrivains en trois claſſes : Ecrivains foibles, Ecrivains ennemis du Vatican, Ecrivains dévoués aux promoteurs des brigandages qui déſoloient la ville de Rome. Les premiers accablés par l'abondance de leur ſujet, comme par un fardeau trop lourd, travaillant dans un temps défavorable, ou n'ayant pas des forces proportionnées à la gravité de leur objet, nous ont tranſmis peu de mémoires ; des mémoires bornés par un intervalle peu conſidérable, & des mémoires d'une briéveté défectueuſe. Les ſeconds, animés par leur haine, quelquefois ſecrete, quelquefois ouverte pour le Siége Apoſtolique, ſe ſont déchaînés contre celui qui l'occupoit, & ont fabriqué des Romans auſſi ridicules que blâmables, qui mériteroient d'ê-

tre ajoutés au Décameron de Bocace, ſi la barbarie de leur ſtyle étoit un peu moins révoltante. Les troiſiémes, traverſés dans leurs odieux attentats par le zèlé deffenſeur de la tranquillité publique, ont allégué infidélement pluſieurs Manuſcrits, les uns Italiens, les autres Latins, les uns plats, les autres élégans, tous propres à faire abhorrer Sixte, & tous impoſteurs. Il démontre enfin par une progreſſion naturelle deux vérités qui découlent des réflexions précédentes. 1°. Combien il en coute pour détruire les préjugés établis contre Sixte. 2°. Combien il importe d'indiquer la ſource empoiſonnée où l'on a puiſé les différentes calomnies qui ont été employées pour le noircir. . . . Il s'agit de décréditer, non Grégorio Léti que notre Auteur ne nomme même point, parce qu'il ne lui paroît pas digne d'être cité dans une hiſtoire qui étincelle d'illuſtres perſonnages ; mais certaines piéces créées par la fourberie, accueillies depuis un ſiécle & demi par la prévention, gardées ſoigneuſement dans les bibliothéques publiques de Rome, comme les oracles de l'hiſtoire la plus conforme à la vérité ; & paſſant encore aujourd'hui pour des originaux autenti-

ques à la faveur de quelques notes & de quelques corrections éparſes dans les marges, notes & corrections où l'on prétend reconnoître l'écriture de Sixte, quoiqu'en effet ce ne ſoit qu'une écriture imitée, pour donner au menſonge l'air de la réalité. Sixte pourſuivit impitoyablement les voleurs qui infeſtoient la ville ; il ſévit contre les plus puiſſants protecteurs de la ſcélérateſſe ; il fit ceſſer toutes les véxations qui engraiſſoient des particuliers du ſang du peuple & de la ſubſtance de l'Etat : la licence réprimée voulut ſe venger, & inonda le public de tout ce que la détraction peut inventer de plus ſcandaleux. . . Le P. Tempeſti réfute ſolidement tous les libelles que la malignité enfanta. Pour ne laiſſer à perſonne le moindre prétexte de révoquer en doute la fidélité de ſa narration, il déſigne les monumens où il a pris les faits qu'il avance, comme les lettres de Saint Charles, les Archives du Capitole, celles delle Grotte à Mace, celles de Montalte, celles du R. P. Gen. des F. M. Conv. la vie du Cardinal de Sainte Severine, la Nonciature de Moroſini : *Vitæ Sixti V. brevis enarratio*, *vita Sixti V. Anonimo Vallicellano MS. Ephemerides Guidi*

Gualterii, *&c.* Ce qui lui donne aussi lieu de décrire succintement les plus célébres Bibliothéques qui lui ont été ouvertes; telles que la Bibliothéque Barberine, celle de Vallicelli, celle du P. Consulteur du saint Office, celle de Chigi & celle du Vatican.

Les Fables chimériques qu'on a débitées sur la naissance de Sixte, sur ses Ayeux & sur son éducation, s'évanouissent à la vue des Archives de Montalte, païs où Sixte naquit; elles tomberoient encore démenties par des mémoires qui se conservent dans la Bibliothéque pontificale de Chigi; ces instrumens servent entre les mains du P. Tempesti à réveiller dans l'esprit de ses Lecteurs ce goût naturel qui nous porte tous vers la nouveauté, goût qu'il convient lui-même d'avoir éprouvé, en faisant ces deux découvertes.. plus exact & mieux instruit que ceux qui gratuitement ont représenté Sixte persécuté dans plusieurs différentes positions, notre Auteur ne parle que d'une seule persécution que son Héros eut à essuyer dans le Cloître & dans le monde. Resserrant dans de justes limites la partie de sa vie antérieure à toutes ses dignités; après avoir démontré combien son talent pour

la Chaire l'avoit fait estimer du peuple qui accouroit en foule pour entendre ses discours, des Sçavans de son temps les plus distingués, qui n'avoient pas moins d'empressement pour le suivre, & de ces hommes d'une éminente vertu que l'Eglise a canonisés dans la suite, Philippe de Néri, Félix de Cantalice, Ignace de Loiola qui lui prédirent son exaltation au souverain Pontificat; il raconte les actions éclatantes par lesquelles se signala Sixte, comme Supérieur de son Ordre, comme Vicaire Apostolique, comme Evêque, comme Cardinal, dans un recueillement continuel, partagé entre les devoirs du Cardinalat & de la Prélature, malgré son infatigable application à vérifier & à constater les écrits des Saints Pères, à corriger les ouvrages d'Averroés & d'Avicenne, & à travailler sur le décret de Gratien. L'histoire tragique de François Peretti son Neveu, victime infortunée de la plus noire trahison, à qui on ne pouvoit reprocher d'autre crime que celui d'être uni par les liens du mariage à Victoire Accorambuoni de Gubio, la plus belle femme de toute l'Europe; l'horrible inhumanité avec laquelle Accorambuoni fut égorgée par l'ordre de Louis

des Ursins; la mort méritée que subirent, frappés par un arrêt du Conseil suprême de Venise, & Louis & les barbares assassins dont il avoit excité les mains forçenées, forment un grand tableau dans cet endroit de l'histoire, où notre Auteur achevant de dévoiler la fausseté des indécentes déclamations que le mensonge a imaginées pour déprimer l'origine de Sixte, retrace les vertus qu'il allia à la pourpre Romaine dont il étoit revêtu, les tendres soins que la Providence divine eut de récompenser sa fermeté en l'élevant au souverain Empire du Vatican, & le sort funeste qui termine toujours la carriere des traîtres. .... Pour mettre dans tout son jour la vie du Cardinal de Montalte, assis sur le thrône de l'Eglise, notre Auteur dénote préliminairement l'état où se trouvoient au temps de l'élection de Sixte, & lors de son administration, toutes les Cours tant celles de l'Europe que celles qui n'y sont point comprises. Il peint les Grands de ce siecle avec les plus vives couleurs; il balance avec une profonde maturité leurs intérêts politiques respectifs; il entre avec une sage pénétration dans les secrets mystérieux des cabinets, & il

énonce avec une liberté entiere la vérité, qu'il a soin de tempérer par la plus respectueuse circonspection.

A cette description succéde le portrait de Sixte qui n'est point flaté. Le P. Tempesti lui donne les qualités du héros sans lui ôter les défauts de l'homme; il dit & il prouve d'une maniere très-persuasive, que les imperfections qui sont l'apanage ordinaire de l'humanité étoient avantageusement rachetées dans Sixte, par les sublimes vertus qui couronnent toujours l'héroïsme.

Rome & l'Etat Ecclésiastique étoient en proye aux ravages de l'iniquité la plus odieuse, quand Sixte prit en main les rênes du Gouvernement. La peinture des désordres qu'il trouva à arrêter, précéde dans cet ouvrage la narration des particularités de son régne, dont le P. Tempesti dévelope les diverses circonstances à son Lecteur, de maniere qu'en le faisant passer successivement d'un fait à l'autre par une route simple & unie, il irrite sans cesse dans son esprit curieux un desir ardent de s'instruire encore de l'événement ultérieur, jusqu'à ce qu'il l'ait enfin conduit au terme qu'il s'étoit proposé.

. . . .
. . . .
. . . .

Le Cardinal Moroſini, d'abord Nonce, enſuite Légat en France, eſt après Sixte le principal perſonnage de cette hiſtoire. Il avoit du mérite, il eut des jaloux, il fut calomnié, & ſe vit obligé de démaſquer l'impoſture en faiſant lui-même ſon apologie, apologie qui lui rendit la confiance que Sixte avoit eu lui; apologie lumineuſe qui ſe termine ainſi. » Je proteſte devant Dieu & devant Jeſus-Chriſt que j'ai cru fermement & conſtamment, que je crois » encore & que je croirai toujours que » le Pape eſt ſur la terre le Vicaire de » Jeſus-Chriſt, le légitime Succeſſeur » de Saint-Pierre Prince des Apôtres, » le grand Prêtre & le Chef de l'Egliſe » Catholique; que quiconque n'eſt point » en elle, avec elle, & pour elle eſt » contre Dieu; que quiconque ne recueille point dans ſon ſein, diſſipe; » & que les voyes du ſalut ſont fermées » au Chrétien qui refuſe de lui obéir. » Je jure & je promets, avec la grace » de Dieu, de répandre mon ſang & de » ſacrifier ma vie plûtôt que de renon-

» cer à la confeſſion de foi que je viens » de faire. Si, dans la néceſſité d'une » juſtification légitime, il m'eſt arrivé de » donner atteinte à la vérité par la » moindre altération, je conſens & je » veux que la vérité éternelle s'arme » pour vanger ſa cauſe, & qu'elle appéſantiſſe ſur ma tête le châtiment qu'éprouvèrent Ananie & Safire pour avoir » menti à Saint-Pierre. J'eſpere, au » reſte, que ma ſincérité m'ouvrira plûtôt » les thréſors de la Miſéricorde divine.

On remarque les mêmes ſentimens de tendreſſe & de fermeté dans la conduite que Sixte tint avec tous les Princes, avec le Roi d'Eſpagne, avec l'Electeur de Cologne, avec l'Archiduc d'Autriche, avec l'Empereur. Il écrivit plus d'une fois au Roi d'Eſpagne de penſer à appaiſer la colère du Ciel, en lui diſant que le péché du Roi eſt le fleau des ſûjets. Il exiſte une de ces lettres célèbre parmi toutes les autres: elle commence par ces mots, » vos déſordres ont arraché de nos yeux un torrent de larmes, & nous ont fait proſterner aux » pieds du Père des Miſéricordes, pour » lui demander votre converſion..... » Il engagea Erneſt de Bavière Electeur

de Cologne à réformer le genre de vie qu'il menoit, & lui envoya vingt mille hommes de troupes auxiliaires ſous le commandement d'Alexandre Farnèſe pour recouvrer le Fort de Nutz, dont une trahiſon avoit facilité les approches aux hérétiques qui l'occupoient.... Il obtint ſeul par la médiation du Cardinal Aldobrandin ſon Légat, ce que ne purent point obtenir les efforts réunis des Princes de toute la Chrétienté, la liberté de Maximilien Archiduc d'Autriche détenu priſonnier par le Roi de Pologne.... Il donna à l'Empereur Rodolphe des conſeils qui excitèrent l'étonnement & l'admiration des deux Ambaſſadeurs extraordinaires que Rodolphe avoit à Rome. Ceux-ci eurent de la peine à revenir de la ſurpriſe que leur cauſérent l'aiſance, la conciſion & la ſupériorité avec laquelle Sixte diſcuta en leur préſence certains articles relatifs à l'Empire & à tous les Princes de la Maiſon d'Autriche. De tous les ſages avis qu'il communiqua aux Ambaſſadeurs, afin qu'ils les rendiſſent à leur Maître, nous en inſérons ici un que nous prenons au hazard. » L'Amour paternel que nous avons pour l'Empereur

» & ce que nous devons à notre place, » nous font deſirer que Sa Majeſté penſe » ſérieuſement combien il importe qu'elle » établiſſe la ſucceſſion à la couronne » Impériale, ou en ſe mariant, ou autrement, s'il eſt un autre moyen qui » puiſſe convenir davantage à ſa Majeſté. Il eſt écrit que notre vie & notre mort ſont entre les mains de Dieu. » Nous prévoyons que ſi Céſar paſſoit » du temps à l'éternité ſans avoir déclaré » un Roi des Romains, des troubles affreux ébranleroient toute l'Allemagne, » & qu'une élection ne pourroit ſe faire » qu'après beaucoup d'effuſion de ſang, » l'autorité durant l'interrégne ſe trouvant partagée entre l'Electeur de Saxe » Vicaire de l'Empire, Chef des Confeſſioniſtes, & entre le Chef des Calviniſtes, qui eſt l'Electeur Palatin. Rappellez-vous dans cette circonſtance le » Père de l'Empereur Maximilien d'heureuſe mémoire, qui crut avoir rendu » au monde entier un grand ſervice en » faiſant élire ſon ſucceſſeur Roi des » Romains, malgré les obſtacles que lui » oppoſoit la diſcorde. En cas que l'Empereur ſe déterminât à ſe marier, il » me ſemble qu'il ne tiendroit qu'à lui

» d'imiter dans cette occurrence Frede-
» ric III. Celui-ci allant épouser Léo-
» nore de Portugal vint en Italie & se
» fit couronner par Nicolas V. notre
» prédécesseur. Epousât-il l'Infante d'Es-
» pagne, l'Empereur pourroit également
» sortir d'Allemagne pour aller au-de-
» vant d'elle se faire imposer la cou-
» ronne par le Vicaire de Jesus-Christ,
» & démentir ainsi les protestations des
» Princes hérétiques qui prétendent que
» les Papes ne feront desormais le cou-
» ronnement d'aucun Empereur. Quoi-
» que nous ayons touché là un point
» délicat, nous n'en avons pas moins
» dit ce que devroit faire l'Empereur;
» car comme le but des Hérétiques est
» de diminuer la gloire de l'Empire en
» l'aliénant peu-à-peu de la sainte foi;
» ne faudroit-il pas que l'objet de sa
» Majesté fût de combattre les vœux de
» ces hérétiques & de les employer pour
» cette même raison le moins qu'elle
» pourroit dans les négociations publi-
» ques. Soyez persuadés que nous sça-
» vons très-certainement que le Turc,
» oui le Turc même, blâme dans votre
» Gouvernement ce mêlange de Mini-
» stres catholiques & hérétiques qu'on y

» voit. Vous avez sans doute entendu
» parler de ce qui arriva à Constanti-
» nople à deux Ambassadeurs hérétiques
» qui y moururent; parmi les Schisma-
» tiques Grecs il ne se trouva personne
» qui voulût leur donner la sépulture,
» ce qui fournit un sujet de dérision aux
» Turcs, & particulierement aux Chré-
» tiens Apostats. » *L'amor paterno che portiamo à Cesare, e l'obbligo di nostro grado ci stimolano à desiderare che sua maestà pensi quanto altamente importi stabilir la successione dell' Impero, o col prender moglie, o in altera maniera che possa sembrare piu conveniente alla Maestà sua. E scritto che la vita e la morte sono in mano di Dio; onde se Cesare andasse all' eternità senza lasciar dichiarato il rè de' Romani, prevediamo disturbi altissimi nella Germania, e cimenti sanguinosi per l'elezione, rimanendo l'Impero in mano del capo de' Confessionisti il Vicario di Sassonia, ed il capo de Calvinisti il Palatino. Rammentatevi in questo proposito del padre di Cesare Massimiliano di felice memoria, il quale si protestò di aver fatto al mondo un gran beneficio col fare eleggere da' capi tanto discordi il suo successore rè de' Romani. In caso che Cesare*

determinasse di prende moglie, pare a noi che potrebbe imitare in questo Federico terzo, il quale siccome quando si sposò con Leonora di Porto gallo venne con tal propizia occasione in Italia, e si fece coronare dal nostro predecessore Nicolo V. cosi potrebbe. Egl' ancora quando si resolvesse a sposar l'Infanta di Spagna, muoversi di Germania per incontrarla, farsi coronare dal Vicario di Cristo, e cosi smentir le proteste de' principi eretici che nessuno Imperatore deva essere mai piu coronato da' Papi. Abbiamo toccato un tasto geloso, ma abbiamo detto quello che Cesare dovrebbe fare perche in quella guisa che gli eretici tendono a diminuire il decoro dell' Impero con alienarlo a poco a poco dalla santa fede, cosi sua maestà deve smentirli, e con ugual ragione deve servirsi quanto sia meno possibile di loro ne' maneggi publici; e vi assecuriamo saper noi di certo che il Turco, il Turco medesimo biasima nell' Imperio questa mescolanza di ministri Cattolici ed' eretici. Vi sarà pur noto quello che seguì in Constantinopoli di due Ambasciatori eretici i quali essendo morti colà, non si trovò tra Greci Scismatici che volesse dar

loro sepoltura, con beffe de' Turchi e specialmente de' Rinnegati, &c.

Nous ne finirions point si nous voulions orner cet extrait de tous les faits & de tous les discours qui ornent l'histoire que nous crayonnons. Lorette, Montalte, Civita-Vecchia, Rome annoncent la magnificence de Sixte aux yeux enchantés de tous les embellissemens qu'il ajouta à ces différens endroits, de la symétrie des obélisques, de la délicatesse des colonnes, de la régularité des palais, de la somptuosité des basiliques, de la commodité des aqueducs, de la richesse des hôpitaux, effets permanens de son industrieuse libéralité. Toujours semblable à lui-même, toujours le premier lorsqu'il s'agissoit de donner l'exemple en ce qui concernoit le culte divin, toujours courageux pour refuser ce que sa conscience ne lui permettroit point d'accorder: *Quello che non potiamo per giustitia, giudichiamo assolutamente non potere.* » Nous nous
» croyons les mains entierement liées
» par rapport à ce que l'équité nous dé-
» fend. » Il travailla à perfectionner tous les arts, à augmenter l'amour des lettres, à extirper l'héréşie, à rétablir les

usages de la naissante Eglise, à sanctifier les institutions prophanes, & à réformer les mœurs de tous les états.

Nous n'étendrons pas davantage cette analyse; il nous semble qu'elle suffit pour donner une idée de l'ouvrage du P. Tempesti, qui s'est plus attaché aux choses qu'aux mots; & qui uniquement attentif à penser, a même oublié quelquefois qu'il eût à s'exprimer. Il a dédaigné les entraves de la grammaire, peut-être d'après ce que nous lisons dans le Dante son compatriote.

Opera naturale è ch'uom favella,
Ma così, o così, natura lascia
Poi fare a voi secondo che vi abbella.

Il est naturel à l'homme de s'énoncer; mais il ne l'est pas moins qu'il reste le maître de choisir à son gré la manière qui lui plaira le plus. Nous restons les maîtres de faire un choix, il est vrai, & il l'est également que nous sommes forcés d'en faire un qui soit judicieux.

In verbis etiam tenuis, cautusque serendis
Hoc amet, hoc spernat. Art poët. Hor.

Un Historien est un Peintre; un Peintre ne l'est qu'à demi, s'il ne sçait point colorier, quoiqu'il dessine parfaitement. Le dessein est l'essenciel fondamental, le coloris est un essenciel qui frappe. . . . Nos loix, que Sixte V. & son Historien paroissent ignorer, ainsi que les bornes de la puissance spirituelle, portent que nos Monarques tenant leur pouvoir de Dieu seul, la Religion qu'ils professent quelle qu'elle soit, ne sçauroit leur ravir ce pouvoir divin dans son origine; indépendant dans son exercice, & inadmissible dans tous les événemens imaginables, de sa source même découle sa perpétuité.



SUITE des Réflexions sur la vanité des hommes; par Matthias Aires Ramos da Silva de Eça, Portugais. Lisbonne, chez François-Louis Ameno, imprimeur de la Patriarchale, 1752. in-8°.

» QUEL EST le sentiment? continue M. de Eça, toujours si indigné contre les faux sçavans, qu'il comprend quelquefois les véritables dans son animadversion, » quelle est la doctrine? Quel est le systême dont les » sçavans soient d'accord? Tout est in- » certain en eux, & ils n'ont que leur » vanité de bien assurée.

Pour prouver cette grande vérité, il rapporte fort au-long les diverses fortunes qu'ont eues les œuvres d'Aristote: il auroit peut-être mieux fait de ne s'en pas donner la peine. Quel est l'homme qui ne soit point au fait des revers de la doctrine du Prince des Philosophes? Plusieurs auteurs se sont appliqués à nous en transmettre l'histoire. En l'année 1747

l'auteur d'un très-bon livre Portugais, intitulé: *véritable méthode d'étudier*, nous les avoit détaillés; c'est dans la lettre huitiéme qui traite de la Philosophie; M. de Eça auroit dû se dispenser d'écrire tout ce que la crainte des répétitions nous fait omettre dans son ouvrage depuis la page 262 jusqu'à la page 269: si quelqu'un pouvoit ignorer quelque chose là dessus; Moréri, à l'article Aristote, s'étend suffisamment sur le sort varié de sa Philosophie, qui a été tantôt reçue avec de grands applaudissemens, tantôt condamnée avec mépris.

Nous ne nous arrêterons donc point avec l'Auteur à montrer que la vanité des Lettres est plus grande que la vanité des armes il suffira de rapporter ce qu'il dit, p. 270.

» Le péril n'est pas tant où il se montre » qu'où il se cache; cela est sur-tout vrai » dans la carriere des Lettres & dans celle » des armes. Celles-ci ne font que du » bruit, celles-là causent la ruine; les » armes font le mal & finissent avec lui; » le mal que font les Lettres est éternel. » L'épée ne peut souvent user de force, » ni de trahison, la plume au contraire » peut toujours être traitresse & perfide.»

Monsieur de Eça est toujours emporté

par son zèle contre la fausse science ; sa colère seroit bien mieux placée, si elle ne tomboit que sur ceux qui abusent de leurs lumières. Les sciences éclairent l'esprit & perfectionnent le cœur ; ce sont ceux qui en abusent, qui sont les pestes de la société & les ennemis du genre humain. Confondre la science avec l'abus qu'on en fait, ce seroit confondre le vice avec la vertu, Titus avec Néron : seroit-ce raisonner conséquemment que de dire, le vice se sert souvent du voile de la vertu pour séduire les hommes & les tromper ; rien de plus pernicieux que ce qui trompe & séduit ; donc la vertu cause les plus grands désordres, donc elle est pernicieuse. Il y auroit presqu'autant d'inconséquence à conclure que la science est dangereuse, de ce que quelques-uns en abusent ; mais continuons.

» Ceux, qui dans les Lettres cherchent » la science, sont rares ; ce qu'ils cherchent, c'est l'utilité, ce sont les applaudissemens; ceux-ci sont l'objet de la vanité, » celle-là l'est de l'ambition. D'autres ne » cherchent pas seulement l'intérêt, la » louange, l'approbation des hommes ; » mais ils prétendent acquérir une espe- » ce de souveraineté sur leurs semblables.

» Les Lettres sont les armes avec les- » quelles ils se flattent d'obtenir sur le » reste des hommes un droit de conquê- » te ; cette idée, ou cette espérance, » semble naître & croître avec eux. Ils » sont à peine aux élémens des premiers » Arts, qu'ils se proposent déja ce but » & y dirigent leurs pas. Ils ne suivent » que les vices ou les vertus qui puissent » les conduire à cette fin, & ne sont » point vertueux ou vicieux par nature, » mais par occasion..... Ils sont tou- » jours prêts à abandonner la vertu pour » embrasser le vice, & à dompter le vice » pour couronner la vertu : pourvû que » leur fortune en dépende; trahison fi- » délité, réligion, hypocrisie, tout leur » est égal. Ils regardent les vertus & les » vices comme des instrumens, dont un » Artiste habile sçait se servir, selon les » occasions & l'ouvrage. Pour que per- » sonne ne puisse les suivre, ni les at- » teindre, ils cachent & renversent les » dégrès à mesure qu'ils les montent ; ils » ne se font voir qu'au dernier, mais la » foudre à la main; ce ne sont plus alors » des gens de petite conséquence, ce sont » des constellations formidables & fu- » nestes. A une si haute élévation l'encens

» le plus subtil ne peut parvenir, le » respect le plus profond ne les flatte pas, » ce qu'ils exigent est le silence & l'adora- » tion : encore faut-il que ce soit de loin » qu'on les honore ; ils pensent que ce se- » roit un sacrilège que de les approcher.

» Les Sçavans heureux font aîles de » tout & même des choses les moins pro- » pres à voler : c'est pourquoi les crimes » les plus énormes sont pour eux une » action juste; comme dans les autres une » faute legère est un forfait atroce. . . . » . . . . Superbe, ambi- » tion, grandeur sont les trois Poles où » ils s'établissent & se fondent : ce sont » les Dieux auxquels ils sacrifient, & » dont ils sont en même-temps les por- » traits, les originaux, les idoles & les » idolâtres ; Narcisses de leurs propres » actions & surtout de leur science, ils » sont les premiers à s'admirer. »

La colère de M. de Eça contre les mauvais sçavans lui fournit des traits bien forts, il faut en convenir ; il seroit assez difficile d'analyser des idées aussi relevées ; bornons-nous à examiner celles qui seront plus à notre portée.

» Les sciences ne pacifient pas le mon- » de ; elles n'y causent au contraire que » troubles, que dissentions.

» Le but de la vanité n'est pas de dé- » couvrir la vérité, mais d'étaler une » érudition *rabine*, & de demontrer que » dans l'Hébreu, par exemple, *Ame* » signifie *Vierge*. »

N'avons-nous pas un peu raison de dire que notre Auteur ne distingue pas assez les choses ? Il n'y a pourtant rien de si sensible que la différence qui se trouve entre un sçavant & un pédant : voici, je crois, comme on les peut définir chacun selon leur espece particuliére. Nous allons nous servir des propres expressions de *M. de Van-effen*, dans le discours douziéme du tome premier de son Mysantrope ; sa double définition est claire, précise & juste. *Celui qui mérite véritablement le nom de sçavant*, dit-il, *est un homme qui sçait un grand nombre de choses utiles, lesquelles digérées par la méditation peuvent fortifier son raisonnement, le rendre plus éclairé sur ses devoirs, en un mot, lui faire passer sa vie avec agrément & avec sagesse. Celui qui n'est en possession que du titre de sçavant*, c'est-à-dire le pédant, *s'est embarassé l'esprit sans discernement & sans choix des plus inutiles vetilles de l'antiquité ; il sçait donner une Généalogie à chaque mot ; chez lui*

tout terme eſt Arabe, Chaldaïque, Phénicien; enfin il s'efforce d'apprendre ce qu'un homme raiſonnable eſt en droit d'ignorer, pour ſe faire un mérite d'être inſtruit de ce que peu de perſonnes ſçavent, & que tout homme de bon ſens voudroit oublier, s'il l'avoit appris.

Nous ne rapportons que ce peu de mots de cet excellent diſcours ; on pourra y recourir pour voir au naturel le portrait du pédant, contre lequel M. de Eça eſt ſi juſtement irrité.

Nous trouvons à la fin de la page 281 un portrait ſi bizarre de la ſcience & des ſçavans, que nous allons en donner ici une ébauche. Nous ſommes perſuadés que l'Auteur à voulu s'égayer & qu'il ne trouvera pas mauvais que nous nous amuſions avec lui de ſon ingénieux groteſque

» Le ſçavoir humain eſt ſemblable à » la toile d'un théâtre. On y voit peint » avec art des hiéroglyphes, des médail- » les, des inſcriptions & toute ſorte » d'attributs ; la vue ſe plait à contem- » pler cette variété d'emblêmes & de de- » viſes. L'eſprit une fois frappé, le cœur » ſe laiſſe aiſément pénétrer de reſpect, » d'admiration & de terreur. Mais s'il ſe

» trouve un impatient ou un indiſcret » qui monte ſur le théâtre & lève la toile, » il ne voit plus qu'un lieu ténébreux » plein d'embarras, ſans ordre ni propre- » té : il voit une foule d'acteurs & d'ac- » trices. Parmi les acteurs, les uns ſont » encore tout couverts de haillons & dans » une oiſiveté libertine ; les autres en- » doſſant des habits ſuperbes & prenant » le ſceptre en main, ſe rappellent à » la clarté d'une lumière pâle les paroles » d'un rôle inſipide, dont leur mémoire » ſe charge avec peine ; pendant que » d'autres devant un miroir obſcur exer- » cent en cadence leurs geſtes, leurs » pas & leurs mouvemens, & s'appli- » quent à contrefaire, tantôt la gayeté » ou la triſteſſe, tantôt l'air de la ma- » jeſté, de la valeur ou de la juſtice. Par- » mi les actrices, les unes, auſſi ſoigneu- » ſes & inquietes que les acteurs, s'occu- » pent à ſe décorer de la parure la plus » recherchée ; d'autres tentent & s'effor- » cent, mais en vain, de réparer par » les miracles de l'art les ravages que le » temps a faits à leur beauté ; ſemblables » aux ſerpens, elles cherchent auſſi à ſe » renouveller ; elles ont la même inten- » tion de nuire, mais elles n'ont pas le

» même bonheur à ſe *régénérer*; on les voit » continuellement la glace à la main, » étudier l'amour, le dédain, la ſévé- » rité, la joye & l'art des larmes. Le » miroir, ce maître muet & fidele, leur » enſeigne la propriété, l'art & les gra- » ces de chaque mouvement ; mais inu- » tils efforts : l'air eſt vain, la grace » trompeuſe, la propriété fauſſe & la re- » préſentation menſongère. Dès que la » ſcene commence, on ne voit juſqu'à » la fin qu'une feinte d'actions & de fi- » gures ; celui qui exprime le mieux ce » qu'il ne ſent pas, & qui imite le mieux » ce qu'il n'eſt pas, c'eſt celui qui ſe diſ- » tingue le plus. L'art ne conſiſte pas dans » l'imitation, mais dans l'adreſſe à mieux » contrefaire. . . . . . Sur un plus grand » théâtre ſe donnent des ſcenes plus » diſtinguées, où ſe repréſentent les va- » nités du monde, & ſurtout la vanité » des ſciences. »

Ce ne ſont certainement ici que les exagérations volontaires d'un homme d'eſprit, dont l'indignation enfle le ſtyle. M. de Eça en veut bien aux ſçavans, » il » s'en faut de beaucoup, ſelon lui, qu'ils » ne ſoient les plus propres pour gouver- » ner la terre. Les Républiques qu'ils ont

» fondées ou gouvernées, ſe ſont anéan- » ties. Nous les connoiſſons par le récit » de ce qu'elles ont été, & non pas par ce » qu'elles ſont. Rome date la décadence » de ſa gloire, du temps où les ſciences ſe » ſont élevées chez elle au plus haut dégré. » Jules-Céſar, héros fameux, ſçavant » capitaine, porta dans les champs de » Pharſale les derniers coups à la liberté » de ſa Patrie & s'en rendit maître.

» Rome toujours victorieuſe & invin- » cible ceſſa de l'être, dès qu'elle trouva » dans un fils ingrat un ſçavant armé.... » Les plus grandes cruautés furent tou- » jours exercées ou conſeillées par les » ſçavans. Ils perſuadent le mal avec » tant de véhémence & ſi efficacement, » qu'on le pratique comme par enthou- » ſiaſme. La ſcience enſeigne la cruauté, » non qu'elle ſoit cruelle en ſoi, mais » parce que la férocité même qui peut » être utile, reçoit de la ſcience, à ce titre, » des ornemens qui diminuent l'horreur » qu'elle cauſe naturellement.. » Arrê- tons-nous ici, & eſſayons d'appaiſer notre Auteur par une eſpece d'Apologie des ſçavans.

Quelles ſont donc les Républiques ou les Monarchies, que les ſçavans ayent

fondées ? Monſieur l'Abbé le Moine prétend, à la vérité, *que Romulus étoit un ſçavant ; qu'il avoit été élevé dans toutes ſortes de ſciences convenables à ſon rang ; que Numa ſon ſucceſſeur étoit non-ſeulement philoſophe, mais auteur en même-temps.* * Mais, d'un autre côté, il eſt certain que les Romains dans le commencement de leur République étoient des gens groſſiers, qui ne connoiſſoient que leur épée & le ſoc de leur charue : il eſt certain encore qu'ils reſtèrent dans l'ignorance juſqu'à la fin des guerres Puniques, & ce ne fut qu'après la ruine de Carthage qu'ils commencèrent à connoître les ſciences & les arts.

Les premiers Grecs n'étoint liés entre eux par aucunes loix ; ils erroient de contrées en contrées, & ne vivoient que de rapines. La Gréce diviſée en différentes Républiques, qui toutes avoient des mœurs & des coutumes particulieres, ne parvinrent que peu à peu à ce dégré de puiſſance où elle s'eſt élevée ; & ce ne fut qu'inſenſiblement que les arts & les ſciences y prirent racine,

* Conſidérations ſur l'origine & les progrès des Lettres chez les Romains.

& donnèrent un plus beau luſtre à ſa gloire. Mais les Lettres ne furent point cultivées également dans toutes les parties de la Gréce. Athenes fut le berceau & le ſéjour des arts ; Sparte, l'empire de Mars.

Si l'Auteur des refléxions avoit lû les obſervations ſur les Grecs, par M. l'Abbé de Mably, il n'auroit pas ſans doute appuyé ſes raiſonnemens ſur d'auſſi foibles principes.

» Les ſçavans ne ſont pas les plus pro» pres à gouverner.» Cette reflexion n'eſt pas plus vraie que les autres ; Licurgue & Solon furent deux ſçavans, deux ſages ; & ce furent leurs loix qui affermirent davantage la gloire de Sparte & la grandeur d'Athenes. Mais, ſans chercher des exemples dans l'antiquité, il n'y a qu'à lire l'hiſtoire de Louis XIV. on verra que la France ne fut jamais plus puiſſante, plus formidable, plus reſpectée, que lorſque M. de Colbert en étoit le premier Miniſtre. La Moſcovie ne s'eſt retirée des ténèbres de l'ignorace & de la barbarie où elle étoit abîmée, que lorſqu'elle a eu pour Souverain un Prince ſçavant.

Perſonne juſqu'à préſent n'avoit accuſé les ſciences d'etre cauſe de la décadence de l'Empire Romain, de celui des Perſes

& des Grecs. On en a toujours accuſé la corruption des mœurs, la déſobéiſſance aux loix, le déréglement du peuple, ſa grandeur, ſa richeſſe, ſa puiſſance. On en a accuſé ſur-tout la mauvaiſe éducation des Princes, qui eſt la ſource de tous les déſordres.

Jules-Céſar n'aſſervit point ſa Patrie parce qu'il étoit ſçavant, mais parce que c'étoit un ambitieux qui ne vouloit ni de Maître, ni d'égal ; d'ailleurs le plus beau ſiécle de Rome fut le ſiécle d'Auguſte, ſiécle d'or des Lettres, dans lequel elles arrivèrent à leur perfection, & la gloire de Rome prit un nouvel éclat. Tibere fut le premier auteur de leur décadence ; il détruiſit les arts en perſécutant les ſçavans.

Si l'Auteur, avant que d'avoir tracé ſes refléxions ſur le papier, avoit lû l'excellent ouvrage de M. Titon du Tillet ſur les honneurs rendus aux ſçavans, il auroit vû que les plus grands Rois les ont toujours regardés comme les oracles de la divinité & comme les précepteurs du genre humain ; il n'auroit pas avancé *que les ſçavans ont exercé ou conſeillé la cruauté.* Tant que Néron déféra aux ſages conſeils de Burrhus & de Seneque, Rome

ne voyoit naître que des jours heureux. Le plus renommé des Conquérans regardoit Homère comme un maître qui lui apprenoit à bien régner : *ce grand Poëte*, ajoute M. Boſſuet dans ſes refléxions ſur les Perſes, les Grecs, & les Macédoniens, *n'apprenoit pas moins à bien obéir qu'à bien commander.* Nous invitons notre Auteur à lire avec attention les conſidérations ſur les cauſes de la grandeur des Romains & de leur décadence, par M. de Monteſquieu ; les obſervations ſur les Grecs, par M. l'Abbé de Mably ; l'ouvrage de M. l'Abbé le Moine, que nous avons déja cité ; & les refléxions de M. Rolin ſur les cauſes de la décadence de l'Empire des Perſes. Nous croyons qu'après ces lectures, il pourra ſe repentir d'avoir trop ſuivi ſon premier mouvement contre les faux ſçavans, & d'avoir voulu imputer aux ſciences-mêmes tout le mal qu'ils ont fait : hélas! au contraire, tous les malheurs qui ſont arrivés dans l'univers, n'ont été cauſés que par le refroidiſſement des eſprits pour les arts & les ſciences.

Voici ce que M. de Eça penſe ſur la vanité par rapport à l'hiſtoire ; nous ſommes aſſurés qu'il va nous parler avec zele.

» L'Histoire est une preuve dont la va-
» nité s'étaye, & qui sert d'autorité à la
» Noblesse; preuve incertaine, douteu-
» se, feinte & quelquefois fausse. On y
» rencontre souvent des faits, des ac-
» tions, des combats, des victoires &
» des noms, que ces mêmes actions ont
» annoblis & illustrés. Mais de combien
» de combats, de combien de victoires,
» qui ne sont jamais arrivées, de combien
» de noms qui n'ont jamais existés, l'Hi-
» stoire fait-elle mention? Il n'est pas
» facile de découvrir la vérité des événe-
» mens par la narration de l'Histoire. On
» écrit souvent après plusieurs siécles écou-
» lés, d'où il suit que l'antiquité devient
» un nuage obscur & impénétrable, où la
» vérité se perd & se cache. Si on écrit
» l'histoire des Héros pendant leur vie,
» la crainte la corrompt, la jalousie la
» diminue, la flaterie l'augmente & l'em-
» bellit. Pour être bon Historien, il faut,
» comme il a été dit si souvent, n'avoir
» point de réligion, n'être d'aucun païs,
» d'aucune profession, &, s'il étoit possi-
» ble, n'être point homme. Celui qui se
» flate d'apprendre la vérité des faits par
» la lecture de l'Histoire, se trompe assu-
» rément: tout ce qu'il pourra appren-

» dre, c'est l'histoire des Auteurs qui
» l'ont écrit.

» Les Historiens font tous leurs efforts
,, pour se peindre eux-mêmes & pour
,, faire connoître dans leurs écrits, leurs
,, perfections & leurs inclinations. L'ora-
,, teur déclame sans cesse; le guerrier
,, ne parle que de combats; il décrit
,, des batailles qui ne se sont ja-
,, mais données, il marque l'heure
,, à laquelle elles ont commencé, le temps
,, qu'elles ont duré, les divers incidens
,, qui sont survenus, le nom des Géné-
,, raux, le plan de la bataille, les fautes
,, qu'on a faites d'un & d'autre côté,
,, comment on les a réparées, de quelle
,, manière on en a profité, & ce qui a
,, fait remporter la victoire. Tous ces dé-
,, tails sont ridicules; car dans un vrai
,, combat, comment est-il possible que
,, l'Historien ait appris des circonstances
,, infinies, qui, ayant été momentan-
,, nées, n'ont pû être remarquées, ni
,, distinguées par aucun des combattans.
,, Si l'Historien est Jurisconsulte, il ne
,, parle que de loix, de Legislateurs,
,, du droit des gens & de celui de la guer-
,, re; à chaque pas il trouve matiere à
,, discuter, & abondonne l'histoire pour

,, montrer son caractère: c'est ce qui
,, fait que Saluste a rempli ses ouvrages
,, de Morale; Tacite, de politique; &
,, Tite-Live, de superstitions.

» L'envie de conter des choses admi-
,, rables, & la vanité de montrer qu'on
,, est au fait des secrets, font que les Histo-
,, riens inventent & écrivent souvent des
,, fables. L'inventeur de faits merveilleux
,, & d'événemens surnaturels attribue à
,, son mérite personnel l'admiration qu'il
,, fait naitre dans l'esprit d'un lecteur
,, crédule. La variété des opinions en ma-
,, tiere d'Histoire, fait que cette partie de
,, Littérature est la moins certaine, la plus
,, douteuse, & souvent la plus remplie
,, d'impostures & de faussetés. Cicéron
,, appelle Hérodote, qui passa pour le
,, meilleur historien, Auteur de fables.
,, Diodore traite de faiseurs de contes
,, tous les écrivains qui l'ont précédé, &
,, Vivès leur fait à tous le même reproche.
,, Les Commentaires de César ne sont
,, pas moins suspects; Asinius Pollio les
,, traite de peu véridiques; & Vossius fait
,, mention d'un écrivain qui prétend
,, prouver invinciblement que César n'a
,, jamais passé les Alpes, & que tout ce
,, qu'il à écrit de la guerre des Francs
,, est faux.

» Les Historiens ne se contredisent pas
,, seulement les uns les autres; mais ils
,, se contredisent souvent eux-mêmes.
,, Procope, dans son histoire, prodigue les
,, plus grands éloges à l'Empereur Justi-
,, nien, à Théodora sa femme, à Béli-
,, saire, à Antoine; & dans ses Anecdo-
,, tes, il les déchire cruellement.

» Les marbres & les bronzes ne servent
,, point de preuves infaillibles à l'Histoi-
,, re. Les monumens les plus anciens ont
,, fait commettre souvent les plus lourdes
,, fautes. Les premières conjectures, bien
,, ou mal fondées, ayant acquis avec le
,, temps l'autorité de l'Histoire, ont passé
,, à la postérité comme des faits certains.
,, Nous en avons un exemple dans l'ins-
,, cription gravée sur l'arc de triomphe
,, de Titus. On y lisoit qu'avant cet
,, Empereur personne ne s'étoit rendu
,, maître de Jérusalem, ni n'avoit entre-
,, pris de l'assiéger, quoique sans avoir
,, recours à l'Histoire Sacrée, qui pou-
,, voit n'être pas bien sçue des Romains,
,, nous sçachions que cette Ville fut une
,, des conquêtes de Pompée, &c. »

Il ne seroit pas juste de laisser établir
tant de griefs contre l'Histoire, sans op-
poser au moins une légere résistance, &

sans faire voir que l'Auteur des refléxions ne sera pas difficile à dépersuader, puisqu'il paroît n'aimer & ne chercher que le vrai.

L'Histoire, suivant M. Ramos da Silva de Eça, est une source incertaine, où nous prétendons envain puiser une connoissance parfaite des actions des hommes; envain, selon lui, espérerions-nous y apprendre la manière dont les Empires se sont établis, par quels dégrés & par quels moyens ils sont arrivés à ce point de grandeur que nous admirons en eux, ce qui a fait leur solide gloire & leur véritable bonheur; enfin les véritables causes de leur décadence & de leur chûte.

Ce n'est pas l'Histoire qu'il faut condamner; il ne faut critiquer que les gens qui se sont érigés en historiens, sans en avoir les qualités, & qui par une trop grande crédulité ont mêlé beaucoup de fables dans leurs écrits, ou qui par une basse flaterie n'ont cherché qu'à pallier les faits & à exalter leurs héros: ceux qui sont tombés dans ces défauts, ne doivent pas être mis au nombre des historiens; ce ne sont que des romanciers: qu'importe que Saluste moralise, & que Tacite remplisse ses ouvrages de politique? Ce

sont deux écrivains qui font profession d'une scrupuleuse sincérité, également exempte d'amour & de haine, d'espérance & de crainte. Il est vrai que Ciceron accuse Hérodote, une seule fois je pense, d'avoir donné dans la fable; mais n'en dit-il pas autant de bien que de mal, lorsqu'il l'appelle à plusieurs reprises le Père de l'Histoire & le Prince des Historiens?

Monsieur de Cordemoi, entre les modernes, le propose pour modèle à tous ceux qui veulent écrire l'Histoire; on a beaucoup critiqué Hérodote; mais lui a-t-on toujours rendu justice? Qu'on le lise avec beaucoup d'attention, on verra qu'il appuye par de bonnes preuves ce qu'il avance comme vrai; qu'il donne pour douteux ce qui l'est en effet, en ajoutant ordinairement, ou que c'est tout ce qu'il a pû apprendre, ou qu'on lui a dit les choses comme il les rapporte, ou qu'il ne les a écrites que sur la foi des Prêtres.

Parce que Vivès & Bodin prétendent que Diodore n'a pas toujours été armé du flambeau de la critique, faut-il les en croire sur leur parole? Pline dit positivement que Diodore est le premier d'entre

les Grecs qui se soit abstenu d'écrire des bagatelles, & Photin loue son style comme fort clair & très-propre à l'Histoire. Pourquoi ce sentiment ne prévaut-il point? Si l'on peut reprocher quelque chose à Diodore, c'est son peu d'exactitude dans le calcul des années.

C'est à tort qu'on veut faire suspecter les commentaires de César; qu'on nous permette de rapporter le jugement qu'en fait Ciceron. * *Commentarios quosdam scripsit rerum suarum valdè probandos; nudi enim sunt, recti & venusti, omni ornatu orationis tanquam veste detractâ:*

* *Ciceron in Brut. cap.* LXXIV. dont voici le passage traduit. César a écrit ses commentaires ou ses mémoires particuliers qui méritent toute sorte d'approbation: car ils sont pleins de candeur, de justesse & de graces; ils négligent entierement les ornemens de l'éloquence, il y fait voir la vérité toute nue: il est vrai qu'il conseille à ceux qui veulent écrire l'histoire, de se précautionner auparavant de tous les matériaux nécessaires; & ce conseil judicieux dont les mauvais Historiens voudroient se prévaloir pour autoriser l'affectation de leur style, décourage absolument les bons Ecrivains, qui sentent bien que, comme il n'y a rien de plus satisfaisant que d'écrire l'histoire avec autant de justesse que de précision, il n'est rien aussi de plus difficile.

sed dùm voluit alios habere parata unde sumerent qui vellent scribere historiam, ineptis gratum fortasse fecit qui volunt illa calamistris inurere, sanos quidem homines a scribendo deterruit: nihil enim est in Historiâ purâ & illustri brevitate dulcius.

Quoique tout ce que nous venons de dire soit très-suffisant pour justifier les Historiens cités, nous prenons encore la liberté de renvoyer M. de Eça au tome troisiéme de la nouvelle édition du Menagiana, page 157. & au Dictionnaire de Bayle, article de César, lettres G. & S. il y pourra voir les divers jugemens qu'on a portés sur les Commentaires de ce Sçavant Empereur; & il rendra très-certainement son estime à un ouvrage aussi excellent.

Il est vrai que Procope dans plusieurs de ses ouvrages comble de louanges Justinien & Théodora son épouse, & que dans ses Anecdotes il les critique avec affectation; mais qu'en peut-on conclure contre l'Histoire? On ne doit blâmer que Procope, qui, comme un malhonnête homme, a été, selon l'occasion, ou un flateur servile, ou un médisant outré.

Les défauts de l'Historien ne sont point

ceux de l'Hiſtoire ; c'eſt au contraire la partie de la litterature la plus utile aux hommes, quand elle réunit toutes les qualités que lui déſirent, tant M. Morelli dans ſon eſſai ſur l'eſprit humain, que le Jeſuite Rapin dans ſes reflexions ſur ce ſujet. Il eſt donc des Hiſtoires auxquelles on peut ajoûter foi ; on doit y croire ſurtout les faits, qui ſont prouvés par les médailles, les inſcriptions & les autres monumens. Ce ſont ordinairement les dépoſitaires les plus fidéles, que puiſſent choiſir les Princes dans les Monarchies, & les Magiſtrats dans les Républiques, pour conſerver à la poſtérité les dicts remarquables & les faits illuſtres de leur tems. La ſincérité de M. de Eça eſt ſi grande qu'il paroît réprouver tous les moyens, dont les hommes abuſent, pour bleſſer cette vertu favorite des ames droites ; ces moyens cependant n'en ſont pas moins bons en eux-mêmes ; leur ſeule deſtination dans leur origine étoit de tranſmettre la vérité & non le menſonge à la poſtérité : ils n'en ont jamais eu d'autres.

Nous ne ferons point ici l'éloge des médailles, ni des inſcriptions ; nous n'exagérerons point les grands avanta-

ges que l'on en peut tirer pour expliquer l'hiſtoire. Ce ne ſeroit qu'une répétition des louanges, que tant d'auteurs du premier ordre leur ont données. Il eſt certain que l'hiſtoire n'a pas de plus ſolides fondemens pour établir la vérité de ſes événemens. Nous dirons plus : elles lui en fourniſſent encore quantité de très-ſinguliers, dont aucun livre n'a conſervé la mémoire. Si les médailles & les inſcriptions ont induit quelquefois en erreur, n'en doit-on pas accuſer l'ignorance ou la précipitation de ceux qui les ont expliquées ? D'ailleurs les belles connoiſſances ne ſe ſont point préſentées à l'eſprit des hommes toutes à la fois, ni toutes en même-temps, ni toutes à une même perſonne, ni toutes aſſez clairement développées, pour ſe trouver d'abord dans la derniere perfection, à laquelle on ne parvient que par ſucceſſion de temps.

M. de Eça ne paroît pas convaincu de tout ce que nous diſons, & il accuſe l'hiſtoire d'avoir plus d'une fois empiété ſur les droits de la fable ; & ne perdant point de vue l'objet primitif de ſes réflexions, il inſiſte ſur ce que la vanité de l'hiſtoire eſt la même que celle

de la fable ; & pour le prouver il accumule les traits d'érudition les plus curieux : il rapporte même fort au-long tous les ſentimens des Auteurs ſur le ſiége de Troye, ſur le cheval des Grecs, ſur Hélène, ſur Enée ; il ſe pare de l'opinion de Métrodore de Lampſaque, & comme lui il affecte de douter de l'exiſtence des héros d'Homère ; il approuve & cite tous les Auteurs qui, au rapport de Moréri, ont révoqué en doute tout ce que l'on a dit des Fondateurs de Rome : il n'oublie pas de parler des Amazones, & de rapporter les divers ſentimens ſur l'exiſtence ou la fauſſeté de ces femmes guerrières. Il conclut enfin par nous aſſurer qu'il n'y a de certitude ſur rien, & que l'hiſtoire profane ſemble n'avoir pas été faite pour inſtruire, mais pour tromper. C'eſt pouſſer le Pirrhoniſme un peu trop loin ; c'eſt faire uſage de l'érudition contre elle-même en quelque façon. Que M. de Eça modére un peu le zèle dont il eſt animé pour la vérité ; qu'il tienne le milieu conſeillé par Horace ; & la République des lettres aura en lui un auteur très-judicieux & très-utile.

Il termine ſes réflexions ſur la vanité

en général, par celles qu'il fait ſur la vanité de la Nobleſſe ; ſa critique a toujours le même feu & la même abondance ; il ſe mocque de la vanité des Scithes, des Phrygiens, des Perſes & des Egyptiens, qui faiſoient remonter leur origine juſques bien avant que le monde fût habité. Il n'épargne pas les Chinois & leurs Dynaſties. Les Héros de l'antiquité qui ſe faiſoient deſcendre des Dieux ne ſont point exempts de ſa cenſure : enfin il répéte tout ce que pluſieurs auteurs avoient dit avant lui ſur ce ſujet connu, & parvient enfin au bout de ſa carriere.

Il eſt temps que nous finiſſions auſſi ; & nous croyons ne le pouvoir mieux faire que par un jugement ſur tout l'ouvrage.

Il y a de très-bonnes choſes dans les réflexions de M. Matthias-Aires-Ramos da Silva de Eça : elles ſont bien écrites en général, & tout le monde convient que pluſieurs penſées ſont parfaitement exprimées ; mais on trouve dans pluſieurs endroits cette *luxure* d'expreſſions & de termes dont parle Ciceron. En voici un exemple. » Qui croiroit (page 325.) » que l'obſcurité des ténèbres pût ſe

» faire sentir où préside la lumiere ; » qu'à la vue de la beauté, la laideur » pût avoir des Autels ; qu'une voix » rauque & discordante ne causât point » de désordre dans le concert de l'har- » monie ; qu'entre les pierres précieu- » ses, la brute pût être estimée ; que le » métal le plus grossier pût égaler en » prix le métal le plus précieux ; qui » croiroit enfin que dans un Temple » consacré à la Divinité, l'Idole pût » avoir un culte ?

On trouve souvent, dans le cours de cet ouvrage, cette fertilité que les critiques appellent *redundance* de choses, & qui ne satisfait pas à beaucoup près autant qu'une succession d'idées nouvelles. Les censeurs de Lisbonne ont trouvé que M. de Eça faisoit quelquefois des mots un usage un peu trop hardi ; ils ont été frappés entr'autres de cette phrase-ci, qui se trouve à la page 175. *les eaux se brisent entre-elles & se mettent en piéces* ; ils prétendent qu'un fluide qui se brise & se met en piéces est une métaphore bien peu exacte dans un ouvrage comme celui des réflexions ; selon eux les expressions suivantes n'ont qu'une fausse élévation.

Les plus hautes montagnes ne s'admirent que parce qu'elles coûtent à monter. Le lustre d'un argument vient de sa contradiction : on les lit à la page 215. Plus de Philosophie, disent toujours les Censeurs de Lisbonne, eût empêché M. de Eça de faire éclore tant de pensées trop hardies, & lui eût sauvé la comparaison que plusieurs critiques Portugais ont fait de lui avec le Geai de la fable ; ces gens de mauvaise humeur prétendent que, si chacun des Auteurs qu'il a imités revendiquoit ce qui lui appartient, il ne lui resteroit qu'un blanc-signé, & quelques opinions singulieres qui ne donneroient pas une grande idée de ses connoissances. Cette critique est trop sévere, n'en déplaise aux censeurs Portugais : il y a dans l'ouvrage de M. de Eça d'excellentes réflexions, qui appartiennent en propre à son bon esprit, & qui doivent lui faire, comme elles lui font, beaucoup d'honneur. Il y a plusieurs choses, à la vérité, qu'on avoit dit avant lui, mais il les a répétées d'une maniere assez neuve : on en conviendroit aisément, si nous citions ici tous les ouvrages où il a puisé ; mais nous nous contenterons de transcrire quelques pensées

dont il s'est servi, & qui se trouvent pour le fond & l'essence dans le traité de l'Orgueil.

« Les mourans ne sont pas exempts de » l'orgueil, il n'éclate que trop dans les ordres qu'ils donnent pour leurs funérail- » les, auxquelles d'ailleurs il est ridicule de » penser, dans le temps où l'on a d'autres » choses bien plus importantes à faire. (*a*)

» L'orgueil commence & finit avec la » vie. (*b*)

» Aucun sexe, aucun âge, aucune » profession, aucun ordre n'est à couvert » de l'orgueil. (*c*)

» L'orgueil ne se contente pas de » commencer la vie & de la finir, il en » fait le tissu, & il est certain que c'est » le principe le plus général de nos ac- » tions. (*d*)

» Il n'y a pas de peché qui se cache » plus subtilement & plus adroitement » que l'orgueil. (*e*)

» Les autres vices sont détruits & anéan- » tis par les actes des vertus contraires ;

(*a*) Page 92.
(*b*) Page *idem*.
(*c*) Page *idem*.
(*d*) Page 93.
(*e*) Page 100.

» les actes même de l'humilité font sou- » vent naître l'orgueil. (*a*)

» L'orgueil se rétablit par sa propre » ruine, & sort du sein de l'acte même » qui le détruit. (*b*)

» L'amour propre s'attache en pre- » mier lieu à nous persuader que nous » n'avons pas de grands défauts, & que » le nombre en est petit. C'est à quoi il » reussit d'un côté, en nous empêchant » de faire attention à plusieurs de ceux » que nous avons en effet ; & d'un au- » tre en ne nous faisant convenir que de » ceux qu'on ne peut se dissimuler, & » qui se comparent comme d'eux-mêmes » avec un grand nombre d'autres qu'on » ne se reproche point, mais qu'on re- » marque dans la conduite d'une infinité » de personnes. (*c*)

Que l'on substitue au mot orgueil celui de vanité, on trouvera à-peu-près les mêmes pensées dans l'ouvrage de M. de Eça : Cela ne doit point surprendre ; on a tant écrit sur la Morale & sur les passions, qu'il est presque impossible de dire aujourd'hui rien de nouveau sur ces matières.

(*a*) Pag. 99.
(*b*) Pag. 100.
(*c*) Pag. 62.

Monsieur de Eça aime trop la vérité, pour ne pas nous sçavoir gré de la lui avoir ditte : la droiture de son cœur l'a conduit dans sa satyre contre la vanité ; ce sont des louanges plûtôt que des excuses qu'il mérite, pour avoir peut-être un peu trop exageré les illusions & les erreurs de cette passion frivole. C'est donc avec tout l'empressement possible que nous rendons hommage ici à la vivacité de son esprit & à la multiplicité de ses connoissances : il ne doit paroître que fort estimable de consacrer comme il fait ses veilles à l'instruction de ses compatriotes ; & tous ceux qui aiment le bien public doivent lui en sçavoir tout le gré possible. Nous l'exhortons à donner à sa Patrie les traductions de Quinte-Curce & de Lucain, qu'il annonce dans la préface de ses réflexions sur la vanité, comme déja faites & toutes préparées pour l'impression : sa modestie ne doit pas lui faire garder plus long-temps dans son cabinet deux ouvrages d'autant plus intéressans, que M. de Eça parle très-bien la langue Portugaise qui est sa naturelle.

NOUVELLES expériences faittes par M. le Docteur Jean-Benjamin Boehmer, Professeur d'Anatomie & de Chirurgie dans l'Université de Leipzig, sur les effets que produit la Garance, rubia tinctorum *dans le corps des animaux.*

L'USAGE de la garance dans la teinture n'a point été ignoré des anciens ; Pline * & Vitruve ** nous apprennent même qu'ils la faisoient entrer dans la composition de la couleur du pourpre : mais on ne trouve pas qu'ils ayent également connu la vertu qu'a sa racine de teindre les os des animaux, auxquels on l'a fait servir de nourriture. Il paroît qu'Antoine Mizaud, dans son ouvrage imprimé à Paris en 1567, & intitulé *memorabilium utilium & jucundorum centuriæ novem*, a été le premier qui ait fait mention de

* *Hist. mundi lib XXXV. cap. 6.*
** *Archit. lib. VII. cap. 14.*

cette derniere vertu ; quoique d'ailleurs ce qu'il a rapporté à ce sujet soit entremêlé de beaucoup de faussetés. Il n'y a qu'environ vingt ans que Jean Belchier, Chirurgien Anglois, & Membre de l'Académie de Londres, renouvella cette observation en mangeant un jour chez un teinturier, qui fit servir du porc, dont les os étoient rouges.

Cette découverte ayant été publiée dans les transactions philosophiques, au n°. 442. Messieurs Matthieu Bazanus en Italie, & Duhamel en France, firent insérer, le premier dans le II. tome des Commentaires de l'Institut de Bologne, & le second dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris pour l'année 1739. les expériences qu'ils venoient de faire avec la même garance. M. Boehmer, dont l'Allemagne regrete beaucoup la mort prématurée, & qui s'est fait connoître par sa *Flora Lipsiensis*, & une très-bonne traduction Allemande de la Chirurgie latine de feu M. Platner, voyant que ces savans hommes lui avoient encore laissé bien des choses à observer sur une racine qui produit des effets si singuliers, & dont on se sert même dans la médecine, entreprit de faire

les expériences dont nous allons rendre compte, & qui méritent également l'attention du Physicien & du medecin.

On sçait que, pour observer les effets de cette racine sur le corps des animaux, on la réduit en poudre, qu'on en fait une pâte avec de l'eau ou avec du lait ; que même, ce qui la rend plus traitable, on y mêle du son ou de la farine, & qu'après l'avoir préparée ainsi on la donne à manger aux animaux & même à la volaille, à qui on enfonce à force dans le gozier de petites boules que l'on fait avec cette pâte ; ce qui souvent contribue beaucoup au prompt succès des expériences. M. Boehmer a remarqué que l'extrait aqueux de la garance & même le gommeux & résineux, mêlés avec le manger des animaux, produisent sur eux, surtout sur la volaille, les mêmes effets que cette racine réduite en poudre ; que les animaux jeunes sont plus propres à ces expériences que les vieux ; que tous ne s'accoutument point à une nourriture si étrange ; que plusieurs en meurent ; que ceux même qui s'y font, perdent ordinairement beaucoup de leur gayeté, mais qu'ils la repren-

nent ainsi que leur embonpoint, dès qu'on les remet à leur nourriture ordinaire. Des poules & des pigeons, que notre Observateur a forcés pendant un ou deux mois d'avaler la garance toute pure le matin & le soir, & auxquels il a donné la nourriture ordinaire le reste de la journée s'en sont très-bien trouvés Comme de tous les animaux les cochons aiment le plus la garance & qu'ils la supportent même mieux que les autres, M. Boehmer en choisit deux de trois mois, principalement pour voir si la garance ne teindroit pas d'autres parties de leur corps que les os; il en mourut un en convulsions au bout de quatre mois, après avoir mangé environ quinze livres de cette racine pulvérisée; & l'autre qui se portoit encore bien, lors de la mort de son camarade, mourut deux mois après lui, pour avoir aussi mangé environ vingt livres de la même racine en poudre.

M. Boehmer a observé constamment que cette racine n'a jamais teint, ni les plumes ou les becs de la volaille, ni les poils ou les soyes des quadrupédes; qu'elle ne communique presque point de couleur aux ongles; qu'elle ne chan-

ge ni l'état, ni la couleur naturelle de la peau & des membranes; & qu'elle ne teint point les glandes. Mais, d'un autre côté, il a vû que les pigeons & les poules nourris avec de la garance avoient presque toujours la gorge gonflée, tendue & remplie de leur mangeaille; qu'extérieurement cette même gorge avoit sa couleur naturelle, tandis qu'intérieurement elle étoit rouge, surtout quand en place de la garance en poudre on en avoit employé l'extrait aqueux. Le ventricule de ces animaux ne prit presque jamais la moindre teinte, ni de la poudre, ni de l'extrait de la garance; il en fut de même de la chair musculeuse de ce viscère; mais les parties cartilagineuses se teignirent d'un rouge assez beau. Dans les autres parties intérieures du ventre, aussi bien que dans celles du thorax & de la tête, il ne se trouva jamais rien d'extraordinaire, ni quand on les considéroit crues, ni quand on les avoit fait bouillir dans de l'eau.

En suivant ces expériences, M. Boehmer avoit jetté dans un plat le foye, la rate & les roignons du Cochon qu'il avoit fait tuer. Par distraction, il mit ce plat dans un coin d'une de ses chambres, où il

l'oublia pendant quelques mois, au bout desquels il lui retomba entre les mains. Il vit que les viscéres qu'il y avoit mis ne s'étoient aucunement corrompus & qu'ils paroissoient aussi frais que si on venoit de les ôter de l'animal. D'abord cette singularité ne frappa pas beaucoup notre observateur; car quoiqu'il ne se rappellât pas que les auteurs eussent rapporté des exemples que la rate & les roignons pouvoient résister à la putréfaction, il sçavoit que Pline avoit déja dit, que le foye étoit *maximæ vetustatis patiens*, & que Jean Riolanus rapporte dans son *Anthropographia, lib. II. cap. XI. pag.* 123 *operum, edit. Lutet. Paris.* qu'il a vû un foye conservé depuis long-temps. Mais sa surprise fut très-grande, lorsqu'en examinant ces viscéres de plus près, il les trouva tellement endurcis qu'on les auroit crus petrifiés; & il est en effet très-singulier que depuis ce temps-là ils se soient conservés sans le moindre vestige de corruption, malgré l'affectation de Monsieur Boehmer à les exposer tour à tour à l'air pendant des mois entiers, & à les renfermer ensuite dans des boëtes de bois.

Ce qu'il y a de bien plus remarquable encore que la conservation du foye, qui

s'est préservé de toute altération sans aucun secours de l'art, & qui même s'est changé, pour ainsi-dire, en pierre; c'est que notre observateur a trouvé toute la superficie de ce viscére couverte d'une infinité de petits grains sensibles à la vue & au tact, & d'une couleur rouge tirant sur le noir. Un des lobes ayant été cassé, on a vû que toute la masse du foye n'étoit qu'un amas d'une infinité de ces petits corps comprimés & figurés de différentes manières, & liés entr'eux par des fibres & des petites membranes blanchâtres, qui font peut-être une espece de texture cellulaire. Après avoir considéré attentivement les grains dont nous parlons, M. Boehmer a cru qu'ils pouvoient servir à faire connoître la structure intérieure du foye; & ayant coupé des lames minces du viscére endurci, il a trouvé avec le secours du Microscope que leur tissu favorisoit beaucoup le sentiment que M. Ferrein a exposé autrefois dans l'histoire de l'Academie des sciences de l'année 1733, à la page 51.

M. Boehmer n'a observé rien de particulier dans le chyle des animaux nourris avec la garance; mais leur sang, celui des veines sur-tout, étoit toujours

d'une couleur plus vive qu'à l'ordinaire, ſoit qu'il fût fluide, ſoit qu'il fût coagulé. Le ſerum même ſéparé avec précaution du ſang étoit d'un rouge clair, & il y avoit lieu de croire que cette couleur lui venoit de la garance plûtôt que du ſang; car il étoit d'une très-belle tranſparence & ne dépoſoit pas le moindre ſédiment, au bout même de pluſieurs jours. En écrivant ou en tirant des lignes ſur du papier blanc avec ce ſerum il en reſta des lettres ou des lignes rougeâtres. Ce même ſerum ayant été coagulé, ſoit par l'eſprit de vin rectifié, ſoit par l'eau bouillante, reſta rouge, alors même que la putréfaction venoit de le diſſoudre de nouveau.

Notre obſervateur a encore remarqué que l'urine des chiens & des cochons, nourris avec la garance, étoit ſouvent rougeâtre, & paroiſſoit être entremêlée de ſang.

La grandeur, la couleur rougeâtre & le gonflement aſſez conſidérable du fiel du cochon fixèrent d'abord l'attention de M. Boehmer, & l'engagèrent à l'examiner de plus près. Il l'ouvrit ſur un verre; mais au lieu d'une bile jaune, il en ſortit une liqueur ténue, qui étoit d'un rouge aſſez beau; & lorſqu'enſuite il fendit en-

tièrement la véſicule, il trouva que toute la ſuperficie intérieure étoit couverte d'une pituite rougeâtre qui laiſſa des tâches auſſi rougeâtres dans le linge avec lequel elle fut eſſuyée. Quoique la véſicule du fiel du cochon tué au bout de ſix mois, bien loin de paroître extraodinairement gonflée, fut plûtôt toute flaſque; elle n'en contint pas moins une bile dont la couleur étoit beaucoup plus vive & plus belle que celle du premier.

Quand on écrivit avec cette bile, il en reſta des lettres plus rouges encore que celles qui avoient été formées avec le ſerum du ſang. Le vinaigre diſtillé, l'eſprit de nitre, l'huile de tartre par défaillance, l'eſprit de ſel ammoniac avec la chaux vive, l'eſprit de vin rectifié & l'eau de fontaine pure furent verſés deſſus en différens verres, & ne produiſirent pas ſeulement la moindre marque d'effervefcence ou de mouvement intérieur. Cependant celle ſur laquelle on avoit verſé du vinaigre diſtillé qui l'avoit rendue plus ténue & d'un rouge plus clair, dépoſa peu de temps après une mucoſité légérement coagulée. L'eſprit de nitre changea d'abord la rougeur de la bile en une couleur légérement livide; & enſuite on vit

deſcendre au fond des particules, qui étoient ramifiées de toute ſorte de façons, dont la couleur livide tiroit au commencement ſur le rouge, & qui devenoient blanches bientôt après. L'huile de tartre par défaillance au contraire, & l'eſprit de ſel ammoniac, ne précipiterent rien de la bile, pas même au bout de pluſieurs jours; & bien loin de détruire ſa couleur, ils la rendirent inſenſiblement plus tranſparente & plus belle. L'eau & l'eſprit de vin ne produiſirent d'autre changement que celui de délayer la bile & d'en rendre la couleur plus claire.

La couleur ne fut pas dans cette bile le ſeul ſujet de ſurpriſe pour M. Boehmer; il ſçavoit que celle des cochons, qui n'ont pas été nourris avec de la garance, ſe pétrifie au bout de trois jours; il vit donc avec étonnement que celle qui lui étoit reſtée de ſes expériences, & qu'il conſervoit dans un petit vaiſſeau de verre, ne rendoit point de mauvaiſe odeur, ni ne donnoit aucun autre ſigne de putréfaction; mais qu'elle reſtoit pendant plus d'un an toute auſſi fraiche qu'elle l'avoit été, lorſqu'on venoit de l'ôter à l'animal; juſqu'à ce qu'enfin ſes parties les plus ténues s'étant diſſipées petit à petit, elle

s'épaiſſit & forma au fond du verre, en ſe deſſéchant entierement, une croute dont la couleur étoit d'un rouge noirâtre.

Cette obſervation donna occaſion à M. Boehmer de faire l'expérience ſuivante. Il infuſa de la racine de garance réduite en poudre avec la bile fraiche d'un cochon, qui n'avoit mangé que ſa nourriture ordinaire: le lendemain cette bile parut ſaturée & fut teinte d'un beau rouge. Après avoir été décantée & filtrée au travers d'un papier gris, elle fut conſervée pendant pluſieurs mois ſans ſouffrir la moindre corruption.

L'axonge des articulations étoit d'un rouge fort agréable, dans les cochons nourris avec la racine en queſtion, & l'on pouvoit s'en ſervir pour écrire & pour peindre. Au reſte, ſa couleur tenoit, pour ainſi-dire, le milieu entre celles du ſerum & de la bile, deſquelles la premiere étoit plus claire, & l'autre plus foncée.

Dans toutes les expériences que M. Boehmer a faites, il a obſervé conſtamment que les perioſtes & les cartilages gardoient leur blancheur autant qu'ils conſervoient leur nature; mais à l'égard des os mêmes il a trouvé qu'il ne fal-

loit que trois ou quatre jours pour donner une couleur de roſe à ceux des pigeonneaux & des poulets, & cela en ne leur faiſant avaler pendant ce temps que deux ou trois gros de racine de garance; que les os des animaux vieux ſe teignoient plus lentement & moins que ceux des jeunes; que les dents dont la racine prend une couleur de pourpre ne ſe colorioient que très-peu à la couronne; que les os prenoient à leurs parties extérieures une teinte plus forte qu'aux intérieures; qu'en ceſſant de nourrir les animaux avec de la garance les os perdoient petit-à-petit leur rougeur; qu'en calcinant les os rougis par le moyen de cette racine on les réduiſoit en une chaux toute blanche; qu'en les faiſant bouillir dans de l'eau pure, ſoit en entier, ſoit après les avoir réduits en poudre, leur rougeur ne diminuoit pas; qu'elle réſiſtoit même à l'eſprit de vin rectifié, au ſavon diſſoud dans l'eau, à l'huile de tartre par défaillance, à l'eſprit de ſel ammoniac; mais qu'ayant trempé pendant quelques jours dans de l'eau ſale & croupiſſante, leur rougeur perdoit extérieurement quelque choſe de ſa beauté.

Pour voir ſi des os rougis ainſi produiroient quelqu'effet ſur les animaux, il en réduiſit en poudre, & en donna à un pigeonneau pendant l'eſpace de 17. jours juſqu'à douze gros; mais ſes os n'en prirent pas la moindre teinte, & l'on voyoit même du vivant de l'animal qu'il rendoit cette poudre ſans qu'elle eût rien perdu de ſa couleur.

M. Boehmer voulut encore ſçavoir ſi l'on pourroit parvenir à teindre les arêtes des poiſſons; il en choiſit donc de ceux qui ſupportent le mieux les eaux ſalées, & les mit dans des vaiſſeaux de verre remplis d'une décoction de racine de garance : il réitéra même l'expérience pluſieurs fois, mais il trouva toujours les poiſſons morts le lendemain.

Il ne fut pas plus heureux lorſqu'il voulut voir s'il n'y avoit pas moyen de teindre les œufs de la volaille. L'une des poules, ſur leſquelles il fit cette expérience, diſcontinua tout de ſuite de pondre, & une autre pondit encore pendant l'eſpace de quatre jours trois œufs, dont les deux derniers eurent quelques nuances rouges; mais au bout de ce temps elle diſcontinua auſſi pendant trente jours, au bout deſquels elle pon-

dit encore un œuf blanc; & lorſqu'après cela elle fut tuée ſe portant bien, & étant toute graſſe, on lui trouva un nombre conſidérable d'œufs de toute ſorte de grandeur, dont les plus grands s'étoient rétrécis & conſommés pour la plus grande partie.

Au reſte, M. Boehmer a trouvé que la racine de la *cruciata, longifolia, glabra bacca gemella laevi* (voyez *Ammanni ſtirpium rariorum in imperio Ruthen͏o in ſponte provenientium Icones & deſcriptiones, numer.* 21, *p.* 6. *édit. Petropolitana*) produit le même effet que la garance; & nous remarquons que M. Jean-Etienne Guettard a déja obſervé dans ſon ouvrage intitulé *Obſervationes de plantis*, que le *Radix Gallii flore albo & luteo*, comme auſſi les *Aparines* avoient la même vertu, à quoi il ajoute qu'il lui paroît probable que d'autres plantes de la même claſſe, telles que ſont la *crucianella*, l'*aſperula*, & la *Shérardia* peuvent donner, à-peu-près & plus ou moins, la même couleur aux os des animaux.

Dell' origine e de' progreſſi dell' inſtituto delle ſcienze di Bologna, e di tutte le Academie ad eſſo unite, con la deſcrizione delle più notabili coſe, che ad uſo del mondo letterario nello ſteſſo inſtituto ſi conſervano, operetta in grazia degli eruditi compilata de Giuſeppe Gaëtano Bolletti, Sacerdote e cittadino Bologneſe. In Bologna, nella ſtamperia di Lelio dalla Volpe. 1751.

Suite de l'Hiſtoire de l'inſtitut de Bologne, &c. par Joſeph Gaëtan Bolletti, prêtre & citoyen de Bologne.

DANS le premier extrait de cet ouvrage, nous avons raconté les principales circonſtances de la vie de M. le Comte de Marſigli; nous avons dit en-

suite comment il forma la société des sciences & des arts. Nous avons rapporté les progrès de ce Corps Littéraire & les divers accroissemens qu'il a reçus. Nous avons donné l'histoire des Académies de Peinture & des Sciences, en marquant les époques auxquelles elles ont été reunies. Il nous reste à parler ici du Palais même de l'institut, de ses différentes sales, de l'usage auquel elles sont destinées, & de tous les effets qu'elles contiennent. Il ne nous est pas possible de suivre l'Auteur dans tous les détails qu'il embrasse : nous ne ferons qu'indiquer les richesses immenses dont Bologne est en possession, & qu'elle doit à la générosité de M. Marsigli, du Pape aujourd'hui régnant, & de quelques-uns de ses citoyens. On renvoye à cet ouvrage digne d'être lû, ceux qui aimeront à connoître toutes ces particularités ; ainsi que l'édifice qui les renferme, dont on voit à la fin de tout l'ouvrage le plan géometral, le plan d'élevation & la coupe.

En entrant dans le Palais de l'institut, on trouve à gauche une Chapelle dédiée à la Sainte Vierge. Elle fut bâtie l'an 1718. & en 1725 Prosper Lambertini, alors Archevêque de Théodosie, ensuite Car-

dinal & Archevêque de Bologne, aujourd'hui Souverain Pontife, la fit décorer magnifiquement. Elle fut dorée & embellie par ses ordres. On plaça sur l'Autel un tableau de l'Annonciation, peint par le fameux Cavalier Marc-Antoine Franceschini. On mit aux quatre angles d'autres tableaux, qui représentent Saint Charles Boromée, Sainte Catherine Vigri, Saint Thomas d'Aquin & Saint Pierre. Vis à-vis la Chapelle à droite, on rencontre la sale des Peintres : on y voit des ouvrages en peinture, en sculpture & beaucoup de portraits. Giampietro Zanotti en a fait une description fort ample. En général tout le Palais est orné de statues & de tableaux des plus grands maîtres. Delà on passe dans trois sales où s'assemblent les Sénateurs, Présidens de l'Institut. On remarque dans la première une belle statue de marbre blanc, faite par Barthelemi Corsini, & dans la troisiéme, quelques vases d'un très-grand prix. La cour & le vestibule sont ornés de bustes antiques, d'inscriptions, d'un Hercule & de la statue de Benoît XIV, faite par *Angelo Pio* de Bologne : mais ce qui attire principalement l'attention des connoisseurs, c'est le tronçon d'une sta-

tue de marbre couverte d'une cuirasse : cet ouvrage est travaillé avec tant de perfection, qu'on y reconnoît aisément la main des Artistes Grecs.

Nous passons quelques sales, où un curieux pourroit cependant s'arrêter, pour entrer dans le cabinet d'antiquités : c'est ici où l'on a renfermé tout ce que M. Marsigli avoit recueilli avec beaucoup de soin ; des tombeaux, des inscriptions en différens caractères, des lampes sépulcrales, des Idoles, plusieurs vases antiques, des instrumens propres pour les sacrifices & pour d'autres cérémonies de réligion, des monumens Etrusques & Egyptiens, chargés de caractères dont on ignore la signification, & dont les sçavans aiment au moins à connoître la forme ; enfin tout ce qui a rapport à l'antiquité. Ce cabinet a reçu une augmentation considérable par ceux d'Aldrovandi & de Cospi qui lui ont été joints. On y voit deux belles statues que M. Andruzzi a prouvé être l'une de Pythagore, l'autre un vœu de Mélante Roi d'Athenes ; on y gardoit sur-tout avec soin la tête d'un Faune de marbre. Ce morceau étoit de la plus grande antiquité, & prouvoit la perfection où les Grecs ont porté l'art de la Sculpture.

Le Sénat en a fait un présent à un Cardinal ami des beaux arts, qui souhaitoit depuis long-temps en être possesseur. L'Auteur a cru devoir parler de ce thrésor que sa patrie a perdu, afin qu'elle en conservât au moins le souvenir. *Io' non ho voluto lasciare di rammentarlo, acciochè ne rimanga appresso noi almen la memoria.* Benoît XIV, qui a comblé l'Institut de ses bienfaits, a enrichi ce cabinet d'une collection de médailles fort ample. M. Bolletti ajoute que le Saint Pere joignit à ce présent magnifique le livre de M. Vaillant. *A questi scrigni aggiunze pure un insigne libro del Vaillant, nel quale spieganſi le principali medaglie degl' Imperatori.*

Dans un autre appartement, on conserve tout ce qui appartient à la dioptrique & à l'optique, des verres de toutes les couleurs & de toutes les formes, des Télescopes, des Microscopes & des Lunettes d'approche ; on montre entr'autres un objectif dont le foyer est à 105 palmes Romaines, & l'on dit que c'est le même dont M. de Cassini s'est servi pour la découverte des Satellites de Saturne. Ce cabinet avoit été formé par le célébre Campana, Professeur de dioptrique & d'optique. Benoît XIV l'a acheté de

ses héritiers, & en a fait présent à l'Institut. Le laboratoire pour la Chymie fut commencé en 1723, & achevé l'année d'après. Comme il manquoit encore beaucoup d'instrumens, la Dame Victoire-Marie Caprara l'en fournit abondamment, en donnant tout ce dont elle avoit hérité de son oncle qui s'étoit beaucoup éxercé dans cet art. Elle joignit à ce don un grand nombre de livres qui traitent de la Chymie. Nous nous conformons volontiers à l'intention que l'Auteur a eue de faire connoitre tous les bienfaiteurs de l'Institut. Nous allons le suivre actuellement dans les sales supérieures.

La sale d'armes est une des mieux fournies de l'Europe. On y voit non-seulement les armes dont se servent toutes les Nations du monde, mais encore celles qui étoient en usage chez les anciens. Le tout est rangé avec art dans un appartement fort vaste, & on y admire également l'ordre & l'abondance. Nous portons le même jugement du cabinet de Physique : il est composé de quatre pieces remplies de toutes sortes de machines. A cette occasion, M. Bolletti paroît ne pas approuver la trop gran-

de étendue qu'on voudroit donner à la Physique expérimentale. » On connoît, » *dit-il*, une nouvelle opinion qui s'est éle- » vée parmi les Etrangers, & qu'on a vûe » ensuite s'établir en Italie. Elle consiste » à réduire à la seule Physique toute la » Philosophie. Ces sages Modernes n'osent » mépriser ouvertement la Dialectique, » l'Ethique & la Métaphysique; mais ils » montrent le peu de cas qu'ils en font, » en ne s'appliquant qu'à la seule Physi- » que. Après l'avoir dépouillée des preuves » qu'on pouvoit tirer de la subtilité du rai- » sonnement, ils l'ont assujettie à un cer- » tain nombre d'expériences dans lesquel- » les ils renferment toute la Philosophie, » & ils donnent le nom de Philosophe à » celui qui les a suivies. L'Institut ne de- » voit pas être privé des secours qu'on en » tire. Cette Méthode est utile pour les » Arts, quoiqu'elle ne soit pas suffisante » pour embrasser toutes les connoissances » philosophiques. Le Pape Benoît XIV. a » donc fait construire avec soin les instru- » mens qu'on met en usage pour ces sor- » tes d'expériences, & on les trouve ici tou- » tes rassemblées. (*) ,, A tutti è nota una

(*) Nous n'avons pas prétendu traduire littéralement tout ce morceau.

,, certa opinione, che divulgatasi prima, ,, & abbracciata da' forestieri, s'è poi an- ,, che introdotta fra gl' Italiani, per cui ,, credesi dover tutta la Filosofia ridursi ,, alla Fisica; non già che apertamente ,, disprezzino la Dialettica, e quella par- ,, te che spetta a' costumi, e che tutta ,, nel pensamento consiste; mà perchè ,, così alla Fisica si appigliano, e quell' ,, una insegnano, & predicano, che ben ,, mostrano di disprezzare le altri parte ,, tutte, ed affaticarsien la Fisica stessa ,, da ogni sottigliezza, ne lo lasciano ,, andar più oltre di quel, che possano ,, avanzarsi gli esperimenti. Hanno per ,, tanto un certo corso instituito di es- ,, perimenti, e chi questo corso abbia ,, fatto pensano esser Filosofo. E questi ,, hanno stabilito un certo modo, e nu- ,, mero di machine, nelle quali credono ,, tutta la Filosofia contenersi. Non do- ,, vea l'Instituto esser mancante di questi ,, ordigni, imperochè, quantunque in ,, essi non si contenga ogni cosa (chec- ,, chè molti ne dicano) pure ha in loro ,, qualche speranza di profitto. Ne in ,, vero può essere alcuna cosa più acco- ,, modata alla natura, ed al fine dell' ,, instituto, nè più utile a promovere

,, le volgari arte, che quella cognizione, ,, la qual s'acquista coi sensi, e con l'es- ,, perienze, &c. « Le Souverain Pontife a aussi établi un cabinet d'Anatomie, formé par *Hercule Lelli*. On pourra juger de la perfection, avec laquelle plusieurs ouvrages en cire sont exécutés, en apprenant que ce très-habile Anatomiste étoit en même tems Peintre & Sculpteur.

Nous voici enfin arrivés au Cabinet d'Histoire naturelle. Nous passerions les bornes d'un extrait, si nous voulions rendre compte de tout ce qu'il renferme; nous nous contenterons de dire qu'il est divisé en six salles toutes également remplies. La premiere contient les différentes pierres, les cristaux, les marbres, les pierres précieuses, &c. La seconde, les terres, les sels, les bitumes, les fossiles, les mines, les pétrifications, les métaux, &c. La troisiéme, les productions de la mer, les plantes marines, les fossiles de mer, les coquillages, &c. La quatriéme, les plantes terrestres, les bois étrangers, les fruits, les graines, &c. La cinquiéme, des mumies très-bien conservées, des mines d'or, d'argent, &c. Enfin la sixiéme, les animaux de

toutes les espéces, de tous les pays, les oiseaux, les poissons, &c. Le Lecteur sera étonné d'apprendre que cette immense collection est presqu'entierement l'ouvrage du Comte Marsigli. Dans la seconde sale, on montre des pétrifications de plantes & d'animaux, qu'on dit avoir été formées par le déluge ; & dans la sixiéme, on conserve les côtes d'une baleine qui fut prise dans la mer de Pise, ce qui est fort extraordinaire, puisqu'on ne voit point de ces sortes de poissons dant la Méditerranée ; aussi l'Auteur ajoûte que celui-ci vint exprès en Italie des pays les plus éloignés, pour accroître les richesses de l'Institut. *Da remotissimi paesi adunque un pesce pelegrino trasferissi in Italia ad accrescere la suppellettile del Instituto.*

En 1724. *Marc Sboraglia*, homme fort riche & qui venoit d'acquérir une très-grande succession, voulut employer généreusement une partie de son bien pour l'avantage de sa patrie. Il proposa au Sénat de joindre, aux arts & aux sciences qu'on enseignoit dans l'Institut, la Géographie & l'Hydrographie. Il promit de donner une somme pour fonder cette Ecole. Les Sénateurs applaudirent au

projet de ce Citoyen bienfaisant, & assignèrent une salle dans le Palais pour un nouveau Professeur de Géographie & de l'art de la navigation. M. Sboraglia assura des revenus convenables pour son entretien, & lui fournit tous les instrumens dont il pouvoit avoir besoin.

De cet appartement on entre dans la bibliothèque. M. Bolletti n'a pas crû devoir faire un catalogue de tous les livres dont elle est composée ; mais il s'est arrêté avec complaisance sur les ouvrages de ses Concitoyens, imprimés ou manuscrits ; il en donne une notice courte & exacte, cite leurs Auteurs, & parle de ces écrits en homme de goût & en homme savant. Le livre qui nous occupe, & qu'il n'a composé que pour la gloire de sa patrie, doit tenir une place honorable dans cette bibliothèque. Nous avons ressenti une sorte de satisfaction en apprenant que lorsqu'on commençoit à la former, les Bolonois s'empressoient à l'envie d'aller y déposer les thrésors littéraires qu'ils avoient dans leurs maisons. Nous aimons à nous représenter ces Citoyens, portant en foule leurs livres dans le Palais de l'Institut & succombant sous ce poids honorable. Ce devoit être un

spectacle touchant pour les amis du bien public. M. Bolletti, suivant sa Méthode, fait mention de ceux qui ont le plus enrichi cette collection. Il nomme entr'autres, & nous les renommons avec plaisir après lui, Charles-Antoine *Marescalchi*, Vincent *Bargellini*, le Cardinal Sebastien *Tanari*, les Religieuses de Sainte Catherine, François *Simoni*, la Dame Victoire-Marie *Caprara*, Benoît XIV &c. Il n'est pas nécessaire de dire que M. le Comte Marsigli mérite d'avoir la premiere place parmi tous ces Bienfaiteurs. Bologne lui doit son Institut & en particulier sa bibliothèque. On se ressouvient qu'il donna tous ses livres en 1712 ; il en fit venir ensuite beaucoup d'Hollande, en envoyant pour échange son Histoire du Danube. Lorsqu'il commandoit les troupes, il cédoit au soldat l'or & l'argent, & ne se réservoit que les livres, les manuscrits & tout ce qui appartient aux sciences. Dans les Villes prises, il alloit fouiller lui-même dans toutes les maisons, & achetoit ce qu'il n'étoit point en droit d'enlever. On comprend que ces effets lui étoient facilement accordés. Les ennemis étoient étonnés de voir un Officier Général qui ne leur demandoit

que ces sortes de contributions. Cette bibliothèque est fournie de livres rares & de très-belles éditions. On y trouve beaucoup de manuscrits latins, François, Italiens, Hébreux, Persans, Turcs, Arabes, &c.

L'observatoire de l'Institut est construit sur une tour fort élevée, qu'on commença à bâtir en 1712. Plusieurs circonstances retardèrent les travaux, & elle ne fut achevée qu'en l'année 1725. L'Auteur décrit amplement cet édifice & tous les instrumens qu'on y trouve. Ils sont en grand nombre, & il paroît qu'on a pris beaucoup de précaution pour les avoir bien travaillés & bien finis. On a employé la main des Anglois, dont on connoît l'adresse & l'habileté pour ces sortes d'ouvrages. Les Astronômes ont dans l'Observatoire de Bologne tous les secours & toutes les commodités possibles pour leurs observations. Le Sénat a destiné à la partie de l'Astronomie une grosse somme d'argent, que Clement XII. Souverain Pontife avoit laissée à l'Institut. On sçait que l'amour des beaux arts est une vertu héréditaire dans la maison des Corsini.

L'Auteur a placé dans un Chapitre

particulier quelques nouveaux dons de Benoît XIV. Ce Pape qui édifie le monde par sa piété, qui l'éclaire par ses lumieres, & qui mérite l'amour des hommes de lettres & des savans, par les bienfaits dont il les a comblés, & par la protection qu'il accorde aux sciences, a enrichi considérablement l'Institut de Bologne. Nous sommes fâchés de n'avoir pû indiquer qu'une partie des présens qu'il lui a faits.

Dans le dernier Chapitre on nous apprend les noms des personnes attachées à l'Institut, des Professeurs, des Démonstrateurs, des Substituts, &c. Nous ignorons s'il est arrivé quelque changement depuis 1751. tems auquel cet ouvrage a été imprimé.

Pour la Chymie, Jacques-Barthelemi *Beccari*, Président, aujourd'hui Professeur de Chymie; Eraclite *Manfredi* Substitut; Jacques *Zanoni* Aide (*Ajutante*).

Pour l'Architecture Militaire, Gregoire *Casali*, Professeur.

Pour la Physique, Gusman *Galeazzi*, Professeur; Paul *Balbi*, Substitut.

Pour la Géographie & la Navigation, *Abbordio-Collina*, Professeur.

Pour l'Astronomie, Eustache *Zanotti*,

Professeur; Petrone *Matteucci*, Substitut.

Pour la Bibliothèque, Louis *Montefani Caprara*.

Pour la Secretairerie, François-Marie *Zanotti*; Ignace-Marie *Scandellari*, Substitut.

Pour la Médecine & la Chirurgie, Paul *Molinelli*, Médecin-Chirurgien de l'Hôpital de sainte Marie *Della vita*, Professeur & Démonstrateur.

Pour l'Anatomie, Hercule *Lelli*, Démonstrateur & Garde du Cabinet de Dioptrique. Ces deux derniers sont nommés par le Souverain Pontife, & ont le titre de Secrétaires.

L'Institut est ouvert depuis le commencement de Novembre jusqu'à la mi-Août. Il n'y a qu'un jour d'exercice dans la semaine, & c'est le jour où les autres écoles sont fermées. Les Professeurs de l'Art Militaire, de Physique & d'Histoire Naturelle, donnent leurs leçons le matin, & ceux d'Astronomie, de Géographie & de Chymie, l'après-dîner. Ils logent tous dans le Palais de l'Institut, chacun dans le quartier de la science qui lui appartient. *On croit voir*, dit M. de Fontenelle, *l'Atlantide du Chancelier Bacon, le songe d'un savant réalisé.*

L'Histoire de l'Institut de Bologne dont nous venons de rendre compte, forme un petit volume in-douze de 126. pages d'impression; *In tenuitate copia.* On trouve à la fin deux tables raisonnées pour expliquer les plans qui y sont joints. Au reste, s'il nous est permis de porter un jugement sur le style de cet ouvrage, il nous a paru écrit élégamment & avec une noble simplicité. Les Lecteurs pourront en juger par les différens morceaux que nous avons rapportés. M. Bolletti n'a pas donné plus d'étendue à son sujet, parce qu'il avoit déja été traité en partie par le Docteur François Zanotti dans ses Commentaires (*), & par Giam-Pietro Zanotti son frere. Il renvoye souvent à ces deux Auteurs, ceux qui voudront connoître plus particulierement cette Académie & les grands Hommes qu'elle a produits.

Les objets qu'embrasse ce second extrait, paroissent peu intéressans par eux-mêmes; mais il est des Lecteurs pour qui ces détails ne sont point indifférens. Ceux qui voyagent aiment qu'on leur in-

(*) Les Commentaires si souvent cités sont les mémoires de l'Institut, rédigés par François-Marie Zanotti, Secrétaire de cette Académie.

dique d'avance les raretés qu'ils doivent voir, & les endroits qui les renferment: & pour ce nombre de Citoyens attachés à un lieu de la terre, par devoir ou par l'impossibilité de satisfaire leur curiosité, c'est au moins une consolation de pouvoir juger dans l'éloignement des richesses des autres pays.



MOYEN de se garantir de la foudre, proposé dans une lettre écrite en Allemand, que M. Jean Gottlob Kruger, Professeur de l'Université de Helmstadt, a fait insérer dans la Gazette littéraire de Hambourg.

CE N'EST point sans affliction, Monsieur, que j'ai appris dans les feuilles publiques, que ma prédiction a été accomplie, & que M. Richmann a été tué par la foudre, en travaillant à renforcer l'électricité du tonnerre. Autant je plains son sort, autant il est certain que cet accident a immortalisé son nom. Il a souffert la mort pour la découverte d'une vérité, & ce qui est remarquable, d'une vérité qui peut-être procurera un jour au genre humain des avantages très-réels. M. Richmann étoit Physicien, il connoissoit l'électricité, il sçavoit que le tonnerre n'est autre chose que l'électricité de l'air; il n'ignoroit pas avec combien de vîtesse l'électricité se propage; il étoit donc impossible

qu'il ignorât les dangers qu'il couroit, en augmentant la force du tonnerre par la limaille de laiton, dans le temps même où il étoit encore fort éloigné de ce phénoméne; il est donc mort en vrai martyr de la vérité. Or, comme d'un côté son exemple doit nous avertir de prendre plus de précaution dans ces expériences, & de faire éclater les étincelles électriques sur les corps en plein air; comme, par exemple, M. Winckler de Leipzig l'a fait en renforçant l'électricité; je suis persuadé, de l'autre, que l'on abandonnera enfin l'erreur où l'on est, de croire que le tonnerre peut être attiré & conduit dans la terre par des barres de fer pointues. Jusqu'ici on a mis ces barres dans des matieres qui ne propagent point l'électricité, & par un raisonnement trop précipité on a conclu qu'à cause qu'ils s'électrisoient du tems du tonnerre, ils détourneroient la foudre. Mais faut-il donc attirer la matière du tonnerre, pour en être garanti? A mon avis, c'est faire approcher l'ennemi que l'on craint; & l'observation de M. Lesser, qui nous apprend dans le Magazin * de Hambourg, que pendant le

* Ouvrage périodique, qui s'imprime à Leipzig, sous la direction de M. le Professeur Kaestner.

tonnerre il a apperçu des flammes autour de la pointe de fer d'un clocher, n'auroit-elle pas dû nous faire voir le contraire? Mais, comme par des chûtes réitérées nous apprenons enfin à marcher; ainsi nous trouvons la vérité après avoir épuisé toutes les erreurs. Il est certain qu'en considérant que la foudre tombe si souvent sur les clochers & très-rarement dans les maisons basses, on auroit dû songer depuis long-temps à abolir l'usage de construire des clochers pointus & élevés.

Au reste il seroit très-étonnant, si, après tant de découvertes, que des expériences, multipliées pour ainsi dire à l'infini, nous ont fait faire à l'égard de la nature de l'électricité, on ne trouvoit pas le moyen de nous garantir de la foudre. Je mets en fait que la foudre tue les hommes de la maniere & par la même raison que l'étincelle électrique ôte la vie à un oiseau. Démontrer cette supposition ne seroit autre chose, que répéter les expériences que les Physiciens de l'ancien & du nouveau monde ont fait de nos jours sur le tonnerre &

sur l'électricité. Je ne prétends pas établir ici une hypothèse aussi naturelle; mais je crois pouvoir en conclure que tout ce qui met l'homme dans l'état où il ne peut point jetter d'étincelles électriques frappantes doit le garantir de la foudre. Lorsqu'il se forme une étincelle électrique à la superficie du corps de l'homme, ce corps est ou électrique, ou non-électrique. S'il est électrique, il ne peut point jetter d'étincelle frappante, dont il est uniquement question ici, qu'en touchant un corps non-électrique, ou au moins un corps dont l'électricité est moindre que la sienne, auquel cas le coup même est beaucoup plus foible que dans le premier, étant proportionné à la différence de l'électricité des deux corps. Si l'homme n'est point électrique lui-même, il est impossible qu'il sorte de son corps une étincelle électrique frappante, à moins qu'il ne touche un corps électrisé, ou qu'il n'en approche. Or c'est de ces deux cas possibles, que je tire la conséquence, qu'un homme éloigné de toutes les matières capables de propager l'électricité ne peut point être tué par la foudre. Car, si dans ce cas il n'est point électrisé par

le tonnerre, il n'a rien à craindre ; & s'il l'eſt, il n'en riſque pas davantage, l'éloignement des corps non-électriques empêchant qu'il ne ſe produiſe une étincelle frappante. Pour ſe garantir donc du tonnerre, il ne faut que ſe tenir tout iſolé ſur une matière, qui ne propage point l'électricité, telle que ſont la ſoye & la poix ; n'étant alors entouré que de l'air électrique, on n'aura rien à appréhender. Ceux pour qui il ſeroit trop pénible de ſe tenir debout pourroient ſe mettre ſur une chaiſe, qui fut toute couverte de ſoye, & où il n'y eût rien de métallique ; il faudroit encore qu'elle fût toute iſolée, & qu'on poſât les pieds ſur un carreau de ſoye. Pour cet uſage, la ſoye bleue ſeroit préférable à celle de toute autre couleur. Au reſte, une perſonne aſſiſe ainſi auroit à ſe garder de toucher une matiere propageante, ou une perſonne qui ne ſe tînt pas également ſur de la ſoye. Ceux qui ſouhaiteroient un moyen moins couteux n'auroient qu'à ſe mettre ſur une planche ſuſpendue avec des cordes de chanvre attachées au plafond avec des cordons de ſoye bleue ; & ceux qui deſireroient une diſpoſition plus commode, & qui

ne les obligeât pas à ſe tenir tranquilles, pourroient faire couvrir d'un tapis de ſoye bleue les murs d'un cabinet auſſi bien que le plancher & le plafond, maſtiquer les vîtres avec de la poix, & ne mettre dans ce cabinet que des meubles de verre, de ſoye, d'ambre & d'autres matières qui ne propagent point l'électricité. On dira peut-être que pour être en ſûreté, on n'auroit qu'à mettre des bas de ſoye bleue, & ſe garder de toucher des corps non électriques ; mais comme la ſoye propage l'électricité dès qu'elle devient humide, & que cela peut arriver par la ſueur des pieds, je ne crois pas que l'on doive s'y fier. Je prie ceux qui trouveront peut-être des difficultés dans ma démonſtration, quoique je n'en prévoye aucune, de conſidérer que tous les hommes, qui juſqu'ici ont été tués par la foudre, ont touché la terre ou d'autres matieres non-électriques ; ne ſeroit-on pas autoriſé à préſumer, que ceux qui éviteront cet attouchement par les moyens propoſés, ſeront garantis des effets du tonnerre ?

RACCONTO Storico-Filoſofico del Veſuvio, e particolarmente di quanto è occorſo in queſt' ultima eruzione, principiata il di 25. Ottobre 1751, e ceſſata il di 25. Febbrajo 1752. al luogo detto l'atrio del Cavalo ; *dell'* Abbate Giuſeppe Maria Mecatti, Protonotario Apoſtolico ; *Napoli, 1752.* 4°. pag. CCCCXI.

DESCRIPTION Hiſtorique & Philoſophique du Mont Véſuve, & particulièrement de ſa derniere éruption, commencée le 25. Octobre, 1751. & ceſſée le 25. Février 1752, &c. par *M. l'Abbé Joſeph-Marie Mecatti, Protonotaire Apoſtolique.* A Naples, 1752. in-4°. *411. pag.*

PLUSIEURS Savans ont écrit ſur le Véſuve & ſur ſes éruptions terribles. Giambattiſta Maſcolo, Antonio

Santorelli, Giulio-Ceſare Bracini, Pietro Caſtelli, & beaucoup d'autres, de qui Morhosfius fait mention (Polih. lib. 11. part. 2. cap. 26. 9. 1.) ont traité cette matiere ; mais aucun ne s'en eſt acquité avec autant d'intelligence & d'exactitude que l'Abbé Mecatti.

1°. Nous nous écarterons, dans l'extrait que nous allons donner de ſon livre, de l'ordre qu'il a obſervé en le compoſant, la confuſion qui y régne pouvant empêcher nos Lecteurs d'en bien ſentir tout le prix. Son diſcours ſur l'origine, l'antiquité & la ſituation du Véſuve (p. XCVII.) fixe d'abord notre attention. L'Auteur penſe, avec aſſez de fondement, que tous les environs de Naples étant un pays rempli de matières combuſtibles, il doit ſe trouver quelque ouverture par où ces feux enfermés dans les entrailles de la terre puiſſent s'échaper & s'elancer dans l'air avec d'autant plus de véhémence qu'ils étoient plus comprimés. C'eſt pourquoi il eſt vraiſemblable que dans les ſiécles paſſés, le Royaume de Naples avoit, outre le Véſuve, pluſieurs autres volcans dont nous n'avons pas connoiſſance. Notre Auteur cependant demeure d'accord que de tous ces volcans le

plus furieux a toujours été le Mont appellé *Esbio*, par *Trécolso*, par Suétone *Vesebio*, *Bebio* & *Vesvio* par *Xiphilin*, & de plusieurs différens noms encore, par d'autres Auteurs, quoique son nom le plus ordinaire ait toujours été le Vésuve, que les Poëtes pour l'harmonie du vers peuvent bien avoir quelquefois changé en *Vesero*. Ces différens noms ont donné lieu à l'Abbé Mécatti d'étaler une foule d'autorités qui ne rendent pas fort certaine l'étymologie que l'on souhaiteroit connoître. Il entreprend ensuite de nous décrire la situation charmante de cette Montagne ; & dans une planche qu'il en donne, il nous fait voir ce qu'elle étoit auparavant l'éruption de 1631. & l'état dans lequel cette affreuse éruption l'a laissée. Il démontre en même-tems comment les feux continuels qu'elle vomit, rendent l'air qui l'environne extrêmement pur & favorable à la santé, toutes les horreurs de son sommet & de ses entrailles étant bien compensées par les charmes & l'utilité de ses dehors. Il nous fait voir aussi, qu'au lieu que ce sont aujourd'hui deux Montagnes, il est bien plus vraisemblable qu'anciennement ce n'en étoit qu'une ; & il finit par

prouver que ce volcan est sujet à des mutations continuelles. Pour se former une idée juste de la figure de cette montagne, on peut faire usage de deux lettres du Comte Catauti, qui se trouvent p. LV. & LVIII. Notre Auteur, dans le discours II. p. CXXXVII. raisonne en Philosophe sur les matières renfermées dans le Vésuve, sur leur liquéfaction, sur leur soulévement, & enfin sur leur éruption. D'abord il demande par quel moyen s'opére l'embrâsement d'une aussi énorme quantité de matières, & voici comment il répond à cette question : Ainsi que le feu, dit-il, s'attache dans l'air à ces parties de nitre qui s'élevent de la terre, & qui s'éclattent en foudres aussi-tôt qu'elles sont saisies du feu, il peut de même se jetter sur les parties de souffre & de nitre qui sont cachées dans la terre, & il les saisit encore bien plutôt si ces parties-là sont en mouvement & ont quelque communication les unes avec les autres. L'air a aussi beaucoup de part aux embrâsemens qui s'opérent de la sorte ; M. Francesco Geri, dans une lettre à l'Auteur rapportée pag. XLV. observe qu'il vient de la mer un vent qui pénétre dans la Montagne ; en effet le

bruit qui se fait entendre dans certaines cavités, comme s'il passoit un torrent par dessous, cesse tout aussi-tôt que les vents de terre y entrent, & on s'apperçoit en même-tems que les exhalaisons de la bouche du Vesuve deviennent beaucoup moins considérables. Au lieu que lorsque le vent vient de la mer, ce bruit, semblable à un torrent, recommence, ainsi que les exhalaisons de flammes & de fumée. On ne parvient pas aussi facilement à concevoir comment depuis tant de dégorgemens & d'évaporations de fumée & de feux, tant d'éruptions de cendres, de pierres & de métaux calcinés, la matière d'un incendie si continuel ne se soit pas encore tarie & consumée. Notre Auteur, p. CXLI. donne à ce sujet quelques éclaircissemens. L'opinion de l'Antiquité étoit, comme on peut le voir dans Procope (*de Goth. bello lib.* 3.) qu'il y avoit dans cette Montagne des abîmes immenses, & que de même que les fleuves viennent de toutes parts se rendre dans la mer, les feux souterrains viennent pareillement se décharger & se réunir dans cette vaste fournaise.

L'Abbé Mécatti croit aussi que les

eaux de la mer s'insinuent dans la montagne, tantôt en grande, tantôt en petite quantité, ayant remarqué qu'il est arrivé plusieurs fois à ce volcan de rendre en même-temps de la cendre & de l'eau.

Cette opinion a été approuvée de M. Geri, dans la lettre dont nous avons déja parlé, & du Docteur Giovanni Morena dans une autre lettre, page XLIX. Elle a en même-temps essuyé plusieurs objections de la part d'un ami que l'Abbé avoit à Florence, page LXXVIII ; mais il les a si heureusement combattues, page LXXX, que son ami a été obligé de changer d'avis, page XCIV.

Ainsi donc les eaux que l'on suppose s'écouler continuellement de la mer dans la montagne, s'y étant réunies avec les feux souterrains, toutes ces matières prennent feu aussi-tôt & s'embrasent ; à mesure qu'elles augmentent de volume, il leur faut plus d'espace ; elles ne peuvent se dilater qu'en travaillant à se faire une issue : si l'endroit vers lequel tendent leurs efforts y fait une résistance trop obstinée, elles refluent sur elles-mêmes, & les côtes de la

montagne qui se trouvent plus foibles donnent passage à leur impétuosité. Les principales matieres que vomit le Vesuve sont de trois sortes, des cendres, des petites pierres appellées *Pietruzze* ou *lapi'li*, & des *laves*. Notre auteur raisonne avec beaucoup de sagacité sur ces trois espéces de matières, & il s'étend plus particulièrement sur les laves, en plusieurs autres endroits de cet ouvrage, où on peut voir en même-temps les observations qu'il a faites sur la derniere éruption.

On compte un grand nombre de ces éruptions extraordinaires du Vésuve qui ont répandu la terreur dans tous les environs. L'énumération chronologique qu'en a donné M. le Comte Catauti est très-exacte; l'Auteur l'a insérée, page CLXIII. Mais de toutes ces éruptions, les deux plus célébres sont celles qui ont suivi, l'une l'année 81, l'autre l'année 1631. L'Abbé Mécatti parle de ces deux éruptions épouvantables dans le discours 3, page 172. & suiv. Il avance qu'il est fort vraisemblable qu'il y en a pu avoir d'autres avant celle de 81, éruption terrible dans laquelle, outre la ruine de tant de pays & de bour-

gades, les deux fameuses villes *Pompeï* & *Ercolano* ont été entiérement abimées; c'est ce que l'Abbé nous rapporte dans les propres termes de Pline. Il en remarque ensuite quelques autres arrivées depuis; celle, dont Marcellino Conte, fait mention, ainsi que Procope (*lib.* 2. *de Bell. G.*) celle de 510, dont le Roi Théodoric nous a laissé la description dans une lettre à *Fausto* qui se trouve dans Cassiodore (*lib. VI. Variar. Ep.* 50.) Une autre dont Platine parle dans la vie de Benoît II, & dont Naucler a aussi fait mention; une autre encore de 1036, que l'anonime de Cassin a rapportée dans le Chronicon. Sur toutes ces éruptions & sur beaucoup d'autres qui sont encore arrivées depuis, notre Auteur ne fait que passer legérement; mais il s'attache plus particulierement à celle du 10 Décembre 1631. qui se signala par des éclats affreux & des retentissemens qui se firent entendre dans la montagne. Quoique l'Abbé Mécatti se soit étendu raisonnablement sur les plus considérables éruptions du Vesuve en général, néantmoins le fort de son livre roule sur différentes observations, dont plusieurs particularités de la der-

niere éruption lui ont fourni le sujet, & qu'il nous a données en forme de Journal de tout ce qui s'est passé depuis le 23 Octobre 1751, jusqu'au mois de Février 1752. Ces observations comprennent aussi le temps qui s'est écoulé depuis l'éruption cessée jusqu'à la fin de Juillet. L'état des pertes supportées par les propriétaires des terres par où a passé la lave qui sortoit du Vesuve, est non-seulement une preuve de la grande exactitude de celui qui a pris la peine de faire ce calcul, mais aussi du tort infini que cause aux pauvres Napolitains le voisinage d'un pareil fleau. Nous trouvons de plus dans l'ouvrage dont nous donnons ici l'extrait, une digression contre le Gazetier de Florence, au sujet des deux villes *Pompeï* & *Ercolano*, dans laquelle l'Abbé Mécatti accable ce Gazetier de traits aussi foudroyans que ceux qui partent du Vesuve dans ses plus terribles éruptions. Ce morceau particulier contient deux lettres sur la ville d'Ercolano, qui ont déja été ci-devant répandues dans le monde. Le Gazetier s'obstine à soutenir qu'Ercolano n'est point la Ville qu'on vient de découvrir auprès de Naples,

& notre Auteur fait tous ses efforts pour établir que cette Ville nouvellement découverte ne peut être qu'Ercolano. L'histoire naturelle feroit des progrès merveilleux, si tous les événemens qui y sont relatifs tomboient toujours en partage à des gens accoutumés à écrire avec cette intelligence & cette exactitude qui rendent l'ouvrage de l'Abbé Mécatti si recommandable; & la Geographie ancienne paroîtroit enfin dans le plus beau jour, si tous les Ecrivains modernes s'attachoient au sens des anciens, & puisoient dans leurs écrits autant de lumières, que notre Auteur en a tirées de cette lettre fameuse de Pline le J. sur l'éruption terrible du Vesuve qui ensévelit un si grand nombre de pays circonvoisins.

Les cahiers de ce livre de l'Abbé Mécatti se sont vendus séparément & successivement les uns après les autres, ainsi que se débitent les Journaux & les feuilles périodiques; & à la fin on en a fait un volume.

Cette opinion est exactement la même que celle de l'Anglois Ray.

M. de Buffon, qui combat le sentiment de M. Ray, dans sa théorie de la terre

t. I. p. 161 & dans les preuves de cette théorie, t. II. art. XVI, p. 161. prétend que ces eaux sont des eaux de pluye : mais notre Auteur, p. 35. entreprend de démontrer qu'il est impossible que cela soit vrai ; & on peut dire que son systême est aussi ancien que Saint Isidore de Séville, lui-même, qui explique de la même maniere que lui dans son livre *de natura rerum, ch. 46. édition de Madrid*, le feu continuel du Mont-Etna.

Il est facheux que ni l'Abbé Mécatti, ni son antagoniste n'ayent pas vû le livre de M. de Buffon. Cet Auteur oppose des difficultés assez graves au sistême qui donne à la montagne une si vaste profondeur ; nous desirons que l'Abbé Mécatti s'applique à les examiner.



AN essai ou Milton's use aud imitation of the moderns in his paradise lost ; grand in-8° A Londres.

Essai sur la maniere, dont Milton a employé & imité les modernes dans son Paradis perdu ; grand in-8°. *A Londres.*

L'AUTEUR de cette critique imprimée aux dépens de Payne & Bouquet s'appelle M. Guillaume Lauder, à qui quelques admirateurs zélés de Milton ont donné le nom de Zoile de l'Homère des Anglois. Avant de publier cet ouvrage, il fit insérer dans le Journal intitulé *the Gentleman's Magazine*, différents essais sur la manière dont Milton s'est servi des Auteurs modernes dans la composition de son Paradis perdu, où il s'étoit proposé de montrer, que c'étoit pure rodomontade de la part de Milton, & ignorance ou mauvaise

foi de la part de ses admirateurs, de prétendre, que dans le Paradis perdu il y a des descriptions d'une infinité de choses que personne n'a entrepris de décrire avant lui, soit en prose, soit en vers. Ces essais, où l'Auteur tâchoit de constater tout ce qu'il avançoit par les preuves les plus évidentes, ayant été bien accueillis par les sçavans impartiaux, M. Lauder, qui peut-être de tous les critiques de Milton porte le coup le plus funeste à la réputation de ce Poëte, forma le dessein de les réunir tous, ce qu'il a fait dans le traité que nous annonçons. De la maniere dont notre Auteur expose les choses, l'imagination vaste, élevée & pleine de feu, ou bien monstrueuse, comme quelques critiques l'ont prétendu, disparoît dans Milton, & il ne lui reste qu'une mémoire prodigieuse. Au lieu d'être créateur, il n'est qu'un compilateur, un plagiaire ; & l'Uranie qu'il prétend lui avoir inspiré des choses cachées aux hommes, n'a été qu'une bonne bibliothèque poëtique où il a puisé ce qui pouvoit convenir à son sujet. Partout il se pare avec des plumes étrangeres ; son éclat n'est pas à lui, & sa majesté n'est qu'empruntée. Les originaux de

ses comparaisons, de ses descriptions, de ses discours & de ses autres ornemens se trouvent dans d'autres Poëtes modernes, que l'Auteur du Paradis a ou copiés, ou imités d'une maniere qui tient du plagiat. M. Lauder va même jusques à avancer, que peut-être, sans faire injustice à Milton, on pourroit dire, que dans tout son Poëme il ne se trouve pas une seule idée, dont il soit l'inventeur ; & que pour le composer, il n'a fait qu'arranger les idées des autres conformément à son but & les mettre en bon Anglois ; en quoi il seroit encore à souhaiter qu'il eût été plus circonspect, & qu'il n'eût pas fait entrer souvent dans son poëme les idées, les images, & par conséquent les défauts de ses originaux. Notre Auteur vérifie ces reproches par le parallelle d'un grand nombre de passages de Milton avec les endroits des Poëtes modernes qui ont écrit avant lui. La Nation Germanique doit sur-tout sçavoir bon gré à M. Lauder, de lui avoir restitué ce que Milton, que quelques Allemans peu au fait des originaux commencent à imiter à son tour, avoit dérobé à Masenius, à Grotius, & à Taubmann. Dans ses deux premiers livres, par exem-

ple, il suit très-exactement les deux premiers livres de la *Sarcotis* de Masenius. Ce Jésuite lui a incontestablement fourni les idées du *Pandæmonium*, de l'habillement & du char de Lucifer & du combat des Anges. Le discours, que Satan prononce au quatriéme livre du Paradis perdu en voyant la felicité des hommes, est emprunté du même Auteur, de même que celui qu'il adresse à son conseil assemblé. La description de la frayeur & du desordre qui se répandit dans toute la nature après la chûte des hommes, s'y trouve encore; & Milton en a traduit dans son dixiéme livre des lignes entieres mot pour mot. Masenius est pareillement Auteur des comparaisons avec Pandore, Xercès & Charlemagne. Milton en a usé de même avec Grotius. La Tragédie que ce dernier a faite sous le titre d'*Adamus Exul* lui a fourni beaucoup de matériaux. C'est, par exemple, d'après le second acte qu'il a fait l'entretien d'Adam avec l'Ange sur la création du monde, qui se trouve dans son septiéme livre. Il a encore tiré de cette même Tragédie la description du serpent qui séduisit Eve, la belle priére qu'Eve adressa à Adam après sa chute, pour n'en pas être

abandonnée; & la sortie de celui-ci du Paradis. Dans la composition du sixiéme livre du Paradis perdu, qui est regardé comme le plus sublime de ce poëme, Milton a tiré grand parti du *Bellum Angelicum* de Taubmann, Professeur de Wittemberg en Saxe, à qui il doit beaucoup de beaux endroits, de même que l'invention des armes à feu parmi les diables. Nous passons sous silence ce qu'il a pris à du Bartas, Poëte François assez peu estimé, & à ses propres compatriotes, sçavoir à Barlæus, à André Ramsey dans les *Epica de creatione rerum, de felicitate hominis in primigenia integritate, de lapsu protoplastæ; &c.* qui ont été insérés dans les *Deliciæ Poetarum Scotorum*, à Alexandre Rosse dans le *Virgilius evangelizans*, à Gaspard Staphorst dans le *Triumphus pacis*, & à nombre d'autres Auteurs. En un mot, M. Lauder ôte à Milton tout ce qui constitue véritablement un Poëte, en faisant voir que les endroits les plus vantés par ses admirateurs ne sont que des ornemens d'emprunt; & tout ce que, selon lui, on peut accorder à ce versificateur admiré jusqu'ici comme Poëte, c'est d'avoir quel-

quefois exalté un peu les idées & les inventions de ceux qu'il a pillés.

The Gentleman's Magasine, Janvier 1747. pag. 24.

Magazin de la Noblesse Britanique, *Janvier* 1747.

Preuves qui démontrent, que Milton a tiré son Poëme du Paradis perdu, de celui que Jacobus Masenius *Jésuite a composé en latin.*

IL y a quelques années que l'on publia un essai sur la maniere dont *Milton* avoit imité les anciens, qui fut favorablement reçu du public; ce qui m'a encouragé à publier les observations qui suivent sur la manière dont il a imité les modernes; ayant derniérement trouvé quatre ou cinq Poëmes latins, que *Milton*, comme il y a tout lieu de le croire, a consultés dans la composition de son excellent Poëme du Paradis perdu. Je ne prétends pas cependant diminuer la gloire ou le mérite de ce grand Poëte, qui sera toujours très-digne de loüanges pour avoir élevé un édifice si admirable & si beau, en supposant même que tous les maté-

tériaux en fussent empruntés. Voici comme *Milton* commence son Poëme.

Chantez, Muse céleste, la désobéissance du premier homme, & le fruit de cet arbre défendu, dont le goût funeste attira la mort dans le monde, & fut la cause de tous nos maux, & de la perte d'*Eden*, jusqu'à ce qu'un homme plus grand vint rétablir notre nature, & nous fit regagner le sejour du bonheur!

Descendez du Ciel, Uranie, & je suivrai votre voix divine par-dessus le Mont Olympien, au-delà du vol de Pegase. J'invoque un Etre réel & non un vain nom; car vous n'êtes pas du nombre des neuf Muses, & vous n'habitez point l'ancien Olympe; vous êtes de race divine; avant qu'il y eut des montagnes ou des fontaines, vous parliez avec la Sagesse éternelle. Soutenu par vous, je pénétrerai les Cieux des Cieux, & descendrai de rechef en terre: gouvernez mon chant, j'implore votre secours, parce que vous êtes toute céleste, au lieu que la poësie n'est qu'un songe frivole: le Ciel ne cache rien à votre vûe. *Paradis perdu, livres premier & septiéme.*

Ne diroit-on pas que ce seroit ici la traduction des beaux vers latins de Jacobus Masenius, Professeur de Rhétorique

& de Poëſie au Collége des Jéſuites de Cologne, en l'an 1650. dont le Poëme commence ainſi:

Principium culpæ, ſtygiæque tyrannidis ortum,
Et quæ fera premunt miſerandos fata nepotes,
Servitio turpi ſcelerum, pœnaſque malorum
Pandimus. O ſacræ moderatrix diva Poeſis,
Quæ citharæ quondam nervos, artemque regebas
Jeſſiadæ, faciles ad carmina ſuffice vires.
Non mihi Pieridum lymphæ, Cirrhæque receſſus,
Nec Phœbea placet laurus, nec oliva Minervæ,
Pegaſeuſve liquor, priſcorum ſomnia vatum.
Pro muſis divina parens, pro culmine Cirrhæ
Major Olympus erit, fundet mihi dulcior undas
Gratia, Palladium vincet ſapientia numen.
Tu cæptis, o diva! fave, noſtroſque labores
Dirige, inoffenſo per ſæcula priſtina curſu.
Quome cumque rapis, ſequar impiger; omnia namque,
Te ductrice, patent; rerumque occulta tueris,
Prima opifex, noſtræ ſpectatrix prima ruinæ.

Après cet exorde & quarante-deux

vers, d'une beauté achevée, *Maſenius* continue ainſi:

Tu mihi tantarum interpres ſapientia rerum!
Tam duros hominum caſus, tot in orbe laborum
Principium memora, cauſaſque evolve malorum.
Umbrarum princeps, & opaci Rector averni
Antitheus, quondam æternas damnatus ad umbras,
Proſcriptuſque polo, cum cœco Marte tonantem
Infelix peteret, ſuperoſque laceſſeret audax,
Ærea concuſſis laxavit vincula clauſtris,
Carceribuſque pedem rurſum extulit ore minaci,
Armataque manu, naſcenti triſtia mundo
Bella movens, latamque ferens toto orbe ruinam.
Invida livoris rabies, mentiſque venenum
Ambitio, tantos potuit concire furores
Antitheo, tantos bellorum extollere fluctus.

Le Poete Anglois a copié mot pour mot, ou du moins dans les principaux endroits, la deſcription du Paradis Terreſtre du Poëte Latin. La voici; le Lecteur en pourra juger.

Eſt locus auroram propter, roſeumque cubile
Tethyos, & nati clara incunabula Phœbi;
Protopatri natale ſolum, quo primus in agro
Luſit, & innocuæ libavit gaudia vitæ.
Hortorum decus hîc, & amæni gratia ruris
Vernat inoffenſo nunquam ſpoliata decore.
Quidquid Achæmenio nares demulcet odore,
Blanditurque oculis, veriſque meretur honorem,
Hoc Charites poſuere loco; domus ipſa favoni eſt,
Plaudentes levibus per aprica ſilentia pennis.
Exſulat omnis hiems. Nullis vexata procellis
Hic roſa ſuccumbit; nullo expalleſcit ab Euro
Naſcendo moriens; non ſirius ardor anhelam
Decoquit, aut rapto flacceſcit languida ſucco.
Inviolatus honos violæ eſt, & tota juventus
Chloridis æterno pandit labra florida riſu.
Nullus Hyperboreo Boreas glacialis ab axe
Infeſtas ventorum acies, niviumque procellas
His infundit agris, nullis hic cana pruinis
Arva rigent, nullo coaleſcunt frigore limphæ.
Aurea perpetui ſurgunt palatia veris.
In medio laxatur humus; fontemque perennis
Spirat aquæ, lateque ſinum telluris inundat,
Infundens avidis felicia balnea pratis.
Flumine quadruplici manat fons, divite ripa,

Quem vehit illimes complectens alveus undas.
His fœcunda vadis, atque obſtetricibus auris,
Tellus læta parit; nulliſque exercita raſtris,
Reſpuit agricolas, & duri vomeris uſum,
Naturæ contenta bonis, zephyrique favore.
Pomiferis latè ſilvis, & fructibus omnem
Implet ager campum, nec marceſcente vigore
Poma ſub æternis nutant argentea ramis.
Blanda voluptatis conceſſaque munera, vitæ
Præſidium, faciliſque neci medicina fugandæ.
Hîc indulta Diis, verum mortalibus arbor
Interdicta viret; pulchros habet aurea fructus,
Præſagoſque malique, bonique, omniſque futuri.
Heu! comperta nimis memoro, dudùmque probata.
Poſteritas mihi teſtis erit, magnuſque parentum
Ordo docet. Tantis etenim pulcherrimâ campis
Sarcothea, infelix virgo! & lacrymabile nomen!
Sarcothea his præerat cuſtos, hæreſque perennis,
Ni malè conſultas pandiſſet fraudibus aures,
Hoſtibus auſcultans, & fœdera pacta relinquens.
Hanc conſanguineam terræ, maſſamque rubentis

Informem limi, primo ſapientia rerum
Artifici finxiſſe manu formamque dediſſe
Creditur ipſe ſuam, dîſque immortalibus unam
Æquaſſe, ut dignam patriæ tranſcriberet aulæ.

Voici comme Milton copie Maſénius dans ce beau tableau. Le Paradis terreſtre étoit un Jardin ſitué à l'Orient, ouvrage particulier de Dieu, charmante perſpective, qui réjoüit les cœurs avec tous les délices du Printems; les doux Zéphirs, battans leurs aîles odoriférantes, rempliſſent l'air des parfums, & diſent tout bas d'où ils ont pris les dépouilles embaumées. Dans ce lieu charmant, Dieu fit ſortir de la terre toutes ſortes d'arbres, pour contenter la vûe, l'odorat, & le goût; au milieu s'élevoit l'arbre de la vie, avec ſon fruit doré & divin; & tout près l'arbre de notre mort, l'arbre de la connoiſſance du mal & du bien; connoiſſance chérement achetée. Une ſource jailliſſoit de la terre ſi abondante, que ſes eaux ſe diviſant formoient quatre fleuves qui arroſoient le jardin, & conſervoient la verdure des arbres garnis de fleurs & de fruits également agréables à la vûe, à l'odorat & au goût.....

Deux autres créatures d'une taille droite & élevée, portoient dans leur air, dans leurs regards & dans leurs mines l'Image Majeſtueuſe de leur Créateur. *Paradis perdu, liv. quatriéme.*

Il eſt aiſé de voir que Milton a imité ou plutôt copié Maſenius; c'eſt une autre langue, mais c'eſt le même ſens, les mêmes idées, la même imagination; quel dommage d'avoir perdu ce beau Poëme du ſavant Jéſuite! On lui rendroit ici toute la gloire qui lui eſt dûe. Pour dédommager le Lecteur curieux, voici le ſommaire des matières qu'a employées le Jeſuite, avec les endroits de Milton qui s'y rapportent.

Propoſitio, invocatio numinis. Milton les a imitées dans le livre premier & dans le 7e. *Orbis & eorum quæ in orbe universim geruntur, deſcriptio; Paradiſi deſcriptio: hominis primi, creatio ejuſque deſcriptio; comparatio figuli cum creatore Deo; comparatio floris cum naſcente homine; Rationis imperium.* Milton à imité tout cela dans le livre quatriéme. *Forma pulchritudo; virtutes homini adjunctæ; forma rara,* imités par Milton dans le livre douze. *Pratorum deliciæ inter flores & fructus; oratio Luciferi invidi & indignantis ob homines*

ſibi in felicitate prælatos. Concilium inferorum, ſive Pandæmonium, imités dans le livre premier. *Mors, ſenectus, cura, labor, luctus, paupertas, fames, dolus; oratio Luciferi Dæmones adverſus homines inflammantis*, imités dans le livre ſecond. *Inferno erumpentes furiæ; oratio doli eſum fructus vetiti ſuadentis*, imités encore dans le livre ſecond. *Profanatio vetiti pomi per ſerpentem; item per ſarcotheam. Orbis concuſſio, atque elementorum mutatio, poſt peractum fatale flagitium*, imités dans le livre neuviéme. *Dei hortum ingredientis, ac ſerpentem & ſarcotheam increpantis oratio. Diræ in ſerpentem; item in ſarcotheam, ſarcotheæ ex paradiſo exterminatio*, imités dans le livre onziéme. *Luciferi habitus & currus. Gigantomachia*, &c. imités dans le livre ſixiéme.

Après toutes ces citations, il ſeroit auſſi ridicule de dire que *Milton* n'a jamais vû ni entendu parler de l'ouvrage de *Maſenius*, que d'aſſurer qu'un Peintre peut faire un portrait exactement conforme à l'original, ſans avoir jamais vû la perſonne; ce qui eſt abſurde & impoſſible. *Signé*, N. L.

☞ On ne peut guère intenter à Milton

de procès plus grave; on veut le dépouiller de cette belle imagination, dont la fécondité hardie lui faiſoit tant d'honneur; à-t'on tort ou raiſon d'en faire revendiquer les richeſſes par le P. Maſenius? Cette cauſe qui a déja été plaidée à Londres ſans être jugée, trouvera ſans doute les avis bien partagés dans tout l'Univers ſçavant: nous ne ſommes nous-autres que raporteurs, & nous ne le ſommes que ſur les piéces qui nous ont été fournies par les Anglois mêmes; nous ne prenons parti ni pour Milton, ni pour Maſenius, nous admirons l'un & l'autre, ſans dire notre avis ſur le fond de la conteſtation. Egalement enchantés des vers latins & de la Poëſie Angloiſe, nous ſommes perſuadés que nos Lecteurs nous ſçauront gré de les avoir mis à portée de faire par eux-mêmes un parallele auſſi intéreſſant que celui de deux imaginations, qui ſe ſont auſſi heureuſement rencontrées, ou auſſi admirablement imitées. Au reſte tout le riſque que court le célébre Milton, c'eſt de partager avec un excellent Poëte latin la gloire immenſe des magnifiques productions d'un Poëme, qui ſera toujours l'éloge de l'eſprit humain, qui que ce ſoit qui en ait été l'inventeur.

Riflessioni Diverse Politiche e Morali.

Diverses Réflexions politiques & morales.

Quidquid præcipies, esto brevis
Que vos préceptes soient concis. *Hor. art. P.*

ON ne sçauroit pousser trop loin l'horreur que doivent inspirer les prétendus esprits forts, parce que le plus grand malheur qui pourroit affliger un Etat, ce seroit que l'impiété & l'erreur mises en systême, combinassent leurs funestes efforts pour altérer la foi, attaquer la Religion, opprimer la vertu, combattre l'Eglise, détruire la subordination, éluder les loix, & égarer la raison. Pour faire sentir les suites fatales d'une pareille calamité, ce seroit à la désolation à couvrir jusqu'aux murs des Cités de tentures lugubres, à l'exemple

des Carthaginois, qui exprimoient ainsi leur désespoir dans les tristes jours de leur adversité.

Quand un Etat perd son crédit, tout, jusqu'à ses meilleurs établissemens, tourne à son préjudice; quand il le maintient, tout jusqu'aux objets les plus préjudiciables tourne à son avantage, il n'est rien qui ne céde à la force du crédit.

Un Auteur moderne qui cherche à élever sa réputation sur les ruines de celle des hommes les plus illustres, semble n'avoir travaillé lui-même qu'à réfuter ses calomnies, en disant que la douceur & la modération sont les vertus d'un bon Citoyen & les vices d'un grand Ministre. Les maximes de Machiavel comparées à celle-ci sont les maximes de Marc-Aurele. Pour enfanter des volumes de cette nature, il suffit d'avoir une figure humaine, un esprit faux, & un cœur dépravé.

Je souffre assez volontiers tous les maux politiques, excepté l'esprit de parti; celui-ci même ne trouveroit pas en moi un intolérant, s'il n'éteignoit point l'esprit de société, s'il ne rendoit pas inabordables les lieux ou la sympathie conduit les personnes de mérite, &

où l'émulation les engage à une communication réciproque de lumieres.

L'éducation, soit bonne, soit mauvaise, ne détruit jamais en nous les passions dominantes que nous tenons de la nature. Après avoir approfondi le caractère de Côme troisiéme de Médicis, avoit-on lieu de croire que dans son séjour en Angleterre, il pût avoir avec Hobbes une suite de longs entretiens? Vous avez entendu parler dans les Chambres haute & basse de Londres, les Membres du Parlement, qui, dans la vûe de conserver les droits de la liberté, les prérogatives du commerce, l'esprit de propriété, discutent les intérêts de l'Europe avec tant de sagacité, avec tant de justesse, avec tant de vigueur: Croiriez-vous que ces mêmes hommes, que vous avez admirés dans une occupation si essentielle, lui ayent fait succéder pendant leurs voyages le soin frivole de protéger une inutile actrice?

Il est de la nature du droit des gens, dit un Auteur respectable, * *de faire en tems de guerre le moins de mal que l'on peut, & en tems de paix le plus de bien*

* M. le Président de Montesquieu.

qu'il est possible. Je voudrois que, comme les préceptes des Sages de la Grece se lisoient autrefois sur le Frontispice du temple de Delphes, cette maxime, que le cœur a dictée bien plus encore que l'esprit, fut gravée en lettres d'or sur la porte des cabinets de nos Souverains.

Vous sçavez, écrivit Philippe à Aristote, lorsqu'Alexandre nâquit, *vous savez que j'ai un fils; je rends graces aux Dieux, moins de me l'avoir accordé, que de me l'avoir accordé de votre vivant; j'ai lieu de me promettre que vous formerez en lui un successeur digne de moi, & un Roi digne de la Macédoine.* En lisant ces paroles à l'âge de dix-sept ans, voilà, me disois-je à moi-même, le modèle d'une lettre qu'il conviendroit qu'écrivit à un Génie de nos jours, qui vaut mieux qu'Aristote, un Monarque que Philippe ne valoit certainement pas.

Si plusieurs gros ouvrages qui traitent de la politique & de la morale venoient à se perdre, on en retrouveroit avantageusement toute la substance & tout l'esprit dans un petit nombre de maximes; dans celles qui suivent, par exemple; Dans les affaires, au lieu de se livrer entiérement aux prétentions personnelles, savoir

ſe prêter un peu aux prétentions des autres. Dans les emplois, ambitionner plutôt de deſcendre de ſon rang que de monter à un rang ſupérieur. Dans la ſociété, agir avec ſes amis & avec ſes ennemis, comme ſi on étoit ſûr de perdre inceſſamment la bienveillance des premiers & d'encourir la haine des ſeconds. Dans la conduite, diſtinguer les nuances qui différencient le bien & le mieux, le mal & le pire, qualité qu'exaltoit tant Retz en Richelieu.

Les Souverains, dont la puiſſance conſiſte plus dans une force relative, *c'eſt-à-dire, qui prend ſa ſource dans les Etats circonvoiſins*, que dans une force réelle, *c'eſt-à-dire, qui prend ſa ſource dans le centre de leurs propres Etats*, ne s'occupent d'ordinaire perſonnellement que des négociations qu'ils ont avec d'autres Souverains; ils ſe repoſent du ſoin de l'adminiſtration intérieure ſur les lumieres de la magiſtrature, ſur le zèle du miniſtere, & ſur la ſageſſe des loix. C'eſt pourquoi ils ſentent les embarras de la Souveraineté, ſans en éprouver les avantages. C'eſt auſſi pour cette raiſon, qu'ils rentrent dans la condition d'hommes privés, dans un état d'égalité qui leur ravit le plaiſir que

la ſupériorité donne; car un Souverain par rapport à un autre Souverain, eſt comme un particulier par rapport à un autre particulier. De-là vient encore que les Souverains ont, plus que d'autres, les occaſions de faire voir leurs diſpoſitions naturelles & acquiſes; les talens ſe manifeſtent le plus ſouvent dans les affaires qui ſe décident d'égal à égal; ils ſe laiſſent rarement appercevoir dans celles, qui ſe terminant de ſupérieur à ſubalterne, ne réuſſiſſent que par les impreſſions de la crainte ou par l'empire de l'autorité.

La plûpart de ceux qui tracent les portraits des Miniſtres, peignent de profil ſeulement leurs plus éminentes qualités, & de face leurs plus légers défauts..... Je ſuis du ſentiment de Cicéron *, qui diſoit en faiſant l'Apologie de la puiſſance *Tribunitienne* : » Vous qui me mettez » toujours devant les yeux les inconvéniens du Tribunat, conſidérez bien » attentivement qu'en matière d'examen » & de délibération, la plus grande de » toutes les injuſtices, c'eſt de taire ce » qui eſt bon pour ne parler que de

* Des Loix.

» ce qui eſt mauvais, & pour s'appeſantir préciſément ſur les ſeuls vices qui » affectent l'eſſence d'un objet; le Conſulat même ne ſeroit point à l'abri de » vos reproches, ſi on ſe bornoit à faire » l'énumération des défauts des Conſuls » qu'il ne dépend point de moi de corriger; je conviendrai volontiers que » cette puiſſance qui allume votre indignation n'eſt pas irrépréhenſible en » tous ſens : mais l'anéantir ſous prétexte » qu'elle eſt défectueuſe à certains » égards, ce ſeroit renoncer à pluſieurs » avantages marqués dont nous lui ſommes redevables. «

Un Miniſtre qui veut aggrandir ſa maiſon, & un Bourgeois qui cherche à anoblir ſa famille ſont dans des poſitions analogues; ils ont la conſtance de ſe conſumer l'un & l'autre pour des ingrats. L'élévation de ſes ſucceſſeurs que le Miniſtre enviſage, le luſtre de ſa poſtérité pour laquelle le Bourgeois travaille, les expoſent tous les deux aux traits de la cenſure, du ridicule & de la calomnie.

Un habitant de Pékin ſe plaignoit à un Européen de la décadence de l'Empire Chinois : Tout, diſoit-il, eſt menacé dans cette partie immenſe de l'Aſie,

d'une ruine prochaine; à peine reſte-t-il quelques veſtiges de nos anciennes Dynaſties. On a oſé mettre des bornes aux richeſſes de nos Bonzes, quoiqu'on les reſpecte toujours, cela en a fait décroître le nombre qui étoit prodigieux. Les nouveaux réglemens ont pourvû à l'affermiſſement de la tranquillité des familles; il eſt vrai que cela forme la baſe de notre gouvernement; mais cette tranquillité ſolidement établie fruſtre une infinité de Mandarins des reſſources qui les faiſoient ſubſiſter. On a ſuprimé tous les privilèges excluſifs qui menoient rapidement tant de ſujets à la plus brillante fortune. Il eſt des cantons qui ont été entiérement déſertés, depuis qu'on a pratiqué de nouvelles routes & creuſé les canaux qui manquoient pour la commodité des voyageurs & pour la facilité des tranſports. Pluſieurs hommes qui autrefois vivoient aiſément des fonds que leurs peres leur avoient laiſſés, à la charge de ne pouvoir les aliéner, périroient de faim aujourd'hui s'ils étoient oiſifs, parce que de pareilles diſpoſitions ſont abrogées. Le commerçant ne fait plus de ces gains exhorbitans, parce que les nouvelles loix lui défendent d'arbitrer lui-même

le prix de ce qu'il débite. L'argent ne circule plus dans les maisons, dans les spectacles, dans les divertissemens publics, parce qu'on a réduit le peuple toujours appliqué à l'impossibilité de donner dans la fainéantise; & ce qu'il y a de plus facheux, c'est que nos pauvres qui erroient autrefois librement dans les chemins, & à qui on y fournissoit gratuitement de quoi se nourrir, gagnent maintenant leur pain à la sueur de leurs visages & dans des espèces de prison où ils sont renfermés. Je ne suis plus étonné, dit l'Européen au Chinois, d'avoir vû parmi nous un Médecin, un Militaire & un Criminaliste, à qui la cessation de la peste, la discontinuation de la guerre, & la rareté des assassinats arrachoient des plaintes amères.

Un autre Chinois vantoit devant un Européen les maximes politiques & morales des Auteurs Classiques de sa nation, il citoit celle-ci entr'autres : *sous une timide Dynastie, le comble de la folie, c'est de s'immiscer dans les grandes entreprises, parce que tous les yeux sont ouverts aux inconvéniens qui y sont attachés, & fermés aux avantages qui en résultent.* Au moindre soupçon du plus léger péril, la cause

principale s'enveloppe dans les ombres du mystère & dans le silence de la dissimulation; tous les risques sont pour la cause instrumentale, qui loin d'être secourue, est sacrifiée à l'animosité, à l'envie & à une vengeance d'autant plus formidable, qu'elle frappe ses coups sans quitter le masque des formalités de la justice : le premier mobile vous invite à nâger, pour ainsi dire, avec lui; il vous prend par la main, il vous conduit jusqu'aux bords du fleuve & du rivage, où il reste spectateur tranquile, il vous voit céder à l'impétuosité du torrent, & périr au milieu des flots irrités. Les grandes vérités sont de tous les tems & de toutes les nations, dit ici l'Européen au Chinois; il y a plusieurs siécles, qu'un de nos Auteurs a énoncé en quatre mots la maxime que vous venez de déveloper, *inertia pro sapientiâ fuit*; * ne point agir, c'étoit avoir de la sagesse.

On ne voit, *dit-on un jour à Colbert*, on ne voit que la sanglante Satyre qu'Hénaut a eu l'audace de faire contre vous, & dont les copies multipliées innondent tout Paris : *Est-elle injurieuse au Roi* ? ré-

* *Tacit. Vit. Agr.*

pondit-il, *elle ne seroit capable de m'émouvoir qu'autant qu'elle l'offenseroit. Vorrei*, ajoûte notre Auteur, *Vorrei che i Sovrani, quando sono attaccati da' malcontenti, dicessero l'istesso : Alcuno de' miei subditi o degli affezionati a me son Eglino meco offesi ? quanto a me perdono tutto, non perdono gia le offese fatte ad altri, voglio che, gl' offensori sieno puniti con l'ultimo rigore come rei di Leza Società. Se costoro sono abbastanza impudenti per vomitare ingiurie contro il trono, cosa non oseranno contro gl' uguali. Il trono è troppo elevato, perche vi arrivino i colpi di questi insensati : ma un uguale cosa non deve temere da chi ardisce insultare il sovrano che è quanto dice rompere il legame più forte della società civile...* » Il seroit à » souhaiter qu'un Souverain, quand il » est attaqué par les mécontens, s'exprimât de la même façon: L'offense qu'on » prétend me faire, devroit-il dire, est-» elle capable de nuire à quelqu'un de » mes sujets, ou de ceux qui me sont » affectionnés ? Je pardonne tout ce qui » me regarde; ce qui peut préjudicier » aux autres, je ne le pardonne pas éga-» lement; mon intention est que les » agresseurs soient punis avec la derniere

» rigueur comme coupables de leze » société; si leur impudence va jusqu'à » leur faire vomir des injures contre le trô-» ne, que n'oseront-ils point contre leurs » égaux ? Le trône est trop élevé, pour » que les coups de ces insensés puissent » y atteindre : mais un égal, que n'a-t-il » pas à redouter de quiconque est assez » audacieux, pour insulter son Souve-» rain : une pareille témérité ne rompt-» elle pas le lien le plus fort de la société » civile ?

Les Maréchaux de Saxe & de Lowendhal originaires d'Allemagne, Saint Severin originairement Italien, chargés des intérêts de la France en qualité d'*arbitres de la guerre & de la paix* d'un côté; & de l'autre, Botta, Christiani, Pallavicini, Genois, chargés des intérêts de la Reine de Hongrie en qualité d'arbitres de la guerre & de la paix en Italie; voilà des causes si étrangéres à leurs effets, que leur admirable réunion offre peut-être le monument le plus capable d'éterniser la mémoire de ces hommes célebres, l'éloge le plus parfait des mœurs de notre siécle, & le plus bel exemple de la fidélité que l'on doit à son Prince.

Celui qui fait profeſſion de la vie aſcétique a tort, j'en conviens, d'eſtimer peu les éminentes qualités d'un Miniſtre, parce qu'elles n'ont pour objet que le bien de l'Etat : mais un homme d'Etat a encore plus de tort de mépriſer un Sectateur de la vie aſcétique, parce que les vertus ſublimes de celui-ci ne ſe rapportent point principalement au bien politique du gouvernement.

Le moyen d'apprécier exactement le mérite d'autrui, c'eſt d'enviſager plus les circonſtances relatives que les circonſtances abſolues. C'eſt ainſi qu'on explique la puiſſance d'un Etat qui eſt mal gouverné, les ſuccès d'un général d'armée qui a peu de génie, la fortune d'un Commerçant qui manque d'intelligence. La force d'un Etat vient ſouvent de la foibleſſe des Etats circonvoiſins ; il n'eſt pas rare qu'un Général doive ſon bonheur aux fautes du Général ennemi ; & preſque toujours la ſimplicité de celui qui achete fait la richeſſe de celui qui vend.

Ce qui contribua le plus à rendre les Romains Maîtres du monde, c'eſt qu'ils ne balancérent point à adopter ce qu'ils trouvérent de meilleur & de plus ſage chez les étrangers, lors même qu'ils

étoient leurs ennemis. La vertu, de quelque pays qu'elle fût, & quelque habit qu'elle portât, au lieu d'exciter dans leurs cœurs les ſentimens d'une baſſe jalouſie, leur inſpiroit la plus noble émulation. Je ſuis perſuadé que c'eſt à une ſemblable conduite que l'on doit attribuer la gloire du ſiécle de Louis XIV. C'eſt une vérité dont on a des preuves authentiques, tant dans l'Académie des Arts, que ce Monarque établit à Rome en faveur de ſes ſujets, que dans les ordres qu'il donna à ſes Miniſtres de rechercher dans toutes les Cours étrangères où il les enverroit, les hommes à talens diſtingués, & de leur offrir des penſions de ſa part.

Les expreſſions me manquent pour tracer le plaiſir que je ſentis un jour dans un port de mer. On appareilloit pour un grand trajet pluſieurs vaiſſeaux deſtinés à tranſporter une jeuneſſe nombreuſe & de bonne extraction ; elle alloit naviguer pour la premiere fois, & elle paroiſſoit attendre avec une extrême impatience le moment qui devoit la dérober à nos regards. J'en fus pénétré d'une ſi grande joye, qu'un an après je voulus être le témoin de ſon retour, comme je l'avois

été de ſon départ. Je ne fus point le maître de contenir mon allégreſſe ; elle éclata malgré moi, & elle ſurprit pluſieurs des ſpectateurs ; d'autant plus qu'ils la crûrent ſans fondement, parce que les vaiſſeaux étoient allés, & revenoient encore dépourvûs d'argent ainſi que de marchandiſes. « Etendre le génie des citoyens, » *dis-je à ceux que j'étonnois*, n'eſt-ce » point le plus précieux tréſor d'un Etat ? » Cette nouveauté préſente à mes yeux » l'image & l'époque de la révolution la » plus heureuſe pour la nation entiére. » En effet un pareil uſage la rendra, s'il » s'y introduit, beaucoup plus floriſſante, que ne peuvent faire les plus riches cargaiſons des flottes que l'Amé» rique lui envoye. Que ne puis-je, tel » qu'un Camoens, unir les graces de » L'Odyſſée à la magnificence de l'Eneïde, pour célébrer ce voyage fortuné !

En donnant des louanges, on n'a point le plus ſouvent pour objet le mérite de celui qu'on loue ; on ſe propoſe de blâmer quelque perſonne qui a du rapport avec celle qui eſt louée. Deteſte-t-on un Miniſtre ? On exalte pompeuſement la clémence du Souverain. On vante la liberté d'une nation, non pas parce

qu'elle eſt réellement libre, mais parce qu'on veut faire contraſter la ſervitude où gémit la nation voiſine. On affecte d'élever un Miniſtre ſucceſſeur quoiqu'encore novice, afin que l'éclat dont on environne celui qui gouvernera un jour, éclipſe celui qui gouverne actuellement. Quelqu'un, entendant faire un éloge ſingulier de Titus, dit, *qu'à s'en tenir aux termes du diſcours, & s'il n'eût pas pénétré les intentions de l'Orateur, il n'auroit pas héſité de croire que le Panégiriſte parloit de Néron*. Ce que je dis des louanges eſt également applicable à la Satyre ; on ſe déchaîna avec fureur contre Fouquet, parce qu'on ne ſe rappelloit qu'avec horreur la mémoire de Mazarin.

A la Cour on ſe nuit d'ordinaire ſans ſe haïr ; cette pernicieuſe maxime eſt l'explication de tous les myſtères les plus incompréhenſibles, & le développement de toutes les contradictions.

Un Chinois qui voyageoit en Europe ſe trouva dans l'antichambre d'un Monarque des plus puiſſants. Il vit parmi la foule un homme doué d'une phyſionomie heureuſe, couvert d'un ſuperbe habit, décoré de pluſieurs marques de diſtinction, ſeul, triſte & délaiſſé malgré

son empressement à prévenir tout le monde. *Quel est celui que je vois* ? demanda le Chinois étonné à un Européen ? *C'est*, lui répondit-on, *un des plus grands personnages de tout le Royaume, il a commandé une brillante armée, & il est aujourd'hui Gouverneur d'une des plus vastes Provinces.* Pourquoi, *répliqua le Chinois*, pourquoi lui tourne-t'on ainsi le dos ? Si la Cour n'a aucune commisération pour lui, qu'elle en ait du moins un peu pour le peuple de son gouvernement, qu'il ne manquera point de traiter avec hauteur, pour se venger du mépris qu'il se souviendra d'avoir essuyé ici.

Parler beaucoup du grand nombre d'affaires qu'on a, c'est prouver évidemment qu'on a peu de talens, & qu'ils sont des plus médiocres. Quand les vrais génies exécutent les entreprises les plus laborieuses, à peine en parlent-ils ? Voici comme Turenne dans une lettre faisoit part d'une des plus signalées victoires qu'il eut remportées : *Les ennemis sont venus nous attaquer, nous les avons battus, Dieu en soit loué ; j'ai eu un peu de peine, je vous souhaite le bon soir, je me mets dans mon lit.*

Rien de plus propre à faire sentir le

ridicule de certains petits esprits qui soupçonnent toujours une grande raison d'état dans les démarches les plus indifférentes du ministère, que ce qui courut imprimé dans une feuille périodique d'Angleterre, lorsque l'Ambassadeur de France differa les fêtes qu'il avoit à donner pour la naissance du Duc de Bourgogne : *Il n'importe ni à l'une ni à l'autre Cour*, disoit l'Auteur, *que les réjouissances se célébrent demain, ou que la célébration en soit renvoyée jusqu'à la fin du monde.*

Rien de plus capable de déconcerter la prudence humaine, que les causes de la fortune d'Alberoni, & celles de la disgrace de Marlbourough. Un ragoût de champignons éleva Alberoni au faîte des honneurs ; une paire de gands que la Duchesse de Marlbourough refusa à la Reine Anne, & un verre d'eau qu'elle répandit sur la robe de Madame de Masham, précipitérent dans la disgrace la plus marquée l'illustre Marlbourough, qui étoit l'arbitre du destin de l'Europe.

Un Hollandois se trouvant au Japon, censuroit le faste qui lui sembloit régner à la Cour de cet Empire. Le faste, disoit-il, est selon nous une petitesse qui n'affecte que les ames viles. Celui qui est à la tête de nos

affaires en Hollande n'est pas vain au point de faire quelque cas de ces petits riens qui sçavent séduire tant de monde ; il ne s'en estime pas moins, il en est même plus orgueilleux ; en effet quoique souvent tout son cortége ne soit composé que d'un seul serviteur & d'une seule servante ; quoi que confondu avec la populace il aille constamment à pied, son nom n'en est pas moins mêlé avec les noms des plus puissans Monarques dans les plus importantes négociations de l'Europe.

Les grands revers font tomber plusieurs hommes dans un accablant desespoir. L'homme, qui a un esprit & un cœur, tombe ; mais il sçait profiter de sa chûte ; elle lui dicte les leçons les plus utiles & les plus sûres pour l'avenir ; les plus sûres, parce qu'elles sont fondées sur l'expérience ; & les plus utiles, parce qu'elles sont les plus sûres.

Nous sommes dans un temps où on ne se fait plus un plaisir du carnage ; que le Ciel nous préserve de faire le mal de sang froid & par des voyes détournées ! veuille ce même Ciel que nous n'imitions point la conduite de Tibere, qui, au rapport de Xiphilin,

quand il faisoit fournir des alimens à Gallus, vouloit qu'ils fussent de telle nature & en telle quantité qu'ils pussent, non lui donner du plaisir ou lui renouveller les forces, mais seulement l'empêcher de mourir !

Dans la vue d'inspirer à ses concitoyens de l'horreur pour le gouvernement républicain, Hobbes traduisit Thucidide qui dépeint les inconvéniens de cette sorte de constitution. Je ne sçais pas pourquoi les partisans du gouvernement républicain ne traduiroient point Tacite. *Tibere*, dit cet Historien, *ne manifestoit jamais ses sentimens, & ne disoit jamais rien de ce qu'il pensoit. Ses discours étoient si opposés à ses pensées, que ce qu'il souhaitoit le plus, c'étoit toujours ce qu'il sembloit souhaiter le moins. Il paroissoit brûlant de courroux, quand il n'avoit pas la moindre inquiétude ; il avoit l'air tranquille, lorsqu'il étoit agité par les plus violens transports. Il tenoit le langage de la tendresse & de la compassion à ceux qu'il châtioit avec la derniere cruauté ; il parloit avec une dureté inouie à ceux sur qui il versoit ses graces. Il regardoit d'un œil favorable ses plus irréconciliables ennemis, comme s'ils*

eussent été ses amis les plus intimes ; tandis qu'il ne laissoit tomber que des regards irrités sur ses amis, qu'on eût dit qu'il ne sçavoit point distinguer de ses ennemis. Sa maxime étoit que le cœur doit être impénétrable. Celui qui devinoit les mouvemens de son ame étoit celui qui lui déplaisoit davantage ; & il fit condamner à la mort plusieurs personnes, à qui il ne pouvoit reprocher d'autre crime que d'avoir eu malheusement assez d'esprit pour pénétrer son secret. Ainsi pour vivre bien avec Tibere, il étoit nécessaire de réunir deux qualités qui souvent sont incompatibles, une profonde pénétration pour découvrir ses pensées, & une haute prudence pour ne point se vanter de les avoir découvertes. Il faut ici rendre hommage à notre religion, aux maximes qui sont suivies parmi nous, à l'esprit philosophique qui regne, aux mœurs de notre siécle, qui nous prescrivent d'accorder notre amour à ceux à qui nous devons notre obéissance.

Demosthene se glorifioit avec raison de ce que, dans le moment des succès qui arrivoient aux puissances ennemies, on ne l'avoit pas vu comme d'autres, se

promener dans la place publique, la satisfaction peinte sur le front, tendre une main caressante, & d'un ton de congratulation annoncer les heureuses nouvelles du jour, à ceux qui les faisoient passer d'abord dans la Macédoine avec laquelle on étoit en guerre. » Personne ne pourra avancer, *disoit-il*, » qu'au récit des avantages remportés » par nos troupes, j'aie été apperçu pâle, tremblant, inondé de pleurs, » plongé dans la consternation, tel que » ces sacrileges traîtres qui, par leur » perfidie, diffamant la République & » se couvrant d'opprobres eux-mêmes, » ne s'appliquent qu'à exagérer nos » pertes, à déprimer nos triomphes, & » à augurer défavorablement, charmés » de ce qui devroit les attrister, & affligés » de ce qui devroit les réjouir. Qu'auroit ajoûté Démosthene à ce tableau, s'il eût voulu dépeindre les excès fanatiques que l'antipatriotisme a causés dans nos villes durant ces dernieres guerres ?

En décrivant les mœurs des Gaulois, César étoit surpris, & avoit lieu de l'être, de ce que ces peuples délibéroient souvent avec inconsidération sur les objets les plus importans, dès leur pre-

mier entretien, avec un homme qu'ils ne connoissoient point & que le hazard leur avoit fait rencontrer ; imprudence que le repentir suivoit bientôt après. Certains caractères propres & distinctifs des Nations sont indestructibles. Ce que César observoit il y a environ dix-huit siécles, s'est vérifié dans Vendôme par rapport à Alberoni.

La diversité des climats influe beaucoup sur la diversité des mœurs & sur celle de l'organisation. L'éducation peut l'emporter sur l'influence du climat relativement aux mœurs, l'organisation est invariable, d'où je conclus que chaque Nation, bien loin de suivre les modes des pays étrangers, devroit avoir un habillement adopté à l'habitude commune des corps. Tacite, dans les voyages qu'il fit en Allemagne, remarqua que les Germains portoient des habits fermés, parce que les habits ouverts leur paroissoient moins propres à accompagner convenablement la taille avantageuse des peuples septentrionaux *veste strictâ & singulos artus exprimente.* Cirus est loué par Xenophon de ce qu'il s'habilla à la manière des Medes, & de ce qu'il exigea que toute la Noblesse l'i-

mitât ; les habits longs lui sembloient commodes pour cacher les défauts du corps, pour ajoûter à la hauteur d'un homme, & pour le faire paroître plus beau que ne l'est naturellement un Persan.

Quelques-uns trouvent ridicule qu'Homere exalte ses Héros, parce qu'ils agissoient avec dextérité ; que Cornelius-Nepos admire Epaminondas, parce qu'il dansoit avec grace ; que Salluste loue Pompée, parce qu'il sautoit avec adresse. Homere, Cornelius Nepos, Salluste ne considérent ces objets que comme des qualités accessoires, qui servoient seulement à relever les qualités essentielles de ces grands hommes. Combien plus ridicules doivent nous paroître ceux qui prodiguent les louanges à certains Héros de nos jours ; Héros par l'accessoire, non par l'essentiel ; héros par leurs manières, & non par leurs actions.

L'ascendant que la Maréchale d'Ancre prit sur l'esprit de Marie de Médicis passa pour un sortilége ; ce n'étoit réellement que le pouvoir qu'ont les ames fortes sur les ames foibles. Aujourd'hui les femmes gouvernent communément les plus grands esprits, de sorte qu'on peut dire avec raison que c'est le moment

où les ames foibles ont du pouvoir ſur les ames fortes ; ce pouvoir exiſte, & ce n'eſt point au ſortilege qu'on l'attribue ; cela prouve que nous ſommes plus éclairés que nos Peres, cela prouve encore que nous ſommes plus foibles qu'eux.

Une table ruineuſe, un jeu outré, des dettes énormes, des domeſtiques inſolents, qui d'un air d'importance vendent la chimérique protection de leurs maîtres, & leur recommandent, ſous les belles apparences de la juſtice & de la compaſſion, les intérêts des ſcélérats les plus avérés ; un Secrétaire enfin qui ſe ſert d'un ſtyle auſſi vuide de ſens que plein de phraſes, de complimens, & de formules outrageantes : voilà les qualités eſſentielles qui conſtituent la plûpart des grands Seigneurs d'aujourd'hui.

Le péril le plus à craindre pour celui qui eſt emporté continuellement par un tourbillon d'affaires ſucceſſives, c'eſt l'exceſſive envie de montrer de l'eſprit. Cette envie tient à la vanité, la vanité eſt voiſine de l'indiſcrétion, & l'indiſcrétion laiſſe tranſpirer les ſecrets les plus importans. Un homme poſſédé par

l'envie de montrer de l'eſprit reſſemble à ce Roi de Lidie, dont Juſtin fait mention ; il aimoit éperdument ſa femme, il en parloit à tout le monde comme de la beauté la plus parfaite qui eût jamais exiſté, & il la faiſoit voir toute nue à ſes confidens.

J'ai toujours cru dans mes voyages que les pays où j'étois forcé de monter des mulets ou des chameaux étoient incultes, & je ne me ſuis jamais trompé. Je ne ſçais pas pourquoi le plus ſouvent les bons établiſſemens ne viennent qu'après que quelque grand malheur eſt arrivé. Quelques Payſans obligés de traverſer des rochers eſcarpés & de franchir des précipices, auroient ſouhaité que leur Souverain eût été dans la néceſſité de tenir la même route, & d'y courir même quelque riſque : *il ne manqueroit point d'ordonner*, diſoient-ils, *qu'on traçât un chemin praticable.*

La preuve la plus convaincante de la groſſiéreté des Cappadociens, c'eſt que la liberté leur ait paru inſuportable. Si la ſervitude qu'ils préférérent étoit cependant de la nature de celle qu'éprouve, ſelon un Auteur moderne, le canton de l'Italie le plus cultivé & le plus

heureux, leur ſtupidité apparente ſeroit la démonſtration de leur ſagacité réelle ; il ne ſeroit queſtion pour lors que d'un nom ſtérile qui ne rempliroit point ſa ſignification.

Tacite dit d'Agricola, que chargé de l'adminiſtration de l'Etat il ſçut donner à ſa ſageſſe la meſure qui lui convenoit, meſure qu'il eſt ſi difficile de déterminer, *retinuit, quod eſt difficillimum, in ſapientia modum* ; que chargé de faire rentrer dans leurs devoirs les cohortes prétoriennes, il y réuſſit, de manière qu'il aima mieux donner à entendre par une modération peu imitée qu'il les avoit, non rendues, mais trouvées fidéles, *rariſſima moderatione maluit videri inveniſſe bonos quàm feciſſe.* Ces deux fragmens ſeuls ſuffiroient pour éterniſer la réputation de Tacite & d'Agricola.

Je ſerois inconſolable de ce que Tourreil, Teraſſon, Gédoin qui ont honoré le ſiécle de Louis XIV. ſont morts ſans nous laiſſer une traduction de la politique d'Ariſtote & de la république de Platon ainſi que de ſes loix ; ſi le ſiécle de Louis XV. ne nous préſentoit d'autres Gédoin, d'autres Terraſſon, d'au-

tres Tourreil capables de nous faire un préſent ſi eſtimable.

Je n'ai garde de vouloir que le Préſident de Monteſquieu s'occupe à faire des obſervations ſur les écrits des autres : un génie créateur comme le ſien eſt deſtiné à produire des chefs-d'œuvres originaux pour éclairer le genre humain. Je voudrois ſeulement qu'un homme de ſa Nation, qui auroit un talent décidé, travaillât ſous ſes yeux à faire des notes politiques ſur Polybe pour l'uſage des Négociateurs, comme Folard en a fait pour l'uſage des guerriers.

Le merveilleux ouvrage d'Uſtaritz ſur la théorie & ſur la pratique du commerce eſt capable de donner une face nouvelle à toute l'Eſpagne ; la promptitude avec laquelle il a été traduit en Angleterre & en France en garantit l'utilité.

En liſant autrefois dans les écoles les Lettres de Ciceron & celles de Pline, je n'y cherchois que les mots, que les fineſſes de la latinité : en les liſant aujourd'hui avec la maturité que me donnent l'âge & l'expérience, je m'attache aux choſes, à ſaiſir la timidité, la

réſerve, les généralités, les équivoques qui frappent dans les lettres de Pline, quoiqu'elles ayent été écrites ſous Trajan. J'examine enſuite celles de Ciceron qui ne reſpirent que la franchiſe & la liberté, celles même qu'il écrivoit lorſque l'état étoit dans la criſe la plus violente. Je compare enfin le ſtyle ſimple, familier, tranquile, égal, modeſte, qui caractériſe les lettres de Ciceron & celles de ſes amis, à l'étiquette, aux formalités, au cérémonial, au néant du commerce épiſtolaire de nos jours.

Ciceron ſe troubloit, il eſt vrai, lorſqu'on lui annonçoit la perte des honneurs, des dignités, des fonctions, du crédit qui l'avoient fait reſpecter de toute la terre; mais l'inquiétude & l'agitation ſont bien plus vives aujourd'hui dans un *Queſteur*, qui reçoit une lettre qu'on a commencée trop haut, qu'on n'a point terminée aſſez bas, dont les deux extrémités ſont marquées au coin d'une ſoumiſſion trop ſuperficielle, c'eſt-à-dire, qui ne ſont pas aſſez aviliſſante pour celui qui les écrit... Problême à la ſolution duquel ſera adjugé le prix de l'Académie, *la gloire & l'intérêt de l'état demandent*

demandent-ils que les lettres adreſſées aux Queſteurs finiſſent en diſant, je ſuis votre très-humble, &c. ou bien en diſant j'ai l'honneur d'être, &c.

Eſt-il poſſible que nous ſoyons réduits à apprendre d'une femme les préceptes les plus admirables de la politique & de la morale? Une lettre de Madame de Maintenon à la Ducheſſe de Bourgogne contient en peu de lignes les maximes les plus eſſentielles qui ſont ſemées dans les immenſes volumes des Auteurs anciens & modernes : voici comme elle parle; écoutons-la, & inſtruiſons-nous.

» Vous ſerez malheureuſe, ſi vous » êtes délicate en amitié : c'eſt un commerce où l'on doit mettre du ſien; » n'examinez point ſi ces droits ſont » fondés, ils ſont établis, cela doit vous » ſuffire.... Parlez, écrivez, agiſſez » comme ſi vous étiez devant mille » témoins; comptez que tôt ou tard » tout ſe ſçait; il eſt très-dangereux » d'écrire, ne confiez rien de ce qui pour- » roit vous nuire, s'il étoit répété, on » ne garde qu'un temps les ſecrets qu'on » garde le plus. La Cour eſt le pays du

» myſtère & de l'indiſcrétion; on y » trouve l'adouciſſement de ſes peines » & de ſa ſervitude dans le pouvoir » qu'on a de rendre ſervice, & de faire » des heureux.... Aimez tous vos Pa- » rens, mais que la France ſoit votre » ſeule Patrie; évitez de mettre par- » tout de l'eſprit; en montrer trop, » c'eſt humilier ceux qui en ont peu; » l'eſprit prodigué nous attire la haine » de la multitude, & le mépris des » Sages........

Eſt-il poſſible que le diſcours d'un Roi pour ainſi-dire encore enfant doive ſervir de modèle aux diſcours des plus ſages Rois. Rien de plus grand, de plus majeſtueux, de plus humain que la réponſe faite par Edouard ſixiéme à l'Ambaſſadeur de France, quand au nom du Roi ſon maître. Celui-ci lui préſenta le collier de l'Ordre de Saint Michel, & lui parla des affaires du temps; *je remercie mon bon frere*, dit Edouard, *de l'Ordre qu'il m'envoye & de l'aſſurance qu'il me donne de ſon amitié, dont je ferai toujours beaucoup de cas. Quant aux bruits publics, on ne doit ni les écouter trop aiſément, ni refuſer opiniâtrement*

de les écouter; il eſt également dangereux de trop croire en cette matiere, & de ne croire pas aſſez. Pour ce qui eſt des différends qui pourroient ſurvenir entre nous, je ſerai toujours plus porté à les accommoder ſelon les conſeils de la raiſon, qu'à les décider par la force des armes, à moins que mon honneur compromis ne me faſſe employer ce dernier moyen. Burnet, tome 2, p. 450.

Nous ne nous ſerions point laſſés d'être les interprétes de la production anonyme que nous venons de traduire; ſi ce que nous expoſons ici étoit un Poëme, nous finirions par les paroles qui ſont le commencement de l'Odyſſée :

Dic mihi Muſa virum.....
Qui mores hominum multorum vidit...

Muſe, apprenez-nous le nom de l'homme diſtingué à qui nous ſommes redevable de tant d'obſervations, d'autant plus utiles qu'elles paroiſſent avoir été faites ſans aucune contention d'eſprit, & n'en demander aucune pour être entendues.

Sibi quivis
Speret idem, ſudet multum
Auſus idem.....

Ce ne ſont ni des définitions arides, ni des deſcriptions vagues; l'Auteur qui nous promet la ſuite de ces réflexions, & que nous prions de nous tenir ſa parole, définit moins qu'il ne décrit. Peu de préceptes, beaucoup d'exemples, une imagination féconde dirigée par un jugement lumineux. Nous croyons que ſon ouvrage pourroit être lu avec quelque fruit, nous ſommes perſuadés qu'on le lira avec beaucoup de plaiſir.



LETTRE

AUX Auteurs du Journal Etranger ſur le premier & le troiſiéme extrait du Journal d'Août dernier.

Nous ne devrions jamais faire part au Public des lettres qui nous ſont écrites par des François ſur les matières de notre Journal; mais celle que nous donnons ici nous a été adreſſée par une perſonne d'un nom ſi diſtingué, d'un caractère ſi reſpectable, & d'un zéle ſi connu pour tout ce qui s'appelle ſciences relevées, que nous croirions manquer aux égards & à la conſidération qui ſont dûs à la naiſſance & au mérite, ſi nous ne nous en faiſions pas honneur: la voici telle que nous l'avons re-

çue, nous n'y avons pas changé un mot.

AYANT lû, Meſſieurs, dans votre Journal du mois d'Août dernier l'extrait du ſyſtême de M. le Comte Barbieri ſur l'ame des bêtes, j'ai été ſurpris de ſes détours pour diſſimuler l'obligation de leur reconnoître une ame plus que poſſible, mais actuelle, d'une ſubſtance immatérielle, ou incorporelle incorruptible, abſolument diſtincte du corps & indeſtructible à ſa ſéparation même, par d'autre puiſſance que celle du Créateur qui l'anéantit alors, après l'avoir unie en la créant.

Par la crainte mal fondée de nuire au dogme de l'immortalité de l'ame humaine, & par le defaut de ſcrupule pour contredire des textes ſacrés & des paſſages décìſifs des SS. PP., qu'il a peut être ignorés, ou par quelque autre motif inconnu, ne ſuppoſer aux bêtes en place d'une telle ame, qu'une ame ſpirituelle en poſſibilité, non en réalité, créable, mais incréée, néanmoins active & paſſive juſqu'à recevoir à l'occaſion des objets, par l'action divine, les mêmes impreſſions, que par ſon exiſtence multi-

pliée en chaque corps de brute, comme ſi Dieu ne le feroit agir ſans ce moyen purement idéal; n'eſt-ce pas appliquer le miraculiſme au néant même? N'en viendroit-on point à dire, que Dieu agit pareillement ſur le corps humain par une ame purement poſſible, ou du moins qui exiſtante, n'y réſide pas plus que ce corps en différens endroits tout à la fois? Ne le ſuppoſeroit-on pas encore plus aiſément & hardiment, qu'on n'a caractériſé l'homme comme la bête, de marionnette divine? N'eſt-il point auſſi dangereux de favoriſer ainſi l'opinion du miraculiſme, que de l'automatiſme?

Sans examiner les inconvéniens où votre excellent extrait m'a découvert que M. Barbieri ſe jette, en répondant ſelon ſon ſyſtême, aux difficultés publiées en divers temps & lieux pour & contre l'animation des bêtes, & ſur l'action mutuelle de l'ame & du corps, ſur les idées humaines & ſur les molecules organiques; je me contente de vous obſerver qu'il gagneroit, ainſi que les lecteurs de ſon ouvrage & de votre extrait, à lire dans les Ephemerides coſmographiques de 1754. cinq paragra-

phes qui en différent avec précision & sagesse; c'est ce que j'ai éprouvé en les lisant à l'occasion d'une lettre de leur Auteur, publiée au Mercure d'Août 1754, page 120 jusqu'à 132.

Ces articles établissent philosophiquement & théologiquement la convenance d'admettre dans les bêtes une ame vivante & mouvante, qui existe par création, & périt, en se séparant du corps uni, par annihilation divine: un Philosophe, un Chrétien, un Théologien surtout, ne doit pas hésiter entre les divers systêmes & ce principe qui sauve tous les inconvéniens, & résout toutes les difficultés, étant d'ailleurs autorisé par des raisonnemens fort énergiques, par un chapitre entier du quatriéme livre des Dialogues de Saint Grégoire le Grand, dont un passage bien décisif est rapporté, page 51; & par plusieurs textes sacrés exposés, page 52, auxquels tout au moins le verset 9. du chap. 47. d'Ezéchiel, peut être ajoûté.

Les mêmes questions & objections, & bien d'autres, étant résolues ou éclaircies, fort différemment que dans le traité de M. Barbieri, le meilleur conseil à donner, après avoir fait si bien connoî-

tre son systême, c'est de consulter dans ces Ephémerides, que débite Durand, un de vos Libraires, ces articles qui forment un abregé de saine métaphisique: n'étant point nécessaire pour comprendre en son étendue la doctrine approuvée qui y est répandue, d'être préalablement instruit du plan de l'Univers, ni du systême universel de physique, qu'a publié le même Auteur pour manifester dans la nature le minimum de mouvement & la simplicité plus que la moindre quantité d'action, ou enfin pour servir la Religion même, autant que les sciences contre les diverses hypothèses & fictions, qui favorisent la frivolité, le scepticisme & l'irréligion.

Cette derniere intention se manifeste trop bien dans votre Journal, pour n'y pas publier cette lettre que la même vue m'engage d'écrire, & pour ne pas agréer d'observer que le Chevalier Adami, qui pense bien mieux que M. Barbieri sur les bêtes, n'avance rien de neuf, & que de fort plausible dans sa démonstration de l'existence de Dieu, dont j'ai admiré votre extrait, en affirmant que tous les corps se meuvent dans une espace qui n'est point increé: car c'est une intime

conséquence de la doctrine de l'Auteur de ces éphemerides qui l'a, je le croirois, puisée dans les soliloques de Saint Augustin & dans les élévations d'un Pere moderne de l'Eglise, si elle n'a été dictée par la liaison systématique des vérités qui découlent de l'idée de Dieu exactement suivie dans l'ordre théologique, ou seulement philosophique.

Dieu, pour former le monde & ce qui y est contenu, n'a pas plus trouvé un espace que de la matière, mais certainement a créé l'un & l'autre pour sa formation, & notamment l'espace avant de produire aucune créature même spirituelle, étant essentiellement le seul être existant nécessairement & sans espace ni lieu, & sans en avoir besoin, plus que de toutes les autres choses créées qu'il pourroit anéantir. En ce cas d'anéantissement général, qu'il n'est pas illicite en Philosophe de supposer un instant, comme au Chrétien de le craindre, que resteroit-il? Dieu seul. Il n'y auroit plus ni espace, ni mouvement, ni temps, ni créature spirituelle, ni aucune matière de même qu'il n'y en avoit point avant toute création; c'est ce qu'à la terreur des Spinosistes

& des Neutoniens, j'ai lû en plusieurs endroits des Ephemerides cosmographiques.

S'il faut définir cet espace créé & limité, où le monde, selon le systême & le tableau brancatien, a été formé comme un globe immense, composé de couches d'éther sans autre mélange que d'électre, pour sa fluidité & sa transparence, qui, comprimentes & comprimées graduellement en circonvolution vers son point central, compriment en tous sens; ou en circonscription le volume de tous les astres, mais inégalement de divers côtés & en différentes divisions de leur atmosphere, à proportion que sur ce fluide ambiant & intermoyen plus ou moins résistant, ou cessible, & stable à moins d'en être déplacé, ils exercent l'électricité d'un côté dans la sphere de leur radiation par la réaction des rayons solaires, & par leur interception à l'opposite, la desélectricité, dans l'étendue de leur ombre; je rapporterai ici une partie de la notte qui se trouve à la page 67 & 68 du tome de 1754.

» Un espace vuide de toute matière » étant incorporel & immatériel; sans

» être ſpirituel, l'immatérialité ne com-
» porte pas d'être ſpirituel, mais d'être
» ſans matiére : le contraire de la ma-
» térialité, c'eſt l'immatérialité plûtôt
» que la ſpiritualité qui a pour contraire
» l'extenſion, la compoſition, la divi-
» ſibilité & la corruptibilité. »

J'infere de ce paſſage & de pluſieurs autres plus formels, que cet eſpace qui ne peut exiſter ſans que Dieu l'ait créé eſt une étendue immobile, limitée quoiqu'immenſe, & plus ou moins extenſible par le Créateur, diviſible mentalement, immatérielle & incorporelle, mais diſtinctible, pénétrable & occupable par les atômes, les globules, les molécules & les volumes de matière, qui en forment un plus ou moins plein en diverſes régions, ſelon leur mobilité & leur compreſſion modifiée par l'électriſation, ou la deſélectriſation graduelle des corps affectés de la lumière.

Après vous avoir informé auſſi que l'article de l'action mutuelle de l'ame & du corps préſente du neuf & du lumineux ſur le mouvement vital, dont vous avez analyſé un traité fort curieux, je finis en vous aſſurant de mon eſtime pour vos travaux & pour vos per-

ſonnes, & que j'ai l'honneur d'être, &c.

A Paris, ce 20 Septembre. 1754.

Suite des Mémoires d'Elizabeth. (a)

UN mélange fréquent de galanterie & de dévotion, paroît plus naturel aux peuples du Midi que du Nord de l'Europe. La même chaleur d'imagination a pû produire chez ceux-la deux effets différens, que le cœur réunit ſouvent & confond quelquefois enſemble. Dans ces heureux climats plus que partout ailleurs.

On trouve avec le Ciel des accommodemens. Le génie Anglois, plus tranchant & toujours décidé, connoît peu cet alliage : & la Religion Proteſtante en diminuant le nombre des œuvres méritoires ſemble avoir annéanti les compenſations. *Un poco dibene, un poco dimale.* Cette maxime d'un ſi grand uſage chez quel-

(a) Voyez le Journal précédent Août 1754. pag. 28. & ſuivantes.

ques nations n'eſt guère pratiquée en Angleterre. Si le joug incommode on y trouve plus court de le ſecouer que de l'adoucir.

Elizabeth ne fut jamais une Proteſtante rigide, ſa dévotion douce & liante ſçavoit fort bien ſe concilier avec les petites foibleſſes de l'humanité. Pendant qu'elle donnoit à ſon amant ſa flote & ſon armée à commander contre les Eſpagnols. (a) Elle compoſoit une priere très-édifiante qui devoit être recitée tous les jours ſur chaque vaiſſeau, & une autre à ſon uſage particulier, auſſi pour le ſuccès de cette entrepriſe. Cette derniere eſt rapportée dans nos Mémoires. (b) Nous traduirons ici la lettre originale de Robert Cecil, Secrétaire d'Etat, (c) au Comte d'Eſſex, en lui envoyant cette priere.

Ce Miniſtre & ſon pere étoient les

(a) En 1596. on trouvera dans l'Hiſtoire d'Angleterre le détail de cette expédition. L'exploit le plus conſidérable fut la priſe de Cadix que les vainqueurs abandonnérent après y avoir mis le feu.

(b) Mémoires d'Elizabeth tom. II. pag. 18.

(c) Fils du Grand Tréſorier Guillaume Cecil Lord Burghley.

deux plus grands & plus dangereux ennemis du Comte. Jaloux de ſa faveur ils travailloient ſans ceſſe à la détruire, & ils y trouvoient, par malheur, une grande facilité dans le caractère de ce favori entêté de la guerre, & formant toujours des projets d'expéditions & de voyages ; jamais Chevalier errant n'eût plus de penchant à courir les avantures. Cette extrême paſſion pour le ſervice militaire n'étoit point du goût de la Reine ; l'amour propre un peu delicat ne fait pas toujours illuſion : & dans les affaires de cœur il éclaire ſouvent ſur des vérités triſtes. Elizabeth ne voyoit donc dans les inclinations martiales du Comte d'Eſſex, qu'un très-grand déſir de s'éloigner d'elle, de commander & d'acquérir un ſurcroit de crédit & de réputation, ſous le prétexte uſé de la défenſe de l'Etat, de l'honneur de la nation & de la gloire de la Reine.

Inſtruits de ces diſpoſitions, les Miniſtres n'avoient garde de s'oppoſer aux entrepriſes lointaines & hazardeuſes du favori. Sûrs de gagner par leur aſſiduité, le terrein qu'il alloit perdre par ſon abſence, ils ne craignoient point ſon retour. S'il échouoit c'étoit ſa ruine ; s'il revenoit vainqueur, idole du peuple &

des soldats, enyvré de la vapeur populaire, il ne pouvoit manquer d'être haï à la Cour, craint de la Reine même, & tôt ou tard perdu sans ressource.

C'étoit avec des intentions si amicales que le Secrétaire Cecil adressoit au Comte d'Essex (*comme en bonne fortune*) la priere de sa Maîtresse pour le succès de son expédition. On trouvera dans cette lettre le vrai caractère d'un courtisan flâteur & hypocrite; peut-être aussi ne sera-t-on pas fâché de voir un échantillon du style épistolaire de ce Ministre si célébre. C'est pour en conserver *l'originalité* que nous nous renfermons dans une traduction purement littérale.

Mon très-bon Seigneur,

» Je vous envoye ci-inclus un digne » encouragement pour vous; mais qui » nous laisse ici une extrême consolation, » car il n'est rien de si agréable à l'oreille » du Tout-Puissant que la priere; aucu- » ne priere plus efficace que celle des » personnes qui en approchent davanta- » ge par leur nature & leur puissance, » ni aucun être qui approche autant de » sa place & de son essence qu'un ame

» céleste dans un corps auguste; & com- » me sa divine Majesté a un œil plus par- » ticulierement attaché sur les actions » des Princes, aussi a-t-elle sans doute » une oreille plus favorable pour écou- » ter leurs prieres. Partez donc Milord, » plein de consolation & de confiance » dans celles de la Reine, ayant vos » voiles enflées de son soufle céleste, au » lieu de vent en poupe, vous nous lais- » sez en elle la prudence pour la sûreté » de l'Etat & la piété (qui est une gran- » de richesse) parfaitement unies dans » son sein Royal.......... Si j'ose » vous en faire part ce n'est pas qu'on me » l'ait confié, ce papier m'est tombé entre » les mains par un pur hazard: je pour- » rois à peine me justifier d'y avoir jetté » les yeux, beaucoup moins d'en avoir » pris copie, ayez donc égard à ma posi- » tion, je ne demande que le silence » pour prix de ma hardiesse, & vous me » trouverez toujours, de votre gran- » deur, le tres-humble à vous faire ser- » vice. «

Voilà bien du patelinage. Il paroît que ce jargon bigot & emphatique étoit le ton dominant à la Cour d'Elizabeth.

Plusieurs autres lettres des Seigneurs les plus à la mode sont écrites du même stile, & il s'y mêle souvent de la pédanterie. Aux citations de l'Ecriture se joignent des phrases latines, souvent même du Grec. Les lettres du Comte d'Essex ne sont pas exemptes de ce défaut, qui n'en étoit pas un au goût de ce tems-là; & jusqu'à une femme (Mylady Bacon) (*a*) surchargeoit les sciences de ces deux sortes d'éruditions. Enfin son fils lui-même, le grand Bacon (*b*) sçut triompher des erreurs de son siécle, mais non pas du faux goût qui régnoit alors dans l'éloquence. Le style de ses lettres en général est empoulé, métaphorique, hérissé de *concetti*, en un mot celui de son tems.

Les espérances des Cecils ne furent point trompées. Le Comte après avoir pris Cadix & fait plusieurs descentes sur les côtes d'Espagne, revint triomphant à la Cour, au milieu des acclamations & des vœux du peuple de Londres. La Cour pensoit différemment. On comptoit pour rien des exploits qui n'avoient rien

(*a*) Anne *Cook*, veuve de *Nicolas*, mere d'*Antoine* & de *François* Bacon. Voyez le Journal précédent. pag. 36. à la note.

(*b*) François.

produit. Le public admiroit, mais le Conseil calculoit. Le principal objet de ce grand armement avoit été la prise de la flotte des Indes. On reprochoit au Comte de ne l'avoir point rempli. Les Ministres prirent la Reine par son foible, qui étoit l'avarice. Elle ne vit plus que ce qu'il lui en coutoit, & le Comte fut mal reçû.

Ce ne fut pas le seul inconvénient qui résulta contre lui de l'entreprise de Cadix. L'Amiral *Hawoad* & le Chevalier *Walter Ralegh* s'attribuérent tout l'honneur du combat naval, qui avoit précédé & facilité la prise de cette Ville, & ce fut l'origine d'une haine immortelle entre eux & le Comte d'Essex. Ils se joignirent aux Cecils & au Lord Cobham, & ce parti formé contre le favori n'eut plus d'autre objet que sa perte.

Une si facheuse expérience ne le rendit pas plus sage: rétablis peu-à-peu dans les bonnes graces de la Reine, à peine eut-il repris son ancien ascendant qu'il proposa une nouvelle expédition. (*a*)

Les mêmes causes produisirent encore les mêmes effets, & les galions manqués

(*a*) En 1697. elle se réduisit à prendre & piller les Isles *Terceres* ou *des Açores*, qu'il fallut ensuite abandonner.

une ſeconde fois augmentérent le dégoût & la mauvaiſe humeur de la Reine. Elle avoit compté d'être dédommagée avec uſure des dépenſes de l'armement; obligée de les ſupporter en pure perte, ſon chagrin retomba ſur l'auteur & le Chef de cet entrepriſe.

C'étoit ſa deſtinée de regagner par ſes agrémens, tout ce qu'il perdoit par ſes imprudences; (*a*) parvenu de nouveau au comble de la faveur, ſes galanteries même ne pûrent l'en faire déchoir. Il avoit déja été accuſé de plus d'une foibleſſe en ce genre, & la Reine en lui marquant ſon indignation de ſes petits écarts, n'avoit jamais manqué de faire ſervir à ſa jalouſie le voile des mœurs & de la Religion. Ce ton en impoſoit. Il devint celui de tout le monde, & nous trouvons

(*a*) Il paroît que ſa méthode étoit de bouder & de garder la chambre lorſqu'il étoit mécontent. Elizabeth s'accoutumoit difficilement à ne plus le voir. Nous trouvons même dans nos Mémoires tome II. pag. 282. Le détail ſingulier d'une de ces brouilleries. M. White écrit de la Cour à un ami, qu'elle avoit fini par des entrevûes fort miſtérieuſes; & que le Comte, après avoir gardé le lit une partie de la journée, alloit tous les ſoirs ſecrettement chez la Reine.

à ce ſujet (*a*) une lettre ſingulière de Milady Bacon, au Comte d'Eſſex. On lui imputoit d'avoir renoué ſon ancien commerce avec une Dame des plus diſtinguées de la Cour. C'eſt un vrai ſermon ſur la chaſteté. Le caractère de la pruderie y eſt empreint fortement dans ces propres mots ſur la perſonne ſoupçonnée, *plaiſe au Seigneur*, s'écrie la ſavante bigotte, *de la corriger promptement par ſa grace, ou de la retrancher de ce monde avant qu'elle ſoit cauſe de quelque grand malheur.* A l'apui de ce ſouhait charitable viennent les textes ſacrés contre les Adultères & les Fornicateurs. Le latin, le grec même ornent & terminent cet Epître; le Comte d'Eſſex y répond avec beaucoup de douceur & d'humilité; mais ſe conformant à ce ſtyle, il cite tour-à-tour Plutarque & l'Evangile: & ſans nier le paſſé, qui ſans doute étoit trop public, il ſe défend ainſi de la nouvelle imputation. *Je proteſte devant Dieu que celle-ci eſt fauſſe & injuſte, & que depuis mon départ d'Angleterre pour l'Eſpagne,* (b) *je ſuis libre de toute accuſation*

(*a*) Mém. d'Elizabeth. Tom. II. pag. 218. & ſuiv.

(*b*) Le voyage de Cadix en 1595.

d'incontinence avec aucune femme qui vive.

Si ces proteſtations étoient ſincères, les résolutions ne furent pas durables. Mademoiſelle Bridges, l'une des filles d'honneur de la Reine (*a*) fut trop au gré du favori, & il lui plût trop à ſon tour pour qu'on ne s'en apperçut point dans une Cour auſſi jalouſe. Le Comte ſouffrit moins de cette découverte que l'objet de ſa nouvelle paſſion. La Reine la traita fort mal de paroles & s'emporta même juſqu'à la frapper (*b*). La pauvre Bridges & une de ſes compagnes furent chaſſées de la Cour; mais ce ne fut que pour trois jours (*c*) & il ne paroît pas que leur diſgrace ait eu des ſuites plus fâcheuſes.

C'étoit au milieu de ces petites intrigues que le favori ſoutenoit dans le

(*a*) *Qui mangeoient des tranches de bœuf à leur déjeuné*, dit l'Auteur *de la chronique des Rois d'Angleterre.* Cette circonſtance puérile en ſoi a été remarquée par pluſieurs Ecrivains Anglois pour peindre les mœurs ſimples & les goûts peu rafinés de ce temps-là.

(*b*) Mémoires d'Elizabeth, tome II. page 380.

(*c*) Lettres de Sidney, tome II, page 38 & 89.

conſeil le poids des affaires & les efforts d'un grand parti conjuré contre lui. Le grand Tréſorier Lord Burghley vouloit la paix avec l'Eſpagne: le Comte, toujours avide de guerre, s'y oppoſoit vivement (*a*); la diſpute s'échauffa, & le vieux Miniſtre trouvant ſous ſa main une Bible lui montra du doigt ce paſſage du Pſaume 55. v. 23. *Les hommes altérés de ſang ne vivront point la moitié de leurs jours.* Prédiction trop juſtifiée par l'événement.

Mais avant d'arriver à la cataſtrophe d'une vie ſi brillante, le Comte d'Eſſex avoit encore plus d'un incident à éprouver. Il en eſt peu d'auſſi ſingulier que celui qu'il eſſuya en 1598. & dont nous allons traduire le détail (*b*).

» La conteſtation au ſujet de la paix
» fut bientôt ſuivie d'une autre ſur le
» choix d'un Lord député d'Irlande. (*c*)

(*a*) Il écrivit à ce ſujet une éloquente apologie adreſſée à ſon ami Antoine Bâcon, & qui a été depuis inſéré dans les dernieres éditions des ouvrages du Chancelier de ce nom.

(*b*) Mémoires d'Elizabeth, tome II. page 184.

(*c*) C'eſt-à-dire, celui qui gouverne ce Royaume à la place ou en la l'abſence du Vice-Roi, ou Lord Lieutenant.

» Elle s'anima au point de produire une » querelle très-vive entre la Reine & » le Comte d'Essex accompagnée de » marques de ressentiment peu ordi- » naires entre un Souverain & un Su- » jet. Les témoins étoient l'Amiral » Howard, le Secrétaire d'Etat Cecil & » le Chevalier Windebank Secrétaire du » cabinet. La Reine étoit portée à confier » l'administration de l'Irlande au Che- » valier Guillaume Knollis oncle du Com- » te (*a*) ; mais celui-ci se déclara avec » beaucoup d'obstination pour le Che- » valier George Carew, dans le dessein » de l'éloigner adroitement de la Cour ; » & s'appercevant que son avis ne fai- » soit aucune impression sur sa Ma- » jesté, il lui tourna le dos avec un » air de mépris. Elle en fut outrée à » un tel excès qu'elle donna au Comte » un coup de poingt sur l'oreille & l'en- » voya *se faire pendre*. Son premier » mouvement fut de porter la main à » l'épée ; & l'Amiral s'étant mis entre-

(*a*) Frere de sa mere *Lettice Knollis*, alors Douairiere du fameux Robert Dudley Comte de Leycester qu'elle avoit épousé en secondes noces. Leur Pere François Knollis étoit Chevalier de la Jarretière.

» deux, le Comte jura qu'il ne pou- » voit, ni ne vouloit digérer cet affront, » & qu'il ne l'auroit pas souffert *même* » *de Henri VIII.* Retiré de la Cour, » il témoigna hautement la plus ferme » résolution de n'y plus retourner. Nous » trouvons à cette occasion une lettre » curieuse du Garde des Sceaux *Egeton* » avec la réponse du Comte.

Le but du premier étoit d'engager l'autre à retourner à la Cour. Celui-ci persistoit, du moins en apparence, dans son ressentiment, (& peut être ne songeoit-il qu'à faire payer plus cher son retour). Ici le courtisan ne céde point au Magistrat en éloquence & en érudition. Senéque, Tacite sont souvent cités, & leurs passages très-bien maniés de part & d'autre. Enfin, c'est un assaut de morale & de politique. Je sup- » porte patiemment, répondoit le Com- » te au Garde des Sceaux, mais je sens » vivement tout ce qui m'est arrivé : » quoi donc ! après avoir essuyé la plus » vile des indignités, la Religion m'or- » donneroit de m'abaisser encore à des » soumissions : Dieu l'exigeroit-il ? Se- » roit-ce une impiété que de m'y re- » fuser ? Quoi ! les Princes seroient-ils

» donc infaillibles ? Ne sçauroient-ils » jamais avoir tort vis-à-vis de leurs » Sujets ? Est-il sur la terre quelque » Puissance, ou quelque autorité sans » bornes ? Pardonnez, pardonnez My- » lord ! je ne puis souscrire à de tels » principes. Que l'insensé dont parle » Salomon reçoive en riant le coup qui » le frappe ! que ceux qui, auprès des » Princes, recherchent uniquement le » profit, se montrent insensibles aux » injures des Princes ! que ceux qui ne » croyent point un Etre infiniment » puissant dans les Cieux, admettent » un pouvoir infiniment absolu sur la » terre ! Pour moi, l'on m'a fait tort, » je le sens ; ma cause est bonne, je » le sçais ; & quoiqu'il puisse m'arriver, » toutes les puissances de la terre ne » sçauroient jamais avoir plus de force » & de constance pour m'opprimer, que » j'en aurai à tout souffrir de leur in- » justice.

La Comtesse de Leycester (*a*) mère du favori étoit depuis long-temps retirée à la campagne : ayant appris confusé-

(*a*) Voyez ci-dessus, page 168, aux notes.

ment & la querelle & la disgrace, elle écrivit à son fils une lettre fort tendre. (*b*) On y reconnoîtra peut-être avec plaisir le génie de son sexe. Après avoir marqué à ce cher fils toute son inquiétude & sa curiosité sur cette avanture, elle paroît se rassurer & termine ainsi cette lettre. » Si vous avez affaire » à des hommes, je m'en fie à votre » courage ; si c'est avec des femmes, » vous avez *passé déja si souvent par* » *les piques, & de si bonne grace, que* » *vous sçaurez bien comment vous en* » *tirer.*

Elizabeth, de son côté, témoignoit hautement son indignation contre le Comte d'Essex. Elle l'accusoit même de fautes assez graves dans la conduite des affaires, & menaçoit de sa disgrace tous ceux qui lui resteroient attachés : „ mais tous ces discours, lui écrivoit le „ Chevalier Knollis, n'ont, je crois, „ d'autre objet que de vous réduire à par- „ lementer : & si vous pouvez faire une „ bonne paix, quant à l'essentiel, je

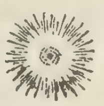
(*b*) Elle l'appelle, *mon doux Robin* ; c'est un diminutif de Robert, qui étoit son nom de Baptême.

„ vous conjure de ne point vous arrê-
„ ter à la forme du traité.

Nous ne voyons pas trop comment cette paix se fit à la fin. Il paroît seulement que cette brouillerie fut la plus longue, & que la retraite du Comte dura plusieurs mois; que, ni les instances de toute sa famille, ni l'événement si intéressant pour lui, de la mort du grand Trésorier, (*a*) ne pûrent le résoudre à de certaines soumissions. Enfin, soit que la Reine se fût relâchée de ses prétentions, soit qu'il eût rabatu des siennes, une lettre de son rival, le Secrétaire Cecil, nous apprend que le favori étoit rentré en grace dès le mois d'Octobre, & que tout étoit de nouveau *très-bien arrangé.*

La conclusion de cet Extrait se trouvera dans le Journal suivant.

(*a*) Le 4. Août 1598.



LETTRE de M. Stadel, Apoticaire à Giengen en Souabe, dans laquelle il décrit un Chevreuil, qui au lieu de bois porte sur la tête une excrescence en forme de perruque.

LE Chevreuil dont je vous envoye la figure a été élevé & aprivoisé dans le Château d'Oberechingen, appartenant au Baron de Trazberg. Dès que cet animal eut grandi à un certain point, il devint très à craindre pour les Dames, de sorte que pour éviter des accidents fâcheux, le Maître du Château, se vit obligé de le faire couper, ce qui procura la tranquillité que l'on souhaitoit : mais comme l'opération avoit été faite précisément dans le tems où le Chevreuil poussoit son premier bois, qui même avoit déja deux pouces de hauteur, la croissance de ce bois fut arrêtée, & il se forma des deux bouts sortis déja de la tête, une excrescence bouclée, membraneuse, velue & semblable à une perruque accommodée avec soin. Quoique

cette excrescence couvre les deux côtés de la tête, les boucles qui la composent ne sont attachées nulle part à la peau, mais tiennent uniquement aux deux petits bouts de bois, dont il a été parlé. Sur le front & entre les deux oreilles les boucles de l'excrescence sont très-fines, & forment au sommet de la tête une raye de séparation que l'art ne sçauroit mieux faire.

Ce Chevreuil singulier mange du froment, des fruits & tout ce qui est fait de farine. La boisson qu'il aime le mieux & qu'il boit communément est de la bierre blanche. Quoiqu'il ne mange jamais de viande, il avale avec beaucoup d'avidité les boucles de son excrescence quand il peut en faire tomber quelques-unes en se frottant, & celles qu'il perd ainsi sont remplacées dans le tems que les autres animaux de cette espéce ont coutume de pousser leur bois, c'est-à-dire, au Printems.

La correspondance des parties génitales de ces animaux avec la croissance de leur bois, que l'on remarque aussi dans les cerfs, est une chose très-remarquable, & M. Doebel a déja observé dans son ouvrage Allemand, intitulé

la Pratique des Chasseurs : » Qu'un cerf
» qui a été blessé aux parties génitales
» est appellé *Kum morer*, *Penard*, &
» que l'expérience a fait voir que des
» cerfs blessés ainsi ne peuvent jamais
» quitter leur bois & en pousser un au-
» tre, mais qu'à sa place il leur vient
» une excrescence extraordinaire. « En faisant outre cela attention au tems où la nature forme tous les ans les bois nouveaux des cerfs & des chevreuils, on trouve que ces bois étant parvenus à leur perfection, ce qui arrive au mois de Septembre, la meilleure partie du sang de ces animaux est employée à la propagation de leur espéce; & que leur nature ayant été affoiblie par-là & par la disette des fourrages en hiver ils perdent ces mêmes bois au mois d'Avril. Mais dès qu'un de ces animaux a été rendu impuissant, soit à dessein, soit par hazard, les humeurs continuent en effet de suivre leur direction naturelle, quoique la nature n'ait plus la force d'achever entiérement son ouvrage.

Cette lettre ayant été communiquée à M. Ridinger d'Augsbourg, excellent Peintre d'animaux & bon naturaliste, il répondit que la figure de ce Chevreuil

en question lui avoit déja été envoyée le 17. Septembre de l'année 1751. & qu'il n'avoit rien à ajouter aux remarques de M. Stadel, sinon qu'il croyoit que la substance fine & capillaire, qui compose l'excrescence, dont il a été parlé, n'étoit autre chose que cette espéce d'écorce, qui couvre le bois des cerfs, aussi bien que celui des Chevreuils, jusqu'à ce qu'ils ayent pris leur parfaite consistence. Cette écorce, continue-t-il, est d'un gris bleuâtre & d'une contexture membraneuse très subtile. Je pense que la nature l'a destinée à garantir le bois de l'air, qui en le séchant trop l'empêcheroit de parvenir à sa grandeur naturelle; je crois de plus que cette membrane fine reçoit la matière de son accroissement par des conduits différents de ceux qui donnent passage à la matière, dont se forme le bois. Il est remarquable dans ces excrescences des Chevreuils, (car M. Ridinger en possède deux autres, qui viennent d'animaux non coupés, mais blessés apparemment aux parties génitales,) qu'elles ne s'endurcissent jamais inférieurement, & qu'à la fin elles commencent à se pourrir en dedans, ce qui ordinairement est suivi

de la mort de l'animal; au reste il arrive que quelques-unes de ces boucles qui sont en forme de perles ou de poires se trouvent réunies, mais ordinairement on les voit couchées séparément les unes sur les autres, mais toutes sont couvertes de cette peau velue que nos chasseurs appellent la barbe; & il est constant que les animaux qui portent des excrescences semblables en mangent avidement les boucles quand elles viennent à tomber. Quand aux Cerfs je ne sçais pas qu'on leur ait jamais trouvé des excrescences pareilles à celle que M. Stadel à décrite.



HERRN Joh. Heinrich Gottlobs von Justi Neue Wahrheiten zum Vortheile der Naturkunde und des gesell schaftlichen Lebens der Menschen.

NOUVELLES vérités publiées à l'avantage de la Physique & de la vie *sociale* des hommes, par M. Jean Henri Gottlob de Justi. Premiere partie pour les mois de Janvier & de Février 1754. A Leipzig, chez Bernard-Christophe Breitkopf.

MONSIEUR de Justi, d'abord Avocat à Sunger-Hausen, petite ville en Thuringues, ensuite Conseiller de la Duchesse Douairiére de Saxe-Eisenach, commença à se faire connoître en Allemagne par un ouvrage périodique, qu'il publia sous le titre d'*Amusemens de la raison*. Il y travailloit encore lorsqu'en

1747. il composa sa dissertation contre les Monades, qui remporta le prix dans l'Académie de Berlin, & fit passer son nom chez les nations étrangères. Cette dissertation bien accueillie & imprimée en Allemand & en François, ne fournit-elle pas une preuve incontestable contre ceux qui affectent d'accuser les Philosophes d'Allemagne, sans exception, de suivre aveuglément les principes du célébre Baron de Leibnitz? Le Génie étendu de M. de Justi se trouvant trop resserré dans des bornes aussi étroites que celles du lieu de son séjour, il le quitta pour se rendre à Vienne, où, après qu'il eut embrassé la Religion Catholique, l'Impératrice Reine lui conféra la chaire d'éloquence Allemande dans le Collége Théresien, fondé par cette Princesse, & l'annoblit par la suite. Un esprit orné de belles connoissances & l'Idiome Saxon qui étoit naturel à M. de Justi, le mirent en état de remplir dignement cette place; mais il ne se borna pas aux fonctions qui y étoient attachées. Il donna les heures dont il pouvoit disposer à l'étude de la mineralogie & de la chymie; & portant un esprit Philosophique dans ces sciences, il y découvrit des choses qui

méritent que nous en rendions compte. Dans le tems que les couleurs de Saxe inventées par M. Barth firent du bruit dans le monde, il publia une Théorie de ces couleurs qui eſt remplie de vûes & de profondes réflexions, mais comme un grand connoiſſeur en ces matières en a fait imprimer une traduction françoiſe, * nous croyons qu'il ſeroit ſuperflu de faire ici l'éloge de l'original.

En 1751. M. de Juſti fit un voyage dans la baſſe Autriche, il parvint juſqu'aux frontiéres de la Styrie, & il y découvrit ſix eſpéces de mines qui n'avoient jamais été connues. Il y en eut deux entr'autres qui le frappérent extraordinairement, tant par l'abondance du métal qu'elles contenoient, que par leurs propriétés ſingulières. La plus riche reſſemble à une pierre brune tirant ſur le rouge, & n'en eſt diſtinguée par aucun caractère extérieur; l'autre ſemblable à une pierre blanche, eſt de la même nature & ſe trouve près de S. Annaberg. Celle-ci forme, pour ainſi-dire, une exception de toutes les mines connues, & renverſe pluſieurs

* Elle eſt imprimée chez Durand, & M. le Baron d'Holbach a pris la peine de la traduire.

axiômes reçus par les Minéralogiſtes. A la vûe elle ne paroît être qu'une ſimple pierre *calcaire*; & comme elle n'eſt pas plus peſante, on n'y dévroit préſumer rien de métallique; l'eau agit même ſur cette mine après qu'elle a été calcinée comme ſur une pierre à chaux. Elle eſt encore contraire à tout ce qui a été obſervé juſqu'ici par les Métallurgiſtes, en ce qu'elle ne contient pas le moindre veſtige, ni de ſouffre ni d'arſenil, ni d'aucun métal. L'on ne peut appercevoir que l'argent, que l'on y découvre par le ſecours des verres en une forme véritablement métallique. Dans un petit nombre d'échantillons de cette mine, on a apperçu de très-petites taches bleues & vertes; & quoique ſelon les principes reçus ces taches y euſſent dû faire préſumer du cuivre, les eſſais les plus exacts n'y en ont pas fait découvrir la moindre trace, & la mine n'a pas ſeulement noirci la coupelle. Toutes ces ſingularités rendirent attentifs les connoiſſeurs, car elles font voir qu'il peut arriver ſouvent dans l'exploitation des mines qu'on néglige les plus riches & que l'on exploite les plus indigentes. Dès le commencement, la mine dont nous parlons, rendoit déja 1, 2, 3,

& plus de livres d'argent par quintal; mais les ouvriers eurent à peine avancé leur travail une braſſe & demie, que le filon ſe trouva ſi riche, que la mine ordinaire rendoit juſqu'à 192. onces, ou 24. marcs par quintal. On rencontra même alors des morceaux de mine d'argent blanche & rouge, & ce qu'on appelle en Allemand *Roſchgewüchs*. Il ſe trouva encore beaucoup d'argent maſſif, & l'on gagna dans la profondeur d'une braſſe 60. quintaux de mine, ce qui fait voir l'épaiſſeur du filon.

Autant qu'il a paru extraordinaire juſqu'ici de trouver des métaux dans un roc *calcaire, ou tenant de la nature du marbre*; autant il eſt probable, ſelon le ſyſtême que M. de Juſti s'eſt formé là-deſſus, que l'on doit les y chercher, ſurtout l'argent, plutôt que dans toute autre eſpéce de pierre. Il penſe que les feux ſoûterrains ont formé les pierres *calcaires*, & les marbres du fond ſalé & vâſeux de la mer. Les coquillages marins qui ſe trouvent preſque toujours abondamment dans ces pierres, qui de plus ſont d'une nature alcaline, confirment ce ſentiment. » La conſtitution intérieure de nos montagnes, *dit-il dans*

une lettre dattée du 20. Mai 1752. » ne fait pas ſeulement voir que notre » globe a éprouvé beaucoup de changemens, mais encore que c'eſt des embrâſemens ſoûterrains qui ont fait ſortir toutes ces montagnes du fond de » quelque mer. Or quand les vapeurs » qui s'élevoient alors dans la terre ont » trouvé des fentes ou des matrices propres & pénétrables, elles ont formé » des mines & de l'argent, principalement dans les terres alcalines; auſſi » ſuis-je en état de prouver preſqu'inconteſtablement par certains eſſais, » qu'un alcali fixe & très-pur, fait une » des parties conſtituantes de l'argent; » quoique je ne puiſſe pas préſentement » démontrer les autres, n'ayant pas encore pû ramaſſer toutes les ſortes de » mines de ce métal, ni faire toutes les » expériences néceſſaires. Quant au fer » je puis démontrer par les eſſais les plus » exacts, qu'il eſt compoſé d'une terre » métallique appropriée par le feu ſoûterrain, de vitriol ou de l'acide de ſouffre, & d'un principe phlogiſtique. Le » cuivre n'en différe pas beaucoup; & » dans une expérience, où mon but étoit » de faire du fer d'une terre commune,

» j'obtins inopinément une masse, dont » la moitié étoit cuivre. Conformément » à mes principes, j'ai trouvé, sans le mé- » lange d'aucun autre métal, une quan- » tité d'argent assez considérable dans » toutes les pierres *calcaires*, & dans tou- » tes celles du genre des marbres qui » n'étoient ni trop dures, ni trop com- » pactes. Encore tout nouvellement il » m'est tombé entre les mains un mar- » bre noirâtre, ou ce que l'on appelle » une pierre de corne, c'est-à-dire, res- » semblante à de la corne, qui tient » trois onces d'argent par quintal, & dont » on a construit beaucoup de maisons » dans la Silésie Prussienne. Il n'y a pas » encore huit jours que j'ai découvert à » quelques lieues d'ici dans un roc, qui » tient de la nature du marbre, quoi- » qu'il soit plus mol, trois veines diffé- » rentes d'une mine, qui dès la première » découverte, contint un marc d'argent » par quintal.

Nous ignorons quels motifs ont par la suite porté notre Auteur à quitter Vienne; nous savons seulement qu'il est retourné en Saxe & qu'il vit à Mansfeld, où il compose l'ouvrage que nous annonçons. Il promet d'en donner tous les deux

mois un petit volume in-8°. de huit feuilles. Voici comment il justifie dans la Préface le titre de nouvelles vérités qui paroît un peu suffisant. « Il n'y a que » les faiseurs d'Abregés & de Dictionnai- » res, les Compilateurs, &c. qui soient » dispensés de dire du neuf. Tous les au- » tres Ecrivains s'y obligent tacitement, » & leurs ouvrages doivent au moins » présenter au Lecteur, de nouvelles mé- » thodes, de nouveaux sistêmes, un nou- » vel ordre & de nouvelles preuves des » choses connues : j'espére donc remplir » mes engagemens avec le public, quoi- » que je n'espére pas pouvoir toujours » lui donner de grandes découvertes & » des inventions singulières. « Les deux objets de l'Auteur seront, *l'Histoire Naturelle*, où cependant il s'attachera principalement au regne minéral; & *la Vie sociale des hommes*, où M. de Justi rapporte toutes les sciences, qui tiennent immediatement au gouvernement, à l'œconomie de l'Etat & à la félicité des peuples; c'est-à-dire, la politique, l'œconomique, les Finances & le Domaine. C'est par ces raisons que notre Auteur insérera dans son ouvrage des dispositions & des Arrêts Seigneuriaux qui contiendront

des choses véritablement utiles & qu'il accordera de tems en tems une place à quelque réflexion morale.

Au n° 1. du premier volume nous trouvons la description d'une pierre nouvellement découverte en Moravie.

La nature merveilleuse dans tous ses effets & dans toutes ses productions, offre sans cesse la diversité presqu'infinie de ses ouvrages à la recherche des hommes; elle exerce surtout la persévérance de ses Amateurs dans le regne minéral. Les trésors qu'elle nous y prépare, sont cachés si profondément que jusqu'ici nous n'en avons découvert que la moindre partie; & cette partie même seroit beaucoup moins considérable, si notre avidité & le hazard ne nous l'eussent pas fait trouver sans la chercher : or connoissant si peu la nature dans ses productions soûterraines, nous ne pouvons pas, sans nous exposer à être démentis par des découvertes postérieures, hazarder dans le regne minéral des distributions & des axiomes généraux, & beaucoup moins encore établir des propositions négatives, *que telle & telle chose ne peuvent point être.* A voir l'empressement de la plûpart des

anciens Physiciens, qui, sur la moindre ressemblance qu'ils trouvent accidentellement, entre ce qui leur étoit déja connu, & les corps nouvellement découverts, affectent toujours de les rapporter aux classes & aux distributions anciennement établies; on diroit qu'ils avoient pris à tâche d'empêcher que les nouvelles découvertes ne servissent à étendre les connoissances humaines : mais dans les tems les plus modernes on a commencé enfin à secouer le joug de l'autorité, & à faire voir que bien des corps naturels n'avoient rien de commun avec ceux de la classe, où on les mettoit autrefois. Présentement le grand devoir du Physicien qui prétend être véritablement utile, c'est de nous donner l'histoire fidèle des corps naturels & des plus nouvelles découvertes qui y ont rapport : quand la postérité trouvera un jour des matériaux suffisants pour en construire des systêmes & pour établir des principes généraux, elle se passera facilement des foibles conjectures que nous aurons pû lui laisser. Voilà le devoir que je me prescris dans cet ouvrage.

Je commence par décrire une pierre qui tient de la nature des pierres précieu-

ſes, & qui a été découverte en 1752. en Moravie, dans les montagnes de la Seigneurie de Nanieſt, dont M. le Comte de Haugvitz, premier Miniſtre des conférences de l'Impératrice Reine, venoit de faire l'acquiſition. Outre cette pierre on trouve dans ces mêmes montagnes, qui ſont fort conſidérables & environnées d'un terrein fertile, toutes ſortes d'autres pierres, telles que ſont de belles amethiſtes, des criſtaux de *roche*, *&c.* & l'on ne doit point douter qu'on y découvrît auſſi des mines riches ſi l'on vouloit fouiller aſſez avant. La pierre dont je parle ici n'a été rencontrée juſqu'à préſent que dans un roc, qui ſe trouve à l'endroit le moins acceſſible de ces montagnes.

Extérieurement on obſerve que le fond de la couleur de notre pierre eſt un blanc de lait parfait, que cette même pierre ſe caſſe en morceaux de différentes grandeurs; que ceux qui ſont de l'épaiſſeur de la moitié d'un doigt ſont opaques, & que ceux qui n'ont d'épaiſſeur que celle d'une paille, ſont un peu tranſparents: mais ce qu'elle a de plus ſingulier, c'eſt qu'elle eſt traverſée & pénétrée dans toute ſa longueur de *rayes*, qui d'un rou-

ge *brunâtre* tirent ſouvent à la couleur de nos amethiſtes, ont aux environs de la moitié la longueur d'une ligne & quelquefois moins, s'étendent toujours en droite ligne & ſe ſuccédent avec aſſez de régularité. Le Lapidaire de Vienne, qui a été ſur les lieux, m'a aſſuré que dans la longueur de trois aunes, car on n'a pas encore ſuivi la pierre plus loin, ces rayes ſe ſont trouvées ſi droites & ſi régulières, qu'il eſt à préſumer qu'on les trouvera de même dans toute la veine. Cette veine eſt d'ailleurs aſſez large pour que M. le Comte de Haugvitz ait pû faire faire de la pierre dont il eſt queſtion, des tables, des guéridons & d'autres meubles, qui ſont d'une grande beauté, cette pierre reſſemblant aſſez après avoir été polie, à une étoffe à rayes étroites. Au reſte toute la maſſe de la pierre eſt entre-mêlée de petits grenats, qui y tiennent ſi fortement, que juſqu'ici il a été impoſſible d'en ôter un ſeul; ils ſe coupent & ſe poliſſent avec la pierre, ce qui augmente ſa beauté & ſon prix. Pour ne rien laiſſer à déſirer aux curieux, j'ai fait graver l'échantillon de cette pierre qui ſe trouve dans ma petite collection de Foſſiles.

Paſſons à préſent à ſa conſtitution intérieure. Etant plus dure qu'un marbre, quoique moins qu'une agathe & une chalcédoine, elle reçoit un bon poli. Ne faiſant point d'efferveſcence quand on y verſe quelqu'eſprit acide, ne pouvant pas être réduite en chaux par le feu, & n'éprouvant même aucun changement ſenſible au feu de fuſion ordinaire, elle ne peut point être miſe dans la claſſe des marbres. Par ces mêmes raiſons, on ne doit point la rapporter aux *ſpables* compactes; & l'on voit même quand elle eſt rompue qu'elle en diffère totalement pour la contexture par laquelle elle eſt encore diſtinguée du caillou compacte & de la *pierre de corne*: & comme le porphyre, le jaſpe & ce qu'on appelle *corail foſſile* en Saxe, & auxquels elle pourroit reſſembler par la ſolidité, ne diffèrent principalement du marbre ou du caillou, que par une plus grande dureté; & ſur-tout par leurs couleurs, on ne peut la mettre dans aucune de leurs claſſes. Au reſte, on ne doit pas la regarder non plus comme une eſpece d'agathe, de cornaline & de chalcedoine; elle ne leur reſſemble ni par la dureté, ni par la demi-tranſparence, ni par la

couleur; nous pourrions même ajoûter qu'elle ne produit point d'étincelles ſous un briquet d'acier, pas même en auſſi petite quantité que le font les cailloux & quelquefois certaines eſpéces de jaſpe. Je crois donc avoir raiſon de dire, que la pierre en queſtion ne peut être rapportée à aucune eſpéce connue des pierres qui tiennent de la nature des précieuſes; mais qu'elle en conſtitue une toute particuliére à laquelle on pourra donner le nom *de pierre rayée de Nanieſt*, en attendant qu'on en découvre encore dans d'autres endroits.

Il paroît que les rayes de la pierre de Nanieſt méritent une attention particulière. En conſidérant tant de cryſtaux de roche qui renferment des plantes, des poils, des métaux, &c. & en examinant nombre de pierres qui approchent des pierres précieuſes où l'on voit évidemment des fentes formées vraiſemblablement par quelque force ſouterraine, ſurtout par quelque tremblement de terre, & remplies enſuite avec quelqu'autre eſpéce de pierre demi-fine. On ne ſçauroit gueres douter que dans ces atteliers ſouterrains la nature ne porte par le moyen de l'eau dans les veines

& les fentes les matières dont ſe forment les pierres précieuſes, les cryſtaux, les *druſes* * & les autres pierres qui tiennent de la nature des précieuſes; & peut-être cette matière n'eſt-elle autre choſe que les parties terreſtres de l'eau les plus ſubtiles qui ſe précipitent inſenſiblement. On voit par-là qu'il peut arriver que la nature place des couches de pluſieurs eſpéces de pierres les unes ſur les autres; car ces particules propres à former une eſpéce ayant été épuiſées par l'eau qui s'en chargeoit, elle peut en rencontrer d'une autre nature, les diſſoudre, s'en charger & former une pierre différente par-deſſus ſon premier dépôt. Telle eſt la fameuſe veine en Saxe, qu'on appelle *veine de corail*, dont il eſt fait mention dans les ouvrages de M. Heuckel, & où le jaſpe, la cornaline, l'améthyſte & la chalcédoine ſe ſuccédent en pluſieurs couches quelquefois très-minces, mais toujours très-étroitement liées les unes aux autres. Cependant ces couches qui n'ont jamais ni reſſemblance, ni égalité parfaite ſe ſuccédent ſans ordre; auſſi une unifor-

* Amas de cryſtaux.

mité ſemblable eſt-elle difficile à concilier avec la conſtitution des veines & des fentes ſouterraines formées par une force, qui n'eſt point dirigée avec précaution & ſelon les loix de l'ordre. Or, comme ordinairement ces fentes doivent être très-inégales, il faut que les eaux qui les traverſent, y dépoſent ſelon les différentes hauteurs qu'elles y empliſſent pour ſe mettre de niveau, plus de parties dans un endroit que dans un autre; & l'on doit certainement regarder comme quelque choſe d'extraordinaire les lignes exactement droites dans la pierre que je décris, d'autant plus qu'on ne peut pas ſeulement imaginer que ce ſoient des couches, le lapidaire m'ayant aſſuré qu'elles traverſent la veine de ſa baſe à ſa hauteur, & non d'un côté à l'autre, ce qu'il faudroit néceſſairement, ſi l'on vouloit croire que la pierre fût un amas de couches placées les unes ſur les autres. Mais en admettant même des couches dans cette pierre, la nature auroit toujours produit ici quelque choſe de très-ſingulier; car il faudroit ſuppoſer que dans la veine entière elle eût toujours dépoſé partout une égale quantité de parties d'une matière tantôt blan

châtre, tantôt rougeâtre ou de couleur d'amétyſte.

Les grenats dont cette pierre ſe trouve entremêlée ne méritent pas moins l'attention du naturaliſte; il n'eſt aucunement probable qu'ils s'y ſoient formés, pour en produire. La nature ſe ſert de matrices toutes différentes. Il paroît aſſez à la vue, & les microſcopes font voir encore plus clairement, qu'ils ont été mis en morceaux par quelque force inconnue. Il ſemble qu'il faut ſuppoſer qu'ils ont été briſés dans un endroit, d'où les eaux ſouterraines en ont pu porter les morceaux au lieu où s'eſt formée notre pierre; mais ces grenats ſe trouvant répandus avec une eſpéce d'égalité dans toute ſa maſſe, il ſemble qu'il faudroit ſuppoſer encore qu'il y a eu un temps où elle a été entiérement fluide, & alors la formation ſucceſſive des couches & des rayes, qui renferment des grenats ſans en être dérangés, ne pourroient plus avoir lieu, ſans dire que la gravité ſpécifique des grenats les auroit réunis au même endroit. Si, d'un autre côté, on admet la formation par couches ſucceſſivement dépoſées, qui, à cauſe de l'*alternation* des matières, doit

avoir eu beſoin d'un temps aſſez conſidérable, peut-on concevoir que les eaux qui en ont fourni les particules ayent continuellement amené des grenats, & ne ſeroit-il pas probable plutôt qu'elles en euſſent d'abord entraîné en abondance, moins par la ſuite, & qu'à la fin elles n'en euſſent plus trouvé du tout dans leur paſſage? J'avoue que des deux côtés les difficultés ſont trop grandes pour que j'oſe entreprendre la ſolution du nœud qu'elles forment.

Il ſera à propos de dire encore un mot ſur la couleur d'amétyſte des *rayes* qui traverſent notre pierre. Il eſt très-vrai-ſemblable que toutes les couleurs que nous appercevons dans les foſſiles ſont produites par les métaux, & l'on voit qu'ils ſont en effet capables d'en produire dans certaines circonſtances par l'écarlatte & le bleu, & le verd de Saxe inventés de nos jours, à quoi je pourrois ajoûter que je ſçais faire par le moyen de ces mêmes métaux plus de 50 ſortes de couleurs différentes, dont je me réſerve de parler dans la ſuite de ce Journal. Nous ſçavons en outre que dans les foſſiles, le bleu & le verd dénotent le cuivre d'une manière

preſqu'infaillible. Que faudra-t-il donc juger de la couleur des amétyſtes ? M. Hemkel paroît dans ſa pyritologie aſſez diſpoſé à l'attribuer à l'or, & je vois des raiſons aſſez fortes pour adopter ſon ſentiment. On peut d'abord démontrer par les expériences les moins équivoques que, dans certaines circonſtances, l'or eſt capable de produire cette couleur dans le verre, auſſi bien que dans certains corps fluides. J'ai même fait des eſſais très-particuliers à cet égard ; & je crois être en état de faire voir que les amétyſtes contiennent véritablement de l'or. J'ai employé à ces expériences l'argent le plus pur qui ne contenoit pas le moindre veſtige d'or. L'argent d'Annaberg nouvellement découvert y eſt le plus propre, & peut-être n'en a-t-on jamais trouvé de ſi éloigné de tout veſtige d'or. Au lieu de devenir tant-ſoit-peu noir, il garde toute ſa blancheur dans les eaux de départ les plus fortes ; car dans des expériences ſemblables on doit ſe méfier de l'argent même qui ſort de l'eau de départ ; j'ai très-ſouvent ſéparé l'or de l'argent, & malgré cela j'ai retrouvé, après la premiere fuſion, des veſtiges d'or dans

ce même argent, de ſorte qu'il eſt redevenu noirâtre dans l'eau de départ. J'ai donc fait fondre de cet argent, dont la pureté étoit inconteſtable ; & lorſqu'il étoit en fuſion j'y ai mis de l'amétyſte de nos pays réduite en poudre, après quoi j'ai couvert la maſſe avec un verre fondant, dont je parlerai dans le mémoire ſuivant. La maſſe ayant reſté en fuſion pendant trois heures, j'ai trouvé que l'argent contenoit des veſtiges d'or, & j'ai été convaincu qu'elles ne pouvoient venir que de l'amétyſte ; parce qu'ayant tenu en fuſion dans le feu le plus fort, & pendant le même eſpace de temps, le même argent pur ſans y ajoûter autre choſe que le même verre fondant, j'ai trouvé mon argent comme auparavant ſans le moindre veſtige d'or.

Or, ſi la couleur des *rayes* de notre pierre devoit en effet ſon origine à l'or, on trouveroit peut-être un jour la poſſibilité de leur formation ; car l'or diviſé dans un corps fluide, & répandu pendant long-temps ſur un corps dur, eſt très-diſpoſé à ſe réunir & à le pénétrer. Je rapporterai dans une autre occaſion un accident qui produiſit par hazard un effet ſemblable.

Découverte d'un nouveau métal dans le Mica *jaune.*

CE ſeroit une erreur très-grande de croire, que la nature n'a jamais produit d'autres métaux, que ceux qui ſont connus de tout le monde, & que l'on a coutume de tirer des mines. La découverte du zinc n'eſt pas bien ancienne : nous la devons au hazard, par lequel il arrive qu'à Goſlar on ne ſépare pas ſoigneuſement la *blende* noire des mines de plomb, & que dans la fonte les parties qui ſe ſubliment en forme de fumée, trouvent au mur de devant du fourneau un endroit frais où elles puiſſent s'attacher ; car s'il eſt fait mention de zinc dans les anciens livres, c'eſt qu'autrefois on étoit fort inconſtant dans les dénominations, & que l'on donnoit quelquefois ce nom au Biſmuth. On ſçait encore ce qu'on nous apprit de Londres, il y a environ deux ans, au ſujet d'un nouveau métal noble. *

* Voici ce que M. Watſon de l'Académie de Londres nous en apprit dans une lettre datée

Combien d'autres, peut-être, qui juſ-

du 25 Janvier 1751. Il n'y a pas long-temps qu'il a été envoyé ici de l'Amérique méridionale un métal appellé dans ce pays-là *Platina del Pinto*, *Plata* en Eſpagnol, ſignifie argent, & ce nouveau métal lui reſſemble en effet par la couleur ; mais du reſte, il approche beaucoup plus de la nature de l'or. On ſçait que l'or eſt le corps le plus peſant dans la nature, & qu'il ſe trouve avec le vif argent dans la proportion de 19 à 14. Quand l'eau eſt à 1, ce nouveau métal ſe trouve avec l'eau dans la proportion de 17 à 1. On l'a mêlé dans une certaine proportion avec de l'or, & on a produit une maſſe qui a eu la péſanteur de l'or ; il reſſemble encore à l'or par ſa conſtance au feu, qui ne lui fait preſque rien perdre de ſon poids. Il eſt très-difficile à fondre, puiſqu'il a fallu le laiſſer pendant deux heures entieres dans un fourneau où du fer fondu devint fluide au bout de quinze minutes : il n'eſt point malléable; mais en Amérique on en a déja fondu des gardes d'épée. Nous ajoûtons à l'extrait de cette lettre inſérée dans le Journal Œconomique pour le mois de Mai de l'année 1751, que les Négocians de l'Amérique ont employé la Platine pendant long-temps à falſifier l'or qu'ils vendoient aux Européens : mais que depuis quelques années le Gouvernement d'Eſpagne a défendu ſévérement d'exploiter la mine où la Platine ſe trouve. Le ſeul moyen de découvrir la fraude que l'on connoiſſe juſqu'à préſent, eſt que l'or entremêlé de Platine réſiſte aux inſtrumens quand on veut le polir.

qu'ici ont été inconnus, ne chaſſons-nous pas en l'air ſur le compte de l'arſenic, du cobalt & de l'antimoine? Il eſt très-vraiſemblable que les eſpéces péſantes du ſpath renferment quelque métal, & bien d'autres minéraux nous font préſumer la même choſe : mais nous ignorons la manière de les fondre & d'en ſéparer les métaux; & les méthodes méchaniques que l'on ſuit dans les travaux des mines & des fonderies ne nous font point penſer que nous ſoyons près de la trouver. Le métal inconnu juſqu'ici, que j'ai découvert dans le *mica* jaune, peut confirmer ce que je viens de dire.

Lorſque j'eus découvert à Annaberg dans l'Autriche inférieure, la riche mine d'argent qui étoit ſemblable à une ſimple pierre calcaire, le peuple s'imagina que toutes les pierres du pays étoient des mines d'or & d'argent; & l'on en ramaſſa de toutes parts pour les faire eſſayer. Un jour on m'apporta entre autres quelques échantillons de *mica* jaune, qui eſt aſſez connu & mis ordinairement dans la claſſe des talcs; car il n'eſt en effet qu'un compoſé d'écailles & de feuilles minces. Comme on

m'aſſura très-fortement qu'un habile Chymiſte y avoit trouvé une partie conſidérable d'or, & que je n'admets point d'axiome négatif dans la Chymie, je me laiſſai enfin perſuader à eſſayer ce minéral; & quoiqu'à la coupele il ne ſe déclaroit pas le moindre veſtige ni d'or, ni d'argent, j'avois remarqué pendant le rotiſſage que la couleur jaune non-ſeulement s'étoit ſoutenue dans un feu violent continué pendant une heure, mais qu'elle y étoit même devenue plus belle en s'approchant de plus en plus de celle de l'or, tandis que les plus belles pirites & d'autres minéraux extérieurement ſemblables à l'or perdent au feu très-promptement leur beauté; j'eus donc lieu de croire que la nature de ce *mica* n'étoit point encore connue, & je me déterminai à l'examiner par différens eſſais.

Je trouvai que l'eau forte n'attaquoit que le roc des échantillons, & qu'elle laiſſoit le *mica* en entier au fond du vaiſſeau; je trouvai encore que l'eau régale mordoit ſur ce même *mica* & le diſſolvoit en quelque façon. Cette dernière circonſtance m'engagea ſur-tout à continuer l'examen de mon ſujet. Je me

ſouvins qu'au lieu du plomb, Becher propoſe pour certaines mines l'argent comme un fondant, couteux à la vérité, mais très-sûr. Ayant donc fait fondre une demie-once d'argent pur, j'y mis une drachme de *mica* grillé, je le couvris de deux onces d'un bon verre fondant, & le laiſſai pendant trois heures dans un grand feu de fuſion. Pour faire le verre fondant dont je me ſervis, prenez deux parties de verre de plomb préparé de *minium* de la maniere ordinaire, une partie de *crocus* de Mars, une partie de *crocus* de Venus, une partie de verre d'antimoine & trois parties de flux blanc : réduiſez le tout en poudre, mêlez-bien la maſſe, faites-la fondre, tenez-la en fuſion dans un bon feu pendant 5 ou 6 heures, & remuez-la une couple de fois; mais prenez garde qu'il n'y tombe pas de charbon. La compoſition de ce verre fondant, que j'ai trouvé très-bon en bien des occaſions, eſt tiré d'un procédé pour faire de l'or, qui vient de Ratiſbonne, qui fit beaucoup de bruit à Vienne, il y a aux environs d'un an & demi, & dont je parlerai dans une autre occaſion.

En ſéparant mon argent, je ne vis pas

ſans étonnement, qu'il ſe précipita une quantité aſſez conſidérable d'une chaux qui reſſembloit à la plus belle chaux d'or. Cette chaux n'étoit point d'un brun noirâtre comme celle qui, avant le coupelement, ſe précipite de l'argent traité avec les *crocus* de fer & de cuivre, le régule d'antimoine, &c. & qui donne tant de joye aux dupes qui s'imaginent avoir changé l'argent en or. La mienne avoit la couleur d'un jaune clair tout-à-fait ſemblable à celui qu'a le plus bel or dans la ſéparation. On penſe bien que je ne tardai point à l'édulcorer, à la ſécher & à la peſer; je trouvai en effet que je venois de gagner dans la demie-once d'argent employée 24 liv. poids d'eſſay ou $\frac{1}{4}$ drachme, poids ordinaire de chaux; mais en la fondant avec du borax & du ſalpêtre, je trouvai au lieu de l'or prétendu un métal d'un gris noirâtre, qui ſembloit tenir le milieu entre le fer & le zinc; auſſi n'étoit-il point malléable, mais peut-être ſon acreté doit-elle être attribuée au défaut de purification & à l'omiſſion d'un procédé qui y ſeroit convenable.

Cependant comme cette découverte

me paroissoit remarquable à plusieurs égards, je fondis mon métal noirâtre avec une égale quantité d'or pur, & j'obtins une masse de 47 livres poids d'essai qui ressembloit à l'or le plus beau & le plus fin; & au lieu qu'en exceptant le cuivre, la moindre addition de quelqu'autre métal détruit la couleur & la beauté de l'or, le mien n'étoit devenu que plus beau; & ce qu'il y eut de plus étonnant encore, ce fut que malgré une si forte addition d'un métal très-âcre, l'or n'avoit rien perdu de sa malléabilité. Il s'étendit sous le marteau froid aussi bien que rougi; cependant on sait que la moindre addition de fer, de plomb, d'étain & des demi-métaux donne une âcreté extrême à l'or, & que la seule fumée de l'étain & des demi-métaux, ou le simple traitement de l'or dans les fuzines où l'on travaille ces corps métalliques, suffisent pour produire cet effet.

Ce succès inopiné m'ayant donné beaucoup d'espérance, je mis mon demi-or à la coupele; & pour ne rien négliger, je le coupelai avec 24 livres de plomb de Villach, quoiqu'une quantité beaucoup plus petite eût peut-être

suffi, puisqu'il n'étoit question ici d'aucun mélange de cuivre. En pesant le bouton que je venois d'obtenir, je le trouvai de $25\frac{1}{2}$ livres, poids d'essai, & j'eus par conséquent une augmentation de $1\frac{1}{2}$ livres, ou d'un grain de poids ordinaire, qui devoit nécessairement venir du métal inconnu, parce que le plomb de Villach ne contient point d'argent & que j'avois particulièrement essayé celui dont je venois de me servir. Par la suite, je fis encore un autre essai. Je fis d'abord fondre une demi-once d'argent pur avec $\frac{1}{4}$ drachme d'or, & lorsque ces deux métaux étoient en fusion, je mis une drachme de *mica*, que je couvris avec le verre fondant dont j'ai parlé; le poids se trouvoit encore augmenté de $\frac{1}{4}$ drachme : mais dans cet essai je jugeai à propos de coupeler la masse avant la séparation, & je ne trouvai que $\frac{1}{2}$ grain d'augmentation, ce qui fut bien peu en comparaison de ce qu'avoit rendu le premier procédé. D'autres occupations m'ont empêché par la suite de faire encore d'autres essais, & de chercher sur-tout les moyens de purifier, s'il est possible, le métal âcre du *mica*, de la manière dont on pu-

rifie le cuivre noir, & de le rendre malléable : mais comme j'ai retrouvé la même espèce de *mica* dans une montagne de la contrée où je vis actuellement, je ne manquerai pas de suivre cette recherche dans les heures que j'ai destinées à mes expériences.

Cette découverte, importante par elle-même en tant qu'elle contribue à étendre les connoissances que nous avons des productions de la nature, pourroit encore devenir utile, sur-tout si l'on pouvoit trouver un procédé, où sans employer de l'argent, on pût tirer du *mica* le métal, qui fournit une si excellente addition à l'or; car alors on pourroit en toutes sortes de vaisseaux & d'ouvrages épargner une grande quantité de ce dernier métal, sans que les yeux délicats des riches & des grands en fussent choqués.

Au reste, je crois que la constance de la couleur d'or que le *mica* dans le rotissage fait voir au feu le plus vif, la ressemblance de sa chaux avec celle de l'or & l'augmentation véritable, quoique petite de ce dernier métal méritent une très-grande attention. Quoique je ne croie pas que les Alchymistes

connoissent les véritables principes de l'or, je ne pense pas que raisonnablement on puisse douter qu'il n'ait les siens comme tous les autres, métaux ont les leurs. Je crois avoir démontré ceux du fer dans le mémoire suivant. Seroit-il impossible que nous eussions attrapé dans le *mica* un des principes de l'or qui au reste, pour être fini, auroit sans doute besoin du secours & de la jonction des autres principes de ce métal? Je me repose sur le lecteur sensé du soin de répondre à cette question; cependant je serois fâché qu'elle donnât occasion aux ignorans de chercher la pierre philosophale dans le *mica*; car, quoiqu'à présent je sois très-convaincu de la possibilité de l'exaltation des métaux & de leur annoblissement en or, je n'en suis pas moins persuadé que ce seroit la plus grande folie du monde que de travailler dans cette vue, sans s'être appliqué auparavant à connoître à fond toutes les parties de la Chymie & la nature en général.

Il faut que j'aille encore au-devant d'une objection que pourroit me faire quelque Chymiste, qui s'imaginera peut-être que la chaux précipitée de l'ar-

gent & si semblable à la chaux d'or, ne s'est point formée du *mica*, mais bien des particules de cuivre, de fer & d'antimoine qui étoient peut-être dans le verre fondant sans s'être assez vitrifiées; mais comme ce verre fondant est fait dans un feu de 6 heures, & que dans cette opération les parties métalliques non-vitrifiées se réunissent dans un régule, il n'est point à présumer qu'il se puisse conserver dans le verre autant de parties métalliques qu'il s'en incorpore en effet dans l'argent. Cependant je ne me suis point contenté de cette conjecture : une demi-once d'argent pur que j'ai fait fondre pendant trois heures, sans autre addition que celle de deux onces du verre fondant en question n'a rien montré dans la séparation, qu'un sédiment semblable à une mucosité qui étoit de la couleur d'un brun blanchâtre, & qui n'auroit pas pesé un grain. Il est donc incontestable que la chaux dont il s'agit a été produite par le *mica* jaune.



PROSPECTUS

D'une Histoire de Pologne.

AVIS aux Amateurs de l'Histoire, par le sieur Laurent Mizler, Docteur en Philosophie & en Médecine, Conseiller & Médecin de S. M. le Roi de Pologne; de Varsovie le 13. Janvier, 1754.

L'On ne s'étendra point ici sur le mérite de l'Histoire; les Curieux, les Gens de Lettres & les Savans; les Princes, leurs Officiers, leurs Ministres reconnoissent également son utilité : les Mémoires particuliers d'une nation, lorsqu'ils contiennent la vérité, peuvent-être très-avantageux aux autres peuples, sur-tout à ceux qui ont avec elle quelque rapport de voisinage, de liaison & de commerce. On a dans l'Histoire une image fidelle de la Providence Divine, & des ressorts admirables qu'elle fait jouer pour

opérer les vicissitudes ordinaires du monde ; c'est-elle en effet, selon Cicéron, qui rend raison des tems, qui fait briller la vérité, qui conserve la mémoire, qui regle la vie & qui fait revivre l'antiquité ; à quoi l'on peut ajouter avec bien de la justice, qu'elle suggere de salutaires conseils dans les occasions délicates, qu'elle augmente le régne de la vertu, & qu'elle s'éleve courageusement contre les vices. Il s'en faut bien que toutes ces qualités estimables se trouvent dans les différentes Histoires qui ont paru de la Pologne ; tous ceux qui les ont lûes en ont bien senti les défauts ; mais ils en ont toujours été moins surpris qu'affligés. En effet ou la barbarie des tems, ou l'insuffisance des mémoires, ou l'inaccessibilité des Princes, ou l'impénétrabilité de leurs archives, ou la rivalité de religion, ou une mauvaise intention dans les Historiens, ou enfin une lâche dissimulation de la vérité, ou quelquefois toutes ces choses ensemble ont été des obstacles insurmontables à la perfection des Histoires Polonoises. Laurent-Jean Rudawski, noble Polonois, Chanoine de l'Eglise Cathédrale d'Olmutz, *

* *Olomucensis.*

Conseiller de sa Majesté Impériale & du très-Sérenissime Archiduc d'Autriche Léopold Guillaume, a écrit en neuf livres l'Histoire de Pologne, depuis la mort d'Uladislas IV. jusqu'à la paix d'Oliva. *

C'est sans contredit le plus estimable de tous les Ecrivains en ce genre ; le choix & l'importance de ses matières, l'exactitude & l'autenticité de ses preuves ; enfin le ton de la vérité qu'il ne quitte jamais, tout lui assure le premier rang dans cette classe. Une chose qui doit étonner, c'est l'indifférence que l'on a eûe jusqu'ici pour un Auteur de ce mérite, & dont l'ouvrage peut si bien conduire à une connoissance parfaite de notre République. Comment n'a-t on point encore fait paroître une Histoire aussi bien écrite, qui peut être d'une si grande utilité, & qui, par là même, devient en quelque sorte nécessaire aux Etrangers comme aux Polonois ! C'est pour faire plaisir aux uns comme aux autres, c'est mon zèle pour mon pays, qui m'a inspiré le dessein de faire imprimer, comme un suplément général à son histoire, les Mémoires Polonois de cet excellent Ecri-

* *Olivensis.*

vain ; qui, ſçachant joindre l'utile à l'agréable, s'eſt fait un point capital d'y détailler, outre les affaires de la Pologne, les anecdotes les plus curieuſes & les traits les plus intéreſſans de l'Hiſtoire du Roi de Suéde Charles Guſtave, & de l'Electeur de Brandebourg Fréderic-Guillaume. Voici le titre que je compte donner à cette édition. *L'Hiſtoire de Pologne depuis Vladiſlas IV. juſqu'à la paix d'Oliva en neuf Livres ; ou Annales du regne de JeanCaſimir, Roi de Pologne, commencé en l'an* 1648. *& fini en* 1680. *tirées du manuſcrit original de Laurent-Jean Rudawski, tel qu'il ſe trouve dans la bibliothèque fameuſe des Zaluſci,* * *rédigées par les ſoins, enrichies des nottes, & augmentées de la Préface de Laurent Mizler.*

C'eſt à M. le Comte Joſeph-André Zaluſci, c'eſt à cet illuſtre *Référendaire* ** de la Pologne, c'eſt à ſon ardeur pour la propagation de la littérature dans ſon pays, que l'Univers ſavant aura l'obligation d'un morceau d'Hiſtoire de cette importance : ce magnifique Seigneur, qui trouve tout facile, lorſqu'il s'agit de travailler pour le bien de la République des

* *Zaluſciana.*
** *Referendarius.*

lettres, qui eſt pour lui une féconde patrie, s'eſt empreſſé de m'abandonner un manuſcrit auſſi précieux pour le faire imprimer. J'ài tâché de répondre à une confiance auſſi honorable, & j'ai conſacré tout le loiſir que me laiſſent les plus ſérieuſes occupations aux ſoins infinis qu'elle a exigés de moi. Je n'ai rien épargné pour faire paroître le célebre Rudawski dans tout l'éclat de ſa parure ; & ce n'eſt pas ſans un grand travail, qu'après l'avoir examiné avec la plus entiere exactitude, je l'ai purifié de toutes ſes taches : car le Copiſte avoit laiſſé échaper tant de fautes contre la langue Latine, que j'ai été obligé d'augmenter le manuſcrit original, ſoit pour y faire les corrections néceſſaires, ſoit pour y ajoûter les nottes & les explications indiſpenſables, de la valeur d'un aſſez gros volume. Il paroîtroit d'abord que je devrois expoſer le contenu du livre que j'annonce, mais je ne crois pas devoir entrer dans ce détail ; il ſeroit d'autant plus inutile, que je l'ai déja fait dans la premiere partie de la bibliothèque de Varſovie. Interrogeons cependant l'Auteur lui-même, ſachons de lui quel a été ſon deſſein & de quelle ma-

niere il prétend l'avoir exécuté, voici les propres paroles dont il ſe ſert preſqu'au commencement de ſon ouvrage, pour faire connoître avec ſon plan le genre de ſtyle qu'il compte employer.

» Paul *Piaſeski*, Evêque de Przeymiſlau, * Sénateur du Royaume, a » donné l'Hiſtoire de tout le tems qui » s'eſt écoulé depuis Etienne premier Roi » de Pologne, juſqu'à Uladiſlas IV. Pour » moi je compte me borner à l'Hiſtoire » de Jean Caſimir, des Jagellons & de » leur illuſtre mere. Il a écrit la vie de » trois Rois, moi je donne les malheureuſes annales d'un ſeul Prince. L'ouvrage de Paul *Piaſeski* inſtruira l'Univers de tous les prodiges qui ont étonné l'Europe entiere, le mien ne renfermera que les événemens ſinguliers qui » ſont arrivés en Pologne ; la pourpre » & la dignité du Prélat ont donné du » poids à ſon Hiſtoire, moi je veux que » la mienne tire toute ſon autorité de » ſon ſujet, & de ma façon de le traiter. Le même amour pour la religion, » la même fidélité pour notre patrie nous » caractériſent l'un & l'autre : car je ne

* *Prœſmilienſis, Przeymiſlienſis.*

» me ſuis laiſſé déterminer, non plus que » ce grand Evêque, à parler & à écrire, » que par la foi & par la piété. J'abandonne le menſonge aux étrangers, je » laiſſe l'impoſture aux ennemis de la République : on ne me fera jamais de reproche pareil : les Ordres ſacrés où je » ſuis initié depuis long-tems, ſemblent » cautionner que je ne connois ni la flâterie, pour louer ce qui mérite d'être » blâmé ; ni la complaiſance, pour dire » ce qui n'eſt pas ; ni la diſſimulation, » pour taire ce qui eſt. Uniquement animé par l'eſprit de ma vocation, livré » entiérement aux devoirs d'une profeſſion conſacrée, éloigné par état de » toutes les diſcutions politiques de la » République Polonoiſe en général, & de » toutes ſes différentes parties en particulier, je me fais un principe du plus » parfait déſintéreſſement, afin de ne » jamais avancer de menſonges ou taire » des vérités, pour quelque raiſon que » ſe puiſſe être. J'ai ſuivi l'ordre des » tems le plus exactement que j'ai pû ; » je n'ai jamais parlé d'un pays ſans en » donner la deſcription ; je me ſuis appliqué à développer les véritables motifs des choſes, autant que ma péné-

» tration ou ma discrétion ont pû me » le permettre, je n'ai obmis aucun fait » intéressant ; en racontant les grands » événemens, j'ai toujours fait connoî- » tre les causes auxquelles on a dû les » attribuer ; j'ai dit mon sentiment avec » candeur sur les desseins politiques que » j'ai eus à expliquer ; en un mot, lors- » que j'ai fait parler ou agir quelqu'un, » j'ai toujours observé de le faire agir & » parler selon le caractère qu'il avoit dans » l'Histoire. Si j'entre dans ce détail ce » n'est point pour en tirer vanité, je sais » que je suis fait pour être oublié. L'ar- » rangement & le style sont de moi, le » reste vient de mes Acteurs ; je n'attends » de récompense de personne, le Ciel » sera mon salaire, je souhaite le méri- » ter aux yeux d'un Dieu juste, &c.

Lorsque j'ai été une fois déterminé à donner au public un aussi bon ouvrage, j'ai cherché dans toute l'Allemagne un Imprimeur qui voulût en faire l'édition à ses dépens ; mais plusieurs m'ont objecté, que d'un côté les étrangers n'estimoient pas assez les Ecrivains Polonois, & que de l'autre, les Polonois eux-mêmes n'étoient pas beaucoup dans l'usage d'acheter les livres qui paroissoient,

soient, & qu'ils négligeoient jusqu'aux meilleurs ; qu'ainsi un Imprimeur ne pouvoit guère espérer de retirer jamais ses avances. Cette remarque spécieuse m'a fermé la bouche. Je n'ai cependant pas voulu que la Pologne fût privée, soit du travail de l'Historien Rudawski, soit du mien en qualité de son Editeur ; ainsi pour assurer à ma patrie tous les avantages qu'elle pourra tirer de l'impression des Annales du Roi Jean Casimir, j'ai pris le parti de les proposer par souscription avant de les donner à l'Imprimeur ; voici donc les conditions que je m'impose, beaucoup plus encore qu'aux Souscripteurs. Je les détaille avec autant de bonne foi que de publicité.

1°. Tout l'ouvrage de Rudawski sera imprimé sur le même papier & avec les mêmes caractères que le présent avertissement, c'est-à-dire, en in-folio petit papier, & en caractères, *Cicero petit œil*, ou *petit Romain espacé* ; il contiendra environ 144. feuilles d'impression in-folio dito.

2°. En donnant, du moment où ils souscriront au tems qui leur sera fixé dans leur billet de souscription, un ducat d'or, c'est-à-dire, dix liv. dix sols ar-

gent de France, on aura un exemplaire à la foire de Leipsick, de Pâques 1755, sans avoir à faire aucun payement ultérieur ; comme il sera porté plus au long dans la reconnoissance que je donnerai à chaque Souscripteur, signé de ma main. Ceux qui souscriront & payeront pour dix exemplaires à la fois, en recevront onze au terme indiqué.

3°. Le nombre d'exemplaires souscrits, une fois rempli, on n'en imprimera que deux cents autres de plus, & le prix de chaque exemplaire sera du double après le tems marqué ci-dessus.

4°. Pour détruire entiérement l'injuste préjugé où sont les autres nations, *que les Polonois n'aiment ni n'achetent les bons livres*, je ferai imprimer à la tête de l'Histoire de Rudawski, une liste authentique de tous les Souscripteurs Polonois, avec leurs noms, leurs titres & leurs qualités. Le catalogue des Souscripteurs étrangers sera imprimé séparément.

5°. Le prix de la souscription se payera à Varsovie, chez moi, place dite *de la Brasserie* ; * à Leipsick, chez les héritiers du Libraire Beat. Heinsius, à qui j'adresse par ces présentes tous les Etrangers qui voudront avoir l'Histoire de Rudawski.

* *Cerevisiana*.

O ! vous tous donc qui avez quelque zèle pour l'augmentation des Belles-Lettres dans votre patrie, Je vous prie & & vous invite par ce grand intérêt de contribuer à tems & à propos à l'édition d'un ouvrage aussi utile ! J'adresse la même priere à tous ceux, qui dans les nations étrangeres aiment l'Histoire en général, qu'ils ne dédaignent pas de favoriser les efforts que nous faisons pour leur en procurer une très-bonne.

On pourra souscrire à Paris pour l'Histoire de Pologne par Rudawski, chez M. Duchesne, Libraire, demeurant rue saint Jacques, au-dessous de la Fontaine saint Benoît, au Temple du Goût.



ROMANCES ESPAGNOLES.

Chaque Peuple a ses Romances & conserve assez bien à ce genre de poëme son caractere distinctif. On va juger par les cinq piéces de cette espéce, que nous donnons au Public, de la variété que les Espagnols sçavent y répandre.

PREMIERE ROMANCE ESPAGNOLE.

Marius au milieu des ruines de Carthage.

Dos exemplos desortuna
De bien y mal los mal altos, &c

DEux exemples des caprices de la fortune, la superbe Carthage, & Marius, comblés d'abord de ses plus grands

bienfaits, accablés ensuite par ses plus cruels revers, tous deux étonnés de leur chûte effrayante, se considéroient, & sans le secours de la langue s'en disoient assez. *Marius* fugitif après avoir été six fois Consul, & avoir rendu les armes Romaines la terreur de l'univers, * d'un œil recueilli, fixoit ses regards sur les tristes restes de cet Empire de l'Affrique, empire si formidable au Capitole. Il voyoit épars sur la terre les débris de ses tours & de son opulence; il regardoit ce terrain qui n'a gueres produisoit tant de Héros, & de si grands Guerriers, ne se couvrir que d'épines & ne servir de retraite qu'aux lions & aux léopards. Ce spectacle affreux des malheurs de la rivale de Rome lui rappelle sa grandeur passée, ses triomphes, tout un peuple à ses pieds, biens perdus auxquels il ne tient plus que par

* C. Marius Consul pour la premiere fois l'an 647. de Rome, & pour la sixiéme l'an 654. Vainqueur des Numides, de Jugurtha, de Bochus, des Teutons, des Cimbres, la terreur de Mitridate, est obligé de se cacher dans les marais de Minturne, & de se sauver comme un vil esclave dans les deserts de l'Affrique.

le désespoir de les avoir possédés & de n'avoir pu les conserver. Son grand cœur laisse échapper un grand soupir; il tourne une seconde fois les yeux sur Carthage & s'écrie :

O rivale orgueilleuse *de la Capitale du monde*! ô superbes remparts qu'autrefois un destin prospere avoit élevés jusqu'aux Cieux! ô Carthage! considérons-nous, notre sort est égal. Tu es tombée, & tu couvres honteusement la terre; je suis errant, sans patrie, & je me vois en frémissant au milieu de tes ruines!

Tu croyois cette barbare fortune satisfaite? Non, non, le destin est acharné à te tourmenter sans cesse; & l'espace qu'occupoit ta grandeur est le théatre continuel du sort, où il exerce sur toi ses plus cruelles barbaries.

C'est dans tes murs, que Didon la premiere essuya l'horreur de ta fatalité par une mort funeste; Annibal, toujours invincible ailleurs, fut vaincu dans ton sein; tu tombes toi-même sous le fer inhumain des Tyrans de l'Univers. Ce n'étoit pas assez pour toi; l'inflexible veut pour dernier outrage te contraindre à voir Marius assis sur tes débris.

Dis, ô Carthage, avec quel dédain & quel mépris ne devons-nous pas regarder les bienfaits de la cruelle! après les services que nous lui avons rendus, après le point de grandeur où nous l'avons élevée, nous écraser! étoit-ce le prix que nous devoit l'inconstante?

Fortune jalouse, voilà donc notre salaire? Voilà donc comme tu nous payes, toi, qui ne serois ni si redoutable, ni si puissante, si tu n'avois eu Marius & Carthage?

Cependant tu as encore un motif de consolation, ô Carthage, quand le sort m'a privé de tout. Cette ingratte fortune, cette Déesse te laisse ou du moins ne peut t'oter la terre que tu couvres de ta honte & de tes débris, tandis qu'elle me prive du plus petit espace pour appuyer ma tête.



DEUXIEME ROMANCE
ESPAGNOLE.

Olympe à Birene.

Subida & un alta roca
Dondebate el mar insano, &c.

ABANDONNÉE sur un rocher affreux, où les flots agités d'une mer en furie viennent se briser sans cesse, *Olympe* se plaignoit du trompeur *Birene*; envain elle l'appelloit traître, perfide.

Elle frappoit, dans son desespoir, des coups les plus cruels, ce visage que l'amour & les graces avoient embelli pour triompher de tous les cœurs; ses dents meurtrieres déchiroient des mains dignes de tenir tous les sceptres de l'univers, si la grandeur souveraine étoit le prix de la beauté; semblable à un chien attaqué de la maladie qui est si funeste à son espéce, elle se devoroit elle-même, toi seul en es la cause, disoit-elle, traitre, perfide!

Elle faisoit retentir l'air de ses gémissemens douloureux; les échos n'avoient que ses cris à redire; elle répétoit sans cesse, reviens, lâche amant, peux-tu fuir celle, qui, pour te posséder, a quitté sa mere & son frere? Traître, perfide!

Si tu t'es montré tendre & généreux en m'aimant; à présent tu te montres infâme en m'abandonnant, traître, perfide!

Cœur plus dur que les rochers, plus cruels que les tygres de l'Hircanie, as-tu pu concevoir le barbare projet de te séparer de moi? Non, tu ne fus jamais mon amant; l'amour n'entre pas dans un cœur si rempli de fourberies, & de noirceurs; traître, perfide!

Après m'avoir abandonnée dans un séjour d'horreur, tu pars bien content & bien satisfait, si l'ame des scélérats peut être sans remords: mais le seul compagnon de ta fuite sera ta conscience; elle te rappellera sans cesse que je t'avois confié sans crainte & mon honneur & ma vie; traître, perfide!

En m'emmenant, que perdois-tu? En m'abandonnant, qu'as-tu gagné? sinon l'espérance que quelque lion furieux, en

me déchirant pour appaiser sa faim, fera ce que tu desirois pour satisfaire ta rage, traître, perfide!

Dans nos transports mutuels, toute mon existence étoit ton bien; * tu m'as ravi l'honneur, je n'en regrette point la perte, si tu sçais encore te ressouvenir des plaisirs que tu me donnas & que tu reçus dans ce fortuné moment, traître, perfide!

O mer! comment es-tu si injuste que d'enfler les voiles de ce scélérat, de ce monstre d'ingratitude? Fais le devoir de la foudre, entr'ouvre tes abimes, ou du moins fais que les vents contraires rejettent son vaisseau sur les plus affreux écueils, ah le traître! le perfide!

Reviens, barbare Birene, je ne veux pas que tu adoucisses ton cœur inhumain; reviens seulement pour consommer ta rage & terminer mon sort, en me perçant le sein de ta propre main, traître, perfide!

* *Cogiste de mi jardin La flor, siendo tu hortelano.*



TROISIEME ROMANCE.
ESPAGNOLE.

La Bergére Capricieuse.

Amada pastora mia,
Tusdes cuidos me maltratan, &c.

CHARMANT objet de ma flamme, belle Bergere, tes cruautés me tirannisent; tes dédains font mon martyre; tes caprices me tuent.

Tu me détestes la nuit; tu me cherches au point du jour; je te déplais à midi, sur le soir tu me rappelles. Dans un moment tu dis que tu me desires; l'instant suivant tu m'assures que tu t'es moquée de moi.

Tantôt tu te ris de mes peines; tantôt tu verses des larmes au recit que je t'en fais. Quand ma jalousie te doit donner du chagrin, tu es satisfaite & tu chantes; quand mon amour tranquile est content, il semble que ma satisfaction te chagrine.

Tu m'injuries devant mon ami, mon ennemi t'entend faire mon éloge. Si je suis loin de toi tu me cherches, si je te cherche, tu te fâches.

Hier je fus obligé de m'éloigner de toi, tu versas un torrent de larmes pendant mon absence; aujourd'hui que je suis avec toi, tu me menaces sans cesse de la tienne.

O Bergere inhumaine! il est inutile de mettre entre nous l'espace immense des mers, l'âpreté des montagnes, l'horreur des prisons; mer, montagnes, prisons, tu me fais sentir toutes leurs rigueurs, quand ta bouche prononce quelque parole de colére.

Les portes de ta cabane ont pour moi la difficulté des montagnes; le chemin qui m'en sépare me semble aussi immense que les plaines de l'Océan; & tes dédains me font sentir l'horreur des cachots les plus rigoureux.

Quand je te vois en un instant montrer de la passion & de l'indifférence, je sens toute la raison que les Peintres ont eüe de représenter l'amour sous les traits d'un enfant aveugle & qui a des aîles.

Si Philis t'a donné de la jalousie, le tems a dû te désabuser: cette volage Ber-

gere ne vouloit de moi, que pour se venger d'un autre; je lui ai montré que je sçavois la quitter & dédaigner son ardeur.

Sa tendresse insensée a fait causer tout le hameau; mais ne sçais tu pas que la multitude se trompe? N'est-il pas juste que tu me chérisses sans humeur, puisque je t'adore sans changement?

Ta conduite, adorable Bergere me met dans une crainte continuelle: tu es jalouse de moi, & tu me rebutes. Si tu verses des larmes, comment peux-tu me haïr? Si tu te mocques de moi, comment peux-tu m'aimer?

C'est ainsi que le tendre Berger Belard confioit ses plaintes aux échos du canton, couché au pied d'un olivier que le Tage baignoit de ses flots précieux.



QUATRIEME ROMANCE ESPAGNOLE.

Contre la Jalousie.

De mil necias opiniones
Que por & mundo espazen, &c.

PARMI la foule innombrable d'opinions bizarres qui tyrannisent l'Univers, la plus ridicule est de dire que l'amour est pere de la jalousie.

Ne vaudroit-il pas autant dire qu'une grande fiévre est un bien, puisqu'elle est une sorte de preuve que le corps qu'elle attaque jouit de la vie?

Donner des marques d'un véritable amour, c'est manifester ces sentimens qui embrâsent agréablement les ames, & non faire voir les transports jaloux qui changent l'amour en fureur & en folie.

Puisqu'il est vrai que la jalousie est une crainte, elle est donc opposée à

l'espérance; or par-tout où il n'y a point d'espérance, assurons-le sans balancer, il n'y a point d'amour.

La Jalousie n'est point enfant de l'amour, mais elle a pris naissance d'une lâche timidité, & d'un effroi pusillanime; son effet naturel est si anéantissant, que celui qui en est saisi, ne sçait pas lui même le sujet de sa crainte.

L'amour est un sentiment tendre, délicat, doux, tranquille, satisfaisant; la jalousie, un sentiment de trouble & de confusion: comment donc associer ensemble des êtres si antipathiques?

L'amour se trouve toujours sur les traces du bon goût, des arts agréables & des séduisans plaisirs; la Jalousie au contraire est toujours accompagnée des peines, des larmes & du desespoir.

L'amour n'aspire & ne travaille qu'à étendre la gloire de l'objet de ses feux, il exalte ses perfections, il éleve ses vertus jusqu'au Ciel.

La Jalousie voudroit que l'air que l'on respire ne connut pas les traits de l'objet de son martyre, que le soleil n'en vit point les charmes, & que ces charmes fussent ensévelis dans les ténèbres les plus impénétrables.

En amour, tout ce qui plaît à l'objet chéri, fait un plaisir inexprimable; on est heureux de son bonheur. La jalousie se livre toute entiére à l'envie; elle s'en consume, elle en périt.

Toujours elle change en tourment, ce qui de soi-même est agréable; non il n'y a point de furie dans l'Univers égale à la jalousie; non, jamais les harpies sorties des enfers n'ont eu tant de talent, à changer en chaînes insupportables les aimables guirlandes, dont le Dieu d'amour charge les cœurs enflammés.

L'amour pur & parfait se fait une premiere loi d'éloigner de l'ame où il veut regner, tout trouble, toute jalousie, toute contrariété...... Quiconque se sent des sentimens contraires peut être sûr de ne point avoir d'amour; libre une fois de ces mouvemens furieux, il comparera l'opposition de ces deux sentimens.

Fasse le Ciel que la jalousie tuë quiconque lui donne naissance, qu'elle le rende ennemi de l'univers, qu'elle le rende l'horreur de sa belle. Une fois mort, que ses os le tourmentent, que les autres morts lui fassent une guerre éternelle, puisque vivant il a détesté l'amour & la paix!

CINQUIEME ROMANCE

ESPAGNOLE.

Pour la Jalousie.

Donde ay zelos, ay amor:
De que ay a amor sin zelos, &c.

PAR-TOUT où il y a de la jalousie, il y a de l'amour. Rien ne doit être plus étonnant que l'un sans l'autre, puisque les sentimens jaloux sont les yeux même de l'amour.

La volonté engendre ces sentimens; le caprice les éleve dans son sein; la passion les éclaire par le secours des soupçons.

Quand l'amour marche & s'égare dans sa route, c'est à la jalousie à l'éclairer de son flambeau & à le remettre dans le bon chemin.

Elle est si néceſsaire & sur-tout dans le siécle où nous vivons, que l'amour se détruiroit lui-même, s'il étoit un instant

privé de son apui & de ses lumières.

Ce petit Dieu s'aveugla par sa faute, le destin lui donna pour conductrice la jalousie qui regle ses pas & sa marche.

Qu'il paroisse celui qui aime véritablement, & qu'il nous montre que dans son amour il n'a jamais senti de ces soupçons & de ces inquiétudes, qui caractérisent mieux l'amour que l'amour luimême!

Qu'il paroisse aussi celui qui ose avancer que l'amour n'est bon qu'autant qu'il est sans jalousie; qu'il paroisse, il apprendra que la jalousie est l'édifice, & l'amour la baze!

Veut-t-on connoître & voir des étincelles d'amour s'échaper d'un cœur qui aime avec ardeur? Les sentimens jaloux sont le véritable acier qui tirera le feu du sein de l'amant.

La belle feint du dédain ou du caprice, quoi qu'elle brûle intérieurement de la flamme la plus vive, pour éprouver si son amant cherche un remede à son martyre.

Il y a des Jalousies injustes, il y a des jalousies funestes; mais quoiqu'il en soit, il n'y a point de sincére amour sans jalousie.

La volonté est la chaîne qui fait de nous autant d'esclaves; la jalousie & l'amour sont les chaînons qui nous attachent sans espoir de liberté, & nous traînent à la suite d'un objet chéri.

Montrez-moi un homme bien amoureux? (qu'il soit discret ou indiscret, n'importe) il m'avouera qu'il sent la jalousie régner dans son cœur dès le premier instant de son amour.

Voyez-vous quelqu'un triste, pensif, soucieux, pâle, diminué, abattu, accablé sous le poids de son tourment? demandez-lui la source de ses peines; il vous répondra en soupirant: la jalousie, & l'amour en sont la cause.

Quoique la jalousie fasse souvent le malheur de la vie, elle n'en est pas moins excellente de sa nature; ce n'est pas la faute de la jalousie, si elle a de funestes effets, c'est celle de certains cœurs trop fougueux, chez qui elle se place.

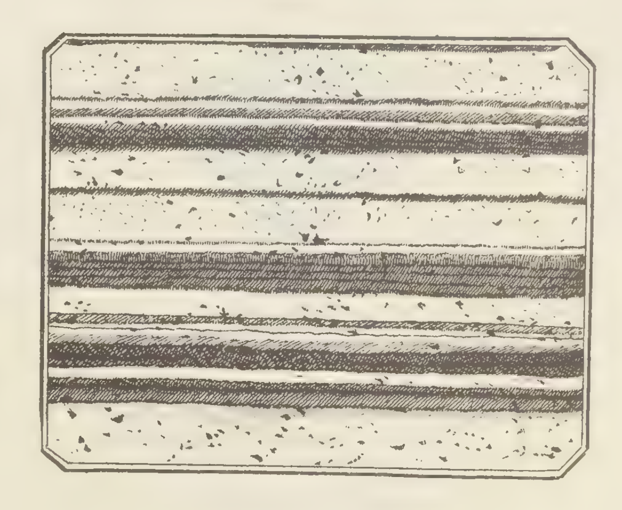
La jalousie est pleine d'amour; elle le perfectionne; en un mot pour mettre le dernier trait à son éloge, sans jalousie il n'y a point d'amour parfait.

APPROBATION.

J'AI LU par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois : A Paris, ce 3 Octobre, 1754.

LAVIROTTE.

journal Etranger Octobre 1754. à la fin du Vol



ERRATA.

Pour le volume d'Octobre.

PAGE 1. *ligne* 2. Pontifice, *lisez* Pontefice. *lig.* 4. santo, *lis.* san. p. 8. *l.* 2. succintement, *lis.* succinctement. p. 13. *l.* 22. celebre, *lis.* célébres; p. 17. *l.* 14. altera, *lis.* altra; *l.* 24. rammentaturi, *lis.* rammentatevi; p. 18. *l.* 1. prende *lis.* prender; *l.* 27. ereticii, *lis.* eretici; p. 21. *l.* 14. inadmissible, *lis.* inamissible; p. 38. *l.* 14. de, *lis.* de la; p. 42. note *l.* 6. ils négligent, *lis.* il y néglige; p. 44. *l.* 26. d'autres, *lis.* d'autre; p. 144. *l.* 26. ne sont, *lis.* n'est; p. 146. *l.* 20. maître. celui, *lis.* maître, celui; p. 157. *l.* 13. & 14. ailleurs. On, *lis.* ailleurs, on; p. 162. *l.* 10. sciences, *lis.* siennes.



JOURNAL ETRANGER; OUVRAGE PERIODIQUE.

NOVEMBRE, 1754.

—— Externo robore crescit. *Claud.*



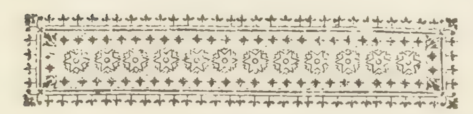
A PARIS,

Au Bureau du Journal étranger, rue S. Louis, au Marais, vis-à-vis le Bureau de la Régie des Cartes.

Et chez { PISSOT, Quai de Conti. SAUGRAIN, le fils, au Palais. DUCHESNE, au Temple du Goût, rue S. Jacques.

MDCCLIV.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



JOURNAL ETRANGER.

LETTRE aux Auteurs du Journal Etranger. De Lisbonne, le samedi 20. Juillet, 1754.

IL faudroit, Messieurs, aimer bien foiblement les Lettres & la gloire de ceux qui les cultivent, pour ne pas répondre avec empressement aux invitations polies que vous faites à tous les Savans de concourir avec vous aux progrès des sciences, en contribuant à la perfection de votre Journal. Pour moi, Messieurs, qui, dans la Républiq uedes Lettres, n'ai de rang que parmi les Amateurs, je me ferai toujours un plaisir de vouscommu-

niquer les morceaux curieux ou intéressans, dont j'aurai connoissance.

Voici une petite piéce de Poesie, qui a reçû de grands applaudissemens en Angleterre, où elle a été composée. Son ingénieux Auteur est *M. Thomas Hill*, Secrétaire du Bureau des Plantations, qui l'a adressée à M. le Duc de *Newcastle*; il feint que ce Seigneur à son retour d'Hanovre, où il avoit accompagné le Roi, cherche dans la foule des Courtisans, son ami intime le Duc de *Richemont*, & que c'est dans cet instant qu'il en apprend la mort.

Ceux qui veulent toujours du grand & du sublime dans une ode, ne le rencontreront point dans celle-ci; la netteté, l'élégance, la douceur & l'harmonie sont ce qui y frappe davantage: mais ceux qui aiment la belle latinité en seront très-satisfaits. Il faudroit avoir en effet le sentiment bien peu délicat, pour n'être point charmé de cette beauté d'expression, qui y regne depuis le commencement jusqu'à la fin,

On n'y voit ni pensées recherchées, ni brillans hors de place; & l'on se plaît à entendre l'Auteur dire d'une maniere également spirituelle & concise, ce qu'il a dû & voulu dire.

La versification ne fait pas le seul mérite de ce petit ouvrage. Les éloges donnés aux deux Ducs, sont un juste tribut qui ne pouvoit être mieux payé, que par un homme qui écrit si purement dans la langue du favori d'Auguste.

Permettez-moi de finir ma lettre, Messieurs, par un mot sur votre Journal; on l'attend ici avec une impatience égale à l'opinion avantageuse, que la lecture de votre *Prospectus* en a fait concevoir. Vous pouvez espérer qu'il y sera aussi favorablement accueilli, que je sçais qu'il l'a été dans plusieurs Cours Etrangeres. Puissai-je à mon tour me flatter que vous continuerez de recevoir avec bonté les assurances du respect, avec lequel j'ai l'honneur d'être, Messieurs, votre très-humble & très-obéissant serviteur. Signé, *l'Abbé de Garnier.*

AD DUCEM NEVOCASTRENSEM, &c.

ODE.

Dum salutantum populi patrumque
Te frequens circùm strepit hinc & inde
Turba, quæ salvo reduci que gratulari ardet,

Excipis cunctos hilari atque comi,
Quo soles, vultu; neque me, clientes
Inter extremos, bone dux, morantem,
Despicis altus.

Sed parùm lætam mihi quid repentè
Objicis frontem? Lacrimis obortis
Quid genam humectas? Miser heu! amicum
Quæris ademtum.

Quæris, ah frustra! veterem sodalem
Quæris, ah frustra pius! ille, rebus
Major humanis supera evolavit
vectus ad astra.

Jam beatorum in numero beatus,
At tui semper memor & suorum;
Ponere ingentem jubet ille luctum
teque suosque.

Traduction de l'Ode de M. Thomas Hill, Secrétaire du Bureau des Plantations, en Angleterre.

A MYLORD DUC DE NEWCASTLE.

ODE.

Vous revenez enfin parmi nous, Mylord! votre heureux retour rassemble en foule autour de vous les ordres différens

de l'État enchanté; tous s'empressent à l'envie de faire éclater la joye qu'ils ressentent de vous revoir.

Quelque nombreuse que soit votre Cour, il n'est personne que vous ne receviez avec ce visage affable & enjoué, qui vous gagne tous les cœurs: nul n'échape à votre attention; vous la portez jusqu'à me distinguer parmi ceux, dont le respect retarde le zèle ardent.

Mais quels sombres nuages viennent obscurcir votre aimable front? Pourquoi vos joues se mouillent-elles de larmes que vous ne pouvez retenir? Ah! Duc infortuné! vous redemandez à tout le monde un ami qui vous est enlevé.

C'est en vain que vous cherchez des yeux ce Compagnon cheri; c'est en vain que votre ame vôle au-devant de lui; plus grand que les fortunes humaines, il est allé remplir les hautes destinées qui lui étoient réservées dans les Cieux.

Arrivé au séjour dés bienheureux, il en augmente le nombre; le souvenir précieux qu'il conserve de vous & de ses

autres amis, fait partie de sa félicité; cessez donc de vous livrer à la douleur de l'avoir perdu, il vous en interdit le ressentiment, à vous & à tous ceux à qui il étoit aussi cher.



LES Œuvres completes de Henry Saint John, Lord-Vicomte de Bolingbroke, en cinq volumes *in*-4°. publiées par M. Mallet.

Prix 3. livres sterlings 15. schellins (environ 90. liv. Tournois) en feuilles.

CETTE magnifique & chere édition fait trop de bruit en Angleterre, pour être ignorée à Paris. Elle est actuellement sous nos yeux; & selon notre plan nous nous proposions de donner des extraits des differens ouvrages dont elle est composée: mais l'exacte analise que nous en avons trouvée toute faite dans le meilleur des Journaux d'Angleterre (*a*) nous fait prendre un autre parti.

C'est de nous borner à traduire littéralement le Journaliste Anglois: voici

(a) *Monthly Review*, ou la revûe du mois de Mars 1754. & suiv.

comme il débute, par une *idée générale* des œuvres Philosophiques de Mylord Bolingbroke.

» Cette édition consiste en Essais, Frag-
» mens, Lettres, Remarques, Disserta-
» tions sur une grande variété de sujets.
» A l'égard des écrits qui avoient été pu-
» bliés du vivant de l'Auteur, ou qui ont
» paru depuis sa mort, * nous n'avons

* Ils occupent les trois premiers volumes & sont rangés dans l'ordre suivant.

Tome I.

Lettre au Chevalier Guillaume Windham, traduite en François cette année, sous le titre de *Mémoires secrets de Milord Bolingbroke*. *Reflexions sur l'exil*, traduites à la suite des lettres sur l'étude & l'usage de l'Histoire. *L'Ecrivain occasionnel*, ouvrage périodique, n°. 123.

La premiere vision de Camilie. Réponse au Journal de Londres, du samedi 21. Décembre 1728.

Réfutation d'un Ecrit intitulé : *Défense de la recherche sur les raisons de la conduite qu'a tenue la Grande-Bretagne.*

Remarques sur l'Histoire d'Angleterre.

Tome II.

Dissertation sur les partis.

Lettres sur l'Etude & l'usage de l'Histoire traduites en 1752.

Plan d'une Histoire générale de l'Europe.

Lettre à Milord Bathurst, sur le véritable usage de la retraite & de l'étude.

» rien à dire. Le Public les connoît dé-
» ja ; il n'est pas plus nécessaire de cara-
» ctériser ici Milord Bolingbroke, con-
» sidéré en général comme Ecrivain. Nul
» Lecteur impartial ne lui refusera le
» nom de grand Génie ; on conviendra
» de ses talens pour l'Histoire & la poli-
» tique. On avouera que sa maniere d'é-
» crire étoit claire, forte & nerveuse. S'il
» s'étoit borné à ce genre, il auroit tou-
» jours autant instruit qu'amusé ses Le-
» cteurs. Mais sur la Philosophie & la Re-
» ligion, ses écrits ne sont guères recom-
» mandables que par l'esprit & l'éloquen-
» ce. On peut, je crois, supposer hardiment
» que, dans les premiers temps de sa vie,
» ce Seigneur fut trop entraîné par l'am-
» bition & l'amour du plaisir, pour avoir
» beaucoup médité le sujet sérieux de la

Tome III.

Lettres sur l'esprit de Patriotisme ; Idée d'un Roi Patriote. L'Etat des partis à l'avénement de Georges I. (traduits tous trois en 1750.)

Reflexions sur l'Etat présent de la nation, principalement par rapport aux dettes & aux taxes, &c. (traduites cette année sous le titre de *Testament politique de Milord Bolingbroke.*)

Lettre à M. Pope (sur divers sujets de Philosophie, de Religion & de Morale.)

» Religion. Il paroît cependant que dès-
» lors il avoit contracté de forts préju-
» gés contre toute révélation, & que ses
» préventions ont beaucoup influé sur sa
» maniére de raisonner & de juger dans
» un âge plus avancé. Au ton de mépris
» & de dérision dont il parle de tous les
» Théologiens, sous quelque domina-
» tion qu'on veuille les comprendre, on
» seroit tenté de croire qu'il regardoit
» comme perdues toutes les causes qu'ils
» soutiennent. Que plusieurs d'entr'eux,
» loin de rendre aucun service réel à la
» vraie Religion, l'ayent au contraire
» beaucoup desservie ; c'est une triste vé-
» rité. La bigotterie, l'esprit de parti &
» de persécution, des vûes ambitieuses
» & intéressées, enfin l'extrême rigidité
» à *confiner* le Christianisme dans les bor-
» nes étroites de chaque systême respectif ;
» tout cela sans doute n'a que trop entraî-
» né les plus funestes conséquences : mais
» parmi ces Théologiens si odieux à Milord
» Bolingbroke, combien n'en trouvera-
» t-on point qui ont fait honneur à l'hu-
» manité ; qui non-seulement ont prê-
» ché, mais qui ont pratiqué l'Evangile ;
» qui ont fermement soutenu la cause
» de la vérité & de la liberté ; & qui, en

» un mot, ont été des exemples illustres
» de toutes les vertus les plus chéries &
» les plus révérées ? Ne faire aucune dif-
„ férence entre ceux-ci & les premiers,
„ les décrier tous indistinctement,
„ comme fait trop souvent notre
„ *noble* Auteur ; c'est un procédé qui
„ n'annonce pas plus de candeur que de
„ modération. Si ce Seigneur s'étoit
„ contenté de censurer la conduite du
„ Clergé (dans le cas seulement où elle
„ étoit répréhensible) *cela seroit fort bien*:
„ mais par malheur il s'est laissé empor-
„ ter beaucoup au-delà. Il a attaqué la
„ Religion de son pays d'une manière
„ très-indécente. Les écritures, selon
„ lui, sur-tout dans le vieux Testament,
„ abondent beaucoup plus en contradi-
„ ctions & en absurdités, qu'aucun de
„ nos Romans modernes. . . . .

. . . .

. . . .

„ Après des assertions énoncées avec
„ tant de confiance, le lecteur doit na-
„ turellement s'attendre à les voir soute-
„ nues par les plus fortes preuves. Mais
„ son attente est fort trompée ; car ce
„ Seigneur, ainsi que tous les partisans
„ de l'*infidélité*, est plus fécond en plai-

,, santeries qu'en raisonnemens : son ,, zèle pour cette cause est fort supérieur ,, à ses connoissances. Si l'on ne prend ,, point l'arrogance pour un argument ,, & la présomption pour la conviction, ,, le parti du Deisme n'a reçû aucune ,, *force additionnelle*, de tout ce qu'a ,, avancé Mylord Bolingbroke. D'ail- ,, leurs, quelque soient ses principes, ,, tout Auteur est du moins obligé d'écrire ,, avec sincérité, netteté & candeur; il ,, n'est permis à personne d'employer ,, l'invective, & de s'emporter à l'insulte ,, contre ceux qui professent une croyan- ,, ce différente; encore moins d'avilir ni ,, de calomnier aucune Religion reçûe.

,, Nous le disons à regret : notre *no-* ,, *ble* Auteur n'est à cet égard que trop ,, répréhensible, & cette circonstance ne ,, peut, à notre avis, ni même au juge- ,, ment de ses plus grands admirateurs, ,, faire honneur à son caractère. De tels ,, artifices employés à soutenir la cause ,, de l'infidélité n'en donneront pas meil- ,, leure opinion à un Lecteur ami du vrai ,, & désintéressé.

,, Ce que ce Seigneur dit dans ses ou- ,, vrages sur la Religion révélée n'en est ,, pas cependant la partie la plus inex-

,, cusable. Il attaque jusqu'aux principes » de la Religion naturelle. Ceux qu'il » sembleroit y substituer ont une ten- » dance manifeste à nous affranchir, du » moins en partie, des loix humaines » autant que des divines. Il nie très- » clairement une Providence particu- » lière, & il s'efforce de montrer que » tous les argumens en faveur d'un état » futur sont absurdes & inconcluans. » Selon son opinion, la Providence ne » regarderoit que les sociétés. A l'égard » des individus, Dieu laisseroit au Ma- » gistrat le soin de les punir ou de les » récompenser; de sorte qu'en suivant » cette doctrine, un particulier n'au- » roit qu'à éluder les loix, pour être » impunément aussi scélérat qu'il vou- » droit.

» Quoique de tels principes puissent » convenir à bien des gens, surtout » ceux que leur pouvoir, leurs pla- » ces, ou leurs artifices exemtent de » l'animadversion publique, ils ne sçau- » roient assurément être adoptés par le » grand nombre. Tout honnête-hom- » me doit avouer qu'ils tendent mani- » festement à troubler la paix & le » bonheur de la société, à étouffer

» dans le cœur humain tous sentimens » de générosité, à déprimer & avilir » notre nature, à priver l'homme ver- » tueux de ses plus solides consolations, » & à délivrer le vicieux de toute sin- » dereze. On ose dire plus : si le Gou- » vernement divin est tel que Mylord » nous le représente, si la mort est le » terme de notre existence, le monde » n'est plus qu'un cahos d'absurdité, » Dieu même une contradiction, l'hom- » me la dupe de son être, le jouet du » hazard, un *zero* dans la création.

» Que la propagation de cette do- » ctrine dans aucun siécle, & surtout » dans le nôtre, puisse être compati- » ble avec l'amour de la vertu, l'intérêt ,, de la patrie & celui du genre humain; ,, c'est, franchement, ce que nous ne ,, sçaurions appercevoir. Tout homme ,, moralement bon, quelques doutes ,, qu'il puisse avoir sur un état futur, ,, se gardera sûrement bien de les ré- ,, pandre dans le public, ni d'affoiblir ,, dans l'esprit d'autrui une croyance ,, si salutaire; & personne ne peut nier ,, qu'une ferme foi dans des récompen- ,, ses & des châtimens avenir ne soit » un puissant aiguillon pour la vertu

,, comme un frein redoutable pour le ,, vice.

,, Ceci nous conduit à une observa- ,, tion que nous avons faite avec quel- ,, que chagrin. Quoique dans plusieurs ,, occasions nous n'ayons pû nous em- » pêcher d'admirer Mylord Bolingbroke ,, comme un Ecrivain, nous n'avons ,, rien trouvé, dans tout le cours de ses ,, ouvrages, qui puisse nous le faire ai- ,, mer ou estimer, en le considérant ,, comme un homme. Il parle, il est ,, vrai, très-respectueusement de l'être ,, suprême : il recommande fréquem- ,, ment la résignation à sa providence ,, & la soumission à sa volonté : mais ,, son Dieu est peu différent de celui ,, d'Epicure; car il ne prend aucune ,, connoissance des affaires humaines, ,, ne récompense la vertu ni ne pu- ,, nit le crime : ce Dieu a véritable- ,, ment établi des loix générales, en ver- ,, tu desquelles les sociétés sont heu- ,, reuses ou misérables, selon qu'el- ,, les se gouvernent bien ou mal; mais ,, pour les individus ils restent entière- ,, ment abandonnés à la discrétion du ,, Magistrat. Or, nous demandons s'il ,, est un homme raisonnable qui osât

,, affirmer que, dans ce systême, on
,, trouveroit une représentation juste
,, & honorable du gouvernement divin?
,, L'idée de Dieu & celle *d'un gouver-*
,, *nement moral*, peuvent-elles être sépa-
,, rées? Si Dieu ne faisoit aucune distin-
,, ction entre celles de ses créatures rai-
,, sonnables qui agissent conformément
,, aux loix de leur nature, & celles qui
,, osent les enfreindre; si sous son *ad-*
,, *ministration* les crimes les plus énor-
,, mes demeuroient impunis, & les plus
,, nobles efforts de la vertu sans aucune
,, marque d'approbation, en quoi con-
,, sisteroit alors *ce gouvernement moral*?
,, Cette supposition est trop grossiére-
,, ment absurde, trop injurieuse à la sa-
,, gesse d'un Maître tout-puissant qui est
,, l'ami de la vertu & qui doit indu-
,, bitablement faire enfin triompher sa
,, cause; dont les yeux *sont trop purs*
,, *pour contempler l'iniquité*, & qui saura
,, punir les criminels *impénitens*. En un
,, mot, un Dieu tel que celui de My-
,, lord seroit à tous égards pour la
,, Religion & pour la vertu, comme
,, s'il n'étoit point.

,, Comme la lettre à M. Pope qui
,, parut avec celle au Chevalier Win-

,, dham * contient une espéce d'intro-
,, duction aux essais qu'on vient de
,, publier, il n'est pas nécessaire de s'é-
,, tendre beaucoup sur leur objet en gé-
,, néral.

,, Ils paroissent avoir pour but, de
,, *rabattre* la présomption & d'humilier
,, l'orgueil des Métaphysiciens & des
,, Théologiens; d'exposer au grand jour
,, la vanité de leurs sciences; de faire
,, voir qu'il est absurde de pousser nos
,, recherches au-delà des bornes de nos
,, connoissances; de montrer combien
,, il est téméraire à des êtres chétifs,
,, dont le pouvoir est si limité de pro-
,, noncer aussi dogmatiquement qu'ils
,, le font sur la conduite divine & les
,, méthodes de la Providence. Mylord,
,, enfin, s'est proposé de marquer l'ori-
,, gine & de suivre le progrès de la
,, Théologie artificielle; en un mot,
,, (pour nous servir de son langage)
,, de plaider la cause de Dieu *contre*
,, *les Athées & les Théologiens*; car il
,, les joint ordinairement ensemble, par-
,, ce que, dit-il, les derniers deshono-
,, rent un être dont les premiers nient

* En 1753, avant l'édition complette.

,, l'existence. Il semble même que, des
,, deux, les Théologiens lui paroissent
,, les pires.

,, Ce Seigneur après avoir pris un
,, champ aussi vaste, le parcourt avec
,, la plus grande liberté. On lui doit cette
,, justice que ses observations sont sou-
,, vent justes & frappantes, sa manière
,, brillante, son coloris vif, agréable;
,, son style est véritablement lâche, né-
,, gligé dans quelques endroits: mais
,, en général il joint l'élégance à la
,, force. Il a mis, en effet, dans un
,, jour fort clair la présomptueuse fo-
,, lie des Philosophes & des Docteurs
,, anciens & modernes, les vaines ten-
,, tatives de leur raisonnement pour
,, sonder les profondeurs de la Divinité,
,, & l'essor imprudent de leur imagi-
,, nation, dans des régions où ils s'éga-
,, rent sans guide & sans lumiere. *L'Essai*
,, *sur la nature, l'étendue & la réalité*
,, *des connoissances humaines* est rempli,
,, surtout, de réflexions excellentes. El-
,, les méritent l'attention de quiconque
,, voudra remplir avec succès l'immense
,, carriere des sciences.

,, Voici cependant une chose bien
,, digne de remarque. Quelque peine

,, que Mylord se soit donnée pour dé-
,, montrer la foiblesse de l'entendement
,, humain en général, il n'en paroît
,, pas moins conserver la plus haute
,, opinion du sien propre. Un ton ar-
,, rogant, dédaigneux domine dans
,, tous ses ouvrages. A l'air de mépris
,, dont il traite les plus grands noms
,, de la Philosophie, il paroît s'être en-
,, visagé comme quelqu'un né pour in-
,, struire, pour éclairer le genre humain
,, & pour dissiper les épais brouillards
,, de l'ignorance & de l'erreur, qui
,, couvroient depuis si long temps le
,, monde moral & intellectuel. Après
,, la profession qu'il fait dans la plûpart
,, de ses essais, on pourroit s'attendre
,, à lui voir une modeste défiance de son
,, propre raisonnement; mais il ne paroît
,, pas que la modestie ait tenu trop de
,, place dans le catalogue de ses vertus. Au
,, contraire, il dogmatise & prononce
,, sur des sujets fort au-dessus de sa por-
,, tée, avec autant d'assurance que ces
,, Philosophes auxquels il insulte. *Fan-*
,, *farons Orthodoxes, Dogmatistes pré-*
,, *somptueux, audacieux Sophistes*, &
,, d'autres noms semblables, sont les
,, titres qu'il leur prodigue. Avec ce

„ tempéramment, ces dispositions na-
„ turelles, il n'est pas surprenant qu'il
„ ait adopté des préjugés contre la Re-
„ ligion Chrétienne. Il faut un autre
„ tour d'esprit, tout différent, tout op-
„ posé, pour saisir le vrai *génie* du
„ Christianisme & reconnoître l'éviden-
„ ce de sa divine institution.

„ Voilà ce que nous avons crû de-
„ voir dire d'avance, pour satisfaire en
„ quelque sorte l'impatience de ceux
„ de nos Lecteurs qui ne connoissent
„ point encore cette édition complette;
„ nous en donnerons successivement
„ quelques extraits. Ils justifieront en
„ détail le caractère que nous en avons
„ tracé en général; & tout Lecteur,
„ sans préjugé, se convaincra facile-
„ ment que Mylord Bolingbroke n'est
„ ni aussi considérable comme Philo-
„ sophe, ni aussi formidable comme
„ *infidéle*, que de certaines gens vou-
„ droient nous le représenter.



SUITE ET CONCLUSION

Des Mémoires du Régne d'Elizabeth. (a)

NOUS voici arrivés à une époque fatale : c'est le voyage du Comte d'Essex en Irlande. Il sembleroit qu'après les fâcheuses expériences dont nous avons parlé, il auroit dû changer entierement de systême, rester à la Cour, y joüir de toute sa faveur, & l'augmenter sans cesse par son assiduité. Il pouvoit en effet vivre heureux & puissant; être dans le Conseil, arbitre & protecteur; près de la Reine, amant chéri, mais toujours plus galant & plus empressé de plaire. Ce rôle, difficile peut-être à soutenir vis-à-vis d'un objet plus respectable que touchant, étoit l'unique qui convînt à la situation du Comte;

(a) Voyez le Journal d'Octobre, page 15.

& par cette méthode, il auroit vraisemblablement triomphé de tous ses ennemis. Mais son sort étoit de courir à sa perte.

L'Etat de l'Irlande, en 1599, fournit au Comte d'Essex une de ces occasions, dont il étoit avide. Ce Royaume étoit révolté contre l'Angleterre; les Ministres, les Généraux & les troupes d'Elizabeth renfermés dans Dublin & dans trois ou quatre places maritimes; les rebelles en possession de l'intérieur de l'Isle, & portant leurs ravages jusqu'aux murs de la Capitale. Moins courageux ou plus prudent, cette position l'auroit effrayé; elle ne fit que l'animer : S'il ne sollicita pas ouvertement le poste de *Lord Lieutenant* (a), il fit du moins tant d'objections contre tous les sujets proposés, qu'on ne douta plus du dessein qu'il avoit pour lui-même. Personne dès lors n'osa plus aspirer à ce dangereux emploi; & la Reine se vit comme forcée de le lui offrir. Après l'avoir conduite à ce point, il feignit d'abord de s'en excuser, & ne l'accepta enfin qu'avec des pouvoirs & des prérogatives dont il n'y avoit pas eu d'exemple.

(a) Ou Vice-Roi d'Irlande.

Il avoit consulté auparavant son ami *François Bacon*; mais à la maniere des Grands; c'est-à-dire, après avoir pris son parti.

Nous ne rapporterons point ici la réponse entiere de ce sage ami. Elle ne se trouva depuis que trop prophétique: M. Bacon désapprouvoit absolument ce voyage. Du côté de la Cour, il en développoit les inconvéniens & les suites fâcheuses; du côté de l'entreprise considérée en elle-même, il en représentoit les difficultés : il employoit ce que l'histoire lui fournissoit d'exemples & de comparaisons. » Les Irlandois, écrivoit-
» il, sont pour nous des ennemis tels
» qu'ont été pour Rome les Gaulois, les
» Bretons, les Germains. Chacun sçait
» combien les Romains, avec une si
» excellente discipline pour tenir leurs
» troupes dans le devoir, tant de ré-
» compenses pour les encourager, & le
» monde entier pour les récrûter, eurent
» de peine cependant à dompter ces
» fieres Nations. Est-il en effet rien de
» plus difficile que de subjuguer des
» hommes féroces qui font consister tout
» leur bonheur dans la liberté & le
» tranchant de leur épée, & qui joi-

» gnent à la force d'un corps robuste » & endurci l'avantage naturel des bois » & des marais dans lesquels il faut les » combattre ?

Le Comte d'Essex n'en étoit pas moins impatient de chercher & de joindre des ennemis qu'il méprisoit trop : mais il en laissoit à la Cour de plus dangereux qu'il auroit dû craindre. A peine passé en Irlande, il manqua de tout ; faute d'argent, de vivres, d'artillerie, de munitions, toutes ses entreprises, ou ne réussirent point, ou n'eurent qu'un succès médiocre. Le Comte se plaignoit & demandoit sans cesse de nouveaux renforts ; le Conseil, ou les refusoit, ou les faisoit filer peu-à-peu, de maniere qu'ils n'arrivoient jamais à temps. Lorsque le favori s'adressoit à la Reine, il ne recevoit en réponse que des réprimandes fort aigres, des ordres contraires à ses projets, & des désagrémens pour lui ou pour ses créatures. Il passa trop-tôt de l'excès de la confiance à celui du découragement. Apres quelques escarmouches peu décisives & quelques marches fatiguantes, qui acheverent de ruiner ses troupes, il se laissa engager à une entrevue avec

le Comte de Tyrone (*b*) Général des Rebelles. Le fruit de cette conférence fut une tréve, qui laissoit toutes choses à peu près dans le même état où il les avoit trouvées.

Pour juger de sa situation à l'égard de la Reine lors de cette trêve, il faut se rappeller quelques circonstances qui l'avoient précédée, & surtout certaines lettres du Comte à Elizabeth, que nous trouvons dans nos Mémoires. Il y prenoit le plus souvent un ton soumis & pathétique, quelquefois aussi trop libre & trop dûr. Voici comme il finissoit celle du 25 Juin 1599. » Mais pourquoi » parlerois-je ici de succès & de victoires, moi qui ne reçois plus d'Angleterre que des découragemens & » des dûretés dont je suis blessé jusqu'au » fond de l'ame ? Ne dit-on point » hautement dans toute l'armée que » vous m'avez retiré vos bonnes graces, & que déja l'armée & moi nous

(*b*) On trouvera dans l'Histoire d'Angleterre de longs détails de cette guerre d'Irlande. Nous supprimons ici tous ceux que nos Mémoires nous fournissent. Ils n'ont rien d'assez nouveau, ni d'assez interessant pour des Lecteurs déja instruits.

» en éprouvons les effets ? Les Rebelles » ne sont-ils pas persuadés de la haine » que l'esprit de faction inspire contre » moi à des personnes comblées de vos » bienfaits ? Ne regardent-ils point cette » haine comme plus forte que la leur, » quoique la rebellion leur en fasse un » devoir, & qu'elle soit devenue un » mouvement de leur conscience. Les » plus fidéles sujets de votre Majesté » ne déplorent-ils point l'état actuel des » affaires ? Et peuvent-ils s'en empêcher, lorsqu'ils voyent un *Cobham*, un » *Ralegh*, (d'autres que je ne nomme » point par égard (*c*) pour leurs places), » au comble du crédit & de la faveur, » eux qui ne desirent que le mauvais » succès de vos entreprises, la destruction de vos forces & la ruine de vos » serviteurs ? Oui, Madame, je le vois » trop, c'est ma destinée & votre volonté que je périsse. Eh bien, je courrai au-devant de l'une, & je me soumettrai à l'autre. Que je finisse avec » honneur & au gré de mon zéle une » vie qui m'est désormais à charge !

(*c*) Le Secrétaire d'Etat Cecil & les autres Ministres.

» que d'autres vivent dans l'erreur des » plaisirs trompeurs & fragiles ! que » j'en sois la victime, & que du moins » ma mort me tienne lieu d'un dernier » mérite ! que d'autres, cependant, » achevent mon ouvrage & s'en érigent des trophées ! je ne formerai plus de vœux que pour ma Souveraine ; puisse-t-elle me perdre, sans » que son armée perde aussi courage, » & que les maux de ce Royaume » n'augmentent faute de reméde ; qu'elle-même enfin, que sa chere personne ne soit jamais forcée de regretter » Essex ! & si je puis quitter la vie » sans craindre aucun de ces malheurs, » jamais je n'aurai pû lui en faire le » sacrifice ni plus à propos, ni plus volontiers. Tels sont, je le proteste encore devant Dieu, mes vœux sincéres & desintéressés ; telles furent toujours mes intentions, exemptes de » tout autre motif que mon devoir & » le service de votre Majesté : mon corps, » mon ame & ma fortune font ici leurs » derniers efforts. Mon unique regret, » c'est qu'une santé foible, sous un climat » peu favorable, ne m'en permette pas » de plus grands & de plus utiles. Re-

„ connoiſſez la main de celui qui vé-
„ cut autrefois *le plus cher*, & qui
„ mourra le plus fidéle de vos ſervi-
„ teurs.

Dans une autre lettre adreſſée aux Seigneurs du Conſeil, le Comte s'emportoit à des plaintes & à des reproches peu dignes de la gravité qu'exigeoient leurs places & la ſienne. Il y régne un air de ſarcaſme, qui fait plus d'honneur à ſon eſprit qu'à ſa politique. Cette lettre accompagnoit le Journal d'une expédition dont l'événement avoit fourni matière à la critique. Voici ſes propres termes :

„ La ſeule gloſe que je puis ajoûter au texte ci-joint, c'eſt que ſi l'attente de la Reine n'a pas été remplie, il faut néceſſairement de deux choſes l'une, ou qu'elle ait fait choix d'un Miniſtre incapable, ou qu'elle l'ait mis vis-à vis d'un Conſeil foible & inſuffiſant; car je puis proteſter hardiment que je n'ai manqué à rien ni de ce que j'ai pû imaginer de moi-même, ni de ce qu'on a ſçû m'indiquer pour le ſervice de ſa Majeſté: mais je le répéte, Milords, je m'étois muni

d'un plaſtron pour affronter l'ennemi, non pas d'une cuiraſſe pour me garantir de la trahiſon. En un mot, j'étois armé par-devant & non par derriere. . . . . Lorſque les rebelles ſçauront, ... (& j'ai lieu de croire qu'ils en ſont trop inſtruits) lorſqu'ils apprendront, dis-je, que je ſuis bleſſé de ce côté-là, & bleſſé juſqu'au cœur, quel ſera leur orgueil & le danger de ce Royaume! C'eſt ſur quoi je laiſſe à votre ſageſſe le ſoin de réfléchir.

Le deſeſpoir du Comte ſembloit augmenter de jour en jour. On en jugera par la lettre ſuivante qu'il adreſſoit à la Reine, & dont le porteur, qui n'eſt point nommé, étoit ſans doute une de ſes créatures.

Madame,

„ Quoique le ſtyle de votre Majeſté ſoit entièrement changé à mon égard; que je voye les nuages groſſir & la tempête ſe former contre moi; mon devoir cependant, ma fidélité & mon application ſont pour jamais in-

altérables. Je ſuis prêt à tomber auſſitôt & auſſi bas que le deſtin & vous l'avez réſolu. Je ſuis préparé à tout; mais, ô ma chere Souveraine, puiſque vous êtes laſſe de moi, laiſſez-moi mourir comme un ſimple particulier. Prenez ſoin ſeulement de votre gloire; ayez pitié de votre brave armée dont je ſuis encore le chef & l'ame; & prenez à cœur des affaires, du ſuccès deſquelles dépend le ſort de votre Etat; eſtimez d'honnêtes gens tels que nous, qui ſubiſſons toutes ſortes de hazards & de miſeres pour votre conſervation & votre Grandeur. Traitez-bien de bons ſerviteurs pleins de valeur & de mérite, tels que le porteur. Ils ont autant d'ardeur à ſe ſacrifier pour vous, que vos plus chers favoris à faire par vous leur fortune. . . . .

„ Ce ſont ceux-là qui prodiguent leurs ſueurs & leur ſang pour votre ſervice, pendant que la foule qui vous environne, & qui à préſent a le bonheur de vous plaire davantage, n'eſt compoſée que de ſerviteurs inutiles. Enfin ſi Votre Majeſté, ſi vous, dont la ſéparation m'a percé ſi douloureuſe-

ment le cœur, vous laiſſez ainſi transformer par les Sirenes qui vous obſédent, vous apprendrez bientôt qu'une mort généreuſe a racheté du mépris & de la miſere,

De votre Majeſté,

le plus humble ſerviteur,
Eſſex.

Les Miniſtres, comme on peut croire, n'étoient pas ſans réponſe à toutes les plaintes & les imputations du Comte. Il ne les bornoit point à ſes dépêches ni à ſes diſcours ordinaires. Il en avoit rempli une *Apologie de ſa conduite en Irlande*, qui étoit répandue dans toute l'Angleterre. On jugera de leur reſſentiment par quelques extraits de la lettre qu'ils lui écrivoient au nom de la Reine, le 14 Septembre 1599. (*d*)

Après une longue énumération des fautes du Comte dans la conduite de cette guerre, des moyens qu'il avoit eus en main & des ſecours qui lui avoient été envoyés »: On doit juger fa-

(*d*) Mémoires d'Eliſabeth. Tom. II. page 429. & ſuiv.

„ cilement, continue la Reine, combien la recherche de toutes ces fautes est désagréable pour nous ; car, en effet, peut-on chercher avec plaisir ce qu'on est si fâché de trouver ? Mais comment se dissimuler une vérité si palpable ? C'est pourquoi il vaut mieux laisser-là le passé, & vous avertir de le réparer par une meilleure conduite à l'avenir, & une application entière à des affaires de si grande importance ; au lieu de remplir vos dépêches d'argumens *impertinens* & de traits de mauvaise humeur sur des choses qui ne concernent que votre personnel ! . . . . . Enfin, concluoit-elle, j'ai vû un écrit en forme de cartel (*e*) rempli de défis & de provocations *impertinentes* & de comparaisons déplacées ; tel, en un mot, qu'il n'en a jamais été présenté de semblable à un Conseil d'Etat, & auquel on ne peut attribuer d'autre intention que d'inspirer de la terreur, pour empêcher qui que ce soit de censurer votre conduite.

(*e*) Apparamment l'Apologie dont nous avons parlé.

Ce fut dans cette crise de mécontentement contre le Comte d'Essex, qu'Elizabeth l'ayant témoigné un jour par les expressions les plus fortes à son ami François Bacon, celui-ci fit à la Reine cette judicieuse réponse : (*f*) „ Je ne sçais point, Madame, les secrets de l'Etat, & je sçais aussi que les affaires des Princes ne se terminent point par des résolutions précipitées. Je pense cependant que si vous aviez toujours eû Milord Essex auprès de vous, sa baguette blanche à la main (*g*), comme autrefois Milord Leycester, & qu'il y demeurât toujours à l'avenir, afin d'y être une société pour vous & un ornement pour votre Cour, aux yeux de votre peuple, des Ambassadeurs & des Ministres étrangers, alors il seroit dans son véritable élé-

(*f*) Mémoires d'Elizabeth, tome II. page 432.

(*g*) C'est la marque distinctive des grandes charges de la Cour. Le Comte d'Essex étoit alors revêtu de celle de Grand Ecuyer & de Grand Maréchal. Les Courtisans honorés de ces principales charges sont ordinairement désignés sous le titre de *Seigneurs à Baguette blanche*.

„ ment. Mais le mécontenter comme vous faites, & cependant lui mettre entre les mains des armes & du pouvoir, c'est une espéce de tentation qui pourroit le rendre incommode & difficile à gouverner ; c'est pourquoi s'il étoit possible de mettre à son rappel des clauses avantageuses, & de le retirer ainsi avec honneur auprès de votre personne, je crois que ce seroit pour vous & pour lui le meilleur parti à prendre.

C'est aussi vraisemblablement celui que la Reine auroit pris, sans la résolution imprudente & précipitée du Comte d'Essex. Il faut avouer que, depuis son départ pour l'Irlande, cet infortuné favori parut entraîné par un esprit de vertige. Il seroit même difficile de trouver la cause d'un si grand changement, sans reconnoître en lui une espéce d'aliénation. On voit par toutes ses lettres que sa santé étoit extrêmement dérangée. Dans une de celles dont nous avons rendu compte, (*h*) il avouoit lui-même ce désordre, d'une façon qui annon-

(*h*) Mémoires d'Elizabeth, tome II, page 420.

çoit que la tête n'en étoit pas exempte : » Pardonnez, disoit-il, cette courte „ & méchante lettre ; . . . . . je réparerai ce défaut après mon retour à Dublin, *dès que j'aurai pû raffermir mon cerveau ébranlé par la maladie dont je suis attaqué*.

Il est trop vrai que la raison souffre souvent des altérations graduelles, dont l'effet, sans aller à ce qu'on appelle folie, influe évidemment sur les idées & la conduite des gens qu'on a crû les plus sages. Mille causes peuvent produire ces dérangemens. Une seule, que chaque individu porte toujours en lui-même ; *l'humeur*, dis-je, suffit. Excitée par des passions violentes ou par de grands chagrins, sa fermentation est quelquefois fatale au bon sens par un renversement subit ; plus souvent elle ne l'attaque qu'imperceptiblement : mais enfin elle n'est jamais indifférente & sans effet relativement au cerveau. Plus même l'esprit est profond & contemplatif, le cœur sensible, & l'imagination vive ; plus le danger est grand. C'est une circonstance à laquelle peut-être notre compilateur n'a pas fait assez d'attention, & qui seul pouvoit rendre compte d'une

conduite aussi desespérée, aussi inconséquente, aussi contradictoire que celle du Comte d'Essex; depuis cette époque jusqu'à sa fin tragique. L'ambition semble avoir été sa passion dominante. Blessé dans cet endroit sensible par la supériorité que ses ennemis acquéroient sur lui à la Cour, il ne fut pas moins irrité des difficultés qu'il trouva par-tout en Irlande; le dégoût & l'abbattement succédèrent bientôt à des espérances trompées. De-là, ces entreprises commencées avec chaleur, abandonnées avec legereté, ces plaintes, ces reproches, cette mélancolie, ce desir de mourir: mais le desir de dominer, plus fort, plus naturel, étouffe bientôt ces lugubres velleités. Pressé de recouvrer son crédit à la Cour, & de sauver les restes d'une faveur trop négligée, le Comte sacrifie tout à cet unique objet: *l'humeur*, cependant, ne perd point ses droits; elle le trompe sur le choix des moyens, elle l'égare dans la route & le conduit vers le précipice.

Dès que la tréve fut conclue, le Comte d'Essex dépêcha un Officier à la Cour. Arrivé le 16. Septembre, il fut réexpédié le lendemain avec une lettre

contre-signée & une autre particulière de la Reine au Comte: il est apparent que toute la colere d'Elizabeth se seroit bornée à un rappel, & que la présence du favori auroit tout effacé, comme Bacon l'avoit prévû: mais ayant reçu dans cet intervale la lettre dattée du 14. (*i*) il n'eut pas la patience d'attendre la réponse à sa derniere dépêche, & prit le parti violent de repasser en Angleterre. Si l'on pouvoit ajouter foi à une histoire absolument dénuée de vraisemblance, il auroit été poussé à cette démarche par un faux avis de la maladie, & puis de la mort de la Reine, que le Secrétaire Cecil auroit trouvé moyen de lui faire parvenir: mais cette *anecdote* si singuliere n'est point revêtue d'une autorité suffisante (*k*), & le Rédacteur de nos Mémoires, aussi sensé que scrupuleux, n'en adopte aucune qui ne soit constatée.

Le 29. Septembre vers les dix heures du matin, le Comte arriva en poste à la Cour, fort à l'improviste. Il monta

(*i*) Voyez ci-dessus page 33,

(*k*) Elle est rapportée par *Osborne dans ses Mémoires traditionels de la Reine Elizabeth.* Voyez aussi ses *déductions politiques de l'histoire du Comte d'Essex.*

tout de suite chez la Reine; elle venoit de se lever & n'étoit pas encore coëffée; il se jetta à ses genoux, lui baisa les mains & eut avec elle une conversation particulière, dont il parut fort satisfait; car, s'étant retiré dans son appartement pour s'habiller, il fut de très-bonne humeur, & remercia Dieu de ce qu'après avoir essuyé tant de fatigues & de tempêtes au-dehors, il retrouvoit au-dedans *un calme si doux.* Ses ennemis furent fort étonnés de la hardiesse qu'il avoit eue de se présenter devant la Reine sans être annoncé, & de la surprendre au sortir du lit, étant lui-même fort en désordre & si couvert de boue qu'il en avoit jusqu'au visage. Leur étonnement ne fit qu'augmenter, lorsqu'ils le virent à onze heures rentrer chez elle, y rester en conférence avec sa Majesté jusqu'à midi & demi, & en sortir fort gai pour recevoir après diné les visites de toute la Cour. Jusqu'ici tout alloit pour lui le mieux du monde; on s'appercevoit seulement de quelque froideur entre le Comte, le Secrétaire Cecil & les partisans de ce Ministre.

Ceux-ci ne perdoient point de tems; & il y parut. Le Comte retourna, le soir

chez la Reine, mais il l'a trouva entiérement changée. Elle lui demanda, avec beaucoup d'aigreur, pourquoi il avoit osé quitter l'Irlande sans sa permission, & laisser ainsi ce Royaume dans le plus grand danger; elle lui déclara qu'il en répondroit au Conseil qui fut convoqué sur le champ, & où le Comte prit sa place; mais après une courte séance, l'affaire fut remise au lendemain. La même nuit, le Comte fut mis aux Arrêts dans sa chambre; le jour suivant, il fut mandé au Conseil: mais il y parut en accusé debout & découvert, & le Secretaire Cecil porta les Chefs d'accusation; (*l*) le Comte répondit à tout avec beaucoup de douceur, de gravité & de discrétion: il fut renvoyé dans sa chambre avec défenses d'en sortir; le Conseil alla faire à sa Majesté le rapport de cette séance: elle avoit été longue; il étoit cinq heures du soir lorsqu'ils se séparerent. La Cour parut encore alors comme partagée entre le favori & ses ennemis. Le Secrétaire Cecil donna à dîner

(*l*) On n'en fera point ici l'énumération; ils se trouvent fort au long dans Camden Rapin, Rismer, &c. &c.

à un grand nombre de Seigneurs & de Conſeillers privés ; mais un nombre au moins égal tint compagnie au Comte d'Eſſex.

Cette égalité ne ſe ſoutint pas longtems. Le Comte ne put ou ne ſçut profiter du peu de jours qu'il paſſa encore ſous le même toît que la Reine, & du Conſeil que François Bacon lui avoit donné au commencement de ſa détention : c'étoit „ de ſe procurer un accès auprès d'Eliſabeth, à propos ou hors de propos, „ ſérieuſement ou par maniere de jeu, „ enfin par quel moyen & à quelque „ prix que ce fût. “ Soit fierté, ſoit timidité, le Comte ne fit pour cela aucune tentative : & peut-être étoit-ce là tout ce que la Reine attendoit pour lui pardonner. Les Miniſtres, à ce qu'il paroît, ſentirent mieux que lui l'avantage de cette poſition. Ils ſçurent l'en priver ; le Comte fut transféré à Londres, au Palais d'York, & il y fut étroitement gardé : ſes ennemis, alors devenus les maîtres du champ de bataille, envenimerent à tel point le reſſentiment de la Reine, qu'elle le pouſſa quelquefois juſqu'à l'inhumanité. Elle n'avoit jamais aimé la Com-

teſſe Douairiere de Leyceſter : *(m)* & dans ſes mécontentemens, elle attribuoit ſouvent au ſang maternel les défauts du Comte d'Eſſex : ſur-tout, lorſqu'elle ſe plaignoit de ſes hauteurs & de ſes entêtemens, elle ne manquoit jamais d'ajouter : *Oh pour cela il le tient de ſa mere !* Le mariage de cette Dame avec un homme jadis ſi cher à Elizabeth étoit apparement ſon crime capital. Il ne lui fut point pardonné, même après la mort de ſon mari : toute la faveur du fils ne put jamais obtenir pour la mere les bonnes graces de la Reine. *(n)* Un motif tout

(m) Mere du Comte d'Eſſex, voyez la note page 168. du Journal d'Octobre.

(n) On ne peut s'empêcher de rapporter ici quelques particularités ſingulieresqui ſe trouvent à ce ſujet dans nós Mémoires, tome II. page 380. le détail en eſt tiré mot pour mot des *Lettres de Sidney*, Collection publiée depuis peu, & auſſi curieuſe qu'autheutique. „ Le „ Comte avoit tenté pluſieurs fois inutilement „ de remettre ſa mere dans les bonnes graces „ de la Reine. On eſſaya divers moyens de „ l'introduire auprès de ſa Majeſté. La Reine „ les avoit agréés, & la Comteſſe de Leyceſter „ étoit entrée juſques dans les appartemens in- „ térieurs ; mais cette Princeſſe avoit toujours „ trouvé des prétextes pour éviter de la voir. „ Au mois de Février 1598. on ſaiſit l'occa-

ſemblable lui faiſoit hair la jeune Comteſſe d'Eſſex : *(o)* le Comte l'avoit épouſée ſans ſa permiſſion, & cette faute pardonnée enfin au mari ne l'avoit jamais été bien ſincérement à cette épouſe infortunée ; elle étoit accouchée préciſément le troiſiéme jour de la détention du Comte ; & ne l'ayant point vû depuis ſon arrivée, ne recevant pas mê-

„ ſion d'un ſpectacle du carnaval, pour engager „ la Reine à ſe trouver chez le Chevalier Knolis, Controlleur de ſa maiſon & frere de la „ Comteſſe. Cette Dame l'y attendoit avec un „ *joyau* de 300 livres (*6750.* liv. tournois) „ & un grand dîné. Le Caroſſe de ſa Majeſté „ étoit déja prêt, & tout le monde s'attendoit à „ la voir partir, quand tout d'un coup elle prit „ la réſolution de n'y point aller & l'envoya „ dire. Là deſſus, le Comte d'Eſſex, qui ne ſortoit pas depuis quelques jours, *vint par un* „ *chemin dérobé chez la Reine, en robe de* „ *chambre*, & fit tous ſes efforts pour la perſuader ; mais il ne put y reuſſir. Tout ce „ qu'il obtint ce fut que la Reine permit le „ lendemain à la Comteſſe de venir à la Cour, „ la baiſa, l'embraſſa ; mais, cette Dame ayant „ demandé une autrefois la même faveur pour „ prendre congé, elle lui fut refuſée ; & ſon „ fils (piqué apparemment de ce refus) la ſuivit „ pour quelques jours à la Campagne.

(o) Voyez le Journal de Septembre, page 166. note ſur Philippe Sidney

me de ſes nouvelles, rien ne pouvoit la raſſurer : ſon cœur étoit en proie aux plus vives allarmes. On craignit pour ſa vie. La vieille Lady *Walſingham*, mere de la Comteſſe, alla ſe jetter aux pieds de la Reine, & lui demanda pour toute grace que le Comte eût la liberté d'écrire à ſa femme ; cette demande lui fut refuſée.

La diſgrace du Comte d'Eſſex ne fut pas plûtôt conſtatée par un traitement ſi dûr, qu'elle produiſit l'effet ordinaire. Ses parens, ſes amis furent diſperſés ou intimidés ; quelques libelles hazardés contre ſon grand ennemi, le Secrétaire Cecil, furent auſſi-tôt ſupprimés. Un ſeul homme oſa s'avouer ſon partiſan & ſon ami. Sa générosité, ou ſi l'on veut, ſon imprudence fera paſſer ſon nom à la poſtérité. Ce fut le Chevalier *Chriſtopher Saint Laurence.* Il fut aſſez hardi, pour boire publiquement à la ſanté du Comte & *à la confuſion de ſes ennemis* (façon familière aux Anglois, de témoigner leur zèle pour la cauſe qu'ils ont embraſſée.) Une telle bravade ſeroit regardée à préſent tout au plus comme indiſcrete ; mais alors la ſuite pouvoit en devenir plus facheuſe. L'Angleterre

étoit loin encore de cette liberté aujourd'hui tant vantée ; & (quoi qu'en veuillent dire quelques Ecrivains modernes). Elizabeth savoit au moins autant se faire craindre qu'aimer. Le Chevalier Saint Laurence fut mandé chez le grand Trésorier: il ne nia point, il soutint au contraire les expressions dont il s'étoit servi, & il offrit de les justifier si quelque ennemi du Comte osoit se présenter pour l'accuser en forme. On lui a imputé depuis de s'être offert, pour tuer au milieu de la cour le Secrétaire Cecil & le Lord Grey, l'un des Chefs du parti contraire. (*p*) Si le fait est vrai, c'étoit porter loin les droits de l'amitié.

L'extrême rigueur de la Reine à l'égard du Comte d'Essex ne fut point adoucie par différentes lettres, qu'il lui écrivit d'un style fort humble & fort pathétique ; on ne peut s'empêcher d'y reconnoître un grand désordre & un mélange singulier de choses qui paroissent assez incompatibles ; des passages de l'Ecriture & des protestations d'amour ; du latin & de la galanterie ; le désespoir ; le dégoût de la vie & le desir de la conserver.

(*p*) Mémoires d'Elizabeth. tome II. p. 433.

Peu s'en fallut, en effet, qu'il ne la perdit par une maladie, suite de ses chagrins & de sa détention. Préparé à la mort, selon tous les Rites de son Eglise, il renvoya à la Reine les brevets de ses charges : elle les lui renvoya ; & dans cette extrêmité, elle permit enfin que la Comtesse pût le voir. Sur le rapport qui lui fut fait de l'état du Comte, Elizabeth laissa échapper quelques marques de tendresse. Elle lui envoya un de ses Médecins *avec des bouillons*, lui fit dire ; „ qu'il prît courage, & que *si elle l'avoit* „ *pû avec honneur*, elle auroit été lui „ rendre visite. " Ces mots prononcés avec quelques larmes qu'on ne put retenir, donnerent l'allarme aux ennemis du Comte. (Un exemple de haine bien caractérisé, c'est que le Chevalier Ralegh en tomba malade lui-même.) Ils firent de nouveaux efforts, pour arrêter les progrès de cette compassion naissante, persuadés qu'elle auroit produit un sentiment plus doux. A peine le Comte fut-il hors du dernier danger, qu'ils affecterent de regarder sa maladie comme une feinte, & parvinrent à irriter de nouveau la Reine contre lui, par la persuasion d'avoit été jouée. Elle rédui-

sit à des heures marquées la permission qu'elle avoit donnée à la Comtesse de voir son mari, & ne voulut plus écouter les sollicitations de sa famille. Milady Rich, sa sœur, Dame aussi célébre par son esprit que par sa beauté, étoit la plus ardente & la plus empressée auprès d'Elizabeth. Nous rapporterons ici quelques extraits d'une lettre qu'elle lui écrivoit en faveur de son frere. Elle se ressent encore plus que les autres du mauvais goût de ce tems-là ; c'est un tissu des plus brillans *concetti*, & des adulations les plus exagérées. „ J'espérois, dit-elle, „ que mes yeux jouiroient ce matin du „ bonheur d'envisager la beauté de vo- „ tre Majesté ; mais, voyant le soleil se „ cacher dans un nuage (*q*) & rencon- „ trant des *esprits*, (*r*) qui, *par les roues* „ *de leurs chariots*, *me présageoient du* „ *tonnerre dans l'air*, je n'ai plus que ce „ moyen de faire parvenir mes plaintes

(*q*) C'est-à-dire n'ayant pû obtenir l'entrée.

(*r*) Apparemment le Secrétaire Cecil ou quelques autres des Ministres qui alloient & venoient tous les jours de la Campagne où étoit la Cour, à Londres, où le Comte étoit détenu, pour pousser les poursuites commencées contre lui

„ & mes frayeurs à la Majesté suprême „ & à l'oracle divin dont je n'ai reçû „ jusqu'à présent que des réponses am- „ bigues . . . .
Ensuite parlant des ennemis du Comte, " il semble à les entendre diffamer „ mon malheureux frere, que son offen- „ se soit un crime capital, & que lui-mê- „ me soit une assez vile créature, pour ne „ pouvoir la racheter par sa vie entière, „ son amour & ses services consacrés à „ vos beautés & à l'état. J'ai grand sujet „ de craindre que, si vos belles mains „ n'arrêtent le cours de leur haine effre- „ née, leurs derniers efforts ne finissent „ qu'avec les derniers soupirs de mon „ frere . . . . Si votre Majesté ne se „ hâte de le secourir avant qu'il soit en- „ tiérement accablé sous le poids de sa „ disgrace, il ne pourra plus effacer les „ taches dont la calomnie cherche à le „ noircir ; & sa réputation flétrie le „ mettroit hors d'état de servir de nou- „ veau *sa Déesse sacrée*. Tant de perfe- „ ctions & de beautés ne sçauroient s'al- „ lier avec un cœur implacable, ni des „ yeux si charmans contempler son „ malheur sans un regard de compas- „ sion ; mais s'il ne peut plus se flatter de

„ recouvrer un jour la félicité qui fut autrefois le prix de ſes ſervices, & de „ paſſer ſa vie aux pieds de ſon *admirée* „ *Souveraine*, qu'il lui ſoit du moins „ permis de couler ſes jours dans l'obſcurité d'une fortune privée . . . . „ Les auguſtes inclinations & la vertu „ ſans fard de votre Majeſté nous répondent que la clemence eſt la compagne „ inſéparable d'une ſi grande beauté. “ Enfin ſe plaignant de l'abus qu'on faiſoit de ſon nom & de ſa puiſſance pour perſécuter le Comte. „ . . . . . Non, ce „ pouvoir divin ne doit pas être plus „ éclipſé, que cette beauté dont l'éclat „ brille dans tout l'Univers . . . . . Daignez imiter le Ciel même; il ne détruit jamais ceux qui ſe confient à ſa „ miſéricorde. . . . .

Tant de ſupplications adoucirent encore une fois la fiere Elizabeth : elle permit au Comte d'aller habiter ſon hôtel; mais il y fut accompagné d'une ſûre garde, & la Comteſſe même ne put lui parler que de jour. Ces dures conditions ne l'empêcherent pas d'en remercier la Reine par la lettre ſuivante (*r*).

(*r*) Mémoires d'Elizabeth, tome II. page 443.

„ Daignez, ô ma très-chere & très-„ admirée Souveraine, agréer l'humble „ reconnoiſſance du plus fidèle de vos „ ſujets : le gracieux meſſage de votre „ Majeſté eſt venu me ſauver la vie, dans „ l'inſtant où je luttois contre la mort. „ Votre auguſte clémence, en diminuant le poids de mes fers, m'a donné la force de réſiſter à une foule de „ maux, qui, ſans ce ſecours, auroient „ déja mis fin à mon exiſtence ; ce nouveau gage de vos bontés eſt pour moi „ une voix ſecrette qui retentit au fond „ de mon cœur, comme ſi votre Majeſté „ me diſoit ces propres mots : *Ne meurs* „ *point, Eſſex, car je ne t'humilie que* „ *pour ton bien, & je veux un jour être* „ *encore ſervie par toi* : & mon ame „ proſternée répond avec tranſport : *Je* „ *l'eſpere! cet heureux jour.* Dans cette „ flâteuſe confiance, toutes mes afflictions „ de corps & d'eſprit ſont légeres à celui qui eſt,

„ De votre Majeſté,

Le très-humble ſerviteur,
Eſſex.

Mais ſi la Reine avoit de tems en tems quelque retour favorable au Comte d'Eſſex, l'acharnement de ſes ennemis n'étoit point ralenti par ſa longue captivité. Huit mois s'étoient écoulés, & ſa ſituation étoit toujours la même. Quelques écrits qui parurent alors en ſa faveur ſervirent de prétexte au parti contraire, pour irriter Elizabeth par la crainte d'une ſédition. Trop fiere pour plier par ce foible motif, elle redoubla de ſévérité. Le Comte s'efforçoit en vain de la fléchir par ſes lettres. Elle en vint au point de ne les plus recevoir. „ Puiſque vous ne daignez pas même entendre parler de moi, il ne me reſte plus, „ lui écrivoit le Comte, qu'à ſupplier „ votre Majeſté *ſur les genoux de mon* „ *cœur*, de finir tout enſemble mon châtiment, ma miſere & ma vie . . . . „ oüi, j'entends la voix de Dieu même „ qui m'appelle hors de ce monde ingrat „ où j'ai vécu trop long-tems, & où je „ me ſuis crû autrefois *trop heureux*.

Dans ces rigoureuſes diſpoſitions, la Reine preſſa le procès commencé contre lui. Il comparut (*ſ*) devant dix-huit

(*ſ*) 5. Juin 1600.

Commiſſaires, dont au moins les deux tiers étoient ſes ennemis jurés : ils lui firent ſubir toute l'humiliation attachée à l'état d'accuſé; & il fut obligé d'écouter à genoux les harangues véhémentes que le Garde des Sceaux & les principaux Magiſtrats prononcerent contre lui : mais ce qui dut ſans doute être plus douloureux pour une ame noble & ſenſible, ce fut de voir François Bacon, dont le frere (*t*) lui étoit attaché, & qui lui-même étoit comblé de ſes bienfaits, devenir auſſi ſon accuſateur. Quelques efforts qu'il fit, pour pallier cette démarche, de ſon obéiſſance à la Reine & du devoir de ſa charge, il en ſentit aſſez toute la défaveur pour ſe croire obligé de faire ſon apologie par différens écrits publics ; mais l'impreſſion qui en reſta ne fut de long-tems effacée.

On n'entrera ici ni dans le détail des griefs allégués à la charge du Comte, de ſes réponſes, ni des opinions du Conſeil (*u*).

(*t*) Antoine Bacon, ſur les papiers duquel ces Mémoires ont été compilés par le Docteur Birch, & qui étoit logé chez le Comte d'Eſſex. Voyez le Journal de Septembre, page 28.

(*u*) Outre le détail qu'on en trouve dans nos Mémoires, on peut recourir aux différentes ſources déja indiquées.

Nous remarquerons seulement que ce Seigneur demanda grace avec beaucoup d'humilité, & témoigna par ses larmes le plus vif repentir d'avoir déplu à sa Souveraine. On lui en fit alors un mérite, qui peut-être n'en seroit plus un aux yeux des Anglois d'aujourd'hui.

Soit qu'en effet la Reine n'eût eu d'autres vûes que de l'humilier, & qu'elle eût montré un penchant décidé à lui pardonner, auquel Cecil & son parti n'osoient plus s'opposer ; soit que ne trouvant point dequoi le perdre entierement, & connoissant la violence de ses passions, ils crussent réussir plus sûrement en lui faisant rendre une liberté dont il abuseroit : ce Ministre affecta de solliciter publiquement celle du Comte ; celui-ci l'obtint, mais sans voir la Reine, & même avec défenses expresses d'approcher de la Cour.

Il justifia trop tôt & trop bien les espérances que ses ennemis avoient conçues de son élargissement. Après quelques tentatives inutiles pour obtenir son rappel, il se livra tout entier à un ressentiment qu'ils fomentoient eux-mêmes par les désagrémens les plus sensibles. Totalement ruiné par ses dépen-

ses dans le service & plus encore par ses libéralités excessives, il ne subsistoit plus que des bienfaits de la Reine. On les lui retira. La douleur de voir ses enfans sans bien & ses créanciers sans espoir, lui arracha les expressions les plus indécentes ; il lui échappa de dire que la Reine étoit *vieille*, & que son esprit n'étoit pas moins décrépit que sa *carcasse*. Si l'on considére qu'Elizabeth étoit femme & Reine, on trouvera sans doute que c'en étoit assez pour qu'il en dût couter la vie à cet indiscret favori. Entraîné enfin par les mauvais conseils de son Secrétaire *Cuffe*, il forma une des plus extravagantes conspirations, dont l'histoire ait fourni l'exemple.

Celle d'Angleterre est si connue, que nous nous abstiendrons ici d'entrer dans aucun détail. Chacun sçait qu'après six mois d'exil, (*x*) le Comte entra dans Londres suivi des Comtes de Southampton, de Bedford, de Rutland, & de quelque noblesse ; dans l'espérance de soulever en sa faveur cette grande Ville. Mais ce même peuple, dont il avoit été l'idole, ne lui donna à son entrée que de vaines

(*x*) 8. Février 1601.

acclamations bientôt étouffées par une proclamation de la part de la Reine. Repoussé par tout après un leger combat, assiégé dans sa propre maison, il n'eut que le choix de se rendre, ou de périr les armes à la main. Le Lord *Sandys*, le plus âgé & le plus brave des Conjurés, préféroit ce dernier parti. Il proposa au Comte de se faire jour au travers des assiégeans par une sortie générale : » Les conseils » les plus fermes sont toujours les plus » surs ; (disoit ce vieux guerrier,) & » au pis aller, il vaut mieux mourir par » l'épée que de tendre le col sous la ha- » che. « Le Comte n'écouta d'abord qu'un noble desespoir ; mais soit que la nature reprit ses droits sur lui, soit que la conscience exerçât les siens avec plus d'empire dans ces momens critiques, il se rendit le même jour avec toute sa troupe.

Le Sécrétaire Cecil, donnant avis de cette affaire au Chevalier George *Carew*, l'un des Ministres de la Reine en Irlande, rend un témoignage bien glorieux à la fermeté d'Elizabeth. » Mê- » me dans le temps où l'on vint don- » ner à sa Majesté une fausse allarme, » en lui disant que *la Cité* étoit ré-

» voltée, elle ne fut pas plus étonnée, » que s'il avoit été question d'une que- » relle de la canaille dans *Fleet-Street*.

L'histoire du procès, du jugement & de l'exécution du Comte d'Essex, étant aussi peu ignorée que celle de la conjuration, nous observerons seulement, d'après nos Mémoires, que le Comte se défendit assez mal ; qu'il hazarda des imputations calomnieuses contre le Sécrétaire Cecil ; & qu'il s'emporta à des récriminations peu généreuses contre ses complices. François Bacon se trouva encore alors dans la dure nécessité de plaider contre son bienfaicteur ; mais le crime du Comte étoit si manifeste, & la loi si formelle, que cette seconde action publique fit à M. Bacon moins de tort que la premiere. Le Ministre *Ashton* Chapelain du Comte joua un rôle plus odieux. Par les scrupules qu'il glissa dans l'ame ébranlée de son maître, il l'engagea à des confessions & des dépositions contre ses amis & contre lui-même, beaucoup plus étendues que n'exigeoient les loix ni du Christianisme, ni de l'Angleterre. Si, d'un côté, l'on est indigné des maximes cruelles qu'un zéle outré ou mer-

cenaire inspiroit à ce Directeur, on ne peut, de l'autre, s'empêcher de rire de son fanatisme. » Vous avez enfin ma- » nifesté à l'univers », disoit-il au Comte d'Essex, » que toutes vos apparen- » ces de Religion n'étoient que pure » hypocrisie, & que vous étiez au fond » du cœur *ou un Athée, ou un Papiste.* Plaisante alternative ! nous remarquerons en passant que M. Birch, qui l'a transcrite, ne paroît pas même en avoir soupçonné l'absurdité. Elle ne lui échapperoit pas, dans la bouche d'un Capucin qui auroit ainsi prêché son patient : *en vérité, mon frere, vous n'aviez point de Religion, vous étiez un Protestant, ou un Athée.* Le Théologien Anglican laisseroit-il passer cette phrase sans commentaire ?

Parmi les circonstances de cette catastrophe, nous n'en observerons qu'une des plus touchantes. C'est que le Comte avoit entraîné dans son malheur le Chevalier *Christopher Blounte*, troisiéme mari de la Comtesse sa mere. Il fut exécuté peu de jours après lui. Ainsi cette Douairiere infortunée perdit en même-temps son fils & son époux. Fût-ce un bonheur pour elle d'avoir encore trente ans à

les pleurer tous deux ? Elle eut du moins, avant sa mort, la consolation de les voir vangés de *Ralegh.* Cet implacable ennemi fut présent au supplice du Comte. Il lui épargna seulement la douleur de l'envisager, & se retira lorsqu'il parut, dans un appartement où il vit tout d'une fenêtre. En laissant échapper alors quelques larmes sincéres ou feintes, il ne sçavoit pas que, vingt ans après, il dût donner au même lieu un pareil spectacle. Nous finirons cet extrait par quelques détails sur la personne du Comte d'Essex. M. Birch a cru qu'ils pourroient interesser la curiosité de ses compatriotes. Le rôle qu'a joué ce fameux favori semble nous répondre du moins de celle du beau sexe.

» Le Comte n'avoit que 34 ans. Il étoit » grand, fort & de belle taille, mais » un peu voûté, & si loin d'être un » beau danseur, que même sa façon » de marcher n'avoit rien d'agréable. » . . . . . Il avoit des mains re- » marquables par leur beauté & leur » blancheur . . . . , fort négligé & très- » indifférent sur la parure. . . . . Il » étoit seulement délicat & recherché » dans ses bains. . . . . Plus sobre que

» continent, il mangeoit & buvoit peu ; » mais il eût beaucoup de maîtresses » & quelques enfans naturels.

Orateur, Poëte même (*y*), il s'exerça dans divers genres. Il fut surtout ingénieux à inventer & composer des divertissemens pour la Cour, parmi lesquels on admira celui qui avoit pour titre, *l'Amour, & l'Amour propre.* De ses ouvrages en prose, les deux seuls qui ayent été réimprimés depuis sa mort sont son *Apologie à M. Antoine Bacon, & sa Lettre au Comte de Rutland pendant ses voyages*, publiée à Londres en 1633. & intitulée *Instructions utiles sur les observations particulières qu'un voyageur doit faire dans toutes les Nations.*

Avec ces talens pour les arts, il n'est pas surprenant que le Comte d'Essex en fût le Protecteur. Les deux grands Poëtes de son temps *Spencer & Shakespear* célébrèrent également ses vertus & ses bienfaits. Le premier, en le perdant, tomba dans l'infortune, & il y passa le reste de sa vie; les Cecils & leurs partisans lui firent payer cher l'attache-

(*y*) Ses Poësies sont conservées en manuscrit à Oxford dans la Bibliothèque *Asmolienne.*

ment invariable que ce Poëte reconnoissant avoit témoigné à son bienfaiteur.

Le Comte ne fut que trop généreux ; il lui en couta toute sa fortune, malgré les dons considérables qu'il avoit reçus de la Reine. Dans ses diverses entreprises contre l'Espagne, il avoit toujours pris sur lui une partie de la dépense, pour mieux engager le Conseil à les approuver. Dès sa plus tendre jeunesse, il avoit mené à ses dépens une troupe de volontaires à la guerre de Portugal : & dans ses campagnes en France, il avoit toujours eu à sa suite & à ses frais l'élite de la jeune Noblesse Angloise. Ses correspondances dans toute l'Europe formoient un objet de dépense très-considérable : nous en trouvons de fortes & de fréquentes preuves dans nos mémoires. Non-seulement il faisoit voyager à ses dépens plusieurs de ses compatriotes ; mais il pensionnoit aussi en différens pays un nombre d'Etrangers, pour l'instruire de tout ce qu'ils pourroient découvrir dans leurs Cours respectives ; enfin jamais sujet ne fit des dépenses plus Royales. Aussi fut-il toujours en-

detté. Il en convenoit de très-bonne foi. Un ami l'ayant fort pressé d'écrire au Chevalier Robert Sidney (z) en faveur d'un marchand à qui celui-ci devoit une somme, il mit à sa lettre le postscript suivant. » Je n'ai pu refuser de signer cette lettre : mais jusqu'à ce que j'aye payé mes propres dettes & corrigé *mes prodigues humeurs*, je suis bien loin de croire que le titre de débiteur soit en vous un péché mortel. Noble franchise, sentiment équitable, qui ne sont pas toujours imités par les personnes en place !

Un homme de ce caractère ne pouvoit manquer d'amis. Aussi en eut-il, & des plus fidéles, & des plus dévoués ; mais leur nombre étoit trop petit, leur pouvoir trop borné, pour assûrer seuls le succès de sa conjuration. Sa ressource ou plûtôt son espoir consistoit dans le peuple. Il apprit trop tard ce que c'est qu'un vil amas d'hommes, sans principes, sans réflexion & sans connoissances, poussés par la brutalité ou par le fanatisme, rete-

(z) Mémoires d'Elizabeth, tome II. p. 201.

nus par la crainte ou repoussés par la force ; mais toujours legers, inconstans, prêts à voir du même œil, le supplice & le triomphe de leurs Idoles : exemple terrible à jamais pour tous ceux qui s'enivrent de la vaine fumée des applaudissemens populaires.



DISSERTAZIONE delle ragioni di fare, o abrogare le leggi.

DISSERTATION sur les raisons qui occasionnent l'établissement des Loix, & sur celles qui en demandent l'abrogation.

L'Histoire est l'unique source, où doivent puiser ceux qui veulent sçavoir avec précision comment les loix s'établissent & comment elles s'abrogent. C'est l'histoire qui nous apprend qu'elles se sont introduites successivement, & que les hommes ont toujours besoin de beaucoup de temps pour arriver à quelque chose de raisonnable ; c'est l'histoire qui nous dit que les loix qui ont eu le plus de durée sont celles dont les Auteurs ont eu pour objet le bien public, & ont le mieux connu le caractère du peuple dont ils régloient le gouvernement.

Ces considérations nous obligent d'entrer dans quelque détail sur l'Histoire des Loix & d'examiner ce qui a donné lieu à leur institution dans les pays les plus cultivés.

Il est probable que les Peres de famille ont été les premiers Legislateurs. La nécessité de faire régner l'ordre dans leurs maisons les força sans doute de faire des loix domestiques. Après ces premiers temps, lorsque les hommes commencèrent à vivre ensemble dans le sein des Villes, les Loix de ces Jurisdictions privées devinrent insuffisantes pour une société plus nombreuse. La méchanceté du cœur humain qui paroît assoupie dans la solitude, se réveille dans le tumulte du monde ; & le commerce des hommes qui, assortissant les humeurs les plus sympathiques, procure une compagnie aux personnes sages, fournit aussi des complices aux scélérats. Les desordres s'accrurent dans les Villes, de nouveaux vices y naquirent, & les Peres de famille, comme ceux qui avoient le plus d'intérêt à les réprimer, s'unirent par un principe de sûreté commune pour s'opposer au torrent. On publia conséquemment des Loix, & des Ma-

giſtrats prépoſés pour les faire obſerver furent créés. La dépravation du cœur des hommes eſt ſi grande, que pour jouir d'une félicité tranquille, ils furent obligés de ſe lier mutuellement par l'autorité des Loix. Les premieres qu'on fit ne remédierent qu'aux plus grands inconvéniens. Les Loix civiles réglerent le culte des Dieux, le partage des terres, les contrats de mariage & les ſucceſſions. Les Loix en matiere criminelle n'étoient rigoureuſes que pour ces délits, dont les effets faiſoient craindre davantage. Peu-à-peu, à meſure qu'il ſurvint des inconvéniens qu'on n'avoit point prévus, les nouveaux excès donnerent naiſſance à de nouvelles Loix. De l'union de pluſieurs villes ſe formerent les Républiques, qui, par la variation naturelle à toutes les choſes humaines changerent ſouvent de forme. Las de la conſtitution démocratique, le peuple paſſa à l'ariſtocratie à laquelle il ſubſtitua le gouvernement d'un ſeul, changemens qui venoient ou de ce que le peuple mettoit toute ſa confiance dans les éminentes vertus de quelqu'un d'entre ſes concitoyens, ou de ce que quelque homme ambitieux uſurpoit artificieuſement la

ſouveraine autorité. Il eſt peu d'états qui n'ayent éprouvé cette diverſité de gouvernemens; il n'en eſt aucun qui n'ait eu différentes Loix.

Oſiris eſt le premier Légiſlateur, dont l'Hiſtoire Profane faſſe mention. Il fut Roi d'Egypte, il y fit ſes loix auxquelles les Souverains eux-mêmes étoient aſſujetis, & qui, outre qu'elles régloient le gouvernement du Royaume, s'étendoient encore ſur la conduite des particuliers. Les Rois qui ſe conformerent le plus aux loix, furent ceux que le peuple aima davantage. Oſiris inſtitua trente Juges, dont le chef portoit à ſon col l'image de la vérité ſuſpendue à une chaîne d'or; on avoit gagné ſa cauſe, lorſqu'on avoit été touché avec cette repréſentation. Oſiris régla le culte des Dieux, le partage des terres & la différence des condititions. Il défendit d'empriſonner les débiteurs; toute éloquence capable de ſéduire étoit bannie des diſcours des Avocats; les Egyptiens hypothéquoient les cadavres de leurs peres, ils les dépoſoient en gage entre les mains de leurs créanciers, & ils ſe couvroient d'infamie ſi la mort les moiſſonnoit avant qu'ils les euſſent retirés. Ce

Légiſlateur, croyant qu'il ne ſuffiſoit point de punir les hommes durant leur vie, établit un tribunal qui devoit les juger après leur trépas, afin que le deshonneur qu'une condamnation juridique feroit rejaillir ſur les morts, fût un puiſſant motif pour animer les vivans à la pratique de la vertu.

Après les loix des Egyptiens, les plus anciennes ſont celles des habitans de Crete; Minos qui en fut l'Inſtituteur ſe glorifioit d'être iſſu de Jupiter; & pour les rendre plus reſpectables, il aſſuroit qu'elles lui avoient été dictées par ſon pere.

Lycurgue, Roi de Sparte, fit uſage des loix de Minos, auxquelles il ajouta quelques-unes de celles d'Oſiris qu'il avoit recueillies durant un voyage qu'il fit en Egypte. Il bannit de ſa République l'or & l'argent, toute ſorte de monnoye, les arts ſuperflus; & il diviſa les terres entre les citoyens qui furent également partagés. Ce Légiſlateur dont le but étoit de former une nation belliqueuſe voulut écarter toutes les paſſions qui pouvoient énerver le courage; il permit pour cet effet la communauté des femmes parmi les citoyens, ce qui

peupla conſidérablement l'état, les particuliers n'étant point gênés par les doux & tendres nœuds du mariage. Tous les enfans mâles étoient élevés aux dépens du public, & les peres qui pouvoient prouver que leurs fils étoient nés mal ſains étoient les maîtres de leur arracher la vie. Lycurgue penſoit qu'on ne mérite point de vivre, quand on n'eſt point propre à porter les armes. Il ordonna que les Ilotes qui étoient une race d'Eſclaves, s'appliqueroient à cultiver les terres, & que les Spartiates s'occuperoient des ſeuls exercices qui étoient capables de les diſpoſer aux travaux de la guerre; les jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe luttoient tout nuds dans la place publique; leurs repas étoient réglés, & tous les citoyens mangeoient enſemble mêlés les uns avec les autres malgré la diverſité de leurs conditions. Il étoit défendu aux étrangers de ſéjourner à Sparte, afin que leurs mœurs ne corrompiſſent point celles que Lycurgue y avoit introduites; on n'y puniſſoit que les voleurs mal adroits: la création d'une République militaire étoit l'objet de Lycurgue, & il y parvint. Il eſt certain que Dracon fut le premier Légiſlateur

des Athéniens : ses loix étoient si rigides, qu'on disoit qu'il les avoit écrites avec du sang. Nous venons de voir comment les loix s'étoient établies dans l'Egypte & à Sparte ; voyons maintenant comment elles furent réformées à Athenes. Les désordres qui régnoient dans l'Attique, & les funestes effets qu'on pressentit qu'ils produiroient, furent cause que les Athéniens recoururent à un homme sage, qui seul pouvoit corriger tant d'abus. Les pauvres qui, pour leurs dettes, étoient cruellement vexés par les riches, choisirent un Chef, afin qu'il les délivrât de la tyrannie de leurs créanciers. Dans ces conjonctures, Solon fut nommé d'un consentement unanime Archonte & Arbitre souverain des démêlés qui les divisoient. Les riches, dit Plutarque, l'agréerent comme un homme riche, & les pauvres comme un homme vertueux : les Débiteurs furent soulagés par Solon, qui accorda aux citoyens la liberté de tester, & qui permit aux femmes de se séparer d'avec leurs maris, quand ils seroient impuissans pour prendre d'autres époux parmi les parens de leurs premiers maris. Les Loix d'Athénes punissoient l'oisiveté, absolvoient

celui qui tuoit un adultere, & défendoient de confier la tutelle des pupilles a leurs plus proches héritiers. Ceux qui avoient crevé un œil à un orphelin, étoient condamnés à perdre les deux yeux. Les hommes notés par leurs débauches n'osoient élever la voix dans les assemblées du peuple. Solon ne parle jamais du parricide; ce crime lui paroissant inouï, il crut que le défendre seroit apprendre à le commettre ; il voulut que ses Loix fussent déposées dans l'Aréopage. Ce Corps de Magistrature fondé par Cecrops, étoit dans son origine composé de trente hommes sages, dont le nombre s'accrut ensuite jusqu'à celui de cinq cens. Les assemblées de l'Aréopage se tenoient pendant la nuit : les Avocats y traitoient les causes avec simplicité, & il ne leur étoit point permis d'employer les ressorts qui font mouvoir les passions. Les Loix d'Athénes passérent à Rome ; mais comme les Loix de cet Empire devinrent celles de tous les peuples qu'il subjugua, il sera nécessaire que nous nous étendions un peu plus sur ce qui les concerne.

Romulus fut le Fondateur & le premier Législateur de Rome ; voici le peu

qui nous reste des Loix de ce Prince. Il voulut que les Rois eussent une autorité suprême en matière de Justice & de Religion ; qu'on refusât d'ajouter foi aux fables qu'on racontoit au sujet des Dieux; qu'on eût à leur égard des sentimens nobles; qu'on ne leur attribuât rien qui ne fût parfaitement conforme à la plus exacte honnêteté. C'est une impiété, ajoute Plutarque, de croire qu'une beauté mortelle puisse avoir des attraits pour la divinité, & lui donner du plaisir. Ce Roi si peu superstitieux ne laissa point d'ordonner qu'avant que de rien entreprendre, les augures fussent consultés. Il admit les Patriciens dans le Sénat, les Plebeiens dans les tribus; & les esclaves, il les compta pour rien dans sa République. Les maris avoient droit de punir de mort leurs femmes convaincues d'adultére & d'yvresse. Les peres exerçoient sur leurs enfans une puissance tellement illimitée, qu'il leur étoit permis de faire mourir ceux qui naissoient notablement contrefaits. La perte de la vie étoit la peine des parricides. Un Avocat qui trompoit son client étoit abhorré ; une fille qui frappoit son beau-pere, étoit dévouée à la vengeance des Dieux Pénates.

nates. Romulus voulut que les murs de la ville fussent sacrés ; & il tua Rémus, son frere, parce qu'il avoit transgressé cette loi en franchissant ceux de Rome ; il établit des asyles : il y en avoit un des plus considérables près du Mont Tarpéien. A ces Loix de Romulus, Numa ajouta quelques nouvelles Loix. Comme il étoit très-pieux, & que sa Religion étoit très-épurée, il défendit de représenter les Dieux sous une figure humaine, ou sous celle de quelque bête que ce fût. C'est pourquoi, cent-soixante ans après la fondation de Rome, on n'avoit point encore vû d'images dans les Temples. Pour exciter le peuple à la multiplication, Tullus-Hostilius voulut que le public fût obligé de nourrir à ses dépens, jusqu'à l'âge de puberté, les enfans de toutes les femmes qui en mettroient au monde trois à la fois. Parmi les Loix de Tarquin qui toutes favorisoient les débiteurs, les plus remarquables sont celles qui forcent chaque Citoyen, sous des peines griéves, à fournir une déclaration fidelle de tous leurs biens. Celles qui réglent les dons qu'il convient de faire aux Temples, & celles qui permettent aux affranchis d'être incorporés dans les

tribus des villes. Telles sont les Loix principales que les Romains reçurent de leurs Rois. Sextus Papirius les réunit, & il en composa un corps qui fut nommé le Code Papirien. Après l'expulsion des Rois, on abolit la plûpart des Loix qui regardoient l'Etat Monarchique. Valérius Publicola, Collégue de Brutus dans le Consulat, un des instrumens de la liberté Romaine, Consul extrêmement favorable au peuple, publia de nouvelles Loix adaptées au genre de gouvernement qu'il vouloit établir. Ces Loix permettoient d'en appeller au peuple des sentences des Magistrats, & elles défendoient, sous peine de mort, d'accepter aucune charge sans son consentement; elles diminuerent les tailles, & elles approuverent qu'on égorgeât les citoyens qui aspiroient à la tyrannie. L'usure s'introduisit, depuis que Publicola & les grands de Rome exigerent jusqu'à douze & demi pour cent. Ceux qui ne pouvoient point acquitter leurs dettes étoient traînés en prison & réduits à l'esclavage avec toute leur famille. Cette cruelle Loi parut insupportable aux Plébeiens, qui souvent en étoient les victimes; ils en prirent occasion de murmurer contre les

Consuls: le Sénat se montra infléxible, & le peuple devenu furieux se retira sur le Mont Sacré: depuis ce moment, il agit avec le Sénat sans observer aucune subordination, & il ne rentra à Rome qu'à condition que, ses dettes demeurant éteintes, on crééroit une Magistrature qui auroit l'autorité nécessaire pour soutenir ses droits. Les tribuns réduisirent à six & un quart pour cent l'usure, qui dans la suite resta entiérement abolie pendant quelque temps. Les deux ordres qui composoient la République Romaine, formérent toujours des desseins ambitieux pour s'élever l'un sur les ruines de l'autre; ce qui fut une source de jalousie & de défiance. Quelques séditieux adulateurs du peuple fomentoient d'un côté un peu trop ses prétentions; & de l'autre le pétulant orgueil de quelques jeunes Magistrats rendoit les résolutions du Sénat trop séveres. La Loi Agraire qui concernoit le partage des terres conquises, causa plus d'une fois des dissentions dans la République. L'an 267. après sa fondation, elles commencerent à éclater: malgré les soins que le Sénat prit de les assoupir en entreprenant des guerres pour faire diversion,

elles durérent jusqu'à l'an 300. Rome sentit enfin la nécessité de trouver des tempéramens propres à contenter les deux factions. On envoya à Athénes Posthumius-Albus, A. Manlius, & Sulpitius Camerinus, pour qu'ils y compilassent les Loix de Solon. A leur retour, les Ambassadeurs furent admis parmi les Décemvirs, qui donnerent un nouvel arrangement à ces loix que le Sénat approuva par un decret, & le peuple par un plébiscite; elles furent gravées sur dix tables de bronze auxquelles, dans l'année même on en ajoûta deux autres; ce qui produisit ce corps si connu sous le nom de Loix des douze tables.

Les Loix des douze tables limitoient la puissance paternelle, punissoient les tuteurs qui commettoient des fraudes au préjudice de leurs pupilles, & permettoient à chacun de disposer à son gré de ce qu'il possédoit. Il fut dans la suite ordonné par les Décemvirs, que les testateurs seroient obligés de laisser le quart de leurs biens à leurs héritiers; voilà l'origine de ce que nous appellons légitime. Il n'y avoit encore pour lors que deux sortes d'héritiers *ab intestat*, les enfans mâles, & les parens en ligne masculine.

Les Posthumes nés dix mois après la mort de leurs peres, étoient déclarés légitimes. L'Empereur Adrien étendit même ce privilége jusqu'à l'onziéme mois. Le divorce, inconnu des Romains jusqu'à ce temps, fut mis en vigueur par l'autorité des Loix des douze tables. Toutes les injures étoient punies; celles qui étoient effectives, celles qui étoient verbales & celles qui étoient écrites. La seule intention de commettre un parricide s'expioit par la perte de la vie. Les Citoyens pouvoient impunément donner la mort à un voleur armé, & à celui qui, pendant la nuit, entroit dans leurs maisons. Il étoit enjoint de précipiter du haut du Mont Tarpeien les faux témoins. En matiere criminelle, l'accusateur avoit deux jours pour former sa plainte, qu'il devoit signer; & l'accusé en avoit trois pour y répondre. Celui-ci, accompagné de ses parens ou de ses alliés, se présentoit devant les Magistrats dans la posture d'un suppliant. Si l'accusation étoit une calomnie, celui qui l'avoit intentée subissoit le châtiment dû au crime dont il avoit voulu flétrir l'innocence. C'est ce que contenoient en substance les Loix des douze tables, qui, selon Tacite, furent les der-

nieres bonnes loix. Elles étoient le résultat de tout ce que l'Egypte & la Grece avoient de plus parfait. Ces Loix si sages & si équitables ne restreignoient la liberté des Citoyens, que dans les cas où l'abus qu'on en pouvoit faire auroit troublé le repos des familles, & nui à la sûreté de la République. L'autorité du Sénat toujours en contestation & en rivalité avec celle du peuple, l'ambition démesurée des Grands, les prétentions des Plebeïens qui chaque jour croissoient de plus en plus, & beaucoup d'autres motifs qu'il n'appartient qu'à l'histoire de développer exciterent des troubles violents. Les Gracchus & les Saturninus publierent des reglemens séditieux; & durant le tumulte des guerres civiles on vit s'élever & tomber, selon les circonstances, une quantité prodigieuse de Loix. Sylla abolit les anciennes, & en fit de nouvelles qui furent détruites par Lepidus. Leur nombre s'augmenta excessivement par la corruption des mœurs, que les dissentions domestiques augmentoient sans cesse. Pompée, choisi pour réformer ces Loix, en établit quelques-unes qui moururent avec lui. Les ravages des guerres civiles durerent vingt-cinq ans: pendant

tout ce temps, le droit, la coutume, la justice, tout fut foulé aux pieds: cette horrible confusion subsista jusqu'au régne d'Auguste, qui, dans le cours de son sixiéme Consulat, remit en vigueur les anciennes Loix, & anéantit toutes celles qui étoient nées dans les jours du bouleversement de la République. L'Empereur Justinien remédia enfin au désordre que la multiplicité des Loix avoit causé dans la Jurisprudence, & il ordonna à Tribonien de compiler un Corps de Loix. Tribonien fit sa compilation en trois volumes, qui nous sont restés: ce sont le Digeste qui contient les opinions des plus célebres Jurisconsultes, le Code qui renferme les Constitutions des Empereurs, & les Institutes qui sont un abrégé du droit Romain. Ces Loix ont été trouvées si admirables, que, depuis la destruction de l'Empire, elles ont été embrassées par les peuples les plus civilisés, à la Jurisprudence desquels elles ont servi de base. Les Romains les porterent dans les pays qu'ils conquirent; & les Gaules les reçurent, lorsque, subjuguées par Jules-César, elles devinrent une Province de l'Empire. Après le démembrement de la Monarchie Romaine dans le cin-

quiéme siécle, les peuples Septentrionaux inonderent une partie de l'Europe; ces différentes nations barbares introduisirent leurs loix & leurs Coutumes dans les pays qu'ils soumirent à leur puissance: les Visigots, les Bourguignons, & les Francs envahirent les Gaules.

Clovis crut accorder une grace à ses nouveaux sujets en leur laissant la liberté de choisir entre les Loix du vainqueur, & entre celles du peuple vaincu. Il publia la Loi Salique: de nouvelles Loix furent souvent promulguées sous les Rois ses Successeurs.

Gondebaud, Roi de Bourgogne, fit un réglement qui admettoit à la preuve par le duel ceux qui ne vouloient point s'en tenir au serment; les Seigneurs dans ces temps reculés avoient droit de rendre comme Juges suprêmes des sentences dont on n'appelloit point.

Louis le Gras régnoit en France, lorsque la justice souveraine & royale y fut établie; nous voyons que l'intention de Charles IX. étoit de réformer les Tribunaux & d'abréger les procédures: c'est ce que nous donne à entendre l'Ordonnance de Moulins. Une chose remarquable, c'est que des Loix si sages ayent été

publiées dans des temps si orageux; mais, selon l'observation de M. le Président Haynault, le Chancelier de l'Hôpital veilloit à la conservation de la patrie. Louis XIV. enfin fit compiler toutes les Loix, depuis Clovis jusqu'à lui, en un Corps, qui de son nom a pris celui de *Code-Louis*. Les Bretons vaincus par les Romains reçurent, ainsi que les Gaulois, les Loix de leurs triomphateurs. Ces peuples avant leur défaite étoient gouvernés par les Druides dont les maximes avoient parmi eux force de loix. Les peres de famille y avoient droit de vie & de mort sur leurs femmes & sur leurs enfans. Tout commerce étranger leur étoit interdit; ils mettoient en piéces les prisonniers de guerre qu'ils faisoient, & ils les offroient en sacrifice à leurs Dieux. La puissance & les loix des Romains se conservérent parmi ces Insulaires jusqu'à Honorius, qui, par un acte solemnel, leur rendit en 410. leur premiere liberté. Les Pictes, sortis de Meckelbourg & ligués avec les Ecossois, attaquérent ensuite ces peuples. Les Bretons foiblement soutenus par les Romains, toujours battus par leurs ennemis, recoururent aux Saxons, qui après une guerre

de 150 ans, devenant les oppreſſeurs de ceux qu'ils étoient venus ſecourir, ſe rendirent les dominateurs de toute cette Iſle. Les Anglo-Saxons introduiſirent leurs Loix dans la Grande-Bretagne, ces mêmes Loix qui anciennement étoient ſuivies en Allemagne. Ils diviſérent l'Angleterre en ſept Royaumes dont chacun ſe gouvernoit ſéparément, & dans chacun deſquels il ſe tenoit des aſſemblées générales. Ces ſept aſſemblées s'appelloient *Wittenagemet* ou le conſeil des Sages; elles donnerent le nom d'Heptarchie au gouvernement, compoſé des grands; du peuple & de l'ordre de ceux que la Comté y envoyoit. La forme de ce gouvernement qui étoit tout à la fois Monarchique, Ariſtocratique & Démocratique, s'eſt maintenue juſqu'à nos jours; l'autorité ſe trouve répartie entre le Roi, les Seigneurs & la Chambre des Communes. Les premieres Loix qui parurent en Angleterre réduites en un Corps, émanérent d'Alfred le Grand. Quoiqu'elles fuſſent pleines de douceur, ce Prince fut inexorable à l'égard des Magiſtrats que l'on convainquoit d'avoir été corrompus. Les Hiſtoriens racontent que dans une ſeule année il fit pendre

quarante-quatre Juges qui avoient prévariqué. Suivant le Code d'Alfred le Grand, un Anglois, quel qu'il fût, accuſé d'un crime quelconque, devoit être jugé par ſes Pairs, privilége que la nation poſſéde encore maintenant.

L'Angleterre prit une nouvelle forme, après que la conquête en eut été faite par Guillaume le Normand, qui y créa de nouvelles Cours ſuprêmes, dont ſubſiſte encore celle qu'on appelle *Echequer's Court*, c'eſt-à-dire, la Cour de l'Echiquier, ou la Chambre du Fiſc. Ces Tribunaux ſuivoient la perſonne du Roi. Il ſépara la Juriſdiction Eccléſiaſtique & la Juriſdiction Civile. La plus ſévére de toutes ſes loix fut celle qui défendoit la chaſſe, ſous peine d'être mutilé, & même ſous peine de mort. Les Rois ſes ſucceſſeurs firent diverſes Chartres, ou divers inſtrumens qui contenoient les loix. Sur ces Chartres, conſultez le Dictionnaire univerſel de Chambers traduit, au mot *Magna carta*.

En 1100, Henri I. permit aux Nobles de prendre poſſeſſion des biens dont ils héritoient ſans rien payer au Souverain. Il donna, outre cela, à la Nobleſſe la permiſſion de s'engager dans

le mariage ſans requerir le conſentement du Prince. On trouve encore une Chartre que le Roi Etienne publia, & où en confirmant les prérogatives de l'Egliſe & en aboliſſant les loix rigides de Guillaume le Conquérant, il déclare qu'il tient du Peuple & du Clergé ſon pouvoir.

En 1215, Jean ſans Terre accorda à ſes Sujets la grande Chartre qui contient ſoixante-deux articles. Les principaux de ces articles réglent la manière dont ſe fera l'inveſtiture des fiefs, les portions de biens qu'on diſtribuera aux Veuves, à condition qu'elles ne convoleront point en ſecondes nôces, & qu'elles donneront des cautions qui répondent qu'elles ne ſe remarieront point ſans la permiſſion de leur ſouverain Seigneur. Ces Loix rendirent ſédentaires les Cours de Juſtice qu'elles établirent dans des lieux fixes; elles défendirent au Parlement de mettre des impoſitions ſans le conſentement des Communes, à moins que ce ne fût, ou pour racheter la perſonne du Roi, ou pour fournir à ſon fils l'armure de Chevalier, ou pour doter une de ſes filles. Elles ordonnerent qu'un Citoyen qui n'auroit

pas été jugé par ſes Pairs, ſelon les loix du Royaume, ne pourroit ni être conduit en priſon, ni être dépouillé de ſa fortune, ni être mis à mort; le Roi s'oblige de plus à ne vendre & à ne refuſer la juſtice à qui que ce ſoit.

Les Loix de Weſtminſter, qu'Edouard I. publia, ne firent que renouveller celles de la grande Chartre; les deux diſpoſitions qui leur étoient particulieres étoient celle par laquelle on défendoit aux gens de main-morte de faire des acquiſitions; & celle qui banniſſoit du Royaume les Juifs.

Quoique l'Angleterre ait des loix très-ſages, il n'y a peut-être point de pays dans l'Europe, où les loix ſoient moins obſervées. Par un vice qui affecte le gouvernement, la puiſſance du Roi eſt dans un conflict continuel avec la puiſſance du Parlement: c'eſt l'excellente réflexion de Rapin Thoyras. Le Roi & le Parlement ne font pour ainſi dire que s'obſerver, ou pour conſerver une autorité chérie, celle qu'on veut exercer; ou pour détruire une autorité redoutée; celle qu'on voudroit vaincre. Ce qui détourne & le Roi & les repré-

ſentants de la Nation du zéle avec lequel ils dévroient travailler de part & d'autre à l'adminiſtration de la Juſtice ; c'eſt ainſi que ce gouvernement tumultueux & inquiet, forcé par les accidens ou déterminé par l'occaſion, change ſouvent ſes loix par un acte du Parlement : & c'eſt pour cela que l'Angleterre plus qu'aucun autre Royaume ſe trouve dans la néceſſité de réformer ſa Juriſprudence.

Il nous reſte à dire deux mots de l'Allemagne. Elle reçut les Loix des Romains qui la conquirent ; & elle les conſerve, parce que ſes Chefs après avoir quitté l'Italie transférerent dans ſon ſein le ſiege de leur Empire. Tous les cercles, toutes les Principautés, même les plus petites ont un différent droit de Coutume ; & le temps a communiqué à ces Coutumes diverſes toute la force des Loix.

Après avoir expoſé la maniere dont les Loix ſe ſont établies parmi la plûpart des peuples civiliſés, nous obſerverons que c'eſt le beſoin qui les a fait accepter dans tous les pays où elles ſe ſont introduites avec le conſentement des citoyens ; que dans les pays ſubjugués

les Loix du peuple conquérant deviennent les Loix du peuple conquis ; & que partout également le temps en a accru le nombre. Si nous ſommes d'abord étonnés que les peuples puiſſent être gouvernés par tant de Loix différentes, notre ſurpriſe ceſſera dès que nous remarquerons, que, quant à l'eſſentiel, toutes les Loix ſont à peu près les mêmes ; je parle de ces Loix qui puniſſent les crimes pour maintenir la ſociété. Obſervons encore, d'après la conduite des plus ſages Légiſlateurs, que les Loix doivent être adaptées au genre du gouvernement qu'elles regardent, & au génie de la Nation pour qui elles ſont faites ; que les meilleurs Légiſlateurs ſont ceux qui ont eu pour objet le bien public ; & que généralement parlant toutes les loix qui ſont les plus conformes à l'équité naturelle ſont les meilleures, à quelques exceptions près.

Lycurgue trouva un peuple ambitieux ; il lui donna des Loix plus propres à faire des ſoldats que des citoyens. L'intérêt eſt de tous les vices celui qui eſt le plus oppoſé à la gloire. Lycurgue bannit l'or de ſa République.

Solon convenoit que les Loix qu'il

avoit données aux Athéniens n'étoient point les plus parfaites, quoiqu'elles fuſſent les meilleures relativement à leurs diſpoſitions. Ce Légiſlateur conſidéra non-ſeulement l'humeur de ce peuple, mais encore la ſituation d'Athènes ſur le rivage de la mer ; c'eſt pourquoi il punit l'oiſiveté ; il encouragea l'induſtrie ; il ne défendit ni l'or, ni l'argent, prévoyant que ſa République ne pouvoit devenir ni grande, ni puiſſante, qu'autant que le commerce y fleuriroit. Il faut faire enſorte que les Loix s'accordent avec le caractère des Nations ; autrement on ne peut point eſpérer qu'elles dureront. Le peuple Romain aimoit la démocratie, & il abhorroit tout ce qui pouvoit altérer la forme de ce gouvernement : de-là tant de ſéditions qui s'excitèrent pour faire conſentir à la Loi Agraire, le Peuple ſe flâtant que par le partage des terres il établiroit une entière égalité de fortune parmi les Citoyens. De-là encore tous les mouvemens qu'on ſe donna pour abolir les obligations des débiteurs, parce que les Grands qui étoient les créanciers traitoient inhumainement les Plébeïens, & parce que rien ne rend plus odieuſe la diffé-

rence des conditions que la tyrannie exercée impunément par les riches ſur les pauvres.

On trouve en tout pays trois ſortes de Loix ; les Loix politiques qui établiſſent le Gouvernement ; les Loix morales qui puniſſent les crimes ; & les Loix civiles qui preſcrivent des régles pour les ſucceſſions, pour les tutelles, pour les uſures & pour les contrats. Les Souverains ſont conſtamment ceux qui font les Loix dans les Monarchies. Si ces Loix ſont douces & équitables, elles ſe ſoutiennent d'elles-mêmes, parce que tous les particuliers y trouvent leur avantage : ſi elles ſont cruelles & tyranniques, elles ſeront bientôt abolies, parce qu'il faut employer la violence pour eſſayer de les maintenir, & parce que le tyran eſt ſeul contre tout un peuple qui ne forme de ſouhaits que pour leur ſuppreſſion.

Dans pluſieurs Républiques, où des particuliers ont été les Légiſlateurs, les Loix n'ont réuſſi qu'autant qu'elles ont pu établir un juſte équilibre entre l'autorité du Gouvernement & la liberté des citoyens. . . . Les Légiſlateurs ſuivent communément les mêmes princi-

ſes par rapport aux Loix morales; les unes ſeulement ont été un peu plus rigides que les autres pour certains crimes, ſans doute, parce que ces crimes ont été regardés par les Légiſlateurs comme ceux auxquels une Nation étoit la plus ſujette.

Les Loix ſont les barrieres qu'on oppoſe au débordement des vices; elles ont beſoin de la crainte des châtimens pour ſe concilier le reſpect; ceux par qui ces châtimens ont été le moins prodigués, s'ils n'ont pas été les plus rigides, ont du moins été les plus humains des Légiſlateurs.

Les Loix civiles ſont celles qui different le plus entre elles; ceux qui les ont établies ont trouvé certains uſages déja généralement introduits, qu'ils n'ont pas eu le courage d'abolir pour ne point heurter les préjugés de la Nation; ils ont reſpecté la coutume qui les fait regarder comme bons, & ils les ont ſoufferts malgré leur défaut d'équité uniquement en faveur de l'ancienneté qui les recommande. Quiconque a examiné les Loix avec un eſprit philoſophique en aura ſans doute trouvé pluſieurs qui lui auront d'abord paru, ce qu'elles ne

ſont point, contraires à l'équité naturelle. Je me contenterai de nommer le droit de primogéniture. Il ſemble qu'il n'y ait rien de plus juſte que de partager la ſucceſſion paternelle en portions égales parmi tous les enfans; cependant l'expérience prouve que la diviſion des plus riches hérédités en pluſieurs parties conduit avec le temps à l'indigence les familles les plus opulentes. C'eſt pourquoi pluſieurs Peres ont jugé à propos d'exhéréder leurs cadets pour empêcher la décadence de leurs maiſons; c'eſt pour la même raiſon que certaines Loix qui paroiſſent dures & onéreuſes à quelques particuliers, n'en ſont pas moins ſages, parce qu'elles tendent au bien de la ſociété entiere. Cette ſociété eſt un tout auquel un Légiſlateur éclairé ſacrifiera les parties dans toutes les occaſions. Les Loix qui exigent beaucoup de prudence & beaucoup de circonſpection, ce ſont ſans contredit celles qui regardent les débiteurs. Si elles favoriſoient trop les créanciers, elles rendroient trop dure la condition des débiteurs dont un malheureux accident pourroit ruiner pour toujours la fortune. Si au contraire les

Loix étoient trop à l'avantage des débiteurs, elles altéreroient la foi publique en ôtant toute leur vigueur à ces contrats qui ſont fondés ſur la bonne foi. La pierre philoſophale de la Juriſprudence eſt, ſelon moi, ce juſte tempérament, ce milieu précis, qui, en ſoutenant la validité des contrats, fait éviter l'oppreſſion des débiteurs inſolvables.

Nous ne nous étendrons point davantage ſur cet article. La nature de ce petit ouvrage ne nous permet point d'entrer dans un plus grand détail; nous nous reſtraignons aux réflexions générales.... Un corps de Loix parfaites, quant à ce qui regarde la politique, ſeroit le chef-d'œuvre de l'eſprit humain; on y obſerveroit une telle unité de deſſein; on y ſuivroit des régles ſi certaines; on y garderoit des proportions tellement exactes, qu'un Etat qui auroit de pareilles Loix pour guides reſſembleroit à ces machines qui nous donnent la meſure du temps, machines dont tous les reſſorts ſe rapportent à la même fin. On y trouveroit une connoiſſance profonde du cœur humain & du génie de la Nation; les châtimens ſeroient modérés de maniere

que preſcrits par la conſervation des bonnes mœurs qui les exigeroient, ils ne ſeroient ni trop legers, ni trop rigoureux; les réglemens en ſeroient clairs & précis, de maniere qu'ils ne donneroient jamais lieu à la moindre conteſtation.... Elles conſiſteroient dans un choix exquis de ce qu'il y a eu de plus excellent dans les Loix civiles, & dans une application ſimple & ingénieuſe de ces Loix aux uſages de la Nation. Tout ſeroit prévu, tout ſeroit combiné, & rien ne ſeroit aſſujetti au moindre inconvénient: mais la perfection des choſes eſt un dégré éminent où l'humanité ne ſçauroit atteindre. Rien ne manqueroit à la ſatisfaction des Peuples, ſi les Légiſlateurs étoient dans la diſpoſition d'eſprit qu'avoient ces Peres de familles qui firent les premieres Loix. Ceux-ci aimoient leurs enfans; auſſi ſe propoſoient-ils leur félicité dans les maximes qu'ils leur traçoient. Un petit nombre de Loix ſages rend un peuple fortuné, la multitude des Loix embarraſſe la Juriſprudence. Comme un bon Médecin n'ordonne point à ſon malade des remédes inutiles, un Légiſlateur habile ne charge point non plus le Pu-

blic de Loix superflues : une trop grande quantité de remédes nuit, parce que l'un empêche l'effet de l'autre ; une trop grande quantité de Loix devient un labirinthe tortueux où se perdent la justice & les Jurisconsultes.

A mesure que les révolutions devinrent fréquentes, les Loix se multipliérent parmi les Romains. On étoit Législateur, dès qu'on étoit riche & ambitieux. Cette confusion dura, nous l'avons déja dit, jusqu'au régne d'Auguste ; le nombre des Loix augmenta dans les Gaules, lorsque les Francs, en conquérant ce Royaume, y introduisirent les leurs. Louis XI. résolut de les réduire toutes à l'unité, ou d'établir dans ses Etats, comme il le disoit lui-même, une seule Loi, un seul poids & une seule mesure. Il y a beaucoup de Loix auxquelles les hommes ne sont attachés que parce que la plûpart d'entre eux esclaves de l'habitude idolâtrent les anciens usages : il seroit possible & même aisé de substituer à ces Loix des Loix plus sages : il seroit dangereux & peut-être nuisible de tenter une innovation. La confusion qu'un pareil changement jetteroit dans la Juris-

prudence causeroit plus de mal que ne produiroient de bien les nouvelles Loix.

Il y a cependant des cas où la réformation paroît absolument nécessaire. Ces cas arrivent, lorsque les Loix sont contraires au bien public & à l'équité ; lorsqu'elles sont énoncées d'une manière vague & obscure ; lorsque dans le sens ou dans les termes elles impliquent contradiction. Tâchons de donner quelque éclaircissement à cette matière.

Les Loix d'Osiris sur le vol, par exemple, sont dans le premier cas ; elles ordonnoient à ceux qui vouloient faire le métier de filou d'inscrire leurs noms sur le registre de leurs chefs, à qui ils devoient rapporter tout ce qu'ils prendroient. On alloit trouver ces Chefs pour reclamer les effets enlevés ; ceux-ci les restituoient, moyennant le quart de leur valeur dont les Propriétaires leur faisoient présent. Le Législateur crut que par cet expédient il n'en coûteroit aux Citoyens qu'un rachat très-leger pour recouvrer ce qui leur appartenoit : c'étoit une excellente méthode pour faire de tous les Egyptiens autant de fripons. Certainement Osiris n'y pensoit point quand il établit cette Loi, à moins

qu'on ne veuille dire qu'il toléroit le vol comme un mal auquel il ne pouvoit point remédier, de la même manière dont le gouvernement d'Amsterdam tolére les maisons de plaisir appellées *Musick Huysen*, & dont les lieux de prostitution sont tolérés par plusieurs Puissances chrétiennes. Les bonnes mœurs & la sûreté publique demandoient que cette Loi d'Osiris fût abrogée.

Les François ont fait tout le contraire des Egyptiens ; les Egyptiens furent trop indulgens, les François sont trop sévéres. Les Loix des François sont de la derniere rigueur : ils punissent de mort tous les voleurs domestiques, & ils disent, pour se justifier, que châtier le vol avec une sévérité outrée, c'est détruire le germe des assassinats. L'équité naturelle veut qu'il y ait une proportion entre le crime & la peine. Les vols d'une certaine qualité méritent la mort. Les auteurs des vols commis simplement & sans violence méritent que l'on compatisse à leur malheur. Il y a une distance infinie entre le sort d'un homme riche & entre celui d'un homme indigent ; l'un nage

dans l'abondance & a du superflû ; l'autre abandonné de la fortune manque du nécessaire. Un homme accablé de misere vole, pour vivre, une somme ou un bijou dont la privation n'incommode point celui qui en fait la perte : doit-on donner la mort à un homme qui n'est coupable, s'il l'est, que pour avoir cherché à prolonger sa vie ? L'humanité ne voudroit-elle point qu'on adoucît cette extrême rigueur ? On voit bien qu'une pareille loi n'a pû être faite que par les riches. Les pauvres auroient-ils tort de dire, » pourquoi n'a-t on pas » compassion de notre malheureux état ? » Si vous aviez des sentimens, si vous » aviez des entrailles, vous seriez notre » ressource dans notre misère : est-il juste » que toutes les félicités de ce monde » soient pour vous, & que sur nous seuls » s'appésantissent toutes les calamités ? » La Jurisprudence Prussienne a trouvé un tempérament entre la condescendance excessive des Loix d'Egypte, & l'extrême sévérité de celles de France. Les Loix en Prusse ne punissent point de mort le vol simple ; le coupable y est seulement condamné à être renfermé pour un temps dans une prison : peut-être

vaudroit-il encore mieux introduire la Loi qu'obſervoient les Hébreux, la loi du Talion qui obligeoit le voleur à reſtituer le double, ou à devenir l'eſclave de celui qu'il avoit fruſtré de quelqu'un de ſes effets ? On doit ſe contenter de punir legerement les fautes legéres ; les derniers ſupplices doivent être réſervés pour les fautes caractériſées, afin que les peines ſoient proportionnées aux crimes. La Loi qui fait le plus frémir l'humanité, c'eſt celle qui, à Sparte & à Rome, donnoit aux peres droit de vie & de mort ſur leurs enfans. Dans la Gréce, un Pere que ſa pauvreté mettoit hors d'état de fournir aux beſoins d'une nombreuſe famille, faiſoit mourir ceux de ſes enfans qui le ſurchargeoient. A Sparte & à Rome, il dépendoit d'un pere d'étouffer un enfant qui naiſſoit défiguré. . . . Nous ſommes révoltés de l'affreuſe barbarie de ces loix dénaturées, parce que ce ne ſont point les nôtres ; mais examinons ſi nous n'en avons point d'auſſi injuſtes & même qui le ſoient davantage. N'y a-t-il pas en effet quelque choſe de bien cruel dans la maniére, dont l'avortement eſt puni parmi nous ? Je n'excuſe point,

à Dieu ne plaiſe, l'exécrable conduite de ces furieuſes Medées qui, impitoyables pour elles-mêmes & inſenſibles à la voix du ſang, plongent dans les ténèbres d'une nuit éternelle une génération à peine conçue, à qui elles ne permettent point de voir la lumiere du jour : que mon lecteur laiſſe tomber pour un moment les chaînes du préjugé, & qu'il prête l'oreille aux réflexions que je lui préſente. Les Loix ne notent-elles point d'infamie les enfantemens clandeſtins ? Une fille d'un tempérament tendre, ſéduite par les promeſſes inſidieuſes d'un homme diſſolu, ne ſe trouve-t-elle pas en conſéquence de ſa trop facile crédulité, dans la néceſſité fatale de choiſir entre la perte de ſon honneur & entre la deſtruction du fruit malheureux qu'elle porte dans ſon ſein ? La loi qui met dans une ſituation ſi violente, n'eſt-elle point défectueuſe ? & la ſévérité du Juge ne prive-t-elle point l'Etat de deux ſujets à la fois, de celui que l'avortement a déja fait périr, & de la mere qui, par une propagation légitime, pourroit réparer avantageuſement ce dommage ? Il y a, dit-on, des aziles deſtinés à recevoir les fruits qui proviennent de pa-

reilles conjonctions. Je ſçais que ces habitations ſauvent la vie à beaucoup d'enfans illégitimes ; mais ne ſeroit-il point plus convenable d'attaquer le mal dans ſa racine, & de conſerver tant d'innocentes victimes que l'honneur immole à l'opinion en aboliſſant l'ignominieuſe flétriſſure, qu'on fait réjaillir ſur les ſuites d'un amour imprudent ou paſſager.

Peut-on imaginer quelque choſe de plus cruel que la Queſtion ? Les Romains la faiſoient donner à leurs eſclaves, parce qu'ils les rangeoient dans la claſſe des bêtes domeſtiques ; ils n'y condamnoient jamais aucun citoyen. En Allemagne, on la donne aux criminels déja convaincus, pour leur extorquer de leur propre bouche l'aveu de ce qu'ils ont commis. On la donne en France pour vérifier le fait, ou pour découvrir les complices. Les Bretons ſe ſervoient de l'*ordéal*, ou de la preuve par le feu & de celle par l'eau (*a*). Les Anglois

(*a*) On faiſoit l'*ordéal* ou la preuve par le feu, en mettant un fer ardent ſur la main de l'accuſé, qui étoit abſous, ſi ſa main n'étoit point entamée, & puni ſi elle l'étoit. On fai-

ont aujourd'hui une eſpéce de queſtion moins cruelle que la queſtion ordinaire, quoiqu'elle ait beaucoup de rapport avec elle ; c'eſt un grand poids de fer & de pierres qu'on met ſur le corps d'un criminel : on dit de celui qui le ſouffre qu'il eſt *preſſé à mort*. Ce ſupplice excite mon indignation ; je demande qu'on m'excuſe, je prends le parti de l'humanité contre un uſage également injurieux aux Chrétiens & aux Peuples civiliſés, & j'oſe dire, auſſi inutile que cruel. Quintilien, le plus ſage & le plus éloquent de tous les Rhéteurs, dit que la queſtion opére ſelon les temperamens. Un ſcélérat d'une conſtitution robuſte nie le fait, & un innocent d'une complexion délicate l'avoue. Un homme eſt accuſé ; il a contre lui des indices ; le Juge veut les éclaircir ; le malheureux eſt mis à la queſtion. S'il n'eſt point coupable, quelle barbarie de le faire gémir ſous les plus affreuſes ſouffrances ! Si la force des tourmens l'oblige à dépoſer contre lui-même, quelle

ſoit l'*ordéal* ou la preuve par l'eau froide, en jettant dans l'eau l'accuſé qu'on lioit auparavant ; quand il ſurnageoit il étoit coupable, il étoit innocent quand il couloit à fond.

horrible inhumanité de l'expoſer aux plus violentes douleurs, & de livrer à la mort un Citoyen vertueux qui n'a contre lui que de ſimples ſoupçons ! il vaudroit mieux pardonner à vingt coupables, que de ſacrifier un innocent. Les Loix devant ſe propoſer la félicité des peuples, comment les Souverains peuvent-ils tolérer celles qui mettent les Juges dans la néceſſité indiſpenſable de commettre des actions que déſavouent l'humanité & la nature entière ? Il y a plus de huit ans que la queſtion eſt abolie en Pruſſe ; il eſt certain que deſormais on n'y confondra plus l'innocent avec le coupable, & que la juſtice n'en ſera point adminiſtrée avec moins d'équité. Diſcutons maintenant les Loix équivoques, & les procédures qui ont beſoin d'être réformées. Il y avoit en Angleterre une Loi qui défendoit la bigamie, ou d'avoir deux femmes. Un homme fut accuſé d'en avoir cinq ; & comme ce cas n'avoit point été ſpécifié, il fut décidé qu'on donneroit une interprétation littérale à la loi, & la liberté à l'accuſé. Afin que cette Loi eût eu toute la clarté qui lui étoit néceſſaire ; il auroit fallu qu'elle eût dit expreſſé-

ment que celui qui prendroit plus d'une femme ſeroit puni. Les Loix équivoques & interprétées littéralement ont occaſionné en Angleterre des abus ridicules (*b*). Les Loix qui ſont préciſes ne donnent point lieu aux ſubtilités ; elles doivent être entendues ſelon leur ſens littéral. Les Loix qui ſont obſcures forcent de recourir à l'intention du Légiſlateur ; & pour lors au lieu de s'occuper à juger, on s'occupe à définir. Les ſucceſſions & les contrats ſont les alimens les plus ordinaires de la chicane ; c'eſt pourquoi les Loix qui regardent ces objets ne ſçauroient être trop claires. On toiſe, pour ainſi dire, ſes mots, lorſque l'on compoſe de frivoles ouvrages de pur agrément ; combien doit-on être plus ſcrupuleux à meſurer les termes qui énon-

(*b*) *Muralt.* Un homme coupa le nez à ſon ennemi ; il fut queſtion de le punir pour avoir mutilé un membre à un Citoyen. L'accuſé ſe défendit en ſoutenant que ce qu'il avoit coupé n'étoit point un membre ; ſur quoi intervint un acte du Parlement qui ordonna que le nez ſeroit mis au rang des membres à l'avenir.

cent une Loi ? Les Juges ont à redouter deux écueils, celui de la corruption & celui de l'erreur ; leur conſcience doit les garantir du premier, les Légiſlateurs du ſecond. Les Loix énoncées clairement ſont le préſervatif de l'un, la ſimplicité des écritures eſt le préſervatif de l'autre.

Les Avocats ne devroient que narrer, prouver & conclure par un court épilogue. Rien ne donne plus de force aux diſcours d'un homme éloquent, que l'art de remuer les paſſions. C'eſt par cet art qu'un Avocat s'empare de l'eſprit de ſes Juges, qu'il les intéreſſe, qu'il les attendrit, qu'il leur inſpire ſes ſentimens ; & qu'en leur faiſant prendre ſon parti, il leur fait abandonner celui de la vérité. Lycurgue & Solon défendent l'uſage de ces reſſorts puiſſans, que l'éloquence employe pour opérer la perſuaſion. Si nous trouvons de ces mouvemens pathétiques dans Démoſthene & dans Eſchine, dans les Philippiques, par exemple, & dans les diſcours ſur la Couronne, nous conſidérerons que dans ces deux circonſtances les deux Orateurs parloient, non devant l'Aréopage, mais au peuple ; que

les Philippiques ſont dans le genre délibératif ; & les diſcours ſur la Couronne plûtôt dans le genre démonſtratif, que dans le genre judiciaire ... Les Romains étoient moins attentifs que les Grecs à arrêter les déclamations de leurs Orateurs. Il n'eſt point de diſcours de Cicéron, où la paſſion n'éclatte de toutes parts. Nous voyons dans ſa peroraiſon pour Cluentius qu'il avoit péroré auparavant pour ſon adverſaire ; la cauſe de ſon client paroiſſoit mauvaiſe, l'art de l'Orateur la fit paroître bonne, & triompha. Le chef-d'œuvre de Cicéron, c'eſt ſans contredit la fin de ſon diſcours pour Fontéius, qui en conſéquence, quoiqu'il ſemblât d'ailleurs ne pouvoir que perdre, demeura victorieux. Faire ſervir tout ce que l'éloquence a de plus enchanteur à énerver les Loix les plus ſages, n'eſt-ce point le comble de l'abus qu'on en peut faire ? La Pruſſe a ſuivi l'uſage des Grecs en ce point ; ce que l'éloquence a de dangereux ne ſe montre point dans les diſcours de ſes Orateurs ; elle doit cet avantage ſignalé au grand Chancelier, dont la prudence, la probité, les lumières & l'activité infatigable auroient fait honneur aux Républiques

Grecque & Romaine, même dans ces temps où elles étoient les plus fécondes en grands hommes. Un article encore qui doit être compris dans nos observations sur l'obscurité des Loix, c'est la procédure & le nombre des instances par où un homme qui plaide a à passer avant que d'arriver à la fin d'une contestation. Que ce soit des Loix peu raisonnables qui lui fassent tort, ou des écritures artificieuses qui jettent un nuage épais sur son droit, ou des longueurs affectées qui en absorbant même le fond contesté, lui enlévent ses espérances, il n'en est pas moins à plaindre, il n'en est pas moins lésé. Le mal est plus grand d'un côté que de l'autre, il y a de l'abus dans les trois cas, & tout abus mérite d'être réformé. Tout ce qui prolonge les procès est utile aux riches & nuisible aux pauvres qui plaident. Ceux-là mettent en œuvre tous les moyens imaginables de traduire leur adversaire de tribunal en tribunal, ils lassent sa patience, ils épuisent ses facultés, & ils restent les maîtres du champ de bataille. Autrefois une cause duroit en Prusse plus d'un siécle. Après qu'elle avoit été décidée par cinq tribunaux, au mépris de la Justice,

on en appelloit aux Universités, où les Sentences étoient réformées au gré des Professeurs des Loix. Un plaideur, qui dans cinq tribunaux & dans je ne sçais combien d'Universités ne trouvoit aucune ame vénale, étoit bien malheureux. Ces usages ne subsistent plus, à la troisiéme instance les causes sont jugées sans appel, & dans le terme limité d'une année on doit finir les contestations les plus impliquées. Disons un mot sur les Loix contradictoires ou dans leur énonciation, ou dans leur sens. Dans un pays où elles ne sont point toutes unies en un seul corps, il est impossible qu'il n'y ait point parmi elles quelque contradiction. Comme elles sont l'ouvrage de différens Législateurs qui n'ont point travaillé sur le même plan, il leur manque toujours cette unité si essentielle à toutes les choses importantes. Quintilien, au liv. 7. ch. 7. de son Orateur, traite cette matière, & nous voyons dans les oraisons de Cicéron qu'il opposoit souvent une Loi à une autre Loi. Nous trouvons encore fréquemment dans l'histoire de France des Edits, tantôt pour, tantôt contre les Huguenots. La nécessité de ménager une parfaite

conciliation entre les Loix qu'on suppose émanées d'une haute sagesse, est indispensable; rien n'est plus indigne de leur Majesté que la frappante dissonance qui prouve leur perpétuelle désunion.

L'Edit contre les duels est une barriere imaginée par l'équité & par la prudence, barriere insuffisante qui ne retient personne. Les préjugés, plus anciens qu'elle, la méconnoissent, & il semble que le Public égaré par de chimériques opinions soit tacitement déterminé à la franchir toujours. Un point d'honneur mal entendu, mais dont la voix est néanmoins généralement écoutée, leve sa tête altière contre la puissance des Souverains qui ne sçauroient maintenir dans toute sa vigueur la Loi établie pour empêcher l'effusion arbitraire d'un sang précieux, que par une cruelle effusion du même sang. Quiconque a le malheur d'être insulté par un brutal, passe pour un lâche dans tout l'Univers, s'il ne venge point l'affront qu'il a reçu, en plongeant un fer meurtrier dans le cœur de celui qui l'a attaqué. Si un noble se trouve dans cette funeste position & qu'il différe de quelques momens l'assassinat de son agresseur, il est regardé comme

un homme indigne des titres qui le décorent. Si un militaire n'a point été plûtôt satisfait, pour ainsi dire, qu'offensé, il est ignominieusement expulsé du corps où il sert, & il ne sera jamais admis à servir en aucun corps de l'Europe. Quel parti prendra donc un particulier dans une conjoncture si embarrassante? Voudra-t-il rester deshonoré pour obéir à la Loi, ou plûtôt ne risquera-t-il point sa fortune & sa vie même pour sauver sa réputation? Un expédient, qui en conservant l'honneur des particuliers maintiendroit la Loi dans toute sa vigueur, fourniroit la solution de la difficulté. Cette barbare mode a resisté à la puissance des plus grands Rois. Louis XIV. en France, Fréderic premier & Fréderic Guillaume en Prusse, ont publié des Edits foudroyans contre les duels qui ont changé seulement de nom en passant pour des rencontres fortuites..... A moins que tous les Princes de l'Europe ne se réunissent dans un congrès, ou que dispersés ils ne conviennent entre eux de regarder comme flétris ceux qui, au mépris de leurs ordres suprêmes, cherchent à s'anéantir dans ces combats singuliers,

à moins, dis-je, qu'ils ne conviennent entre eux de ne point donner d'asyle à ces destructeurs du genre humain, & de punir sévérement ceux qui insulteront leurs égaux, ou par des paroles, ou par des écrits, ou par des actions, les duels s'éterniseront. J'espére que personne ne m'accusera d'avoir adopté les visions de l'Abbé de Saint Pierre. Les particuliers soumettent les différends qui intéressent leur fortune à la décision d'un certain nombre de Juges; les particuliers soumettroient à la même décision les plaintes respectives qui intéresseroient leur honneur; je n'y vois point d'impossibilité. Il y a tant de Conseils où l'on traite des matières assez peu importantes; on formeroit un Conseil où l'on traiteroit du bien général de l'humanité; je n'y vois encore ni impossibilité, ni inconvénient. J'ose assurer que ce que je propose seroit le seul moyen de prévenir les suites pernicieuses de ce point d'honneur mal entendu qui a conduit à une mort prématurée tant de vaillans hommes, dont la patrie avoit lieu de se promettre les services les plus importans. Voilà en abrégé les réflexions que les Loix m'ont

suggérées, je me suis borné à faire une esquisse au lieu d'un tableau, je n'en crains pas moins d'avoir trop dit. Je pense enfin que les nations qui ne font que de sortir de la barbarie, ont besoin de Législateurs sévéres; & que les peuples civilisés qui ont les mœurs douces, doivent avoir des Législateurs humains.

S'imaginer que tous les hommes sont des furies, & les accabler d'après une pareille vision sous le poids d'une cruelle servitude, ce seroit suivre les mouvemens d'une farouche mysantropie. Supposer que tous les hommes sont des Anges, & d'après une pareille erreur ne point circonscrire leur liberté dans les limites d'une dépendance nécessaire, ce seroit s'attacher à soi-même le bandeau d'une stupide imbécillité.... Croire que les hommes ne sont ni tous bons ni tous méchans; mesurer les récompenses & les punitions sur les actions louables & vicieuses, de sorte que les recompenses excédent, & que les punitions n'égalent point leurs objets; avoir de l'indulgence pour les foibles & de l'humanité pour tous, c'est la maniére dont la raison doit faire agir un homme qui l'est véritablement.

Ce que nous venons de donner est une traduction qui nous a couté très-peu, parce que l'original est très-bien écrit; elle est fidelle, & elle auroit été élégante si nos forces nous eussent permis de lui communiquer ce trait de ressemblance avec la dissertation Italienne, dont nous avons sûrement rendu la substance dans toute sa solidité, & dont nous aurions encore voulu prendre le ton aussi aisé que brillant. Nous avons cru appercevoir dans l'Auteur une espéce d'affectation de ne rien dire du tout de la législation d'Espagne, de ne dire que du bien de la législation de Prusse, & de ne dire que du mal de notre législation. Nous ne devinons point les raisons du silence qu'il garde, nous souscrivons volontiers aux louanges qu'il donne, & nous pensons qu'il n'est point impossible de réfuter la critique qu'il fait; il nous semble qu'il se réfute lui-même par ces paroles que nous empruntons de lui: *Alcune leggi, che sembrano gravi e dure a qualche particolare meno savie non sono, allorche tendono al vantaggio della società intera. E questo un tutto a cui un illuminato legislatore sacrificherà in ogni occasionne le parti.* Certaines Loix qui paroissent dûres & onéreuses à quelques

particuliers n'en sont pas moins sages lorsqu'elles tendent au bien de la société entiére. Cette société est un tout, auquel un Législateur éclairé sacrifiera les parties dans toutes les occasions.



LES différens objets que nous embraſſons dans notre Journal, exige de nous une grande diverſité dans les matières qui le compoſent. Il nous ſeroit peut-être plus facile de le remplir de bagatelles littéraires, que de morceaux intéreſſans d'Hiſtoire Naturelle. Cette partie traitée avec tant de ſuccès par des Philoſophes célébres de différentes nations, eſt preſque entiérement épuiſée. On a pouſſé ſi loin dans ce ſiécle ſavant les recherches & les expériences, qu'il n'y aura bientôt plus rien de nouveau en ce genre. Nous nous empreſſons donc d'inférer ici un morceau, qui du moins a encore le prix de la nouveauté dans notre langue. L'utilité pourroit, ſans doute, lui en donner un plus réel, dans tous les cas où la ſituation per-

mettroit d'imiter les opérations ſinguliéres dont on va lire le détail.

DESCRIPTION des Mines ou Sources de Cuivre, en Irlande, par le Docteur William-Henri.

CES Mines ſont ſituées dans la partie méridionale du Comté de Wicklow ſur la riviere d'Arklow des deux côtés de ſon cours, & environ ſept milles à l'Oueſt de la ville du même nom, dans des collines qui s'élevent à la hauteur des petites montagnes.

Celle de ces mines à laquelle on travailloit précédemment, étoit nommée Ballymartogh, au Sud de la riviere. Elle rapportoit aux entrepreneurs des profits très-conſidérables; mais quelques diſcuſſions s'étant élevées dans la compagnie, on a ceſſé d'y travailler depuis pluſieurs années.

Cette perte a été amplement compenſée par les mines beaucoup plus ri-

ches de Crone-Bawn, au nord de la même riviere.

Crone-Bawn eſt une colline de deux milles de circonférence & d'environ mille pieds de haut, qui s'éleve régulierement de tous les côtés dans la forme d'une coupe renverſée. L'intérieur de cette colline eſt plein de riches mines, comme il paroît par les différentes veines qu'on à ouvertes dans toutes ſes parties; mais la principale ouverture eſt ſituée à l'Eſt, à peu-près à mi-côte. Là, je vis pluſieurs veines ouvertes, depuis cinquante juſqu'à ſoixante toiſes de profondeur. Le premier minéral qu'on y trouve en creuſant, eſt une pierre ferrugineuſe. Au-deſſous on découvre une mine de plomb qui ſemble mêlée avec de l'argile, mais qui donne beaucoup de plomb & un peu d'argent, & plus bas une riche mine pierreuſe & brillante qui rend ſoixante-quinze onces d'argent pur pour un tonneau de mine, outre une grande quantité de plomb le plus fin.

Après avoir percé quelques toiſes plus bas, on arrive à la veine de cuivre qui eſt très-riche, & qu'on peut ſuivre juſqu'à une grande profondeur.

Cinq cens hommes ſont employés à

travailler dans ces mines. Je demandai à pluſieurs d'entr'eux, comment-ils pouvoient vivre dans ces cavernes. Ils me répondirent qu'ils ſe portoient à merveille, & qu'il y avoit dans l'eau de ces *ſources de cuivre*, une qualité particulière pour guérir promptement toutes les maladies des chairs ou de la peau. Leur paye eſt de huit ſols par jour (*a*).

Pour faire écouler les eaux de ces mines, il y a pluſieurs canaux ſoûterrains tirés de la partie inférieure de la colline. De ces canaux ſortent de grands courans d'une eau forte imprégnée de cuivre.

Une découverte qu'on fit il n'y a pas long-temps, par un pur accident, a mis les propriétaires en état de tirer plus de profit de ces courans que de tout le reſte des mines. Des ouvriers ayant laiſſé une pêle de fer dans un de ces ruiſſeaux, la retrouverent, quelques ſemaines après, tellement incruſtée de cuivre, qu'ils la crurent entiérement changée en ce métal; cette avanture fit naître l'idée de mettre dans ces courans des barres de fer

(*a*) *Eightpence*, ou ſeize ſols monnoye de France.

pour en tirer le cuivre, ce qui s'exécute de la maniére ſuivante.

On pratique des creux oblongs de dix pieds de longueur, quatre de largeur & huit de profondeur; le fonds eſt pavé de grandes pierres plates & polies; les côtés revêtus de maçonnerie en pierres à chaux & à ſable, avec des ſolives poſées en travers pour y placer les barres de fer. Des chaînes de pareil creux peuvent être continuées le long du courant, auſſi loin qu'il plaît aux Directeurs; car l'eau ne perd jamais de ſa qualité, quand même on la feroit paſſer à travers mille de ces creux de l'un à l'autre. Peu après que les barres y ont été placées, elles contractent un eſpéce de rouille, qui par dégrés conſume entiérement le fer. Le cuivre qui eſt dans l'eau, étant ainſi continuellement attiré & fixé par le fer, ſe précipite au fond & forme un ſédiment. Pour hâter la diſſolution, on retire quelquefois les barres de fer & on en racle la rouille qu'on fait retomber dans le creux. Dans l'eſpace d'un an la barre eſt communément diſſoûte ſi le fer eſt doux; car l'acier ou le fer trop aigre n'eſt point propre à cela. Alors on détourne le courant, & les ouvriers avec des pêles jettent

dehors le cuivre qui eſt reſté au fond comme une vaſe rougeâtre. On la met en monceaux pour la faire ſecher, & il s'en fait une pouſſiére de la même couleur.

Tel eſt le procédé; voici le produit. Un tonneau de fer en barres donne un tonneau & dix-neuf cens cinquante peſant de vaſe ou pouſſiére de cuivre. Chaque tonneau de celle-ci rend à la fonte ſeize cens peſant de cuivre très-pur, qui ſe vend dix liv. (*b*) par tonneau plus cher que celui qui eſt tiré de la mine. Il y a aujourd'hui dans ces creux environ cinq cens tonneaux de fer: & les propriétaires peuvent avec un avantage proportionel y en mettre, s'ils veulent, autant de milliers.

L'eau qui ſort de ces mines, entre dans la riviere d'*Arklow*, au-deſſus de *Newbridge*, & ſa qualité eſt ſi corroſive, que depuis là juſqu'à la mer aucun poiſſon ne ſçauroit vivre dans cette riviere.

Ici M. Henri, comme témoin oculaire curieux & intelligent, reprend le détail de toutes les opérations qu'il a vûes & des

(*b*) *Sterling*, ou 225 livres tournois.

différentes époques qu'il a obſervées dans la gradation de ce procédé, depuis l'introduction de l'eau dans les creux, juſqu'à la fonte du cuivre qu'on en tire; & l'on ne peut douter, en liſant ces obſervations, qu'il n'en ait ſuivi le cours, avec une attention ſcrupuleuſe. Il finit par cette remarque.

Je dois ici faire mention d'une pratique utile dont j'avois oublié de parler plus haut. Pour empêcher la boue & le limon de ſortir de ces mines, avec les courans qu'on fait dériver dans les creux où l'on a poſé les barres de fer, on a eu ſoin de creuſer à la chûte de chacun de ces ruiſſeaux, un baſſin large & profond, dans lequel il eſt d'abord reçu, & où tout ce qu'il entraînoit de boue & de limon ſe précipite, pendant que l'eau claire ſeulement va remplir les creux en s'échapant de la ſurface du baſſin.

Enſuite viennent les expériences faites ſur l'eau de ces ſources, par le Docteur Bond. Elles ſont précédées de quelques obſervations générales; nous n'en rapporterons que deux. Le goût de cette eau eſt acide, très-piquant, ſa couleur eſt un bleu clair. Au reſte, c'eſt à M. Johnſton, l'un des propriétaires, qu'on doit la méthode

dont Monſieur Henry a rendu compte.

Comme ces effets (continue le Docteur Bond) ſont certainement produits par quelque principe actif qui réſide dans l'eau, je chercherai d'abord quel eſt le principe, & je rapporterai exactement chaque expérience, afin qu'on puiſſe mieux juger des conſéquences que j'en aurai tirées.

EXPERIENCE I.

Dans un peu de cette eau tirée du courant au-deſſus des creux où ſont placées les barres de fer, je verſai une ſolution d'un ſel Alkali, qui cauſa une violente efferveſcence & précipita une grande quantité d'une ſubſtance dont la couleur étoit un brun foncé.

COROLLAIRE.

Cette expérience me fit voir que l'eau contenoit un acide très-fort, avec une ſolution de la ſubſtance précipitée.

EXPERIENCE II.

Je mis un peu d'eau forte ou d'eſprit

de nitre dans de l'eau priſe au même endroit, & j'obſervai que cet acide violent détruiſit auſſi-tôt la couleur bleue.

COROLLAIRE.

De ceci nous pouvons conclure que la même ſubſtance qui avoit été précipitée par l'Alkali, dans la premiere expérience, fut dans la ſeconde aſſez parfaitement diſſoute par l'eſprit acide, pour pouvoir tranſmettre tous les rayons de la lumière.

EXPERIENCE III.

Quelques petits clouds de fer mis dans l'eau furent en quatre minutes ſi exactement couverts d'une ſubſtance, couleur de cuivre, qu'avec un microſcope de demi-pouce de foyer, je ne pus jamais diſcerner le fer à travers. Dans cet eſpace de tems, les clous avoient gagné quatre grains. (*c*) L'eau fit le même

(*c*) Il ſembleroit que, pour pouvoir mieux établir la proportion de cet accroiſſement avec le tems donné, M. Bond auroit dû marquer auſſi le poids des petits clouds qu'il employe dans cette expérience.

effet ſur l'argent & l'étain, mais point ſur l'or.

COROLLAIRE.

Le changement de couleur & l'augmentation de poids furent cauſés par l'adhéſion des particules de la matière diſſoute dans l'eau, par un acide qui ne pouvoit pénétrer l'or.

EXPERIENCE IV.

Afin de déterminer la quantité & la qualité de la matiere qui eſt dans l'eau, je mis deux drachmes de petits clous de fer dans trois onces de cette eau, & je les y laiſſai vingt-quatre heures. Enſuite j'examinai la ſurface & la trouvai couverte d'une écume épaiſſe, comme celle de quelques eaux minérales ferrugineuſes; elle avoit perdu ſa couleur bleue & ſon goût piquant de vitriol. Elle étoit abſolument tranſparente, & au fonds il y avoit quantité d'une poudre brune, qui étant ſechée peſa quatorze grains. Cette poudre miſe en fuſion, produiſit douze grains de cuivre pur, les clouds perdirent huit grains dans l'eau, ils re-

ſtérent, en pluſieurs endroits, couverts d'une lame ſolide, auſſi de pur cuivre. L'eau dans laquelle ils avoient été, après avoir été philtrée & évaporée, donna un vitriol verd, qui reſſembloit en tout au *ſel de Mars*, & produiſit les mêmes effets, étant diſſous & mêlé avec quelque teinture aſtringente.

EXPERIENCE V.

De l'eau de la ſource même, j'obtins par les mêmes opérations un vitriol bleu, dont la baſe eſt le cuivre.

Par toutes ces expériences il paroît qu'un acide minéral eſt la qualité active qui réſide dans l'eau; que cet acide étant répandu dans toute la maſſe de la mine de cuivre, s'unit avec ce métal, & forme un vitriol qui eſt diſſous par l'eau & y demeure ſuſpendu juſqu'à ce qu'il trouve dans les creux le fer qui y eſt poſé, & par lequel cet acide eſt plus fortement attiré que par le cuivre; c'eſt pourquoi il quitte le cuivre, ronge le fer & le change en un vitriol qui eſt de nouveau diſſous & emporté par le courant qui s'échape ſans ceſſe au travers des creux, pendant que le cuivre *déſerté* par l'acide,

tombe au fonds par ſa peſanteur ſpécifique.

De ce détail il réſulte évidemment que cet admirable procédé n'eſt qu'une ſimple précipitation du cuivre, par le moyen du fer. Ainſi c'eſt très-improprement qu'on l'a appellé une tranſmutation du fer en cuivre. Mais de peur qu'il ne reſte encore quelque difficulté ſur la conſomption de cette grande quantité de fer poſé dans les creux, j'ajouterai les obſervations ſuivantes pour montrer que ce fer eſt diſſous dans l'eau & emporté avec elle.

OBSERVATION I.

L'eau dans les creux eſt couverte d'une écume épaiſſe occaſionnée par les bulles d'air qui s'élévent conſtamment à la ſurface pour y crever; ce qui eſt un ſigne évident de la diſſolution du fer.

OBSERVATION II.

Le fer eſt conſumé par dégrés dans le creux & il abonde en dépreſſions irrégulieres comme le vieux fer; ce qui eſt un ſimptôme très-fort & pour prouver qu'il eſt corrodé par un acide.

OBSERVATION III.

Le canal du courant qui ſort des creux eſt revêtu, en-dedans, d'un acre rouge lequel, après avoir été roti à un feu ardent, fut attiré par l'aimant. Comme il ne ſe trouve dans le courant qu'au-deſſous des creux, il eſt clair que c'eſt une partie du fer qui a été diſſous dans l'eau.

OBSERVATION IV.

La quantité du cuivre trouvée dans les creux après que le fer a diſparu, eſt généralement plus grande que celle du fer lorſqu'on l'y a poſé ; car le propriétaire m'aſſura que quelquefois un tonneau de fer produiſoit, ou plûtôt précipitoit un tonneau & demi de cuivre.

Ce ſeul fait ſuffiroit pour prouver que le fer n'eſt point converti en cuivre, puiſque, ſelon la table du Chevalier Iſaac Newton, la peſanteur ſpécifique du cuivre eſt à celle du fer comme 9000 à 7645.

Lorſque j'étois à ces ſources au mois d'Août dernier, la vîteſſe du cours de

l'eau étoit à raiſon de douze onces par ſecondes ; & en mettant du fer dans le courant au-deſſous des creux, je trouvai que chaque once contenoit trois grains de cuivre. De-là, par mon calcul, il paroît que 129600 grains de cuivre ſont emportés à chaque minute, & par conſéquent 124 mille livres (de douze onces) en un an, en ſuppoſant que la quantité & qualité de l'eau continuent toujours d'être les mêmes.

Par-là, nous pouvons aiſément expliquer comment le poiſſon ne ſçauroit vivre au-deſſous de l'embouchure de ces courans vitrioliques ; & l'on pourroit également rendre raiſon des autres phénoménes qu'ils occaſionnent dans la riviere.

Dans les jours chauds, de grand ſoleil, lorſque l'eau s'exhale, les monceaux de vaze tirés de ces creux ſont couverts d'une efflorefcence vitriolique. De la même cauſe naît un autre effet ; c'eſt que dans les temps pluvieux, la ſurface de l'eau paroît comme une forte diſſolution de verd de gris.

Quiconque ſeroit curieux d'imiter le procédé qui s'exécute dans ces creux, pourroit bientôt ſatisfaire ſa curioſité

en mettant des morceaux de fer dans de fortes diſſolutions de vitriol.

C'eſt une expérience commune de teindre en cuivre du fer poli en le frottant avec du vitriol romain ; ce qui dépend de la même cauſe dont j'ai fait mention ci-deſſus ; ſçavoir, l'acide du vitriol qui pénétre le fer & dépoſe le cuivre ſur la ſurface.

M. Boyle fait auſſi mention de cette expérience : & dans ſon eſſai ſur les remédes ſpécifiques, il l'appelle une précipitation ſympathétique.

Auſſitôt que l'attraction entre le cuivre & l'acide ceſſe, l'attraction mutuelle entre les particules du métal prévaut à ſon tour aſſez pour former au fond des creux de groſſes maſſes ſolides dont les dix-neuf vingtiémes ſont de cuivre pur. Ces maſſes ſolides ſont occaſionnées en partie par la preſſion du monceau de cuivre en grains qui augmente journellement.

Ceci nous prouve que l'art d'eſſayer & de ſéparer les métaux de leurs mines conſiſte principalement dans l'évaporation de l'acide, qui prévient l'attraction mutuelle des particules métalliques ; car, lorſque cet acide eſt chaſſé

par la violence du feu, ſes particules tombent dans leur ſphere propre d'attraction, & prennent une forme ſolide.

De tout ce qui a été obſervé dans la théorie de cet admirable procédé, on peut déduire pluſieurs idées pratiquables pour faire produire à ces ſources de plus grands profits : & peut-être trouveroit-on une méthode pour ſéparer le cuivre de ſa mine en le précipitant, plus facile que celle de la calcination : mais ſur ces améliorations, je m'en rapporte à ceux qui ſont plus verſés que moi dans la pratique de la métallurgie.

Après avoir, je crois, rendu ſuffiſamment raiſon des effets de cette eau ſur le fer, & prouvé qu'ils ſont dûs à un acide minéral qu'elle contient, je m'engagerois tout de ſuite à rechercher la ſource de cet acide, ſi je n'avois été déja prévenu dans cette recherche conjecturale par pluſieurs perſonnes curieuſes qui ont pénétré bien plus avant que moi dans les entrailles de la terre, & qui ont découvert ou du moins ſuppoſé un acide vague, qui, ſelon eux, eſt répandu dans toute l'étendue du régne minéral ; & s'uniſſant avec différentes ſubſtances de ce genre, forme des vitriols

de différentes espéces. Cette hypothèse paroît la plus probable, puisque tous les Chymistes modernes conviennent que tous les esprits acides, quoique tirés de différens minéraux, produisent les mêmes effets, & sont par conséquent de la même nature; excepté seulement l'esprit de sel marin qui, seul, a la propriété de dissoudre l'or.

On trouve dans cette mine une très-grande quantité de souffre mêlée avec le cuivre. Il est donc probable que l'acide du souffre est attiré par le cuivre, & forme un vitriol qui est ensuite dissous par l'eau.

Une recherche plus profonde sur l'origine de cet acide universel passeroit les bornes que je me suis prescrites. Je la laisse à ces Physiciens curieux qui ont expliqué par cette doctrine les phénoménes des volcans, des tremblemens de terre, des sources chaudes, &c. comme autant d'effets d'une même cause.

L'ingénieux Docteur Robinson a dernierement éclairci cette doctrine des acides, en prouvant qu'un acide & la lumiere sont la même chose : car il infére des principes de la philosophie Newto-

nienne que tout ce qui attire, ou est puissamment attiré, est lumiere; par conséquent, dit-il, un acide est la même chose que la lumiere.

Au reste, cette source est peut-être aussi remarquable par ses vertus médicinales, que par ses qualités métalliques. Quoique les Médecins en général regardent comme un poison le cuivre pris intérieurement; cependant les ouvriers de ces mines & beaucoup d'autres gens boivent fréquemment de cette eau, sans en éprouver aucune suite fâcheuse. Elle purge avec violence par les vomissemens, & c'est un spécifique parmi eux pour différentes maladies, particulierement pour toutes les éruptions à la peau, dont la cause est, ou un acrimonie alkaline dans le sang qui irrite les extrêmités sensibles des artéres cutanées, & y cause des pustules, ou la piquure de quelque insecte qui occasionne une pareille irritation; & ces deux causes sont aussitôt détruites par l'acide très-fort qui est dissous dans cette eau. C'est aussi un excellent détergent pour les ulcéres scorbutiques, comme Hoffman l'a observé, & cette eau a déja

fait dans ce genre quelques cures remarquables. Je l'ai moi-même conseillée avec succès dans des cas semblables en y joignant à propos des remédes internes; car je ne suis point partisan des sucs spécifiques.

Jusqu'à quel point on peut s'appuyer de l'exemple & de la pratique des mineurs qui boivent ces eaux, c'est ce qui ne peut être déterminé que par une plus longue expérience. On doit certainement compter pour beaucoup la force de leur tempéramment & l'insensibilité de leurs nerfs continuellement exposés aux vapeurs malignes qui s'exalent des creux & des mines : pour moi, je n'ai jamais risqué de faire prendre cette eau intérieurement. La médecine ayant des purgatifs & des vomitifs d'une espece plus innocente, je crois qu'il n'y a point de nécessité à préférer celui-ci. J'observerai seulement, d'après des expériences faites avec cette eau sur des vers de terre, que ce seroit un anthelmintique puissant, pourvû qu'il fût donné avec précaution.

Un peu de limaille de fer nouvellement faite & mise dans cette eau pré-

cipite bientôt tout le cuivre, & en fait une eau ferrugineuse forte & agréable. J'infére de-là qu'on pourroit s'en servir au lieu de l'eau de Spa, dont toute la vertu dépend du fer qu'elle contient.



DANS notre Journal précédent nous avons donné un morceau traduit de l'Italien, sur le Mont-Vesuve: * en voici un traduit de l'Anglois sur une autre montagne aussi célébre & moins connue. Les Camarces par leur distance & leur situation dans l'Océan Atlantique se trouvant hors de la portée des Voyageurs ordinaires, les Espagnols qui les habitent ne sont pas grands observateurs, & les Navigateurs qui y relâchent sont occupés de soins tous différens. Les Ecrivains de voyages ne font le plus souvent que se copier les uns les autres : & les descriptions que nous y trouvons (supposé qu'elles soient fidéles) ne se rapportent qu'à des époques assez anciennes. Chacun sait cependant que tou-

* Voyez le Journal d'Octobre, page 90.

tes les montagnes où il y a des volcans sont sujettes à de grandes révolutions, & que leur superficie peut changer entierement de face dans un petit nombre d'années. On n'a donc rien de fort exact sur le fameux Pic de Teneriffe, du moins quant à ces derniers temps : c'est ce qui nous a déterminés à placer ici une courte relation dont l'Auteur philosophe paroît avoir cherché le vrai & non le merveilleux. Elle a du moins l'avantage d'être nouvelle, & par conséquent plus instructive sur l'état présent de cette montagne, que ne peuvent l'être toutes les précédentes.



OBSERVATIONS faites en montant au sommet du Pic de Teneriffe, par le Docteur Thomas Heberden, qui a résidé plusieurs années au Bourg d'Orotava, situé au pied de cette montagne.

A DEUX heures après midi nous partîmes d'Orotava (environ six lieues du Pic de Teneriffe) le temps étoit nébuleux, & avant d'avoir fait une lieue; nous nous trouvâmes environnés d'un brouillard très-épais qui dura encore environ une lieue. Pendant tout ce temps-là, nous traversâmes un pays tout couvert de jardins & de bois de pins, mais ensuite nous trouvâmes un espace plus découvert. Le territoire en est fort sec, & par-ci par-là seulement on y voit quelques pins & un peu de genet d'Espagne, quelques grosses pierres dispersées de tous côtés, dont les unes paroissent entieres, d'autres semblent avoir été brûlées & jettées à cette dis-

tance par le volcan du Pic. Nous vimes de-là le Ciel fort clair & serain, & l'épais brouillard que nous avions traversé, nous parût à nos pieds comme une mer de nuages couleur de cendre. Ayant marché encore deux lieues sur ce même terrein, nous arrivames à huit heures du soir au *Faldo del Pico*, ou pied du Pic. Ici, nous fumes obligés de laisser nos chevaux, le chemin étant impraticable pour eux, tant à cause de la montée trop rude, que de la difficulté du terrein qui n'est autre chose qu'un sable mouvant. A demi-lieue de là nous nous arrêtâmes, pour repaître au pied de quelque gros rocher, dans un endroit appellé *la estancia de los Ingleses*, ou *la couchée des Anglois*, parce qu'il en a servi à ceux de nos curieux compatriotes qui entreprirent les premiers ce terrible voyage. Nous y restâmes toute la nuit à faire grand feu, pour tempérer l'air que nous sentions très-froid. A la pointe du jour nous continuâmes à monter encore un quart de lieue par un chemin semblable, mais encore plus difficile jusqu'à ce que nous arrivâmes à quelques autres rochers de *Mal-Paysos*, ou pierres brûlées par le volcan,

parmi lesquelles nous marchâmes avec moins de difficulté, le terrein étant plus ferme, ou pour mieux dire, nous grimpâmes, étant obligés de nous servir souvent de nos mains pour nous aider à monter.

En avançant de cette façon environ un quart de lieue, nous arrivâmes enfin à la fameuse grotte de *Zegds*. Elle est environnée de tous côtés (ou plûtôt ensevelie) sous des masses énormes de ces *Mal-Paysos*, ou rochers brûlés que le volcan a vomis, à travers lesquels on découvre une ouverture haute de six pieds & large de quatre. Elle paroît s'élargir à l'entrée jusqu'à cinq pieds. Nous n'en pûmes découvrir l'extrêmité, & il n'y a qu'environ douze ou quatorze pieds depuis cette entrée jusqu'à la surface de l'eau qui en couvre le fond. La voûte & les côtés de la grotte sont d'une pierre polie. Le sol est couvert de glace ou de neige, & au-dessus il y a un volume d'eau d'une demi verge de profondeur ou environ. Cette grotte est le grand réservoir de neige pour toute l'Isle, quand les glacieres ordinaires viennent à manquer. *

* La situation des Canaries est entre le 26. degré 30. minutes & le 29. degré 30. minutes de latit. sept. & la douceur de leur climat où régne un Printems perpétuel, qui les fit nommer Isles fortunées, ne doivent pas rendre douteux l'usage qu'on y fait de la glace ou neige durcie; Naples, la Sicile & d'autres pays plus méridionaux ont la même ressource dans les hautes montagnes telles que le Vesuve, le Mont Gibel, &c; & les Voyages de nos illustres Académiciens en Amérique nous ont enfin certifié une vérité dont le vulgaire, qui croit tout, n'étoit pas encore persuadé, c'est que les montagnes les plus froides du monde, les plus couvertes de neiges & de glaces éternelles se trouvent sous la ligne & au milieu de la Zone torride : & il est à remarquer que la plûpart de ces montagnes sont aussi des volcans, ou l'ont été autrefois.

Au bout d'un autre quart de lieue, nous trouvâmes une plaine sablonneuse du milieu de laquelle s'éléve une pyramide de sables, ou de cendres jaunâtres que les habitans appellent *la perrosa*, & nous *le pain de sucre*. Autour de sa base on voit sans cesse transpirer des vapeurs fuligineuses, de-là jusqu'au sommet il peut y avoir un demi-quart de lieue; mais la montée en est très-difficile par sa hauteur escarpée & le peu d'assiette qu'on trouve dans tout ce terrein. Cependant nous parvînmes vers les huit heures du matin au som-

met appellé par les naturels, la *Caldara* (ou la Chaudiere.) Cette ouverture a douze ou quinze pieds de profondeur, ses côtés se rétrecissant toujours jusqu'au fond forment une concavité ou *crater* * qui ressemble à un cône tronqué, dont sa base seroit renversée. Ce crater paroît à-peu-près de forme circulaire & de quarante brasses de diamétre. La terre en est fort chaude; & d'environ vingt soupiraux comme d'autant de cheminées s'exhale une fumée ou vapeur épaisse, dont l'odeur est très-sulphureuse. Il semble que tout le sol soit mêlé ou poudré de souffre; ce qui lui donne une surface brillante & colorée.

Il y a un de ces rochers qui forme une espéce de voûte ou de niche contre laquelle la vapeur venant se condenser, produit ce que les habitans appellent *Azufre de gola* ou *Soufre de goute*. L'intérieure ou concavité de cette niche est d'une couleur verdâtre mêlée d'un jaune brillant comme de l'or, ce qui ressemble assez à ce qu'on appelle *prime d'émeraude*.

On apperçoit la même couleur pres-

* Mot grec, qui signifie une coupe.

que sur toutes les pierres qu'on trouve aux environs. Une autre partie peu étendue de ce pain de sucre est blanche comme de la chaux, & une autre plus basse dont la substance interne ressemble à de l'argile rouge qui seroit couverte de sel.

Au milieu d'un autre rocher, nous découvrîmes un trou qui n'avoit pas plus de deux pouces de diamétre d'où procédoit un bruit pareil à celui d'un volume considérable qui bouilliroit sur un grand feu : & quelqu'un de la compagnie ayant mis la main devant ce trou à près d'un pied de distance, fut bien brûlé pour sa curiosité.

Le *pain de sucre* est couvert de neige la plus grande partie de l'année; je l'en ai vû chargé depuis le mois d'Octobre 1743. jusqu'à celui de Juin 1744.

Les différentes relations de plusieurs Auteurs, l'élévation de ce fameux Pic auroient suffi pour exciter même un voyageur moins curieux à se satisfaire entiérement là-dessus en cherchant sa hauteur réelle. Je choisis pour cet effet un jour fort serein, dans lequel il ne paroissoit pas le moindre nuage, soit sur le sommet de la montagne, soit dans toute l'atmosphere, afin d'éviter toute ré-

fraction accidentelle. Entre trois & quatre heures après-midi ayant choisi une plaine le long de la mer, pour mon point de vûe horisontal, je mesurai trigonométriquement & avec la plus grande exactitude une base suffisament correspondante aux angles & je trouvai que la hauteur de cette montagne étoit de *2566* toises.

Deux observations subséquentes, faites par moi-même, ainsi que deux autres faites précédemment par M. *Goha Croff*, notre Consul, servirent seulement à me confirmer la justesse de la mienne.

Lors même que le corps de la montagne est couvert de neiges, on voit ordinairement au-dessus d'eux le sommet très-clair & entierement dégagé. Quelquefois le contraire arrive; le corps de la montagne paroît découvert & sans aucun brouillard, & seulement le sommet du Pic est enveloppé d'un nuage blanc comme d'un bonnet. On fait souvent cette remarque dans le plus beau temps. Les Espagnols disent alors : *El picoti ene su sombrerillo puesto*, c'est-à-dire, *le Pic a son petit chapeau* : & ils regardent ce météore comme un présage infaillible de pluye.

Pendant les six ou sept ans que j'ai passé dans le Bourg d'Orotava, ayant continuellement la vuë du Pic, j'ai souvent observé ce phénomene, & je ne me rappelle pas que la prédiction ait jamais manqué.



LE nom de M. Rabener annonce assez bien le discours suivant, pour nous dispenser d'en faire l'éloge. Disciple de Lucien, de Rabelais, de Swift, il égale au moins ses modeles. Si sa patrie lui rend justice, l'Europe & la France, sur-tout, s'empressent de joindre leurs suffrages à ceux de l'Allemagne. Nous souhaiterions de tout notre cœur, pour l'amour de nous-mêmes, que M. Rabener eût autant à se louer des Traducteurs que des Lecteurs François. Au reste ces derniers ne risquent point de trouver ici un morceau retraduit. Celui que nous leur présentons, sort de dessous la presse.



DISCOURS

PAR lequel il est prouvé que la médisance n'est l'effet, ni de l'orgueil, ni de la malignité, mais bien d'un véritable amour du prochain. Par Monsieur N... qui est très-persuadé que ce Discours remportera le prix proposé par l'Académie Royale de Pau en Bearn, 1754.

Traduit de l'Allemand.

A Messieurs de l'Académie Royale de Pau en Bearn.

MESSIEURS,

» J'AI trouvé dans la Gazette d'Utrecht, que vous destinez cette année » le prix ordinaire à un petit ouvrage » en prose, dont le sujet sera : *La médisance est-elle autant l'effet de l'orgueil,* » *que de la malignité ?*

» J'étois comme vous, Messieurs, & » comme le reste des hommes, imbu de

» cette ſuperſtitieuſe averſion pour la médiſance, lorſqu'un événement ſingulier, dont je vous parlerai dans la ſuite, me porta à faire des réflexions ſur cette paſſion. J'ai donc trouvé & je vous le démontrerai, *qu'elle n'eſt l'effet ni de l'orgueil, ni de la malignité, mais bien d'un véritable amour du prochain.*

» J'avoue que je ne démontrerai pas ce que vous voulez que je démontre; mais j'eſpére, Meſſieurs, que vous ne ſerez pas moins généreux que Mrs de l'Académie de Dijon: Et peut-être ſuis-je même plus fondé à prétendre au prix propoſé, que M. Rouſſeau ne l'étoit à celui qu'on lui adjugea. Je prends la défenſe d'un penchant qui nous eſt naturel à tous, & j'avance un principe qui doit néceſſairement faire honneur à l'humanité; au lieu que M. Rouſſeau chercha à en établir un, qui devoit détruire entiérement le crédit de toutes les Académies des ſciences & des beaux arts, en cas que le monde ſe fût aviſé de regarder ſa démonſtration comme ſérieuſe.

» Mais à plus d'un égard vous me devez quelque conſidération. Vous exigez expreſſément que les ouvrages qui

concourront au prix, n'excédent point une demie heure de lecture. Quelle loi terrible pour un Allemand! je l'ai cependant obſervée exactement. Auſſitôt que mon Mémoire fut achevé, je le lus tout haut, & lorſque j'eus fini je n'avois pas paſſé le temps preſcrit d'une minute entiere. Vous avez oublié de dire ſi l'on doit lire vîte ou lentement. Je ne ſçaurois vous diſſimuler que j'ai lû avec aſſez de rapidité, à peu près auſſi vîte qu'un jeune Miniſtre dépêche ſon prône, quand il ſçait qu'une compagnie aimable l'attend. Au reſte la violence que je me ſuis faite pour être court, mérite ce me ſemble, quelque récompenſe.

» Je dois encore, Meſſieurs, vous faire enviſager le riſque que je cours de perdre l'eſtime de tous les Ecrivains de mon pays. Tous ceux de mes compatriotes, qui me liſent, & tous les Libraires qui m'impriment, me reprocheront que je deshonore les cendres de mes ancêtres Mon grand-pere, homme très-orthodoxe, fit imprimer des ſermons *in*-4°. Feu mon pere écrivit près-d'un quintal d'anecdotes ſecrettes *in-folio*: & moi, Meſſieurs,

moi! qui, ſelon le cours ordinaire de la nature, dévrois au moins faire imprimer *Opera omnia*, ſur du *grand Aigle*, moi! qui rougis en le diſant, j'écris une petite brochure *in*-8°. & cela uniquement pour me rapprocher du prix que vous propoſez.

» Au reſte je ne vous crois point aſſez injuſte pour me refuſer le prix à cauſe que je ſuis Allemand. Chez nous, on impute à vos Compatriotes la partialité de ſoutenir que le Rhin forme de notre côté une barriere inſurmontable à l'eſprit. Le ſuccès de mon ouvrage me fera voir ſi ce reproche eſt bien fondé. J'ai de la peine à croire qu'il le ſoit; & c'eſt ſur-tout à vous, Meſſieurs, que je dois ſuppoſer aſſez de pénétration pour avoir une idée juſte de l'eſprit d'invention des Allemands. Ce furent les Allemands qui trouverent la poudre à Canon, qui découvrirent l'Amérique, (*a*) qui inventérent l'Imprimerie, qui même, ſi je ne me trompe, imaginérent les acroſti-

(*a*) On trouvera à la fin de cette traduction un éclairciſſement ſur l'opinion que M. Rabener paroît avoir adoptée au ſujet de la découverte de l'Amérique.

ches & les chronoſtiques, & c'eſt un Allemand enfin, pour le dire avec votre permiſſion, qui a l'honneur de démontrer le premier la vérité de la maxime inouie, *que la médiſance n'a d'autre origine qu'une généreuſe Philanthropie.*

» Vous ne remarquerez point dans le mémoire que je vous préſente cette marche pénible & peſante, que les beaux eſprits de votre nation aiment tant à reprocher aux Allemands. Je puis vous aſſurer ſur ma parole d'Auteur, que je n'ai pas mis tout-à-fait douze heures à le compoſer; mon barbier, qui eſt homme d'eſprit & qui fait la barbe à preſque toute notre Colonie Françoiſe, a eu la politeſſe de me dire que mon ouvrage étoit écrit avec autant de legéreté, que s'il avoit été conçu dans la tête d'un Auteur né en France.

» Mais, ſi par malheur je n'obtenois pas le prix? Cette penſée me fait frémir! Il n'eſt rien que je ne fiſſe pour me venger. Je compoſerois des brochures ſatyriques pour rendre toute votre Académie ridicule à toutes nos Cours d'Allemagne; je vous attirerois le mépris

» de nos Sçavans, par des notes, des » variantes & des remarques ; je vous » dédierois (tremblez, Meſſieurs !) le » premier volume *in-folio* que j'écrirai ; à » moins que d'ici à ce temps vos Sçavans » ne prennent, comme il y a toute ap- » parence, du goût pour ce formât : Et » alors j'en imaginerai un autre plus » grand, pour rendre ma vengeance » complete .... Mais j'aime » mieux croire que toutes mes appréhen- » ſions ſe trouveront mal fondées.

» J'ai l'honneur d'être avec l'humble » reſpect d'un Auteur qui brigue le prix,

Meſſieurs,

Votre très-dévoué ſerviteur.

Poſt ſcriptum.

A l'inſtant il s'éleve dans mon ame un doute qui m'inquiete extraordinairement & qui menace ruine à toutes mes ambitieuſes eſpérances. Peut-être n'y a-t-il pas un ſeul de vous, Meſſieurs, qui entende l'Allemand ? Et peut être n'avez-vous perſonne dans tout le Bearn, qui puiſſe vous ſervir d'Interpréte ? Malheu-

reux Auteur que je ſuis ! Comment nous rapprocherons-nous ? Ce n'eſt preſque plus l'uſage en Allemagne d'écrire en Latin, & il y a du temps que ce n'eſt plus la mode en France de l'entendre. Quoique bien des exemples domeſtiques puſſent m'autoriſer à écrire dans votre langue, j'avoue ſincérement que je ne la poſſéde point aſſez pour compoſer des livres en François. J'oſerois preſque vous propoſer d'apprendre l'Allemand pour pouvoir lire & entendre mon ouvrage ; car il n'y a pas de pays où les Auteurs ne regardent leurs ouvrages comme aſſez importans, pour exiger des Etrangers d'apprendre la langue, dans laquelle ils ſont écrits ; mais malheureuſement je connois trop Meſſieurs les François. Ils penſent que tous les Allemands parlent comme leurs Suiſſes, & ils ne veulent point riſquer leurs goſiers à apprendre une langue ſi rude. Que faudra-t-il donc que je faſſe ? Après tout, j'ai plus d'intérêt à être entendu de vous, que vous n'en avez vraiſemblablement à lire mon diſcours : ſçavez-vous ce que j'imagine ? Afin qu'au moins les caractères Gothiques de ma langue ne vous épouvantent pas, je prendrai ſur moi de

faire imprimer cet écrit en caractères Latins. Vous voyez, Meſſieurs, que je fais le premier pas, qui coute toujours le plus ; il eſt juſte que vous en faſſiez un autre. Tâchez, je vous prie, d'apprendre l'Allemand.

La médiſance n'eſt l'effet, ni de l'orgueil, ni de la malignité, mais bien d'un véritable amour du prochain.

C'eſt le ſymptôme ordinaire d'une Philoſophie hypocondriaque, de cenſurer les actions les plus innocentes, même les plus vertueuſes. N'y eſt-on point diſpoſé, ou s'en trouve-t-on incapable ? on empoiſonne leur ſource & on leur prête des principes ou ridicules ou criminels.

En découvrant ainſi les défauts d'autrui, nous ſentons en nous-mêmes une ſatisfaction flateuſe, que certains Théologiens prennent pour une conſcience irrépréhenſible ; que le Philoſophe appelle la conviction intérieure de ſes propres perfections ; & à laquelle d'autres, qui prétendent juger avec impartialité, donnent le nom d'une miſantropie orgueilleuſe.

Si je n'avois point à craindre de méri-

ter, le premier, le reproche que je fais aux autres, il ne me ſeroit pas difficile de prouver plus amplement ce que je viens d'avancer. Je démontrerois peut-être fort ſçavamment que c'eſt par un orgueil dévot que le Théologien condamne, & que le Philoſophe qui raiſonne, ne fait que démontrer ſa vanité ; mais que répondrois-je, Meſſieurs, à quelqu'un qui me feroit les queſtions ſuivantes ? » Eſt-ce » par un excès de modeſtie que vous don- » nez vous-même cette ſavante démonſ- » tration ? Dans l'inſtant même ou » vous jugez les autres, ne prononcez- » vous pas votre propre ſentence ? Ne » vous rendez-vous pas doublement cou- » pable, en commettant vous-même une » faute que vous reprenez ſi ſévérement » dans autrui ? « Je l'avoue, ces reproches feroient rougir tout autre qu'un moraliſte.

Je ſerai content, ſi vous regardez ſeulement mon principe comme une de ces vérités problématiques, dont la démonſtration n'eſt pas auſſi facile que la certitude en eſt réelle : & je crois en même-tems qu'après cette déclaration, on me permettra d'avouer publiquement un principe dont je ſuis convaincu : c'eſt que

toutes les actions des hommes, jusqu'à celles qui sont les plus suspectes aux moralistes, coulent d'une bonne source; & qu'en accordant même tout ce que je puis accorder à ceux qui sont d'un sentiment contraire, elles sont toujours faites dans une bonne intention, qui cependant peut quelquefois ne pas être assez éclairée.

Combien d'honneur ne fait point une découverte si patriotique à tout le genre humain! Tous les hommes deviennent vertueux ou au moins excusables. Dans ce même instant, je rends à la société une infinité d'honnêtes gens que mes concitoyens ont regardés jusqu'ici, ou comme des fous, ou comme des scélérats. Les vices & les crimes disparoissent. Le monde devient vertueux; ce monde qui jusqu'ici a fait soupirer le dévot, qui a été méprisé par le sage, devient tout-à coup le monde le plus parfait pour le dévot & pour le sage.

Dès que je me suis chargé du rôle d'Auteur, on doit sans doute me permettre un certain degré de cette fierté, qui sied si bien aux Ecrivains, sur-tout *aux jeunes*. On me permettra de croire qu'à présent je fais dans une minute, &

tranquillement assis devant mon Secrétaire, les exploits qu'Hercule ne pouvoit faire que dans une longue suite d'années & en traversant la plus grande partie du monde habité. La fable dit qu'il purgea la terre des monstres qui l'infestoient. Le service que je rends à l'humanité est-il moins important? Aussi me paroît-il que l'on a tout-à-fait mal pris le sens de la fable d'Hercule: si ce Héros avoit réellement fait ce que les Poëtes racontent de lui, il auroit été un brigand, ou du moins un Dom-Quichote de l'antiquité, plutôt qu'un Héros. Enlever un troupeau de bœufs, nettoyer un étable, étoient-ce des actions qui dussent le mettre au rang des Dieux? La sagesse de la mithologie nous a caché quelque chose de bien plus important sous ces détails mistérieux. Hercule étoit un Philosophe, qui enseigna à ses écoliers, qu'au fond les actions des hommes sont vertueuses en elles-mêmes, & que celles qui paroissent les plus suspectes, peuvent au moins être excusées par les bonnes intentions qui les produisent. Ce principe fut reçu avec une approbation universelle. Le monde cessa d'être vicieux. Depuis l'extrêmité de l'Hesperie jusqu'aux bords du Gange, on ne vit

plus que des concitoyens philantropes, des actions vertueuses, de la confiance réciproque & des voisins qui s'excusoient charitablement les uns les autres. Les haines mortelles, les hérésies, (car les Prêtres de Saturne faisoient déja des hérétiques) les calomnies injurieuses furent les monstres dont Hercule purgea la terre; voilà par quels miracles il mérita des Autels, & fit peut-être toutes ces actions si célébres sans jamais sortir de sa patrie. L'antiquité guerriere changea les préjugés en hydres, les dogmes en avantures, le Philosophe en Héros, & ce qu'elle fit enfin de plus juste, le Héros en Dieu.

Mon ambition ne va pas jusques-là: & quoique les Auteurs ayent depuis un temps immémorial le droit de se déifier eux-mêmes, j'y renonce avec plaisir; & je me croirai suffisamment récompensé si vous ne refusez pas, Messieurs, votre approbation à ma nouvelle découverte, & si l'exemple de socialité que je donne excite d'autres patriotes à justifier, ou du moins à excuser les actions équitables de leurs concitoyens. Quelle gloire pour l'humanité! Ah que cette métamorphose des actions humaines paroîtroit digne d'envie à nos ancêtres, s'il étoit possible

qu'ils revinssent sur la terre & qu'ils vissent les perfections de leurs descendans vertueux! A la place des avares de leurs temps, ils ne trouveroient que des citoyens, qui au milieu de leurs trésors meurent charitablement de faim pour laisser à leurs enfans, ou (ce qui prouve un degré de générosité encore plus haut) à des Etrangers qu'ils ne connoissent peut-être pas, des richesses qu'ils puissent dissiper avec plaisir. Ce vénérable Magistrat qu'ils appelloient un Juge injuste ne mérite plus ce nom; il n'est qu'un instrument précieux dont Thémis se sert pour rendre couteuse la folle animosité des Parties, pour les forcer par là à se comporter paisiblement, pour humilier, par les décisions d'un Juge arbitraire, l'orgueil des Législateurs, dont la prévoyance est frustrée par un présent de peu de valeur. Ces sévéres ancêtres n'auroient plus sujet d'exhorter la jeunesse à fuir les femmes, dont la conduite leur paroissoit suspecte. Ils ne se feroient plus de scrupule d'avouer tout haut (car ils en étoient sans doute convaincus intérieurement) que l'unique fonction de ces charmantes créatures est de prêcher la nature, de présenter à la

jeunesse les plaisirs où la porte le sentiment de son printems, de se sacrifier elles-mêmes au bien de la société pour préserver les hommes d'autres débauches, ou plus dangereuses, ou plus criminelles; de se hâter enfin de jouir de la vie dont les voluptés sont si passageres. Nos ancêtres, dont les cœurs n'étoient pas moins tendres que les nôtres, seroient-ils encore assez durs pour donner le nom injurieux d'écarts séduisans, à la volupté sociale de ces petites créatures *serviables*?

Si le court espace d'une demie heure que les loix de l'Académie me prescrivent, ne me défendoit de m'étendre davantage, je le ferois avec plaisir & même avec fruit, en faisant voir par une infinité d'exemples que les actions des hommes, si suspectes à notre chagrine austérité, ont toutes un beau côté par lequel on peut les montrer au monde, pourvû qu'on veuille les juger avec impartialité. Mais je crois que les trois exemples que je viens de rapporter sont assez frappans pour ne pas laisser de doute là-dessus, & pour justifier le dessein que j'ai de prouver que *la médisance n'est l'effet, ni de l'orgueil, ni de la malignité, mais bien d'un véritable amour*

du prochain. Pour démontrer la vérité du principe que j'avance, je n'aurai qu'à vous convaincre des grands avantages que ce penchant de dire du mal procure à la société en général & à chacun de ses membres en particulier. Je me flatte même que vous êtes persuadés d'avance, que cela sera exécuté avec succès par un Auteur qui a eu assez de courage & de philanthropie, pour changer l'avare en patriote, le Juge injuste en Citoyen utile, & les femmes libertines en Prêtresses de la nature.

Je pardonne au monde rempli de préjugés héréditaires de se former de la médisance les idées les plus effroyables. Nos nourrices, qui nous font croire aux revenans nous apprennent encore à craindre ce penchant : & dans le moment même qu'elles nous inspirent cette crainte, elles disent de leurs voisines le mal qu'elles en sçavent & celui qu'elles n'en sçavent pas : preuve très-convaincante que les inclinations naturelles (car l'envie de médire en est une sans doute) ne peuvent jamais être subjuguées entièrement.

La langue Allemande, toute riche qu'elle est, n'a point de terme honnête

ou décent pour rendre celui de médisance. Toutes les expressions dont on se sert communément pour parler du grand devoir de médire, ont quelque chose d'ignoble & d'odieux. Mais je regarde ce défaut dans notre nation comme un défaut de la grammaire plutôt que du cœur. Nous sommes trop convaincus en nous-mêmes de la nécessité de remplir ce devoir, pour que sérieusement nous puissions lui prêter des attributs odieux. Nos actions réfutent les étymologies de nos termes. Je l'avoue ici à la gloire de nos Allemands, ils égalent à peu de chose près leurs voisins dans l'art de médire : dès long-temps ils sont revenus des anciens préjugés, que nos Peintres ont pour ainsi dire pris à tâche de fortifier & d'étendre : mais ces Messieurs sont-ils bien scrupuleux à rendre fidélement leurs originaux ? Ne savons-nous pas qu'ils flattent les passions des hommes, ou qu'ils copient les flatteurs, qui ont peint avant eux : Et c'est sans doute de-là qu'ils donnent à tous les Princes un air sage & généreux; à tous les Juges un air respectable & grave; à toutes les mariées les charmes de l'innocence; à tous les Ministres de la Religion un air pieux &

saint; à tous les diables des cornes & des queues: & qu'ils prêtent enfin des serpens & des langues aigues à la médisance. Quels défauts de vraisemblance, quelles absurdités ne voit-on point dans tout cela !

Personne sans doute ne tomberoit dans de pareilles fautes, si l'on vouloit considérer que l'envie de médire est un penchant, donné par la nature aux créatures raisonnables pour publier, soit d'une maniere badine, soit d'une maniere sérieuse, les défauts véritables aussi-bien que prétendus des particuliers, des sociétés & des peuples mêmes; pour s'en amuser & pour en amuser les autres; pour rendre ces mêmes défauts odieux à ceux qui les ont; pour en garantir ceux qui ne les ont pas; pour exciter chacun à être attentif à ses propres actions & à celles des autres; pour rendre chacun vertueux ou au moins prudent; en un mot pour faire de tous les hommes des membres utiles à la société.

Je suis pénétré d'une sainte frayeur en envisageant la grande obligation où nous sommes de médire; & je sens une compassion charitable pour le malheureux

aveuglement de ceux, qui non-contens de manquer à ce devoir sacré, cherchent encore à le rendre exécrable aux yeux des autres. Quel peut-être le but qu'ils se proposent, si ce n'est d'enlever aux hommes un don de la nature, un don accordé exclusivement aux créatures raisonnables ? N'est-ce pas dégrader les hommes & les confondre dans la foule des animaux, qui ne pensent point ? N'est-ce pas sapper la base sur laquelle portent les plaisirs, les mœurs & le bien de la société ?

L'amour de l'humanité, Messieurs, me fait espérer, avec une grande assurance, que toutes ces vérités, paradoxales en effet, mais inébranlables dans leur fondement, feront une forte impression sur vous. Quoi ! vous semblez hésiter ? Ayez le courage d'adopter un principe qui porte avec lui la conviction. Un vrai sage n'est jamais honteux de renoncer à ses préjugés. Avouez, Messieurs, que vous sentez à présent dans toute sa force l'injure que vous avez faite à l'humanité en cherchant la source de l'envie de médire, ou dans un *vain orgueil*, *ou dans la malignité du cœur humain.* Mais le dirai-je ? oüi ; je suis trop sincère

pour vous le dissimuler : peut-être déja convaincus de la vérité de mon principe, (sans oser proposer vous-même publiquement une opinion qui heurte de front tous les préjugés reçus), vous voulûtes donner occasion à des Auteurs ingénieux de médire de tout l'Univers. Quel moyen plus sûr pour y réussir que de trouver dans l'orgueil, ou dans la malignité du cœur l'origine d'une inclination aussi essentielle que la médisance ? Quelle adresse pour ramener l'homme à ses devoirs, même malgré lui ! J'admire votre prudence, & je vois sous le masque, dont vous avez jugé à propos de vous couvrir, des sentimens véritablement philantropiques.

Après avoir découvert vos véritables intentions, je pourrai vous exposer mes sentimens avez plus de sécurité ; & je n'aurai point de peine à vous faire goûter mon sistême. La confiance mutuelle, qui, desormais doit subsister entre nous, m'oblige à vous avouer sincérement ce qui m'a fait naître les premiers doutes contre l'opinion commune, qui attribue l'envie de dire du mal à une source vicieuse.

Lorsque la question proposée parut dans la Gazette d'Utrecht, je la lisois avec cette nonchalante indifférence, avec laquelle j'ai coutume de lire les prix des actions de la Compagnie des Indes Orientales : le frere de ma femme entra brusquement dans ma chambre, se jetta à mon cou, m'embrassa, jura, & me demanda en Allemand estropié, *où diable est ta femme ?* Vous croyez peut-être que cet homme venoit de s'échapper des petites maisons, & la chose n'est pas tout-à-fait sans vraisemblance : mais permettez que je vous dise, que c'étoit un jeune Allemand, qui dans ce moment revenoit de Paris, où il avoit fait un séjour de six semaines. Ma femme le reçut comme une sœur peut recevoir son frere ; mais la premiere chose qu'il lui dit fut un couple de gros mots au sujet de sa grossesse. Il continua sur le même ton ; il se vanta de toutes les débauches qu'il avoit faites, & que peut-être il n'avoit pas faites pendant son séjour à Paris. Il cita toutes les maisons suspectes avec autant d'exactitude, qu'Homere fait l'énumération des vaisseaux des Grecs.

Nous apprîmes les noms des maladies les plus ignominieuses qu'il prétendoit avoir eues, & ceux des femmes qui devoient les lui avoir données, & dont la moindre étoit une Marquise. Il nous confia en quelle situation équivoque étoit encore à présent son corps énervé ; & il nous dit tout ceci avec une vivacité extravagante. Ma femme qui ne rougit point d'être bonne chrétienne, leva les mains au Ciel en s'écriant : Mais est-ce bien vous, mon frere ? Vous ne respectez donc, ni Dieu, ni les hommes ? Ah, *la bête Allemande*, lui répondit-il ! ma sœur, vous ne sçavez pas ce que c'est que de vivre : venez, que je vous mene à Paris. Vous autres Allemands, vous vegetez ici avec autant de régularité que les animaux : Aussi vous vous portez & vous pensez comme eux. J'ai bien à faire de votre religion ; passe pour celle d'un honnête-homme. Tout le reste n'est que de l'enthousiasme ; oui, le diable m'emporte ! de l'enthousiasme tout pur ! vos Ministres vous rendent fous. A Paris nous avons un proverbe, qui dit. . . . . . Ici ma femme lui ferma la bouche & le contraignit de finir cette belle tirade ; mais nous ne

pûmes l'empêcher de nous hurler deux Vaudevilles polissons, sur des sujets très-respectables.

Que pensez-vous, Messieurs, de cet Allemand Francisé & de son envie de dire du mal & de l'exagérer même au moins de la moitié ? La plus grande partie du mal qu'il disoit tomboit sur lui-même ; est-il concevable qu'il l'ait fait par orgueil ou par malignité du cœur ? Ce ne pouvoit pas être par orgueil, puisque tout ce qu'il nous racontoit devoit le couvrir de honte. Ce ne pouvoit point être non plus par malignité envers lui-même ; car, je puis lui rendre le témoignage, qu'il n'aime rien au monde tant que sa petite personne. Il falloit donc nécessairement, qu'il y eût une autre raison, qui le déterminât à dire du mal de ses amis & de lui-même. Les Vaudevilles qu'il nous chanta me confirmerent dans ce sentiment ; car, si le peuple de Paris raille dans des chansons licentieuses sur les objets qu'il chérit & respecte le plus, est-il probable qu'il le fasse par orgueil ou par malignité ? . . . Ces doutes m'engagerent dans une longue suite de méditations, & je fus enfin assez heureux pour faire

cette nouvelle découverte, que l'envie de dire du mal doit être dérivée d'une source toute différente.

Pour prouver que cette envie, ce desir naturel n'a point d'autre origine que l'amour du prochain le plus pur & le plus désintéressé, je n'ai qu'à faire voir les grands avantages que la société retire de l'exercice de ce penchant ; & pour le faire avec évidence, je n'aurai qu'à rappeller à mes lecteurs tout ce qu'ils ont senti jusqu'ici sans peut-être y faire attention ; car les choses qui nous sont trop familieres nous échapent aisément.

Le plaisir que les habitans d'une ville trouvent à se fréquenter les uns les autres fait le lien le plus fort de la société civile, qui est la base de tous les états. Ce principe est de la derniere évidence, & ceux qui peuvent encore en douter n'ont qu'à imaginer une ville où les maisons restent fermées, où les rideaux sont toujours tirés, où personne ne connoît son voisin, où ceux, qui absolument ne peuvent se dispenser de sortir, ne sortent que la nuit pour n'être ni apperçus, ni abordés de personne. Pau & Leipzig ne se trouve-

roient-ils point dans le cas de cette triste Ville, si les habitans ne cherchoient pas avec plaisir la compagnie les uns des autres ? Et ces habitans trouveroient-ils du plaisir dans les compagnies, si elles ne leur procuroient pas l'occasion de dire du mal ; car tous aiment à médire ; avec cette différence seulement que chacun a sa maniere.

Les temps durs arrachent des soupirs aux vieillards ; l'opiniâtreté & l'avarice du vieillard excite les plaintes de la jeunesse. Des Demoiselles respectables par leur âge médisent des jeunes beautés que la legereté entraîne déja au péché, quoiqu'elles n'ayent encore que dix-huit ans ; & celles-ci rient de la pieuse coquetterie des vieilles bigotes. Les Bourgeois se plaignent des exactions & de la partialité des Magistrats ; & ceux-ci se récrient encore davantage sur la mutinerie & l'oisiveté du Bourgeois. Le Sot médit de la Religion, & L'Inquisiteur qui trouve partout des hérésies, croit disputer contre le diable. Le petit Marquis n'est jamais plus spirituel & plus pétulant que quand il peut railler le triste Philosophe ; & le Philosophe examine si

cette demangeaison de médire est *l'effet de l'orgueil, ou de la malignité du cœur*. En un mot, toute la Ville médit, & fréquente avec empressement les compagnies où elle a occasion de le faire. Ce seroit ôter le soleil au monde que de le priver de la médisance.

Ceux qui sont les esclaves de la malheureuse passion du jeu, pensent pouvoir pallier leur foiblesse en disant, que ceux qui jouent n'ont pas le temps de médire. Quelle folie, de vouloir excuser un vice par l'omission d'une vertu ! Au contraire, l'envie & l'occasion de médire sont un moyen infaillible d'éviter une infinité de folies. Quand la médisance occupe les compagnies, elle leur sert d'antidote contre la fureur de jouer & de dissiper dans un seul moment des biens acquis par de longs travaux ; le Juge oublie d'être injuste pendant qu'il est occupé à médire ; l'Avocat ne s'apperçoit pas que deux voisins vivent en paix ; le Médecin qui dit du mal des autres néglige son emploi & les hommes restent en vie.

Apprendre à connoître le monde & à se connoître soi-même, est une des maximes que les moralistes nous incul-

quent le plus. Pour la mettre en pratique, y a-t-il un moyen plus commode que de fréquenter assidument ses compagnies où l'on dit le plus de mal ? Qu'on en choisisse deux des meilleures, & les meilleures sont incontestablement celles où préside quelque dévote ou quelque homme desœuvré; c'est où l'on apprendra à connoître toute la Ville & même les deux sociétés, que l'on fréquentera; car il n'y a pas d'apparence que l'une puisse épargner l'autre. Philéne est bienfaisant; il nourrit, il éleve les enfans d'une veuve, que son mari, trop honnête-homme, laissa dans la derniere indigence. Philéne a bien raison de leur faire du bien, car trois de ces enfans sont de lui. *Herkomann* est un Avocat juste, qui se fait un plaisir de donner des secours aux veuves & aux orphelins. *Sérieusement !* & pourquoi cela ne seroit-il pas vrai ? Ne sçavez-vous pas que Herkomann est un escamoteur de legs ? Mais Sufféne le Patriote sera du moins un homme sans reproche ? Sufféne qui voit les larmes aux yeux la peine des sujets, & qui maudit les exactions des Ministres insensibles à la miser des peuples du sang

desquels ils se repaissent: Sufféne n'est qu'un mécontent que la Cour a offensé en lui refusant l'emploi qu'il cherchoit pour opprimer lui-même ce peuple infortuné. Combien instructive est cette école; sans cette compagnie de médisans, je n'aurois jamais appris à connoître Philéne, Herkomann & Sufféne.

Mais, me direz-vous, aurai-je également occasion d'apprendre à me connoître moi-même ? Eh pourquoi non, Monsieur ? Etes-vous tout seul, ou trop vertueux, ou trop respectable pour qu'on ne doive pas dire du mal de vous ? J'aurois presqu'envie de vous apprendre en confidence ce que l'on en dit; mais me promettez-vous de ne point vous fâcher ? On se mocque de votre application pédantesque à connoître les hommes. Le bon-homme, dit-on, a assez bonne opinion de sa pénétration pour s'imaginer de pouvoir découvrir les défauts des autres: quoiqu'il se décore d'un air raisonnable & posé, ce n'est que l'avarice & l'orgueil qui l'empêchent de se livrer au vice. Il parle peu en compagnie, c'est afin qu'on le croye capable de dire d'excellentes cho-

ses, s'il vouloit se donner la peine de parler. S'il ne se met que proprement, s'il évite le faste, c'est qu'il n'a point de crédit; s'il ne parle jamais de la Religion qu'avec respect, c'est pour se concilier l'amitié de ceux, dont la colère est très-dangereuse. Quoique jeune & homme du monde il n'a point auprès des femmes la fatuité des gens de son âge. Mais, êtes-vous curieux d'apprendre son roman ? Vous le sçaurez en deux minutes...... Pardonnez-moi, Monsieur, que veut dire cet air furieux ? Vous m'entendez mal. Je n'avois aucunement envie de vous offenser. Ce n'étoit que par une véritable amitié pour vous que je me suis donné la peine de répéter ce qu'on en dit dans toutes les compagnies. Mon unique but étoit de vous procurer le bonheur de vous connoître vous-même.

Et si la médisance ne produisoit aucun autre avantage que celui de nous rendre attentifs & circonspects à l'égard de nos actions aussi bien que de celles des autres, elle mériteroit par cette seule considération toute votre estime. Ceux même qui s'obstinent le plus à regarder

ce penchant comme un vice, conviendront du moins que c'est un vice indispensable. Le vol qui avoit sa Divinité particuliere, n'étoit pas moins un vice aux yeux de ceux qui adoroient ce Dieu; & neanmoins les Lacédémoniens trouvoient l'art de voler si avantageux à l'Etat, que les jeunes gens étoient obligés de s'y rendre habiles pour ne pas laisser croire qu'ils seroient un jour des membres inutiles de cette sage République. Puisse cette considération faire de fortes impressions sur les esprits de nos peres & de nos meres ! Ah ! qu'il seroit à souhaiter qu'on les vit de bonne heure enseigner à leurs enfans l'art de médire ! C'est leur honneur, c'est le bien de l'Etat, c'est principalement l'avantage de ces enfans; tout doit exciter les parens à leur apprendre le vrai moyen d'examiner avec circonspection leurs propres actions aussi bien que celles des autres. Cette partie de l'éducation devroit être surtout l'ouvrage des meres. Elles en sont responsables à la Patrie. La nature leur en imposa elle-même le devoir. Seroit-ce inutilement que la nature, qui ne fait rien sans dessein, eût prodigué aux meres le pen-

chant de dire du mal d'autrui ?

De tous les défauts l'orgueil est sans doute un des plus à charge à la société. L'orgueilleux en souffre lui-même ; mais ceux qui ne peuvent point l'éviter souffrent encore bien davantage. Le Théologien & le Philosophe travaillent de concert à humilier le cœur de l'homme. Le premier nous démontre notre néant par la poussiere & la terre, dont nous tirons notre origine ; & le second nous le prouve encore plus savamment par le principe de contradiction. J'ai pour l'une & l'autre de ces démonstrations tout le respect qui leur est dû par un Laïque ; mais elles ne m'empêchent pas de croire qu'un quart d'heure de médisance sur un orgueilleux le rendra beaucoup plus souple & plus humain que ne feroit un long & triste sermon, ou une suite de raisonnemens obscurs.

Je passe sous silence une infinité d'autres avantages, que chaque homme en particulier & la société en général retirent de la médisance. Le plaisir qu'elle nous donne, étant aussi piquant, qu'il l'est en effet, il n'y a rien qui soit plus propre qu'elle à égayer les tristes jours

de notre vie. Nous oublions nos propres folies en nous amusant de celles d'autrui. Cet exercice continué aiguise notre esprit ; & de nos jours (où un esprit pétillant est bien préférable à une raison éclairée) ceci n'est pas un médiocre avantage. Ceux même qui n'apprécient les choses que selon la maniere dont elles influent dans les Finances, pourront-ils ne pas être de mon sentiment, en considérant les effets prodigieux que l'envie d'écrire & de lire des médisances produit dans le commerce ? La Hollande n'a jamais été plus riche que dans le temps où toutes ses presses étoient occupées à imprimer des railleries sur les foiblesses d'un vieux Monarque, dont la jeunesse avoit été si terrible à la République. Ce fut par cette espéce de contribution que la Hollande attira les richesses des Nations entiéres, en ne leur donnant en échange que son esprit médisant. Si Pierre Marteau de Cologne, que le monde malin nommera encore, quand tous ses Auteurs seront oubliés, a ramassé des richesses considérables, ce n'a été que par l'attrait de la médisance.

Après des preuves aussi concluantes

se trouvera-t-il encore quelqu'un qui puisse douter de la vérité du principe ; que la médisance influe infiniment dans la félicité des Etats ? Et ne serez-vous pas, Messieurs, contraints d'avouer que le desir d'exercer une faculté qui est la base de la société humaine, qui répand le plaisir sur toutes les familles, qui nous procure l'occasion de nous connoître & de connoître les autres, qui nous rend attentifs & circonspects, qui sait si bien humilier l'orgueil du cœur humain, qui est capable d'adoucir l'amertume de cette vie pénible, qui enrichit des pays entiers, qui fait l'ame des Etats ? Ne serez-vous point contraints, dis-je, d'avouer vous-mêmes, que ce desir ne peut point avoir une origine moins noble que la philantropie ; & que celui qui cherche à encourager l'exercice de cette Faculté, mérite au moins d'être respecté comme un vrai Patriote.

Je vous supplie, Messieurs, de m'accorder encore un peu d'attention, & je vous demande en même-temps la permission d'être sçavant dans la suite de ce mémoire. Jusqu'ici, j'ai fait des efforts incroyables pour empêcher mon érudition de se montrer ; mais je n'y

tiens plus, j'en souffre trop. Il faut que je me débarrasse de tout ce que ma lecture me suggére, si je ne veux pas m'exposer à mourir avant que vous m'ayez adjugé le prix. Je vais rendre mon principe plus respectable par les témoignages de l'antiquité. En un mot, il faut que je cite les Anciens (car je suis un sçavant.) Vous pouvez compter que je n'abuserai pas de votre patience.

Sans Momus (*a*) les Dieux auroient eu un Ciel fort imparfait. Il leur falloit quelqu'un dont l'envie de dire du mal les obligeât à être sur leurs gardes. Sans cela, leurs conversations se seroient trop refroidies, où ils auroient trop négligé d'être circonspects dans leurs actions. L'Empereur Julien a bien (*b*) senti la vérité de ce que je viens de dire, & pour que le repas de ses Dieux ne se passât pas trop tristement, il mit Siléne à côté de Bacchus ; car sans lui, le Dieu même du vin & de la joye

(*a*) Momus, Μωμος, *Deus reprehensor. Hesiodos in Theogonia* ; l'ami lecteur trouvera tout ce que j'aurois pu citer là-dessus dans *Basilii Fabrisorani Thesaurus eruditionis scholasticæ.*

(*b*.) Voyez ΙΟΥΛΙΑΝΟΥ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ ΚΑΙΣΑΣΤΕΣ.

se seroit endormi. Il chargea Siléne de dire du mal des Dieux & des Empereurs, & les Dieux s'en amuserent. Est-ce à nous-autres hommes à faire éclater notre zéle contre une chose qui n'a point déplû à Jupiter même ? Voulons-nous bannir un amusement sans lequel les Dieux mêmes ne sauroient égayer leur conversation.

Jusqu'ici on a tout-à-fait mal pris le sens de la fable de Prométhée. (*c*) Elle nous dit qu'il a créé les hommes. Pouvons-nous prendre cela au pied de la lettre? Et ne savons-nous pas qu'il y a eu des hommes avant que Jupiter & Promethée fussent nés. Jusqu'à ce temps l'art de médire n'avoit été qu'une prérogative des Dieux. Promethée l'apprit parmi eux, & communiqua cet important secret aux hommes. Ce fut par-là qu'il les rendit sociables, circonspects, spirituels, en un mot humains. Ce fut là le feu qu'il enleva au Ciel, & par lequel il anima les hommes froids & endormis. Ce fut par ce feu, par cet

(*c*) *Prometheus Japeti unius ex Titanibus Climenes filius. Fabula nota ex Hesiodo & Metamorphosi Ovidii.* Combien ne pourrois-je pas copier ici, si je le jugeois à propos.

art de médire dérobé au Ciel, qu'il changea les hommes, qui jusques-là, n'avoient été que des créatures, en créatures raisonnables qui ressembloient aux Dieux. (*d*) Jupiter en fut jaloux. Autrefois il n'avoit eu à craindre que les forces réunies des hommes révoltés ; mais à présent leur esprit lui devient encore redoutable. Il fut résolu que Promethée seroit puni de sa trahison. Cependant Jupiter ne pouvoit avouer qu'il le punissoit pour avoir rendu les hommes heureux & spirituels, en leur enseignant l'art de médire, qu'il venoit de dérober au Ciel. Sa curieuse jalousie auroit été trop manifeste. On chercha donc un prétexte plausible à l'injustice que l'on alloit commettre. On l'accusa d'avoir au lieu de viande, présenté des os à Jupiter. (*e*) On voulut l'en punir, cependant on sentit la ridiculité du su-

(*d*) Lucien dans le dialogue intitulé, Promethée ou le Caucase ἐγὼ δὲ — ἐποίησα ὡς ἄμεινον. Εἰ ἐπιτίμιον ἐστὶν οὐ πηλὸν λαβόντα, ὅ ἄττινα ὑφ᾽ ὑμῶν καὶ ἀναπλάσαι (tout ceci doit être pris au sens figuré.) τὰς μείζους μὲν ἡμῖν αὐτοῖς προσποιοῦντα — ταῦτ᾽ ἐστὶν ἃ μεγάλα ἐς τοὺς θεοὺς ἠδίκηκα.

(*e*) Lucien a reuni toutes les plaintes contre lui dans le Dialogue que je viens de citer.

jet ; on lui imputa d'avoir créé des hommes, des créatures malignes, & surtout des femmes. (*f*) Mais si Promethée n'avoit point commis ce crime énorme, Jupiter auroit-il eu occasion de se métamorphoser, tantôt en taureau, tantôt en cigne ? Promethée restoit toujours innocent ; il falloit donc dire enfin son vrai crime, & ce crime étoit d'avoir dérobé le feu au Ciel, & de l'avoir communiqué aux hommes. (*g*) Alors il n'eut plus la permission de se défendre ; (car un Prince qui a tort ne se laisse point contredire une troisiéme fois.) Il fut exclus du Ciel, & attaché au Caucase pour y être exposé à la vue des hommes, dont il avoit fait

(*f*) C'est en cela que Jupiter trouve au Dialogue suivant de Lucien le plus grand crime de Promethée, à qui il dit, qu'il avoit mérité une punition & des chaînes bien plus dures : ἃ δ᾽ ἂν λέγοις ἡμῖν ζῷα τοὺς ἀνθρώπους ἔπλασας καὶ μάλιστα τὰς γυναῖκας ἐδημιούργησας.

(*g*) Vulcain y fut le plus sensible. Son animosité alla si loin qu'il aima mieux être l'accusateur, que le Juge de Promethée. Μάλιστα, ἀλλὰ κατήγορον ἀντὶ σιμάσου, ἴθι, με ἔχων, ὃς τὸ πῦρ ὑφελόμενος ψυχρὰν τὴν κάμινον ἀπολέλοιπας. Peut-on sans admettre une absurdité prendre ces paroles au pied de la lettre ?

pour les Dieux des sujets d'envie. (*h*) Pourrez-vous jamais vous justifier, Messieurs, si véritablement vous avez eu l'intention de rendre suspect un présent de Promethée, que les Dieux souhaiterent de garder pour eux, qu'ils envierent aux hommes, & dont le généreux Promethée se rendit lui-même l'Apôtre & le Martyr ?

Chez les Grecs, si célébres par leur sagesse & leurs lumieres, l'art de médire faisoit partie du culte public. Dans les fêtes Eleusines, des hommes & des femmes se tenoient des deux côtés d'un pont pour faire les reproches les plus amers à ceux qui y passoient en procession. (*i*) Dans les fêtes des Jthyphalles

(*h*) C'est-là ce que nous apprend le commencement du dialogue de Lucien ; je pourrois le copier aussi. . . *Eheu ! jam satis est !* Mes notes ont déja un air assez sçavant, si sçavant même, que, s'il plaît à Dieu, personne ne les lira. Mais je les lis moi-même, & un vrai sçavant écrit toujours plus pour lui-même que pour les autres.

(*i*) Voyez Meursius Attic. lect. V. 31. *Græcia feriata p. 73. Eleusin. 27. Casaubonus ad Strabonem, p. 40. Suidas in* Τεφυριζων αχλα *& ibi Kuster. Kuster ad Aristophanem Acharn. v. 709. Bochart. Geogr. Sacr. S. II. l.* I. c

le peuple avoit la même liberté. (*k*) Les Epheſiens avoient conſacré un jour du mois de Janvier à cette pétulence ſolemnelle ; & le triſte exemple de Timothée auroit dû vous empêcher de laiſſer éclater votre zéle contre une liberté ſemblable. (*l*)

Chez les Romains l'habitude de médire avoit pareillement une origine ſacrée. (*m*) On chercha à appaiſer la colére des Dieux par des jeux qui firent naître les railleries feſcennines & pluſieurs autres occaſions ſolemnelles, d'éxercer la médiſance. Céſar qui avoit conquis les Gaules & fait trembler la Germanie, devint dans ſon entrée publique

a 1. *Valckenner. animandu. ad ammonium*, p. 209. *Heſichius*, v. γεφυρι[illegible] *& ibi Alberti*. Si mes lecteurs ne veulent point être injuſtes ils penſeront, qu'un Auteur, qui fait tant de titres de livres, doit être prodigienſement ſavant.

(*k*) Columell. l. X.

(*l*) *Epheſii die 22 Januarii celebrabunt feſtum* Καλαγωγια *dictum, quo licebat honeſtos quoſque viros & feminas verbis & factis vexare & inſultare. Quod cum* Thimotheus, *ad quem Paulus epiſtolam ſcripſit, tollere vellet, trucidatus à plebe fuit.* Conf. du Cange Gloaſ. Græc. ſub Καλαγωγια.

(*m*) *Liv. l. VII. c. 2. &c.*

l'objet de la raillerie de ſes propres ſoldats. Pour humilier ſon orgueil, pour le faire ſouvenir de ſes défauts au milieu de cette pompe flatteuſe ; pour l'empêcher d'oublier qu'il étoit encore homme, ils chanterent publiquement & à côté de ſon char de triomphe, qu'il étoit un adultére chauve (*n*) Reproche terrible pour un Empereur, qui ne rougiſſoit d'aucune de ſes actions, mais qui étoit inconſolable de la perte de ſes cheveux (*o*).

Vous ne ſouhaitez pas ſans doute, Meſſieurs, que je vous parle des Saturnales. (*p*) Je vous accablerois d'un torrent d'érudition. Je commencerois par le

(*n*) *Sueton. in Cæſ. c. 51.*

Urbani ſervate uxores, mœchum calvum adducimus.

Aurum in Gallia effutuiſti, heic ſumpſiſti mutuum.

(Exemple illuſtre & fort conſolant pour nos jeunes Allemands qui font le voyage de Paris.)

Au chapitre 49. le même Suetone cite encore une autre raillerie.

Gallias Cæſar ſubegit, Nicomedes Cæſarem.

(*o*) Sueton in Cæſ. c. 45.

(*p*) Voyez Macrobe & Athénée & tous les ſçavans qui ont pillé ces deux Auteurs.

temps où Jupiter, lorſqu'il étoit encore enfant, échappa aux dents de ſon pere (*q*) & je finirois par le Dave d'Horace (*r*), & peut-être n'y finirois-je pas encore.

Tous les traits de l'antiquité que je viens de citer, & ceux-même que je n'ai point cités (par complaiſance pour vous) confirment mon principe, & font voir que la permiſſion de dire du mal avoit pour but chez les Anciens principalement de retenir dans un certain degré d'humilité, ceux que la fortune, la valeur (*ſ*) ou la ſageſſe ſembloient élever au-deſſus des autres. Combien reſpectables ne dévroient point être pour nous les moyens propres à rendre les hommes auſſi vertueux (*t*).

Comme il n'y a que l'Hiſtoire Grecque & Latine, qui ſoit ſuſceptible d'éru-

(*q*) Voyez Lucien ſur la Danſe.

(*r*) Horace Sat 7. l. II.

(*ſ*) . . . . . . *Et ſibi conſul.*

Ne placeat, curru ſervus portatur eodem.

Ceux de mes Lecteurs, qui ne comprendront pas à propos de quoi je cite cet endroit de Juvenal conſidéreront que je n'avois point encore eu occaſion de citer cet Auteur.

(*t*) Le célébre Rabbi Ben-Maimon n'en dit pas le mot dans ſon כפרהסות

dition, je ne m'atrêterai point à celle du moyen âge, ni à la moderne, quoiqu'elles puiſſent me fournir l'une & l'autre une infinité d'exemples propres à confirmer mon principe. Les beaux eſprits & les Matelots de Londres font tous les jours ſouvenir le Roi des Bretons, qu'il eſt homme, & ſa Majeſté ne paroît nulle part moins, que ſur la Tamiſe.

La fameuſe Fête des Fous qu'on célébroit en France étoit-elle autre choſe qu'une école d'humilité pour les Eccléſiaſtiques de votre pays ? Je ne ſçaurois nier qu'elle n'ait été un peu extravagante & qu'elle n'ait même approché bien près de la fureur ; mais cette même fureur avoit un ſens myſtique, que par l'effet d'une circonſpection outrée M. Tilliot n'a pas fait ſemblant d'appercevoir (*u*).

Je ſuis fort étonné de voir que les Anglois & vos Compatriotes reprochent à nous-autres Allemands les Boufons entretenus dans nos Cours, où ils font à ſi juſte titre un des principaux amuſemens de nos Princes. Les critiques de notre

(*u*) Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire de la Fête des Fous, qui ſe faiſoit autrefois dans pluſieurs Egliſes ; par M. du Tilliot.

nation pensent trouver dans cet usage une preuve évidente d'un goût peu délicat; mais je crois qu'on dévroit le regarder plutôt comme une preuve de la liberté Germanique dont nous sommes jaloux avec raison, & que nous ne pouvons défendre avec trop de zèle, sur-tout contre les François vos Compatriotes. Je pourrois dire bien des choses à l'honneur de nos fous en place; mais ont ils besoin de mon éloge? & n'est-il pas assez glorieux pour eux d'obtenir en riant l'approbation des sages Princes, que tant de courtisans cherchent pendant toute leur vie, avec tant d'agitation, de dépense & souvent si peu de succès. Il est vrai que les railleries de ces bouffons sont ordinairement plattes & basses; mais n'est-ce point un avantage pour l'esprit d'un grand nombre de courtisans qui se mêlent aussi de railler les autres. Ne nous reprochez pas, Messieurs, que l'abillement de ces bouffons a quelque chose de barbare & de gothique. Chez nous les fous portent des habits bigarrés & disent des sottises. En France ils sont habillés de noir & parlent un jargon précieux. En Angleterre ils s'enveloppent dans un Frock & déraisonnent en

politique. En un mot chaque pays a ses fous, avec cette différence cependant que toutes les nations ne sont pas assez sincéres pour en convenir. Je répete que je ne veux point faire l'éloge de nos bouffons, mais je ne sçaurois passer sous silence, qu'à cause du privilége qu'ils ont de dire du mal de tout le monde, ils paroissent être indispensablement nécessaires dans une cour polie.

De peur d'être repris par eux en public le courtisan se voit obligé d'agir avec toute la circonspection possible pour ne pas faire de folies. C'est par eux que le Prince apprend à connoître ceux qui l'environnent & qui se font une étude particuliére de l'art de se cacher à ses yeux. C'est par eux enfin que le Prince apprend (ce qui est la chose la plus difficile du monde) à se connoître lui-même. En un mot la sage maxime qui dit; *Si la vérité ne se trouvoit nulle part ailleurs, elle dévroit se trouver auprès des Princes*: cette sage maxime que l'on dit si souvent sans la comprendre ne parle que de nos bouffons Allemands.

Ce qui étoit à démontrer.

Peut-être, Messieurs, aurez-vous

quelques objections à me faire contre le principe que j'ai avancé jusqu'ici; contre la noble source que j'ai donnée à l'envie de dire du mal, & contre les avantages universels, que la médisance répand sur toute la société des hommes. Vous direz peut-être que j'aurois dû établir une différence plus distincte entre l'obligation indispensable de faire charitablement sentir à notre prochain ses défauts & entre l'inclination maligne de répandre les foiblesses des autres ou d'imputer des défauts à des personnes qui ne les ont pas; que je n'aurois point dû confondre une satyre raisonnable & propre à corriger les vices & les ridicules avec les railleries plattes & les pasquinades du peuple; que la sincérité est en effet une vertu & que l'art de rendre cette sincérité agréable par un badinage vif & leger a son mérite: mais que ce même art qui sçait rendre supportables les vérités les plus dures, différe infiniment de cette malignité à laquelle on ne peut donner un nom plus doux que celui d'une basse calomnie; que celle-ci cause des animosités éternelles entre ceux-mêmes qui étoient autrefois les plus intimes amis; que personne n'est plus sensible quand on en dit

du mal que ceux qui en disent le plus des autres, & qui par conséquent le méritent davantage; qu'un homme, qui se faufile dans toutes les compagnies pour calomnier des innocents est beaucoup plus dangereux qu'un assassin qui nous enfonce le poignard dans le sein; que les crimes les plus horribles. . . . .

. . . .

Messieurs! j'entends tout ce que vous voulez me dire. Je pourrois vous réfuter. Mais je vois à ma montre que j'ai déja passé d'une minute le tems qui m'est prescrit par les loix de l'Académie. J'aurois au moins besoin d'une demie heure encore pour vous convaincre de l'erreur où vous êtes: mais mon empressement me couteroit le prix que vous proposez; & après tout, je ne crois pas que vous vous imaginiez qu'un Philosophe écrive pour découvrir des nouvelles vérités. Il écrit pour être payé; & moi, Messieurs, j'ose vous dire que je suis Philosophe.



ECLAIRCISSEMENT ſur la découverte de l'Amérique, que M. Rabener attribue aux Allemands. Voyez la notte ci-deſſus page 148.

COmme la plûpart de nos Lecteurs pourroient ignorer ſur quoi eſt fondée cette prétention des Allemands, nous tranſcrirons ici un morceau de l'ouvrage publié par M. le Baron de Bielefeld, ſous le titre de *Progrès des Allemands dans les ſciences, particuliérement dans la poëſie & l'éloquence.* Amſterdam 1752. page 71. L'Auteur y revendique à ſa nation la découverte du nouveau monde.

Je ne ſçaurois, dit-il, paſſer ſous ſilence un anecdote fort remarquable au ſujet de la découverte de l'Amérique. Pluſieurs Auteurs, dignes de foi, rapportent que *Martin Behaim*, né d'une famille noble de Nuremberg, s'étant appliqué à la Coſmographie & à la navigation, obtint vers l'an 1460, de la

Ducheſſe Iſabelle, un navire pour aller à la découverte de l'Amérique, dont il avoit conçu la premiere idée. Il découvrit l'Iſle de Fayal (*a*), le Bréſil, le détroit qui a dans la ſuite porté le nom de Magellan. En l'an 1485. le Roi Jean II. créa Behaim Chevalier. Il mourut à Liſbonne l'an 1506.

Monſieur d'Appelmayer dans ſa *Relation hiſtorique des Mathématiciens & des artieles de Nuremberg*, rapporte que Martin Behaim étoit né d'une famille noble qui ſubſiſte encore. Il s'appliqua beaucoup à la coſmographie & à la navigation; & les grandes connoiſſances qu'il acquit dans ces deux ſciences lui firent penſer qu'outre la terre connue, il pouvoit & devoit y avoir du côté de l'Occident pluſieurs autres pays. Plein de ces conjectures, il ſe rendit dans les Pays-Bas auprès de la Ducheſſe Iſabelle, & demanda qu'on voulût lui équiper un navire pour aller à cette découverte; ce qu'il obtint environ l'an 1460. Après quelque temps de navigation dans la mer Occidentale, il découvrit une Iſle que les Portugais nommérent depuis l'Iſle de

(*a*) Une des Açores ou Terceres.

Fayal. Cette Iſle ayant été peuplée Behaim reçut ordre en 1466. de s'y établir; il le fit, & il y a paſſé une grande partie de ſa vie (*b*).

Vers l'an 1486. Behaim continua à chercher d'autres pays, il trouva une partie de l'Amérique, ſçavoir le Bréſil, & le détroit qui dans la ſuite a porté le nom de Magellan. L'an 1519. Magellan étant entré dans le cabinet du Roi de Portugal, il y trouva une carte deſſinée de la main de notre Behaim, il y vit diſtinctement le détroit; il entreprit d'y aller, il le trouva & lui donna ſon nom. Depuis, Colomb découvrit d'autres Provinces: mais à proprement parler, c'eſt a Behaim qu'on doit les premieres découvertes de l'Amérique.

L'an 1485. le Roi Jean II. créa Behaim Chevalier, & en 1492 il vint faire

(*b*) On trouve dans les archives de la famille de Behaim un écrit en vieux Allemand ſur du parchemin, dont voici le commencement; *Herrn Martin Behaim, Ritter, Herrn Martin Behaims ſun, von der ſchopperin ge boren hat unterm Herrn Johannes, den andern Kunig in Portugal in ciner inſel gewont, ſoer geſunden at inſula de Faya genannt, nuter nudbey den inſelen açores gelegen in dem Occidentalis chen Ocean ele.*

un tour à Nuremberg ſa patrie, pour y voir ſes parens. Ce fut alors qu'il y fit ce globe de vingt pouces de diamétre, ſur lequel il déſſina toute la terre ſuivant le ſyſtême de Ptolomée, en y ajoutant ſes nouvelles découvertes. La famille de Behaim conſerve encore précieuſement ce globe, que M. D'appel mayer a réduit en mappemonde & fait graver à la fin de ce livre. Depuis ce temps Behaim fit encore d'autres voyages. Il mourut à Liſbonne au mois de Juillet 1506. trois mois avant Colomb.

Ce fait paroît auſſi être fort connu des Hiſtoriens, puiſque Moreri même en parle dans des termes fort précis & qui méritent que je les raporte en entier. Voici ce qu'il dit: Behaim de Schwartzbach, ancienne famille noble d'Allemagne. Elle tire ſon origine de Boheme, & il en eſt ſorti pluſieurs illuſtres perſonnages, & entr'autres Martin qui mérite bien d'avoir ici une place. Iſabelle, Ducheſſe & Régente de Bourgogne, épouſe du Duc Philippe II. ſurnommé le bon, lui ayant confié un vaiſſeau, il s'en ſervit pour parcourir l'Océan. Dans ſes courſes il découvrit l'Iſle de Fayal & les Iſles Açores, qui en ſont voiſines; il fit la dé-

couverte des Iſles de l'Amérique & du détroit pour aller par l'Occident aux Indes Orientales, ſelon que le rapporte Wagenſeil qui l'a tiré des archives de Nuremberg. Jean-Baptiſte Riccioli aſſure que Chriſtophe Colomb s'eſt ſervi, dans l'Iſle de Madere, des cartes marines de Martin Behaim. On dit de plus qu'elles ont ſervi à Magellan pour la découverte du détroit qui porte ſon nom; il eſt le premier qui a trouvé l'uſage de la bouſſole dans la navigation. Le 18. Février de l'année 1485. le Roi de Portugal le fit Chevalier. Il mourut à Liſbonne le 29. Juillet 1506, laiſſant un fils de même nom que lui, qu'il avoit eu de Jeanne de Macedo, fille de l'Amiral de Portugal. *Gr. Dict. univ. Holl. Wagenſeil. in panegir. Bohem. Riccioli in geograph. reform. l. 3. Freher. in theatro.*

Voilà bien des particularités, bien des anecdotes, bien des noms qui paroiſſent ſi précis qu'on ne ſçauroit preſque douter de la vérité d'un fait qui, s'il eſt bien conſtaté, donneroit lieu à beaucoup de réflexions. Il ſeroit en effet plaiſant que la ville de Gênes, par Chriſtophe Colomb; Florence, par Americ Veſpuce; le Portugal, par Vaſco de

Gama s'attribuaſſent la gloire d'avoir produit les grands hommes qui ont fait de ſi conſidérables découvertes, tandis que la premiere idée en auroit été conçue dans une tête Allemande. Il ſeroit ſingulier que leurs noms, que l'hiſtoire fait voler par tout le monde, & que l'on a célébrés par de magnifiques Poëmes paſſaſſent à la poſtérité la plus reculée, tandis que le nom de Behaim eſt à peine connu. On pourroit tout-au-plus les comparer à des gens de médiocre taille, qui étant montés ſur les épaules d'un géant, verroient un peu plus loin que lui.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que toutes les dates ſe rapportent parfaitement à ce qui vient d'être dit en faveur de Behaim; & que s'il a entrepris ſa navigation en 1460, il eſt très-vraiſemblable que ſes cartes, le journal de ſon voyage & tous les mémoires de ſes découvertes ayent été conſervés en Eſpagne, ou en Portugal dans les archives de la Marine; & qu'ainſi ceux qui ont tenté après lui les mêmes entrepriſes ayent pû beaucoup profiter de ſes lumieres. Mais, quand il n'auroit fait,

comme Moreri & pluſieurs Auteurs le prétendent, qu'appliquer le premier l'invention de la bouſſole au grand uſage de la navigation, ſon nom mériteroit d'être immortel, & feroit infiniment d'honneur à l'Allemagne.

Nous n'ajouterons point une diſcuſſion critique à ce long paſſage. Ce ſeroit groſſir un article déja aſſez volumineux. Nous obſerverons ſeulement que toutes ces citations de différens auteurs peuvent ſe réduire à une ſeule, dont les autres ne ſont que des copies ou des répétitions un peu amplifiées. C'eſt vraiſemblablement ſur la foi des archives de la Maiſon de Behaim, que les auteurs cités ont parlé de cette anecdote: & il paroît, par l'ordre chronologique de leurs écrits, que toutes leurs autorités remontent à cette ſource commune. On ſait en général que les plus pures ne ſont pas *les mémoires de famille*. Ciceron a dit quelque part, qu'ils avoient rempli de fauſſetés l'ancienne Hiſtoire Romaine.

D'abord il n'eſt pas vrai que Behaim ait appliqué le premier la bouſſole à l'uſage

de la navigation. Elle y ſervit auſſitôt qu'elle fut inventée. Chacun ſçait que ce fut un Calabrois qui la trouva au commencement du quatorziéme ſiécle, & que dès lors l'uſage en fut généralement pratiqué. Il eſt donc plus ancien de 150 ans que le coſmographe de Nuremberg.

De plus, il eſt à remarquer qu'Iſabelle de Portugal étoit en effet Ducheſſe de Bourgogne en 1460; mais non pas Régente, puiſque ſon mari, le Duc Philippe, vivoit encore & ne mourut qu'en 1467. Elle ne l'a pas été depuis, le Duc Charles ſon fils déja majeur ayant ſuccédé à ſon Pere.

D'ailleurs, on ne voit pas comment, cette Princeſſe ayant donné une commiſſion à Behaim pour commander un vaiſſeau Flamand, la découverte auroit été au profit des Portugais.

Enfin il ſeroit encore plus ſingulier que le coſmographe Allemand, qui, dit-on, eſt mort en 1506, eût été le témoin muet du plagiat de Chriſtophe Colomb, dont le premier voyage fut en 1492, & qu'il n'eût point revendiqué une découverte qui fit la fortune du Plagiaire.

Le ſoin plus particulier de répondre à

Meſſieurs de Bielefeldt & d'Appel Mayer regarde les Sçavans de Gênes & de Florence. De ces deux Villes, la derniere ſur-tout, eſt fort en état de leur oppoſer des champions redoutables dans la critique.



LA piéce ſuivante eſt d'un homme de Lettres, né & élevé dans la ſource la plus pure de la Poëſie Toſcane. Un long ſéjour en France & la connoiſſance qu'il y a acquiſe de notre langue ne lui ont point fait oublier les charmes de la ſienne. Ceux qui ſont en état d'en ſaiſir le génie & d'en ſentir les délicateſſes liront avec plaiſir l'original. Nous ne répondons pas que la traduction plaiſe autant aux Lecteurs qui ne ſçauront pas l'Italien. Rien n'eſt moins aiſé que d'en faire paſſer l'élégance & les graces dans la Proſe Françoiſe. Pour en bien ſentir la difficulté, il faut ſe rappeller que la Poëſie Italienne a ſur toutes les autres un avantage naturel dans la mélodie de ſa langue & qu'elle le perd néceſſairement dans une traduction.

L'AMORE
A SILVIA.

DUNQUE così ſorprende,
Così ſeduce Amore!
Dunque in tal guiſa un core
Riduce in ſervitù.
Ahi troppo mal difende
Dal ſuo ſoave incanto
La tanto altiera, e tanto
Inutile virtù!



Vano è con lui l'orgoglio
Il diſprezzar non giova;
Non il ſapere a prova
Che coſa ſia l'Amor.
L'empio del ſuo cordoglio
Cela l'aſpetto odioſo;
E frà piaceri aſcoſo
Trova le vie del cor.



Queſt'arte uſò il tiranno,
Così m'oppreſſe, e vinſe,

TRADUCTION.

AINSI donc l'amour nous ſurprend, nous ſéduit; ainſi ce petit Dieu réduit nos cœurs en ſervitude. Ah! que tu ſçais mal nous défendre de ce doux enchantement, ô vertu ſi fiere & ſi inutile!



En vain s'arme-t-on d'un farouche orgueil, d'un mépris téméraire pour réſiſter à l'amour: en vain à ſes dépens à-t-on appris à le connoître. Ce Dieu cruel, ſçait nous cacher ſon couroux perfide; déguiſé, mêlé dans la troupe riante des plaiſirs & des jeux, il trouve bientôt le chemin du cœur.



Tels furent pour me ſubjuguer les artifices de ce Tyran. C'eſt ainſi qu'il ſçut m'enchaîner, me déſarmer . . . . .

Fra'lacci ſuoi mi ſtriaſe,
Mi diſarmò così!
Ne al ſuo ſagace inganno
Valſe per mia diſeſa
Il rammentar l'offeſa
Chene ſofferſi un dì.

❁

Ora ſul trono ei ſiede,
Ecol ſuo faſto audace
Mi gira ove gli piace
Folle, ſuperbo, e Rè.
Veggo che ingiuſto eccede
Ma per ſtrappargli il regno
D'un diſperato impegno
Capace il cor non è.

❁

Anzi awilito, e oppreſſo
Sotto al peſante impero
Forſe un dolor ſincero
Del ſuo ſervir non hà.
E sò ben jo che adeſſo
Il ſuo più vivo affetto,
Il ſuo più caro oggetto
Non è la libertà.

En vain me rappellois-je les maux qu'il m'avoit déja faits. O ſouvenir amer! De quoi me ſervis-tu contre les ruſes de l'amour?

❁

Maintenant aſſis ſur le trône, il déploye un faſte audacieux; Roi ſuperbe, il commande & fait de moi ce qu'il lui plaît. Je vois, je ſens ſes injuſtices: mais pour lui arracher l'Empire, il faudroit un courageux effort, un noble déſeſpoir. .... Ah mon foible cœur n'en eſt point capable.

❁

Que dis-je! avili, abbatu ſous un joug ſi peſant, dans ce dur eſclavage, peut-être ſa douleur n'eſt-elle point ſincère! Je le ſçai trop..... Le lâche, à l'inſtant qu'il ſe plaint!... L'objet de ſes vœux, de ſes deſirs ardens, n'eſt point la liberté!

Silvia per te quell'empio
Tiranno mio divenne.
Per te la palma ottenne,
E ne trionfa ancor
Et jo ſon fatto eſempio
Di quanto poſſa, e offenda
Quando le fiamme accenda
Ne'tuoi begli occhi amor.

❁

Miſero! il vidi appena
I tuoi be' lumi alteri
Ora girar ſeveri
Ora pietoſi aprir;
Che nella ſua catena
Tutto a ſoffrir coſtretto
Si transformò in riſpetto
Il mio ſuperbo ardir.

❁

Così divenni amante,
Così cangiai d'affetti;
S'empì di nuovi oggetti
Il mio penſier così.
Adoro il tuo ſembiante
Em'innamora adeſſo
Il tuo capriccio iſteſſo
Ch' jo diſprezzava un dì.

Oui, c'eſt par toi, Silvie, que l'amour devint mon tyran, c'eſt par toi qu'il m'opprime, qu'il triomphe de moi! Je ſuis un exemple fatal de ce que peut ſa flamme, quand il l'allume à tes beaux yeux!

❁

Malheureux que je ſuis! Je le vis à peine un moment, tantôt faire briller la fierté dans ces yeux charmans, tantôt adoucir leurs regards par une tendre compaſſion. Auſſitôt chargé de ſes chaînes, ſoumis à tout ſouffrir, toute ma hardieſſe ſe changea en reſpect!

❁

Ainſi je devins amant; ainſi mon âme s'ouvrit à un ſentiment étranger; ainſi ma penſée ne s'occupa plus que de nouveaux objets. J'adore ta beauté; j'adore juſqu'à ces caprices, que je mépriſois autrefois dans ton ſexe volage.

❁

Silvia, tu il sai; che sei
Usa a vedermi in volto
Quanto di più sepolto
Mi si raccoglie al cor.
Che là i sospetti miei
Le gelosie, i timori
Co' pronti suoi colori
Tutti dipinge amor.

Quando mi sei presente
Sento un affetto ignoto
Che il cor m'affretta al moto,
Che palpitar lo fa:
E un desiderio ardente
Co' suoi tumulti inquieti
Dell'anima i segreti
A ricercar mi va.



Più non son io l'audace
Che pronti avea gli accenti,
Gli stessi miei tormenti
Più non potrei spiegar.
Gela la lingua, e tace
Nella confusa idea;
E il suon che mosso avea
Finisce à sospirar.

Tu le sçais trop, Silvie! toi qui es accoutumée à lire sur mon visage les secrets de mon cœur, mes soupçons, mes craintes, mes jalousies; l'amour, avec ses vives couleurs, y trace à tes beaux yeux tous les mouvemens de mon ame.



Ta présence me livre à un sentiment inconnu. Il presse, il précipite le mouvement de mon cœur, je le sens palpiter, un désir ardent agite mon ame. Des tumultes inquiets portent le trouble & le désordre dans ses replis les plus cachés.



Je ne suis plus cet audacieux toujours prompt à se déclarer. Le courage, la voix me manque pour me plaindre de mon tourment; un froid mortel glace ma langue, elle se tait & s'embarrasse dans la confusion de mes idées, les sons qu'elle vouloit former finissent en soupirs.

Non so sgridarti infida,
Non so placarti irata;
Più ne crudel, ne ingrata
Chiamarti omai non sò.
Il labro mio diffida
Anche à giurarti fede:
Per chiederti mercede
Forza, & ardir non ho.



Gelo, languisco, & ardo
Ben mille volte il giorno;
Ho cento oggetti intorno
Et occhi ho sol per te.
Da te non muovo il guardo
E credo i sguardi tuoi
Tutti parlar di noi,
Tutti rivolti a me.



Te bramo owunque jogiri,
Te cerco in ogni oggetto
Sei sola il mio diletto,
Tu sola il mio piacer.
Sospiro a' tuoi sospiri,
Godo se sei contenta;
Il tuo pensier diventa
L'unico mio pensier.

Ma bouche timide n'ose te reprocher ton infidélité; t'appeller ingrate, cruelle. Eh comment sçaurois-je appaiser ta colere? Je tremble même en te jurant une foi éternelle: la force, la hardiesse m'abandonnent aussi-tôt que je veux implorer ta pitié.



Je languis, je frissonne, je brûle mille fois le jour. Entouré de cent objets différens, je n'ai des yeux que pour toi. Je n'en détourne point mes regards, hélas! je cherche à me flâter que les tiens s'occupent de moi, qu'ils me parlent, qu'ils me répondent.



Où que je sois je t'y désire, je cherche ton image dans tous les objets qui s'offrent à ma vûe. Te voir est mon unique plaisir. Tes soupirs attirent les miens. Je jouis quand je te vois contente: ma pensée même n'est plus à moi. Je n'en ai d'autres que les tiennes.



Solo talora, e involto
In eſtaſi amoroſa
E facile, e pietoſa
Ti ſo parlar con me.
Ma ſe ſon teco, e aſcolto
I veri accenti tuoi,
Tu non mi parli poi
Com'io parlai per te.



Amo così fedele
Ne cangerò giammai
Silvia; ma tu ſarai
Il mio bel nume ognor.
E col rigor crudele
Che meco uſar ti piace
Mi togherai la pace
Non mi torrai l'amor.



Quelquefois ſeul & livré à moi-même, j'éprouve les tranſports d'une amoureuſe extaſe; je te fais parler, ton cœur s'attendrit & ta belle bouche daigne adoucir mon tourment: mais quand je ſuis auprès de toi, que j'entends tes diſcours, Dieux! quelle différence! Que tu démens cruellement cette illuſion flateuſe!



Toujours fidèle, cependant je t'aime, ô Silvie! pour ne plus changer: tu ſeras toujours ma divinité! oüi, ta rigueur barbare peut m'ôter le repos, peut me couter la vie; mais tant que je reſpirerai, rien ne peut m'ôter mon amour.



LETTRE
AUX JOURNALISTES.

Eclairciſſement à ce ſujet. Extrait d'un écrit ſingulier de M. Lauder contre Milton: Réflexions ſur le plagiat reproché à ce Poëte, & ſur le zéle des Anglois pour l'honneur de ſa mémoire. (Voyez le Journal d'Octobre, page 101 & ſuiv.)

M. Needham, de la Société Royale de Londres, déja connu en France par d'excellens ouvrages ſur la Phiſique, eſt un Philoſophe auſſi eſtimable par ſon caractère, que ſupérieur par ſes connoiſſances. Nous avons reçu de lui une lettre, dont nous nous empreſſons de donner au public une traduction exacte & littérale.

MESSIEURS,

» J'AI vû avec peine, par plus d'une » raiſon, que vous ayez adopté un im» poſteur dans le Journal Etranger & ac» cordé même votre *ſanction* à ſon ou» vrage; il y a plus de trois ans que ſon » impoſture eſt découverte. Lui-même a » reconnu, dans une confeſſion publiée » ſous ſon nom, que tout l'eſſai contre » Milton n'étoit fondé que ſur un tiſſu » ſcandaleux de fraude & d'illuſion. Tan» tôt cherchant à tergiverſer, il prétend » avoir été trompé le premier par une co» pie manuſcrite du Poëme de Mazenius, » intitulé *Sarcotis*, qu'on lui a en» voyée de Louvain & qu'il a copiée mot » pour mot telle qu'il l'a reçue; tantôt, à » deux pages de là, il demande pardon au » public, & il avoue qu'il a inſéré & » interpolé pluſieurs vers dans cette co» pie: mais il allegue pour excuſe que » c'étoit ſeulement uſer du droit de re» préſaille contre Milton, parce que » celui-ci avoit fabriqué une fauſſeté » ſemblable contre la mémoire de Char» les I. Tel eſt le caractére de M. Lau» der, Ecoſſois, tracé par lui-même

» dans la brochure que je vous envoye.
» C'eſt un acte de juſtice que d'en pu-
» blier un extrait ; & je ne doute point,
» Meſſieurs, que votre amour pour
» cette vertu ne vous le faſſe regarder
» comme indiſpenſable. Vous le devez
» à la mémoire d'un des plus grands
» Poetes du monde. Car, votre ou-
» vrage périodique ayant ſervi de ca-
» nal & de véhicule au poiſon de la
» calomnie & de l'impoſture, (quoi-
» que ſans aucun deſſein de votre part)
» je ſuis aſſuré que vous ne refuſerez
» point d'en preſcrire l'antidote.

» J'aurois voulu vous envoyer avec
» cette brochure l'édition, en deux vo-
» lumes, des Auteurs, dont M. Lau-
» der prétend que Milton avoit em-
» prunté tous les beaux endroits de ſon
» Poëme. Il l'avoit promiſe au Public
» quelque-temps auparavant, & elle a
» paru en 1753. Mais ſi vous exceptez
» la *Sarcotis* de Mazénius, & l'*Adamus*
» *exſul* de Grotius, vous ne trouveriez
» pas plus de reſſemb'ance entre tous ces
» Poëmes & le fameux *Paradis perdu*,
» que la nature du ſujet n'en ſuppoſe
» néceſſairement entre des pieces de poë-
» ſies qui portent preſque le même

» titre. Encore eſt-il facile de voir par
» le peu d'étendue de ces deux Poëmes,
» qu'ils n'ont pas dû être d'un fort
» grand ſecours à Milton pour la com-
» poſition du ſien. Et les moindres Poë-
» tes qui avoient écrit depuis Homere
» ſur la guerre de Troye, ont dû être
» à Virgile d'une plus grande utilité,
» que Grotius & Mazenius ne l'ont été
» à l'épique Anglois, pour remplir le
» plan immenſe qu'il s'étoit tracé. Sous
» prétexte que Virgile a imité, que dis-
» je, traduit littéralement pluſieurs paſ-
» ſages entiers d'Homere, ſi quelqu'un
» s'aviſoit d'appeller Virgile plagiaire,
» je l'appellerois lui, un cenſeur injuſte
» ou peu judicieux, & je ſerois en cela
» d'accord avec tout le genre humain :
» mais ſi j'entreprenois de placer dans
» le même point de vue, par rapport à
» Milton, le prétendu *Delectus ſacro-*
» *rum Autorum Miltono facem prælucen-*
» *tium*, * ce ſeroit couronner de lauriers
» immortels des Bavius & des Mœvius,
» (à les conſidérer comme Poëtes épiques
» vis-à-vis de Milton) pour détrôner
» le vrai Héros de l'Epopée ; ce ſeroit

* C'eſt le titre du recueil de M. Lauder, dont on a parlé plus haut.

» renoncer volontairement à la lumiere
» du ſoleil, & m'enterrer dans les ca-
» vernes les plus profondes, pour entre-
» voir au hazard quelque étoile pâle &
» tremblante à meſure qu'elle traverſe
» le méridien.

» Dans quel ſens M. Lauder peut-il
» donc appeller Milton un plagiaire
» manifeſte ? Après tout, quelle foi peut-
» on ajoûter à un homme qui, de pro-
» pos délibéré, inſulte à toute une na-
» tion de la maniere la plus indécente ;
» qui, de ſon propre aveu, eſt con-
» vaincu d'une interpolation notoire,
» (pour ne pas dire pis) &, parce que
» Milton fut criminel de leze-Majeſté,
» ne veut pas convenir qu'il ait été Poë-
» te ? Dans quelque jour qu'on puiſſe
» enviſager un tel homme, je doute,
» dis-je, ſi l'on peut beaucoup ſe fier
» au recueil qu'il a donné de tous ces
» Poëtes ſubalternes. Il eſt vrai qu'il a
» mis à la tête de chacun la date &
» le lieu de l'édition, d'après laquelle
» il l'a fait réimprimer ; mais comment
» pouvons-nous être sûrs qu'un écrivain
» de ce caractère (& qui a été forcé de
» l'avouer), n'ait pas interpolé dans la
» ſienne des pages entieres, ou enfin

» trouvé quelqu'autre moyen d'en im-
» poſer au Public.

» Quoi qu'il en ſoit, du moins eſt-il
» certain que M. Lauder a fait lui-
» même beaucoup de tort à ſa cauſe
» par ſa paſſion aveugle de faire paſſer
» Milton pour un plagiaire ; car on peut
» conclure très-conſéquemment de toute
» ſa conduite que ſes preuves réelles
» étoient inſuffiſantes, & qu'il l'avoit
» ſenti lui-même, puiſqu'il étoit réduit
» à en fabriquer de factices. Autrement
» quelle folie n'auroit-ce pas été de gâ-
» ter ainſi une bonne affaire & de per-
» dre tout ſon crédit par des interpo-
» lations groſſieres ? Les raiſons qu'il alle-
„ gue pour autoriſer cette fauſſeté ſingu-
„ liere ſont ſi étranges, ſi foibles, & il va-
„ rie ſi fort dans ſon expoſé, qu'on y
„ reconnoît partout le faux-fuyant d'un
„ criminel convaincu par ſon propre aveu :
„ *Habemus confitentem reum.* (Voyez
„ l'eſſai de M. Douglaſſ, contre M.
„ Lauder & la réponſe de celui ci.)

„ Mais je ne veux ici ni prévenir le
„ jugement qu'il vous ſera facile d'en
„ porter vous-même en liſant la brochure
„ que je vous envoye, ni vous ſuggé-
„ rer les réflexions qui devront natu-

,, rellement ſuivre l'extrait que vous en
,, donnerez. Je pourrois être ſoupçonné
,, d'un préjugé national ; & vous devez,
,, Meſſieurs, être exempts de cette impu-
,, tation, ainſi que ceux de vos lecteurs
,, qui ſe piquent d'impartialité. Après
,, avoir ſuivi de près le procédé de M.
,, Lauder, ils ſeront d'accord avec moi
,, que ces ſortes de critiques voyent uni-
,, quement ce qui favoriſe leur ſiſtême :
,, *Melius, pejus, proſit, obſit, nil vident*
,, *niſi quod ipſi lubent.* Ter.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Paris, ce 17 Octobre.

Nous ne pouvons qu'être obligés à M. Needham du ſoin qu'il a bien voulu prendre. Sa Lettre nous inſtruit d'un détail très-intéreſſant, non-ſeulement pour l'Angleterre & les admirateurs de Milton, mais encore pour toute la République des Lettres. Nous ſommes perſuadés que s'il reliſoit avec attention l'article qui lui a déplû dans le Journal d'Octobre, il ne nous imputeroit plus d'avoir *adopté* M. Lauder, ni donné notre *ſanction* à ſon eſſai critique.

Loin de nous ériger en juges, nous avons mis ſous les yeux du public les raiſons d'une des parties, mais ſans être garants de leur ſolidité, & notre projet a toujours été d'en placer la réfutation dans les Journaux ſuivans auſſitôt qu'elle nous ſeroit parvenue. Sans ſçavoir encore préciſément en quoi conſiſtoit la défenſe de Milton, nous connoiſſions les ſentimens de ſa Nation pour la mémoire de ce grand Poëte, & nous ne doutions pas qu'il ne ſe fût déja élevé plus d'un défenſeur pour la juſtifier. Si nous avions eû alors toutes les piéces du procès, nous n'aurions manqué ni de fidélité, ni de candeur à rapporter dans toute leur force les réponſes de M. Douglaſſ aux allégations de M. Lauder. Nous ſaiſiſſons avec joye l'occaſion que M. Needham nous fournit aujourd'hui de rendre un juſte hommage & à la vérité & à la réputation de l'Homére Britannique.

M. Needham a fait lui-même dans ſa lettre un extrait qui pourroit ſuffire, de la brochure qu'il y a jointe. En effet ce qu'elle contient de plus relatif à cette diſpute c'eſt un aveu formel des additions & interpolations faites au poë-

me de Mazenius, intitulé *Sarcotis* : & les vers interpolés n'étoient autre choſe que des traductions des plus beaux endroits de Milton. La conſéquence en étoit ſimple ſi la fraude n'eût pas été découverte : & le plagiat auroit paſſé pour inconteſtable. Mais eſſayons de ſatisfaire plus completement s'il ſe peut les deſirs de M. Needham & la curioſité du Public. Voici le titre de cette brochure :

Le Roi Charles I. juſtifié de l'accuſation de Plagiat intentée contre lui par Milton ;
Et Milton lui-même convaincu de faux & d'une impoſture groſſiere envers le Public ;
Avec les jugemens de pluſieurs Auteurs ſur les écrits politiques de Milton.
Londres, 1754.

Au bas de ſon titre M. Lauder a placé pluſieurs épigraphes, derriere leſquels il ſemble vouloir ſe retrancher. Aucun cependant ne paroît lui être favorable, ſi l'on excepte celui-ci :

Sua quiſque exempla debet æquo animo pati.

Il l'a tiré de Phedre, & il l'a-

dreſſe à Milton pour autoriſer l'eſpece ſinguliere de repréſailles qu'il a exercée contre ſa mémoire. Voyons d'abord en quoi conſiſte l'accuſation de M. Lauder : nous le verrons enſuite aſſez embarraſſé dans ſa propre défenſe.

Chacun ſçait (ou du moins telle a été l'opinion commune) que Charles I. dans ſes derniers momens remit aux Eccléſiaſtiques qui l'aſſiſtoient un livre compoſé dans ſa captivité. Ce Roi, ſavant, & par malheur trop grand controverſiſte, avoit donné à cet écrit le titre grec d'*Icon Baſilike*, ou *le Portrait du Roi*. C'étoit en effet une peinture très-touchante de l'état de ſon ame, une Apologie très-forte de ſa conduite à certains égards, & une confeſſion ſincere des fautes qu'il avoit commiſes. L'onction, l'humilité, la vérité même qui dominoit dans tout l'ouvrage le rendirent précieux aux Royaliſtes perſécutés & odieux aux Parlementaires. Ceux-ci, qui triomphoient alors, ſentoient combien cette lecture produiroit d'effets dangereux pour leur parti ; en nourriſſant le zéle, la douleur, le reſſentiment dans des eſprits déja aigris par l'oppreſſion & la miſere. Les Républicains crurent

faire un coup d'état en décréditant du moins un écrit qu'ils ne pouvoient ſupprimer. *Bradshaw*, le fameux Préſident de la haute Cour de juſtice, qui avoit condamné Charles I, fut encore chargé de faire le procès à ſa mémoire en lui ôtant l'honneur du livre qui avoit paru ſous ſon nom.

Dès que ce Prince malheureux fut tombé entre les mains des Parlementaires, Milton avoit écrit une épitre ou libelle, * pour leur conſeiller de le faire mourir. Après ſon exécution, il prit ſur lui le ſoin de la juſtifier contre *Saumaiſe*, *du Moulin* & d'autres Ecrivains célébres. Ce zéle pour *la cauſe* lui valut une récompenſe conſidérable en argent, & l'emploi de Secretaire du Parlement pour la langue Latine.

Dans ces diſpoſitions, Milton étoit ſans doute le ſujet le plus propre à remplir les vûes du parti. Bradshaw, dont il étoit parent, le choiſit pour réfuter l'*Icon Baſilike*, & Milton l'entreprit, dans un livre intitulé *Iconoclaſtes*. Mais ce n'étoit pas tout que d'y répondre, il falloit encore prouver qu'il n'étoit pas l'ouvrage de Charles I.

* Intitulé *Devoir des Rois & des Magiſtrats*.

Pour y réuſſir il imagina de tirer d'un roman fort connu en Angleterre, ** une priere que l'Auteur a miſe dans la bouche d'une de ſes héroïnes, d'y faire ſeulement quelques legers changemens, & de la gliſſer dans une édition qu'on faiſoit alors de ce livre. Il devoit, ſelon lui, arriver de deux choſes l'une. Ou cette priere, qui d'ailleurs eſt tres-belle & très orthodoxe, ſeroit avouée & reconnue des Royaliſtes pour être du feu Roi, ou cette ſuppoſition une fois découverte, ſeroit attribuée aux éditeurs. Dans le premier cas, Milton auroit beau jeu pour inſulter à la mémoire de Charles I, l'accuſer de plagiat & le tourner en ridicule pour avoir pillé dans un Roman une *Oraiſon Jaculatoire*; c'étoit dequoi détruire tout l'effet de l'onction & de la ferveur qui régnoient dans les autres prieres de ce même Prince, & porter un coup mortel à ſes Panegyriſtes. Si au contraire les Royaliſtes mêmes étoient forcés de déſavouer ce morceau, après que Milton en auroit démontré la ſuppoſition, ce ſeroit pour lui un prétexte de révoquer en doute la légitimité du

** *L'Arcadie* du Chevalier Philippe Sidney.

livre entier, & d'en ſaper l'autorité dans toutes ſes parties.

Il n'étoit pas facile d'inſerer une piéce fauſſe dans cette édition, au vû & au ſçu des Royaliſtes qui la dirigeoient, & il auroit été plus ſimple d'en faire exprès une nouvelle. L'empreſſement du Public pour tout ce qui portoit le nom du feu Roi, étoit tel que dans la ſeule année de ſa mort (1648.) il y avoit eu dix-ſept éditions de l'*Icon-Baſilike*: & toute addition ſous ce paſſeport ne pouvoit manquer d'être bien reçue. Voici cependant le chemin, plus détourné & plus tortueux, que Milton & Bradshaw prirent de préférence pour arriver au même but. Le détail de cette manœuvre eſt tiré d'un livre de M. *Wagſtaff*, Miniſtre Anglican, publié en 1693. ſous le titre de *Juſtification de Charles I.* ou *Défenſe du droit de ce Prince, comme Auteur de l'Icon-Baſilike.* Cet Eccléſiaſtique avoit appuyé ſon récit de pluſieurs témoignages contemporains, & M. *Birch*, dans ſon *Appendix à la vie de Milton*, a conſervé toute entiére la narration de M. Wagſtaff. Il y a même inſéré les dépoſitions; elles ſont de gens qui vivoient alors ou qui tenoient les faits immédia-

tement des perſonnes intéreſſées. Le réſultat peut ſe réduire aux particularités ſuivantes.

Peu de tems après la mort du Roi, & pendant que la *haute Cour de Juſtice* ſubſiſtoit encore, un nommé *Dugard* fut ſurpris faiſant imprimer l'*Icon-Baſilike*. On lui en fit un crime très-grave. Milton étoit de ſes amis. Il lui promis d'intercéder pour lui auprès du Préſident Bradshaw, enfin de le tirer d'affaire, même avec la liberté d'achever ſon édition, pourvû qu'il conſentît d'y ajouter un écrit qu'on lui donneroit : ce fut la priere de *Pamela*, ainſi nommée de la Princeſſe qui la fait dans le Roman de l'*Arcadie*. On n'y changea que quelques mots pour l'adapter à ſon nouvel uſage : & depuis elle fut conſtamment inſérée dans toutes les éditions poſtérieures.

Cette fourberie eut ainſi le ſuccès déſiré. Milton ne manqua point de crier *au Plagiat*, & les Royaliſtes ſe virent forcés de déſavouer la priere en queſtion comme ſuppoſée. Dès lors ils fournirent à Milton & à tout ſon parti des probabilités dont ils firent uſage pour affoiblir l'authenticité du livre même auquel on l'avoit ajoutée. L'animoſité, l'eſprit de

parti, poussérent trop loin ce raisonnement & en firent une source de contradictions manifestes. Rien n'est plus singulier que les variations fréquentes de *Toland* & des autres partisans de Milton. Tantôt, selon eux, Charles I. est un Plagiaire qui a pillé la priere en question pour l'ajouter à son livre. Tantôt ce livre n'est point de lui; il n'y a jamais songé, & c'est l'Evêque *Juxon*, le Docteur *Gauden*, ou quelqu'autre Ecclésiastique de son parti, qui s'est avisé de le composer après la mort de ce Prince, & de le mettre sous son nom pour en assurer le succès. Enfin quelque suspecte que soit cette maniere de raisonner, il n'est pas moins vrai qu'elle avoit généralement prévalu en Angleterre. Quelques critiques étrangers l'avoient adoptée en partie, & Bayle lui-même, pour n'avoir peut-être pas assez discuté l'autorité de Milton, a jetté plus de doute & d'obscurité que jamais sur cette fameuse question. * M. Lauder rapporte ici une conversation qu'il dit avoir eue à ce sujet avec *Mylord Chesterfields*, ce Seigneur si célébre par l'assemblage qu'il

* Voyez Dict. crit. art. Milton.

réunit de tous les talens du Ministre & de l'Homme de lettres. Si nous en croyons M. Lauder, il a désabusé Mylord de l'opinion qu'il avoit adoptée sur la foi de ce grand critique. Il a voulu rendre le même service à tous ses compatriotes; & c'est dans ce dessein qu'il a composé la brochure qui est actuellement sous nos yeux. Mais comme son objet principal a été, dit-il, de venger la mémoire de Charles I, il s'est crû tout permis pour flétrir celle de son antagoniste : ce zéle au moins indiscret, lui a suggére un stratagême qui n'a pas fait fortune. Voyons comment il cherche à excuser, par les motifs, une action aussi hazardée. Cette espéce d'apologie précede dans l'original son attaque contre Milton : mais pour la commodité du Lecteur, nous avons jugé à propos de changer cet ordre. Milton, Charles I. sont des noms grands & malheureux. Ils intéressent plus que le personnel de M. Lauder : & dans un procès si curieux, on est bien-aise de sçavoir l'histoire des Parties, avant celle des Avocats.

M. Lauder s'étant constitué celui d'un Roi infortuné contre un Poëte célébre, voulut, avant d'aller au fait, prévenir des Juges qu'il connoissoit en général favorablement disposés pour sa partie adverse. Celle-ci depuis fort long-temps avoit capté leur bienveillance par le fameux Poëme du *Paradis perdu*. En lui ôtant cet avantage, M. Lauder rendoit Milton l'objet de la haine & du mépris de toute sa nation. Plus elle étoit accoutumée à l'admirer comme un génie créateur, un Poëte sublime, moins elle auroit pû pardonner à un vil plagiaire, à un misérable copiste d'avoir surpris, pendant un siécle, toute son admiration. Ce plagiat, ces larcins du versificateur, une fois bien prouvés, auroient d'ailleurs formé une très-forte présomption contre l'Ecrivain politique. Milton considéré comme tel, en auroit été plutôt convaincu du faux, dont M. Lauder prétendoit l'accuser. Tel étoit, nous dit-il, le but de son *Essai sur l'usage que Milton a fait des modernes*. C'est cet ouvrage dont l'extrait dans le Journal d'Octobre a donné lieu à la lettre de M. Needham.

Au premier bruit de cet essai, l'Angleterre entiére fut en combustion. Ceux qui n'étoient guidés que par le préjugé ne daignoient pas même le lire. Mais ils n'en étoient pas moins animés contre

l'Auteur : il leur suffisoit de sçavoir que Milton étoit attaqué. Ce fut bien pis lorsqu'on eut lû & examiné avec soin les preuves de M. Lauder. Une des plus fortes étoit tirée du Poëme de Mazenius, Jésuite de Louvain, intitulé *Sarcotis* & d'*Adamus exul*, Tragédie de Grotius. Le critique avoit souvent cité ce Drame & confronté plusieurs tirades avec des morceaux du Paradis perdu. A l'égard du Poëme, il l'avoit copié presque tout entier pour faire voir que les plus beaux endroits de Milton n'étoient que traduits mot pour mot du Latin du Jésuite. Dans le nombre des Gens de Lettres que cette entreprise avoit soulevés contre M. Lauder, il s'en trouva un qui sçût se procurer des exemplaires de ces deux Poëmes. Ils étoient devenus fort rares, & M. Lauder prétendoit en avoir reçu de Louvain & de Leyden des copies manuscrites. En confrontant ses citations avec les imprimés, on trouva un assez grand nombre de vers qui n'étoient point dans ces Poëmes & qui avoient été interpolés en différens endroits pour marquer mieux la ressemblance. Ce qui n'étoit pas fin, c'est que ces vers étoient tirés de la traduction latine du

Paradis perdu, faite par M. *Hog*, & fort connue en Angleterre. Le Docteur *Bowles* ayant fait le premier cette découverte, il la communiqua à M. *Douglaſſ*, & celui-ci la publia dans un écrit où M. Lauder n'étoit nullement ménagé.

» Les ſçavans & les ignorans, les » fous & les ſages, tous ceux même qui » étoient le plus diviſés entr'eux ſur tout » le reſte, s'accordérent enſemble contre » M. Lauder « : il nous l'apprend lui-même. Ce ne fut qu'un cri de toute la nation, & le nouveau Zoïle (ainſi l'appelloit-on) ſe vit également en bute à l'indignation des grands, à la haine des gens de lettres & à la fureur populaire.

Il craignit les ſuites funeſtes de ce déchaînement univerſel. On lui fit entrevoir quelqu'eſpérance d'obtenir le pardon de ſa faute par un aveu ſincére. On exigea qu'il fût public. Notre critique s'y ſoumit, & dans une lettre à M. Douglaſſ, imprimée ſous ſon nom, il avoua, il indiqua même toutes les interpolations qu'il avoit faites. Enfin c'étoit en quelque ſorte demander pardon à genoux. Il ne paroît pas cependant que cette démarche humiliante ait calmé la haine publique.

C'eſt l'expoſé que M. Lauder nous fait ici lui-même de toute ſa conduite. Quelque choſe encore de plus ſingulier c'eſt la maniére dont il prétend l'excuſe : » c'étoit, dit-il, * pour montrer le » crime de Milton dans toute ſa difformité. Je ne voyois aucun moyen plus » effectif d'y réuſſir que de traiter Milton, comme il avoit traité le Roi ; » c'eſt-à-dire, en faiſant éclater un crime par un autre, moins atroce pourtant, quoique de la même nature.

» Si Milton vivoit encore, cette méthode ne pourroit que porter au fond » de ſon ame un vif ſentiment de l'atrocité du crime dont il s'étoit rendu coupable ; car ce ſeroit le bleſſer de ſes » propres armes. Mais du moins, ceux » de ſes *dévots*, dont l'admiration n'a » pas encore dégénéré en enthouſiaſme » phrénétique ſeront forcés de reconnoître dans ſon procédé une noirceur » que toute ſa réputation ne ſçauroit effacer.

Voici quelque choſe de plus nouveau. » J'ai toujours été d'opinion, continue » M. Lauder, que pour faire concevoir » à un voleur de grand chemin une juſte

* Page 6.

» horreur de ſon métier ; pour lui donner une idée vraie de la terreur & de » la confuſion qu'il jette dans l'ame du » voyageur ſurpris, le moyen le plus » ſûr ſeroit de tomber ſur lui à l'improviſte, & par des menaces terribles, le » dépouiller de cette même propriété dont » il vient de priver un autre. Une telle » conduite tiendroit, à mon avis, beaucoup moins du vol que de la repréſaille. « Ceci doit ſuffire au Lecteur pour lui donner une idée juſte des notions de morale que notre critique établit, & de la logique dont il les appuye.

Toute l'apologie eſt à-peu-près ſur le même ton. Récriminations, invectives contre Milton & ſes adhérans ; ſophiſmes & allégations pour ſa propre défenſe, exemples tirés de la Bible & de l'hiſtoire Eccléſiaſtique, tels que ceux de *Joſeph*, de *Judith*, de l'Empereur *Conſtance*, pour prouver que ſouvent des actions mauvaiſes en elles-mêmes ont été louées, applaudies, en faveur de l'intention. Enfin M. Lauder employe tout ce que la chicane du raiſonnement peut fournir de fauſſes couleurs pour pallier en vain une fauſſeté mal adroite.

Nous l'avouons ; ce ſeroit pour nous

une vraye peine que de nous arrêter plus long-temps ſur cette partie de l'ouvrage. Pour peu qu'on ait d'humanité, on ne ſçauroit le parcourir ſans être véritablement touché de l'embarras & de l'humiliation où l'Auteur ſe trouve réduit. Quelque effort qu'il ſe faſſe pour reprendre de temps en temps une eſpéce de contenance, la honte, la douleur perçent inceſſamment. Elles lui arrachent les expreſſions les plus énergiques du découragement & de la déſolation. Il lui échappe plus d'une fois de parler de la perte de *ſon honneur*, de *ſon crédit*, de *ſa réputation*. Quels aveux déplorables ! & que les partiſans les plus outrés de l'Epique Anglois doivent être bien ſatisfaits du châtiment de ſon adverſaire !

Il ne ſeroit pas juſte d'abuſer, comme il dit, de ſa *calamité* pour lui donner ſur tous les points un tort abſolu & inſoutenable ; nous ne devons, ni ne pouvons ſupprimer les offres qu'il fait à pluſieurs repriſes, de prouver ce qu'il a avancé ſur le Plagiat de Milton, indépendamment des vers interpolés & ſans autres ſecours que celui des paſſages reconnus pour légitimes par les défenſeurs de ce Poëte. Nous devons ajouter auſſi

ce qu'il articule très-distinctement, & qui, s'il étoit vrai, pourroit être regardé comme une sorte de preuve collaterale; c'est que Milton ayant traduit le *Baptistes* de *Buchanan*, il publia sa traduction comme un original en 1641. sous ce titre bizare. *Anatomie du gouvernement tyrannique, ou la vie & la mort de Saint Jean-Baptiste.*

Nous respectons infiniment le nom du Poëte Anglois, & nous faisons ici une profession très-sincére d'admirer, peut-être autant que ses compatriotes, le sublime Poëme du Paradis perdu. Mais sans admettre positivement l'assertion de M. Lauder, & en supposant seulement qu'elle fût fondée; que pourroit-on conclure de cette fraude littéraire? Si réellement Milton l'avoit commise, ne seroit-on pas en droit de juger par approximation, & de dire qu'un homme qui a sçû s'approprier une tragédie toute entiére à bien pû s'aider de quelques morceaux de Poëmes obscurs, inconnus même en Angleterre? Et s'il ne s'agit après tout que d'avoir imité les modernes, quel grand Poëte de nos jours seroit exempt de ce reproche? Encore une fois tout ceci ne porte que sur une pure sup-

position. C'est à l'aggresseur à prouver tout ce qu'il avance, à exécuter tout ce qu'il promet. Jusqu'à ce qu'il l'ait fait, M. Lauder (moins que tout autre) ne doit pas s'attendre à être crû sur sa parole.

Il ne nous reste plus qu'à rendre un juste hommage au zèle vraiment patriotique de la nation Angloise pour l'honneur de son Homere: sa ressemblance avec le Grec ne fut que trop parfaite. Malheureux comme lui, il fut aveugle & mourut pauvre; mais du moins la postérité sait lui rendre justice. Cet amour des talens qui caractérise aujourd'hui la Grande-Bretagne, est le noble héritage de la Grece & de Rome. Le Génie de ces nations libres, chassé par la superstition ou par la servitude, semble avoir fixé sa demeure dans cette Isle fortunée.



MENUET ITALIEN.

PAROLES.

CLORI, non ho piu pace,
Clori, mancar mi sento
Ahi! che crudel tormento,
Che non si puo soffrir!
Fugge la mia speranza;
Cede la mia costanza:
Ah Barbara, Barbara Clori!
Oh Dio! tu mi farai morir.

E questa é la mercede
Che rendi a tanto amore
Che rendi al mio dolore,
Che rendi al mio martir?
In sorte si funesta
Solo il penar mi resta.
Ah barbara, &c.
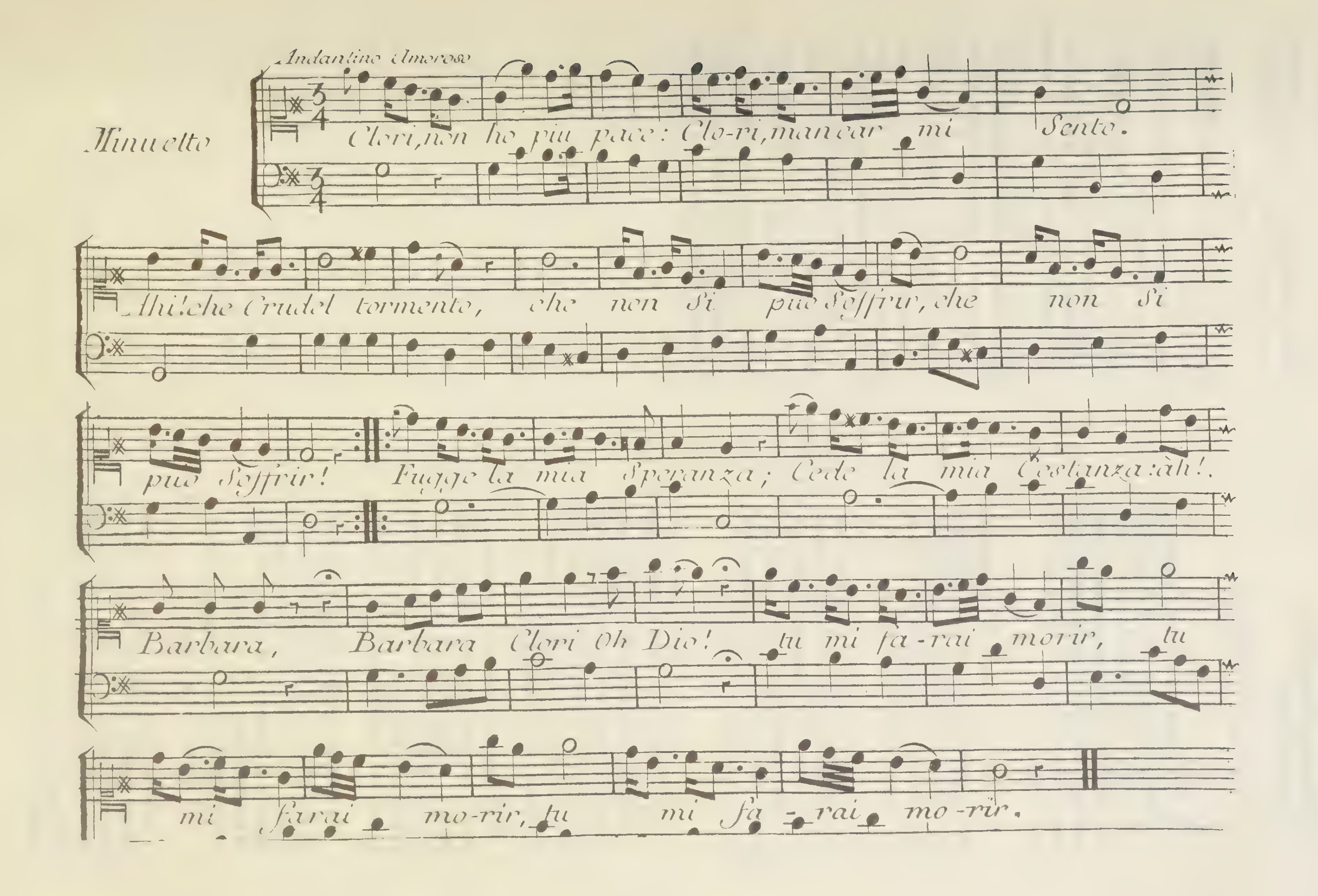
D'un misero che muere
Senti le voci estreme
Sentí d'un cor che geme
Le pene, ed i sospir.
Sospendi un poco almeno
L'odio che porti in seno.
Ah Barbara, &c.

Chi mai creduto avrebbe
Che a si gentil Bellezza
Un cor di tanta asprezza
Mai si potesse unir?
Ora che in te lo vedo
Clori, pur troppo il credo.
Ah Barbara, &c.

Volgi quei lumi, e mira
Il cor piagato e lasso
Che fin dall' Alpi un sasso
Farebbe in tenerir
Non trovo piu riposo
Il, viver m'e noioso.
Ah! barbara, &c.

La notte insu' le piume,
Cerco il riposo in vano,
Che piu feroce, e strano,
Il duol si fa' sentir.
Sempre hô l'immago avante
Del fiero tuo sembiante.
Ah! barbara, &c.

Ma non mirar ingrata
Che la mia pena acerba,
Ti fa viè più superba
E accresce il mio martir.


Minuetto
Andantino Amoroso
Clori, non ho piu pace: Clo-ri, mancar mi Sento.
Ah! che Crudel tormento, che non si può soffrir, che non si
può soffrir! Fugge la mia Speranza; Cede la mia Costanza: ah!.
Barbara, Barbara Clori Oh Dio! tu mi fa-rai morir, tu
mi farai mo-rir, tu mi fa-rai mo-rir.

Piu che il dolor m'affanna,
Ti fai viepiu tiranna
Ah barbara! Barbara Clori,
Tu mi farai morir.

TRADUCTION.

AH CLORIS ! il n'eſt plus pour moi de paix ni de bonheur ! je ſens manquer mes forces. . . . O cruel tourment ! c'eſt trop ſouffrir ! l'eſpérance s'enfuit & ma conſtance céde. Ah barbare Cloris ! Barbare Cloris ! O Dieux ! . . . il m'en coûtera la vie !

Eh quoi ! c'eſt donc la récompenſe dont tu payes tant d'amour, de ſouffrances ? Ma vie eſt un martyre. Accablé d'un ſort ſi funeſte, je n'ai plus d'autre ſentiment que celui de la douleur. Ah ! &c.

Ecoute les derniers accens d'une voix expirante. Entends les douloureux ſoupirs d'un cœur que tu condamnes à d'éternels gémiſſemens. Suſpens du moins pour un inſtant la haine cruelle que tu portes dans ton ſein. Ah Barbare Cloris ! &c.

Qui l'auroit jamais cru ! qu'à une beauté ſi touchante la nature eût pu joindre un cœur ſi farouche ! mais hélas, je ne le crois que trop ! moi qui l'éprouve ſi cruellement ! Ah Barbare Cloris ! &c.

Ah du moins tourne vers moi tes beaux yeux ! vois mon cœur percé de mille traits. . . . Spectacle digne de pitié. . . . . Il attendriroit un rocher des Alpes ! je ne trouve plus de repos. La vie eſt pour moi un ſupplice ! Ah Barbare Cloris, &c.

La nuit, couché ſur le duvet, je cherche le ſommeil ; la douleur qui me conſume ſe fait ſentir plus vivement dans le ſilence & la ſolitude. J'ai toujours devant les yeux ton image cherie ; mais la fierté, les rigueurs l'accompagnent ſans ceſſe ! Ah barbare Cloris ! &c.

Mais, non, ingrate ! . . . détourne plûtôt tes regards. Inſenſible à mes peines, tu ne les vois que pour en triompher ; ton orgueil s'en applaudit, & ta tyrannie augmente avec mon tourment ! Ah barbare Cloris ! &c.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans le JOURNAL ETRANGER, pour le mois de Novembre 1754.

LETTRE *de Liſbonne aux Journaliſtes*, Page 3.
Œuvres complettes de Mylord Bolingbroke, extrait de l'Anglois, 9
Suite & concluſion des Mémoires d'Elizabeth, extrait de l'Anglois, 23.
Diſſertation ſur les Loix, trad. Ital. 64.
Deſcription des mines ou ſources de cuivre en Irlande, trad. Angl. 115.
Obſervations ſur le Pic de Teneriffe. id. 136.
Diſcours de M. Rabener ſur la médiſance, trad. Al. 145.
Eclairciſſemens ſur la découverte de l'Amérique, 190.
Ode Italienne, 200.
Lettre de M. Needham aux Journaliſtes, ſur Milton, &c. trad. Angl. 212
Menuet Italien, 236.

APPROBATION.

J'AI LU, par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du préſent mois : à Paris, ce 1 Novembre 1754. LAVIROTTE.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES OFFSET
DE L'IMPRIMERIE REDA S.A.,
A CHÊNE-BOURG (GENÈVE), SUISSE.
JANVIER 1968

THE UNIVERSITY OF ILLINOIS AT CHICAGO
3 8198 322 514 546

8vol. 1840 F